This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

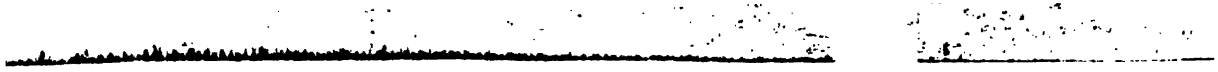
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 06728010 1

George Bancroft



BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE,
ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES QUI SE SONT DISTINGUÉS PAR LEURS ÉCRITS, LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants ; on ne doit, aux morts, que la vérité. (VOLT., *première Lettre sur* Œdipe.)

TOME NEUVIÈME.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

A PARIS,
CHEZ MICHAUD FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.
DE L'IMPRIMERIE DE L. G. MICHAUD.

1813.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

C

ANDRE, favori de l'empereur
ode. (*Voy.* Commode.)
ÉANDRIDAS, spartiate, com-
a les Lacédémoniens dans une
lition contre les Tégéates, pen-
la minorité de Plistoanax, roi
arte. Les Spartiates le donnè-
our conseil à ce prince lorsqu'ils
yèrent faire une irruption dans
ue, l'an 446 avant J.-C.; mais
dridas, ayant été corrompu par
ès, engagea Plistoanax à se re-
sans commettre de ravages. Les
lémoniens, instruits de ce qui
passé, exilèrent le roi, et con-
èrent à mort Cléandridas, qui
ndit pas le jugement et se retira
l'Attique, d'où il passa en Ita-
ec la colonie que les Athéniens
rèrent fonder Thurium, l'an 444
-C. Ces nouveaux colons, ayant
s leur arrivée des guerres à sou-
contre les Lucaniens et d'autres
les, choisirent Cléandridas pour
al, et il leur fit remporter plu-
s victoires. Il eut un fils nom-
ylippe, qui hérita de ses talents
ires et de son amour pour l'ar-
(*Voy.* Gylippe.) C—R.

ÉANTHE, artiste grec, passe
l'un des inventeurs du dessin,
elques savants le font antérieur
mère. « L'origine de la pein-
e est incertaine, dit Pline; les
yptiens assurent qu'elle existait
ez eux six mille ans avant de pas-
» ser en Grèce, prétention évidem-
» ment absurde. Les Grecs placent sa
» découverte, les uns à Sycione, les
» autres à Corinthe. Tous convien-
» nent qu'une ligne tracée autour de
» l'ombre d'un homme en a donné
» la première idée; telle elle fut d'a-
» bord; ensuite, elle consista dans
» l'emploi d'une seule couleur, et on
» l'appela *monochrome*; enfin, on
» l'amena au point de perfection où
» elle est aujourd'hui. Les uns attri-
» buent cet art de tracer des lignes
» à Philoclès d'Égypte, les autres à
» Cléanthe de Corinthe, etc. » (*Voy.* Ardices.) Athénagoras fait aussi mention de Cléanthe parmi les plus anciens dessinateurs; mais il donne l'invention du dessin à Saurias de Samos, qui dessina sur la terre l'ombre d'un cheval; celle de la graphie ou silhouette à Craton de Sycione, qui représenta de cette manière des personnages sur une table blanche, et enfin celle de la plastique ou terre incrustée à l'ingénieux amour de la vierge de Corinthe (*voy.* Dibutades). Strabon et Athénée parlent de plusieurs tableaux faits par Cléanthe et Arégonte de Corinthe dans un temple de Diane, sur les bords de l'Alphée; mais l'étendue de ces compositions doit faire présumer que leurs auteurs vivaient dans un temps où l'art avait acquis toute sa perfection, et qu'il y a eu par conséquent deux Cléanthe de Corinthe. L—S—E.

CLÉANTHE, philosophe stoïcien, né à Assos, ville Éolienne de l'Asie, se destina d'abord à la profession d'athlète, et s'exerça au pugilat; mais, entraîné par son goût pour la philosophie, ou plutôt ruiné par quelqu'une de ces révolutions dont l'Asie mineure était le théâtre à cette époque, il se rendit à Athènes, où il arriva n'ayant pour tout bien que quatre drachmes (3 fr. 60 c.); mais, comme il était très vigoureux, il trouva bientôt le moyen de gagner sa vie, en tirant de l'eau pour les jardiniers, en portant des fardeaux, et en se livrant à toutes sortes de travaux pénibles. Voulant en même temps s'appliquer à la philosophie, il s'attacha d'abord à Cratès, philosophe cynique, qu'il quitta bientôt pour Zénon, le fondateur de la secte stoïcienne, dont les dogmes lui convenaient davantage. Ce philosophe, voulant l'éprouver, lui demanda une obole par jour, et Cléanthe la lui apporta très exactement. Zénon conserva cet argent, et, au bout de quelque temps, le fit voir à ses autres disciples, en leur disant : « Vous voyez que Cléanthe pourrait par son travail nourrir » un autre Cléanthe, tandis que des » philosophes qui ont des bras contre » lui, ne sont pas honteux de mendier » pour vivre. » Il avait l'esprit lent, et concevait difficilement; aussi ses condisciples le traitaient-ils souvent d'âne; mais il s'appliqua tellement à l'étude, qu'après la mort de Zénon, il fut jugé le plus capable d'être à la tête de son école. Il n'en continua pas moins de se livrer à ses travaux ordinaires. « Je tire de l'eau, disait-il » à Antigone Gonatas, je travaille à » la terre, je fais enfin tous les ou- » vrages qui se présentent, pour pou- » voir me livrer à la philosophie sans » être à charge à personne. » Antigone lui donna 3000 dra (2,700 fr.). Se trouvant un j spectacle, et le vent avant entr' son manteau, les Athéniens a rent qu'il n'avait point de tu et lui en donnèrent une. Il jo à Athènes de la plus grande dération, et on voulut chasser thée, le poète comique, qui avisé de le railler sur la scène il prit sa défense, en disant qu devait pas s'offenser des railler poètes comiques, qui étaient s tées patiemment par Bacchus et le, tout dieux qu'ils étaient. Il jou ces à sa sobriété, de la meilleure jusqu'à quatre-vingts ans, suiv uns, ou quatre-vingt-dix-neuf, d'autres. Il lui vint alors à la g un ulcère que les médecins ju incurable, ce qui le décida à se mourir de faim. Au bout de deu d'abstinence, l'ulcère se trouv train de guérison, on lui conse manger; mais il répondit qu'aya la moitié du chemin, ce n'était peine de revenir sur ses pas. Il n peu de jours après, âgé de soixan ans. On ne connaît l'époque ni de sa naissance, ni de sa on sait seulement qu'il florissai l'an 260 av. J.-C. Il avait écrit un nombre d'ouvrages, où il ne fais développer la doctrine de son m à laquelle il n'avait rien ajouté. nous en reste que quelques frag et, entre autres, un hymne à Ju qui nous a été conservé par S et qui se trouve, avec la trad française de M. de Bougainville les *Poëtæ Gnomici* de Brunck. cine l'a aussi traduit en vers çais. Le sénat romain fit érige statue à Cléanthe dans la ville sos, sa patrie. C-

CLÉARQUE, spartiate, f Rhamphius, eut, vers la fin

du Péloponnèse, le comman-
t de quelques vaisseaux que les
émoniens envoyèrent dans l'Hel-
t. Il servait sous les ordres de
rus, à la bataille de Cyzique; on
a ensuite comme Harmoste à
ce, et il révolta tellement les es-
par son insolence et sa dureté,
ibiade n'eut qu'à se présenter
que les portes de la ville lui fus-
uvertes. Les éphores le condam-
t à une amende; mais on ne
pas pour cela de l'employer, et
rouva à la bataille des Arginuses.
ratidas, qui l'avait désigné pour
ccesseur, en cas d'événement,
effectivement été tué, Cléarque
a les débris de l'escadre à Lamp-
. Il reçut l'ordre d'aller délivrer
ce, que les Thraces assiégeaient;
orsqu'il les eut repoussés, il fit
crer les magistrats et les princi-
habitants de cette ville, et il s'é-
en tyran. Les Lacédémoniens,
its de sa conduite, le rappelèrent;
on refus d'obéir, ils le condam-
t à mort, et envoyèrent contre
nthoïdas avec une armée. Cléar-
vant été défait s'enferma dans Sé-
, d'où il s'évada bientôt, et il se
t alors vers Cyrus-le-Jeune. Ce
e, qui pensait déjà à se révolter
e son frère, l'accueillit avec dis-
on, et lui donna dix mille dari-
d'or pour lever un corps de trou-
qu'il pût avoir à sa disposition.
alents militaires de Cléarque étant
s, beaucoup de Grecs qui se
aient sans patrie par la ruine de
villes, ou parce qu'ils en avaient
assés par des factions, vinrent
nger sous ses ordres. Pour les
en haleine, il se mit à faire la
e aux Thraces voisins de l'Helles-
et les villes grecques de cette
ée se firent un plaisir de fournir
de d'une armée qui assurait leur
tranquillité. Cyrus s'étant décidé, l'an 401 av. J.-C., à aller attaquer son frère, fit dire à Cléarque et à quelques autres généraux grecs qu'il s'était attachés par le même moyen, de se rendre à Sardes avec leurs troupes. Il fit sans doute connaître ses projets à Cléarque, qui, bien que condamné à mort par les Spartiates, agissait toujours de concert avec eux, et en avait reçu l'ordre de se conformer aux volontés de Cyrus; et il dit aux autres qu'il avait besoin d'eux pour faire rentrer les Pisidiens dans le devoir. Il les conduisit donc à travers la Phrygie, la Lycaonie et la Cilicie; lorsqu'on fut arrivé à Tarse, les Grecs s'apercevant qu'on les trompait, se révoltèrent contre leurs chefs: peu s'en fallut que Cléarque ne fût victime de cette sédition; il parvint cependant à l'apaiser, en disant aux soldats que Cyrus les conduisait contre Abrocomus, son ennemi, satrape des pays voisins de l'Euphrate; mais lorsqu'on fut arrivé à Thapsaque, il leur fit connaître le véritable objet de cette expédition, en prétendant que Cyrus l'avait trompé lui-même; et comme les Grecs étaient engagés trop avant pour pouvoir se retirer, ils consentirent à tout (*Voy.* Cyrus). Après la bataille qui décida de l'empire, Artaxercès étant revenu attaquer les Grecs qui avaient vaincu tout ce qui s'était trouvé devant eux, il fut obligé lui-même de prendre la fuite, et les Grecs se trouvèrent maîtres du champ de bataille; mais la nouvelle de la mort de Cyrus les mit dans le plus grand embarras: ils se voyaient en effet au milieu d'un pays inconnu, entourés d'ennemis, et sans moyens pour subsister. Ils rejetèrent cependant avec hauteur la proposition que leur fit Artaxercès de mettre bas les armes, et répondirent qu'ils sauraient bien s'ouvrir un passage à travers ses états. Ce prince, voyant ce

qu'il avait à craindre, traita avec eux, et s'engagea à les faire reconduire dans leur pays; il en chargea Tissaphernes, qui, au bout de quelques jours de marche, attira Cléarque et vingt-quatre autres chefs dans son camp, où il les fit arrêter, et les envoya au roi, qui les fit tous mourir. Il avait cru que cette trahison le rendrait maître de l'armée, mais il se trompa, et les Grecs ayant choisi d'autres chefs, effectuèrent leur retraite malgré lui (*Voyez* Xénophon). Xénophon fait un très grand éloge de Cléarque. Il ne dit rien de la manière dont Cléarque avait usurpé la tyrannie; il convient cependant qu'il avait été condamné à mort à Sparte. C—n.

CLÉARQUE, né à Héraclée, ville du Pont, vint dans sa jeunesse à Athènes, et fut l'un des disciples de Platon. Il cultiva aussi l'éloquence sous Isocrate. De retour dans sa patrie, il fut bientôt exilé par une de ces factions qui déchiraient alors toutes les villes de la Grèce. Il se rendit vers Mithridate, satrape du Pont, et se distingua dans ses armées. Les troubles d'Héraclée ne cessant pas, et la division entre le peuple et les grands étant venue à son comble, ces derniers, après avoir eu recours inutilement à Timothée, athénien, et à Épaminondas, thébain, prirent le parti de rappeler Cléarque, dont ils connaissaient les talents. Il promit à Mithridate, en le quittant, de lui livrer Héraclée, à condition qu'il lui en donnerait le gouvernement; ce satrape s'étant présenté au jour convenu, Cléarque le laissa entrer, et, l'ayant fait prisonnier avec tous ses amis, ne le relâcha qu'après s'être fait payer une forte rançon. Ayant obtenu, par cette double trahison, la confiance du peuple, il déclara aux grands qu'il ne voulait plus être l'instrument de leur tyrannie, et la multitude, séduite par ce discours, lui décerna toute l'autorité. Il fit sur-le-champ arrêter soixante sénateurs, et après avoir tiré de leurs familles des sommes considérables pour leur sauver la vie, il les fit tous égorger. S'attendant à être attaqué par ceux qui avaient pris la fuite, il affranchit leurs esclaves, et leur fit épouser les femmes et les filles de leurs maîtres, pour les attacher à son parti. Il marcha ensuite contre les exilés, les défit, et les amena en triomphe à Héraclée, où il se livra de nouveau à toutes sortes de cruautés. Son autorité étant bien établie dans la ville, il voulut la faire respecter au dehors, et entreprit, contre plusieurs peuples voisins, des expéditions qui lui réussirent toutes, ce qui lui inspira un tel orgueil, qu'il voulut se faire passer pour fils de Jupiter. Il prenait alternativement le costume de différentes divinités; et se peignait le visage de vermillon, couleur qu'on employait pour enluminer quelques statues de dieux. Il donna à son fils le nom de *Céraunus* (tonnerre), et se livra à mille extravagances pareilles. Après avoir découvert plusieurs complots formés contre lui, il fut enfin victime d'une conspiration qui avait Chion pour chef (*Voy.* Chion). Il vécut encore deux jours après avoir reçu le coup mortel, et il termina sa vie au milieu des douleurs et des remords, l'an 352 av. J.-C., à l'âge de cinquante-huit ans, et dans la 12e. année de son règne. La cruauté n'avait pas éteint en lui le goût des lettres et de la philosophie, qu'il avait puisé dans les écoles de Platon et d'Isocrate. Il aimait les savants, et forma une bibliothèque considérable à Héraclée. Satyrus, son frère, lui succéda. C—n.

CLÉARQUE et OXATHRES, fils de Denys, tyran d' , et descendants du précé , taient encore

enfants lorsque leur père mourut. Amastris, leur mère, gouverna pendant leur minorité avec beaucoup de sagesse, et, leur ayant remis le trône lorsqu'ils eurent atteint l'âge de régner, elle continua de rester avec eux; mais ces deux monstres, gênés par la présence de leur mère, et jaloux de l'estime générale dont elle jouissait, la firent périr, comme on le voit à son article. Leur crime ne resta pas impuni; Lysimaque, roi de Thrace, et second mari d'Amastris, étant venu à Héraclée, se saisit d'eux et les fit mourir. — Cléarque de Soles, disciple d'Aristote, s'acquit quelque célébrité par un ouvrage sur les vies des hommes illustres, que les anciens citent souvent. Josèphe nous a conservé un long passage d'un dialogue sur le sommeil, où notre Cléarque faisait faire l'éloge des juifs par Aristote; mais Jonsius (*De scriptoribus historiæ philosophicæ*, l. I, c. 18) a très bien prouvé que cet ouvrage n'était pas de Cléarque, disciple d'Aristote. Josèphe l'a sans doute cité d'après le juif Aristobule (*Voy.* Aristobule). C—R.

CLEEF (Joseph van), surnommé *le Fou*, né à Anvers en 1487, et reçu dans le corps des peintres de cette ville en 1511, fut regardé comme un des meilleurs coloristes du temps, et souvent ses ouvrages furent comparés à ceux des plus fameux peintres d'Italie; mais il avait un tel amour-propre qu'il s'indignait de voir les plus beaux ouvrages du Titien préférés aux siens. Il crut que les Espagnols lui rendraient plus de justice que ses compatriotes, et il se rendit à Madrid, où Antoine Moro, peintre du roi, le présenta à ce prince; mais l'esprit de jalousie qui le tourmentait ne tarda pas à l'aigrir contre Moro; il lui dit tant d'injures que ce peintre l'abandonna. La folie de van Cleef augmentant toujours, on le vit courir par les rues avec un habit verni de térébenthine. Il fit encore d'autres extravagances; mais les plus fâcheuses furent qu'à mesure qu'il put retrouver de ses tableaux, il les retoucha et les gâta. Sa famille le fit enfermer. On ignore l'époque de sa mort.

A—s.

CLEEF (Henri et Martin van), frères, nés à Anvers, se distinguèrent dans la peinture. Le premier, excellent paysagiste, voyagea long-temps en Italie. Il fut reçu à l'académie d'Anvers, en 1533. Ses paysages offrent une touche légère et une belle harmonie de couleur; il a travaillé souvent dans les tableaux de Franc-Flore. Le second suivit les leçons de ce maître célèbre, et préféra le genre de l'histoire. Il composait d'abord en grand; mais son goût le détermina à traiter de petits sujets avec autant de facilité que d'esprit. Plusieurs paysagistes estimés l'employèrent à peindre les figures de leurs tableaux, et quelquefois les deux frères réunirent leurs talents dans les mêmes ouvrages. Martin van Cleef mourut à cinquante ans, laissant quatre fils, Gilles, Martin, George et Nicolas, tous peintres de mérite. V—T.

CLEEF (Jean van), né à Vanloo, dans le pays de Gueldre, en 1646, se forma à l'école de Gaspard de Crayer, qui le prit en amitié et se plut à perfectionner ses heureuses dispositions. Guidé par un aussi grand maître, van Cleef devint lui-même un des plus habiles peintres de la Flandre, acquit de la fortune et de la célébrité, et décora de ses tableaux un très grand nombre d'églises. Ce fut lui qu'on choisit à la mort de Crayer pour achever plusieurs de ses ouvrages, entre autres, les cartons des tapisseries qui s'exécutaient à Anvers par ordre de Louis XIV. Il vint en France pré-

senter lui-même son travail au roi, qui le combla de louanges. De retour à Gand, cet artiste fut chargé de travaux considérables jusqu'à la fin de sa longue carrière, et il y mourut le 18 décembre 1716. « Plus grand des- » sinateur que son maître, mais moins » brillant coloriste, il se fit une belle » et large manière : son pinceau était » coulant et facile. Quoiqu'il n'ait pas » vu l'Italie, ses compositions tien- » nent moins de l'école où il s'était » formé que des grands maîtres ita- » liens. Il était intelligent dans ses » dispositions et riche dans ses or- » donnances, mais sans confusion : » quelques-uns de ses tableaux pour- » raient être pris pour des ouvrages » du Poussin. Celui qui représente des » *Religieuses portant des secours à* » *des pestiférés* passe pour son chef- » d'œuvre. Van Cleef est regardé com- » me celui des flamands qui a le » mieux entendu l'art de draper; ses » têtes de femmes sont pleines d'a- » gréments, et ses figures d'enfants » sont charmantes. » Les ouvrages de van Cleef se trouvent rarement dans les cabinets; on n'y voit guère que quelques esquisses très finies de ses plafonds et de ses grands tableaux d'autel. V—T.

CLÉERS (Hugues de), chevalier, né à Angers, florissait dans le 11e. siècle. Il fut député par Foulques V, comte d'Anjou, son seigneur, vers Louis-le-Gros, pour lui demander de le rétablir dans la charge de sénéchal, qu'il prétendait héréditaire dans sa famille. Louis qui désirait se concilier l'amitié du comte d'Anjou, pour l'opposer à Henri Ier. d'Angleterre, lui accorda sa demande, et il fut convenu que Guillaume de Garlande, alors en possession de la place de sénéchal, en ferait hommage à Foulques, et que ceux qui en seraient pourvus à l'avenir recevraient leur investiture des comtes d'Anjou. Hugues de Cléers a fait lui-même le récit de cette négociation dans un petit ouvrage inséré dans le *Recueil des historiens de France*, par Duchesne, tome IV; dans les *Notes de Sirmond sur les lettres de Godefroy de Vendôme*, Paris, 1620; dans les *Œuvres de Sirmond*, tome III; et enfin, dans les *Miscellanea* de Baluze, tome IV, in-8°. : cette dernière édition, corrigée sur un ancien manuscrit de St.-Aubin d'Angers, passe pour la meilleure; mais l'ouvrage est très imparfait. La réintégration des comtes d'Anjou dans la charge de sénéchal est de 1118. W—s.

CLEGHORN (George), médecin, né en 1716, à Granton près d'Édimbourg, fit ses études médicales sous le docteur Alexandre Monro, l'une des lumières de l'université de cette ville, et profita si bien des leçons qu'il en reçut, qu'en 1736, ayant à peine atteint sa 20e. année, il fut nommé chirurgien du 22e. régiment d'infanterie, qui se trouvait alors à Minorque. Après un séjour de treize ans dans cette île, il repassa en Écosse en 1749, et vint à Londres l'année suivante. Il y publia vers ce temps son *Traité des maladies de Minorque*, 1751, in-8°.; idem, 1768, in-8°., ouvrage très estimé et où l'on trouve beaucoup d'observations neuves ou importantes. Il traite aussi du climat, des productions et des habitants, et donne un catalogue des plantes qui y croissent spontanément, dont plusieurs sont très rares et ne se trouvent que dans les contrées les plus chaudes de l'Europe. L'auteur indique les propriétés de quelques-unes de ces plantes. La partie qui concerne l'histoire naturelle de Minorque a été insérée dans des collections de voyages. C'est principalement Cleghorn qui introduisit l'u-

sage des végétaux acides dans les fièvres intermittentes et putrides, ainsi que l'usage prompt et abondant du quinquina, qu'on avait regardé auparavant comme nuisible ou inutile dans ces maladies. En 1751, le docteur Cleghorn alla se fixer à Dublin, dont l'université le nomma par la suite professeur d'anatomie; le collége des médecins l'admit, en 1784, au nombre de ses membres honoraires. Il fut un des premiers membres qui composèrent l'académie irlandaise pour l'encouragement des arts et des sciences; fut élu, en 1777, membre de la société royale de médecine de Paris, et mourut en décembre 1789. Le docteur Cleghorn s'était lié, étant au collége, avec le docteur Fothergill d'une amitié intime, que le temps n'avait fait que cimenter; et, dès cette époque, ils avaient formé avec quelques-uns de leurs condisciples une petite réunion, d'où la société royale de médecine d'Édimbourg tire son origine.

X—s et D—P—s.

CLÉLAND (Jean), auteur anglais, né en 1707, fut envoyé de bonne heure à Smyrne en qualité de consul, et de là aux Indes orientales, d'où, par une suite des querelles qu'il se fit avec quelques membres du gouvernement de Bombay, il fut forcé de fuir précipitamment. De retour dans sa patrie, sans fortune et sans état, il y contracta des dettes qu'il paya de sa liberté, le seul bien qu'il eût au monde. Pendant qu'il était en prison, un libraire lui proposa, pour se tirer d'affaire, de composer quelque ouvrage licencieux, et par-là d'un débit sûr. Cléland saisit cette idée, et écrivit les *Mémoires d'une Courtisane* (*the Woman of pleasure*), où les aventures les plus scandaleuses et les images les plus indécentes sont présentées dans un langage cynique, mais, sous des formes séduisantes et dans un style très élégant. Le libraire acheta le manuscrit 20 guinées, et en retira plus de 10,000 liv. sterl. L'auteur fut appelé devant le conseil privé; mais le président, Jean, comte de Granville, l'excusa sur sa pauvreté, et pour le mettre à même d'employer plus noblement ses talents, lui fit accorder une pension de 100 liv. sterl., dont Cléland jouit jusqu'à sa mort, arrivée le 23 janvier 1789. On a aussi de lui : l'*Homme d'honneur*, écrit en expiation de l'ouvrage précédent; les *Mémoires d'un Fat* (*Coxcomb*), et quelques écrits sur des sujets politiques et philologiques. C'est une chose remarquable et caractéristique des mœurs nationales, que Cléland, recherché d'abord dans la meilleure compagnie pour les agréments de son esprit et de son commerce, en fut banni sans retour dès qu'il fut connu pour l'auteur des *Mémoires d'une Courtisane*.

S—d.

CLÉLIE, jeune romaine célèbre par son amour pour sa patrie, et par une action courageuse. L'an 247 de Rome, 207 av. J.-C., Porsenna, qui avait embrassé la défense de Tarquin, fut déterminé à faire la paix avec le sénat, parce que ses troupes commençaient à murmurer de la longueur du siége, et Aruns, son fils, grand admirateur des Romains, l'affermit dans cette résolution. Les Romains lui livrèrent à cette occasion, en qualité d'otages, dix jeunes garçons et dix jeunes filles appartenant à des familles patriciennes. Clélie était du nombre de ces otages. Elle se baignait sur les bords du fleuve, lorsque l'aspect de sa ville natale excita en elle le désir d'y retourner; elle se jeta à la nage, et encourageant ses compagnes à la suivre, toutes revinrent dans leurs familles. Le consul Publicola, craignant avec

raison que la fuite de ces jeunes filles ne fût regardée comme une violation de la trève, envoya prévenir Porsenna qu'il allait les lui renvoyer aussitôt, et se mit lui-même à la tête de la troupe qui les reconduisit au camp des Étrusques; mais les Tarquins se placèrent sur le chemin pour les enlever. La violence de cette famille était trop connue pour ne pas inspirer le plus légitime effroi; le consul, déterminé à faire connaître à Porsenna cette tentative perfide, eut le bonheur de pouvoir lui envoyer sa fille Valérie, qui était du nombre des fugitives. Arunus saisit avec joie l'occasion d'agir selon ses sentiments secrets, et de s'opposer à une entreprise injuste. Il accourut avec un grand corps de cavalerie sur le lieu de l'attaque, et mit en fuite les agresseurs. Porsenna, indigné contre les Tarquins, leur ordonna de sortir de son camp. Il voulut ensuite savoir qui des jeunes filles avait excité ses compagnes à prendre la fuite; Clélie alors se nomma, et déclara qu'elle seule était coupable. Porsenna, qui avait de la grandeur d'ame, mit en liberté, non seulement les otages, mais même les prisonniers qu'il avait faits; de plus, il fit présent à Clélie d'un beau cheval, richement enharnaché. C'est probablement ce don qui fit croire à plusieurs auteurs que Clélie s'était enfuie sur un cheval qu'elle avait trouvé par hasard. Aurélius Victor et Florus sont de cette opinion, que plusieurs peintres ont adoptée lorsqu'ils ont retracé ce fait. Tite-Live ne fait point mention de cette circonstance; il dit que les jeunes filles traversèrent le fleuve à la vue des Toscans, qui leur lançaient des flèches de tous côtés. Quoi qu'il en soit, on éleva dans la Voie Sacrée une statue équestre à Clélie, qui fut la première personne de son sexe honorée de cette distinction. Selon Plutarque, cette statue subsistait encore de son temps; mais Denys d'Halicarnasse, un peu antérieur à lui, assure qu'elle avait été consumée par le feu. Au reste, on doit observer que, quoique l'action de Clélie n'ait en elle rien d'extraordinaire et d'impossible, elle a été regardée comme fabuleuse par plusieurs auteurs; elle appartient en effet à une époque dont les historiens se sont plus à relever par le merveilleux un grand nombre de circonstances (*Voy.* Horatius Coclès et Mucius Scévola). D—T.

CLEMANGIIS (de). *Voy.* Clamenges.

CLÉMENCE DE HONGRIE, reine de France, femme de Louis X, surnommé *le Hutin*, était fille de Charles-Martel, roi de Hongrie. Elle fut accordée en mariage à Louis X, l'an 1315, quoique Marguerite de Bourgogne, sa première femme, vécût encore: il avait été forcé de la répudier à cause de son inconduite. Comme elle mourut au moment où Clémence arrivait, les historiens ont généralement cru que sa mort ne fut pas naturelle. Clémence, citée comme une des plus belles femmes de son temps, ne vécut guère plus d'une année avec Louis X, qui périt le 8 juin 1316. On pense généralement qu'il fut empoisonné. La France resta cinq mois sans roi, parce que la reine était enceinte; un parti composé de bons Français déconcerta les projets de ceux qui voulaient disposer de la couronne, et fit déclarer que si Clémence accouchait d'un fils, le trône appartiendrait à cet enfant. Elle accoucha en effet d'un fils, qui reçut le nom de *Jean;* mais il ne vécut que cinq jours. Quelques historiens le mettent au nombre des rois de France; l'usage de ne pas le compter a prévalu. Clémence, dont la santé avait été altérée par le chagrin que lui causèrent la

mort de son mari et la perte de son fils, ne leur survécut que douze ans, ne se mêlant point des affaires de l'état, tout occupée de son salut et du soulagement des pauvres, et souvent obligée d'acheter par des privations personnelles le plaisir qu'elle trouvait à secourir l'indigence. Elle mourut à Paris, à l'hôtel du Temple, le 13 octobre 1328, n'ayant jamais eu sujet de regretter d'avoir fixé son séjour en France lorsqu'aucun intérêt ne l'y arrêtait plus. Les rois Charles-le-Bel et Philippe de Valois ajoutèrent à ses revenus, dont elle faisait un si noble usage, et les princes eurent pour elle les plus grands égards; ainsi en perdant tout pouvoir, elle vit augmenter sa considération : c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de son caractère.

F—E.

CLÉMENCE-ISAURE, illustre dame toulousaine qui ranima dans sa patrie le goût et l'amour des lettres, à la fin du 15e. siècle. Toulouse avait une institution littéraire dont l'origine est inconnue, mais qui était déjà ancienne en 1323. On l'appelait *Collége du gai savoir*, ou *de la gaie science*. (*Voyez* CAMO et MOLINIER.) C'est sur cette institution que fut ensuite fondée celle des jeux floraux, qui, après avoir langui pendant près d'un siècle, allait périr, lorsque Clémence-Isaure la ranima par sa fondation vraiment magnifique. On a dit qu'elle descendait des comtes de Toulouse. Son épitaphe porte seulement que sa famille était illustre, *Ex clarâ Isaurorum familiâ*; qu'elle mourut à cinquante ans; qu'elle n'avait pas été mariée. On y détaille les revenus qu'elle laissa à la ville pour servir exclusivement à la célébration des jeux floraux; de telle sorte, y est-il dit, que ce qui restera de ces revenus annuels, soit employé à un festin, plutôt que d'être détourné à d'autres usages: *De reliquo epulentur*. Une messe, un sermon, des aumônes, doivent ouvrir cette fête. Avant la distribution des prix, on doit aller jeter des roses sur le tombeau de Clémence. Ce fut pendant sa vie qu'elle fit cette fondation, confirmée par son testament. Des fleurs plus riches et qu'on appela *Nouvelles*, encore qu'elles eussent le même nom et la même forme, parce qu'elles provenaient de cette fondation, ranimèrent l'émulation des amis des muses, et rendirent son premier lustre à la fête du 3 mai. Clémence-Isaure s'y montrait parmi les juges du combat; c'est à elle que Mme. de Villeneuve s'adressait dans le concours de 1498 : « Reine de poésie, puissante Clémence, lui dit-elle, si mes vers obtiennent votre suffrage, j'aurai la fleur qui de vous prend naissance. » Dans le registre où cette pièce de vers est conservée, on trouve celle qui, dans le même concours, remporta l'églantine. Elle a pour titre : *Ode par laquelle M. Bertrand de Roaix gagna l'églantine nouvelle qui fut donnée par dame Clémence, l'an* 1498. Un autre registre, qui commence à l'année 1513, en parle comme étant morte depuis peu de temps, « feue dame Clémence de bonne mémoire. » On y voit la preuve d'un grand changement opéré dans le collége de la gaie science. Ce collége prend pour la première fois le nom de *Jeux floraux*. Il n'y a plus de bacheliers et de docteurs en gaie science, mais des maîtres ès jeux floraux. Les mainteneurs ne reçoivent plus, à titre de bienfait, les fleurs que les capitouls fournissent; ils les réclament comme une dette, en exécution de la fondation de dame Clémence, et les capitouls répondent « qu'ils feront leur devoir; qu'ils ont vu naguère le testament de dame

» Clémence, qu'ils l'exécuteront. » Rien n'est épargné pour la solennité de la fête, dont les apprêts sont faits par trois capitouls préposés pour cela, sous le nom de *Bailes des jeux floraux*. Les mainteneurs délibèrent de donner des prix extraordinaires qui seront payés aux dépens de la fondation, et les capitouls exécutent ces délibérations. Une foule d'auteurs contemporains célébrèrent cette fondation. Benoît, jurisconsulte du 15e. siècle, enseigne dans un traité de jurisprudence intitulé : *Repetitio capituli Raynutius*, qu'on peut faire un legs à la ville pour la célébration de jeux annuels; sur quoi il cite la fondation de dame Clémence, femme illustre et très riche toulousaine, *Prout illustris mulier illa fecit domina Clementia ditissima civis Tolosana.* Benoît devait être à peu près de l'âge de Clémence-Isaure, qui vivait en 1498, et qui était déjà morte en 1513. Sa mort était encore récente, lorsqu'en 1527, Étienne Dolet, fameux par ses talents et sa fin déplorable, fit en vers latins un éloge de Clémence, sous ce titre : *De muliere quadam qui ludos litterarios Tolosæ constituit.* En 1530, Jean Boissoné, professeur en droit à Toulouse, célébra en vers français et latins la fondation de Clémence. Depuis 1535 jusqu'en 1609, Clémence-Isaure a été successivement célébrée par Jean Voulté, Pierre Tressabot, Pierre de St.-Anian, Antoine Syphrien, Pierre Borel, Jean Bodin, par Draudius dans sa *Bibliothèque classique;* le président Berthier, dans le recueil de ses poésies latines; de Thou, dans le journal de sa vie; Pierre Dufour dans son *Agonisticon;* Alexandre Bodius, poète écossais; Papire Masson, Godelin (Goudouli), etc., etc. Ces témoignages d'auteurs, dont les premiers sont contemporains, concourent, avec les monuments de l'hôtel-de-ville, pour prouver son existence. Ces monuments sont sa statue de marbre blanc, placée dans le grand consistoire où se célébraient les jeux floraux, et au pied de laquelle son éloge est prononcé tous les ans depuis 1527; la table d'airain qui couvre le piédestal de cette statue, où est gravée l'inscription qui détaille les dons de Clémence pour la célébration des jeux floraux, et qui prescrit d'aller tous les ans jeter des roses sur son tombeau (1). Parmi ces monuments, sont les registres de l'hôtel-de-ville et ceux des jeux floraux, dont l'accord est parfait pour attribuer cette fondation à Clémence-Isaure, et ceux de la cour des comptes de Montpellier, où l'on voit un dénombrement des biens de la ville de Toulouse fait en 1540. Les capitouls y comprennent ceux de la fondation de Clemence-Isaure, en observant que la ville n'en profite pas, attendu qu'elle est obligée d'en employer les entiers revenus à la célébration des jeux floraux. Catel, dans ses *Mémoires du Languedoc*, qui parurent sept ans après sa mort, convient que l'existence de Clémence-Isaure semble suffisamment indiquée, tant par les registres que par les autres monuments; mais, par une méprise qui serait inconcevable s'il avait publié lui-même son ouvrage, il élève un doute sur cette existence, confondant l'institution des jeux floraux récemment faite par Clémence dans le collége de la gaie science, avec l'antique

(1) Cette table, dont la destruction avait été ordonnée pendant le désordre du vandalisme, a été conservée par l'honnêteté du fondeur chargé d'en faire les *grenouilles* de la porte de Saint-Michel, et qui y substitua une pareille matière.

institution de ce collége, auquel il donne le nom de *Jeux floraux*. Cette équivoque lui fait supposer que Clémence, si elle a existé, appartient au 13e. ou au 14e. siècle; et, comme on ne parle d'elle qu'à la fin du 15e. ou au commencement du 16e., ces témoignages, que mal à propos il ne croit pas contemporains, ne font que l'ébranler au lieu de le convaincre, et cette erreur de fait l'amène à douter que Clémence-Isaure ait existé. Caseneuve, qui laissa aussi un écrit sur les jeux floraux, imprimé après sa mort, les confond également avec le *collége de la gaie science*: et dès-lors, ne pouvant pas en attribuer l'institution à Clémence-Isaure, il ne la nomme même pas. Il fait de cette institution une *cour d'amour*, que les capitouls auraient commencé à tenir en 1324. Lafaille, historien de Toulouse, confondant également l'institution des *jeux floraux* avec celle du *collége de la gaie science*, va plus loin que Catel, qui n'eut qu'un doute; plus loin que Caseneuve, qui s'est borné à ne pas prononcer le nom de Clémence. Il dit que la tradition de Clémence-Isaure ne remonte qu'à 1540, tandis qu'il cite le registre de 1513, à la tête duquel se trouve le nom de Clémence, et dans lequel on rappelle le registre antérieur qui contient ses ordonnances. L'erreur de Catel, adoptée par Caseneuve et par Lafaille, ne peut, lorsqu'elle est connue, tirer à conséquence contre un fait historique si bien établi. Elle n'a été partagée par aucun lecteur instruit et attentif; mais les capitouls de Toulouse y ont trouvé un prétexte d'attaquer souvent (toujours sans succès) l'indépendance du corps des jeux floraux, depuis même qu'ils ont été érigés en académie. Cette érection fut faite en 1694, par des lettres patentes, qui portent à trente-six le nombre des mainteneurs, y compris le chancelier et le maire de Toulouse, académiciens-nés. En 1725, ce nombre fut porté à quarante. Un édit de 1775 supprima l'office de chancelier, et d'autres distinctions qui blessaient l'égalité académique: les sceaux ont été confiés au secrétaire perpétuel. La présidence de l'académie appartient à un modérateur, et, à son défaut, à un sous-modérateur, qu'on tire au sort tous les trois mois, et dont les noms ne sont ensuite remis dans l'urne que six mois après la fin de leur trimestre. Il y a un secrétaire des assemblées, dont les fonctions durent trois ans, et qui est chargé de recueillir les ouvrages qu'on lit dans les séances publiques et particulières, et d'en présenter tous les ans l'analyse à l'académie. Il y a deux censeurs pour veiller à l'exécution des réglements et à l'impression du recueil, et un trésorier, qu'on appelle dispensateur. Les officiers municipaux, qui, en 1790, remplaçaient les capitouls, renouvelèrent leurs prétentions de présider l'académie, qui aima mieux s'anéantir que de se prêter à aucune violation de ses droits. Après une dispersion de quatre ans, les mainteneurs qui se trouvaient à Toulouse en 1806 se réunirent spontanément. Cette réunion fut approuvée par le gouvernement. L'académie reprit et continua ses exercices, nomma à une partie des places vacantes, travailla à recouvrer ses registres, ses livres, la salle de ses assemblées; proposa et distribua avec la même solennité qu'auparavant, les fleurs de Clémence-Isaure, une amarante et une églantine d'or, une violette, un souci et un lys d'argent. Il reste encore, des biens que Clémence-Isaure légua à la ville de Toulouse, la place dite *de la Pierre*, dont le produit annuel excède le revenu de deux mille francs les revenus de la ville. C'est de

ces revenus qu'est prise la dotation de l'académie, portée par le budjet, suivant le vœu du conseil municipal. L'académie des jeux floraux fait imprimer tous les ans un recueil, divisé en deux parties. Dans la première sont les ouvrages couronnés ou seulement distingués dans le concours; la seconde renferme deux discours, l'un sous le nom de *semonce*, qui ouvre l'année académique; l'autre qui ouvre la séance publique du 3 mai, et dans lequel on insère avec plus ou moins d'étendue, l'éloge de Clémence-Isaure. Les éloges des académiciens morts s'y trouvent aussi, avec les discours de réception et les autres ouvrages de poésie, d'éloquence ou de critique littéraire, lus dans les séances publiques ou particulières, par les mainteneurs ou par les maîtres. La fête annuelle des fleurs, à laquelle se rattachent des souvenirs si doux et si touchants, est célébrée avec la même ardeur et la même pompe qu'avant les jours désastreux de la révolution. M. Poitevin, secrétaire perpétuel des jeux floraux, vient de terminer l'histoire de cette académie. T—L.

CLÉMENCE (Joseph-Guillaume), né au Hâvre, le 9 octobre 1717, fut curé de St.-Cande, à Rouen, et ensuite grand-vicaire de Poitiers. Le cardinal de la Rochefoucauld lui donna un canonicat, et peu après Louis XV le nomma prieur commandataire de St.-Martin de Machecoult. C'était un homme instruit; il possédait le grec, le syriaque et l'hébreu; mais c'est un écrivain très médiocre, et ses ouvrages seraient entièrement oubliés s'ils n'étaient dirigés contre le philosophe de Ferney. Clémence mourut le 6 août 1792. On a de lui: I. *Défense des livres saints de l'ancien Testament contre la Philosophie de l'Histoire*, de Voltaire, 1768, in-8°.; réimprimée en 1776; II. les *Caractères du Messie vérifiés en Jésus-Christ de Nazareth*, 1776, 2 vol. in-8°.; III. l'*Authenticité des livres, tant du nouveau que de l'ancien Testament démontrée, spécialement contre l'auteur de la Bible enfin expliquée par les aumôniers du roi de Prusse*, 1782, in-8°. On sait que ces prétendus *aumôniers du roi de Prusse* ne sont autres que Voltaire. A. B—T.

CLÉMENCET (dom Charles), né, en 1703, à Painblanc, au diocèse d'Autun, fit ses humanités au collége des PP. de l'Oratoire de Beaune, sa philosophie chez les Dominicains de Dijon, et entra dans la congrégation de St.-Maur le 7 juillet 1723. Il prononça ses vœux dans l'abbaye de la Ste.-Trinité de Vendôme. Aussitôt après sa profession, il fut envoyé à l'abbaye de St.-Calais, où il apprit le grec sans le secours d'aucun maître; de là il passa à Pont-le-Voi, y professa la rhétorique, puis enfin il vint à Paris, dans le monastère des Blancs-Manteaux, où il fut d'abord employé, de concert avec D. Durand, à continuer la collection des Décrétales des papes. Il mit deux volumes en état de paraître, et s'y occupa ensuite d'autres travaux jusqu'à sa mort, arrivée le 5 avril 1778. Ce savant bénédictin a composé: I. l'*Art de vérifier les dates des faits historiques, des chartes, des chroniques, et anciens monuments depuis la naissance de J.-C., par le moyen d'une table chronologique, où l'on trouve les années de J.-C. et de l'ère d'Espagne, les indictions, le cycle pascal, les pâques de chaque année, les cycles solaires et lunaires*, etc., *avec un calendrier perpétuel, l'histoire abrégée des conciles, des papes, des empereurs, des rois*, etc., *des ducs de Bourgogne, de Normandie*, etc., *par des reli-*

bénédictins de la congrégation .-Maur, Paris, 1750, in-4°. La :ription du titre de cet ouvrage lispense d'entrer dans aucun dé- ır son contenu et sur l'érudition nse qu'il a dû exiger. (*V.* D. Fr. ENT.) D. Clémencet n'en a cepen- point conçu l'idée; elle appartient ntière à D. Maur Dantine (*V.* DAN-). En travaillant à la nouvelle n du *Glossaire* de du Cange, ne avait formé le plan d'une mé- propre à aplanir les difficultés : rencontrent dans les dates des ıs monuments. Vers l'an 1743, ssa, pour son usage, une table ologique, à laquelle se trouvait un calendrier perpétuel. Peu à il étendit ce premier travail, en y ınt des tables chronologiques et iques des conciles, des papes, npereurs, des rois; enfin, il en t former un corps complet de ologie depuis J.-C. jusqu'à nos Une savante dissertation sur les des chartes et des chroniques t être mise en tête de l'ouvrage. ort le surprit lorsqu'il n'avait en- ɔu faire imprimer que la table ologique, le calendrier perpétuel, alogue des saints et la liste des es. D. Clémencet fut chargé de ner ce beau travail, et le succès tint l'ouvrage justifia les espé- s fondées sur son mérite. Néan- ı, on vit paraître dans le journal :évoux deux lettres anonymes, lesquelles l'auteur était accusé ır forgé et falsifié un passage èbe. D. Clémencet répondit à cette ıtion par une lettre imprimée. Le aliste de Trévoux avait fait, dans premier volume de décembre , une réparation aux auteurs de *de vérifier les dates*, si hardiment niés; Clémencet consacra une de lettre à prouver l'insuffisance de la réparation. II. *Lettres d'Eusèbe Philalethe à M. Fr. Morénas, sur son prétendu Abrégé de l'Histoire ecclésiastique de M. Fleury*, Liége (Paris), 1753, in-12. Cette production, écrite avec pureté et remplie de choses bien discutées, et qui peut servir de suite à l'*Abrégé de l'Histoire ecclésiastique* de l'abbé Racine, a eu trois éditions. III. *Lettres d'un magistrat à M. Fr. Morénas, dans lesquelles on examine ce que dit cet auteur dans la continuation de son Abrégé de l'Histoire ecclésiastique, sur ce qui s'est passé en France dans les tribunaux séculiers, au sujet de la constitution Unigenitus*, 1754, in-12. De ces deux lettres, la première roule sur différents faits omis ou altérés, et la deuxième sur la déclaration du 24 mars 1730. IV. *Histoire générale de Port-Royal, depuis la réforme de l'abbaye jusqu'à son entière destruction*, Amsterdam (Paris), 1755-1757, 10 vol. in-12. Cette histoire renferme des pièces justificatives importantes; elle est écrite avec autant d'impartialité que l'homme peut en mettre lorsqu'il discute des opinions religieuses. V. *Histoire générale des écrivains de Port-Royal, contenant la vie, le catalogue des ouvrages composés par les solitaires qui ont habité ce célèbre désert*, etc., *avec les éloges historiques des auteurs, la chronologie de leurs ouvrages, des remarques sur les principaux, le dénombrement des différentes éditions*, 4 vol. in-4°. Cet ouvrage est resté manuscrit, et ne se trouve point à la Bibliothèque impériale, parmi les manuscrits provenant de la congrégation de St.-Maur. VI. *Conférences de la mère Angélique de S. Jean* (Arnauld), *abbesse de P.-R., sur les constitutions du monastère de P.-R.*, Utrecht (Paris),

1760, 3 vol. in-12; VII. *la Vérité et l'Innocence victorieuses; lettres à un ami sur la réalité du projet de Bourg-Fontaine*, Cologne, 1758, 2 vol. in-12; VIII. *Vains efforts des bénis pères pour renouveler la fable de Bourg-Fontaine et les calomnies publiées dans la réalité du projet de Bourg-Fontaine démontrée dans l'exécution*, petite brochure de 84 pages in-12; IX. *Authenticité des pièces du procès criminel de religion et d'état qui s'instruit contre les jésuites depuis deux cents ans, démontrée*, etc., 1760, in-12; X. *Deux lettres du doge de la république des apistes au général des solipses, pour lui demander des secours dans une guerre qui intéresse les deux nations*, 60 pages in-12; XI. *Lettre de Philippe Gramme, imprimeur à Liége, à l'auteur de la Lettre sur le nouvel abrégé de l'Histoire ecclésiastique par l'abbé Racine*, Liége, 1759, in-12, 55 pages; XII. *Justification sommaire de l'Histoire ecclésiastique de l'abbé Racine*, 1760, in-12. Rondet en donna une autre la même année. XIII. D. Clémencet a donné en 1756 le 10e. vol., et en 1759 le 11e. de l'*Histoire littéraire de la France*. Il avait encore composé pour le 12e. volume, une *Histoire des vies et des écrits de S. Bernard et de Pierre-le-Vénérable*; ces deux morceaux ont été imprimés séparément, Paris, 1773, in-4°. XIV. *S. Gregorii vulgò Nazianzeni opera omnia*, in-fol., 1778, tome Ier. D. Clémencet travailla quatorze ans à cette édition, restée incomplète, dont le prospectus avait été publié dès 1708 par D. Louvart, qui mourut sans l'avoir préparée entièrement. Notre savant bénédictin collationna le texte de S. Grégoire sur quarante manuscrits. Il est à regretter qu'il n'ait point été collationné sur le beau manuscrit qui se trouvait dans la bibliothèque de la ville de Bâle. Enfin, on doit encore à D. Clémencet l'*Épître dédicatoire* et la *Préface générale* de l'édition de la version italique de la *Bible*, de D. Sabatier, de l'avertissement placé en tête des *Vergers d'Héliodore*, et une *Apologie de S. Bernard au sujet des croisades*, rédigée en forme de lettres et insérée dans les neuf lettres sur l'ouvrage intitulé: *Querelles littéraires*. (*Voy.* Barral.) J—n.

CLÉMENGIIS (Nicolas de). *Voy.* Clamanges.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE (Titus-Flavius-Clemens), saint et docteur de l'Église, vécut vers la fin du 2e. siècle, et dans les premières années du 3e. Il naquit dans le sein du paganisme, mais à une époque où ce culte ne se soutenait plus que par sa longue prescription. Clément fit ses premières études à Athènes; il les continua en Italie et dans l'Asie mineure, et vint les achever dans la capitale de l'Égypte, école célèbre, où, de toutes les parties de l'empire, on venait étudier l'éloquence et la philosophie platonicienne; mais ces sciences avaient bien dégénéré depuis les siècles de Périclès et d'Auguste. Les écoles d'Alexandrie, comme celles de Rome et d'Athènes, étaient abandonnées aux déclamateurs et aux sophistes; les uns occupés à vendre des éloges aux flatteurs; les autres enfoncés dans de vaines disputes de mots. Clément ne tarda pas à se dégoûter de la subtilité des uns, et de la bassesse des autres. Une éloquence nouvelle commençait à s'élever avec une nouvelle religion. Des hommes qui semblaient au-dessus des faiblesses humaines, et indifférents aux grandeurs du monde; qui, sans cesse menacés ou du mépris ou de l'échafaud, trouvaient dans leurs persécutions

mêmes la source d'une énergie toujours croissante ; et, dans leurs opinions, des lumières supérieures à celles qui avaient éclairé Platon, Démosthènes et Cicéron, fixaient alors l'attention des sophistes, qui les redoutaient; des empereurs, auprès desquels on les calomniait sans cesse; et des sages, qui cherchaient de bonne foi la vérité. L'histoire, en nous affligeant du récit des crimes qui furent alors, comme dans tous les temps, ceux de la tyrannie, du fanatisme et de l'ambition, nous offre le contraste de tant d'horreurs, dans le portrait fidèle et avoué des héros de l'Evangile. « L'his» toire, dit à ce sujet La Harpe, » nous présente en eux les plus tou» chants modèles des plus pures ver» tus, nous les fait voir réunissant la » dignité du caractère à celle du sacer» doce, une douceur inaltérable à une » fermeté intrépide, adressant aux » empereurs le langage de la vérité, » aux coupables celui de leur cons» cience, à tous les malheureux celui » des consolations fraternelles. Les » lettres les réclament à leur tour, et » s'applaudissent d'avoir été pour » quelque chose dans le bien qu'ils » ont fait à l'humanité, et d'être encore » aujourd'hui, aux yeux du monde, » une partie de leur gloire. Elles ai» ment à se couvrir de l'éclat qu'ils » ont répandu sur leur siècle, et se » croient toujours en droit de dire » qu'avant d'être des confesseurs et des » martyrs, ils ont été de grands hom» mes ; et qu'avant d'être des saints, » ils ont été des orateurs. » Clément, dont l'esprit naturellement juste, et le cœur droit, cherchait également la lumière et la vérité, ne put entendre parler de tels hommes sans chercher à les connaître, et ne put les connaître sans les admirer. Les leçons de S. Pantène, catéchiste d'Alexandrie, achevèrent de lui dessiller les yeux sur l'extravagance du culte de ses ancêtres, et sur la supériorité des dogmes du christianisme. Il se fit baptiser, et bientôt après, il fut choisi par l'église d'Alexandrie pour remplacer S. Pantène, que l'évêque Démétrius venait d'envoyer en mission dans les Indes. Son zèle et ses talents le rendirent célèbre, et donnèrent à son école une vogue prodigieuse. Sa méthode consistait à instruire d'abord ses élèves de ce qu'il y avait de plus judicieux dans la philosophie païenne, et principalement dans celle de Platon, dont il avait été autrefois le partisan le plus zélé, et pour laquelle il conserva toujours un secret attachement. Il insistait ensuite d'une manière particulière sur certains points de morale communs aux deux religions, tels que les principes de la loi naturelle, la haine du crime, l'amour de la vertu, l'existence d'un Être suprême, l'immortalité de l'ame, etc.; puis il arrivait par degrés à la doctrine évangélique, dont il développait, avec ses talents ordinaires, et les avantages sur toutes les doctrines philosophiques, et l'influence immédiate sur le bonheur des hommes. La persécution excitée par l'empereur Sévère l'atteignit l'an 202. Jugeant à propos de céder à l'orage, et d'épargner un crime de plus aux bourreaux des chrétiens, il abandonna son école et Alexandrie pour se réfugier en Cappadoce : de là il revint à Jérusalem, où la crainte des persécuteurs ne l'empêcha pas de prêcher la foi avec un éclat qui pouvait lui devenir funeste. De Jérusalem, il se rendit à Antioche, la ville la plus considérable et la plus peuplée de l'Orient, où le christianisme naissant avait fait beaucoup de prosélytes, mais où les sophistes avaient aussi beaucoup de partisans. Clément en parcourut toutes les églises,

eut de longues et fréquentes conférences avec les principaux néophytes, éclairant les uns par l'étendue de ses lumières, fortifiant les autres par l'intrépidité de son courage, les édifiant tous par la modestie de sa conduite. Enfin, la persécution cessant, il revint à Alexandrie, où il reprit ses fonctions de catéchiste, qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée en 217, sous le règne de Caracalla. Eusèbe, Photius, S. Jean Chrysostôme et autres ont donné de grands éloges à son savoir et à sa vertu, et ces éloges nous paraissent justifiés par ce qui nous reste de ses ouvrages, tous écrits en grec, qui sont : I. *Hypotyposes*, ou *Instructions ;* on pense généralement que S. Clément composa cet ouvrage, dont il ne nous reste que des fragments, peu de temps après sa conversion, et dans un temps, où peu instruit encore des dogmes de la religion chrétienne, il crut possible de les concilier et de les arranger avec les principes de la philosophie platonicienne. Cette erreur, qui lui a été souvent reprochée, était excusable, et devait être facilement pardonnée, à cause du zèle et de la bonne foi du jeune catéchumène. II. Son *Exhortation aux gentils* a pour objet de faire ressortir l'absurdité de leur culte par une comparaison établie et suivie avec le culte des chrétiens. S. Clément parle, dans cet ouvrage, des dieux du paganisme, comme en a parlé un des écrivains les plus éloquents de nos jours, qui n'a pas craint de les appeler « des dieux » abominables, qu'on eût puni ici-bas » comme des scélérats, et qui n'offraient pour tableau du bonheur suprême que des forfaits à commettre » et des passions à contenter. » L'*Exhortation aux gentils*, quoiqu'ayant cessé d'avoir de l'intérêt pour nous dans son objet, se fait néanmoins lire encore avec plaisir, tant par l'élégance du style, que par le grand nombre de faits curieux qu'elle renferme, dont l'auteur devait la connaissance à ses voyages, et qu'il fait merveilleusement servir à l'appui de ses raisonnements (*voy.* L. Cousin). III. Les *Stromates*, ou *Tapisseries.* C'est un recueil en huit livres, sans méthode et sans suite, de pensées chrétiennes et de maximes philosophiques, que l'auteur paraît avoir écrites au jour le jour, et destinées à lui servir de répertoire et comme de supplément à sa mémoire. Il y traite pêle-mêle divers sujets de morale, de métaphysique et de théologie. On ne peut lire cet ouvrage de suite ; mais on y trouve, comme dans tous les ouvrages du même auteur, des observations judicieuses et des faits importants pour l'histoire. Dans le 6e. livre, par exemple, il trace le portrait du véritable chrétien, auquel il donne le nom de *gnostique*, qui signifie *savant* ou *illuminé.* Il distingue dans le 7e. livre les honnêtes *gnostiques* des hérétiques connus sous ce nom, et qui troublaient alors l'église par leur abominable doctrine sur la communauté des femmes et l'égalité des hommes. Il explique très bien la nature et l'étendue de chaque vertu théologale. Il apprend à ne pas confondre les superstitions avec la religion, le zèle avec le fanatisme, la résignation avec l'indifférence, l'humilité chrétienne avec la bassesse des sentiments, etc. On retrouve dans cet ouvrage, comme dans les *Hypotyposes*, le secret penchant de S. Clément pour le platonisme ; mais ceux-là même qui lui font ce reproche avouent qu'il n'y a pas un endroit répréhensible qui ne puisse être interprété favorablement. IV. *Quel riche sera sauvé ?* C'est une explication des paroles que J.-C. adressa à un jeune

i lui demandait ce qu'il fallait
ur arriver à la perfection :
lui dit le Sauveur, vendez
ens, distribuez-en le prix aux
s, et vous acquerrez un tré-
ns le ciel. » S. Clément pense
paroles ne doivent pas être
la lettre, qu'il n'est pas né-
pour être sauvé, de renon-
biens de la terre, mais qu'il
pensable d'en faire un bon
ubsidiairement il y parle de
de Dieu comme principe de
l'amour du prochain comme
nos actions. V. Le *Pédago-*
n excellent traité de morale
trois livres. L'auteur s'atta-
uver, dans le premier livre,
égislateur des chrétiens est
r père et leur modèle ; que
ommes, ayant besoin d'in-
pour connaître la vertu, et
pour être heureux, ne peu-
ser à une meilleure source
e des leçons de leur divin
dans le second livre, il trace
s de tempérance, tant sous le
le l'hygiène que sous celui de
. Suivant sa doctrine, la nour-
plus simple est aussi la plus
ais nous doutons que celle
ommande ici comme la plus
oit jamais introduite même
anachorètes de notre temps,
ommandée par nos médecins.
repas, dit-il, ou deux tout au
isaient par jour ; savoir : un dé-
pain sec et un verre d'eau,
uper très frugal. Il pense,
s encratiques, que l'usage
du vin est permis ; mais il
à tous les jeunes gens au-
le trente ans. Il s'élève, dans
livre, contre le luxe de la
habits, des ameublements. Il
omme l'a fait depuis l'école de
de dormir plus de six heures
par nuit, et jamais le jour. Le troisième livre est principalement consacré à relever les avantages de la modestie dans les femmes. Nous terminerons cette analyse, en disant que c'est dans cet ouvrage, qui long-temps après a servi de modèle à celui de l'abbé Fleury, qu'on peut prendre une juste idée des *mœurs et de la vie des premiers chrétiens*. Le style de S. Clément, dans le *Pédagogue* et dans l'*Instruction aux gentils*, est toujours fleuri, souvent éloquent, quelquefois sublime ; c'est la justice que lui rendent Eusèbe et Photius ; mais on trouve de l'obscurité, de la négligence, et même de la dureté dans celui des *Stromates* et des *Hypotyposes*. S. Jérôme appelle S. Clément le plus savant des écrivains ecclésiastiques ; Théodoret prétend que nul ne l'a surpassé en lumières et en éloquence. S. Alexandre de Jérusalem donne de grands éloges à la sainteté de sa vie. D'après tant et de si respectables témoignages, on a raison d'être surpris que le nom de ce saint docteur ne soit pas inscrit dans le martyrologe romain ; on l'est bien davantage encore d'apprendre que le savant Benoît XIV a publié, en 1749, une dissertation tendant à prouver qu'il n'y a pas de raison suffisante de l'y établir ; mais ni l'autorité de Benoît XIV, ni celle du martyrologe romain n'ont jamais empêché les églises de France de célébrer sa fête le 4 décembre, suivant le martyrologe et l'autorité d'Usuard. La première édition des Œuvres de S. Clément d'Alexandrie est celle de P. Victorius, Florence, 1550 in-fol., grec et latin. Daniel Heinsius en a donné une à Leyde, 1616, in-fol., grec et latin, réimprimée à Paris, 1629, in-fol. ; mais la plus estimée est celle de Jean Potter, Oxford, 1715, 2 vol. in-fol. On fait moins de cas de la réimpres-

sion qu'on en a donnée à Venise, 1757, 2 vol. in-fol., quoiqu'elle ait des augmentations. Nicolas Fontaine a publié, en 1696, la traduction française d'une partie de ces œuvres, avec les Opuscules de plusieurs autres Pères grecs, 1 vol. in-8°. Il aurait pu faire un meilleur choix, et respecter davantage le sens de l'auteur. G—s.

CLÉMENT Ier. (S.), élu pape en l'an 67, succéda à S. Lin, d'autres disent à S. Anaclet, et placent son élection en l'an 91. Dans cette dernière hypothèse, il aurait été témoin de la persécution de Domitien, qui commença en l'an 93 et ne finit qu'en 96. S. Clément avait été ordonné par S. Pierre. S. Paul parle de lui dans son *Épître aux Philippiens*. On croit aujourd'hui que c'est à lui qu'est due la première mission des évêques dans la Gaule (*Voy.* l'*Art de vérifier les dates*). Il mourut en l'an 100, après avoir gouverné l'Église pendant près de dix ans. On le compte au nombre des martyrs; mais on ne dit pas quel supplice il souffrit. On ne sait pas si à sa mort il occupait encore le siége pontifical, ou s'il ne l'avait pas cédé auparavant. On lui a attribué plusieurs écrits; le seul qui soit avéré aujourd'hui est une *Épître aux Corinthiens*, publiée à Oxford en 1633, par Patricius Junius, sur un manuscrit où elle se trouve à la suite du *Nouveau-Testament* : Wotton en a donné une nouvelle édition, revue sur le manuscrit, et enrichie de notes, Cambridge, 1718, in-8°. On la trouve aussi dans les *Epistolæ SS. Patrum apostolicorum*, publiées par Frey, Bâle, 1742, in-8°., grec et latin. C'est un des plus beaux monuments de l'antiquité. Elle fut lue pendant long-temps au public dans l'église de Corinthe, à qui S. Clément l'avait adressée à la suite d'un mouvement violent qui avait éclaté dans cette ville contre les prêtres plusieurs avaient été injustem posés par les laïques. On a en tribué à S. Clément deux let *Virgines*, qui évidemment pas de lui. Les *Recognitio Constitutions apostoliques*, étaient citées sous son nom d cond siècle, étaient déjà re comme apocryphes du temp Jérôme. On les trouve dans le de la collection *Patrum ap rum* de J. B. Cotelier. Fro théologien protestant, a pub *servationes ad interpretation vi Testamenti è Clemente R* Cobourg, 1768, in-8°. La *S. Clément*, par Philippe Ro a été publiée à Rome en 170 pour successeur S. Evariste.

CLÉMENT II, élu pape cile de Sutri, et sacré le jour 1046, succéda à Grégoire V saxon de naissance, évêque berg, et s'appelait *Suidger*. constances où il fut nommé portées à l'article de Benoît successeur. (*Voy.* BENOIT dut son élévation à Henri qui avait convoqué le concile tri, et il le couronna empere reine Agnès, impératrice, même de son sacre. Clémen à Rome un concile, où l'on ques dispositions pour ext simonie qui régnait impuném tout l'Occident; ensuite, il a gna dans la Pouille l'emper le força d'excommunier les de Bénévent qui n'avaient le recevoir. De là, il suivi l'empereur en Allemagne, o rut le 9 octobre 1047. Il fu à Bamberg, où l'on a cons tombeau.

CLÉMENT III, élu pap le 19 décembre 1187, succè

VIII. Il s'appelait *Paulin*, était in de naissance et cardinal-évê- de Palestrine. Le nouveau pape 'occuper d'abord de faire sa paix les Romains. Le sujet de la dis- : était la ville de Tusculum, qui, se soustraire à la puissance et alousie des Romains, s'était mise la protection du pape. Les Ro- s firent promettre au pape de la remettre aussitôt qu'il en serait re absolu, ce qui s'exécuta, com- on peut le voir à l'article de Cé- 1 III, son successeur. Avant de er Pise, Clément III exhorta peuples à la croisade. Jérusalem it de tomber au pouvoir de Sa- . Les désastres des chrétiens ent causé la mort d'Urbain III. oire VIII, dans un pontifi- le deux mois, n'avait songé qu'à nler de nouveau l'Occident pour ndre la Terre-Sainte. Clément ina l'ouvrage que son prédéces- avait commencé. Il fit partout her la paix entre les Latins et uerre aux musulmans. Ce fut . croisade qui eut lieu sous Phi- e-Auguste et Richard. Clément rut le 28 mars 1191, après avoir pé le St.-Siége pendant trois ans eux mois. D—s.

LÉMENT III, anti-pape. (*Voy.* BERT, archevêque de Ravenne.)

LÉMENT IV (GUIDO FULCODI, GUY FOULQUOIS, FOULQUES, ou QUET), né à St.-Gilles, de parents es, au commencement du 13e. e, fut successivement militaire, consulte, secrétaire de Louis IX, ié, père de famille, veuf, prêtre, noine, archidiacre, évêque, car- l et pape. Il dut son avancement protection et à l'amitié de S. Louis, l avait servi avec beaucoup de zèle s un grand nombre de commis- s importantes. On a dit qu'il voulut dissuader ce monarque de sa seconde croisade; mais cette assertion paraît démentie par la lettre que Clément lui écrivit en 1266, à l'occasion de la construction de la ville et du port d'Aiguemorte, de ce port qui devait, disait-il, favoriser les embarcations pour la Terre-Sainte. Alarmé des progrès de Bondocdar, sulthân d'Égypte, qui menaçait St.-Jean d'Acre, il engageait le roi de France à une seconde expédition, mais il n'approuva pas d'abord le projet que ce prince forma d'y aller en personne. Son attachement pour la France et sa reconnaissance pour son ancien maître ne l'empêchèrent pas de se montrer, contre ce prince même, un inflexible défenseur des droits du Saint-Siége; mais ces démêlés, qui furent terminés par la Pragmatique Sanction, ne lui firent pas oublier les bontés du roi, et il ne cessa jamais de témoigner une haute estime pour les vertus de ce prince. Foulques s'était essayé à l'exercice de l'autorité pontificale dans sa légation en Angleterre. Chargé de défendre les droits de Henri III contre Leincester, les évêques et les barons, il lança l'excommunication et l'interdit contre ceux qui avaient méprisé sa médiation, et contre les villes maritimes qui s'étaient opposées à son débarquement; mais, pour cette fois, les foudres de l'Église furent impuissants, et la guerre civile et l'anarchie continuèrent à déchirer l'Angleterre. Foulques n'en reçut pas moins le prix de sa conduite énergique; il fut choisi pendant son absence pour succéder à Urbain IV. L'élection se fit à Pérouse, le 5 février 1265. On assure qu'il refusa long-temps la tiare, et qu'il se jeta même aux pieds des cardinaux pour les engager à rouvrir le conclave. Il se hâta de se rendre en Ita-

lie, à travers mille dangers, aussitôt qu'il eut appris son exaltation; Mainfroi, ennemi déclaré de la cour de Rome, faisait garder tous les passages, dans l'intention de se saisir de sa personne, et il ne lui échappa qu'en se déguisant en mendiant. Ce fut pendant son pontificat que l'*immisericordieux* Charles d'Anjou, comme l'appelle Mézerai, ayant vaincu et fait prisonnier le jeune et malheureux Conradin, le fit périr sur l'échafaud. Clément IV avait ratifié la donation du royaume de Naples, faite par son prédécesseur au frère de S. Louis. Cette circonstance a donné lieu d'accuser le pape d'avoir conseillé le supplice de l'infortuné compétiteur de ce prince. Quelques écrivains allemands racontent que le vainqueur ayant consulté le S. Père sur le sort de son captif, Clément lui envoya une médaille sur laquelle on lisait d'un côté : « La mort » de Conradin est le salut de Charles, » et de l'autre côté : « La vie de Con- » radin est la perte de Charles. » Cette anecdote, dédaignée avec raison par presque tous les historiens français, a cependant été citée par Velly, et a laissé dans son esprit quelque doute sur la part que le pape pouvait avoir eue à l'événement auquel elle se rapporte; mais le trait qu'on impute au pontife est entièrement incompatible avec la douceur de mœurs qui le caractérisait. Charles n'avait d'ailleurs besoin d'aucun encouragement pour se montrer inexorable et féroce, et l'on doit tenir pour certain que Clément IV n'approuva point cette atroce vengeance. Quelques papes se sont livrés, avec si peu de ménagement, à l'ambition de leurs familles, que la conduite toute opposée de Clément IV a fait l'admiration de la postérité. Il ne permit pas que ses parents vinssent auprès de lui; il leur défendit toute recommandation. Il voulut que s
fût mariée à un simple cheva
il ne promit que la plus modiqu
me pour sa dot. Il ne se mon
plus favorablement disposé po
blissement de ses propres fille
embrassèrent-elles la vie religieu
l'abbaye de St.-Sauveur de
Le P. Martenne a recueilli q
ouvrages et les lettres de ce pa
son *Thesaurus anecdot. nov.*
La plus curieuse est celle qu'il é
son neveu, Pierre Gros, pou
ses proches tout espoir de pro
son exaltation. Clément mour
novembre 1268, à Viterbe,
voit encore son tombeau. Il e
successeur Grégoire X. V. S

CLÉMENT V, élu pape à Pé
5 juin 1305, succéda à Benoît
nommait *Bertrand de Got*, et
Villandreau, dans le diocèse
deaux. Son père était chevalie
la première noblesse du pays. B
de Got ayant été fait évêque d
minges en 1295, fut transfé
chevêché de Bordeaux en 129
là qu'il apprit la nouvelle de sa
tion, que l'on attribue à l'int
plus déliée. On assure que le
naux assemblés à Pérouse se
rent en deux factions, celle
lonna et celle des Orsini; que
lonna, persécutés par Bonifac
ayant intérêt de faire une non
agréable à la France, avaient
aux Orsini de faire eux-mêmes
de trois sujets, parmi lesquels
contraire en indiquerait un
faction des Orsini donna
piége, et que Bertrand de Got
des trois nommés par elle, et
lequel elle croyait pouvoir
davantage, il fut aussitôt choi
faction adverse; qu'en consé
Philippe eut tout le loisir d
Bertrand de Got pour les

itait, dans une conférence
r'il eut avec lui dans une ab-
rès de St.-Jean d'Angely, où
mit la tiare, moyennant
n de six conditions, sur la
esquelles les historiens va-
s anecdotes ont pour garant
témoignage de Villani, au-
montain, fort intéressé à
es papes qui avaient aban-
siége de Rome, et que des
postérieurs ont copié sans
d'examen. Quelques criti-
ieux, tels que Baluze, Fleury,
, Bertier, n'ont pas une
aussi étendue à la véracité
i. Fleury observe que le dé-
ction ne parle d'aucun des
ntés par cet auteur; mais il
stant que les cardinaux, di-
leux factions presque égales,
vant se décider à nommer
e eux, aimèrent mieux faire
n étranger. Les Colonna su-
er Philippe-le-Bel en s'attri-
nt le mérite de l'élection, et,
té, le roi ne négligea rien pour
r de l'esprit du nouveau pon-
remier acte de Clément V fut
r son couronnement à Lyon,
disposa beaucoup les Italiens.
npeuse cérémonie, qui se fit le
mbre 1305, fut accompagnée
nents que l'on regarda comme
tes présages. Le pape, après
onnement, retournait à son
eval, la tiare en tête. Le roi de
vait d'abord tenu la bride du
ensuite ses deux frères, Char-
alois, Louis d'Évreux, et en-
, duc de Bretagne, s'étaient
dans cette cérémonie. Au mo-
ce cortége passait à la des-
Gourguillon, une vieille mu-
rchargée de spectateurs s'é-
le pape fut renversé, sa cou-
détacha de sa tête, un ru-
bis précieux, ou escarboucle, fut perdu dans le tumulte; le pape ne fut point blessé, mais douze de ceux qui l'accompagnaient furent tellement brisés qu'ils en moururent peu de jours après, entre autres le duc de Bretagne. Charles de Valois fut atteint grièvement, mais ne périt point. Dans un grand festin qui fut donné quelques jours après, une violente querelle s'éleva entre les gens, et le frère du pape fut tué. Clément V ne tarda point à donner à Philippe des gages de sa reconnaissance. Il modifia la bulle *Unam sanctam*, et révoqua celle qui commence par *Clericis laicos*: toutes deux étaient l'ouvrage de Boniface VIII. Il ne se montra pas moins favorable au roi d'Angleterre Édouard, qui se plaignait de l'archevêque de Cantorbéry. Clément fit venir ce prélat à Bordeaux, où il était retourné, et le suspendit de ses fonctions, jusqu'à ce qu'il se fût purgé des accusations intentées contre lui. Il accorda également à Édouard une bulle qui le relevait du serment qu'il avait fait à ses sujets touchant leurs libertés. Il lui accorda encore des décimes pendant deux ans pour le service de la Terre-Sainte, et qui cependant furent employées à d'autres usages. Il songea en même temps à ses propres intérêts. Voyant que les évêques d'Angleterre lui demandaient la jouissance, pendant un an, des églises qui vaqueraient dans leurs diocèses, il s'appliqua à lui-même cette prérogative, et prit le revenu de la première année de tous les bénéfices indistinctement, depuis l'évêché jusqu'à la moindre prébende. Fleury dit que ce fut là le commencement des annates. Les affaires importantes qui occupèrent ensuite le pontificat de Clément V se traitèrent à Poitiers, où le pape et Philippe s'étaient donné rendez-vous. La plus remarquable fut celle des templiers, que

Philippe poursuivit avec un acharnement dont l'histoire a fait souvent un sujet de reproche à sa mémoire (*Voy.* Molay). Clément V y mit plus de modération, obtint que la procédure fut recommencée devant lui, et, après avoir donné l'ordre dans tous les états où ces religieux militaires étaient établis, de procéder contre eux, il prononça leur suppression au concile de Vienne en Dauphiné, l'an 1310 : les poursuites avaient commencé en 1307 (*Voy.* le recueil de Dupuy). Toutes ces circonstances prouvent que l'extinction des templiers n'était point une affaire arrangée d'avance entre le monarque et le pontife, ainsi que l'ont prétendu quelques historiens, et ne laissent pas d'affaiblir la créance que l'on doit à la prétendue conférence de St.-Jean d'Angely. Une autre affaire non moins grave, ce fut le procès intenté à la mémoire de Boniface VIII. On a vu à l'article de ce pape tout ce qui se passa à ce sujet. Clément V, pour ne pas s'éloigner du roi, son protecteur, fixa la résidence des papes à Avignon. Ce fut l'origine d'un grand mécontentement et d'une longue division, dont les suites empêchèrent la réforme dans l'Eglise, et amenèrent la funeste réforme dans la religion. La cour du souverain pontife, et son gouvernement s'établirent dans Avignon; Clément y reçut la foi et hommage de Robert, fils de Charles-le-Boîteux, pour le royaume de Naples, ou de Sicile, de deçà le Phare, Frédéric d'Arragon occupant toujours l'île de Sicile, sous le titre de royaume de Trinacrie. Clément V fit, vers le même temps, reconnaître roi de Hongrie Charobert, ou Charles, petit-fils de Charles le-Boîteux; et, pour secouer le joug sous lequel il s'était mis et se dispenser de procurer la couronne impériale à Charles de Valois, à qui il l'avait promise, il engagea secrètement le teurs à porter à l'empire Henri Luxembourg, et manquant ens courage pour soutenir ce qu'i fait, il parut trahir alternativeme les partis. Il avait promis de cou Henri à Rome; mais cette cére ne s'y fit que par une comm composée de cinq cardinaux. L prétendait ordonner une trève le nouvel empereur et le roi F Henri consulta les jurisconsult Rome, qui répondirent que le Sicile étant vassal du pape, pou recevoir des ordres, mais que l' reur ne lui était soumis à aucu Clément eut une querelle plu avec les Vénitiens, contre lesq lança tous les foudres de l'exco nication, parce qu'ils s'étaient er de la ville de Ferrare, sur laq avait des prétentions ; mais il tint pas à des formalités religieu envoya contre cette républiq armée commandée par son lég eut le bonheur de reprendre F dans le cours de la même anné ment V publia aussi une c contre les Maures. Il mourut avril 1314, à Roquemaure, co se disposait à revenir à Bor Villani fait un portrait odieu cupidité et de ses mœurs scanda On lui donnait publiquement maîtresse la comtesse de Périg laissa des biens immenses à s veux; son trésor fut pillé aussitô sa mort. La faiblesse, la vénali petitesse d'esprit de ce pape s marquables, bien plus encore mauvaises mœurs. Il eut qu qualités, mais rien n'atteste des qui inspirent de la vénération p mémoire. Clément V doit être r aujourd'hui comme le premier qui ait porté la triple couronne tiare. Voici ce qu'en dit Jean

ı ouvrage, intitulé : *Illus-*
'un antico sigillo della
ıa : « On trouve dans l'in-
lu mobilier de Clément V
'onne décrite ainsi: *Item*
, quæ vocatur regnum
ıs circulis aureis et mul-
ibus pretiosis : defuit ru-
tiosissimus qui consuevit
ummitate, et perla alia. »
ere circonstance ne permet
ter que ce ne fut la même
avait lors de l'événement
ur où il fut couronné. Les
ıs de ce pape, appelées *clé-*
furent publiées par Jean
successeur, et envoyées
ment aux universités de
Bologne ; elles ont été im-
Mayence, in-fol., 1460,
ie du corps de Droit cano-
D—s.

ENT VI, élu pape le 7 mai
ıcéda à Benoît XII. Il
Pierre Roger, et était issu
ille noble du Limousin.
lui procurèrent un avan-
ide dans la carrière ecclé-
et pendant qu'il était évê-
ıs, Philippe de Valois le
les-sceaux. Son élection se
iblement onze jours après la
Benoît XII, dans le palais
ı, et son couronnement se
plus grande pompe, le jour
ecôte, en présence des prin-
g de France, et de plusieurs
du royaume. Il eut bientôt
uard III, roi d'Angleterre,
és au sujet de la nomination
és. Édouard voulait que les
des chapitres fussent libres.
prétendait que c'était à lui
enait la pleine disposition de
ffices et dignités ecclésiasti-
ouard fit saisir le revenu des
s nommés par le pape, et qui
ne résidaient point. Clément lui écrivit pour lui enjoindre de révoquer cet ordre, sous peine d'excommunication. Le roi convint avoir tort, et céda. Clément VI fit une grande quantité de réserves qui tendaient à rendre nul le droit d'élection, et sur les remontrances qu'on lui fit que ses prédécesseurs n'en avaient pas agi ainsi, il répondit : « Nos prédécesseurs ne savaient pas » être papes. » Les Romains l'invitèrent inutilement à retourner à Rome. Dans la députation qu'ils lui envoyèrent à ce sujet, parut Nicolas Laurent, ou Gabrino, connu depuis sous le nom de *Rienzi*. Ce fut pendant le pontificat de Clément VI qu'éclatèrent à Rome les troubles excités par ce même Rienzi (*V.* RIENZI). Clément VI reprit contre Louis de Bavière les procedures commencées par Jean XXII ; il acheta de la reine Jeanne de Naples la souveraineté d'Avignon, moyennant 80,000 florins d'or ; il ordonna la célébration du jubilé tous les cinquante ans. Le nombre des pèlerins qui se trouvèrent à Rome en 1350, s'éleva à un million deux cent mille, environ. Sur la fin de 1351, le pape tomba malade, et, se croyant en danger, il fit publier une constitution, dans laquelle il se soumettait à la correction du St.-Siége, s'il avait commis quelque faute contre la foi catholique et les bonnes mœurs, soit avant, soit depuis son élévation à la première dignité de l'Église. Ce fut vers ce temps-là que l'on répandit une satire attribuée à l'archevêque de Milan, Visconti, qui avait usurpé Bologne, et contre lequel Clément VI avait fulminé des sentences de condamnation. Le pape tenant un jour une assemblée de cardinaux, l'un d'eux laissa tomber adroitement une lettre qui fut portée au pape, et dont il ordonna la lecture ; elle était écrite d'un style ridicule, au nom du prince des ténèbres, au pape Cle-

eut de longues et fréquentes conférences avec les principaux néophytes, éclairant les uns par l'étendue de ses lumières, fortifiant les autres par l'intrépidité de son courage, les édifiant tous par la modestie de sa conduite. Enfin, la persécution cessant, il revint à Alexandrie, où il reprit ses fonctions de catéchiste, qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée en 217, sous le règne de Caracalla. Eusèbe, Photius, S. Jean Chrysostôme et autres ont donné de grands éloges à son savoir et à sa vertu, et ces éloges nous paraissent justifiés par ce qui nous reste de ses ouvrages, tous écrits en grec, qui sont : I. *Hypotyposes*, ou *Instructions ;* on pense généralement que S. Clément composa cet ouvrage, dont il ne nous reste que des fragments, peu de temps après sa conversion, et dans un temps, où peu instruit encore des dogmes de la religion chrétienne, il crut possible de les concilier et de les arranger avec les principes de la philosophie platonicienne. Cette erreur, qui lui a été souvent reprochée, était excusable, et devait être facilement pardonnée, à cause du zèle et de la bonne foi du jeune catéchumène. II. Son *Exhortation aux gentils* a pour objet de faire ressortir l'absurdité de leur culte par une comparaison établie et suivie avec le culte des chrétiens. S. Clément parle, dans cet ouvrage, des dieux du paganisme, comme en a parlé un des écrivains les plus éloquents de nos jours, qui n'a pas craint de les appeler « des dieux » abominables, qu'on eût puni ici-bas » comme des scélérats, et qui n'offraient pour tableau du bonheur suprême que des forfaits à commettre » et des passions à contenter. » L'*Exhortation aux gentils*, quoiqu'ayant cessé d'avoir de l'intérêt pour nous dans son objet, se fait néanmoins lire encore avec plaisir, tant par l'élégance du style, que par le grand nombre de faits curieux qu'elle renferme, dont l'auteur devait la connaissance à ses voyages, et qu'il fait merveilleusement servir à l'appui de ses raisonnements (*voy.* L. Cousin). III. Les *Stromates*, ou *Tapisseries*. C'est un recueil en huit livres, sans méthode et sans suite, de pensées chrétiennes et de maximes philosophiques, que l'auteur paraît avoir écrites au jour le jour, et destinées à lui servir de répertoire et comme de supplément à sa mémoire. Il y traite pêle-mêle divers sujets de morale, de métaphysique et de théologie. On ne peut lire cet ouvrage de suite ; mais on y trouve, comme dans tous les ouvrages du même auteur, des observations judicieuses et des faits importants pour l'histoire. Dans le 6e. livre, par exemple, il trace le portrait du véritable chrétien, auquel il donne le nom de *gnostique*, qui signifie *savant* ou *illuminé*. Il distingue dans le 7e. livre les honnêtes *gnostiques* des hérétiques connus sous ce nom, et qui troublaient alors l'église par leur abominable doctrine sur la communauté des femmes et l'égalité des hommes. Il explique très bien la nature et l'étendue de chaque vertu théologale. Il apprend à ne pas confondre les superstitions avec la religion, le zèle avec le fanatisme, la résignation avec l'indifférence, l'humilité chrétienne avec la bassesse des sentiments, etc. On retrouve dans cet ouvrage, comme dans les *Hypotyposes*, le secret penchant de S. Clément pour le platonisme ; mais ceux-là même qui lui font ce reproche avouent qu'il n'y a pas un endroit répréhensible qui ne puisse être interprété favorablement. IV. *Quel riche sera sauvé ?* C'est une explication des paroles que J.-C. adressa à un jeune

ıi lui demandait ce qu'il fallait ur arriver à la perfection : lui dit le Sauveur, vendez ens, distribuez-en le prix aux es, et vous acquerrez un tré- ıns le ciel. » S. Clément pense paroles ne doivent pas être la lettre, qu'il n'est pas né- , pour être sauvé, de renon- biens de la terre, mais qu'il spensable d'en faire un bon ubsidiairement il y parle de de Dieu comme principe de e l'amour du prochain comme nos actions. V. Le *Pédago-* ın excellent traité de morale n trois livres. L'auteur s'atta- ɔuver, dans le premier livre, législateur des chrétiens est ır père et leur modèle; que hommes, ayant besoin d'ins- pour connaître la vertu, et pour être heureux, ne peu- iser à une meilleure source le des leçons de leur divin Dans le second livre, il trace es de tempérance, tant sous le de l'hygiène que sous celui de e. Suivant sa doctrine, la nour- plus simple est aussi la plus nais nous doutons que celle ommande ici comme la plus soit jamais introduite même s anachorètes de notre temps, mmandée par nos médecins. repas, dit-il, ou deux tout au fisaient par jour; savoir: un dé- e pain sec et un verre d'eau, ɔuper très frugal. Il pense, es encratiques, que l'usage du vin est permis; mais il à tous les jeunes gens au- de trente ans. Il s'élève, dans e livre, contre le luxe de la s habits, des ameublements. Il comme l'a fait depuis l'école de , de dormir plus de six heures par nuit, et jamais le jour. Le troisième livre est principalement consacré à relever les avantages de la modestie dans les femmes. Nous terminerons cette analyse, en disant que c'est dans cet ouvrage, qui long-temps après a servi de modèle à celui de l'abbé Fleury, qu'on peut prendre une juste idée des *mœurs et de la vie des premiers chrétiens*. Le style de S. Clément, dans le *Pédagogue* et dans l'*Instruction aux gentils*, est toujours fleuri, souvent éloquent, quelquefois sublime; c'est la justice que lui rendent Eusèbe et Photius; mais on trouve de l'obscurité, de la négligence, et même de la dureté dans celui des *Stromates* et des *Hypotyposes*. S. Jérôme appelle S. Clément le plus savant des écrivains ecclésiastiques ; Théodoret prétend que nul ne l'a surpassé en lumières et en éloquence. S. Alexandre de Jérusalem donne de grands éloges à la sainteté de sa vie. D'après tant et de si respectables témoignages, on a raison d'être surpris que le nom de ce saint docteur ne soit pas inscrit dans le martyrologe romain; on l'est bien davantage encore d'apprendre que le savant Benoît XIV a publié, en 1749, une dissertation tendant à prouver qu'il n'y a pas de raison suffisante de l'y établir; mais ni l'autorité de Benoît XIV, ni celle du martyrologe romain n'ont jamais empêché les églises de France de célébrer sa fête le 4 décembre, suivant le martyrologe et l'autorité d'Usuard. La première édition des Œuvres de S. Clément d'Alexandrie est celle de P. Victorius, Florence, 1550 in-fol., grec et latin. Daniel Heinsius en a donné une à Leyde, 1616, in-fol., grec et latin, réimprimée à Paris, 1629, in-fol.; mais la plus estimée est celle de Jean Potter, Oxford, 1715, 2 vol. in-fol. On fait moins de cas de la réimpres-

sion qu'on en a donnée à Venise, 1757, 2 vol. in-fol., quoiqu'elle ait des augmentations. Nicolas Fontaine a publié, en 1696, la traduction française d'une partie de ces œuvres, avec les Opuscules de plusieurs autres Pères grecs, 1 vol. in-8°. Il aurait pu faire un meilleur choix, et respecter davantage le sens de l'auteur. G—s.

CLÉMENT Ier. (S.), élu pape en l'an 67, succéda à S. Lin, d'autres disent à S. Anaclet, et placent son élection en l'an 91. Dans cette dernière hypothèse, il aurait été témoin de la persécution de Domitien, qui commença en l'an 93 et ne finit qu'en 96. S. Clément avait été ordonné par S. Pierre. S. Paul parle de lui dans son *Épître aux Philippiens*. On croit aujourd'hui que c'est à lui qu'est due la première mission des évêques dans la Gaule (*Voy.* l'*Art de vérifier les dates*). Il mourut en l'an 100, après avoir gouverné l'Église pendant près de dix ans. On le compte au nombre des martyrs; mais on ne dit pas quel supplice il souffrit. On ne sait pas si à sa mort il occupait encore le siége pontifical, ou s'il ne l'avait pas cédé auparavant. On lui a attribué plusieurs écrits; le seul qui soit avéré aujourd'hui est une *Épître aux Corinthiens*, publiée à Oxford en 1633, par Patricius Junius, sur un manuscrit où elle se trouve à la suite du *Nouveau-Testament* : Wotton en a donné une nouvelle édition, revue sur le manuscrit, et enrichie de notes, Cambridge, 1718, in-8°. On la trouve aussi dans les *Epistolæ SS. Patrum apostolicorum*, publiées par Frey, Bâle, 1742, in-8°., grec et latin. C'est un des plus beaux monuments de l'antiquité. Elle fut lue pendant long-temps au public dans l'église de Corinthe, à qui S. Clément l'avait adressée à la suite d'un mouvement violent qui avait éclaté dans cette ville contre les prêtres, plusieurs avaient été injusteme posés par les laïques. On a enc tribué à S. Clément deux lett *Virgines*, qui évidemment n pas de lui. Les *Recognition Constitutions apostoliques*, et étaient citées sous son nom dès cond siècle, étaient déjà rec comme apocryphes du temps Jérôme. On les trouve dans le t de la collection *Patrum apos rum* de J. B. Cotelier. From théologien protestant, a publi *servationes ad interpretatione vi Testamenti è Clemente Ro* Cobourg, 1768, in-8°. La *S. Clément*, par Philippe Ron a été publiée à Rome en 1706. pour successeur S. Evariste. J

CLÉMENT II, élu pape a cile de Sutri, et sacré le jour d 1046, succéda à Grégoire VI. saxon de naissance, évêque d berg, et s'appelait *Suidger*. I constances où il fut nommé sc portées à l'article de Benoît IX successeur. (*Voy.* Benoit I dut son élévation à Henri-le qui avait convoqué le concile tri, et il le couronna empereu reine Agnès, impératrice, même de son sacre. Clément à Rome un concile, où l'on f ques dispositions pour extir simonie qui régnait impunéme tout l'Occident; ensuite, il ac gna dans la Pouille l'empere le força d'excommunier les h de Bénévent qui n'avaient pa le recevoir. De là, il suivit l'empereur en Allemagne, ou rut le 9 octobre 1047. Il fut à Bamberg, où l'on a conse tombeau. D

CLÉMENT III, élu pape le 19 décembre 1187, succéd

VIII. Il s'appelait *Paulin*, était n de naissance et cardinal-évê- le Palestrine. Le nouveau pape occuper d'abord de faire sa paix les Romains. Le sujet de la dis- était la ville de Tusculum, qui, se soustraire à la puissance et lousie des Romains, s'était mise la protection du pape. Les Ro- firent promettre au pape de la remettre aussitôt qu'il en serait e absolu, ce qui s'exécuta, com- n peut le voir à l'article de Cé- III, son successeur. Avant de r Pise, Clément III exhorta euples à la croisade. Jérusalem t de tomber au pouvoir de Sa-

Les désastres des chrétiens nt causé la mort d'Urbain III. oire VIII, dans un pontifi- e deux mois, n'avait songé qu'à ler de nouveau l'Occident pour dre la Terre-Sainte. Clément na l'ouvrage que son prédéces- avait commencé. Il fit partout ier la paix entre les Latins et ierre aux musulmans. Ce fut croisade qui eut lieu sous Phi- - Auguste et Richard. Clément ut le 28 mars 1191, après avoir é le St.-Siége pendant trois ans ux mois. D—s.

ÉMENT III, anti-pape. (*Voy.* ERT, archevêque de Ravenne.)

ÉMENT IV (GUIDO FULCODI, UY FOULQUOIS, FOULQUES, ou UET), né à St.-Gilles, de parents s, au commencement du 13e. , fut successivement militaire, onsulte, secrétaire de Louis IX, , père de famille, veuf, prêtre, oine, archidiacre, évêque, car- et pape. Il dut son avancement rotection et à l'amitié de S. Louis, avait servi avec beaucoup de zèle un grand nombre de commis- importantes. On a dit qu'il voulut dissuader ce monarque de sa seconde croisade; mais cette assertion paraît démentie par la lettre que Clément lui écrivit en 1266, à l'occasion de la construction de la ville et du port d'Aiguemorte, de ce port qui devait, disait-il, favoriser les embarcations pour la Terre-Sainte. Alarmé des progrès de Bondocdar, sulthân d'Égypte, qui menaçait St.-Jean d'Acre, il engageait le roi de France à une seconde expédition, mais il n'approuva pas d'abord le projet que ce prince forma d'y aller en personne. Son attachement pour la France et sa reconnaissance pour son ancien maître ne l'empêchèrent pas de se montrer, contre ce prince même, un inflexible défenseur des droits du Saint-Siége; mais ces démêlés, qui furent terminés par la Pragmatique Sanction, ne lui firent pas oublier les bontés du roi, et il ne cessa jamais de témoigner une haute estime pour les vertus de ce prince. Foulques s'était essayé à l'exercice de l'autorité pontificale dans sa légation en Angleterre. Chargé de défendre les droits de Henri III contre Leincester, les évêques et les barons, il lança l'excommunication et l'interdit contre ceux qui avaient méprisé sa médiation, et contre les villes maritimes qui s'étaient opposées à son débarquement; mais, pour cette fois, les foudres de l'Église furent impuissants, et la guerre civile et l'anarchie continuèrent à déchirer l'Angleterre. Foulques n'en reçut pas moins le prix de sa conduite énergique; il fut choisi pendant son absence pour succéder à Urbain IV. L'élection se fit à Pérouse, le 5 février 1265. On assure qu'il refusa long-temps la tiare, et qu'il se jeta même aux pieds des cardinaux pour les engager à rouvrir le conclave. Il se hâta de se rendre en Ita-

lie, à travers mille dangers, aussitôt qu'il eut appris son exaltation; Mainfroi, ennemi déclaré de la cour de Rome, faisait garder tous les passages, dans l'intention de se saisir de sa personne, et il ne lui échappa qu'en se déguisant en mendiant. Ce fut pendant son pontificat que l'*immisericordieux* Charles d'Anjou, comme l'appelle Mézerai, ayant vaincu et fait prisonnier le jeune et malheureux Conradin, le fit périr sur l'échafaud. Clément IV avait ratifié la donation du royaume de Naples, faite par son prédécesseur au frère de S. Louis. Cette circonstance a donné lieu d'accuser le pape d'avoir conseillé le supplice de l'infortuné compétiteur de ce prince. Quelques écrivains allemands racontent que le vainqueur ayant consulté le S. Père sur le sort de son captif, Clément lui envoya une médaille sur laquelle on lisait d'un côté : « La mort » de Conradin est le salut de Charles, » et de l'autre côté : « La vie de Con- » radin est la perte de Charles. » Cette anecdote, dédaignée avec raison par presque tous les historiens français, a cependant été citée par Velly, et a laissé dans son esprit quelque doute sur la part que le pape pouvait avoir eue à l'événement auquel elle se rapporte; mais le trait qu'on impute au pontife est entièrement incompatible avec la douceur de mœurs qui le caractérisait. Charles n'avait d'ailleurs besoin d'aucun encouragement pour se montrer inexorable et féroce, et l'on doit tenir pour certain que Clément IV n'approuva point cette atroce vengeance. Quelques papes se sont livrés, avec si peu de ménagement, à l'ambition de leurs familles, que la conduite toute opposée de Clément IV a fait l'admiration de la postérité. Il ne permit pas que ses parents vinssent auprès de lui; il leur défendit toute recommandation. Il voulut que fût mariée à un simple chev il ne promit que la plus modiq me pour sa dot. Il ne se mo plus favorablement disposé p blissement de ses propres fill embrassèrent-elles la vie religie l'abbaye de St.-Sauveur de Le P. Martenne a recueilli ouvrages et les lettres de ce pa son *Thesaurus anecdot. nov.* La plus curieuse est celle qu'il son neveu, Pierre Gros, po ses proches tout espoir de pr son exaltation. Clément mou novembre 1268, à Viterbe, voit encore son tombeau. Il successeur Grégoire X. V.

CLÉMENT V, élu pape à P 5 juin 1305, succéda à Benoît nommait *Bertrand de Got*, et Villandreau, dans le diocèse deaux. Son père était chevalie la première noblesse du pays. de Got ayant été fait évêque minges en 1295, fut transfé chevêché de Bordeaux en 12 là qu'il apprit la nouvelle de sa tion, que l'on attribue à l'in plus déliée. On assure que l naux assemblés à Pérouse s rent en deux factions, celle lonna et celle des Orsini; qu lonna, persécutés par Bonifa ayant intérêt de faire une no agréable à la France, avaient aux Orsini de faire eux-même de trois sujets, parmi lesquel contraire en indiquerait un faction des Orsini donna piége, et que Bertrand de Go des trois nommés par elle, et lequel elle croyait pouvoir davantage, il fut aussitôt cho faction adverse; qu'en cons Philippe eut tout le loisir Bertrand de Got pour les

méditait, dans une conférence
e qu'il eut avec lui dans une ab-
auprès de St.-Jean d'Angely, où
promit la tiare, moyennant
ution de six conditions, sur la
e desquelles les historiens va-
Ces anecdotes ont pour garant
e le témoignage de Villani, au-
ultramontain, fort intéressé à
r les papes qui avaient aban-
é le siége de Rome, et que des
ins postérieurs ont copié sans
oup d'examen. Quelques criti-
udicieux, tels que Baluze, Fleury,
ion, Bertier, n'ont pas une
nce aussi étendue à la véracité
llani. Fleury observe que le dé-
l'élection ne parle d'aucun des
racontés par cet auteur; mais il
t constant que les cardinaux, di-
en deux factions presque égales,
pouvant se décider à nommer
entre eux, aimèrent mieux faire
d'un étranger. Les Colonna su-
gagner Philippe-le-Bel en s'attri-
t tout le mérite de l'élection, et,
n côté, le roi ne négligea rien pour
parer de l'esprit du nouveau pon-
e premier acte de Clément V fut
iquer son couronnement à Lyon,
i indisposa beaucoup les Italiens.
pompeuse cérémonie, qui se fit le
ovembre 1305, fut accompagnée
énements que l'on regarda comme
nestes présages. Le pape, après
couronnement, retournait à son
à cheval, la tiare en tête. Le roi de
ce avait d'abord tenu la bride du
al; ensuite ses deux frères, Char-
e Valois, Louis d'Évreux, et en-
Jean, duc de Bretagne, s'étaient
édés dans cette cérémonie. Au mo-
t où ce cortége passait à la des-
e du Gourguillon, une vieille mu-
e surchargée de spectateurs s'é-
la; le pape fut renversé, sa cou-
re se détacha de sa tête, un ru-
bis précieux, ou escarboucle, fut perdu dans le tumulte; le pape ne fut point blessé, mais douze de ceux qui l'accompagnaient furent tellement brisés qu'ils en moururent peu de jours après, entre autres le duc de Bretagne. Charles de Valois fut atteint grièvement, mais ne périt point. Dans un grand festin qui fut donné quelques jours après, une violente querelle s'éleva entre les gens, et le frère du pape fut tué. Clément V ne tarda point à donner à Philippe des gages de sa reconnaissance. Il modifia la bulle *Unam sanctam*, et révoqua celle qui commence par *Clericis laicos*: toutes deux étaient l'ouvrage de Boniface VIII. Il ne se montra pas moins favorable au roi d'Angleterre Édouard, qui se plaignait de l'archevêque de Cantorbéry. Clément fit venir ce prélat à Bordeaux, où il était retourné, et le suspendit de ses fonctions, jusqu'à ce qu'il se fût purgé des accusations intentées contre lui. Il accorda également à Édouard une bulle qui le relevait du serment qu'il avait fait à ses sujets touchant leurs libertés. Il lui accorda encore des décimes pendant deux ans pour le service de la Terre-Sainte, et qui cependant furent employées à d'autres usages. Il songea en même temps à ses propres intérêts. Voyant que les évêques d'Angleterre lui demandaient la jouissance, pendant un an, des églises qui vaqueraient dans leurs diocèses, il s'appliqua à lui-même cette prérogative, et prit le revenu de la première année de tous les bénéfices indistinctement, depuis l'évêché jusqu'à la moindre prébende. Fleury dit que ce fut là le commencement des annates. Les affaires importantes qui occupèrent ensuite le pontificat de Clément V se traitèrent à Poitiers, où le pape et Philippe s'étaient donné rendez-vous. La plus remarquable fut celle des templiers, que

Philippe poursuivit avec un acharnement dont l'histoire a fait souvent un sujet de reproche à sa mémoire (*Voy.* Molay). Clément V y mit plus de modération, obtint que la procédure fut recommencée devant lui, et, après avoir donné l'ordre dans tous les états où ces religieux militaires étaient établis, de procéder contre eux, il prononça leur suppression au concile de Vienne en Dauphiné, l'an 1310 : les poursuites avaient commencé en 1307 (*Voy.* le recueil de Dupuy). Toutes ces circonstances prouvent que l'extinction des templiers n'était point une affaire arrangée d'avance entre le monarque et le pontife, ainsi que l'ont prétendu quelques historiens, et ne laissent pas d'affaiblir la créance que l'on doit à la prétendue conférence de St.-Jean d'Angely. Une autre affaire non moins grave, ce fut le procès intenté à la mémoire de Boniface VIII. On a vu à l'article de ce pape tout ce qui se passa à ce sujet. Clément V, pour ne pas s'éloigner du roi, son protecteur, fixa la résidence des papes à Avignon. Ce fut l'origine d'un grand mécontentement et d'une longue division, dont les suites empêchèrent la réforme dans l'Eglise, et amenèrent la funeste réforme dans la religion. La cour du souverain pontife, et son gouvernement s'établirent dans Avignon; Clément y reçut la foi et hommage de Robert, fils de Charles-le-Boîteux, pour le royaume de Naples, ou de Sicile, de deçà le Phare, Frédéric d'Arragon occupant toujours l'île de Sicile, sous le titre de royaume de Trinacrie. Clément V fit, vers le même temps, reconnaître roi de Hongrie Charobert, ou Charles, petit-fils de Charles le-Boîteux; et, pour secouer le joug sous lequel il s'était mis et se dispenser de procurer la couronne impériale à Charles de Valois, à qui il l'avait promise, il engagea secrètement le teurs à porter à l'empire Henri Luxembourg, et manquant ens courage pour soutenir ce qu'i fait, il parut trahir alternativeme les partis. Il avait promis de cour Henri à Rome; mais cette céré ne s'y fit que par une comm composée de cinq cardinaux. L prétendait ordonner une trève le nouvel empereur et le roi F Henri consulta les jurisconsult Rome, qui répondirent que le Sicile étant vassal du pape, pou recevoir des ordres, mais que l' reur ne lui était soumis à aucun Clément eut une querelle plu avec les Vénitiens, contre lesq lança tous les foudres de l'exco nication, parce qu'ils s'étaient en de la ville de Ferrare, sur laq avait des prétentions; mais il tint pas à des formalités religieu envoya contre cette républiq armée commandée par son lég eut le bonheur de reprendre F dans le cours de la même anné ment V publia aussi une cr contre les Maures. Il mourut avril 1314, à Roquemaure, co se disposait à revenir à Bor Villani fait un portrait odieux cupidité et de ses mœurs scandal On lui donnait publiquement maîtresse la comtesse de Périg laissa des biens immenses à s veux; son trésor fut pillé aussitôt sa mort. La faiblesse, la vénalit petitesse d'esprit de ce pape s marquables, bien plus encore q mauvaises mœurs. Il eut qu qualités, mais rien n'atteste des qui inspirent de la vénération p mémoire. Clément V doit être r aujourd'hui comme le premier qui ait porté la triple couronne tiare. Voici ce qu'en dit Jean C

ıs son ouvrage, intitulé : *Illus-ıe d'un antico sigillo della gnana :* « On trouve dans l'in-ıire du mobilier de Clément V couronne décrite ainsi: *Item ınam, quæ vocatur regnum tribus circulis aureis et mul-apidibus pretiosis : defuit ru-ıs pretiosissimus qui consuevit in summitate, et perla alia.* » lernière circonstance ne permet : douter que ce ne fut la même qu'il avait lors de l'événement lu jour où il fut couronné. Les tutions de ce pape, appelées *clé-nes*, furent publiées par Jean , son successeur, et envoyées ulièrement aux universités de et de Bologne ; elles ont été im-es à Mayence, in-fol., 1460, t partie du corps de Droit cano-

D—s.

ÉMENT VI, élu pape le 7 mai , succéda à Benoît XII. Il ılait *Pierre Roger*, et était issu famille noble du Limousin. ılents lui procurèrent un avan-ıt rapide dans la carrière eccléı-ıue, et pendant qu'il était évê-l'Arras, Philippe de Valois le rde-des-sceaux. Son élection se paisiblement onze jours après la de Benoît XII, dans le palais gnon, et son couronnement se ec la plus grande pompe, le jour Pentecôte, en présence des prin-u sang de France, et de plusieurs eurs du royaume. Il eut bientôt Édouard III, roi d'Angleterre, lémêlés au sujet de la nomination évêchés. Édouard voulait que les ions des chapitres fussent libres. ıpe prétendait que c'était à lui ıpartenait la pleine disposition de les offices et dignités ecclésiasti-. Édouard fit saisir le revenu des ficiers nommés par le pape, et qui ne résidaient point. Clément lui écrivit pour lui enjoindre de révoquer cet ordre, sous peine d'excommunication. Le roi convint avoir tort, et céda. Clément VI fit une grande quantité de réserves qui tendaient à rendre nul le droit d'élection, et sur les remontrances qu'on lui fit que ses prédécesseurs n'en avaient pas agi ainsi, il répondit : « Nos prédécesseurs ne savaient pas » être papes. » Les Romains l'invitèrent inutilement à retourner à Rome. Dans la députation qu'ils lui envoyèrent à ce sujet, parut Nicolas Laurent, ou Gabrino, connu depuis sous le nom de *Rienzi*. Ce fut pendant le pontificat de Clément VI qu'éclatèrent à Rome les troubles excités par ce même Rienzi (*V.* Rienzi). Clément VI reprit contre Louis de Bavière les procédures commencées par Jean XXII ; il acheta de la reine Jeanne de Naples la souveraineté d'Avignon, moyennant 80,000 florins d'or ; il ordonna la célébration du jubilé tous les cinquante ans. Le nombre des pèlerins qui se trouvèrent à Rome en 1350, s'éleva à un million deux cent mille, environ. Sur la fin de 1351, le pape tomba malade, et, se croyant en danger, il fit publier une constitution, dans laquelle il se soumettait à la correction du St.-Siége, s'il avait commis quelque faute contre la foi catholique et les bonnes mœurs, soit avant, soit depuis son élévation à la première dignité de l'Église. Ce fut vers ce temps-là que l'on répandit une satire attribuée à l'archevêque de Milan, Visconti, qui avait usurpé Bologne, et contre lequel Clément VI avait fulminé des sentences de condamnation. Le pape tenant un jour une assemblée de cardinaux, l'un d'eux laissa tomber adroitement une lettre qui fut portée au pape, et dont il ordonna la lecture ; elle était écrite d'un style ridicule, au nom du prince des ténèbres, au pape Clé-

ment, son vicaire, et à ses conseillers-cardinaux. Il rapportait les péchés particuliers de chacun, qui les rendait très recommandables auprès de lui, et les exhortait à continuer; elle finissait ainsi : « Votre mère, la Superbe, vous » salue, avec vos sœurs l'Avarice, et » les autres qui se vantent que par » votre secours elles sont très bien » dans leurs affaires. Donné au centre » de l'enfer, en présence d'une troupe » de démons. » Le pape méprisa cette lettre, et l'archevêque de Milan se réconcilia cependant avec lui, moyennant, dit-on, 12,000 florins d'or par an. Clément VI couronna André roi de Naples ; il couronna empereur Charles de Luxembourg à la place de Louis de Bavière, avec lequel ses prédécesseurs et lui avaient eu des démêlés, et qui n'était pas encore relevé des censures dont on l'avait frappé. Ce pape mourut le 6 décembre 1352, après un pontificat de deux ans et sept mois. Son corps fut transféré à la Chaise-Dieu, où l'on avait conservé son tombeau. Villani lui reproche sa cupidité, son luxe et la société continuelle des femmes; d'autres, tels que Pétrarque, en ont fait l'éloge, en vantant ses lumières, sa générosité et ses manières aimables. Il s'occupa avec zèle de la réunion des Arméniens et des Grecs. On a de lui des sermons et un discours pour la canonisation de S. Yves. Il eut pour sucesseur Innocent VI. D—s.

CLÉMENT VII, élu pape le 19 novembre 1523, succèda à Adrien VI. Il s'appelait *Jules de Médicis*, et était fils naturel de Julien, tué à Florence dans la conjuration des Pazzi, en 1478. Son oncle Laurent prit un grand soin de son éducation. Il fut d'abord chevalier de Rhodes et grand prieur de Capoue; mais son cousin, ayant été élu pape sous le nom de *Léon X*, le fit entrer dans l'état ecclésiastique, après l'avoir déclaré légitime, lui donna l'archevêché de Florence, et le fit cardinal et chancelier de l'église romaine. Après la mort de Léon X, le cardinal de Médicis s'empara de toute la confiance d'Adrien VI, et gouverna sous son nom. La faction qui avait nommé Clément VII l'avait emporté sur celle des Colonne, qui lui était opposée. Charles-Quint faisait trembler l'Italie, qui craignait de tomber entièrement sous sa puissance. Le pape se ligua contre lui avec les Vénitiens. Les rois de France et d'Angleterre entrèrent dans la ligue. Ils promirent des secours qu'ils ne donnèrent pas, en sorte que le pape et la république furent obligés de conclure une trève avec l'empereur; mais le connétable de Bourbon, qui s'était jeté par dépit dans le parti de l'empereur, et qui commandait ses armées, ne voulut point accéder au traité, et priver ses troupes d'un riche pillage qui pouvait les attacher à lui, ni se condamner à un repos inutile et dangereux. Il fit le siége de Rome, où il fut tué dans une escalade. Par suite des événements qui signalèrent cette horrible boucherie, le pape se trouva renfermé dans le château St.-Ange, où il fut bientôt réduit à la dernière extrémité. Charles-Quint était à Valladolid lorsqu'il apprit cette nouvelle. La princesse, sa femme, venait d'accoucher, et les réjouissances avaient commencé pour la naissance de Philippe II. On affecta la plus grande tristesse, on prit le deuil, et cependant le pape fut détenu prisonnier pendant six mois, jusqu'à ce qu'on lui eût fait souscrire toutes les conditions qu'on voulait en obtenir. Il fallut solliciter vivement le monarque pour obtenir la liberté du pontife, et il répondit un jour à une députation solennelle du clergé « qu'il

» la souhaitait plus qu'eux. » Le pape, souffrant les horreurs de la faim, et craignant les atteintes de la maladie épidémique qui commençait à ravager Rome à la suite des excès de tout genre commis par une soldatesque avide et cruelle, se vit obligé de capituler à toutes les conditions que lui imposa le prince d'Orange, qui avait succédé dans le commandement de l'armée au connétable de Bourbon. Cependant, le pape demeurait encore prisonnier. Charles-Quint ne voulut consentir à son élargissement qu'après avoir obtenu des otages et des places de sûreté. On lui abandonna cinq cardinaux, qui trouvèrent le moyen de se sauver par une cheminée. Le pape se trouva de son côté réduit à employer la soumission et la feinte. Il se réconcilia avec le cardinal Colonne, qui lui procura les moyens de se déguiser en marchand et de s'enfuir à Orviete. Le pape fut à peine en liberté, que le roi d'Angleterre lui fit demander son approbation pour répudier Catherine d'Arragon. Cette demande choquait les intérêts de Charles-Quint, et Clément, qui craignait de l'offenser, publia contre Henri VIII la fameuse bulle du mois de mai 1534, qui eut des suites si funestes. Clément acheva de se réconcilier avec Charles-Quint. Il le couronna empereur à Bologne. Il eut, en 1533, une entrevue avec François Ier. à Marseille, où il conduisit Catherine, sa nièce, pour épouser le second des fils du roi de France, alors duc d'Orléans, et qui monta depuis sur le trône sous le nom de *Henri II*. Clément VII mourut à Rome, le 25 septembre 1534. Il voulut opérer la réforme des mœurs en Italie et à Rome, surtout dans le clergé; mais la bulle qu'il donna à ce sujet fut mal observée. Il en donna une autre pour autoriser l'institut des théatins qui venait de s'établir. Il approuva également celui des capucins qui commençait à se former. Il envoya des missionnaires dans le Mexique. Sur la fin de l'année 1524, il publia le jubilé de l'année suivante, qui attira peu de monde à Rome. Les grâces spirituelles commençaient à s'avilir, à force d'être prodiguées. Il enrichit la bibliothèque du Vatican d'un grand nombre de volumes. On a de lui plusieurs lettres au roi de France, au roi d'Angleterre et à quelques savants. Ses lettres à Charles-Quint, publiées sous ce titre: *Epistolæ Clementis VII ad Carolum V, altera Caroli V. Clementi respondentis*, 1527, in-4°., sont très rares. Paul III lui succéda.

D—s.

CLÉMENT VII, regardé comme pape. (*Voy*. Robert de Genève.)

CLÉMENT VIII, élu pape le 30 janvier 1592, succéda à Innocent V. Il s'appelait *Hippol. Aldobrandini*, était né à Fano, d'une famille originaire de Florence, avait été d'abord auditeur de rote et référendaire de Sixte V, qui le fit cardinal en 1585. Il confirma par une bulle le décret du concile de Trente, qui défend les duels, comme aussi contraires à la religion qu'à l'humanité. Les Espagnols et les ligueurs eurent d'abord quelque faveur auprès de lui; mais enfin il se rapprocha de Henri IV, dont il reçut l'abjuration par le ministère des cardinaux d'Ossat et Duperron (*voy*. d'Ossat et Duperron), en 1595. L'événement le plus important de son pontificat fut le commencement de ces querelles sur les matières de la grâce, qui s'étendirent dans tout le cours du 17e. siècle, et causèrent encore quelques troubles dans l'âge suivant (*Voy*. Calvin et Molina). Ce fut au milieu du 16e. siècle que l'orage éclata avec le schisme de la réforme. Le

fougueux apôtre du calvinisme avait adopté pour base de sa doctrine le dogme désespérant de la prédestination absolue, ce qui était en contradiction complète avec l'opinion de Pélage, partisan déclaré du libre arbitre. Les jésuites espagnols ne se montrèrent pas les moins ardents à combattre le nouvel ennemi de l'Église romaine. Ils donnèrent dans leurs écoles de nouvelles explications de la doctrine de S. Augustin, à laquelle ils apportèrent quelques modifications, en accordant quelque chose de plus au mérite qu'à la grâce. Molina, l'un d'eux, recueillit toutes ces propositions dans un livre intitulé : *Concorde de la grâce et du libre arbitre*, et peut-être les jésuites, de l'aveu même de leurs ennemis, eurent-ils alors seulement en vue le projet politique de former une salutaire opposition aux fureurs de Calvin. On ne jugea point leurs intentions d'une manière aussi bienveillante. Le dominicain Bannez réfuta le livre de Molina en l'accusant de pélagianisme. Un autre jésuite même, Henriquez, se déclara contre Molina. Toute l'Église d'Espagne se divisa en deux partis, et Clément VIII obtint de Philippe II que la contestation serait évoquée à Rome pour y être jugée. Le pape rassembla près de lui quelques docteurs romains et autres, sous la présidence du cardinal chef de la congrégation du St.-Office. Ces assemblées commencèrent en 1598, et durèrent neuf années, sous les pontificats de Clément VIII et de Paul V, son successeur. Elles prirent le nom de congrégation *De auxiliis*. Quelquefois elles furent de simples conférences entre les arbitres nommés; dans d'autres occasions, on entendit les parties pour soutenir et défendre leurs opinions réciproques. Les esprits s'échauffèrent, et la question s'obscurcit davantage. Au lieu de s'élever à la hauteur d'une théologie transcendante, on descendit à des arguties minutieuses; on inventa des termes subtils pour expliquer des idées simples, tels furent ceux de *grâce suffisante*, *grâce efficace*, *grâce versatile*, *grâce concomitante*, *grâce excitante*, *science moyenne*, *congruisme*, *pouvoir prochain*, etc. Les jésuites accusaient leurs antagonistes de favoriser la révolte de Calvin, et ceux-ci, qui prirent quelques années après le nom de *jansénistes*, reprochaient aux jésuites de renouveler les erreurs de Pélage. Il y eut cependant quelques apparences d'accommodement. Les jésuites proposèrent, à plusieurs reprises, de permettre à chacun de soutenir son opinion comme probable, ce qui a beaucoup d'analogie avec le sentiment de Bossuet. Ils parvinrent même à gagner les thomistes et à obtenir d'eux quelques concessions, que les jansenistes, par la suite, reprochèrent hautement à ceux-ci (*voy.* les *Provinciales*); mais ce ne furent que des lueurs passagères de rapprochement. Il semblait, dans cette lutte opiniâtre, que chaque parti n'eût d'autre but que de se faire condamner mutuellement comme hérétique. Les écrivains ennemis des jésuites prétendent que l'opinion des congrégations fut en général opposée à la doctrine de Molina, et que Clément VIII était sur le point d'émettre la bulle de condamnation lorsque la mort le surprit. Rien ne vient à l'appui de cette conjecture. Il est très probable, au contraire, que, dans la crainte de ménager un sujet de triomphe aux réformés, on ne voulut pas joindre au scandale d'une discussion déjà trop prolongée, le scandale plus dangereux encore d'un juge-

ment qui aurait occasionné une nouvelle scission dans l'Église. « Rome, » dit Turgot, eut la sagesse de ne » rien prononcer. » (*Voy.* le tome IX des *Œuvres de Turgot.*) Le pape Paul V garda la même neutralité. Il défendit que l'on imprimât rien sur ces matières sans la permission du St.-Siége. Clément VIII fut occupé d'autres soins encore pendant son pontificat; il reçut, en 1595, des députés du patriarche d'Alexandrie qui abjura l'eutychianisme, et se réunit à l'Église romaine; il établit une commission pour examiner les nouveaux évêques en Italie; il réprima le brigandage usuraire des juifs, en limitant les lieux où ils devaient habiter; il contribua à la paix de Vervins, en 1598; il augmenta le domaine de l'Église du duché de Ferrare, dont le dernier descendant de la maison d'Este, nommé *César*, ne put garder la propriété, parce qu'il était bâtard. Clément VIII mourut le 5 mars 1605, dans la 14e. année de son pontificat. On loue avec raison sa piété, sa justice et sa bonté. Il a corrigé le *Missel romain*, le *Pontifical romain*, imprimé à Rome, 1595, 2 vol. in-fol., ainsi que le *Cérémonial des évêques*, 1633, in-fol. Léon XI fut son successeur. D—s.

CLÉMENT VIII, anti-pape. (*V.* Gilles Mugnos).

CLÉMENT IX, élu pape le 20 juin 1667, succéda à Alexandre VII. Il se nommait *Jules de' Rospigliosi*, d'une famille distinguée de Pistoie en Toscane, où il était né en 1600. Il avait été nommé, par Urbain VIII, auditeur de la légation de France, ensuite nonce en Espagne, où il resta onze ans. Après la mort d'Innocent X, le collége des cardinaux le nomma gouverneur de Rome. Alexandre VII le fit cardinal et secrétaire d'état; il était d'une grande probité, avait un grand fonds d'instruction et de littérature, du goût pour la poésie, et un caractère propre à se concilier l'affection de tout le monde. La confiance qu'il inspirait généralement lui procura l'avantage de jouer un rôle honorable dans le traité d'Aix-la-Chapelle, qui termina la guerre d'Espagne. Clément IX offrit sa médiation aux deux monarques divisés, et le plénipotentiaire du pape fut admis à la négociation de cette célèbre paix. Louis XIV lui accorda même une grâce plus flatteuse encore, ce fut de permettre qu'on abattît la pyramide élevée au sujet de l'insulte faite à l'ambassadeur de France, sous le dernier pontificat (*Voyez* Alexandre VII). Celui de Clément IX fut remarquable par un autre événement non moins important, et relatif aux affaires ecclésiastiques. La signature du formulaire avait excité beaucoup de réclamations. On l'avait modifiée de plusieurs manières dans quelques diocèses. Les évêques d'Alais, de Pamiers, de Beauvais et d'Angers avaient admis la célèbre distinction du fait et du droit, sur laquelle on a écrit tant de choses si peu intéressantes aujourd'hui. Cette restriction attira, de la part d'Alexandre VII, aux quatre évêques, un bref qui leur ordonnait de révoquer leurs mandements, sous peine d'être interdits et de voir procéder contre eux. A l'avènement de Clément IX, quelques évêques de France, au nombre de dix-neuf, prirent la défense de leurs quatre collégues, et en écrivirent au roi et à la cour de Rome. Clément IX se montra d'abord très défavorable aux quatre évêques, et rendit un bref contre eux. Le roi, de son côté, montra les mêmes préventions; mais le zèle des négociateurs ne se refroidit pas; les quatre évêques consentirent à donner dans

des procès-verbaux particuliers, et dans une lettre de leur main au pape, des explications approuvées par les personnes les plus distinguées de leur parti, et surtout par Arnauld. Le rapprochement eut un plein succès, et Clément IX adressa aux quatre évêques un bref, par lequel il les assure de sa bienveillance, au moyen de la parfaite obéissance avec laquelle ils ont souscrit et fait souscrire sincèrement le formulaire. Cette expression ne parut pas, à certains esprits un peu scrupuleux, avoir une parfaite analogie avec la restriction formelle exprimée par les quatre évêques, et de laquelle ils ne s'étaient point départis. Cependant les gens sages, et Arnauld lui-même, y virent un terme moyen, heureusement imaginé pour expliquer les intentions de part et d'autre dans le sens le plus pacifique; et les amis du désordre y virent un prétexte pour renouveler les troubles. Quoi qu'il en soit, cet heureux événement reçut le beau nom de *paix de l'Église*. Il fut annoncé par un arrêt solennel, et consacré par une médaille. Arnauld fut présenté au roi et à toute la cour. Il fut également bien accueilli du nonce. Le roi écrivit avec bonté aux quatre évêques. Ce fut l'époque d'une alégresse universelle, qui n'eut malheureusement qu'une trop courte durée. Clément IX survécut très peu de temps à cet acte mémorable de son pontificat. Il mourut le 9 décembre 1669, affligé d'avoir vu Candie tomber au pouvoir des armes othomanes. Il avait envoyé du secours à cette place, et en avait procuré de la part de la France. On croit assez généralement qu'il mourut pour s'être livré un jour avec imprudence à son appétit. Il fit beaucoup de bien aux pauvres et aux hôpitaux, qu'il visitait souvent, et très modérément à sa famille, qui avait cependant un grand titre à soutenir. Il était d'une douceur qui allait quelquefois jusqu'à la facilité. Il canonisa S. Pierre d'Alcantara, religieux de St.-François, et Ste.-Magdeleine de Pazzi, carmélite. Il fut en général extrêmement regretté, et très digne de l'être. D—s.

CLÉMENT X, élu pape le 29 avril 1670, succéda à Clément IX. Il se nommait *Emile Altieri*, et se trouvait le dernier descendant mâle de cette illustre famille, aussi ancienne que celle des Colonne. Il n'avait que des nièces, dont l'une épousa Adolphe Gaspard Paluzzi, que Clément X adopta, à condition qu'il joindrait le nom d'*Altieri* à celui de *Paluzzi*. Un de ses frères était cardinal, et tous prirent le nom d'*Altieri*. Le pape combla cette famille de bienfaits, et en fit une des plus riches et des plus considérées à Rome. Clément X succéda à Clément IX, après une vacance de plus de quatre mois. Les cardinaux étaient partagés en cinq ou six factions, et ce conclave fut le foyer d'une multitude d'intrigues, dont Amelot de la Houssaye a fait imprimer la Relation, avec privilége, après la mort de Clément X, à Paris, 1676, in-12. Altiéri avait été envoyé nonce à Naples par Urbain VIII, et révoqué par Innocent X, qui ensuite le dépouilla de tous ses biens. Alexandre VII lui donna la nonciature de Pologne, et rétablit ainsi sa fortune et sa réputation. Clément IX le fit maître de sa chambre, et ensuite cardinal, dans les derniers moments de sa vie. Ce fut sous le pontificat de Clément X que commença l'affaire des franchises, qui eut les suites les plus graves sous Innocent XI; mais le pape n'y prit aucune part. Ce fut le cardinal-patron, Antoine Paluzzi Altiéri, premier ministre, qui attaqua le premier, et voulut restreindre les immunités des ambassadeurs. Clément

X se montra également étranger à la division qui existait alors entre les principales puissances de l'Europe, et dont un des principaux événements fut la conquête de la Hollande par Louis XIV. Les affections du pape étaient pour la France ; mais il sut les cultiver sans porter ombrage à l'Autriche. Il admit à Rome un ambassadeur de Portugal ; c'était le premier depuis que cette puissance s'était soustraite à la domination de l'Espagne. On vit aussi arriver un ambassadeur du czar, qui proposait une ligue des princes chrétiens, pour secourir la Pologne contre les Turks. Cet ambassadeur s'en retourna fort mécontent de ce qu'on avait refusé le titre d'empereur à son maître. Clément X mourut accablé de vieillesse, le 22 juillet 1676. Sa douceur et sa bonté le faisaient estimer ; mais il avait abandonné au cardinal-patron tout le soin du gouvernement, ce qui faisait dire au peuple romain « qu'il y avait deux papes, l'un de fait et l'autre de droit. » On laissait le bon pape passer tout son temps avec un moine de St.-Sylvestre, qui était son confesseur, et qui refusa d'être évêque, malgré les instances du pontife. Innocent XI succéda à Clément X. D—s.

CLÉMENT XI, élu pape le 24 novembre 1700, après la mort d'Innocent XII, était fils d'un sénateur romain, et se nommait *Jean-François Albani*. Né à Pesaro en 1649, il fut d'abord secrétaire des brefs, et créé cardinal en 1690. On assure qu'il hésita pendant trois jours à consentir à son élévation. Quoi qu'il en soit, ce fut sous son pontificat que se renouvelèrent les fatales querelles de parti qui troublèrent la France pendant plus d'un demi-siècle, et ne contribuèrent pas peu à affaiblir l'autorité de la cour de Rome. La bulle *Vineam domini* fut un des premiers actes de Clément XI. Elle était dirigée contre ceux qui n'acceptaient le formulaire qu'avec la condition du silence respectueux à l'égard du fait, ainsi qu'on l'a déjà observé sous Clément IX. Les partisans de la cour de Rome prétendaient que le silence n'exprimait pas assez fortement la soumission due aux bulles apostoliques et à l'autorité du pape. C'était remettre en question ce qui avait déjà été décidé, et donner de nouveau le signal de la division. Louis XIV, accablé des malheurs qui avaient troublé ses dernières années dans le cours de la guerre de la succession d'Espagne, s'était laissé dominer par l'ascendant du jésuite le Tellier, son confesseur. Celui-ci, ennemi juré du cardinal de Noailles, archevêque de Paris, avait imaginé de faire condamner par la cour de Rome cent une propositions extraites du livre d'un oratorien, nommé *le P. Quesnel*, ouvrage approuvé par le cardinal, et qui contenait des réflexions sur le *Nouveau-Testament*. Tel fut le sujet de la fameuse constitution *Unigenitus*, et telle fut, du moins selon Duclos, l'intrigue qui la fit naître. Cette condamnation était d'autant plus extraordinaire, que le livre du P. Quesnel avait été loué hautement par le P. la Chaise, prédécesseur de le Tellier, dans la direction de la conscience du monarque, et par ce même Clément XI, qui dans cette occasion, dit Duclos, « ne céda qu'avec des remords sur le » fond, et des craintes sur les suites. » On ne doit pas non plus oublier de dire que la condamnation ne fut prononcée qu'après un examen fait par une congrégation de cardinaux, de théologiens et de jurisconsultes, et qui dura deux années ; mais on sait aussi combien il est facile de donner une apparence suspecte à des propositions extraites

d'un ouvrage où tout doit être lié, et présentées hors de leurs places. Ce pape était destiné à donner des exemples fâcheux d'instabilité dans ses opinions. Son attachement pour la France l'avait porté à reconnaître d'abord Philippe V comme roi d'Espagne; mais l'empereur Léopold le força bientôt à se déclarer pour l'archiduc, lorsque la fortune favorisait son parti. Clément XI mourut dans sa 73e. année, le 19 mars 1721, après un pontificat de plus de vingt ans. Il entreprit de faire corriger quelques imperfections dans le calendrier grégorien. Les plus habiles astronomes d'Italie qu'il convoqua pour cet effet reconnurent la difficulté des moyens, et jugèrent qu'il fallait y renoncer. Clément XI accueillit le fils de Jacques II, qui obtint à Rome les honneurs de la royauté. Ce même pape secourut la Provence et de grains et d'argent pendant la peste de 1720. Il écrivait assez bien en latin. Son bullaire avait été publié en 1718, in-fol. Tous ses ouvrages, recueillis par le cardinal Albani, son neveu, ont été imprimés à Rome en 1729, 2 vol. in-fol. Sa vie est à la tête de ce recueil; elle a été aussi écrite par Lafiteau et Reboulet. La 1re. est en 2 vol. in-12, et la 2e. en un vol. in-4°. Clément XI a été jugé comme un homme soumis à l'opinion de deux partis contraires, exalté par les uns, et fortement blâmé par leurs antagonistes. Une médaille frappée pour lui en Allemagne atteste du moins la haute opinion qu'on avait de lui; d'un côté, on voyait son buste avec cet exergue :

Albanum colnere patres, nunc maxima rerum Roma colit.

de l'autre, était représentée une couronne de fleurs, avec ces quatre mots : *Justitia*, *Pietas*, *Prudentia*, *Eruditio*. On n'a point attaqué ses mœurs; on ne l'accuse point de prodigalités pour le népotisme, ni de parcimonie pour les pauvres. L'histoire ne doit dissimuler ni les torts qu'il eut aux yeux de quelques personnes, ni les vertus qui ne lui sont pas refusées, même par ses ennemis. Il eut pour successeur Innocent XIII. D—s.

CLÉMENT XII, succéda à Benoît XIII, et fut élu pape le 30 juillet 1730. Il s'appelait *Laurent Corsini*, et sa famille est encore une des plus illustres de Florence. Il était né en 1652, et âgé de soixante-dix-huit ans lorsqu'il fut élevé au pontificat. Il fut successivement préfet de la signature de grâce, nonce apostolique à la cour de Vienne, où l'on ne voulut pas le recevoir en cette qualité, archevêque de Nicomédie, trésorier de la chambre apostolique, enfin cardinal en 1706. Le conclave où il fut nommé pape avait duré plus de quatre mois. Le désordre des finances, occasionné par les malversations du cardinal Coscia, sous le pontificat précédent, avait indigné les Romains, qui demandaient hautement la punition du coupable. Elle fut prononcée, et c'est un des premiers actes de souveraineté de Clément XII (*Voy.* Coscia). Il publia un jubilé, et fit des lois somptuaires. Il se prétendit souverain des duchés de Parme et de Plaisance, et fit afficher un acte de prise de possession, avec défense de reconnaître d'autre puissance que la sienne; mais le cardinal Stampa fit ôter l'affiche, et prit possession au nom de l'infant dom Carlos. Clément XII protégea les dominicains, attribua à leurs écoles les priviléges dont jouissaient les universités. Dans la bulle *Verbo descripto*, qu'il donna à cet effet, il fit l'éloge de S. Thomas et de sa doctrine; mais dans un autre bref dit *Apostolicæ Providentiæ*, il déclara que les louanges qu'il avait données, ainsi que ses

prédécesseurs, à la doctrine de S. Thomas, ne devaient pas empêcher que les autres écoles ne soutinssent à l'ordinaire, sur les matières de la grâce, les sentiments qu'elles avaient professés jusqu'alors licitement, et en tous lieux. Il défend de flétrir d'aucune note injurieuse ces mêmes écoles, jusqu'à ce qu'il ait plu au St-Siége de prononcer définitivement sur ces matières de controverse. Cette conduite du pape, contradictoire en apparence, était une suite du système adopté par la cour de Rome dès le commencement de ces disputes (*Voy.* CLÉMENT VIII). Il se montra moins pacifique dans le bref qu'il donna pour condamner l'instruction pastorale de l'évêque de Montpellier (Colbert), et dans celui qui condamna pareillement un mandement de l'évêque d'Auxerre (Caylus) sur un miracle opéré dans son diocèse; ce dernier bref fut supprimé par arrêt du parlement. La guerre qui s'alluma à cette époque, et dont l'Italie fut le théâtre, causa de grands embarras au souverain pontife. L'entrée et le séjour successifs des troupes impériales et espagnoles grévèrent de contributions les habitants de Ferrare, de Bologne et de Ravenne, que le pape fut obligé d'indemniser de ses propres deniers. Clément XII eut aussi des démêlés avec la cour de Turin, et, en 1738, il donna au roi des Deux-Siciles l'investiture du royaume de Naples, avec la cérémonie de la présentation de la haquenée, signe habituel de l'hommage rendu en pareil cas. Il canonisa l'instituteur de l'ordre des prêtres de la mission, Vincent, et le bienheureux Régis, de la société de Jésus. Il fit aussi la béatification de Joseph de Léonissa, capucin. Ce pape mourut le 6 février 1740, âgé de quatre-vingt-huit ans, après dix ans environ de pontificat. Il était sujet à des accès de goutte très douloureux. Carraccioli prétend (*Vie de Clément XIV*), que Clément XII fut aveugle pendant neuf ans. On ne trouve nulle trace d'un fait aussi extraordinaire. Il lui donne douze ans de pontificat, ce qui est évidemment inexact. Clément XII mérita d'être loué pour sa piété, sa justice et sa bienfaisance. Les Romains lui érigèrent une statue de bronze, qui fut placée au Capitole. Benoît XIII lui succéda. D—s.

CLÉMENT XIII succéda à Benoît XIV, et fut élu pape le 6 juillet 1758; il était Vénitien, et s'appelait *Charles Rezzonico*. Il était né le 17 mars 1693, avait été fait évêque de Padoue, et successivement cardinal en 1737, par Clément XII, dont il prit le nom. Les premiers soins de son gouvernement furent consacrés à la continuation des travaux commencés sous le pontificat de son prédécesseur, pour la réparation et l'embellissement de l'église du Panthéon, l'un des plus beaux monuments de l'antiquité. Il s'occupa aussi du desséchement des marais Pontins et de la reconstruction du port de Civitta-Vecchia. L'état de l'Église ne tarda pas à fixer son attention. Il donna des réglements pour réprimer la licence du carnaval dans Rome, et pour défendre aux ecclésiastiques d'assister aux représentations théatrales. Il condamna la troisième partie de l'*Histoire du peuple de Dieu*, par le jésuite Berruyer. Il s'éleva avec plus de force contre le livre de l'*Esprit*, d'Helvétius, et félicita, par une lettre particulière, Chaumeix, qui avait réfuté cet ouvrage philosophique. Il écrivit dans le même temps une lettre aux patriarches et évêques, sur l'observance des lois canoniques, contre les clercs qui font le négoce, et qui s'ingèrent dans les affaires séculières; et il y dépeint leur

désir désordonné d'amasser des richesses. Cette improbation solennelle semblait tomber plus particulièrement sur la conduite du jésuite Lavallette, dont la scandaleuse affaire commençait à retentir dans les tribunaux de France, et entraîna la perte de l'ordre entier dans ce royaume. Clément XIII donna l'investiture du royaume de Naples au roi Ferdinand, avec donation à lui et à ses successeurs, dans la même forme qui avait été observée par Clément XI, en faveur de Charles VI. Il confirma aussi de nouveau, et approuva la lettre encyclique de Benoît XIV, au sujet de la constitution *Unigenitus* (*Voy.* Benoît XIV). Il fit procéder à la béatification du vénérable Alfonse Rodriguez, de la société de Jésus, et à celle du vénérable évêque Jean de Palafox. Le 2 septembre 1762, il fit procéder, par le tribunal de l'inquisition, à la condamnation de l'*Émile* de J.-J. Rousseau; il fit déclarer l'ouvrage impie, hérétique, et la lecture en fut défendue sous peine d'excommunication. Ces premières années du pontificat de Clément XIII ne sont ni susceptibles de reproches, ni indignes d'éloges; les dernières furent moins heureuses et moins satisfaisantes. En 1764, 1765, 1766, la disette et les autres désastres qui affligèrent l'Italie donnèrent beaucoup d'embarras au pape. Il fit des réglements pour soulager la misère du peuple; il fut obligé, pour acheter des grains de l'étranger, de tirer de grandes sommes du trésor de Sixte V, déposé au château St.-Ange. Il ordonna des prières publiques, et fit faire des processions, qu'il suivit lui-même à pied. Il interdit les spectacles, et toute espèce de divertissements pendant un hiver entier. Des erreurs politiques se mêlèrent aux calamités de la nature. En 1768, la question tant de fois agitée au sujet de la souveraineté de Parme, se réveilla à l'occasion d'un ministre de ce duché, qui attaquait les droits régaliens. Clément XIII lança un monitoire, où il fit revivre sans ménagement les prétentions ambitieuses de quelques-uns de ses prédécesseurs. Les cours de France, d'Espagne et des Deux-Siciles témoignèrent leur mécontentement. La France se saisit d'Avignon, Naples s'empara de Bénévent; le monarque espagnol déclara que c'était à tort que le pape fondait ses droits sur la bulle *In cœnâ domini*, attendu qu'elle n'avait jamais été reçue dans aucun état catholique. L'affaire des jésuites ne causa pas des chagrins moins violents à Clément XIII. Cette société venait d'être proscrite en Portugal et en France. Le pape eut l'imprudence de choisir ce moment pour émettre la bulle dite *Apostolicam*, qui confirmait les jésuites dans leurs priviléges, les justifiait dans tous les points, et faisait l'éloge le plus pompeux de leur zèle, de leurs services et de leurs talents. Ce procédé révolta les parties intéressées. Le souverain pontife pouvait sans doute chercher à faire absoudre la société entière des torts ou des excès de quelques individus; mais une déclaration aussi tranchante, aussi absolue que celle de la bulle en question, était une espèce de manifeste contre la volonté et les intérêts des puissances laïques, dont les ressentiments ne firent que s'accroître. Les maisons de Bourbon et celle de Bragance n'en insistèrent que plus vivement pour obtenir la suppression de cet ordre religieux. Clément XIII, obligé de céder, avait indiqué un consistoire à cet effet, pour le 3 février 1769; mais dans la nuit même il mourut presque subitement, *Præter omnium expectationem*, dit Clément XIV, dans sa bulle de suppression.

ment, qui a quelque ressem-
ec la fin de Ganganelli, don-
ar la suite à des rapproche-
rement imaginaires. On ne
ser à Clément XIII des qua-
es de la tiare, des intentions
ne piété sincère, une charité
Ceux qui l'ont désapprouvé
: la variation de sa conduite
rents conseils qui le dirigè-
uivit d'abord ceux du cardi-
nto, l'un des amis de Benoît
lonna depuis toute sa con-
l'orregiani, homme d'esprit
ent, et partisan déclaré des
e prince Rezzonico, son ne-
fait élever à Rome un superbe
; c'est un des plus beaux ou-
Canova. D—s.

ENT XIV succéda à Clé-
I, et fut élu pape le 19 mai
s'appelait *Laurent Ganga-*
naquit le 31 octobre 1705,
de St.-Arcangelo, d'une fa-
le, originaire de St.-Angelo
dans le duché d'Urbin. Son
t médecin pensionné de la
jeune Ganganelli se livra dès
ières années, avec une ar-
raordinaire, aux études les
euses. Il fit des progrès ra-
s la conduite des professeurs
i, où il était élevé, et, dès
dix-huit ans, il entra dans
e S. François. La manière
e avec laquelle il remplit tous
es où il fut successivement
lui attirèrent les regards de
IV, qui le fit consulteur du
. Clément XIII le traita avec
aveur encore en le décorant
irpre. Le conclave où il fut
plus de trois mois. Les in-
qui accompagnent quelque-
ections, furent alors très ani-
état où Clément XIII avait
affaires excitait l'attention
des principales puissances catholiques, et les intéressait vivement au choix qu'on allait faire. La France désirait surtout un pontife dont l'attachement ne fût pas prononcé en faveur des jésuites. Elle le trouva dans la personne de Ganganelli. On lui avait entendu dire au doyen du sacré collége, Cavalchini, « que le » temps était venu où il fallait bien » obéir aux souverains, si l'on voulait » sauver Rome ; que leurs bras s'éten- » daient beaucoup au-delà de leurs » frontières, et que leur puissance » s'élevait au-dessus des Alpes et des » Pyrénées. » Ces propos annonçaient les meilleures dispositions que l'on pût désirer. L'évêque d'Orléans, Jarente, intime ami du duc de Choiseul et ministre de la feuille des bénéfices, fut instruit par le P. Castan, religieux du comtat Vénaissin, de ces particularités sur le compte de Ganganelli, et Louis XV fit donner ordre au cardinal de Bernis de favoriser cette nomination. Ganganelli ne manqua point aux promesses qu'il avait faites. Il s'occupa, dès les premiers moments de son exaltation, de satisfaire les puissances sur ce qui leur portait le plus d'ombrage. Il condamna à l'oubli la bulle *In cœnâ domini*, qui avait excité les plaintes du roi d'Espagne, en ne la faisant point lire, suivant la coutume, le jeudi saint. Il renonça à ses prétentions sur le duché de Parme. Il se rapprocha de la cour de Lisbonne, qui menaçait de nommer un patriarche, et ces démarches lui valurent la restitution du comtat d'Avignon et du duché de Bénévent. Clément XIV conduisait par lui-même toutes ces négociations dans le plus grand secret, et ne voulait être pénétré sur aucune affaire. Il en usa de même pour le grand dessein dont il était occupé, et qui devait produire

l'acte le plus célèbre de son pontificat, la destruction des jésuites. Il voulut cependant éviter tout reproche de précipitation et toute apparence d'animosité, en pesant, disait-il, cette résolution *au poids du sanctuaire*. On le vit occupé des recherches les plus exactes dans les écrits et dans les archives qui pouvaient lui procurer des lumières et des documents sur cette fameuse société. De violentes réclamations s'élevèrent, moins encore de la part des parties intéressées que de la part de leurs amis; mais les sarcasmes qui se multipliaient tous les jours, des prédictions sinistres répandues, dès l'année 1770, par une paysanne de Valentano, nommée *Bernardina Renzi*, des menaces contenues dans des écrits publics et dans des lettres anonymes, ne purent ébranler Ganganelli : il avançait lentement vers son but; ce qu'il avait entrepris dès 1770 ne fut entièrement terminé que le 21 juillet 1773, par le bref d'extinction daté de ce jour. La sécularisation des personnes, le séquestre des biens s'exécutèrent avec peu de violence de la part de l'autorité, et avec moins de résistance encore de la part des sujets supprimés; cependant, on arrêta et l'on enferma au château St.-Ange le P. Ricci, général des jésuites, qui n'avait eu d'autre tort que de refuser son consentement à l'anéantissement de son ordre. Cette suppression, dont la justice et l'utilité sont encore un problême aux yeux de certaines personnes, ne put être soumise aux régles du droit ordinaire. Clément XIV, plus flexible qu'aucun de ses prédécesseurs, donna en cette occasion, aux puissances laïques, une preuve de condescendance qu'il jugea nécessaire sur un point qui intéressait plus l'ordre politique que la discipline de l'Église; et cette co ration servirait toujours d'ex sa mémoire, si elle en avait auprès de la postérité. En acco sant ce grand ouvrage, le p put s'empêcher de témoigner de mes pour sa personne; cependa santé se soutint pendant plus mois dans cet état de vigueur nature lui avait donné, et qu entretenu par une vie simple gale. Ce fut dans les commenc d'avril 1774 qu'il sentit les pre atteintes d'un mal qu'il ne r alors que comme une indisp passagère. Il ne s'occupa pas cette époque avec moins d'ard ses travaux journaliers. Une h âcre qui l'incommodait fréque en été, se trouva presque supp cette année. On eut de la pein rétablir le cours. On y parvint moins vers le commencement mais, le mois suivant, les ac se renouvelèrent, et des accès de continue, qui ne purent céder saignées réitérées, amenèrent le moment où il termina sa ca le 22 septembre. Son médecin c hautement, après l'ouverture du que la maladie ne provenait qu excès de travail et d'un mauv gime; cependant, beaucoup d s'obstinèrent à voir dans cette tous les signes d'un attentat. fit aucune instruction juridiqu imprima des pamphlets pour diter l'empoisonnement suppo pape, dont on ne manqua p charger les jésuites. Parmi ces on distingue celui qui est int *Particularités concernant la die et la mort du souverain po Clément XIV, de glorieus moire*. Il est inséré en entier un ouvrage qui a pour titre : *historique de la vie du pap*

V, etc., par un théologien vol. in-12, Avignon, 1780: qui y sont rapportés n'ont actère d'authenticité. C'est le individu qui paraît avoir es bruits populaires, et n'a-t travaillé sur des actes re-ie forme légale. Les opinions rent même en Italie et dans li de l'Europe. Dans le nord, cette accusation comme un ridicule (*voy.* l'ouvrage in-*aractère des personnages marquants dans les différ-urs de l'Europe, extrait es de Frédéric-le-Grand*, 8°., chez Léopold Collin, 08). Carraccioli, biographe it XIV, croit à l'empoison-et n'ose accuser personne. ı copiste, est encore plus in-*oy.* l'*Histoire des Papes*, 12, Paris, 1776). Le crime me étant au moins très dou-erait plus que téméraire de un coupable. Il est plus fa-nger la mémoire de Ganga-calomnies odieuses qui fu-ndues contre sa personne. vertus éminentes, de la sa-s la conduite, et de l'étendue, acité et de la pénétration prit. Il continua de vivre ı simple religieux sur le trône . Les Romains, qui aimaient ı luxe dans leur souverain, chaient son extrême simpli-système favori était la dou-la tolérance. Il réussissait peindre la religion sous des nour et de bonté, que sous es majestueuses et imposan-vait accueillir avec la plus e affabilité tous les étran-ix même d'une communion croyance différentes témoi-autement le respect et l'attachement qu'il leur inspirait. Les Anglais placèrent son buste parmi ceux des grands hommes. « Plût à Dieu, » s'écria-t-il, qu'ils fissent pour la re-» ligion ce qu'ils font pour moi! » Il était très secret, et disait qu'un souverain qui a beaucoup de confidents ne peut manquer d'être trahi. Quelqu'un lui demandant s'il était bien sûr de ses secrétaires : « Oui, dit-il, en » montrant les trois premiers doigts » de sa main, quoique j'en aie trois. » Il s'occupa de l'administration temporelle, et laissa des établissements utiles. On lui doit le *Musée Clémentin*, qui servit de dépôt pour les précieux monuments d'antiquité que l'on découvre journellement dans Rome; en un mot, le pontife, le prince et l'homme de lettres ont mérité en lui de justes éloges. Il semble avoir voulu imiter Lambertini, l'un de ses plus illustres prédécesseurs, et il approcha beaucoup de son modèle, quoiqu'il eût en général des qualités moins brillantes. « Clément XIV, dit Grimm » (tome II, page 161), aurait fai » une grande fortune de son temps, » s'il n'avait pas été précédé par Be-» noît XIV. » C'est du moins un véritable mérite que d'avoir rempli avec honneur la carrière ouverte par un grand homme. Caraccioli a donné la vie de Clément XIV (Paris, 1775 et 1776, 1 vol. in-12), et la traduction de plusieurs lettres et autres écrits attribués à ce pontife (Paris, 3 vol. in-12). Le premier de ces ouvrages n'est qu'un long panégyrique écrit sans ordre, sans méthode, et d'un style inégal, incorrect et diffus. Quant au recueil de lettres, il n'est pas sans intérêt; mais la plupart, du moins, sont faussement attribuées à Ganganelli. (*V.* Caraccioli.) Les savants auteurs de l'*Art de vérifier les dates* ont voulu vérifier les originaux, et ne les

ont point trouvés. On objecte que Caracciolì n'était pas capable d'une supposition aussi ingénieuse; mais on sait qu'il avait des collaborateurs assez habiles pour suppléer à son insuffisance. Un anonyme a publié, sous le titre d'*Entrevues du pape Ganganelli, servant de suite aux lettres du même auteur*, un recueil de douze dissertations sur divers sujets de théologie, de philosophie et de politique, où l'on voit briller un esprit aussi solide qu'ingénieux. D—s.

CLÉMENT (Jacques), religieux de l'ordre de S. Dominique, a rendu son nom fameux par un crime exécrable. C'était un homme d'un esprit sombre et mélancolique, d'un caractère ardent et inquiet, d'une imagination déréglée; d'ailleurs ignorant et grossier, fanatique et libertin, parlant sans cesse d'exterminer les hérétiques, ce qui le fit appeler par ses confrères le *capitaine Clément*. Il était né au village de Sorbon en Champagne, à une lieue de Réthel. A peine âgé de vingt-deux ans, il conçut le dessein d'assassiner Henri III, qui, ayant pour lieutenant Henri, roi de Navarre, assiégeait alors la capitale de son royaume révoltée contre lui. Il communiqua cette horrible résolution au prieur de son couvent, qui l'encouragea à l'exécuter (*Voy.* Bourgoin). Les Seize en eurent connaissance. Ils en parlèrent aux ducs de Mayenne et d'Aumale, et à la duchesse de Montpensier (Catherine-Marie de Lorraine), qui voulut voir le moine, et céda, dit-on, à ses infâmes désirs pour achever de le déterminer (1). Plusieurs prédicateurs annoncèrent en chaire « que l'on eut encore patience » sept ou huit jours, et que l'o » rait quelque grande chose qu » trait ceux de l'union à leur De son côté, le duc de Mayer arrêter plus de cent *politiques* ainsi qu'on désignait les sujets à leur roi); ils furent mis à l tille; d'autres étaient déjà d dans le Louvre, et il fut dit ment que la vie de tous ces niers répondrait de la sienne (D et les *Mémoires de Nevers*). promit que le pape le ferait ca ou que, s'il périssait, il serait nombre des saints, comme ayan sa patrie, gouvernée par un de Dieu. On trompa le premie sident Achille de Harlay et le de Brienne, prisonniers de la Le premier donna des lettres roi, le second un passeport. de ces pièces, Jacques Clémen de Paris le 31 juillet 1589. une conférence à St.-Lazare duc de Mayenne et la Chapell teau, prévôt de Paris et se de la ligue. Ils lui donnèrent po truction de rejeter le meurtre l'avoir commis, sur le comte d sons, « pour rendre la cause » de Navarre plus odieuse, et » contre lui les catholiques. ainsi que s'exprime l'historie thieu, et il dit avoir appris cet ticularité de Henri IV lui-mêm ques Clément tomba dans les avancées du camp royal, et on duisit devant Jacques de la procureur-général au parlem Paris, qui se trouvait alors à St. Le magistrat l'interrogea, il r qu'il avait des lettres pour le qu'il ne pouvait s'ouvrir qu'à était tard, on le remit au lend Il soupa avec les domestiques cureur-général, répondit avec parente simplicité aux question

(1) L'historien Matthieu rapporte que ce misérable avait été mené aux Chartreux, où on lui parla pour la première fois d'*entreprendre ce coup*.

lui fit, et dormit tranquillement. Quelques historiens rapportent qu'on le trouva, dans cette nuit, profondément endormi, ayant auprès de lui son bréviaire ouvert à la page où était cité le meurtre d'Holopherne par Judith. Henri III occupait alors à St.-Cloud la maison de campagne de Pierre de Gondi, cardinal-évêque de Paris, qui avait refusé de prêter serment à la ligue. Le lendemain, 1er. septembre, Jacques Clément est introduit dans la chambre du roi. Il portait un couteau nu dans sa manche. Il fait une profonde révérence au monarque, présente les lettres dont il est porteur, et s'annonce comme étant chargé d'un message important et secret. Henri commande à ceux qui sont auprès de lui de se retirer, et, tandis qu'il est occupé à lire les lettres qu'on vient de lui remettre, l'affreux régicide lui plonge son couteau dans le bas-ventre; le prince le retire avec effort, il en frappe le monstre au-dessus de l'œil gauche, et s'écrie : « Ah! le » méchant moine! il m'a tué, qu'on » le tue. » A ce cri, les gardes et plusieurs seigneurs accourent. La Guesle était avec eux : « Le malheureux assassin se tenant, dit-il, ferme vis-à-vis du roi, j'eus crainte qu'il eût » encore quelque arme et dessein d'offenser sa majesté, ce qui me fit » prendre l'épée au poing, et lui bailant des gardes contre l'estomac, » je le poussai et je le jetai dans la » ruelle, et il fut incontinent tué par » les autres, nonobstant que je leur » criasse qu'ils n'eussent à le tuer. » D'Aubigné paraît s'être trompé en disant que le procureur-général introduisit lui-même Jacques Clément dans la chambre du roi. « Son » commandement » son exécrable parricide en se » pressant : ce que l'assassin ne fait, qu'il » donna de son épée à travers le corps » du jacobin, et le tua de ce coup » seul. » Et il ajoute : « Le coup de » la Guesle fut suivi à beaucoup d'in» terprétations et de blâmes, pour le » moins justes, en cela qu'un procu» reur-général en devant savoir l'im» portance et contenir ses mains. » Cependant, Mézeray dit que la Guesse se contenta de frapper du pommeau de son épée le visage du parricide, et de Thou rapporte que ce dernier fut mis à mort par Montpensier de Longueville et Jean de Louis, baron de Merpoix. Le corps de l'assassin fut exposé, traîné ensuite sur la claie, tiré à quatre chevaux, mis en quatre quartiers, et brûlé sur la place devant l'église de St.-Cloud. Bientôt Clément passa dans Paris pour un véritable martyr. Les prédicateurs de la ligue demandèrent qu'on immolât aux mânes du régicide quelques-uns des personnages d'Aubigné. Il parut une foule de libelles, imprimés avec des privilèges de la Sté-Union, et approuvés par des docteurs en théologie : tels étaient, entre autres : le *Testament de Henri de Valois*, *Grâces à Dieu pour la justice du cruel tyran*; *Discours véritable de la trange et subite mort de Henri de Valois, et le Martyre de frère Jacques Clément, contenant au vrai toutes les particularités les plus remarquables de la sainte résolution et très heureuse entreprise à l'encontre de Henri de Valois*. Le monument de l'assassin fut gravé avec les vers suivants :

[illegible]

On plaça le portrait de Clément sur les autels. L'évêque de Langres prétendit qu'on délibérât si on demanderait à Rome la canonisation. La fête possession de un élève une

statue dans l'église de Notre-Dame. « Une bande de ligueurs et de li» gueuses, dit l'Étoile, qui avaient » fait partie d'aller à St.-Cloud par » dévotion et vénération des cendres » de frère Clément, qu'ils révéraient » comme un nouveau saint et martyr, » comme ils revenaient en bateau, » rapportant des cendres de ce jaco» bin (le 24 août 1589), fut ledit » bateau submergé, et ne réchappa » un seul des dix-huit qui étaient de» dans. » On lit dans La Faille, qu'on fit à Toulouse, pour Jacques Clément, un service auquel assistèrent tous les corps de la ville, et que l'oraison funèbre du parricide fut prononcée par le provincial des Minimes. Le P. Fabre rapporte dans sa continuation de l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, et de Thou l'avait dit avant lui, que, le 11 septembre 1589, Sixte V fit dans un consistoire l'éloge de Jacques Clément, et le mit au-dessus de Judith et d'Éléazar, en ajoutant que ce grand exemple avait été donné afin que chacun connût la force des jugements de Dieu. On répondit à cet étrange panégyrique par un livre intitulé : *Anti-Sixtus*, et par un discours français qui a pour titre : le *Fulminant*. Les jacobins, qui avaient d'abord célébré l'acte héroïque de Jacques Clément, « bienheureux enfant de S. Domi» nique et saint martyr de J.-C., » prétendirent dans la suite que l'assassin de Henri III n'était pas un dominicain, mais un soldat ligueur, ou même un huguenot déguisé. Le parlement de Paris rechercha, en 1594, les complices de Jacques Clément. Sous prétexte de cette complicité, le duc d'Aumale fut écartelé en effigie. (*Voyez* AUMALE.) La duchesse de Montpensier avait aussi pris la fuite; elle fut comprise dans l'édit d'abolition qu'obtint le duc de Mayenne en 1596. C'est à cette époque que cessa le culte impie de Jacques Clément. Le jésuite Commelet, prêchant en 1593 son fameux sermon : *Il nous faut un Aod*, etc., l'avait mis au nombre des anges; Boucher l'avait loué en 1594, dans son *Apologie pour Jean Châtel*; le P. Guignard le mettait aussi au nombre des martyrs. « Telle était, dit le continua» teur de Fleury, la force des préjugés » qui régnaient alors. » Mais l'on vit depuis Mariana, dans son fameux traité *De rege et regis institutione*, publié en 1599, se faire, en quelque sorte, l'apologiste de ce moine, chargé aujourd'hui de deux siècles d'exécration. V—VE.

CLÉMENT (CLAUDE), né à Ornans, petite ville de Franche-Comté, vers 1594, entra dans l'ordre des jésuites en 1612. Il professa les humanités et la rhétorique, d'abord à Lyon et ensuite à Dôle. Sa réputation le fit appeler à Madrid, où il enseigna les antiquités grecques et latines, au collége fondé par Philippe II. Il mourut en cette ville en 1642. On a de lui les ouvrages suivants : I. *Ecclesiæ Lugdunensis christiana simul ac humana majestas*, Lyon, 1628, in-8°. C'est un discours qu'il prononça au collége de Lyon, en 1622, à la rentrée des classes. II. *Clemens IV, eruditione, vitæ sanctimoniâ, rerum gestarum gloriâ et pontificatu maximus*, Lyon, 1623 et 1624, in-12. C'est moins une histoire du pape Clément IV, que son panégyrique. On trouve à la suite l'éloge de Rodolphe de Chevriers, cardinal-évêque d'Albano. Il n'y a pas eu deux éditions de cet ouvrage, et les exemplaires ne diffèrent que par le frontispice : III. *Musei, sive bibliothecæ tam privatæ quàm publicæ extructio, instructio, cura,*

usus, *libri IV*, Lyon, 1635, in-4°. Le système bibliographique du P. Clément se rapproche beaucoup de celui qui est généralement adopté en France. Il y a de l'érudition dans cet ouvrage, mais beaucoup d'inutilités. On trouve à la suite une description de la bibliothèque de l'Escurial, et un discours latin que l'auteur avait prononcé au collége de Dôle, en 1627, sur l'*Amour des lettres*. IV. *Machiavelismus jugulatus à christianâ sapientiâ, hispanicâ et austriacâ, dissertatio christiano-politica ad Philippum IV, regem cathol.*, 1637, in-4°. Cette réfutation du système politique de Machiavel eut un grand succès à la cour d'Espagne; elle fut traduite en espagnol, et imprimée plusieurs fois, in-4°. Ce n'est cependant qu'une déclamation, et l'on doit attribuer la vogue que cet ouvrage eut un instant aux flatteries dont il est rempli, et aux intrigues des confrères de l'auteur. V. *Tables chronologiques de l'histoire d'Espagne, avant et après Jésus-Christ* (en espagnol), Madrid, 1643, in-fol. max. Bordazar en a donné une édition augmentée, Valence, 1689, in-4°. Le P. de Colonia, dans son *Histoire littéraire de Lyon* (tome II), lui attribue une *Action de théâtre pour la réception du roi Louis XIII au collége de Lyon*; et le *Journal des savants* de 1712, lui attribue à tort le catalogue de la bibliothèque de Letellier, archevêque de Reims. W—s.

CLÉMENT (Julien), né en 1650, à Arles, vint fort jeune à Paris, pour y étudier la chirurgie. Placé chez Jacques Lefèvre, accoucheur distingué, il sut profiter de ses leçons, et mériter son estime. Honorablement promu à la maîtrise, il obtint aussitôt après la fille de Lefèvre, et dès-lors il se consacra spécialement à la pratique des accouchements. Les progrès qu'il fit dans cette branche intéressante de la chirurgie lui acquirent une haute réputation. Il fut choisi par Louis XIV pour accoucher Mme. de la Vallière et Mme. de Montespan. L'habileté qu'il montra et le secret qu'il garda inviolablement lui concilièrent la bienveillance du roi, qui lui fit expédier, en 1711, des lettres de noblesse, avec la clause expresse qu'il ne pourrait abandonner la pratique de son art, ni refuser ses conseils et ses secours aux femmes qui les réclameraient: mesure digne d'un monarque philanthrope, et qu'on aimerait à voir toujours imitée. Clément n'eut besoin, pour s'y conformer, que de suivre l'impulsion de son cœur. Il fut appelé trois fois à Madrid pour accoucher la reine d'Espagne. Il ne cessa d'exercer sa profession avec zèle tant que ses facultés physiques le lui permirent. Enfin, courbé sous le poids des années, il mourut le 7 octobre 1729, sans avoir laissé aucun ouvrage. Un de ses plus beaux titres de gloire est certainement d'avoir guidé les pas de l'illustre Puzos dans un art aux progrès duquel il a infiniment contribué. C.

CLÉMENT (Nicolas), né à Toul en 1647, était très jeune lorsque Carcavi, alors bibliothécaire de Colbert, l'employa à mettre en ordre et copier le recueil des mémoires du ministère de Mazarin (*Voy.* Carcavi.) Le protégé suivit son protecteur à la Bibliothèque du Roi. En 1670, Clément fut commis à la garde des estampes et des planches gravées. Lorsque Melchisédech Thévenot se démit, en 1692, de sa place de sous-bibliothécaire, Clément lui succéda. C'était à lui qu'on devait les catalogues qui avaient servi au récollement de la bibliothèque du Roi, fait en 1684 sous l'abbé de Varès. Les manuscrits étaient alors au nombre de dix mille cinq cent

quarante-deux, sans compter ceux de Brienne et de Mézeray; les imprimés montaient à quarante mille, et remplissaient seuls sept volumes in-fol. Clément avait fait, en outre, le catalogue des livres doubles. Mécontent de ce premier travail, il le recommença en 1688, et fit alors deux nouveaux catalogues, l'un par ordre de matières, en 13 vol. in-fol.; l'autre par ordre alphabétique des auteurs, en 19 vol. in-fol. Le travail de Clément a servi de base au récollement fait en 1720, époque à laquelle le catalogue des matières fut porté à 14, et le catalogue des auteurs à 32 vol. in-fol. Ce sont ces deux catalogues qui servent encore aujourd'hui, au moyen des feuilles blanches que l'on avait laissées; mais un supplément à ces catalogues est devenu nécessaire, et a été commencé sur des feuilles détachées. Ce fut en 1706 que l'aventurier Jean Aymon écrivit à N. Clément, lui annonçant son désir d'entrer dans le sein de l'Église, etc. Le sous-bibliothécaire fit venir Aymon en France, et poussa la confiance jusqu'à le laisser souvent seul dans la Bibliothèque du Roi. Aymon vola plusieurs ouvrages précieux (*voy.* AYMON), et quoiqu'une partie eût été recouvrée, Clément, inconsolable d'avoir été la cause de cet accident, traîna une vie languissante pendant quelques années, et mourut le 16 janvier 1712. Il n'avait jamais eu d'autre récréation que d'arranger une collection de portraits qu'il avait commencée dès sa première jeunesse. Il en avait environ dix-huit mille, rangés en plus de cent portefeuilles, et dont il avait fait le catalogue en 3 vol. Il légua cette collection à la Bibliothèque du Roi. Clément, tout entier à ses fonctions, a fait peu de chose pour sa gloire; cependant, il a publié, sous le nom d'*Antimon*, une *D* *de l'antiquité de la ville et* *épiscopal de Toul*, 1702, i contre le *Systême chronologi* *historique des évêques de Tou* l'abbé Riguet. C'était Clément qu recueilli les *Mémoires sur la p* *Munster*, que publia J. Aymon

A. B-

CLÉMENT (DAVID), célèb bliographe, d'une grande lect d'une grande érudition, naq 1701, à Hofgeismar, dans la l où son père, d'abord ministr la vallée de Pragelas en Piémont pasteur d'une colonie de Franç fugiés. Il succéda à l'emploi d père, remplit la même fonc Brunswick en 1736, et depuis à Hanovre, où il mourut le 1 vier 1760. Il a laissé : *Bibliot curieuse, historique et critiq* *Catalogue raisonné de livre ficiles à trouver*, Göttingue, H et Leipzig, 1750-1760, 9 vol. i ce n'est point une sèche nomenc de titres; chaque livre fournit ment le sujet de quelque dis tion, où les détails qu'il donn appuyés de nombreuses cita mais l'auteur a mis au nombre vres rares beaucoup d'ouvrag sont de très peu de valeur. Il a souvent donné trop d'éloges à d diocres ouvrages. Il est à regrett pendant que la mort l'ait empêc continuer cet ouvrage, écrit en çais, qui, distribué par l'ord phabétique des auteurs, ne va p delà du mot *Hessus*. Clément sirant connaître les livres rares gnols, avait prié G. Meerma demander à Grég. Mayans d lence le catalogue de sa biblioth Ce savant espagnol écrivit di ment à D. Clément que le cat de sa bibliothèque n'était point

mais qu'il lui donnait du moins la liste des grammairiens et rhéteurs espagnols dont il possédait et avait lu les ouvrages. C'est cette lettre et cette liste que D. Clément a fait imprimer sous le titre de *Specimen bibliothecæ Hispano-Maiansianæ, sive idea novi catalogi critici operum scriptorum hispanorum quæ habet in suâ bibliothecâ Gregorius Maiansius*, Hanovre, 1753, in-4°. : il y est question d'environ quatre-vingt-dix auteurs; le titre de leurs ouvrages est rapporté en entier, et, à la suite de chaque ouvrage, le jugement qu'en porte Mayans.

A. B—T.

CLÉMENT (Denis-Xavier), né à Dijon, le 6 octobre 1706, fut docteur en théologie, prédicateur du roi et confesseur de mesdames tantes du roi, aumônier du roi de Pologne, et doyen de l'église collégiale de Ligny. Il mourut le 7 mars 1771. On a de lui : I. *Sermons*, 1746, in-8°.; 1770-71, 9 vol. in-12, y compris trois vol. de *Panégyriques et Oraisons funèbres* : quelques-uns de ces sermons avaient été imprimés à part. « Clément est, au jugement de M. Sabbatier, un des orateurs chrétiens de » nos jours qui a le moins sacrifié au » goût du siècle, et dont l'éloquence » mâle et vigoureuse serait plus propre à faire impression, si la plupart » de ses discours étaient moins diffus » et moins négligés. » II. Quelques ouvrages de piété, dont, au jugement du même critique, le style est froid et commun, quoiqu'on puisse y trouver également de quoi s'instruire et s'édifier. La plupart de ces ouvrages ont eu de nombreuses éditions; ce sont : 1°. *Entretiens de l'ame avec Dieu, tirés des paroles de S. Augustin*; 2°. *Maximes pour se conduire chrétiennement dans le monde*; 3°. *Exercices de l'ame pour se disposer aux sacrements*; 4°. *Avis à une personne engagée dans le monde*; 5°. *Méditations sur la passion*, 2 vol.; 6°. *Instructions sur le sacrifice de la messe*; 7°. *la Journée du chrétien, sanctifiée par la prière et la méditation*; 8°. *Exercices spirituels de S. Ignace, traduits en français*. Enfin, c'est à l'abbé Clément que l'on doit le *Bréviaire de Paris, tout en français, avec un supplément*, 1767.

Z.

CLÉMENT (Pierre), né à Genève en janvier 1707, donna, dès sa première jeunesse, des marques de son esprit, et fut reçu ministre dans cette ville. Il vint à Paris, prêcha avec succès dans les chapelles particulières des ambassadeurs; mais, ayant publié une pièce de théâtre, il fut remercié par le consistoire de Genève, et obligé de quitter le ministère. Ce fut alors qu'il se livra à son goût pour les lettres, sans néanmoins abandonner l'étude de la théologie et du droit naturel. Il avait appris, presqu'au sortir de l'enfance, l'hébreu, le grec et le latin. Après avoir fait une étude profonde de la littérature française, il voulut connaître la littérature étrangère, et il y parvint. Milord Waldegrave lui proposa de se charger de l'éducation de ses enfants; il accepta, et cette liaison avec le père de ses élèves lui donna la connaissance des Anglais qui cultivaient le plus les belles-lettres. Il publia d'abord les *Frimaçons, hyperdrame* en un acte et en prose, Londres, 1740, in-8°. Clément commença en 1748 ses *Nouvelles littéraires de France*, et les donna feuille à feuille. Pendant cinq années, il ne parut rien d'agréable, de nouveau, d'intéressant dans les lettres, les sciences et les arts, dont il ne rendît compte avec discernement et franchise; aucun égard pour

le mérite connu des auteurs ne lui faisant trahir sa pensée sur leurs nouvelles productions. « La liberté a ses » bornes, disait-il, je les connais parfaitement, je consens à la perdre » si je les passe; mais, doublement » républicain, né à Genève et dans » les lettres, je ne veux point tenir » ma pensée dans une prison perpétuelle. » (*Lettre LXXIV*, tom. III.) Ses lettres sont écrites avec chaleur et rapidité, ses jugements sont courts, mais justes, précis et lumineux. On les a réimprimées en 4 vol., sous ce titre : les *Cinq Années littéraires*, la Haye, 1754, in-12; Berlin, 1755, in-8°. Clément n'avait que vingt-deux ans lorsque, frappé de la tragédie de *Mérope* du marquis Maffei, il résolut d'accommoder ce sujet au théâtre. Le marquis Maffei étant venu à Paris en 1733, il lui demanda son avis. Maffei parut souhaiter qu'il se bornât à une simple traduction en vers, il lui apprit même le dessein du célèbre auteur de la *Henriade;* mais Clément ne suivit pas le conseil du marquis. Lorsqu'il eut achevé sa pièce, en cinq actes et en vers, il la lut aux comédiens, qui exigèrent des changements. Ce travail fut long. Voltaire présenta la sienne, qui eut le succès le plus décidé, et lorsque Clément reporta sa tragédie avec les changements, les comédiens n'en voulurent point, à cause de sa ressemblance avec celle qu'ils avaient déjà. Clément fit imprimer sa pièce (Paris, 1749, in-12), et dans le compte qu'il en rendit, mit la tragédie de son rival bien au-dessus de la sienne, qu'il critiqua aussi impitoyablement que si un autre l'eût faite. Cependant, il y a lieu de croire que si la *Mérope* de Voltaire n'eût point paru, celle de Clément aurait eu du succès. Outre cette tragédie et le *Marchand de Londres*, tragédie-bourgeoise en cinq actes et en prose, Paris, 1748, 1751, in-12, traduit de l'anglais, de Lillo, il a imité de l'anglais une comédie qu'il intitula la *Double métamorphose*, et dont le titre original est *The devil to pay* (C'est le Diable). Cette pièce, traduite en français par Patu, est le modèle du *Diable à quatre* de Sédaine. Clément vivait heureux, lorsqu'à la fleur de son âge, son esprit se dérangea. Il passa douze années entières sans sortir de son lit, se croyant malade, et n'ayant réellement d'autre maladie qu'une imagination vivement affectée. Par une bizarrerie singulière, après un terme aussi long, une tragédie qui attirait beaucoup de monde au théâtre et dont il entendit parler, le fit sortir de sa léthargie. Il se fait transporter dès le lendemain à l'amphithéâtre de la comédie, écoute la pièce, en fait la critique la plus juste, et, malgré le succès prodigieux de ce drame, il prédit que la pièce ne serait plus jouée si l'actrice qui la faisait valoir abandonnait le théâtre, et l'événement a justifié cette prédiction. Clément se soutint pendant quelques jours dans cet état de santé apparente; il travaillait à augmenter ses *Nouvelles littéraires* d'un 5e. volume; mais son esprit se dérangea encore; il pria son frère de le faire transporter à Charenton. Il y faisait des vers, et, dans le petit recueil qui en fut publié sous le titre d'*Œuvres posthumes de l'auteur des cinq Années littéraires*, il s'en trouve qui ne se ressentent point des lieux où était le poète. Il désira de revenir encore chez son frère, qui, se prêtant toujours à ses désirs, alla le chercher lui-même; mais, peu de temps après, il tomba dans l'état le plus déplorable, et mourut le 7 janvier 1767, âgé de soixante ans. Z.

MENT (Dom François), na-
lèze, près de Dijon, en 1714,
remières études au collége des
de Dijon, et entra dans la con-
on des bénédictins de St.-Maur
e de dix-sept ans. Il prononça
ux dans l'abbaye de Vendôme,
ai 1731. Dès ce moment, D.
t ne cessa de se livrer à son ar-
iour pour l'étude; mais ses tra-
ffaiblirent tellement sa santé,
ge de vingt-cinq ans, il fut obligé
quitter, et il n'en reprit sérieu-
le cours qu'au bout de vingt
ors son tempérament était ro-
et ses facultés intellectuelles
nt fortifiées, qu'en été il dor-
eux heures, et passait le reste
à son bureau. Appelé par ses
urs dans la maison des Blancs-
ux de Paris, on l'y chargea d'un
analogue à ses goûts, de la
ation de l'*Histoire littéraire*
France. Il en acheva le onzième
, et rédigea entièrement le dou-
qui commence à l'an 1141,
an 1167, et renferme soixante-
articles, entre autres ceux d'A-
et de Suger. Les matériaux qui
nt composer le treizième vo-
taient en grande partie rassem-
rsque sa congrégation le chargea
tinuer le *Recueil des historiens*
nce (*v.* Bouquet), abandonné
Poirier. Il quitta donc son pre-
ravail, pour ne s'occuper que
ui-ci, et, aidé de D. Brial, il
le douzième et le treizième vo-
e cette précieuse collection. Ces
olumes renferment cent quatre-
lix-neuf articles, dont chacun
icédé d'une préface analytique
ique. Les recherches qu'avait
s la publication de ces ouvrages
t familiarisé D. Clément avec la
des temps, et le rendaient seul
e de donner une nouvelle édi-
tion de l'*Art de vérifier les dates*, ou plutôt un ouvrage nouveau sur cette matière, indiquée par D. Dantine et effleurée par D. Clémencet. (*V.* Clémencet et Dantine.) Cette édition parut en 1770, in-fol., et obtint un plein succès; mais D. Clément, juge sévère, y reconnut tant d'imperfections, que son plus vif désir fut d'en donner une troisième édition. Il y travailla pendant treize ans sans relâche, et mit enfin au jour le premier volume en 1783, le second en 1784, le troisième en 1787. Les tables n'ont été publiées qu'en 1792; la table chronologique y est prolongée d'un siècle, ainsi que celle des éclipses, calculée par le P. Pingré. La chronologie du *Nouveau-Testament*, entremêlée de l'histoire des juifs, jusqu'à la ruine de Jérusalem, celle de l'empire de la Chine, la suite des rois d'Arménie, etc., y forment de nouveaux articles. Enfin, cent vingt grands fiefs de France, d'Allemagne, d'Italie, figurent dans cette troisième édition. Il serait aussi présomptueux qu'inutile d'entreprendre ici l'éloge de cet ouvrage, le plus beau monument d'érudition du dix-huitième siècle. Pour peu qu'on y jette les yeux, l'imagination s'effraie de l'idée du temps, des travaux nécessaires pour rassembler, rédiger, coordonner tant de matériaux souvent incohérents, et dont on n'a pu former un tout qu'à l'aide d'une rare sagacité et de la plus saine critique. Une classe d'associés libres résidents ayant été créée en 1785, dans l'académie des inscriptions, D. Clément en fut nommé membre. Il faisait déjà partie du comité chargé par le roi de préparer et de publier la collection des diplômes, des chartes et des divers actes relatifs à notre histoire. La révolution vint troubler la paix dont il jouissait dans sa retraite chérie. Au milieu de

l'orage, il reçut dans la maison de M. Duboy-Laverne, son neveu, directeur de l'imprimerie nationale, les soins de l'amitié la plus tendre, et il put continuer ses recherches. Son intention était de donner l'*Art de vérifier les dates avant J.-C.*; il travailla sur le plan qu'il avait précédemment adopté, réunissant dans une table générale toutes les périodes et les ères, classant les faits au moyen de la suite des rois et des magistrats éponymes, expliquant toutes les formes des années, éclaircissant la chronologie de chaque peuple. Toute la chronologie technique, l'indication et l'exposé des moyens pour trouver les solstices et les équinoxes, la rédaction des calendriers et la manière d'en faire usage, plusieurs tables proleptiques : l'exposition du système de Newton et des autres systèmes, devaient former la première partie, et étaient rédigés; il ne manquait à la seconde, qui renfermait la chronologie positive et historique, que le 7e. siècle de la république romaine, lorsque D. Clément fut frappé d'apoplexie et expira, le 29 mars 1793. Ses manuscrits sont restés, partie entre les mains de D. Brial, et partie entre celles de son petit-neveu, M. Duboy-Laverne. Outre les ouvrages que nous avons indiqués, on doit encore à D. Clément : I. *Nouveaux éclaircissements sur l'origine et le Pentateuque des Samaritains*, par D. Poncet, Paris, 1760, in-8°. Une partie du neuvième chapitre sur la chronologie samaritaine et tout le douzième sur les versions samaritaines et la langue des Samaritains sont de D. Clément, ainsi que la préface. II. *Catalogus manuscriptorum cod. collegii Claramontani, quem excipit catalogus manuscriptorum domûs professæ Parisiensis, uterque digestus et notis ornatus*, 1764, in-8°. La notice des manuscrits grecs est de Brequigny. III. Il avait lu à l'académie des inscriptions un *Mémoire sur l'époque de la mort du roi Robert, et la première année de Philippe Ier. son fils.* J—N.

CLÉMENT DE BOISSY (Athanase-Alexandre), conseiller en la chambre des comptes, né à Creteil près de Paris, le 16 septembre 1716, employa trente années à faire des recherches sur la jurisprudence et les priviléges de sa compagnie, et en forma un recueil en quatre-vingts cartons in-fol., déposés par son fils à la bibliothèque impériale. La table des pièces dont est composé ce précieux recueil a été imprimée en 1787, in-4°. Clément partagea les loisirs que lui laissait sa place entre les soins qu'exigeait l'éducation de ses enfants et la composition de plusieurs ouvrages; les uns sont relatifs à l'étude de la grammaire, et les autres ne sont que des extraits de ses lectures. Il mourut à Ste.-Palaye, le 22 août 1793, dans un âge avancé, avec la réputation d'un homme droit et estimable. On a de lui : I. l'*Enfant grammairien*, Blois, 1775, in-12, réimprimé sous le titre de *Grammaire latine*, Paris, 1777, in-12; II. l'*Art des langues*, Paris, 1777, in-12; III. le *Livre des seigneurs*, ou le *Papier terrier perpétuel*, Paris, 1777, in-4°.; IV. *Abrégé et concorde des livres de la sagesse*, Paris, 1767, in-12; V. l'*Auteur de la nature*, Paris, 1785, in-12; VI. *De la grâce de Dieu et de la prédestination*, Paris, 1787, in-12; VII. *Jésus-Christ notre amour*, 1788, in-12; VIII. *Traité de la prière*, 1788, in-12; IX. *Manuel des Saintes-Écritures*, 1789, 3 vol. in-12; X. le *Mépris des choses humaines*, 1791, in-12; XI. une traduction de l'*Imitation de Jésus-*

Christ, qui n'est guère qu'une nouvelle édition de celle de Sacy, 1792, in-12. On lui attribue encore quelques brochures de circonstance : *Vues pacifiques sur l'état actuel du parlement;* le *Maire du palais*, 1771, in-12; les *Filets de monseigneur de Maupeou; Mémoire sur la réformation des finances*, 1787, in-8°.; de l'*Élection des évêques et des curés, d'après les monuments de l'histoire ecclésiastique*, 1791, in-8°.
W—s.

CLÉMENT (Augustin-Jean-Charles), frère du précédent, né à Creteil en 1717, d'une famille de robe, se destinait à l'état ecclésiastique, mais refusa de signer le formulaire, et ne fut pas ordonné sous-diacre à Paris. Il alla alors à Auxerre, où Caylus lui conféra le titre qu'on lui avait refusé, et par suite la prêtrise. Il devint trésorier de l'église d'Auxerre, et fut en 1755 député par le clergé du diocèse à l'assemblée provinciale de Sens. Il avait joui de toute la faveur auprès de Caylus; il eut plus d'une discussion avec Condorcet, qui succéda à Caylus dans le siége d'Auxerre. En 1752, Clément avait fait un voyage en Hollande, pour les mêmes affaires qui y avaient attiré le P. Quesnel; il en fit un second en 1762 dans le même pays, où il avait conservé des relations très suivies. De 1758 à 1768, il alla plusieurs fois en Italie, en Espagne, toujours pour les mêmes motifs. Clément était un partisan très zélé des opinions de Port-Royal. Il s'était démis, en 1786, de sa trésorerie de la cathédrale d'Auxerre. Il se retira à Livry. En 1794, on l'arracha de sa retraite pour le conduire en prison. Rendu à la liberté, il fit partie des assemblées que tinrent, sous les noms de synode ou de conciles, les ecclésiastiques français partisans de la constitution civile du clergé, et ce fut par eux qu'en 1797 il fut « nommé et proclamé » évêque de Versailles. » Il renonça à ce titre lors du concordat, et mourut le 13 mars 1804. Clément avait fait paraître beaucoup d'écrits pour défendre les opinions qu'il avait embrassées, tels que l'*Épiscopat de France*, 1803; *Lettre apologétique de l'église de France, adressée au pape Pie VII*, Londres, 1803, in-4°. de trente-six pages, etc. Le seul de ces écrits qui soit d'un intérêt plus général est celui qu'il a intitulé : *Journal, correspondance et voyages en Italie et en Espagne, dans les années* 1758 *et* 1768, Paris, 1802, 3 vol. in-8°. Quoique cet ouvrage ne soit qu'un cadre qui renferme le tableau de la disposition politique où se trouvaient les cours de Rome et de Madrid, relativement aux affaires ecclésiastiques et à l'expulsion des jésuites, l'auteur a entremêlé dans ce tableau plusieurs anecdotes sur les principaux personnages de Rome et de Madrid, et sur les événements de ces voyages, avec assez d'art pour faire lire les articles historiques avec plaisir. On a publié des *Mémoires secrets sur la vie de M. Clément, évêque de Versailles, pour servir d'éclaircissement à l'histoire ecclésiastique du* 18e. *siècle*, 1812, in-8°. de 134 pages.
A. B—r.

CLÉMENT (Jean-Marie-Bernard), né à Dijon le 25 décembre 1742, mort à Paris le 3 février 1812, fut destiné au barreau par sa famille. Il montra, dès son enfance, une grande aversion pour tout ce qui avait trait à la chicane, et obtint enfin de ses parents la liberté de se livrer tout entier à l'étude des lettres. Il demanda, quoique très jeune encore, une chaire de professeur au collége de Dijon. In-

tes de détails légères en elles-mêmes; et enfin, d'avoir négligé l'analyse des beautés après la discussion des défauts. Il est inutile de rapporter ici les raisons que Clément alléguait pour se justifier; il suffira de dire que le poëme des *Géorgiques* a triomphé de la censure. Les *Saisons* n'ont pas eu tout-à-fait le même avantage. Les *Observations sur le Poëme de Psyché*, qui terminent le volume, sont de M. de Querlon. II. *Nouvelles observations critiques sur différents sujets de littérature*, Paris, 1772, 1 vol. in-8°., ouvrage écrit avec une parfaite connaissance des vrais principes du goût; III. *Première Lettre à M. de Voltaire*, Paris, 1775, in-8°.; elle fut suivie de huit autres : la neuvième et dernière parut en 1776. IV. *Médée*, tragédie en trois actes, Paris, 1779 : cette pièce, malgré un beau monologue au 3e. acte et une exposition neuve, n'eut pas de succès à la représentation. V. *De la tragédie, pour servir de suite aux Lettres à M. de Voltaire*, Paris, 1784, 2 part. in-8°.; VI. *Essai sur la manière de traduire les poëtes en vers*, 1 vol. in-8°.: cet ouvrage et le précédent sont les meilleurs que Clément ait produits. VII. *Essai de critique sur la littérature ancienne et moderne*, Paris, 1785, 2 vol. in-12. Ces morceaux avaient déjà paru dans quelques ouvrages périodiques, et particulièrement dans le *Journal de Monsieur*, auquel Clément avait travaillé pendant quelques années. On y trouve un goût fin et de bons principes de littérature. VIII. *Satires*, 1786, 1 vol. in-8°. : la 3e. édition est la plus correcte; elle se trouve dans le recueil des satires du 18e. siècle, 7 vol. in-8°. IX. *Traduction de plusieurs harangues de Cicéron*, Paris, 1786 et 1787, 8 vol. in-12 : les premiers volumes sont traduits par M. Desmeuniers (1). X. *Petit Dictionnaire de la*

(1) Voici le titre de cet ouvrage : *Œuvres de Cicéron, traduction nouvelle*, 1783-89, 8 vol. in-12. Les quatre premiers volumes contiennent la traduction, par M. Desmeuniers, de la *Rhétorique à Hérennius*, des *Livres de l'Invention*, des *Partitions oratoires*, des *Topiques*, du *Dialogue des orateurs illustres*, des *trois Dialogues de l'orateur*, du *Traité de l'orateur*, du *Morceau sur la perfection de l'éloquence et sur les orateurs qu'on doit appeler parfaits (de optimo genere oratorum)*; des *Plaidoyers pour Quintius, pour Roscius d'Ameria, pour Roscius le comédien*, du *Discours sur celui que doit accuser Verrès*, du *Premier Discours contre Verrès, première action*, et les *quatre premiers Livres de la seconde action contre Verrès*. Les tomes V, VI et VII sont le travail de Clément; on y trouve le *Livre 5e et dernier de la seconde action contre Verrès*, les *Plaidoyers pour Fontéius, pour A. Cæcina*, la *Harangue pour la loi Manilia*; le *Plaidoyer pour Cluentius*, les *trois Harangues sur la loi agraire*, la *Harangue pour Rabirius*, les *quatre Catilinaires*, la *Harangue pour Murena*, le *Plaidoyer pour L. Flaccus*, celui *pour Sylla*; la *Harangue pour le poëte Archias*; la *Harangue au peuple, prononcée par Cicéron après son retour d'exil*, la *Harangue au sénat sur le même sujet*; la *Harangue pour sa maison*; et enfin des *Observations sur plusieurs Discours de Cicéron qui sont perdus*. Le tome VIII est de MM. Guéroult frères, et renferme la *Harangue sur les réponses des auspices*, le *Plaidoyer pour Plancius*, la *Harangue pour Sextus*, l'*Invective contre Vatinius* et le *Plaidoyer pour Célius*. L'édition de cette traduction in-4°., ne contient que les six premiers volumes in-12. Clément a aussi eu part aux *Anecdotes dramatiques*, 1775, 3 vol. in-8°. Il a aussi publié la même année une *Lettre à Mme., sur un écrit intitulé : Éloge de Lafontaine par M. D. L. H. (de La Harpe), où l'on discute les opinions modernes sur quelques auteurs du dernier siècle et principalement sur Boileau, Quinault*, etc., in-8°. de 56 pag.

la ville, Paris, 1788, 2 : esprit d'observation, loignés bien saisis, ou-u rare; XI. *Journal fran-* conjointement avec M. Pa-. *Révolution des Wel-te dans les temps an-* ite compilation ingénieuse ui ne se trouve plus que bliothèque de quelques cu-st un rapprochement de passages de l'Écriture ap- notre révolution; XIII. *ittéraire*, Paris, 1796 et ol. in-8°. : MM. de Fon-eschamps ont coopéré à ce ont plusieurs articles nous supérieurs aux premiers e Clément, sous le rapport XIV. les *Onze Journées*, bes, traduction posthume l, revue et corrigée par Paris, 1798, 1 vol. in-12; *Amours de Leucippe et de*, nouvellement traduits du hilles-Tatius, évêque d'A-Paris, 1800, 1 vol. in-12; *usalem délivrée*, *poëme Tasse*, Paris, 1800, 1 vol. ément, qui se crut forcé par circonstances de publier ce ant d'y avoir mis la der-1, est arrivé au terme de sa voir eu le temps de le re-es vingt chants de l'origi-t réduits à seize, sans comp-de d'Olinde et Sophronie nné séparément à la suite ge. Si l'on excepte plusieurs s, les vers, quelquefois durs, sont en général bien tour-'on rencontre des beautés dans plusieurs morceaux, quels on remarque la des-e la cérémonie religieuse du t; cependant, la *Jérusalem* nt n'est point lue. Il faut attribuer la froideur du public au défaut de cette grâce, de ce moëlleux, de cet ineffable attrait dont la nature fut si prodigue envers Racine, et qu'elle semble avoir refusé à Clément. XVII. *Tableau annuel de la littérature française*, Paris, 1801, 5 parties, in-8°. : il peut être regardé comme une suite du *Journal littéraire* : c'est le même style et la même méthode de critique : on trouve, à la suite de chaque N°., un article curieux sur la langue française. XVIII. Nouvelle édition de J.-B. Rousseau, avec des Commentaires par Clément, Paris, in-8°., 1 vol. et demi : ces commentaires font regretter que l'édition n'ait pas été achevée (1). Clément a laissé deux ouvrages manuscrits, l'un sur la langue française, l'autre sur l'éloquence, et des mélanges, recueils d'anecdotes, épigrammes, petits vers, etc.; mais sa famille n'a pas encore jugé à propos de les publier. G. L. M.

CLÉNARD, ou KLEINARTS (Nicolas), né à Diest dans le Brabant, le 5 décembre 1495, fit ses études à Louvain, embrassa l'état ecclésiastique, et se livra surtout à l'étude des langues anciennes. Il professa avec distinction au collége de Louvain le grec et l'hébreu. Ce fut dans le même temps qu'il conçut le projet d'étudier l'arabe,

(1) Cet ouvrage n'a pas été publié. On en a imprimé le tome Ier., composé de 352 pages, contenant les deux premiers livres des odes avec les notes, et les 112 premières pages du tome II, contenant le 3e. livre des odes, les remarques sur la première ode, les six premières remarques et le commencement de la 7e. sur l'ode deuxième de ce livre. Les remarques sont littéraires et grammaticales; lorsque les odes sont adressées à quelque personnage, Clément donne en tête de ses remarques une notice sur ce personnage. Le texte des imitations faites par Rousseau est au bas des pages; les notes sont reportées à la fin de chaque livre.

afin d'approfondir l'hébreu, dont un grand nombre de mots se retrouve dans cette langue. Sans le secours d'aucun maître, sans autre moyen qu'un désir ardent de savoir, et le *Psautier de Nebio*, il parvint à connaître les lettres arabes, à décomposer les mots et à se former un dictionnaire. Tandis qu'il était tout entier dans cette étude, Ferdinand Colon, chargé de former la bibliothèque de Séville, et d'acquérir des savants pour sa patrie, passa par Louvain, et proposa à Clénard, dont le mérite s'annonçait avec un grand éclat, de l'accompagner. Cette proposition fut acceptée avec d'autant plus d'empressement, qu'il avait éprouvé quelques désagréments à Louvain, et qu'il espérait trouver en Espagne des moyens efficaces pour se perfectionner dans l'arabe. Il partit pour ce royaume vers 1532, passa par Paris, où il vit Budée, et se rendit à Salamanque, où il subsista quelque temps en enseignant le grec, le latin et l'hébreu, sans abandonner l'arabe. A l'invitation de l'évêque de Cordoue, il suivit l'éducation du fils du vice-roi de Naples. Quelque temps après, il accepta une chaire dans l'université de Salamanque, et il y avait douze jours qu'il y professait, lorsqu'il fut appelé par le roi de Portugal, Jean III, pour achever l'éducation de son frère, depuis roi sous le nom de *Henri Ier*. Quatre ans après son arrivée à Évora, le prince, son élève, ayant été nommé à l'archevêché de Braga, il l'y accompagna, et professa le latin dans le collége fondé par lui dans cette ville, jusqu'à l'arrivée de Jean Vasée. Toujours dominé par son goût pour l'arabe, il ne songeait qu'au moyen de se perfectionner dans cette langue. Il est impossible de faire connaître tous les sacrifices, toutes les démarches qu'il fit pour rencontrer quelqu'un qui connût bien cette langue et lui enseigner; enfin le gouvern Grenade, sous la condition qu prendrait le grec à son fils, l lita les moyens de recevoir des d'arabe d'un esclave maure qui Almeria. Cependant l'instructio recevait ne répondant pas à s pérances, Clénard s'embarqua l'Afrique, et arriva à Fez le 1540. Tels avaient été ses effort fut en état de soutenir une c sation en arabe avec le roi d ville, à qui on le présenta. Il y près d'un an et demi, et mo son retour à Grenade, en 154 a de Clénard : I. *Tabula in maticam hebræam*, Louvain, in-8°. : cette grammaire, quoiq imparfaite, obtint beaucoup de à cause de l'esprit de méthode règne. Cinq-Arbres, professeu breu au collége royal de Fran a donné une nouvelle édition rigée et enrichie de notes, en elle a été réimprimée plusieur II. *Institutiones linguæ græcæ* vain, 1530 : l'épître dédicato datée de Louvain, avril, 153c nard composa cette grammaire dant des conseils de Rescius 1528, il avait commencé à l'e et il voulait la faire imprimer en Nous ignorons ce qui l'en em Cet ouvrage, que Clénard ne pu fectionner, obtint néanmoins l grand succès. Il s'en fit de nom ses réimpressions, et plusieurs s hommes, parmi lesquels on c Sylburge, Antesignan, Henri Est R. Guillon, Vossius, etc., ne gnèrent point d'en donner de tions et de les enrichir de notes. (Fabricius, *Bibliot. græc.*) On surtout l'édition donnée par Vossius, en 1632, et depuis réi mée plusieurs fois. La gramma

ırd, plus ou moins corrigée et ıentée, fut reçue dans nos col- jusqu'au moment où Furgault a la sienne, et encore soutint- uelque temps la concurrence. III. *itationes græcanicæ*, Louvain, : la dédicace est datée de juillet . ; elles obtinrent moins de suc- ue sa grammaire. Ces méditations ıntiennent rien autre chose que le de la lettre de S. Basile à S. Gré- , *De vitá in solitudine agendá ;* xte est accompagné d'une ver- littérale et d'une analyse gramma- . IV. *Epistolarum libri duo* , ıain , 1550 , in-8°. L'édition de ı, ibid., est moins rare. L'éditeur Masson le jeune, fils de ce Latomus ı les premières lettres de Clénard adressées. La 1re. édition ne con- t que les lettres à Masson et à Ho- ıs ; la 2e. comprenait toutes celles. avec ces premières, composent emier livre dans les éditions pos- ures à 1566. Vers cette époque, Lécluse rapporta d'Espagne plu- s lettres de Clénard, dont il donna copie à Plantin, et celui-ci les pu- à Anvers, en 1566, in-8°., sous tre : *Nic. Clenardi epistolarum duo :* ces lettres, écrites dans un peu correct, mais où les qualités œur et de l'esprit brillent à chaque ; sont d'une lecture très agréa- et supérieures à celles de Busbec. ı écrivait en homme d'état ; l'autre, me d'esprit, et doué de beaucoup ensibilité et de gaîté, assaisonne ettres, ou de ces effusions de sen- nt qui captivent l'intérêt, ou de ces ıes heureuses, de ces rapproche- ts ingénieux qui ôtent aux discus- s littéraires leur sécheresse et leur ıotonie. Celles qui sont adressées ısson et à Vasée se distinguent sur- par ces qualités. On voit, par ques-unes de ces lettres, que Clénard goûtait beaucoup l'idée d'apprendre le grec et le latin par l'usage, sans entrer dans les subtilités de la théorie grammaticale. Outre ces ouvrages imprimés, on attribue encore à Clénard une grammaire latine et une grammaire arabe restées manuscrites. Il parle de ce dernier ouvrage dans ses lettres, ainsi que d'un lexique arabe qu'il venait d'achever. Son intention était, à son retour à Louvain, d'y professer l'arabe, de traduire le *Coran*, d'en composer la réfutation dans la même langue, de la faire imprimer et répandre dans tout l'Orient. Cette idée, née de sa piété vive et sincère, le soutenait, le charmait dans ses fatigues et ses travaux ; il y revient souvent dans le cours de ses lettres, et déclare l'intention où il était de travailler toute sa vie à exécuter cette pieuse entreprise. Callenberg a célébré ses efforts dans une petite pièce ayant pour titre : *Nic. Clenardi circà Muhamedorum ad Christum conversionem conata*, Halle, 1742, in-8°. Parmi les élèves que Clénard forma en Espagne, on doit distinguer un nègre qui, sous le nom de *Jean Latinus*, enseigna depuis la rhétorique au collége de Grenade, et dont on a un petit poëme intitulé : *De navali Joannis Austriaci ad Echinadas insulas victoriá*, etc. J—N.

CLÉOBULE, né à Lindos, dans l'île de Rhodes, était fils d'Évagoras, roi de cette ville, et descendait d'Hercule. Il n'était pas moins remarquable par sa force que par sa beauté. Voulant acquérir les connaissances qui manquaient alors aux Grecs, il voyagea en Égypte, et revint dans sa patrie, où il monta sur le trône après la mort de son père ; car il ne l'usurpa point, comme le dit Plutarque. Il fut sans doute un de ceux que Solon visita dans ses voyages, et

il conserva toujours des liaisons avec lui. Le reste de sa vie nous est inconnu ; nous savons seulement qu'il poussa sa carrière jusqu'à l'âge de soixante-dix ans, et qu'il mourut vers la 55e. olympiade. Quelques-uns le comptent pour un des sept sages de la Grèce. Sa maxime favorite était : « Il faut de la mesure en tout. » On cite de lui plusieurs autres sentences; les principales sont : « Faites » du bien à vos amis pour vous les » attacher davantage, et à vos enne- » mis pour en faire des amis. En sor- » tant de chez vous, songez à ce que » vous avez à faire, et en y rentrant, » examinez ce que vous avez fait. Exer- » cez également votre corps et votre » esprit, pour les tenir l'un et l'autre » en bon état. Soyez toujours plus em- » pressé d'écouter que de parler. Il » ne faut ni caresser sa femme, ni » la quereller devant des étrangers; » l'un est indécent, l'autre est une » preuve de folie. » C—R.

CLÉOBULINE, fille du précédent, se nommait *Eumétis ;* mais elle était beaucoup plus connue sous le nom de son père. Elle se livrait à la poésie, et se distingua par les énigmes qu'elle composa; mais, ne faisant de cela qu'un jeu, elle partageait avec son père les soins du gouvernement, et tempérait souvent sa sévérité. Conservant les mœurs des temps héroïques, elle lavait elle-même les pieds des hôtes qui venaient le voir. C—R.

CLÉODÆUS, fils d'Hyllus, et petit-fils d'Hercule, se mit à la tête des Doriens après la malheureuse expédition contre le Péloponnèse, dans laquelle son père avait été tué ; il les amena sur le mont OEta, dans la Dryopide, qui prit alors le nom de *Doride.* Il fut père d'Aristomachus, qui entreprit une nouvelle expédition contre le Péloponnèse. Cléodaeus se nommé *Arrhidée* par quelq teurs. C

CLÉODÊME, athénien, viv les règnes des empereurs roma lien et Claude II. Les Goth geaient alors les provinces rient. Une de leurs flottes dans l'Attique, et Athènes to leur pouvoir; mais, tandis q préparaient à la saccager, Cl rassembla quelques vaisseaux sur les barbares, et les mit d déroute complète. Gibbon r peut-être avec raison, ce C comme le même personnage q génieur Cléodamus, qui, sous de Gallien, fut chargé, conjoi avec Athénée de Byzance, ar (*Voyez* ATHÉNÉE), de fort villes de l'empire menacées Goths. L—S

CLÉOETAS, sculpteur e tecte grec, a dû fleurir à u que reculée. Pausanias, qu souvent de cet artiste, n'ind sa patrie, ni le temps où il mais ce qu'il rapporte d'Ari fils et disciple de Cléœtas (*voy* TOCLÈS), doit faire présumer et l'autre étaient de Sicyone, que également le temps de le brité. Il avait adapté des ongl gent à la statue d'un guerrier, dans l'Acropolis d'Athènes. Ce cette recherche ne sont pas u ment contre l'epoque reculé quelle nous venons de placer C La description du bouclier d'A dans l'*Iliade*, nous prouve a goût des artistes de la Grèce pareilles incrustations. Ce fut qui donna le dessin de la fame rière d'Olympie, l'un des mon dont les Grecs se vantaient av d'orgueil. On appelait ainsi un en forme de proue de navire,

ite du stade, ou de la carrière inée aux courses. Ce n'est pas ici eu de décrire ce monument, sur détails duquel les antiquaires ne pas entièrement d'accord. On en voir la description dans le *Mu-Pio-Clementino*, tom. V, pag. 81. etas, fier de ce bel ouvrage, fit tre au bas de sa statue, dans la d'Athènes, une inscription qui pelait aux Grecs que c'était à ses nts qu'ils devaient la barrière d'O-pie. V—r.

LÉOMBROTE, 4e. fils d'Anaxan-le, de la branche aînée des rois Sparte, fut tuteur de Plistarque, neveu, après la mort de Léoni-, son frère, tué aux Thermopyles, 480 av. J.-C. Il se porta sur-amp, avec toutes les forces du ponnèse, à l'isthme de Corinthe, r arrêter les Perses dont on crai-t l'invasion. La bataille de Sala-e ayant délivré la Grèce, il ra-a ses troupes, et mourut peu de ps après. Pausanias, son fils, prit s la tutelle de Plistarque. C—n.

LÉOMBROTE, fils de Pausa-II, monta sur le trône de Sparte s la mort d'Agésipolis, son frère, 380 av. J.-C. On l'envoya presque itôt avec une armée contre les Thé-s, qui venaient de reprendre la mée : il entra dans leur pays ; s, les ayant trouvés sur leurs gar-, il y fit peu de dégâts, et re-na à Sparte après avoir établi odrias Harmoste à Thespies, et on que ce fut par ses conseils que odrias fit une tentative sur le Pi-Cléombrote alla dans la suite au urs des Phocéens contre les Thé-s. La paix s'étant bientôt après lue entre tous les peuples de la ce, excepté les Thébains et les La-moniens, ces derniers envoyèrent mbrote dans la Béotie, avec une armée, pour rendre la liberté aux peuples de cette contrée. L'armée des Thébains, commandée par Épaminondas, lui ayant présenté le combat vers Leuctres, il n'osa pas le refuser, de crainte d'être blâmé à Sparte. Il fut complètement défait, et perdit la vie en combattant avec beaucoup de valeur, l'an 371 avant J.-C. Il laissa deux fils, Agésipolis et Cléomènes. C—n.

CLÉOMBROTE II, de la première branche des rois de Sparte, mais dont le père nous est inconnu, parvint, avec le secours d'Agis et de Lysandre, à faire déposer Léonidas, son beau-père, et à se faire nommer roi à sa place. Il ne resta pas long-temps sur le trône. Agis s'étant fait beaucoup d'ennemis, on fit revenir Léonidas, et Cléombrote, s'étant réfugié dans le temple de Neptune, ne dut la vie qu'aux pressantes sollicitations de Chilonis, son épouse, qui le suivit dans son exil. (*V.* Chilonis.) On ignore ce qu'il devint dans la suite. Il laissa un fils, nommé *Agésipolis*. C—n.

CLÉOMBROTE, jeune homme d'Ambracie, ayant lu le *Phédon* de Platon, fut si persuadé de l'immortalité de l'ame, que, ne se trouvant probablement pas bien dans cette vie, il se précipita du haut des murs de sa patrie, et se tua. Cette action, qui ne fait pas l'éloge de son jugement, a été célébrée par Callimaque dans une épigramme que nous avons, et il en est souvent question dans les anciens. C—n.

CLÉOMÈDES d'Astypalée, athlète célèbre, était d'une force de corps extraordinaire. Disputant à Olympie le prix du pugilat, l'an 492 av. J.-C., à Iccus d'Épidaure, il le tua ; et comme le coup n'avait point été porté suivant les règles, il fut privé du prix, et condamné à une amende de quatre talents

Le chagrin lui aliéna l'esprit, et, étant retourné à Astypalée, il renversa une colonne qui supportait le faîte d'une école où il y avait environ soixante enfants, qui furent tous tués par la chute de ce faîte. Les Astypaléens s'étant mis à sa poursuite à coups de pierres, il se réfugia dans un temple de Minerve, et, étant entré dans un coffre qu'il trouva ouvert, il en tira le couvercle sur lui, et le tint avec tant de force qu'on ne put jamais l'ouvrir. On prit le parti de le briser, mais on n'y trouva plus Cléomèdes, qui avait disparu sans qu'on sût ce qu'il était devenu. Les Astypaléens envoyèrent consulter l'oracle de Delphes, qui leur ordonna d'honorer Cléomèdes comme le dernier des héros. C—R.

CLEOMÈDE, écrivain grec, dont on ne sait rien, sinon qu'il est auteur de l'ouvrage intitulé : *Théorie cyclique des météores*, c'est-à-dire, *Théorie circulaire des astres*. On soupçonne qu'il vivait quelques années avant l'ère chrétienne. Les preuves qu'on en donne, c'est que, dans son ouvrage, il cite Posidonius et Hipparque; que nulle part il ne fait mention de Ptolémée, et que Pline paraît l'avoir copié dans ce qu'il dit de la lune éclipsée à l'horizon en présence du soleil. Ce dernier argument n'est pas d'une grande force; car Pline rapporte le fait comme observé une fois, tandis que Cléomède le nie formellement et le regarde comme un conte inventé pour embarrasser les astronomes. Képler a cru qu'en s'exprimant ainsi, Cléomède a voulu désigner Pline, et que, par conséquent, il est plus moderne que l'auteur de l'*Histoire naturelle ;* mais rien n'est moins certain que cette application du passage de Cléomède, qui ne nomme personne, et n'avait peut-être aucune connaissance de la langue latine. Au reste, ce phénomène a été depuis obse
très bien expliqué par les astron
Cléomède lui-même, après l'avo
veut aussi en rechercher la ca
croit qu'il n'est pas impossible
soleil, quoique déjà couché, p
encore sur l'horizon, soit qu
image nous soit réfléchie par q
nuage, soit par la même raiso
fait qu'on aperçoit au fond d
une bague qui serait invisible
faisait écouler l'eau du vase. O
que les idées de Cléomède n'
pas bien arrêtées, et qu'en reco
sant la possibilité d'une réfracti
rizontale, il est loin de la donne
me une chose certaine. Au res
n'en sera pas surpris, quand o
gera que Ptolémée lui-même
avoir long-temps ignoré les ef
la réfraction, dont il ne dit pas
dans son *Almageste*, et dont
parlé que dans son *Optique*. (
PTOLÉMÉE.) D'ailleurs, Cléomè
tait nullement astronome. Il
l'écliptique coupe l'équateur et
rallèles les plus voisins sous u
presque droit, et cet angle,
temps même, était de moins de
quatre degrés. Il copie les auter
avaient écrit avant lui. Il dit
nombre des étoiles fixes est infi
celui des planètes est inconn
qui est assez remarquable ; c
les astronomes paraissaient alo
persuadés que les planètes étai
nombre de sept. Il ajoute que le
vu d'une étoile, paraîtrait lui-
comme une étoile; mais à côté
idées justes, on en trouve d'aut
le sont moins. Sa physique éta
du temps. Il dit que la terre,
sa petitesse, suffit à la nourrit
tous les astres, parce qu'elle es
densité beaucoup plus considér
suppose que le rayon de l'omb
la lune traverse dans les éclip

ıt le double du rayon de
ainsi il n'avait pas lu Hippar-
ıt il ne cite que la mesure du
du soleil. Il lui donne cepen-
lus grand des éloges, en l'ap-
te sacrée à qui seule il a été
e connaître la vérité. Il n'ai-
picure ni ses sectateurs, aux-
eproche d'avoir cru que les
llumaient chaque jour à l'o-
s'éteignaient à l'occident. Il
issé des détails souvent cités
ıéthodes d'Eratosthène et de
us, pour mesurer la gran-
a terre; mais son récit même
u'il était peu familiarisé avec
ɔdes et les instruments astro-
s. Il dit positivement qu'E-
ıe, pour déterminer l'arc cé-
e les parallèles d'Alexandrie
ène, s'est servi du *scaphé*,
rument de gnomonique dont
tronome n'a fait usage pour
ations un peu importantes,
'est pas même nommé par
. Il avait sur la vision le
qu'on trouve exposé dans
e d'Euclide; il suppose qu'il
œil des rayons divergents qui
ir les objets, et qui s'inflé-
en passant de l'air dans l'eau,
insi qu'il explique le phéno-
la bague vue au fond d'un
ıpli d'eau. Malgré cette mau-
ysique, son ouvrage est cu-
rce qu'il est un tableau de l'état
nce à cette époque, non pas
ent chez les savants, mais chez
instruits et chez les littéra-
: qui est fort différent. Il le
en déclarant que son livre ne
pas ses propres opinions,
es qu'il a recueillies de divers
, et surtout de ceux de Posi-
La *Théorie cyclique* n'est
'un traité de cosmographie.
léomède a bien entendu ce
qu'il copiait, il est clair et précis; quand il comprenait moins bien, il a été obscur et entortillé. Quelquefois, il n'est pas bien d'accord avec lui-même; ce défaut est assez commun chez les compilateurs. Selon Weidler, la première édition de Cléomède parut à Bâle en 1533, avec la traduction latine de Valle, mais elle n'est point mentionnée dans la *Bibliographie* de Lalande, qui en indique une toute grecque, Paris, 1539, in-4°., et une autre de Venise, 1498, in-fol., toute latine, dans un recueil contenant le *Traité de l'astrolabe* par Nicéphore et autres ouvrages du même genre traduits par G. Valle. Celui de Cléomède y est intitulé : *De mundo sive circularis inspectionis meteororum libri duo.* Cléomède fut réimprimé à Bâle, en 1547, avec la *Sphère* de Proclus, les *Phénomènes* d'Aratus, la *Description de l'univers habitable*, par Denis l'Africain, et les notes de Céporinus sur ce dernier ouvrage. Nous avons des mêmes ouvrages réunis une édition d'Anvers, 1553 et 1554. Il y en a encore une de Bâle, 1585; mais l'édition que Weidler donne comme la plus correcte, est celle qui porte ce titre : *Cleomedis meteora gr. lat. à Roberto Balforeo lat. versa et Commentario illustrata*, Bordeaux, 1605, in-4°. D—L—E.

CLÉOMÉNES Ier., fils d'Anaxandrides, de la branche aînée des rois de Sparte, monta sur le trône vers l'an 519 avant J.-C. Dans les commencements de son règne, il entreprit une expédition contre les Argiens, entra dans leur pays par mer, et les défit auprès de Tirynthe. Ceux qui échappèrent se réfugièrent dans un bois consacré à Argus. Cléomènes n'osant pas y entrer, les faisait appeler successivement par un héraut qui leur

criait, en les nommant, que leur rançon était arrivée; et à mesure qu'ils sortaient, il les faisait massacrer. Il en avait déjà fait périr environ cinquante de cette manière, lorsque les autres s'en étant aperçus, ne voulurent plus sortir; alors il fit mettre le feu au bois, et ils y périrent tous. Il marcha sur-le-champ vers Argos, espérant prendre cette ville sans défense; mais Télésille, non moins célèbre par son courage que par son talent poétique, ayant confié la garde des murs aux vieillards, aux enfants et aux esclaves, fit prendre aux femmes qui étaient dans la force de l'âge, les armes consacrées dans les temples, les rangea en bataille, et alla au-devant des Lacédémoniens; Cléomènes, considérant qu'une victoire remportée sur des femmes serait peu glorieuse, et qu'une défaite serait une tache ineffaçable, prit le parti de se retirer. Il fut ensuite chargé par les Spartiates de chasser d'Athènes les fils de Pisistrate et de rendre la liberté aux Athéniens, et cette expédition fut couronnée du succès. Quelque temps après, voulant favoriser Isagoras, il fit chasser d'Athènes Clisthènes et un grand nombre d'autres citoyens; il aida même Isagoras à s'emparer de la citadelle; mais les Athéniens l'ayant bloqué sur-le-champ, il fut obligé de capituler. De retour a Sparte, il décida les Lacédémoniens à déclarer la guerre aux Athéniens; ce qu'ils firent d'autant plus volontiers que, voyant l'accroissement de la puissance de ce peuple, et connaissant son caractère remuant, ils pensaient, et peut-être avec raison, qu'il était important pour la sûreté de la Grèce, qu'ils fussent soumis au gouvernement monarchique. Ils firent donc revenir les Pisistratides, et envoyèrent les deux rois avec une armée considérable pour les rétablir sur le trône; mais les alliés, dès surent qu'il s'agissait de replac tyrans à Athènes, se retirèrent. rate, roi de l'autre branche, e même, et emmena une partie d mée lacédémonienne. Cléomènes, se voyant trop faible pour entrep quelque chose, fut obligé de ret à Sparte. L'Ionie s'étant soulev tre Darius, l'an 503 avant J.-C. tagoras vint à Lacédémone pour d'obtenir des secours, et il fit qu'il put pour séduire Cléom mais il n'y réussit pas. Les I étant soumis, Darius envoya d rauts chez tous les peuples gre mander la terre et l'eau. Bea d'insulaires rendirent cet hom et de ce nombre furent les Ég Les Athéniens s'étant portés accusateurs, les Lacédémonie voyèrent Cléomènes à Ægine punir ceux qui avaient dirigé l ple en cette occasion; mais les cipaux Éginètes s'y étant op Démarate prit leur parti, et fit ler Cléomènes, dont il était jalo dernier, pour s'en venger, e Léotychides à disputer le trône marate, sous prétexte qu'il n'ét fils d'Ariston. Comme cette as paraissait avoir quelque fond les Lacédémoniens envoyèrent ter l'oracle de Delphes, et la P séduite d'avance par Cléomène pondit conformément à ses vu marate fut donc détrôné, et Lé des devint roi à sa place. Il Cléomènes à Ægine, et les deu de concert, firent arrêter dix de cipaux qu'ils envoyèrent pris à Athènes. Les machinations d mènes contre Démarate étant dans la suite à la connaissance d cédémoniens, il ne voulut pas ser à leur colère, et s'enfuit d Thessalie. Il revint peu après

l'Arcadie, où il chercha à exciter un soulèvement contre les Lacédémoniens, qui, craignant son esprit remuant, le rappelèrent. Il fut à peine de retour, que sa tête, qui n'avait jamais été bien saine, se dérangea tout-à-fait, et ses parents le firent enchaîner; mais étant parvenu à se procurer un couteau, il se découpa tout le corps et finit par se tuer, l'an 489 avant J.-C. Il ne laissa point d'enfants. C—R.

CLÉOMÈNES II, fils de Cléombrote, de la branche aînée des rois de Sparte, monta sur le trône après la mort d'Agésipolis, son frère aîné, l'an 371 avant J.-C. Sparte était alors sur son déclin, et il n'avait pas les talents nécessaires pour lui rendre sa splendeur. Il régna soixante ans et dix mois, sans avoir rien fait par lui-même qui parût digne d'être transmis à la postérité. Il mourut l'an 309 av. J.-C., et eut pour successeur Aréus, son petit-fils. C—R.

CLÉOMÈNES III, fils de Léonidas, de la branche aînée des rois de Sparte, était encore fort jeune lorsque son père lui fit épouser Agiatis, fille de Gylippe et veuve d'Agis IV. Quoique contrainte à ce mariage, Agiatis s'attacha bientôt à Cléomènes, et lui parlait souvent des projets d'Agis pour la réforme de la république. Cléomènes, étant monté sur le trône l'an 230 avant J.-C., fit d'abord la guerre aux Achéens, dont la ligue donnait beaucoup d'ombrage aux Lacédémoniens. Il leur prit Athénæum et Méthydrium, et, étant allé ravager l'Argolide, il revint sans que les Achéens eussent osé l'attaquer, quoiqu'ils eussent vingt mille hommes dans l'Arcadie et qu'il n'en eût que cinq mille. Il alla, ensuite, au secours des Éléens, défit, vers le mont Lycée, l'armée achéenne commandée par Aratus, et s'empara bientôt après de Mantinée, où il mit garnison. A son retour à Sparte, il empoisonna Euryclidas, fils d'Agis et roi de l'autre branche, qui était encore enfant. Il se réconcilia ensuite, en apparence, avec Archidamus, frère d'Agis, qui s'était réfugié à Messène, et, l'ayant décidé à revenir à Sparte prendre la couronne, il alla au-devant de lui, et le tua de sa propre main. Plutarque, qui veut faire de Cléomènes un héros, ne dit rien du premier de ces meurtres, et cherche à excuser le second, en le rejetant sur les éphores. Cléomènes entreprit bientôt une nouvelle expédition contre les Achéens, et remporta sur eux, auprès de Mégalopolis, une victoire éclatante, où ils perdirent Lydiadas, un de leurs chefs. Se croyant alors assez puissant pour exécuter ses projets, il retourna à Sparte, et, ayant pris avec lui ceux dont il craignait l'opposition, il alla s'emparer d'Heræa et Alsæa, villes de la confédération achéenne. Il chercha ensuite à les fatiguer par différentes marches et contre-marches, ce qui lui réussit si bien, qu'arrivés devant Mantinée, ils le prièrent de les laisser se reposer. Il y consentit, et retourna à Sparte avec les troupes étrangères, aux chefs desquelles il communiqua son projet. Aux approches de la ville, il envoya Euclidas, son frère, dire aux éphores qu'il avait quelque chose à leur communiquer; il le fit suivre de près par des troupes que commandaient ses amis intimes, et il les fit tous égorger, à l'exception d'Agésilas. Ayant fait enlever leurs siéges le lendemain, il assembla le peuple, et excusa son action en faisant voir que les éphores avaient souvent abusé de leur autorité. Il détruisit aussi le sénat, et établit, pour le remplacer, des magistrats nommés *patronomes;* enfin, il exila quatre-

vages des principaux citoyens, en leur promettant de les rappeler aussitôt que les circonstances le permettraient. Il procéda alors à un nouveau partage des terres; et, comme les Spartiates étaient réduits à un très petit nombre, il admit parmi eux ceux des habitants des pays voisins qui méritaient de mieux cette distinction, et associa Eucadas, son frère, au trône, pour qu'il y eût deux rois, comme par le passé. Les Achéens croyant qu'il n'oserait pas sortir de la Laconie dans un moment aussi critique et se tenant peu sur leurs gardes, il alla ravager le pays de Mégalopolis; et les Mantinéens, dont la ville avait été reprise par Aratus, égorgèrent la garnison achéenne, et se rangèrent du côté des Lacédémoniens. Cléomènes se porta ensuite dans l'Achaïe, et remporta vers Dyme une victoire complète sur les Achéens. Aratus, voyant alors que les forces de la confédération achéenne ne pouvaient pas lutter contre une armée composée de troupes animées toutes d'un même esprit, et commandées par un chef qui joignait l'autorité la plus absolue à l'expérience et à la bravoure, se vit obligé d'avoir recours à Antigone, roi de Macédoine. Tandis qu'il négociait avec lui, Cléomènes s'empara de Caphyes, Pellène, Phénée, Argos, Phliunte, Cléone, Épidaure, Trœzène, Hermione; enfin, de Corinthe, ou plutôt ces villes se rendirent volontairement à lui. Il alla ensuite assiéger Sicyone, pour se venger de ce qu'Aratus n'avait pas voulu lui livrer l'Acrocorinthe, et il se croyait déjà maître de tout le Péloponnèse, lorsque, apprenant qu'Antigone approchait, il se rendit vers l'isthme pour l'arrêter au passage; mais, les Argiens s'étant de nouveau réunis aux Achéens, il craignit de se voir couper dans sa retraite, et se mit en route pour retourner à Sparte. Il fit, en passant, une tentative pour reprendre Argos, et, ayant été repoussé avec perte, il ramena son armée dans la Laconie. Antigone, ayant repris Tégée, Orchomène, Mantinée, et quelques autres villes, se rendit à Ægium aux approches de l'hiver, et renvoya les Macédoniens dans leur pays, pour qu'ils revinssent au printemps. Cléomènes en étant instruit, et voyant que les Mégalopolitains se tenaient assez mal sur leurs gardes, s'introduisit de nuit dans leur ville, à l'aide de quelques exilés messéniens; et, comme il avait des forces considérables, les Mégalopolitains prirent le parti de la retraite, et se rendirent à Messène avec leurs femmes, leurs enfants et même leurs esclaves, de sorte que la ville resta presque déserte. *V.* PHILOPŒMEN. Cléomènes, qui voulait les gagner à son parti, leur fit proposer de leur rendre la ville s'ils voulaient renoncer à l'alliance des Achéens; sur leur refus, il la rasa entièrement. Il alla aussi ravager l'Argolide, dans l'espérance que, fatigué par les plaintes des habitants, Antigone en viendrait aux mains avec lui, sans attendre que toutes ses troupes fussent arrivées; mais ce prince, fidèle à son système, ne se mit en mouvement qu'au printemps, et lorsque toute son armée fut réunie. Cléomènes, prévoyant qu'il chercherait à pénétrer dans la Laconie par Sellasie, se posta d'une manière si avantageuse, qu'Antigone n'osa pas forcer le passage. Après s'être observés mutuellement pendant plusieurs jours, ces deux généraux convinrent d'en venir à une bataille décisive. Cléomènes, quoiqu'un peu inférieur en forces, fit ses dispositions en grand capitaine, et balança la fortune pendant assez longtemps; mais, à la fin,

afin d'approfondir l'hébreu, dont un grand nombre de mots se retrouve dans cette langue. Sans le secours d'aucun maître, sans autre moyen qu'un désir ardent de savoir, et le *Psautier de Nebio*, il parvint à connaître les lettres arabes, à décomposer les mots et à se former un dictionnaire. Tandis qu'il était tout entier dans cette étude, Ferdinand Colon, chargé de former la bibliothèque de Séville, et d'acquérir des savants pour sa patrie, passa par Louvain, et proposa à Clénard, dont le mérite s'annonçait avec un grand éclat, de l'accompagner. Cette proposition fut acceptée avec d'autant plus d'empressement, qu'il avait éprouvé quelques désagréments à Louvain, et qu'il espérait trouver en Espagne des moyens efficaces pour se perfectionner dans l'arabe. Il partit pour ce royaume vers 1532, passa par Paris, où il vit Budée, et se rendit à Salamanque, où il subsista quelque temps en enseignant le grec, le latin et l'hébreu, sans abandonner l'arabe. A l'invitation de l'évêque de Cordoue, il suivit l'éducation du fils du vice-roi de Naples. Quelque temps après, il accepta une chaire dans l'université de Salamanque, et il y avait douze jours qu'il y professait, lorsqu'il fut appelé par le roi de Portugal, Jean III, pour achever l'éducation de son frère, depuis roi sous le nom de *Henri Ier*. Quatre ans après son arrivée à Évora, le prince, son élève, ayant été nommé à l'archevêché de Braga, il l'y accompagna, et professa le latin dans le collége fondé par lui dans cette ville, jusqu'à l'arrivée de Jean Vasée. Toujours dominé par son goût pour l'arabe, il ne songeait qu'au moyen de se perfectionner dans cette langue. Il est impossible de faire connaître tous les sacrifices, toutes les démarches qu'il fit pour rencontrer quelqu'un qui connût bien cette langue et lui enseigner; enfin le gouver Grenade, sous la condition q prendrait le grec à son fils, l lita les moyens de recevoir des d'arabe d'un esclave maure qui Almeria. Cependant l'instructio recevait ne répondant pas à pérances, Clénard s'embarqu l'Afrique, et arriva à Fez le 1540. Tels avaient été ses effort fut en état de soutenir une c sation en arabe avec le roi d ville, à qui on le présenta. Il près d'un an et demi, et m son retour à Grenade, en 15 a de Clénard : I. *Tabula in maticam hebræam*, Louvain, in-8°. : cette grammaire, quoiq imparfaite, obtint beaucoup de à cause de l'esprit de méthod règne. Cinq-Arbres, professeu hreu au collége royal de Fran a donné une nouvelle édition rigée et enrichie de notes, en elle a été réimprimée plusieu II. *Institutiones linguæ græcæ* vain, 1530 : l'épître dédicato datée de Louvain, avril, 153 nard composa cette grammaire dant des conseils de Rescius 1528, il avait commencé à l' et il voulait la faire imprimer en Nous ignorons ce qui l'en em Cet ouvrage, que Clénard ne p fectionner, obtint néanmoins grand succès. Il s'en fit de non ses réimpressions, et plusieurs s hommes, parmi lesquels on c Sylburge, Antesignan, Henri Es R. Guillon, Vossius, etc., ne gnèrent point d'en donner d tions et de les enrichir de notes. Fabricius, *Bibliot. græc.*) On surtout l'édition donnée par Vossius, en 1632, et depuis ré mée plusieurs fois. La gramm

rd, plus ou moins corrigée et entée, fut reçue dans nos col- jusqu'au moment où Furgault a la sienne, et encore soutint- uelque temps la concurrence. III. *tationes græcanicæ*, Louvain, : la dédicace est datée de juillet ; elles obtinrent moins de succès sa grammaire. Ces méditations ntiennent rien autre chose que le de la lettre de S. Basile à S. Gré- , *De vitâ in solitudine agendâ ;* cte est accompagné d'une ver- ittérale et d'une analyse gramma- . IV. *Epistolarum libri duo* , ain, 1550, in-8°. L'édition de , ibid., est moins rare. L'éditeur lasson le jeune, fils de ce Latomus les premières lettres de Clénard adressées. La 1re. édition ne con- t que les lettres à Masson et à Ho- s ; la 2e. comprenait toutes celles. avec ces premières, composent emier livre dans les éditions pos- ures à 1566. Vers cette époque, Lécluse rapporta d'Espagne plu- s lettres de Clénard, dont il donna opie à Plantin, et celui-ci les pu- Anvers, en 1566, in-8°., sous re : *Nic. Clenardi epistolarum duo :* ces lettres, écrites dans un peu correct, mais où les qualités eur et de l'esprit brillent à chaque , sont d'une lecture très agréa- et supérieures à celles de Busbec. écrivait en homme d'état; l'autre, ne d'esprit, et doué de beaucoup nsibilité et de gaîté, assaisonne ttres, ou de ces effusions de sen- nt qui captivent l'intérêt, ou de ces es heureuses, de ces rapproche- s ingénieux qui ôtent aux discus- littéraires leur sécheresse et leur otonie. Celles qui sont adressées sson et à Vasée se distinguent sur- par ces qualités. On voit, par ques-unes de ces lettres, que Clénard goûtait beaucoup l'idée d'apprendre le grec et le latin par l'usage, sans entrer dans les subtilités de la théorie grammaticale. Outre ces ouvrages imprimés, on attribue encore à Clénard une grammaire latine et une grammaire arabe restées manuscrites. Il parle de ce dernier ouvrage dans ses lettres, ainsi que d'un lexique arabe qu'il venait d'achever. Son intention était, à son retour à Louvain, d'y professer l'arabe, de traduire le *Coran*, d'en composer la réfutation dans la même langue, de la faire imprimer et répandre dans tout l'Orient. Cette idée, née de sa piété vive et sincère, le soutenait, le charmait dans ses fatigues et ses travaux ; il y revient souvent dans le cours de ses lettres, et déclare l'intention où il était de travailler toute sa vie à exécuter cette pieuse entreprise. Callenberg a célébré ses efforts dans une petite pièce ayant pour titre : *Nic. Clenardi circà Muhamedorum ad Christum conversionem conata*, Halle, 1742, in-8°. Parmi les élèves que Clénard forma en Espagne, on doit distinguer un nègre qui, sous le nom de *Jean Latinus*, enseigna depuis la rhétorique au collége de Grenade, et dont on a un petit poëme intitulé : *De navali Joannis Austriaci ad Echinadas insulas victoriâ*, etc. J—N.

CLÉOBULE, né à Lindos, dans l'île de Rhodes, était fils d'Évagoras, roi de cette ville, et descendait d'Hercule. Il n'était pas moins remarquable par sa force que par sa beauté. Voulant acquérir les connaissances qui manquaient alors aux Grecs, il voyagea en Égypte, et revint dans sa patrie, où il monta sur le trône après la mort de son père; car il ne l'usurpa point, comme le dit Plutarque. Il fut sans doute un de ceux que Solon visita dans ses voyages, et

il conserva toujours des liaisons avec lui. Le reste de sa vie nous est inconnu ; nous savons seulement qu'il poussa sa carrière jusqu'à l'âge de soixante-dix ans, et qu'il mourut vers la 55e. olympiade. Quelques-uns le comptent pour un des sept sages de la Grèce. Sa maxime favorite était : « Il faut de la mesure en tout. » On cite de lui plusieurs autres sentences ; les principales sont : « Faites » du bien à vos amis pour vous les » attacher davantage, et à vos ennemis pour en faire des amis. En sortant de chez vous, songez à ce que » vous avez à faire, et en y rentrant, » examinez ce que vous avez fait. Exercez également votre corps et votre » esprit, pour les tenir l'un et l'autre » en bon état. Soyez toujours plus empressé d'écouter que de parler. Il » ne faut ni caresser sa femme, ni » la quereller devant des étrangers ; » l'un est indécent, l'autre est une » preuve de folie. » C—R.

CLÉOBULINE, fille du précédent, se nommait *Eumétis ;* mais elle était beaucoup plus connue sous le nom de son père. Elle se livrait à la poésie, et se distingua par les énigmes qu'elle composa ; mais, ne faisant de cela qu'un jeu, elle partageait avec son père les soins du gouvernement, et tempérait souvent sa sévérité. Conservant les mœurs des temps héroïques, elle lavait elle-même les pieds des hôtes qui venaient le voir. C—R.

CLÉODÆUS, fils d'Hyllus, et petit-fils d'Hercule, se mit à la tête des Doriens après la malheureuse expédition contre le Péloponnèse, dans laquelle son père avait été tué ; il les amena sur le mont OEta, dans la Dryopide, qui prit alors le nom de *Doride.* Il fut père d'Aristomachus, qui entreprit une nouvelle expédition contre le Péloponnèse. Cléodaeus se nommé *Arrhidée* par quelq teurs. C

CLÉODÊME, athénien, vi les règnes des empereurs roma lien et Claude II. Les Goth geaient alors les provinces rient. Une de leurs flottes dans l'Attique, et Athènes to leur pouvoir ; mais, tandis c préparaient à la saccager, C rassembla quelques vaisseaux sur les barbares, et les mit d déroute complète. Gibbon peut-être avec raison, ce C comme le même personnage génieur Cléodamus, qui, sous de Gallien, fut chargé, conjoi avec Athénée de Byzance, a (*Voyez* ATHÉNÉE), de fort villes de l'empire menacées Goths. L—S

CLÉOETAS, sculpteur e tecte grec, a dû fleurir à u que reculée. Pausanias, q souvent de cet artiste, n'ind sa patrie, ni le temps où il mais ce qu'il rapporte d'Ari fils et disciple de Cléœtas (*vo* TOCLÈS), doit faire présumer et l'autre étaient de Sicyone, que également le temps de le brité. Il avait adapté des ongl gent à la statue d'un guerrier dans l'Acropolis d'Athènes. Ce cette recherche ne sont pas u ment contre l'epoque reculé quelle nous venons de placer La description du bouclier d' dans l'*Iliade*, nous prouve goût des artistes de la Grèce pareilles incrustations. Ce fut qui donna le dessin de la fame rière d'Olympie, l'un des mon dont les Grecs se vantaient a d'orgueil. On appelait ainsi u en forme de proue de navire,

la tête du stade, ou de la carrière destinée aux courses. Ce n'est pas ici le lieu de décrire ce monument, sur les détails duquel les antiquaires ne sont pas entièrement d'accord. On en peut voir la description dans le *Museo Pio-Clementino*, tom. V, pag. 81. Cléœtas, fier de ce bel ouvrage, fit mettre au bas de sa statue, dans la ville d'Athènes, une inscription qui rappelait aux Grecs que c'était à ses talents qu'ils devaient la barrière d'Olympie. V—I.

CLÉOMBROTE, 4e. fils d'Anaxandride, de la branche aînée des rois de Sparte, fut tuteur de Plistarque, son neveu, après la mort de Léonidas, son frère, tué aux Thermopyles, l'an 480 av. J.-C. Il se porta sur-le-champ, avec toutes les forces du Péloponnèse, à l'isthme de Corinthe, pour arrêter les Perses dont on craignait l'invasion. La bataille de Salamine ayant délivré la Grèce, il ramena ses troupes, et mourut peu de temps après. Pausanias, son fils, prit alors la tutelle de Plistarque. C—R.

CLÉOMBROTE, fils de Pausanias II, monta sur le trône de Sparte après la mort d'Agésipolis, son frère, l'an 380 av. J.-C. On l'envoya presque aussitôt avec une armée contre les Thébains, qui venaient de reprendre la Cadmée : il entra dans leur pays; mais, les ayant trouvés sur leurs gardes, il y fit peu de dégâts, et retourna à Sparte après avoir établi Sphodrias Harmoste à Thespies, et on dit que ce fut par ses conseils que Sphodrias fit une tentative sur le Pirée. Cléombrote alla dans la suite au secours des Phocéens contre les Thébains. La paix s'étant bientôt après conclue entre tous les peuples de la Grèce, excepté les Thébains et les Lacédémoniens, ces derniers envoyèrent Cléombrote dans la Béotie, avec une armée, pour rendre la liberté aux peuples de cette contrée. L'armée des Thébains, commandée par Épaminondas, lui ayant présenté le combat vers Leuctres, il n'osa pas le refuser, de crainte d'être blâmé à Sparte. Il fut complètement défait, et perdit la vie en combattant avec beaucoup de valeur, l'an 371 avant J.-C. Il laissa deux fils, Agésipolis et Cléomènes. C—R.

CLÉOMBROTE II, de la première branche des rois de Sparte, mais dont le père nous est inconnu, parvint, avec le secours d'Agis et de Lysandre, à faire déposer Léonidas, son beau-père, et à se faire nommer roi à sa place. Il ne resta pas long-temps sur le trône. Agis s'étant fait beaucoup d'ennemis, on fit revenir Léonidas, et Cléombrote, s'étant réfugié dans le temple de Neptune, ne dut la vie qu'aux pressantes sollicitations de Chilonis, son épouse, qui le suivit dans son exil. (*V.* CHILONIS.) On ignore ce qu'il devint dans la suite. Il laissa un fils, nommé *Agésipolis*. C—R.

CLEOMBROTE, jeune homme d'Ambracie, ayant lu le *Phédon* de Platon, fut si persuadé de l'immortalité de l'ame, que, ne se trouvant probablement pas bien dans cette vie, il se précipita du haut des murs de sa patrie, et se tua. Cette action, qui ne fait pas l'éloge de son jugement, a été célébrée par Callimaque dans une épigramme que nous avons, et il en est souvent question dans les anciens. C—R.

CLÉOMÈDES d'Astypalée, athlète célèbre, était d'une force de corps extraordinaire. Disputant à Olympie le prix du pugilat, l'an 492 av. J.-C., à Iccus d'Épidaure, il le tua; et comme le coup n'avait point été porté suivant les règles, il fut privé du prix, et condamné à une amende de quatre talents

Le chagrin lui aliéna l'esprit, et, étant retourné à Astypalée, il renversa une colonne qui supportait le faîte d'une école où il y avait environ soixante enfants, qui furent tous tués par la chute de ce faîte. Les Astypaléens s'étant mis à sa poursuite à coups de pierres, il se réfugia dans un temple de Minerve, et, étant entré dans un coffre qu'il trouva ouvert, il en tira le couvercle sur lui, et le tint avec tant de force qu'on ne put jamais l'ouvrir. On prit le parti de le briser, mais on n'y trouva plus Cléomèdes, qui avait disparu sans qu'on sût ce qu'il était devenu. Les Astypaléens envoyèrent consulter l'oracle de Delphes, qui leur ordonna d'honorer Cléomèdes comme le dernier des héros. C—R.

CLEOMÈDE, écrivain grec, dont on ne sait rien, sinon qu'il est auteur de l'ouvrage intitulé : *Théorie cyclique des météores*, c'est-à-dire, *Théorie circulaire des astres*. On soupçonne qu'il vivait quelques années avant l'ère chrétienne. Les preuves qu'on en donne, c'est que, dans son ouvrage, il cite Posidonius et Hipparque; que nulle part il ne fait mention de Ptolémée, et que Pline paraît l'avoir copié dans ce qu'il dit de la lune éclipsée à l'horizon en présence du soleil. Ce dernier argument n'est pas d'une grande force; car Pline rapporte le fait comme observé une fois, tandis que Cléomède le nie formellement et le regarde comme un conte inventé pour embarrasser les astronomes. Képler a cru qu'en s'exprimant ainsi, Cléomède a voulu désigner Pline, et que, par conséquent, il est plus moderne que l'auteur de l'*Histoire naturelle ;* mais rien n'est moins certain que cette application du passage de Cléomède, qui ne nomme personne, et n'avait peut-être aucune connaissance de la langue latine. Au reste, ce phénomène a été depuis obse
très bien expliqué par les astron
Cléomède lui-même, après l'avo
veut aussi en rechercher la ca
croit qu'il n'est pas impossible
soleil, quoique déjà couché, p
encore sur l'horizon, soit qu
image nous soit réfléchie par q
nuage, soit par la même raiso
fait qu'on aperçoit au fond d
une bague qui serait invisible
faisait écouler l'eau du vase. O
que les idées de Cléomède n'
pas bien arrêtées, et qu'en reco
sant la possibilité d'une réfracti
rizontale, il est loin de la donne
me une chose certaine. Au res
n'en sera pas surpris, quand o
gera que Ptolémée lui-même
avoir long-temps ignoré les ef
la réfraction, dont il ne dit pas
dans son *Almageste*, et dont
parlé que dans son *Optique*. (
PTOLÉMÉE.) D'ailleurs, Cléomè
tait nullement astronome. Il
l'écliptique coupe l'équateur et
rallèles les plus voisins sous u
presque droit, et cet angle,
temps même, était de moins de
quatre degrés. Il copie les auter
avaient écrit avant lui. Il dit
nombre des étoiles fixes est infi
celui des planètes est inconn
qui est assez remarquable ; c
les astronomes paraissaient alo
persuadés que les planètes étai
nombre de sept. Il ajoute que le
vu d'une étoile, paraîtrait lui-
comme une étoile; mais à côté
idées justes, on en trouve d'aut
le sont moins. Sa physique éta
du temps. Il dit que la terre,
sa petitesse, suffit à la nourrit
tous les astres, parce qu'elle es
densité beaucoup plus considér
suppose que le rayon de l'omb
la lune traverse dans les éclip

:nt le double du rayon de
ainsi il n'avait pas lu Hippar-
ıt il ne cite que la mesure du
du soleil. Il lui donne cepen-
lus grand des éloges, en l'ap-
te sacrée à qui seule il a été
: connaître la vérité. Il n'ai-
picure ni ses sectateurs, aux-
reproche d'avoir cru que les
llumaient chaque jour à l'o-
s'éteignaient à l'occident. Il
issé des détails souvent cités
ıéthodes d'Eratosthène et de
us, pour mesurer la gran-
a terre; mais son récit même
u'il était peu familiarisé avec
ɔdes et les instruments astro-
s. Il dit positivement qu'E-
ıe, pour déterminer l'arc cé-
e les parallèles d'Alexandrie
ène, s'est servi du *scaphé*,
rument de gnomonique dont
tronome n'a fait usage pour
ations un peu importantes,
'est pas même nommé par
:. Il avait sur la vision le
qu'on trouve exposé dans
: d'Euclide; il suppose qu'il
œil des rayons divergents qui
ir les objets, et qui s'inflé-
en passant de l'air dans l'eau,
insi qu'il explique le phéno-
la bague vue au fond d'un
ıpli d'eau. Malgré cette mau-
ysique, son ouvrage est cu-
rce qu'il est un tableau de l'état
nce à cette époque, non pas
ent chez les savants, mais chez
instruits et chez les littéra-
: qui est fort différent. Il le
en déclarant que son livre ne
pas ses propres opinions,
es qu'il a recueillies de divers
, et surtout de ceux de Posi-
La *Théorie cyclique* n'est
'un traité de cosmographie.
léomède a bien entendu ce
qu'il copiait, il est clair et précis; quand il comprenait moins bien, il a été obscur et entortillé. Quelquefois, il n'est pas bien d'accord avec lui-même; ce défaut est assez commun chez les compilateurs. Selon Weidler, la première édition de Cléomède parut à Bâle en 1533, avec la traduction latine de Valle, mais elle n'est point mentionnée dans la *Bibliographie* de Lalande, qui en indique une toute grecque, Paris, 1539, in-4°., et une autre de Venise, 1498, in-fol., toute latine, dans un recueil contenant le *Traité de l'astrolabe* par Nicéphore et autres ouvrages du même genre traduits par G. Valle. Celui de Cléomède y est intitulé : *De mundo sive circularis inspectionis meteororum libri duo.* Cléomède fut réimprimé à Bâle, en 1547, avec la *Sphère* de Proclus, les *Phénomènes* d'Aratus, la *Description de l'univers habitable*, par Denis l'Africain, et les notes de Céporinus sur ce dernier ouvrage. Nous avons des mêmes ouvrages réunis une édition d'Anvers, 1553 et 1554. Il y en a encore une de Bâle, 1585; mais l'édition que Weidler donne comme la plus correcte, est celle qui porte ce titre : *Cleomedis meteora gr. lat. à Roberto Balforeo lat. versa et Commentario illustrata*, Bordeaux, 1605, in-4°. D—L—E.

CLÉOMÉNES Ier., fils d'Anaxandrides, de la branche aînée des rois de Sparte, monta sur le trône vers l'an 519 avant J.-C. Dans les commencements de son règne, il entreprit une expédition contre les Argiens, entra dans leur pays par mer, et les défit auprès de Tirynthe. Ceux qui échappèrent se réfugièrent dans un bois consacré à Argus. Cléomènes n'osant pas y entrer, les faisait appeler successivement par un héraut qui leur

criait, en les nommant, que leur rançon était arrivée; et à mesure qu'ils sortaient, il les faisait massacrer. Il en avait déjà fait périr environ cinquante de cette manière, lorsque les autres s'en étant aperçus, ne voulurent plus sortir; alors il fit mettre le feu au bois, et ils y périrent tous. Il marcha sur-le-champ vers Argos, espérant prendre cette ville sans défense; mais Télésille, non moins célèbre par son courage que par son talent poétique, ayant confié la garde des murs aux vieillards, aux enfants et aux esclaves, fit prendre aux femmes qui étaient dans la force de l'âge, les armes consacrées dans les temples, les rangea en bataille, et alla au-devant des Lacédémoniens; Cléomènes, considérant qu'une victoire remportée sur des femmes serait peu glorieuse, et qu'une défaite serait une tache ineffaçable, prit le parti de se retirer. Il fut ensuite chargé par les Spartiates de chasser d'Athènes les fils de Pisistrate et de rendre la liberté aux Athéniens, et cette expédition fut couronnée du succès. Quelque temps après, voulant favoriser Isagoras, il fit chasser d'Athènes Clisthènes et un grand nombre d'autres citoyens; il aida même Isagoras à s'emparer de la citadelle; mais les Athéniens l'ayant bloqué sur-le-champ, il fut obligé de capituler. De retour à Sparte, il décida les Lacédémoniens à déclarer la guerre aux Athéniens; ce qu'ils firent d'autant plus volontiers que, voyant l'accroissement de la puissance de ce peuple, et connaissant son caractère remuant, ils pensaient, et peut-être avec raison, qu'il était important pour la sûreté de la Grèce, qu'ils fussent soumis au gouvernement monarchique. Ils firent donc revenir les Pisistratides, et envoyèrent les deux rois avec une armée considérable pour les rétablir sur le trône; mais les alliés, dès qu'ils surent qu'il s'agissait de replacer des tyrans à Athènes, se retirèrent. Démarate, roi de l'autre branche, en fit de même, et emmena une partie de l'armée lacédémonienne. Cléomènes, alors, se voyant trop faible pour entreprendre quelque chose, fut obligé de retourner à Sparte. L'Ionie s'étant soulevée contre Darius, l'an 503 avant J.-C., Aristagoras vint à Lacédémone pour tâcher d'obtenir des secours, et il fit tout ce qu'il put pour séduire Cléomènes; mais il n'y réussit pas. Les Ioniens étant soumis, Darius envoya des hérauts chez tous les peuples grecs demander la terre et l'eau. Beaucoup d'insulaires rendirent cet hommage, et de ce nombre furent les Éginètes. Les Athéniens s'étant portés leurs accusateurs, les Lacédémoniens envoyèrent Cléomènes à Ægine pour punir ceux qui avaient dirigé le peuple en cette occasion; mais les principaux Éginètes s'y étant opposés, Démarate prit leur parti, et fit rappeler Cléomènes, dont il était jaloux. Ce dernier, pour s'en venger, engagea Léotychides à disputer le trône à Démarate, sous prétexte qu'il n'était pas fils d'Ariston. Comme cette assertion paraissait avoir quelque fondement, les Lacédémoniens envoyèrent consulter l'oracle de Delphes, et la Pythie, séduite d'avance par Cléomènes, répondit conformément à ses vues. Démarate fut donc détrôné, et Léotychides devint roi à sa place. Il suivit Cléomènes à Ægine, et les deux rois, de concert, firent arrêter dix des principaux qu'ils envoyèrent prisonniers à Athènes. Les machinations de Cléomènes contre Démarate étant venues dans la suite à la connaissance des Lacédémoniens, il ne voulut pas s'exposer à leur colère, et s'enfuit dans la Thessalie. Il revint peu après dans

l'Arcadie, où il chercha à exciter un soulèvement contre les Lacédémoniens, qui, craignant son esprit remuant, le rappelèrent. Il fut à peine de retour, que sa tête, qui n'avait jamais été bien saine, se dérangea tout-à-fait, et ses parents le firent enchaîner; mais étant parvenu à se procurer un couteau, il se découpa tout le corps et finit par se tuer, l'an 489 avant J.-C. Il ne laissa point d'enfants. C—R.

CLÉOMÈNES II, fils de Cléombrote, de la branche aînée des rois de Sparte, monta sur le trône après la mort d'Agésipolis, son frère aîné, l'an 371 avant J.-C. Sparte était alors sur son déclin, et il n'avait pas les talents nécessaires pour lui rendre sa splendeur. Il régna soixante ans et dix mois, sans avoir rien fait par lui-même qui parût digne d'être transmis à la postérité. Il mourut l'an 309 av. J.-C., et eut pour successeur Aréus, son petit-fils. C—R.

CLÉOMÈNES III, fils de Léonidas, de la branche aînée des rois de Sparte, était encore fort jeune lorsque son père lui fit épouser Agiatis, fille de Gylippe et veuve d'Agis IV. Quoique contrainte à ce mariage, Agiatis s'attacha bientôt à Cléomènes, et lui parlait souvent des projets d'Agis pour la réforme de la république. Cléomènes, étant monté sur le trône l'an 230 avant J.-C., fit d'abord la guerre aux Achéens, dont la ligue donnait beaucoup d'ombrage aux Lacédémoniens. Il leur prit Athénæum et Méthydrium, et, étant allé ravager l'Argolide, il revint sans que les Achéens eussent osé l'attaquer, quoiqu'ils eussent vingt mille hommes dans l'Arcadie et qu'il n'en eût que cinq mille. Il alla, ensuite, au secours des Éléens, défit, vers le mont Lycée, l'armée achéenne commandée par Aratus, et s'empara bientôt après de Mantinée, où il mit garnison. A son retour à Sparte, il empoisonna Eurycidas, fils d'Agis et roi de l'autre branche, qui était encore enfant. Il se réconcilia ensuite, en apparence, avec Archidamus, frère d'Agis, qui s'était réfugié à Messène, et, l'ayant décidé à revenir à Sparte prendre la couronne, il alla au-devant de lui, et le tua de sa propre main. Plutarque, qui veut faire de Cléomènes un héros, ne dit rien du premier de ces meurtres, et cherche à excuser le second, en le rejetant sur les éphores. Cléomènes entreprit bientôt une nouvelle expédition contre les Achéens, et remporta sur eux, auprès de Mégalopolis, une victoire éclatante, où ils perdirent Lydiadas, un de leurs chefs. Se croyant alors assez puissant pour exécuter ses projets, il retourna à Sparte, et, ayant pris avec lui ceux dont il craignait l'opposition, il alla s'emparer d'Heræa et Alsæa, villes de la confédération achéenne. Il chercha ensuite à les fatiguer par différentes marches et contre-marches, ce qui lui réussit si bien, qu'arrivés devant Mantinée, ils le prièrent de les laisser se reposer. Il y consentit, et retourna à Sparte avec les troupes étrangères, aux chefs desquelles il communiqua son projet. Aux approches de la ville, il envoya Euclidas, son frère, dire aux éphores qu'il avait quelque chose à leur communiquer; il le fit suivre de près par des troupes que commandaient ses amis intimes, et il les fit tous égorger, à l'exception d'Agésilas. Ayant fait enlever leurs siéges le lendemain, il assembla le peuple, et excusa son action en faisant voir que les éphores avaient souvent abusé de leur autorité. Il détruisit aussi le sénat, et établit, pour le remplacer, des magistrats nommés *patronomes;* enfin, il exila quatre-

vingts des principaux citoyens, en leur promettant de les rappeler aussitôt que les circonstances le permettraient. Il procéda alors à un nouveau partage des terres; et, comme les Spartiates étaient réduits à un très petit nombre, il admit parmi eux ceux des habitants des pays voisins qui méritaient le mieux cette distinction, et associa Euclidas, son frère, au trône, pour qu'il y eût deux rois, comme par le passé. Les Achéens croyant qu'il n'oserait pas sortir de la Laconie dans un moment aussi critique et se tenant peu sur leurs gardes, il alla ravager le pays de Mégalopolis; et les Mantinéens, dont la ville avait été reprise par Aratus, égorgèrent la garnison achéenne, et se rangèrent du côté des Lacédémoniens. Cléomènes se porta ensuite dans l'Achaïe, et remporta vers Dymé une victoire complète sur les Achéens. Aratus, voyant alors que les forces de la confédération achéenne ne pouvaient pas lutter contre une armée composée de troupes animées toutes d'un même esprit, et commandées par un chef qui joignait l'autorité la plus absolue à l'expérience et à la bravoure, se vit obligé d'avoir recours à Antigone, roi de Macédoine. Tandis qu'il négociait avec lui, Cléomènes s'empara de Caphyes, Pellène, Phénée, Argos, Phlionte, Cléone, Épidaure, Trézène, Hermione; enfin, de Corinthe, ou plutôt ces villes se rendirent volontairement à lui. Il alla ensuite assiéger Sicyone, pour se venger de ce qu'Aratus n'avait pas voulu lui livrer l'Acrocorinthe, et il se croyait déjà maître de tout le Péloponnèse, lorsque, apprenant qu'Antigone approchait, il se rendit vers l'isthme pour l'arrêter au passage; mais, les Argiens s'étant de nouveau réunis aux Achéens, il craignit de se voir couper dans sa retraite, et se mit en route pour retourner à Sparte. Il fit, en passant, une tentative pour reprendre Argos, et, ayant été repoussé avec perte, il ramena son armée dans la Laconie. Antigone, ayant repris Tégée, Orchomène, Mantinée, et quelques autres villes, se rendit à Ægium aux approches de l'hiver, et renvoya les Macédoniens dans leur pays, pour qu'ils revinssent au printemps. Cléomènes en étant instruit, et voyant que les Mégalopolitains se tenaient assez mal sur leurs gardes, s'introduisit de nuit dans leur ville, à l'aide de quelques exilés messéniens; et, comme il avait des forces considérables, les Mégalopolitains prirent le parti de la retraite, et se rendirent à Messène avec leurs femmes, leurs enfants et même leurs esclaves, de sorte que la ville resta presque déserte. (*V.* Philopoemen.) Cléomènes, qui voulait les gagner à son parti, leur fit proposer de leur rendre la ville s'ils voulaient renoncer à l'alliance des Achéens; sur leur refus, il la rasa entièrement. Il alla aussi ravager l'Argolide, dans l'espérance que, fatigué par les plaintes des habitants, Antigone en viendrait aux mains avec lui, sans attendre que toutes ses troupes fussent arrivées; mais ce prince, fidèle à son système, ne se mit en mouvement qu'au printemps, et lorsque toute son armée fut réunie. Cléomènes, prévoyant qu'il chercherait à pénétrer dans la Laconie par Sellasie, se posta d'une manière si avantageuse, qu'Antigone n'osa pas forcer le passage. Après s'être observés mutuellement pendant plusieurs jours, ces deux généraux convinrent d'en venir à une bataille décisive. Cléomènes, quoiqu'un peu inférieur en forces, fit ses dispositions en grand capitaine, et balança la fortune pendant assez long-temps; mais, à la fin,

la phalange macédonienne força les Lacédémoniens dans leurs retranchements, et dès-lors tout le reste de l'armée prit la fuite, ou fut taillé en pièces. Euclidas périt dans le combat. Cléomènes, étant retourné à Sparte avec quelques cavaliers, conseilla aux Lacédémoniens de se soumettre au vainqueur, et s'embarqua pour l'Égypte avec ses amis, l'an 223 avant J.-C. Ptolémée-Évergètes vivait encore, et Cléomènes espérait en obtenir des secours pour rétablir ses affaires; mais ce prince étant mort peu de temps après, Ptolémée-Philopator, son fils, qui lui succéda, abandonna absolument les soins du gouvernement à Sosibius. Bientôt, redoutant l'influence que Magas, son frère, et Bérénice, sa mère, avaient sur l'armée, il voulut s'en défaire. Sosibius qu'il en avait chargé, craignant une révolte de l'armée, fit part de ce projet à Cléomènes, en lui témoignant ses inquiétudes, et Cléomènes le rassura en disant : « Il y » a dans cette armée trois mille Grecs » du Péloponnèse et mille Crétois tous » prêts à m'obéir au premier signal, » et le reste de l'armée n'est pas à » craindre. » Ce discours revint à la pensée de Sosibius lorsque Cléomènes renouvela ses instances et demanda des secours pour passer dans le Péloponnèse; il crut qu'il serait dangereux de confier une escadre et des troupes à un homme qui connaissait si bien la faiblesse du gouvernement égyptien, et dont la présence seule lui paraissait inquiétante pour la sûreté du pays. Il lui refusa donc sa demande, et n'attendait que l'occasion de s'en défaire, lorsqu'un certain Nicagoras, messénien, ami d'Archidamus, que Cléomènes avait tué, arriva en Égypte avec des chevaux à vendre; Cléomènes lui ayant dit qu'il aurait mieux fait d'amener des esclaves prostitués de l'un et de l'autre sexe, la seule chose dont le roi fit quelque cas, Nicagoras reporta ce propos à Sosibius, qui, voyant sa haine pour Cléomènes, le décida à écrire une lettre contre lui. Effectivement, Nicagoras, en mettant à la voile, écrivit à Sosibius que Cléomènes était décidé à exciter un soulèvement contre le roi, si on ne lui fournissait pas les moyens de retourner dans le Péloponnèse, et Sosibius, saisissant ce prétexte, fit enfermer Cléomènes dans une maison assez vaste autour de laquelle on plaça des gardes. Cléomènes, furieux de se voir traiter ainsi, résolut de tout risquer pour recouvrer sa liberté. Ptolémée étant allé faire un voyage à Canope, il répandit le bruit qu'il s'était réconcilié avec le roi qui allait le délivrer, et, à l'occasion de cette bonne nouvelle, il distribua du vin et de la viande à ses gardes. Lorsqu'il les vit ivres, il sortit avec ses amis et ses esclaves, tous armés de poignards; s'étant rendus sur la place publique, ils saisirent Ptolémée, gouverneur de la ville, et invitèrent le peuple à se révolter. Personne ne s'étant joint à eux, ils se portèrent à la citadelle pour en briser les portes et mettre les prisonniers en liberté; mais ceux qui y commandaient, ayant été avertis de leur projet, se tinrent sur leurs gardes : de sorte que Cléomènes et ses compagnons, se voyant destitués de tout secours, prirent le parti de se tuer les uns les autres. Plutarque dit que Ptolémée fit écorcher son corps et le fit exposer sur un gibet, et fit tuer sa mère, ses enfants et toutes les femmes de leur suite. Cléomènes mourut l'an 221 av. J.-C. Il fut extrêmement regretté par les Spartiates, qui avaient toujours espéré qu'il rétablirait leur ancienne domination. Il avait effectivement de très grandes qualités, comme il le prouva par la

révolution qu'il opéra à Sparte. Aux talents militaires, il joignait des vertus sociales, et la simplicité de ses manières le faisait chérir de tous ceux qui l'approchaient; mais on ne peut pas lui pardonner les meurtres dont il se souilla, et la part qu'il prit aux crimes de Ptolémée-Philopator. Sa vie a été écrite par Plutarque, qu'il faut comparer avec Polybe pour le rectifier, ainsi que nous l'avons fait dans cet article. C—R.

CLÉOMENÈS, sculpteur grec et athénien, serait presque inconnu, si son nom ne nous était parvenu, gravé sur un ouvrage immortel, la *Vénus Médicis*. Pline cite Cléomenès comme l'auteur des statues appelées *Thespiades* : c'étaient les muses, auxquelles on avait donné ce nom, soit parce qu'elles étaient vêtues à la manière des femmes de Thespies, soit plutôt parce que leurs statues, exécutées par Cléomenès, venaient de cette ville, bâtie sur la pente du mont Hélicon, et où les Muses étaient honorées d'un culte particulier. On croit qu'elles furent au nombre des chefs-d'œuvre enlevés de la Grèce par le consul Mummius; et Pline cite les Thespiades parmi les plus belles statues qui décoraient à Rome le temple de la Félicité, où l'une d'elles inspira, d'après le témoignage de Varron, une passion violente à un chevalier romain nommé *Junius Pisciculus*. Ce temple, qui était regardé comme un monument de Sylla, ayant été détruit pendant les guerres civiles, les Thespiades furent transportées, comme on le voit par un passage de Pline, dans les monuments d'Asinius Pollion. M. Visconti a éclairci ce point de l'histoire de l'art en attribuant à Cléomenès, sur des preuves irréfragables, les Thespiades du temple de la Félicité, dans une note critique qui, en 1802, fut insérée dans la *Décade philosophique*. Le plus beau titre de gloire de Cléomenès, s'il n'était pas contesté, c'est d'avoir produit la *Vénus Médicis*, cette figure enchanteresse, type éternel des grâces et de la beauté. Sur sa base, on lit cette inscription grecque, dont l'orthographe est vicieuse :

ΚΛΕΟΜΕΝΗΣ ΑΠΟΛΛΟΔΩΡΟΥ,
ΑΘΗΝΑΙΟΣ ΕΠΟΙΗΣΕΝ ;

C'est-à-dire : « Cléomenès, fils d'Apollodore, athénien, l'a fait. » Mais il est évident, 1°. que le morceau du socle sur lequel se trouve l'inscription est rapporté; 2°. que quelques-unes des lettres sont maladroitement imitées des anciens caractères grecs. D'après ces remarques, les antiquaires et les critiques s'étaient accordés à ne point regarder cette inscription comme antique, et son origine, comme celle de la statue, n'en était devenue que plus obscure. La *Vénus Médicis*, avant d'être portée à Florence, décorait à Rome la Villa-Médicis; en remontant plus haut, on a moins de certitude sur le sort de cette statue. Suivant Bianchini et Gori, elle aurait été trouvée dans les jardins de Néron; Joseph Bianchi assure qu'elle fut découverte à Tivoli dans les ruines de la Villa-Adriana. Quoi qu'il en soit, l'inscription paraissant arrangée par une main moderne, on ne regarda plus le nom de Cléomenès que comme le résultat de quelque ruse mercantile, et l'on prétendit reconnaître, dans la *Vénus Médicis*, tantôt celle de Phidias, qui du temps de Pline décorait les portiques d'Octavie, tantôt celle de Praxitèle, cette fameuse *Vénus de Gnide*, qui, suivant la description qu'en a donnée Lucien, était absolument posée comme la *Vénus Médicis*; enfin, on l'attribua aussi à Scopas. M. Visconti, avec sa sagacité

ordinaire, par une opinion qui semble incontestable, a rendu à Cléomenès l'honneur d'avoir fait ce chef-d'œuvre. Il a fort bien remarqué que, si l'on eût falsifié l'inscription pour donner du prix à la statue, on n'eût pas choisi un artiste sur lequel, excepté Pline, tous les écrivains de l'antiquité ont gardé le silence, et il a conclu, avec beaucoup de probabilité, que l'inscription originale, qui portait le nom de Cléomenès, ayant été endommagée dans la fouille, ou lors du transport de la statue, on l'aura rétablie ou restaurée telle qu'on l'avait trouvée, au moins pour le sens. La maladresse et l'ignorance avec lesquelles cette inscription a été refaite ne permettent guère d'en tirer des conséquences pour connaître l'époque à laquelle vivait Cléomenès. M. Caraffe, dans la première livraison de la collection du Musée Napoléon (par Filhol), conjecture qu'il était fils d'Apollodore, célèbre peintre athénien; dès-lors, il aurait vécu vers la 100e. olympiade (380 ans av. J.-C.); mais le caractère de la sculpture et le fini du travail ne laissent pas la faculté de remonter à une époque aussi éloignée. M. Visconti pense que Cléomenès florissait peu de temps avant la destruction de Corinthe vers la 150e. olympiade, 180 ans avant J.-C., et qu'il était le père d'un autre Cléomenès, dont le nom se lit sur l'écaille de la tortue qui accompagne la statue antique dite, mal à propos, de *Germanicus*. Cette dernière inscription, indubitablement antique, est ainsi conçue : « Cléomenès, fils de Cléomenès, athénien, l'a fait. » On lit encore le nom de Cléomenès sur quelques morceaux antiques qui se trouvent maintenant en Angleterre, et parmi lesquels se voit une muse qui pourrait être une de ces fameuses Thespiades. L—S—E.

CLÉOMÈNES était un des Grecs, et probablement un des Macédoniens qui suivirent Alexandre dans son expédition. Lorsque ce conquérant voulut fonder Alexandrie, non loin de l'embouchure canopique du Nil, il chargea de l'exécution de ce vaste projet Cléomènes, qu'il avait mis à la tête des revenus de l'Égypte et de l'Afrique. C'est à tort qu'on l'a confondu avec l'architecte d'Alexandrie. (*Voy.* DINOCRATES.) Cléomènes se fit abhorrer dans son administration; il tourmentait par des exactions continuelles les peuples confiés à sa surveillance. Alexandre, suivant Arrien, lui avait promis le pardon et l'impunité de ses crimes, s'il faisait construire de beaux temples et des monuments consacrés à la mémoire d'Éphestion; mais Ptolémée, fils de Lagus, qui obtint, après la mort du conquérant, le sceptre de l'Égypte, fit mettre à mort Cléomènes, qu'il regardait comme un homme entièrement dévoué à Perdiccas. V—I.

CLÉON, fils de Cléænétus, athénien, corroyeur de profession, se trouvant doué de quelque facilité à parler et de beaucoup d'impudence, se crut fait pour jouer un rôle dans la république. Il commença par attaquer Périclès, qu'il fit condamner à une amende; mais le peuple n'en continua pas moins à se diriger par les conseils de ce grand homme, et ce fut seulement après sa mort que Cléon put acquérir quelque influence. Il en abusa d'une manière bien cruelle, l'an 427 avant J.-C., en faisant rendre, après la prise de Mytilène, un décret pour faire égorger tous les habitants de cette ville en âge de porter les armes, et vendre les femmes et les enfants comme esclaves. Les Athéniens sentirent heureusement l'atrocité de ce décret, et le révoquèrent à temps, malgré les vociférations de Cléon. Ils continuè-

rent cependant à se laisser diriger par lui, et il devint le chef du parti populaire contre celui des grands, à la tête duquel était Nicias, homme recommandable par sa probité, mais trop faible et trop timide pour pouvoir lutter contre un adversaire aussi audacieux. Un événement qui semblait devoir perdre Cléon, augmenta encore son insolence. Un corps de Lacédémoniens, dans lequel se trouvaient plusieurs Spartiates, étant bloqué dans l'île de Sphactérie, sans qu'on pût lui donner de secours, les Lacédémoniens envoyèrent des ambassadeurs à Athènes pour demander la paix; mais Cléon porta les prétentions des Athéniens si haut et fit naître tant de difficultés, que les négociations furent rompues. On continua donc le blocus de Sphactérie; mais, malgré la surveillance des assiégeants, des flotes nageant entre deux eaux trouvaient le moyen de porter des vivres aux Spartiates, et les Athéniens, bloqués eux-mêmes par terre dans Pylos, souffraient beaucoup. Le peuple athénien voyant l'hiver approcher, saison où le blocus serait presque impossible, murmurait hautement contre Cléon de ce qu'il avait empêché de faire la paix. Il prétendit que ceux qui venaient de Pylos ne faisaient pas des rapports exacts, et que les Spartiates ne pouvaient pas tarder à se rendre. Le peuple voulut l'y envoyer pour examiner par lui-même; mais il refusa cette mission, et dit qu'au lieu de perdre ainsi un temps précieux, il fallait y envoyer un général habile, tel que Nicias, avec quelques troupes, et qu'il ne doutait pas du succès. Il ajouta que lui-même, quoique peu expérimenté, se faisait fort de s'emparer dans peu de temps de l'île et de ceux qui y étaient renfermés. Il ne s'attendait pas à être pris au mot; mais Nicias s'étant levé, dit que, puisque la chose lui paraissait si facile, il lui cédait le commandement, et le peuple, qui n'était pas fâché de voir sa jactance punie, appuya la proposition de Nicias, dans l'espérance que Cléon échouerait dans cette entreprise. Il fut donc obligé d'accepter, et, ayant pris avec lui Démosthènes, dont il connaissait le génie actif et entreprenant, il partit pour Pylos avec quelques troupes. Les Athéniens n'avaient pas encore osé débarquer dans l'île pour attaquer les Spartiates; ce fut la première chose que fit Démosthènes, et, les ayant accablés de traits, il les força à se rendre prisonniers. Cléon ne manqua pas de s'attribuer tout l'honneur de cette action, et se crut dès-lors un grand général. En conséquence, il se fit donner quelque temps après (l'an 423 av. J.-C.) le commandement des troupes que les Athéniens envoyèrent dans la Chalcidique de Thrace pour faire la guerre à Brasidas, général lacédémonien. Il eut d'abord quelques succès; mais, ayant appris que Brasidas était vers Amphipolis, il eut la témérité d'aller le chercher, fut complètement battu, et perdit la vie dans le combat. La victoire coûta cependant cher aux Lacédémoniens; car Brasidas, leur général, fut aussi tué. Telle fut la fin de ce démagogue célèbre, qui avait sans doute quelques talents, mais qui en fit un usage bien fatal à sa patrie, en éloignant par ses calomnies les gens honnêtes du gouvernement. On a de la peine à concevoir comment il put prendre de l'ascendant sur les Athéniens qui ne l'estimaient point. Ils connaissaient en effet ses concussions; car ils le laissèrent condamner par les chevaliers à une amende de cinq talents, pour s'être laissé gagner par les présents de quel-

les, et avoir fait diminuer leurs
butions. Ils virent aussi avec plai-
poète Aristophane le poursuivre
ance et le livrer au ridicule dans
urs de ses comédies. Cléon, de
ôté, ne se gênait point avec le
e. L'ayant convoqué pour lui
ne proposition très importante,
t attendre long-temps, et, étant
à la fin couronné de fleurs,
a de remettre l'assemblée à un
jour, parce qu'il avait offert
crifice et avait ses amis à dîner.
théniens se contentèrent de rire,
séparèrent sans murmurer. Son
nce était donc uniquement fon-
ur cette basse jalousie dont le
e d'Athènes était animé contre
ceux qui se faisaient distinguer
ur naissance, leurs richesses ou
talents. Il n'y avait que des
méprisables qui pussent se char-
u rôle de les tourmenter, et,
u'il s'en présentait, les Athé-
ne manquaient pas de les ac-
r avec empressement. Cléon,
urs, avait porté le salaire des
à trois oboles, au lieu de deux,
lui avait fait beaucoup de par-
, les fonctions judiciaires étant
onnées à la dernière classe du
e. Il laissa un fils nommé *Cléo-*
n, dont il est question dans le
yer de Démosthènes pour Bœo-
hucydide traite Cléon avec sé-
; mais cet historien était du parti
é à celui de ce démagogue qui
avoir beaucoup contribué à son
C—R.

ÉON, sculpteur grec, né à Si-
, fut élève d'Antiphanes d'Ar-
lont Pausanias cite plusieurs ou-
s remarquables, et qui s'était
par les leçons de Périclète,
es disciples de Polyclète. Cléon
ait dans la 98e. olympiade (388
. J.-C.). Ce fut à cette époque
qu'il fit pour les Éléens deux des six statues de Jupiter, en bronze, que l'on éleva aux dépens des premiers athlètes qui introduisirent la fraude dans les jeux olympiques, en corrompant leurs adversaires à prix d'argent. Sur l'une de ces statues, on lisait une inscription qui avertissait que les palmes olympiques étaient le prix de la force et de la légèreté des pieds; et sur l'autre, une inscription semblable menaçait de la vengeance de Jupiter les athlètes qui oseraient violer les lois des jeux. On voyait encore à Élis, de la main du même artiste, les statues de plusieurs Grecs couronnés dans ces jeux, et une Vénus d'airain, ayant à ses pieds un enfant de bronze doré; l'enfant était de Boëthus de Carthage, qui fut encore très habile ciseleur. Pline parle d'une statue d'*Admète* comme du chef-d'œuvre de Cléon. Il excellait aussi à représenter les vieillards et les philosophes. L—S—E.

CLÉONICE. *Voy.* PAUSANIAS, roi de Sparte.

CLÉONYME, second fils de Cléomènes I[illegible] de Sparte, voulut, après la mort de son père, l'an 309 av. J.-C., disputer le trône à Aréus; mais ses prétentions furent rejetées par le sénat. Quelques années après, les Tarentins étant en guerre avec les Lucaniens et les Romains, le demandèrent pour général aux Lacédémoniens, qui le leur accordèrent. Il passa donc en Italie avec cinq mille hommes qu'il avait rassemblés dans le Péloponnèse, et les Grecs de l'Italie s'étant pour la plupart réunis à lui, il se trouva bientôt à la tête de forces considérables. Les Lucaniens effrayés demandèrent la paix, et il la leur accorda; mais, au lieu de profiter de ses avantages pour pousser avec vigueur la guerre contre les Romains, il ne

Le chagrin lui aliéna l'esprit, et, étant retourné à Astypalée, il renversa une colonne qui supportait le faîte d'une école où il y avait environ soixante enfants, qui furent tous tués par la chute de ce faîte. Les Astypaléens s'étant mis à sa poursuite à coups de pierres, il se réfugia dans un temple de Minerve, et, étant entré dans un coffre qu'il trouva ouvert, il en tira le couvercle sur lui, et le tint avec tant de force qu'on ne put jamais l'ouvrir. On prit le parti de le briser, mais on n'y trouva plus Cléomèdes, qui avait disparu sans qu'on sût ce qu'il était devenu. Les Astypaléens envoyèrent consulter l'oracle de Delphes, qui leur ordonna d'honorer Cléomèdes comme le dernier des héros. C—R.

CLEOMÈDE, écrivain grec, dont on ne sait rien, sinon qu'il est auteur de l'ouvrage intitulé : *Théorie cyclique des météores*, c'est-à-dire, *Théorie circulaire des astres*. On soupçonne qu'il vivait quelques années avant l'ère chrétienne. Les preuves qu'on en donne, c'est que, dans son ouvrage, il cite Posidonius et Hipparque; que nulle part il ne fait mention de Ptolémée, et que Pline paraît l'avoir copié dans ce qu'il dit de la lune éclipsée à l'horizon en présence du soleil. Ce dernier argument n'est pas d'une grande force; car Pline rapporte le fait comme observé une fois, tandis que Cléomède le nie formellement et le regarde comme un conte inventé pour embarrasser les astronomes. Képler a cru qu'en s'exprimant ainsi, Cléomède a voulu désigner Pline, et que, par conséquent, il est plus moderne que l'auteur de l'*Histoire naturelle ;* mais rien n'est moins certain que cette application du passage de Cléomède, qui ne nomme personne, et n'avait peut-être aucune connaissance de la langue latine. Au reste, ce phénomène a été depuis obse
très bien expliqué par les astron
Cléomède lui-même, après l'avo
veut aussi en rechercher la ca
croit qu'il n'est pas impossible
soleil, quoique déjà couché, p
encore sur l'horizon, soit qu
image nous soit réfléchie par q
nuage, soit par la même raiso
fait qu'on aperçoit au fond d
une bague qui serait invisible
faisait écouler l'eau du vase. O
que les idées de Cléomède n'
pas bien arrêtées, et qu'en reco
sant la possibilité d'une réfracti
rizontale, il est loin de la donne
me une chose certaine. Au res
n'en sera pas surpris, quand o
gera que Ptolémée lui-même
avoir long-temps ignoré les ef
la réfraction, dont il ne dit pas
dans son *Almageste*, et dont
parlé que dans son *Optique*. (
PTOLÉMÉE.) D'ailleurs, Cléomè
tait nullement astronome. Il
l'écliptique coupe l'équateur et
rallèles les plus voisins sous un
presque droit, et cet angle,
temps même, était de moins de
quatre degrés. Il copie les auteu
avaient écrit avant lui. Il dit
nombre des étoiles fixes est infi
celui des planètes est inconn
qui est assez remarquable ; ca
les astronomes paraissaient alo
persuadés que les planètes étai
nombre de sept. Il ajoute que le
vu d'une étoile, paraîtrait lui-
comme une étoile; mais à côté
idées justes, on en trouve d'aut
le sont moins. Sa physique éta
du temps. Il dit que la terre,
sa petitesse, suffit à la nourrit
tous les astres, parce qu'elle es
densité beaucoup plus considér
suppose que le rayon de l'omb
la lune traverse dans les éclip

nt le double du rayon de
ainsi il n'avait pas lu Hippar-
t il ne cite que la mesure du
du soleil. Il lui donne cependant
us grand des éloges, en l'ap-
le sacrée à qui seule il a été
connaître la vérité. Il n'ai-
picure ni ses sectateurs, aux-
eproche d'avoir cru que les
llumaient chaque jour à l'o-
s'éteignaient à l'occident. Il
issé des détails souvent cités
éthodes d'Eratosthène et de
s, pour mesurer la gran-
a terre; mais son récit même
u'il était peu familiarisé avec
des et les instruments astro-
. Il dit positivement qu'E-
e, pour déterminer l'arc cé-
e les parallèles d'Alexandrie
ne, s'est servi du *scaphé*,
ument de gnomonique dont
tronome n'a fait usage pour
itions un peu importantes,
est pas même nommé par
. Il avait sur la vision le
qu'on trouve exposé dans
d'Euclide; il suppose qu'il
eil des rayons divergents qui
ir les objets, et qui s'infléchissent
en passant de l'air dans l'eau,
nsi qu'il explique le phéno-
la bague vue au fond d'un
pli d'eau. Malgré cette mau-
ysique, son ouvrage est cu-
ce qu'il est un tableau de l'état
nce à cette époque, non pas
ent chez les savants, mais chez
instruits et chez les littéra-
qui est fort différent. Il le
n déclarant que son livre ne
pas ses propres opinions,
s qu'il a recueillies de divers
, et surtout de ceux de Posi-
La *Théorie cyclique* n'est
un traité de cosmographie.
léomède a bien entendu ce
qu'il copiait, il est clair et précis; quand il comprenait moins bien, il a été obscur et entortillé. Quelquefois, il n'est pas bien d'accord avec lui-même; ce défaut est assez commun chez les compilateurs. Selon Weidler, la première édition de Cléomède parut à Bâle en 1533, avec la traduction latine de Valle, mais elle n'est point mentionnée dans la *Bibliographie* de Lalande, qui en indique une toute grecque, Paris, 1539, in-4°., et une autre de Venise, 1498, in-fol., toute latine, dans un recueil contenant le *Traité de l'astrolabe* par Nicéphore et autres ouvrages du même genre traduits par G. Valle. Celui de Cléomède y est intitulé : *De mundo sive circularis inspectionis meteororum libri duo.* Cléomède fut réimprimé à Bâle, en 1547, avec la *Sphère* de Proclus, les *Phénomènes* d'Aratus, la *Description de l'univers habitable*, par Denis l'Africain, et les notes de Céporinus sur ce dernier ouvrage. Nous avons des mêmes ouvrages réunis une édition d'Anvers, 1553 et 1554. Il y en a encore une de Bâle, 1585; mais l'édition que Weidler donne comme la plus correcte, est celle qui porte ce titre : *Cleomedis meteora gr. lat. à Roberto Balforeo lat. versa et Commentario illustrata*, Bordeaux, 1605, in-4°. D—L—E.

CLÉOMÉNES Ier., fils d'Anaxandrides, de la branche aînée des rois de Sparte, monta sur le trône vers l'an 519 avant J.-C. Dans les commencements de son règne, il entreprit une expédition contre les Argiens, entra dans leur pays par mer, et les défit auprès de Tirynthe. Ceux qui échappèrent se réfugièrent dans un bois consacré à Argus. Cléomènes n'osant pas y entrer, les faisait appeler successivement par un héraut qui leur

criait, en les nommant, que leur rançon était arrivée; et à mesure qu'ils sortaient, il les faisait massacrer. Il en avait déjà fait périr environ cinquante de cette manière, lorsque les autres s'en étant aperçus, ne voulurent plus sortir; alors il fit mettre le feu au bois, et ils y périrent tous. Il marcha sur-le-champ vers Argos, espérant prendre cette ville sans défense; mais Télésille, non moins célèbre par son courage que par son talent poétique, ayant confié la garde des murs aux vieillards, aux enfants et aux esclaves, fit prendre aux femmes qui étaient dans la force de l'âge, les armes consacrées dans les temples, les rangea en bataille, et alla au-devant des Lacédémoniens; Cléomènes, considérant qu'une victoire remportée sur des femmes serait peu glorieuse, et qu'une défaite serait une tache ineffaçable, prit le parti de se retirer. Il fut ensuite chargé par les Spartiates de chasser d'Athènes les fils de Pisistrate et de rendre la liberté aux Athéniens, et cette expédition fut couronnée du succès. Quelque temps après, voulant favoriser Isagoras, il fit chasser d'Athènes Clisthènes et un grand nombre d'autres citoyens; il aida même Isagoras à s'emparer de la citadelle; mais les Athéniens l'ayant bloqué sur-le-champ, il fut obligé de capituler. De retour à Sparte, il décida les Lacédémoniens à déclarer la guerre aux Athéniens; ce qu'ils firent d'autant plus volontiers que, voyant l'accroissement de la puissance de ce peuple, et connaissant son caractère remuant, ils pensaient, et peut-être avec raison, qu'il était important pour la sûreté de la Grèce, qu'ils fussent soumis au gouvernement monarchique. Ils firent donc revenir les Pisistratides, et envoyèrent les deux rois avec une armée considérable pour les rétablir sur le trône; mais les alliés, dès qu'ils surent qu'il s'agissait de replacer des tyrans à Athènes, se retirèrent. Démarate, roi de l'autre branche, en fit de même, et emmena une partie de l'armée lacédémonienne. Cléomènes, alors, se voyant trop faible pour entreprendre quelque chose, fut obligé de retourner à Sparte. L'Ionie s'étant soulevée contre Darius, l'an 503 avant J.-C., Aristagoras vint à Lacédémone pour tâcher d'obtenir des secours, et il fit tout ce qu'il put pour séduire Cléomènes; mais il n'y réussit pas. Les Ioniens étant soumis, Darius envoya des hérauts chez tous les peuples grecs demander la terre et l'eau. Beaucoup d'insulaires rendirent cet hommage, et de ce nombre furent les Éginètes. Les Athéniens s'étant portés leurs accusateurs, les Lacédémoniens envoyèrent Cléomènes à Ægine pour punir ceux qui avaient dirigé le peuple en cette occasion; mais les principaux Éginètes s'y étant opposés, Démarate prit leur parti, et fit rappeler Cléomènes, dont il était jaloux. Ce dernier, pour s'en venger, engagea Léotychides à disputer le trône à Démarate, sous prétexte qu'il n'était pas fils d'Ariston. Comme cette assertion paraissait avoir quelque fondement, les Lacédémoniens envoyèrent consulter l'oracle de Delphes, et la Pythie, séduite d'avance par Cléomènes, répondit conformément à ses vues. Démarate fut donc détrôné, et Léotychides devint roi à sa place. Il suivit Cléomènes à Ægine, et les deux rois, de concert, firent arrêter dix des principaux qu'ils envoyèrent prisonniers à Athènes. Les machinations de Cléomènes contre Démarate étant venues dans la suite à la connaissance des Lacédémoniens, il ne voulut pas s'exposer à leur colère, et s'enfuit dans la Thessalie. Il revint peu après dans

l'Arcadie, où il chercha à exciter un soulèvement contre les Lacédémoniens, qui, craignant son esprit remuant, le rappelèrent. Il fut à peine de retour, que sa tête, qui n'avait jamais été bien saine, se dérangea tout-à-fait, et ses parents le firent enfermer; mais étant parvenu à se procurer un couteau, il se découpa tout le corps et finit par se tuer, l'an 489 avant J.-C. Il ne laissa point d'enfants. C—L.

CLÉOMÈNES II, fils de Cléombrote, de la branche aînée des rois de Sparte, monta sur le trône après la mort d'Agésipolis, son frère aîné, l'an 371 avant J.-C. Sparte était alors sur son déclin, et il n'avait pas les talents nécessaires pour lui rendre sa splendeur. Il régna soixante ans et dix mois, sans avoir rien fait par lui-même qui parût digne d'être transmis à la postérité. Il mourut l'an 309 av. J.-C., et eut pour successeur Areus, son petit-fils. C—L.

CLÉOMÈNES III, fils de Léonidas, de la branche aînée des rois de Sparte, était encore fort jeune lorsque son père lui fit épouser Agiatis, fille de Gylippe et veuve d'Agis IV. Quoique contrainte à ce mariage, Agiatis s'attacha bientôt à Cléomènes, et lui parlait souvent des projets d'Agis pour la réforme de la république. Cléomènes, étant monté sur le trône l'an 236 avant J.-C., fit d'abord la guerre aux Achéens, dont la ligue donnait beaucoup d'ombrage aux Lacédémoniens. Il leur prit Athénæum et Mantinée, et, étant allé ravager l'Argolide, il revint sans que les Achéens eussent osé l'attaquer, quoiqu'ils eussent vingt mille hommes dans l'Arcadie et qu'il n'en eût que cinq mille. Il alla, ensuite, au secours des Éléens, défit, vers le mont Lycée, l'armée achéenne commandée par Aratus, et s'empara bientôt après de Mantinée, où il mit garnison. A son retour à Sparte, il empoisonna Eurydides, fils d'Agis et roi de l'autre branche, qui était encore enfant. Il se remonta ensuite, en apparence, avec Archidamus, frère d'Agis, qui s'était réfugié à Messène, et, l'avait décidé à revenir à Sparte prendre la couronne, il alla au-devant de lui, et le tua de sa propre main. Plutarque, qui veut faire de Cléomènes un héros, ne dit rien du premier de ces meurtres, et cherche à excuser le second, en le rejetant sur les éphores. Cléomènes entreprit bientôt une nouvelle expédition contre les Achéens, et remporta sur eux, auprès de Mégalopolis, une victoire éclatante, où ils perdirent Lycéadès, un de leurs chefs. Se croyant alors assez puissant pour exécuter ses projets, il retourna à Sparte, et, ayant pris avec lui ceux dont il craignait l'opposition, il alla s'emparer d'Hérée et d'Alée, villes de la confédération achéenne. Il chercha ensuite à les attaquer par différentes marches et contre-marches, ce qui ne réussit si bien qu'après avoir blanchi. Ils le prièrent de les laisser se reposer. Il y consentit, et retourna à Sparte avec les troupes étrangères, aux chefs desquelles il communiqua son projet. Aux approches de la ville, il envoya Eucrates, son frère, dire aux éphores qu'il avait quelque chose à leur communiquer. Il le fit suivre de près par des troupes que commandaient ses amis intimes, et les fit tous égorger à l'exception d'Agésilas. Après cet acte, il fit lever leurs chaises le lendemain, il assembla le peuple, et exposa sur ce qu'en fait voir que les éphores avaient souvent abusé de leur autorité. Il leur trouvait assez sévère, et voulait le remplacer par un magistrat nommé *patronomes*; enfin, il exila quatre

vingts des principaux citoyens, en leur promettant de les rappeler aussitôt que les circonstances le permettraient. Il procéda alors à un nouveau partage des terres; et, comme les Spartiates étaient réduits à un très petit nombre, il admit parmi eux ceux des habitants des pays voisins qui méritaient le mieux cette distinction, et associa Euclidas, son frère, au trône, pour qu'il y eût deux rois, comme par le passé. Les Achéens croyant qu'il n'oserait pas sortir de la Laconie dans un moment aussi critique et se tenant peu sur leurs gardes, il alla ravager le pays de Mégalopolis; et les Mantinéens, dont la ville avait été reprise par Aratus, égorgèrent la garnison achéenne, et se rangèrent du côté des Lacédémoniens. Cléomènes se porta ensuite dans l'Achaïe, et remporta vers Dymé une victoire complète sur les Achéens. Aratus, voyant alors que les forces de la confédération achéenne ne pouvaient pas lutter contre une armée composée de troupes animées toutes d'un même esprit, et commandées par un chef qui joignait l'autorité la plus absolue à l'expérience et à la bravoure, se vit obligé d'avoir recours à Antigone, roi de Macédoine. Tandis qu'il négociait avec lui, Cléomènes s'empara de Caphyes, Pellène, Phénée, Argos, Phlionte, Cléone, Épidaure, Trézène, Hermione; enfin, de Corinthe, ou plutôt ces villes se rendirent volontairement à lui. Il alla ensuite assiéger Sicyone, pour se venger de ce qu'Aratus n'avait pas voulu lui livrer l'Acrocorinthe, et il se croyait déjà maître de tout le Péloponnèse, lorsque, apprenant qu'Antigone approchait, il se rendit vers l'isthme pour l'arrêter au passage; mais, les Argiens s'étant de nouveau réunis aux Achéens, il craignit de se voir couper dans sa retraite, et se mit en route pour retourner à Sparte. Il fit, en passant, une tentative pour reprendre Argos, et, ayant été repoussé avec perte, il ramena son armée dans la Laconie. Antigone, ayant repris Tégée, Orchomène, Mantinée, et quelques autres villes, se rendit à Ægium aux approches de l'hiver, et renvoya les Macédoniens dans leur pays, pour qu'ils revinssent au printemps. Cléomènes en étant instruit, et voyant que les Mégalopolitains se tenaient assez mal sur leurs gardes, s'introduisit de nuit dans leur ville, à l'aide de quelques exilés messéniens; et, comme il avait des forces considérables, les Mégalopolitains prirent le parti de la retraite, et se rendirent à Messène avec leurs femmes, leurs enfants et même leurs esclaves, de sorte que la ville resta presque déserte. (*V.* Philopœmen.) Cléomènes, qui voulait les gagner à son parti, leur fit proposer de leur rendre la ville s'ils voulaient renoncer à l'alliance des Achéens; sur leur refus, il la rasa entièrement. Il alla aussi ravager l'Argolide, dans l'espérance que, fatigué par les plaintes des habitants, Antigone en viendrait aux mains avec lui, sans attendre que toutes ses troupes fussent arrivées; mais ce prince, fidèle à son système, ne se mit en mouvement qu'au printemps, et lorsque toute son armée fut réunie. Cléomènes, prévoyant qu'il chercherait à pénétrer dans la Laconie par Sellasie, se posta d'une manière si avantageuse, qu'Antigone n'osa pas forcer le passage. Après s'être observés mutuellement pendant plusieurs jours, ces deux généraux convinrent d'en venir à une bataille décisive. Cléomènes, quoiqu'un peu inférieur en forces, fit ses dispositions en grand capitaine, et balança la fortune pendant assez long-temps; mais, à la fin,

la phalange macédonienne força les Lacédémoniens dans leurs retranchements, et dès-lors tout le reste de l'armée prit la fuite, ou fut taillé en pièces. Euclidas périt dans le combat. Cléomènes, étant retourné à Sparte avec quelques cavaliers, conseilla aux Lacédémoniens de se soumettre au vainqueur, et s'embarqua pour l'Égypte avec ses amis, l'an 223 avant J.-C. Ptolémée-Évergètes vivait encore, et Cléomènes espérait en obtenir des secours pour rétablir ses affaires; mais ce prince étant mort peu de temps après, Ptolémée-Philopator, son fils, qui lui succéda, abandonna absolument les soins du gouvernement à Sosibius. Bientôt, redoutant l'influence que Magas, son frère, et Bérénice, sa mère, avaient sur l'armée, il voulut s'en défaire. Sosibius qu'il en avait chargé, craignant une révolte de l'armée, fit part de ce projet à Cléomènes, en lui témoignant ses inquiétudes, et Cléomènes le rassura en disant : « Il y » a dans cette armée trois mille Grecs » du Péloponnèse et mille Crétois tous » prêts à m'obéir au premier signal, » et le reste de l'armée n'est pas à » craindre. » Ce discours revint à la pensée de Sosibius lorsque Cléomènes renouvela ses instances et demanda des secours pour passer dans le Péloponnèse; il crut qu'il serait dangereux de confier une escadre et des troupes à un homme qui connaissait si bien la faiblesse du gouvernement égyptien, et dont la présence seule lui paraissait inquiétante pour la sûreté du pays. Il lui refusa donc sa demande, et n'attendait que l'occasion de s'en défaire, lorsqu'un certain Nicagoras, messénien, ami d'Archidamus, que Cléomènes avait tué, arriva en Égypte avec des chevaux à vendre; Cléomènes lui ayant dit qu'il aurait mieux fait d'amener des esclaves prostitués de l'un et de l'autre sexe, la seule chose dont le roi fit quelque cas, Nicagoras reporta ce propos à Sosibius, qui, voyant sa haine pour Cléomènes, le décida à écrire une lettre contre lui. Effectivement, Nicagoras, en mettant à la voile, écrivit à Sosibius que Cléomènes était décidé à exciter un soulèvement contre le roi, si on ne lui fournissait pas les moyens de retourner dans le Péloponnèse, et Sosibius, saisissant ce prétexte, fit enfermer Cléomènes dans une maison assez vaste autour de laquelle on plaça des gardes. Cléomènes, furieux de se voir traiter ainsi, résolut de tout risquer pour recouvrer sa liberté. Ptolémée étant allé faire un voyage à Canope, il répandit le bruit qu'il s'était réconcilié avec le roi qui allait le délivrer, et, à l'occasion de cette bonne nouvelle, il distribua du vin et de la viande à ses gardes. Lorsqu'il les vit ivres, il sortit avec ses amis et ses esclaves, tous armés de poignards; s'étant rendus sur la place publique, ils saisirent Ptolémée, gouverneur de la ville, et invitèrent le peuple à se révolter. Personne ne s'étant joint à eux, ils se portèrent à la citadelle pour en briser les portes et mettre les prisonniers en liberté; mais ceux qui y commandaient, ayant été avertis de leur projet, se tinrent sur leurs gardes : de sorte que Cléomènes et ses compagnons, se voyant destitués de tout secours, prirent le parti de se tuer les uns les autres. Plutarque dit que Ptolémée fit écorcher son corps et le fit exposer sur un gibet, et fit tuer sa mère, ses enfants et toutes les femmes de leur suite. Cléomènes mourut l'an 221 av. J.-C. Il fut extrêmement regretté par les Spartiates, qui avaient toujours espéré qu'il rétablirait leur ancienne domination. Il avait effectivement de très grandes qualités, comme il le prouva par la

rent cependant à se laisser diriger par lui, et il devint le chef du parti populaire contre celui des grands, à la tête duquel était Nicias, homme recommandable par sa probité, mais trop faible et trop timide pour pouvoir lutter contre un adversaire aussi audacieux. Un événement qui semblait devoir perdre Cléon, augmenta encore son insolence. Un corps de Lacédémoniens, dans lequel se trouvaient plusieurs Spartiates, étant bloqué dans l'île de Sphactérie, sans qu'on pût lui donner de secours, les Lacédémoniens envoyèrent des ambassadeurs à Athènes pour demander la paix; mais Cléon porta les prétentions des Athéniens si haut et fit naître tant de difficultés, que les négociations furent rompues. On continua donc le blocus de Sphactérie; mais, malgré la surveillance des assiégeants, des Ilotes nageant entre deux eaux trouvaient le moyen de porter des vivres aux Spartiates, et les Athéniens, bloqués eux-mêmes par terre dans Pylos, souffraient beaucoup. Le peuple athénien voyant l'hiver approcher, saison où le blocus serait presque impossible, murmurait hautement contre Cléon de ce qu'il avait empêché de faire la paix. Il prétendit que ceux qui venaient de Pylos ne faisaient pas des rapports exacts, et que les Spartiates ne pouvaient pas tarder à se rendre. Le peuple voulut l'y envoyer pour examiner par lui-même; mais il refusa cette mission, et dit qu'au lieu de perdre ainsi un temps précieux, il fallait y envoyer un général habile, tel que Nicias, avec quelques troupes, et qu'il ne doutait pas du succès. Il ajouta que lui-même, quoique peu expérimenté, se faisait fort de s'emparer dans peu de temps de l'île et de ceux qui y étaient renfermés. Il ne s'attendait pas à être pris au mot; mais Nicias s'étant levé, dit que, puisque la chose lui paraissait si facile, il lui cédait le commandement, et le peuple, qui n'était pas fâché de voir sa jactance punie, appuya la proposition de Nicias, dans l'espérance que Cléon échouerait dans cette entreprise. Il fut donc obligé d'accepter, et, ayant pris avec lui Démosthènes, dont il connaissait le génie actif et entreprenant, il partit pour Pylos avec quelques troupes. Les Athéniens n'avaient pas encore osé débarquer dans l'île pour attaquer les Spartiates; ce fut la première chose que fit Démosthènes, et, les ayant accablés de traits, il les força à se rendre prisonniers. Cléon ne manqua pas de s'attribuer tout l'honneur de cette action, et se crut dès-lors un grand général. En conséquence, il se fit donner quelque temps après (l'an 423 av. J.-C.) le commandement des troupes que les Athéniens envoyèrent dans la Chalcidique de Thrace pour faire la guerre à Brasidas, général lacédémonien. Il eut d'abord quelques succès; mais, ayant appris que Brasidas était vers Amphipolis, il eut la témérité d'aller le chercher, fut complètement battu, et perdit la vie dans le combat. La victoire coûta cependant cher aux Lacédémoniens; car Brasidas, leur général, fut aussi tué. Telle fut la fin de ce démagogue célèbre, qui avait sans doute quelques talents, mais qui en fit un usage bien fatal à sa patrie, en éloignant par ses calomnies les gens honnêtes du gouvernement. On a de la peine à concevoir comment il put prendre de l'ascendant sur les Athéniens qui ne l'estimaient point. Ils connaissaient en effet ses concussions; car ils le laissèrent condamner par les chevaliers à une amende de cinq talents, pour s'être laissé gagner par les présents de quel-

ques îles, et avoir fait diminuer leurs contributions. Ils virent aussi avec plaisir le poète Aristophane le poursuivre à outrance et le livrer au ridicule dans plusieurs de ses comédies. Cléon, de son côté, ne se gênait point avec le peuple. L'ayant convoqué pour lui faire une proposition très importante, il se fit attendre long-temps, et, étant arrivé à la fin couronné de fleurs, il pria de remettre l'assemblée à un autre jour, parce qu'il avait offert un sacrifice et avait ses amis à dîner. Les Athéniens se contentèrent de rire, et se séparèrent sans murmurer. Son influence était donc uniquement fondée sur cette basse jalousie dont le peuple d'Athènes était animé contre tous ceux qui se faisaient distinguer par leur naissance, leurs richesses ou leurs talents. Il n'y avait que des gens méprisables qui pussent se charger du rôle de les tourmenter, et, dès qu'il s'en présentait, les Athéniens ne manquaient pas de les accueillir avec empressement. Cléon, d'ailleurs, avait porté le salaire des juges à trois oboles, au lieu de deux, ce qui lui avait fait beaucoup de partisans, les fonctions judiciaires étant abandonnées à la dernière classe du peuple. Il laissa un fils nommé *Cléomédon*, dont il est question dans le plaidoyer de Démosthènes pour Bœotus. Thucydide traite Cléon avec sévérité; mais cet historien était du parti opposé à celui de ce démagogue qui paraît avoir beaucoup contribué à son exil. C—R.

CLÉON, sculpteur grec, né à Sicyone, fut élève d'Antiphanes d'Argos, dont Pausanias cite plusieurs ouvrages remarquables, et qui s'était formé par les leçons de Périclète, l'un des disciples de Polyclète. Cléon florissait dans la 98e. olympiade (388 ans av. J.-C.). Ce fut à cette époque qu'il fit pour les Éléens deux des six statues de Jupiter, en bronze, que l'on éleva aux dépens des premiers athlètes qui introduisirent la fraude dans les jeux olympiques, en corrompant leurs adversaires à prix d'argent. Sur l'une de ces statues, on lisait une inscription qui avertissait que les palmes olympiques étaient le prix de la force et de la légèreté des pieds; et sur l'autre, une inscription semblable menaçait de la vengeance de Jupiter les athlètes qui oseraient violer les lois des jeux. On voyait encore à Élis, de la main du même artiste, les statues de plusieurs Grecs couronnés dans ces jeux, et une Vénus d'airain, ayant à ses pieds un enfant de bronze doré; l'enfant était de Boëthus de Carthage, qui fut encore très habile ciseleur. Pline parle d'une statue d'*Admète* comme du chef-d'œuvre de Cléon. Il excellait aussi à représenter les vieillards et les philosophes. L—S—E.

CLÉONICE. *Voy.* PAUSANIAS, roi de Sparte.

CLÉONYME, second fils de Cléomènes II, roi de Sparte, voulut, après la mort de son père, l'an 309 av. J.-C., disputer le trône à Aréus; mais ses prétentions furent rejetées par le sénat. Quelques années après, les Tarentins étant en guerre avec les Lucaniens et les Romains, le demandèrent pour général aux Lacédémoniens, qui le leur accordèrent. Il passa donc en Italie avec cinq mille hommes qu'il avait rassemblés dans le Péloponnèse, et les Grecs de l'Italie s'étant pour la plupart réunis à lui, il se trouva bientôt à la tête de forces considérables. Les Lucaniens effrayés demandèrent la paix, et il la leur accorda; mais, au lieu de profiter de ses avantages pour pousser avec vigueur la guerre contre les Romains, il ne

songea qu'à asservir les peuples qui l'avaient appelé à leur secours. Ayant quitté le vêtement spartiate pour prendre la pourpre, il s'abandonna au luxe et à la débauche, et se conduisit comme un tyran. Cassandre et Démétrius-Poliorcètes se disputaient alors l'empire de la Grèce; Cléonyme éleva aussi ses prétentions jusque-là, et s'empara de l'île de Corcyre, qui devait lui servir de place d'armes pour cette guerre. Ayant appris que les Tarentins et les autres peuples de la Grande Grèce avaient profité de son absence pour secouer le joug, il retourna en Italie, l'an 303 av. J.-C. Il prit d'abord Thurium, ville alliée des Romains; mais, ayant été défait par le consul Æmilius, il se rembarqua. Parvenu au fond du golfe Adriatique, il envoya par la Brenta quelques troupes sur des bateaux, pour piller l'intérieur du pays; elles furent taillées en pièces par les habitants de Padoue et des environs, qui vinrent l'attaquer ensuite et détruisirent une grande partie de son escadre. Il ne parvint pas sans peine à s'échapper, et, ne pouvant plus se maintenir à Corcyre, il retourna dans la Laconie. On l'envoya, quelque temps après, au secours des Thébains, qui venaient de se révolter contre Démétrius. Il entra dans leur ville avec son armée; mais, ayant appris que Démétrius approchait, il n'osa pas l'attendre, et emmena ses troupes. Parvenu à un âge très avancé, il épousa Chélidonis, jeune princesse du sang royal, qui l'abandonna bientôt pour le jeune Acrotatus, fils d'Aréus. Il en conçut une telle jalousie, que, ne pouvant se venger autrement, il alla trouver Pyrrhus, roi d'Épire, et lui proposa la conquête de la Laconie. Ce prince adopta ce projet avec empressement, et s'avança jusqu'à Sparte, qu'il fut sur le point de prendre; mais, ayant été arrêté par la nuit, il éprouva le lendemain une telle résistance, qu'il fut obligé de se retirer. Cette résistance fut surtout dirigée par Acrotatus, qu'animait le danger de Chélidonis. Cette femme, craignant de tomber dans les mains de son époux, était préparée à s'étrangler si la ville eût été prise. On ignore ce que devint Cléonyme: on sait seulement que Léonidas, son fils, fut dans la suite roi de Sparte.

C—R.

CLÉOPATRE, nièce d'Attale, l'un des principaux Macédoniens, inspira de l'amour à Philippe, roi de Macédoine, qui l'épousa, quoique déjà marié à Olympias et à plusieurs autres femmes. Ce mariage occasionna beaucoup de troubles dans sa famille. Olympias, offensée de l'insolence de cette nouvelle épouse et de celle de son oncle, se retira en Épire, et Alexandre quitta également la cour de son père. Après la mort de Philippe, Attale fit quelques tentatives pour faire donner le trône au fils que ce prince avait eu de Cléopâtre, mais il ne réussit pas, et Alexandre, ayant découvert ses intrigues, le fit mourir. Olympias, pendant qu'Alexandre était en Asie, fit périr Cléopâtre et son fils de la manière la plus cruelle; elle fit, en effet, griller celui-ci en présence de sa mère, qu'elle força ensuite à s'étrangler.

C—R.

CLÉOPATRE, fille de Philippe, roi de Macédoine, et d'Olympias, épousa, l'an 337 av. J.-C., Alexandre, roi d'Épire, son oncle maternel, et Philippe fut assassiné durant les fêtes qui suivirent ce mariage. Son époux ayant été tué en Italie, elle passa en Asie pour se rendre vers son frère. Après sa mort, elle resta à Sardes, où elle jouissait d'une grande considération, et elle vit les princi-

généraux d'Alexandre solliciter
eur de devenir son époux, dans
ance d'acquérir par ce mariage
oits au trône, auquel ils pré-
ent tous. Elle paraissait disposée
érer Perdiccas. Ce général ayant
é en Égypte, Eumène s'appuya
édit de Cléopâtre pour conte-
ns le devoir l'armée dont Per-
lui avait confié le commande-
Antigone, ayant appris qu'elle
it passer en Égypte pour épouser
née, fils de Lagus, la fit as-
er par quelques-unes de ses
es, dans la crainte que ce ma-
ne rendît Ptolémée trop puis-
Il fit ensuite mourir celles qui
it trempé dans cet assassinat,
qu'on ne crût pas qu'il y avait
é les mains, et fit faire des fu-
les magnifiques à Cléopâtre. Elle
ut l'an 308 av. J.-C. C—R.

ÉOPATRE, fille d'Antiochus-
and, roi de Syrie, n'était pas
e nubile lorsqu'elle fut promise
ne Ptolémée Épiphanes, qui ré-
en Égypte, sous la tutelle des
ins. Le roi de Syrie n'avait re-
hé cette alliance qu'afin d'avoir
la suite un prétexte pour s'em-
du trône d'Égypte; mais Cléo-
, loin de seconder les vues am-
ses de son père, resta constam-
attachée à son devoir et aux
its de son époux. Chargée, après
rt d'Épiphanes, de la tutelle de
métor, son fils, elle gouverna
yaume avec autant d'équité que
udence, et mourut regrettée des
tiens, dont elle avait gagné l'af-
n. Il paraît que c'est depuis cette
que la plupart des princesses
pte ont porté le nom de *Cléo-*
, comme les princes portaient
de *Ptolémée*, et, dans ce cas,
rait une preuve de vénération
sa mémoire. Pourquoi les autres
Cléopâtre ne furent-elles pas héritières de ses vertus comme de son nom? Ses fils, Ptolémée-Philométor et Ptolémée-Physcon (Évergète II), régnèrent tous les deux en Égypte. Sa fille Cléopâtre épousa successivement ses deux frères. T—N.

CLÉOPATRE, fille de la précédente et de Ptolémée Épiphanes, épousa son frère Ptolémée Philométor, dont elle eut un fils. Ce prince, encore enfant à la mort de son père, devait lui succéder au trône d'Égypte; mais Physcon, frère de Philométor et de Cléopâtre elle-même, s'étant emparé de la couronne, il se forma à la cour deux partis puissants, dont l'un soutenait les prétentions de Cléopâtre pour son fils, et l'autre celles de Physcon. Un ambassadeur romain qui se trouvait alors à Alexandrie, obtint par sa médiation que Cléopâtre épouserait Physcon, et que le fils qu'elle avait eu de Philométor serait regardé comme l'héritier du trône. Malgré ce traité, le nouveau roi fit assassiner le jeune prince sur le sein de sa mère le jour même de ses noces. Cléopâtre eut de ce second mari un fils qu'on nomma *Memphytis*, et elle fut répudiée bientôt après, pour voir sa propre fille lui succéder comme reine d'Égypte et comme épouse de Physcon. Celui-ci, ayant excité par sa conduite un soulèvement général en Égypte, fut forcé de s'enfuir en Chypre avec Memphytis et sa seconde femme. Les Alexandrins donnèrent alors le gouvernement à cette Cléopâtre répudiée. Le cruel Physcon se vengea sur son fils de cette préférence. L'ayant fait mourir, il fit partager son corps en plusieurs morceaux et l'envoya à Cléopâtre, qui reçut cet horrible présent au milieu des fêtes qu'on célébrait pour le jour de sa naissance. L'indignation qu'inspira un

si grand crime augmenta le crédit de Cléopâtre : tous les Alexandrins lui offrirent leurs bras et coururent aux armes ; Physcon, de son côté, se hâta de lever une nombreuse armée. Il se donna une bataille sanglante sur les frontières de l'Égypte, mais la cause du crime triompha. Les troupes de Cléopâtre furent taillées en pièces. Cette reine eut alors recours à Démétrius, roi de Syrie, son gendre, à qui elle promettait la couronne d'Égypte. Dans l'espoir de régner à Alexandrie, ce prince se mit en marche avec des forces considérables ; mais étant arrivé à Péluse, il apprit la révolte de ses sujets, et fut obligé de rentrer en Syrie pour soumettre les rebelles. Cléopâtre, ainsi abandonnée, se réfugia avec ses trésors auprès de la reine de Syrie, sa fille, qui lui donna un asyle à Ptolémaïs, où elle résidait alors. Cette princesse n'eut de Ptolémée Physcon qu'un fils, nommé *Memphytis*, dont nous avons parlé. Elle avait eu de Philométor un prince, assassiné par Physcon, et deux filles qui portèrent le nom de *Cléopâtre*. T—N.

CLÉOPATRE, reine de Syrie, était fille de la précédente et de Ptolémée Philométor. Moins connue peut-être que la dernière reine d'Égypte, qui porta le même nom, elle l'égala par son ambition, et la surpassa par ses crimes. Successivement épouse de trois rois, mère de quatre princes qui tous ont régné, la reine de Syrie a plusieurs fois ensanglanté un trône où l'avait placée la politique de son père. Tel était à cette époque l'état d'anarchie et de révolte où se trouvait la Syrie, que Cléopâtre vit la couronne devenir alternativement le partage de princes légitimes ou la proie d'usurpateurs, contre lesquels elle eut souvent à défendre sa vie et ses droits. Alexandre Bala, homme d'une naissance obscure, mais qui se faisait passer pour fils d'Antiochus IV, s'étant révolté contre Démétrius Soter, s'empara de la Syrie avec l'agrément des Romains. Ptolémée Philométor, qui avait soutenu cette usurpation, lui donna sa fille Cléopâtre (vers l'an 149 avant J.-C.). On célébra ce mariage à Ptolémaïs avec une grande pompe, et, pour en augmenter l'éclat, Alexandre y invita le souverain sacrificateur des Juifs. Quelques années après, Philométor, mécontent de son gendre, feignit de vouloir le secourir contre Démétrius Nicator, qui avait pris les armes pour se ressaisir du trône de son père. Il entra en Syrie, enleva Cléopâtre à son mari, et lui fit épouser Démétrius, qui, après la défaite d'Alexandre, resta maître de tout le royaume; mais loin de profiter de l'exemple de son père, ce nouveau roi se rendit odieux à ses sujets. L'on vit alors paraître un nouvel usurpateur, nommé *Tryphon*, qui, s'étant emparé d'une partie de la Syrie, plaça d'abord la couronne sur la tête d'Antiochus Dionysius, fils d'Alexandre Bala et de Cléopâtre, gouverna quelque temps au nom du jeune prince, et bientôt après se débarrassa de lui pour régner seul à sa place. Démétrius fut alors fait prisonnier par les Parthes, auxquels il avait déclaré la guerre, et presque tous ses états passèrent sous la domination du tyran. Quelques villes néanmoins restèrent fidèles à Cléopâtre, qui se retira à Séleucie avec ses deux fils. Comme elle avait tout à redouter d'un homme tel que Tryphon, et qu'elle voulait se maintenir sur le trône, seul objet de son ambition, elle s'adressa à Antiochus Sidètes, frère de Démétrius, et elle en fit son troisième mari. Ce prince, qui vivait paisiblement à Rhodes, ayant levé une armée d'auxiliaires, joignit ses troupes à celles

éopâtre, et Tryphon ne tarda être vaincu. Après avoir remis son obéissance toutes les villes es, Antiochus prépara contre les es une expédition dont les com- ements furent si heureux, que nemis, pour embarrasser le vain- , rendirent la liberté à Démé- qui revint dans ses états. Cléo- fut peu satisfaite de ce retour évu; aussi jalouse qu'ambitieuse, 'avait pas appris sans indigna- que son mari, dans sa captivité, devenu l'époux de Rodogune, du roi des Parthes. Ce fut peut- e sentiment de cette infidélité qui termina à épouser Sidètes, et qui lore par la suite tant de projets ngeance. Les Syriens s'étant de eau révoltés contre Démétrius, mée Physcon, qui avait à se plain- le ce prince, soutint contre lui posteur, nommé *Alexandre Zé-* Démétrius, abandonné de ses su- voulut se rendre à Ptolémaïs où urait Cléopâtre; mais elle lui fit er les portes de la ville. Ce prince éfugia à Tyr, où il fut assassiné es ordres de sa femme. Une par- ı royaume fut alors soumise à Zé- , et l'autre à Cléopâtre. Lorsque ıcus, fils aîné de cette reine et de étrius, eut atteint sa vingtième e, il prit le titre de roi sans la con- r. Cléopâtre en fut très choquée; nant que Séleucus ne voulût our venger la mort de son père, 'invita à un entretien particulier, tte mère dénaturée eut le courage are de poignarder elle-même son Un crime aussi atroce dut néces- ment révolter les Syriens; mais pâtre fit venir d'Athènes son se- l fils Antiochus Grypus, et le pro- ıa roi de Syrie. Il n'en avait que re, étant trop jeune pour régner. pâtre tint seule, pendant quelques années, les rênes du gouvernement; elle laissa à Antiochus le soin de combattre Alexandre Zébina, qui fut vaincu et mis à mort. Antiochus demeura donc seul possesseur d'un royaume disputé par tant de concurrents; il ne lui resta pour ennemi que sa mère. Cette femme audacieuse, voyant que le pouvoir allait échapper de ses mains, forme le projet de transporter la couronne de Syrie sur la tête d'un jeune fils qu'elle avait eu d'Antiochus Sidètes, afin de conserver l'autorité souveraine pendant la minorité de ce prince. Elle prépare pour le roi un breuvage empoisonné, qu'elle lui offre au retour d'un exercice. Grypus, prévenu du projet de sa mère, l'engage, comme par déférence, à prendre elle-même ce breuvage, et comme elle s'en défendait, il lui déclare qu'il est instruit de ses projets, et que le seul moyen de se justifier est de boire dans la coupe qu'elle lui présente. Cléopâtre se voyant découverte, avala le poison, et expira bientôt après (vers l'an 121 avant J.-C.). Ainsi périt cette femme criminelle, à qui la Syrie dut une partie de ses malheurs pendant trente ans. Le génie de Corneille s'est emparé de ce sujet dans la belle tragédie de *Rodogune;* mais l'idée de rendre Cléopâtre l'arbitre de la destinée de ses fils et de leurs droits à la couronne a été puisée dans l'histoire d'une autre Cléopâtre, femme de Ptolémée Physcon, roi d'Egypte. Au défaut des historiens, les médailles que nous avons de cette princesse attesteraient seules tout le pouvoir dont elle jouit sous le règne d'Antiochus, son fils. On y trouve son portrait accollé à celui de ce prince; la tête de Cléopâtre est au premier rang, son nom s'y trouve sur la première ligne, avant celui d'Antiochus, et elle y prend quelquefois le titre de déesse. C'est la seule

reine de Syrie dont les médailles nous offrent le portrait. Cléopâtre eut d'Alexandre Bala, Antiochus VI Dionysius; de Démétrius Nicator, Séleucus et Antiochus VIII Grypus; d'Antiochus Sidètes, Antiochus IX Cyzicénus, qui disputa le trône à son frère.

T—N.

CLÉOPATRE, sœur de la précédente, fut la seconde femme de Ptolémée Physcon, qui avait épousé en premières noces une autre Cléopâtre, sa propre sœur, veuve de Ptolémée Philométor, et mère de celle-ci. Pendant la vie de son mari, elle suivit sa bonne et sa mauvaise fortune. Ce prince, en mourant, lui laissa la faculté d'appeler au trône d'Egypte celui de ses deux fils qu'elle préférerait pour régner avec elle. La couronne appartenait à Ptolémée Lathyre, qui était l'aîné; mais elle choisit Ptolémée Alexandre, dont le caractère plus faible lui laissait l'espérance de régner seule sous son nom. Les habitans d'Alexandrie, mécontents de cette injustice, contraignirent Cléopâtre à rappeler Lathyre. Cette reine exigea, avant tout, qu'il répudiât Cléopâtre, sa sœur, qu'il aimait tendrement, et lui fit épouser Séléné, sa troisième sœur. Constamment occupée du soin d'affermir son pouvoir, et peu satisfaite de partager l'autorité avec Lathyre, elle prépara en secret les moyens de le chasser du trône. Elle donna d'abord le royaume de Chypre à Alexandre, afin de le mettre en état de la seconder; elle excita un soulèvement parmi le peuple, en faisant croire que Lathyre avait attenté à ses jours. Ce prince fut obligé de se sauver précipitamment, et Cléopâtre fit proclamer Alexandre roi d'Egypte. Non contente d'avoir ôté la couronne à Lathyre, elle lui enleva encore Séléné, sa femme, dont il avait eu des enfants (*Voy.* SÉLÉNÉ). Lathyre prit posses-

sion de l'île de Chypre, abandon
son frère, et reparut bientôt apr
des forces considérables, en P
et en Judée, où il soutint pl
combats contre les troupes de s
Il se flattait qu'une seconde rév
le mettrait à même de rentrer en
te; mais Cléopâtre sut y mainte
pouvoir, jusqu'à ce qu'Alexan
rité de n'être pas traité en roi
prenant que sa mère conspirait
lui, la prévint et la fit mouri
les filles de Philométor, d
toutes deux d'une égale ambiti
tes deux coupables des mêmes
périrent par la main de leurs fil
sur le trône de Syrie ; l'au
celui d'Egypte. Outre les deux
dont nous venons de parler, Cl
eut trois filles, Cléopâtre, Cl
Tryphène et Cléopâtre Séléné.
tribue à leur mère des médaill
lesquelles on a cru reconnai
traits dans la tête allégorique d'
drie coiffée d'une peau d'élé

T

CLÉOPATRE, fille aînée d
mée Physcon et de la précéde
d'abord mariée à Lathyre, so
répudiée par lui et malgré lui
l'article précédent), et don
suite en mariage à Antiochus
zique, parce que ce mariage
l'ambition de sa mère. Elle fu
sinée par les ordres de Tryp
sœur (*Voy.* CLÉOPATRE TRYP
Elle eut un fils qui régna en Sy
le nom d'*Antiochus Eusèbes*
pator. T

CLÉOPATRE TRYPHÈN
de la précédente, épousa A
Grypus, lorsque ce prince s
de la Syrie sur l'usurpateur Al
Zébina. Cette princesse, élev
cole du crime, fut témoin des q
de son mari avec Antiochus
que, son frère, qui voulait lui

une portion de ses états. La femme de ce dernier ayant été faite prisonnière à Antioche, où elle fut surprise par les troupes de Grypus, Triphène la fit cruellement assassiner dans le temple même où elle s'était réfugiée, malgré les représentations et les vives instances de Grypus; mais elle éprouva peu de temps après le même sort. Antiochus vengea sur elle la mort de son épouse, après une bataille qu'il gagna sur son frère. Triphène fut mère de cinq princes qui disputèrent long-temps à Antiochus Eusèbes le royaume de Syrie, Séleucus VI, Antiochus XI, Philippe, Démétrius III, Antiochus XII. Nous avons des médailles de tous ces princes. T—N.

CLÉOPATRE SÉLÉNÉ (*Lune*), sœur de la précédente, fut d'abord mariée à Ptolémée Lathyre, son frère. Lorsque Cléopâtre, leur mère, chassa ce prince de l'Egypte, elle ne permit pas que Séléné suivît son mari. Quelques années après, elle la fit monter sur le trône de Syrie, en la mariant à Antiochus Grypus qu'elle voulait attirer dans ses intérêts. Après la mort de ce prince, la Syrie fut en proie à des guerres sans cesse renaissantes. Les cinq fils qu'Antiochus Grypus avait eus de Tryphène luttèrent long-temps contre leur oncle Antiochus de Cyzique et son fils Eusèbes. Au milieu de tous ces désordres, Séléné, qui avait conservé une partie de la Syrie, donna sa main à ce dernier. Appien prétend qu'elle avait été auparavant mariée à Antiochus de Cyzique lui-même. Enfin les Syriens, fatigués des crimes des Séleucides, se donnèrent à un roi étranger, et choisirent pour souverain Tigrane, roi d'Arménie. Séléné se maintint cependant à Ptolémaïs, où elle fit élever ses deux fils, Antiochus l'Asiatique, le dernier des Séleucides qui régna quelques instants sur la Syrie, et Séleucus Cybiosactes. Tigrane, s'étant ensuite emparé du reste de ses états et de sa personne, la fit cruellement massacrer dans la forteresse de Séleucie. On a des médailles de Seléné avec sa tête; elles ont été frappées en Egypte pendant qu'elle était mariée à Lathyre, dont elle eut une fille, nommée *Cléopâtre Bérénice*, qui régna en Egypte (*Voy.* BÉRÉNICE). T—N.

CLÉOPATRE, reine d'Égypte, était fille de Ptolémée XI (Aulète). Le testament de son père la laissa, à l'âge de dix-sept ans, héritière du trône avec son frère Ptolémée XII, que, suivant la coutume d'Egypte, elle devait épouser. Plus âgée que lui, elle crut pouvoir tenir seule les rênes du gouvernement; mais le jeune roi, excité par ses courtisans, voulut exclure Cléopâtre du trône, et cette princesse fut obligée de se retirer en Syrie, où elle leva une armée pour marcher contre son frère. C'est vers ce temps que ce même Ptolémée fit périr Pompée, et César, quelque satisfait qu'il fût d'être délivré d'un si puissant adversaire, conçut une haine et un mépris profond pour ce prince. César avait des vertus et des passions qui l'emportaient sur ses propres intérêts, et c'est plutôt par le génie que par le calcul qu'il réussissait en toutes choses. Ptolémée Aulète avait nommé le peuple romain tuteur de ses enfants; César prétendit en exercer tous les droits en sa qualité de dictateur, et se déclara le juge des différents qui existaient entre Ptolémée et Cléopâtre. Cette princesse se hâta d'envoyer quelqu'un à Alexandrie pour la défendre; mais César lui fit dire de revenir elle-même sans délai. Comme elle craignait d'être reconnue en entrant dans la ville, elle pria Apollodore, celui de ses amis en qui elle avait le plus de confiance, de l'envelopper dans un tapis, et de la transporter ainsi

nie, il le présenta enchaîné à Cléopâtre, assise sur un tribunal comme un magistrat romain. C'est à cette occasion qu'il donna au peuple d'Alexandrie un repas dans le Gymnase, où il avait fait dresser plusieurs trônes d'or, deux plus élevés pour Cléopâtre et pour lui, les autres pour ses enfants. Il y fit proclamer Césarion roi d'Égypte et de Chypre avec sa mère, et, disposant même des royaumes qu'il devait conquérir, il désigna les états qu'il remettait aux enfants qu'il avait eus de la reine. Comme elle se piquait de protéger les savants, il fit apporter à Alexandrie la riche bibliothèque qu'Eumène avait fondée à Pergame, composée de deux cent mille volumes. Toutes ces dispositions d'Antoine, ainsi que sa conduite, lui attirèrent beaucoup d'ennemis à Rome. Auguste surtout, irrité de l'appui que prêtait Cléopâtre au parti de son rival, fit décider la guerre contre elle dans l'assemblée du peuple. Ainsi, le nom d'une femme retentissait dans le vaste empire des Romains. Tout annonçait une guerre civile, Antoine s'y prépara, assembla une armée, et quitta l'Égypte. Cléopâtre le suivit en Grece. Athènes décerna les plus grands honneurs à cette princesse, et Antoine se plut à paraître devant elle comme citoyen de cette ville, pour lui porter le tribut des hommages de ses habitants. Horace appelle Cléopâtre *un fatal prodige*. Son ascendant sur Antoine était absolu, et même elle s'en servit pour satisfaire ses passions haineuses, en faisant perir, à Ephèse, sa sœur Arsinoé dont elle était jalouse. Cependant Antoine ne voulut jamais l'épouser, soit qu'il ne pût se résoudre à sacrifier sa femme Octavie, ange médiateur entre Octave et lui, soit qu'il ne voulût point encourir l'animadversion des Romains, qui ne pouvaient souffrir qu'un de leurs concitoyens épousât une étrangère. On a même des lettres d'Antoine, dans lesquelles il parle légèrement de sa liaison avec Cléopâtre, croyant dissimuler ainsi par une feinte insouciance le pouvoir qu'elle exerçait réellement sur lui. Enfin arriva le jour où ce funeste pouvoir devait se manifester. A la bataille d'Actium, entre Marc-Antoine et César-Octave, lorsque, suivant l'expression de Properce, « les » forces du monde luttèrent ensem- » ble, » Cléopâtre, accoutumée à la mollesse de l'Orient, ne savait plus braver les périls, bien qu'elle eût encore l'énergie nécessaire pour se donner la mort; l'effroi s'empara de son ame au milieu du combat. Elle fit revirer de bord son vaisseau, et les soixante galères égyptiennes, placées dans les rangs, imitèrent le mouvement de la sienne. A cette vue, Antoine troublé ne put s'empêcher de suivre Cléopâtre et de monter sur le vaisseau qui l'emmenait; mais, à peine y fut-il, qu'accablé de honte et de regrets, il se plaça près du gouvernail, la tête dans sa main, et fut trois jours sans vouloir parler à celle pour laquelle il avait tout sacrifié. Mais, à peine arrivé à Alexandrie, il se plongea de nouveau dans les délices que Cléopâtre ne cessait de préparer pour lui. On les appelait, eux et leurs amis, *la bande de la vie inimitable;* mais ils changèrent ce nom contre un mot grec qui signifie, *ceux qui sont résolus à mourir ensemble*. Cléopâtre jugeait très bien la situation d'Antoine, et les succès toujours croissants d'Octave ne lui permettaient aucune illusion sur l'avenir. Ainsi donc, tandis qu'elle passait sa vie dans les festins, et qu'elle prodiguait à Marc-Antoine tous les plaisirs du luxe et des beaux-arts, elle faisait essayer sur

[illegible]

[illegible]

[illegible]

songea qu'à asservir les peuples qui l'avaient appelé à leur secours. Ayant quitté le vêtement spartiate pour prendre la pourpre, il s'abandonna au luxe et à la débauche, et se conduisit comme un tyran. Cassandre et Démétrius-Poliorcètes se disputaient alors l'empire de la Grèce; Cléonyme éleva aussi ses prétentions jusque-là, et s'empara de l'île de Corcyre, qui devait lui servir de place d'armes pour cette guerre. Ayant appris que les Tarentins et les autres peuples de la Grande Grèce avaient profité de son absence pour secouer le joug, il retourna en Italie, l'an 303 av. J.-C. Il prit d'abord Thurium, ville alliée des Romains; mais, ayant été défait par le consul Æmilius, il se rembarqua. Parvenu au fond du golfe Adriatique, il envoya par la Brenta quelques troupes sur des bateaux, pour piller l'intérieur du pays; elles furent taillées en pièces par les habitants de Padoue et des environs, qui vinrent l'attaquer ensuite et détruisirent une grande partie de son escadre. Il ne parvint pas sans peine à s'échapper, et, ne pouvant plus se maintenir à Corcyre, il retourna dans la Laconie. On l'envoya, quelque temps après, au secours des Thébains, qui venaient de se révolter contre Démétrius. Il entra dans leur ville avec son armée; mais, ayant appris que Démétrius approchait, il n'osa pas l'attendre, et emmena ses troupes. Parvenu à un âge très avancé, il épousa Chélidonis, jeune princesse du sang royal, qui l'abandonna bientôt pour le jeune Acrotatus, fils d'Aréus. Il en conçut une telle jalousie, que, ne pouvant se venger autrement, il alla trouver Pyrrhus, roi d'Épire, et lui proposa la conquête de la Laconie. Ce prince adopta ce projet avec empressement, et s'avança jusqu'à Sparte, qu'il fut sur le point de prendre; mais, ayant été arrêté par la nuit, il éprouva le lendemain une telle résistance, qu'il fut obligé de se retirer. Cette résistance fut surtout dirigée par Acrotatus, qu'animait le danger de Chélidonis. Cette femme, craignant de tomber dans les mains de son époux, était préparée à s'étrangler si la ville eût été prise. On ignore ce que devint Cléonyme: on sait seulement que Léonidas, son fils, fut dans la suite roi de Sparte.

C—R.

CLÉOPATRE, nièce d'Attale, l'un des principaux Macédoniens, inspira de l'amour à Philippe, roi de Macédoine, qui l'épousa, quoique déjà marié à Olympias et à plusieurs autres femmes. Ce mariage occasionna beaucoup de troubles dans sa famille. Olympias, offensée de l'insolence de cette nouvelle épouse et de celle de son oncle, se retira en Épire, et Alexandre quitta également la cour de son père. Après la mort de Philippe, Attale fit quelques tentatives pour faire donner le trône au fils que ce prince avait eu de Cléopâtre, mais il ne réussit pas, et Alexandre, ayant découvert ses intrigues, le fit mourir. Olympias, pendant qu'Alexandre était en Asie, fit périr Cléopâtre et son fils de la manière la plus cruelle; elle fit, en effet, griller celui-ci en présence de sa mère, qu'elle força ensuite à s'étrangler.

C—R.

CLÉOPATRE, fille de Philippe, roi de Macédoine, et d'Olympias, épousa, l'an 337 av. J.-C., Alexandre, roi d'Épire, son oncle maternel, et Philippe fut assassiné durant les fêtes qui suivirent ce mariage. Son époux ayant été tué en Italie, elle passa en Asie pour se rendre vers son frère. Après sa mort, elle resta à Sardes, où elle jouissait d'une grande considération, et elle vit les princi-

énéraux d'Alexandre solliciter ur de devenir son époux, dans nce d'acquérir par ce mariage its au trône, auquel ils pré- nt tous. Elle paraissait disposée rer Perdiccas. Ce général ayant en Égypte, Eumène s'appuya lit de Cléopâtre pour conte- is le devoir l'armée dont Per- lui avait confié le commande- Antigone, ayant appris qu'elle passer en Égypte pour épouser ée, fils de Lagus, la fit as- r par quelques-unes de ses s, dans la crainte que ce ma- ie rendît Ptolémée trop puis- l fit ensuite mourir celles qui trempé dans cet assassinat, u'on ne crût pas qu'il y avait les mains, et fit faire des fu- s magnifiques à Cléopâtre. Elle t l'an 308 av. J.-C. C—R.

OPATRE, fille d'Antiochus- id, roi de Syrie, n'était pas nubile lorsqu'elle fut promise e Ptolémée Épiphanes, qui ré- n Égypte, sous la tutelle des ns. Le roi de Syrie n'avait re- é cette alliance qu'afin d'avoir suite un prétexte pour s'em- lu trône d'Égypte; mais Cléo- loin de seconder les vues am- es de son père, resta constam- attachée à son devoir et aux s de son époux. Chargée, après t d'Épiphanes, de la tutelle de iétor, son fils, elle gouverna ume avec autant d'équité que dence, et mourut regrettée des ens, dont elle avait gagné l'af- . Il paraît que c'est depuis cette que la plupart des princesses ite ont porté le nom de *Cléo-* comme les princes portaient e *Ptolémée*, et, dans ce cas, ait une preuve de vénération a mémoire. Pourquoi les autres Cléopâtre ne furent-elles pas héritières de ses vertus comme de son nom? Ses fils, Ptolémée-Philométor et Ptolémée-Physcon (Évergète II), régnèrent tous les deux en Égypte. Sa fille Cléopâtre épousa successivement ses deux frères. T—N.

CLÉOPATRE, fille de la précédente et de Ptolémée Épiphanes, épousa son frère Ptolémée Philométor, dont elle eut un fils. Ce prince, encore enfant à la mort de son père, devait lui succéder au trône d'Égypte; mais Physcon, frère de Philométor et de Cléopâtre elle-même, s'étant emparé de la couronne, il se forma à la cour deux partis puissants, dont l'un soutenait les prétentions de Cléopâtre pour son fils, et l'autre celles de Physcon. Un ambassadeur romain qui se trouvait alors à Alexandrie, obtint par sa médiation que Cléopâtre épouserait Physcon, et que le fils qu'elle avait eu de Philométor serait regardé comme l'héritier du trône. Malgré ce traité, le nouveau roi fit assassiner le jeune prince sur le sein de sa mère le jour même de ses noces. Cléopâtre eut de ce second mari un fils qu'on nomma *Memphytis*, et elle fut répudiée bientôt après, pour voir sa propre fille lui succéder comme reine d'Égypte et comme épouse de Physcon. Celui-ci, ayant excité par sa conduite un soulèvement général en Égypte, fut forcé de s'enfuir en Chypre avec Memphytis et sa seconde femme. Les Alexandrins donnèrent alors le gouvernement à cette Cléopâtre répudiée. Le cruel Physcon se vengea sur son fils de cette préférence. L'ayant fait mourir, il fit partager son corps en plusieurs morceaux et l'envoya à Cléopâtre, qui reçut cet horrible présent au milieu des fêtes qu'on célébrait pour le jour de sa naissance. L'indignation qu'inspira un

si grand crime augmenta le crédit de Cléopâtre : tous les Alexandrins lui offrirent leurs bras et coururent aux armes ; Physcon, de son côté, se hâta de lever une nombreuse armée. Il se donna une bataille sanglante sur les frontières de l'Égypte, mais la cause du crime triompha. Les troupes de Cléopâtre furent taillées en pièces. Cette reine eut alors recours à Démétrius, roi de Syrie, son gendre, à qui elle promettait la couronne d'Égypte. Dans l'espoir de régner à Alexandrie, ce prince se mit en marche avec des forces considérables ; mais étant arrivé à Péluse, il apprit la révolte de ses sujets, et fut obligé de rentrer en Syrie pour soumettre les rebelles. Cléopâtre, ainsi abandonnée, se réfugia avec ses trésors auprès de la reine de Syrie, sa fille, qui lui donna un asyle à Ptolémaïs, où elle résidait alors. Cette princesse n'eut de Ptolémée Physcon qu'un fils, nommé *Memphytis*, dont nous avons parlé. Elle avait eu de Philométor un prince, assassiné par Physcon, et deux filles qui portèrent le nom de *Cléopâtre*. T—N.

CLÉOPATRE, reine de Syrie, était fille de la précédente et de Ptolémée Philométor. Moins connue peut-être que la dernière reine d'Égypte, qui porta le même nom, elle l'égala par son ambition, et la surpassa par ses crimes. Successivement épouse de trois rois, mère de quatre princes qui tous ont régné, la reine de Syrie a plusieurs fois ensanglanté un trône où l'avait placée la politique de son père. Tel était à cette époque l'état d'anarchie et de révolte où se trouvait la Syrie, que Cléopâtre vit la couronne devenir alternativement le partage de princes légitimes ou la proie d'usurpateurs, contre lesquels elle eut souvent à défendre sa vie et ses droits. Alexandre Bala, homme d'une naissance obscu qui se faisait passer pour fils c chus IV, s'étant révolté contre trius Soter, s'empara de la Sy l'agrément des Romains. Ptolém lométor, qui avait soutenu cet pation, lui donna sa fille Cl (vers l'an 149 avant J.-C.). lébra ce mariage à Ptolémaïs a grande pompe, et, pour en aug l'éclat, Alexandre y invita le so sacrificateur des Juifs. Quelq nées après, Philométor, mécon son gendre, feignit de vouloi courir contre Démétrius Nicat avait pris les armes pour se r du trône de son père. Il entra rie, enleva Cléopâtre à son r lui fit épouser Démétrius, qui, défaite d'Alexandre, resta ma tout le royaume; mais loin de de l'exemple de son père, ce n roi se rendit odieux à ses sujet vit alors paraître un nouvel teur, nommé *Tryphon*, qui, emparé d'une partie de la Syri d'abord la couronne sur la tê tiochus Dionysius, fils d'Ale Bala et de Cléopâtre, gouvern que temps au nom du jeune et bientôt après se débarrassa pour régner seul à sa place. Dé fut alors fait prisonnier par les P auxquels il avait déclaré la gu presque tous ses états passère la domination du tyran. Quelqu néanmoins restèrent fidèles à tre, qui se retira à Séleucie a deux fils. Comme elle avait to douter d'un homme tel que Tr et qu'elle voulait se maintenir trône, seul objet de son ambiti s'adressa à Antiochus Sidètes, f Démétrius, et elle en fit son tr mari. Ce prince, qui vivait p ment à Rhodes, ayant levé une d'auxiliaires, joignit ses troupes

léopâtre, et Tryphon ne tarda être vaincu. Après avoir remis son obéissance toutes les villes les, Antiochus prépara contre les es une expédition dont les commencements furent si heureux, que nemis, pour embarrasser le vain-, rendirent la liberté à Démé-, qui revint dans ses états. Cléo- fut peu satisfaite de ce retour évu; aussi jalouse qu'ambitieuse, l'avait pas appris sans indigna- que son mari, dans sa captivité, devenu l'époux de Rodogune, du roi des Parthes. Ce fut peut- le sentiment de cette infidélité qui termina à épouser Sidètes, et qui lore par la suite tant de projets ngeance. Les Syriens s'étant de eau révoltés contre Démétrius, mée Physcon, qui avait à se plain- le ce prince, soutint contre lui uposteur, nommé *Alexandre Zé-*. Démétrius, abandonné de ses su- voulut se rendre à Ptolémaïs où urait Cléopâtre; mais elle lui fit er les portes de la ville. Ce prince éfugia à Tyr, où il fut assassiné es ordres de sa femme. Une par- u royaume fut alors soumise à Zé-, et l'autre à Cléopâtre. Lorsque ucus, fils aîné de cette reine et de étrius, eut atteint sa vingtième ée, il prit le titre de roi sans la con- r. Cléopâtre en fut très choquée; gnant que Séleucus ne voulût our venger la mort de son père, l'invita à un entretien particulier, tte mère dénaturée eut le courage are de poignarder elle-même son Un crime aussi atroce dut néces- ment révolter les Syriens; mais pâtre fit venir d'Athènes son se- l fils Antiochus Grypus, et le pro- a roi de Syrie. Il n'en avait que tre, étant trop jeune pour régner. pâtre tint seule, pendant quelques années, les rênes du gouvernement; elle laissa à Antiochus le soin de combattre Alexandre Zébina, qui fut vaincu et mis à mort. Antiochus demeura donc seul possesseur d'un royaume disputé par tant de concurrents; il ne lui resta pour ennemi que sa mère. Cette femme audacieuse, voyant que le pouvoir allait échapper de ses mains, forme le projet de transporter la couronne de Syrie sur la tête d'un jeune fils qu'elle avait eu d'Antiochus Sidètes, afin de conserver l'autorité souveraine pendant la minorité de ce prince. Elle prépare pour le roi un breuvage empoisonné, qu'elle lui offre au retour d'un exercice. Grypus, prévenu du projet de sa mère, l'engage, comme par déférence, à prendre elle-même ce breuvage, et comme elle s'en défendait, il lui déclare qu'il est instruit de ses projets, et que le seul moyen de se justifier est de boire dans la coupe qu'elle lui présente. Cléopâtre se voyant découverte, avala le poison, et expira bientôt après (vers l'an 121 avant J.-C.). Ainsi périt cette femme criminelle, à qui la Syrie dut une partie de ses malheurs pendant trente ans. Le génie de Corneille s'est emparé de ce sujet dans la belle tragédie de *Rodogune;* mais l'idée de rendre Cléopâtre l'arbitre de la destinée de ses fils et de leurs droits à la couronne a été puisée dans l'histoire d'une autre Cléopâtre, femme de Ptolémée Physcon, roi d'Egypte. Au défaut des historiens, les médailles que nous avons de cette princesse attesteraient seules tout le pouvoir dont elle jouit sous le règne d'Antiochus, son fils. On y trouve son portrait accollé à celui de ce prince; la tête de Cléopâtre est au premier rang, son nom s'y trouve sur la première ligne, avant celui d'Antiochus, et elle y prend quelquefois le titre de déesse. C'est la seule

reine de Syrie dont les médailles nous offrent le portrait. Cléopâtre eut d'Alexandre Bala, Antiochus VI Dionysius; de Démétrius Nicator, Séleucus et Antiochus VIII Grypus; d'Antiochus Sidètes, Antiochus IX Cyzicénus, qui disputa le trône à son frère.

T—N.

CLÉOPATRE, sœur de la précédente, fut la seconde femme de Ptolémée Physcon, qui avait épousé en premières noces une autre Cléopâtre, sa propre sœur, veuve de Ptolémée Philométor, et mère de celle-ci. Pendant la vie de son mari, elle suivit sa bonne et sa mauvaise fortune. Ce prince, en mourant, lui laissa la faculté d'appeler au trône d'Egypte celui de ses deux fils qu'elle préférerait pour régner avec elle. La couronne appartenait à Ptolémée Lathyre, qui était l'aîné; mais elle choisit Ptolémée Alexandre, dont le caractère plus faible lui laissait l'espérance de régner seule sous son nom. Les habitans d'Alexandrie, mécontents de cette injustice, contraignirent Cléopâtre à rappeler Lathyre. Cette reine exigea, avant tout, qu'il répudiât Cléopâtre, sa sœur, qu'il aimait tendrement, et lui fit épouser Séléné, sa troisième sœur. Constamment occupée du soin d'affermir son pouvoir, et peu satisfaite de partager l'autorité avec Lathyre, elle prépara en secret les moyens de le chasser du trône. Elle donna d'abord le royaume de Chypre à Alexandre, afin de le mettre en état de la seconder; elle excita un soulèvement parmi le peuple, en faisant croire que Lathyre avait attenté à ses jours. Ce prince fut obligé de se sauver précipitamment, et Cléopâtre fit proclamer Alexandre roi d'Egypte. Non contente d'avoir ôté la couronne à Lathyre, elle lui enleva encore Séléné, sa femme, dont il avait eu des enfants (*Voy.* SÉLÉNÉ). Lathyre prit posses-

sion de l'île de Chypre, abandon
son frère, et reparut bientôt apr
des forces considérables, en P
et en Judée, où il soutint pl
combats contre les troupes de s
Il se flattait qu'une seconde rév
le mettrait à même de rentrer en
te; mais Cléopâtre sut y mainte
pouvoir, jusqu'à ce qu'Alexan
rité de n'être pas traité en roi
prenant que sa mère conspirai
lui, la prévint et la fit mouri
les filles de Philométor, d
toutes deux d'une égale ambiti
tes deux coupables des mêmes
périrent par la main de leurs fil
sur le trône de Syrie; l'au
celui d'Egypte. Outre les deux
dont nous venons de parler, Cl
eut trois filles, Cléopâtre, Cl
Tryphène et Cléopâtre Séléné
tribue à leur mère des médaill
lesquelles on a cru reconnai
traits dans la tête allégorique d'
drie coiffée d'une peau d'élé

T

CLÉOPATRE, fille aînée d
mée Physcon et de la précéde
d'abord mariée à Lathyre, so
répudiée par lui et malgré lui
l'article précédent), et don
suite en mariage à Antiochus
zique, parce que ce mariage
l'ambition de sa mère. Elle fu
sinée par les ordres de Trypl
sœur (*Voy.* CLÉOPATRE TRYP
Elle eut un fils qui régna en Sy
le nom d'*Antiochus Eusèbes*
pator. T

CLÉOPATRE TRYPHÈN
de la précédente, épousa A
Grypus, lorsque ce prince s
de la Syrie sur l'usurpateur Al
Zébina. Cette princesse, élev
cole du crime, fut témoin des q
de son mari avec Antiochus
que, son frère, qui voulait lui

une portion de ses états. La femme de ce dernier ayant été faite prisonnière à Antioche, où elle fut surprise par les troupes de Grypus, Triphène la fit cruellement assassiner dans le temple même où elle s'était refugiée, malgré les représentations et les vives instances de Grypus; mais elle éprouva peu de temps après le même sort. Antiochus vengea sur elle la mort de son épouse, après une bataille qu'il gagna sur son frère. Triphène fut mère de cinq princes qui disputèrent long-temps à Antiochus Eusèbes le royaume de Syrie, Séleucus VI, Antiochus XI, Philippe, Démétrius III, Antiochus XII. Nous avons des médailles de tous ces princes. T—n.

CLÉOPATRE SÉLÉNÉ (*Lune*), sœur de la précédente, fut d'abord mariée à Ptolemée Lathyre, son frère. Lorsque Cléopâtre, leur mère, chassa ce prince de l'Egypte, elle ne permit pas que Sélené suivit son mari. Quelques années après, elle la fit monter sur le trône de Syrie, en la mariant à Antiochus Grypus qu'elle voulait attirer dans ses intérêts. Après la mort de ce prince, la Syrie fut en proie à des guerres sans cesse renaissantes. Les cinq fils qu'Antiochus Grypus avait eus de Tryphène luttèrent long-temps contre leur oncle Antiochus de Cyzique et son fils Eusèbe. Au milieu de tous ces désordres, Sélené, qui avait conservé une partie de la Syrie, donna sa main à ce dernier. Appien prétend qu'elle avait été auparavant mariée à Antiochus de Cyzique lui-même. Enfin les Syriens, fatigués des crimes des Séleucides, se donnèrent à un roi étranger, et choisirent pour souverain Tigrane, roi d'Arménie. Sélené se maintint cependant à Ptolémaïs [illegible] elle fit élever ses deux fils, Antiochus l'Asiatique, le dernier des Séleucides qui régna quelques instants sur la Syrie, et Séleucus Cybiosactes. Tigrane, s'étant ensuite emparé du reste de ses états et de sa personne, la fit cruellement massacrer dans la forteresse de Séleucie. On a des médailles de Sélené avec sa tête; elles ont été frappées en Egypte pendant qu'elle était mariée à Lathyre, dont elle eut une fille, nommée *Cléopâtre Berenice*, qui régna en Egypte. *Voy.* BÉRÉNICE. T—n.

CLÉOPATRE, reine d'Égypte, était fille de Ptolémée XI Aulète. Le testament de son père la laissa, à l'âge de dix-sept ans, héritière du trône avec son frère Ptolémée XII, qu'elle devait, [illegible] coutume d'Égypte, [illegible] épouser. Plus âgée que lui, elle crut pouvoir tenir seule les rênes du gouvernement; mais le jeune roi, excité par ses courtisans, voulut exclure Cléopâtre du trône, et cette princesse fut obligée de se retirer en Syrie, où elle leva une armée pour marcher contre son frère. C'est vers ce temps que ce même Ptolémée fit périr Pompée, et César, [illegible]

sur ses épaules jusque dans la chambre de César, et cette ruse hardie lui valut le cœur de ce conquérant. Il paraît, d'après ce qu'en disent Plutarque, Appien d'Alexandrie et Dion Cassius, qu'elle n'était pas d'une beauté frappante; mais son esprit et sa grâce répandaient tant de charmes dans sa figure, qu'il était difficile de lui résister. Elle parlait toutes les langues, réunissait les connaissances les plus étendues, et possédait surtout l'art de captiver. Elle tenait de l'Orient une habitude de magnificence qui subjuguait l'imagination, et ses rapports constants avec la Grèce avaient développé en elle le charme plus pénétrant du langage et de ses séductions. César en fut tellement épris, que, dès le lendemain, il voulut que son frère partageât le trône et se réconciliât avec elle. Ce jeune prince, étonné de voir Cléopâtre dans le palais de César, et devinant bien par quels moyens elle avait séduit son juge, courut sur-le-champ à la place publique, en criant qu'il était trahi. Il excita par-là une sédition, et César ne put l'apaiser qu'en prouvant au peuple qu'il n'avait fait qu'exécuter le testament de Ptolémée; mais l'eunuque Pothin, dont cet accommodement dérangeait les projets, de concert avec Achillas, général égyptien, fit avancer en secret des troupes pour surprendre César qui avait peu de soldats auprès de lui. Quoique assiégé dans son palais (1), le dictateur sut s'y défendre et s'y maintenir, jusqu'à ce que, ayant reçu des secours de la Syrie, il battit les Égyptiens dans un combat où périt le jeune Ptolémée, qui se noya dans le Nil. C'est alors que César put sans obstacle couronner Cléopâtre; il la plaça sur le trône en lui faisant épouser son jeune frère qui n'avait que onze ans, et partit ensuite, quoique à regret, pour achever de soumettre les restes du parti de Pompée. Cléopâtre accoucha, peu de temps après, d'un fils qu'elle nomma *Césarion*. De retour à Rome (l'an 46 avant J.-C.), César la reçut, ainsi que son jeune époux, dans son propre palais; il les fit admettre au nombre des amis du peuple romain, et plaça les statues en or de Cléopâtre à côté de celles de Vénus, dans le temple qu'il érigea à cette déesse. Ces honneurs déplurent aux Romains; la reine d'Égypte retourna bientôt dans ses états, et Ptolémée ayant atteint l'âge de quatorze ans, elle le fit empoisonner, pour rester maîtresse absolue du royaume. Lorsque la mort de César donna lieu à une nouvelle guerre civile dans l'empire, on accusa Cléopâtre d'avoir fait passer des secours à Brutus et à Cassius. Marc-Antoine, partant pour la guerre des Parthes, lui ordonna de se rendre en Cilicie pour expliquer sa conduite. Il paraît qu'en entreprenant ce voyage, Cléopâtre s'occupa plutôt des moyens de plaire que de ceux de se justifier. Elle monta sur un vaisseau dont la poupe était dorée et dont les voiles étaient de pourpre; Cléopâtre, magnifiquement vêtue, était couchée sur le tillac, des enfants à ses pieds représentaient les Amours; ses femmes, toutes d'une rare beauté, habillées en Néréides, étaient placées, les unes auprès du gouvernail, les autres près des rameurs; des flûtes et des lyres faisaient retentir dans les airs des concerts mélodieux; l'encens était brûlé sur des cassolettes. C'est ainsi que

(1) Ce fut pendant ce siége que les soldats romains ayant mis le feu à un quartier de la ville, l'incendie gagna le Bruchion, où était la superbe bibliothèque fondée par Ptolémée Philadelphe; quarante mille volumes y furent la proie des flammes.

itre remontait le Cydnus, comme sortant de l'onde, pour aller vi- e conquérant de l'Asie. Un peu- ımense bordait les deux rives ıve, et s'enivrait de musique, rfums et d'admiration pour la . Au milieu de cet enthousiasme sel, Cléopâtre aborda à Tarse. ıe, qui rendait alors la justice, seul sur son tribunal avec ses s. Il fit inviter Cléopâtre à se e auprès de lui; mais la reine, sant sur les fatigues du voyage, prier d'accepter lui-même un sur son vaisseau. La reine d'É- le traita avec magnificence, et, l'il voulut à son tour la recevoir, e vains efforts pour la surpasser mptuosité (1). Bientôt séduit nt de charmes, sa passion pour ıt beaucoup plus violente que le César; car elle causa sa perte. l'on doit surtout reprocher à Cléopâtre, c'est d'avoir amolli le caractère d'Antoine. Cette femme, qui montra de la grandeur dans quelques circonstances de sa vie, ne sut pas placer sa gloire dans celle de l'objet de son choix; elle ne cessa de se préférer à ce qu'elle aimait, et c'est pour une femme un mauvais calcul autant qu'un indigne sentiment. Antoine, renonçant pour le moment à l'expédition projetée contre les Parthes, la suivit en Égypte, où ils passèrent l'hiver dans les fêtes. Se conformant aux goûts de Marc-Antoine, la fille des Ptolémée se livrait avec lui aux plaisirs les plus délicats comme aux amusements les plus ignobles; elle le suivait à la chasse, jouait aux dés, et parcourait les rues avec lui pour entendre les propos de la populace d'Alexandrie, renommée par son talent pour la raillerie. Antoine fut enfin forcé de quitter l'Égypte; ses démêlés avec Octave l'appelèrent en Italie, où la réconciliation des deux rivaux rendit pour un moment la paix au monde, et Antoine épousa Octavie, sans cesser d'aimer Cléopâtre. Les événements qui se succédèrent l'empêchèrent, pendant plusieurs années, de la revoir en Égypte; mais, après sa malheureuse expédition contre les Parthes, vers l'an 36 avant Jésus-Christ, dans laquelle il fut sur le point d'éprouver le sort de Crassus, Cléopâtre vint le chercher en Phénicie, où il avait ramené les débris de son armée, et les deux amants reprirent ensemble le chemin de l'Égypte. Oubliant tout ce qu'il avait promis à Octave, tout ce qu'il devait à son épouse, Marc-Antoine se livra de nouveau à la débauche et aux caprices de Cléopâtre. Voulant lui donner le spectacle d'un triomphe, et s'étant, par artifice, rendu maître de la personne d'Artabaze, roi d'Armé-

---

Pline raconte que, dans un de ces que Cléopâtre donnait à Antoine, ulut prouver à son amant qu'elle passait en magnificence, et qu'elle it dépenser jusqu'à 10 millions de es dans un seul festin. Antoine chose impossible, et l'en défia. La alors détacha de ses oreilles deux d'une énorme grosseur, se fit ap- une coupe remplie de vinaigre, y oudre une de ces perles, et l'avala; disposait à sacrifier celle qui res- orsque Plancus, juge de la gageure, npara, et déclara qu'Antoine était ı. Cette seconde perle fut conser- ec soin, et apportée à Rome après rt de Cléopâtre; elle fut ensuite ée en deux, et placée aux oreilles tatue de Vénus, dans le Panthéon. ı, à ce sujet, l'*Ouvrage historique rmique, où l'on examine s'il est n que Cléopâtre ait dissous sur- amp la perle qu'on dit qu'elle dans un festin*, etc., par Jaussin, , 1749, in-8°., et les observations eux du Radier sur ce livre, dans le *al de Verdun*, août 1749, pag. 7. T—n.

nie, il le présenta enchaîné à Cléopâtre, assise sur un tribunal comme un magistrat romain. C'est à cette occasion qu'il donna au peuple d'Alexandrie un repas dans le Gymnase, où il avait fait dresser plusieurs trônes d'or, deux plus élevés pour Cléopâtre et pour lui, les autres pour ses enfants. Il y fit proclamer Césarion roi d'Égypte et de Chypre avec sa mère, et, disposant même des royaumes qu'il devait conquérir, il désigna les états qu'il remettait aux enfants qu'il avait eus de la reine. Comme elle se piquait de protéger les savants, il fit apporter à Alexandrie la riche bibliothèque qu'Eumène avait fondée à Pergame, composée de deux cent mille volumes. Toutes ces dispositions d'Antoine, ainsi que sa conduite, lui attirèrent beaucoup d'ennemis à Rome. Auguste surtout, irrité de l'appui que prêtait Cléopâtre au parti de son rival, fit décider la guerre contre elle dans l'assemblée du peuple. Ainsi, le nom d'une femme retentissait dans le vaste empire des Romains. Tout annonçait une guerre civile, Antoine s'y prépara, assembla une armée, et quitta l'Égypte. Cléopâtre le suivit en Grece. Athènes décerna les plus grands honneurs à cette princesse, et Antoine se plut à paraître devant elle comme citoyen de cette ville, pour lui porter le tribut des hommages de ses habitants. Horace appelle Cléopâtre *un fatal prodige*. Son ascendant sur Antoine était absolu, et même elle s'en servit pour satisfaire ses passions haineuses, en faisant périr, à Ephèse, sa sœur Arsinoé dont elle était jalouse. Cependant Antoine ne voulut jamais l'épouser, soit qu'il ne pût se résoudre à sacrifier sa femme Octavie, ange médiateur entre Octave et lui, soit qu'il ne voulût point encourir l'animadversion des Romains, qui ne pouvaient souffrir qu'un de leurs concitoyens épousât une étrangère. On a même des lettres d'Antoine, dans lesquelles il parle légèrement de sa liaison avec Cléopâtre, croyant dissimuler ainsi par une feinte insouciance le pouvoir qu'elle exerçait réellement sur lui. Enfin arriva le jour où ce funeste pouvoir devait se manifester. A la bataille d'Actium, entre Marc-Antoine et César-Octave, lorsque, suivant l'expression de Properce, « les » forces du monde luttèrent ensem- » ble, » Cléopâtre, accoutumée à la mollesse de l'Orient, ne savait plus braver les périls, bien qu'elle eût encore l'énergie nécessaire pour se donner la mort; l'effroi s'empara de son ame au milieu du combat. Elle fit revirer de bord son vaisseau, et les soixante galères égyptiennes, placées dans les rangs, imitèrent le mouvement de la sienne. A cette vue, Antoine troublé ne put s'empêcher de suivre Cléopâtre et de monter sur le vaisseau qui l'emmenait; mais, à peine y fut-il, qu'accablé de honte et de regrets, il se plaça près du gouvernail, la tête dans sa main, et fut trois jours sans vouloir parler à celle pour laquelle il avait tout sacrifié. Mais, à peine arrivé à Alexandrie, il se plongea de nouveau dans les délices que Cléopâtre ne cessait de préparer pour lui. On les appelait, eux et leurs amis, *la bande de la vie inimitable;* mais ils changèrent ce nom contre un mot grec qui signifie, *ceux qui sont résolus à mourir ensemble.* Cléopâtre jugeait très bien la situation d'Antoine, et les succès toujours croissants d'Octave ne lui permettaient aucune illusion sur l'avenir. Ainsi donc, tandis qu'elle passait sa vie dans les festins, et qu'elle prodiguait à Marc-Antoine tous les plaisirs du luxe et des beaux-arts, elle faisait essayer sur

les animaux et même sur des esclaves divers poisons, afin de bien connaître celui qui causait le moins de douleur. Il y a beaucoup d'exemples chez les anciens de ce mélange de sérieux et de frivolité qui faisait jouir voluptueusement de l'existence en se préparant à la mort. Comme ils n'avaient point d'espérances au-delà du trépas, ils épuisaient la coupe de la vie, et ne cherchaient point à se préparer, par le recueillement intérieur, à l'immortalité de l'ame. La coquetterie était chez Cléopâtre un grand art, qui se composait de tous les moyens que la politique, la magnificence royale et la culture poétique de l'esprit peuvent donner. Ce qu'elle avait de force dans l'ame se retrouvait dans les hasards que lui faisait courir son ambition de plaire; elle s'exposait à l'amour comme un homme à la guerre, et, telle qu'un chef intrépide, elle se préparait à mourir, si la fortune ne favorisait pas sa hasardeuse destinée. Quelques historiens ont prétendu que Cléopâtre était en négociation secrète avec Octave, et qu'elle trahissait Antoine. Il est impossible de supposer qu'une personne qui disposait entièrement d'un caractère aussi dévoué que celui d'Antoine, pût souhaiter de voir à sa place l'astucieux Octave; mais il est probable qu'elle a cherché à s'assurer d'avance quelques ménagements de la part du vainqueur. Il eût été plus noble de n'en vouloir aucun; mais elle avait des enfants, et souhaitait de leur conserver le trône; d'ailleurs, le caractère de Cléopâtre était personnel; elle faisait servir à son ambition tous les dons que la nature lui avait prodigués. On sait par quels motifs elle fut d'abord attachée à Jules-César; elle se rendit ensuite favorable Sextus Pompée, qui fut pendant quelques instants maître de la mer. Elle mit ses soins à plaire à Marc-Antoine, et obtint tout de sa faiblesse (1). Si elle avait trouvé les mêmes dispositions dans Octave, il est probable qu'elle ne se serait pas donné la mort. Elle conçut le projet gigantesque de faire arriver ses vaisseaux par terre à travers l'isthme de Suèz jusqu'au golfe Arabique, d'où elle aurait pu s'embarquer pour l'Inde; quelques-uns de ses vaisseaux passèrent, mais ils furent aussitôt brûlés par les Arabes. Pendant ce temps, Octave s'avançait en Egypte par la Syrie. Cléopâtre fit bâtir près du temple d'Isis, à Alexandrie, un monument où elle cacha ses trésors, et dont elle voulait faire son tombeau. C'était un besoin de l'ame chez les rois Egyptiens que de lutter contre la mort, en préparant

(1) L'historien Josèphe reproche à Cléopâtre d'avoir profité de l'ascendant qu'elle avait sur Antoine pour faire mourir plusieurs seigneurs syriens, et Lysanias, fils de Ptolémée, prince d'Iturée, dont elle convoitait les biens et les états. C'est en vain cependant qu'elle tenta de dépouiller les rois d'Arabie et de Judée; Marc-Antoine ne voulut point y consentir; mais il lui donna la Phénicie, la Célésyrie, une portion de la Cilicie, et cette partie de la Judée qui produit le baume. Cléopâtre eut même la prétention et l'espoir de régner un jour dans Rome et de commander au Capitole. Nouvelle Isis, elle se montrait au public avec les attributs de cette déesse, tandis qu'Antoine se parait de ceux d'Osiris et de Bacchus, et, comme des dieux ne peuvent engendrer que des dieux, Antoine et Cléopâtre donnèrent à leurs enfants le nom de *Lune* et de *Soleil*. Dans les médailles, assez nombreuses, qui nous restent de cette princesse, elle prend sur quelques-unes le titre fastueux de *regina regum, filiorum regum;* sur d'autres celui de nouvelle déesse, ΘΕΑ ΝΕΩΤΕΡΑ. Son portrait s'y trouve quelquefois au revers de celui de Marc-Antoine, et ne nous donne pas l'idée de la beauté dont la postérité s'est plue à la parer. T—x.

sur cette terre un asyle presque éternel à leur cendre. Lorsqu'Antoine fut défait dans la dernière bataille qu'il livra à Octave, Cléopâtre se renferma dans le bâtiment qui contenait toutes ses richesses, et fit répandre le bruit de sa mort, afin que l'amour d'Antoine ne l'attachât plus à la vie. En effet, à cette nouvelle, il se poignarda; mais, comme il n'expira pas à l'instant, il eut le temps d'apprendre que Cléopâtre vivait, et il se fit porter dans l'asyle qu'elle s'était choisi. Mais Cléopâtre, égoïste encore même dans son tombeau, ne voulut point qu'on ouvrît les portes, de peur que les satellites d'Octave ne s'en emparassent, et trouva le moyen d'introduire Antoine mourant, à l'aide des cordes qu'elle et ses femmes tiraient par la fenêtre. Elle prodigua les soins les plus tendres à Marc-Antoine, et, de ces illustres infortunés, l'un des deux eut du moins la douceur de mourir dans les bras de l'autre. Octave attachait beaucoup de prix à prendre Cléopâtre vivante, pour qu'elle suivît à Rome son char de triomphe. A force de ruses, il vint à bout de faire pénétrer ses soldats dans le monument où elle s'était retirée. Dès qu'elle le sut, elle voulut se tuer; mais les soldats romains veillèrent avec un soin barbare sur sa vie. Elle fit demander à César-Octave la permission de rendre des honneurs funèbres à Marc-Antoine; il y consentit. Elle épuisa, pour les rendre plus magnifiques, tous les trésors qui lui restaient, et, prodiguant le plus cher de tous, sa beauté, elle se meurtrit le sein et le visage sur le tombeau de Marc-Antoine. C'est dans cet état qu'Octave vint la voir; elle était couchée sur un lit sans parure, ses joues étaient livides, ses lèvres tremblantes. A la vue du maître du monde, elle se ressouvint du grand César qui avait été soumis à ses charmes, et rappela ce souvenir à son successeur. Il y a chez de certaines femmes, comme chez les ambitieux, une sorte de persistance dans le besoin de plaire qui survit à tout. Il se peut donc que Cléopâtre éprouvât le désir de captiver Octave, malgré les regrets sincères qu'elle donnait au souvenir d'Antoine. Ce n'était point une femme ni tout-à-fait sensible, ni tout-à-fait trompeuse; un mélange de tendresse et de vanité faisait d'elle une personne à deux caractères, comme la plupart des êtres fortement agités par les passions de la vie. Quoi qu'il en soit, les charmes de Cléopâtre échouèrent contre Octave; car il n'avait rien d'involontaire dans l'ame, et c'était par la prudence qu'il maintenait ce que César avait acquis par l'audace. Octave s'entretint long-temps avec Cléopâtre; mais ni ses prières ni sa grâce n'ébranlèrent les cruels desseins qu'il avait formés contre elle. Il tâcha seulement de les lui cacher, et, de son côté, elle lui dissimulait la résolution qu'elle avait prise de mourir: ils ne pouvaient pas se plaire, puisqu'ils étaient occupés mutuellement à se tromper. Cléopâtre, instruite qu'Octave se proposait de l'emmener avec lui dans peu de jours, obtint la permission de répandre encore des libations sur les cendres d'Antoine. Là, couchée sur sa tombe et pressant contre sa poitrine la pierre qui le couvrait, elle lui adressa ces paroles qui nous sont conservées par Plutarque: « Oh! mon cher Antoine, je t'ai rendu » naguère les honneurs funèbres avec » des mains libres; mais maintenant » je suis prisonnière; des satellites » veillent autour de moi pour m'em- » pêcher de mourir, afin que ce corps » esclave figure dans la pompe triom-

» phale qu'Octave se fera décerner » pour t'avoir vaincu; ne compte pas » sur de nouveaux honneurs funèbres, » voici les derniers que Cléopâtre pour- » ra te rendre. Tant que nous avons » vécu, rien ne pouvait nous séparer » l'un de l'autre; mais nous courons » le risque, après notre mort, de faire » un triste échange de sépulture. Toi, » citoyen romain, tu auras ici ton tom- » beau, et moi, infortunée, le mien » sera dans ta patrie; mais si les dieux » de ton pays ne t'ont pas abandonné » comme les miens, fais que je re- » trouve un asyle dans ta tombe, et » que je me dérobe ainsi à l'ignominie » qu'on me prépare. Cher Antoine, » reçois-moi bientôt à tes côtés; car, » de tous les maux que j'ai soufferts, » le plus grand encore en cet ins- » tant, c'est ton absence. » Cette prière fut exaucée, Cléopâtre trouva le moyen de se faire apporter des fleurs sous lesquelles un aspic était caché, et la morsure de ce reptile la délivra de la vie et de l'outrage que lui préparait l'orgueil d'Octave. Ses femmes, Ira et Charmion, se donnèrent la mort avec elle. Presque jamais chez les anciens un personnage illustre n'expirait seul, l'enthousiasme des serviteurs pour leurs maîtres honorait l'esclavage, en lui donnant tous les caractères du dévouement. Cléopâtre mourut à l'âge de trente-neuf ans, après en avoir régné vingt-deux, dont quatorze avec Antoine. Octave fit porter l'image de Cléopâtre, avec un aspic sur le bras, à sa pompe triomphale; mais il permit du moins qu'elle fût ensevelie avec Antoine, et peut-être cet acte d'une piété délicate apaisa-t-il les cendres de ses ennemis malheureux (1). N. S. H.

(1) Les statues de Cléopâtre furent conservées en Égypte par la générosité d'Alchibius, l'un de ses amis, qui donna mille talents à Auguste pour qu'il ne les détruisît pas avec celles d'Antoine.

Cette princesse eut de César un fils nommé *Césarion*, qu'Octave fit mettre à mort par le conseil d'Arrius, qui lui représenta l'inconvénient de laisser plusieurs Césars dans l'empire. Elle eut de Marc-Antoine trois enfants, Alexandre, Ptolémée et Cléopâtre; le premier avait été fiancé à Jotapé, fille du roi de Médie, et Antoine lui donna l'Arménie, la Médie et la Parthie qu'il devait conquérir; Ptolémée eut la Syrie, la Cilicie, etc. Ces deux princes prirent alors le titre de rois des rois. Cléopâtre, sœur jumelle d'Alexandre, eut en partage la Cyrénaïque. (*Voy.* l'article suivant.) T—N.

Boitel a fait représenter en 1741 une tragédie d'*Antoine et Cléopâtre*. Robert Garnier en 1578, J. Mairet en 1630, et la Thorillière en 1667, avaient donné une tragédie de *Marc-Antoine*; Etienne Jodelle en 1552, Montreux en 1594, Benserade en 1635, La Chapelle en 1681, Marmontel en 1750, L. (Linguet) en 1775, donnèrent chacun une *Cléopâtre*. Dans la pièce de Marmontel, qui n'eut qu'onze représentations, la reine se tuait avec un aspic automate de Vaucanson. Cette tragédie reparut avec des changements en 1784, mais elle n'est pas restée au théâtre. Le comte Jules Landi a écrit en italien la *Vie de Cléopâtre*, 1551, réimprimée à Paris en 1788, et traduite en français par Bertrand Barère, Paris 1808, in-18. L'ouvrage de Landi n'est qu'un roman. Basaccioni a donné une *Cleopatra*, Venise, 1672, 6 vol. in-12. Calprenède en a fait une en français. Z.

CLÉOPATRE, fille de la précédente et de Marc-Antoine, fut conduite à Rome avec ses frères pour servir au triomphe d'Auguste. Ses parents lui avaient donné le nom de *Séléné* (lune), en donnant à son frère jumeau Alexandre celui de Soleil. Lorsqu'Octave rendit à Juba le royaume de son père, il lui donna pour épouse cette jeune princesse, qui obtint que ses frères restassent auprès d'elle en Mauritanie (vers l'an 30 avant J.-C.). Nous avons

des médailles de cette reine avec son portrait, au revers de celui de Juba. Ces monuments nous apprennent que Cléopâtre resta fidèle à la langue de son pays. Les inscriptions qui se trouvent du côté de sa tête sont en grec, tandis que celles qui ont rapport à Juba sont en latin. — Une autre CLÉOPATRE, fille du grand Mithridate, épousa Tigrane, roi d'Arménie, lorsque ces deux rois se réunirent pour s'opposer à la puissance des Romains. T—N.

CLEOPHANTE, natif de Corinthe, était regardé chez les anciens comme le premier artiste grec qui eût appliqué de la couleur sur des dessins, et par conséquent, en ce qui concerne la Grèce, comme l'inventeur de l'art de peindre. Pline dit qu'il n'employa qu'une seule couleur, de la brique pilée : *Primus invenit eas* (*lineas*) *colorare, testâ, ut ferunt, tritâ.* Les conjectures auxquelles cet auteur se livre pour déterminer l'époque où Cléophante vivait, prouvent que les Grecs n'avaient à cet égard aucune notion certaine. On ne saurait supposer avec lui que Cléophante accompagna en Italie Démarate, père de Tarquin l'ancien, puisque Démarate abandonna Corinthe pendant la tyrannie de Cypsélus, et que, vers le temps de ce dernier prince, déjà Bularque employait toutes les teintes nécessaires pour imiter le coloris de la nature. (*Voy.* BULARQUE.) Il est plus naturel de croire qu'il exista deux peintres nommés *Cléophante*. L'inventeur de la peinture fut nécessairement plus ancien que Cimon de Cléonée, qui, le premier, fit sentir les jointures des membres, et peignit des têtes en raccourci, vues dans toutes sortes de positions; plus ancien qu'Eumare, qui distingua les sexes; plus ancien qu'Hygiœnon, Dinias et Charmas, peintres monochromates, ses imitateurs. Il dut aus antérieur à Dédale, statuaire, d les ouvrages renfermaient déjà, on, quelque chose de divin. Or dale vivait, suivant les calcu Larcher, 1400 ans avant notr et Cimon, Eumare, Hygiœnon autres peintres monochromates r tent à des temps si reculés, q Grecs ne pouvaient leur assign cune époque. Il est donc très vra blable que Cléophante, l'invent la peinture monochrome, viva moins 1400 ans avant J.-C., et plus anciennement. E—C D—

CLEOPHILE (FRANÇOIS), d vrai nom était *Octavio*, naquit no, ville de l'état de l'Eglise, en Ce fut Pomponius Lætus qui lu seilla de prendre le nom de *Clé* (*amateur de la gloire*), lorsqu' à Rome. Ayant passé de cette Viterbe, il y enseigna les lettre succès; mais il s'attira, par sa sé le ressentiment de ses écoliers, firent attaquer en trahison. Il r la main une blessure dont il fut pié, et se retira à Corneto, où il s ria richement. Une chaire d'hum lui ayant été offerte à Fano, sa p il allait se mettre en route pour tourner, lorsqu'il tomba en défail et mourut trois jours après, le 26 d bre 1490, âgé de quarante-trois an sans soupçon d'avoir été empoi par son beau-père, qui voulait se traire au paiement d'une dot co rable qu'il lui avait promise. Les ces de la maison de Médicis hono Cléophile de leurs bontés. On a quelques ouvrages en prose et en Les plus connus sont : I. *Epistol de amoribus liber, et carmina nulla*, Naples, 1478, in-4°., très II. *Libellus de cœtu poëtarum*, 1503, in-4°.; III. *Opera nun alias impressa. Antropotheoma*

historia de bello Fanensi.... Fano, 1516, in-8°., rare. C. T—r.

CLÉOPHON, fameux démagogue d'Athènes, était d'une naissance si obscure, qu'on doutait même qu'il fût Athénien, et Aristophane, dans sa comédie des *Grenouilles*, donne à entendre qu'il était Thrace. Doué de quelque facilité à parler, il acquit beaucoup de crédit sur le peuple. Les Lacédémoniens, après la bataille des Arginuses, ayant offert la paix aux Athéniens, à condition de garder chacun ce qu'ils avaient pris, excepté Décélie, qu'ils offraient de rendre, Cléophon, couvert de ses armes, se rendit à l'assemblée, et parla fortement contre la paix, en disant qu'il n'y consentirait jamais, à moins que les Lacédémoniens ne rendissent toutes leurs conquêtes. Il ne lui fut pas difficile d'entraîner le peuple athénien, à qui le moindre succès faisait concevoir les espérances les plus chimériques, et la négociation fut rompue. Après la bataille d'Ægos Potamos, Cléophon s'étant aperçu que le sénat conspirait contre la liberté du peuple, osa le dire publiquement, et excita une sédition contre lui; mais comme le peuple était déjà abattu par ses revers, Satyrus, qui devint l'un des trente tyrans, décida le sénat à un acte de vigueur, en faisant arrêter Cléophon. On le livra à un tribunal, et Satyrus, craignant qu'il ne fût pas condamné, fit rendre, sur la proposition de Nicomachus, une loi pour autoriser le sénat, qui cependant était partie dans ce procès, à se réunir au tribunal pour le juger. C'est ainsi que Cléophon fut condamné à mort vers la fin de l'an 405 avant J.-C. Ses biens, à ce que dit Lysias, n'étaient pas, à beaucoup près, aussi considérables qu'on l'avait supposé d'après la part qu'il avait prise aux affaires publiques. Aristote cite son discours contre Critias. Cléophon fut souvent en butte aux traits des poètes comiques; le poète Platon avait donné son nom à une comédie où il le déchirait, et on prétend qu'Euripide a voulu le désigner dans les vers 892 et suivants de son *Oreste*. C—r.

CLÉOSTRATE, de Ténédos, vivait en la 71e. olympiade, du temps de Tarquin-le-Superbe. Suivant Censorinus, quelques écrivains le croyaient le premier auteur de l'octaétéride, période lunisolaire attribuée plus communément à Eudoxe. Suivant Pline, il fit connaître les signes du zodiaque, et principalement ceux du bélier et du sagittaire. Dans ce passage, un commentateur a cru voir la première idée du mouvement de précession qui déplace les constellations et les fait avancer continuellement dans le zodiaque. Cette conjecture est tout-à-fait dénuée de fondement, et ce qu'on sait de Cléostrate se réduit à peu de chose. D—l—e.

CLÉPHIS, roi lombard, fut élu par ses compatriotes, après la mort d'Elmugise, au mois d'août 573. Bientôt il se rendit odieux par une cruauté excessive. Après dix-huit mois d'un règne dont aucun événement ne nous est connu, il fut tué par un de ses pages, au commencement de l'année 575. Son fils Autharis, qu'il avait laissé en bas âge, fut élu roi à son tour, après un interrègne de dix ans. S. S—i.

CLERAMBAULT (Louis-Nicolas), né à Paris en 1676, y mourut en 1749. Sa famille était, depuis Louis XI, attachée à la cour. Dès son enfance, il annonça pour la musique de grandes dispositions, et fit exécuter à treize ans un motet à grand chœur, de sa composition. Louis XIV le nomma organiste de Saint-Cyr, et surintendant des concerts de Mme. de Maintenon. Les cantates de Clérambault ont

encore aujourd'hui du naturel et de la grâce, le style en est facile; elles sont généralement bien accentuées. Celle d'*Orphée* passe pour son chef-d'œuvre. On a de lui : I. le *Départ du roi*, idylle exécutée à St.-Cyr, Paris, 1745, in-8°.; II. des *Cantates*, Paris, 1703, 1710, in-fol., 5 vol.; III. plusieurs autres pièces de musique. — CLÉRAMBAULT (César-François-Nicolas), son fils, organiste de Saint-Sulpice, mort le 29 octobre 1760, a laissé aussi des *Cantates* et autres compositions musicales. D. L.

CLERC (LE). *Voy.* LECLERC.

CLERC (NICOLAS-GABRIEL), membre des académies de St.-Pétersbourg, de Besançon et de Rouen, naquit à Baume-les-Dames, petite ville de Franche-Comté, le 6 octobre 1726. Il embrassa la profession de médecin, qui semblait être héréditaire dans sa famille depuis près de deux siècles, et se distingua bientôt par des innovations heureuses dans la pratique. Nommé, en 1757, premier médecin des armées du roi en Allemagne, il montra beaucoup de zèle pour la réforme des abus qui s'étaient introduits dans l'administration des hôpitaux militaires. En 1759, sur la demande de l'impératrice Élisabeth et avec l'agrément du roi, il se rendit en Russie, où il fut accueilli avec le plus grand intérêt. Le général Rasoumofskoi, hetman des Cosaques, le choisit pour son médecin, l'emmena avec lui dans un voyage qui avait pour but de visiter les principales cours de l'Europe, et, à son retour, lui offrit la propriété de la ville de Batourin, à condition de ne jamais le quitter. Clerc refusa une proposition qu'il ne pouvait accepter sans renoncer pour jamais à sa patrie, revint en France en 1762, et y fut nommé médecin du duc d'Orléans. Il retourna en Russie, en 1769, avec le titre de premier médecin du grand-duc, et directeur scholaire du corps impérial des cadets. Il devint, par suite, inspecteur de l'hôpital de Paul, que le grand-duc avait fondé à Moscou, avec l'argent destiné à ses menus plaisirs. Ce fut pendant ce deuxième voyage que, suivant les intentions de Louis XV, il rassembla les matériaux d'une histoire de cet empire, qui n'était connu que par les relations infidèles et mensongères de quelques voyageurs, et dont on ignorait la population, les ressources et même l'étendue. Il fit dresser, à ses frais, des cartes topographiques et hydrographiques, rassembla des manuscrits originaux, recueillit des médailles, et avec ces précieuses collections, revint en France pour la seconde fois, en 1777. Il fut d'abord accueilli des ministres, puis oublié presqu'aussitôt; on lui fit des promesses magnifiques, dont pas une ne se réalisa. Des nombreux services qu'il avait rendus, avec autant de zèle que de désintéressement (1), la seule récompense qu'il obtint fut le cordon de

(1) Surtout lors de la révolution de Suède, en 1772. Catherine II, furieuse de cet événement, qui détruisait son influence dans le sénat de Stockholm, ne se proposait rien moins que de détrôner Gustave III, qui venait de rendre au trône ses prérogatives. M. de Disdorff, ambassadeur de France à Pétersbourg, ayant fait des efforts infructueux pour détourner l'orage, crut ne pouvoir mieux faire que de charger Clerc, au nom du roi, d'employer tous les moyens dont il pouvait disposer pour prévenir l'explosion qui menaçait la Suède. La mission était délicate et même dangereuse; Clerc ne balança pas à l'accepter, et s'en acquitta avec succès. Un second ukase rapporta celui qui ordonnait un armement maritime contre la Suède. Gustave III voulut le récompenser d'une manière digne de lui; mais, par l'intermédiaire de M. de Nolken, ambassadeur de Suède en

ıel, avec des lettres de no-
:onçues dans les termes les
orables, et une pension de
livres. Il prit alors le nom
rc. Retiré dans le fond de
ıce, il s'y consolait de l'ingra-
ɜ hommes en s'occupant des
de leur être utile, quand un
roi le rappela à Versailles. La
lans ce moment, sembla vou-
fconcilier avec lui. Les abus
dministration des hôpitaux
:venus si grands, qu'ils avaient
ntion du ministère. Une com-
composée d'hommes intègres,
;ée, en 1778, d'indiquer les
aux maux qu'on apercevait.
ıuvint alors des services que
avait déjà rendus dans cette
: il fut nommé président de
ission, avec le titre d'inspec-
:ral des hôpitaux du royaume.
ıier mémoire présenté au mi-
çut son approbation, et un
éral d'administration des hô-
mûri par de longues discus-
ait déjà reçu la sanction, du
l'avait nommé administra-
:ral des hôpitaux militaires et
é qui étaient au compte du
e, lorsque la disgrâce du mi-
e prince de Mont-Barrey) et
gements survenus dans le
: firent ajourner les réfor-
commission fut dissoute, et
oublié encore une fois. Ce
revers ne l'abattit point, et il
son histoire de Russie quand
tion arriva. Elle le priva de la
dont il jouissait sur le minis-
ıffaires étrangères. Cette pen-
presque son unique ressour-

lerc témoigna à S. M. suédoise
vait sa récompense dans le bon-
ɔir pu servir ses intérêts, et que
ɔon souverain avait prévenu ses
ı.

ce et celle de sa famille. Habitué aux caprices de la fortune, il supporta patiemment des privations que son âge semblait devoir lui rendre très difficiles. Sa fermeté ne l'abandonna point pendant les persécutions auxquelles il se vit en butte, et, retiré à Versailles depuis 1778, il y mourut le 30 décembre 1798, dans sa 73e. année. Voici la liste complète de ses ouvrages : I. *Mémoire sur la goutte*, 1750, (1751) in-12; II. *Probléme donné par l'académie de Besançon : Le seul amour du devoir peut-il produire d'aussi grands effets que le désir de la gloire?* Dijon, 1756, in-12; III. *Dissertatio de hydrophobia*, 1760, in-4°.; IV. *Medicus veri amator ad apollineæ artis alumnos*, Moscou, 1764, in-8°., ouvrage estimé, écrit avec élégance, et dont le but est de prévenir les abus que les charlatans peuvent faire des substances vénéneuses; V. *Moyen de prévenir la contagion, et d'y remédier*, imprimé à Moscou avec l'*Histoire des maladies épidémiques qui ont régné en Ukraine, en* 1760; VI. *Essai sur les maladies contagieuses du bétail, avec les moyens de les prévenir et d'y remédier efficacement*, Paris, 1766, in-12; VII. *Histoire naturelle de l'homme, considéré dans l'état de maladie*, ou *la Médecine rappelée à sa première simplicité*, Paris, 1767, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage a eu le plus grand succès; on en a fait plusieurs éditions ou contrefaçons, et il a été traduit dans la plupart des langues de l'Europe. VIII. *Yu-le-Grand et Confucius, histoire chinoise*, Soissons, 1769, in-4°. Ce roman historique, composé à la demande de l'impératrice de Russie, pour l'éducation du grand-duc, depuis empereur sous le nom de *Paul Ier.*, est écrit d'une manière intéressante, et se fait lire avec

plaisir. IX. *De la contagion, de sa nature, de ses effets, de ses progrès, et des moyens les plus sûrs pour la prévenir et pour y remédier*, St.-Pétersbourg, 1771, in-8°.; X. *l'Art de débuter dans le monde avec succès*, dédié à MM. les cadets du 5e. âge, 1774, in-8°., traduit en langue russe; XI. *les Plans et statuts de différents établissements ordonnés par l'impératrice Catherine II, pour l'éducation de la jeunesse de son royaume*, traduits du russe de M. Betzky, Amsterdam, 1775, in-4°., ou 2 vol. in-12; XII. *Éducation morale et physique des deux sexes, pour les rendre aussi utiles aux autres qu'à eux-mêmes*, traduite du russe en français, Besançon, 1777, 2 parties, in-4°., avec fig.; XIII. *la Boussole morale et politique des hommes et des empires*, Boston (Neufchâtel, 1779), in-8°. L'auteur y attaque avec beaucoup de chaleur la politique du gouvernement anglais. XIV. *Histoire de la Russie ancienne et moderne*, Paris, 1783-1794, 6 vol. in-4°., fig. et atlas in-fol. Cet ouvrage, quoique loin de la perfection, est encore le plus complet que nous ayons sur l'histoire de Russie. M. Leclerc, fils de l'auteur, y a eu part; la description de l'empire de Russie est entièrement de lui. L'impératrice Catherine II, mécontente de l'ouvrage, chargea le général Bottin, l'un de ses meilleurs officiers, d'y répondre. Sa réfutation parut sous le titre suivant : *Remarques sur l'histoire de la Russie ancienne et moderne*, St.-Pétersbourg, 1787, 2 vol. in-4°. XV. *Portrait de Henri IV*, Paris, 1783, in-8°.; XVI. *Atlas du commerce*, Paris, 1786, in-4°. Cet ouvrage, qu'il entreprit d'après les ordres de Vergennes et de Calonne, et auquel son fils a aussi travaillé, est composé de 11 cartes en 15 feuilles, grand in-fol., fort bien gravées, et toutes rel au commerce de la Russie et d vant, à la Turkie septentriona Méditerranée, la mer Noire et l tique : le texte explicatif, in-4°. cédé d'un discours présentant bleau des richesses de la Franc seul l'ouvrage de Leclerc. On tr à la suite, un *Examen imparti la critique des cartes (publié Leclerc) de la mer Baltique golfe de Finlande.* XVII. gé des études de l'homme en faveur de l'homme à fo Paris, 1789, 2 vol. in-8°.; XVI *Maladies du cœur et de l'* Paris, 1793, 2 vol. in-8°.; X *Patriotisme du cœur et de l'* Paris, 1795, in-8°. Leclerc core auteur d'une *Histoire de III, empereur de Russie*, Par vrault, in-8°., ouvrage entiè mutilé par l'éditeur, et il a lais sieurs mémoires manuscrits d au département des affaires étra

W.

CLERCK (Charles), ent giste suédois, membre de la royale des sciences d'Upsal, d de Linné, est connu par de vrages sur les insectes, tous d timés, tous deux rares et ch *Araneï suecici*, Stockholm, in-4°., en suédois et en latin. vrage renferme la description figures de soixante espèces gnées, trouvées en Suède, pe décrites par l'auteur, et classé la méthode linnéenne. Ce traité férieur à celui de Lister, sur le sujet, qui cependant n'a déc trente espèces. Il faut croi Clerck n'a pas su conserver l vidus qu'il avait décrits, et que avec le secours de ses longu criptions et de ses figures, Lin maître, et par le conseil duquel

is cet ouvrage, n'a pas su les
aître, car dans la seconde édi-
la *Fauna suecica*, où il cite
ge de Clerck, il n'a décrit que
rois espèces d'araignées; il y en
vingt-sept qu'il n'a pu retrouver.
é de Clerck sur les araignées a
uit en anglais par M. Martyns,
lui de Lister et des extraits de
Albin, sous le titre d'*Aranei*,
oire naturelle des araignées,
s, 1793, in-4°. Dans cet ou-
exécuté avec plus de luxe que
nce, les figures de Clerck sont
iées, et disposées par l'habile
e d'une manière plus pittores-
ais elles sont encore moins re-
sables. Clerck a publié dans les
de la société des sciences de
olm (page 241 de la traduction
de) un *Mémoire sur la ma-*
le prendre et de nourrir les
ées; les moyens qu'il indique
s compliqués et très peu ingé-
et prouvent même dans l'au-
e crainte puérile de ces insec-
it aucune espèce n'est dange-
lans le pays qu'il habitait. II.
insectorum rariorum, cum
bus eorum trivialibus locis-
C. Linnæi..... Syst. nat. alle-
Stockholm, 1759, in-4°. Ce
, malgré les promesses du titre,
ente que des figures coloriées
loptères (papillons), sans au-
te explicatif. Il est très utile
tomologistes pour reconnaître
illons exotiques qui compo-
e cabinet de la reine Ulrique,
res qui ont été décrits par Lin-
rand naturaliste semble avoir
mmortaliser cet ouvrage, en
dans une note de la dernière
de son *Systema naturæ*, que
e plus beau de ce genre que
de littéraire eût encore vu.
icones insectorum pulcherri-
mum opus quod etiamnum vidit
orbis litteratus. Il a depuis été bien
souvent surpassé. W—R.

CLÉREMBAULT (Philippe de), connu d'abord sous le nom de *Palluau*, prit le nom de *Clérembault* à sa nomination à la dignité de maréchal de France. Il commença à porter les armes à l'âge de seize ans, sous le duc de Savoie et le maréchal de Créqui, en 1636. Capitaine d'une compagnie d'arquebusiers à cheval, il devint capitaine-lieutenant des chevau-légers du cardinal de Richelieu. Il était au siége de Landrecy, sous le cardinal de la Valette, en 1637, à l'attaque de nos lignes devant Arras, et à la prise de cette ville en 1640. Maréchal-de-camp en 1642, il servit en Roussillon, sous les maréchaux de Schomberg et de la Meilleraye, et au siége de Perpignan. A la mort du cardinal de Richelieu, sa compagnie de chevau-légers devint compagnie de gendarmes, et il en resta capitaine-lieutenant. Il servit comme maréchal-de-camp sous Condé, aux siéges de Thionville et de Sirck, aux combats de Fribourg et au siége de Philisbourg, en 1644. Il obtint un régiment d'infanterie de son nom, et combattit à Nortlingen en 1645. Il leva un régiment de cavalerie, et devint mestre-de-camp général de cette arme, sur la démission du maréchal de Gassion. Il eut part à la conquête de Courtrai, de Berg-St.-Winoc, de Mardick, de Furnes et de Dunkerque, en 1646. A la tête des gendarmes et des chevau-légers de la garde, en 1647, il chargea, près de la Bassée, huit cents chevaux, qui furent presque tous tués ou pris, et il obtint, la même année, le gouvernement de la ville et de la citadelle de Courtrai. Lieutenant-général en 1648, il servit à l'armée de Flandre

sous le grand Condé. Il commanda l'armée de Berri en 1651, et obtint la dignité de maréchal de France en considération de la prise du château et du fort de Mont-Rond, où le marquis de Persan commandait pour Condé. Gouverneur-général du Berri en 1655, il fut nommé chevalier des ordres du roi en 1661, et mourut en 1665, âgé de quarante-huit ans. Le marquis de la Fare dit dans ses mémoires que le cardinal de Richelieu avait coutume de lui communiquer les affaires les plus importantes. Quoique homme d'esprit, il avait beaucoup de peine à s'énoncer; c'est ce qui fit dire à Mme. Cornuel, lorsqu'ils vinrent à se brouiller, après avoir été long-temps dans une grande intimité : « J'en suis » fâchée, je commençais à l'entendre. » — Le marquis DE CLÉREMBAULT, son fils, devenu lieutenant-général en 1702, commandait à la funeste journée d'Hochstett, en 1704, dans le village de Bleinheim. Il en sortit pour demander des ordres au maréchal de Tallart; ne le trouvant pas, il essaya, en se sauvant, de traverser le Danube à cheval, et se noya (*voy.* les *Mémoires de St.-Simon*). — Jules DE CLÉREMBAULT, son autre fils, abbé de St.-Taurin d'Évreux, fut membre de l'académie française, où il remplaça La Fontaine. Comme il était contrefait, les plaisants dirent alors qu'on avait nommé Ésopeà la place de La Fontaine. D. L. C.

CLERFAYT (FRANÇOIS-SÉBASTIEN-CHARLES-JOSEPH DE CROIX, comte DE), feld-maréchal des armées autrichiennes, naquit au château de Bruille, près de Binch, en Hainaut, le 14 octobre 1733. Son éducation fut cultivée avec soin, et il annonça fort jeune un goût décidé pour les mathématiques. Il avait près de vingt ans lorsqu'il débuta dans la carrière des armes; il fit avec distinction le pagnes de la guerre de sept a tre les Prussiens, et se signal tout aux batailles de Pragu Lissa, de Hochkirchen et de I Il fut un des premiers braves q rie-Thérèse décora de l'ordre avait institué en 1757. La p 1763 vint arrêter l'avancem Clerfayt, et fit succéder pour charmes de la vie privée à l'a des camps. Il ne se montrait à qu'aussi souvent que les bien l'exigeaient; tout son bonheu de vivre dans ses terres, au d'un cercle d'amis, occupé vassaux, dont il fut toujours faiteur. Ne connaissant d'autre tion que celle de remplir ses d d'autre gloire que celle d'être son prince et à son pays, Cle rendit inaccessible aux séd propositions qu'on ne manqua lui faire de toutes parts; enne principes, des innovations, il a peu le système de l'empereur J mais il ne s'en croyait pas moi de garder la foi qu'il lui avai Il servit en qualité de lieuten néral pendant les campagnes d et 1789 contre les Turks, et d'importants services, que le de général d'artillerie et le gra don de Marie-Thérèse récompe en 1790. Chargé, en 1792, d mander un corps de douze mill mes que l'Autriche réunit à prussienne sur les frontières Champagne, il se rendit ma Stenai, emporta le passage de la aux-Bois, et lorsque le roi de et le duc de Brunswick eure cué le territoire français, il s sur les Pays-Bas avec son cor mée, et conduisit les dernièr rations de la campagne sous dres du duc Albert de Saxe-T

La retraite qu'il fit après la bataille de Jemmappes, avec un corps moins nombreux de moitié que l'armée française, fut admirée de tout le monde. La campagne de 1793 fut encore plus glorieuse pour Clerfayt, qui commandait une division sous le prince de Cobourg; il surprit les Français à Aldenhoven le 1er. mars, se porta avec rapidité sur Maëstricht, dont il fit lever le siége, et décida, par sa fermeté, le succès de la bataille de Nerwinde, où il commandait l'aile gauche, qui soutint les plus grands efforts de l'armée française. Il ne montra pas moins d'habileté à Quiévrain, à Hanson et à Famars. Le Quesnoi lui ouvrit ses portes après une défense vigoureuse. Placé, en 1794, à la tête d'un corps d'observation, Clerfayt se vit obligé de rester sur la défensive. Il soutint dans la West-Flandre les attaques de l'armée que commandait Pichegru, et, après sept combats consécutifs, cédant enfin à la supériorité du nombre, il fit sa retraite sur Tournai, et, combinant ensuite ses opérations avec celles du prince de Cobourg, il ramena son armée, en bon ordre, d'abord sur les bords de la Meuse, et ensuite derrière le Rhin. Il reçut en 1795 le bâton de feld-maréchal, avec le commandement des armées impériales sur le Rhin, et cette campagne fut celle où il acquit le plus de gloire. Obligé d'abord de céder aux efforts réunis de trois armées françaises, dont l'une bloquait Mayence, tandis que les deux autres passaient le Rhin sur deux points très-éloignés, il les attaqua ensuite toutes les trois successivement, et les força l'une après l'autre à se retirer. L'électeur de Mayence, dont il venait de sauver la capitale, lui offrit une boîte ornée de son portrait et environnée de brilans. On y lisait l'inscription suivante : *Clerfaitio, obsessæ Moguntiæ liberatori, Germanæ virtutis vindici, Fred. Carl. Jos., prim. elect. Mogunt.*, 1795. Rappelé à Vienne au mois de janvier 1796, il y fut reçu avec enthousiasme par le peuple, et comblé de faveurs par la cour. L'empereur lui envoya le collier de la toison d'or, et alla le voir lui-même, chez lui, accompagné du prince Charles. Le comte de Clerfayt semblait destiné à jouer un grand rôle, lorsque tout à coup on apprit qu'il ne retournerait point à l'armée, et qu'il entrerait au conseil aulique de guerre. Il parut sensible à l'état d'inaction dans lequel on le laissait, et sa santé, qui avait beaucoup souffert des fatigues de la guerre, s'altérant de plus en plus, il mourut à Vienne le 18 juillet 1798. La ville de Vienne lui fit ériger un superbe mausolée. Clerfayt réunissait les vertus privées aux qualités guerrières. Personne n'a fait un plus noble usage des dons de la fortune; sa bourse était ouverte à tous les officiers qui servaient sous ses ordres, et, la veille de sa mort, il brûla toutes les reconnaissances qu'il en avait reçues. « Je suis » moins sûr, dit-il, de mes héritiers » que de moi. » Modeste même dans ses habits, on le voyait toujours, lorsqu'il allait à l'ennemi, en grand uniforme et décoré de tous ses ordres, disant « qu'un jour de bataille est un jour de fête pour un guerrier. » St—t.

CLÉRI. *Voy.* Cléry.

CLÉRION (Jacques), statuaire français, naquit en 1640 à Trets, près d'Aix en Provence. On ignore qui fut son maître, et si, à l'exemple du fameux Puget, son contemporain et son compatriote, il alla étudier en Italie les chefs-d'œuvre de la sculpture antique. On connaît moins les détails de sa vie que ses ouvrages, qui sont estimés, mais dont le

nombre est peu considérable. Il travailla à Paris pour la cour et pour les grands. On distingue, parmi les ouvrages qu'il fit pour Versailles, une statue de *Jupiter*, une *Junon* et une *Vénus callipyge*, d'après l'antique. Ces morceaux se voient encore dans le parc de Versailles. La statue de *Bacchus* qui ornait autrefois la salle de Trianon, est un des beaux ouvrages de Clérion. Il avait encore fait deux bustes pour l'église de St.-Jean à Aix. Clérion avait épousé Geneviève Bologne, qui peignait les fleurs, les fruits et l'histoire, et qui avait mérité, par ses talents, une place à l'académie royale de peinture. Il la perdit en 1708, et mourut lui-même en 1714. (*Voy.* P. Puget.) A—s.

CLERK (Jean), évêque de Bath et de Wells. Après avoir fait son cours académique et reçu le bonnet de docteur en théologie à Cambridge, il alla étudier le droit canon à Bologne, où il prit des degrés dans cette faculté. De retour en Angleterre, le cardinal Wolsey se l'attacha en qualité de chapelain, et l'investit de toute sa confiance. Son mérite, soutenu de la faveur de ce ministre, lui valut le doyenné de Windsor et la charge lucrative de maître des rôles. Henri VIII l'employa dans plusieurs missions importantes, qu'il remplit à la satisfaction de son maître. Chargé d'aller présenter à Léon X le fameux ouvrage de ce prince contre Luther, qui lui fit donner le titre de *défenseur de la foi*, il prononça à cette occasion, en plein consistoire, un discours éloquent qui le mit en grande réputation à Rome. Ce discours a été imprimé avec l'ouvrage. Il fut récompensé de sa mission par l'évêché de Bath, en 1523. Lorsqu'Henri eut pris la résolution de se séparer d'Anne de Clèves, il choisit Clerk pour en porter l'avis au duc de Clèves, frère de la princesse, et lui en exposer les raisons. Ce fut au retour de cette ambassade qu'il mourut, en 1540. On croit qu'il avait été empoisonné avant de partir d'Allemagne. Quelques auteurs ont écrit que Henri VIII ayant voulu l'engager à soutenir la légitimité de son divorce avec Catherine d'Arragon, il s'y refusa, écrivit même en faveur de cette princesse, et fut l'un de ses défenseurs, sans avoir perdu pour cela les bonnes grâces du monarque; ce qui paraît bien opposé au caractère irascible et vindicatif de Henri, ainsi qu'à ses procédés violents contre tous ceux qui ne secondèrent pas ses vues dans cette affaire. D'ailleurs, son nom ne se trouve nulle part dans la liste des défenseurs de la princesse. On le voit, au contraire, figurer partout, soit au parlement, soit dans l'assemblée du clergé, parmi ses adversaires. On ne conçoit guère non plus comment il eût été chargé d'aller justifier le divorce du même prince à la cour de Clèves, s'il s'était montré si opposé à celui de Catherine. Aussi Dodd et autres disent-ils qu'il fut un des plus ardents promoteurs du premier divorce et de la suprématie royale. On a de ce prélat: I. une *Défense du divorce de Henri VIII avec Catherine d'Arragon;* II. un recueil de lettres, écrites de Rome pendant son ambassade en cette cour; III. des harangues et des discours, prononcés en différentes occasions. — Clerk (Jean), d'une famille différente de celle du précédent, fit dans l'université d'Oxford de très bonnes études, qu'il perfectionna dans ses voyages sur le continent, où il s'appliqua à apprendre les langues modernes, et particulièrement la française. A son retour en Angleterre, il devint secrétaire du duc de Norfolk. Son zèle pour la religion catholique lui

[illegible]

Flandre pour négocier la paix avec les Anglais, en 1354. Il fut lieutenant du roi en Poitou, Saintonge, Angoumois, Périgord, Limosin et partie de l'Auvergne, en 1355. Il était à la journée de Poitiers. Exposé au feu des Anglais, à la sortie d'un defilé, son cheval s'abattit sous lui; il ne put se relever, et y perdit la vie, le 19 septembre 1356. D. L. C.

CLERMONT (Charles Ier., duc de Bourbon, comte de), né en 1401, fut arrêté et enfermé dans la tour du Louvre lorsque les Bourguignons surprirent Paris en 1418. Le duc de Bourgogne (Jean-sans-Peur), voulant l'attacher à son parti, le mit en liberté peu de temps après, et le contraignit d'épouser Agnès sa fille, qui n'était pas encore nubile. Il se hâta de la renvoyer au nouveau duc Philippe-le-Bon, et de se jeter dans le parti du dauphin lorsque Jean-sans-Peur eut été assassiné sous ses yeux, au pont de Montereau, en 1419. Nommé capitaine-général en Languedoc et en Guienne, il prit Aigues-Mortes et Beziers, et remit son gouvernement au dauphin, devenu roi sous le nom de *Charles VII*, en 1423. Il se raccommoda bientôt avec le duc de Bourgogne, et son mariage avec Agnès fut enfin célébré en 1425. Il se brouilla de nouveau avec ce prince, pénétra, les armes à la main, jusqu'en Franche-Comté, se raccommoda encore avec lui par l'entremise des comtes de Richemont et de Nevers; et c'est dans les fêtes célébrées à Nevers en cette occasion, qu'ils déterminèrent Philippe à rendre la paix à la France. La fidélité du comte de Clermont envers son souverain ne se soutint pas long temps; il eut part à cinq ou six rebellions, obtint toujours son pardon, et passa le reste de ses jours uniquement occupé du soin de ses vastes domaines, qui comprenaient l'Auvergne, le Forez, etc. Il mourut le 4 décembre 1456. Sa petite-fille, Susanne, épousa le connétable de Bourbon, et lui porta en dot ce riche héritage. (*Voy.* Charles, duc de Bourbon). C. M. P.

CLERMONT (Louis de Bourbon-Condé, comte de), né le 15 juin 1709, fut tonsuré à l'âge de neuf ans, et ensuite nommé aux abbayes du Bec, de St.-Claude, de Noirmoutier et de St.-Germain-des-Prés. Il montra de bonne heure du goût pour les lettres, et forma, sous le titre de *société des arts*, une réunion littéraire, aux séances de laquelle il assistait fréquemment. Le pape lui accorda, en 1733, une dispense pour entrer dans la carrière militaire, sans renoncer à ses bénéfices, et, dans la même année, il fit une campagne en Allemagne, puis dans les Pays-Bas, où il se trouva au siége de Menin et à la bataille de Laufeld. Il fit encore la campagne de 1747 avec le roi et le maréchal de Saxe. Il se trouva à la bataille de Fontenoy et de Raucoux, et fut chargé des sièges d'Anvers et de Namur, dont il s'empara successivement. Il montra de la valeur et de l'habileté, et parut, en plusieurs occasions, digne de son grand nom. Ce prince ayant désiré, en 1754, entrer à l'académie française, sa nomination donna lieu à des discussions assez importantes dans l'histoire de cette société. « Le désir » qu'il en avait, dit Duclos, ayant été » communiqué à dix d'entre nous, » tous gens de lettres, le premier mouvement de nos confrères fut d'en » marquer au prince leur joie et leur » reconnaissance. Je partageai ce second sentiment; mais je les priai » d'examiner si cet honneur serait » pour la compagnie un bien ou un » mal; s'il ne pouvait pas devenir

» dangereux : si l'égalité que le roi » veut qui règne dans nos séances » entre tous les académiciens, quel- » que différents qu'ils soient par leur » état dans le monde, s'étendrait jus- » qu'à un prince du sang : enfin, si » nous, gens de lettres, ne nous ex- » posions pas à perdre nos préroga- » tives les plus précieuses, qui tou- » cheraient peu les gens de la cour » nos confrères, assez dédommagés » de l'égalité académique par la supé- » riorité qu'ils ont sur nous partout » ailleurs. » Ces observations frappèrent les confrères de Duclos, et l'académie, sans manquer d'égards au prince, montra dans cette circonstance beaucoup de caractère et de dignité. De son côté, le comte de Clermont fit preuve d'un bon esprit : il désavoua un Mémoire dans lequel des officiers de sa maison avaient prétendu qu'il « ne convenait pas à un » prince du sang d'entrer dans aucun » corps sans y avoir une présidence » marquée et un rang distingué. » Cependant il ne sut pas s'élever au-dessus de cette dernière considération : et comme l'académie avait décidé qu'elle ne devait, dans aucun cas, s'écarter de ses réglements, le prince ne crut pas devoir paraître en séance publique à la place du récipiendaire, qui était la dernière, et il ne prononça pas un discours qu'il avait lui-même préparé : il vint seulement à une séance ordinaire, sans s'être fait annoncer, combla de politesses ses nouveaux confrères, ne les nommant jamais autrement, opina très bien sur les questions qui furent agitées dans la séance, reçut le titre de droit de présence, se trouvant, dit-il, honoré du partage, et tout se passa à la plus grande satisfaction du prince et de l'académie. Le public ne prit pas aussi bien la chose, et un grand nombre de sarcasmes et d'épigrammes furent dirigés contre l'académie et le nouveau académicien. La plus remarquable est celle du poète Rhin :

[illegible]

Les mémoires du temps rapportent que cette plaisanterie causa la mort de son auteur, et que ses gens, du comte maltraitèrent tellement le poète, qu'il expira peu de jours après. Toutes ces circonstances affectèrent vivement le prince, et il ne se montra point aux séances académiques. La [illegible], se marchant de fructidor, offrait de la situation de l'armée de Hanovre, avant démontré sa détresse, fut remplacé par le comte de Clermont. Cette armée, divisée sur une ligne beaucoup trop étendue, fut attaquée presque aussitôt par le prince Ferdinand de Brunswick. Après avoir évacué précipitamment Hanovre et la Westphalie, elle vint se poster derrière le Rhin, où l'ennemi la suivit avec la même vigueur, et remporta sur elle divers avantages, qui furent couronnés par la victoire de Crevelt. Dans cette dernière bataille, le comte de Clermont, trompé par de fausses démonstrations sur son front, et tourné sur sa gauche, essuya de grandes pertes, et se retira avec beaucoup de précipitation jusqu'à Cologne, où il remit le commandement au marquis de Contades. On prétend que c'est dans cette retraite qu'en arrivant à Sprit, il demanda s'il avait paru des fuyards, et qu'on lui répondit : « Monseigneur, vous êtes le premier. » Le grand Frédéric se rappelant que le comte de Clermont avait d'abord embrassé l'état ecclésiastique, avant dit, au moment où ce prince vint prendre le commandement de l'armée : « Je » ne désespère pas de voir les armées

» françaises commandées par l'arche-
» vêque de Paris. » Après ces fâcheux événements, le comte de Clermont, revenu à la cour, se défit de ses bénéfices, et passa le reste de ses jours dans une assez grande retraite, employant ses revenus à faire d'immenses charités. Il mourut à Versailles le 15 juin 1770. Son Éloge par d'Alembert, lu à l'académie le 19 juillet 1781, a été imprimé dans le tom. VI de l'Histoire des membres de cette société. (*V.* Attaignant et Laujon.) M—dj.

CLERMONT (Sibaud de), que la maison de Clermont-Tonnerre regarde comme l'auteur de son illustration, vivait au commencement du 12e. siècle. On prétend qu'ayant chassé de Rome l'anti-pape Burdin ou Bourdin, il remit sur le trône pontifical Calixte II, en l'année 1119, et qu'en reconnaissance de ce service, Calixte accorda par une bulle, à Sibaud de Clermont et à ses descendants, l'insigne privilége de porter dans leurs armes deux clefs d'argent en sautoir, d'avoir pour cimier la tiare papale, et pour devise : *Etiamsi opportuerit nos mori tecum, non te negabimus*, ou bien *Si omnes te negaverint, ego non te negabo.* Mais cette bulle n'est citée par aucun historien digne de foi, et c'est sans doute quelque généalogiste qui, pour établir cette prétendue concession, lui a donné une date romaine : *9 kal. junias anno M CXX pontificatûs nostri secundo.* On croit que les armes de la maison de Clermont, dont d'ailleurs l'ancienneté ne peut être contestée, étaient des armes parlantes, parce que, dans l'idiome dauphinois, *clar* signifie *clef.* Il y avait à la chambre des comptes de Paris un acte passé en 1369, par Simon, seigneur de Clermont, et cet acte était scellé d'un cachet portant l'empreinte d'une clef posée en pal. Avant que les seigneurs de Clermont incamé les clefs papales dans leur mais portaient dans leurs armes un tagne d'argent surmontée d'u d'or, et c'étaient encore des parlantes, le soleil exprimant mière syllabe de leur nom, et l tagne la seconde. V—

CLERMONT-TONNERRE çois de), évêque et comte de N né en 1629, et fils de François de Clermont et de Tonnerre, nant-général en Bourgogne, études à Paris, chez les Jésuit reçu docteur en Sorbonne, un Avent à la cour, fut nomm que en 1661, prononça plusieu cours dans les assemblées du présida celle de 1695, et ha Louis XIV au nom de l'église d ce. Ce monarque le nomma co d'état et le fit commandeur de du St.-Esprit. Il avait été reçu bre de l'académie française en Il engagea le président Cousin ger, sur les Mémoires qu'il lui f l'*Histoire des saints de la mai Tonnerre et de Clermont*, imprimée à Paris en 1698, in- prélat s'était occupé d'un *Con taire mystique et moral sur l'* *et sur le nouveau Testament*, n'a jamais été publié. Ses *Statuts daux* le furent à St.-Quentin, in-8°. Il en fit paraître d'autre la même ville, 1677, in-8°.; d' encore, ibid., 1680, in-4°. Enfi imprimer à Noyon des *Ordonn synodales*, en 1698, in-12. parlé dans beaucoup de recueil necdotes, qui, suivant Voltaire, si souvent des *mensonges impr* et dans plusieurs ouvrages d'a contemporains, de la vanité exc de l'évêque de Noyon, et de la opinion qu'il avait de lui-mêm prétend qu'il ne jugeait point so

rite inférieur à sa naissance. On lui attribue deux mémoires pour servir à son éloge, qu'on dit avoir été dictés par lui-même, à un chanoine nommé *Lucas*, qui lui servait de secrétaire. Ces mémoires n'ont été imprimés qu'en 1745, dans le *Recueil A*; et d'Alembert les a reproduits dans son *Histoire des membres de l'académie française*, tom. II. Le premier de ces mémoires, s'il n'est point entièrement fabriqué par un mauvais plaisant, a reçu du moins des additions perfides, et le second peut être regardé comme entièrement apocryphe; on en jugera par le passage suivant: « L'état l'ho» nore comme conseiller, l'ordre com» me commandeur, l'académie comme » son oracle, et le monde comme un » prodige. » On ne peut croire qu'un évêque, qui, selon d'Alembert, pouvait être orgueilleux et même vain, mais qui n'était pas imbécille, ait poussé la vanité jusqu'à faire un tel panégyrique de sa personne. Cependant, il passait à la ville et à la cour pour être *plein de lui*; on en citait des traits singuliers, et Louis XIV paraissait lui-même joindre ses plaisanteries à celles des courtisans. « M. l'évêque » de Noyon, écrivait Mme. de Coulan» ges à Mme. de Sévigné, fait toujours » l'amusement de la cour. Il sera reçu » après demain à l'académie, et le roi » lui a dit qu'*il s'attendait à être seul » ce jour-là.* » L'abbé de Caumartin présidait l'académie. Sa réponse à l'évêque de Noyon parut être une ironie perpétuelle (*Voyez* CAUMARTIN.) et ne fut imprimée qu'en 1714, dans le *Recueil des harangues prononcées par MM. de l'académie française*, tom. II. La vengeance de l'évêque de Noyon, si cruellement immolé à la risée publique, fut digne d'un homme de bien, et surtout d'un évêque. Il désira de voir l'abbé de Caumartin; il lui promit d'oublier ce qui s'était passé; il voulut le servir, et sollicita vivement pour lui l'épiscopat; mais Louis XIV, toujours mécontent, refusa de l'accorder, et l'abbé de Caumartin ne l'obtint qu'après la mort de ce monarque. On ne croit point devoir rapporter ici tous les traits singuliers, tous les mots extraordinaires qu'on attribue à l'évêque de Noyon: il suffira d'en citer quelques-uns pour faire juger de tous les autres. On prétend qu'un cordelier ayant dédié une thèse à ce prélat, il fit ajouter aux titres que le moine lui donnait, ces mots: *Viro in scripturis potentissimo.* On rapporte qu'un de ses neveux, ayant donné à Louvois le titre de *monseigneur* dans une lettre qu'il écrivait à ce ministre, ajouta ces mots: « Au nom de Dieu, ne montrez pas ma » lettre à mon oncle; car il me déshé» riterait. » C'est une singularité digne d'être remarquée, que, dans le recueil des éloges académiques de d'Alembert, celui de l'évêque de Noyon est intitulé: *Apologie de François de Clermont-Tonnerre;* mais comme le secrétaire perpétuel a voulu tout dire et tout rapporter, il résulte du texte et des notes qu'il n'a véritablement fait ni une apologie, ni un éloge. Celui que l'évêque de Noyon fit de Barbier d'Aucour, qu'il remplaçait à l'académie, est loin de justifier que ce prélat eût une si haute opinion de lui-même. Il disait avec une timidité naïve: « Vous » le voyez, messieurs, et je le sens en» core plus, je tremble de peur, et je » suis transporté de joie. » Il parlait, dans une de ses lettres au cardinal de Bouillon, en 1672, « des mauvais offi» ces que quelques méchants plaisants » avaient voulu lui rendre, » et il en parlait sans aigreur, même avec modestie. On cite de lui des mots heureux. Mascaron alléguait une incommodité

plaisir. IX. *De la contagion, de sa nature, de ses effets, de ses progrès, et des moyens les plus sûrs pour la prévenir et pour y remédier*, St.-Pétersbourg, 1771, in-8°.; X. *l'Art de débuter dans le monde avec succès*, dédié à MM. les cadets du 5e. âge, 1774, in-8°., traduit en langue russe; XI. *les Plans et statuts de différents établissements ordonnés par l'impératrice Catherine II, pour l'éducation de la jeunesse de son royaume*, traduits du russe de M. Betzky, Amsterdam, 1775, in-4°., ou 2 vol. in-12; XII. *Éducation morale et physique des deux sexes, pour les rendre aussi utiles aux autres qu'à eux-mêmes*, traduite du russe en français, Besançon, 1777, 2 parties, in-4°., avec fig.; XIII. *la Boussole morale et politique des hommes et des empires*, Boston (Neufchâtel, 1779), in-8°. L'auteur y attaque avec beaucoup de chaleur la politique du gouvernement anglais. XIV. *Histoire de la Russie ancienne et moderne*, Paris, 1783-1794, 6 vol. in-4°., fig. et atlas in-fol. Cet ouvrage, quoique loin de la perfection, est encore le plus complet que nous ayons sur l'histoire de Russie. M. Leclerc, fils de l'auteur, y a eu part; la description de l'empire de Russie est entièrement de lui. L'impératrice Catherine II, mécontente de l'ouvrage, chargea le général Bottin, l'un de ses meilleurs officiers, d'y répondre. Sa réfutation parut sous le titre suivant : *Remarques sur l'histoire de la Russie ancienne et moderne*, St.-Pétersbourg, 1787, 2 vol. in-4°. XV. *Portrait de Henri IV*, Paris, 1783, in-8°.; XVI. *Atlas du commerce*, Paris, 1786, in-4°. Cet ouvrage, qu'il entreprit d'après les ordres de Vergennes et de Calonne, et auquel son fils a aussi travaillé, est composé de 11 cartes en 15 feuilles, grand in-fol., fort bien gravées, et toutes relatives au commerce de la Russie et du Levant, à la Turkie septentrionale, la Méditerranée, la mer Noire et la Baltique : le texte explicatif, in-4°., précédé d'un discours présentant un tableau des richesses de la France, est seul l'ouvrage de Leclerc. On trouve, à la suite, un *Examen impartial de la critique des cartes* (*publiées par Leclerc*) *de la mer Baltique et du golfe de Finlande*. XVII. *Abrégé des études de l'homme fait, en faveur de l'homme à former*, Paris, 1789, 2 vol. in-8°.; XVIII. *les Maladies du cœur et de l'esprit*, Paris, 1793, 2 vol. in-8°.; XIX. *le Patriotisme du cœur et de l'esprit*, Paris, 1795, in-8°. Leclerc est encore auteur d'une *Histoire de Pierre III, empereur de Russie*, Paris, Levrault, in-8°., ouvrage entièrement mutilé par l'éditeur, et il a laissé plusieurs mémoires manuscrits déposés au département des affaires étrangères.

W—s.

CLERCK (Charles), entomologiste suédois, membre de la société royale des sciences d'Upsal, disciple de Linné, est connu par deux ouvrages sur les insectes, tous deux estimés, tous deux rares et chers : I. *Araneï suecici*, Stockholm, 1757, in-4°., en suédois et en latin. Cet ouvrage renferme la description et les figures de soixante espèces d'araignées, trouvées en Suède, peintes et décrites par l'auteur, et classées selon la méthode linnéenne. Ce traité est inférieur à celui de Lister, sur le même sujet, qui cependant n'a décrit que trente espèces. Il faut croire que Clerck n'a pas su conserver les individus qu'il avait décrits, et que même, avec le secours de ses longues descriptions et de ses figures, Linné, son maître, et par le conseil duquel il avait

pris cet ouvrage, n'a pas su les naître, car dans la seconde édi- le la *Fauna suecica*, où il cite age de Clerck, il n'a décrit que -trois espèces d'araignées; il y en c vingt-sept qu'il n'a pu retrouver. ité de Clerck sur les araignées a iduit en anglais par M. Martyns, celui de Lister et des extraits de l'Albin, sous le titre d'*Aranei*, *stoire naturelle des araignées*, res, 1793, in-4°. Dans cet ou- , exécuté avec plus de luxe que ience, les figures de Clerck sont rnées, et disposées par l'habile ste d'une manière plus pittores- mais elles sont encore moins re- issables. Clerck a publié dans les *s de la société des sciences de tholm* (page 241 de la traduction nde) un *Mémoire sur la ma- de prendre et de nourrir les nées;* les moyens qu'il indique rès compliqués et très peu ingé- , et prouvent même dans l'au- me crainte puérile de ces insec- ont aucune espèce n'est dange- dans le pays qu'il habitait. II. *s insectorum rariorum, cum ibus eorum trivialibus locis- è C. Linnæi..... Syst. nat. alle-* , Stockholm, 1759, in-4°. Ce ie, malgré les promesses du titre, ésente que des figures coloriées idoptères (papillons), sans au- exte explicatif. Il est très utile ntomologistes pour reconnaître pillons exotiques qui compo- le cabinet de la reine Ulrique, ıtres qui ont été décrits par Lin- grand naturaliste semble avoir immortaliser cet ouvrage, en ıt dans une note de la dernière ı de son *Systema naturæ*, que le plus beau de ce genre que nde littéraire eût encore vu. *ii icones insectorum pulcherrimum opus quod etiamnum vidit orbis litteratus.* Il a depuis été bien souvent surpassé. W—R.

CLÉREMBAULT (Philippe de), connu d'abord sous le nom de *Palluau*, prit le nom de *Clérembault* à sa nomination à la dignité de maréchal de France. Il commença à porter les armes à l'âge de seize ans, sous le duc de Savoie et le maréchal de Créqui, en 1636. Capitaine d'une compagnie d'arquebusiers à cheval, il devint capitaine-lieutenant des chevau-légers du cardinal de Richelieu. Il était au siége de Landrecy, sous le cardinal de la Valette, en 1637, à l'attaque de nos lignes devant Arras, et à la prise de cette ville en 1640. Maréchal-de-camp en 1642, il servit en Roussillon, sous les maréchaux de Schomberg et de la Meilleraye, et au siége de Perpignan. A la mort du cardinal de Richelieu, sa compagnie de chevau-légers devint compagnie de gendarmes, et il en resta capitaine-lieutenant. Il servit comme maréchal-de-camp sous Condé, aux siéges de Thionville et de Sirck, aux combats de Fribourg et au siége de Philisbourg, en 1644. Il obtint un régiment d'infanterie de son nom, et combattit à Nortlingen en 1645. Il leva un régiment de cavalerie, et devint mestre-de-camp général de cette arme, sur la démission du maréchal de Gassion. Il eut part à la conquête de Courtrai, de Berg-St.-Winoc, de Mardick, de Furnes et de Dunkerque, en 1646. A la tête des gendarmes et des chevau-légers de la garde, en 1647, il chargea, près de la Bassée, huit cents chevaux, qui furent presque tous tués ou pris, et il obtint, la même année, le gouvernement de la ville et de la citadelle de Courtrai. Lieutenant-général en 1648, il servit à l'armée de Flandre

sous le grand Condé. Il commanda l'armée de Berri en 1651, et obtint la dignité de maréchal de France en considération de la prise du château et du fort de Mont-Rond, où le marquis de Persan commandait pour Condé. Gouverneur-général du Berri en 1655, il fut nommé chevalier des ordres du roi en 1661, et mourut en 1665, âgé de quarante-huit ans. Le marquis de la Fare dit dans ses mémoires que le cardinal de Richelieu avait coutume de lui communiquer les affaires les plus importantes. Quoique homme d'esprit, il avait beaucoup de peine à s'énoncer; c'est ce qui fit dire à Mme. Cornuel, lorsqu'ils vinrent à se brouiller, après avoir été long-temps dans une grande intimité : « J'en suis » fâchée, je commençais à l'entendre. » — Le marquis DE CLÉREMBAULT, son fils, devenu lieutenant-général en 1702, commandait à la funeste journée d'Hochstett, en 1704, dans le village de Bleinheim. Il en sortit pour demander des ordres au maréchal de Tallart; ne le trouvant pas, il essaya, en se sauvant, de traverser le Danube à cheval, et se noya (*voy.* les *Mémoires de St.-Simon*). — Jules DE CLÉREMBAULT, son autre fils, abbé de St.-Taurin d'Évreux, fut membre de l'académie française, où il remplaça La Fontaine. Comme il était contrefait, les plaisants dirent alors qu'on avait nommé Ésopeà la place de La Fontaine. D. L. C.

CLERFAYT (FRANÇOIS-SÉBASTIEN-CHARLES-JOSEPH DE CROIX, comte DE), feld-maréchal des armées autrichiennes, naquit au château de Bruille, près de Binch, en Hainaut, le 14 octobre 1733. Son éducation fut cultivée avec soin, et il annonça fort jeune un goût décidé pour les mathématiques. Il avait près de vingt ans lorsqu'il débuta dans la carrière des armes; il fit avec distinction le: pagnes de la guerre de sept ar tre les Prussiens, et se signal: tout aux batailles de Prague Lissa, de Hochkirchen et de I. Il fut un des premiers braves q rie-Thérèse décora de l'ordre avait institué en 1757. La p 1763 vint arrêter l'avanceme Clerfayt, et fit succéder pour charmes de la vie privée à l'a des camps. Il ne se montrait à qu'aussi souvent que les biens l'exigeaient; tout son bonheu de vivre dans ses terres, au d'un cercle d'amis, occupé vassaux, dont il fut toujours l faiteur. Ne connaissant d'autre tion que celle de remplir ses d d'autre gloire que celle d'être son prince et à son pays, Cle rendit inaccessible aux sédu propositions qu'on ne manqua lui faire de toutes parts; enne principes, des innovations, il a peu le système de l'empereur J mais il ne s'en croyait pas moi de garder la foi qu'il lui avai Il servit en qualité de lieuten néral pendant les campagnes d et 1789 contre les Turks, et d'importants services, que le de général d'artillerie et le gra don de Marie-Thérèse récompe en 1790. Chargé, en 1792, d mander un corps de douze mill mes que l'Autriche réunit à l prussienne sur les frontières Champagne, il se rendit ma Stenai, emporta le passage de la aux-Bois, et lorsque le roi de et le duc de Brunswick eure cué le territoire français, il se sur les Pays-Bas avec son cor mée, et conduisit les dernièr rations de la campagne sous dres du duc Albert de Saxe-T

La retraite qu'il fit après la bataille de Jemmappes, avec un corps moins nombreux de moitié que l'armée française, fut admirée de tout le monde. La campagne de 1793 fut encore plus glorieuse pour Clerfayt, qui commandait une division sous le prince de Cobourg; il surprit les Français à Aldenhoven le 1er. mars, se porta avec rapidité sur Maëstricht, dont il fit lever le siége, et décida, par sa fermeté, le succès de la bataille de Nerwinde, où il commandait l'aile gauche, qui soutint les plus grands efforts de l'armée française. Il ne montra pas moins d'habileté à Quiévrain, à Hanson et à Famars. Le Quesnoi lui ouvrit ses portes après une défense vigoureuse. Placé, en 1794, à la tête d'un corps d'observation, Clerfayt se vit obligé de rester sur la défensive. Il soutint dans la West-Flandre les attaques de l'armée que commandait Pichegru, et, après sept combats consécutifs, cédant enfin à la supériorité du nombre, il fit sa retraite sur Tournai, et, combinant ensuite ses opérations avec celles du prince de Cobourg, il ramena son armée, en bon ordre, d'abord sur les bords de la Meuse, et ensuite derrière le Rhin. Il reçut en 1795 le bâton de feld-maréchal, avec le commandement des armées impériales sur le Rhin, et cette campagne fut celle où il acquit le plus de gloire. Obligé d'abord de céder aux efforts réunis de trois armées françaises, dont l'une bloquait Mayence, tandis que les deux autres passaient le Rhin sur deux points très-éloignés, il les attaqua ensuite toutes les trois successivement, et les força l'une après l'autre à se retirer. L'électeur de Mayence, dont il venait de sauver la capitale, lui offrit une boîte ornée de son portrait et enrichie de brillants. On y lisait l'inscription suivante : *Clerfaitio, obsessæ Moguntiæ liberatori, Germanæ virtutis vindici, Fred. Carl. Jos. prim. elect. Mogunt.*, 1795. Rappelé à Vienne au mois de janvier 1796, il y fut reçu avec enthousiasme par le peuple, et comblé de faveurs par la cour. L'empereur lui envoya le collier de la toison d'or, et alla le voir lui-même, chez lui, accompagné du prince Charles. Le comte de Clerfayt semblait destiné à jouer un grand rôle, lorsque tout à coup on apprit qu'il ne retournerait point à l'armée, et qu'il entrerait au conseil aulique de guerre. Il parut sensible à l'état d'inaction dans lequel on le laissait, et sa santé, qui avait beaucoup souffert des fatigues de la guerre, s'altérant de plus en plus, il mourut à Vienne le 18 juillet 1798. La ville de Vienne lui fit ériger un superbe mausolée. Clerfayt réunissait les vertus privées aux qualités guerrières. Personne n'a fait un plus noble usage des dons de la fortune; sa bourse était ouverte à tous les officiers qui servaient sous ses ordres, et, la veille de sa mort, il brûla toutes les reconnaissances qu'il en avait reçues. « Je suis » moins sûr, dit-il, de mes héritiers » que de moi. » Modeste même dans ses habits, on le voyait toujours, lorsqu'il allait à l'ennemi, en grand uniforme et décoré de tous ses ordres, disant « qu'un jour de bataille est un jour de fête pour un guerrier. » St—t.

CLÉRI. *Voy.* Cléry.

CLÉRION (Jacques), statuaire français, naquit en 1640, à Trets, près d'Aix en Provence. On ignore qui fut son maître, et si, à l'exemple du fameux Puget, son contemporain et son compatriote, il alla étudier en Italie les chefs-d'œuvre de la sculpture antique. On connaît moins les détails de sa vie que ses ouvrages, qui sont estimés, mais dont le

sous le grand Condé. Il commanda l'armée de Berri en 1651, et obtint la dignité de maréchal de France en considération de la prise du château et du fort de Mont-Rond, où le marquis de Persan commandait pour Condé. Gouverneur-général du Berri en 1655, il fut nommé chevalier des ordres du roi en 1661, et mourut en 1665, âgé de quarante-huit ans. Le marquis de la Fare dit dans ses mémoires que le cardinal de Richelieu avait coutume de lui communiquer les affaires les plus importantes. Quoique homme d'esprit, il avait beaucoup de peine à s'énoncer; c'est ce qui fit dire à Mme. Cornuel, lorsqu'ils vinrent à se brouiller, après avoir été long-temps dans une grande intimité : « J'en suis » fâchée, je commençais à l'entendre. » — Le marquis DE CLÉREMBAULT, son fils, devenu lieutenant-général en 1702, commandait à la funeste journée d'Hochstett, en 1704, dans le village de Bleinheim. Il en sortit pour demander des ordres au maréchal de Tallart; ne le trouvant pas, il essaya, en se sauvant, de traverser le Danube à cheval, et se noya (*voy.* les *Mémoires de St.-Simon*). — Jules DE CLÉREMBAULT, son autre fils, abbé de St.-Taurin d'Évreux, fut membre de l'académie française, où il remplaça La Fontaine. Comme il était confrefait, les plaisants dirent alors qu'on avait nommé Ésopeà la place de La Fontaine. D. L. C.

CLERFAYT (FRANÇOIS-SÉBASTIEN-CHARLES-JOSEPH DE CROIX, comte DE), feld-maréchal des armées autrichiennes, naquit au château de Bruille, près de Binch, en Hainaut, le 14 octobre 1733. Son éducation fut cultivée avec soin, et il annonça fort jeune un goût décidé pour les mathématiques. Il avait près de vingt ans lorsqu'il débuta dans la carrière des armes; il fit avec distinction le pagnes de la guerre de sept a tre les Prussiens, et se signal tout aux batailles de Prague Lissa, de Hochkirchen et de L Il fut un des premiers braves q rie-Thérèse décora de l'ordre avait institué en 1757. La p 1763 vint arrêter l'avanceme Clerfayt, et fit succéder pour charmes de la vie privée à l'a des camps. Il ne se montrait à qu'aussi souvent que les biens l'exigeaient; tout son bonheu de vivre dans ses terres, au d'un cercle d'amis, occupé vassaux, dont il fut toujours l faiteur. Ne connaissant d'autre tion que celle de remplir ses d d'autre gloire que celle d'être son prince et à son pays, Cle rendit inaccessible aux sédu propositions qu'on ne manqua lui faire de toutes parts; enne principes, des innovations, il a peu le système de l'empereur J mais il ne s'en croyait pas moi de garder la foi qu'il lui avai Il servit en qualité de lieuten néral pendant les campagnes d et 1789 contre les Turks, et d'importants services, que le de général d'artillerie et le gra don de Marie-Thérèse récompe en 1790. Chargé, en 1792, d mander un corps de douze mill mes que l'Autriche réunit à prussienne sur les frontières Champagne, il se rendit ma Stenai, emporta le passage de la aux-Bois, et lorsque le roi de et le duc de Brunswick eure cué le territoire français, il s sur les Pays-Bas avec son cor mée, et conduisit les dernièr rations de la campagne sous dres du duc Albert de Saxe-T

La retraite qu'il fit après la bataille de Jemmappes, avec un corps moins nombreux de moitié que l'armée française, fut admirée de tout le monde. La campagne de 1793 fut encore plus glorieuse pour Clerfayt, qui commandait une division sous le prince de Cobourg; il surprit les Français à Aldenhoven le 1er. mars, se porta avec rapidité sur Maëstricht, dont il fit lever le siége, et décida, par sa fermeté, le succès de la bataille de Nerwinde, où il commandait l'aile gauche, qui soutint les plus grands efforts de l'armée française. Il ne montra pas moins d'habileté à Quiévrain, à Hanson et à Famars. Le Quesnoi lui ouvrit ses portes après une défense vigoureuse. Placé, en 1794, à la tête d'un corps d'observation, Clerfayt se vit obligé de rester sur la défensive. Il soutint dans la West-Flandre les attaques de l'armée que commandait Pichegru, et, après sept combats consécutifs, cédant enfin à la supériorité du nombre, il fit sa retraite sur Tournai, et, combinant ensuite ses opérations avec celles du prince de Cobourg, il ramena son armée, en bon ordre, d'abord sur les bords de la Meuse, et ensuite derrière le Rhin. Il reçut en 1795 le bâton de feld-maréchal, avec le commandement des armées impériales sur le Rhin, et cette campagne fut celle où il acquit le plus de gloire. Obligé d'abord de céder aux efforts réunis de trois armées françaises, dont l'une bloquait Mayence, tandis que les deux autres passaient le Rhin sur deux points très-éloignés, il les attaqua ensuite toutes les trois successivement, et les força l'une après l'autre à se retirer. L'électeur de Mayence, dont il venait de sauver la capitale, lui offrit une boîte ornée de son portrait et enrichie de brillants. On y lisait l'inscription suivante : *Clerfaitio, obsessæ Moguntiæ liberatori, Germanæ virtutis vindici, Fred. Carl. Jos., prim. elect. Mogunt.*, 1795. Rappelé à Vienne au mois de janvier 1796, il y fut reçu avec enthousiasme par le peuple, et comblé de faveurs par la cour. L'empereur lui envoya le collier de la toison d'or, et alla le voir lui-même, chez lui, accompagné du prince Charles. Le comte de Clerfayt semblait destiné à jouer un grand rôle, lorsque tout à coup on apprit qu'il ne retournerait point à l'armée, et qu'il entrerait au conseil aulique de guerre. Il parut sensible à l'état d'inaction dans lequel on le laissait, et sa santé, qui avait beaucoup souffert des fatigues de la guerre, s'altérant de plus en plus, il mourut à Vienne le 18 juillet 1798. La ville de Vienne lui fit ériger un superbe mausolée. Clerfayt réunissait les vertus privées aux qualités guerrières. Personne n'a fait un plus noble usage des dons de la fortune; sa bourse était ouverte à tous les officiers qui servaient sous ses ordres, et, la veille de sa mort, il brûla toutes les reconnaissances qu'il en avait reçues. « Je suis » moins sûr, dit-il, de mes héritiers » que de moi. » Modeste même dans ses habits, on le voyait toujours, lorsqu'il allait à l'ennemi, en grand uniforme et décoré de tous ses ordres, disant « qu'un jour de bataille est un jour de fête pour un guerrier. » ST—T.

CLÉRI. *Voy.* CLÉRY.

CLÉRION (JACQUES), statuaire français, naquit en 1640, à Trets, près d'Aix en Provence. On ignore qui fut son maître, et si, à l'exemple du fameux Puget, son contemporain et son compatriote, il alla étudier en Italie les chefs-d'œuvre de la sculpture antique. On connaît moins les détails de sa vie que ses ouvrages, qui sont estimés, mais dont le

nombre est peu considérable. Il travailla à Paris pour la cour et pour les grands. On distingue, parmi les ouvrages qu'il fit pour Versailles, une statue de *Jupiter*, une *Junon* et une *Vénus callipyge*, d'après l'antique. Ces morceaux se voient encore dans le parc de Versailles. La statue de *Bacchus* qui ornait autrefois la salle de Trianon, est un des beaux ouvrages de Clérion. Il avait encore fait deux bustes pour l'église de St.-Jean à Aix. Clérion avait épousé Geneviève Bologne, qui peignait les fleurs, les fruits et l'histoire, et qui avait mérité, par ses talents, une place à l'académie royale de peinture. Il la perdit en 1708, et mourut lui-même en 1714. (*Voy.* P. Puget.) A—s.

CLERK (Jean), évêque de Bath et de Wells. Après avoir fait son cours académique et reçu le bonnet de docteur en théologie à Cambridge, il alla étudier le droit canon à Bologne, où il prit des degrés dans cette faculté. De retour en Angleterre, le cardinal Wolsey se l'attacha en qualité de chapelain, et l'investit de toute sa confiance. Son mérite, soutenu de la faveur de ce ministre, lui valut le doyenné de Windsor et la charge lucrative de maître des rôles. Henri VIII l'employa dans plusieurs missions importantes, qu'il remplit à la satisfaction de son maître. Chargé d'aller présenter à Léon X le fameux ouvrage de ce prince contre Luther, qui lui fit donner le titre de *défenseur de la foi*, il prononça à cette occasion, en plein consistoire, un discours éloquent qui le mit en grande réputation à Rome. Ce discours a été imprimé avec l'ouvrage. Il fut récompensé de sa mission par l'évêché de Bath, en 1523. Lorsqu'Henri eut pris la résolution de se séparer d'Anne de Clèves, il choisit Clerk pour en porter l'avis au duc de Clèves, frère de la princesse en exposer les raisons. Ce fut tour de cette ambassade qu'il r en 1540. On croit qu'il avait poisonné avant de partir d'Alle Quelques auteurs ont écrit qu VIII ayant voulu l'engager à nir la légitimité de son divor Catherine d'Arragon, il s'y écrivit même en faveur de cet cesse, et fut l'un de ses défe sans avoir perdu pour cela les grâces du monarque; ce qui bien opposé au caractère iras vindicatif de Henri, ainsi qu'à cédés violents contre tous ceux secondèrent pas ses vues da affaire. D'ailleurs, son nom ne se nulle part dans la liste des déf de la princesse. On le voit, traire, figurer partout, soit a ment, soit dans l'assemblée du parmi ses adversaires. On ne guère non plus comment il chargé d'aller justifier le divo même prince à la cour de Clè s'était montré si opposé à celui therine. Aussi Dodd et autres ils qu'il fut un des plus ardent moteurs du premier divorce e suprématie royale. On a de ce I. une *Défense du divorce de VIII avec Catherine d'Ar* II. un recueil de lettres, écri Rome pendant son ambassade e cour; III. des harangues et d cours, prononcés en différente sions. — Clerk (Jean), d'une différente de celle du précéde dans l'université d'Oxford de tr nes études, qu'il perfectionna d voyages sur le continent, où i pliqua à apprendre les langu dernes, et particulièrement la çaise. A son retour en Anglet devint secrétaire du duc de N Son zèle pour la religion catholi

attira de fréquentes persécutions sous les règnes de Henri VIII et d'Edouard VI. Il fut mis en prison, et trouvé étranglé avec sa fille, le 10 mai 1552. Les historiens varient sur les causes de sa détention et sur les auteurs de sa mort tragique. Ses ouvrages sont : I. *Opusculum planè divinum de mortuorum resurrectione, et extremo judicio in quatuor libris succinctè conscriptum, latinè, anglicè, italicè, gallicè*, Londres, 1545, in-4°.; II. *Déclaration de certains articles, avec l'exposition des erreurs capitales sur la même question*, ibid., 1546, in-8°.; III. *Méditations sur la mort*; IV. *De italicâ declinatione verborum*; V. *Traité de la noblesse*, traduit du français. T—D.

CLERKE (Charles), ami et compagnon de l'illustre Cook, naquit en Angleterre, en 1741, fut élevé dans l'académie de la marine, à Portsmouth, et servit comme pilotin dans la guerre de 1756. Placé à la hune d'artimon pendant le combat de la *Bellone* et du *Courageux*, il tomba à la mer avec le mât. Ses camarades périrent; lui seul fut sauvé. Entré dans la carrière des découvertes, il fit partie de presque toutes les expéditions envoyées par l'Angleterre dans les mers du Sud. Il suivit le commodore Byron, en 1764, 65 et 66, et accompagna successivement le capitaine Cook en 1768, 1772 et 1776. Il commandait la *Découverte* dans le dernier voyage, et, à à la mort de Cook, il se trouva à la tête de l'expédition. Une maladie de langueur, dont il était attaqué depuis son départ d'Angleterre, faisait alors les plus rapides progrès. Il lui restait une seule chance de guérison, c'était de retourner dans des climats plus doux; mais la voix du devoir lui ordonnait de se diriger vers des climats glacés; Clerke n'écouta qu'elle. Il quitta les îles Sandwich, se porta vers le Nord, et persévéra dans la recherche du passage qui faisait le principal objet de l'expédition, jusqu'au moment où les officiers des deux vaisseaux déclarèrent qu'il était impratiquable, et que toute tentative ultérieure deviendrait dangereuse, sans utilité. Il retournait au port de St.-Pierre et St.-Paul, lorsqu'il mourut à la vue des côtes du Kamtzchatka le 22 août 1779. Clerke était regardé comme un des officiers les plus consommés dans la science navale, et les plus dignes de remplacer Cook. Cet éloge semble justifié par la manière dont il suivit les plans de son illustre prédécesseur. Il explora de nouveau les îles Sandwich, et recueillit sur ces îles des renseignements assez étendus, qui depuis ont été complétés par la Peyrouse, Vancouver, d'Entrecasteaux et Turnbull. Il visita le Kamtzchatka, et s'avançant au nord, entre les deux continents, jusqu'au 69° de lat., il acheva de démontrer l'impossibilité de pénétrer à travers les glaces, soit sur la côte d'Asie, soit sur celle d'Amérique. C'est dans la relation du troisième voyage de Cook qu'on peut apprécier la part honorable que Clerke eut à cette célèbre expédition. L. R—E.

CLERMONT (Raoul Ier., comte de) en Beauvaisis, connétable de France en 1158, sous Louis VII, dit le *Jeune*, accompagna ce prince dans la Palestine, et fut tué au siége d'Acre, en juillet 1191. Il souscrivit les lettres-patentes touchant la régale de Laon (*voy.* la *Collection des Ordonnances de nos rois*, par Secousse, tome Ier., page 12). — Clermont (Jean de), seigneur de Chantilly, maréchal de France sous le roi Jean, en 1352, fut envoyé sur les frontières de Picardie et de

Flandre pour négocier la paix avec les Anglais, en 1354. Il fut lieutenant du roi en Poitou, Saintonge, Angoumois, Périgord, Limosin et partie de l'Auvergne, en 1355. Il était à la journée de Poitiers. Exposé au feu des Anglais, à la sortie d'un defilé, son cheval s'abattit sous lui; il ne put se relever, et y perdit la vie, le 19 septembre 1356. D. L. C.

CLERMONT (Charles Ier., duc de Bourbon, comte de), né en 1401, fut arrêté et enfermé dans la tour du Louvre lorsque les Bourguignons surprirent Paris en 1418. Le duc de Bourgogne (Jean-sans-Peur), voulant l'attacher à son parti, le mit en liberté peu de temps après, et le contraignit d'épouser Agnès sa fille, qui n'était pas encore nubile. Il se hâta de la renvoyer au nouveau duc Philippe-le-Bon, et de se jeter dans le parti du dauphin lorsque Jean-sans-Peur eut été assassiné sous ses yeux, au pont de Montereau, en 1419. Nommé capitaine-général en Languedoc et en Guienne, il prit Aigues-Mortes et Beziers, et remit son gouvernement au dauphin, devenu roi sous le nom de *Charles VII*, en 1423. Il se raccommoda bientôt avec le duc de Bourgogne, et son mariage avec Agnès fut enfin célébré en 1425. Il se brouilla de nouveau avec ce prince, pénétra, les armes à la main, jusqu'en Franche-Comté, se raccommoda encore avec lui par l'entremise des comtes de Richemont et de Nevers; et c'est dans les fêtes célébrées à Nevers en cette occasion, qu'ils déterminèrent Philippe à rendre la paix à la France. La fidelité du comte de Clermont envers son souverain ne se soutint pas long temps; il eut part à cinq ou six rebellions, obtint toujours son pardon, et passa le reste de ses jours uniquement occupé du soin de ses vastes domaines, qui comprenaient l'Auvergne, le Forez, etc. Il mourut le 4 décembre 1456. Sa petite-fille, Susanne, épousa le connétable de Bourbon, et lui porta en dot ce riche héritage. (*Voy.* Charles, duc de Bourbon). C. M. P.

CLERMONT (Louis de Bourbon-Condé, comte de), né le 15 juin 1709, fut tonsuré à l'âge de neuf ans, et ensuite nommé aux abbayes du Bec, de St.-Claude, de Noirmoutier et de St.-Germain-des-Prés. Il montra de bonne heure du goût pour les lettres, et forma, sous le titre de *société des arts*, une réunion littéraire, aux séances de laquelle il assistait fréquemment. Le pape lui accorda, en 1733, une dispense pour entrer dans la carrière militaire, sans renoncer à ses bénéfices, et, dans la même année, il fit une campagne en Allemagne, puis dans les Pays-Bas, où il se trouva au siége de Menin et à la bataille de Laufeld. Il fit encore la campagne de 1747 avec le roi et le maréchal de Saxe. Il se trouva à la bataille de Fontenoy et de Raucoux, et fut chargé des siéges d'Anvers et de Namur, dont il s'empara successivement. Il montra de la valeur et de l'habileté, et parut, en plusieurs occasions, digne de son grand nom. Ce prince ayant désiré, en 1754, entrer à l'académie française, sa nomination donna lieu à des discussions assez importantes dans l'histoire de cette société. « Le désir » qu'il en avait, dit Duclos, ayant été » communiqué à dix d'entre nous, » tous gens de lettres, le premier mou- » vement de nos confrères fut d'en » marquer au prince leur joie et leur » reconnaissance. Je partageai ce se- » cond sentiment; mais je les priai » d'examiner si cet honneur serait » pour la compagnie un bien ou un » mal; s'il ne pouvait pas devenir

» dangereux ; si l'égalité que le roi » veut qui règne dans nos séances » entre tous les académiciens, quel- » que différents qu'ils soient par leur » état dans le monde, s'étendrait jus- » qu'à un prince du sang ; enfin, si » nous, gens de lettres, ne nous ex- » posions pas à perdre nos préroga- » tives les plus précieuses, qui tou- » cheraient peu les gens de la cour » nos confrères, assez dédommagés » de l'égalité académique par la supé- » riorité qu'ils ont sur nous partout » ailleurs. » Ces observations frappèrent les confrères de Duclos, et l'académie, sans manquer d'égards au prince, montra dans cette circonstance beaucoup de caractère et de dignité. De son côté, le comte de Clermont fit preuve d'un bon esprit ; il désavoua un Mémoire dans lequel des officiers de sa maison avaient prétendu qu'il « ne convenait pas à un » prince du sang d'entrer dans aucun » corps sans y avoir une préséance » marquée et un rang distingué. » Cependant il ne sut pas s'élever au-dessus de cette dernière considération : et comme l'académie avait décidé qu'elle ne devait, dans aucun cas, s'écarter de ses réglements, le prince ne crut pas devoir paraître en séance publique à la place du récipiendaire, qui était la dernière, et il ne prononça pas un discours qu'il avait lui-même préparé ; il vint seulement à une séance ordinaire, sans s'être fait annoncer, combla de politesses ses nouveaux confrères, ne les nommant jamais autrement, opina très bien sur les questions qui furent agitées dans la séance, reçut le jeton de droit de présence, se trouvant, dit-il, honoré du partage, et tout se passa à la plus grande satisfaction du prince et de l'académie. Le public ne prit pas aussi bien la chose, et un grand nombre de sarcasmes et d'épigrammes furent dirigées contre l'académie et le nouvel académicien. La plus remarquable est celle du poète Ion :

> Trente-neuf jouets à mon.
> Si j'en avais bien mon année,
> Il est jamais pas faire quarante :
> Dans ce cas-là, trente-neuf,
> Qu'avant à vous chez même
> Clermont, cette même pensée,
> Ce n'est que comme un Louis,
> La place est encore vacante.

Les mémoires du temps rapportent que cette plaisanterie causa la mort de son auteur, et que les gens du comte maltraitèrent tellement le poète, qu'il expira peu de jours après. Toutes ces circonstances affectèrent vivement le prince, et il ne se montra plus aux séances académiques. En 1755, le maréchal de Richelieu, effrayé de la situation de l'armée de Hanovre, ayant demandé sa démission, fut remplacé par le comte de Clermont. Cette armée, divisée sur une ligne beaucoup trop étendue, fut attaquée presque aussitôt par le prince Ferdinand de Brunswick. Après avoir évacué précipitamment le Hanovre et la Westphalie, elle vint se placer derrière le Rhin, où l'ennemi la suivit avec la même vigueur, et remporta sur elle divers avantages, qui furent couronnés par la victoire de Crefeld. Dans cette dernière bataille, le comte de Clermont, trompé par de fausses démonstrations sur son front, et tourné sur sa gauche, essuya de grandes pertes, et se retira avec beaucoup de précipitation jusqu'à Cologne, où il remit le commandement au marquis de Contades. On prétend que c'est dans cette retraite qu'en arrivant à Nuys, il demanda s'il avait perdu des drapeaux, et qu'on lui répondit : « Monseigneur, vous êtes le premier. » Le grand Frédéric se rappelant que le comte de Clermont avait d'abord embrassé l'état ecclésiastique, avait dit, au moment où on venait vous prendre le commandement de l'armée : « Je » ne désespère pas de voir les armées

» françaises commandées par l'arche-
» vêque de Paris. » Après ces fâcheux événements, le comte de Clermont, revenu à la cour, se défit de ses bénéfices, et passa le reste de ses jours dans une assez grande retraite, employant ses revenus à faire d'immenses charités. Il mourut à Versailles le 15 juin 1770. Son Éloge par d'Alembert, lu à l'académie le 19 juillet 1781, a été imprimé dans le tom. VI de l'Histoire des membres de cette société. (*V.* ATTAIGNANT et LAUJON.) M—DJ.

CLERMONT (SIBAUD DE), que la maison de Clermont-Tonnerre regarde comme l'auteur de son illustration, vivait au commencement du 12e. siècle. On prétend qu'ayant chassé de Rome l'anti-pape Burdin ou Bourdin, il remit sur le trône pontifical Calixte II, en l'année 1119, et qu'en reconnaissance de ce service, Calixte accorda par une bulle, à Sibaud de Clermont et à ses descendants, l'insigne privilége de porter dans leurs armes deux clefs d'argent en sautoir, d'avoir pour cimier la tiare papale, et pour devise : *Etiamsi opportuerit nos mori tecum, non te negabimus*, ou bien *Si omnes te negaverint, ego non te negabo.* Mais cette bulle n'est citée par aucun historien digne de foi, et c'est sans doute quelque généalogiste qui, pour établir cette prétendue concession, lui a donné une date romaine : *9 kal. junias anno M CXX pontificatûs nostri secundo.* On croit que les armes de la maison de Clermont, dont d'ailleurs l'ancienneté ne peut être contestée, étaient des armes parlantes, parce que, dans l'idiome dauphinois, *clar* signifie *clef.* Il y avait à la chambre des comptes de Paris un acte passé en 1369, par Simon, seigneur de Clermont, et cet acte était scellé d'un cachet portant l'empreinte d'une clef posée en pal. Avant que les seigneurs de Clermont incame les clefs papales dans leur mai portaient dans leurs armes un tagne d'argent surmontée d'u d'or, et c'étaient encore des parlantes, le soleil exprimant mière syllabe de leur nom, et l tagne la seconde. V—

CLERMONT-TONNERRE çois DE), évêque et comte de l né en 1629, et fils de François de Clermont et de Tonnerre, nant-général en Bourgogne, études à Paris, chez les Jésuit reçu docteur en Sorbonne, un Avent à la cour, fut nomm que en 1661, prononça plusie cours dans les assemblées du présida celle de 1695, et h Louis XIV au nom de l'église d ce. Ce monarque le nomma co d'état et le fit commandeur de du St.-Esprit. Il avait été reçu bre de l'académie française en Il engagea le président Cousin ger, sur les Mémoires qu'il lui l l'*Histoire des saints de la ma Tonnerre et de Clermont*, imprimée à Paris en 1698, in- prélat s'était occupé d'un *Co taire mystique et moral sur l'* *et sur le nouveau Testament*, n'a jamais été publié. Ses *Statuts daux* le furent à St.-Quentin, in-8°. Il en fit paraître d'autre la même ville, 1677, in-8°.; d' encore, ibid., 1680, in-4°. Enfi imprimer à Noyon des *Ordonn synodales*, en 1698, in-12. parlé dans beaucoup de recueil necdotes, qui, suivant Voltaire si souvent des *mensonges impr* et dans plusieurs ouvrages d'a contemporains, de la vanité ex de l'évêque de Noyon, et de la opinion qu'il avait de lui-mêm prétend qu'il ne jugeait point s

[illegible]

[illegible]

[illegible]

pour ne pas faire l'oraison funèbre de François de Harlay, archevêque de Paris : « Ne dites pas que vous êtes in» commodé, reprit l'évêque de Noyon, » dites plutôt que la matière est in» commode. » Le duc de Mazarin était à la Force; il se jeta aux genoux du prélat, qui était venu le voir, et lui demanda sa bénédiction. Le prélat s'en excusa long-temps; mais pressé par les instances du duc : « Monsieur, » dit-il enfin, je vous donne ma com» passion. » Les jeunes poètes doivent de la reconnaissance à l'évêque de Noyon; il est le fondateur du prix de poésie que l'académie française proposait tous les ans; mais elle changea le sujet que le prélat avait prescrit, et qui devait être l'*Eloge de Louis XIV à perpétuité*. François de Clermont-Tonnerre mourut à Paris le 5 février 1701, dans la 73e. année de son âge. Son portrait a été gravé par Nanteuil. — CLERMONT-TONNERRE (François de), évêque et duc de Langres, en 1696, mort le 12 mars 1724, était neveu de l'évêque de Noyon. Il prononça l'*Oraison funèbre de Philippe de France, duc d'Orléans*, frère unique de Louis XIV, imprimée à Paris en 1701, in-4°.—CLERMONT-TONNERRE (Madeleine de), abbesse de St.-Paul-lès-Beauvais, morte en 1692, était tante de l'évêque de Noyon. Sa *Vie*, composée sur les *Mémoires de Mme. de Sandricourt*, a été publiée par François de Malinghen, prêtre de l'Oratoire, Paris, 1704, in-12. V—VE.

CLERMONT-TONNERRE (GASPARD, marquis DE), né en 1688, commença à servir en 1703, et obtint un régiment de cavalerie, de son nom, en 1709. Brigadier et commissaire-général de la cavalerie en 1716, il fut nommé commandeur de l'ordre de St.-Louis en 1720, puis maréchal-de-camp, lieutenant-général et mestre-de-camp-général de la cavalerie en 1736. Employé à l'armée de Bohême en 1741, il se distingua au combat de Sahay, à la défense de l'Alsace et au siége de Fribourg. Il commandait la gauche de l'armée à la bataille de Fontenoi; après avoir rallié l'infanterie, il se porta au centre, et contint les ennemis, quoique exposé à leur feu, jusqu'à la dernière charge. Il était à la prise de Tournai, à celle de Bruxelles, et combattit à Raucoux en 1746. Il commandait trente-deux escadrons à la bataille de Lanfeld; exposé au feu de quarante pièces de canon, il soutint pendant quatre heures l'infanterie qui attaquait le village de Laufeld, qu'elle emporta. Il chargea ensuite la cavalerie ennemie, la poursuivit, et s'empara de deux pièces de canon. Il fut créé maréchal de France le 17 septembre de la même année. Devenu doyen des maréchaux, il représenta le connétable au sacre de Louis XVI, fut élevé à la dignité de duc et pair, et mourut en mars 1781.—Son fils, CLERMONT-TONNERRE (Jules-Charles-Henri de), lieutenant-général, duc et pair, et commandant en chef le Dauphiné, tomba sous la hache révolutionnaire à soixante-quatorze ans, le 26 juillet 1794, deux jours seulement avant la chute de Robespierre. D. L. C.

CLERMONT-TONNERRE (STANISLAS, comte DE), fils du marquis de Clermont-Tonnerre et petit-fils du maréchal, naquit en 1747, et suivit, dès sa jeunesse, la carrière militaire. Il était colonel avant la révolution, et s'était fait connaître depuis long-temps par ses talents, ses principes libéraux et ses idées de réforme. Nommé président des électeurs de la noblesse de Paris, il fut le premier député de son ordre aux états-généraux. Dès les premières séances, il se montra

favorable aux [illegible] état, et [illegible] devaient [illegible] communes. [illegible] avec un autre [illegible] de la noblesse, un pamphlet [illegible] à augmenter sa popularité. [illegible] temps après, [illegible] plusieurs de ses [illegible] délibérations de la [illegible] de la noblesse, et se mettre à la [illegible] minorité, qui le choisit pour son président, et le chargea de porter la parole lorsqu'elle alla se réunir aux députés du [illegible] constitués [illegible] assemblée nationale. « Les membres de la noblesse, [illegible] réunir à l'assemblée des états-généraux, cèdent à [illegible] conscience et [illegible] mais il se [illegible] tisme [illegible] conscience qui nous [illegible] un grand nombre de nos frères, arrêtés par des mandats [illegible] motif [illegible] aussi respectable [illegible] Vous ne pouvez [illegible] tristesse et [illegible] Nous sommes pénétrés [illegible] vrai [illegible] avez [illegible] tous le [illegible] nos sentiments, et [illegible] vailler avec vous à [illegible] de la régénération [illegible] » Le discours, [illegible] Clermont ne [illegible] députés du tiers [illegible] nationale, [illegible] fort jaloux, et dans [illegible] sait avec une sorte [illegible] la majorité de son [illegible] aucun parti, et on [illegible] celui qui l'avait [illegible] une ligne intermédiaire, en se tenant

[illegible]

fameuse nuit du 4 août 1789, il adhéra à tous les décrets d'abolition de priviléges, et demanda la suppression des capitaineries et droits de chasse. Peu de temps après, il fit accorder le droit de cité aux protestants, aux juifs, aux comédiens, et à tous les Français sans aucune exception. Il vota ensuite pour l'institution des jurés, proposée par son collègue Syeyes, et se plaignit de ce que ce député gardait trop souvent le silence, disant que de tels hommes sont le patrimoine des siècles. Le 22 février 1790, il proposa vainement d'investir le roi de toute la puissance exécutive, afin qu'il pût réprimer les troubles toujours croissants dans les provinces. Plusieurs de ses collègues, professant les mêmes principes, s'étant retirés de l'assemblée après les événements des 5 et 6 octobre, il continua à y rester jusqu'à la fin de la session, et, ne désespérant pas de faire adopter son système des deux chambres, il le mit encore en avant dans toutes les occasions. Il fonda alors, de concert avec son collègue Malouet et quelques autres du parti qu'on appelait *monarchique*, une société politique, qu'ils voulurent opposer au club des jacobins; mais qui, bientôt dénoncée à l'assemblée par Barnave et désignée comme une réunion de conspirateurs, fut obligée de se séparer. Clermont-Tonnerre avait dans ce même temps établi le *Journal des Impartiaux*, que le talent de M. de Fontanes et de plusieurs autres rédacteurs du premier mérite ne put soutenir contre les attaques simultanées des deux partis extrêmes. Cette feuille périodique n'eut que deux mois d'existence. Son fondateur, se trouvant de plus en plus en butte à la fureur populaire, vit son hôtel investi, et il aurait été massacré, si un décret de l'assemblée ne fût venu dissiper la populace lors, réduit au silence et n'osa exposer sa vie et ses proprié ne parla à l'assemblée qu'av extrême modération, et ne s' que de législation et de finance de la fuite du roi en 1790, il rêté un instant par le peupl Tuileries, et il envoya aussit serment de fidélité à l'asse Après la fin de la session, il Paris, et y soutint contre son c Syeyes une discussion polémiq le système municipal. Le 10 août son hôtel fut encore investi par pulace, sous prétexte qu'il s'y t des armes. Conduit à sa sectio fut interrogé et renvoyé absous lorsqu'il retournait chez lui, u sinier qu'il avait renvoyé ame core une fois le peuple contr reçut à la tête un coup de faul s'étant enfui chez Mme. de B il y fut poursuivi jusqu'au 4 où on le massacra. Ses opinior tiques ont été recueillies en 4 vol. in-8°. Il a aussi publ *Analyse de la Constitution de* in-8°., et il faisait imprimer un à cet ouvrage au moment de sa On lui attribue : *Journal du J de Prudhomme*, ou *Petites vations sur de grandes réfle* 15 numeros, in-8°., et *Mon feuille*, Paris, 1791, in-18. M

CLERSELLIER (Claude) losophe, partisan du cartesia plus encore que Descartes, lui-r était beau-frère de Chanut, a sadeur en Suède, bon cartésie il donna sa fille en mariage hault, qui ne l'était pas moir lit dans la *République des l* (juin 1684) : « Je ne crois pa » y eût aucun bourgeois dans » qui allât plus souvent à la » que le bon M. Clersellier. » (

le P. Violier, aumônier de Charoyait que le cartésianisme était ire au mystère de la transsubsion, et il s'efforça de le prouver me longue correspondance avec llier. Bayle appelle ce dernier re M. Clersellier, l'ornement opui du cartesianisme (voy. ssertation de l'essence des). Il traduisit les objections contre les *Méditations physi*le Descartes, réunies à la tran de ces méditations par Charles rt, duc de Luynes, Paris, , 1661 et 1673, in-4°. Il fut ar : I. des *Lettres de Descartes morale, la physique, la mé* et les mathématiques, Paris, , 3 vol. in-4°.; II. du *Traité omme, du monde, ou de la re*, avec une préface, etc., Pa-677, in-4°.; III. des *Principes philosophie de Descartes*, Pa-681, in-4°. : ils sont traduits laude Picot, revus et corrigés Clersellier, IV. des *Œuvres mes de Rohault*, Paris, 1682, Clersellier mourut le 13 avril , âgé de soixante-dix ans. — ls partagea ses travaux, et tra la préface de Florent Schuyl, au-devant de la version latine *raité de la lumiere* de Des-, dans la 11e. edition donnée n père du *Traité de l'homme*, Paris, 1677, in-4°. V—ve.

ERVILLE (Louis-Nicolas, ier de), après avoir servi long-en qualité d'ingénieur avec les rands talents, surtout aux siéges mone en 1647 et 1648, obtint de de sergent de bataille en , et alla servir en Guienne en On lui accorda le brevet de hal-de-camp le 21 septembre Il servit ensuite aux siéges de Ienchould, de Stenay, de Landrecie, de Condé et de St.-Guislain; dirigea les attaques de ceux de Valenciennes en 1656, de Montmedy en 1657, de Dunkerque et d'Ypres en 1658. On crea en sa faveur la charge de commissaire-général des fortifications et réparations des villes de France. Il continua de servir, avec la plus grande distinction, aux siéges de Douai, de Tournai, de Lille, de Besançon, et il obtint le gouvernement de l'île et de la citadelle d'Oléron en 1671, et le conserva jusqu'à sa mort, en décembre 1677. Vauban lui succéda dans la charge de commissaire-général des fortifications. On a du chevalier de Clerville : I. *Lettre sur l'histoire généalogique des familles royales d'Espagne*, Paris 1644, in-4°.; II. *Mémoire sur ce qui reste à faire au port de Cette pour enlever les sables et le perfectionner*, Montpellier, 1677, in-4°.; III. *Discours sur les ouvertures, vulgairement appelées* Grau, *par lesquelles les étangs de Languedoc se déchargent dans la mer*, 1665, in-4°.; IV. une *Carte des montagnes de la haute Auvergne*, Paris, 1642. Il a laissé un rapport manuscrit sur le projet du canal de Languedoc, que Colbert l'avait chargé d'examiner. D. L. C.

CLÉRY, né dans un village des environs de Versailles, en 1762, fut le frère de lait du duc de Montbazon, depuis prince de Rohan. Par la protection de Mme. de Guéménée, il fut nommé valet-de-chambre-barbier du dernier fils de Louis XVI, et, en 1792, Pétion, maire de Paris, le désigna pour faire le service de valet-de-chambre auprès de Louis XVI, dans la prison du temple. Il s'acquitta de ce dangereux emploi avec beaucoup de zele. Ce prince le recommanda à sa famille dans son testa-

nombre est peu considérable. Il travailla à Paris pour la cour et pour les grands. On distingue, parmi les ouvrages qu'il fit pour Versailles, une statue de *Jupiter*, une *Junon* et une *Vénus callipyge*, d'après l'antique. Ces morceaux se voient encore dans le parc de Versailles. La statue de *Bacchus* qui ornait autrefois la salle de Trianon, est un des beaux ouvrages de Clérion. Il avait encore fait deux bustes pour l'église de St.-Jean à Aix. Clérion avait épousé Geneviève Bologne, qui peignait les fleurs, les fruits et l'histoire, et qui avait mérité, par ses talents, une place à l'académie royale de peinture. Il la perdit en 1708, et mourut lui-même en 1714. (*Voy.* P. Puget.) A—s.

CLERK (Jean), évêque de Bath et de Wells. Après avoir fait son cours académique et reçu le bonnet de docteur en théologie à Cambridge, il alla étudier le droit canon à Bologne, où il prit des degrés dans cette faculté. De retour en Angleterre, le cardinal Wolsey se l'attacha en qualité de chapelain, et l'investit de toute sa confiance. Son mérite, soutenu de la faveur de ce ministre, lui valut le doyenné de Windsor et la charge lucrative de maître des rôles. Henri VIII l'employa dans plusieurs missions importantes, qu'il remplit à la satisfaction de son maître. Chargé d'aller présenter à Léon X le fameux ouvrage de ce prince contre Luther, qui lui fit donner le titre de *défenseur de la foi*, il prononça à cette occasion, en plein consistoire, un discours éloquent qui le mit en grande réputation à Rome. Ce discours a été imprimé avec l'ouvrage. Il fut récompensé de sa mission par l'évêché de Bath, en 1523. Lorsqu'Henri eut pris la résolution de se séparer d'Anne de Clèves, il choisit Clerk pour en porter l'avis au duc de Clèves, frère de la princesse en exposer les raisons. Ce fut tour de cette ambassade qu'il r en 1540. On croit qu'il avait poisonné avant de partir d'Alle Quelques auteurs ont écrit qu VIII ayant voulu l'engager nir la légitimité de son divor Catherine d'Arragon, il s'y écrivit même en faveur de cet cesse, et fut l'un de ses défe sans avoir perdu pour cela les grâces du monarque; ce qui bien opposé au caractère iras vindicatif de Henri, ainsi qu'à cédés violents contre tous ceux secondèrent pas ses vues da affaire. D'ailleurs, son nom ne se nulle part dans la liste des déf de la princesse. On le voit, traire, figurer partout, soit a ment, soit dans l'assemblée du parmi ses adversaires. On ne guère non plus comment il chargé d'aller justifier le divo même prince à la cour de Clè s'était montré si opposé à celui therine. Aussi Dodd et autres ils qu'il fut un des plus ardent moteurs du premier divorce e suprématie royale. On a de ce I. une *Défense du divorce de VIII avec Catherine d'Ar* II. un recueil de lettres, écri Rome pendant son ambassade c cour; III. des harangues et d cours, prononcés en différente sions. — Clerk (Jean), d'une différente de celle du précéde dans l'université d'Oxford de trè nes études, qu'il perfectionna da voyages sur le continent, où i pliqua à apprendre les langu dernes, et particulièrement la çaise. A son retour en Anglete devint secrétaire du duc de N Son zèle pour la religion catholi

attira de fréquentes persécutions sous les règnes de Henri VIII et d'Edouard VI. Il fut mis en prison, et trouvé étranglé avec sa fille, le 10 mai 1552. Les historiens varient sur les causes de sa détention et sur les auteurs de sa mort tragique. Ses ouvrages sont : I. *Opusculum planè divinum de mortuorum resurrectione, et extremo judicio in quatuor libris succinctè conscriptum, latinè, anglicè, italicè, gallicè*, Londres, 1545, in-4°.; II. *Déclaration de certains articles, avec l'exposition des erreurs capitales sur la même question*, ibid., 1546, in-8°.; III. *Méditations sur la mort*; IV. *De italicâ declinatione verborum*; V. *Traité de la noblesse*, traduit du français. T—D.

CLERKE (Charles), ami et compagnon de l'illustre Cook, naquit en Angleterre, en 1741, fut élevé dans l'académie de la marine, à Portsmouth, et servit comme pilotin dans la guerre de 1756. Placé à la hune d'artimon pendant le combat de la *Bellone* et du *Courageux*, il tomba à la mer avec le mât. Ses camarades périrent; lui seul fut sauvé. Entré dans la carrière des découvertes, il fit partie de presque toutes les expéditions envoyées par l'Angleterre dans les mers du Sud. Il suivit le commodore Byron, en 1764, 65 et 66, et accompagna successivement le capitaine Cook en 1768, 1772 et 1776. Il commandait la *Découverte* dans le dernier voyage, et, à à la mort de Cook, il se trouva à la tête de l'expédition. Une maladie de langueur, dont il était attaqué depuis son départ d'Angleterre, faisait alors les plus rapides progrès. Il lui restait une seule chance de guérison, c'était de retourner dans des climats plus doux; mais la voix du devoir lui ordonnait de se diriger vers des climats glacés; Clerke n'écouta qu'elle. Il quitta les îles Sandwich, se porta vers le Nord, et persévéra dans la recherche du passage qui faisait le principal objet de l'expédition, jusqu'au moment où les officiers des deux vaisseaux déclarèrent qu'il était impratiquable, et que toute tentative ultérieure deviendrait dangereuse, sans utilité. Il retournait au port de St.-Pierre et St.-Paul, lorsqu'il mourut à la vue des côtes du Kamtzchatka le 22 août 1779. Clerke était regardé comme un des officiers les plus consommés dans la science navale, et les plus dignes de remplacer Cook. Cet éloge semble justifié par la manière dont il suivit les plans de son illustre prédécesseur. Il explora de nouveau les îles Sandwich, et recueillit sur ces îles des renseignements assez étendus, qui depuis ont été complétés par la Peyrouse, Vancouver, d'Entrecasteaux et Turnbull. Il visita le Kamtzchatka, et s'avançant au nord, entre les deux continents, jusqu'au 69e de lat., il acheva de démontrer l'impossibilité de pénétrer à travers les glaces, soit sur la côte d'Asie, soit sur celle d'Amérique. C'est dans la relation du troisième voyage de Cook qu'on peut apprécier la part honorable que Clerke eut à cette célèbre expédition. L. R—E.

CLERMONT (Raoul Ier., comte de) en Beauvaisis, connétable de France en 1158, sous Louis VII, dit le *Jeune*, accompagna ce prince dans la Palestine, et fut tué au siége d'Acre, en juillet 1191. Il souscrivit les lettres-patentes touchant la régale de Laon (*voy.* la *Collection des Ordonnances de nos rois*, par Secousse, tome Ier., page 12). — Clermont (Jean de), seigneur de Chantilly, maréchal de France sous le roi Jean, en 1352, fut envoyé sur les frontières de Picardie et de

Flandre pour négocier la paix avec les Anglais, en 1354. Il fut lieutenant du roi en Poitou, Saintonge, Angoumois, Périgord, Limosin et partie de l'Auvergne, en 1355. Il était à la journée de Poitiers. Exposé au feu des Anglais, à la sortie d'un defilé, son cheval s'abattit sous lui; il ne put se relever, et y perdit la vie, le 19 septembre 1356. D. L. C.

CLERMONT (Charles Ier., duc de Bourbon, comte de), né en 1401, fut arrêté et enfermé dans la tour du Louvre lorsque les Bourguignons surprirent Paris en 1418. Le duc de Bourgogne (Jean-sans-Peur), voulant l'attacher à son parti, le mit en liberté peu de temps après, et le contraignit d'épouser Agnès sa fille, qui n'était pas encore nubile. Il se hâta de la renvoyer au nouveau duc Philippe-le-Bon, et de se jeter dans le parti du dauphin lorsque Jean-sans-Peur eut été assassiné sous ses yeux, au pont de Montereau, en 1419. Nommé capitaine-général en Languedoc et en Guienne, il prit Aigues-Mortes et Beziers, et remit son gouvernement au dauphin, devenu roi sous le nom de *Charles VII*, en 1423. Il se raccommoda bientôt avec le duc de Bourgogne, et son mariage avec Agnès fut enfin célébré en 1525. Il se brouilla de nouveau avec ce prince, pénétra, les armes à la main, jusqu'en Franche-Comté, se raccommoda encore avec lui par l'entremise des comtes de Richemont et de Nevers; et c'est dans les fêtes célébrées à Nevers en cette occasion, qu'ils déterminèrent Philippe à rendre la paix à la France. La fidelité du comte de Clermont envers son souverain ne se soutint pas long temps; il eut part à cinq ou six rebellions, obtint toujours son pardon, et passa le reste de ses jours uniquement occupé du soin de ses vastes domaines, qui comprenaient l'Auvergne, le Forez, etc. Il mourut le 4 décembre 1456. Sa petite-fille, Susanne, épousa le connétable de Bourbon, et lui porta en dot ce riche héritage. (*Voy.* Charles, duc de Bourbon). C. M. P.

CLERMONT (Louis de Bourbon-Condé, comte de), né le 15 juin 1709, fut tonsuré à l'âge de neuf ans, et ensuite nommé aux abbayes du Bec, de St.-Claude, de Noirmoutier et de St.-Germain-des-Prés. Il montra de bonne heure du goût pour les lettres, et forma, sous le titre de *société des arts*, une réunion littéraire, aux séances de laquelle il assistait fréquemment. Le pape lui accorda, en 1733, une dispense pour entrer dans la carrière militaire, sans renoncer à ses bénéfices, et, dans la même année, il fit une campagne en Allemagne, puis dans les Pays-Bas, où il se trouva au siége de Menin et à la bataille de Laufeld. Il fit encore la campagne de 1747 avec le roi et le maréchal de Saxe. Il se trouva à la bataille de Fontenoy et de Raucoux, et fut chargé des siéges d'Anvers et de Namur, dont il s'empara successivement. Il montra de la valeur et de l'habileté, et parut, en plusieurs occasions, digne de son grand nom. Ce prince ayant désiré, en 1754, entrer à l'académie française, sa nomination donna lieu à des discussions assez importantes dans l'histoire de cette société. « Le désir » qu'il en avait, dit Duclos, ayant été » communiqué à dix d'entre nous, » tous gens de lettres, le premier mou- » vement de nos confrères fut d'en » marquer au prince leur joie et leur » reconnaissance. Je partageai ce se- » cond sentiment; mais je les priai » d'examiner si cet honneur serait » pour la compagnie un bien ou un » mal; s'il ne pouvait pas devenir

» dangereux ; si l'égalité que le roi » veut qui règne dans nos séances » entre tous les académiciens, quel- » que différents qu'ils soient par leur » état dans le monde, s'étendrait jus- » qu'à un prince du sang; enfin, si » nous, gens de lettres, ne nous ex- » posions pas à perdre nos préroga- » tives les plus précieuses, qui tou- » cheraient peu les gens de la cour » nos confrères, assez dédommagés » de l'égalité académique par la supé- » riorité qu'ils ont sur nous partout » ailleurs. » Ces observations frappèrent les confrères de Duclos, et l'académie, sans manquer d'égards au prince, montra dans cette circonstance beaucoup de caractère et de dignité. De son côté, le comte de Clermont fit preuve d'un bon esprit; il désavoua un Mémoire dans lequel des officiers de sa maison avaient prétendu qu'il « ne convenait pas à un » prince du sang d'entrer dans aucun » corps sans y avoir une préséance » marquée et un rang distingué. » Cependant il ne sut pas s'élever au-dessus de cette dernière considération; et comme l'académie avait décidé qu'elle ne devait, dans aucun cas, s'écarter de ses réglements, le prince ne crut pas devoir paraître en séance publique à la place du récipiendaire, qui était la dernière, et il ne prononça pas un discours qu'il avait lui-même préparé; il vint seulement à une séance ordinaire, sans s'être fait annoncer, combla de politesses ses nouveaux confrères, ne les nommant jamais autrement, opina très bien sur les questions qui furent agitées dans la séance, reçut le jeton de droit de présence, se trouvant, dit-il, honoré du partage, et tout se passa à la plus grande satisfaction du prince et de l'académie. Le public ne prit pas aussi bien la chose, et un grand nombre de sarcasmes et d'épigrammes furent dirigées contre l'académie et le nouvel académicien. La plus remarquable est celle du poète Roi :

Trente-neuf joints à zéro,
Si j'entends bien mon numéro,
N'ont jamais pu faire quarante;
D'où je conclus, troupe savante,
Qu'ayant à vos côtés admis
Clermont, cette masse pesante,
Ce digne cousin de Louis,
La place est encore vacante.

Les mémoires du temps rapportent que cette plaisanterie causa la mort de son auteur, et que les gens du comte maltraitèrent tellement le poète, qu'il expira peu de jours après. Toutes ces circonstances affectèrent vivement le prince, et il ne se montra plus aux séances académiques. En 1758, le maréchal de Richelieu, effrayé de la situation de l'armée de Hanovre, ayant demandé sa démission, fut remplacé par le comte de Clermont. Cette armée, divisée sur une ligne beaucoup trop étendue, fut attaquée presque aussitôt par le prince Ferdinand de Brunswick. Après avoir évacué précipitamment le Hanovre et la Westphalie, elle vint se placer derrière le Rhin, où l'ennemi la suivit avec la même vigueur, et remporta sur elle divers avantages, qui furent couronnés par la victoire de Crévelt. Dans cette dernière bataille, le comte de Clermont, trompé par de fausses démonstrations sur son front, et tourné sur sa gauche, essuya de grandes pertes, et se retira avec beaucoup de précipitation jusqu'à Cologne, où il remit le commandement au marquis de Contades. On prétend que c'est dans cette retraite qu'en arrivant à Nuytz, il demanda s'il avait paru des fuyards, et qu'on lui répondit : « Monseigneur, vous êtes le premier. » Le grand Frédéric se rappelant que le comte de Clermont avait d'abord embrassé l'état ecclésiastique, avait dit, au moment où ce prince vint prendre le commandement de l'armée : « Je » ne désespère pas de voir les armées

» françaises commandées par l'archevêque de Paris. » Après ces fâcheux événements, le comte de Clermont, revenu à la cour, se défit de ses bénéfices, et passa le reste de ses jours dans une assez grande retraite, employant ses revenus à faire d'immenses charités. Il mourut à Versailles le 15 juin 1770. Son Éloge par d'Alembert, lu à l'académie le 19 juillet 1781, a été imprimé dans le tom. VI de l'Histoire des membres de cette société. (*V.* Attaignant et Laujon.) M—dj.

CLERMONT (Sibaud de), que la maison de Clermont-Tonnerre regarde comme l'auteur de son illustration, vivait au commencement du 12e. siècle. On prétend qu'ayant chassé de Rome l'anti-pape Burdin ou Bourdin, il remit sur le trône pontifical Calixte II, en l'année 1119, et qu'en reconnaissance de ce service, Calixte accorda par une bulle, à Sibaud de Clermont et à ses descendants, l'insigne privilége de porter dans leurs armes deux clefs d'argent en sautoir, d'avoir pour cimier la tiare papale, et pour devise : *Etiamsi opportuerit nos mori tecum, non te negabimus*, ou bien *Si omnes te negaverint, ego non te negabo.* Mais cette bulle n'est citée par aucun historien digne de foi, et c'est sans doute quelque généalogiste qui, pour établir cette prétendue concession, lui a donné une date romaine : *9 kal. junias anno M CXX pontificatûs nostri secundo.* On croit que les armes de la maison de Clermont, dont d'ailleurs l'ancienneté ne peut être contestée, étaient des armes parlantes, parce que, dans l'idiome dauphinois, *clar* signifie *clef.* Il y avait à la chambre des comptes de Paris un acte passé en 1369, par Simon, seigneur de Clermont, et cet acte était scellé d'un cachet portant l'empreinte d'une clef posée en pal. Avant que les seigneurs de Clermont incamérassent les clefs papales dans leur maison, ils portaient dans leurs armes une montagne d'argent surmontée d'un soleil d'or, et c'étaient encore des armes parlantes, le soleil exprimant la première syllabe de leur nom, et la montagne la seconde. V—ve.

CLERMONT-TONNERRE (François de), évêque et comte de Noyon, né en 1629, et fils de François, comte de Clermont et de Tonnerre, lieutenant-général en Bourgogne, fit ses études à Paris, chez les Jésuites, fut reçu docteur en Sorbonne, prêcha un Avent à la cour, fut nommé évêque en 1661, prononça plusieurs discours dans les assemblées du clergé, présida celle de 1695, et harangua Louis XIV au nom de l'église de France. Ce monarque le nomma conseiller d'état et le fit commandeur de l'ordre du St.-Esprit. Il avait été reçu membre de l'académie française en 1694. Il engagea le président Cousin à rédiger, sur les Mémoires qu'il lui fournit, l'*Histoire des saints de la maison de Tonnerre et de Clermont*, qui fut imprimée à Paris en 1698, in-12. Ce prélat s'était occupé d'un *Commentaire mystique et moral sur l'ancien et sur le nouveau Testament*, mais il n'a jamais été publié. Ses *Statuts synodaux* le furent à St.-Quentin, 1667, in-8°. Il en fit paraître d'autres dans la même ville, 1677, in-8°.; d'autres encore, ibid., 1680, in-4°. Enfin il fit imprimer à Noyon des *Ordonnances synodales*, en 1698, in-12. Il est parlé dans beaucoup de recueils d'anecdotes, qui, suivant Voltaire, sont si souvent des *mensonges imprimés*, et dans plusieurs ouvrages d'auteurs contemporains, de la vanité excessive de l'évêque de Noyon, et de la haute opinion qu'il avait de lui-même. On prétend qu'il ne jugeait point son mé-

pour ne pas faire l'oraison funèbre de François de Harlay, archevêque de Paris : « Ne dites pas que vous êtes in» commodé, reprit l'évêque de Noyon, » dites plutôt que la matière est in» commode. » Le duc de Mazarin était à la Force; il se jeta aux genoux du prélat, qui était venu le voir, et lui demanda sa bénédiction. Le prélat s'en excusa long-temps; mais pressé par les instances du duc : « Monsieur, » dit-il enfin, je vous donne ma com» passion. » Les jeunes poètes doivent de la reconnaissance à l'évêque de Noyon; il est le fondateur du prix de poésie que l'académie française proposait tous les ans; mais elle changea le sujet que le prélat avait prescrit, et qui devait être l'*Eloge de Louis XIV à perpétuité*. François de Clermont-Tonnerre mourut à Paris le 5 février 1701, dans la 73e. année de son âge. Son portrait a été gravé par Nanteuil. — Clermont-Tonnerre (François de), évêque et duc de Langres, en 1696, mort le 12 mars 1724, était neveu de l'évêque de Noyon. Il prononça l'*Oraison funèbre de Philippe de France, duc d'Orléans*, frère unique de Louis XIV, imprimée à Paris en 1701, in-4°.—Clermont-Tonnerre (Madeleine de), abbesse de St.-Paul-lès-Beauvais, morte en 1692, était tante de l'évêque de Noyon. Sa *Vie*, composée sur les *Mémoires de Mme. de Sandricourt*, a été publiée par François de Malinghen, prêtre de l'Oratoire, Paris, 1704, in-12. V—ve.

CLERMONT-TONNERRE (Gaspard, marquis de), né en 1688, commença à servir en 1703, et obtint un régiment de cavalerie, de son nom, en 1709. Brigadier et commissaire-général de la cavalerie en 1716, il fut nommé commandeur de l'ordre de St.-Louis en 1720, puis maréchal-de-camp, lieutenant-général et mestre-de-camp-général de la cavalerie en 1736. Employé à l'armée de Bohême en 1741, il se distingua au combat de Sahay, à la défense de l'Alsace et au siége de Fribourg. Il commandait la gauche de l'armée à la bataille de Fontenoi; après avoir rallié l'infanterie, il se porta au centre, et contint les ennemis, quoique exposé à leur feu, jusqu'à la dernière charge. Il était à la prise de Tournai, à celle de Bruxelles, et combattit à Raucoux en 1746. Il commandait trente-deux escadrons à la bataille de Laufeld; exposé au feu de quarante pièces de canon, il soutint pendant quatre heures l'infanterie qui attaquait le village de Laufeld, qu'elle emporta. Il chargea ensuite la cavalerie ennemie, la poursuivit, et s'empara de deux pièces de canon. Il fut créé maréchal de France le 17 septembre de la même année. Devenu doyen des maréchaux, il représenta le connétable au sacre de Louis XVI, fut élevé à la dignité de duc et pair, et mourut en mars 1781.—Son fils, Clermont-Tonnerre (Jules-Charles-Henri de), lieutenant-général, duc et pair, et commandant en chef le Dauphiné, tomba sous la hache révolutionnaire à soixante-quatorze ans, le 26 juillet 1794, deux jours seulement avant la chute de Robespierre. D. L. C.

CLERMONT-TONNERRE (Stanislas, comte de), fils du marquis de Clermont-Tonnerre et petit-fils du maréchal, naquit en 1747, et suivit, dès sa jeunesse, la carrière militaire. Il était colonel avant la révolution, et s'était fait connaître depuis long-temps par ses talents, ses principes libéraux et ses idées de réforme. Nommé président des électeurs de la noblesse de Paris, il fut le premier député de son ordre aux états-généraux. Dès les premières séances, il se montra

aux prétentions du tiers-
t d'avis que les trois ordres
renfier leurs pouvoirs en
Il publia alors, de concert
tre député de la noblesse,
det qui contribua beaucoup
ter sa popularité. Peu de
ès, on le vit protester, avec
de ses collègues, contre les
ons de la majorité de la no-
se mettre à la tête de la ma-
ai le choisit pour son prési-
le chargea de porter la pa-
qu'elle alla se réunir aux
la tiers-état, qu'il s'était
s sous le nom d'*assemblée*
». « Les membres de la no-
leur dit-il, qui viennent se
à l'assemblée des états-généraux
cèdent à l'impulsion de leur
nce et remplissent un devoir;
se joint à cet acte de patrio-
n sentiment d'honneur. Cette
nce qui nous amène a rétabli
nd nombre de nos frères,
par des mandats plus ou
impératifs; ils cédaient à un ma-
i respectable que les vôtres
ne pouvez désapprouver : votre
e et nos regrets. Nous sommes
métrés de la sensibilité la plus
pour la joie que vous nous
témoignée; nous vous appor-
tribut de notre zèle et de
ntiments, et nous venons tra-
avec vous au *grand œuvre*
régénération publique ». Ce
, dans lequel le comte de
t ne donnait point aux dé-
s tiers le titre d'*assemblée*
le, dont ils s'étaient montrés
ux, et dans lequel il exci-
: une sorte de complaisance
ité de son ordre, ne satisfit
arti, et on vit dès-lors que
i l'avait prononcé suivant
e intermédiaire, en se tenant
éloigné de toute exagération. Il
d'un bel organe, avec un maintien
ve, une éloquence facile, et surtout
une heureuse mémoire, le comte de Cler-
mont-Tonnerre arrivait, dès ses pre-
mières années, un ascendant dont Mi-
rabeau se montra souvent jaloux. Il
prenait, avec autant de tact que
de fermeté, dans plusieurs circon-
stances importantes, l'initiative pa-
triotique de la constitution anglaise. Il
ne mêla exagérée aucune idée de
vanité ou système, et il ne fit jamais
dans le premier comité qui fut
chargé de présenter une constitution.
L'assemblée entière le prit, et le
comte de Clermont, qui en était pour
ainsi comme le rédacteur intime, ne
fut pas nommé au comité chargé de
présenter un autre. Les ex-nobles,
à partir de sa popularité, et l'ini-
tiative qu'il manifesta en faveur du vote
par tête [illegible] [illegible]
lume des démocrates. Les [illegible]
du Palais-Royal, [illegible] par
[illegible] les [illegible] et d'autres [illegible]
[illegible] : « L'assemblée [illegible]
» du Palais-Royal a [illegible] de vous
» assurer que, si [illegible] de l'acri-
» vocrate, formée par une partie du
» clergé, par une partie de la no-
» blesse et deux cents membres des
» communes, [illegible] [illegible]
» pas, [illegible] de [illegible] l'harmo-
» nie et vous [illegible] [illegible]
» soins, quoique nulle [illegible] sont
» prêts à *enlever* [illegible] chaînes, et
» les vôtres particulièrement, mais
» sur le comte » [illegible] à la révolution
du 14 juillet. Clermont-Tonnerre s'op-
posa à ce que l'assemblée demandât
le renvoi des ministres, qu'il avait
néanmoins vus [illegible] : mais il
pensait que c'était porter atteinte aux
privilèges du monarque que de prendre
l'initiative à cet égard. Dans la

fameuse nuit du 4 août 1789, il adhéra à tous les décrets d'abolition de privilèges, et demanda la suppression des capitaineries et droits de chasse. Peu de temps après, il fit accorder le droit de cité aux protestants, aux juifs, aux comédiens, et à tous les Français sans aucune exception. Il vota ensuite pour l'institution des jurés, proposée par son collègue Syeyes, et se plaignit de ce que ce député gardait trop souvent le silence, disant que de tels hommes sont le patrimoine des siècles. Le 22 février 1790, il proposa vainement d'investir le roi de toute la puissance exécutive, afin qu'il pût réprimer les troubles toujours croissants dans les provinces. Plusieurs de ses collègues, professant les mêmes principes, s'étant retirés de l'assemblée après les événements des 5 et 6 octobre, il continua à y rester jusqu'à la fin de la session, et, ne désespérant pas de faire adopter son système des deux chambres, il le mit encore en avant dans toutes les occasions. Il fonda alors, de concert avec son collègue Malouet et quelques autres du parti qu'on appelait *monarchique*, une société politique, qu'ils voulurent opposer au club des jacobins; mais qui, bientôt dénoncée à l'assemblée par Barnave et désignée comme une réunion de conspirateurs, fut obligée de se séparer. Clermont-Tonnerre avait dans ce même temps établi le *Journal des Impartiaux*, que le talent de M. de Fontanes et de plusieurs autres rédacteurs du premier mérite ne put soutenir contre les attaques simultanées des deux partis extrêmes. Cette feuille périodique n'eut que deux mois d'existence. Son fondateur, se trouvant de plus en plus en butte à la fureur populaire, vit son hôtel investi, et il aurait été massacré, si un décret de l'assemblée ne fût venu dissiper la populace. lors, réduit au silence et n'osa exposer sa vie et ses propriét ne parla à l'assemblée qu'ave extrême modération, et ne s' que de législation et de finances de la fuite du roi en 1790, il rêté un instant par le peupl Tuileries, et il envoya aussit serment de fidélité à l'asse Après la fin de la session, il Paris, et y soutint contre son c Syeyes une discussion polémiq le système municipal. Le 10 août son hôtel fut encore investi par pulace, sous prétexte qu'il s'y tr des armes. Conduit à sa sectio fut interrogé et renvoyé absous; lorsqu'il retournait chez lui, u sinier qu'il avait renvoyé ameu core une fois le peuple contre reçut à la tête un coup de faul s'étant enfui chez Mme. de Br il y fut poursuivi jusqu'au 4e. où on le massacra. Ses opinion tiques ont été recueillies en 4 vol. in-8°. Il a aussi publi *Analyse de la Constitution de* in-8°., et il faisait imprimer un à cet ouvrage au moment de sa On lui attribue : *Journal du Jo de Prudhomme*, ou *Petites vations sur de grandes réflex* 15 numeros, in-8°., et *Mon feuille*, Paris, 1791, in-18. M

CLERSELLIER (Claude) losophe, partisan du cartésian plus encore que Descartes, lui-m était beau-frère de Chanut, a sadeur en Suède, bon cartésie il donna sa fille en mariage hault, qui ne l'était pas moin lit dans la *République des L* (juin 1684) : « Je ne crois pa » y eût aucun bourgeois dans » qui allât plus souvent à la » que le bon M. Clersellier. » C

le P. Violier, aumônier de Charoyait que le cartésianisme était ire au mystère de la transsubsion, et il s'efforça de le prouver me longue correspondance avec llier. Bayle appelle ce dernier tre M. Clersellier, l'ornement ppui du cartésianisme (voy. ssertation de l'essence des). Il traduisit les objections contre les *Méditations physi*le Descartes, réunies à la tran de ces méditations par Charles rt, duc de Luynes, Paris, , 1661 et 1673, in-4°. Il fut ur : I. des *Lettres de Descartes morale, la physique, la mé* et les mathématiques, Paris, , 3 vol. in-4°.; II. du *Traité omme, du monde, ou de la re*, avec une préface, etc., Pa-677, in-4°.; III. des *Principes philosophie de Descartes*, Pa-681, in-4°. : ils sont traduits laude Picot, revus et corrigés Clersellier, IV. des *Œuvres mes de Rohault*, Paris, 1682, Clersellier mourut le 13 avril , âgé de soixante-dix ans. — ls partagea ses travaux, et tra la préface de Florent Schuyl, au-devant de la version latine *raité de la lumière* de Des-, dans la 11e. edition donnée n père du *Traité de l'homme*, Paris, 1677, in-4°. V—ve.

ERVILLE (Louis-Nicolas, ier de), après avoir servi long-en qualité d'ingénieur avec les rands talents, surtout aux siéges mone en 1647 et 1648, obtint de de sergent de bataille en , et alla servir en Guienne en On lui accorda le brevet de hal-de-camp le 21 septembre Il servit ensuite aux siéges de Ienchould, de Stenay, de Landrecie, de Condé et de St.-Guilain; dirigea les attaques de ceux de Valenciennes en 1656, de Montmédy en 1657, de Dunkerque et d'Ypres en 1658. On créa en sa faveur la charge de commissaire-général des fortifications et réparations des villes de France. Il continua de servir, avec la plus grande distinction, aux siéges de Douai, de Tournai, de Lille, de Besançon, et il obtint le gouvernement de l'île et de la citadelle d'Oléron en 1671, et le conserva jusqu'à sa mort, en décembre 1677. Vauban lui succéda dans la charge de commissaire-général des fortifications. On a du chevalier de Clerville : I. *Lettre sur l'histoire généalogique des familles royales d'Espagne*, Paris 1644, in-4°.; II. *Mémoire sur ce qui reste à faire au port de Cette pour enlever les sables et le perfectionner*, Montpellier, 1677, in-4°.; III. *Discours sur les ouvertures, vulgairement appelées* Graus, *par lesquelles les étangs de Languedoc se déchargent dans la mer*, 1665, in-4°.; IV. une *Carte des montagnes de la haute Auvergne*, Paris, 1642. Il a laissé un rapport manuscrit sur le projet du canal de Languedoc, que Colbert l'avait chargé d'examiner. D. L. C.

CLÉRY, né dans un village des environs de Versailles, en 1762, fut le frère de lait du duc de Montbazon, depuis prince de Rohan. Par la protection de Mme. de Guéménée, il fut nommé valet-de-chambre-barbier du dernier fils de Louis XVI, et, en 1792, Pétion, maire de Paris, le désigna pour faire le service de valet-de-chambre auprès de Louis XVI, dans la prison du temple. Il s'acquitta de ce dangereux emploi avec beaucoup de zele. Ce prince le recommanda à sa famille dans son testa-

ment, et le chargea de remettre quelques objets à son épouse et à ses enfants; mais la commune de Paris l'en rendit dépositaire et il fut obligé de les lui remettre quelque temps après. Cléry a publié à Londres, en 1798, un *Journal de ce qui s'est passé à la tour du Temple pendant la captivité de Louis XVI, roi de France*, vol. in-8°. : cet ouvrage a eu de nombreuses éditions en France et en Allemagne, et il a été traduit dans la plupart des langues de l'Europe. L'auteur se proposait d'en faire lui-même une nouvelle édition, lorsqu'il mourut à Vienne en Autriche, le 10 juin 1809. M—D j.

CLÉSIDES, peintre grec, florissait à Éphèse, 294 ans av. J.-C. Fier de sa renommée, il crut que le sceptre même devait s'abaisser devant lui. Admis chez la reine Stratonice, il s'offensa du peu d'accueil qu'il en reçut, et sa vanité blessée eut recours à l'art pour exercer sa vengeance. Il peignit la reine dans tout l'éclat de sa beauté, mais groupée avec un vil pêcheur, dont elle partageait l'ivresse. Après avoir terminé ce tableau, il s'assura d'un navire qui mettait à la voile, et laissa l'ouvrage exposé sur le port, à la vue du public. On ne put s'empêcher d'admirer le talent de l'artiste; et Stratonice, elle-même, se trouva si belle, qu'elle ne voulut pas qu'on détruisît un monument fâcheux pour sa réputation, mais si glorieux pour ses charmes. L—S—E.

CLET. *Voyez* ANACLET.

CLÈVE (CORNEILLE VAN), sculpteur, naquit à Paris, en 1645, d'une famille originaire de Flandre. Ses heureuses dispositions pour la sculpture se manifestèrent de bonne heure. Placé dans l'atelier de Fr. Anguier, il devint en peu de temps capable de seconder cet habile maître dans le travail des bas-reliefs de la porte St.-Martin. Il remporta le grand prix à l'académie royale, et partit pour Rome en 1671, avec la pension du roi. Après six ans d'études dans cette ville, il revint à Paris, et ne tarda pas à être reçu à l'académie, à laquelle il donna, en 1681, pour morceau de réception, *la figure de Polyphème*. Nos temples renfermaient, avant la révolution, un grand nombre d'ouvrages de cet artiste. On voyait de lui, à Notre-Dame, deux Anges en bronze, tenant les instruments de la passion. L'un des groupes de marbre placés dans le jardin des Tuileries, au bas du fer à cheval, est l'ouvrage de van Clève: c'est celui qui représente *la Loire et le Loiret*. On voyait aussi plusieurs de ses ouvrages à Versailles et à Marly. Il se leva toute sa vie à quatre heures du matin, pour donner au travail un temps où le silence et la tranquillité règnent encore dans la nature. Il se satisfaisait difficilement lui-même, revenait plusieurs fois sur ses idées avant de s'arrêter sur l'une d'elles, détruisait et recommençait les esquisses et les maquettes; et, quand il avait enfin arrêté son projet, il ne se montrait pas moins difficile sur le choix des formes et sur l'exécution. Il avait moulé sur nature un grand nombre de figures de femmes, pour avoir toujours ces objets sous les yeux; mais si ces moulures lui offraient les formes dans la plus grande vérité, elles n'offraient pas de même le sentiment de la chair. Aussi reproche-t-on à cet artiste d'avoir quelquefois manqué dans cette partie. Il mourut à Paris, en 1732, âgé de quatre-vingt-sept ans. Il joignait à une exacte probité une humeur affable et un caractère confiant, et ne se montrait exigeant que sur les égards qu'il croyait dûs au rang qu'il occupait à l'acadé-

t il fut recteur et ensuite
:. Plusieurs statues de van
été gravées. J.-B. de Poilly
on portrait d'apres Vivien.
ste danois du même nom (A.
), a gravé quelques portraits
echerchés des amateurs. Ce-
:eprésente *Bolle William*
'est le plus estimé. A—s.

ELAND, ou plutôt CLEI-
) (Jean), poète anglais,
13 à Loughborough, reçut
nale instruction dans l'uni-
e Cambridge, dont il de-
des membres les plus dis-
a manière pure et élégante
crivait en latin le fit choisir
université pour composer
rs et les lettres qu'elle adres-
remiers personnages de l'état;
uerre civile ayant éclaté, il
a ouvertement pour Char-
et fut, dit-on, le premier
se signala par ses écrits en
e la cause royale. Lorsque
romwell, qui n'était encore
mme obscur, se mit sur les
nme candidat au parlement,
l s'opposa de toute son in-
cette élection, qu'il ne put
t empêcher. Voyant qu'une
x avait décidé l'élection, on
qu'il s'écria avec vivacité que
l suffrage était la ruine de
et du royaume. » Cette anec-
nme beaucoup d'autres qu'on
après coup comme des pré-
le ce qui est arrivé depuis,
suspecte. Cleiveland réfugié
ford avec son souverain, y
entre autres écrits une sa-
alée l'*Écossais rebelle*, qui
extrêmement cher aux roya-
fut nommé bientôt après
la garnison de Newark,
il remplit avec beaucoup de
t d'habileté; mais cette ville
s'étant rendue en 1646 par l'ordre
exprès du roi, qui avait été fait pri-
sonnier par l'armée écossaise, Clei-
veland vécut caché, soutenu par la
générosité et les secours des hommes
de son parti jusqu'en 1655, qu'il fut
arrêté à Norwich, et transféré à la
prison d'Yarmouth, d'où il écrivit au
protecteur une lettre très adroite qui
lui procura sa liberté. Cromwell se
montra dans cette circonstance supé-
rieur au ressentiment, oubliant sur
le trône l'injure du simple citoyen.
Cleiveland se retira à Londres, où il
devint membre d'un club littéraire et
politique que fréquentait aussi Samuel
Butler, l'auteur d'*Hudibras*. Il mou-
rut en 1659, et fut enterré avec beau-
coup de magnificence. Contemporain
de Milton, il était regardé de son
temps comme bien supérieur à ce
grand poète, et même comme le pre-
mier des poètes anglais; mais cette
réputation s'éclipsa avec l'esprit de
parti qui l'avait fait naître, et ne lui
survécut pas. Ses ouvrages, si souvent
réimprimés dans leur nouveauté, ont
été promptement oubliés, parce qu'ils
portent l'empreinte de tout le mau-
vais goût de son siècle. La dernière
édition et la plus complette est celle
de 1687, in-8°. S—d.

CLEVES (Marie de), princesse
de Condé, fille de François Ier., duc
de Nevers, issue des illustres mai-
sons de Clèves et de Bourbon-Ven-
dôme, fut élevée dans la religion cal-
viniste. Cette princesse, que les poètes
du temps célébrèrent sous le nom de
la *Belle Marie*, inspira une passion
violente au duc d'Anjou, depuis
Henri III. On a cru que la différence
de religion l'empêcha seule de l'épou-
ser. Peu de temps avant le départ de
ce prince pour la Pologne, Marie de
Clèves épousa son cousin germain,
Henri Ier., prince de Condé. Deux

mois après son mariage, le 3 octobre 1572, elle abjura publiquement la religion protestante dans l'église de St.-Denis. Le pape lui adressa un bref sur sa conversion. Elle survécut peu à cette cérémonie. Cette princesse, qui avait fait l'admiration de la cour de Charles IX par sa beauté et ses vertus, mourut en couches, au palais du Louvre, le 30 octobre 1574, âgée de vingt-un ans, un mois après le retour de Henri III. Ce prince, dont l'absence n'avait point affaibli la passion, donna tous les signes d'une douleur violente, resta plusieurs jours sans manger dans un appartement tendu de noir, et lorsqu'il reparut en public, ce fut avec un habit de deuil parsemé de têtes de morts. Selon l'usage de ces temps de crédulité, on crut que la princesse avait employé quelque charme pour enflammer Henri. On trouve dans les Œuvres de Pasquier une complainte sur la mort de Marie de Clèves, où le poète fait parler le roi lui-même. Marie de Clèves ne laissa qu'une fille. B—y.

CLEYER (André), médecin et botaniste, naquit à Cassel, vers le milieu du 17e. siècle. Il s'attacha, en qualité de médecin, au service de la compagnie des Indes de Hollande, et parcourut différentes contrées de l'Asie, entre autres, la Chine et le Japon. Partout il recueillit des observations précieuses sur les plantes les plus remarquables par leur produit, leur utilité et leur agrément. Il revint en Europe vers 1680. Il n'a fait paraître aucun ouvrage particulier; mais ses lettres, publiées par Bernard Valentin, et un très grand nombre de mémoires insérés dans les *Éphémérides des curieux de la nature*, ont fait connaître l'histoire de beaucoup de drogues médicinales, et une quantité de plantes. On en voit le catalogue, avec une notice détaillée, dans la *Bibliotheca botanica* de Séguier et dans celle de Haller. Dans ces mémoires, il a donné quelques figures assez bonnes; mais ses descriptions sont trop courtes et insuffisantes. M. Thunberg a consacré à sa mémoire un genre de plantes du Japon, qu'il a nommé *Cleyera*. Ce nom a été changé depuis en celui de *Ternstrœmia*. Cleyer a aussi publié quelques ouvrages des missionnaires, sur la médecine des Chinois (*Voy.* Boym). D—P—s.

CLICHTOVE (Josse), l'un des plus habiles controversistes du 16e. siècle, naquit à Nieuport, fit ses études à Paris, y prit le bonnet de docteur, et devint professeur de théologie à Navarre. Ses talents pour la prédication, relevés par une vie exemplaire, lui acquirent une grande réputation. Il mourut le 22 septembre 1543, théologal de Chartres. Clichtove est regardé comme le premier des docteurs de Paris qui ait écrit contre Luther, et comme un de ceux qui ont traité la controverse avec le plus de netteté, de solidité et d'érudition, sans y mêler ni aigreur, ni emportement. Il possédait bien l'Écriture-Sainte et les Pères; mais il manquait de critique et de la connaissance des langues anciennes, dont le goût commençait à peine à éclore de son temps. Le style de ses ouvrages est plus pur que celui de la plupart des scholastiques, mais moins élégant que celui des bons littérateurs de la même époque. Ses livres furent bien accueillis du public. Erasme les appelait *Uberrimus rerum optimarum fons*. Le plus célèbre est intitulé *Anti-Lutherus*, Paris, 1524, in-fol. Cologne, 1525, in-4°.: il roule sur la prétendue liberté évangélique des novateurs, sur l'abolition de la messe et sur les vœux monastiques. Parmi ses autres ouvrages, qui sont en grand

flexions sur les droits féodaux, les dîmes, etc. VI. *Considérations sur le traité de commerce entre la France et la Grande-Bretagne* (du 26 septembre 1786), Paris, Prault, 1789; on y réfute victorieusement les principes qui ont servi de base à ce traité. VII. *Mémoire sur l'état du commerce intérieur et extérieur de la France, depuis la première croisade jusqu'au règne de Louis XII*, Paris, Prault, 1790, ouvrage couronné par l'académie des inscriptions, en 1789: il tend à prouver, entre autres, qu'à la fin du 15e. siècle, le commerce de la France était plus considérable et plus avantageux que celui des autres nations européennes; VIII. *Mémoire sur la possibilité et l'utilité d'améliorer les laines dans la province de Champagne*, Paris, 1787, in-8°. C'est à tort que l'ouvrage intitulé le *Réformateur*, Amsterdam, 1756, 2 parties in-12, lui a été attribué; nous pouvons assurer qu'il n'est point de lui. Parmi les écrits qu'il n'a point rendus publics et qui auraient mérité l'impression, celui *sur la navigation de la rivière de Vesle*, présenté à M. Turgot en 1775, et un autre intitulé *Essai sur le commerce du Levant*, ne doivent pas être passés sous silence. Les autres manuscrits sont: un petit ouvrage *sur la droiture du cœur, aussi nécessaire que la justesse de l'esprit dans la recherche de la vérité;* un *Éloge de Sully*, plusieurs *Mémoires sur le Commerce*, des *Notes* contenant des observations et des réflexions sur divers sujets de littérature, de philosophie, d'histoire, de politique et d'économie; un Recueil de Poésies, qui renferme des odes, des épîtres, etc., etc., que ses plus intimes amis n'ont jamais pu dérober à sa modestie. En général, les productions de Clicquot-Blervache se distinguent par u pur, agréable et correct, une toujours claire, simple, aisée, une excellente logique. J.

CLIEU (DE). *Voy.* DÉCLIE

CLIFFORD (GEORGE), co Cumberland, naquit en 1558 distingua dans sa jeunesse p adresse à tous les exercices de valerie usités à cette époque; toujours le champion de la rei sabeth, qui lui fit don d'u qu'elle ôta de sa main, et qu ford porta constamment à so peau les jours de cérémonie: un des pairs qui jugèrent Marie Son esprit martial le porta bi courir les mers. Il essaya pl fois d'aller dans le grand C toujours les éléments contrarièr desseins. Il fit des prises con bles sur les Espagnols et les gais, et pilla plusieurs de leur nies. Il servit dans la flotte des repousser la fameuse armée i ble, et se signala dans le derni gagement qui eut lieu près de en 1588. La reine lui avait s confié des vaisseaux de la r royale pour ses entreprises. l par refuser cette marque de lib de sa maîtresse, parce qu'e avait défendu d'aller à l'aborda vaisseaux espagnols avec les de peur que les uns et les aut sautassent en l'air. Elisabeth, p récompenser de onze expédi dont plusieurs avaient été fa ses frais, et dans lesquelles il causé des pertes énormes aux mis, le créa chevalier de la tière en 1591. Il concourut en à réduire le comte d'Essex à l' sance. Malgré les richesses imm conquises par Clifford, la con tion et l'armement de ses vaiss son goût pour les joûtes et les c

de chevaux lui firent dissiper une partie de son patrimoine. Il mourut en 1605. E—s.

CLIFFORD (Thomas), grand trésorier d'Angleterre, d'une autre famille que le précédent, naquit en 1630, se livra dans sa jeunesse à l'étude des lois, fut très dissipé, voyagea dans les pays étrangers, où l'on suppose qu'il embrassa la religion catholique. Nommé en 1660 membre du parlement qui rétablit Charles II, il fut réélu à celui qui s'assembla l'année suivante, et s'y distingua d'abord comme antagoniste, ensuite comme partisan de la prérogative royale. Le roi le créa chevalier baronet. Son caractère entreprenant l'engagea en 1665 à s'embarquer avec le duc d'York; il fut de l'expédition de Bergen, où les Anglais allèrent attaquer la flotte hollandaise. Peu de temps après, on l'envoya comme plénipotentiaire auprès des rois de Suède et de Danemark. Il se trouva en 1666 au grand combat naval avec les Hollandais, qui dura depuis le 1er. jusqu'au 4 de juin, et à d'autres actions qui eurent lieu dans cette campagne. Ses services lui procurèrent l'emploi de contrôleur de la maison du roi, et, vers la fin de la même année, il entra au conseil privé. En 1668, il fut nommé trésorier de la maison du roi, et presque en même temps un des commissaires de la trésorerie. Il se joignit aux quatre membres du conseil qui formèrent cette ligue connue sous le nom de *cabal*, dont le but était de rendre le roi absolu (*Voy.* Charles II). Clifford surtout manifesta les sentiments les moins équivoques sur sa partialité pour la France; car il dit que s'il fallait que son maître dépendît de quelqu'un, il valait mieux qu'il dépendît d'un grand et généreux monarque (Louis XIV) que de cinq cents de ses propres sujets, tous insolents. Il venait d'être créé baron en 1672, lorsque Charles II, qui éprouvait le plus pressant besoin d'argent, promit la charge de grand-trésorier à celui de ses ministres qui lui donnerait le moyen de lever 1500 mille liv. sterl. sans le concours du parlement. Clifford lui proposa quelques jours après l'expédient de fermer l'échiquier, ce qui lui valut la récompense promise; mais ses démarches inconsidérées pour le rétablissement du catholicisme la lui firent bientôt perdre. Il se brouilla avec les autres membres de la *cabale*, encourut la disgrâce du roi, donna sa démission, et se retira dans ses terres, où il mourut de la pierre en 1673. E—s.

CLIFFORD (George), jurisconsulte d'Amsterdam, qui faisait ses délices de la botanique et de l'histoire naturelle, et que Linné a immortalisé par l'un de ses ouvrages. Clifford, jouissant d'une très grande fortune, avait formé à sa campagne, située à Hartecamp, entre Harlem et Amsterdam, le jardin le plus magnifique et le plus riche en végétaux de toutes les parties du globe qu'il y eût alors en Europe, une ménagerie qui renfermait un très grand nombre de quadrupèdes et d'oiseaux étrangers, et un muséum, où il avait réuni des herbiers précieux envoyés de diverses contrées, et des collections de tous genres pour l'histoire naturelle, auxquelles il avait joint une belle bibliothèque. Jamais particulier, ni même souverain, n'a rassemblé à la fois avec autant de goût et de magnificence d'aussi nombreuses collections, et n'en a fait jouir les savants avec autant de grandeur et de générosité. Linné, jeune alors, étant venu à Leyde pour suivre les cours de l'illustre

pour ne pas faire l'oraison funèbre de François de Harlay, archevêque de Paris : « Ne dites pas que vous êtes in- » commodé, reprit l'évêque de Noyon, » dites plutôt que la matière est in- » commode. » Le duc de Mazarin était à la Force; il se jeta aux genoux du prélat, qui était venu le voir, et lui demanda sa bénédiction. Le prélat s'en excusa long-temps; mais pressé par les instances du duc : « Monsieur, » dit-il enfin, je vous donne ma com- » passion. » Les jeunes poètes doivent de la reconnaissance à l'évêque de Noyon; il est le fondateur du prix de poésie que l'académie française proposait tous les ans; mais elle changea le sujet que le prélat avait prescrit, et qui devait être l'*Eloge de Louis XIV à perpétuité*. François de Clermont-Tonnerre mourut à Paris le 5 février 1701, dans la 73e. année de son âge. Son portrait a été gravé par Nanteuil. — Clermont-Tonnerre (François de), évêque et duc de Langres, en 1696, mort le 12 mars 1724, était neveu de l'évêque de Noyon. Il prononça l'*Oraison funèbre de Philippe de France, duc d'Orléans*, frère unique de Louis XIV, imprimée à Paris en 1701, in-4°.—Clermont-Tonnerre (Madeleine de), abbesse de St.-Paul-lès-Beauvais, morte en 1692, était tante de l'évêque de Noyon. Sa *Vie*, composée sur les *Mémoires de Mme. de Sandricourt*, a été publiée par François de Malinghen, prêtre de l'Oratoire, Paris, 1704, in-12. V—ve.

CLERMONT-TONNERRE (Gaspard, marquis de), né en 1688, commença à servir en 1703, et obtint un régiment de cavalerie, de son nom, en 1709. Brigadier et commissaire-général de la cavalerie en 1716, il fut nommé commandeur de l'ordre de St.-Louis en 1720, puis maréchal-de-camp, lieutenant-général et mestre-de-camp-général de la cavalerie en 1736. Employé à l'armée de Bohême en 1741, il se distingua au combat de Sahay, à la défense de l'Alsace et au siége de Fribourg. Il commandait la gauche de l'armée à la bataille de Fontenoi; après avoir rallié l'infanterie, il se porta au centre, et contint les ennemis, quoique exposé à leur feu, jusqu'à la dernière charge. Il était à la prise de Tournai, à celle de Bruxelles, et combattit à Raucoux en 1746. Il commandait trente-deux escadrons à la bataille de Laufeld; exposé au feu de quarante pièces de canon, il soutint pendant quatre heures l'infanterie qui attaquait le village de Laufeld, qu'elle emporta. Il chargea ensuite la cavalerie ennemie, la poursuivit, et s'empara de deux pièces de canon. Il fut créé maréchal de France le 17 septembre de la même année. Devenu doyen des maréchaux, il représenta le connétable au sacre de Louis XVI, fut élevé à la dignité de duc et pair, et mourut en mars 1781.—Son fils, Clermont-Tonnerre (Jules-Charles-Henri de), lieutenant-général, duc et pair, et commandant en chef le Dauphiné, tomba sous la hache révolutionnaire à soixante-quatorze ans, le 26 juillet 1794, deux jours seulement avant la chute de Robespierre. D. L. C.

CLERMONT-TONNERRE (Stanislas, comte de), fils du marquis de Clermont-Tonnerre et petit-fils du maréchal, naquit en 1747, et suivit, dès sa jeunesse, la carrière militaire. Il était colonel avant la révolution, et s'était fait connaître depuis long-temps par ses talents, ses principes libéraux et ses idées de réforme. Nommé président des électeurs de la noblesse de Paris, il fut le premier député de son ordre aux états-généraux. Dès les premières séances, il se montra

favorable aux prétentions du tiers-état, et fut d'avis que les trois ordres devaient vérifier leurs pouvoirs en commun. Il publia alors, de concert avec un autre député de la noblesse, un pamphlet qui contribua beaucoup à augmenter sa popularité. Peu de temps après, on le vit protester, avec plusieurs de ses collègues, contre les délibérations de la majorité de la noblesse, et se mettre à la tête de la minorité, qui le choisit pour son président, et le chargea de porter la parole lorsqu'elle alla se réunir aux députés du tiers-état, qui s'étaient constitués sous le nom d'*assemblée nationale*. « Les membres de la no» blesse, leur dit-il, qui viennent se » réunir à l'assemblée des états-géné» raux, cèdent à l'impulsion de leur » conscience et remplissent un devoir ; » mais il se joint à cet acte de patrio» tisme un sentiment douloureux. Cette » conscience qui nous amène a retenu » un grand nombre de nos frères, » arrêtés par des mandats plus ou » moins impératifs ; ils cèdent à un mo» tif aussi respectable que les nôtres. » Vous ne pouvez désapprouver notre » tristesse et nos regrets. Nous som» mes pénétrés de la sensibilité la plus » vraie pour la joie que vous nous » avez témoignée ; nous vous appor» tons le tribut de notre zèle et de » nos sentiments, et nous venons tra» vailler avec vous au *grand œuvre* » *de la régénération publique*. » Ce discours, dans lequel le comte de Clermont ne donnait point aux députés du tiers le titre d'*assemblée nationale*, dont ils s'étaient montrés fort jaloux, et dans lequel il excusait avec une sorte de complaisance la majorité de son ordre, ne satisfit aucun parti, et on vit dès-lors que celui qui l'avait prononcé suivrait une ligne intermédiaire, en se tenant éloigné de toute exagération. Doué d'un bel organe, avec un esprit cultivé, une éloquence facile, et surtout une logique serrée, le comte de Clermont-Tonnerre acquit, dès les premières séances, un ascendant dont Mirabeau se montra souvent jaloux. Il présida, avec autant de talent que de dignité, dans plusieurs circonstances importantes. Admirateur passionné de la constitution anglaise, il ne laissa échapper aucune occasion de vanter ce système, et il le fit prévaloir dans le premier comité qui fut chargé de présenter une constitution. L'assemblée rejeta ce projet, et le comte de Clermont, qui en était désigné comme le principal auteur, ne fut pas nommé au comité chargé d'en présenter un autre. Dès ce moment, il perdit de sa popularité, et l'opinion qu'il manifesta en faveur du *veto absolu* acheva d'exciter contre lui la haine des démagogues. Les habitués du Palais-Royal, alors dirigés par Camille Desmoulins et d'autres chefs du parti démagogue, lui écrivirent à cette occasion : « L'assemblée patriotique » du Palais-Royal a l'honneur de vous » annoncer que, si le parti de l'aris» tocratie, formé par une partie du » clergé, par une partie de la no» blesse et cent vingt membres des » communes, ignorants ou corrom» pus, continue de troubler l'harmo» nie et veut encore la sanction ab» solue, quinze mille hommes sont » prêts à *éclairer* leurs châteaux, et » les vôtres particulièrement, mon» sieur le comte. » Après la révolution du 14 juillet, Clermont-Tonnerre s'opposa à ce que l'assemblée demandât le renvoi des ministres, qu'il accusa néanmoins sans ménagement ; mais il pensait que c'était porter atteinte aux priviléges du monarque que de prendre l'initiative à cet égard. Dans la

fameuse nuit du 4 août 1789, il adhéra à tous les décrets d'abolition de priviléges, et demanda la suppression des capitaineries et droits de chasse. Peu de temps après, il fit accorder le droit de cité aux protestants, aux juifs, aux comédiens, et à tous les Français sans aucune exception. Il vota ensuite pour l'institution des jurés, proposée par son collégue Syeyes, et se plaignit de ce que ce député gardait trop souvent le silence, disant que de tels hommes sont le patrimoine des siècles. Le 22 février 1790, il proposa vainement d'investir le roi de toute la puissance exécutive, afin qu'il pût réprimer les troubles toujours croissants dans les provinces. Plusieurs de ses collégues, professant les mêmes principes, s'étant retirés de l'assemblée après les événements des 5 et 6 octobre, il continua à y rester jusqu'à la fin de la session, et, ne désespérant pas de faire adopter son système des deux chambres, il le mit encore en avant dans toutes les occasions. Il fonda alors, de concert avec son collégue Malouet et quelques autres du parti qu'on appelait *monarchique*, une société politique, qu'ils voulurent opposer au club des jacobins; mais qui, bientôt dénoncée à l'assemblée par Barnave et désignée comme une réunion de conspirateurs, fut obligée de se séparer. Clermont-Tonnerre avait dans ce même temps établi le *Journal des Impartiaux*, que le talent de M. de Fontanes et de plusieurs autres rédacteurs du premier mérite ne put soutenir contre les attaques simultanées des deux partis extrêmes. Cette feuille périodique n'eut que deux mois d'existence. Son fondateur, se trouvant de plus en plus en butte à la fureur populaire, vit son hôtel investi, et il aurait été massacré, si un décret de l'assemblée ne fût venu dissiper la populac lors, réduit au silence et n'os exposer sa vie et ses propri ne parla à l'assemblée qu'av extrême modération, et ne s que de législation et de finance de la fuite du roi en 1790, il rêté un instant par le peup Tuileries, et il envoya aussi serment de fidélité à l'ass Après la fin de la session, il Paris, et y soutint contre son Syeyes une discussion polémi le système municipal. Le 10 aoi son hôtel fut encore investi par pulace, sous prétexte qu'il s'y des armes. Conduit à sa sectio fut interrogé et renvoyé absou lorsqu'il retournait chez lui, sinier qu'il avait renvoyé am core une fois le peuple contr reçut à la tête un coup de fau s'étant enfui chez Mme. de F il y fut poursuivi jusqu'au 4 où on le massacra. Ses opinio tiques ont été recueillies en 4 vol. in-8°. Il a aussi pub *Analyse de la Constitution d* in-8°., et il faisait imprimer u à cet ouvrage au moment de s On lui attribue : *Journal du J de Prudhomme*, ou *Petites vations sur de grandes réfle* 15 numeros, in-8°., et *Mon feuille*, Paris, 1791, in-18. M

CLERSELLIER (Claude losophe, partisan du cartesia plus encore que Descartes, lui était beau-frère de Chanut, sadeur en Suède, bon cartés il donna sa fille en mariage hault, qui ne l'était pas moi lit dans la *République des* (juin 1684) : « Je ne crois p » y eût aucun bourgeois dan » qui allât plus souvent à la » que le bon M. Clersellier. »

e P. V[illegible]er, [illegible] de [illegible] [illegible] que le cartésianisme [illegible] re au mystère de la transsubstantiation, et s'efforce de le prouver par une longue correspondance avec [illegible] ier. Bayle appelle ce dernier re M. Clerselier [illegible] [illegible] du cartésianisme [illegible] servation de l'essence des . Il traduisit en [illegible] contre les *Méditations* [illegible] e Descartes, recueil à la [illegible] de ces méditations par Charles t. duc de Luynes. Paris [illegible] 1661 et 1673, in-4. [illegible] sur r: I. des *Lettres de Descartes* *morale, la physique, la médecine et les mathématiques*. Paris, 3 vol. in-4. [illegible] *Traité de l'homme, du monde*, [illegible] e, avec une préface, [illegible] in-4. III. les *Principes* *de la philosophie de Descartes* [illegible] 81, in-4. [illegible] traduits [illegible] Picot [illegible] lerselier. IV. les *Œuvres* *posthumes de Rohault*. Paris [illegible] Clerselier mourut [illegible] âge de soixante-dix ans. — s partagea ses travaux [illegible] la préface de F[illegible] u-devant de la version [illegible] *Traité de la lumière* de Descartes dans la [illegible] édition [illegible] père du *Traité de l'homme*. Paris, 1677, in-4. V—ve.

[illegible]RVILLÉ Louis-N[illegible], [illegible]er DE, après avoir servi [illegible] en qualité d'ingénieur avec ses grands talents, surtout aux sièges [illegible] en 1647 et 1648 [illegible] le de sergent de bataille en [illegible] il alla servir en G[illegible] On lui accorda le [illegible] aide-de-camp le 21 septembre [illegible] Il servit ensuite aux sièges de [illegible]chouli, de Stenay, de Lan-

[illegible]

[illegible]

ment, et le chargea de remettre quelques objets à son épouse et à ses enfants; mais la commune de Paris l'en rendit dépositaire et il fut obligé de les lui remettre quelque temps après. Cléry a publié à Londres, en 1798, un *Journal de ce qui s'est passé à la tour du Temple pendant la captivité de Louis XVI, roi de France*, vol. in-8°. : cet ouvrage a eu de nombreuses éditions en France et en Allemagne, et il a été traduit dans la plupart des langues de l'Europe. L'auteur se proposait d'en faire lui-même une nouvelle édition, lorsqu'il mourut à Vienne en Autriche, le 10 juin 1809. M—D j.

CLÉSIDES, peintre grec, florissait à Éphèse, 294 ans av. J.-C. Fier de sa renommée, il crut que le sceptre même devait s'abaisser devant lui. Admis chez la reine Stratonice, il s'offensa du peu d'accueil qu'il en reçut, et sa vanité blessée eut recours à l'art pour exercer sa vengeance. Il peignit la reine dans tout l'éclat de sa beauté, mais groupée avec un vil pêcheur, dont elle partageait l'ivresse. Après avoir terminé ce tableau, il s'assura d'un navire qui mettait à la voile, et laissa l'ouvrage exposé sur le port, à la vue du public. On ne put s'empêcher d'admirer le talent de l'artiste; et Stratonice, elle-même, se trouva si belle, qu'elle ne voulut pas qu'on détruisît un monument fâcheux pour sa réputation, mais si glorieux pour ses charmes. L—S—E.

CLET. *Voyez* ANACLET.

CLÈVE (CORNEILLE VAN), sculpteur, naquit à Paris, en 1645, d'une famille originaire de Flandre. Ses heureuses dispositions pour la sculpture se manifestèrent de bonne heure. Placé dans l'atelier de Fr. Anguier, il devint en peu de temps capable de seconder cet habile maître dans le travail des bas-reliefs de la porte S^t.-Mar remporta le grand prix a l'ac royale, et partit pour Rome en avec la pension du roi. Après s d'études dans cette ville, il re Paris, et ne tarda pas à être reçu cadémie, à laquelle il donna, en pour morceau de réception, *la de Polyphème*. Nos temples r maient, avant la révolution, un nombre d'ouvrages de cet artis voyait de lui, à Notre-Dame, Anges en bronze, tenant les i ments de la passion. L'un groupes de marbre placés d jardin des Tuileries, au bas du cheval, est l'ouvrage de van (c'est celui qui représente *la et le Loiret*. On voyait auss sieurs de ses ouvrages à Versa à Marly. Il se leva toute sa vie à heures du matin, pour donner vail un temps où le silence et l quillité règnent encore dans la Il se satisfaisait difficilement l me, revenait plusieurs fois idées avant de s'arrêter sur l'm les, détruisait et recommen esquisses et les maquettes; et, il avait enfin arrêté son projet se montrait pas moins difficile choix des formes et sur l'exécu avait moulé sur nature un nombre de figures de femmes avoir toujours ces objets sous les mais si ces moulures lui offra formes dans la plus grande elles n'offraient pas de même timent de la chair. Aussi rep t-on à cet artiste d'avoir quel manqué dans cette partie. Il m Paris, en 1732, âgé de quatre sept ans. Il joignait à une exac bité une humeur affable et un tère confiant, et ne se montra geant que sur les égards qu'il dûs au rang qu'il occupait à

mie, dont il fut recteur et ensuite chancelier. Plusieurs statues de van Clève ont été gravées. J.-B. de Poilly a gravé son portrait d'après Vivien. —Un artiste danois du même nom (A. T. Clève), a gravé quelques portraits qui sont recherchés des amateurs. Celui qui représente *Bolle William Luxdorff* est le plus estimé. A—s.

CLEVELAND, ou plutôt CLEIVELAND (Jean), poète anglais, né en 1613 à Loughborough, reçut sa principale instruction dans l'université de Cambridge, dont il devint un des membres les plus distingués. La manière pure et élégante dont il écrivait en latin le fit choisir par cette université pour composer les discours et les lettres qu'elle adressait aux premiers personnages de l'état; mais la guerre civile ayant éclaté, il se déclara ouvertement pour Charles Ier., et fut, dit-on, le premier poète qui se signala par ses écrits en faveur de la cause royale. Lorsque Olivier Cromwell, qui n'était encore qu'un homme obscur, se mit sur les rangs comme candidat au parlement, Cleiveland s'opposa de toute son influence à cette élection, qu'il ne put cependant empêcher. Voyant qu'une seule voix avait décidé l'élection, on rapporte qu'il s'écria avec vivacité que « ce seul suffrage était la ruine de » l'église et du royaume. » Cette anecdote, comme beaucoup d'autres qu'on annonce après coup comme des prédictions de ce qui est arrivé depuis, est fort suspecte. Cleiveland réfugié dans Oxford avec son souverain, y composa entre autres écrits une satire intitulée l'*Écossais rebelle*, qui le rendit extrêmement cher aux royalistes. Il fut nommé bientôt après juge de la garnison de Newark, place qu'il remplit avec beaucoup de sagesse et d'habileté; mais cette ville s'étant rendue en 1646 par l'ordre exprès du roi, qui avait été fait prisonnier par l'armée écossaise, Cleiveland vécut caché, soutenu par la générosité et les secours des hommes de son parti jusqu'en 1655, qu'il fut arrêté à Norwich, et transféré à la prison d'Yarmouth, d'où il écrivit au protecteur une lettre très adroite qui lui procura sa liberté. Cromwell se montra dans cette circonstance supérieur au ressentiment, oubliant sur le trône l'injure du simple citoyen. Cleiveland se retira à Londres, où il devint membre d'un club littéraire et politique que fréquentait aussi Samuel Butler, l'auteur d'*Hudibras*. Il mourut en 1659, et fut enterré avec beaucoup de magnificence. Contemporain de Milton, il était regardé de son temps comme bien supérieur à ce grand poète, et même comme le premier des poètes anglais; mais cette réputation s'éclipsa avec l'esprit de parti qui l'avait fait naître, et ne lui survécut pas. Ses ouvrages, si souvent réimprimés dans leur nouveauté, ont été promptement oubliés, parce qu'ils portent l'empreinte de tout le mauvais goût de son siècle. La dernière édition et la plus complette est celle de 1687, in-8°. S—d.

CLEVES (Marie de), princesse de Condé, fille de François Ier., duc de Nevers, issue des illustres maisons de Clèves et de Bourbon-Vendôme, fut élevée dans la religion calviniste. Cette princesse, que les poètes du temps célébrèrent sous le nom de la *Belle Marie*, inspira une passion violente au duc d'Anjou, depuis Henri III. On a cru que la différence de religion l'empêcha seule de l'épouser. Peu de temps avant le départ de ce prince pour la Pologne, Marie de Clèves épousa son cousin germain, Henri Ier., prince de Condé. Deux

mois après son mariage, le 3 octobre 1572, elle abjura publiquement la religion protestante dans l'église de St.-Denis. Le pape lui adressa un bref sur sa conversion. Elle survécut peu à cette cérémonie. Cette princesse, qui avait fait l'admiration de la cour de Charles IX par sa beauté et ses vertus, mourut en couches, au palais du Louvre, le 30 octobre 1574, âgée de vingt-un ans, un mois après le retour de Henri III. Ce prince, dont l'absence n'avait point affaibli la passion, donna tous les signes d'une douleur violente, resta plusieurs jours sans manger dans un appartement tendu de noir, et lorsqu'il reparut en public, ce fut avec un habit de deuil parsemé de têtes de morts. Selon l'usage de ces temps de crédulité, on crut que la princesse avait employé quelque charme pour enflammer Henri. On trouve dans les Œuvres de Pasquier une complainte sur la mort de Marie de Clèves, où le poète fait parler le roi lui-même. Marie de Clèves ne laissa qu'une fille. B—y.

CLEYER (André), médecin et botaniste, naquit à Cassel, vers le milieu du 17e. siècle. Il s'attacha, en qualité de médecin, au service de la compagnie des Indes de Hollande, et parcourut différentes contrées de l'Asie, entre autres, la Chine et le Japon. Partout il recueillit des observations précieuses sur les plantes les plus remarquables par leur produit, leur utilité et leur agrément. Il revint en Europe vers 1680. Il n'a fait paraître aucun ouvrage particulier; mais ses lettres, publiées par Bernard Valentin, et un très grand nombre de mémoires insérés dans les *Éphémérides des curieux de la nature*, ont fait connaître l'histoire de beaucoup de drogues médicinales, et une quantité de plantes. On en voit le catalogue, avec une notice détaillée, dans la *Bibliotheca botanica* de Séguier et dans celle de Haller. Dans ces mémoires, il a donné quelques figures assez bonnes; mais ses descriptions sont trop courtes et insuffisantes. M. Thunberg a consacré à sa mémoire un genre de plantes du Japon, qu'il a nommé *Cleyera*. Ce nom a été changé depuis en celui de *Ternstrœmia*. Cleyer a aussi publié quelques ouvrages des missionnaires, sur la médecine des Chinois (*Voy.* Boym). D—P—s.

CLICHTOVE (Josse), l'un des plus habiles controversistes du 16e. siècle, naquit à Nieuport, fit ses études à Paris, y prit le bonnet de docteur, et devint professeur de théologie à Navarre. Ses talents pour la prédication, relevés par une vie exemplaire, lui acquirent une grande réputation. Il mourut le 22 septembre 1543, théologal de Chartres. Clichtove est regardé comme le premier des docteurs de Paris qui ait écrit contre Luther, et comme un de ceux qui ont traité la controverse avec le plus de netteté, de solidité et d'érudition, sans y mêler ni aigreur, ni emportement. Il possédait bien l'Écriture-Sainte et les Pères; mais il manquait de critique et de la connaissance des langues anciennes, dont le goût commençait à peine à éclore de son temps. Le style de ses ouvrages est plus pur que celui de la plupart des scholastiques, mais moins élégant que celui des bons littérateurs de la même époque. Ses livres furent bien accueillis du public. Erasme les appelait *Uberrimus rerum optimarum fons*. Le plus célèbre est intitulé *Anti-Lutherus*, Paris, 1524, in-fol. Cologne, 1525, in-4°.: il roule sur la prétendue liberté évangélique des novateurs, sur l'abolition de la messe et sur les vœux monastiques. Parmi ses autres ouvrages, qui sont en grand

[illegible]

[illegible]

flexions sur les droits féodaux, les dîmes, etc. VI. *Considérations sur le traité de commerce entre la France et la Grande-Bretagne* (du 26 septembre 1786), Paris, Prault, 1789; on y réfute victorieusement les principes qui ont servi de base à ce traité. VII. *Mémoire sur l'état du commerce intérieur et extérieur de la France, depuis la première croisade jusqu'au règne de Louis XII*, Paris, Prault, 1790, ouvrage couronné par l'académie des inscriptions, en 1789: il tend à prouver, entre autres, qu'à la fin du 15e. siècle, le commerce de la France était plus considérable et plus avantageux que celui des autres nations européennes; VIII. *Mémoire sur la possibilité et l'utilité d'améliorer les laines dans la province de Champagne*, Paris, 1787, in-8°. C'est à tort que l'ouvrage intitulé le *Réformateur*, Amsterdam, 1756, 2 parties in-12, lui a été attribué; nous pouvons assurer qu'il n'est point de lui. Parmi les écrits qu'il n'a point rendus publics et qui auraient mérité l'impression, celui *sur la navigation de la rivière de Vesle*, présenté à M. Turgot en 1775, et un autre intitulé *Essai sur le commerce du Levant*, ne doivent pas être passés sous silence. Les autres manuscrits sont: un petit ouvrage *sur la droiture du cœur, aussi nécessaire que la justesse de l'esprit dans la recherche de la vérité;* un *Éloge de Sully*, plusieurs *Mémoires sur le Commerce*, des *Notes* contenant des observations et des réflexions sur divers sujets de littérature, de philosophie, d'histoire, de politique et d'économie; un Recueil de Poésies, qui renferme des odes, des épîtres, etc., etc., que ses plus intimes amis n'ont jamais pu dérober à sa modestie. En général, les productions de Clicquot-Blervache se distinguent par u pur, agréable et correct, une toujours claire, simple, aisée, une excellente logique. J

CLIEU (DE). *Voy.* DÉCLIE

CLIFFORD (GEORGE), co Cumberland, naquit en 1558 distingua dans sa jeunesse p adresse à tous les exercices de valerie usités à cette époque; toujours le champion de la rei sabeth, qui lui fit don d'u qu'elle ôta de sa main, et qu ford porta constamment à so peau les jours de cérémonie. un des pairs qui jugèrent Marie Son esprit martial le porta bi courir les mers. Il essaya pl fois d'aller dans le grand toujours les éléments contrarièr desseins. Il fit des prises con bles sur les Espagnols et les gais, et pilla plusieurs de leu nies. Il servit dans la flotte des repousser la fameuse armée i ble, et se signala dans le dern gagement qui eut lieu près de en 1588. La reine lui avait s confié des vaisseaux de la royale pour ses entreprises. par refuser cette marque de lil de sa maîtresse, parce qu'e avait défendu d'aller à l'aborda vaisseaux espagnols avec les de peur que les uns et les aut sautassent en l'air. Elisabeth, p récompenser de onze expédi dont plusieurs avaient été fa ses frais, et dans lesquelles i causé des pertes énormes aux mis, le créa chevalier de la tière en 1591. Il concourut en à réduire le comte d'Essex à l sance. Malgré les richesses im conquises par Clifford, la co tion et l'armement de ses vais son goût pour les joûtes et les c

ıevaux lui firent dissiper une par-
e son patrimoine. Il mourut en
5. E—s.

:LIFFORD (Thomas), grand
rier d'Angleterre, d'une autre
lle que le précédent, naquit en
o, se livra dans sa jeunesse à
de des lois, fut très dissipé,
ıgea dans les pays étrangers, où
suppose qu'il embrassa la reli-
catholique. Nommé en 1660
ıbre du parlement qui rétablit
rles II, il fut réélu à celui qui
embla l'année suivante, et s'y dis-
ıa d'abord comme antagoniste,
ite comme partisan de la préro-
e royale. Le roi le créa chevalier
net. Son caractère entreprenant
agea en 1665 à s'embarquer avec
ne d'York; il fut de l'expédi-
de Bergen, où les Anglais allè-
attaquer la flotte hollandaise.
le temps après, on l'envoya comme
ipotentiaire auprès des rois de
le et de Danemark. Il se trouva
666 au grand combat naval avec
Hollandais, qui dura depuis le
usqu'au 4 de juin, et à d'autres
ns qui eurent lieu dans cette cam-
e. Ses services lui procurèrent
ploi de contrôleur de la maison
oi, et, vers la fin de la même an-
il entra au conseil privé. En 1668,
t nommé trésorier de la maison
oi, et presque en même temps un
commissaires de la trésorerie.
joignit aux quatre membres du
eil qui formèrent cette ligue con-
sous le nom de *cabal*, dont le
était de rendre le roi absolu
y. Charles II). Clifford sur-
manifesta les sentiments les
ıs équivoques sur sa partialité
la France; car il dit que s'il fal-
que son maître dépendît de quel-
n, il valait mieux qu'il dépendît
grand et généreux monarque
(Louis XIV) que de cinq cents de ses
propres sujets, tous insolents. Il ve-
nait d'être créé baron en 1672, lors-
que Charles II, qui éprouvait le plus
pressant besoin d'argent, promit la
charge de grand-trésorier à celui de
ses ministres qui lui donnerait le
moyen de lever 1500 mille liv. sterl.
sans le concours du parlement. Clif-
ford lui proposa quelques jours après
l'expédient de fermer l'échiquier, ce
qui lui valut la récompense promise;
mais ses démarches inconsidérées pour
le rétablissement du catholicisme la
lui firent bientôt perdre. Il se brouilla
avec les autres membres de la *ca-
bale*, encourut la disgrâce du roi,
donna sa démission, et se retira dans
ses terres, où il mourut de la pierre
en 1673. E—s.

CLIFFORD (George), jurisconsulte d'Amsterdam, qui faisait ses délices de la botanique et de l'histoire naturelle, et que Linné a immortalisé par l'un de ses ouvrages. Clifford, jouissant d'une très grande fortune, avait formé à sa campagne, située à Hartecamp, entre Harlem et Amsterdam, le jardin le plus magnifique et le plus riche en végétaux de toutes les parties du globe qu'il y eût alors en Europe, une ménagerie qui renfermait un très grand nombre de quadrupèdes et d'oiseaux étrangers, et un muséum, où il avait réuni des herbiers précieux envoyés de diverses contrées, et des collections de tous genres pour l'histoire naturelle, aux-quelles il avait joint une belle bibliothèque. Jamais particulier, ni même souverain, n'a rassemblé à la fois avec autant de goût et de magnificence d'aussi nombreuses collections, et n'en a fait jouir les savants avec autant de grandeur et de générosité. Linné, jeune alors, étant venu à Leyde pour suivre les cours de l'illustre

Boërhaave, et se trouvant dénué de moyens d'existence, lui fit connaître sa situation. Ce grand homme pénétra son génie, et prévit tout ce qu'il pourrait faire un jour ; il le plaça chez Clifford pour diriger ses jardins, pour arranger et classer les nombreux objets de son muséum. Linné y demeura environ trois ans, justifia l'estime et l'amitié de son généreux protecteur, et eut bientôt l'occasion de s'associer à sa gloire, en faisant connaître les richesses qu'il rassemblait dans ses jardins, d'abord par la publication d'un simple catalogue sous le titre de *Viridarium Cliffortianum*, Amsterd., 1737, in-8°. (cet ouvrage est devenu très rare), ensuite, le bananier y ayant fleuri, Linné en prit occasion de faire mieux connaître la fructification de ce singulier végétal qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, et d'indiquer les rapports qu'il lui trouvait avec les palmiers : ce fut le sujet du *Musa Cliffortiana*, Leyde, 1736, in-4°., avec fig. Ce n'était encore que l'annonce d'un monument plus somptueux qui parut sous ce titre : *Hortus Cliffortianus*, Amsterdam, 1737, grand in-fol., avec fig.; il y donne des vues générales sur la botanique, des détails sur ce jardin, et principalement des descriptions accompagnées de figures d'un grand nombre de plantes qui y étaient cultivées. Cet ouvrage fut exécuté avec une grande perfection aux frais de Clifford, auquel il est dédié. Les trente-deux planches furent dessinées par le célèbre Ehret et gravées par van der Laer, le plus habile graveur de ce temps-là ; c'étaient les plus belles que l'on eût encore vues, et même on ne les a pas encore surpassées. Dans une épître dédicatoire et une savante préface, datées du muséum de Clifford le 30 juillet 1737, Linné, dans le style d'un homme de génie dont le cœur est pénétré de vive reconnaissance, fait con monde savant et à la postérit blesse et la générosité de son teur. Il lui a dédié un des gen veaux qu'il a décrits dans vrage, auquel il a donné le *Cliffortia*. Les diverses esp le composent sont des arbu cap de Bonne-Espérance. D—

CLIFTON (François), anglais du 18°. siècle. Nous tons de ne pas avoir des re ments exacts sur sa patrie, s que de sa naissance et sur cel mort. Il est probable qu'il doctorat à Leyde en 1724. S tation inaugurale avait pour variole. De retour à Londres, sa profession d'une manière guée, et y fut aggrégé au col médecins et à la société ro prince de Galles le choisit p médecin. La réputation de Cl établie sur plusieurs ouvrages *state of physick ancient a dern*, etc., Londres, 1732, traduit en 1742, par L. D. F Desfontaines), sous ce titre : *la médecine ancienne et m avec un plan pour perfe celle-ci*. Le traducteur y a expériences de Hales sur le de Mlle. Stéphens. Cette esqui torique présente quelques ide nieuses, quelques vues utile elle offre aussi de nombreuses et n'est pas exempte d'erreurs prétend qu'Hippocrate a en système de l'attraction, et qu par conséquent un des précur Newton. II. *Hippocrates U water and situation*, etc., L 1734, in-8°. C'est une vers glaise, 1°. du beau *Traité d crate sur l'air, l'eau et les* 2°. des *Épidémiques* et des *I*

[illegible]

CLIMAQUE [illegible]

forme d'aphorismes ou de sentences; le style en est simple et concis. On y trouve beaucoup d'onction, des sentiments élevés, le tableau de toutes les vertus, des paraboles et des traits historiques tirés principalement de la vie religieuse, qui présentent les préceptes en action. Cet ouvrage a souvent été imprimé séparément et traduit en français. On trouve dans la *Bibliothèque des Pères* les Commentaires grecs de Jean, abbé de Raïthe, sur l'*Échelle sainte*. On conserve à la bibliothèque de Venise les Commentaires manuscrits d'Élie, métropolitain de Crète, qui vivait environ cent cinquante ans après S. Jean Climaque (*Voy.*, pour divers Commentaires grecs sur l'*Échelle*, le P. Montfaucon, *Bibliotheca Coisliniana*, pag. 305). On a enfin les Commentaires latins de Denys le chartreux, d'Isolt, docteur flamand, etc. II. *Lettre au bienheureux abbé de Raithe*; elle a été traduite en français par Arnauld d'Andilly; il en existe des versions latines qui ont eu plusieurs éditions; elle est regardée comme le plus parfait des écrits de Climaque; III. plusieurs opuscules, *De la nécessité du péché d'Adam*, etc. Il n'est point d'auteur grec dont le texte ait été plus altéré par les copistes, parce qu'il n'en est point dont on ait fait plus de copies. Le plus ancien de tous les manuscrits grecs de l'*Échelle sainte*, qui se trouve à la bibliothèque Impériale, et qui fut apporté de Florence par Catherine de Médicis, passe pour avoir neuf cents ans d'antiquité. La vie de S. Jean Climaque, écrite peu de temps avant sa mort par Daniel, moine de Raïthe, a été plusieurs fois imprimée. Une autre vie du même saint, par Lemaistre de Sacy, précède la traduction de l'*Échelle sainte* donnée par Arnauld d'Andilly, Paris, 1688, in-12. V—ve.

CLINIAS, fils d'Alcibiade, de la famille des Æacides, l'un des principaux d'Athènes par sa naissance et ses richesses, se distingua à la bataille de Salamine, où il avait un vaisseau monté de deux cents hommes, et équipé à ses frais. Il épousa Dinomaché, fille de Mégaclès, et en eut deux fils, le célèbre Alcibiade, et un autre Clinias, dont la tête n'était pas bien saine, à ce que dit Platon dans le premier *Alcibiade*. Celui qui fait le sujet de cet article fut tué à la bataille de Coronée, l'an 447 av. J.-C. — CLINIAS de Tarente, philosophe pythagoricien, ayant appris que Prorus de Cyrène, de la même secte, mais qu'il ne connaissait point, venait de perdre tous ses biens dans une révolution politique, et se trouvait dans la détresse, partit sur-le-champ avec une somme considérable, alla à Cyrène, racheta les biens de Prorus, et les lui rendit. Il aima mieux, dans une autre occasion, payer trois talents qu'on lui demandait mal à propos, que de prêter serment qu'il ne les devait pas. Lorsqu'il se sentait disposé à la colère, il prenait sa lyre, et en jouait jusqu'à ce que son esprit fût calmé. Il fut un des amis de Platon. C—n.

CLINTON (HENRI), général anglais, servit d'abord lors de la guerre de Hanovre, et entra comme capitaine dans le régiment des gardes en 1758. Parvenu au grade de major-général, il fut envoyé en 1775, avec Burgoyne et Howe, dans l'Amérique septentrionale, où il se distingua par sa bravoure et son activité dans la guerre contre les insurgents. Au combat de Bunkers-Hill, près de Boston, il ramena à la charge les troupes anglaises qui avaient commencé à plier, et leur fit emporter les retranchements enne-

Nouvelle-Angleterre, d'une famille originaire d'Irlande. Son père, étant colonel d'un régiment colonial durant la guerre du Canada, se distingua en 1758, à la prise du fort Frontenac. G. Clinton, à peine âgé alors de dix-huit ans, était lieutenant dans le même régiment. En 1760, il descendit le fleuve St.-Laurent avec les troupes qui étaient sous les ordres du général Amherst. Cette même année, la guerre se termina en Amérique par la conquête du Canada, et le jeune Clinton, déposant son épée, s'appliqua à l'étude des lois, sous William Smith de New-York, qui passait alors pour le flambeau du barreau de la Nouvelle-Angleterre. Le gouverneur anglais, George Clinton, l'ayant reconnu pour son parent, lui donna une place dans le greffe de la province, ce qui ne l'empêchait pas d'exercer la profession d'avocat. Il fut élu un des représentants de sa province à l'assemblée coloniale de 1773, et s'y distingua par la fermeté avec laquelle il s'opposa aux usurpations du gouvernement anglais. Cette conduite le fit élire membre du congrès, le 15 mai 1775; mais il assista rarement aux séances de cette glorieuse assemblée, aimant mieux se consacrer à la guerre, que, dans cette circonstance, il regardait comme plus utile que les délibérations. A peu près dans le même temps qu'il avait été élu membre du congrès, on l'avait élevé au grade de brigadier-général dans les milices, et, deux ans après, il fut promu au même grade dans la ligne. On lui confia le commandement des postes établis dans les montagnes, et, quoiqu'il fût obligé de les évacuer devant les forces supérieures commandées par le général anglais sir Henri Clinton, sa défense brillante et sa savante retraite empêchèrent son adversaire de porter des secours au général Burgoyne : ce qui fut cause que ce général ne tarda pas d'être obligé de capituler. (*V.* Burgoyne.) A la fin de cette même année 1777, Clinton fut élu gouverneur de l'état de New-York. C'était la première fois que le premier magistrat de cette province était élevé à cette place par le choix libre des habitants. Depuis cette époque jusqu'en 1810, cet état a eu Clinton pour gouverneur, et l'on sait quels progrès rapides ses habitants, dont le nombre est plus que doublé, ont fait dans les arts et le commerce. En 1804, il fut élu vice-président des États-Unis, et président du sénat. Le trait de la vie de G. Clinton qui lui a mérité le plus de reconnaissance de la part de ses compatriotes, est la suppression de la banque générale des États-Unis, opérée par son influence en 1811, malgré de nombreuses réclamations, surtout de la part des négociants anglais, qui, au moyen de cette banque, tenaient le gouvernement américain dans leur dépendance, s'étant rendus propriétaires de la plus grande partie des actions. Le discours qu'il prononça à ce sujet est un chef-d'œuvre de bon sens, et prouve que ses connaissances en finances et en économie commerciale étaient très étendues. Cet excellent citoyen n'appartenait ni au parti fédéraliste, ni au parti appelé *démocrate;* car, quoiqu'en sa qualité de vice-président de la confédération, il fût président du sénat, qui est le conseil constitutionnel du président, on sait que Jefferson, le personnage le plus influent du parti démocrate, ne le consultait jamais qu'officiellement. Il votait cependant avec ce parti contre les fédéralistes, toutes les fois que ceux-ci proposaient des mesures qui lui paraissaient être inspirées par les

guerrier, dont la mort n'aurait pas manqué de produire des vengeurs aussitôt qu'elle aurait été connue. En effet, le duc consentit bientôt à rendre la liberté à Clisson, ou plutôt il la lui fit acheter d'une somme considerable; ce qui n'était pas contraire aux mœurs de cette époque. Clisson, qui était avare, parvint à se faire rendre ce qu'il avait déboursé, et depuis, il se réconcilia sincèrement avec le duc, sans quitter le service de France. Charles V, à l'article de la mort, désigna Clisson comme le seul capable de porter l'épée de connétable pendant la minorité de Charles VI. Il commandait l'avant-garde de l'armée française, en 1382, à la bataille de Rosbecq, si fatale aux Flamands, qui y perdirent vingt-cinq mille hommes. Le nouveau connétable s'occupait du projet de chasser entièrement les Anglais du royaume, lorsque, la nuit du 13 au 14 juin 1393, il fut attaqué à Paris, dans la rue Culture-Ste.-Catherine, par une vingtaine de brigands, ayant à leur tête Pierre de Craon. Ils le renversèrent de cheval, malgré la vigoureuse résistance qu'il leur opposait, et le laissèrent pour mort des coups qu'ils lui avaient portés. Heureusement ses blessures n'étaient pas dangereuses. Trois des assassins furent arrêtés et exécutés; Pierre de Craon se sauva, et finit par obtenir sa grâce pendant les troubles qui suivirent la démence de Charles VI. Il s'était porté à cet assassinat pour se venger du connétable, dont la violence était extrême, et qui lui avait rendu de mauvais services. L'inflexibilité de Clisson le perdit à l'époque où Charles VI, incapable, par l'aliénation de son esprit, de gouverner lui-même, abandonna les rênes de l'état à ses oncles. Il n'aurait pas été impossible à un guerrier dont la réputation était si grande de se faire respecter et ménager par tous les partis; mais Clisson aimait l'argent, ce qui l'attachait à la cour, et, tout en se mêlant des intrigues sans cesse renouvelées sous un tel roi, il voulait tout obtenir de force. Ses ennemis se réunirent et l'accablèrent; il fut dépouillé de toutes ses charges, en 1391, accusé de maléfices, et condamné à une amende de cent mille marcs d'argent. Il se retira dans son château de Josselin en Bretagne, où il mourut le 24 avril 1407. On l'a souvent comparé à du Guesclin; égaux en courage bien plus qu'en talents militaires, ils n'ont de commun que d'être nés en Bretagne, et d'avoir été connétables de France. Du Guesclin, loyal, désintéressé, noble dans toutes ses actions, eut le caractère et la conduite d'un vrai chevalier, et les vues d'un grand capitaine, à une époque où l'on ignorait entièrement l'art de la guerre; Clisson, aimant à la fois les intrigues, la guerre, le crédit et l'argent, acquit plus d'ascendant pendant sa vie, et n'a pas obtenu une réputation aussi pure. Il laissa en mourant une fortune estimée 1,700,000 livres, ce qui est prodigieux, si l'on se reporte à la valeur de l'argent au commencement du 15e. siècle: ses contemporains en furent scandalisés. Un de ses compatriotes (St.-Foix), qui ne veut jamais qu'un Breton puisse avoir tort, a voulu prouver, dans ses *Essais sur Paris*, que la fortune de Clisson fut acquise loyalement; mais il a oublié d'expliquer pourquoi on n'en jugeait pas ainsi à la mort du connétable. F—n.

CLISTHÈNES, fils d'Aristonymus, tyran de Sicyone, succéda immédiatement à Myron, son grand-père. Il rendit de très grands services aux Amphictyons dans la guerre sacrée contre

[illegible]

STHENES, fils de [illegible]

[illegible]

TAIAQUE, fils de [illegible]

[illegible]

thage, il alla s'établir à Athènes, où Carnéade, africain comme lui, mais d'une ville grecque, était chef de l'école académicienne et jouissait d'une très grande réputation. Clitomachus s'attacha à lui, sans négliger cependant les dogmes des autres sectes, qu'il étudia avec beaucoup de soin. Sa patrie ayant été détruite par les Romains, l'an 146 avant J.-C., il écrivit une lettre de consolation, en grec, à ses concitoyens, qui avaient été réduits à l'esclavage. Il devint chef de l'académie l'an 130 avant J.-C., après la mort de Carnéade, et comme ce philosophe n'avait jamais écrit, il répara cette omission, et exposa sa doctrine dans un grand nombre d'ouvrages, dont aucun n'est parvenu jusqu'à nous. Il eut, comme lui, de fréquentes disputes avec les stoïciens, surtout au sujet de la divinité, ce qui le fit traiter d'athée. Il avait sans doute fait un voyage à Rome; car il adressa au poète Lucilius un ouvrage sur les principes des académiciens. Parvenu à un âge très avancé, il tomba dans la léthargie; ayant repris connaissance, il dit : « Ne nous laissons point abu- » ser par l'amour de la vie, » et il se donna la mort vers l'an 100 avant J.-C. Cicéron cite souvent ses ouvrages, et il dit de lui qu'il avait beaucoup d'ardeur pour l'étude, et un esprit très subtil, comme tous les Carthaginois. C—R.

CLITUS, surnommé le *Noir*, pour le distinguer des autres Macédoniens de ce nom, était fils de Dropidès et de Lanice, nourrice d'Alexandre-le-Grand. Il suivit ce prince en Asie, et lui sauva la vie au passage du Granique, en coupant le bras à Spithridate qui allait le frapper. Il combattit à Arbelles, à la tête du bataillon royal, et Alexandre le nomma ensuite commandant du corps de cavalerie des *Amis*, conjointement avec tion. Ce prince étant venu, l' avant J.-C., passer l'hiver tres, adopta les vêtements luxe des Persans et des Mè qui déplut beaucoup aux M niens, et surtout aux anciens de son armée, du nombre d était Clitus. Dans un repas d l'occasion de la fête des Dio quelques-uns des convives, po ter Alexandre, mirent ses beaucoup au-dessus de ceux deux divinités. D'autres allère loin, et dirent qu'Hercule lu ne pouvait pas lui être compa tus ayant observé qu'on ne pas comparer les mortels aux ajouta que l'armée macédoniem tout autant de part qu'Alexandr ces exploits si vantés. Ces d avaient commencé à offenser c ce, lorsque d'autres flatteurs parlé de Philippe et cherché baisser au-dessous d'Alexandr tus, qui avait la tête échauffée vin, ne se possédant plus, se des railleries très piquantes, pela au roi qu'il lui avait sauvé Alexandre, qui était lui-même se leva pour se jeter sur Clitus mit entre eux, et on fit sortir nier; mais il rentra par une aut te, en chantant des vers de l'*A maque* d'Euripide, où Pélée l'usage de n'inscrire sur les tr que les noms des généraux, s'ils avaient remporté seuls le toires. Alors Alexandre, ne se dant plus, saisit la sarisse d'un gardes, et perça Clitus qui n sur-le-champ. A peine le coup porté, qu'il sentit toute l'atroc son action, et voulut se tuer l me; ses amis l'en empêchèrent on eut beaucoup de peine à le ler.—Il est question de trois autr

ans l'histoire d'Alexandre; l'un andait un corps d'infanterie dans mée; le second un corps de ca- e; le troisième était fils de Bar- , roi d'Illyrie, et se révolta con- exandre. C—a.

IVE (Robert, lord), baron de y, gouverneur du Bengale, à Styche, dans le Shropshire, 25. Il montra dès sa jeunesse racère hardi et entreprenant, peu de goût pour l'étude. Son ui ayant obtenu une place d'écri- au service de la compagnie des , il partit pour Madras, où son ère bouillant lui suscita de fré- s démêlés avec ses chefs et ses ades. Voulant alors réparer le qu'il avait perdu au collége, il rait tous les jours plusieurs heu- étude de la langue latine. Lorsque s se rendit à la Bourdonnaye, 46, tous les employés de la ngnie avaient été faits prison- Dupleix, commandant en chef, refusé de ratifier la capitulation, glais ne se crurent pas obligés à eur parole, et Clive, déguisé en , s'enfuit avec quelques-uns s compatriotes. En 1747, il la carrière civile. Devenu lieu- t, il demanda à monter, à la le trente-quatre Anglais et de ents Cipayes, à l'assaut de De- otté dans le Tanjaour. Les Ci- ayant pris la fuite, Clive, sui- Européens, continua sa mar- cablé par la cavalerie, il revint rois hommes; mais le corps en- s Anglais ayant donné, le fort nporté. A la paix, Clive obtint le lucratif de commissaire des trou- Durant son séjour à Madras, il aqué d'une fièvre nerveuse qui gea tellement sa raison que l'on ivait le laisser seul, et il ressen- it qu'il vécut les effets de cette maladie; car, toutes les fois qu'un objet ne l'occupait pas fortement, il était sujet à un grand abattement d'esprit. Lorsqu'en 1751 les Français et les Anglais se firent la guerre comme auxiliaires des différents princes de l'Inde, Clive, alors capitaine, proposa, pour sauver Trichinapaly, assiégé par les premiers, d'aller attaquer Arcate. La hardiesse de cette mesure en assura le succès. Investi ensuite dans cette ville, Clive, mal pourvu d'artillerie, fit une sortie, et s'empara d'une batterie, mais ne put en emmener les canons; les Français ayant donné un assaut, il les repoussa et les força d'abandonner le siége, puis il se mit en campagne, et obtint des succès. Au commencement de 1752, il défit une armée supérieure à la sienne, délivra Arcate menacé d'une seconde attaque, joignit ses forces à celles du major Lawrence, et dégagea Trichinapaly. L'armée se sépara en deux divisions: l'une fut confiée à Clive, quoique l'un des plus jeunes capitaines, parce que les Cipayes déclarèrent qu'ils ne voulaient servir que sous ses ordres. Après avoir débarrassé le pays d'ennemis, Clive retourna à Madras et s'y embarqua pour l'Angleterre, où il désirait rétablir sa santé. La compagnie des Indes lui offrit une épée à poignée de diamants, qu'il n'accepta qu'à condition qu'on en accorderait une pareille au major Lawrence. On lui donna le commandement du fort St.-David et l'espérance de celui de Madras, puis il obtint le grade de lieutenant-colonel dans les troupes du roi. Trouvant, à son retour dans l'Inde, que l'on avait fait la paix avec les Français, il alla avec les amiraux Pocock et Watson détruire les pirates d'Angria. Appelé ensuite au secours du Bengale, où les Anglais avaient éprouvé des revers, il débarqua à

sé. Sorti de Disparg en 444, il traverse sans bruit l'immense forêt *Charbonnière*, s'empare de Tournai, de Cambrai, et pénètre jusqu'à Amiens, dont il fait sa capitale. Ce fut la première invasion de quelque importance que les Francs firent dans les Gaules : ils n'étaient pas encore assez puissants pour y former de plus grandes entreprises. Trois ans après cette conquête, Clodion envoya l'un de ses fils au-delà de la Somme, à la tête d'une armée; mais Aétius, qui venait de soumettre les autres ennemis de l'empire, vint attaquer les Francs, et les mit en fuite sous les murs de Soissons, qu'ils assiégeaient. Le jeune prince perdit la vie dans cette défaite, et Clodion mourut deux ans après, en 449, laissant deux autres fils, auxquels il donna Mérovée pour tuteur. M—D j.

CLODIUS (Publius), fils d'Appius Claudius, personnage consulaire, était de l'illustre maison *Claudia* ou *Clodia*. Il fut le seul qui démentit le caractère noble et aristocratique de cette famille ; on peut dire même qu'il déshonora son nom par ses dissolutions, ses menées factieuses et sa basse popularité. Son naturel turbulent et séditieux se déclara de bonne heure. Ayant un commandement en Asie, dans l'armée de Lucullus, son beau-père, il profita de la disposition où il vit les troupes, corrompues par le luxe et la mollesse, pour les détacher de l'obéissance due à leur général. Un jour où Lucullus était absent, il attroupa les soldats, et les harangua de la manière la plus séditieuse. Lucullus le cassa, à la tête de l'armée, et le renvoya. Placé par Martius Rex, son autre beau-frère, à la tête de sa flotte, il fut battu et pris par les pirates, et ne dut sa liberté qu'à l'effroi que leur causait le grand nom de Pompée. Il se sauva d'Antioche, où son humeur factieuse l'avait encore mis en danger, et il revint à Rome. C'est-là, surtout, qu'il le faut voir. Clodius, avec un extérieur très-agréable avait de la vivacité dans l'esprit et de l'éloquence naturelle. Pendant sa questure, il entretenait un commerce de galanterie avec Pompéia, femme de César. C'était dans la maison de cette dame que se célébraient alors les mystères de la bonne déesse, d'où tout homme était scrupuleusement banni. L'idée de mêler la profanation la plus impure à la sainteté la plus imposante frappa si vivement l'imagination désordonnée de Clodius, qu'il résolut de s'introduire auprès de sa maîtresse pendant l'exercice de ses fonctions. Déguisé en femme, et guidé par une des suivantes de Pompéia, il espérait entrer sans être reconnu; mais une méprise le fit découvrir. Il eut le bonheur de s'évader. A la nouvelle de cet événement, le scandale et l'indignation furent au comble dans Rome. L'affaire fut aussitôt portée devant le sénat, qui ordonna aux consuls de rendre une loi pour faire juger Clodius par le peuple. Un tribun de sa faction s'opposa au décret; il y eut, à ce sujet, de violents débats. Hortensius proposa un expédient accepté par les deux partis, c'était que les tribuns fissent ordonner par une loi que le procès serait fait par le préteur, assisté des juges qu'il choisirait lui-même. Clodius, pour sa défense, soutenait que le jour en question, il était à trois journées de Rome. Cicéron, appelé en témoignage, déposa que, le matin de ce jour, Clodius avait été avec lui, à Rome, dans sa maison. Les juges parurent d'abord procéder avec impartialité, et demandèrent même au sénat une garde pour les défendre contre la populace; mais en deux jours l'affaire changea de face. La plus grande partie des juges

a corrompre par de l'argent ou plus indignes moyens. Sur cin-six, trente-un votèrent l'ab- de l'accusé. Clodius ne res- que vengeance et faction; il être tribun, mais sa nais- mettant un obstacle, il as- descendre dans l'ordre des ns. Fonteius, homme obscur, nit; mais il fallait que cette n eût la sanction de l'auto- blique, et elle lui était refu- l'obtint enfin par la protec- Pompée et de César, qui vou- e venger du sénat et de Cicé- nemis du triumvirat, et qui besoin de Clodius pour le suc- leurs vues ambitieuses. Il fut orté au tribunat sans opposi- econdé des deux consuls, Pi- Gabinius, il fit passer d'abord rs lois d'une popularité dan-, et ensuite en proposa une nonçait la peine d'exil contre que ferait ou aurait fait mourir yen sans forme de procès. Cicé- tait point nommé dans cette loi; ppliqua cependant : le danger urait rallia autour de lui le sé- chevaliers et tous les bons ci- Clodius était à la tête d'escla- l'une populace armés; il avait ti les deux consuls et la faveur des triumvirs, ce qui lui fit ubliquement « qu'il fallait que on périt une fois, ou qu'il fût fois vainqueur. » La lutte al- gager, le sang aurait coulé; crut devoir céder à l'orage. Il le Rome pendant la nuit pour lre en Sicile. Clodius, instruit évasion, fit passer une loi qui lamnait à l'exil; il ordonna la ation de ses biens, et fit détruire r toutes ses propriétés. Tant de et de folies, qui allèrent même insulter Pompée et à menacer sa vie, servirent Cicéron. Pompée embrassa son parti, et proposa une loi pour son rappel et son rétablissement. Clodius redoubla de fureur: à la tête d'une troupe de gladiateurs, il tomba sur les amis de Cicéron, et en fit un grand carnage. Dans cette sanglante anarchie, il n'y avait que la force à déployer contre lui. Milon, l'un des tribuns, prit ce parti; il s'entoura d'une troupe de gens armés, et fit tête à Clodius. Il s'engagea de fréquents combats, où ce dernier n'eut pas toujours l'avantage. Milon l'avait auparavant accusé en forme, comme coupable d'excès contre la tranquillité publique; cette accusation n'eut point d'effet, par la protection que Clodius trouva auprès de quelques magistrats. L'affaire de Cicéron occupait tous les esprits dans Rome et l'Italie. Son rappel fut enfin voté dans une assemblée générale de tous les ordres. Clodius eut la folle audace d'élever seul la voix contre cette unanimité de suffrages. Cicéron, rétabli avec tant de gloire, n'en fut pas moins exposé aux violences du fougueux tribun. Milon poursuivait toujours l'accusation qu'il avait portée contre lui. Clodius ne vit de refuge que dans l'édilité, qu'il obtint enfin après de nouveaux excès, qu'il serait trop long de rapporter. A peine fut-il en possession de cette magistrature, qu'il accusa Milon, à son tour, de violences et d'attentats contre la sûreté publique. Pompée le défendit, et fut insulté. Il y avait plus d'un an que Rome était sans consuls, par l'effet des factions qui l'agitaient, quand Milon se mit sur les rangs pour le consulat, et Clodius pour la preture. Un événement imprevu mit fin aux prétentions de tous deux. Le hasard, à ce qu'il paraît, les fit se rencontrer sur la voie Appienne, non loin de Rome. Clodius s'y rendait à cheval, avec trois autres

personnes, et trente hommes bien armés. Milon était dans une voiture avec sa femme et un ami, et avait une suite plus considérable, où se trouvaient quelques gladiateurs. Les gens des deux partis s'insultèrent. Clodius, s'étant avancé avec fierté et menaces, reçut d'un des gladiateurs une blessure à l'épaule, et d'autres coups dans la mêlée, qui le forcèrent de s'enfuir dans une hôtellerie voisine. Milon l'y fit assiéger: Clodius en fut arraché et tué, et son corps fut laissé sur la route. Ainsi périt Clodius, l'an de Rome 701. (*V.* Milon et Cicéron). Q—R—y.

CLODIUS MACER (Lucius), était pro-préteur d'Afrique, lorsque les Romains, fatigués des crimes de Néron, favorisèrent les révoltes qui éclataient de toutes parts vers la fin de son règne. Vindex se souleva dans les Gaules, Galba en Espagne, et Clodius Macer en Afrique. Ce fut par les conseils de Galvia Crispinella, intendante des débauches de Néron, que Clodius Macer prit les armes contre l'empereur, sous le séduisant prétexte de rendre la liberté à sa patrie. Presque toutes ses médailles attestent cette intention. On voit sur ces monuments, qu'il donna à chacune des légions qu'il commandait, le nom de *Libera* ou *Liberatrix*; il n'y prend lui-même que celui de *Proprætor*, et, pour flatter le sénat, il fit mettre sur ces monnaies (d'argent), le S. C. (*senatusconsulto*), afin d'indiquer qu'elles étaient frappées par son autorité, chose tout-à-fait inusitée depuis Auguste, qui, ainsi que ses successeurs, n'avait laissé au sénat que le droit de faire frapper les monnaies de cuivre. Il n'est pas constant que Clodius Macer ait été proclamé empereur; voulant conserver le fruit de ses rapines et échapper à la punition de ses crimes, il tenta de parvenir à l'empire, et crut y réussir en retenant l
seaux qui devaient porter le blé
afin d'affamer le peuple et de le
le reconnaître; mais aucun h
ne dit positivement qu'il ait
vêtu de la pourpre. Il avait cr
sieurs légions pour le soutenir
rebellion: l'une d'elles fut app
son nom *Macriana*. Elles fur
tes licenciées par l'ordre de
lorsqu'à son avènement à l'em
eût fait assassiner Clodius Mac
Trebonius Garucianus, inten
l'Afrique. Outre le type de la
qu'on voit sur ses médailles
trouve celui de Carthage, et d
cile, avec les légendes *Carth*
Sicilia, ce qui paraît indiq
cette dernière province était
à son gouvernement et compri
sa révolte. Quelques-unes no
nent son portrait, mais elles s
rares; Eckhel, qui n'en ava
vu, doutait à tort de leur a
cité: elles nous font encore c
son prénom de *Lucius*, sur le
savants n'ont pas toujours é
cord. T

CLODIUS (Jean-Chris
orientaliste d'Allemagne, s'ap
dès sa jeunesse, à l'étude des l
vint à Iéna, où il apprit l'a
Dantz, et obtint, en 1724,
de professeur de cette langue
versité de Leipzig. Il la conse
qu'à sa mort, arrivée le 25
1745. On a de ce savant: I.
men ex historiâ litterariâ o
de nonnullis historicis et g
phicis arabicis, persicis et tu
Leipzig, 1725, in-4°.; II.
linguæ arabicæ etymologico
egesi sacrâ, ibid., 1724.
cette petite pièce a été publi
un nouveau titre en 1729
qu'un autre morceau auquel
alors réunie, intitulé: *De no*

et Mariæ arabicis, qui avait
ès 1725, Leipzig, in-4°.; III.
asis contemptiis linguæ ara-
ibid., 1724, in-4°.; IV. *De*
inorum meritis in linguis
dibus, 1728, in-4°.; V. *Com-*
m grammaticæ arabicæ unà
ppendice de vulgari hodierno
to arabico, etc., ibid., in-4°. :
murrer (*Bibliothèque arabe*)
que point la date de l'impres-
le cet ouvrage; mais, dans la
e de sa *Grammaire turque*,
e en 1729, Clodius nous ap-
que la 1re. édition avait paru
cinq ans. Ainsi, on peut sup-
qu'il a été imprimé en 1724
25. VI. *Theoria et praxis lin-*
arabicæ, Leipzig, 1729 : cet
ge est, à peu de chose près,
ne que le précédent. Les quatre
ères parties ne sont que la réim-
on du *Compendium*, avec un
rotage nouveau en marge. La
rtie, qui contient l'analyse gram-
ale du livre de Job, n'est point
odius, mais de Kromayer. Elle
paru dès 1707, sous le titre
lia matri obstetricans. VII. *Ex-*
um Alcoranicum de peregrina-
sacrâ, Leipzig, 1750, in-4°. :
us donna cette petite brochure
6 pages comme un supplément
grammaire; cependant, il y a
xemplaires de sa *Theoria ling.*
. auxquels ce morceau est joint.
. *Compendiosum lexicon latino-*
co-germanicum, accessit tri-
index ac grammatica turci-
Leipzig, 1729, in-8°. Clodius
ublia d'abord que la préface,
traite bien imparfaitement de
ngue et de la littérature des
s, le *Lexique latin*, *turk et*
nand (le turk est écrit en ca-
res originaux et suivi de la pro-
ciation), et la grammaire. Quel-
ques mois après, il publia un *Tri-*
plex index, dont le premier con-
tient les mots turks simplement, avec
renvoi au lexique latin; le second, les
mêmes mots en caractères latins, et le
troisième, un *Onomasticon* allemand,
avec renvoi à l'index turk. IX. *Chro-*
nicon peregrinantis, seu historia ul-
timi belli persarum cum Aghwanis
gesti, à tempore primæ eorum irrup-
tionis, ejusque occupationis, usque
ad Eschrefum Aghwanum continua-
ta, etc., Leipzig, 1731, in-4°. : cette
histoire fut originairement écrite par
le P. Krusinski, jésuite polonais, mis-
sionnaire en Perse, témoin de la plu-
part des événements qu'il y raconte. Il
la traduisit ensuite en turk, pour sa-
tisfaire Ibrahim-Pacha, grand vézyr
d'Achmet III, et cette traduction pa-
rut écrite d'un style si pur aux Turks
mêmes, qu'on n'hésita point de l'im-
primer dans la typographie turke
nouvellement établie à Constantino-
ple; elle parut en 1728. Clodius, vou-
lant repousser les calomnies de ses
ennemis, qui l'accusaient d'ignorer
le turk, traduisit cette version en
latin, et ne mit qu'un mois et demi
à exécuter ce travail. A la suite de
cette traduction, se trouve une table
chronologique des sulthâns othomans,
tirée des tables chronologiques de
Hadjy-Khalfâ. X. *Bibliothecæ orien-*
talis edendæ delineatio. Clodius avait
conçu le projet de traduire en latin
la *Bibliothèque orientale* de d'Her-
belot, d'y ajouter de nouveaux ar-
ticles, de retrancher ceux qui n'a-
vaient pas un rapport direct avec la
matière, et de mettre les titres de
livres en caractères originaux. Cette
brochure contient l'exposition de ce
plan. XI. *Schediasma de ephime-*
ribus orientalibus scribendis, autre
brochure dans laquelle l'auteur ex-
pose le plan qu'il avait conçu de don-

ner des *Éphémérides orientales*. On peut voir dans le *Thesaurus epist.* de Lacroze (tome Ier., page 80) la table des matières qui devaient en composer la 1re. partie. XII. *Scopelismi criminis arabiæ rudera*; XIII. *Historiæ patriarch. Alexandr. recensio brevis*; XIV. *Schesdiasma de jurisconsulto philologo*, Wittemberg; XV. *Liturgiæ syriacæ septimanæ pass. D. N. J. C. excerptum, notis illustratum*, Leipzig, 1720, in-4°.; XVI. *Lexicon hebraicum selectum*, ibid., 1744, in-8°. Clodius avait donné l'année précédente une édition du *Lexique hébreu* de Gousset (*voy.* Gousset), et avait eu l'intention d'y joindre un supplément; mais ensuite il changea de dessein, et publia séparément cet ouvrage, qui peut suppléer à tous les lexiques hébreux. Clodius a été un des collaborateurs du journal allemand intitulé : *Histoire de la littérature de notre temps*, dont il a paru douze cahiers, in-8°., Leipzig, 1721-1725. Outre l'arabe, il avait étudié l'hébreu et le syriaque. Il connaissait aussi le français, l'italien, l'espagnol et le portugais. Il a promis beaucoup à la littérature orientale, et a peu tenu. C'était, à ce qu'il paraît, un homme d'un caractère bizarre, vain, entreprenant beaucoup de choses, n'en terminant aucune. Reiske avait commencé sous lui l'étude de l'arabe, et il en parle dans ses mémoires en termes peu flatteurs. Ce n'est point le seul savant qui ait attaqué la réalité de ses connaissances en langues orientales. Outre les ouvrages que que nous avons indiqués, et dont la plupart ne sont que de petites brochures, on doit encore à Clodius la préface de la traduction allemande de l'introduction à l'*Histoire d'Asie* par la Martinière, placée en tête de l'*Histoire de Thamas Kouli-Khân*, de la *Bible hébraïque* de v Hoogt, avec la version de S On trouve dans le *Thesaurus* de Lacroze plusieurs lettres d dius qui font connaître les t dont il s'est occupé. J-

CLODIUS (Jean), théologi testant, père du précédent, 1645, à Neustadt, près de St en Poméranie, où son père ét chidiacre. Après avoir enseig philosophie dans différents co il fut fait surintendant à Grossen et y mourut le 14 juin 1755 alors le doyen d'âge de tous le teurs de l'électorat de Saxe. les nombreuses dissertations publiées, quelques-unes se guent par la singularité de leur *De genuinâ et propriâ significa Cameli, ad Matth. XIX*, 2. recherche si c'est d'un chame d'un câble que parle Jésus-C quand il compare la difficulté faire passer par le trou d'une ai à celle qu'un riche aura d'entre le royaume des cieux. *De tuiss Dei et vossitatione hominis*. Il cute l'origine et les motifs de l de tutoyer Dieu dans les prière latin), tandis qu'en parle au aux grands, dans les protocoles matiques. *De magiâ sagittarun buchodonosoris*, etc. Cette derr été insérée dans le *Thesaur. philos.*— Clodius (Christian), du précédent, né à Neustadt en fut recteur à Annaberg, et ens Zwickau, où il mourut, le 13 1775. Pendant qu'il étudiait à versité de Leipzig, il fut un de qui contribuèrent le plus à la f tion de la société germanique, c sous le nom de *Deutschübende sche Gesellschaft* (*V.* Menck et il en publia la notice sous ce

ıtatio de instituto societatis utonico-poëticæ. Leipzig, -4°. Ses autres ouvrages sont ies latines et allemandes, et dissertations dont les plus im- sont : *Ultima fata, mor- ors et sepultura D. Chr. lzii*, Zwickau, 1742. in- *manuscriptis krumbholzia- cere ; De singularibus qui- phororum Zwickaviensium ctis et fatis*. Zwickau, 1759, *une Histoire de la réfor- à Zwickau* (en allemand), , 1756. in-4°. C. M. P.

IUS (Christian-Auguste), mand et professeur à Leipzig, lu précédent. Il naquit à An- en 1738, et se destina d'a- carrière théologique ; une grave l'ayant fait rappeler parents, en 1758, il y fit la nce du célèbre major Kleist, uvait en quartier d'hiver, et supérieur lui inspira tout son sme pour la poésie. De re- pzig, Clodius devint l'ami de et ne s'attacha plus qu'aux ces. Il y obtint la chaire de ie en 1764, celle de logique et celle de poésie en 1782. crétaire perpétuel de l'acadé- eipzig, connue sous le nom *é de Jablonowski*, lorsqu'il 30 novembre 1784. Sans rivain du premier ordre, il ans ses ouvrages un goût imagiuation brillante, une connaissance des anciens, id art pour en transporter s dans sa langue. On peut Jördens (*Dict. des poet. et allem.*) le détail de ses ou- s principaux sont : I. *Essais ure et de morale*, Leipzig, 4 part. in-8°., en allemand. ıve une excellente analyse des comédies d'Aristophane, dont les critiques allemands font le plus grand cas et qu'ils regardent comme plus propre que les meilleurs commentaires, à donner une idée juste de l'esprit de cet ancien comique grec. Ce même ouvrage renferme encore plusieurs opuscules, tels que *Medon*, ou *la Vengeance du sage*, pièce qui a été traduite en français. Goëthe en fit une parodie en 1767, Leipzig, in-8°. II. *Dissertationes et carmina*, Leipzig, 1787, in-8°. Ce recueil, publié après sa mort par son ami, le docteur Morus, renferme tout ce qu'il a écrit en latin. III. *Odeum*, première et deuxième parties, Leipzig, 1784, in-8°. Ce recueil périodique, divisé en six cahiers, contient des observations sur la poésie, la mythologie, l'antiquité, etc. IV. *Nouveaux mélanges*, ibid., 1787, grand in-8°. Recueil dans le même genre, écrit en allemand, comme le précédent, et divisé en quatre parties, intitulées : 1°. *Phocion ;* 2°. *Scipion ;* 3°. *Dinocrate ;* 4°. *Orosmane*. — Madame Clodius, sa veuve, née Juliane-Frédéric-Henriette Stölzel, en publia, en 1787, la continuation, sous le titre de cinquième et sixième parties ; ce n'est que l'*Odeum*, indiqué plus haut, N°. III, auquel on a mis un nouveau titre, avec une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur. Cette dame, qui occupe un rang distingué parmi les personnes de son sexe qui ont cultivé la littérature en Allemagne, traduisit de l'anglais, et publia la même année, les poésies d'Élisabeth Carter et de Charlotte Smith. Cette traduction, qui est en prose, est remplie de feu et de sensibilité. Madame Clodius, née à Dresde, est morte le 3 mars 1805, à l'âge de cinquante-trois ans. C. M. P.

CLODIUS (David), philologue allemand, né à Hambourg, était pro-

fesseur de langues orientales à Giessen, en 1671, fut ensuite pasteur et professeur de théologie ; il mourut, jeune encore, le 10 septembre 1687. Il a publié une grammaire hébraïque avec quelques dissertations, *De ritibus precandi veterum Ebræorum*, *de synagogis Judæorum*, etc. Il a donné des éditions de la Bible hébraïque, avec des sommaires, des ouvrages de Bochart, de Louis de Dieu, etc. On prétend même qu'il avait revu l'édition du dictionnaire arabe de Golius, ce qui est peu croyable, cet ouvrage ayant paru en 1653. *Voy.* Jöcher, et Moller, *Cimbr. litter.* — Henri-Jonathan Clodius, conservateur de la bibliothèque électorale de Dresde, mourut dans la même ville, le 4 août 1767, après avoir publié : I. *Specimen thesauri novæ bibliothecæ litterariæ universalis realis*, Dresde, 1757, in-8°. C'est le plan d'un nouveau système bibliographique. II. *Primæ lineæ bibliothecæ lusoriæ, seu notitia scriptorum de ludis, præcipuè domesticis ac privatis*, ibid., 1761, in-8°., ouvrage curieux, mais incomplet; il est par ordre alphabétique et renferme environ cinq cents articles, où l'on voit pêle-mêle des moralistes, des poètes, des jurisconsultes, des antiquaires et des mathématiciens. L'auteur y cite toujours ses autorités, et ajoute souvent au titre des ouvrages une courte notice ou quelque passage curieux. III. *Kurzgefasste historische Nachricht*, etc., ibid., 1763, in-8°. C'est une notice historique abrégée de l'origine et des accroissements de la bibliothèque de Dresde. C. M. P.

CLODOMIR, le second des quatre fils de Clovis, et le premier-né de son mariage avec Clotilde, eut en partage le royaume d'Orléans. Il s'unit à ses frères pour faire la guerre à Sigismond, roi de Bourgogne, qui fut fait prisonnier, et assassiné ainsi que sa femme et ses enfants. Les fils de Clotilde se croyaient, par leur mère, des droits sur ce royaume, et suivaient d'ailleurs la politique de Clovis, qui ne voulait d'autre domination dans les Gaules que celle des Francs. Les Bourguignons s'étant donné un autre chef dans la personne de Gondemar, Clodomir leur livra une nouvelle bataille, dans laquelle il périt à l'âge de trente ans. Reconnu sur le champ de bataille à sa longue chevelure, les Bourguignons lui coupèrent la tête, qu'ils élevèrent au bout d'une lance, spectacle qui redoubla la furie des Francs, les rendit victorieux, et les porta à faire un horrible carnage de leurs ennemis. Clodomir laissa trois fils de sa femme Godinque; Childebert et Clotaire, leurs oncles, les demandèrent à Clotilde qui les élevait, sous prétexte de les mettre en possession de l'héritage de leur père ; quand ils les tinrent en leur puissance, ils firent dire à Clotilde d'opter, pour ses petits-fils, entre la mort ou une réclusion perpétuelle dans un monastère. Clotilde, dit-on, répondit qu'elle préférait leur mort à leur dégradation, et, sur cette réponse d'une femme troublée, qu'il était odieux de consulter, puisqu'elle n'avait pas le droit de prononcer, Gontrine et Théobalde, les deux aînés, furent assassinés ; Clodoalde, le plus jeune, fut sauvé par les braves (barons) de son père, et se consacra ensuite de lui-même à la vie monastique. Il est connu sous le nom de *Saint-Cloud*, qu'il a donné à la retraite dans laquelle il vécut près de Paris. Clotaire épousa la veuve de Clodomir, son frère, quoiqu'il fût le meurtrier de ses enfants et l'usurpateur de leur royaume. Telles étaient les mœurs que les Francs avaient apportées dans les Gaules, et

loucies que par la re-
:. F—E.

J.), écrivain fran-
a fin du 17e. siècle,
tion de ce qui s'est
îles et Terre-ferme
pendant la dernière
Angleterre, en 1666
m Journal du der-
M. de la Barre en
accompagnée d'une
tion du pays, mœurs
abitants; le tout re-
oires des principaux
t commandé en ces
S. D. V., Paris,
, 2 vol. in-12. On
assez de vraisemblan-
es S. D. V. signifient
tisseau, et que l'au-
i cette fonction dans
tions dont il donne la
C. M. P.

JEAN-BAPTISTE, DU
), baron prussien, né
5, était neveu du fa-
ornélius de Pauw. Hé-
ortune considérable,
yé à Paris à l'âge de
fit ses études; ainsi,
a attribué ses bizar-
ravagance aux leçons
des professeurs alle-
a supposé qu'il était
s fut sa ville d'adop-
favori était d'en faire
genre humain, et les
çais, dont sans doute
principes, en dépas-
équences, furent ses
ritables maîtres. Plu-
ant la révolution, et
re, Cloots se mit en
er les peuples et les
esprit vif et une ima-
e, il lut sans réflexion
législateurs anciens,
et se crut destiné à reproduire leurs systêmes, ou plutôt à en établir de nouveaux, en imitant leur conduite. Il changea son nom patronimique de *Jean-Baptiste*, contre celui d'un ancien philosophe, et parcourut l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie et diverses autres contrées de l'Europe, sous le nom d'*Anacharsis Cloots*, prodiguant partout sa fortune et ses folies, et revint à Paris, où il prit le titre d'*Orateur du genre humain*, et abandonna pour jamais sa patrie, la noblesse allemande et ses priviléges. La révolution était, pour l'accomplissement de ses projets, une occasion qu'il ne devait pas laisser échapper; aussi le vit-on assiéger sans cesse les autorités, et surtout l'assemblée nationale, de ses pétitions, de ses félicitations, de ses discours de toute espèce. Quelques-uns produisirent de l'effet, et en auraient produit davantage, si le titre d'orateur du genre humain, qu'il ne manquait jamais de prendre, ne l'eût rendu ridicule. Un jour, le bruit se répandit dans Paris que toutes les nations de l'univers avaient envoyé à l'assemblée nationale des députés pour la féliciter. Une séance du soir fut indiquée pour recevoir cette députation, qui ne fut composée que de Cloots, qui porta la parole au nom du genre humain, de l'auteur d'un journal anglais qui se trouvait alors à Paris, de quelques valets mulâtres et nègres, et autres qu'on avait affublés de costumes étrangers. La députation fut reçue avec gravité, et la plus grande partie du public la crut véritable. Les députés du genre humain demandèrent l'honneur d'être admis à la fameuse fédération du 14 juillet, qui devait avoir lieu quelques jours après. L'assemblée s'empressa d'accueillir leur demande, et leur assigna une place particulière. Après la révolution du

10 août, Cloots se livra sans réserve à son délire; il attaqua non seulement toutes les puissances et tous les rois, mais se déclara l'adversaire de Dieu même, et professa hautement l'athéisme, prêcha dans tous ses discours la doctrine d'une république universelle, et fit hommage d'une partie de sa fortune pour aider à l'établir. Les massacres de septembre avaient répandu la terreur dans toute la France, et surtout dans les départements voisins de la capitale. Des émissaires de la faction triomphante indiquaient aux assemblées électorales les personnes qu'ils désiraient voir arriver à la convention. Ils désignèrent Cloots aux électeurs de l'Oise, réunis à Chaumont, et ils nommèrent Cloots, qui n'était connu d'aucun d'eux. Devenu membre du corps législatif, sa fureur contre toutes les puissances ne connut plus de bornes : il se mit d'abord à injurier son souverain, qu'il appela le *Sardanapale du Nord*, supplia l'assemblée de mettre sa tête à prix, ainsi que celle du duc de Brunswick, et exalta l'action d'Anckastroëm, assassin du roi de Suède. Il vota la mort de Louis XVI, en ajoutant : « Je condamne pareillement à » mort l'infâme Frédéric-Guillaume.» Dès 1792, il publia un pamphlet intitulé : *la République universelle*. Il avait déjà manifesté les mêmes principes dans un autre écrit, sous le titre de *Certitude des preuves du mahométisme*, dont il fit hommage à la convention le jour où l'on célébrait dans cette assemblée les extravagantes fêtes de la Raison. (*V.* Chaumette.) Il demanda qu'on érigeât une statue en l'honneur de J. Meslier, curé champenois, qui avait renoncé à son état et abjuré la religion dont il était le ministre. La convention applaudit au discours de Cloots, accepta son hommage, et envoya le livre au comité d'instruction publique : elle ordonna en outre l'impression et l'envoi à tous les départements du discours dont Cloots avait fait précéder son offrande. Cet énergumène fut aussi un des défenseurs les plus ardents des assassins de septembre, que le parti modéré de la convention voulait faire punir. Cependant Robespierre, qui, à travers sa férocité, laissait quelquefois échapper des vues assez sages, résolut d'attaquer Cloots et ses partisans, et d'en débarrasser la convention. On était au plus fort du règne de la terreur, et les jacobins inquiets, se méfiant les uns des autres, concentraient leur société, et en faisaient passer les membres au scrutin épuratif. Lorsque le baron prussien se présenta et fit valoir ses titres, en déclarant que son *cœur était français* et *son ame sans-culotte*, Robespierre l'apostropha vivement, et dit qu'il se méfiait de tous ces étrangers qui prétendaient être plus patriotes que les Français les plus énergiques; qu'il suspectait la bonne foi d'un prétendu sans-culotte qui avait 100,000 liv. de rente; que d'ailleurs le système de Cloots, sa république universelle et sa monstrueuse incrédulité, ne pouvaient produire d'autre effet que de rendre les Français odieux à toutes les nations, et d'augmenter le nombre de leurs ennemis. Il termina en demandant que Cloots fût exclu de la société. Robespierre fut couvert d'applaudissements, et le malheureux baron, prévoyant quelles seraient les suites de cette disgrâce, sortit pâle et déconcerté. Il fut mis en accusation quelque temps après, arrêté avec Hébert et quelques autres individus de sa faction, et condamné à mort le 24 mars 1794. Cloots conserva son caractère et ses principes jusqu'à son dernier moment, et prêcha sur le matérialis-

Hébert, son compagnon d'infor-
:, qui montrait beaucoup moins
ermeté; il demanda à être exé-
après tous ses complices, « afin,
:il, d'avoir le temps d'établir cer-
ns principes, pendant qu'on ferait
nber leurs têtes. » Les journaux
ce temps ont dit qu'en montant
l'échafaud il avait appelé de son
nent, au genre humain. Cloots a
ié les ouvrages suivants : I. *Certi-
des preuves du mahométisme*,
*réfutation de l'examen critique
apologies de la religion mahomé-*
, Londres, 1780, in-12, 1re.
, publiée sous le nom d'*Ali-Gier-*
; réimprimée à Paris, 1791, in-12;
*l'adresse d'un Prussien à un An-
s*, 1790, in-8°.; l'Anglais auquel
resse Cloots est Edmond Burke;
*Lettre sur les juifs, à un ecclé-
tique de mes amis, lue dans la
ce publique du Musée de Paris,
novembre* 1782, Berlin, 1783,
2; IV. *l'Alcoran des princes*,
Pétersbourg, 1783, in-8°.; V.
tx d'un Gallophile, 1786, in-12;
Anacharsis à Paris, ou *Lettre
L.-B. Cloots à un prince d'Alle-
ne*, 1791, in-8°.; VII. *Motion
r que le roi habite Paris*), 1790,
°.; VIII. *Correspondance avec
valier d'Eon*, 1791; IX. *l'O-
r du genre humain*, ou *Dépê-
du prussien Cloots au prussien
tzberg*, 1791, in-8°.; X. *Base
titutionelle de la république du
e humain*, 1793, in-8°. B—u.

CLOPINEL. *V.* Mehun (Jean de).

CLOPPENBURG (Jean), né à
erdam le 13 mai 1597, fut un
e et célèbre théologien; mais
se il ne s'occupa presque tou-
que de controverse et de ques-
dogmatiques, son nom et ses
sont tombés dans l'oubli. On a
m recueil de ses œuvres, en
deux volumes in-4°., Amsterdam, 1684. Nous n'y distinguerons que le traité *De fœnore et usuris*, dont il y a une édition de Leyde, 1640, in-8°. On peut le joindre à ceux de Saumaise sur la même matière. Cloppenburg, après avoir exercé les fonctions de pasteur en différentes villes de Hollande, fut nommé professeur de théologie à Harderwick, d'où il passa à Francker avec le même titre. Il mourut le 30 juillet 1652. B—ss.

CLOS (Choderlos de la). *V.* Laclos.

CLOSIUS (Samuel), savant philologue, né à Breslau, se distingua par son talent pour la poésie latine, et reçut la couronne de poète impérial. Ayant été plusieurs années gouverneur du dernier comte Auguste-Louis de Barby, il fut nommé en 1669 prévôt d'une paroisse de Magdebourg, où il mourut en 1678. Il a publié : I. *Brunellus* Nigelli *et Vetula* Ovidii, *nunc ex illustri quádam Saxoniæ inferioris bibliothecá deprompta*, Wolfenbuttel, 1661, in-8°. Le premier de ces deux petits poëmes est une espèce de satire en vers élégiaques composée vers l'an 1200 par Wireker Nigellus, bénédictin et grand chantre de Cantorbéry, contre les mœurs corrompues de son temps, et surtout contre Guillaume de Longchamp, évêque d'Ély. L'autre poëme, attribué sans fondement à Ovide, est en vers hexamètres, et paraît l'ouvrage de quelque moine du moyen âge. Bradwardin et Roger Bacon en ont cité des passages; il avait déjà été publié, mais moins correctement, à Cologne en 1470, et à Lubeck en 1471. Il est divisé en trois livres, et Manucc ne le connaissait pas bien, puisqu'il en parle comme de trois ouvrages différents, intitulés : *De vetulá*, *De quatuor humoribus* et *De ludo latrun-*

personnes, et trente hommes bien armés. Milon était dans une voiture avec sa femme et un ami, et avait une suite plus considérable, où se trouvaient quelques gladiateurs. Les gens des deux partis s'insultèrent. Clodius, s'étant avancé avec fierté et menaces, reçut d'un des gladiateurs une blessure à l'épaule, et d'autres coups dans la mêlée, qui le forcèrent de s'enfuir dans une hôtellerie voisine. Milon l'y fit assiéger: Clodius en fut arraché et tué, et son corps fut laissé sur la route. Ainsi périt Clodius, l'an de Rome 701. (*V.* Milon et Cicéron). Q—R—y.

CLODIUS MACER (Lucius), était pro-préteur d'Afrique, lorsque les Romains, fatigués des crimes de Néron, favorisèrent les révoltes qui éclataient de toutes parts vers la fin de son règne. Vindex se souleva dans les Gaules, Galba en Espagne, et Clodius Macer en Afrique. Ce fut par les conseils de Galvia Crispinella, intendante des débauches de Néron, que Clodius Macer prit les armes contre l'empereur, sous le séduisant prétexte de rendre la liberté à sa patrie. Presque toutes ses médailles attestent cette intention. On voit sur ces monuments, qu'il donna à chacune des légions qu'il commandait, le nom de *Libera* ou *Liberatrix*; il n'y prend lui-même que celui de *Proprætor*, et, pour flatter le sénat, il fit mettre sur ces monnaies (d'argent), le S. C. (*senatusconsulto*), afin d'indiquer qu'elles étaient frappées par son autorité, chose tout-à-fait inusitée depuis Auguste, qui, ainsi que ses successeurs, n'avait laissé au sénat que le droit de faire frapper les monnaies de cuivre. Il n'est pas constant que Clodius Macer ait été proclamé empereur; voulant conserver le fruit de ses rapines et échapper à la punition de ses crimes, il tenta de parvenir à l'empire, et crut y réussir en retenant seaux qui devaient porter le bl afin d'affamer le peuple et de l le reconnaître; mais aucun ne dit positivement qu'il a vêtu de la pourpre. Il avait sieurs légions pour le souten rebellion: l'une d'elles fut a son nom *Macriana*. Elles f tes licenciées par l'ordre d lorsqu'à son avènement à l'e eût fait assassiner Clodius M Trebonius Garucianus, int l'Afrique. Outre le type de l qu'on voit sur ses médaill trouve celui de Carthage, et cile, avec les légendes *Car Sicilia*, ce qui paraît indi cette dernière province était à son gouvernement et comp sa révolte. Quelques-unes n nent son portrait, mais elles rares; Eckhel, qui n'en av vu, doutait à tort de leur cité: elles nous font encore son prénom de *Lucius*, sur savants n'ont pas toujours cord.

CLODIUS (Jean-Chri orientaliste d'Allemagne, s'a dès sa jeunesse, à l'étude des vint à Iéna, où il apprit l Dantz, et obtint, en 1724, de professeur de cette langu versité de Leipzig. Il la cons qu'à sa mort, arrivée le 2 1745. On a de ce savant: *men ex historiâ litterariâ de nonnullis historicis et phicis arabicis, persicis et* Leipzig, 1723, in-4°.; II. *linguæ arabicæ etymologic egesi sacrâ*, ibid., 1724 cette petite pièce a été pul un nouveau titre en 172 qu'un autre morceau auque alors réunie, intitulé: *De n*

Variæ arabicis, qui avait 1725, Leipzig, in-4°.; III. *contemptûs linguæ ara-*l., 1724, in-4°.; IV. *De rum meritis in linguis us*, 1728, in-4°.; V. *Com-grammaticæ arabicæ unà ndice de vulgari hodierno rabico*, etc., ibid., in-4°.: rrer (*Bibliothèque arabe*) point la date de l'impres-et ouvrage; mais, dans la e sa *Grammaire turque*, n 1729, Clodius nous ap-e la 1re. édition avait paru nq ans. Ainsi, on peut sup-'il a été imprimé en 1724 . VI. *Theoria et praxis lin-bicæ*, Leipzig, 1729: cet est, à peu de chose près, que le précédent. Les quatre s parties ne sont que la réim-du *Compendium*, avec un age nouveau en marge. La :, qui contient l'analyse gram-du livre de Job, n'est point us, mais de Kromayer. Elle u dès 1707, sous le titre *matri obstetricans*. VII. *Ex-Alcoranicum de peregrina-ré*, Leipzig, 1730, in-4°.: donna cette petite brochure ages comme un supplément mmaire; cependant, il y a aplaires de sa *Theoria ling.* ixquels ce morceau est joint. *ompendiosum lexicon latino-germanicum, accessit tri-dex ac grammatica turci-*pzig, 1729, in-8°. Clodius ia d'abord que la préface, aite bien imparfaitement de ue et de la littérature des le *Lexique latin, turk et id* (le turk est écrit en ca-originaux et suivi de la pro-on), et la grammaire. Quelques mois après, il publia un *Triplex index*, dont le premier contient les mots turks simplement, avec renvoi au lexique latin; le second, les mêmes mots en caractères latins, et le troisième, un *Onomasticon* allemand, avec renvoi à l'index turk. IX. *Chronicon peregrinantis, seu historia ultimi belli persarum cum Aghwanis gesti, à tempore primæ eorum irruptionis, ejusque occupationis, usque ad Eschrefum Aghwanum continuata*, etc., Leipzig, 1731, in-4°.: cette histoire fut originairement écrite par le P. Krusinski, jésuite polonais, missionnaire en Perse, témoin de la plupart des événements qu'il y raconte. Il la traduisit ensuite en turk, pour satisfaire Ibrahim-Pacha, grand vézyr d'Achmet III, et cette traduction parut écrite d'un style si pur aux Turks mêmes, qu'on n'hésita point de l'imprimer dans la typographie turke nouvellement établie à Constantinople; elle parut en 1728. Clodius, voulant repousser les calomnies de ses ennemis, qui l'accusaient d'ignorer le turk, traduisit cette version en latin, et ne mit qu'un mois et demi à exécuter ce travail. A la suite de cette traduction, se trouve une table chronologique des sulthâns othomans, tirée des tables chronologiques de Hadjy-Khalfâ. X. *Bibliothecæ orientalis edendæ delineatio*. Clodius avait conçu le projet de traduire en latin la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, d'y ajouter de nouveaux articles, de retrancher ceux qui n'avaient pas un rapport direct avec la matière, et de mettre les titres de livres en caractères originaux. Cette brochure contient l'exposition de ce plan. XI. *Schediasma de ephemeribus orientalibus scribendis*, autre brochure dans laquelle l'auteur expose le plan qu'il avait conçu de don-

ner des *Éphémérides orientales*. On peut voir dans le *Thesaurus epist.* de Lacroze (tome Ier., page 80) la table des matières qui devaient en composer la 1re. partie. XII. *Scopelismi criminis arabiæ rudera;* XIII. *Historiæ patriarch. Alexandr. recensio brevis;* XIV. *Schesdiasma de jurisconsulto philologo*, Wittemberg; XV. *Liturgiæ syriacæ septimanæ pass. D. N. J. C. excerptum, notis illustratum*, Leipzig, 1720, in-4°.; XVI. *Lexicon hebraicum selectum*, ibid., 1744, in-8°. Clodius avait donné l'année précédente une édition du *Lexique hébreu* de Gousset (*voy.* Gousset), et avait eu l'intention d'y joindre un supplément; mais ensuite il changea de dessein, et publia séparément cet ouvrage, qui peut suppléer à tous les lexiques hébreux. Clodius a été un des collaborateurs du journal allemand intitulé : *Histoire de la littérature de notre temps*, dont il a paru douze cahiers, in-8°., Leipzig, 1721-1725. Outre l'arabe, il avait étudié l'hébreu et le syriaque. Il connaissait aussi le français, l'italien, l'espagnol et le portugais. Il a promis beaucoup à la littérature orientale, et a peu tenu. C'était, à ce qu'il paraît, un homme d'un caractère bizarre, vain, entreprenant beaucoup de choses, n'en terminant aucune. Reiske avait commencé sous lui l'étude de l'arabe, et il en parle dans ses mémoires en termes peu flatteurs. Ce n'est point le seul savant qui ait attaqué la réalité de ses connaissances en langues orientales. Outre les ouvrages que que nous avons indiqués, et dont la plupart ne sont que de petites brochures, on doit encore à Clodius la préface de la traduction allemande de l'introduction à l'*Histoire d'Asie* par la Martinière, placée en tête de l'*Histoire de Thamas Kouli-Khân* de la *Bible hébraïque* de v Hoogt, avec la version de S On trouve dans le *Thesaurus* de Lacroze plusieurs lettres dins qui font connaître les dont il s'est occupé. J.

CLODIUS (Jean), théolog testant, père du précédent, 1645, à Neustadt, près de S en Poméranie, où son père é chidiacre. Après avoir ense philosophie dans différents c il fut fait surintendant à Grosser et y mourut le 14 juin 1733 alors le doyen d'âge de tous l teurs de l'électorat de Saxe. les nombreuses dissertations publiées, quelques-unes se guent par la singularité de leur *De genuinâ et propriâ signifi Cameli, ad Matth. XIX*, 2 recherche si c'est d'un cham d'un câble que parle Jésus-C quand il compare la difficulté faire passer par le trou d'une a à celle qu'un riche aura d'entre le royaume des cieux. *De tuiss Dei et vossitatione hominis.* Il cute l'origine et les motifs de de tutoyer Dieu dans les prièr latin), tandis qu'en parle au aux grands, dans les protocoles matiques. *De magiâ sagittaru buchodonosoris*, etc. Cette der été insérée dans le *Thesaur. philos.*— Clodius (Christian), du précédent, né à Neustadt en fut recteur à Annaberg, et en Zwickau, où il mourut, le 1 1775. Pendant qu'il étudiait à versité de Leipzig, il fut un d qui contribuèrent le plus à la f tion de la société germanique, c sous le nom de *Deutschübende sche Gesellschaft* (*V.* Menc et il en publia la notice sous ce

mentatio de instituto societatis *-teutonico-poëticæ*. Leipzig, 1, in-4°. Ses autres ouvrages sont oésies latines et allemandes, et ues dissertations dont les plus im- ntes sont : *Ultima fata, mor- mors et sepultura D. Chr. bholzii*, Zwickau, 1742. in- *De manuscriptis krumbholzia- carcere ; De singularibus qui- um ephororum Zwickaviensium , factis et fatis.* Zwickau, 1759, et *une Histoire de la réfor- e à Zwickau* (en allemand), tau, 1756. in-4°. C. M. P.

ODIUS (Christian-Auguste), allemand et professeur à Leipzig, ils du précédent. Il naquit à An- g, en 1738, et se destina d'a- à la carrière théologique ; une ie grave l'ayant fait rappeler es parents, en 1758, il y fit la issance du célèbre major Kleist, trouvait en quartier d'hiver, et ie supérieur lui inspira tout son usiasme pour la poésie. De re- Leipzig, Clodius devint l'ami de t, et ne s'attacha plus qu'aux lettres. Il y obtint la chaire de ophie en 1764, celle de logique 8, et celle de poésie en 1782. secrétaire perpétuel de l'acadé- Leipzig, connue sous le nom *iété de Jablonowski*, lorsqu'il t le 30 novembre 1784. Sans écrivain du premier ordre, il dans ses ouvrages un goût ne imagiuation brillante, une de connaissance des anciens, grand art pour en transporter utés dans sa langue. On peut ns Jördens (*Dict. des poet. et st. allem.*) le détail de ses ou- ; les principaux sont : I. *Essais rature et de morale*, Leipzig, 9, 4 part. in-8°., en allemand. trouve une excellente analyse des comédies d'Aristophane, dont les critiques allemands font le plus grand cas et qu'ils regardent comme plus propre que les meilleurs commentaires, à donner une idée juste de l'esprit de cet ancien comique grec. Ce même ouvrage renferme encore plusieurs opuscules, tels que *Medon*, ou *la Vengeance du sage*, pièce qui a été traduite en français. Goëthe en fit une parodie en 1767, Leipzig, in-8°. II. *Dissertationes et carmina*, Leipzig, 1787, in-8°. Ce recueil, publié après sa mort par son ami, le docteur Morus, renferme tout ce qu'il a écrit en latin. III. *Odeum*, première et deuxième parties, Leipzig, 1784, in-8°. Ce recueil périodique, divisé en six cahiers, contient des observations sur la poésie, la mythologie, l'antiquité, etc. IV. *Nouveaux mélanges*, ibid., 1787, grand in-8°. Recueil dans le même genre, écrit en allemand, comme le précédent, et divisé en quatre parties, intitulées : 1°. *Phocion ;* 2°. *Scipion ;* 3°. *Dinocrate ;* 4°. *Orosmane.* — Madame Clodius, sa veuve, née Juliane-Frédéric-Henriette Stölzel, en publia, en 1787, la continuation, sous le titre de cinquième et sixième parties ; ce n'est que l'*Odeum*, indiqué plus haut, N°. III, auquel on a mis un nouveau titre, avec une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur. Cette dame, qui occupe un rang distingué parmi les personnes de son sexe qui ont cultivé la littérature en Allemagne, traduisit de l'anglais, et publia la même année, les poésies d'Élisabeth Carter et de Charlotte Smith. Cette traduction, qui est en prose, est remplie de feu et de sensibilité. Madame Clodius, née à Dresde, est morte le 3 mars 1805, à l'âge de cinquante-trois ans. C. M. P.

CLODIUS (David), philologue allemand, né à Hambourg, était pro-

fesseur de langues orientales à Giessen, en 1671, fut ensuite pasteur et professeur de théologie ; il mourut, jeune encore, le 10 septembre 1687. Il a publié une grammaire hébraïque avec quelques dissertations, *De ritibus precandi veterum Ebræorum*, *de synagogis Judæorum*, etc. Il a donné des éditions de la Bible hébraïque, avec des sommaires, des ouvrages de Bochart, de Louis de Dieu, etc. On prétend même qu'il avait revu l'édition du dictionnaire arabe de Golius, ce qui est peu croyable, cet ouvrage ayant paru en 1653. *Voy.* Jöcher, et Moller, *Cimbr. litter.* — Henri-Jonathan Clodius, conservateur de la bibliothèque électorale de Dresde, mourut dans la même ville, le 4 août 1767, après avoir publié : I. *Specimen thesauri novæ bibliothecæ litterariæ universalis realis*, Dresde, 1757, in-8°. C'est le plan d'un nouveau système bibliographique. II. *Primæ lineæ bibliothecæ lusoriæ, seu notitia scriptorum de ludis, præcipuè domesticis ac privatis*, ibid., 1761, in-8°., ouvrage curieux, mais incomplet; il est par ordre alphabétique et renferme environ cinq cents articles, où l'on voit pêle-mêle des moralistes, des poètes, des jurisconsultes, des antiquaires et des mathématiciens. L'auteur y cite toujours ses autorités, et ajoute souvent au titre des ouvrages une courte notice ou quelque passage curieux. III. *Kurzgefasste historische Nachricht*, etc., ibid., 1763, in-8°. C'est une notice historique abrégée de l'origine et des accroissements de la bibliothèque de Dresde. C. M. P.

CLODOMIR, le second des quatre fils de Clovis, et le premier-né de son mariage avec Clotilde, eut en partage le royaume d'Orléans. Il s'unit à ses frères pour faire la guerre à Sigismond, roi de Bourgogne, qu prisonnier, et assassiné ains femme et ses enfants. Les fils tilde se croyaient, par leur m droits sur ce royaume, et s d'ailleurs la politique de Clo ne voulait d'autre domination Gaules que celle des Francs. I. guignons s'étant donné un a dans la personne de Gondem domir leur livra une nouvelle dans laquelle il périt à l'âge ans. Reconnu sur le champ d à sa longue chevelure, les gnons lui coupèrent la tête, vèrent au bout d'une lance, qui redoubla la furie des Fr rendit victorieux, et les port un horrible carnage de leurs Clodomir laissa trois fils de s Godinque; Childebert et Clota oncles, les demandèrent à Cl les élevait, sous prétexte de l en possession de l'héritage père ; quand ils les tinrent puissance, ils firent dire à d'opter, pour ses petits-fils, mort ou une réclusion p dans un monastère. Clotilde répondit qu'elle préférait leu leur dégradation, et, sur cett d'une femme troublée, qu'il ét de consulter, puisqu'elle n' le droit de prononcer, Go Théobalde, les deux aînés, sassinés ; Clodoalde, le pl fut sauvé par les braves (ba son père, et se consacra e lui-même à la vie monastiq connu sous le nom de *Sain* qu'il a donné à la retraite dan il vécut près de Paris. Clotai la veuve de Clodomir, son fr qu'il fût le meurtrier de se et l'usurpateur de leur royau les étaient les mœurs que l avaient apportées dans les C

ne furent adoucies que par la re-
n chrétienne. F—E.

LODORÉ (J.), écrivain fran-
mort vers la fin du 17e. siècle,
blié : *Relation de ce qui s'est
é dans les îles et Terre-ferme
Amérique pendant la dernière
re avec l'Angleterre, en* 1666
67, *avec un Journal du der-
voyage de M. de la Barre en
Cayenne ; accompagnée d'une
te Description du pays, mœurs
turel des habitants ; le tout re-
li des mémoires des principaux
ers qui ont commandé en ces
, par* J. C. S. D. V., Paris,
ier, 1671, 2 vol. in-12. On
cture, avec assez de vraisemblan-
que les lettres S. D. V. signifient
taire de vaisseau, et que l'au-
avait rempli cette fonction dans
des expéditions dont il donne la
on. C. M. P.

LOOTS (Jean-Baptiste, du
nn-Grace), baron prussien, né
ves en 1755, était neveu du fa-
t écrivain Cornélius de Pauw. Hé-
d'une fortune considérable,
s fut envoyé à Paris à l'âge de
ans, et y fit ses études ; ainsi,
à tort qu'on a attribué ses bizar-
s et son extravagance aux leçons
physiques des professeurs alle-
s, dont on a supposé qu'il était
ciple. Paris fut sa ville d'adop-
; son projet favori était d'en faire
tropole du genre humain, et les
sophes français, dont sans doute
saura les principes, en dépas-
leurs conséquences, furent ses
s et ses véritables maîtres. Plu-
s années avant la révolution, et
jeune encore, Cloots se mit en
de réformer les peuples et les
Avec un esprit vif et une ima-
on délirante, il lut sans réflexion
ns fruit les législateurs anciens,
et se crut destiné à reproduire leurs systêmes, ou plutôt à en établir de nouveaux, en imitant leur conduite. Il changea son nom patronimique de *Jean-Baptiste*, contre celui d'un ancien philosophe, et parcourut l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie et diverses autres contrées de l'Europe, sous le nom d'*Anacharsis Cloots*, prodiguant partout sa fortune et ses folies, et revint à Paris, où il prit le titre d'*Orateur du genre humain*, et abandonna pour jamais sa patrie, la noblesse allemande et ses priviléges. La révolution était, pour l'accomplissement de ses projets, une occasion qu'il ne devait pas laisser échapper ; aussi le vit-on assiéger sans cesse les autorités, et surtout l'assemblée nationale, de ses pétitions, de ses félicitations, de ses discours de toute espèce. Quelques-uns produisirent de l'effet, et en auraient produit davantage, si le titre d'orateur du genre humain, qu'il ne manquait jamais de prendre, ne l'eût rendu ridicule. Un jour, le bruit se répandit dans Paris que toutes les nations de l'univers avaient envoyé à l'assemblée nationale des députés pour la féliciter. Une séance du soir fut indiquée pour recevoir cette députation, qui ne fut composée que de Cloots, qui porta la parole au nom du genre humain, de l'auteur d'un journal anglais qui se trouvait alors à Paris, de quelques valets mulâtres et nègres, et autres qu'on avait affublés de costumes étrangers. La députation fut reçue avec gravité, et la plus grande partie du public la crut véritable. Les députés du genre humain demandèrent l'honneur d'être admis à la fameuse fédération du 14 juillet, qui devait avoir lieu quelques jours après. L'assemblée s'empressa d'accueillir leur demande, et leur assigna une place particulière. Après la révolution du

fesseur de langues orientales à Giessen, en 1671, fut ensuite pasteur et professeur de théologie ; il mourut, jeune encore, le 10 septembre 1687. Il a publié une grammaire hébraïque avec quelques dissertations, *De ritibus precandi veterum Ebræorum*, *de synagogis Judæorum*, etc. Il a donné des éditions de la Bible hébraïque, avec des sommaires, des ouvrages de Bochart, de Louis de Dieu, etc. On prétend même qu'il avait revu l'édition du dictionnaire arabe de Golius, ce qui est peu croyable, cet ouvrage ayant paru en 1653. *Voy.* Jöcher, et Moller, *Cimbr. litter.* — Henri-Jonathan Clodius, conservateur de la bibliothèque électorale de Dresde, mourut dans la même ville, le 4 août 1767, après avoir publié : I. *Specimen thesauri novæ bibliothecæ litterariæ universalis realis*, Dresde, 1757, in-8°. C'est le plan d'un nouveau système bibliographique. II. *Primæ lineæ bibliothecæ lusoriæ, seu notitia scriptorum de ludis, præcipuè domesticis ac privatis*, ibid., 1761, in-8°., ouvrage curieux, mais incomplet; il est par ordre alphabétique et renferme environ cinq cents articles, où l'on voit pêle-mêle des moralistes, des poètes, des jurisconsultes, des antiquaires et des mathématiciens. L'auteur y cite toujours ses autorités, et ajoute souvent au titre des ouvrages une courte notice ou quelque passage curieux. III. *Kurzgefasste historische Nachricht*, etc., ibid., 1763, in-8°. C'est une notice historique abrégée de l'origine et des accroissements de la bibliothèque de Dresde. C. M. P.

CLODOMIR, le second des quatre fils de Clovis, et le premier-né de son mariage avec Clotilde, eut en partage le royaume d'Orléans. Il s'unit à ses frères pour faire la guerre à Sigismond, roi de Bourgogne, qui fut fait prisonnier, et assassiné ainsi que sa femme et ses enfants. Les fils de Clotilde se croyaient, par leur mère, des droits sur ce royaume, et suivaient d'ailleurs la politique de Clovis, qui ne voulait d'autre domination dans les Gaules que celle des Francs. Les Bourguignons s'étant donné un autre chef dans la personne de Gondemar, Clodomir leur livra une nouvelle bataille, dans laquelle il périt à l'âge de trente ans. Reconnu sur le champ de bataille à sa longue chevelure, les Bourguignons lui coupèrent la tête, qu'ils élevèrent au bout d'une lance, spectacle qui redoubla la furie des Francs, les rendit victorieux, et les porta à faire un horrible carnage de leurs ennemis. Clodomir laissa trois fils de sa femme Godinque; Childebert et Clotaire, leurs oncles, les demandèrent à Clotilde qui les élevait, sous prétexte de les mettre en possession de l'héritage de leur père ; quand ils les tinrent en leur puissance, ils firent dire à Clotilde d'opter, pour ses petits-fils, entre la mort ou une réclusion perpétuelle dans un monastère. Clotilde, dit-on, répondit qu'elle préférait leur mort à leur dégradation, et, sur cette réponse d'une femme troublée, qu'il était odieux de consulter, puisqu'elle n'avait pas le droit de prononcer, Gontaire et Théobalde, les deux aînés, furent assassinés ; Clodoalde, le plus jeune, fut sauvé par les braves (barons) de son père, et se consacra ensuite de lui-même à la vie monastique. Il est connu sous le nom de *Saint-Cloud*, qu'il a donné à la retraite dans laquelle il vécut près de Paris. Clotaire épousa la veuve de Clodomir, son frère, quoiqu'il fût le meurtrier de ses enfants et l'usurpateur de leur royaume. Telles étaient les mœurs que les Francs avaient apportées dans les Gaules, et

ne furent adoucies que par la re-
n chrétienne. F—E.

LODORÉ (J.), écrivain fran-
mort vers la fin du 17e. siècle,
blié : *Relation de ce qui s'est
é dans les îles et Terre-ferme
Amérique pendant la dernière
re avec l'Angleterre, en* 1666
67, *avec un Journal du der-
voyage de M. de la Barre en
Cayenne ; accompagnée d'une
te Description du pays, mœurs
turel des habitants ; le tout re-
li des mémoires des principaux
ers qui ont commandé en ces
*, par J. C. S. D. V., Paris,
ier, 1671, 2 vol. in-12. On
eture, avec assez de vraisemblan-
que les lettres S. D. V. signifient
taire de vaisseau, et que l'au-
avait rempli cette fonction dans
des expéditions dont il donne la
on. C. M. P.

LOOTS (Jean-Baptiste, du
nde-Grace), baron prussien, né
ves en 1755, était neveu du fa-
t écrivain Cornélius de Pauw. Hé-
d'une fortune considérable,
s fut envoyé à Paris à l'âge de
ans, et y fit ses études ; ainsi,
à tort qu'on a attribué ses bizar-
s et son extravagance aux leçons
physiques des professeurs alle-
s, dont on a supposé qu'il était
ciple. Paris fut sa ville d'adop-
; son projet favori était d'en faire
tropole du genre humain, et les
sophes français, dont sans doute
saturé les principes, en dépas-
leurs conséquences, furent ses
s et ses véritables maîtres. Plu-
s années avant la révolution, et
jeune encore, Cloots se mit en
de réformer les peuples et les
Avec un esprit vif et une ima-
on délirante, il lut sans réflexion
as fruit les législateurs anciens,
et se crut destiné à reproduire leurs systêmes, ou plutôt à en établir de nouveaux, en imitant leur conduite. Il changea son nom patronimique de *Jean-Baptiste*, contre celui d'un ancien philosophe, et parcourut l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie et diverses autres contrées de l'Europe, sous le nom d'*Anacharsis Cloots*, prodiguant partout sa fortune et ses folies, et revint à Paris, où il prit le titre d'*Orateur du genre humain*, et abandonna pour jamais sa patrie, la noblesse allemande et ses priviléges. La révolution était, pour l'accomplissement de ses projets, une occasion qu'il ne devait pas laisser échapper ; aussi le vit-on assiéger sans cesse les autorités, et surtout l'assemblée nationale, de ses pétitions, de ses félicitations, de ses discours de toute espèce. Quelques-uns produisirent de l'effet, et en auraient produit davantage, si le titre d'orateur du genre humain, qu'il ne manquait jamais de prendre, ne l'eût rendu ridicule. Un jour, le bruit se répandit dans Paris que toutes les nations de l'univers avaient envoyé à l'assemblée nationale des députés pour la féliciter. Une séance du soir fut indiquée pour recevoir cette députation, qui ne fut composée que de Cloots, qui porta la parole au nom du genre humain, de l'auteur d'un journal anglais qui se trouvait alors à Paris, de quelques valets mulâtres et nègres, et autres qu'on avait affublés de costumes étrangers. La députation fut reçue avec gravité, et la plus grande partie du public la crut véritable. Les députés du genre humain demandèrent l'honneur d'être admis à la fameuse fédération du 14 juillet, qui devait avoir lieu quelques jours après. L'assemblée s'empressa d'accueillir leur demande, et leur assigna une place particulière. Après la révolution du

10 août, Cloots se livra sans réserve à son délire; il attaqua non seulement toutes les puissances et tous les rois, mais se déclara l'adversaire de Dieu même, et professa hautement l'athéisme, prêcha dans tous ses discours la doctrine d'une république universelle, et fit hommage d'une partie de sa fortune pour aider à l'établir. Les massacres de septembre avaient répandu la terreur dans toute la France, et surtout dans les départements voisins de la capitale. Des émissaires de la faction triomphante indiquaient aux assemblées électorales les personnes qu'ils désiraient voir arriver à la convention. Ils désignèrent Cloots aux électeurs de l'Oise, réunis à Chaumont, et ils nommèrent Cloots, qui n'était connu d'aucun d'eux. Devenu membre du corps législatif, sa fureur contre toutes les puissances ne connut plus de bornes : il se mit d'abord à injurier son souverain, qu'il appela le *Sardanapale du Nord*, supplia l'assemblée de mettre sa tête à prix, ainsi que celle du duc de Brunswick, et exalta l'action d'Anckastroëm, assassin du roi de Suède. Il vota la mort de Louis XVI, en ajoutant : « Je condamne pareillement à » mort l'infâme Frédéric-Guillaume.» Dès 1792, il publia un pamphlet intitulé : *la République universelle*. Il avait déjà manifesté les mêmes principes dans un autre écrit, sous le titre de *Certitude des preuves du mahométisme*, dont il fit hommage à la convention le jour où l'on célébrait dans cette assemblée les extravagantes fêtes de la Raison. (*V.* Chaumette.) Il demanda qu'on érigeât une statue en l'honneur de J. Mestier, curé champenois, qui avait renoncé à son état et abjuré la religion dont il était le ministre. La convention applaudit au discours de Cloots, accepta son hommage, et envoya le livre au comité d'instruction publique : elle ordonna en outre l'impression et l'envoi à tous les départements du discours dont Cloots avait fait précéder son offrande. Cet énergumène fut aussi un des défenseurs les plus ardents des assassins de septembre, que le parti modéré de la convention voulait faire punir. Cependant Robespierre, qui, à travers sa férocité, laissait quelquefois échapper des vues assez sages, résolut d'attaquer Cloots et ses partisans, et d'en débarrasser la convention. On était au plus fort du règne de la terreur, et les jacobins inquiets, se méfiant les uns des autres, concentraient leur société, et en faisaient passer les membres au scrutin épuratif. Lorsque le baron prussien se présenta et fit valoir ses titres, en déclarant que son *cœur était français* et *son ame sans-culotte*, Robespierre l'apostropha vivement, et dit qu'il se méfiait de tous ces étrangers qui prétendaient être plus patriotes que les Français les plus énergiques; qu'il suspectait la bonne foi d'un prétendu sans-culotte qui avait 100,000 liv. de rente; que d'ailleurs le système de Cloots, sa république universelle et sa monstrueuse incrédulité, ne pouvaient produire d'autre effet que de rendre les Français odieux à toutes les nations, et d'augmenter le nombre de leurs ennemis. Il termina en demandant que Cloots fût exclu de la société. Robespierre fut couvert d'applaudissements, et le malheureux baron, prévoyant quelles seraient les suites de cette disgrâce, sortit pâle et déconcerté. Il fut mis en accusation quelque temps après, arrêté avec Hébert et quelques autres individus de sa faction, et condamné à mort le 24 mars 1794. Cloots conserva son caractère et ses principes jusqu'à son dernier moment, et prêcha sur le matérialis-

me Hébert, son compagnon d'infortune, qui montrait beaucoup moins de fermeté; il demanda à être exécuté après tous ses complices, « afin, » dit-il, d'avoir le temps d'établir cer» tains principes, pendant qu'on ferait » tomber leurs têtes. » Les journaux de ce temps ont dit qu'en montant sur l'échafaud il avait appelé de son jugement, au genre humain. Cloots a publié les ouvrages suivants : I. *Certitude des preuves du mahométisme*, ou *Réfutation de l'examen critique des apologies de la religion mahométane*, Londres, 1780, in-12, 1re. édit., publiée sous le nom d'*Ali-Gier-Beer*; réimprimée à Paris, 1791, in-12; II. *Adresse d'un Prussien à un Anglais*, 1790, in-8°.; l'Anglais auquel s'adresse Cloots est Edmond Burke; III. *Lettre sur les juifs, à un ecclésiastique de mes amis, lue dans la séance publique du Musée de Paris, le 21 novembre* 1782, Berlin, 1783, in-12; IV. *l'Alcoran des princes*, St.-Pétersbourg, 1783, in-8°.; V. *Vœux d'un Gallophile*, 1786, in-12; VI. *Anacharsis à Paris*, ou *Lettre de J.-B. Cloots à un prince d'Allemagne*, 1791, in-8°.; VII. *Motion* (pour que le roi habite Paris), 1790, in-8°.; VIII. *Correspondance avec le chevalier d'Eon*, 1791; IX. *l'Orateur du genre humain*, ou *Dépêches du prussien Cloots au prussien Hertzberg*, 1791, in-8°.; X. *Base constitutionelle de la république du genre humain*, 1793, in-8°. B—u.

CLOPINEL. *V.* Mehun (Jean de).

CLOPPENBURG (Jean), né à Amsterdam le 13 mai 1597, fut un habile et célèbre théologien; mais comme il ne s'occupa presque toujours que de controverse et de questions dogmatiques, son nom et ses écrits sont tombés dans l'oubli. On a fait un recueil de ses œuvres, en deux volumes in-4°., Amsterdam, 1684. Nous n'y distinguerons que le traité *De fœnore et usuris*, dont il y a une édition de Leyde, 1640, in-8°. On peut le joindre à ceux de Saumaise sur la même matière. Cloppenburg, après avoir exercé les fonctions de pasteur en différentes villes de Hollande, fut nommé professeur de théologie à Harderwick, d'où il passa à Francker avec le même titre. Il mourut le 30 juillet 1652. B—ss.

CLOS (Choderlos de la). *V.* Laclos.

CLOSIUS (Samuel), savant philologue, né à Breslau, se distingua par son talent pour la poésie latine, et reçut la couronne de poète impérial. Ayant été plusieurs années gouverneur du dernier comte Auguste-Louis de Barby, il fut nommé en 1669 prévôt d'une paroisse de Magdebourg, où il mourut en 1678. Il a publié : I. *Brunellus* Nigelli *et Vetula* Ovidii, *nunc ex illustri quádam Saxoniæ inferioris bibliothecá deprompta*, Wolfenbuttel, 1661, in-8°. Le premier de ces deux petits poëmes est une espèce de satire en vers élégiaques composée vers l'an 1200 par Wireker Nigellus, bénédictin et grand chantre de Cantorbéry, contre les mœurs corrompues de son temps, et surtout contre Guillaume de Longchamp, évêque d'Ély. L'autre poëme, attribué sans fondement à Ovide, est en vers hexamètres, et paraît l'ouvrage de quelque moine du moyen âge. Bradwardin et Roger Bacon en ont cité des passages; il avait déjà été publié, mais moins correctement, à Cologne en 1470, et à Lubeck en 1471. Il est divisé en trois livres, et Manuce ne le connaissait pas bien, puisqu'il en parle comme de trois ouvrages différents, intitulés : *De vetulá*, *De quatuor humoribus* et *De ludo latrun-*

culorum. II. *Jo. Marii Philelphi Epitomata*, ibid., 1662, in-8°.; III. *Bibliothecæ Augustæ Wolferbytanæ generalis sciagraphia*, ibid., 1660, in-4°.; c'est un tableau de ce qu'était alors la riche bibliothèque de Wolfenbuttel; quelques-uns doutent que cet ouvrage lui appartienne. IV. Quelques poésies latines imprimées séparément en 1690, et plusieurs lettres conservées en manuscrit dans la même bibliothèque. On peut consulter à ce sujet Burckhard, *Comm. de bibliot. Wolferbyt.* part. I, pag. 110, 148. C. M. P.

CLOSS (Jean-Frédéric), en latin *Clossius*, né en 1735 à Marbach, dans le Wurtemberg, cultiva avec beaucoup de succès la philosophie, la poésie latine et la médecine. Il exerça cette dernière à Bruxelles, puis à Hanau, et mourut en juin 1787. La plupart de ses écrits consistent en dissertations et en traductions : I. *Petri Apollonii Collatini carmen de duello Davidis et Goliæ, emendatum atque illustratum*, Tubingue, 1762, in-4°.; II. *Dissertatio de gonorrhœâ virulentâ, sine contagio natâ*, Tubingue, 1764, in-4°.; III. *Carmen de cortice peruviano remedio variolarum prophylactico valdè limitando*, Leyde, 1765, in-4°.; IV. *Nova variolis medendi methodus, cum aliquot observationibus miscellaneis*, Utrecht, 1766, in-8°.: cet opuscule a été traduit en allemand, in-8°., Ulm, 1769.; V. *Specimen observationum in Cornelium Celsum*, Utrecht, 1767, in-4°.; VI. *Davidis Macbride, Introductio methodica in theoriam et praxin medicinæ, ex linguâ anglicâ in latinam convertit*, Utrecht, 1774, 2 vol. in-8°.; Bâle, 1783, 2 vol. in-8°.; VII. *Médicamentum non* πολυχρηστον, *sed* παγχρηστον (*alias universal tum*) *revelat, elegisque latinis tat Janus Irenæus Soliscus*, U 1783, in-8°.; VIII. *Carmen dico ignoratâ morbi causâ curante*, Tubingue, 1784, Closs a publié ce petit poëme me le précédent, sous le nom *liscus*, anagramme de *Clossi Aurelii Cornelii Celsi de sanitate volumen, elegis latin pressum : subjicitur ipse Cels textus, partim è libris, part ingenio emendatus, cum va lectionis Lommianæ, Linde Krusianæ, Turganæ et tianæ*, Tubingue, 1785, in-8 *Hippocratis aphorismi eleg tinis redditi*, Tubingue, 178 8°. Closs a encore publié u cueil choisi des dissertations p phiques du professeur Godefroi quet, de Tubingue. — Closs les-Frédéric), fils du précéd en 1768, fut nommé, en 179 fesseur extraordinaire de méd l'université de Tubingue, dont vint professeur ordinaire en 1 ne remplit pas long-temps cet nière chaire; car il mourut au temps de son âge, le 10 mai 1 a laissé plusieurs ouvrages es I. *Tractatus de ductoribus lithotomi sulcatis*, Marbourg, in-8°.; II. *Dissertatio sistens lecta quædam ad methodum tomiæ Celsianam*, Tubingue, in-4°.; III. *Dissertatio de pe tione ossis pectoralis*, Tubi 1795, in-4°. Closs a publié lemand deux traités, dont Sp fait le plus grand éloge; l'un, maladie vénérienne; l'autre, maladies des os, et deux Mé intéressants; le premier, sur l trine de la sensibilité et de l'i lité; le second, sur le suppl

a encore traduit de
mand les Observations
thologiques du savant
etta sur la courbure de
nière, etc. etc. C.

l'er., 4e. fils de Clovis,
nier né de son mariage
naquit en 497, et eut en
le royaume de Soissons.
le plus jeune, ses frères
t de lui enlever ses états;
pour réunir à sa couron-
ses frères, et jouir seul
héritage de Clovis, aug-
huringe, de la Bourgo-
ques provinces du midi
Courageux, libéral, et
le, il entra dans les des-
ix de ses frères, comme
u qu'ils ne travaillaient
re élévation. Aussi cruel
s contemporains, ses ri-
parents, il fut de moitié
nat de ses neveux, fils
et prit sa part du royau-
qui devait leur apparte-
urpassa tous les princes
par ses débauches. Les
ient sur le nombre de ses
croit qu'il en eut six; tous
dire qu'il épousa à la
eurs, nommées *Ingonde*
, et qu'il força la veuve
, dont il venait d'as-
enfants, à partager son
aussi épousé Radegon-
ve, dont il avait fait tuer
qui se sépara de lui à
lissolution de ses mœurs.
ns toutes ses expéditions
excepté en Espagne où
devant Saragosse (*Voy.*
), il n'éprouva de vifs
e par les révoltes con-
Chramne, l'un de ses
r sa beauté, son coura-
it actif, avait captivé tou-
tes ses affections. Aucun pardon ne put fléchir ce fils rébelle, aucun serment fait à son père ne lui parut sacré. Après l'avoir vaincu, Clotaire ordonna de l'attacher sur un banc où il fut battu pendant une heure; ensuite on l'enferma avec sa femme et ses enfants dans une chaumière à laquelle on mit le feu. (*Voyez* Alain Ier. de Bretagne.) Cette vengeance cruelle fut suivie de regrets qui contribuèrent à avancer les jours de Clotaire; il mourut à Compiègne dans la 61e. année de son âge, et la 47e. de son règne. Ce prince, mêlant encore les souvenirs de l'ambition aux craintes religieuses qui l'agitaient dans ses derniers moments, s'écria : « Hélas! que doit être » le roi du ciel, puisqu'il fait mourir » ainsi les plus grands rois de la ter- » re? » Il laissa quatre fils, Caribert, Gontran, Sigebert et Chilpéric, entre lesquels le royaume de France fut de nouveau partagé. Étant devenu maître de toute la monarchie française, après la mort de Childebert, il avait établi sa résidence à Paris en l'an 553. Son corps fut porté à Soissons, et enterré dans l'église de St.-Médard, qu'il avait commencée et que Sigebert, son fils, acheva. F—E.

CLOTAIRE II, fils de Chilpéric Ier. et de Frédegonde, succéda à son père dans le royaume de Soissons en 584, n'étant âgé que de quatre mois. On lui contestait jusqu'à la légitimité de sa naissance, et la conduite scandaleuse de sa mère ne prêtait que trop à de pareils soupçons. Cette reine, profitant de la division qui existait entre Gontran, roi de Bourgogne, et Childebert, son neveu, roi d'Austrasie, plaça son fils sous la protection du premier, qui, touché de cette marque de confiance, le tint sur les fonts de baptême, et le fit reconnaître roi de Soissons, dans une assemblée de la no-

blesse. Après la mort de Gontran, en 593, la faiblesse de son âge et de ses états semblait le mettre à la merci de la branche royale d'Austrasie qui avait juré sa perte; mais il fut défendu par sa mère (*V.* Frédegonde), qui se mit elle-même à la tête de son armée qu'elle harangua, tenant son enfant dans les bras. Vintrion, duc de Champagne, que Childebert avait envoyé contre son neveu, fut entièrement défait dans une bataille sanglante, à Droissy, dans le Soissonnais, et ce prince étant mort peu de temps après (596), Frédegonde s'empara de Paris, pénétra dans la Bourgogne, et tailla en pièces une armée que le fils de Childebert avait envoyée contre elle. Cette princesse étant morte elle-même en 597, Clotaire, privé de son appui, fut bientôt obligé d'abandonner ses conquêtes et même de céder aux rois de Bourgogne et d'Austrasie plusieurs villes de son royaume; mais Thierri étant mort peu de temps après, Clotaire, appelé par les seigneurs austrasiens qui redoutaient la tyrannie de Brunehaut, s'avance dans la Champagne au-devant de l'armée que cette reine veut lui opposer, en séduit les chefs par ses promesses, se saisit de Brunehaut (*Voy.* Brunehaut) et des fils de Thierri, et, par leur mort, s'assure la paisible possession de la France entière. Il s'occupe alors à faire fleurir l'agriculture, abolit des impôts onéreux établis par ses prédécesseurs, et rendit aux grands vassaux des terres dont ils avaient été dépouillés. Dans les premières années du règne de ce prince, on avait vu trois armées, celle d'Austrasie, celle de Bourgogne et celle de Soissons, ayant chacune à leur tête un roi, dont le plus âgé n'avait que dix ans. C'est de cette époque particulièrement que date la puissance des maires du palais, auxquels fut décerné le co dement des armées. Clotaire II des historiens contemporains l nom de *grand*, et même celui *bonnaire*, qui alors était pris en part; les historiens modernes pu comprendre comment on av pelé *grand* le roi qui avait acc vie la charge de maire du pal comment on avait reconnu c debonnaire le prince sous leq ordonna le supplice atroce de l Brunehaut, et l'entière extirpat la branche royale d'Austrasie. justifier les écrivains contempo il suffira de rappeler que Clotai roi à quatre mois, eut trop temps besoin des grands de l'éta qu'il lui fût possible de gou sans leurs conseils, et même leurs passions : leurs passions dèrent le supplice de la reine l haut; leurs conseils, la ruine d mille royale d'Austrasie qui n'éta composée que de bâtards, trop et trop nombreux pour attacher sort les seigneurs d'Austrasie Bourgogne. Ces seigneurs, en c tant à réunir tous les royaume la domination de Clotaire II, y pour condition qu'ils conserve leurs lois, leurs priviléges, leurs tières; en un mot, que Clotaire rait leur roi, mais qu'ils aura vie un vice-roi ou maire du de leur choix; et comme ils pou soutenir les jeunes princes au appartenaient l'Austrasie et la gogne, puisqu'à cette époque la dise n'était pas un motif d'exclu Clotaire II fut obligé de condesc à leurs volontés. Si ces maires lais détrônèrent dans la suite le cendants de Clotaire II, ce ne fut parce qu'il les avait trop élevés, parce qu'ils avaient déjà trouvé s minorité de ce prince des circo

s favorables pour l'amener à
er leur élévation. Ce fut par
fils de Garnier, maire du palais
gogne, qu'il vendit aux Lom-
s villes d'Aost et de Suze pour
sols d'or : traité honteux, qui
our long-temps aux Fransais
de l'Italie. En 615, Clotaire
ris un concile, le plus nom-
qu'on eût encore vu dans les
et où furent adoptés plusieurs
ats importants, dont le re-
me le code des lois alleman-
réda l'Austrasie et la Neustrie
bert, son fils aîné, et lui per-
a prendre le titre de roi. Ce
ayant été attaqué par les
, Clotaire marche à son se-
atteint les Saxons près du We-
l fait traverser à son armée,
e en pièces, et tue Bertoalde,
, de sa propre main. Après
pédition, Clotaire se trouvant
memis au-dehors, comme il
s rivaux dans l'intérieur, les
jouirent jusqu'à la fin de son
une paix qu'ils n'avaient pas
depuis leur établissement dans
ules. C'est de cette époque
t juger Clotaire II. Occupé de
istration de son vaste royau-
endit à la couronne les domai-
avaient été envahis pendant
les civils, fit observer les lois,
e sort du clergé, sans affaiblir
ts de l'autorité royale, main-
famille et ses sujets dans l'or-
e autant de prudence que de
, et mérita les titres de grand
bonnaire qui ne lui ont été
s depuis que par des écrivains
it tenu compte ni des circons-
ni des mœurs, ni des événe-
sous lesquels les rois, plus que
res, sont obligés de fléchir. Il
en 628, à l'âge de quarante-
s, laissant deux fils, Dago-
bert et Aribert : ce dernier ne lui survécut pas long-temps. F—E.

CLOTAIRE III, l'aîné des fils de Clovis II, eut en partage les royaumes de Neustrie et de Bourgogne, et commença à régner en 655; son frère Childéric eut le royaume d'Austrasie; Thierri, qui était encore au berceau, ne reçut aucune part de l'héritage de Clovis II, et comme Clotaire et Childéric se trouvaient trop jeunes pour agir par eux-mêmes, il est évident que cette violation des lois constitutionnelles fut l'ouvrage des seigneurs, qui voyaient dans la réunion des royaumes un moyen assuré d'arriver à l'indépendance, à laquelle ils tendaient tous. En effet, la Neustrie et la Bourgogne pouvaient bien être gouvernées par le même prince, mais sans cesser de faire des états séparés. Or, dans les royaumes que le monarque n'habitait pas, la puissance restait entière au maire du palais, élu par les grands, et conséquemment obligé de servir leurs prétentions pour s'en faire un appui contre l'autorité légitime. C'est ainsi que se préparait de loin le morcellement de la France en autant de petites souverainetés qu'on pouvait y compter de châteaux, morcellement qu'on a pris l'habitude de désigner sous le nom de *régime féodal*, quoiqu'il ne soit réellement que la dégénération de la vraie féodalité. La reine Batilde, mère des trois héritiers de Clovis II, dut voir avec chagrin l'injustice commise à l'égard du plus jeune de ses fils; elle ne put l'empêcher, malgré l'ascendant que lui donnaient ses vertus, et cela prouve en faveur des historiens qui ont annoncé qu'elle fut obligée, quelques années après, de quitter la cour, contre ceux qui pensent que sa retraite fut volontaire et uniquement décidée par sa piété. Batilde,

avec l'assistance des évêques, maintint pendant dix ans les états de Clotaire III sans troubles; elle diminua les charges publiques, abolit de vieilles coutumes qui perpétuaient l'usage des esclaves parmi les Français chrétiens, fit le bien avec persévérance au milieu d'une cour que la minorité du roi disposait aux factions; et surtout elle contraignit le maire du palais Ebroïn (*V.* Ebroïn) à cacher sous les plus séduisants dehors son ambition, sa cruauté et son avarice; mais cet homme étonnant, par les ressources de son génie et sa prodigieuse activité, sut la réduire elle-même à quitter le gouvernement, à se retirer dans un monastère, en lui laissant l'honneur d'une démarche sur laquelle elle n'était plus libre d'hésiter. Dès ce moment, il gouverna en maître jusqu'à la mort de Clotaire III, qui arriva peu d'années après la retraite de sa mère. Ce prince n'avait pas d'enfants; mais on remarque qu'il était en âge d'en avoir, puisqu'il touchait à sa 18e. année lorsqu'il mourut. Cette observation est d'autant plus importante qu'Ebroïn lui supposa quelque temps un fils. On peut se faire une idée du singulier état où plusieurs minorités avaient réduit la famille royale, puisqu'on osa impunément supposer un fils à Clotaire III, qui n'avait jamais cessé de vivre au milieu de ses sujets, et peut-être même d'habiter sa capitale. D'après cela, on concevra aisément comment on ignore l'époque précise de la mort de ce prince, placée par quelques chroniques en 670. F—E.

CLOTAIRE IV, roi d'Austrasie, fut porté sur le trône en 717, par la politique de Charles Martel, et ne régna que de nom. Pour comprendre la nécessité où se trouvait la famille de Pépin de créer des rois du sang de Clovis, alors qu'elle aspirait ouvertement à la royauté, il faut connaître les mœurs de cette époque si curieuse de l'histoire, et savoir que, si les ducs d'Austrasie voulaient se faire rois de France, tous les seigneurs pensaient à se rendre indépendants dans leurs domaines. Lorsque les ducs d'Austrasie voyaient les grands prêts à briser le lien de l'autorité, ils créaient un roi du sang de Clovis, afin de raffermir le pouvoir dont ils ne paraissaient plus alors que les dépositaires; et les seigneurs, blessés dans leurs prétentions, forçaient aussi quelquefois les ducs d'Austrasie à reconnaître les droits des descendants de Clovis, en élevant un prince de cette maison sur le trône; c'est ainsi que les héritiers du fondateur de la monarchie française dans les Gaules se soutenaient encore par des intérêts qui leur étaient également contraires. Le rétablissement de la royauté en Austrasie se fit après un interrègne de trente-sept ans; mais il ne fut que momentané. Chilpéric II, qui régnait en Neustrie, étant mort peu de temps après Clotaire IV, Charles Martel, qui se trouvait alors maire du palais de France, éleva un fantôme de roi pour la France entière. Ce Clotaire IV, qui fit le personnage de roi d'Austrasie pendant trois années seulement, puisqu'il mourut en 720, a joui de si peu de considération, qu'on ignore de qui il était fils; son élévation sur le trône prouve incontestablement qu'il était du sang royal. F—E.

CLOTILDE (Ste.), reine de France, femme de Clovis Ier., était fille de Chilpéric, roi des Bourguignons, qui fut assassiné par Gondebaud, son frère. Chilpéric laissa quatre enfants; trois furent sacrifiés par le meurtrier de leur père, Clotilde seule trouva grâce devant lui. Il la fit élever sous ses yeux, et l'on remarque avec rai-

son que, par un bonheur particulier, elle repoussa l'arianisme dont toute cette cour faisait profession. Lorsqu'elle décida son époux à embrasser la religion chrétienne, il lui dut l'avantage de recevoir la foi pure, telle que la conservait le clergé gaulois, ce qui mit tous les ecclésiastiques dans son parti. Clovis eut beaucoup de peine à obtenir la main de Clotilde; Gondebaud, son oncle, craignait de l'unir à un guerrier auquel rien ne résistait, et qui pourrait un jour réclamer les droits que son épouse avait sur la Bourgogne. Clovis menaça; la crainte d'une guerre prochaine étourdit sur les craintes de l'avenir; le mariage se fit en 493. Par ses vertus, par l'étendue de son esprit et par sa rare beauté, cette reine acquit un grand ascendant sur Clovis; elle le pressait souvent de se faire chrétien, action qui devait lui attacher les Gaulois, et dont il prévoyait sans doute l'importance, puisqu'avant sa conversion il permettait que Clotilde fît baptiser leurs enfants; mais il était retenu par la crainte de blesser les préjugés de son armée. En unissant l'époque de son baptême à une victoire qui enrichissait ses soldats et assurait leur conquête, ce prince montra toute la sagesse de sa politique. Après sa mort, arrivée en 511, ses fils portèrent la guerre dans le royaume de Bourgogne. Les historiens prétendent que Clotilde les poussa à cette expédition, qui lui paraissait d'autant plus juste, qu'il s'agissait de venger la mort de son père Childéric; mais quand on connaît les mœurs de cette époque, on sait que les Francs n'avaient pas besoin d'être excités pour tenter de nouvelles conquêtes, et que d'ailleurs ils ne faisaient que suivre les projets de Clovis, qui avait toujours voulu établir la domination des siens sur la Gaule entière. Clodomir roi d'Orléans, Childebert, roi de Paris, et Clotaire, roi de Soissons, s'unirent pour chasser du royaume de Bourgogne Sigismond, fils et successeur de Gondebaud. Clodomir fut tué dans une bataille que ses soldats gagnèrent par le désir de venger sa mort: il laissait trois fils, qui, selon la coutume des Francs, devaient se partager son royaume d'Orléans; mais Childebert et Clotaire les ayant fait demander à Clotilde, sous prétexte de les couronner, les attirèrent à Paris, afin de les dépouiller de leur héritage. Ils envoyèrent à cette princesse des ciseaux et une épée, en lui faisant dire qu'elle allait fixer le sort de ses petits-fils, que, sur sa réponse, ils seraient relégués dans un cloître ou assassinés. On prétend que Clotilde, dans l'excès de sa douleur, répondit: « J'aimerais mieux les voir » morts que dépouillés de leurs cou- » ronnes. » Mais peut-on croire que des princes, dévorés d'ambition, aient fait dépendre la vie de leurs neveux de la réponse d'une mère qui n'avait pas le droit de prononcer dans une circonstance aussi importante? Clotaire égorgea de sa main les deux fils aînés de Clodomir, le troisième fut sauvé (*Voy.* Clodomir). Clotilde, entièrement résignée aux volontés de Dieu, se fixa à Tours, auprès du tombeau de St.-Martin, s'éloignant peu de sa retraite, et seulement lorsqu'elle pouvait espérer d'être utile à ses fils. Elle y mourut l'an 543. Son corps fut apporté à Paris, dans l'église de St.-Pierre et St.-Paul (depuis Ste.-Geneviève), pour être enseveli auprès de Clovis. Plusieurs historiens, en rendant justice aux éminentes qualités de cette reine, l'ont accusée de s'être laissée entraîner par la vengeance et par l'ambition. Après treize siècles écoulés, il est difficile de

décider si la guerre déclarée aux Bourguignons fut excitée par elle, ou seulement par le désir qu'avaient ses fils d'accomplir les projets de Clovis. La mort cruelle et la spoliation des enfants de Clodomir ont prouvé qu'en perdant son époux elle perdit toute son autorité; et si la guerre contre les Bourguignons ne fut pas son ouvrage, sur quoi repose le reproche qu'on lui fait de s'être abandonnée à l'ambition et à la vengeance? Nos historiens sont quelquefois légers dans leurs jugements, faute de connaître les mœurs des peuples qui les occupent. S'ils pensent que les Francs avaient besoin d'être encouragés par une femme pour faire la guerre à leurs voisins, ou pour se combattre entre eux, c'est qu'ils ne réfléchissent pas assez sur le caractère des barbares qui s'emparèrent des plus belles provinces de l'empire; la guerre était pour eux un état naturel. Mme. de Renneville a publié une *Vie de Ste.-Clotilde*, Paris, 1809, in-12.—Une fille de Clovis, portant le nom de *Clotilde*, fut mariée à Almaric, roi des Visigoths, qui employa les traitements les plus cruels pour lui faire adopter l'arianisme, dont il faisait profession; il la frappait avec la dernière violence, et ne rougissait pas de la faire couvrir d'ordure lorsqu'elle allait à l'église, afin de l'exposer au mépris et à la risée du peuple. Délivrée de cette tyrannie par son frère Childebert, elle mourut en 531, lorsqu'elle revenait en France. (*Voyez* Clovis.) F—e.

CLOTILDE DE VALLON-CHALYS. *Voy.* Surville.

CLOUD (S.). *Voy.* Clodomir.

CLOUET, habile chimiste et mécanicien industrieux, membre associé de l'institut de France, naquit le 11 novembre 1751, à Singly, village situé près de Mézières: ses parents étaient laboureurs et propriétaires d'une ferme qu'ils faisaient valoir. Il commença ses études au collége de Charleville, et se distingua par son intelligence; mais un de ses maîtres ayant voulu l'assujettir à ce qu'il appelait des détails minutieux de toilette, il s'en alla, et ce fut là le premier acte de l'opposition absolue à tous les usages de la société qu'il a constamment pratiqués dans tout le reste de sa vie. Sorti du collége, il se rendit à Mézières. On sait qu'il existait alors dans cette ville une école du génie militaire, exclusivement destinée à la noblesse; mais ce qu'on sait moins, c'est qu'on y recevait aussi, dans des salles particulières, et principalement pendant l'hiver, de jeunes apprentifs, maçons et charpentiers, auxquels on enseignait gratuitement les éléments du calcul et de la géométrie descriptive. Clouet suivit ces leçons avec ardeur, s'y distingua, et mérita l'estime de M. Monge, dont l'enseignement a illustré cette école. Il vint ensuite à Paris, pour visiter les ateliers et les manufactures, mais il ne s'y fixa point. Ses parents étant morts, il retourna à la ferme de Singly, et se livra entièrement à ses goûts pour la chimie et la mécanique, qui, jusqu'alors, avaient été toujours contrariés. Il établit d'abord une fabrique de faïencerie qui eut beaucoup de succès. Cela lui donna occasion de faire des recherches sur la composition des émaux. Ses résultats sont imprimés dans le tom. XXXIV des *Annales de chimie*; mais ses projets furent bientôt renversés. Clouet, aussi confiant dans la probité des autres que tranquille sur la sienne, avait prêté une somme considérable à une maison de Charleville. Cette somme, qui formait toute sa fortune, lui fut enlevée par une banqueroute. Sans être ému ni affligé de cet événement,

ta Singly et revint tranquille-
à Mézières. L'école du génie,
ait été la première ressource de
lance, lui donna encore un asyle,
lus honorable que la première
n lui offrit, dans cet établisse-
une place de professeur de chi-
u'il accepta. Il fit divers tra-
sur le fer et l'acide prussique : on
t voir le détail dans les volumes
idémie, pour 1786, et dans le
XI des *Annales de chimie;*
a découverte la plus intéres-
pour les arts, et même pour la
théorique, fut le procédé qu'il
pour transformer le fer en acier
Le fer pur, tel qu'on l'obtient
travail des mines, n'est pas as-
r pour que l'on puisse le faire
à la fabrication des instruments
ants et de la plupart des outils
és dans les arts. Afin de lui
cette dureté, on le chauffe
ent avec du charbon, dont une
a pénètre sa substance, et cette
aison, susceptible de se trem-
de devenir dure et cassante,
ce que l'on appelle l'acier de
ation. Mais le charbon péné-
ainsi dans le fer d'une manière
, à diverses profondeurs, il en
que l'acier formé par ce pro-
r est point homogène, et ne
rvir à fabriquer que des instru-
très imparfaits. Depuis long-
, les Anglais savaient faire une
espèce d'acier, dans lequel le
n était partout également com-
rec le fer, et ce secret était pour
source d'une branche de com-
très importante. Clouet parvint
découvrir, et prouva que, pour
cette espèce d'acier plus par-
l fallait fondre entièrement le
e le charbon réduit en poudre
ible, ou, ce qui vaut mieux en-
rec une substance déjà combi-
née avec le charbon et susceptible de l'abandonner à une plus forte affinité. Pour cela, il choisit la craie, dont le charbon est, en effet, un des éléments, et l'acier qu'il obtint se trouva parfaitement égal en qualité à l'acier des Anglais. Le procédé de Clouet, étendu et perfectionné par des manufacturiers habiles, a exempté la France d'une importation considérable. Pour ne pas interrompre l'exposé des recherches de Clouet, nous nous sommes un peu écartés de l'ordre des événements. A l'époque où la révolution arriva, il était sur le point de s'embarquer pour St.-Domingue; on eut besoin de créer des armes et des arsenaux, il resta. On conçoit qu'un homme si industrieux et de mœurs un peu plus que lacédémoniennes, ne pouvait pas demeurer sans emploi dans de pareilles circonstances. Il fut en effet chargé d'établir et de diriger une fabrique de fer forgé à Daigny, près de Sédan, et il s'en acquittta si bien, que cette fabrique seule a suffi pour approvisionner de cette matière les arsenaux de Douay et de Metz pendant tout le temps que les armées françaises restèrent sur les frontières de la Belgique et du Luxembourg. On y remarquait surtout un laminoir dont la construction fut regardée comme un chef-d'œuvre de mécanique. Clouet avait, plus que personne, les qualités nécessaires pour conduire, à cette époque, un pareil établissement. Le jour, il présidait aux constructions, et la nuit il écrivait sa correspondance. Il s'était exercé depuis long-temps à vaincre le sommeil, et il en était venu à n'avoir plus besoin de dormir qu'une heure par nuit, encore sans se coucher et même, dit-on, sans fermer les yeux. On savait qu'il avait imaginé un procédé nouveau pour fabriquer des lames de sabres, imitant les damas de

Perse, et les égalant par leurs qualités. Le comité de salut public lui demanda, sur ce sujet, un mémoire qui a été depuis imprimé dans le N°. XC du *Journal des mines*. Lorsque l'établissement de Daigny fut en pleine activité, Clouet le quitta; il pensa que sa présence n'y était plus nécessaire. Il vint à Paris pour rendre ses comptes, qui furent trouvés très exacts; on y découvrit cependant une omission: Clouet avait oublié d'y porter le traitement du directeur. Un jardin qu'il avait cultivé avait fourni abondamment à tous les frais d'administration. En effet, avec un homme de cette espèce, les dépenses de luxe n'étaient pas fort considérables. Ses voyages de Paris à Mézières se faisaient de la manière du monde la moins dispendieuse. Il s'était beaucoup exercé à la marche. Quand il voulait se mettre en voyage, il prenait avec lui du pain, de l'eau-de-vie, et il partait. Il ne s'arrêtait jamais pour se reposer ni pour dormir, seulement pour renouveler ses provisions, quand elles étaient épuisées, ce qui n'exigeait pas beaucoup de temps. Arrivé à Paris, il louait une petite chambre sans meubles, jetait sur le plancher une botte de paille: c'était son lit. Il faisait ses vêtements, et préparait lui-même ses aliments. Il est vrai que les uns et les autres n'étaient pas recherchés. On peut dire qu'il avait complètement réalisé l'*Émile* de Rousseau, et même qu'il l'avait dépassé. Cette rudesse de mœurs n'était pas toutefois exempte d'orgueil, et ce grand amour de l'indépendance n'excluait pas l'envie de la domination. Clouet avait tout ce qu'il fallait pour soutenir ce rôle. Sa constance dans ses entreprises était extrême. Il n'abandonnait point un travail qu'il ne fût fini, et il portait ce caractère de ténacité jusque dans les choses auxquel-

les on le croirait le moins appl
Un jour, un militaire l'insulta
ment, lui et un de ses amis
administrateur du départeme
retour chez lui, le voilà qui r
à cette insulte et aux moyens
ger l'honneur de son ami, qu'il
encore beaucoup plus compron
le sien. Il s'enferme dans sa ch
pendant trois jours, et travaill
relâche à inventer un coup de
pour punir son aggresseur. Q
l'a trouvé, il fait venir un maîtr
mes, le meilleur de la ville,
mettre en garde, répète sur lui
rience, le touche, le paye et l
voie. Il en appelle ainsi un s
puis un troisième, et toujours
me succès. Alors il va trouver l'
qui avait insulté son ami, il lu
pose tranquillement de venir se
celui-ci accepte, ils sortent, et
après avoir encore répété cette
expérience, et blessé son aggre
rentre chez lui avec le plus gran
froid du monde. Quand il eut qu
tablissement de Daigny, on lui
une place à Paris, dans le cons
arts établi près du ministre de
rieur. Il la remplit avec une exa
scrupuleuse; mais le désir de fa
expériences sur la végétation
chercher les moyens d'aller à C
Étant à Nantes, et attendant s
part, il s'était imaginé qu'il fera
de se préparer d'avance au c
ment de climat, et, pour cela,
tous les jours, pendant deux h
se coucher dans les sables, nu
le visage exposé aux ardeurs d
du midi; mais cette précaution
préserva point. Il mourut le
1801, d'une fièvre coloniale, d
endroit écarté de l'île, où il m
peu près la vie d'un sauvage.
conte encore de lui, dans cett
velle position, plusieurs traits

le courage tranquille et de l'im-
rbable sang-froid qui formaient
s fondements de son caractère,
ût de sa philosophie. En ras-
ant les traits de ce caractère, on
ue Clouet, dans tout le cours
vie, s'était mis dans une oppo-
constante et universelle avec
es usages de la civilisation. Ja-
l'épreuve du système de Rous-
ne pourra être tentée par un
e plus industrieux, plus fort,
droit, et qui la suive avec au-
de constance. Cependant, quel
té le résultat? Clouet a fait des
x utiles, mais peu nombreux.
incontestable qu'il aurait fait
davantage, s'il eût profité des
ces de la société, et s'il fût
du point où les hommes se trou-
déjà élevés par la civilisation.
heureux? C'est une question à
le il est impossible de répondre;
ce que sa vie nous montre, c'est
xistence dure et pénible, termi-
r une mort misérable. Ce n'est
a peine de se séparer du genre
in pour en venir là. B—T.

OVIO (D. Julio). Le plus cé-
peintre en miniature de l'école
, né dans la Croatie, en 1498,
d'abord dans l'état ecclésias-
fut chanoine régulier. Il ob-
une dispense du pape,
dans la vie séculière, et se
entièrement à l'étude du des-
Son génie l'appelait aux grandes
ositions; mais Jules-Romain, son
, lui ayant reconnu un talent
lier pour peindre de petites fi-
, l'engagea à s'y appliquer. Clo-
pour perfectionner son talent,
des leçons de miniature de Gi-
de' Libri, de Vérone, et
t une habileté et une célébrité
ordinaires. Il joignait à la grâce
ris, à la finesse du pinceau,
la fierté de dessin de Michel-Ange et de l'école romaine. Préférant les sujets qui admettent un grand nombre de personnages, quelle que fût la petitesse de leurs dimensions, il les peignait avec une vérité et une expression admirables. Vasari cite un manuscrit de l'Office de la vierge, que Clovio avait orné de peintures pour le duc de Florence, et dont les figures étaient d'une proportion qui échappait en quelque sorte à la vue. *Non eccedevano* (ce sont les expressions de Vasari) *la misura di una picciola formica.* Il peignit de cette manière, en vingt-six tableaux, *la Procession du corps de N. S. à Rome*, et *la Fête du mont Testacio.* Cette suite lui coûta neuf années de travail. La plupart des ouvrages de Clovio furent exécutés pour des princes et pour des souverains. Cependant, il peignit pour des particuliers un grand nombre de portraits qui, dans leur genre, pour la vigueur et le naturel, peuvent être comparés à ceux du Titien. Il fit aussi quelques petits tableaux d'histoire, mais ils sont très rares. On voyait encore il y a quelques années dans la bibliothèque d'un couvent de l'ordre de Citeaux, à Milan, une *Descente de croix* d'un faire très original, et dans lequel on retrouve le goût de la plus belle époque de l'art. Il n'est pas étonnant que ce peintre ait produit un aussi grand nombre d'ouvrages, et qu'il les ait finis avec tant de soin; il poussa fort loin sa carrière, et mourut en 1578, âgé de quatre-vingts ans. L—N.

CLOVIS (Chlodoveus (1), ou

(1) C'est ainsi qu'écrit Grégoire de Tours. Le *ch*, dans ce nom, exprime l'aspiration gutturale des Allemands; c'est donc le même nom que *Lodoveus*, *Lodovichus*, *Louis*, quoique l'usage de

Chlodovechus), roi des Francs, né l'an 465, succéda l'an 481 à son père, Childéric. A cette époque, la Gaule, qui, depuis soixante ans, avait été en proie à des irruptions dévastatrices, avait vu s'établir dans son sein diverses nations barbares, différentes par leur origine, leurs mœurs et leur langage; des états rivaux s'y étaient nouvellement formés. Le plus étendu et le plus puissant de tous était celui des Wisigoths, qui occupaient les belles contrées situées entre la Loire et les Pyrénées, et qui avaient subjugué la plus grande partie de l'Espagne. Après eux, le royaume le plus considérable était celui des Bourguignons, qui, au sud-est, possédaient toute la portion que baigne le Rhône et ses affluents. Entre la Loire et la Somme, diverses cités, faisant partie de l'Armorique, avaient formé entre elles une courageuse confédération. Le centre de cette portion, qui était aussi celui de toute la Gaule, appartenait aux Gaulois-Romains, qui avaient résisté aux barbares d'au-delà du Rhin, et qui, sous des chefs choisis parmi eux ou devenus héréditaires, reconnaissaient encore la suprématie des successeurs des Césars, devenus incapables de les protéger contre les dangers qui les menaçaient. A l'est sur les bords du Rhin, et au nord de la Somme, se trouvaient les bell tribus des Francs et des All qui obéissaient à divers che pendants et souvent ennemi des autres. Clovis était le cl tribu des Francs-Saliens, q fixée dans la Ménapie, restrei les derniers temps de l'empir au diocèse de Tournai, leq prenait alors aussi ceux de B Gand et d'Ypres, qu'on en a sé puis. Ce territoire était renfer la mer et l'Escaut, qui le l l'orient et au midi; il était r l'ouest par le pays des *Mori* diocèses de Terrouanne et d gne, qu'occupait une autre t Francs, commandée par C avait au sud le riche pays d *vii*, ou le diocèse de Cambrai, également par une tribu de dont le roi, nommé *Ragnac* rent de celui des Francs-Sal sait sa résidence à Cambrai (de Clovis était à Tournai, o trouvé le tombeau de son pè déric, au 17e. siècle. Déjà so nier roi, et plus anciennem Clodion, les Francs-Saliens, dacieux que les autres trib même nation, avaient fait de tions dans le pays des Gau mains, et avaient tenté de s' mais des forces supérieures l forcés de se retirer dans leu

les distinguer ait prévalu. Dans le testament de S. Remi, le roi Clovis est appelé *Hludovicus*. Dans la lettre de Clovis aux évêques des Gaules, on trouve *Clothoweus*; sur les monnaies on lit *Chlodoveus* ou *Chlodovius*; les Grecs en ont fait Χλοδαιος (*Clodæus*), et c'est ainsi qu'écrit Agathias. Dans les grandes Chroniques de S. Denis, en traduisant ce nom en français, on a écrit *Clodovés*. Théodoric, roi d'Italie, en écrivant au roi Clovis, mettait *Luduin* ou *Lodoin*, parce qu'il suivait la prononciation des Romains d'Italie.

(1) L'auteur de cet article fo leurs des preuves qui ne lais l'espère, aucune prise au dou vement à ces diverses limites g ques. Il se contentera de faire ici que les erreurs de nos pre graphes, consacrées par la gra rité de d'Anville en ce qui co limites respectives des *Mena Nervii* du temps des Romain pêché ceux qui ont entrepri notre histoire, de bien saisir nos premiers annalistes.

marais, et d'y emporter leur
est remarquable que leur pays
plus froide, la plus inculte et
s fertile portion des Gaules.
ésolut de tenter une nouvelle
on, et il envoya déclarer la
Syagrius, qui avait reçu de
tres, comme par héritage, la
le diocèse de Soissons, et qui,
par l'empereur du titre de
a de patrice, commandait aux
ostes de la seconde Belgique.
s, fils du célèbre Aëtius,
les Romains, respecté des
s par sa justice et sa gran-
me, accepta le défi hostile de
qui, dans un langage déjà che-
que, lui avait fait dire de fixer
et le lieu de la bataille. Clovis,
de Ragnacaire, roi de Cambrai,
territoire duquel il se trouvait
passer, marcha contre Sya-
es Romains ne purent soute-
choc impétueux des Francs,
nombre ne se montait pas au-
cinq mille. Ce combat mémo-
ut lieu près de l'ancienne ab-
Nogent, à environ trois lieues
d de Soissons, qui devint ainsi
ière capitale du nouveau royau-
s Francs-Saliens, l'an 486 de
rétienne. Syagrius se retira à
ne, à la cour d'Alaric, et les
conseillers du fils du puissant
, encore mineur, livrèrent l'il-
gitif à Clovis, qui le redeman-
qui fit mettre à mort cet infor-
s des Romains, comme l'ap-
Grégoire de Tours. Au milieu
férocité de mœurs qui caracté-
sa nation, Clovis déploya, dès
miers temps de sa conquête,
litique inconnue à ses prédé-
rs: il ménagea le culte des vain-
l chercha même à se concilier
é des chefs de cette religion,
influence était alors toute-puis-
sante sur les Gaulois-Romains, qui formaient la base de la population des contrées qu'il venait de soumettre. Ainsi S. Remi, évêque de Reims, ayant fait réclamer auprès de lui un vase d'une grandeur et d'une beauté remarquables, « Suivez-moi dans « Soissons, dit le roi aux députés » de l'évêque, là nous devons parta- » ger le butin, et si le sort me donne » ce vase, je vous le rendrai. » Clovis demande à ses guerriers, rassemblés dans Soissons, que ce vase lui soit remis; les Francs, pleins de respect et d'amour pour leur chef, lui répondent unanimement qu'il peut choisir dans le butin ce qui lui conviendra. Un seul, plus audacieux, fend le vase avec sa hache ou francisque, en disant: « Tu » n'auras rien que le sort n'en ait dé- » cidé. » Aussitôt tous les regards des Francs, immobiles d'étonnement, se dirigent sur Clovis. Lui, dissimulant son indignation, prend tranquillement le vase brisé et le remet aux députés; mais ce même soldat s'étant trouvé un an après au champ de Mars, ou à la revue, avec des armes mal en ordre, Clovis lui fendit la tête avec sa francisque, en disant: « C'est ainsi que tu frappas le vase dans Soissons. » Toutes les villes de la seconde Belgique se soumirent à Clovis. Les Parisiens, auxquels les premières conquêtes des Francs avaient fait éprouver une longue disette dont ils ne furent soulagés que par le courage de sainte Geneviève (1), imitèrent, en 493, l'exemple des cités environnantes, et ouvrirent aussi leurs portes aux Francs.

(1) Nous interprétons ainsi un passage d'une vie de sainte Geneviève, très ancienne, et antérieure à Grégoire de Tours; ce passage a beaucoup exercé les critiques. (*Voyez* les Bollandistes, (tom. 1er. au 3 janvier) Dom Bouquet et Baillet.)

Clovis, dans la 10e. année de son règne, agrandit encore ses domaines vers l'est, en s'emparant (1) de la Tongrie (le diocèse de Liége). Les Allemands, la plus féroce des tribus de la Germanie, qui s'étaient établis dans les provinces modernes d'Alsace et de Lorraine, attaquèrent en 496 les Francs-Ripuaires, possesseurs du territoire de Cologne, et alliés de Clovis. Le roi des Francs-Saliens marche aussitôt contre ces audacieux agresseurs, remporte sur eux une victoire complète, et s'empare du territoire qu'ils occupaient (2). Théodoric, roi d'Italie, qui avait épousé Alboflède, sœur de Clovis, écrivit au roi des Francs pour le complimenter sur sa victoire, et pour intercéder en même temps auprès de ce terrible vainqueur en faveur des chefs allemands fugitifs qui s'étaient réfu-

giés à sa cour. Afin de le fléc
facilement, il lui envoya e
temps d'Italie un chanteur
et habile à s'accompagner de
tare, que Clovis lui avait
avec instances (1). Les W
étaient les peuples de la G
plus redoutables pour les Fr
liens, et Clovis, afin de pou
résister avec plus d'avantage
cha à se concilier les Bourg
en demandant la main d'un
cesse de leur sang : c'est ai
épousa Clotilde (2), nièce du
debaud. Elle était belle, et
serra les nœuds que la politi
formés. Élevée dans la foi cat
au milieu d'une cour arienne, s
son devoir et son intérêt la p
à faire tous ses efforts pour c

(1) Procope, Grégoire de Tours et tous les annalistes qui ont écrit d'après lui, ont employé le mot *Thuringia* ou *Thoringia* pour *Tongria*, ou ces mots ont été confondus par les copistes. C'est ce qu'a démontré l'abbé Dubos, *Histoire critique de la monarchie française*, liv. II, ch. 7, tom. II, pag 427 de la 2e. édition in-12. Nous ajouterons une autre preuve à toutes celles qu'il a données, c'est que le manuscrit de Tacite, dans presque tous les endroits où il est question des *Tungri*, avait *Turingi*; c'est Béatus Rhénanus qui a partout substitué *Tungri*. Velly et la plupart des modernes qui ont écrit notre histoire, trompés par ce mot de *Thoringia*, ont fait voyager Clovis et son armée jusque dans la Thuringe.

(2) Grégoire de Tours (lib. II, ch. 30) n'indique pas le lieu où cette bataille fut livrée; on a conjecturé que c'était près de Tolbiac (Zolpich), parce que, dans le chap. 37, le même auteur, en parlant de Sigebert, roi de Cologne, dit qu'il fut blessé à Tolbiac en combattant contre les Allemands; mais cette preuve n'est pas décisive, et plusieurs modernes ont cherché à démontrer que le lieu de cette bataille était près de Strasbourg.

(1) Nous tirons ce fait curie
lettre même de Théodoric à Cl
le roi d'Italie s'exprime ainsi : (
dum etiam arte sud doctum
destinavimus expetitum, *qui*
nibusque consonâ voce canta
riam vestræ potestatis oblectet
la lettre XL du même roi, ad
Boëce, il dit : *Cum rex conviv*
famâ pellectus, *à nobis Cyth*
magnis precibus expetisset. (D.
Collection des Historiens de
t. IV, p. 5). On voit ainsi que l'
tirer des chanteurs et des music
talie est bien ancien.

(2) Le vrai nom est *Chro*
(voyez *Gregor. Turon.*, *apud*
quet, t. II, pag. 176), et dans le
chroniques de St.-Denis, écrites
çais au 13e. siècle, on la nomme
Hermann, *in Chronico apud*
quet, t. III, pag. 319, et Sigeber
pag. 336, écrivent *Hrodhilis* et *R*
Le *ch* allemand a subi dans ce
même modification que dans
Chlodovechus. Le roman d'Ai
sujet du mariage de Clotilde,
rieux parce qu'il peint les mœ
il ne faut pas lui donner place d
toire, comme ont fait M. Vial
sa *Vie de Clovis-le-Grand*, et
dans son *Histoire des Gaulois*.

ieux, païen. Clovis éc
lement la voix de l' ur et
ligion, lorsque la rt de son
é, qu'il avait laissé baptiser,
veiller ses craintes supersti-
Il se laissa cependant persua-
r son second enfant, qui reçut
baptême, et, dans la guerre avec
mands, dont nous avons parlé,
nt près de succomber, il in-
nautement le Dieu de Clotilde
chrétiens; il l'appela à son se-
et aussitôt la victoire se tourna
côté. Après cet événement, il
pas difficile à l'éloquent S.
e persuader à un homme du
re de Clovis, que le Dieu qui
les batailles et qu'adorait Clo-
tait le seul Dieu tout-puissant,
qu'il fallût reconnaître. Clovis
e converti à la foi catholique,
isons politiques qui le forçaient
endre sa profession de foi pu-
furent levées lorsqu'après avoir
ué ses Francs, il les trouva
s à le suivre aux fonts baptis-
avec la même joie qu'ils mon-
lorsqu'il s'agissait de l'accom-
aux combats. La cérémonie se
ims, le 25 décembre 496, avec
pompe et la magnificence que
évêque crut devoir déployer
gards étonnés de ses barbares
ytes. La rue par où les Francs
nt passer était tapissée d'étoffes
ou d'un blanc éclatant; dans
ur de l'église, les plus doux par-
épandaient dans l'air une odeur
; la cire embaumée brûlait, et
ssait les yeux par d'innombra-
mières (1). Le nouveau Cons-
tantin s'avança vers le baptistère; l'évêque, en lui présentant la croix, et en versant sur lui l'eau salutaire, lui dit : « Sicambre, baisse la tête, et dé» sormais adore ce que tu brûlais, et » brûle ce que tu adorais (1). » Il est certain, d'après le témoignage de S. Remi même, que ce saint évêque, à l'exemple de ce que l'Ancien-Testament nous apprend des rois juifs, ajouta à la cérémonie du baptême celle du sacre, et qu'il oignit Clovis d'une huile bénite (2); mais la pieuse fiction de cette fiole, apportée du ciel par une colombe blanche, et qui, sous le nom de *sainte ampoule*, a servi au sacre de nos rois, n'a été inventée que 360 ans après, par Hincmar, évêque de Reims (3). Trois mille

'elis depictis adumbrantur pla-
clesiæ, cortinis albentibus ador-
, balsama diffunduntur, micant
ites odore cerei, totumque tem-
baptisterii divino respergitur ab
talemque ibi gratiam adstanti-

bus Deus tribuit, ut æstimarent se Paradisi odoribus *conlocari.* (*Gregor. Turon.*, lib. 2, cap. 31, *apud D. Bouquet*; t. II, p. 177.

(1) *Procedit novus Constantinus ad lavacrum.... cui sanctus Dei fit ore facundo : « Mitis depone colla Sicamber adora quod incendisti, incende quod adorasti. »*

(2) *Quem elegi, baptisavi.... ejusdem sancti sacri spiritûs sacri chrismatis unctione ordinavi in regem.* (Testament de S. Remi, cité par Vertot, *Académie des inscriptions*, tome XX, pag. 24.)

(3) Cette fiole a été brisée en 1794. (Voyez de Murr, sur la sainte ampoule, in-8°., Nuremberg, 1801, en allemand.) Vertot, dans les *Mémoires de l'académie des inscriptions*, tome XX, p. 669, a traité ce point d'histoire très habilement. Cependant Pluche, dans une *Lettre sur la sainte ampoule*, in-12, Paris, 1775, tout en avouant la fiction, observe que la célébrité de cette relique est plus ancienne que Hincmar, et il présume qu'elle aura été trouvée dans le tombeau de S. Remi. D'après sa forme, imparfaitement donnée par de Murr, nous la croyons plus ancienne encore; elle ressemble à une de ces fioles que l'on trouve fréquemment dans les tombeaux romains, auxquelles on a donné le nom de *lacrymatoires*, d'après l'opinion de Chifflet, mais qui pa-

guerriers et un grand nombre de femmes, parmi lesquelles se trouvaient les deux sœurs de Clovis, Alboflède et Landechilde, se firent baptiser en ce jour mémorable. Clovis, en sortant des fonts baptismaux, se trouvait dans le monde chrétien le seul souverain catholique. L'empereur Anastase avait admis des erreurs dangereuses sur l'incarnation divine. Les autres rois d'Italie, d'Afrique, d'Espagne et des Gaules s'étaient laissés entraîner à l'hérésie d'Arius. Le fils aîné de l'Eglise, ou plutôt le seul fils de l'Église, fut donc reconnu comme le sauveur de la foi, le souverain légitime; et le succès de ses armes fut affermi par l'influence d'un clergé nombreux, riche, puissant et opprimé par les autres princes. Ce fut cette conversion de Clovis, et la protection qu'il accordait à la religion, plus que la crainte de ne pouvoir lui résister, qui engagèrent les cités d'Armorique (1), en l'an 497, à se soumettre à lui, et qui réunirent à son royaume des pays si vastes et si fertiles, et des peuples si valeureux. Ainsi, restait plus dans les Gaules qu grandes puissances rivales d des Francs que Clovis vena tablir, c'étaient les Bourguig les Wisigoths. Pour combatt succès la plus faible des deux, conclut deux traités d'alliance sive, l'un avec Théodoric, so frère, roi d'Italie et des Ostr l'autre avec Godegisèle, frère d debaud, et mécontent du qu'il avait dans la Bourgogne debaud, dont les états s'éte alors depuis les Vosges jusqu' pes et à la mer qui baigne le de Marseille, pour diminuer le bre des prétendants à la souve té, avait fait périr deux de ses dont l'un était le père de Clotil pendant sa politique imparfait mettait encore à Godegisèle, l jeune de ses frères, de possé principauté de Genève. Gon fut alarmé de l'esprit de mécon ment et de révolte que fit éclor ses états la conversion de Clov roi de Bourgogne assembla à Ly évêques catholiques et ariens, et ça en vain de les concilier; ce fu ces circonstances critiques qu'il forcé de se défendre contre Cl qu'il lui présenta la bataille bords de la petite rivière d'Ou près de Dijon. La désertion de gisèle, qui, avant le combat, s gea du côté de Clovis avec ses guignons, força Gondebaud de fuir, d'abandonner au vainqueur et Vienne, et de se renfermer Avignon. Les longueurs du sie cette ville, et une habile négoci conduite par Arède, engagèren vis à donner la paix à Gonde Le roi des Francs força cel Bourguignons à pardonner et à récompenser la trahison de s

raissent plutôt avoir servi à contenir les baumes destinés à arroser les cendres des morts.

(1) Le nom d'*Armorique* paraît restreint dans ce siècle aux cités qui se confédérèrent. La partie ouest prit à cette époque le nom de *Bretagne*, à cause des habitants de la Grande-Bretagne forcés de s'y refugier; mais l'Armorique propre (*Tractus Armoricanus*) comprenait, dans les derniers temps de la puissance romaine, cinq grandes provinces des Gaules. C'est pour avoir méconnu les limites de cette grande division, qui forma un commandement particulier, pour avoir rejeté trop légèrement le témoignage positif de la Notice de l'empire, que des hommes très savants, tels que Valois et autres, ont supposé dans nos premiers annalistes et dans plusieurs auteurs du moyen âge des erreurs qui n'y sont pas.

vis retourna dans ses états avec
spouilles des riches provinces
avait traversées en vainqueur ;
on triomphe fut bientôt troublé
perfidie de Gondebaud, qui,
la foi due aux traités, fit pé-
odegisèle. Le roi de Bourgo-
pargna cependant les Francs
nés dans Vienne avec son
au nombre de cinq mille, et il
roya prisonniers à Alaric, qui
blit dans les environs de Tou-
Clovis, qui soupçonnait la sin-
de Théodoric à son égard, et
aignait d'avoir à se défendre
les Wisigoths, fut assez sage
ésister à son juste ressentiment;
epta l'alliance du roi de Bour-
, qui s'engagea, par un nouveau
à l'aider de son armée en cas
erre. Ce fut vers ce temps, en
07, que Clovis choisit Paris pour
e de son royaume; ce petit chef-
au des moindres peuples de la
, resserré dans une île entre
ras de la Seine, s'était ressenti
prospérité générale de cette con-
ous le gouvernement des Ro-
; ses habitants, dont le sévère
louait la simplicité rustique, et
l se plaisait à opposer la fru-
et les habitudes laborieuses à
lesse, au luxe et à la débauche
superbe Antioche, s'étaient en-
par le commerce et la naviga-
s rivières qui les entouraient, et
séjour temporaire des empe-
Quelques édifices romains que
vait construits au sud et hors
ceinte de la ville contrastaient
e heureuse et nouvelle magnifi-
avec les modestes habitations
ées, sans beaucoup d'ordre, sur
ux rives du fleuve. C'est dans
ces édifices, qui subsistait en
partie au 13e. siècle, dont on
ème encore aujourd'hui quel-
ques vestiges (1) et qui se trouve désigné dans des actes des 10e. et 11e. siècles, sous le nom de *Thermes* (bains) et de *Palais des Thermes*, qu'on prétend que Clovis fit sa résidence; mais cette assertion, répétée par presque tous les historiens de la ville de Paris (2), est dénuée de preuves. Il est plus certain que, vers l'an 507 (3), sur le sommet de la montagne au pied de laquelle se trouvait cet édifice, et sur l'emplacement d'un cimetière des Romains, Clovis, au milieu des arbres et des vignes, jeta les premiers fondements de l'église des Saints Apôtres (S. Pierre et S. Paul), qui depuis a reçu le nom de *Ste.-Geneviève*. Cependant les Wisigoths et les Francs s'observaient mutuellement; des discussions ne tardèrent pas à s'élever sur leurs limites respectives. D'abord elles parurent pouvoir être réglées à l'amiable; Clovis et Alaric se virent dans une petite île de la Loire, près d'Amboise. Ils se fêtèrent mutuellement, s'embrassèrent, se séparèrent en se prodiguant les protestations d'une amitié fraternelle. Ces apparences étaient trompeuses; et c'est en vain que Théodoric chercha, par les lettres que nous avons encore (*Voy.* D. Bouquet, tome 4), à négocier avec Clovis, Gondebaud et Alaric, pour prévenir une rupture. Le roi des Francs, tout en feignant pour le

(1) Rue des Mathurins St-Jacques, à l'hôtel de Clun.

(2) Même le judicieux et savant Bonamy ne s'est pas montré plus difficile; cependant son Mémoire sur l'état ancien de Paris, *Académie des inscriptions*, tom. XV, pag. 656, en apprend davantage sur ce sujet, que les effrayantes et volumineuses recherches de Félibien, de l'abbé Lebeuf et de Jaillot.

(3) Toussaint-Duplessis, *Nouvelles Annales de Paris*, p. 30 et 41, est le seul qui nous ait satisfait pour la date et les circonstances de cette fondation.

guerriers et un grand nombre de femmes, parmi lesquelles se trouvaient les deux sœurs de Clovis, Alboflède et Landechilde, se firent baptiser en ce jour mémorable. Clovis, en sortant des fonts baptismaux, se trouvait dans le monde chrétien le seul souverain catholique. L'empereur Anastase avait admis des erreurs dangereuses sur l'incarnation divine. Les autres rois d'Italie, d'Afrique, d'Espagne et des Gaules s'étaient laissés entraîner à l'hérésie d'Arius. Le fils aîné de l'Église, ou plutôt le seul fils de l'Église, fut donc reconnu comme le sauveur de la foi, le souverain légitime; et le succès de ses armes fut affermi par l'influence d'un clergé nombreux, riche, puissant et opprimé par les autres princes. Ce fut cette conversion de Clovis, et la protection qu'il accordait à la religion, plus que la crainte de ne pouvoir lui résister, qui engagèrent les cités d'Armorique (1), en l'an 497, à se soumettre à lui, et qui réunirent à son royaume des pays si vastes et si fertiles, et des peuples si valeureux. Ainsi, restait plus dans les Gaules qu grandes puissances rivales d des Francs que Clovis vena tablir, c'étaient les Bourguig les Wisigoths. Pour combattr succès la plus faible des deux, conclut deux traités d'alliance sive, l'un avec Théodoric, so frère, roi d'Italie et des Ostro l'autre avec Godegisèle, frère d debaud, et mécontent du p qu'il avait dans la Bourgogne debaud, dont les états s'éter alors depuis les Vosges jusqu'a pes et à la mer qui baigne les de Marseille, pour diminuer le bre des prétendants à la souve té, avait fait périr deux de ses dont l'un était le père de Clotil pendant sa politique imparfait mettait encore à Godegisèle, l jeune de ses frères, de possé principauté de Genève. Gond fut alarmé de l'esprit de mécon ment et de révolte que fit éclor ses états la conversion de Clov roi de Bourgogne assembla à Ly évêques catholiques et ariens, et ça en vain de les concilier; ce fu ces circonstances critiques qu'il forcé de se défendre contre Cl qu'il lui présenta la bataille s bords de la petite rivière d'Ou près de Dijon. La désertion de gisèle, qui, avant le combat, se gea du côté de Clovis avec ses guignons, força Gondebaud de fuir, d'abandonner au vainqueur et Vienne, et de se renfermer Avignon. Les longueurs du sié cette ville, et une habile négoci conduite par Arède, engagèren vis à donner la paix à Gonde Le roi des Francs força cel Bourguignons à pardonner et à récompenser la trahison de se

raissent plutôt avoir servi à contenir les baumes destinés à arroser les cendres des morts.

(1) Le nom d'*Armorique* paraît restreint dans ce siècle aux cités qui se confédérèrent. La partie ouest prit à cette époque le nom de *Bretagne*, à cause des habitants de la Grande-Bretagne forcés de s'y réfugier; mais l'Armorique propre (*Tractus Armoricanus*) comprenait, dans les derniers temps de la puissance romaine, cinq grandes provinces des Gaules. C'est pour avoir méconnu les limites de cette grande division, qui forma un commandement particulier, pour avoir rejeté trop légèrement le témoignage positif de la Notice de l'empire, que des hommes très savants, tels que Valois et autres, ont supposé dans nos premiers annalistes et dans plusieurs auteurs du moyen âge des erreurs qui n'y sont pas.

re. Clovis retourna dans ses états avec les dépouilles des riches provinces qu'il avait traversées en vainqueur; mais son triomphe fut bientôt troublé par la perfidie de Gondebaud, qui, malgré la foi due aux traités, fit périr Godegisèle. Le roi de Bourgogne épargna cependant les Francs renfermés dans Vienne avec son frère, au nombre de cinq mille, et il les envoya prisonniers à Alaric, qui les établit dans les environs de Toulouse. Clovis, qui soupçonnait la sincérité de Théodoric à son égard, et qui craignait d'avoir à se défendre contre les Wisigoths, fut assez sage pour résister à son juste ressentiment; il accepta l'alliance du roi de Bourgogne, qui s'engagea, par un nouveau traité, à l'aider de son armée en cas de guerre. Ce fut vers ce temps, en l'an 507, que Clovis choisit Paris pour capitale de son royaume; ce petit chef-lieu d'un des moindres peuples de la Gaule, resserré dans une île entre deux bras de la Seine, s'était ressenti de la prospérité générale de cette contrée sous le gouvernement des Romains; ses habitants, dont le sévère Julien louait la simplicité rustique, et dont il se plaisait à opposer la frugalité et les habitudes laborieuses à la mollesse, au luxe et à la debauche de la superbe Antioche, s'étaient enrichis par le commerce et la navigation des rivières qui les entouraient, et par le séjour temporaire des empereurs. Quelques edifices romains que l'on avait construits au sud et hors de l'enceinte de la ville contrastaient par une heureuse et nouvelle magnificence avec les modestes habitations entassées, sans beaucoup d'ordre, sur les deux rives du fleuve. C'est dans un de ces édifices, qui subsistait en grande partie au 13e. siècle, dont on voit même encore aujourd'hui quelques vestiges (1) et qui se trouve designé dans des actes des 10e. et 11e. siècles, sous le nom de *Thermes* (bains) et de *Palais des Thermes*, qu'on prétend que Clovis fit sa résidence; mais cette assertion, répétée par presque tous les historiens de la ville de Paris (2), est dénuée de preuves. Il est plus certain que, vers l'an 507 (3), sur le sommet de la montagne au pied de laquelle se trouvait cet édifice, et sur l'emplacement d'un cimetière des Romains, Clovis, au milieu des arbres et des vignes, jeta les premiers fondements de l'église des Saints Apôtres (S. Pierre et S. Paul), qui depuis a reçu le nom de *Ste.-Geneviève*. Cependant les Wisigoths et les Francs s'observaient mutuellement; des discussions ne tardèrent pas à s'élever sur leurs limites respectives. D'abord elles parurent pouvoir être réglées à l'amiable; Clovis et Alaric se virent dans une petite île de la Loire, près d'Amboise. Ils se fêtèrent mutuellement, s'embrassèrent, se séparèrent en se prodiguant les protestations d'une amitié fraternelle. Ces apparences étaient trompeuses; et c'est en vain que Théodoric chercha, par les lettres que nous avons encore (*Voy.* D. Bouquet, tome 4), à négocier avec Clovis, Gondebaud et Alaric, pour prévenir une rupture. Le roi des Francs, tout en feignant pour le

(1) Rue des Mathurins St-Jacques, à l'hôtel de Cluni.

(2) Même le judicieux et savant Bonamy ne s'est pas montré plus difficile; cependant son Mémoire sur l'état ancien de Paris, *Académie des inscriptions*, tom. XV, pag. 656, en apprend davantage sur ce sujet, que les effrayantes et volumineuses recherches de Félibien, de l'abbé Lebeuf et de Jaillot.

(3) Toussaint-Duplessis, *Nouvelles Annales de Paris*, p. 30 et 41, est le seul qui nous ait satisfait pour la date et les circonstances de cette fondation.

puissant roi d'Italie une déférence filiale, hâta ses préparatifs, et, sachant que Théodoric était menacé par l'empereur Anastase et avait besoin de toutes ses troupes, il assembla les chefs de son armée à Paris, et leur dit : « Souffrirons-nous que des » ariens, des hérétiques possèdent les » plus belles portions des Gaules ? » Marchons contre eux, emparons-» nous de leurs fertiles provinces, et » partageons-les entre nous. » Tous répondent qu'ils sont prêts à le suivre et jurent de laisser croître leur barbe jusqu'à ce qu'ils aient vaincu Alaric. Les exhortations de la belle et pieuse Clotilde enflammèrent encore le courage de ces guerriers pour cette sainte entreprise. Les Francs, qui s'étaient avancés sur les bords de la Vienne, dont l'autre rive était couverte par le camp des Wisigoths, crurent voir un signe visible de la protection du ciel, dans l'indication qui leur fut donnée par une biche d'un endroit où la rivière était guéable; ils en profitèrent pour traverser le fleuve et forcèrent les Wisigoths à la retraite. Enfin, la bataille se livra dans le champ de Voclade, à dix milles et au midi de Poitiers, près de Champagné St.-Hilaire et de Vivonne, entre les deux petites rivières de Vonne et de Clouère (1). Après un sanglant combat, où le fils de Sidoine Apollinaire perdit la vie, à la tête des nobles d'Auvergne, où Clovis tua de sa propre main Alaric son rival, et où lui-même manqua de périr d'un coup de lance, les Wisigoths furent entièrement défaits. La conquête de l'Aquitaine fut le résultat de cette bataille. Angoulême ouvrit ses portes à Clovis; il prit ses quartiers d'hiver à Bordeaux, enleva les trésors qui se trouvaient à Toulouse et les envoya à Paris. Il pénétra jusqu'aux confins de l'Espagne, rétablit partout les honneurs de l'Église catholique, fixa une colonie de Francs en Aquitaine, et délégua à ses lieutenants la tâche, en apparence facile, de détruire les restes de la puissance des Wisigoths; mais le sage Théodoric ne le permit pas, et put encore s'opposer avec succès à l'ambition de Clovis. Ses valeureux Ostrogoths marchèrent au secours d'une nation qui n'était en quelque sorte qu'une branche de la leur. Les Francs, aidés des Bourguignons, ne purent s'emparer d'Arles, ni de Carcassone, et furent repoussés partout avec perte. Cet échec engagea Clovis à écouter des propositions de paix. Il paraît que ce fut à cette époque que le pays, alors appelé *province de Marseille*, depuis la mer jusqu'à la Durance, qui appartenait aux Bourguignons, fut cédé aux Ostrogoths; on ne laissa aux Wisigoths que la *Septimanie*, comprenant une étroite étendue de territoire le long de la côte, depuis le Rhône jusqu'aux monts Pyrénées; mais depuis ces montagnes jusqu'à la Loire, la vaste Aquitaine fut définitivement réunie au royaume des Francs, avec d'autant plus de facilité que, par les intelligences qu'il s'était pratiquées dans le pays, Clovis avait eu l'art de faire désirer aux Gaulois-Romains sa domination (1). Ce fut après avoir terminé cette conquête importante, que Clovis reçut et accepta les honneurs du consulat, qui lui fu-

(1) Voyez la dissertation de l'abbé Lebeuf sur ce sujet, dans les *Dissertations sur l'histoire ecclésiastique de Paris*, tom. I, p. 304. Vouillé est trop près de Poitiers pour répondre à l'indication de Grégoire de Tours.

(1) *Multi jam tunc ex Gallis habere Francos dominos summo desiderio cupiebant.* (*Gregor. Turon.*, lib. 2, c. 36.)

nférés par l'empereur Anastase. des Francs, plaçant un diadê- sa tête, parut dans l'église de rtin de Tours, revêtu d'une : et d'un manteau de pourpre, alué par la multitude des noms *sul* et d'*Auguste*. Les Gaulois- ns ne se crurent plus désormais à la force, mais à une autorité : qu'ils étaient habitués à res- et les Francs révéraient dans ef un titre qui rappelait la ma- : la république et que les empe- mêmes s'honoraient de porter. ıvoir tout fait pour la gloire et ssement de sa nation, Clovis tourner toutes ses idées vers ıissement de son autorité per- le. L'histoire du vase brisé dans ıs nous a prouvé qu'elle était lans tout ce qui ne concernait ommandement ou la discipline e; mais après les vastes con- des Francs, le chef qui les onduits à la victoire acquit sur ıe autorité d'autant plus gran- u'ils devaient davantage à son et, que se trouvant disséminés grand territoire, il leur était fficile de se réunir. Cependant le Francs crut encore nécessaire, ınsolider ce pouvoir nouveau et :, d'avoir recours à la perfidie ruauté. Les chefs les plus puis- qui auraient pu prétendre à sou- ur antique indépendance, ceux r leur naissance, leur rang et fluence pouvaient aspirer au ndement suprême, furent indi- ıt assassinés. Clovis s'empara ts de Cararic et le fit mettre à sous prétexte qu'il était resté lors de son expédition contre ıs. Clodéric, par les sugges- e Clovis, assassine son père t, roi de Cologne et des Ri- ıs, et Clovis venge ce parricide en faisant assassiner Clodéric par ses propres serviteurs et en réunissant ses états aux siens. Clovis tue de sa propre main Ragnacaire, roi de Cambrai, qui lui avait été si utile dans sa première expédition, ainsi que Richarius son frère, et il s'appropria leurs états. Il en agit de même avec Regnomèr, autre frère de Ragnacaire, qui commandait au Mans. Le saint évêque de Tours raconte froidement toutes ces horreurs; et il ajoute, avec une simplicité qui a aussi son énergie : « Après avoir fait toutes ces choses, » Clovis mourut à Paris. » En effet, Clovis n'avait que quarante-cinq ans lorsqu'il termina une carrière dont de sanglantes souillures n'ont pu effacer la gloire. Vingt-cinq ans après sa mort, le royaume des Bourguignons tomba au pouvoir des Francs; les Ostrogoths furent obligés de leur céder Arles et Marseille; l'empereur Justinien légitima, en quelque sorte, leur conquête, en leur concédant la souveraineté des Gaules. Depuis cette époque (536), ils jouirent du privilége de célébrer à Arles les jeux du cirque, et, par un privilége plus grand encore, les monnaies frappées par leurs rois eurent un cours légal dans tout l'empire, avantage qui fut refusé au puissant monarque de Perse. Clovis, la première année de sa conversion au christianisme, fit mettre dans un meilleur ordre, et peut-être fit traduire du teuton en latin, la loi salique. Ce code, qui paraît avoir été rédigé pour la première fois lorsque les Francs étaient encore au-delà du Rhin, ne régissait que les Francs-Saliens. Par une politique très sage et même alors nécessaire, Clovis permit que les différents peuples qui habitaient ses états conservassent leurs lois; ainsi les Gaulois-Romains étaient régis par le code théodosien; les Wi-

sigoths par ce même code, extrait et modifié par Alaric; les Bourguignons, par la loi gombette (1); de-là l'origine de la diversité des coutumes, qui prévalut depuis en France. Clovis, dans la dernière année de son règne, assembla un concile à Orléans, et c'est de ce premier acte de sa souveraineté, en matière ecclésiastique, que dataient les droits exclusifs et non communs aux autres souverains catholiques que les rois de France réclamaient contre les papes (2): ainsi, gloire, empire, religion, lois, usages, naissance d'une grande capitale, tout, pour les Français, commence avec le règne de Clovis. Ce règne a duré trente ans, Clovis étant mort le 27 novembre 511. Il fut enterré à l'église des Saints Apôtres (Sainte-Geneviève) qu'acheva Clotilde, qui lui survécut. Le prétendu tombeau, de Clovis, que l'on voyait au milieu du chœur de cette église, n'était qu'un cénotaphe, érigé par les moines dans le 13e. siècle (3). Dans le seul diplôme au-

(1) On trouve ces lois réunies dans le 4e. vol. de la collection des *Historiens de France*, de Dom Bouquet.

(2) Le président Hénault, dans la dernière édition de son *Abrégé*, p. 5, in-4°., prétend qu'on trouve dans ce concile l'origine du *droit de régale*; Velly, *Histoire de France*, t. I, p. 61, édition in-12, nie le fait.

(3) L'inscription latine de ce cénotaphe, qui est rapportée dans la *Description de Paris* de Piganiol de la Force, et nombre d'autres ouvrages, avait été mise, en 1628, lorsque le cardinal de la Rochefoucauld fit exhausser et reparer ce cénotaphe. Il y en avait une plus ancienne, composée vers l'an 1300, sur le coffre de bois qui le couvrait. M. Viallon la rapporte page 475. M. Lenoir, *Musée des Monuments français*, t. II, p. 4, en ajoute une très longue en français, qu'il dit avoir été effacée; mais elle est inconnue à tous ceux qui ont décrit ce cénotaphe: cette inscrip-

thentique qui nous reste de et qui est de l'an 510, il se q de FRANCORUM REX, *vir inluste* Clovis laissa quatre fils, Thi Clodomir, Childéric, Clotaire se partagèrent ses états, et un nommée Clotilde, mariée l'an Amalric, roi d'Espagne. M. Vi chanoine et bibliothécaire de S Geneviève a publié, en 1788, l *de Clovis-le-Grand*; on y dési plus de critique (2). W—

CLOVIS II, second fils de l bert, eut en partage les royaun Neustrie et de Bourgogne, en comme il était encore en bas à gouvernement fut confié à la Nantilde, sa mère, et surtout à puis à Erchinoald ou Archaml tous deux successivement mair palais. Avec le même titre, Pép Vieux gouvernait l'Austrasie pe la minorité du roi Sigebert, fr Clovis II, et les Bourguignon avaient renoncé à avoir un mai palais depuis Clotaire II, ayant e rétablissement de cette charge d royaume de Bourgogne, la Fran tière se trouva soumise au pouv

tion est évidemment supposée par que faussaire maladroit. L'effigie d vis qui était sur ce cénotaphe, transportée depuis au musée des l tments français: elle est en pierre d et non en marbre, comme l'annon ganiol.

(1) Voyez *Diplomata ad res cicas spectantia*, 1791, in-folio 14, n°. 6.

(2) Desmarets a fait un poëme i *Clovis*; Limojon de Saint-Di publié un poëme de *Clovis*, 1725, un troisième poëme de ce nom donné par Lejeune, 1764, 3 vol. L'Héritier Nouvelon fit représent 1638, sur le théâtre de l'hôtel de gogne, une tragédie de *Clovis-le-premier roi chrétien*. Les Italier sèdent une tragédie de *Clodoveo fante*, 1644, in-4°.

urs des rois, d'autant plus dan-
qu'ils commandaient l'armée,
taient élus par les grands, et
ur naissance ou les alliances
contractaient les rapprochaient
du trône. En effet, la reine
le ayant fait obtenir la mairie
ais du royaume de Bourgogne à
t, autrement appelé *Flavude*,
ur qui lui était fort attaché, elle
ma sa nièce en mariage. Nan-
fut trop peu pour le bonheur
France; son ascendant était as-
t pour contenir les prétentions
s si actives pendant les minori-
rtout à une époque où l'obéis-
n'était pas dans les mœurs de
ion française. Elle donna une
e preuve de sa justice en con-
t, sur la demande des seigneurs
rasie, au partage égal des tré-
u roi mort entre les deux fils
vait laissés; car les trésors d'un
que de la première race étaient
plus forts moyens de sa puissan-
Nantilde, qui ne gouvernait que
ts de Clovis II, eut assez de gé-
té pour se dessaisir de la moitié
hesses de Dagobert en faveur de
rt, sur les états duquel elle était
nfluence, parce qu'il n'était pas
s. Le désordre qui règne dans
oniques de ce temps annonce la
ion qui s'était introduite dans
aume; on n'y tient plus compte
its qui intéressent la gloire de la
e; à peine prend-on soin de
ser les dates, que l'histoire ré-
à défaut d'autres renseignements;
sait des rois que leur nom; leur
ité appartient au plus habile, et
êmes hommes sont loués ou con-
ués avec si peu de mesure, qu'il
mpossible de prononcer aujour-
sur la probabilité des accusa-
et la valeur des éloges. Tout ce
sait de Clovis II, c'est que les
révolutions contre la famille royale d'Austrasie le rendirent seul possesseur de l'héritage du grand Clovis; qu'après avoir prodigué des trésors pour nourrir les pauvres dans un temps de famine, il employa au même usage les lames d'argent dont le roi Dagobert avait couvert le faîte de l'abbaye de St.-Denis, ce qui, suivant quelques historiens, en le faisant chérir du peuple, indisposa fort les moines contre lui; qu'il épousa Batilde, jeune anglaise d'une grande beauté, enlevée par des pirates, et vendue comme esclave à Erchinoald, son maire du palais (*Voy.* Batilde); que, sujet à de fréquentes convulsions qui affaiblissaient son esprit, il mourut en 655, âgé de vingt-deux ou vingt-trois ans, laissant trois fils mineurs, Clotaire III, Childeric II, et Thierri, ce dernier encore au berceau. Il passe pour être le premier roi de France qui se soit servi d'une voiture, jusque-là réservée pour les reines, et dont Boileau a si bien représenté la marche :

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent.

Il ne serait pas extraordinaire que Clovis II, dont la santé était faible, se fût servi de cet équipage dans un temps où l'on n'en connaissait pas d'autre; car ce n'est pas pour s'être fait traîner lentement par des bœufs que ce prince a été déclaré fainéant, mais pour s'être montré en voiture à une époque où les rois ne paraissaient en public qu'à cheval. F—E.

CLOVIS III, fils de Thierri Ier., roi de France, succéda à son père en l'an 691, n'étant âgé que de neuf ans. Il avait un frère plus jeune que lui, et l'histoire ne dit pas si ce jeune prince, qui se nommait *Childebert*, fut appelé au partage du royaume; car l'histoire de cette époque ne s'occupe que des maires du palais, et par conséquent

de la famille des Pépin, qui, conduisant avec prudence le projet formé depuis long-temps de s'emparer du titre de roi, employait tous ses soins à éteindre les souvenirs attachés aux descendants du grand Clovis. Le monarque de ce nom, qui régnait alors, était sous la tutelle de Pepin-le-Gros. On ne peut dire s'il aurait eu le courage et les moyens de secouer un jour le joug des maires du palais, puisqu'il mourut en 695, à l'âge de quatorze ans, à Choisy-sur-l'Aisne, où il fut enterré. Childebert, son frère, lui succéda. Tous ces malheureux princes ont été confondus sous le titre de rois fainéans; mais quand on réfléchit que leur éducation était confiée à ceux qui, après avoir usurpé leur pouvoir, voulaient se mettre à leur place; quand on voit mourir si jeunes les princes dont le caractère annonçait peut-être des vertus qui faisaient trembler les usurpateurs, on ne peut s'empêcher de plaindre ces mêmes rois que l'histoire a condamnés avec tant de rigueur. F—E.

CLOWES (Guillaume), chirurgien distingué qui servit quelque temps sur les vaisseaux de la reine Élisabeth, en 1570. D'après quelques observations qu'il donna, il paraît qu'il résidait à Londres en 1573. Il y acquit bientôt une grande réputation, et fut nommé chirurgien de l'hôpital Saint-Barthelemi, où il pratiqua pendant plusieurs années en qualité de premier chirurgien. Il fut ensuite nommé chirurgien de S. M. britannique dans les Pays-Bas, en 1586. L'époque où il mourut est inconnue. On a de Clowes : I. *Traité court, mais nécessaire, sur la cure de la maladie nommée actuellement vénérienne*, Londres, 1585. Il y déplore la fréquence de cette maladie, et assure que, pendant cinq ans de séjour à St.-Barthélemi, il y a guéri environ mille vénériens. Sa méthode était celle des frictions jusqu'à salivation : il y parle aussi du turbith minéral et du mercure diaphorétique comme d'un remède efficace. II. *Pratique éprouvée pour les jeunes chirurgiens sur les brûlures occasionnées par la poudre à canon, les plaies d'armes à feu, d'armes blanches*, etc., Londres, 1588. Clowes s'y montre comme un praticien expérimenté dans l'histoire qu'il donne de beaucoup de cas compliqués. On ne peut que le louer d'y avoir désapprouvé, dans les circonstances où les nerfs et les tendons étaient piqués, l'usage des topiques irritants et de toutes les substances regardées comme fortifiantes. Clowes fut érudit, à en juger d'après les citations qu'il fait de Galien et de Celse, et autres auteurs qui ont écrit en langue morte. Il se récrie beaucoup sur la confiance qu'on donnait dans son temps aux empyriques, dont plusieurs servaient sur les vaisseaux du roi, au détriment des équipages. P—R—L.

CLOWET, CLOUET, CLOUVET, ou CLOVET (Pierre), graveur, naquit à Anvers en 1606. Après avoir appris les éléments de la gravure dans sa patrie, il se rendit en Italie. Spierre et Bloemaert, qui reconnurent en lui le germe d'un grand talent, dirigèrent ses premières études et ne tardèrent pas à l'associer à leurs travaux. Clowet, formé par leurs conseils et leurs ouvrages, quitta l'Italie et vint en France; il s'arrêta quelque temps à Paris, mais il y trouva la gravure encore faible et timide. Revenu à Anvers, il se livra à des travaux importants, et les chefs-d'œuvre de Rubens l'occupèrent d'abord pendant long-temps : il grava, d'après ce grand maître, différents tableaux, tels que la *Descente de croix, S. Michel combattant le dia-*

Mort de S. [illegible]
gravure est re[illegible]
euvre de Clo[illegible]
are, ainsi qu[illegible] qui re-
me *Conversation entre plu-*
ants, avec ce titre : *Vénus*
Il en existe différentes épreu-
outes n'ont pas un égal mé-
épreuves avec des vers fla-
nt les meilleures. Le burin
t est pur, clair et plein de
ses tailles sont bien enten-
l'un bon effet. Comme Pon-
l semble avoir pris pour mo-
nètre très avant dans le cui-
gravé avec un égal succès, le
l'histoire et le paysage, et le
rin qui a su conserver à la
de croix l'expression no-
lloureuse du tableau, a ren-
n autre genre de fidélité un
ysage du même Rubens, re-
nt l'*Hiver*. Cette estampe, qui
cherchée, est connue sous le
Étable à vaches, parce qu'en
voit des vaches et une éta-
fait suite aux cinq grands
gravés par Bolswert, et leur
rable dans toutes ses parties.
raits de Clowet sont d'autant
erchés, qu'au mérite d'être
d'un maître habile, ils réu-
lui de représenter presque
personnages historiques,
Fernand Cortez, *Améric*
, *Pierre Arétin*, *Thomas*
is, *Malherbe*, *Cavendish*,
et a encore gravé quelques
de van Dyck, et ce qu'il
articulier, c'est que ce sont
es tableaux que van Dyck
me gravés. *La Vierge don-*
ein à l'enfant est de ce nom-
vet mourut à Anvers en 1677.
A—s.

VET (Albert), graveur, ne-
précédent, naquit à Anvers en 1624, et alla se perfectionner en Italie, à l'école de Corneille Bloemaert. Il résida long-temps à Rome, où il grava les portraits de Nicolas Poussin et d'Antoine van Dyck, pour *la Vie des peintres* de Bellori, imprimée en 1672; le portrait des cardinaux Azzolini, Rospigliosi, Rosetti, etc.; mais le plus bel ouvrage que Clowet ait fait à Rome est la gravure du beau tableau de Pietre de Cortone, qui représente *la Conception mystérieuse de Marie*, ou *l'Éternel bénissant la Vierge*. C'est une très grande pièce en deux planches; elle est fort recherchée des amateurs; mais les épreuves en sont rares. Albert, sans avoir un burin aussi ferme que celui de son oncle, ne manque ni d'effet ni de force. Il a gravé, d'après Jacques Courtois, dit le Bourguignon, un *Combat de cavalerie*, avec un talent remarquable. Clowet quitta Rome pour aller s'établir à Florence; c'est dans cette ville qu'il grava, avec Bloemaert, Pietre et quelques autres, les peintures du palais Pitti. Il était parvenu dans ce travail à imiter assez heureusement leur manière, et surtout celle de Bloemaert et de Mellan, qui avait plus de rapport avec la sienne. Son burin est correct et soigné. Albert Clowet fut un artiste laborieux, et son œuvre est considérable. Outre les ouvrages que nous avons déjà cités, il a gravé les portraits qu'on trouve dans le Recueil intitulé *Effigies cardinal. nunc viventium*, publié à Rome, chez J. Rossi. Il mourut à Anvers en 1687. A—s.

CLOYSAULT (Edme-Charles), né à Clamecy dans le Nivernais, entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1664, s'y consacra principalement à l'éducation des ecclésiastiques dans les séminaires, et mourut le 3

novembre 1728 à Châlons-sur-Saône, où il était supérieur du séminaire et grand-vicaire du diocèse. On a de lui : I. *Vie de S. Charles Borromée*, traduite de l'italien de Giussano, Lyon, 1685, in-4°.; II. *Vie du P. Celoron*, de l'Oratoire; III. *Vie du P. de St.-Pé*, de la même congrégation, Lyon, 1696, in-12; IV. *Méditations des prières d'avant et d'après la Messe*, etc., latin et français, ibid., 1723, in-12; V. *Méditations d'une retraite ecclésiastique de dix jours*, etc. Le P. Cloysault a laissé en manuscrit : I. *Recueil des Vies de quelques prêtres de l'Oratoire*, 3 vol. in-fol.; II. *Ménologe du premier siècle de la congrégation de l'Oratoire*; III. *Vies de quelques prêtres de l'Oratoire de St.-Philippe de Néri*. T—D.

CLUGNY (François de), issu d'une des plus anciennes familles de Bourgogne, naquit en 1637 à Aigues-mortes en Languedoc, où son père était lieutenant de roi. Il entra à l'âge de quatorze ans dans la congrégation de l'Oratoire, où il enseigna les humanités avec beaucoup de distinction dans plusieurs colléges. Pendant qu'il professait la théologie à Montbrison, il fut frappé d'une cécité subite. On parvint à lui rendre la vue; mais elle resta toujours si faible, qu'il lui fallut renoncer à l'enseignement pour se retirer à Dijon, où il se consacra entièrement aux exercices de la pénitence et à la pratique des œuvres de charité. Il fut question de l'élever à l'épiscopat; mais son humilité s'y opposa constamment. Ses instructions publiques dans les différentes églises de la ville attiraient un concours prodigieux d'auditeurs. Son zèle pour le service des pauvres et des malades durant une contagion qui causa de grands ravages le conduisit au tombeau, le 21 octobre 1694. Le P. de Clugny a composé divers ouvrages qui portent tous l'empreinte de son caractère et du genre de vie qu'il avait embrassé : I. *le Catéchisme de la dévotion*, Lyon, 1681, in-12; II. *la Dévotion des pécheurs, par un pécheur*, ibid., 1685-89, 1701, in-12. Cet ouvrage, que l'abbé Fevret avait fait imprimer sans la participation de l'auteur, fut dénoncé comme contenant des principes de quiétisme, dans un temps où une grande dispute rendait cette matière fort délicate; il se justifia pleinement. III. *Le Manuel des pécheurs, par un pécheur*, Dijon, 1686; Lyon, 1713, in-12. Le P. Bourrée, ami et confrère de l'auteur, y ajouta une troisième partie. IV. *Sujets de l'Oraison d'un pécheur par un pécheur*, Dijon, 1689; Lyon, 1701, in-12. Le P. de Colonia, jésuite, dans sa *Bibliothèque des livres jansénistes*, l'a mis au rang des ouvrages quiétistes, quoique l'auteur, dans sa préface et dans tout le cours de son livre, s'y applique à combattre le quiétisme. V. *Sujets d'oraison tirés des Épîtres et des Évangiles de l'année*, Dijon, 1693, in-12, terminé et publié par le P. Bourrée; VI. *Sujets d'oraison pour les pécheurs, sur les saints et les saintes de l'année*, Lyon, 1696, in-12, 2 vol. Cette suite du précédent ouvrage, quoique publiée sous le nom du P. de Clugny, est du P. Bourrée, qui l'a ornée de la vie de son confrère, publiée séparément, Lyon, 1698, in-12. T—D.

CLUGNY DE NUIS (Jean-Étienne-Bernard), maître des requêtes, intendant de la marine à Brest, intendant à Perpignan, puis à Bordeaux, s'était acquis dans ces différentes pla-

station d'un homme intègre. appelé au contrôle général, ayé de mettre en pratique ans de ses projets pour ac- s dettes de l'état, sans ac- s charges du peuple. Des ré- s s'élevèrent de toutes parts nouveau ministre, et elles t si vives, qu'il se vit forcé ader sa retraite. Clugny, dé- : la voix publique pour suc- l'urgot, parut d'abord conci- intérêts et les suffrages de classes; mais, avant d'avoir ir sa réputation comme minis- ourut, après six mois d'exer- 18 octobre 1776, exalté par rabaissé par les autres, lais- ée d'un caractère juste, mais l'un homme éclairé, mais s d'étendue dans l'esprit que ndeur, plus de bonne volon- moyens de la réaliser. C'est ce ministère si court que ablies la loterie royale et la scompte. Depuis Colbert, on as vu en France de contrô- éral mort en exercice. Vol- rtisan des économistes, avait plaisir un de leurs chefs au e, dans la personne de Tur- souvent il répétait : « Si M. t quitte la cour, je me fais . » L'événement arrivé, on le de tenir sa parole. « Volon- répondit-il, je me fais moine gay. » W—s.

SIUS. *Voy.* LÉCLUSE.

IT (THÉODORE-AUGER), en *ntius*, botaniste hollandais, avec honneur l'état de phar- et s'occupait de la botanique istoire naturelle des insectes, , lorsque les magistrats de le le choisirent pour diriger ement du jardin de botanique ndèrent en 1577. Cluyt enrichit ce jardin aux dépens du sien propre, qu'il avait rendu très remarquable par une grande quantité de plantes, et, pendant le reste de sa vie, il n'épargna ni peines, ni dépenses pour en accroître le nombre. Charles Lécluse, ou *Clusius*, qui était son parent et son ami, lui donna beaucoup de plantes et de graines qu'il avait recueillies durant ses voyages en Hongrie, en Espagne et en Portugal. Le jardin de Leyde devint bientôt l'entrepôt où l'on cultivait tous les végétaux rares ou précieux que les voyageurs et la compagnie des Indes apportaient en Europe. C'est celui qui a le plus efficacement contribué aux progrès de la botanique et de la culture des plantes étrangères, pendant le cours du 17e. siècle et le commencement du 18e., par sa richesse, et plus encore par les savants professeurs qui y ont successivement enseigné. Cluyt n'a publié qu'un ouvrage, dédié à Clusius : c'est l'Histoire naturelle des abeilles; il traite de leur formation, de leur nature, de leurs propriétés, et renferme des observations qui étaient alors neuves et précieuses. Voici son titre: *Van de Byen*, *haer wonderliche oorsprong*, *natur*, *eygenschap*, etc., Leyde, 1598; Amsterdam, 1608 et 1705, in-8°. L'auteur avait chargé son fils, auquel il avait transmis son goût pour les sciences naturelles, de traduire ce livre en latin. On a peu de détails sur la vie de ce savant estimable. — CLUYT (Auger), fils du précédent, né à Leyde vers la fin du 16e. siècle, mort vers le milieu du 17e. Son père lui inspira de bonne heure le goût de la botanique, et le fit voyager en différentes parties de l'Europe, principalement dans les contrées méridionales, comme l'Espagne et l'Italie, sous le double but de l'instruire et de recueillir des plantes pour le

jardin de l'université de Leyde. Auger Cluyt fit de tels progrès, que, malgré sa jeunesse, se trouvant à Montpellier, Richer de Belleval, qui était professeur de botanique, le chargea de le remplacer, pendant deux ans que sa mauvaise santé ne lui permit pas de donner ses leçons. Cluyt quitta Montpellier pour aller en Espagne, d'où il envoya beaucoup de plantes qui manquaient encore au jardin de Leyde. L'ardeur de son zèle pour la découverte de nouvelles espèces l'entraînant de plus en plus, il passa en Afrique; mais trois fois il fut pris dans les déserts de Barbarie, et dépouillé de tout, même de ses herbiers et de ses graines. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il revint en Hollande, où il fut récompensé de ses travaux. Il était docteur en médecine, et directeur du jardin de Leyde. Il est auteur des ouvrages suivants : I. *Calsuve sive dissertatio lapidis nephritici, seu jaspidis viridis, naturam, proprietates et operationes exhibens, quam sermone recenset Gul. Lauremberg; impress. cum dissertat. de Belites*, Rostock, 1627, in-12; II. *Mémoire, pour indiquer la vraie manière d'emballer et d'envoyer au loin les arbres, les plantes, les fruits et les graines*, etc., Amsterdam, 1631, in-8°. Cet ouvrage, écrit en hollandais, est le premier qui ait été publié sur cet objet important. Les Hollandais profitèrent des instructions qu'il y donne, et c'est de cette époque qu'ils introduisirent en Europe un si grand nombre de végétaux exotiques, et que les villes de Leyde et de Harlem en firent un grand commerce. III. *Opuscula duo singularia:* 1°. *Historia cocci de Maldivâ Lusitani, seu nucis medicæ Maldivensium;* 2°. *De hemerobio, sive ephemero insecto, et majali verme*, Amsterdam, 1634, in-4°., avec l'histoire du coco des Mal de l'insecte nommé *éphémè* haave voulant perpétuer le des services que les deux rendus à la botanique, a c leur mémoire un genre de pl a nommé *clutia*. Linné a cette dénomination. Ce genr tie de la famille des euph thytimaloïdes. D-

CLUVIER (Philippe) Dantzig, d'une famille nob cienne, en 1580. Son père, président de la monnaie, le au barreau; mais la nature marqué sa place parmi les g célèbres. Son aversion pou l'éloigna d'abord de la mais nelle. Le besoin l'y ramen mais comme son père ten idées, et lui à ses goûts, il de nouveau pour suivre le armes. Il passa deux ans, co dat, en Bohême et en Hong ce même temps, le baron son ami, fut arrêté par l'empereur. Se regardant co victime, le baron compos pèce de manifeste, dans le défendait sans ménagement persécuteurs et pour l'autor raine. Cet écrit irrita l'em point qu'il demanda par so sadeur en Hollande l'arre Cluvier, qui avait traduit e fait imprimer à Leyde c hardie. Les états, qui c l'empereur, lui sacrifièrent s un particulier sans pouvoir. très courte captivité, Cluvi vra sa liberté, et retourna à chéries. Afin de réunir en l qui pouvait contribuer à leu il voyagea dans une parti rope, visita l'Angleterre, l l'Allemagne, et cette Italie q

...ile avec tant d'exactitude et de ...Versé dans la connaissance de ...s toutes les langues européen... en parlait dix avec facilité. Il ...i même de laisser un bien plus ...nombre de monuments de son ...n, si une mort prématurée ne ...levé, en 1623, à l'âge de qua...rois ans. Voici la liste de ses ...es : I. *De tribus Rheni alveis ...ostiis et de quinque popu...ndàm accolis*, dans le *Recueil ...tiquités de la Germanie infé...*, par P. Scriverius, Leyde, ...in-4°., prélude de l'ouvrage sui... II. *Germaniæ antiquæ libri ...ecnon Vindelicia et Noricum*, ..., Elzevirs, 1616, 2 vol. in-fol., ...e rempli d'érudition, mais que ...njectures hardies mettent au ...les livres qu'il faut consulter ...fiance; III. *Siciliæ antiquæ ...no, Sardinia ac Corsica an...* ibid. 1619, in-fol.; IV. *Italia ...a*, Leyde, 1624, 2 tomes en ...in-folio, publié après la mort ...vier, par les soins de Daniel ...s. Il faut joindre à cet ouvra... *Annotationes* de Lucas Holste... qui avait voyagé avec l'au...t qui le rectifie presque tou...eureusement. V. *Introductio... universam geographiam tam ...quam novam, libri sex*, ..., Elzevir, 1629, in-12. La ...re édition est celle d'Amster... 1729, in-4°., avec des notes ...anon, de J. Frid. Hekel et de ...rtinière. L. R—E.

...JVIER, ou CLUVER (Deth... neveu du précédent, naquit ...vig vers le milieu du 17e. siècle. ...avoir voyagé en France et en ..., où il séjourna trois ans, tant ...e qu'à Venise, il se rendit à ...s pour s'y fixer. Il paraît qu'il ...ignait les mathématiques avec une certaine réputation ; car il fut reçu membre de la société royale en 1678. Non content de donner dans les visions de l'alchimie et de l'astrologie, il travaillait à un grand traité de la science de l'infini, et, à force de creuser cette science, il crut avoir trouvé la quadrature du cercle : rien n'était plus aisé, selon lui; car le problême se réduisait à celui-ci : *Construere mundum divinæ menti analogum*. En attendant la solution géométrique et rigoureuse qu'il promettait de donner du premier problême, il décarrait la parabole, et prétendait que tout ce que les géomètres avaient trouvé sur les lignes courbes était inexact (voy. *Acta eruditorum*, juillet 1686, et octobre 1687). Leibnitz, pour se divertir, proposa quelques doutes sur ces visions ; il aurait voulu mettre aux prises Cluver avec Nieuwentydt, qui entassait alors de pitoyables objections contre les nouveaux calculs de l'infini : cela aurait amusé les géomètres, mais cette petite malice ne réussit pas. Cluver avait établi à ses frais une imprimerie pour la publication de ses ouvrages ; obligé, en 1687, de faire un voyage dans sa patrie pour un procès qui exigeait sa présence, il laissa son imprimerie qui fut consumée par les flammes, ainsi que sa bibliothèque, lors des troubles occasionnés à Londres par la révolution. Réduit à une grande détresse, et sans autre ressource que sa plume, Cluver ne quitta plus Hambourg jusqu'à sa mort, arrivée en 1708. On peut voir dans Moller (*Cimbria litterata*) la liste de ses nombreux ouvrages, tant imprimés qu'inédits; nous citerons seulement : I. *Schediasma geometricum de novâ infinitorum scientiâ*; II. *Schediasma de arte mnemonicâ*; III. *Nova crisis temporum*, ou *Passe-temps*

philosophique (en allemand).—Jean Cluver, son aïeul, né dans le Holstein en 1583, ministre protestant et professeur en théologie dans sa patrie, où il mourut le 25 décembre 1633, a publié divers ouvrages tant en latin qu'en allemand. Le plus remarquable, *Epitome historiarum totius mundi, usque ad annum* 1630, (Leyde, 1637, in-4°.), lui a été contesté; on a prétendu qu'un jésuite, auteur de cet ouvrage, ayant été tué pendant la guerre de trente ans, le manuscrit était tombé entre les mains des soldats qui le vendirent à Cluver. F. C. Feustking, dans ses *Mémoires pour l'histoire du Holstein*, prouve la fausseté de cette anecdote. C. M. P.

CNAPIUS (Grégoire), jésuite polonais, né à Grodziec en Mazovie, vers 1564, se consacra de bonne heure à l'enseignement, professa, dans le collége de son ordre, la rhétorique, les mathématiques, la théologie, et acquit la réputation d'un des premiers grammairiens de son pays. Il mourut à Cracovie, le 12 novembre 1638, après avoir publié: I. *Thesaurus polono-latino-græcus, seu promptuarium linguæ latinæ et græcæ, Polonorum, Roxolanorum, Sclavorum, Boëmorum usui accomodatus*, Cracovie, 1620, in-fol.; *id.*, revu et augmenté, 1643, in-fol. de plus de 1500 pages; souvent réimprimé, et abrégé sous le titre de *Synonyma, seu Dictionarium polono-latinum*, ibid., 1669, in-8°.; II. *Thesaurus latino-polonicus*, Cracovie, 1626, in-4°.; III. *Adagia polono-latino-græca*, ibid., 1632, in-4°. Ces deux ouvrages sont comme la suite du premier. C. M. P.

CNOEFFEL (André), né à Bautzen, dans la Haute-Lusace, fut conseiller-médecin de Jean Casimir, roi de Pologne, et mourut au camp devant Thorn, le 24 décembre Il a laissé un petit nombre d' cules, dont les principaux so *Epistola de podagrâ curatâ*. terdam, 1643, in-12; II. *Met medendi febribus epidemicis* tilentialibus, Strasbourg, 165 12.—Son fils, André Cnoeff médecin de Michel et de Jean bieski), rois de Pologne, et m Marienbourg, où il mourut en Parmi les nombreuses obser dont il a enrichi les *Ephéméri Curieux de la nature*, on dist *De utero cartilagineo; De monstroso cutem porcelli ass milem et duram ex parte ge De aëris inspirati per aurem tram emissione.*

COBB (Samuel), auteur a maître de l'école de gramma l'hôpital du Christ, mort à Lon 1713, se distingua par son s son esprit et son goût. On a entre autres ouvrages estimé *Remarques sur Virgile*, et cueil de poésies, publié en in-8°. Il a eu part à la traducti glaise de la *Callipédie*, par Ro à celle du *Lutrin* de Boilea Ozell. X.

COBENZL (Charles, comt chevalier de la Toison-d'Or, croix de l'ordre royal de St.-E conseiller d'état et ministre p tentiaire au gouvernement-gén Pays-Bas, naquit le 21 juillet à Laybach en Carniole, et fort jeune dans la carrière di tique. Il remplit avec succès d missions importantes auprès d cles de l'Empire, principaleme poque où l'Europe, conjurée Marie-Thérèse, cherchait à l l'héritage de ses pères. Les du comte de Cobenzl furent pensés par les faveurs de l

1753, il fut mis à la tête de
nistration des Pays-Bas autri-
, en qualité de ministre pléni-
ire. Partageant son temps en-
affaires et les plaisirs, il passait
voir le coup-d'œil d'une jus-
eu commune et pour travail-
e une facilité prodigieuse. Peu
mes d'état ont porté plus loin
ces, ces agréments et cet es-
ui font le charme de la société.
ait et protégeait les lettres et
s. Il fut le fondateur de l'aca-
des sciences de Bruxelles et de
gratuite de dessin. La Belgique
it plusieurs réglements utiles.
é des inconvénients qui résul-
de la tendance qu'avaient les
unautés religieuses à s'agrandir
cesse par de nouvelles acqui-
, il leur en fit interdire la fa-
Ce fut encore lui qui chargea
bayes les plus riches de pen-
au profit des filles de militaires
ortune. On lui attribue divers
s de réforme qui n'ont été exé-
que sous le règne de l'empereur
h II. Quoi qu'il en soit, il est
s de croire que, si le comte de
el avait été chargé de les met-
euvre, ses mesures, préparées
agesse, auraient prévenu les
s politiques qui ont éclaté dans
ovinces belgiques en 1789. Il
st à Bruxelles, le 20 janvier
. Il était père de Louis et oncle
ilippe de Cobenzl, qui ont été
ivement ambassadeurs d'Autri-
n Russie et en France. ST—T.

OBENZL (Louis, comte DE), n précédent, naquit à Bruxelles 53, entra de bonne heure dans rière diplomatique, et, dès l'âge gt-sept ans, fut envoyé en am-de auprès de l'impératrice de e, Catherine II, dont il mérita la r par sa galanterie, et surtout en composant et jouant lui-même des comédies sur le théâtre particulier de cette princesse. Il conclut en 1795 un traité de triple alliance entre la Russie, l'Angleterre et l'Autriche, et, ayant été rappelé l'année suivante, il fut en 1797 l'un des plénipotentiaires qui signèrent le traité de Campo-Formio entre la France et l'Autriche. Envoyé ensuite à Rastadt, il eut plusieurs conférences avec le général Bonaparte, puis, dans l'année suivante, à Seltz, avec le ministre François de Neufchâteau, chargé par le directoire de demander des explications sur l'événement qui avait obligé l'ambassadeur Bernadotte à sortir de Vienne. Le comte de Cobenzl y fit au ministre français la galanterie de faire jouer en sa présence la comédie de *Pamela*. Il retourna ensuite à St.-Pétersbourg, puis fut envoyé à Lunéville, où il conclut en 1801 un traité de paix avec la France. Nommé quelques mois après ministre d'état et vice-chancelier au département des affaires étrangères, sa démission lui fut accordée en 1805, et il mourut à Vienne le 22 février 1808. — Son cousin (le comte Philippe de COBENZL), né dans la Carniole en 1741, fut conseiller de finances en 1762, puis conseiller privé à Bruxelles. Ce fut lui qui conclut la paix de Teschen en 1779. Chargé en 1790 de négocier avec les chefs de l'insurrection des Pays-Bas, les états refusèrent de le reconnaître, et il se réfugia à Luxembourg, où il montra beaucoup de faiblesse, surtout dans une déclaration par laquelle il révoquait, au nom de l'empereur, tous les édits qui avaient été cause des troubles. Resté sans emploi depuis cette époque, il reparut sur la scène politique en 1801, et fut alors nommé, par le crédit de son cousin, ambassadeur à Paris, où il resta jusqu'à la

rupture de 1805. Il est mort le 30 août 1810. M—D j.

COBO (JEAN), dominicain espagnol, né à Alcaçar de Consuegra, près de Tolède, après avoir enseigné avec succès dans quelques maisons de son ordre, se dévoua aux pénibles travaux des missions étrangères, et s'embarqua pour les Philippines en 1586. Une maladie grave du chef de la mission l'ayant forcé de séjourner quelque temps à Mexico, le père Cobo y prêcha avec tant de zèle contre les désordres publics et la négligence que le vice-roi apportait à les réprimer, que celui-ci condamna l'indiscret prédicateur à être déporté aux Philippines, où l'on exilait tous les malfaiteurs. Le missionnaire, au comble de ses vœux, arriva à Manille en juin 1588, et fut placé par ses supérieurs à Parjan pour instruire une colonie de Chinois établie aux Philippines. Il s'appliqua avec tant d'ardeur à l'étude de leur langue, qu'en peu de temps il fut en état de leur prêcher l'Évangile et de les catéchiser, au grand étonnement des Espagnols de Manille. Il établit dans cette ville un hôpital pour les pauvres Chinois, et sa charité, jointe à son zèle, contribua sans doute beaucoup aux heureux succès de sa mission. Il s'acquit tellement la confiance, non seulement des Chinois et des Japonais, mais encore du vice-roi espagnol, qu'il fut envoyé, en 1592, auprès de l'empereur du Japon, qui prétendait soumettre les îles Philippines à un tribut, comme terres de sa dépendance. La connaissance que le P. Cobo avait de l'écriture chinoise fut un des principaux motifs qui le firent choisir, et contribua beaucoup au succès de cette mission diplomatique; il peignit d'une manière si éloquente la grandeur et la puissance du roi catholique, qu'il obtint non seulement l'exemption de tout tribut et de paix et d'amitié, mais e libre exercice de la prédicatio vangile; et les jésuites eurent mission de rétablir leurs égli versées, et de prêcher en L'empereur fit au zélé domin offres les plus brillantes pour nir à son service; mais celui-c défiait de l'inconstance de ce allégua la nécessité d'aller compte de son ambassade, et barqua pour les Philippines. taine de son vaisseau, connais ces parages, dont la naviga dangereuse en certains temps née, ne quitta les côtes d qu'au commencement de no et son bâtiment, après avoi jouet des plus violentes temp naufrage sur la côte orientale Formose, où le P. Cobo fut cré par les sauvages, ainsi q sieurs de ses compagnons. Il av posé pour ses néophytes, et p sage de ses successeurs dans ce sion, les ouvrages suivants: I. *sinica ad certam revocata met quatuor distinctis character dinibus, generalissimis, gene specificis et individualibus*, *cabularium sinense*. Ce dicti chinois, en plusieurs volumes premier ouvrage dont il se so pé, et il a été fort utile aux au ligieux de son ordre qui se des aux missions de la Chine; il n pas qu'aucun exemplaire en ait porté en Europe, où il serait cherché, comme étant le plus ouvrage sur l'étude de cette II. *Catéchisme chinois*, adop plusieurs autres missionnaires l'instruction publique et part de leur troupeau; III. *Sentenc sies de Sénèque et d'autres païens*, traduites en chinoi

t d'astronomie. Ces divers , imprimés par les Chinois étax Philippines, ont contribué à r à ces peuples une idée avan- : des Européens. Antonio, dans *Ioth. hisp.*, ne fait point men- n P. Cobo; mais on peut con- , pour plus de détails , *les ores ordinis Prædicatorum* ,). Quétif et Echard. C. M. P.

BO (Barnabé), jésuite espa- né à Lopera, dans le petit royau- : Jaen, en 1582, fut mission- remplit cette fonction pendant nte années dans l'Amérique , n Mexique qu'au Pérou, et mou- Lima, le 9 septembre 1657. Il composé en espagnol une his- les Indes, qui est demeurée en nscrit. Il s'était aussi beaucoup oc- le l'histoire naturelle de ces con- et il avait écrit sur cette science l. in-fol., qui n'ont pas été im- s. Malgré de si grands travaux, n de ce jésuite, aussi savant que eux, était resté presque inconnu, que son ouvrage, jusqu'à ce que nuscrit en eût été trouvé, sur la n dernier siècle, dans la biblio- e de Séville, où il avait été dé- Cavanilles a voulu tirer de l'ou- nom de son compatriote, et per- r le souvenir de ses travaux sur nique et l'histoire naturelle, en nant *cobæa* un nouveau genre ntes du Mexique, qui fait partie famille des bignonées. La seule e connue aujourd'hui est une belle plante grimpante, qui, de- environ dix ans qu'elle est géné- ent cultivée, fait, par ses festons s guirlandes, l'ornement des jar- de l'Europe. D—P—s.

OBOURY (Rachyd-eddyn-Aly, nommé Ibn-Al-), médecin et bo- e arabe tres estimé, était ori- re de Cobour, ville de l'Arabie déserte. Il s'adonna à l'étude des plantes et de leurs vertus, et a composé, sous le titre de *Adwyah-Almofredah*, un traité des médicaments simples. Cet ouvrage précéda de quelques années le grand ouvrage d'Ibn-al-Beïthar (*V.* Aben-Bitar), sur la même matière, et peut-être lui servit de modèle. Il fut composé par l'ordre et sous les auspices du sulthân de Syrie Mélik-Almoaddham, neveu de Saladin. Coboury mourut en 639 de l'hég. (1241-42 de J.-C.). J—n.

COCCAPANI (Camille), de Carpi, un des plus célèbres littérateurs italiens au 16e. siècle, mourut à Ferrare au mois de juin 1591, âgé de cinquante-six ans. Il commença ses études à Modène et les acheva à Ferrare, puis devint professeur de belles-lettres, et enseigna pendant plus de trente ans, non seulement dans ces deux villes, mais encore à Mantoue, à Plaisance et à Reggio. Par son testament, il fit don de sa bibliothèque à la ville de Modène. Ses connaissances et son goût en poésie le firent surnommer *il postino*. Il fut en relation avec la plus grande partie des poètes de son temps. Le Tasse lui-même avait pour lui la plus grande estime. On a de cet auteur : I. *Errata Bendinellii in P. Scipionis Æmiliani vitâ*, Modène, 1570, in-4°. C'est une critique très mordante de la Vie de P. Scipion, écrite par Bendinelli, qui avait injurié Coccapani dans quelques lettres. II. *Ad Pomponium Taurellum comitem Montis Chiaruguli ode tricolos tetrastrophos*, qui se trouve dans le recueil des poésies latines d'Angelo Guicciardi, publié à Reggio, 1593; III. *Comento sulla poetica d'Orazio*, resté manuscrit, et qui était dans les archives secrètes de la ville de Modène. R. G.

COCCAPANI (Sigismond), pein-

tre, né à Florence en 1585, étudia les belles-lettres et les mathématiques jusqu'au moment où les arts du dessin devinrent sa plus chère occupation. Il s'y livra dès lors exclusivement, et voulut, à l'exemple de Michel-Ange, embrasser toutes les branches des arts d'imitation; mais la peinture et l'architecture furent celles qu'il cultiva avec le plus de succès. Cigoli, qui joignait au talent d'un peintre habile des connaissances peu communes en architecture, fut son maître dans ces deux arts. Le premier ouvrage de Coccapani fut un tableau d'autel pour une église de Lucques. Il alla à Rome en 1610 avec son maître, pour l'aider à peindre la chapelle Pauline. Revenu dans sa patrie, il se livra plus particulièrement à l'architecture. Il avait recueilli et rédigé un grand nombre d'observations sur cet art. Il eut part aux différents travaux publics qui se firent de son temps à Florence. Il composa un savant traité, dans lequel il indiquait les moyens d'encaisser le fleuve Arno dans un canal. Cet ouvrage, qui était accompagné d'un grand nombre de gravures, eut l'approbation du grand Galilée. Coccapani fit encore, concurremment avec les plus fameux architectes de son temps, le projet de la façade du dôme de Florence. Il fut l'architecte et le peintre de deux chapelles du dôme de Sienne, et ses contemporains le placèrent au rang des maîtres qui surent tenir le pinceau et l'équerre, d'une main également habiles. Il mourut à Florence en 1642. A—s.

COCCEIUS AUCTUS, architecte romain, sous l'empire d'Auguste, seconda par ses talents les grandes vues d'Agrippa, et fut chargé de travaux importants dans les environs de Naples, entr'autres de plusieurs chemins souterrains taillés dans les rochers qui s'étendent depuis cet jusqu'à Pouzzoles, et depuis Averne jusqu'à Cumes. Il existe des restes de ces galeries souter et on conjecture que la fameuse du Pausilippe et le temple de blanc et d'ordre corinthien, d voit les débris près de Naples, au nombre des ouvrages de Co Son père, Caïus Posthumius été son maître, mais il paraît réputation du père n'égala p du fils. Tous deux étaient affr leurs noms et les détails qui l cernent se trouvent en parti Strabon, et sur deux inscripti tiques. L—S

COCCEIUS NERVA, jurisc célèbre, et très instruit, suiv cite, dans le droit divin et h vivait dans le 1er. siècle de no On croit qu'il était fils d'un Cocceius Nerva, qui, pen triumvirat, avait été consul a Gellius Publicola. Il parvint lui à cette haute dignité, et fut d nombre des conseillers que T dans l'intimité duquel il était, sit avec lui à Caprée. Il n'y même d'autre consulaire que pareil séjour ne pouvait que déplaisant à un honnête hom que celui-ci. Aussi, dans un n où son crédit était encore entic santé parfaite, il résolut de se la mort. Tibère, instruit de ce d n'oublia ni sollicitations, ni pour l'en détourner. Il fut jus exposer quel tort ce serait pour putation, si le meilleur de se prenait, sans aucun motif, la aversion. Cocceius, sans être de ces considérations, se laiss rir de faim, l'an 24 de l'ère v Ceux qui connaissaient le fond sentiments, disaient qu'au mi l'indignation et de la crainte

ent les maux de la patrie, il voulu chercher une fin honora- vant d'être atteint par ces revers tune, sous lesquels tant d'autres t succombé. Il est souvent cité es livres du droit. — Cocceius a, son fils, soutint la réputation on père s'était faite dans la ju- dence. Ayant été désigné pré- Néron lui accorda les ornements phaux, et lui fit élever une sta- n croit qu'il fut le père de l'em- r Nerva. Il avait beaucoup écrit droit, et ses ouvrages sont sou- ités par les jurisconsultes qui ent après lui. On l'accusait ce- nt de trop de subtilité. B—i.

CCEJI (Henri, baron de), ju- sulte allemand, né à Bremen 44, mort à Francfort-sur-l'Oder, août 1719, s'était principale- occupé du droit naturel et du des gens. Il a fait: I. *Exercita- s juris gentium curiosæ*, Lemgo, , 2 vol. in-4°.; II. *Autonomia gentium*, Francfort, 1718; ibid., , in-8°. Il avait préparé une n de Grotius avec commentaires, été publiée par Samuel Coccéji, la, sous le titre de *Grotius il- tus, seu commentarii ad Gro- jure belli et pacis libros tres*, I, Breslau, 1744; tome II, 1746, tome III, ibid., 1748, .; id., Lausanne, 1751, 5 vol. .; id., Genève, 1755, in-fol.

CCÉJI (Samuel de), fils du dent, né à Heidelberg en 1679, la même carrière que son père, mmé, en 1746, grand chance- es états prussiens, et mourut à a, le 22 octobre 1755. Outre ion de Grotius, à laquelle il avait llé concurremment avec son père, it fait à son particulier: I. *Jus controversum ... ad illustra- n compendii Lauterbachiani*, Francfort, 1713-18, 2 parties in-4°., souvent réimprimé; II. *Systema novum justitiæ naturalis, sive jura Dei in homines, et hominum inter se*, Halle, 1748, in-8°., etc.; mais ce qui l'a le plus illustré, c'est d'avoir dirigé, en qualité de chancelier, la première tentative de Frédéric II pour réformer la justice dans ses états. Ce prince avait exposé lui-même son plan dans une assez longue dissertation sur les raisons de rétablir ou d'abroger les lois, qui est à la suite des *Mémoires de Brandebourg*, et où il fait un tableau raccourci des législations, tant anciennes que modernes. Les faits sont en général très inexacts, mais les observations ne manquent pas de justesse et de sagacité. Le code qui parut par les soins de Coccéji a été traduit en français (par Alex. Aug. de Campagne), sous le titre de *Code Frédéric*, ou *Corps de droit pour les états de S. M. le roi de Prusse, fondé sur la raison et sur les constitutions du pays, dans lequel le roi a disposé le droit romain dans un ordre naturel, retranché les lois étrangères, aboli les subtilités du droit romain*, etc., 3 vol. in-8°., Halle, 1751 et 1753. Ce code, qui était le premier essai de ce genre qu'on eût fait dans l'Europe moderne, fut plus applaudi des étrangers que des gens du pays auquel il était destiné. M. Rehmann, ancien juge au tribunal de révision établi à Trèves pour les quatre départements de la rive gauche du Rhin, dans une lettre insérée au *Moniteur* le 11 messidor an 9, assure que le code de Coccéji n'a jamais été qu'un projet. Sur la fin de son règne, Frédéric II chargea son chancelier Carmer d'en composer un autre. Tous les jurisconsultes et les philosophes de l'Europe furent invités à lui communiquer

leurs idées en législation. Ce nouveau code, qui régit aujourd'hui les états prussiens, ne fut publié que sous Frédéric-Guillaume. M. le sénateur Abrial, étant ministre de la justice, le fit traduire en français (an IX et an X, 2 parties en 5 volumes in-8°.). Cocceji avait, dès 1748, d'après le plan du roi, réformé la procédure. Il en est parlé dans la préface du premier volume du code publié en 1751. Frédéric ne fut pas plus content de ce travail que de l'autre; mais les réformes exagérées qu'il fit en 1781 excitèrent des réclamations générales, et firent regretter qu'il ne se fût pas tenu à ce qu'avait fait Cocceji. B—I.

COCCEJUS (Jean), un des plus savants et des plus profonds théologiens de la Hollande, y créa, non pas une secte, mais une école qui s'est longtemps honorée de son nom, de ce nom toujours estimé, mais moins réclamé aujourd'hui. Son système, bizarre, outré à bien des égards, n'en a pas moins donné à la science théologique une utile impulsion, et l'a débarrassée de beaucoup de vieilleries scolastiques, peu dignes d'un âge éclairé. Les circonstances l'ont mis dans un rapport accidentel avec la philosophie et la politique, rapport qui lui-même peut avoir contribué à étendre les idées saines et libérales. Voet, le grand antagoniste de Coccejus, s'étant signalé en Hollande par son acharnement contre la personne et la doctrine de Descartes, le système de celui-ci en fut mieux accueilli par les coccéiens; et les usurpations stathoudériennes n'ont pas trouvé dans ces derniers le même appui que dans leurs adversaires. Coccejus naquit en 1603 à Brême, où son père était sécrétaire de la ville, et il y fit ses premières études dans les langues savantes de l'Orient et de l'Occident, ainsi qu'en théologie. Il alla les nuer à Hambourg, où il se lia un savant rabbin; et il les ach Francker dans la maison de ge Pasor. Ses concitoyens de me l'appelèrent bientôt à pro chez eux la langue hébraïque; il n'y resta pas long-temps. Fra avait su l'apprécier élève; il y f pelé professeur d'hébreu en 163 sept ans après, de théologie. Il la chaire de théologie à Leyde en et il l'a honorablement occupé qu'à sa mort, arrivée le 4 nov 1669. L'église de St.-Pierre de ville offre le monument funèb Coccejus, orné de son buste en m blanc, et de son épitaphe da langue de l'ancienne Rome. Deu dailles ont été frappées en son neur, l'une et l'autre présentar effigie. Ses œuvres ont été recu à Amsterdam, en 8 vol. in-fol. 1675. J. H. Majus et H. Muhl e soigné une nouvelle édition en magne, et il en a paru une 3e. vol. in-fol., à Amsterdam en 1 suivie, en 1706, de 2 vol. d'C *anecdota*. On en peut voir le dans Nicéron. Il serait difficile et être de peu d'intérêt de donner i idée complète du système thé que et herméneutique de Coc Nous offrirons seulement un a de quelques-unes de ses parties près Mosheim, dans le tome son *Histoire ecclésiastique*. « C » jus, dit-il, regarde toute l'hi » de l'ancien Testament comm » représentation naturelle et n » terrompue, ou comme un » de l'histoire du Sauveur et de » se chrétienne. Tous les événe » et toutes les révolutions qui d » arriver dans l'église jusqu'à » des siècles sont préfigurés et » gnés, selon lui, avec plus ou

» d'évidence d[illegible] ents passages.
» Il aidait en [illegible] yl [illegible] mé-
» moires qui [illegible] que
» de célébrer ses louanges ec [illegible] t,
» ou d'enseigner quelque vérité de
» dogme et de pratique. Sa règle fon-
» damentale d'interprétation est que
» l'on doit entendre les mots et les
» phrases de l'Ecriture dans tous les
» sens dont ils sont susceptibles : qu'ils
» signifient effectivement tout ce qu'ils
» peuvent signifier. » Pour se faire une idée de tout ce qu'il y a de sublime et d'attrayant dans la religion chrétienne, Coccejus se représente sous l'idée d'une alliance que Dieu avait contractée avec l'homme. Il regarde cette image comme extrêmement propre à fournir un système suivi et complet du christianisme. L'alliance que Dieu fit avec le peuple juif par le ministère de Moïse, était de la même nature que la nouvelle alliance établie par la médiation de J.-C. Les dix commandements furent promulgués par Moïse, non seulement comme une règle d'obéissance, mais comme une représentation de l'alliance de grâce. Le sabat ayant été institué au désert, et non au 7e. jour de la création, il devait également être regardé comme typique, et en conséquence aboli pour les chrétiens. Coccejus divisait toute l'histoire de l'Église en sept périodes, par allusion aux sept sceaux et aux sept trompettes dont il est parlé dans l'*Apocalypse*. Ce théologien a surtout établi son système dans sa *Summa doctrinæ de fœdere et testamento Dei*. Sa *Summa theologiæ ex scripturis repetita* s'écarte moins des manuels ordinaires. Son opinion sur le sabat des Israélites, il l'avait émise dans son *Explication de l'Épître aux Hébreux*, et elle devint aussi une féconde source de disputes. Les antagonistes de Coccejus se signalèrent par une aigreur et un acharnement extrêmes, spécialement Gisbert Voet et Samuel Desmarets. Ils virent toutes les hérésies réunies dans la doctrine de Coccejus, et l'Église éminemment en danger par elle. L'expérience de la grande vogue qu'a obtenue cette doctrine n'a ni justifié leurs imputations, ni confirmé leurs craintes; mais on a pu reconnaître bien des fois, dans le cours de ces disputes, aujourd'hui tout-à-fait amorties, que

Illaesus intra murus peccatur et extra.

—Jean-Henri Coccejus, fils de Jean, jurisconsulte et greffier des fiefs de la Hollande, est auteur d'une apologie de son père, honorable monument de piété filiale. C'est aussi à lui qu'est due la préface latine de la volumineuse collection dont nous venons de parler. M—ON.

COCCHI (Antoine) naquit à Bénévent, en 1695, d'Hyacinthe Cocchi, médecin, originaire du Mugello, en Toscane. Après d'excellentes études, comme il se destinait à la même profession que son père, il s'appliqua aux sciences qui ont des rapports avec la médecine, telles que la physique, la botanique, la chimie, et s'y rendit très habile, sans négliger pour cela la culture des belles-lettres. Il parcourut ensuite les contrées les plus éclairées de l'Europe, et se fit agréger aux universités les plus célèbres. Ses voyages lui donnèrent occasion de connaître les savants les plus distingués. Newton et Boërhaave apprécièrent son mérite, et entretinrent avec lui une correspondance qui ne finit qu'avec leur vie. De retour dans sa patrie, il fut nommé d'abord professeur de médecine à Pise, et ensuite de philosophie et d'anatomie à Florence. L'empereur François Ier, le choisit pour son antiquaire. Bientôt, il justifia ces titres par de très

bons ouvrages. Les élèves accoururent de toutes parts pour entendre ses leçons. Il fut consulté de tous les pays et même par les souverains. C'est à ses soins réunis à ceux de J.-A. Micheli, son collègue et son ami, que Florence dut l'établissement d'une société de botanique. Par ordre de l'empereur, il dressa les réglements de l'hôpital de la même ville. Il possédait les langues modernes de manière à pouvoir converser avec presque tous les étrangers qui venaient à Florence, et ses ouvrages prouvent qu'il n'était pas moins versé dans les langues anciennes. Il mourut le 1er. janvier 1758, âgé de soixante-deux ans. Ses ouvrages sont : I. une traduction latine du roman grec de Xénophon d'Ephèse, *les Amours d'Anthias et d'Abrocôme*, dont il publia, le premier, le texte, d'après un manuscrit conservé à l'abbaye des bénédictins de Florence, Londres, 1726, in-4°; II. *Trattato de' bagni di Pisa*, Florence, 1750, in-4°., fig.; III. *Consulti medici*, Bergame, 2 vol. in-4°.; IV. *De' vermi cueurbitini dell' uomo*, Pise, 1759, in-8°.; V. *Græcorum chirurgici libri; Sorani unus de parturarum signis; Oribasii duo de fractis et luxatis è collectione Nicetæ conversi atque editi ab Anton. Cocchio, gr. et lat.*, Florence, 1754, in-fol; VI. une dissertation sur Asclépiade, en italien, Florence, 1758; elle devait être suivie de plusieurs autres que la mort l'empêcha de publier; IV. un grand nombre d'opuscules recueillis, en grande partie, sous ce titre : *De' discorsi Toscani del dott. Ant. Cocchi*, Florence, 8 part. in-4°., 1761-62. Ce recueil de pièces de médecine et de physique a été traduit en français par de Puisieux, 1762, in 12. Les principaux ouvrages qu'il contient sont : une *Dissertation sur le régime pythagoricien*, qui a été mise en français par l'abbé Bentivoglio; un *Discours sur l'usage des bains froids chez les anciens*; un *Éloge de Micheli*; une *Lettre critique sur un manuscrit en cire, qui contient le détail de la dépense de la cour de Philippe-le-Bel, roi de France, pendant plusieurs mois de l'année* 1301. On lui doit encore une édition des *Discorsi di anatomia* de Laurent Bellini, Florence, 1744, 3 part., à la tête de chacune desquelles il a placé une préface. Il est encore auteur de la préface qui se trouve à la tête de la *Vie de Benvenuto Collini*, orfèvre et sculpteur, écrite par lui-même, et publiée sous le titre de Cologne, chez René Marteau, sans date, mais imprimée à Naples en 1728. Cocchi, prend quelquefois à la tête de ses ouvrages, le titre de *Filosofo mugellano*. Sa vie a été écrite par Ferdinand Fossi, etc., et par Ange Fabroni, dans le tome XI des *Vitæ italorum doctrinâ excellentium*. Z.

COCCOPANI (Jean) naquit à Florence en 1582, d'une famille illustre originaire de Lombardie. Il était savant dans la connaissance des lois, dans l'histoire, la mécanique, les mathématiques et l'architecture civile et militaire. Cet artiste aimait encore la peinture. Toutes ces sciences lui étaient devenues familières; il les enseignait, et il entretint toujours un commerce de lettres avec les grands seigneurs, tant italiens qu'étrangers, auxquels il avait donné ses leçons. Coccopani fut appelé à Vienne en 1622. Employé par l'empereur, en qualité d'ingénieur, dans différentes guerres, il se comporta avec tant de prudence et d'habileté, qu'il obtint plusieurs fiefs pour recompense de ses travaux. De retour à Florence, il bâtit

le grand-duc le beau palais
lle *imperiale*, et fit construire
vent des religieuses de Ste.-
e de Jésus. L'église de ce
it est exagone, avec une cou-
ien proportionnée. Le grand-
ant voulu établir à Florence
aire de mathématiques, fit choix
coopani pour la remplir. Ce sa-
astifia le choix du prince, en
nant aux jeunes gens, non seu-
t la géométrie et l'arithmétique,
encore d'autres parties des ma-
tiques, telles que la perspective,
ification, l'architecture civile,
e père Castelli étant mort à
, Coccopani fut invité à y aller
r la chaire de mathématiques,
ne voulut point quitter la ville
rence, où il mourut en 1649.

A—s.

-CHEOU-KING, astronome
s du 13e. siècle, né à Chun-te-
ille de la province de Pé-tché-li.
nde habileté dans la connais-
du ciel le fit appeler à la cour de
ou, ou Koublaï-khan, fondateur
dynastie des Yven : ce prince
it président du tribunal des ma-
tiques. On doit à ce Chinois des
rations utiles et importantes ;
tous ses ouvrages ne nous sont
rvenus; on n'a ni son *Catalo-*
s longitudes des villes, ni ce-
latitudes, longitudes et décli-
s des étoiles. En 1280, il
va le solstice d'hiver, en se ser-
l'un gnomon de quarante pieds,
mesurant la longueur de l'ombre
au centre de la projection ou ima-
soleil, qui se formait sur un plan
eau. Il compara ces ombres mé-
nes d'une longue suite de jours
le solstice, avec une pareille
d'observations faites après le
e, et détermina que le solstice
r était arrivé à Pé-king en 1280,
le 14 décembre, à une heure 26′ 24″ après minuit. Ce moment du solstice devint l'époque fondamentale de l'astronomie de Co-chéou-king. En conséquence d'un grand nombre d'observations, il détermina, pour ce moment, le lieu du soleil dans les constellations, le mouvement d'anomalie et de latitude de la lune et le lieu de chaque planète ; il marqua, pour ce moment, l'épacte et tous les autres éléments du calcul. En faisant usage du même gnomon, cet astronome avait observé, pendant plusieurs années, surtout en 1278 et 1279, la hauteur du pôle de la ville de Pé-king, alors appelée *Ta-tou* ou la *Grande-cour*. Il trouva que cette hauteur du pôle était au-dessus de quarante degrés chinois. Il conclut encore de ses observations, que la plus grande déclinaison du soleil était de 23° 33′ 40″ 17 ou 18‴. Cette ancienne détermination de l'obliquité de l'écliptique parut à l'abbé de la Caille un fait très intéressant pour l'astronomie. Il prit la peine de la vérifier, et en calculant d'après la longueur des ombres méridiennes, observées par Co-chéou-king, et ayant égard à la réfraction et à la parallaxe, il trouva que l'obliquité de l'ectiplique avait été, en 1279, de 23° 32′ 11″ ou même 12″. En comparant ensuite cette obliquité avec celle qu'il avait déjà déterminée pour l'année 1750, de 23° 28′ 19″, il en conclut que la diminution réelle de l'obliquité a été de 3′ 43″ en quatre cent soixante onze ans, et par conséquent de 47″ $\frac{1}{5}$ par siècle ; ce qui se trouve conforme à ce que Euler a déterminé par la théorie physique. La Caille rend une égale justice à l'exactitude et à la précision que Co-chéou-king a mises dans ses observations de quatre solstices d'hiver, que le P. Gaubil a rapportées dans son *Histoire de l'Astronomie chinoise* (pag. 107.) « Elles

» se trouvent, dit-il, très exactes par » deux circonstances singulières; la » première est la grandeur de son » gnomon, et l'autre le passage de l'a» pogée du soleil par le colure des sol» stices; l'une diminue les erreurs des » observations, l'autre sauve toutes » les réductions. Aussi ces quatre dé» terminations des solstices d'hiver » s'accordent-elles fort bien entre el» les. » C'est, en partie, d'après ces anciennes observations chinoises que l'abbé de la Caille a déterminé la durée de l'année solaire à 365 jours 5 heur. 48 min. 49 sec. (Voy. *Mémoires de l'Académie des sciences*, an. 1757, pag. 111 et 140.) Co-chéou-king observa long-temps les mouvements de l'étoile que nous appelons *polaire*, et il résulta de ses calculs que sa distance au pôle était d'un peu plus de trois degrés chinois. Il fut le premier mathématicien chinois qui ait fait usage de la trigonométrie sphérique, ou de la résolution des triangles dans l'astronomie. Co-chéou-king ayant examiné les instruments construits sous la dynastie des *Song* et sous celle des *Kin*, les trouva très défectueux, et en fit exécuter d'autres, au nombre de treize, qui passèrent, de son temps, pour être d'une grande précision, tels que des sphères, gnomons, armilles, globes, boussoles, quarts de cercle, et la plupart de ces instruments subsistent encore aujourd'hui à l'observatoire de Pé-king; mais on les tient dans une salle fermée, et l'on ne permet pas de les voir. Co-chéou-king, comme président du tribunal des mathématiques, envoya des membres de ce tribunal dans les différentes provinces de la Chine, dans la Tatarie et en Corée. On ignore le détail de leurs travaux astronomiques; mais on rapporte les observations qu'ils y firent de la hauteur du pôle. Le P. Gaubil les a insérées dans son *Histoire de* tronomie chinoise (pag. 110), ajoute parallèlement les observ postérieures de ces mêmes haut faites par les jésuites dans les n lieux. On ne connaît point la d la mort de cet astronome, l'u plus habiles et des plus célèbres Chine ait produits. G—

COCHET DE ST.-VAL (MELCHIOR), originaire de l Cénis en Bourgogne, fut secrétai duc d'Orléans; il devint conseill 1695 et président en 1701 au p ment de Paris. On a de lui un *T de l'Indult*, 2 vol. in-12, 170 3 vol. in-8°., 1747. L'indult ét droit ou privilége accordé par le aux chancelier, garde des sce aux maîtres des requêtes et à to membres du parlement de Paris lequel chacun d'eux pouvait obte bénéfice sur le collateur ou patro clésiastique, auquel la nominati roi était adressée. L'origine de c vilége, comme de tant d'autres us n'est pas bien connue. On en t des traces jusque dans le 12e. s C'était sans doute une récom que les rois accordaient aux s ces des membres du parlem presque tous clercs dans le prin Quand ils ne le furent plus, ils e le droit de céder leur privilége ecclésiastiques. On voit par-là q traité de St.-Vallier ne peut plu aujourd'hui qu'un objet de pure c sité. On accusait ce magistrat d'av mais il se justifia d'une manière l rable, en plaçant, de son vivan non par testament, des fonds su états de Provence, dont le produit destiné à fournir à deux demoi nobles et pauvres de cette pro une dotation, à l'une pour se ma et à l'autre pour se faire religieus première était de 10,000 liv. et

[illegible]00 liv. C'était [illegible]te qui désignait [illegible] ils devaient jouir [illegible] en étaient déc[illegible] [illegible]t leur détermination dans [illegible]s. On avait remarqué que [illegible]ion finissait souvent faire de [illegible]s mariages, par la précipi[illegible] était obligé de mettre dans [illegible]e président de St-Vallier [illegible]aris le 19 décembre 1[illegible] [illegible]cinquante-quatorze ans. On [illegible]i deux *Dissertations* dans [illegible]ns de *Trévoux*, de 1[illegible]06 [illegible] B—L.

[illegible]T (Jean), professeur de [illegible] au collége Mazarin, était [illegible]ges en Savoie. Etant venu à [illegible]achever ses études de théo[illegible]it sa licence en Sorbonne, [illegible] principal du collége du car[illegible]me et devint recteur de l'u[illegible]ne encore, il s'était lié avec [illegible]. Celui-ci, héritier des ma[illegible] Varignon, engagea Cochet [illegible]n français et à publier les [illegible]mathématiques que ce géo[illegible]t rédigés en latin pour ses [illegible] collége Mazarin. Cochet les [illegible] sous ce titre : *Éléments de [illegible]iques, de M. Varignon*, [illegible]51, in-4°., fig. Les autres [illegible]le Cochet sont : I. *la Logi[illegible] l'Art de raisonner juste*, [illegible]54, in-12; II. *la Clef des [illegible]t des Beaux-Arts*, Paris, [illegible]°.; nouvelle édition, Paris, [illegible]12. Ce n'est qu'un développe[illegible] l'ouvrage précédent. Dele[illegible]va quelques inexactitudes, [illegible]ettres insérées dans le *Jour[illegible]rdun*, de la même année; il [illegible] néanmoins comme la meil[illegible]que élémentaire qui eût en[illegible] en français, tant par la [illegible]qui y règne, que par la jus[illegible]a précision des définitions. Elle est moins [illegible] une [illegible] de Port-Royal, mais [illegible] à la [illegible] des [illegible]. [illegible] *La Mathématique*. Paris, [illegible] n-[illegible]. [illegible] *Morale*. Paris, [illegible] n-[illegible]. [illegible] *Physique expérimentale et raisonnée*. Paris, [illegible]. n-[illegible]. [illegible] *Pensées sommaires de la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, contre les Protestans*. Paris, [illegible]. n-[illegible]. Cochet mourut à Paris le 5 mars [illegible]. C. M. P.

COCHIN (Henri), avocat célèbre au parlement de Paris, naquit dans cette ville en [illegible]. Il avait reçu de la nature les dispositions les plus heureuses, et il les mûrit avec soin. Il ne négligea aucune des études qui pouvaient lui être utiles dans la profession à laquelle il était appelé, et il en est très peu dont un orateur habile ne sache tirer quelque avantage. La science la plus essentielle à un avocat est, sans contredit, celle des lois. Cochin en puisa les principes dans les livres du droit romain, qui en sont la principale, ou, pour mieux dire, l'unique source. Il ne se contentait pas de connaître la disposition littérale des lois, il sut encore en découvrir l'enchaînement et pénétrer jusqu'à l'esprit du législateur. L'histoire lui fit connaître le droit public, science peu cultivée en France, malgré son importance, et dont nos jurisconsultes s'étaient bien moins occupés que du droit civil. Cochin vit aussi combien les belles-lettres peuvent répandre d'attraits et d'éclat sur une science aussi sérieuse et quelquefois aussi rebutante que celle des lois, et il chercha à se former le goût par l'étude des grands modèles. Sa mémoire était excellente et son érudition n'en était pas pour cela indigeste. La géométrie lui apprit encore à mettre de l'ordre dans ses discours, et la dialectique à rendre ses raison-

nements plus justes et plus convaincants. La morale enfin lui fournit ces grandes pensées et ces maximes salutaires par lesquelles l'orateur devient ce que les anciens voulaient qu'il fût, « l'homme de bien, ayant le talent » de la parole. » Cochin l'étudia dans l'Écriture et dans les sources les plus pures de la religion. Reçu avocat en 1706, il plaida sa première cause à vingt-deux ans, et il se fit remarquer au milieu des talents distingués que le barreau possédait alors. A trente ans, il avait déjà la réputation d'un avocat consommé. Il écrivait ses plaidoyers dans les commencements avec beaucoup de soin; persuadé que ce n'est que par un long exercice que l'on acquiert une heureuse fécondité, et que l'habitude de parler d'abord d'abondance, dégénère infailliblement dans la stérile facilité de dire bien des paroles inutiles. Dans la suite, il plaida sur des extraits faits avec beaucoup d'ordre. Ce qu'il avait à dire de plus lui venait au moment de l'action. Suivant la tradition du barreau, son talent se montrait alors, ainsi qu'à la réplique, dans tout son éclat. Il y eut des mouvements heureux, et il fit souvent sur ses auditeurs l'impression la plus profonde; mais cet art de maîtriser et de remuer les esprits, qui est le vrai triomphe de l'orateur, ne peut lui obtenir qu'une gloire passagère, quand il n'est qu'instantané. On n'en trouve plus de traces dans les œuvres de Cochin, où l'on n'a recueilli que ses mémoires, ou ceux de ses plaidoyers qu'il avait réduits dans cette forme. La gloire de Cochin en a souffert, et on lui a contesté la qualité de premier et même de seul modèle de l'éloquence du barreau parmi nous, que l'enthousiasme de ses contemporains lui avait accordée. On a été même jusqu'à soutenir que l'éloquence du barreau ne pouvait ar nous à ce degré de perfecti avait été portée chez les a où même s'était élevée sa ri quence de la chaire. On a c voir, comme un obstacle table au développement d de nos orateurs du barrea très borné des questions qu' le défaut d'un auditoire no imposant qui les soutienne me; des tribunaux compos de juges, hommes naturell mes et impassibles, à la raiso il faut parler plutôt qu'à leur mais lorsque l'on a discuté ment chez nous des questio social, telles qu'on ne les nulle part, les orateurs qui dans cette lice sont restés rieurs aux orateurs anciens. uns, à la vérité, s'étaient grande renommée auprès de ils défendaient les intérêts nions; mais elle s'est en que évanouïe avec la fermentati prits. A peine en conserve un léger souvenir. On lit encore les plaidoyers de Cic des affaires particulières, sujet est souvent très infér questions du plus haut inté sont présentées fréquemm nos tribunaux. Ce sont do vriers et non la matière qui Qu'on suppose Bossuet suiv rière du barreau, au lieu de chaire, et, pour peu qu'on de son génie, on verra q sources il eût su déployer sujets les plus ingrats en Cela confirme l'observatio ron, que les grands orateur plus rares que les poètes ou riens célèbres. Dans l'é qu'il fait de ceux de Rome, trouve-t-il deux de passa

ération. Si nous n'avions
vrages, l'éloquence serait
a littérature romaine. Le
Cochin, quelque éminent
ous plusieurs rapports, est
: de l'idée qu'on se fait du
rateur. D'Aguesseau, dans
qui exigeait plus de calme
it moins aux grands mou-
ratoires, lui serait encore
par les agréments du style,
ir qu'il sait y mettre quand
demande. L'art de Cochin
surtout à savoir réduire sa
à un seul point de contro-
isposer ses preuves d'une
ès judicieuse, et à confor-
irs son style aux matières
à traiter. Il ne se chargeait
ne cause sans l'avoir exami-
soin, et s'être assuré de sa
journées étaient toutes rem-
le travail. Il n'en sacrifiait
il instant au plaisir et à la
; les vacances étaient mê-
lui un temps d'occupation;
loyait à rappeler ses études
Cet homme, si éloquent en
ait timide et taciturne dans
sation. Plusieurs réponses
attribue prouvent son ex-
destie, et l'on peut dire sa
humilité. Ses vertus se re-
ns ses écrits, et elles le ren-
e de servir de modèle à ceux
nt la même carrière que lui.
mourut à Paris, le 24 février
l'âge de soixante ans, à la
luiseurs attaques d'apoplexie.
res ont été recueillies en 6
°., 1751. On trouve dans la
faite par Bernard, beaucoup
s sur sa vie et sur ses écrits.
blié des extraits de ses ouvra-
s le titre de *Morceaux choi-*
ol. in-12. B—I.

IIN (Charles-Nicolas), gra-
veur, né à Paris en 1688, s'occupa de la peinture jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, et dès-lors se livra entièrement à la gravure. On a de lui : *Rébecca* et la *Rencontre de Jacob et d'Esaü*, d'après Lemoine; *Jacob et Laban*, d'après Restout; le *Recueil de toutes les peintures et sculptures de l'église des Invalides*, d'après ses propres dessins, ainsi qu'un grand nombre d'autres sujets gravés d'après les tableaux de N. Coypel, de Lafosse, Jouvenet, L. Boulogne, Parrocel, Cazes, Detroy, Loir, Vatteau, et autres peintres modernes. Les estampes de cet artiste sont d'un faire large et facile. Il a aussi gravé des portraits, entre autres ceux de *J. Sarrazin* et d'*Eustache Le Sueur*. Il est mort en 1754, membre de l'académie de peinture.—Il a existé plusieurs graveurs de ce nom sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, entre autres Nicolas Cochin, natif de Troyes en Champagne, qui a gravé dans le goût de Callot, dont on croit qu'il était élève, et Noël Cochin, mort à Venise en 1695, qui a exécuté une grande partie des planches de la collection du grand Beaulieu. Ch. N. Cochin descendait de cette ancienne famille. P—E.

COCHIN (Charles-Nicolas), dessinateur et graveur, fils et élève du précédent, naquit à Paris en 1715. Il manifesta de bonne heure d'heureuses dispositions pour les beaux-arts. Le genre du burin lui ayant paru trop lent, au gré de son génie et de sa vivacité naturelle, il se livra presque entièrement à la composition et à la gravure à l'eau forte. D'un esprit cultivé, d'un commerce doux et agréable, Cochin fut chargé en 1749 d'accompagner M. de Vandières, désigné pour directeur-général des bâtiments du roi, dans son voyage d'Italie. Non seulement il réussit à donner à son

élève des notions sur les arts; mais il tira pour lui-même un grand profit de ce voyage, tant pour la perfection de l'art que pour l'accroissement des connaissances théoriques qui y ont rapport. De retour en France, après deux ans d'absence, l'académie de peinture le reçut au nombre de ses membres. La mort de Coypel, arrivée en 1752, ayant laissé vacante la place de garde des dessins du cabinet du roi, Cochin fut nommé pour y succéder, et obtint un logement aux galeries du Louvre. Différents Mémoires sur les arts, traités d'une manière lumineuse, dont il entretint souvent l'académie, lui obtinrent, en 1755, le titre de secrétaire historiographe de cette compagnie. Enfin Louis XV, pour récompenser le zèle et les talents de Cochin, lui accorda des lettres de noblesse, l'admit dans l'ordre de St.-Michel, le nomma dessinateur et graveur des menus-plaisirs, et joignit une pension à tous ces bienfaits. Cet artiste, comblé des faveurs de la cour, n'employa jamais son crédit que pour le progrès des arts et pour rendre service aux artistes; noble, désintéressé, généreux, ses confrères trouvèrent toujours en lui un ami empressé à les obliger. L'œuvre de ce maître est considérable, on compte environ quinze cents pièces gravées par lui ou d'après ses dessins. Ses principaux ouvrages sont : *Lycurgue blessé dans une sédition*, le *Frontispice de l'Encyclopédie*, les *Figures du Boileau*, qu'il a gravées lui-même, les *Seize grandes batailles de la Chine*, composées par des missionnaires à Pé-king, et dont il a refait les dessins en partie. Ces estampes ont été gravées par les plus habiles graveurs du 18e. siècle. La collection des *Figures de la Jérusalem délivrée*, pour l'édition de Monsieur; celle des *Figures pour l'Histoire de France*, du p Hénault, gravée par Prévo suite des quarante-six *Figu* 4°., *de l'Arioste*, pour la trad d'Ussieux, gravée par Ponce. une suite considérable de dessinés par lui d'après ses co rains les plus célèbres, dont vé lui-même une partie. Le pales estampes dans le genre toire, gravées par Cochin, s *Mort d'Hippolyte*, d'après et *David jouant de la harp Saül*. Il a gravé aussi un n grandes planches, d'après sins, pour les pompes funè fêtes publiques, et, conj avec Lebas, *seize Ports de* dont quinze d'après les tal Vernet, et un d'après so Les compositions de Cochin général, riches, gracieuses; noncent un homme plein d' On peut lui reprocher cepen quefois un peu de lourdeur figures et de ressemblance airs de tête. Ses gravures son avec esprit, d'un faire large leux. Comme homme de l produit les ouvrages suivant *servations sur les antiquités lanum*, 1751 (*Voyez* Bel II. *Réflexions sur la critiq vrages exposés au Louvr* in-12; III. *Recueil de pièces concernant les arts dissertation sur l'effet de re et des ombres relative peinture*, 1757, in-12; IV *pittoresque d'Italie*, 17 in-8°.: il y a eu une 3e. édit mée à Lausanne en 1775; *sotechnites aux enfers*, 17 VI. *Lettres sur les vies de de Deshayes*, 1765, in *Projet d'une salle de* 1765, in-12, indépenda

res opuscules. (*Voy.* Ab. s ces ouvrages annoncent il a profondément médité et lui firent une certaine alittérature. Les divers de in, auxquels il était admis, ient de fréquentes occa- e briller le talent avec le- ait de la peinture et de la son style n'est pas toujours st toujours clair et précis. tait tellement fécond, que confrères avaient recours urs compositions. Tout le que le tombeau du maré- , exécuté par Pigalle, ainsi lu dauphin, par Coustou, n invention. Cochin est avril 1790, estimé et re- us ceux qui l'avaient con- t a fait un catalogue rai- es ouvrages, Paris, 1771, *Magasin Encyclopédique*, tome VI, pag. 255, donne 'un manuscrit de Cochin, Bibliothèque impériale; il nt in-4°. et d'environ 500 it en entier de la main de célèbre, et contenant des curieuses sur Caylus, Bou- t les Slodtz. P—E.

N (Jacques-Denis). fon- l'hospice qui porte son nom, aquit dans cette ville le 1er. 26. Il annonça d'abord du l'état ecclésiastique, et mê- lant, à seize ans, entrer chez eux. Ses parents lui firent que sa trop grande jeu- ait un obstacle à sa réception, nça à ce projet; mais il se la direction de J. Bruté, Saint Benoît. (*Voy.* Bruté.) voir reçu le sacerdoce, il fut, , second vicaire de St.-Etien- ont, et, en 1756, curé de St- -du-Haut-Pas: il prit posses- sion de cette cure le 31 décembre de la même année. Dès ce moment, il ne vécut plus que pour ses paroissiens; on le vit tour à tour au confessionnal et dans la chaire. Sa paroisse était pauvre; il n'avait de revenu que 1500 fr. de patrimoine et environ mille écus de sa cure; obligé de consacrer une partie de cette somme à payer les ecclésiastiques qui se rendaient utiles dans sa paroisse, il ne pouvait subvenir, de ses deniers, aux besoins de l'école des filles, qui se tenait dans une place trop petite et malsaine. Cochin recommande cette institution à ses paroissiens, et bientôt il se voit en état de faire construire une école plus salubre. Il s'était fait une loi de ne solliciter personne en particulier. En 1761, il fut attaqué de la petite vérole; mais il reprit bientôt tous ses travaux avec la même activité. Sa santé en fut assez altérée pour qu'il pensât, en 1768, à quitter sa cure; cependant il se rendit aux instances qu'on lui fit. Dix ans après, sa santé étant de plus en plus affaiblie, il eut les mêmes idées; et cette fois encore il resta dans sa cure; il accepta même la place de supérieur de l'abbaye du Val-de-Grâce, qu'il ne garda que peu de temps. Ce fut en 1780 qu'il conçut l'idée de fonder un hospice pour les pauvres du faubourg St.-Jacques. Il fit paraître un prospectus, où il annonçait qu'il consacrait à cette entreprise un fonds de 37,000 fr., dont il avait la disposition. Les aumônes furent abondantes. La même année, Viel, architecte, traça le plan de l'hospice, et veilla gratuitement à sa construction. La première pierre fut posée par deux pauvres de la paroisse, et, au mois de juillet 1782, les sœurs de charité prirent possession de ce bâtiment, et reçurent des malades. Cochin mourut l'année suivante, le 3

tre, né à Florence en 1585, étudia les belles-lettres et les mathématiques jusqu'au moment où les arts du dessin devinrent sa plus chère occupation. Il s'y livra dès lors exclusivement, et voulut, à l'exemple de Michel-Ange, embrasser toutes les branches des arts d'imitation; mais la peinture et l'architecture furent celles qu'il cultiva avec le plus de succès. Cigoli, qui joignait au talent d'un peintre habile des connaissances peu communes en architecture, fut son maître dans ces deux arts. Le premier ouvrage de Coccapani fut un tableau d'autel pour une église de Lucques. Il alla à Rome en 1610 avec son maître, pour l'aider à peindre la chapelle Pauline. Revenu dans sa patrie, il se livra plus particulièrement à l'architecture. Il avait recueilli et rédigé un grand nombre d'observations sur cet art. Il eut part aux différents travaux publics qui se firent de son temps à Florence. Il composa un savant traité, dans lequel il indiquait les moyens d'encaisser le fleuve Arno dans un canal. Cet ouvrage, qui était accompagné d'un grand nombre de gravures, eut l'approbation du grand Galilée. Coccapani fit encore, concurremment avec les plus fameux architectes de son temps, le projet de la façade du dôme de Florence. Il fut l'architecte et le peintre de deux chapelles du dôme de Sienne, et ses contemporains le placèrent au rang des maîtres qui surent tenir le pinceau et l'équerre, d'une main également habiles. Il mourut à Florence en 1642. A—s.

COCCEIUS AUCTUS, architecte romain, sous l'empire d'Auguste, seconda par ses talents les grandes vues d'Agrippa, et fut chargé de travaux importants dans les environs de Naples, entr'autres de plusieurs chemins souterrains taillés dans les rochers qui s'étendent depuis cet jusqu'à Pouzzoles, et depuis Averne jusqu'à Cumes. Il existe des restes de ces galeries souter et on conjecture que la fameuse du Pausilippe et le temple de r blanc et d'ordre corinthien, d voit les débris près de Naples, au nombre des ouvrages de Co Son père, Caïus Posthumius été son maître, mais il paraît réputation du père n'égala pa du fils. Tous deux étaient affra leurs noms et les détails qui le cernent se trouvent en partie Strabon, et sur deux inscriptio tiques. L—S.

COCCEIUS NERVA, jurisco célèbre, et très instruit, suiva cite, dans le droit divin et hu vivait dans le 1er. siècle de not On croit qu'il était fils d'un Cocceius Nerva, qui, pend triumvirat, avait été consul a Gellius Publicola. Il parvint lui à cette haute dignité, et fut d nombre des conseillers que T dans l'intimité duquel il était, c sit avec lui à Caprée. Il n'y même d'autre consulaire que l pareil séjour ne pouvait que d déplaisant à un honnête hom que celui-ci. Aussi, dans un m où son crédit était encore entie santé parfaite, il résolut de se c la mort. Tibère, instruit de ce d n'oublia ni sollicitations, ni p pour l'en détourner. Il fut jusq exposer quel tort ce serait pour putation, si le meilleur de se prenait, sans aucun motif, la aversion. Cocceius, sans être de ces considérations, se laissa rir de faim, l'an 24 de l'ère vu Ceux qui connaissaient le fond sentiments, disaient qu'au mil l'indignation et de la crainte

ent les maux de la patrie, il
roulu chercher une fin honora-
rant d'être atteint par ces revers
tune, sous lesquels tant d'autres
t succombé. Il est souvent cité
es livres du droit. — Coccéius
, son fils, soutint la réputation
on père s'était faite dans la ju-
dence. Ayant été désigné pré-
Néron lui accorda les ornements
haux, et lui fit élever une sta-
n croit qu'il fut le père de l'em-
r Nerva. Il avait beaucoup écrit
droit, et ses ouvrages sont sou-
ités par les jurisconsultes qui
nt après lui. On l'accusait ce-
nt de trop de subtilité. B—r.

COCCEJI (Henri, baron de), ju-
sulte allemand, né à Bremen
64, mort à Francfort-sur-l'Oder,
août 1719, s'était principale-
occupé du droit naturel et du
les gens. Il a fait : I. *Exercita-
juris gentium curiosæ*, Lemgo,
, 2 vol. in-4°.; II. *Autonomia
gentium*, Francfort, 1718; ibid.,
, in-8°. Il avait préparé une
n de Grotius avec commentaires,
été publiée par Samuel Cocceji,
la, sous le titre de *Grotius il-
tus, seu commentarii ad Gro-
jure belli et pacis libros tres*,
I, Breslau, 1744; tome II,
1746, tome III, ibid., 1748,
.; id., Lausanne, 1751, 5 vol.
.; id., Genève, 1755, in-fol.

Cocceji (Samuel de), fils du
dent, né à Heidelberg en 1679,
la même carrière que son père,
nommé, en 1746, grand chance-
es états prussiens, et mourut à
, le 22 octobre 1755. Outre
on de Grotius, à laquelle il avait
lé concurremment avec son père,
it fait à son particulier : I. *Jus
controversum.... ad illustra-
s compendii Lauterbachiani*,
Francfort, 1713-18, 2 parties in-4°., souvent réimprimé; II. *Systema novum justitiæ naturalis, sive jura Dei in homines, et hominum inter se*, Halle, 1748, in-8°., etc.; mais ce qui l'a le plus illustré, c'est d'avoir dirigé, en qualité de chancelier, la première tentative de Frédéric II pour réformer la justice dans ses états. Ce prince avait exposé lui-même son plan dans une assez longue dissertation sur les raisons de rétablir ou d'abroger les lois, qui est à la suite des *Mémoires de Brandebourg*, et où il fait un tableau raccourci des législations, tant anciennes que modernes. Les faits sont en général très inexacts, mais les observations ne manquent pas de justesse et de sagacité. Le code qui parut par les soins de Cocceji a été traduit en français (par Alex. Aug. de Campagne), sous le titre de *Code Frédéric*, ou *Corps de droit pour les états de S. M. le roi de Prusse, fondé sur la raison et sur les constitutions du pays, dans lequel le roi a disposé le droit romain dans un ordre naturel, retranché les lois étrangères, aboli les subtilités du droit romain*, etc., 3 vol. in-8°., Halle, 1751 et 1753. Ce code, qui était le premier essai de ce genre qu'on eût fait dans l'Europe moderne, fut plus applaudi des étrangers que des gens du pays auquel il était destiné. M. Rehmann, ancien juge au tribunal de révision établi à Trèves pour les quatre départements de la rive gauche du Rhin, dans une lettre insérée au *Moniteur* le 11 messidor an 9, assure que le code de Cocceji n'a jamais été qu'un projet. Sur la fin de son règne, Frédéric II chargea son chancelier Carmer d'en composer un autre. Tous les jurisconsultes et les philosophes de l'Europe furent invités à lui communiquer

leurs idées en législation. Ce nouveau code, qui régit aujourd'hui les états prussiens, ne fut publié que sous Frédéric-Guillaume. M. le sénateur Abrial, étant ministre de la justice, le fit traduire en français (an IX et an X, 2 parties en 5 volumes in-8°.). Cocceji avait, dès 1748, d'après le plan du roi, réformé la procédure. Il en est parlé dans la préface du premier volume du code publié en 1751. Frédéric ne fut pas plus content de ce travail que de l'autre; mais les réformes exagérées qu'il fit en 1781 excitèrent des réclamations générales, et firent regretter qu'il ne se fût pas tenu à ce qu'avait fait Cocceji. B—I.

COCCEJUS (Jean), un des plus savants et des plus profonds théologiens de la Hollande, y créa, non pas une secte, mais une école qui s'est longtemps honorée de son nom, de ce nom toujours estimé, mais moins réclamé aujourd'hui. Son systême, bizarre, outré à bien des égards, n'en a pas moins donné à la science théologique une utile impulsion, et l'a débarrassée de beaucoup de vieilleries scolastiques, peu dignes d'un âge éclairé. Les circonstances l'ont mis dans un rapport accidentel avec la philosophie et la politique, rapport qui lui-même peut avoir contribué à étendre les idées saines et libérales. Voet, le grand antagoniste de Coccejus, s'étant signalé en Hollande par son acharnement contre la personne et la doctrine de Descartes, le systême de celui-ci en fut mieux accueilli par les coccéiens; et les usurpations stathoudériennes n'ont pas trouvé dans ces derniers le même appui que dans leurs adversaires. Coccejus naquit en 1603 à Brême, où son père était sécrétaire de la ville, et il y fit ses premières études dans les langues savantes de l'Orient et de l'Occident, ainsi qu'en théologie. Il alla les continuer à Hambourg, où il se lia avec un savant rabbin; et il les acheva à Franeker dans la maison de George Pasor. Ses concitoyens de Brême l'appelèrent bientôt à professer chez eux la langue hébraïque; mais il n'y resta pas long-temps. Franeker avait su l'apprécier élève; il y fut appelé professeur d'hébreu en 1636, et, sept ans après, de théologie. Il obtint la chaire de théologie à Leyde en 1649, et il l'a honorablement occupée jusqu'à sa mort, arrivée le 4 novembre 1669. L'église de St.-Pierre de cette ville offre le monument funèbre de Coccejus, orné de son buste en marbre blanc, et de son épitaphe dans la langue de l'ancienne Rome. Deux médailles ont été frappées en son honneur, l'une et l'autre présentant son effigie. Ses œuvres ont été recueillies à Amsterdam, en 8 vol. in-fol. 1673-1675. J. H. Majus et H. Muhl en ont soigné une nouvelle édition en Allemagne, et il en a paru une 3e. en 10 vol. in-fol., à Amsterdam en 1701, suivie, en 1706, de 2 vol. d'*Opera anecdota*. On en peut voir le détail dans Nicéron. Il serait difficile et peut-être de peu d'intérêt de donner ici une idée complète du systême théologique et herméneutique de Coccejus. Nous offrirons seulement un aperçu de quelques-unes de ses parties, d'après Mosheim, dans le tome V de son *Histoire ecclésiastique*. « Coccejus, dit-il, regarde toute l'histoire » de l'ancien Testament comme une » représentation naturelle et non in» terrompue, ou comme un miroir » de l'histoire du Sauveur et de l'Egli» se chrétienne. Tous les événements » et toutes les révolutions qui doivent » arriver dans l'église jusqu'à la fin » des [illegible] figurés et dési» g[illegible], [illegible] plus ou moins

évidence dans différents passages. réduit en énigmes et en types mêceux qui n'ont d'autre objet que célébrer les louanges de Dieu, d'enseigner quelque vérité de gme et de pratique. Sa règle fonncatale d'interprétation est que doit entendre les mots et les rases de l'Ecriture dans tous les ns dont ils sont susceptibles; qu'ils nifient effectivement tout ce qu'ils avent signifier. » Pour se faire dée de tout ce qu'il y a de sublime attrayant dans la religion chrée, Coccejus se la représente sous d'une alliance que Dieu avait ractée avec l'homme. Il regarde image comme extrêmement proà fournir un système suivi et let du christianisme. L'alliance Dieu fit avec le peuple juif par inistère de Moïse, était de la e nature que la nouvelle alliance ie par la médiation de J.-C. Les dix nandements furent promulgués Moïse, non seulement comme une d'obéissance, mais comme une ésentation de l'alliance de grâce. abat ayant été institué au désert, n au 7e. jour de la création, il it également être regardé comme me, et en conséquence aboli pour hrétiens. Coccejus divisait toute oire de l'Église en sept pério, par allusion aux sept sceaux x sept trompettes dont il est parns l'*Apocalypse*. Ce théologien a ut établi son système dans sa *ma doctrinæ de fœdere et testo Dei*. Sa *Summa theologiæ cripturis repetita* s'écarte moins nanuels ordinaires. Son opinion le sabat des Israélites, il l'avait e dans son *Explication de l'Éaux Hébreux*, et elle devint une féconde source de disputes. ntagonistes de Coccejus se signalèrent par une aigreur et un acharnement extrêmes, spécialement Gisbert Voet et Samuel Desmarets. Ils virent toutes les hérésies réunies dans la doctrine de Coccejus, et l'Église éminemment en danger par elle. L'expérience de la grande vogue qu'a obtenue cette doctrine n'a ni justifié leurs imputations, ni confirmé leurs craintes; mais on a pu reconnaître bien des fois, dans le cours de ces disputes, aujourd'hui tout-à-fait amorties, que

Iliacos intra muros peccatur et extra.

—Jean-Henri Coccejus, fils de Jean, jurisconsulte et greffier des fiefs de la Hollande, est auteur d'une apologie de son père, honorable monument de piété filiale. C'est aussi à lui qu'est due la préface latine de la volumineuse collection dont nous venons de parler. M—on.

COCCHI (Antoine) naquit à Bénévent, en 1695, d'Hyacinthe Cocchi, médecin, originaire du Mugello, en Toscane. Après d'excellentes études, comme il se destinait à la même profession que son père, il s'appliqua aux sciences qui ont des rapports avec la médecine, telles que la physique, la botanique, la chimie, et s'y rendit très habile, sans négliger pour cela la culture des belles-lettres. Il parcourut ensuite les contrées les plus éclairées de l'Europe, et se fit agréger aux universités les plus célèbres. Ses voyages lui donnèrent occasion de connaître les savants les plus distingués. Newton et Boërhaave apprécièrent son mérite, et entretinrent avec lui une correspondance qui ne finit qu'avec leur vie. De retour dans sa patrie, il fut nommé d'abord professeur de médecine à Pise, et ensuite de philosophie et d'anatomie à Florence. L'empereur François Ier. le choisit pour son antiquaire. Bientôt, il justifia ces titres par de très

bons ouvrages. Les élèves accoururent de toutes parts pour entendre ses leçons. Il fut consulté de tous les pays et même par les souverains. C'est à ses soins réunis à ceux de J.-A. Micheli, son collégue et son ami, que Florence dut l'établissement d'une société de botanique. Par ordre de l'empereur, il dressa les réglements de l'hôpital de la même ville. Il possédait les langues modernes de manière à pouvoir converser avec presque tous les étrangers qui venaient à Florence, et ses ouvrages prouvent qu'il n'était pas moins versé dans les langues anciennes. Il mourut le 1er. janvier 1758, âgé de soixante-deux ans. Ses ouvrages sont : I. une traduction latine du roman grec de Xénophon d'Ephèse, *les Amours d'Anthias et d'Abrocôme*, dont il publia, le premier, le texte, d'après un manuscrit conservé à l'abbaye des bénédictins de Florence, Londres, 1726, in-4°; II. *Trattato de' bagni di Pisa*, Florence, 1750, in-4°., fig.; III. *Consulti medici*, Bergame, 2 vol. in-4°.; IV. *De' vermi cucurbitini dell' uomo*, Pise, 1759, in-8°.; V. *Græcorum chirurgici libri; Sorani unus de parturarum signis; Oribasii duo de fractis et luxatis è collectione Nicetæ conversi atque editi ab Anton. Cocchio, gr. et lat.*, Florence, 1754, in-fol; VI. une dissertation sur Asclépiade, en italien, Florence, 1758; elle devait être suivie de plusieurs autres que la mort l'empêcha de publier; IV. un grand nombre d'opuscules recueillis, en grande partie, sous ce titre : *De' discorsi Toscani del dott. Ant. Cocchi*, Florence, 8 part. in-4°., 1761-62. Ce recueil de pièces de médecine et de physique a été traduit en français par de Puisieux, 1762, in 12. Les principaux ouvrages qu'il contient sont : une *Dissertation sur le régime pythagoricien*, qui a été mise en français par l'abbé Bentivoglio; un *Discours sur l'usage des bains froids chez les anciens*; un *Éloge de Micheli*; une *Lettre critique sur un manuscrit en cire, qui contient le détail de la dépense de la cour de Philippe-le-Bel, roi de France, pendant plusieurs mois de l'année 1301*. On lui doit encore une édition des *Discorsi di anatomia* de Laurent Bellini, Florence, 1744, 3 part., à la tête de chacune desquelles il a placé une préface. Il est encore auteur de la préface qui se trouve à la tête de la *Vie de Benvenuto Collini*, orfèvre et sculpteur, écrite par lui-même, et publiée sous le titre de Cologne, chez René Marteau, sans date, mais imprimée à Naples en 1728. Cocchi, prend quelquefois à la tête de ses ouvrages, le titre de *Filosofo mugellano*. Sa vie a été écrite par Ferdinand Fossi, etc., et par Ange Fabroni, dans le tome XI des *Vitæ italorum doctrinâ excellentium*. Z.

COCCOPANI (Jean) naquit à Florence en 1582, d'une famille illustre originaire de Lombardie. Il était savant dans la connaissance des lois, dans l'histoire, la mécanique, les mathématiques et l'architecture civile et militaire. Cet artiste aimait encore la peinture. Toutes ces sciences lui étaient devenues familières; il les enseignait, et il entretint toujours un commerce de lettres avec les grands seigneurs, tant italiens qu'étrangers, auxquels il avait donné ses leçons. Coccopani fut appelé à Vienne en 1622. Employé par l'empereur, en qualité d'ingénieur, dans différentes guerres, il se comporta avec tant de prudence et d'habileté, qu'il obtint plusieurs fiefs pour récompense de ses travaux. De retour à Florence, il bâtit

e grand-duc le beau palais
a *imperiale*, et fit construire
rent des religieuses de Ste.-
s de Jésus. L'église de ce
t est exagone, avec une cou-
en proportionnée. Le grand-
ant voulu établir à Florence
aire de mathématiques, fit choix
copani pour la remplir. Ce sa-
stifia le choix du prince, en
ant aux jeunes gens, non seu-
la géométrie et l'arithmétique,
ncore d'autres parties des ma-
iques, telles que la perspective,
fication, l'architecture civile,
s père Castelli étant mort à
Coccopani fut invité à y aller
r la chaire de mathématiques,
ne voulut point quitter la ville
rence, où il mourut en 1649.

A—s.

CHEOU-KING, astronome
s du 13e. siècle, né à Chun-te-
lle de la province de Pé-tché-li.
nde habileté dans la connais-
du ciel le fit appeler à la cour de
ou, ou Koublaï-khan, fondateur
dynastie des Yven : ce prince
t président du tribunal des ma-
tiques. On doit à ce Chinois des
rations utiles et importantes;
ous ses ouvrages ne nous sont
rvenus; on n'a ni son *Catalo-*
s longitudes des villes, ni ce-
latitudes, longitudes et décli-
s des étoiles. En 1280, il
a le solstice d'hiver, en se ser-
l'un gnomon de quarante pieds,
nesurant la longueur de l'ombre
au centre de la projection ou ima-
soleil, qui se formait sur un plan
eau. Il compara ces ombres mé-
nes d'une longue suite de jours
le solstice, avec une pareille
d'observations faites après le
e, et détermina que le solstice
r était arrivé à Pé-king en 1280,
le 14 décembre, à une heure 26′ 24″ après minuit. Ce moment du solstice devint l'époque fondamentale de l'astronomie de Co-chéou-king. En conséquence d'un grand nombre d'observations, il détermina, pour ce moment, le lieu du soleil dans les constellations, le mouvement d'anomalie et de latitude de la lune et le lieu de chaque planète; il marqua, pour ce moment, l'épacte et tous les autres éléments du calcul. En faisant usage du même gnomon, cet astronome avait observé, pendant plusieurs années, surtout en 1278 et 1279, la hauteur du pôle de la ville de Pé-king, alors appelée *Ta-tou* ou la *Grande-cour*. Il trouva que cette hauteur du pôle était au-dessus de quarante degrés chinois. Il conclut encore de ses observations, que la plus grande déclinaison du soleil était de 23° 33′ 40″ 17 ou 18‴. Cette ancienne détermination de l'obliquité de l'écliptique parut à l'abbé de la Caille un fait très intéressant pour l'astronomie. Il prit la peine de la vérifier, et en calculant d'après la longueur des ombres méridiennes, observées par Co-chéou-king, et ayant égard à la réfraction et à la parallaxe, il trouva que l'obliquité de l'ectiplique avait été, en 1279, de 23° 32′ 11″ ou même 12″. En comparant ensuite cette obliquité avec celle qu'il avait déjà déterminée pour l'année 1750, de 23° 28′ 19″, il en conclut que la diminution réelle de l'obliquité a été de 3′ 43″ en quatre cent soixante onze ans, et par conséquent de 47″ ÷ par siècle; ce qui se trouve conforme à ce que Euler a déterminé par la théorie physique. La Caille rend une égale justice à l'exactitude et à la précision que Co-chéou-king a mises dans ses observations de quatre solstices d'hiver, que le P. Gaubil a rapportées dans son *Histoire de l'Astronomie chinoise* (pag. 107.) « Elles

» se trouvent, dit-il, très exactes par » deux circonstances singulières; la » première est la grandeur de son » gnomon, et l'autre le passage de l'a- » pogée du soleil par le colure des sol- » stices; l'une diminue les erreurs des » observations, l'autre sauve toutes » les réductions. Aussi ces quatre dé- » terminations des solstices d'hiver » s'accordent-elles fort bien entre el- » les. » C'est, en partie, d'après ces anciennes observations chinoises que l'abbé de la Caille a déterminé la durée de l'année solaire à 365 jours 5 heur. 48 min. 49 sec. (Voy. *Mémoires de l'Académie des sciences*, an. 1757, pag. 111 et 140.) Co-chéou-king observa long-temps les mouvements de l'étoile que nous appelons *polaire*, et il résulta de ses calculs que sa distance au pôle était d'un peu plus de trois degrés chinois. Il fut le premier mathématicien chinois qui ait fait usage de la trigonométrie sphérique, ou de la résolution des triangles dans l'astronomie. Co-chéou-king ayant examiné les instruments construits sous la dynastie des *Song* et sous celle des *Kin*, les trouva très défectueux, et en fit exécuter d'autres, au nombre de treize, qui passèrent, de son temps, pour être d'une grande précision, tels que des sphères, gnomons, armilles, globes, boussoles, quarts de cercle, et la plupart de ces instruments subsistent encore aujourd'hui à l'observatoire de Pé-king; mais on les tient dans une salle fermée, et l'on ne permet pas de les voir. Co-chéou-king, comme président du tribunal des mathématiques, envoya des membres de ce tribunal dans les différentes provinces de la Chine, dans la Tatarie et en Corée. On ignore le détail de leurs travaux astronomiques; mais on rapporte les observations qu'ils y firent de la hauteur du pôle. Le P. Gaubil les a insérées dans son *Histoire d* *tronomie chinoise* (pag. 110) ajoute parallèlement les obser postérieures de ces mêmes ha faites par les jésuites dans les lieux. On ne connaît point la la mort de cet astronome, l plus habiles et des plus célèbre Chine ait produits. G.

COCHET DE St.-VA (Melchior), originaire de Cénis en Bourgogne, fut secré duc d'Orléans; il devint conse 1695 et président en 1701 au ment de Paris. On a de lui un *de l'Indult*, 2 vol. in-12, 17 3 vol. in-8°., 1747. L'indult droit ou privilége accordé par aux chancelier, garde des s aux maîtres des requêtes et à membres du parlement de Pari lequel chacun d'eux pouvait ob bénéfice sur le collateur ou pat clésiastique, auquel la nomina roi était adressée. L'origine de vilége, comme de tant d'autres n'est pas bien connue. On en des traces jusque dans le 12e. C'était sans doute une récon que les rois accordaient aux ces des membres du parle presque tous clercs dans le pr Quand ils ne le furent plus, ils le droit de céder leur privilég ecclésiastiques. On voit par-là traité de St.-Vallier ne peut pl aujourd'hui qu'un objet de pure sité. On accusait ce magistrat d'a mais il se justifia d'une manière rable, en plaçant, de son viva non par testament, des fonds états de Provence, dont le prod destiné à fournir à deux dem nobles et pauvres de cette p une dotation, à l'une pour se n et à l'autre pour se faire religie première était de 10,000 liv. c

ooo liv. C'étaient les états
nce qui désignaient les de-
ui devaient jouir de cette fa-
en étaient déchues, si elles
nt leur détermination dans
is. On avait remarqué que
tion faisait souvent faire de
is mariages, par la précipi-
n était obligé de mettre dans
Le président de St.-Vallier
Paris le 19 décembre 1738,
soixante-quatorze ans. On
lui deux *Dissertations* dans
res de Trévoux, de 1706
. B—i.

T (Jean), professeur de
e au collége Mazarin, était
ges en Savoie. Etant venu à
achever ses études de théo-
rit sa licence en Sorbonne,
principal du collége du car-
dine et devint recteur de l'u-
eune encore, il s'était lié avec
. Celui-ci, héritier des ma-
e Varignon, engagea Cochet
n français et à publier les
mathématiques que ce géo-
it rédigés en latin pour ses
collége Mazarin. Cochet les
sous ce titre : *Éléments de*
tiques, *de M. Varignon*,
31, in-4°., fig. Les autres
le Cochet sont : I. *la Logi-*
l'Art de raisonner juste,
44, in-12; II. *la Clef des*
et des Beaux-Arts, Paris,
8°.; nouvelle édition, Paris,
12. Ce n'est qu'un dévelop-
e l'ouvrage précédent. De-
leva quelques inexactitudes,
lettres insérées dans le *Jour-*
rdun, de la même année; il
néanmoins comme la meil-
que élémentaire qui eût en-
en français, tant par la
qui y règne, que par la jus-
la précision des définitions.
Elle est moins profonde que celle de Port-Royal, mais plus à la portée des commençants. III. La *Métaphysique*, Paris, 1753, in 8°.; IV. la *Morale*, Paris, 1755, in-8°.; V. *Physique expérimentale et raisonnée*, Paris, 1756, in-8°.; VI. *Preuves sommaires de la possibilité de la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, contre les Protestants*, Paris, 1764, in-12. Cochet mourut à Paris le 8 juillet 1771. C. M. P.

COCHIN (Henri), avocat célèbre du parlement de Paris, naquit dans cette ville en 1687. Il avait reçu de la nature les dispositions les plus heureuses, et il les cultiva avec soin. Il ne négligea aucune des études qui pouvaient lui être utiles dans la profession à laquelle il était appelé, et il en est très peu dont un orateur habile ne sache tirer quelque avantage. La science la plus essentielle à un avocat est, sans contredit, celle des lois. Cochin en puisa les principes dans les livres du droit romain, qui en sont la principale, ou, pour mieux dire, l'unique source. Il ne se contentait pas de connaître la disposition littérale des lois, il sut encore en découvrir l'enchaînement et pénétrer jusqu'à l'esprit du législateur. L'histoire lui fit connaître le droit public, science peu cultivée en France, malgré son importance, et dont nos jurisconsultes s'étaient bien moins occupés que du droit civil. Cochin vit aussi combien les belles-lettres peuvent répandre d'attraits et d'éclat sur une science aussi sérieuse et quelquefois aussi rebutante que celle des lois, et il chercha à se former le goût par l'étude des grands modèles. Sa mémoire était excellente et son érudition n'en était pas pour cela indigeste. La géométrie lui apprit encore à mettre de l'ordre dans ses discours, et la dialectique à rendre ses raison-

nements plus justes et plus convaincants. La morale enfin lui fournit ces grandes pensées et ces maximes salutaires par lesquelles l'orateur devient ce que les anciens voulaient qu'il fût, « l'homme de bien, ayant le talent » de la parole. » Cochin l'étudia dans l'Écriture et dans les sources les plus pures de la religion. Reçu avocat en 1706, il plaida sa première cause à vingt-deux ans, et il se fit remarquer au milieu des talents distingués que le barreau possédait alors. A trente ans, il avait déjà la réputation d'un avocat consommé. Il écrivait ses plaidoyers dans les commencements avec beaucoup de soin; persuadé que ce n'est que par un long exercice que l'on acquiert une heureuse fécondité, et que l'habitude de parler d'abord d'abondance, dégénère infailliblement dans la stérile facilité de dire bien des paroles inutiles. Dans la suite, il plaida sur des extraits faits avec beaucoup d'ordre. Ce qu'il avait à dire de plus lui venait au moment de l'action. Suivant la tradition du barreau, son talent se montrait alors, ainsi qu'à la réplique, dans tout son éclat. Il y eut des mouvements heureux, et il fit souvent sur ses auditeurs l'impression la plus profonde; mais cet art de maîtriser et de remuer les esprits, qui est le vrai triomphe de l'orateur, ne peut lui obtenir qu'une gloire passagère, quand il n'est qu'instantané. On n'en trouve plus de traces dans les œuvres de Cochin, où l'on n'a recueilli que ses mémoires, ou ceux de ses plaidoyers qu'il avait réduits dans cette forme. La gloire de Cochin en a souffert, et on lui a contesté la qualité de premier et même de seul modèle de l'éloquence du barreau parmi nous, que l'enthousiasme de ses contemporains lui avait accordée. On a été même jusqu'à soutenir que l'éloquence du barreau ne pouvait ar nous à ce degré de perfecti avait été portée chez les a où même s'était élevée sa ri quence de la chaire. On a voir, comme un obstacle table au développement de nos orateurs du barrea très borné des questions qu' le défaut d'un auditoire n imposant qui les soutienne me; des tribunaux compo de juges, hommes naturell mes et impassibles, à la rais il faut parler plutôt qu'à leu mais lorsque l'on a discute ment chez nous des questi social, telles qu'on ne les nulle part, les orateurs qu dans cette lice sont restés rieurs aux orateurs anciens uns, à la vérité, s'étaient grande renommée auprès d ils défendaient les intérêts nions; mais elle s'est en qu évanouïe avec la fermentat prits. A peine en conserv un léger souvenir. On lit encore les plaidoyers de Ci des affaires particulières, sujet est souvent très infé questions du plus haut inte sont présentées fréquemm nos tribunaux. Ce sont d vriers et non la matière qui Qu'on suppose Bossuet sui rière du barreau, au lieu d chaire, et, pour peu qu'on de son génie, on verra q sources il eût su déploye sujets les plus ingrats en Cela confirme l'observatio ron, que les grands orateu plus rares que les poètes o riens célèbres. Dans l'é qu'il fait de ceux de Rome, trouve-t-il deux de pass

génération. Si nous n'avions ouvrages, l'éloquence serait e la littérature romaine. Le e Cochin, quelque éminent sous plusieurs rapports, est ore de l'idée qu'on se fait du orateur. D'Aguesseau, dans e qui exigeait plus de calme était moins aux grands mou- oratoires, lui serait encore ir par les agréments du style, leur qu'il sait y mettre quand le demande. L'art de Cochin it surtout à savoir réduire sa on à un seul point de contro- disposer ses preuves d'une très judicieuse, et à confor- jours son style aux matières ait à traiter. Il ne se chargeait l'une cause sans l'avoir exami- e soin, et s'être assuré de sa ies journées étaient toutes rem- ir le travail. Il n'en sacrifiait seul instant au plaisir et à la ion; les vacances étaient mê- ir lui un temps d'occupation; nployait à rappeler ses études es. Cet homme, si éloquent en était timide et taciturne dans versation. Plusieurs réponses lui attribue prouvent son ex- modestie, et l'on peut dire sa de humilité. Ses vertus se re- dans ses écrits, et elles le ren- gne de servir de modèle à ceux urent la même carrière que lui. mourut à Paris, le 24 février , à l'âge de soixante ans, à la e plusieurs attaques d'apoplexie. uvres ont été recueillies en 6 -4°., 1751. On trouve dans la e, faite par Bernard, beaucoup ails sur sa vie et sur ses écrits. publié des extraits de ses ouvra- ous le titre de *Morceaux choi-* 1 vol. in-12. B—I.

COCHIN (Charles-Nicolas), graveur, né à Paris en 1688, s'occupa de la peinture jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, et dès-lors se livra entièrement à la gravure. On a de lui : *Rébecca* et la *Rencontre de Jacob et d'Esaü*, d'après Lemoine; *Jacob et Laban*, d'après Restout; le *Recueil de toutes les peintures et sculptures de l'église des Invalides*, d'après ses propres dessins, ainsi qu'un grand nombre d'autres sujets gravés d'après les tableaux de N. Coypel, de Lafosse, Jouvenet, L. Boulogne, Parrocel, Cazes, Detroy, Loir, Vatteau, et autres peintres modernes. Les estampes de cet artiste sont d'un faire large et facile. Il a aussi gravé des portraits, entre autres ceux de *J. Sarrazin* et d'*Eustache Le Sueur*. Il est mort en 1754, membre de l'académie de peinture.—Il a existé plusieurs graveurs de ce nom sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, entre autres Nicolas Cochin, natif de Troyes en Champagne, qui a gravé dans le goût de Callot, dont on croit qu'il était élève, et Noël Cochin, mort à Venise en 1695, qui a exécuté une grande partie des planches de la collection du grand Beaulieu. Ch. N. Cochin descendait de cette ancienne famille. P—E.

COCHIN (Charles-Nicolas), dessinateur et graveur, fils et élève du précédent, naquit à Paris en 1715. Il manifesta de bonne heure d'heureuses dispositions pour les beaux-arts. Le genre du burin lui ayant paru trop lent, au gré de son génie et de sa vivacité naturelle, il se livra presque entièrement à la composition et à la gravure à l'eau forte. D'un esprit cultivé, d'un commerce doux et agréable, Cochin fut chargé en 1749 d'accompagner M. de Vandières, désigné pour directeur-général des bâtiments du roi, dans son voyage d'Italie. Non seulement il réussit à donner à son

élève des notions sur les arts; mais il tira pour lui-même un grand profit de ce voyage, tant pour la perfection de l'art que pour l'accroissement des connaissances théoriques qui y ont rapport. De retour en France, après deux ans d'absence, l'académie de peinture le reçut au nombre de ses membres. La mort de Coypel, arrivée en 1752, ayant laissé vacante la place de garde des dessins du cabinet du roi, Cochin fut nommé pour y succéder, et obtint un logement aux galeries du Louvre. Différents Mémoires sur les arts, traités d'une manière lumineuse, dont il entretint souvent l'académie, lui obtinrent, en 1755, le titre de secrétaire historiographe de cette compagnie. Enfin Louis XV, pour récompenser le zèle et les talents de Cochin, lui accorda des lettres de noblesse, l'admit dans l'ordre de St.-Michel, le nomma dessinateur et graveur des menus-plaisirs, et joignit une pension à tous ces bienfaits. Cet artiste, comblé des faveurs de la cour, n'employa jamais son crédit que pour le progrès des arts et pour rendre service aux artistes; noble, désintéressé, généreux, ses confrères trouvèrent toujours en lui un ami empressé à les obliger. L'œuvre de ce maître est considérable, on compte environ quinze cents pièces gravées par lui ou d'après ses dessins. Ses principaux ouvrages sont : *Lycurgue blessé dans une sédition*, le *Frontispice de l'Encyclopédie*, les *Figures du Boileau*, qu'il a gravées lui-même, les *Seize grandes batailles de la Chine*, composées par des missionnaires à Pé-king, et dont il a refait les dessins en partie. Ces estampes ont été gravées par les plus habiles graveurs du 18e. siècle. La collection des *Figures de la Jérusalem délivrée*, pour l'édition de Monsieur; celle des *Figures pour l'Histoire de France*, du Hénault, gravée par Prévo suite des quarante-six *Fig* 4°., *de l'Arioste*, pour la trac d'Ussieux, gravée par Ponce une suite considérable de dessinés par lui d'après ses c rains les plus célèbres, don vé lui-même une partie. L pales estampes dans le genre toire, gravées par Cochin, *Mort d'Hippolyte*, d'après et *David jouant de la harp Saül*. Il a gravé aussi un n grandes planches, d'après sins, pour les pompes fun fêtes publiques, et, conj avec Lebas, *seize Ports de* dont quinze d'après les tal Vernet, et un d'après sc Les compositions de Cochir général, riches, gracieuses; noncent un homme plein d' On peut lui reprocher cepen quefois un peu de lourdeu figures et de ressemblance airs de tête. Ses gravures son avec esprit, d'un faire larg leux. Comme homme de l produit les ouvrages suivant *servations sur les antiquités lanum*, 1751 (*Voyez* Bel II. *Réflexions sur la critiq vrages exposés au Louvr* in-12; III. *Recueil de pièces concernant les arts dissertation sur l'effet de re et des ombres relative peinture*, 1757, in-12; IV *pittoresque d'Italie*, 17 in-8°.: il y a eu une 3e. édit mée à Lausanne en 1773; *sotechnites aux enfers*, 17 VI. *Lettres sur les vies de de Deshayes*, 1765, in *Projet d'une salle de* 1765, in-12, indépend

opuscules. (*Voy.* Ab.
s ouvrages annoncent
profondément médité
lui firent une certaine
térature. Les dîners de
auxquels il était admis,
t de fréquentes occa-
riller le talent avec le-
le la peinture et de la
style n'est pas toujours
oujours clair et précis.
tellement fécond, que
frères avaient recours
compositions. Tout le
: le tombeau du maré-
écuté par Pigalle, ainsi
auphin, par Coustou,
nvention. Cochin est
il 1790, estimé et re-
eux qui l'avaient con-
fait un catalogue rai-
uvrages, Paris, 1771,
asin Encyclopédique,
ne VI, pag. 255, donne
manuscrit de Cochin,
bliothèque impériale; il
in-4°. et d'environ 500
a entier de la main de
ebre, et contenant des
euses sur Caylus, Bou-
Slodtz. P—E.

JACQUES-DENIS), fon-
pice qui porte son nom,
t dans cette ville le 1er.
Il annonça d'abord du
t ecclésiastique, et mê-
à seize ans, entrer chez
Ses parents lui firent
sa trop grande jeu-
obstacle à sa réception,
à ce projet; mais il se
direction de J. Bruté,
Benoît. (*Voy.* BRUTÉ.)
eçu le sacerdoce, il fut,
ond vicaire de St.-Etien-
et, en 1756, curé de St-
laut-Pas : il prit posses-
sion de cette cure le 31 décembre de la même année. Dès ce moment, il ne vécut plus que pour ses paroissiens; on le vit tour à tour au confessionnal et dans la chaire. Sa paroisse était pauvre; il n'avait de revenu que 1500 fr. de patrimoine et environ mille écus de sa cure; obligé de consacrer une partie de cette somme à payer les ecclésiastiques qui se rendaient utiles dans sa paroisse, il ne pouvait subvenir, de ses deniers, aux besoins de l'école des filles, qui se tenait dans une place trop petite et malsaine. Cochin recommande cette institution à ses paroissiens, et bientôt il se voit en état de faire construire une école plus salubre. Il s'était fait une loi de ne solliciter personne en particulier. En 1761, il fut attaqué de la petite vérole; mais il reprit bientôt tous ses travaux avec la même activité. Sa santé en fut assez altérée pour qu'il pensât, en 1768, à quitter sa cure; cependant il se rendit aux instances qu'on lui fit. Dix ans après, sa santé étant de plus en plus affaiblie, il eut les mêmes idées; et cette fois encore il resta dans sa cure; il accepta même la place de supérieur de l'abbaye du Val-de-Grâce, qu'il ne garda que peu de temps. Ce fut en 1780 qu'il conçut l'idée de fonder un hospice pour les pauvres du faubourg St.-Jacques. Il fit paraître un prospectus, où il annonçait qu'il consacrait à cette entreprise un fonds de 37,000 fr., dont il avait la disposition. Les aumônes furent abondantes. La même année, Viel, architecte, traça le plan de l'hospice, et veilla gratuitement à sa construction. La première pierre fut posée par deux pauvres de la paroisse, et, au mois de juillet 1782, les sœurs de charité prirent possession de ce bâtiment, et reçurent des malades. Cochin mourut l'année suivante, le 3

juin 1783. On a de lui : I. *Exercice de retraite pour l'intervalle de l'Ascension à la Pentecôte, avec des paraphrases sur les psaumes*, 1778, in-12 ; II. *Paraphrase de la prose* Dies iræ, *ou Sentiments d'un pécheur qui désire travailler sincèrement à sa conversion*, 1782, in-12 ; III. *Entretiens sur les fêtes, les jeûnes, usages et principales cérémonies de l'église*, 1778, 1786, in-12; IV. *Œuvres spirituelles*, tome 1er. et unique, 1784, in-12, contenant plusieurs instructions sur l'utilité des assemblées de charité, etc., sur les huit béatitudes, et l'explication de l'*Oraison dominicale*. On voulait donner en corps d'ouvrage, et sous le titre d'*Œuvres spirituelles*, les travaux de Cochin; après avoir publié ce 1er. volume, on crut qu'il valait mieux faire paraître chaque ouvrage sous son titre. V. *Prônes ou Instructions familières sur les Epîtres et Evangiles des dimanches et principales fêtes de l'année*, 1786, 87, 4 vol. in-12; 3e. édit., 1791, 3 vol. in-12. Cochin improvisait tous ses prônes et instructions. Ce fut avec beaucoup de peine que, de son vivant, il livra à l'impression quelques opuscules. Il avait recommandé, par son testament, de ne pas publier ses manuscrits; ses héritiers jugèrent à propos de ne pas se conformer, sur ce point, à ses intentions. Le produit de ses Œuvres posthumes fut consacré à l'hospice Cochin. Les prônes de Cochin et ses autres ouvrages, d'après la manière dont il les composait, fourmillent nécessairement de négligences : le style a été revu dans la seconde édition. VII. *Prônes ou Instructions familières sur toutes les parties du St.-Sacrifice de la Messe*, 1787, in-12; 3e. édition, 1791, in-12, faisant suite à l'ouvrage précédent. A l'époque du concordat (en 1802), les journaux français ont parlé des prônes de Cochin
bibliographes ont cru qu'o
fait alors une nouvelle édi
une erreur. VII. *Prônes o*
tions sur les grandeurs
dans les prophéties qui
noncé, dans les exemples
mortelle, dans ses miracle
ses mystères, 1806, 2 vol.

A.

COCHLÉE (Jean), en la
lœus, l'un des plus infatigab
saires des nouvelles opini
particulier du luthéranisme
Wendelstein, près de Nuren
1479. Il joignait à une con
parfaite des points controv
grande facilité de parler en
un ton de persuasion qui n
manquer de lui faire des
mais l'excès du zèle musi
à la cause qu'il défendait, e
corde à lui reprocher d'a
trop d'aigreur dans des ma
ne peuvent être discutées ave
calme et de bonne foi. Coch
docteur en théologie, fut su
ment pourvu de canonicats à
à Mayence, et enfin à Bresl
pendant son séjour dans la
de ces villes, qu'il proposa
une conférence publique, ave
dition que celui des deux qui
berait dans cette lutte, ser
Cochlée avait, à cette époque,
ans, âge qui est rarement e
lui de l'enthousiasme. Luthe
le défi, mais on empêcha pro
les deux antagonistes d'en v
mains. Ce fut à cette même ép
Cochlée commença à écrir
nombre des ouvrages qu'il p
qu'à sa mort est si grand,
leurs titres, on remplirait
plusieurs colonnes. La plupar
sur des sujets peu intéressan
d'hui. On les trouvera indiq

de Boissard, part. II.
ntenterons donc d'en
aux. Cochlée mourut à
nvier 1552, à soixante-
christi pro et contrà,
Cochlée a voulu prou-
rage, entièrement com-
es des Écritures, qu'il
onner aux livres saints
ent de celui qu'ils ont
Vita Theodorici regis
ogothorum et Italiæ,
4; Stockholm, 1699,
ière édition est la plus
seconde est la plus esti-
rt aux additions de Pé-
. *Speculum antiquæ*
à missam, 1549, in-
nme est sorti de l'im-
à l'abbaye St.-Victor,
ice. Il renferme neuf
d'Amalarius, S. Basile,
etc. IV. *Historiæ Hus-*
XII, 1549, in-fol.,
mais partial et inexact;
ria de actis et scriptis
anno 1517 *ad* 1546;
Ces deux ouvrages ont
imprimés à l'abbaye
u ayant pris à cette im-
52, on conjecture que
ontribué à leur grande
e Luther a été réimpri-
n 1565, in-8°., avec
oniface Britannus, re-
rche de la réforme, et
1568, sans le traité
mais avec d'autres piè-
vait trop été l'ennemi
ar qu'on puisse avoir
ce qu'il en rapporte.

W—s.

(Jean), peintre, graveur
u burin, imprimeur et
tampes, naquit à An-
10, et mourut dans la
1570. Les premières
années de sa jeunesse furent employées à l'étude de la peinture; mais il quitta bientôt le pinceau pour le burin. Vasari, dans la vie de Marc-Antoine, parle avec éloge de Cock, en citant une partie des pièces que cet artiste a gravées, d'après Hemskerk, le vieux Breughel, Jérôme Bos et autres. Ce fut un artiste très laborieux; il a fait de bonnes gravures et d'excellents élèves; on compte parmi ces derniers Hans Collaert et Corneille Cort, surtout celui-ci, qui, avant de passer en Italie, fit pour son maître un grand nombre de planches que Cock publiait sous son nom. Il avait établi un commerce d'estampes qui lui procurait les moyens de tirer un parti avantageux de celles qu'il faisait et de celles qu'il faisait faire. Cock s'est servi fréquemment du chiffre H. C. F., qui est aussi celui de Hans Collaert. La plupart de ses gravures sont encore aujourd'hui fort recherchées. La collection des portraits de ce maître n'est pas une des parties les moins intéressantes de l'iconographie moderne; ils sont en grand nombre, et presque tous représentent des personnages historiques. Cock en a publié lui-même différents recueils où se trouvent aussi plusieurs autres de ses ouvrages, le premier a pour titre: *Pictorum aliquot celebrium Germaniæ inferioris effigies*, etc., Anvers, 1572, petit in-fol. Cette suite contient vingt-quatre portraits de peintres flamands, au bas desquels se trouve l'éloge qu'en fait Lampsonius; la plupart ne portent point le nom du graveur; les autres sont marquées des lettres I. H. W., qui désignent Wierik. Les autres recueils donnés par Cock, sont: I. *Præcipua aliquot Romanæ antiquitatis monumenta*, Anvers (59 pièces); II. *Operum antiquorum Romanorum hinc indè per diversas*

Europæ regiones (20 pièces); III. *Divi Caroli V, ex multis præcipuè victoriarum imagines*, 1556 (12 pièces); IV. *Compartimentorum quod vocant multiplex genus, lepidissimis historiolis poetarumque tabulis ornatum*, 1566 (15 pièces); mais de toutes les gravures de Cock, la plus remarquable a pour titre : *Les gros poissons mangent les petits;* cette estampe, faite d'après un tableau de Jérôme Bos, est comparable aux compositions les plus originales de Callot. Jérôme Cock avait un frère aîné, Mathieu Cock, qui fut excellent peintre de paysage; il s'était formé en Italie, et fut mis au nombre des premiers maîtres flamands qui cultivèrent ce genre de peinture. Plusieurs de ses compositions ont été gravées par son frère; ce sont presque toujours des paysages historiques, dont le sujet est pris dans l'Écriture. A—s.

COCK (Gisbert), en latin *Cocquius*, était d'Utrecht. Il exerça depuis 1655, jusqu'en 1707, année de sa mort, les fonctions de pasteur dans le village de Kokkengen. On a de lui : I. *Hobbes Elenchomerius*, etc., Utrecht, 1668, in-8°. : c'est une réfutation des principes de Hobbes; II. *Anatome Hobbesianismi*, ib., 1680, in-8°.; III. *Psalterium Davidis Carmine elegiaco*, ibid., 1700, in-8°. B—ss.

COCKBURN (Guillaume), médecin de la marine, membre de la société royale et du collége des médecins de Londres, est connu par plusieurs écrits sur diverses branches de l'art de guérir : I. *Œconomia corporis animalis*, Londres, 1675, in-8°.; idem., Augsbourg, 1696. Manget a inséré cet opuscule dans le second volume de sa *Bibliotheca anatomica*. II. *Sea-diseases : or a Treatise of their nature, causes, and cure; also an essay on bleeding in fevers*, etc Londres, 1736, in-8°. (qui parut d'abord en 16g mier traité spécial sur nautique; il a été souven traduit en latin, Leyde, 1 en allemand, Rostoch, 1 en hollandais, par Bid *The symptoms, nature a gonorrhœa*, Londres, Cette monographie a eu tions; elle a aussi été trac à Leyde, en 1717, et nière langue en françai Devaux, sous ce titre : *nature, des causes, de et de la curation de plus ordinaire du ma* Paris, 1730, in-12. D écrits, dont nous avo énuméré les principaux la manie de se donner p teur ou pour inventeur. C rejette absolument la chi ne de la physiologie et de Il prétend que la blenno rienne n'occupe jamais les vésicules séminales, toujours son siége dans l'urètre. Le reproche le le mieux fondé qu'on docteur Cockburn, c'e bité plusieurs remèdes qu'une poudre *infaillib* les flux de ventre, une *veilleuse* contre la gon

COCKBURN (Cath le nom de famille était 7 à Londres en 1679. A turellement porté à la elle joignait du talent p Elle fit des vers dès prit seule à écrire, étu et reçut ensuite quelq la logique et la langu tragédie d'*Inès de C* composa à dix-sept a

s en 1696 sur le théâtre imprimée l'année suivante. i au théâtre plusieurs autres ais, en 1702, elle se fit sous un nouveau rapport, *fense de l'Essai de Locke ndement humain.* Elle crut rder l'anonyme, de peur nnaissance de son sexe et (elle n'avait alors que vingt-) n'élevât une prévention le contre un tel ouvrage. Ses s furent inutiles ; elle fut t Locke lui exprima sa rence par une lettre accom- n présent de livres choisis. Trotter s'attachait à prou- cette défense que la doc- matérialisme n'est pas in- e avec celle de la révélation, avec l'espérance d'une vie spérance qui ne repose pas tion de l'immatérialité de célèbre docteur Priestley a s mêmes principes. En 1708, tter épousa Cockburn, ec- e, auteur de quelques écrits, t d'un *Traité sur le dé- loïse*, publié après sa mort. temps, occupée des soins énage, elle écrivit moins, a plus son talent que sur sujets de morale et de re- n dernier ouvrage, *Remar- les principes et les rai- ts du docteur Rutherforth, Essai sur la nature et les s de la vertu*, composé dans nnée, prouve qu'elle avait dans un âge avancé la viva- rigueur d'esprit qu'elle avait es dès l'âge le plus tendre. rut en 1749. Voici les titres de ses principaux ouvrages n'avons pas cités : 1°. l'*Ami-*, tragédie, 1648 : c'est la de ses productions dramati- ques ; 2°. l'*Amour dans l'embarras*, ou *La pluralité l'emporte*, comédie, 1701 ; 3°. le *Malheureux Pénitent*, tragédie, 1701 ; 4°. *la Révolution de Suède*, tragédie ; 5°. *Lettre au docteur Holdsworth*, et quelques pamphlets en faveur de la doctrine de Locke. Plusieurs des ouvrages de mistriss Cockburn ont été réunis et imprimés par le docteur Birch en 1751, en 2 vol. in-8°., précédés d'une vie de l'auteur. S—D.

COCKER (Édouard), habile maître d'écriture anglais, mort en 1677, a publié et gravé lui-même, d'après ses exemples, quatorze cahiers qui sont fort estimés en Angleterre. Il a aussi composé un traité intitulé : *Arithmétique vulgaire* et *Arithmétique décimale*, qui a eu un grand nombre d'éditions, un petit dictionnaire et un recueil de sentences à l'usage de ceux qui apprennent à écrire, connu sous le nom de *Morale de Cocker*. X—s.

COCLÈS (Publius Horatius), neveu du consul Horatius Pulvillus, connu par un trait de courage que Tite-Live avoue être plus célèbre que digne de foi : *Rem ausus plus famæ habituram ad posteros quam fidei.* Voici de quelle manière ce grand historien raconte le fait. L'an 246 de la fondation de Rome, 507 ans avant l'ère chrétienne, Porsenna, roi d'Étrurie, avait chassé les Romains du mont Janicule, et allait pénétrer dans la ville par le pont Sublicius (1). Horatius Coclès commandait ce poste ; il rallie les fuyards, leur ordonne de s'occuper à rompre le pont, tandis qu'aidé de deux autres guerriers, il soutiendrait tout l'effort des ennemis.

(1) On voit encore les ruines de cet ancien pont, reconstruit plusieurs fois depuis, vis-à-vis la porte *di Ripa Grande*, près de la *Porta Portese*.

Horatius Coclès força bientôt ses deux généreux compagnons d'armes à profiter, pour s'échapper, d'une partie du pont qui restait encore, et, seul contre tous les Étrusques, avec un regard terrible et d'une voix menaçante, il leur crie : « Esclaves sous un roi orgueil- » leux, quoi ! vous oubliez la liberté de » votre patrie pour attaquer celle des » autres ! » Les Étrusques font pleuvoir une grêle de traits sur cet audacieux guerrier, et ils allaient s'élancer sur lui, quand les cris de joie des Romains, qui venaient de voir le pont tomber avec fracas, suspendirent pour un instant leur impétuosité. « Dieu du Tibre, » dit alors Horace, reçois favorable- » ment dans tes ondes un soldat couvert » de ses armes. » Il se précipite à ces mots dans le fleuve, et arrive à l'autre bord sans avoir reçu une seule blessure (1). La république reconnaissante lui érigea une statue, lui donna des terres, et durant les jours d'une grande disette, tous les citoyens prirent sur leur nécessaire pour subvenir à ses besoins. Nous venons de voir que Tite-Live nous représente ce héros sortant du combat sans avoir reçu une seule blessure, et la même chose est affirmée par Florus, Valère-Maxime et Sénèque ; mais Plutarque, Denys d'Halicarnasse, Dion Cassius et Servius nous disent qu'il fut blessé à la cuisse, et on renouvelle à ce sujet un bon mot qui déjà avait été dit par Alexandre-le-Grand à son père Philippe. Polybe, au contraire, assure que Coclès périt dans le Tibre. A la vérité, c'est le seul historien qui le fasse mourir ainsi ; m ancien, plus instruit, plus que tous les autres, Polyb témoignage, ajoute encore certitude. Pour achever le contradictions des anciens sonnage, nous dirons que D licarnasse affirme qu'il étai ment beau, tandis que Pl fait un portrait hideux, qu'il avait le surnom de *Coc* qu'étant très camus, et ayai cils joints et le haut du nez dans la tête, que rien ne s deux yeux, le peuple, voul ler *Cyclope*, se méprit, et *Coclès*. Varron fait dériver de Coclès, qui signifie *borg oculus*. Il paraît que Florus éloigné de croire que les fai leux relatifs au siége de Porsenna avaient été suppo bellis par les rédacteurs d annales. « Ce fut alors, di » vit ces prodiges de valeu » race, des Mutius, des C » nous regarderions comm » bles, si on ne leur avait d » dans les annales. » Tacit plus francs ou mieux instrui d'une manière assez posi roi d'Étrurie s'empara de que les Romains se soum (*Voy.* Porsenna.) Horati fourni à M. Arnault le sujet opéra représenté et imprim

COCLÈS (Barthél Rocca, dit), né à Bol mars 1467 (comme il le me dans son *Anastasis*), cessivement la grammaire, ne, la chirurgie, l'astrolo donna surtout à la chiroma physiognomonie, dont, au vivait, tous ceux qui se mêl dire l'avenir ne possédaient

(1) On trouve ce sujet gravé sur un superbe médaillon d'Antonin-le-Pieux. Cet empereur s'est plu à représenter sur ces monuments les faits qui avaient rapport à la fondation de Rome, et les actions glorieuses qui illustrèrent cette ville naissante.

Accueilli des savants, recher-
r les princes, entre autres, par
Sforce, Coclès acquit en peu
ps une grande réputation. On
le consulter de toutes parts. Les
s contemporains, Paul Jove lui-
le louent, prennent sa défense
les incrédules, et citent des
les nombreux de l'infaillibilité
s prédictions. Cependant, cet
e, qui lisait avec tant de faci-
ns le livre des destins, ne put
ner les malignes influences de
ile. Il avait osé prédire à Her-
fils de Jean II Bentivoglio,
nourrait en exil. Ce seigneur,
é, le fit assassiner comme il
it chez lui, le 24 septembre
On prétend que, connaissant
: qui le menaçait, il portait de-
uelque temps une calote de fer,
il ne sortait qu'armé d'une épée
t mains. On assure même que,
qui devait l'assassiner étant venu
sulter peu de temps auparavant,
prédit qu'avant vingt-quatre heu-
se rendrait coupable d'un meur-
antuzzi n'a point traité avec son
ion ordinaire ce qui regarde cet
r. Nous allons essayer d'y sup-
. Et d'abord, il n'a point dit
Coclès s'était caché sous le nom
dré Corvo de la Mirandola.
duplicité de nom a induit en
r tous les biographes, qui ont
devoir distinguer deux auteurs.
s écrivit sur la physi-gnomo-
et la chiromancie; mais son
a subi quelques modifications.
tion originale est : *Physionomiæ*
Chiromantiæ Anastasis, sive
endium ex pluribus et penè in-
t autoribus, cum approbatione
andri Achillini, Bologne, 1504,
.: la préface est d'Achillini. Tous
iographes ne cessent de répéter
e satisfit également les incrédules
et les partisans des sciences secrètes.
Cette édition, quoique la première,
n'est pas la plus recherchée. Il est à re-
remarquer qu'elle fut terminée le 4 sep-
tembre, c'est-à-dire, vingt jours seu-
lement avant la mort de Coclès. L'*Ana-
tasis* fut réimprimée à Bologne, 1525,
in-fol. On publia ensuite un *Com-
pendium physiognomoniæ, quan-
tùm ad partes capitis, gulamque et
collum attinet : cui accedit Andreæ
Corvi chiromantia*, Strasbourg, 1555,
1556, 1551, 1586, in-8°.: ces édi-
tions, surtout les deux premières,
sont fort recherchées. Ce *Compen-
dium* a été traduit en français, Pa-
ris, 1546, 1560, in-8°.; 1698,
in-12; en italien, par Patrice Tri-
casse des Ceresars (qui lui-même a
fait un *Traité de Chiromancie*), Ve-
nise, 1531, 1535. in-8°. On a,
sous le seul nom d'*André Corvo*,
deux éditions latine et italienne de
la *Chiromancie*, in-8°., sans date,
et une française, Lyon, 1611, in-16.
Enfin Fantuzzi n'a point indiqué la
*Geomantia di B. Cocle tradotta
in volgare*, Venise, 1550, in-8°.

D. L.

COCOLI (Dominique), mathé-
maticien, né à Brescia le 12 août
1747, de parents sans fortune, eût été
voué par eux à quelque profession mé-
canique, si, dès sa première jeunesse,
il n'avait attiré l'attention par des des-
sins d'architecture qu'il allait tra-
çant partout sur les murailles, et
dans lesquels se faisait remarquer un
instinct des proportions et de l'har-
monie que cet art exige. Des per-
sonnes lui mirent sous les yeux le
Traité des cinq ordres, par Vi-
gnole; au mot *Géométrie* qu'il y lut
d'abord, il se sentit particulièrement
né pour cette science, et voulut l'ap-
prendre. Admis aux leçons du P. Ca-
valli, le seul maître qui existât alors

à Brescia, Cocoli l'eut bientôt dépassé, et chercha d'autres guides dans les livres qu'il priait ses amis de lui prêter. Un homme riche vint lui donner tous ceux dont il pouvait avoir besoin, et lui fit en outre une pension suffisante, afin que sa détresse ne le détournât plus de l'étude, à laquelle il consacrait déjà les nuits comme les jours. La suppression des jésuites en 1773 ayant laissé vacantes les chaires de leur collége de Brescia, Cocoli fut nommé en 1774 pour y occuper celle de physique et de mathématiques qu'il remplit avec distinction pendant plus de trente ans. Il publia en 1777 des *Elementi di geometria è trigonometria*, et, en 1779, des *Elementi di statica*. En 1783, l'académie de Mantoue fit imprimer, en lui accordant un double prix, le mémoire par lequel il avait complètement satisfait à la demande proposée par elle « d'établir la vraie théorie des eaux ascendantes par des ouvertures dans les vases, et d'indiquer les circonstances où cette théorie pourrait s'appliquer aux eaux courantes dans leur lit naturel. » Le savoir qu'il avait montré en cette occasion fit que le sénat vénitien le nomma l'un des cinq physiciens qu'il chargea de trouver des moyens pour obvier aux ravages que, depuis un temps immémorial, la Brenta causait dans les campagnes du Padouan. Ce fut Cocoli dont les lumières contribuèrent le plus au but proposé. Profitant de l'avantage qu'alors il avait eu de réunir la pratique à la théorie, il écrivit *Sullo sbocco de' Fiumi in mare*, un traité qui devint la proie des flammes en 1799 quand les Austro-Russes firent leur invasion en Italie. Depuis 1797, où un nouveau gouvernement s'était établi dans sa province, Cocoli avait été employé par lui à des fonctions où ses t[illegible] étaient nécessaires. En 1802, [illegible] compris dans la liste des membr[illegible] corps électoral des *Dotti*. Lors[illegible] 1805, il eut été décrété qu'on o[illegible] rait un canal navigable depuis B[illegible] jusqu'à la petite rivière d'Ollio[illegible] coli, consulté sur les moyens d'e[illegible] tion, proposa de conduire ce [illegible] jusqu[illegible] Fusio, et mérita en [illegible] occasion l'estime de M. Prony, [illegible] bre de l'Institut, que le mona[illegible] en avait fait juge, et les suffrages [illegible] mes du monarque, qui le nomma[illegible] pecteur-général des eaux et che[illegible] du royaume d'Italie. Il était re[illegible] dans son pays natal pour les sé[illegible] du corps électoral, lorsqu'il y m[illegible] le 27 novembre 1812. Il a lai[illegible] manuscrit un *Traité complet de [illegible] thématiques divisé par leçons* [illegible] sultat du travail de toute sa v[illegible] les archives de l'académie de [illegible] cia, dont il était membre, conse[illegible] plusieurs savantes dissertations [illegible] y a lues en différentes circonst[illegible]

G—

COCONAS (Annibal, comte [illegible] fut un de ces gentilshommes pi[illegible] tais qui, profitant de la faveur do[illegible] Italiens jouissaient sous Catheri[illegible] Médicis, vint chercher fortur[illegible] France. Vaillant, mais cruel, [illegible] nas se signala par d'horribles [illegible] dans les massacres de la St.-B[illegible] lemi. Peu de temps avant la m[illegible] Charles IX, il se forma une facti[illegible] seigneurs inquiets et remuants, q[illegible] naient le titre singulier de *Politi[illegible]* ou *Mal-contents*. Cette faction, [illegible] laquelle étaient entrés le roi d[illegible] varre, le prince de Condé, les [illegible] morenci et leurs partisans, che[illegible] à agir sous le nom du duc d'*Al[illegible]* Vain et léger, jaloux et pré[illegible] tueux, ce prince, frère de He[illegible] qui régnait alors en Pologne,

commander les armées, et à se nommer lieuten ant-général du ne. Il était exci dans ses désirs eux par Joseph Boniface, sieur Mole, et par le comte de Co- , ses favoris. A cette époque, nterie entrait dans toutes les ies contre l'état. La Mole avait dans le Louvre d'étroites liai- avec Marguerite de Valois. as était aimé de la duchesse vers, femme de Ludovic de gue. Le duc d'Alençon et le e Navarre, rivaux amis, se aient la conquête de Mme. de , coquette adroite, dit An- , qui captivait les cœurs sans r le sien. C'était tantôt chez dame, tantôt chez la reine de re que les *politiques* tenaient conférences, et menaient de les affaires de leur parti et leurs nes particulières; mais la reine erite, inconstante et peu fixée ses projets, faisait quelquefois erine, sa mère, des révélations tantes, et quelquefois aussi gar- e secret sur les complots des ntents. Catherine, instruite que de Navarre, le prince de Condé duc d'Alençon devaient quitter r, se réunir aux calvinistes et mencer la guerre civile, faisait iller ces princes, et ils étaient, relque sorte, gardés à vue au de la cour, qui était à St.-Ger- Ils résolurent de se faire en- à main armée. Deux cents ca- s, commandés par Guitry, se ntent, le mardi gras 1574, de- St.-Germain. La cour se croit cée, le duc d'Alençon balance, t par refuser de partir. La Mole, it cette affaire prendre un mau- our, croit qu'il rachètera sa vie voilant à Catherine ce qu'il n'était ossible de lui cacher. Soudain, la cour alarmée se met en route pour Paris, à deux heures après minuit. D'Aubigné peint ainsi cette retraite précipitée : « Les cardinaux de Bour- » bon, de Lorraine et de Guise, Bira- » gue, le chancelier, Morvilliers et Bel- » lièvre, estoient tous montés sur cour- » siers d'Italie, empoignant des deux » mains l'arçon, et en aussi grande » peur de leurs chevaux que des en- » nemis. » Charles IX mourant était porté dans une litière, et s'écriait : « Du moins, s'ils avaient attendu ma » mort! » Cependant la Mole et Coconas furent arrêtés; les maréchaux de Cossé et de Montmorenci furent mis à la Bastille. On donna des gardes au duc d'Alençon et au roi de Navarre. Le prince de Condé s'était sauvé avec Turenne et du Plessis-Mornai. Le duc d'Alençon, faible et facilement intimidé par sa mère, fit tous les aveux qu'elle désira, sans y mettre pour condition la grâce des coupables. Le roi de Navarre, le voyant enfermé avec Catherine, dit au duc de Bouillon : « Notre homme dit tout. » Henri, interrogé lui-même, montra plus de fermeté, et refusa de faire aucune déclaration. On croit que le but secret des *mal-contents* était de s'opposer au retour du roi de Pologne, et d'élever le duc d'Alençon au trône, après la mort de Charles IX. Le projet de l'enlèvement des princes ne paraissant pas, dans ces temps de troubles et d'orages, un délit suffisant pour faire condamner la Mole et Coconas, le complot fut présenté comme un attentat direct contre la personne du roi. Christophe de Thou, premier président du parlement, fut chargé d'instruire le procès des deux favoris. La Mole fut interrogé à Paris, et Coconas à Vincennes devant le roi. La Mole nia, et Coconas avoua tout. Ils eurent la tête tranchée sur la place

de Grève, le 30 avril 1574. « La » Mole, dit l'Étoile, étoit appelé le » baladin de la cour, fort aimé des » dames et du duc son maistre. Au » reste, grand superstitieux qui ne » se contentoit d'une messe tous les » jours, mais en oyoit trois et quatre. » Le reste du jour et la nuit, il l'em» ployoit à l'amour; de quoi feu le roy » bien averti a dict souvent, que, qui » vouloit tenir registre des débauches » de la Mole, il n'avoit qu'à compter » ses messes. » Ses dernières paroles sur l'échafaud furent, après une prière à Dieu et à la Vierge : « Recomman» dez-moi bien aux bonnes grâces de » la reine de Navarre et des dames. » On trouva sur lui, après son exécution, une chemise de Notre-Dame-de-Chartres (1), et la faiblesse qu'il montra dans ces derniers moments fit dire :

Mollis vita fuit, mollior interitus.

Coconas, qui fut exécuté le dernier, montra plus de courage : « Messieurs, » dit-il, avant de livrer sa tête à l'exé» cuteur, vous voyez que les petits » sont pris, et les grands demeurent, » qui ont fait la faute. » Charles IX, qui mourut dix-huit jours après, dit en apprenant la fin tragique des deux favoris de son frère : « Coconas étoit » un gentilhomme vaillant et brave, » mais méchant, voire un des plus » meschants qui fut en mon royaume. » Il me souvient lui avoir ouï-dire » entre autres choses, se vantant de » la St.-Barthélemy, qu'il avoit racheté » des mains du peuple jusqu'à trente » huguenots, pour avoir le contente» ment de les faire mourir à son » plaisir, qui estoit de leur faire renier » leur religion, sous la promesse de » leur sauver la vie; ce qu'ayant fait, » il les poignardoit, et fesoit languir » et mourir à petits coups cruelle» ment. » Gomberville, qui rédigea les *Mémoires du duc de Nevers*, et l'auteur du *Divorce satirique*, disent, le premier, que la reine Marguerite et la duchesse de Nevers firent embaumer la tête de leurs amants, afin d'avoir toujours devant elles ce précieux dépôt de leur amour; l'autre, que ces deux princesses firent enlever les deux têtes, les portèrent dans leurs carrosses, et les enterrèrent de leurs mains dans une chapelle sous Montmartre. On trouve le procès de Coconas dans les *Mémoires de Castelnau*, et son épitaphe dans les *Lettres d'Estienne Pasquier*. Coconas et la Mole furent regardés comme des victimes d'état, et ce qui prouve que leur crime n'était pas bien avéré, c'est qu'en 1576 Henri III cassa les arrêts portés contre eux, réhabilita leur mémoire, et permit à leurs héritiers de rentrer dans leurs biens. V—ve.

COCQUARD (François-Bernard), né à Dijon, le 4 janvier 1700, s'adonna à la poésie latine à l'âge de onze ans. La lecture de Boileau et de Racine, qu'il fit en 1715, lui inspira le goût de la poésie française, et il la cultiva assidûment. Après avoir achevé son cours de philosophie, il s'appliqua à la langue latine, puis étudia le droit, et fut reçu avocat au parlement de Dijon en 1721. Il s'acquit quelque estime dans sa profession, et mourut vers 1772. On a de lui : I. *Lettres ou Dissertations où l'on fait voir que la profession d'avocat est la plus belle*

(1) On trouva aussi, parmi les effets de la Mole, une image de cire, préparée avec des cérémonies magiques, et dont le cœur avait été percé avec une aiguille; cette figure talismanique intrigua beaucoup Catherine; elle crut que l'image avait été fabriquée contre Charles IX, et qu'elle menaçait ses jours; mais la Mole déclara qu'elle avait dû servir uniquement à le faire aimer d'une grande princesse.

les profess , *où l'on si les juge qui président fiences peuve* *timement les avo* *lorsqu'ils* , 1733, in-12. Ces lettres, re de deux, qui sont devenues et dont Goujet conseille la lec- nt été attaquées dans un petit itulé : *Réponse d'un fils à son r deux lettres qui parurent* 3, *au sujet de la profession* . On cherche dans cette ré- à rabaisser la profession d'a- rtout par rapport aux hono- II. *Poésies diverses*, Lyon, 1754, 2 vol. in-12. Beau- ces pièces avaient déjà paru *Mercure* et avaient eu le suf- Lamonnaye et de Piron. On dans le second volume, la tra- de beaucoup d'épigrammes de , d'Owen, de l'*Anthologie*, nquelles on distingue celle-ci :

ide un jour, sur sa statue,
ayant jeté les yeux :
oh! dit-elle, où dans quels lieux
ïdile m'a-t-il donc vue? »

uveaux Amusements du cœur l'esprit, contiennent aussi la on de quelques épigrammes , par Cocquard. A. B—T.

QUAULT (Pierre), chanoine al de l'église de Reims, sa pa- ceteur en droit et conseiller au l de la même ville, mort en C'était un homme d'esprit et ite, qui fut toujours consulté et é dans les affaires qui demau- le la capacité. Il a fait le dé- ment du cartulaire de son t a recueilli une grande quan- traits pour une histoire ecclé- e et civile de Reims. Ces ma- , conservés dans la bibliothèque ille, consistent en cinq vol. t un in-4°. Ce travail explique que le chapitre fit dans le à André Duchesne, de lui ouvrir son cartulaire, comme il a déjà été dit à l'article Bergier (Nicolas). Cocquault s'appuye sur les chartes et sur les chroniques anciennes, véritables sources de l'histoire. Les derniers volumes sont meilleurs que les premiers, parce qu'ils tiennent à des temps plus connus et plus rapprochés; malheureusement ils sont écrits d'une manière très difficile à déchiffrer. On a publié, après la mort de l'auteur, la table chronologique de cette histoire, Reims, 1650, in-8°., composée par lui-même. Il y observe le même ordre qu'il a suivi dans son grand ouvrage. Cocquault a laissé encore quelques autres manuscrits qui ont perdu tout leur intérêt. C. T—Y.

COCQUIUS (Gisbert). *V.* Cock.

CODDÆUS, ou VAN DER CODDE (Guillaume), né à Leyde en 1575, y fit d'excellentes études et y fut nommé professeur de langue hébraïque en 1601. Sa répugnance à souscrire les statuts du fameux synode de Dordrecht le fit suspendre de ses fonctions en 1619. En 1623, la haine essaya de le compliquer dans un procès pour tentative d'assassinat sur la personne du stathouder Maurice; mais l'évidence de son innocence le fit relâcher aussitôt. On ignore la date précise de sa mort. On a de lui : I. *Notæ ad grammaticam hebræam Martini Navarri Morentini*, Leyde, 1612, in-12; II. *Hoseas, propheta, hebraïcè et chaldaïcè, cum duplici versione latinâ, et commentariis hebraïcis Salomonis Jarchi, Aben-Ezræi et Davidis Kimchi : Masora item parva*, etc., ibid., 1621, in-4°.; III. *Fragmenta comœdiarum Aristophanis*, ibid., 1625, et quelques autres productions. — Ses trois frères, Jean, Adrien et Gisbert van der Codde, fondèrent à Rhinsbourg, village aux environs de Leyde, une

sorte de secte qui a pris le nom de *Rhinsbourgeois*, aussi appelés *Collégiens*. Mosheim leur a consacré une partie du 7e. chapitre du siècle 17, section 2, partie 2, de son *Histoire ecclésiastique* (traduite en français, tome 5, page 519 et suivante, édition de Maëstricht). — Pierre Codde, ou *Coddéus*, oratorien, né à Amsterdam, en 1648, évêque (*in partibus*) de Sébaste, aida Antoine Arnauld à répandre le jansénisme en Hollande, et l'on peut voir à son sujet le *Dictionnaire des livres jansénistes*, tom. Ier., page 20, 21 et ailleurs. Il succéda à Jean de Néercassel dans la dignité de vicaire apostolique des Provinces-Unies, et, appelé pour se justifier à Rome, il ne se préserva pas, en s'y rendant avec confiance, d'être déposé par un décret du 3 avril 1704. Il est mort le 18 décembre 1710, laissant son nom en odeur de sainteté auprès de son parti. — Il y a eu aussi deux peintres hollandais du nom de *Codde*, Charles et Pierre. M—on.

CODIN (George) était revêtu de la dignité de curopalate à la cour des derniers empereurs de Constantinople, et on croit qu'il survécut à la prise de cette ville par les Turks. Il nous reste de lui différents ouvrages sur les offices de la cour et de l'église patriarchale de Constantinople et sur les antiquités, l'histoire et la description de cette ville. Les premiers ont été rassemblés par le P. Goar, qui les a fait imprimer en grec et en latin, avec différentes autres pièces et des notes, Paris, 1648, in-fol. Les autres l'ont été par P. Lambecius, qui les a publiés en grec et en latin, Paris, 1655, in-fol. Ces deux volumes, qui ne nous apprennent rien de bien important, font partie de la *Byzantine*. C—r.

CODJA-MOUSTAPHA-PACHA, grand-vézyr du temps de Bajazet II, dont il était devenu la créature en se chargeant de tuer son frère Zizime sulthân (*Voy.* Zizime). Pour consommer ce projet, il s'était rendu à Rome auprès de ce malheureux prince, qui le prit à son service en qualité de berber-bachi (barbier), ce qui lui fournit l'occasion d'exécuter sa commission, en le rasant, disent les historiens turks, avec un rasoir empoisonné. Sa commission remplie, il s'en retourna auprès de son maître, qui l'en récompensa en l'élevant à la dignité de pacha, et en lui conférant le gouvernement de la Romélie. De faveur en faveur, il parvint, en 917 de l'hégire (1511 de J.-C.), au poste éminent de grand-vézyr, en remplacement d'Ahmed-Pacha, surnommé le *Hersek-Zadé*. A l'avènement de Sélim au trône, Codja-Moustafa ayant été accusé d'entretenir des relations avec Ahmed-Khân, qui disputa pendant quelque temps la couronne à Sélim, fut décapité, et expia par cette mort sa trahison envers Zizime. Les historiens de sa nation, tout en blâmant sa conduite, ne peuvent lui refuser beaucoup de jugement, et une grande aptitude pour les affaires publiques. Pendant son vézyriat, qui a duré à peu près un an, il fit construire une mosquée qui porte encore son nom, un collége (*medreceh*), et un grand nombre d'hospices de bienfaisance et d'établissements publics dont il a embelli la capitale de l'empire des Turks. R—e.

CODOURY (Aboul-hocein-Ahmed), célèbre docteur musulman, de la secte d'Abou Hanyféh (*Voy.* Hanyféh), naquit en 367 de l'hég. et mourut en 428 de la même ère (1037 de J. C.) Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur le droit

la métaphysiq t de quel-
ques. Ibn Khil parle avec
loge de l'abrég qu'il fit des
de sa secte, et qui est connu
itre d'*Almokhtassar alco-*
Abrégé de Codoury). Les
ans Hanéfys en font un tel
s l'apprennent par cœur, et
dent comme la meilleure rè-
nduite en manière de religion;
-il été commenté en 658 par
eur très estimé. Ce commen-
trouve parmi les manuscrits
la la bibliothèque impériale.
lot attribue au même auteur
té de spiritualité et un autre
ysique, intitulés, le premier,
rèh el nadiréh et le second *Té-*
h. Celui-ci a été commenté par
eddyn Ibn Almekky. Codoury
f la dignité de reïs de la secte
dans l'Irac. Ibn Khilcan dit
rnom sous lequel il est connu
le *codour*, pluriel de *kidr*
lle); mais qu'il ignore l'ori-
ette singulière dénomination.

J—N.

IINGTON (Christophe), distingué, savant et ami des
aquit aux Barbades en 1668.
voyé de bonne heure en An-
, et élevé à l'université d'Ox-
ur laquelle il eut toujours un
ttachement. Nommé associé
p de All-Souls, il conserva ce
me en entrant dans la carrière
; Il se fit remarquer dans cette
par sa bravoure autant que
gance de manières, qu'il
au savoir le plus étendu. Il
t au siége de Namur, et, à la
Riswick, il fut nommé gouver-
éral des îles du Vent. Accusé
a chambre des communes de
violents et illégaux durant
vernement, l'accusation n'eut
ite, quoique son caractère, au moins vif et décidé, la rendît assez vraisemblable. Vers l'an 1703, il se démit de son gouvernement, et se retira dans ses biens aux Barbades, où il mourut en 1710, laissant ses deux plantations des Barbades et une partie de l'île de la Barboude à la société pour la propagation de l'Évangile, et ordonnant que la plus grande partie de ce legs serait employée à fonder et à doter aux Barbades un collége où l'on serait obligé d'enseigner et de pratiquer la médecine, la chirurgie et la théologie. Il légua au collége d'All-Souls, 10,000 liv. sterl. pour bâtir une bibliothèque et la fournir de livres, et, en outre, sa propre bibliothèque, estimée 6,000 liv. sterl. Il n'a rien publié que quelques vers adressés à sir Samuel Garth, sur son poëme du *Dispensaire*. Par un contraste assez singulier, il joignait à un caractère ardent et actif le goût de la retraite et de la vie méditative. Son corps fut transporté en Angleterre en 1716, et on lui éleva un tombeau à Oxford.

X—s.

CODRONCHI (Baptiste), célèbre médecin italien, né à Imola, vers le milieu du 16e. siècle, est l'auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages qui, sans être exempts d'erreurs, portent cependant presque tous le cachet de l'originalité et quelquefois du génie : I. *De christianâ ac tutâ medendi ratione libri duo, variâ doctrinâ referti, cum Tractatu de baccis orientalibus et antimonio*, Ferrare, 1591, in-4°.; Bologne, 1629, in-4°.; II. *De morbis veneficis ac veneficiis libri quatuor, in quibus non solùm certis rationibus veneficia dari demonstratur, sed eorum species, causæ, signa et effectus novâ methodo aperiuntur*, etc., Venise, 1595, in-8°.; Milan, 1618, in-8°. L'auteur n'a pas eu le courage de s'élever au-dessus

des préjugés de son siècle; il croit fermement à la puissance des maléfices. Après avoir fait une longue énumération des maladies qui en dépendent, il indique les moyens de les prévenir et de les guérir. III. *De vitiis vocis libri duo, in quibus non solùm vocis definitio traditur et explicatur, sed illius differentiæ, instrumenta et causæ aperiuntur; ultimò de vocis conservatione, præservatione, ac vitiorum ejus curatione tractatus; opus ad utilitatem concionatorum præcipuè editum : cui accedit consilium de raucedine, ac methodus testificandi in quibusvis casibus medicis oblatis; in quâ nonnullæ difficillimæ ac pulcherrimæ quæstiones explicantur, et formulæ quædam testationum proponuntur; opusculum non modò neotericis medicis, sed et jurisperitis ac judicibus plurimùm ex usu*, Francfort, 1597, in-8°. Cet écrit est composé de deux parties très distinctes, importantes l'une et l'autre, mais dont la seconde mérite surtout d'être signalée d'une manière spéciale. C'est le premier traité *ex professo* qui ait jamais été publié sur la médecine légale en général, et particulièrement sur l'art de faire les rapports. Les décisions de Codronchi ne sont pas sans doute constamment dictées par une saine logique; il suit trop servilement les préceptes d'Aristote, et donne des preuves nombreuses de cette crédulité aveugle qu'il blâme dans les autres. Quoi qu'il en soit, il faut lui savoir gré d'avoir fait le premier pas dans une carrière que depuis ont si glorieusement parcourue ses compatriotes Fedeli, Zacchia et Tortosa. IV. *De morbis qui Imolæ et alibi communiter hoc anno* 1602 *vagati sunt Commentariolum, in quo potissimum de lumbricis tractatur, et de morbo novo, prolap mucronatæ cartilaginis* Bologne, 1603, in-4°. Cod un des premiers qui se soie de tracer des éphémérides et personne avant lui n'av ment décrit le renversemen tion du cartilage xiphoïde. *bie, hydrophobiâ commu tâ, libri duo; De sale ab bellus; De iis qui aquâ i tur Opusculum, et de elle mentarius*, Francfort, 16 L'auteur traite encore ici e sujets qui n'avaient été q avant lui. VI. *De annis cli necnon de ratione vita pericula, itemque de m producendi Commentariu* 1620, in-8°.; Cologne, 1 Quoique la doctrine des matériques soit aujourd' dée comme illusoire par to mes instruits, l'ouvrage de n'est pas devenu absolum on y trouve quelques bon d'hygiène et une grande é

CODRUS, poète latin, rain et ami de Virgile, qui loge dans son éclogue VII

Nymphæ, noster amor, Libethride. men.
Quale meo Codro, concedite : prov Versibus ille fecit.

Il ne nous reste rien de lui tre Codrus, aussi poète l sous le règne de Domiti écrit un poëme en l'h Thésée, et n'est plus con d'hui que par ces mots de

Vexatus toties rauci Theseide

CODRUS (Antonius U Urcéus.

COEBERGER. *Voy.* K

COECK. *Voy.* Koeck.

COEFFETEAU (Nicol

petite ville du Maine, en 1574, dans l'ordre des dominicains de quatorze ans. Ses supé- l'envoyèrent à Paris continuer des; il y fit de si grands pro- n'à vingt-un ans il fut nom- fesseur de philosophie. Il se fit recevoir docteur en théologie, avec applaudissement dans cipales églises de la capitale. V ayant désiré de l'entendre, tellement satisfait, qu'il lui le titre de son prédicateur, lque temps après, le char- répondre à l'avertissement de Ier., roi de la Grande-Breta- x monarques catholiques. Coëf- s'acquitta de cette commission aucoup de zèle. On lui en don- tôt après une nouvelle, plus et plus difficile. Antoine de s, connu par son savoir, par quence et par ses malheurs, l'inconstance de son caractère, d'attaquer la puissance tempo- les papes. Grégoire XV invita eau à prendre la plume pour ter. Il obéit, et fit paraître sa ré- en 2 vol. in-fol. Il y préparait ite, que la mort l'empêcha d'a- r. Coëffeteau était parvenu dans nnées aux premiers emplois de dre. En 1617, il avait été nom- ique de Dardanie, administra- le diocèse de Metz, et en 1621, de Marseille. Il ne put pren- ssession de ce siége, et mourut is, d'une goutte remontée, le il 1623, âgé de quarante-neuf les ouvrages de controverse n'of- plus aucune espèce d'intérêt, nous apporterons point ici les titres de de Coëffeteau; on les trouvera le tom. III des *Mémoires de Ni-* Nous nous contenterons de dire fait la réputation d'un con- raisonnable, et que ses écrits, dans ce genre, ne sont point défigurés, comme la plupart de ceux du même temps, par des injures ou des absurdités. Il avait encore composé quelques ouvrages de piété, entièrement oubliés aujourd'hui, et dont nous ne parlerions pas s'il n'en avait pas écrit plusieurs en vers français. Ses vers sont fort médiocres, et on a lieu d'être surpris qu'après la mort de l'auteur on ait songé à recueillir ceux qu'il avait laissés manuscrits. René-le-Masuyer, parisien, publia en 1627, in-8°., *la Marguerite chrétienne de Coëffeteau, hymne contenant la vie et le martyre de Ste. Marguerite*, et une *Paraphrase du Stabat*. En 1606, Coëffeteau avait déjà donné, in-4°., une *Paraphrase en vers de la prose du St.-Sacrement*, composée par St.-Thomas-d'Aquin. L'ouvrage qui lui avait fait le plus de réputation est sa traduction de l'*Histoire de Florus*; elle parut en 1621, in-fol., fut réimprimée plusieurs fois dans le même format, et prônée pendant quelque temps comme le chef-d'œuvre de la langue française. Vaugelas la citait comme un modèle. Coëffeteau avait fait suivre cette traduction d'une *Histoire de l'empire romain, depuis Auguste à Constantin*; mais cette continuation est fort médiocre. Il avait encore abrégé et traduit en français l'*Argenis*, roman politique de Barclay, Paris, 1621, in-8°., avec le *Promenoir de la reine à Compiègne*.

W—s.

COEHORN. *Voy.* Cohorn.

COELIUS RHODIGINUS. *Voy.* Richeri.

COELLO (Gaspar), en latin *Coellius*, jésuite portugais, né à Porto, en 1531, s'embarqua pour les Indes dès sa première jeunesse, fit profession à Goa, l'an 1556, et, après avoir prêché l'Évangile sur la côte de Ma-

labar pendant dix-huit ans, fut envoyé au Japon, l'an 1571. Son zèle y fut d'abord couronné du plus grand succès, et il baptisa, seul, dix mille idolâtres dans le royaume d'Omura. Aucun danger n'arrêtait son ardeur; il renversait les idoles, abattait les temples, et il vint à bout de convertir une soixantaine de bonzes, lorsqu'il cherchait à détruire leur collége principal. Il fut bientôt après mis à la tête de l'église d'Omura; où, avec le secours de quelques autres missionnaires, il avait baptisé en trois ans jusqu'à cinquante mille personnes, et il fut nommé, en 1581, vice-provincial du Japon. Cambacondono ou *Taïcosama*, empereur du Japon, lui accorda une permission générale de prêcher l'Évangile dans tout l'empire; mais quelque temps après, lui donna ordre d'en sortir avec tous ses compagnons, le 25 juillet 1587. Coello, espérant que cette tempête ne durerait pas, se déguisa, ainsi que ses confrères, et ils continuèrent de veiller sur leur troupeau. Il choisit pour sa résidence la ville de Conzuça, soumise au roi d'Arima, qui le favorisait. Il y mourut enfin, épuisé de fatigues, le 7 mai 1590, et ce prince lui fit des funérailles magnifiques. On a du P. Coello des lettres insérées dans les *Lettres annuelles* ou *Relations du Japon*, datées de 1575, 1582 et 1588; on les a publiées en portugais, Evora, 1593; les premières l'ont été en italien, Rome et Venise, 1585. Celle de l'an 1582 a été traduite en allemand, sous ce titre : *Jungste Zeitung auss der weitberümbten Insel Jappon*, Dillingen, 1586, in-8°. C. M. P.

COELLO (Alonso-Sanchez), l'un des artistes les plus estimés que Philippe II employait à peindre pour l'Escurial. Ce prince l'appelle dans ses lettres le *Titien portugais*, et lui donne le nom affectueux
fils. Il étudia à Rome, da
Raphaël, et se perfection
art, en Espagne, sous An
Il passa en Portugal, et se
vice de don Juan; et aprè
ce prince, à celui de dona J
de Philippe II. Quand An
se retira, le roi d'Espagne
sœur de remplacer ce gran
lui envoyant Coello. A son
cour, Philippe lui fit don
partement avec lequel il av
munication particulière,
pouvoir visiter pendant
Dans ces occasions, il traita
une grande familiarité. Le
tint tellement la faveur d
royale, que son appart
quelquefois leur rendez-vo
Coello y fit plusieurs p
Philippe et de tous les prin
sonnages de la cour. Il pa
si haut degré de faveur, q
tisans et les grands eux-
cherchèrent sa protection. C
pas moins favorisé des pap
XIII et Sixte V, des ducs
et de Savoie, du cardinal
de plusieurs autres famei
nages du temps. Après av
Valladolid un hospice d'en
vés, Coello mourut à soi
ans, en 1590, universell
gretté par les artistes et pa
célébré par le fameux Lope
qui fit son épitaphe. Ses t
saints à l'Escurial sont fame
tout son portrait de *S. Igna*
sa figure en cire, prise
après sa mort. On vante a
bleau conservé dans l'égli
Jérôme de Madrid, qui re
Martyre de S. Sébastien
Christ, la Vierge, S. Ber
François, et le Père éterne
Gloire, le tout d'un gran

expression. Son coloris est
lt de celui du Titien. B—G.
O (Claude), peintre es-
la même famille que le pré-
cut à une époque où le sen-
beau était presque entière-
lu dans sa patrie. Aussi on
comme le dernier peintre
qui ait paru en Espagne,
7e. siècle. Il fut élève de
et l'étude particulière qu'il
rages du Titien, de Rubens
Dyck, le rendit un excel-
te. Ainsi qu'Annibal Carra-
imiter les qualités éminentes
s maîtres qui l'avaient pré-
connaisseurs trouvent qu'il
o par le dessin, Murillo,
oris, et Velasques, dans les
is, sous d'autres rapports,
ges portent l'empreinte du
l vivait. Le roi d'Espagne
venir Jordan pour peindre
scalier et la voûte de l'église
ial, Coello fut tellement sen-
te préférence, qu'il en tom-
, et mourut, en 1693, à
où il était né en 1621. On
n goût pour le travail, un
d nombre de tableaux. Ce-
écore l'autel de la grande
le l'Escurial suffirait pour
iser. L'effet magique de la
ne saurait être porté plus
lans ce tableau, qui repré-
urles II à genoux et entou-
rincipaux seigneurs de sa
beau morceau, connu sous
Colocazion de las santas
passe pour son chef-d'œuvre.
oûté sept ans de travail. On
ussi de son tableau du *Mar-*
S. Étienne, dans la chapelle
ge de ce nom à Salamanque.
re excellait aussi dans l'archi-
Son atelier fut l'école des plus
artistes de son temps; et c'est
de là que sortirent Mimez et Arde-
mans. B—G.

COELMANS (Jacques), graveur au burin, né vers 1670, à Anvers, apprit la gravure de Corneille Vermeulen. Il était même déjà compté au nombre des bons graveurs d'Anvers, lorsqu'il fut appelé en Provence par M. Boyer d'Aguilles (*Voy.* Boyer) qui le chargea de graver sa riche collection de tableaux. Ce travail, mis au jour dès 1709, fut donné plus complet en 1744; il se compose de cent dix-huit pièces, dont les portraits forment la partie la plus intéressante. Toutes les planches sont exécutées au burin, dans un style pesant et peu harmonieux; on leur reproche une teinte trop également noire; un dessin trop incorrect dans le nu des figures, et trop peu de noblesse dans l'expression des têtes; mais cet artiste a souvent le talent de cacher les nombreux défauts de ses estampes sous l'éclat d'un coloris vif et brillant. On a dit de lui avec raison que c'était un graveur coloriste. Il mourut à Aix en 1735. A—S.

COENUS, fils de Polémocrates, l'un des principaux officiers d'Alexandre-le-Grand, commandait un des corps qui formaient la phalange. Ce prince ayant passé en Asie, renvoya aux approches de l'hiver, Cœnus dans la Macédoine avec les jeunes gens nouvellement mariés, pour qu'il les ramenât au printemps. Cœnus se trouva aux batailles d'Issus et d'Arbelles; il alla ensuite dans la Sogdiane à la poursuite de Spitamène; il fut aussi de l'expédition de l'Inde, et lorsque l'armée, arrivée au-delà de l'Hyphasis, refusa d'aller plus avant, il répondit à Alexandre au nom des troupes. Ce prince fut d'abord offensé de sa liberté; mais ayant fini par se rendre aux raisons qu'on lui alléguait, il conserva

son amitié à Cœnus. Ce général mourut dans l'Inde peu de temps après, et Alexandre lui fit des funérailles aussi magnifiques que les circonstances pouvaient le permettre. C—n.

COEPION. *V.* Caton d'Utique.

COEPOLLA (Barthélemi), l'un des plus célèbres jurisconsultes du 15e. siècle, par le talent qu'il avait d'éclaircir les lois obscures et les matières de droit jusqu'alors inconnues. Il était de Vérone. Après avoir étudié à Bologne sous les plus habiles professeurs, il commença lui-même à donner des leçons de droit à Padoue en 1446, en présence d'un grand nombre d'auditeurs. Sa réputation n'ayant fait que s'accroître avec le temps, il fut fait chevalier et honoré de la dignité de comte palatin. Ce qu'il a écrit sur les *Servitudes* et les *Fictions des contrats* a été souvent réimprimé, et a joui d'une grande autorité au palais. On l'a cependant blâmé d'avoir inventé des moyens captieux et de fausses subtilités pour éluder l'effet des lois. Plusieurs aussi se sont plaints de ce qu'il est souvent obscur, quoique fort diffus, ce qui n'est point incompatible. On prétend qu'il mourut en 1477. Son principal ouvrage est intitulé *Bartholomei Cœpollæ de Servitutibus*, Lyon, 1660, 1666, in-4°., *cum septem dissertationibus Anton. Matthæi*, Amsterdam, 1686, in-4°., *cum additionibus Titii*, Genève, 1759, in-4°. B—i.

COETIVY (le sire Prégent de), amiral de France, descendait d'une ancienne famille de Bretagne. Il épousa, en 1441, Marie de Raiz, fille unique du maréchal de ce nom. Il avait été fait chevalier, dix ans auparavant, par le comte du Maine, et s'était signalé dans les guerres contre les Anglais. Il prend, dans un acte du 4 novembre 1436, les titres de conseiller, chambellan du ro
neur de la Rochelle. En
avec Dubreuil, arrêter à
milieu de la cour, le si
mouille, qui avait usur
ascendant sur le roi Ch
s'était fait des ennemis de
les courtisans. Ce favori
portun au monarque lui-
voulu se défendre, reçu
dague dans le ventre, et
chargé de fers, à Montr
appartenant à Dubreuil.
Dubreuil, sûrs de l'app
du Maine (*voy.* Charles
du connétable de Richem
sentèrent devant le roi,
rèrent qu'ils n'avaient a
mouille que pour le b
Charles VII se montra d
tain; l'action hardie de
paraissait un attentat à
enfin, il déclara dans les
qués à Tours, « qu'il av
» voient fait les sires D
» Coetivy, et qu'il les
» ses bonnes grâces. »
nommé amiral de Fran
Deux ans après, il acquit
gloire au siége de Pont
attribua à ses conseils
cette place sur les Angla
Charles VII lui donna
patentes, les biens confi
réchal de Raiz, « pour
» agréables services au
» guerres, et attendu, di
» que, qu'il a la princip
» conduite de nos plus
» sognes et affaires. »
alors le titre de *sire*
1447, il commandait av
le maréchal de Lohéac
Mans, où les Anglais
En 1450, il eut une gra
bataille de Formigny, o
cinq cents hommes défire

, en tuèrent tro le, et en mènerent cents prisonn s. Cette ...eva de ruiner leurs affaires ...ndie. Ils ne retenaient plus ...rbourg. Coëtivy fut emporté ette place d'un coup de canon. ...IVY (Olivier de), frère de , et sénéchal de Guienne, en e trouva à la prise de Dieppe, maréchal de Rieux, en 1435. suivante, il surprit la ville oy. En 1439, lorsque Charles assait les Anglais des envi- Paris, Olivier de Coëtivy ...gna au siége de Brie-Comte- , et fut nommé commandant place. Il fut blessé la même n siége de Meaux, et fut fait er en 1450, après la ba- e Formigni. Deux ans après, éséchal de Guienne, il com- dans Bordeaux, lorsque le Talbot entra dans cette ville, vint prisonnier avec la gar- L'année suivante, il se si- n siége de Castillon, où Talbot . — COETIVY (Guillaume de), frère de l'amiral, délivra le de Dunois, assiégé par Talbot Dieppe, en 1443. Cette ville, man- de vivres, allait être obligée de dre, lorsque Coetivy amena de pe plusieurs barques chargées , de vin et d'autres provisions; i donna le temps au dauphin de faire lever le siége. — Il est en- fait mention dans l'Histoire de pe de Christophe de COETIVY, ne frère de l'amiral. De ces qua- tivy, un seul eut un fils nom- harles de COETIVY, écuyer, con- r et chambellan du roi, seigneur ...lebourg, et prince de Mortai- ur Gironde, mort vers 1500, ne ut qu'une fille qui porta les biens ...e maison dans celle de la Tri- ...ille. — COETIVY (Alain de), frère de l'amiral, fut successivement évêque de Dol, de Cornouailles, archevêque d'Avignon, et cardinal, etc. Il fut chargé de plusieurs negociations par la cour de Rome, et eut le titre de *légat à latere* en France et dans les pays voisins. Il mourut à Rome en 1474.

V—VE.

COETLOGON (ALAIN-EMMANUEL DE), né en 1646 d'une des plus anciennes familles de Bretagne, fut d'abord procureur-général-syndic des états de cette province, et passa ensuite dans la marine, où il se trouva aux plus glorieuses actions de cette époque, notamment à la baie de Bantry et à la Hogue, où il commandait le *Magnifique*, vaisseau de quatre-vingts canons, sous le maréchal de Tourville. Il fut nommé vice-amiral en 1716, à la place du maréchal de Château-Regnaud, dont les héritiers surprirent au ministre une retenue de 120,000 livres que devait payer Coëtlogon; mais celui-ci s'y refusa en termes si énergiques, que le ministre fut obligé de rapporter cette honteuse décision. Peu de temps après, découragé par d'autres injustices, il se retira au noviciat des jésuites, et finit sa carrière le 7 juin 1730. Lorsqu'il était au lit de la mort, on lui envoya le bâton de maréchal qu'il avait long-temps vainement désiré, et qu'il méritait à tant de titres. Il eut encore la présence d'esprit de répondre: « *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.* » Il mourut sans postérité. Celle de ses frères existait encore dans la personne du marquis de Coëtlogon, lieutenant-général, mort à Paris en 1791.

M—D j.

COETLOSQUET (JEAN-GILLES DE), né à St.-Pol-de-Léon le 15 septembre 1700, vint à Paris en 1718, se présenta à la Sorbonne, et, après

sa licence, fut prieur de cette maison. Ayant rempli ces fonctions pendant onze ans, il devint successivement vicaire-général de Tulle, puis de Bourges, où il obtint encore la dignité de chancelier. Louis XV lui donna en 1739 l'évêché de Limoges; il s'en démit en 1758, lorsqu'il fut nommé précepteur du duc de Bourgogne. Il fut précepteur du duc de Berri, depuis Louis XVI, et de ses frères. Ces fonctions lui ouvrirent, suivant l'usage, les portes de l'académie française, où il fut reçu le 9 avril 1761, à la place de l'abbé Sallier. En 1774, il se retira à l'abbaye de St.-Victor, et y mourut le 21 mars 1784. Son discours de réception à l'académie, et la réponse qu'il fit comme directeur de cette compagnie en recevant St.-Lambert en 1770, sont tout ce qu'on a de lui. Il fut remplacé à l'académie par Montesquiou. A. B—T.

COEUR (Jacques), fils d'un orfèvre de Bourges, fut d'abord employé aux monnaies, et se livra ensuite au commerce, dans lequel il fit des gains considérables. Charles VII, qui voulait l'attacher à son service, lui donna l'emploi de maître de la monnaie à Bourges, et, bientôt après, lui confia l'administration des finances du royaume, avec le titre d'*argentier*. L'exercice de cette charge était, dans le principe, borné à la direction des dépenses de la maison du roi; mais Jacques Cœur eut un pouvoir bien plus étendu, puisqu'il réglait les contributions que chaque province devait fournir, et qu'il réunissait les fonctions de dépositaire des fonds royaux à celles de ministre des finances. Ces fonctions ne l'empêchèrent pas de continuer le commerce maritime et d'envoyer ses vaisseaux dans le Levant, pour y porter des marchandises d'Europe, des lingots d'or et d'argent, pour en rapporter de la ceries. Il avait trois ce ses ordres, et faisait de commerce que tous gociants de France et d chesses s'accrurent tell pour désigner un hom sait d'une fortune imm sait : « Il est aussi rich » Cœur. » En 1445, l'envoya avec l'archevê St.-Vallier et Duchast possession de Gènes, gose, qui y était entr Français, devait leur r Janus, sommé de rem gements, répondit aux « J'ai conquesté le pay » l'espée, et à l'espée le » tre tous. » Lorsqu'en entreprit la réduction d die, Jacques Cœur lui écus d'or, et entretint à ses frais. Agnès Sorel née suivante, et le ch de ses exécuteurs testan zèle pour le bien de l crédit dont il jouissait, gence aurait réparé le finances, si les circons été moins difficiles. S que d'heureuses spécula taient sans cesse, lui p des palais et des terres bles, que sa seule seig Fargeau renfermait vi roisses. Cette immense la cupidité des courtis le roi lui eut donné noblesse, il ne craignit par son faste, les che lustres maisons du roya leur fortune ne permet raître avec tant de magn que le roi fit son ent Jacques Cœur affecta

[illegible], et de [illegible]ter une [illegible] armes se [illegible]s aux [illegible] d'imprude[illegible]e
[illegible] l'on résolut de le perdre [illegible]ger ses dépouilles. Char[illegible] mis au nombre des [illegible]eurs qu'il envoyait à Lau[illegible]n de terminer le schisme [illegible] V, les ennemis de Cœur [illegible]t de son absence, et le per[illegible]ns l'esprit du roi, en ren[illegible]ntes ses relations avec le [illegible], depuis Louis XI. Jeanne [illegible] l'accusa d'avoir empoi[illegible] Sorel, dont il avait été [illegible] testamentaire. Charles le [illegible] arrêter à Taillebourg; mais [illegible]fin, et son accusatrice fut [illegible]ée à lui faire amende ho[illegible]. Cependant, à la voix de ses [illegible], il s'éleva contre lui une [illegible] dénonciateurs qui l'accusè[illegible]fération dans les monnaies; [illegible] transporter hors du royau[illegible]mp d'or d'un titre inférieur [illegible] prince; d'avoir contrefait [illegible] du secret du roi; d'avoir [illegible] concussions dans plusieurs [illegible], fourni des armes aux mu[illegible], fait enchaîner comme for[illegible] aux galères des gens qui ne [illegible]ient pas; enfin, de s'être [illegible] du roi pour forcer des [illegible], et même des provinces, [illegible] entre ses mains des som[illegible]dérables. Charles nomma [illegible] Cœur une commission spé[illegible] Chabannes, l'un de ses [illegible]ents ennemis, présida, en [illegible]es commissaires, qui voulaient [illegible] coupable, afin de profiter [illegible]fiscation de ses biens, se con[illegible] avec une injustice révoltante. [illegible]voqua le bénéfice de clérica[illegible] le rendait justiciable de l'au[illegible]lésiastique; mais on n'eut au[illegible]d à sa réclamat[illegible], sous prétexte qu'il avait été arrêté en *habit de courtisan*. Il produisit en vain ses lettres de cléricature; en vain fut-il réclamé par les grands-vicaires de Poitiers; on n'écouta ni leur appel au roi, ni leur protestation. Cœur, réduit à se défendre devant ses ennemis, demanda des avocats et un conseil. Tout lui fut refusé. On lui accorda seulement deux mois pour rédiger ses défenses; mais, quoiqu'on eût produit contre lui une foule de témoins, on ne voulut pas lui permettre d'en faire entendre lui-même. Enfin, comme il persistait à nier les charges portées contre lui, il fut menacé de la question. L'appareil des tourments l'obligea alors à s'en rapporter au témoignage de ses accusateurs, et ce fut sur cette déclaration, arrachée par la crainte, qu'on prononça, le 19 mai 1453, l'arrêt qui le déclarait convaincu des crimes dont on l'accusait, et pour lesquels il avait encouru la peine de mort, que le roi lui remettait « en » considération de certains services » et à la recommandation du pape, » et le condamnait à faire amende honorable, à 400,000 écus d'indemnité en faveur du trésor royal, indépendamment de la confiscation de ses biens, et au bannissement perpétuel. Ses juges partagèrent ses dépouilles. Chabannes, outre 20,000 écus qu'il se fit donner, acheta à vil prix les terres de St.-Fargeau, de Tonei et de Péreuse, qui appartenaient à Jacques Cœur. Ce jugement inique le réduisit à la misère; mais ses commis, qui lui étaient très attachés, se cotisèrent pour l'aider dans sa disgrâce. Quoiqu'il eût été banni à perpétuité, le roi, après qu'il eut fait amende honorable à Poitiers, lui ordonna de se retirer dans le couvent des cordeliers de Beaucaire pour y

demeurer *en franchise*: c'était une espèce de prison sous la sauve-garde du roi. Il y resta long temps. Enfin, l'un de ses commis, nommé *Jean de Village*, auquel il avait fait épouser une de ses nièces, favorisa son évasion. Cœur se rendit à Rome. Le pape Calixte III, qui armait contre les Turks, lui donna le commandement d'une partie de sa flotte. Cœur s'embarqua; mais, étant tombé malade, il s'arrêta à Chio, où il mourut avant l'an 1461, et fut enterré dans l'église des Cordeliers de cette île. Voltaire dit que, lorsqu'il fut sorti de France, il s'établit dans l'île de Chypre, où il continua de faire le commerce. Thévet ajoute qu'il s'y maria, eut deux filles de son mariage, et acquit en peu d'années une fortune égale à celle dont il avait joui; mais Bonamy a démontré, dans un mémoire lu à l'académie des inscriptions, que c'était une fable dénuée de toute espèce de fondement. Les richesses de Jacques Cœur persuadèrent à ses ignorants contemporains qu'il avait trouvé la pierre philosophale, et quelques emblèmes singuliers, sculptés dans ses maisons, le firent accuser de magie. Ces sottises ont été répétées long-temps après, et l'on a même dit que Raimond Lulle lui avait appris le secret de faire de l'or. Ceux qui ont écrit de semblables absurdités n'ont pas fait attention que Raimond Lulle était mort plus de cent ans auparavant. Jacques Cœur est un des hommes les plus remarquables de son siècle. Personne n'entendit mieux que lui le commerce maritime; il dirigeait lui-même les opérations de celui qu'il faisait avec le Levant et les côtes d'Afrique. Il rendit d'importants services à l'état dans sa charge d'argentier, et si, pendant son ministère, il ne put rétablir les finances, il faut en accuser les malheurs de la
après les longues guerres co
Anglais, plutôt que son incap
sa mauvaise foi. Il était plus
que la plupart de ses contemp
et avait rédigé des *Mémoires*
tructions pour policer la ma
roi et tout le royaume. On
aussi un dénombrement, ou
des revenus de la France, q
trouve dans l'ouvrage de Jea
chet de Poitiers, intitulé: le
lier sans reproche, et dans
vision du monde, par Jacques
Sous le règne de Louis XI et
la détention de Chabannes, la
de Jacques Cœur rentra da
biens. Le roi ordonna la révi
procès; mais le parlement
qui l'affaire fut plaidée ne pr
pas, peut-être parce que Chal
rentré en grâce, devint plus
que jamais. La contestation
terminée que sous le règne de
les VIII, par une transactio
Jean de Chabannes et la ve
Geoffroy Cœur, fils de Jacq
B—G

COFFEY (Charles), acteu
teur dramatique irlandais, n
1745, a composé neuf coméd
présentées et imprimées de
1745, et la plupart impitoyal
sifflées; mais s'il avait peu de
il possédait un mérite qu'Addi
lève beaucoup dans un des p
essais du *Spectateur*, le mérite
voir être laid. Coffey, extrêm
contrefait, était le premier à
sa difformité. Il joua lui-m
rôle d'Ésope, dans une repr
tion qui fut donnée à Dublin
bénéfice. Nous ne citerons de
médies que *le Diable à pay*
les Femmes métamorphosé
le joyeux Savetier, ou *la su*
Diable à payer. X

FIN (Charles), né à Buzanci, de Reims, en 1676, vint 5 achever à Paris les études ait commencées à Beauvais, et la pas à être distingué par le Rollin, qui l'appela à une au collége de ce nom. Le jeune eur se montra digne de ce ar son zèle, ses talents et par oductions ingénieuses en vers rose, relatives, tantôt aux évés publics, tantôt à des circons- qui lui étaient personnelles. Sa ion s'accrut si rapidement, rs la fin de 1712, Rollin ayant l'administration du collége de is, le premier président de s lui donna Coffin pour succes- sut allier, dans ces nouvelles ns, la prudence d'un maître à lresse d'un père; et de cette devenue si florissante sous sa on, sortit une foule de sujets t paru avec éclat dans l'église, a magistrature, dans les acadé- et même dans les armes. En , l'université l'élut recteur, et ectorat fut illustré par l'établisse- de l'instruction gratuite, dont le nal de Richelieu avait autrefois é le projet. Les fonds en furent is sur le vingt-huitième effectif du du bail général des postes et mes- ries, dont la France devait origi- ment la création à l'université de s. Coffin eut la plus grande part uccès de cette négociation délicate, célébra par un mandement digne bienfait et de la reconnaissance. reste de sa vie se passa dans les tions pénibles de sa place, qu'il plit avec le même zèle, et la même luité jusqu'à ses derniers mo- s. Ses œuvres ont été recueillies l'avocat Lenglet, en 2 vol. , Paris, 1755. Le premier vo- contient des harangues latines, aussi bien écrites que bien pensées, et toujours convenables aux circonstances. On doit y distinguer le *Discours sur les Belles-Bettres*, dont il montre les dangers et les avantages, celui sur l'*Utilité de l'histoire profane*; l'*Oraison funèbre du duc de Bourgogne*, père de Louis XV, et le discours par lequel l'université célebra la naissance du dauphin. Le second volume renferme ses poésies, que l'auteur avait déjà rassemblées en 1727. On y remarque une ode sur *le Vin de Champagne*, en réponse à celle par laquelle Greneau, professeur au collége d'Harcourt, avait vanté la prééminence du vin de Bourgogne. Dans cette jolie pièce, supérieure à toutes ses poésies profanes, règnent un esprit, un feu et une délicatesse dignes de la liqueur qu'il célèbre, et la ville de Reims en reconnut le mérite par un présent annuel de ses meilleurs vins; mais les poésies qui lui ont fait le plus de réputation sont les hymnes qu'il composa pour le Bréviaire de Paris, à la demande de M. de Vintimille, et qui depuis furent adoptées dans plusieurs autres diocèses. Ces hymnes, dont la première édition parut en 1736, furent extrêmement goûtées; on y trouva une heureuse application des grandes images et des endroits les plus sublimes de l'Écriture, moins de verve et d'éclat que dans celles de Santeuil, mais une latinité peut-être plus pure et surtout une simplicité et une onction qui semblent former le vrai caractère de ce genre de poésie. Combault, l'un de ses meilleurs écoliers, l'aida dans la composition de quelques-unes de ses hymnes; on lui attribue notamment deux strophes de celle de St.-Pierre. On ne doit point oublier la part que Coffin prit à la révision de l'*Anti-Lucrèce*, qu'il relut en entier

avec Crévier et Lebeau. Ce fut le dernier service qu'il rendit à la religion et aux lettres, auxquelles il avait consacré sa vie. Une vieillesse verte et vigoureuse semblait lui promettre de plus longs jours, lorsqu'une fluxion de poitrine l'enleva en 1749, à Paris, le 26 juin, à soixante-treize ans. « Poète sans caprices, dit l'auteur de » l'éloge placé à la tête du recueil de » ses œuvres, savant sans ostentation, » sérieux par réflexion, gai par caractère, toujours calme et serein, à » l'inhumanité près, il réalisait le » sage des stoïciens. Vif et spirituel, » mais modeste et peu parleur, sévère pour lui-même, indulgent pour » les autres en littérature comme en » morale, il haïssait la dispute, la » médisance et la satyre. Sous un air » de sécheresse et d'austérité, il avait » un cœur bon et compâtissant. Il » laissa un legs considérable au collège de Beauvais, qu'il aimait avec » une tendresse paternelle; et il fonda » des prix pour le concours des colléges de l'université. » N—L.

COGER (François-Marie), licencié en théologie, professeur d'éloquence au collége Mazarin et recteur de l'université de Paris, était né en cette ville en 1723. Quelques pièces de vers latins le firent d'abord connaître d'une maniere assez avantageuse; mais sa réputation ne se serait jamais étendue au-delà du petit nombre de personnes qui aiment la poésie latine, sans les plaisanteries et les sarcasmes dirigés contre lui par Voltaire. Coger avait publié en 1766 une *Critique de l'Éloge du dauphin, par Thomas*, et, l'année suivante, il en fit paraître une du *Bélisaire* de Marmontel. Cette dernière critique, surtout, dans laquelle Voltaire et les autres philosophes sont attaqués sans ménagement, lui attira l'inimitié du patriarche de Ferney. Il ne le désigna pl lettres à ses amis, et mê écrits publics, que sous le *gé pecus*, avec différent injurieuses. Coger s'en ve posant, l'année de son r sujet du prix d'éloquence question : *Num magis D gibus infensa sit ista q hodiè philosophia* ? Le au lieu de *minus*, forme u que Voltaire saisit habi faire rire aux dépens d traduisant le texte par *Cette, qu'on nomme philosophie, n'est pas de Dieu que des rois*, il ce principe un discours de l'*Avocat Belleguier*, le tome 41e. de ses œuvr Kehl. Les qualités de bien supérieures à ses ta plit les devoirs de son exacte probité, se mor zèle pour les progrès de bien que peu aisé, en so libéralités, plusieurs qu des dispositions, mais q que de fortune aurait o noncer à leurs études. à Paris le 18 mai 1780. vrages déjà cités, on lui : I. une *Oraison Louis XV*, 1774, in- odes et des discours la séparément depuis 174 dont la plupart se rat événements historiques. ces pièces est pur, mai quent de chaleur et d trouve dans le *Journal* 29 mai 1780, une not sur Coger.

COGGESHALLE (R religieux anglais, de l' teaux, mort, à ce qu' 1228, avait pris le no

l'abbaye qu'il di . Il a
leurs ouvrage a trois
nous jusqu'à 1 1. Une
de la Terre-Sainte : c'est
mportante de ses produc-
vait été témoin oculaire des
ts qu'il y rapporte, et avait
blessé au siége de Jérusa-
Saladin. II. *Chronicon an-*
, *ab anno* 1066 *ad an-*
o; III. *Libellus de motibus*
is sub Johanne rege. Ces
ages ont été publiés en 1719,
P. Martenne et Durand,
e. volume du recueil intitu-
lissima collectio veterum
m et monumentorum.

X—s.

IONI. *Voy*. Coleoni.

ATUS. *Voy*. Cousin.

OLATO (Gaetan), cha-
théologal de l'église de Mon-
ns le Padouan, mort le 10
1802, était né à Padoue,
1728, y avait fait ses pre-
tudes dans la fameuse école
e *Séminaire*, où il était de-
mêt professeur de belles-let-
e philosophie, et ensuite di-
des études. Ecclésiastique ver-
t charitable, il unit à l'ac-
ement des devoirs de son mi-
, l'étude des langues grecque
, ainsi que celle des antiqui-
connaissances étendues en
mière science et son habileté
ire en latin sont attestées par la
et belle préface qu'il mit à la
édition du lexique latin de
i. C'est de tous ses ouvrages
lui fit le plus d'honneur. On
e de lui six excellents dis-
l publia à Padoue en 1769,
re roulent sur des matières
es, et deux ont rapport à
s cardinaux Gallo et Véro-
gance du style y va de pair
avec la plus saine philosophie. Ces qualités se remarquent encore dans une lettre latine qu'il adressa à monsignor Gradenigo, archevêque d'Udine, et dans une autre dont Cornelio Celso enrichit son ouvrage, où se trouvent encore diverses épigrammes grecques et latines de Cognolato. La ville de Padoue et plusieurs autres du voisinage offrent un grand nombre de bonnes inscriptions dont il fut l'auteur. La dernière de ses productions, publiée à la fin de 1794, est un *Saggio di memoria sul territorio di Monselice e sulla sua chiesa*, où il fit preuve d'érudition et d'une critique judicieuse. G—n.

COGROSSI (Charles-François), naquit à Crème, dans l'état vénitien. Padoue fut l'université où il étudia et prit ses grades. Peu de temps après avoir obtenu le doctorat, il fut honoré d'une chaire en médecine. Il y commença son enseignement en janvier 1721, par un discours inaugural, ayant pour titre : *De medicorum virtute adversùs fortunam*, imprimé à Brescia la même année. Ses leçons, qu'il commença l'année d'ensuite, en novembre, furent ouvertes par un autre discours tendant à prouver cette assertion ; savoir : que jusqu'ici il restait non seulement à trouver une médecine universelle, mais encore que tous les efforts qu'on pourrait faire pour réussir à y parvenir ne pouvaient qu'être vains. Ce discours fut publié à Padoue en 1723. Ses ouvrages les plus connus sont les suivants : I. *Della natura, effetti ed uso della corteccia del Peru, osia chinachina, considerazioni fisico-mecaniche e mediche estese in una lettera famigliare con alcune non meno utili che curiose osservazioni e sperienze concernenti alle febri e febrifugi*, Crème, 1711, in-4°.; II. *Nuova idea*

del male contagioso de' buoi, Milan, 1714, in-12; III. *De praxi medicâ promovendâ, exercitatio præliminaris*, Crème, 1714, in-12; IV. *Saggi della medicina italiana, divisi in due dissertazioni epistolari, nelle quali le invenzioni del Santorio con nuove invenzioni ed osservazioni s'illustrano; aggiuntavi alcune digressioni alla fisica sperimentale e alla pratica concernenti*, Padoue, 1727. Ses observations de pratique sont relatives à l'emploi de l'éolipyle, du possilegue, de la balance hydrostatique et autres moyens physiques, dont il dit qu'on peut tirer beaucoup d'avantages dans la pratique.

P—E—L.

COHAUSEN (Jean-Henri), médecin du prince-évêque de Munster, né à Hildesheim, en 1665, mort le 15 juillet 1750, a beaucoup écrit, quoique praticien, et se plaisait à donner à ses ouvrages des titres extraordinaires. Les plus connus sont les suivants : I. *Ossilegium historico-physicum ad cl. viri Jod. Herm. Nunningii sepulcretum*, Francfort et Leipzig, 1714, in-4 : c'est une dissertation où l'auteur considère en physicien les urnes sépulcrales de la Westphalie, que Nunning avait examinées comme antiquaire; II. *Dissertatio satyrica physico-medico-moralis de picâ nasi, sive tabaci sternutatorii moderno abusu et noxâ*, 1716, in-8°. Il s'y déclare un des plus grands ennemis du tabac, qu'il ne permet qu'aux tempéraments pituiteux. III. *Lumen novum phosphoris accensum*, Amsterdam, 1717, in-8°. C'est une dissertation très curieuse, dont plusieurs faits ont été vérifiés depuis le renouvellement des sciences physiques. IV. *Neothea*, Osnabrug, 1716, in-8°, ouvrage dont il a paru plusieurs éditions en allemand et en hollandais. L'auteur s'y produit c un bien grand ennemi du thé proscrit pour un très grand n de personnes; il prétend qu'on le remplacer par l'usage de diff. espèces de plantes, appropriée tempéraments comme aux ma V. *Raptus exstaticus in m Parnassi, sive satyricon physico-medico-morale in n num tabaci sternutatorii ab* Amsterdam, 1726, in 8°.; V *latio de virtute et usu li vitæ balsamici polychresti*, 1726, in-8°.; VII. *Lucina chiana sive musculus uteri c laris Ruischii ad trutinam re tus*, ibid., 1731, in 8°. VIII *chœus febrium faber et me* ibid., 1731, in-12. La théc fondée sur les principes d'Hel la pratique a pour base le sage du quinquina. IX. *Disserta Glossopetris lapidibus cordi bus*, etc., Francfort, 1746, et in-8°.; X. *Hermippus redi* ibid., 1742; Coblenz, 1743, C'est une dissertation où l'aut montre grand partisan de l thode que suivit le bon pr David pour ranimer ses forces venu à une très grande vie (*Voyez* Jean Campbell.) X *ropa arcana medica*. C'est u trait médical des *Mélanges* de *cadémie des curieux de la n* XII. *Helmontius Ecstaticus*, terdam, 1726, in-8°; XIII. *C medicaster*, Francfort, 1748, XIV. *Clericus deperrucatus*, e trouve un abrégé de sa vie, e très élégant, et une notice comp ses ouvrages, par son neve Ern. Eug. Cohausen, protom à Trèves, dans le *Commercium terarium*, Francfort, 1746 et tome I et III. Ce dernier a ans

rs le milieu du 18e. siècle quel-
traités relatifs à son art. On
dans le *Comm* *ittera-*
de Nuremberg, annee 1741,
ssertation de cet auteur, sur les
étés de la racine d'ortie contre
te vérole, et dans le volume
42, trois autres dissertations,
une sur l'usage de la scille dans
ections séreuses et une autre sur
jolaine. D—P—s et P—R—L.

HEN-ATTHAR (Aboulmeny
bou nasr Jzrayly Harouny),
in qui vivait au Caire vers le
du 12e. siècle. Les écrivains
disent qu'il possédait de grandes
issances sur la médecine, la
acie, la botanique et la chi-
On a de lui un bon ouvrage
it le titre de *Traité de la pré-*
ion des médicaments. Il pa-
e Cohen-Atthar était juif d'ori-
Plusieurs savants de cette na-
qui vivaient alors en Espagne,
ypte et dans l'Orient, prenaient
oms arabes. Il a existé vers la
époque plusieurs auteurs arabes
it écrit sur la médecine, la chi-
t la botanique, dont les uns ont
séparément le nom de *Cohen*,
tres le nom d'*Atthar*. On pour-
s confondre, parce qu'ils sont
onnus. Le temps ne nous a pas
nis leurs ouvrages. D—P—s.

HON (Anthyme-Denis), évê-
e Nîmes, né à Craon, province
u, en 1594, se fit un nom par
lent pour la chaire, et s'éleva
n mérite aux premières digni-
clésiastiques. Son père exer-
profession de chandelier. Co-
nt envoyé au Mans pour faire
emières études, et vint les con-
à Paris au moyen d'une bourse
vait obtenue. Dès l'âge de vingt-
ans, il jouissait dans tout le
me de la réputation d'un grand
prédicateur. Le cardinal de Richelieu
le fit nommer prédicateur du roi. Ce
ministère, qu'il remplit à la satisfac-
tion de Louis XIII, lui valut l'estime
de ce monarque et l'évêché de Nîmes,
auquel ce prince le nomma en 1633.
Il assista aux assemblées du clergé de
1636 et 1641, comme député de la
province de Narbonne. Les nouvelles
opinions religieuses avaient fait de
grands progrès en Languedoc, et le
parti protestant dominait à Nîmes.
Cohon n'en mit que plus de zèle à
défendre la religion catholique. Il ob-
tint dès 1636 un arrêt qui obligeait
les protestants à contribuer comme les
catholiques aux frais de la recons-
truction de la cathédrale et d'un pa-
lais épiscopal. Il introduisit les jé-
suites à Nîmes, et les dota. Il signala
particulièrement sa charité dans la con-
tagion qui s'était manifestée dans cette
ville en 1640. Louis XIII étant mort
le 14 mai 1643, Cohon, qui, sur
des plaintes portées par les protes-
tants, avait été mandé à Paris, y
prononça au mois d'août suivant,
dans l'église de St.-Germain-l'Auxer-
rois, l'oraison funèbre du monar-
que, son premier bienfaiteur. Con-
seillé de se démettre de son évêché,
à cause des difficultés qui s'étaient
élevées entre les protestants et lui, il
le permuta contre celui de Dol en
Bretagne; mais n'ayant pu obtenir
de bulles, il permuta de nouveau
l'évêché de Dol contre celui de St.-
Paul-de-Léon. Après la mort de Ri-
chelieu, Cohon s'attacha au cardinal
Mazarin, qui l'employa dans des af-
faires importantes. En butte aux en-
nemis de ce ministre, lorsqu'il fut
obligé de quitter Paris, Cohon, en-
veloppé dans sa disgrâce, fut mis en
prison; mais le cardinal ayant recou-
vré son crédit, Cohon revint à la
cour. Il suivit Louis XIV dans son

voyage de Bordeaux, et le harangua à son entrée dans cette ville. Le roi le nomma à l'abbaye de Flaran. A son retour à Paris, le cardinal Mazarin confia à Cohon l'éducation de ses neveux, et le chargea du rapport des placets et mémoires qu'on lui présentait. Louis XIV faisant en 1654 le voyage de Reims pour y être sacré, Cohon le suivit encore, et prononça le discours d'usage dans cette cérémonie. Ce fut pour lui l'occasion d'une nouvelle grâce, le roi l'ayant nommé à l'abbaye de Tronchet. Hector Douvrier, qui lui avait succédé dans l'évêché de Nîmes, étant mort l'année suivante, Cohon souhaita de retourner à son premier siége, et le roi le lui permit; mais de nouvelles peines y attendaient cet évêque. Il eut le chagrin d'y être témoin d'une émeute qui eut des suites fâcheuses. Une amnistie accordée aux habitants y ramena le calme. Cohon n'omit rien pour le maintenir, et y parvint par des ménagements sages pour les ministres protestants, sans toutefois s'écarter de ce que lui prescrivaient ses devoirs. On lui attribue la gloire d'avoir un des premiers contribué à rendre à l'éloquence de la chaire la dignité convenable, en supprimant de ses sermons les citations d'auteurs profanes que le goût d'une érudition déplacée avait introduites, et en se bornant pour ses preuves aux autorités de l'Écriture et des Pères. On le dit auteur d'une pièce en faveur du cardinal Mazarin, intitulée : *Sentiments d'un fidèle sujet du roi sur l'arrêt du parlement du 29 décembre* 1651, *contre le cardinal Mazarin*, in-8°. Il mourut le 7 novembre 1670. L—Y.

COHORN (Menno, baron de), né aux environs de Leeuwarde, dans la Frise, en 1641, d'une famille distinguée, a mérité le surnom d'*ban hollandais*. Son père, d'un rare mérite, lui inspira enfance le goût de la science m il avait à peine seize ans qu profondément instruit dans thématiques par les soins de s Fullenius, professeur à Fran entra au service avec le grad pitaine. Il se fit remarquer e au siége de Maëstricht, et se ensuite dans les sanglantes de Senef, Cassel, St.-Denis rus. Il monta de grade en celui de colonel des deux b d'infanterie de Nassau-Frise. campagne de 1675, Cöhorn de n'avoir point obtenu un r que le prince d'Orange l promis, vint trouver Chamil gouverneur d'Oudenarde. Il tint d'un moyen sûr et pron avait inventé pour passer le des places, moyen qui venai le plus grand succès au siége d où Cöhorn avait transporté, à la Meuse, un bataillon entie brèche d'un bastion sans contr et dont la rivière seule défend cès. Louvois fut consulté; Vau puya la demande de Cöhorn, e des éloges à l'invention de sc La Hollande allait le perdre, le prince d'Orange, averti de jet, fit arrêter comme otages me de Cöhorn et ses huit enf moyen réussit : l'ingénieur ho retourna dans sa patrie, et le d'Orange l'y retint par des b En 1682, Cöhorn eut une di assez vive avec le capitaine excellent ingénieur, sur la f tion du pentagone, et il p Leeuwarde un mémoire in- hollandais, sur cette matière. pliqua avec succès sa théo forteresse de Cöverden, dont

ages. Quand la guerre se
ll entre la Hollande et la
1689, Cöhor se signala
rveux exploit. On vit, au
Namur, Cöhorn et Vauban
un à l'autre. Le premier
le fort Guillaume qu'il avait
il y commandait son pro-
ent. Les deux armées at-
avec impatience l'issue de
entre ces deux célèbres in-
Vauban fait placer des bat-
les deux rives de la Sam-
nente l'intérieur par le rico-
bombes, enveloppe le fort,
lu château, l'isole et le ré-
propres forces. Cöhorn fu-
défend encore, quoique ce
vert par le canon, et malgré
m de ses troupes découra-
bientôt, blessé lui-même,
secondé que par cent cin-
mmes, il est obligé de livrer
e ouvrage, le 23 juin 1692.
nt où, suivi du rhingrave,
n de sa défense, et de ses
x officiers, il sortait de la
uban s'approche, et les in-
rtager son logement et sa
rhingrave accepte; mais
ve les yeux sur son rival,
me aussitôt, et s'éloigne en
n 1695, il eut beaucoup de
rise de Namur, naguère for-
i-même, et que Boufflers ne
dre contre le prince d'O-
a prise et la reprise de
e firent voir quel génie dis-
nguait Vauban et Cöhorn.
parallèle qu'en a fait M.
ajor de génie et maître des
« Vauban, n'employant que
rie nécessaire, n'usant de son
ce que pour modérer l'ardeur
dats, ne leur permettant de
er que sous la protection des
, avait mis son étude et
» sa gloire à les épargner; Cöhorn,
» accumulant les bouches à feu, sa-
» crifiant tout au désir d'abréger le
» siége, d'effrayer et de surprendre
» les défenseurs, n'avait économisé
» ni les dépenses, ni les hommes.
» Vauban avait cerné, resserré, cou-
» pé, morcelé les assiégés; Cöhorn
» ne s'était occupé que de les acca-
» bler. C'était la force substituée à
» l'industrie, ou plutôt l'industrie
» employée à multiplier les moyens
» de destruction. On juge que le pre-
» mier s'était conduit comme un chef
» habile et qui manœuvre; le second,
» comme un homme impétueux, qui
» ne songe qu'à rompre et détruire
» l'ennemi. Dans les attaques de
» Cöhorn, l'appareil des feux, l'au-
» dace et la combinaison des assauts
» éblouissent les esprits; on admire
» dans Vauban une méthode à la fois
» plus sûre, plus rapide, moins san-
» glante; en un mot, l'art de détruire
» soumis et devant sa perfection à
» l'art de conserver. » En 1702,
Cöhorn, nommé lieutenant-général,
fit une irruption en Flandre, et dé-
truisit les lignes françaises de St.-Do-
nat. Il publia la même année, en
langue hollandaise, sa *Nouvelle ma-
nière de fortifier les places*, à Leeu-
warde, in-fol., ouvrage classique,
qui a été traduit en français sous ce
titre : *Nouvelle Fortification, tant
pour un terrain bas et humide, que
sec et élevé*, etc., *traduit du fla-
mand en français*, la Haye, 1706,
1711, 1713, in-8°. Dans la campa-
gne de 1703, Cohorn fit plusieurs
siéges, et continua d'appliquer son
système de réduire les places en écra-
sant les ouvrages et en les inondant
de projectiles. C'est par ce moyen
qu'il força la place de Bonn à capitu-
ler dans l'espace de trois jours. Il ren-
dit d'autres services dans cette mémo-

rable campagne; mais il approchait du terme de sa carrière. Au commencement de l'année suivante, sollicité par Marlborough de se rendre à la Haye pour y concerter la suite des opérations militaires, il y alla, mais il y fut frappé d'une récidive d'apoplexie qui le mit au tombeau, le 17 mars 1704. Son corps fut transporté en Frise et déposé dans une sépulture de famille, au village de Wijkel, près Sneck, où ses enfants lui ont érigé un monument représentant son effigie, avec une inscription qui est à la fois un hommage rendu au mérite de leur père et un gage de leur piété filiale. Cette épitaphe célèbre ses quarante-sept années de service militaire, le refus qu'il avait fait en plusieurs occasions de tout service étranger, etc. Il avait rejeté en effet les propositions de ce genre qui lui avaient été faites par Frédéric III, électeur de Brandebourg; par l'électeur de Bavière, qui, après la prise de Bonn, le gratifia de cinq pièces de canon, etc. Charles II, roi d'Angleterre, l'avait créé chevalier-baronnet; Guillaume III le combla de ses bontés les plus flatteuses. Cöhorn regardait comme son chef-d'œuvre la forteresse de Berg-op-Zoom, qui, jugée imprenable, se rendit en 1747, au maréchal de Lowendal. (*V.* Cronström.) C'était un homme de mœurs antiques, franc, loyal, ennemi de l'adulation; ses qualités morales égalaient les talents. — Son second fils, Henri-Casimir, baron de Cöhorn, lieutenant-colonel et directeur des fortifications au service hollandais, rivalisa son père pour les talents et les connaissances; mais, doué d'un caractère bizarre et morose, il se retira de bonne heure du service, et vécut jusqu'à un âge avancé dans un isolement misanthropique. Il mourut célibataire à Leeuwarde en 1756. Le professeur Nicolas Ypey a publié à Franeker en 1771 *tio de rebus gestis Mennon ni*, in-8°. — La marine fra un officier du même nom (Cöhorn), qui s'est distingué sieurs occasions, et spéci l'attaque de Gigeri en Barb les ordres du duc de Bea 1664, et devant Messine Il y fit entrer un convoi, a traversé la flotte ennemie. I à Carpentras, sa ville natale Depuis trois siècles, il s'étai Cöhorn dans le Comtat vén ginaires, comme les Cöho Frise, d'une illustre famill de ce nom, à laquelle on d auteur Eric Cöhorn, un d sans d'Olaüs II, roi de Suèd à Hushye en l'an 1012, en m que ce roi. D—m—t et

COIGNET (Gilles), p à Anvers en 1530, travail dans l'atelier d'Antoine P peine eut-il appris les prem cipes de la peinture, qu'il p Stella pour l'Italie. Doué des reuses dispositions, il ne t se faire connaître avantageus quelques peintures qu'il f ville de Terni, entre Rome Coignet voyagea par toute Naples, en Sicile, et revint où il fut admis à l'académie Sa manière fut très goûtée d patriotes, qui lui demandè grand nombre de tableaux, obligé d'employer le pinceau neille Molenaer, surnomm *che*, pour peindre les fond sage et l'architecture de se Coignet quitta les Pays-Bas chercher à Amsterdam le r cessaire à l'étude; mais il q tôt cette nouvelle résidence s'établir à Hambourg, où il 1600. Il était fort gai, pei

...dè et avec facilité tous les ...férents, la figure et le pay... ...onnaît de lui de charman... compositions à la lueur du ...et au clair de la lune. On lui ...l'avoir fait copier par des ...; ouvrages qu'il retouchait ...'il vendait pour des origi...

A—s.

...IY (François de Franque...de), maréchal de France, ...16 mars 1670. Son père ...n-Antoine, mort en 1704) ...nant-général, directeur-gé... la cavalerie de France, et ...ur de Barcelone. Le jeune ...: Coigny servit d'abord en ..., et ensuite sur le Rhin. Il ..., l'épée à la main, un ouvrage ...n siége de Landau. En 1734, ...plus qu'octogénaire, comman... Italie les Français, les Espa... les Piémontais réunis contre ...ériaux. Il prit Milan, mais, ...par l'âge, et se sentant dé... il remit le commandement au ...de Coigny, comme au plus ...des lieutenants-généraux. Le ...de Mercy, qui commandait les ...aux, jugeant l'occasion favora... ...nt attaquer les alliés dans les ...s de Parme, le 29 juin. Les ...s feux de la bataille commen... à onze heures du matin, et ne ...nt qu'à neuf heures du soir. ...néral Mercy avait été tué. Les ...aux se retirèrent, abandonnant ...neuf mille morts ou blessés. ...néraux ennemis envoyèrent ...le comte de Coigny de faire ...r les uns et de soigner les ... L'armée alliée eut cinq cents ...s et deux mille cinq cents sol...és ou blessés. L'ennemi perdit ...apeaux, et on lui fit un assez ...ombre de prisonniers. Coigny ...té légèrement blessé. La prise de Modène fut le premier fruit de la victoire. Cependant, le comte de Königseck ayant rassemblé les débris de l'armée impériale, passa la Secchia, surprit dans son camp le lieutenant-général de Broglie (depuis maréchal), et lui fit trois mille prisonniers; mais Coigny, vif, entreprenant, avide de renommée, et aimé du soldat, répara bientôt cet échec. La victoire le suivit à Guastalla (le 19 septembre 1734). Les impériaux vaincus, après avoir fait des prodiges de valeur, se retirèrent au-delà du Pô, abandonnant le champ de bataille couvert de leurs morts. On leur fit treize cents prisonniers. « Cette guerre d'Italie, di» sait Voltaire, est la seule qui se » soit terminée avec un succès solide » pour les Français depuis Charle» magne. » (*Précis du siècle de Louis XV.*) L'année suivante, Coigny eut le commandement de l'armée d'Allemagne. Le prince Eugène commandait les impériaux. Il n'osa risquer une bataille, et toute la campagne se passa en manœuvres savantes (1). Les préliminaires de la paix furent signés à Vienne le 3 octobre de la même année, et la France obtint les duchés de Lorraine et de Bar. Le vainqueur de Parme et de Guastalla fut fait maréchal de France en 1741. Il était colonel-général des dragons. Il commanda encore en Allemagne en 1743. Le comté de Coigny fut érigé en duché en 1747. Le maréchal, créé chevalier des ordres du roi et de la toison d'or, mourut le 18 décembre 1759. Il avait eu pour secrétaire, pendant ses campagnes, l'auteur de l'*Art d'Aimer* (*Voy.* Bernard). Il

(1) L'auteur de cet article possède un livre d'*Ordres* manuscrit de cette campagne; il comprend tous les mouvements de l'armée française depuis le 24 mai jusqu'au 9 novembre suivant.

eut de son mariage avec Henriette de Montbourcher, fille de René, marquis de Bordage et maréchal de camp, Antoine-François, marquis de Coigny, né en 1702, lieutenant-général, colonel-général des dragons, qui servit avec distinction, surtout à l'attaque de Weissembourg et au combat d'Angenun en 1744, puis au siége de Mons et à la bataille de Raucoux. Il jouissait d'une grande faveur auprès de Louis XV, lorsqu'un propos offensant, tenu au jeu à un prince légitimé, lui coûta la vie le 4 mars 1748. On a imprimé la *Relation de la bataille de Guastalla*, Metz, 1734, in-4°.; et la description de la même bataille, par l'abbé Gaudrillet, Dijon, 1734, in-4°. On a aussi la *Campagne de M. le Maréchal de Coigny en Allemagne* en 1743, Amsterdam, 1761, 3 vol. in-12. V—ve.

COINSI (Gautier de), naquit à Amiens, en 1177, d'une famille recommandable par les places qu'elle avait occupées. Après avoir achevé ses études, il se fit moine, et entra en 1193 dans l'abbaye de St.-Médard de Soissons. La bonne conduite et la régularité de ses mœurs le firent nommer, en 1214, prieur de Vic-sur-Aisne. Cinq ans après, en 1219, il fit une sorte de complainte en vers français sur le vol du corps de Ste.-Léocade, arrivé dans son monastère. C'est dans cette abbaye qu'il mit en vers les *Miracles de la Vierge*, recueil de contes dévots, composés primitivement en latin, par Hugues Farsi, moine de St.-Jean-des-Vignes de Soissons, par Herman, par Guibert de Nogent, etc. Non seulement Coinsi les traduisit en français et les rima, mais il y ajouta d'autres sujets dévots, de même nature, que lui fournit la tradition, ou qu'il tira d'autres auteurs antérieurs à lui, et quoique la plupart de ces derniers sujets ne soie histoires miraculeuses, il son ouvrage le nom primi *racles de Nostre-Dame*. Ce dont la Bibliothèque imp sède plusieurs manuscrits, sujet d'une dissertation de fils, qui se trouve dans le to de l'académie des inscri style de ce poète est simple mais sans imagination. Le *M Ste. Léocade* a été impri tom. II de la nouvelle éditi bliaux. La réputation de Coinsi le fit nommer prieu baye de St.-Médard, en mourut en 1236. Legrand traduit quelques-uns de ses vots ; ils se trouvent da vol. de l'édition, in-8°. bliaux.

COINTE (Charles le), l'Oratoire, né à Troyes en parents pieux, montra d' dispositions pour les lettre études à Troyes, et ensuite au collége des jésuites, qu d'y établir. Il s'y fit distingu assiduité et son bon esprit, l'amitié de ses maîtres, et souvent des prix. En 162 dans la congrégation de l'Or venait d'établir le cardinal d Il servait la messe du pieux lorsque celui-ci mourut Après son année d'épreuve, Cointe fut envoyé à Vendôm professer les basses classes. ensuite la rhétorique à Nan gers et à Condom. Un goût le portait à l'étude de l'histoi devoir s'y préparer par une profondie de la chronologi géographie. Il fit aussi entre plan la politique et les in princes, surtout en ce qui c France. Deux harangues

ngers, pendant qu'il y pro- rhétorique, prouvent com- it déjà fait de progrès dans es. Est-ce parce que le su- général de l'Oratoire, Bour- nnaissait l'habileté du P. Le ns cette science, qu'il l'en- ndôme la professer aux pen- s, ou est-ce parce que, faisant s de cette étude, il regardait Cointe comme un sujet peu si que l'assure Richard Si- est ce qui ne paraît point dé- ce aussi parce qu'il le consi- s ce dernier rapport, que ce périeur général, pour s'en donna le P. Le Cointe à ien, qui, partant pour l'Alle- en qualité de ministre pléni- ire, lui demandait un chape- n confesseur pour son épouse, le dit le père Niceron? C'est aurait peine à concilier avec du P. Dubois, confrère et P. Le Cointe, et qui a écrit ularités de sa vie. Ce père dit tant que le supérieur général toire, homme d'un esprit pé- , *vir acutæ mentis*, crut don- . Servien, dans le P. Le Cointe, lement un prêtre propre à la conscience de Mme. Ser- ais encore un homme habile affaires, et un excellent négo- . Ce qui est certain, c'est que ion ne tarda pas à reconnaître mérite du P. Le Cointe, et l'u- nt il pouvait lui être dans sa . Le P. Le Cointe passa trois Munster. Ses lumières et la sa- le son esprit lui méritèrent l'es- s autres plénipotentiaires, qui nt à le consulter, et qui sou- s rapportaient à sa décision. Il nnaissance avec le nonce Fabio depuis pape sous le nom d'*Ur- VIII*, qui l'a toujours honoré de son estime. C'est le P. Le Cointe qui dressa les préliminaires de la paix, et qui fournit la plupart des mémoires pour le fameux traité de Munster. De retour à Paris, ses supérieurs le renvoyèrent encore à Vendôme. Le duc de Mercœur, depuis duc de Vendôme et ensuite cardinal, habitait cette ville; ce prince prit en affection le P. Le Cointe, l'appelait souvent à sa table, et se plaisait à converser avec lui sur des matières d'histoire et de politique. Alors étudiait au collége de Vendôme le jeune Pomereu, fils du premier président du grand conseil, d'un esprit et d'un jugement au-dessus de son âge. Le P. Le Cointe se plut à cultiver d'aussi heureuses dispositions. M. de Pomereu père en fut si reconnaissant, qu'il pria le supérieur général de l'Oratoire d'appeler le P. Le Cointe à Paris, et il vint demeurer à St.-Magloire. Libre de toute autre occupation, il résolut d'exécuter le projet qu'il avait formé depuis long-temps, d'écrire les *Annales ecclésiastiques de France*. Dans son séjour à Munster, il en avait fait part au nonce Chigi, qui l'y avait encouragé, et il avait déjà préparé beaucoup de matériaux. On l'appela à l'Oratoire de la rue St.-Honoré, en 1661, et on le chargea de la bibliothèque. Le ministre Colbert, avec qui il avait eu des relations, le fit connaître au cardinal Mazarin, qui lui accorda une pension de 1200 fr., à laquelle le roi en ajouta une de 500. Colbert, à qui il avait plusieurs fois fourni d'excellents mémoires, voulut aussi lui en faire une. La publication des *Annales ecclésiastiques* lui occasionna quelques différends avec les écrivains de son temps, le P. Chifflet, jésuite, dom Luc d'Achéry et d'autres savants bénédictins. M. de Harlay, archevêque de Paris, voulut qu'une de ces discussions fût traitée devant lui. La

conférence se tint au mois de février 1675, chez ce prélat, en présence du P. la Chaise, et du P. de Saillans, supérieur de l'Oratoire. Chacun des deux contendants soutint son opinion avec autant d'esprit que de force et de politesse. Quoique le P. Chifflet ne se rendît point, l'archevêque donna gain de cause au P. Le Cointe. Il continuait son travail sur l'histoire ecclésiastique, lorsqu'il mourut à l'oratoire de Paris, le 18 janvier 1681, dans sa 70e. année. Le P. Le Cointe avait entretenu des liaisons avec les personnages les plus célèbres de son temps. Louis XIV l'honorait de son estime et lui en donna des marques. Le pape Urbain VIII voulait bien avoir avec lui un commerce de lettres. D'Achéry, Mabillon, Henschenius, Baluze, ont fait son éloge. Aux plus belles qualités de l'esprit, aux connaissances les plus étendues, il joignait un caractère aimable. Il ne connaissait d'autre occupation que la prière et l'étude. Il aimait la conversation des personnes instruites, et il contait lui-même agréablement. On ne conçoit pas comment il a pu suffire à ses immenses travaux, ne se servant jamais de secrétaire. Les huit tomes si volumineux de ses annales étaient entièrement écrits de sa main, ainsi que beaucoup d'autres ouvrages inédits. Sa mémoire était admirable. Ses ouvrages sont : I. *Annales ecclesiastici francorum*, Paris, imprimerie royale, 8 vol. in-fol. Le premier parut en 1665, les autres successivement, jusqu'au 7e. qu'on imprima en 1679. Lorsque le P. Le Cointe mourut, il y avait environ 400 pages du 8e. d'imprimées. Le P. Dubois, de l'Oratoire, l'acheva sur les papiers du P. Le Cointe, dont il mit la vie en forme de préface à la tête de ce volume, qui parut en 1683. Ces huit volumes renferment un espace de quatre cent vingt-huit ans (et nc le dit Moréri, 235) l'an 417, époque à l Cointe fixe le commen de Pharamond, jusc C'est un livre d'une ra y trouve les actes des tions des églises et les vies des évêques l'histoire des conciles des lettres, des charte de monuments, conc quités ecclésiastiques. richi de savantes disse rents points de critiq ches extrêmement cu souvent l'auteur y r même des anciens hist sulte de l'inégalité dar convénient d'une lect pour ceux qui n'y cher l'agrément; mais les trouveront une insti une judicieuse critiqu gie diffère quelquefois tres auteurs; alors donne les motifs de Le P. Loriot, de l'O les *Annales ecclésia* in-4°., et les a con 1643; l'ouvrage n'a manuscrit était resté thèque de l'Oratoire noré. II. Deux haran à Angers, et imprim *Orationes pro lectio ne in collegio Andi Christi* 1640 et 1641 mière est sur la naiss duc d'Anjou, second fi l'autre sur la division de la Castille, et l'un et du Portugal. Ces d remplies en marge de tations historiques. N le P. Bougerel, auss et auteur de cet arti

ur servir à l'histoire des lustres, n'en fait point men- ouvrages laissés manuscrits Le Cointe sont : I. *Mémoi- servir à l'histoire de Mar- le la Provence*. Ils devaient ombre de quatre; il n'y en eux de composés; le second °. siècle. II. *Journal de son à Munster*. Ce sont des ex- mémoires et des pièces relati- ité. III. *Traité succinct des aximes d'aucuns princes de* . Il en est fait mention dans *bèque historique de France*, Long, sous le N°. 12216. *elle édition des Œuvres de oire de Tours*. Le P. Le étendant que le texte de cet avait été altéré par Guillaume ui l'avait publié le premier. texte avec soin, et le corri- onze manuscrits; il ne put dernière main à ce travail. ubois de l'Oratoire, à qui il né ses manuscrits, devait , et publier l'édition avec d'autres ouvrages, mais paru. On trouve dans le des *Annales ecclésiasti- e* critique exacte des six livres de Grégoire de Tours. L—Y.

TE (Gédéon le), né à Ge- 1714, reçu ministre du saint en 1738, professeur d'hé- 1757, et bibliothécaire en est mort en 1782. On a de *Harangue de Démosthènes immunités*, traduite en fran- 750, in-8°.; II. *Lettre sur le la vie*, écrite à l'occasion de *de philosophie morale* attri- Saupertuis, et insérée dans le *l britannique*, mai 1750; *ermon sur la révocation de le Nantes*, prononcé à Londres; IV. *Sermons choisis*, ouvrage posthume, publié par son fils, 1784, in-8°. — Cointe (Jean-Louis le), né à Nîmes le 29 juillet 1729, gentilhomme du prince de Conti, et capitaine dans le régiment de cavalerie de ce prince, a écrit : I. *la Science des postes militaires*, ou *Traité des fortifications de campagne à l'usage des officiers particuliers d'infanterie qui sont détachés à la guerre*, 1759, in-12 : c'est le premier ouvrage portatif qui ait été écrit sur cette matière; II. *Commentaire sur la retraite des dix mille*, ou *Traité de la guerre*, 1766, 2 vol. in-12; III. deux Dissertations, l'une *sur la pêche des paillettes d'or qui se fait dans la rivière de Cèze en Cevennes*; l'autre *sur les cartes militaires*, insérées dans les *Observations sur la physique*. A. B—T.

COINTRE (le). *V.* Lecointre.

COINTUS. *V.* Quintus Calaber.

COINY (Jacques-Joseph), graveur, né à Versailles en 1761, d'abord orfevre, se livra à l'étude de la gravure sous la direction de Lebas. L'envie de s'instruire et de se perfectionner dans le dessin lui fit entreprendre le voyage d'Italie en 1788. Il séjourna dans cette contrée jusqu'en 1791, et revint alors en France. Il a gravé, conjointement avec Simon, une suite considérable d'estampes pour les fables de La Fontaine, d'après les dessins de Vivier : cette collection est estimée. Il a gravé aussi une très grande planche, d'après le tableau de M. Lejeune, représentant la *Bataille de Marengo*, et plusieurs estampes pour les belles éditions in-fol. du *Racine* et de l'*Horace* de Didot. Coiny était d'un commerce doux et agréable. Il est mort à Paris le 28 mai 1809, à l'instant où ses talents, qui commençaient à se développer,

allaient le faire jouir d'une grande réputation. Son éloge a été inséré dans le *Magasin encyclopédique*, octobre 1809. P—E.

COISLIN (Pierre de Camboust de), cardinal, d'une ancienne et illustre maison de Bretagne, était fils de Pierre-César, marquis de Coislin, colonel-général des Suisses et Grisons, mort à vingt-huit ans des suites d'une blessure qu'il avait reçue au siége d'Aire. Pierre, né à Paris en 1636, n'avait que cinq ans lorsque son père mourut. Il fut élevé par Madeleine Seguier, sa mère, femme d'un haut mérite, qui ne négligea rien pour lui inspirer les sentiments d'honneur et de religion, héréditaires dans sa famille. Après avoir terminé ses études, il entra dans l'état ecclésiastique, et fut nommé à l'évêché d'Orléans. La conduite qu'il tint dans ce diocèse le fit aimer et respecter de toutes les classes de citoyens. Sa sollicitude et sa charité s'étendaient sur tous les malheureux, quelle que fût leur croyance. Pénétré des vrais principes de la religion, il s'opposa constamment aux violences exercées contre les protestants pour les forcer à une abjuration souvent simulée. Après la révocation de l'édit de Nantes, un régiment de dragons ayant été envoyé à Orléans pour inquiéter les familles calvinistes qui y restaient encore, il logea les officiers dans son palais, contint les soldats par ses exhortations et ses largesses, et, par ce moyen, empêcha qu'aucun de ses diocésains fût persécuté. Nommé grand aumônier de France et commandeur de l'ordre du St.-Esprit, il reçut de la cour de Rome le chapeau de cardinal, et mourut le 5 février 1706, à soixante-neuf ans, pleuré des pauvres, et regretté de tous les gens de bien. Son oraison funèbre fut prononcée dans toutes les églises d'Orléans. Six de ces pi été imprimées. V

COISLIN (Henri-Chai Camboust, duc de), neveu d dent, évêque et prince de Met mandeur de l'ordre du St.-E premier aumônier du roi, me l'académie française et de celle criptions, né à Paris le 15 se 1664. Nommé évêque de 1698, dès l'année suivante un *Choix des statuts syno* ses prédécesseurs, in-8°., e ça l'intention de réformer le de son clergé. Il publia en *Rituel* rempli d'instructions qui fut reçu avec applaudi Doué de la même charité oncle, il établit à Metz une m réfuge pour les personnes tombées dans quelques dé ajouta aux bâtiments de l'h Bon-Secours, fondé pour les indigentes, et à ceux de la l Chrétienne, où les enfants recevaient l'instruction nécess titua un séminaire pour des tiques tant français qu'allema construire enfin un corps nes pour soulager les bour logement à demeure des n qui n'est pas sans danger mœurs. Ce respectable préla en 1732. Son oraison funè Morus, a été imprimée. He la célèbre bibliothèque du c Seguier, il l'enrichit d'une d'ouvrages précieux, tant que manuscrits, et la légua à St.-Germain-des-Prés. Les l primés ont été en partie dét l'incendie de 1793; le surp les manuscrits, a été réuni à thèque impériale. Les manus maient la partie la plus int de cette collection. Le P. de con a publié le catalogue de

grecque. (*Voy*
M. de Coislin
avec la cour de l
office de Grég e VII, et
de le réciter dans son dio-
peine des censures ecclé-
. Son mandement au sujet
Unigenitus fut suppri-
la demande du nonce, par
grand conseil. W—s.

ER (Volcher), né à Gro-
1534, montra de bonne
goût décidé pour la méde-
ultiva l'anatomie avec autant
de succès. Il visita les plus
universités de l'Italie et de
. D'abord, il se rendit à Pise,
la réputation de Gabriel Fal-
suivit cet illustre professeur
. Après avoir profité des le-
stachi, à Rome, Coiter vint
e, où il se livra tout entier à
e humaine et comparée, sous
on d'Aranzi et d'Aldrovande.
ensuite à Montpellier pour y
Rondelet, avec lequel il lia
ite amitié. Appelé en 1569,
magistrats de Nuremberg, en
e médecin-physicien, il aban-
ientôt ces fonctions pour cel-
édecin de l'armée française,
serva jusqu'à sa mort, arrivée,
ysson, en 1600, au camp de
simir, prince Palatin; mais
nd, d'après le *Dictionnaire*
vants Nurembergeois, de G.
l, place sa mort au 5 juillet
et Chalmot, dans son *Diction-*
les Hollandais célèbres, à l'an
Coiter doit occuper une place
tinguée parmi les médecins du
cle. Il fut un des créateurs de
nie pathologique, qui, de nos
st regardée avec raison com-
des bases de la science médi-
contribua puissamment aux
de la zootomie, et l'anatomie
humaine lui est redevable de plusieurs découvertes. Il a répandu de grandes lumières sur l'ostéologie, et donné le premier des figures exactes des os du fœtus. Il a fait beaucoup mieux connaître les parties de la génération, et surtout l'organe de l'ouïe; il a également perfectionné la myologie, décrit le muscle corrugateur des sourcils, etc. Ces découvertes utiles, dont il a suffi d'indiquer ici les principales, se trouvent consignées dans les divers ouvrages de Coiter, qui sont: I. *De ossibus et cartilaginibus corporis humani tabulæ*, Bologne, 1566, in-fol.; II. *Externarum et internarum principalium humani corporis partium tabulæ, atque anatomicæ exercitationes, observationesque variæ, novis, diversis ac artificiosissimis figuris illustratæ*, Nuremberg, 1573, in-fol.; III. *Gabrielis Fallopii Lectiones de particulis similaribus humani corporis, ex diversis exemplaribus à Volchero Coitero collectæ: accedunt ejusdem Coiteri diversorum animalium sceletorum explicationes, iconibus artificiosis et genuinis illustratæ; quæ omnia loco appendicis Anatomicarum exercitationum priùs editarum inservire utiliter poterunt*, Nuremberg, 1575, in-fol.; IV. *Henrici Eyssonii Tractatus anatomicus et medicus de ossibus infantis cognoscendis, conservandis et curandis; accessit Volcheri Coiteri eorumdem ossium historia*, Groningue, 1659, in-12. Cet opuscule intéressant de Coiter, extrait de son traité *De ossibus cartilaginibus*, a été inséré par Leclerc et Manget dans leur *Bibliotheca anatomica*. C.

COKE, ou COOKE (sir Édouard), d'une famille distinguée du comté de Norfolk, naquit en 1549, à Mileham, terre de son père, située dans ce comté. Il fut élevé à l'université de

Cambridge, et entra ensuite à Inner-Temple, pour s'y instruire dans la connaissance des lois. Ses talents se développèrent bientôt d'une manière si extraordinaire, qu'il fut reçu avocat avant la fin du temps qu'on avait coutume de donner aux études. Il acquit promptement une grande réputation, et fit un mariage avantageux qui, en augmentant sa fortune, déjà considérable, l'allia aux premières familles du royaume. Il fut nommé, en 1592, solliciteur de la reine (Elisabeth). Dans le même temps, le comté de Norfolk le choisit pour son représentant, et dans le parlement tenu en 1593, il fut nommé orateur de la chambre des communes. Peu de temps après, il devint procureur-général, et, ayant perdu sa femme, dont en dix ou douze ans il avait eu dix enfans, il épousa, en 1598, lady Hatton, sœur du comte d'Exeter, qui lui donna moins d'enfants, mais beaucoup plus de soucis que la femme qu'elle remplaçait. Il commença par être inquiété sur les formes de ce mariage, que, malgré sa régularité habituelle, il avait fait, à ce qu'il paraît, d'une manière assez irrégulière, sans publication de bans ni dispenses, comme on se le permettait souvent en ce temps-là. Cette affaire s'arrangea sans peine; il était destiné à en avoir de plus difficiles, que devaient également lui attirer les qualités et les défauts de son caractère, son exactitude et sa rigidité à remplir ses devoirs, et en même temps sa violence quand il croyait avoir raison, et son inexcusable dureté envers les accusés traduits devant son tribunal. Cette odieuse disposition éclata particulièrement dans l'affaire du comte d'Essex. Coke, après avoir récapitulé les griefs énoncés contre le comte, ajouta « que ce seigneur, qui avait cru de-

» voir être Robert Ier. d'un
» allait, par le juste jugemen
» être Robert dernier de sa
se conduisit avec plus de
d'inconvenance encore que
nées après, dans l'affaire d
ter Raleigh; mais il paraît
tingué au-dessus de tous le
de sa profession par son
démêler tous les fils d'une
netteté avec laquelle il les
dans le moins de mots poss
chant droit au fait, et saisi
bord le vrai côté des questio
coutume de dire que dans t
« la matière tenait peu de
il était si loin d'en rien r
qu'on l'a regardé comme l'
plus propre à éclairer un
ne paraît pas qu'on lui ai
d'avoir jamais fait un usage
aveux qu'il arrachait aux ac
trop d'âpreté et de violence
qu'il parait, n'a jamais mie
mieux interprêté la loi, do
regardé comme l'oracle en A
et nul ne s'y tenait plus e
attaché. Sa devise était : «
» le meilleur de tous les c
et il agit toujours en co
Aussi ses nombreux enne
pu le rendre souvent susp
sans jamais parvenir à le
ses ennemis, le plus actif
meux Bacon, protégé par
d'Essex. Il avait espéré, en
nommé à la place de sollic
ral : Coke, à ce qu'il pa
opposé à cette prétention,
fluence l'avait emporté s
comte. Si Bacon savait ren
attachements, il conservait
timents; on le voit, et da
duite envers Coke en tout
et dans plusieurs lettres q
verses relations l'ont mis
de lui écrire, et où il lui r

rigoureuse justice d'un habile pour les exagérer. ns été facile de nuire à règne d'Elisabeth, dont éduisaient plus aisément a raison; mais la faiblesse ouvrait un vaste champ ts de cour. Cependant, x premières années de ce fit que croître en hon- crédit. L'habileté avec la- luisit l'instruction de l'af- à la conspiration des pou- n peu rétabli sa popula- avait fait perdre la part ise à la condamnation du ex et de sir Walter Ra- ur crut aussi devoir l'en . En 1606, il fut nommé *hief justice*) de la cour mmuns; en 1613, il fut gnité de premier juge du On regarda cette promo- le résultat d'une intrigue mis, qui, pour quelque culière, désiraient l'éloi- our des plaids-communs, pouvait faire alors que re honorable pour lui. La il fut nommé membre du , bien que déjà il se fût disposé à favoriser les que la cour pouvait entre- tait alors contre elle qu'il alement à exercer la rigi- caractère; ce qui avait été nt courage, et cette der- de la vie de Coke a t relevé et honoré la déjà plusieurs oppositions contenté la cour, lors- a découverte du crime la personne de sir Tho- ry, que le duc et la du- ommerset avaient fait em- ans la tour de Londres, nt trouvé le moyen de le faire renfermer, pour se débarrasser d'un ami trop incommode par sa prudence et son honnêteté. Le roi ordonna les plus sévères recherches contre un favori dont il commençait à se lasser; les coupables furent mis en jugement; les agents inférieurs du crime en subirent la peine légale; mais le duc et la duchesse, condamnés à mort aussi, obtinrent leur grâce, pour vivre odieux l'un et l'autre, chargés de la haine et du mépris public. Avec quelque prudence que sir Edouard Coke se fût conduit dans cette affaire, elle fournit à ses ennemis des prétextes pour le noircir, soit dans le public, soit dans l'esprit du roi. La circonspection avec laquelle il avait procédé lui fut imputée vis-à-vis du public comme un désir de sauver les coupables, et le silence gardé sur quelques-uns qui ne furent pas mis en jugement, sans qu'on ait jamais bien pu savoir pourquoi, parut justifier ces bruits. On prétendit d'un autre côté que Coke avait fait entendre qu'il ne lui était pas permis d'aller trop loin dans cette affaire. On renouvela les bruits répandus sur la mort du prince de Galles, prince cher à la nation, qui estimait son courage autant qu'elle méprisait la faiblesse de son père. On accusait très faussement le duc de Sommerset d'avoir empoisonné ce jeune prince, « bien assuré, disait-on, de ne pas dé- » plaire au roi, à qui le prince de Galles » donnait beaucoup d'ombrage. » Ces bruits, fortifiés par les mots mystérieux qu'on attribuait à sir Edouard, irritèrent vivement le roi. L'opposition de Coke, relativement à la disposition de quelques évêchés en commande, aigrit encore son ressentiment, et lui donna une occasion de le manifester, en faisant censurer par le conseil la conduite de Coke et des douze juges qui avaient

agi avec lui dans cette affaire. Lui seul se montra inébranlable dans son opinion, et soutint avec dignité la conduite qu'il avait cru de son devoir d'adopter; mais dans une dispute de juridiction avec la cour de la chancellerie, emporté par la violence et l'inflexibilité de son caractère, il donna du moins un prétexte de le traiter d'une manière sans exemple jusqu'alors envers un magistrat regardé comme le chef de la loi. Censuré par le conseil privé, et suspendu de ses fonctions, il fut obligé d'entendre sa sentence à genoux, et de répondre à plusieurs accusations ridicules, comme de s'être qualifié premier juge (*chief justice*) d'Angleterre, ce qui avait été l'usage de tous ses prédécesseurs, et d'obliger son cocher de le conduire *nu-tete*, ce qu'il assura que le cocher faisait pour sa propre commodité et nullement par son ordre. La suspension eut lieu en 1616. Six mois après, sir Edouard fut tout-à-fait privé de son office. Il paraît que le duc de Buckingham, alors favori, eut grande part à cette affaire, et qu'il aurait été possible à Coke de rentrer en fonction, s'il eut voulu employer les moyens en usage alors; mais il répondit à ceux qui l'en pressaient « qu'il n'était pas » plus permis à un juge de chercher à » corrompre que de se laisser corrom- » pre; » et sa chute fut tellement honorable, qu'on prétend que le roi dit en parlant de lui « que, quelque part qu'on » le jetât, il tomberait toujours sur ses » pieds. » Il paraît, au reste, que le duc de Buckingham n'était pas très animé contre lui; car Coke lui ayant fait proposer le mariage de sa fille cadette avec sir John Villiers, frère aîné du duc, cette idée fut acceptée avec empressement; mais lady Hatton, peu disposée à complaire à son mari, et mécontente de n'avoir pas été con-

sultée, emmena sa fille d
d'un de ses amis. Sir
manda un ordre du
pour ravoir sa fille; m
l'ordre fût arrivé, aya
elle était, il s'y rendit a
l'enleva de force. Lady
plainte contre son ma
côté, le duc de Bucking
mille avaient pris ce
cœur, et lady Compton,
avec une grande hauteu
chancelier, qui s'y op
son pouvoir. Enfin, to
le mariage se fit, et,
Edouard rentra dans
ces. Le mauvais état
roi rendant ses conseils
nécessaires, Bacon mê
paraît, prit le parti de
de lui, et l'on remarqu
de ses anciens ennemis
pas réconciliés, il n'y e
aucun qui ne tombât en
comme accusé de mal
vant son tribunal. On a
tort de regarder comm
de ressentiment la sévé
dans ces sortes d'affai
du moins n'était pas ho
dans le souvenir d'une
tif d'indulgence. Quelq
qu'eussent le roi et ses f
bler un parlement, il fa
nir là; les besoins pre
ne pouvait plus se pass
On comptait beaucoup
de Coke, membre de
mais il était loin de v
der les mesures de la
dans son ressentiment
cria un jour « que c'était
» plus commode pour
» jamais produit l'Angl
de violents débats, le pa
sous, et le même jou
de prévarication dans

perset, fut mis à la Tour, où
meura pas lo[illegible] s. En
fut envoyé en [illegible] nde avec
mission, qui n'était qu'une
'exil honorable. Un nouveau
t ayant été convoqué en
our l'empêcher d'y siéger, on
a shérif du comté de Buckin-
t, en cette qualité, lui, qui
premier juge d'Angleterre,
d'accompagner les juges dans
ises; mais nommé ensuite au
t de 1628, il s'y distingua
jamais par son zèle pour la
les droits du peuple, et con-
bus de la cour : il y accusa
ment le duc de Buckingham.
lors âgé de près de quatre-
ns. Il se retira ensuite à sa
de Stoke-Pogeys, dans le
Buckingham, où il mourut,
, dans sa 86e. année. Sa figu-
elle, et ses manières pleines
té; il apportait un grand soin
eté de ses vêtements, disant
propreté des habits doit rap-
la nécessité de tenir le dedans
net. » Il se félicitait beaucoup
rvenu à toutes ses places sans
ni payer. Ses ouvrages pas-
r des autorités du premier or-
tivement aux lois de son pays;
s ses compatriotes a dit, dans
du temps, « qu'ils seraient ad-
tant qu'il resterait à la renom-
une trompette et quelque haleine
y souffler ». Ils ne sont pour-
tous également estimés pour
; autant ses plaidoyers sont
et serrés, autant ses discours
és et ses écrits imprimés, où
livrait davantage à son imagi-
et au goût du temps, sont dif-
chargés d'une érudition sura-
nte. On a de lui : I. *Rapports
vers jugements rendus sur des
veaux*; ces rapports sont divi-
sés en cinq parties, dont la première parut en 1660, et les quatre autres successivement; II. un *Recueil des divers procédés dont se compose la partie pratique des lois*, 1614; III. *Institutes des lois d'Angleterre*, divisées en quatre parties, dont la première fut publiée en 1628, et eut une seconde édition en 1629; les trois autres parurent après sa mort. Hargave et Butler ont donné la 13e. édition, très augmentée, de la 1re. partie, Londres, 1788, in-fol. Nous avons sous les yeux une édition des trois dernières parties, Londres, 1797, 4 vol. in-8°. S—D.

COL DE VILARS (Elie), né en 1675, à la Rochefoucault en Angoumois. Ses parents, protestants, quoique pauvres, cultivèrent ses premières années, et, imbu de bonnes humanités, il vint à Paris pour mettre le complément à ses études. Il y fit abjuration, et dès-lors il se livra à l'éducation de la jeunesse, en même temps qu'à l'étude des lettres. Ses notions en ce genre le firent placer auprès du comte de Rieux, pour veiller à l'instruction de son fils. L'aisance qu'il trouva dans cette maison lui procura la facilité de satisfaire au goût décidé qu'il avait pour l'étude de la médecine. Cultivant les accessoires de cette science en même temps qu'il ornait l'esprit de son disciple, il fut bientôt disposé à en sonder les profondeurs. Ayant employé quinze ans, tant à remplir ses premiers devoirs, qu'à récolter, dans les amphithéâtres, les hôpitaux et les bibliothèques, de quoi fournir aux pénibles exercices de sa licence, il la commença en 1710, et la termina avec distinction en 1713, époque où il reçut le bonnet de docteur. Il eut la chirurgie en prédilection, non qu'il la pratiquât en routinier opérateur,

mois il donna une attention spéciale aux maladies qui peuvent, par suite, demander une industrieuse application de la main; aussi fut-il, sous ce rapport, agréable à la faculté, qui le nomma bientôt pour remplir une chaire de chirurgie et d'anatomie. Il fut successivement médecin du roi au Châtelet, médecin titulaire à l'Hôtel-Dieu. Connu de son corps sous les rapports les plus avantageux du savoir et de la probité, il en fut nommé doyen en 1740, et continué dans cette place quatre années de suite. Ce fut sous son décanat qu'on reconstruisit l'amphithéâtre des écoles, dont les dépenses gênèrent beaucoup la faculté. La trop grande confiance que donna Col de Vilars à l'entrepreneur fut cause qu'elle s'endetta alors d'une assez grosse somme. Trois ans après la cessation de ses fonctions décanales, à l'époque où il venait d'être désigné à une chaire de matière médicale, Col de Vilars mourut, le 26 juin 1747, regretté du petit nombre d'amis que lui avait fixé l'intégrité de ses mœurs. Il eut pour sépulture Saint-André-des-Arcs. Les ouvrages de Col de Vilars sont peu nombreux, mais ils ont joui d'une certaine célébrité dans leur temps. On cite de lui : I. Quelques thèses d'une latinité assez pure ; II. *Cours de Chirurgie, dicté aux écoles de médecine*, 1758, 4 vol. in-12. Cet ouvrage offre quelques généralités sur la physiologie et la chirurgie, une histoire assez détaillée sur les tumeurs, les plaies et ulcères. Il a été complété par un traité sur les fractures et les luxations, ajouté par Poissonnier, et qui forme un 5e volume, 1748, in-12. Ce dernier travail est de la main de Col de Vilars; il était presqu'achevé à sa mort; il n'avait alors besoin que de la rédaction que lui donna l'éditeur. Cet ouvrage est oublié au-d'hui que la science a fait de si gr progrès. III. *Dictionnaire fran latin des termes de médecine chirurgie, avec leur définition division et leur étymologie*, 1 in-12, 1740 et 1760; c'est un e d'un dictionnaire beaucoup plus sidérable, qui occupait depuis p trente ans les loisirs de l'auteu petit ouvrage fait regretter le g va qu'il est assez bien fait, mai jourd'hui il est de nulle valeur, son de la supériorité de ceux q paru depuis. P—k—

COLALTO, acteur de la t italienne, où il avait été re 1760, y remplissait les rôles de talon, et composa beaucoup de p pour son théâtre : *Pantalon a* en quatre actes, 1768; *Pantalo jeuni*, en quatre actes, 1768; *la mille en discorde*, en quatre a 1768; *Pantalon père sévère* nevas italien remis au théâtre quatre actes, 1768; *le Retour d gentine*, en trois actes, 1769; *talon jaloux*, en trois actes, 1 *Arlequin gentilhomme par ha* en trois actes, 1769; *les* d'*Arlequin*, en trois actes, 176 *Turban enchanté*, en deux a 1769; *les Intrigues d'Arlequi* deux actes, 1769; *les Mariage magie*, en deux actes, 1769; *le dolier vénitien*, en deux actes, 1 *le Vieillard amoureux*, en actes, 1769; *la Cantatrice*, acte, 1769; *les Perdrix*, en un 1769, *le Monstre marin*, en un mêlé de danses, 1770; *les Tr meaux Vénitiens*, en quatre 1775; le succès qu'eut cette de pièce engagea l'auteur à la dial en français, et à la faire imp dans cette langue, 1777, in-8°. comédie est supérieurement intr

e de situations originales et de comique. L'auteur y jouait avec rand talent les trois rôles des ju-. Il est mort le 5 juillet 1778, e soixante-cinq ans. A. B—T.

LARDEAU, ou COLLARDEAU EN), né vers 1590, à Fonte-Comte, en Poitou, procureur i au présidial de cette ville, mé- comme poète, une réputation s justes éloges de plusieurs cri- n'ont pu encore lui faire obte- tant le public revient difficile- de ses premières impressions. deau avait fait imprimer à Paris, 119, in-8°., une satyre latine les bals et les mascarades, sous e suivant : *Larvina, satyricon rearum lascivias et personata lia.* Cette pièce, dans laquelle nit proposé d'imiter Apulée, se de l'affectation et de l'obscurité odèle qu'il avait choisi. On y oit cependant les germes du ta- u'il a montré dans ses deux poë- l'un *sur les victoires de XIII*, et l'autre *sur le châ- de Richelieu.* C'est surtout dans rnier ouvrage que Colardeau a reuve d'un talent peu commun. trouve des morceaux entiers où me du goût le plus sévère aurait à remarquer quelques taches; on y remarque peu d'invention. poëme sur les campagnes de XIII est trop historique, et sa description du château de Ri- eu, l'auteur suit une marche trop ière. On ne doit point oublier que rdeau a eu le courage de louer le de Montmorenci, l'une des mal- euses victimes de l'ambition de elieu, dans un poëme entrepris à oire, et dédié à la duchesse d'Ai- lon sa nièce. Le duc de Montmo- ri n'avait cependant point été son diteur. Le *Tableau des victoires de Louis XIII* fut imprimé à Paris en 1650, in-8°., in-12 et la *Description du château de Richelieu* (vers 1643), in-4°. On a encore de Colardeau une *Ode sur le vaisseau le Grand-Armand*, dans le recueil des vers latins et français formé par Bois-Robert, et intitulé : *le Sacrifice des Muses au cardinal de Richelieu*, Paris, 1635, in-4°. Il mourut le 20 mars 1669, suivant Dreux-du-Radier, *Biblioth. du Poitou*, et non pas en 1641, comme le dit Sabatier, ni en 1650, comme le disent les nouveaux éditeurs de la *Bibliothèque historique de la France*, qui confondent Colardeau avec son père. W—s.

COLARDEAU (Charles-Pierre), né à Janville en Beauce, le 12 octobre 1732, montra de bonne heure pour la poésie française un goût vif qui lui fit négliger un peu l'étude des langues anciennes. Le curé de Pithiviers, son oncle et son tuteur, qui voulait faire de lui un avocat, l'envoya à Paris chez un procureur au parlement; mais il n'y faisait que des vers, et il fallut bien enfin lui permettre de suivre un penchant impérieux qui le détournait de toute autre occupation. Son début poétique fut des plus brillants; ce fut sa fameuse *Lettre d'Héloïse à Abailard* (1758), imitée de Pope. Peu de temps après, il publia, avec beaucoup moins de succès, une héroïde d'*Armide à Renaud*, dont le fond et les idées appartiennent au Tasse. En 1758, il fit jouer une tragédie d'*Astarbé*, sujet pris dans le *Télémaque*, et deux ans après, en 1760, il donna *Caliste*, autre tragédie, imitée de la pièce anglaise de Rowe, intitulée la *Belle Pénitente*. Ces deux ouvrages prouvèrent beaucoup plus de talent pour la versification que pour le théâtre, où ils n'eurent qu'un succès passager. L'auteur

avait peut-être moins de dispositions encore pour la comédie, s'il en faut juger par les *Perfidies à la mode*, pièce en cinq actes et en vers, qui ne fut point représentée. Soit stérilité d'imagination, soit paresse d'esprit, il sembla se vouer principalement au genre de l'imitation, qui ne lui réussit pas toujours aussi bien que dans la *Lettre d'Héloïse*. Il mit en vers la prose des deux premières *Nuits* d'*Young* et celle du *Temple de Gnide*, de Montesquieu. Il avait dessein d'en faire autant de celle du *Télémaque*, mais il fut probablement effrayé de la difficulté de faire des vers plus harmonieux et plus poétiques que la prose de Fénélon. Ayant déjà traduit six chants de la *Jérusalem délivrée*, il apprit que Watelet avait entrepris le même travail; il discontinua le sien; et, de peur qu'on ne voulût en faire usage après lui, il le jeta au feu deux jours avant sa mort. C'est par le même principe de délicatesse et de modestie qu'il se désista du projet de traduire l'*Enéide*, dès qu'il fut informé que J. Delille, qui venait de publier ses *Géorgiques*, s'occupait aussi de ce grand ouvrage. Parmi ses productions originales, on distingue les *Hommes de Prométhée*, poëme (1775), l'*Épître à M. Duhamel* (1774) et les *Épîtres à Minette* (1762). Ce sont, avec la *Lettre d'Héloïse*, les ouvrages qui lui font le plus d'honneur. Si le mérite des pensées neuves et fortes eût égalé en lui le charme et l'harmonie des vers, il occuperait un des premiers rangs parmi les poëtes de notre nation. L'académie française le choisit en 1776 pour remplacer M. de St.-Aignan; mais il mourut avant le jour de sa réception, le 7 avril de la même année, âgé de quarante-trois ans et demi, et fut remplacé par La Harpe. Il avait toujours été d'une complexion fa valétudinaire, qu'avaient enc faiblie des plaisirs dont il aurai être dû se refuser l'usage. On qu'une maladie avait tellement en lui l'organe de la vue, qu'il tinguait point les couleurs, ne que le noir et le blanc et des n d'ombres plus ou moins fonc connaît sa réponse à Barthe, q lui lire une comédie au momen était près d'expirer. (*Voy.* Ba Son humeur était mélancolique ce. Il aimait le chant des oiseaux passait des nuits à l'entendre. « » disait-il à un ami qui veillait a » écoute. Que la voix du ro » est pure! que les accents » mélodieux! Ainsi devraient ê » vers. » Incapable d'envie et d guité, il ne dissimulait pas so sion pour ces deux défauts et la qu'ils lui inspiraient. « La cr » disait-il, me fait tant de ma » je n'aurai jamais la cruauté de » cer contre personne. » Ses ont été recueillies en 2 vol. Paris, 1779. A—G—

COLAS DE RIENZO. *Voy.* R

COLAS (JACQUES) naquit à telimart vers le milieu du 16e. De Thou, qui avait étudié ave Valence sous Cujas, raconte q accusé d'avoir assassiné un de marades, et emprisonné à ca ce meurtre. Il le peint comme u me d'une élocution facile, pr tueux, hardi, et qui avait mé bonne heure des choses au-de sa condition. En effet, fils d'u cat professeur en droit, et q temps avocat lui-même, l'office sénéchal de Montelimart, don pourvu en 1577, était peu pr satisfaire sa turbulente ambiti puté par le tiers-état de sa p aux états de Blois, il s'y dévo

t intérêts des princes de la
: Lorraine. En conséquence,
nna la magistrature pour la
a des armes, et désola d'a-
lauphiné, à la tête de douze
nebusiers qu'il avait rassem-
faire la guerre aux protes-
autres provinces devinrent
de ses fureurs; mais le suc-
ouronna pas toujours ses en-
Il était au pouvoir des pro-
lans Châtillon, lorsque cette
bligée en 1586 de se rendre
: Mayenne. La délivrance de
si que celle de Birague et de
Dubreuil, fut une des condi-
la capitulation. Mayenne,
rotection lui avait déjà fait
des lettres de noblesse, la
e grand prévôt de France et
l, et le titre de capitaine de
mes d'armes, le nomma lieu-
e ses gardes, lui donna une
le 2000 écus d'or, et l'en-
1591 à la Fère, dont les Es-
et les ligueurs venaient de
r. Halwin, marquis de Mei-
commandait. Sur le soup-
quelque intelligence avec les
, Colas le fit massacrer à la
la messe. Il lui succéda
ouvernement de la ville, et
lit avec Don Alvarès Osorio
enri IV qui l'assiégea en per-
t la prit le 16 mai 1595. S'il
oire de Thou, Osorio, inter-
rquoi, avec des munitions et
s, il avait sitôt capitulé, ré-
qu'il devait compte de Colas
spagnols. » Mais si l'on con-
durée du siége, le plus long
qu'entreprit Henri IV, on
lutôt que la place ne fut ren-
par famine, comme l'assu-
tres historiens. Quoi qu'il en
las signa la capitulation en
le comte de la Fère; et comme
on refusait d'admettre ce titre, il répondit fièrement « qu'il avait autant » de droit de le porter que Montluc » Balagni celui de prince de Cambrai. » Il paraît qu'il contribua beaucoup à la surprise d'Amiens par les Espagnols en 1597. « Il servit, disent les *Mémoires de la Ligue*, à ôter cette ville » à la France. » Passé au service de l'archiduc Albert, il fut blessé à la bataille de Nieuport en 1600, fait prisonnier, et déporté à Ostende, où il mourut. » J'aurais moins parlé de lui, » dit l'historien de Thou, s'il n'était de- » venu célèbre par la témérité de ses » entreprises, et par l'amitié de Mayen- » ne, qui finit par craindre l'homme » qu'il avait élevé. » L. B—E.

COLAS (Jean-François), distingué par le nom de *Guyenne* que portait sa mère, naquit à Orléans, en 1702. Après de brillantes études, il professa jusqu'à trente ans chez les jésuites, qu'il quitta pour devenir successivement chanoine de Saint-Pierre-Empont, et de l'église royale de Saint-Aignan. Sous l'un et l'autre titre, Colas de Guyenne fut utile non moins par ses excellentes qualités que par les lumières qu'il jeta sur l'administration du temporel de ses deux chapitres. Après avoir été membre et l'un des chefs directeurs de la société littéraire d'Orléans, il mourut le 3 novembre 1772. Nous avons de lui: I. *Oraison funèbre de Louis d'Orléans, duc d'Orléans, premier prince du sang*, Orléans, 1752, in-4°.; II. *Discours sur la Pucelle d'Orléans*, Orléans, 1766; III. *le Manuel du cultivateur dans le vignoble d'Orléans, utile à tous les autres vignobles du royaume*, Orléans, 1770, in-8°.; manuel plus précis, et surtout plus clair, que celui qu'avait précédemment publié Jacques Boulai. P—D.

COLASSE (Paschal), maître de chapelle du roi de France, né à Paris en 1639, mourut à Versailles en 1709. D'abord enfant de chœur à St.-Paul, il devint gendre de Lulli, et le prit pour modèle; mais il lui resta fort inférieur; car ses compositions, sans être plus savantes, sont beaucoup plus glaciales que celles du Florentin. On se rappelle la jolie épigramme faite au sujet de son opéra d'*Achille*, paroles de Campistron:

Entre Campistron et Colasse
Grand débat s'émut au Parnasse,
Sur ce que l'opéra n'eut pas un sort heureux.
De son mauvais succès nul ne se croit coupable;
L'un dit que la musique est plate et misérable;
L'autre, que la conduite et les vers sont affreux,
Et le grand Apollon, toujours juge équitable,
Trouve qu'ils ont raison tous deux.

Le défaut de faire de la mauvaise musique ne fut pas le seul tort de Colasse. Il cherchait la pierre philosophale, et trouva la misère et la mort. On a de lui: I. dix opéras: *Achille et Polixène*, dont le premier acte est de Lulli, 1687; *Thétis et Pélée*, 1689; *Enée et Lavinie*, 1690; *Astrée*, 1691; le *Ballet de Ville-Neuve-St.-George*, 1692; les *Saisons*, 1695; *Jason*, 1696; la *Naissance de Vénus*, 1696; *Canente*, 1700; *Polixène et Pyrrhus*, 1706; II. des *Motets*, *Cantiques*, *Stances* et autres fatras. D. L.

COLBATCH (Jean), membre du collége de médecine de Londres vers la fin du 17e. siècle. A peine fut-il sorti des officines pharmaceutiques, où il puisa les rudiments de la science médicinale, qu'il s'annonça comme réformateur dans la pratique chirurgicale. Aux méthodes reçues du traitement des plaies, il ajouta l'usage d'une poudre vulnéraire délayée dans l'eau, et qu'il vendait pour prendre intérieurement, non seulement comme propre à réprimer l'hémorrhagie dans le cas d'ouverture de quelques gros vais-

seaux, mais encore pour dissi
symptômes de stupeur dans des
d'armes à feu. Colbatch avait be
plus de prétention que de savo
peut s'en convaincre par la lect
ouvrages qui sortirent de sa
I. *A new light of chirurgery*
Londres, 1695, in-8°. Cet o
fut vivement critiqué; c'est p
défendre que parut le suivant. I
new light of chirurgery vind
from the many injust aspersion
Londres, 1696, in-8°. Col
mécontent des commencemen
sa carrière chirurgicale, entr
celle de la médecine. Il publia
genre: III. *A Physico-medic*
say concerning the alkalis and
Londres, 1696, in-8°.; IV. *A*
tise on the gout, etc., 1697;
doctrine of acids in the cure
seases further asserted, 1698
teur, dans toutes ces produc
se montre grand partisan d
des, qu'il regarde comme neut
teurs d'un alkali qui, dit-il, est
se de nombre de maladies, et
culièrement de la fièvre, du s
et de la goutte. VI. *Dissertati*
le gui de chêne, traduite en fr
Paris, 1729, in-12. Tous les
ges de ce médecin parurent a
menecement du 18e. siècle, s
titre: *A Collection of tracts*
gical and medical, Londres,
in-8°. P—R.

COLBERT (Jean-Baptist
nistre et secrétaire d'état, cont
général des finances sous Loui
naquit à Reims, le 29 août 161
ques auteurs ont avancé que s
faisait dans cette ville le comme
draps, et qu'il commença lui-
par être commis dans les bure
Cenami et Maserani, banqui
cardinal Mazarin. S'il en était
celui dont le nom est attaché à

fait de grand et d'utile sous de Louis XIV, eût pu dire, rneille :

'à moi seul toute ma renommée.

bert prétendait descendre stre famille d'Écosse, dont e cadette vint s'établir en ers 1281. Quoi qu'il en soit prétention, qui tenait peut-aux mœurs du temps qu'à la on homme qui fut toujours ns son ton et dans ses ma-Ménage composa la généalo-lbert, qu'il fit descendre des osse. Un bill du parlement ne (29 juillet 1681), confir-87, par des lettres patentes cques II, cite quatre barons bill comme aïeux communs rt d'Écosse et de France, qui mes armes. Le père de Jean-Colbert devint seigneur de , gouverneur de Fimes, hôtel ordinaire du roi. Il avait e fille de Henri Pussort, qui iller d'état, et rédigea l'or-: civile connue sous le nom *nance de* 1667. Dans sa jeu-lbert aima avec passion les et les arts qu'il devait un jour avec tant d'éclat. Il parcou-ovinces de France pour con-tat du commerce, et dès-aisait sa principale étude ens de le rendre floris-fut dans le cours de ses qu'il forma les grands pro-t l'exécution illustra depuis stère. St.-Pouange, son pro-nt et beau-frère de le Tel-laça chez ce secrétaire d'état, . Le Tellier, qui avait la con-le Mazarin, le fit connaître à tre, à qui on imputait alors s exactions des traitants, et it déjà se former les premiers de la fronde. Mazarin, l'homme de son siècle qui se connaissait le mieux en hommes, devina Colbert, et se l'attacha. Dès le mois de novembre 1648, Colbert commença à travailler avec le cardinal, à qui il dut son élévation et sa fortune. Il fut nommé conseiller d'état à l'âge de vingt-neuf ans ; le ministre éprouva son zèle dans les campagnes de 1649 et 1650, pendant les guerres de la fronde. Colbert l'avait suivi en Bourgogne, en Picardie, en Guienne, en Champagne, et il était chargé de toutes les dépenses faites pour le service du roi. En 1651, Colbert épousa Marie, fille de Jacques Charron, seigneur de Menars, grand bailli de Blois. La même année, Mazarin, poursuivi par la haine publique et par les grands du royaume, se retira à Cologne, d'où il continua de gouverner la France. Lionne, Servien et le Tellier ne décidaient rien, dans le conseil de la reine-régente, sans l'avoir communiqué à Mazarin. Colbert, intendant de la maison du cardinal, était l'agent secret de cette correspondance; les dépêches du ministre lui étaient adressées, et il les portait à la reine, qui lui remettait les siennes. Sa conduite, dans ces temps difficiles, honore également son cœur et son esprit. Lorsque le grand Condé se plaignit si vivement de Lionne, de Servien et de le Tellier, il n'avait point soupçonné Colbert. Sa prudence égalait son zèle, et son secret ne fut jamais découvert. Mazarin, rentré en France, admit Colbert dans sa confidence intime. Il fit pourvoir un de ses frères de plusieurs bénéfices; un second frère obtint une lieutenance au régiment de Navarre; un troisième fut fait directeur des droits de prise en mer. En 1652, Colbert fut nommé intendant de la maison du duc d'Anjou, et, l'année suivante, il vendit cette

charge 40,000 liv. En 1654, Mazarin fit avoir à Colbert la charge de secrétaire des commandements de la reine, et à l'abbé, son frère, un nouveau bénéfice de 6,000 livres de rente. Tels furent les commencements de la fortune de Colbert et de sa famille. Il les a retracés lui-même dans une lettre adressée au cardinal, son bienfaiteur, et datée du 9 avril 1655. Cette lettre curieuse est un monument de la reconnaissance de Colbert : « Je sup» plie, dit-il, votre éminence de trou» ver bon que je ne paraisse pas in» sensible à tant de faveurs qu'elle a » répandues sur moi et sur ma fa» mille, et qu'au moins, en les pu» bliant, je leur donne la sorte de » paiement que je suis capable de leur » donner. » Il parle ensuite de la *résistance* qu'il opposait au *torrent des libéralités* du cardinal (1). Lorsqu'en 1659 Mazarin voulut secourir l'île de Candie assiégée par les Turks, et faire restituer au duc de Parme le duché de Castro que retenait le pape Alexandre VII, il chargea Colbert, qui prit alors le nom de *marquis de Croissi*, d'aller remplir à Rome cette double mission, et, si elle n'eut aucun succès, on ne doit l'attribuer qu'au mécontentement que nourrissait le pontife contre le cardinal Mazarin. Après quatre mois de séjour à Rome, Colbert se rendit à Florence, à Gènes, à Turin. Il devait y solliciter des secours pour Candie; mais les Vénitiens, qui possédaient cette île, excitaient plus la jalousie que la compassion de leurs voisins. Cependant Colbert finit par obtenir du duc de Savoie mille hommes de pied, qui s'embarquèrent avec les troupes que la

(1) Colbert fit imprimer cette lettre, in-fol. de 8 pages; elle est excessivement rare.

France envoya, mais qui n
empêcher Candie de tomber
voir des Othomans. A son
Paris, Colbert trouva Maza
qué de la maladie dont il
dans les commencements d
suivante. Louis XIV connu
le zèle et les talents de Co
cardinal-ministre, retenant
de l'état jusque dans les dernie
de sa vie, travaillait presque
jours avec Colbert, en pré
jeune monarque. Colbert, d
conférences secrètes, exposa
une entière liberté, toutes s
sur l'administration des fin
sur les traitants, qui ruinaien
le peuple par leur insatiable
Clair et concis dans ses disco
bert s'attachait à prouver au
l'ordre dans les finances est
principales sources de la pui
de la prospérité des empires;
voyait alors, dans l'administ
Fouquet, une telle confusion
si désespéré, qu'il ne pouv
prendre comment il serait
de débrouiller ce chaos. Il
geait Colbert, et Colbert g
confiance en répondant ave
et solidité. Mazarin, affaibli
progrès de la maladie, se
porter à Vincennes. Colbert
seilla de donner tous ses bie
et d'abandonner à la géné
prince le soin de sa famille
lui-même présenta cette do
Louis, qui la refusa, et l
dier un brevet portant qu
don au cardinal de tout ce
acquis pendant son ministè
rin fit alors son testament, q
nait des dispositions honora
Colbert, le don de l'hôtel q
pait auprès de celui du car
l'ordre exprès qu'on remît
mains toutes les dépêches et

ous les traités et tous
cernant les affaires de
fut nommé exécuteur
avec Fouquet, le Tel-
on et Zongo Ondedei,
ejus. Cependant Louis
jours à Vincennes voir
inistre, qui lui parlait
tivité, de la sagesse et
le Colbert. On lit dans
noires du temps, que
levenu l'ennemi du car-
avoir rendu de grands
rin le perdit dans l'es-
itre, en faisant retom-
utes les malversations
auxquelles, comme pre-
, il avait eu le plus
ures, prêtant au car-
if plus honorable, pré-
on zèle pour l'état lui fit
, au monarque, Col-
le seul homme qui pût
re dans les finances.
n que le ministre mou-
s: « Je vous doit tout,
je crois m'acquitter en
te avec V. M., en vous
libert. » On doit comp-
ésident Hénault, parmi
du cardinal Mazarin,
tellement préparé, sur
vie, la confiance du
bert, qu'elle se trouva
quand le cardinal mou-
expédier sur-le-champ
lettres portant rétablis-
faveur d'une des deux
ndant des finances qui
supprimées après la mort
possesseurs. Ce prince
t à Colbert les états qu'il
surintendant; Colbert en
erreurs au jeune monar-
isait voir que la recette
diminuée et la dépense
st ainsi que le ministre
infidèle se conservait les moyens de continuer ses profusions. Cette épreuve dura plusieurs mois. Fouquet voulait tromper son maître; Louis paraissait trompé, et Colbert l'empêchait de l'être : c'est ce que les amis du surintendant appelèrent la trahison de Colbert. Il est vrai qu'il eût pu avertir Fouquet, afin que, changeant de conduite, il pût mériter le pardon que le monarque paraissait disposé à lui accorder; mais tout annonce que Colbert aspirait à la place du surintendant. Il fut donc ambitieux, mais il ne fut point traître. Près de sa chute, Fouquet osait se flatter de succéder à Mazarin comme premier ministre. Louis, qui avait résolu de gouverner par lui-même, et qui songeait déjà à livrer le surintendant à une commission, voulait qu'auparavant il se démît de sa charge de procureur-général, afin que le parlement de Paris ne réclamât point le droit de le juger. On dit que Colbert fut chargé de tromper Fouquet, et qu'il le détermina à vendre sa charge, comme étant incompatible avec celle de premier ministre. On ajoute que le surintendant ayant fait fortifier Belle-Ile, qui lui appartenait, Colbert se servit de ce prétexte pour inspirer au jeune roi des soupçons, et pour lui faire craindre que Fouquet ne cherchât à se rendre souverain en Bretagne. Quoi qu'il en soit, Louis se rendit à Nantes; Fouquet malade y fut attiré. Il se flattait d'effacer Colbert, peut-être même de le perdre. Les deux rivaux voyageaient sur la Loire dans deux bateaux différents, et les courtisans disaient en les voyant voguer : « L'un coulera l'autre à fond. » Ce fut Fouquet qui périt. (*V.* FOUQUET). St.-Simon, dans ses mémoires, appelle le Tellier et Colbert les *artisans de la ruine du surintendant.*

On blâmait devant Turenne l'emportement de Colbert contre Fouquet, et on louait la modération de le Tellier. « Effectivement, dit Turenne, je crois » que M. Colbert a plus d'envie » qu'il soit pendu, et que M. le Tellier » a plus de peur qu'il ne le soit pas. » Pélisson impute à Colbert d'avoir, pendant l'instruction du procès de Fouquet, violé le scellé apposé sur ses effets, et soustrait des papiers qui pouvaient compromettre la mémoire du cardinal, et peut-être Colbert lui-même, mais qui étaient utiles à la défense de Fouquet. On lit aussi dans les mémoires du temps que, dès qu'on eût imprimé les deux premiers cahiers de la défense de cet illustre accusé, Colbert les fit saisir chez l'imprimeur. Ce qui est certain, c'est que, parmi les juges qui conclurent à la peine de mort contre le surintendant, se trouvait Pussort, oncle de Colbert. Mais si la chute de Fouquet, que le siècle de Colbert a reprochée à ce ministre, le mit un moment, sinon pour les talents, du moins pour les faiblesses du cœur humain, au rang des hommes vulgaires, il en sortit bientôt par de grands services et par de hautes vertus. La place de surintendant ayant été supprimée, ainsi que celle de premier ministre, Colbert fut nommé contrôleur-général. Tout marcha bientôt vers un ordre nouveau. Une chambre de justice fut établie; les traitants, d'abord poursuivis criminellement, furent condamnés ensuite à de fortes taxes, et les rentes qui leur avaient été données en paiement, supprimées par forme de confiscation. En même temps une remise de trois millions fut faite sur les tailles. Le peuple, satisfait de se voir immoler des victimes et d'être soulagé dans le plus onéreux des impôts, bénit le monarque et applaudit à son

ministre; mais les amis
et ils étaient en grand
grands, qui ne subsist
plupart, que de ses la
les gens d'affaires et de
rent Colbert, et cette hai
mier éloge de son a
Quoique Colbert ne fût
titre de contrôleur-géné
accorda plus d'autorité
eu jusqu'alors aucun su
est vrai que Louis visait
donnances, mais tout s
le conseil sur les avis
serait difficile de présen
dre chronologique le t
vaste et savante adminis
bert; on la considérer
ment dans cet article s
des finances, du comme
rine, de l'agriculture, d
dance des bâtiments, de
accordée aux sciences,
aux arts. L'administrat
ces avait été jusqu'alors
chaos, que Sully même
brouiller. Richelieu, occ
l'autorité royale et d'é
hors la puissance de Lo
gligea les finances; et,
guerres de la fronde, l'
ractère de Mazarin porté
dre à son comble. Coll
trésor vide, deux anné
consommées d'avance,
cablé d'impôts, la perc
niers publics confiée à
cupides et ignorants, q
vait convaincre de préva
qu'il n'y avait point de
établir la recette et la dé
était obligé de s'en rapp
dereaux qu'ils présent
maines se trouvaient ali
ges, les exemptions,
singulièrement multipli
étaient sans règle, les

it fraude et r
ı et désordre. C ert
e admirable dans tou-
s du revenu et des dé-
es; il fit supprimer tous
ıs les offices qui étaient
i et onéreux au peuple.
nt diminués; les gains
receveurs cessèrent;
nplois fut banni, et les
r ne se trouvèrent plus
le produit des fermes
grand nombre de bour-
gentilshommes, avaient
es d'écuyer, de cheva-
e ou de marquis, et
de payer la taille, qui
ıs de force sur le culti-
t fit rechercher tous
nt usurpé les priviléges
il les obligea de repré-
tres devant les inten-
ince, et les soumit à
n. Il fit supprimer les
ers seigneurs ecclésias-
es avaient dans Paris,
: aussi étendues que
La réduction des ren-
opérations de Colbert
justifiée, augmenta le
s ennemis; il méprisa
, leurs menaces, et ren-
on premier commis,
milieu d'un rêve péni-
veillé en sursaut, criant
s le tenaient à la gorge.
de l'état furent régis
soin et d'intelligence.
es droits de traite, qui
forme la plus utile aux
et à la navigation dans
vec l'étranger. Il con-
roit de vente exclusive
ée qui était établi sur le
s sont l'impôt que Col-
augmenté. Lorsqu'il en-
re, cet impôt ne rap-
portait que 1,520,000 liv.; à sa mort, il montait à 21 millions. Cependant le régime des aides fut rendu moins défectueux, et le code que rédigea Colbert est regardé comme un des plus grands services que ce ministre ait rendus à la France. Il tendit toujours à réduire le prix du sel, regardant la gabelle comme un impôt injuste, en ce qu'il pesait autant sur le pauvre que sur le riche. Une caisse d'emprunt avait remplacé la ressource de l'usure; l'intérêt de l'argent était réduit, la nature des divers impôts combinée avec art, et leur perception plus productive et moins onéreuse: tout était régularisé, amélioré. L'administration des finances, sous Colbert, présente les résultats suivants. Dans la première année de son ministère, en 1661, les impôts s'élevaient à 81 millions, et en 1683, année de sa mort, ils ne montaient qu'à 87 millions, et cependant les conquêtes avaient étendu le territoire de la France, le taux des monnaies s'était accru, et les denrées avaient haussé de prix. Il y avait donc une diminution réelle. Avant le ministère de Colbert, la taille, s'élevait à 53 millions; avant la mort de ce ministre, cet impôt se trouvait réduit à 35 millions, et il projetait de le réduire encore. Lors de son entrée au ministère, la dette était de 52 millions, les revenus s'élevaient à 89 millions. En 1683, la dette avait été réduite à 32 millions, et les revenus étaient portés à 115 millions. Le revenu disponible à l'avènement de Colbert n'était que de 32 millions; à sa mort, il montait à 83 millions. Chargé des finances et de la marine, Colbert soutenait l'un par l'autre ces deux départements, et Louis XIV, d'ailleurs si grand par lui-même, dut à son ministre une grande partie des succès de ses armes. Colbert

fournit à son maître les moyens d'entretenir trois fois plus de gens de guerre que la France n'en avait eus sur terre et sur mer à aucune autre époque; et, malgré les dépenses prodigieuses faites en bâtiments et en spectacles, Louis, par ses flottes et par ses armées, devint l'arbitre de l'Europe. Colbert disait à ce monarque : « Il faut épargner cinq sols » aux choses non nécessaires, et jeter » les millions quand il est question de » votre gloire. Un repas inutile de » 3,000 liv. me fait une peine in- » croyable, et lorsqu'il est question » de millions d'or pour la Pologne, » je vendrais tout mon bien, j'enga- » gerais ma femme et mes enfants, et » j'irais à pied toute ma vie pour y » fournir » (1). L'année la plus dispendieuse de la guerre, celle de 1672, ne coûta que 110 millions, tandis que dans la guerre de 1689, la première qui suivit la mort de Colbert, il y eut des années qui absorbèrent plus de 180 millions. Ainsi, grâces au ministre qui concevait avec sagesse et qui exécutait avec courage, l'ordre et l'harmonie étaient nés du chaos, et rien dans le royaume n'était plus clair et mieux réglé que les finances. — Avant Colbert il n'y avait guère eu en France d'autre commerce actif et durable que celui de quelques provinces avec la capitale, et ce commerce n'embrassait que les productions du sol; la France semblait ignorer les avantages de sa situation et ce que pouvait son industrie, tandis que ses voisins étendaient leurs relations jusqu'aux extrémités du monde. Colbert fit ouvrir de nouvelles routes, et réparer les grands chemins devenus impraticables. La jonction

(1) Extrait du plan de dépense tracé par Colbert en 1666.

des deux mers avait
Louis XIII. Riquet
la faire approuver
Colbert. Ce ministr
de Bourgogne. Il f
bre générale d'assu
des villes maritime
chambre de comm
habiles négociants
discuter les causes
nationale. Des mén
tous les ministres, à
français allèrent che
les parties du mond
ments sur toutes les
merce, sur tous les
dre florissant. Les
conservées aux entr
et Colbert rédigea
de sages réglements.
gent baissé fit diri
vers le commerce et
kerque était au pou
Cette ville, par son
long-temps donné d
Provinces-Unies et à
zarin s'était vu forcé
tances, de la céder
bert en négocia le
le'é : Charles II
moyennant 5 million
ville devint en peu
places les plus floris
pe. Les compagnies
regardées, après la
ration des villes An
la plus grande entre
faveur du commerc
par Colbert en 16
partie de la Roche
Cayenne; une autre
du Canada et jeta le
Quebec; une troisiè
dagascar. Colbert
lois pour lier toute
métropole. Par une
fut permis à la nol

ms déroger; et Nantes, ndeaux sont encore ha- s négociants qui appar- : meilleures : les de ses. Colbert avait prêté 6 : compagnies. Le com- vant fut ranimé, celui du , celui des colonies éten- rtir, en un mois, du port soixante-cinq grands na- ı pêche de la morue. Les lger, de Tunis et de Tri- st les mers et troublaient ; des vaisseaux français ner les barbaresques jus- ura repaires; le port de ris, et les corsaires afri- yés par Duquesne, ne vi- ms frayeur le pavillon ı 1669, Colbert ayant ménégand dans la charge d'état, le roi lui confia le de la marine. La marine quelque vigueur sous pendant le ministère de nis les guerres civiles l'a- tomber dans le plus triste lbert entreprit de la réta- glais et les Hollandais se alors l'empire de la mer; nna bientôt l'Europe en en état de disputer elle- npire. Colbert avait com- ége de la puissance, dé- ordre politique, se trou- ns le commerce des deux ports de Brest, de Tou- rchefort furent rétablis, lvre et de Dunkerque écoles de navigation fu- s. Nos vaisseaux, d'une supérieure à celle des glais et hollandais, les aussi en force et en gran- ique Louvois entravât les lbert, plus de cent vais- ıc, soixante mille mate- lots, d'Estrées et Duquesne, Tourville, Jean Bart et Forbin firent triompher le pavillon français qui naguère, à peine connu sur les mers, y donna la loi aux autres nations (1). Colbert avait acheté en 1665, pour la somme de 200,000 livres, la charge de surintendant des bâtiments du roi; aussitôt il s'occupa de réparer les maisons royales et de les orner de meubles magnifiques. Il établit, la même année, au faubourg St.-Antoine, une manufacture pour les glaces, qu'on était obligé d'acheter des Vénitiens à des prix excessifs. En 1667, la célèbre manufacture des Gobelins fut établie au faubourg St.-Marceau, et Colbert en donna la direction à Lebrun. Une manufacture d'étoffes d'or et d'argent, placée à St.-Maur, les manufactures des draps d'Abbeville, d'Elbeuf et de Louviers, les nombreux atteliers établis pour les étoffes de soie de Lyon et de Tours, pour les bas au métier, et plusieurs autres, embrassant divers genres d'industrie nationale, furent, pour la plupart, d'utiles conquêtes sur l'industrie de l'étranger, et ces conquêtes sont dues à Colbert. Il encouragea ces grands établissements par des prêts considérables sans intérêt, par des exemptions, des lettres de noblesse et des distinctions particulières. On sait que Sully s'était déclaré contre les manufactures; il voulait seulement que les peuples s'occupassent d'agriculture. « Pâturage et » labourage, disait-il, sont les deux » mamelles de l'état. » Colbert fit principalement consister la richesse de la France dans le commerce et les

(1) En 1672, la France avait déjà soixante vaisseaux de ligne et quarante frégates; en 1681, elle comptait cent quatre-vingt-dix-huit bâtiments de guerre et cent soixante-six mille hommes de mer.

manufactures : ces deux grands ministres avaient raison l'un et l'autre, selon le temps où ils vivaient. On a trop oublié cependant que Colbert encouragea l'agriculture. A son entrée dans le ministère, il diminua l'impôt sur les terres et supprima un grand nombre de charges par lesquelles, en achetant l'exemption de contribuer aux besoins de l'état, on achetait aussi le droit de nuire aux pauvres cultivateurs. Il favorisa la multiplication des bestiaux, voulut encourager la population par des récompenses, et punir le célibat. Il diminua la rigueur des saisies, ne voulant pas, dit Necker, « que le » malheur fût puni par l'impuis- » sance de le réparer. » Il s'occupa enfin du grand projet d'un cadastre général, entreprise, plusieurs fois vainement tentée, et dont l'utile gloire était réservée à nos jours. Colbert fut aussi un grand législateur; les belles ordonnances du 17e. siècle, sur toutes les parties de l'administration, ont été rédigées sous ses yeux. Il conçut, avec son oncle Pussort, le projet de réformer l'ordre judiciaire; l'ordonnance de 1667 fut en partie son ouvrage. L'ordonnance de la marine, le code marchand et le code noir sont des monuments de son zèle et de son ministère : l'ordonnance de la marine est regardée encore comme un chef-d'œuvre. Le code marchand embrasse tout ce qui a rapport au commerce ; il en règle les négociations, en étend les priviléges, en bannit les abus. Colbert s'était entouré des négociants les plus intègres et les plus habiles; il les interrogeait, il coordonnait, en les rédigeant, leurs pensées et les siennes; et c'est ainsi qu'il forma cette législation qui a fait la gloire du ministre et la richesse de l'état. Il ne pouvait abolir la traite des nègres; il voulut la rendre moins a pour l'humanité. Il établit l tions des maîtres envers les ves, chargea le ministère punir les oppresseurs; et, positions du code noir n'ont jours été suivies dans les il en faut moins accuser la s ministre que les passions en par le climat. L'éclatante tion qu'accorda aux lettre arts le digne ministre d'u connaissait tous les chem gloire, eût suffi pour re nom immortel. En 1663, l'académie des inscription les premiers membres, c lui dans l'académie franç semblèrent d'abord dans s il les chargea de rédiger criptions pour les monume composer, par les médailles de Louis-le-Grand. En 166 blit l'académie des sciences; se réunirent les plus célèbr tres, physiciens, mécanici tomistes et chimistes. Il en corps qui s'assembla d'abo bibliothèque du roi, ensuit vre; devint la première s vante de l'Europe, et cons jours cette prééminence. L dut alors à Colbert de ne pl ser les sciences, et même d honneur de les cultiver. Il é bre de l'académie françai 1640, aucun académicien dispensé de prononcer un d réception; le ministre ne fu sujéti à l'usage, et le poids res publiques fut le motif exemption. « Il contribua pl » sonne, dit d'Olivet, à fai » tre l'académie et à la fair » roi. » Il lui attira la plup ces dont elle fut comblée so nistère; ce fut lui qui fit les

ı établit l'usage des je-
rminer l'assiduité aux
ommença la bibliothè-
ie par le don de six cent
ıes, mis sous la garde
olbert fit installer l'a-
ouvre, en 1672, et
une médaille cet évé-
ıait à réunir ses collé-
lle maison de Sceaux;
nicien donnait droit à
et même à son amitié.
rapporte que Colbert,
de lenteur dans le tra-
naire de l'académie,
ur où on ne l'attendait
lance particulière, et
é pendant deux heures
ngagée sur le mot *ami*,
ncu de l'impossibilité
ıagnie allât plus vite
ail de cette nature. »
ondé, en 1664, l'aca-
e peinture, d'architec-
pture; il réunit les ar-
qu'il fit venir de l'é-
ıx que Mazarin avait
les dernières années de
rma un corps d'acadé-
laça dans le vieux Lou-
'académie de France à
et des tableaux au Lou-
nent enrichi par ce mi-
ınu le musée Napoléon.
nta le jardin des Plan-
au Roule une pépi-
ı maisons royales. La
ı roi lui dut la partie la
ıble de ses richesses,
: en manuscrits, con-
ıi sous le nom de *fonds*
Il enrichissait à cette
ıet des médailles et des
s. Alors même, Nicolas
ne d'Auxerre, frère du
norait du titre de garde
èque; elle était placée
dans la rue de la Harpe, Colbert la fit transporter, en 1666, rue Vivienne, dans deux maisons qui lui appartenaient et qui étaient contiguës à son hôtel. Il fit construire l'observatoire de Paris, en 1667, et bientôt parurent les savantes observations de Picard, de Richer, de Labire; bientôt de belles découvertes furent faites par Cassini et Huygens, que Colbert avait attirés en France par ses bienfaits. Ce fut encore lui qui fit commencer la méridienne qui traverse la France. On ne peut faire un pas dans la capitale sans y trouver des traces de Colbert. Avant lui, le palais des Tuileries était séparé du jardin par une rue qu'il fit supprimer, et l'un des plus beaux jardins de l'Europe, dessiné par Le Nôtre, est encore dû à Colbert. Ce ministre, ayant conçu le projet d'achever le Louvre, fit faire, en 1664, des plans et des dessins par les plus habiles architectes de France et d'Italie: il reçut avec une distinction particulière le cavalier Bernin, appelé à l'honneur d'élever la façade du Louvre; il le consulta, vit le plan de Perrault et le préféra. L'architecte italien s'en retourna chargé des bienfaits du prince, et la magnifique colonnade du Louvre devint, grâces au ministre, un monument tout-à-fait national. L'arc de triomphe de la porte St.-Martin, celui de la rue St.-Denis, l'hôtel des Invalides, une partie des quais et des boulevarts, et les chemins voisins de la capitale, furent construits sous le ministère de Colbert. Il attachait sa pensée à tout ce qui était utile comme à tout ce qui était grand. Avant lui, les habitants de Paris étaient chargés de l'entretien du pavé; Colbert mit au nombre des dépenses publiques cette charge pénible, et d'ailleurs mal remplie. On avait aussi abandonné aux bourgeois

de Paris le soin d'éclairer les rues; Colbert mit l'éclairage au rang des dépenses publiques, et le rendit plus régulier et plus complet. Enfin, par la vigilance de ce ministre, vingt-quatre corps-de-garde furent établis, en 1666, dans la capitale, et ses habitants cessèrent d'être effrayés par des bruits de meurtres et de brigandage. Tandis que Paris devait à Colbert ses monuments et sa tranquillité, ce ministre fournissait les moyens d'élever ce double et triple rang de places de guerre qui, du côté du Nord, forme une barrière plus forte que les Alpes et les Pyrénées. Les villes étaient embellies, tandis que le ministre faisait construire pour son maître les superbes bâtiments de Versailles; mais il regrettait que Louis n'eût point employé à l'achèvement du Louvre les trésors qu'il prodiguait pour faire obtenir à l'art sur la nature un triomphe stérile et fastueux. « V. » M., disait-il au roi, sait qu'au dé- » faut des actions éclatantes, rien ne » marque davantage la grandeur et » l'esprit des princes que les bâti- » ments. Pendant que V. M. a dépensé » de très grandes sommes en cette » maison (Versailles), elle a négligé » le Louvre, qui est assurément le » plus superbe palais qu'il y ait au » monde, et le plus digne de la » grandeur de V. M. » Jusqu'alors les savants n'avaient eu ordinairement pour récompense que l'estime publique. Louis voulut étendre sur eux ses bienfaits. Le ministre invita Chapelain à dresser une liste de ceux qui avaient le plus de droits à la munificence du souverain. Chapelain, qui conservait sous Colbert l'influence dont il avait joui sous Richelieu et sous Mazarin, rédigea en forme de mémoire une liste de quatre-vingt-un savants ou gens de lettres, avec les titres qu'ils pouv (*V.* Chapelain.) Sur ce n eut soixante *gratifiés* (c'est les appelait), et parmi étrangers et quarante-cin dont vingt-deux étaient o membres de l'académie fr remarque sur cette liste P un bel éloge; Chapelain pas déplaire à Colbert en comme digne des grâces d l'ami de Fouquet. Colbert bienfaiteur; il lui offrit de l et ce qui est peut-êt forte preuve que le suc surintendant avait été mo nemi que le sujet fidèle c'est que Pélisson, autrel de Fouquet, et qui dévo sa tête et sa réputation, Colbert, accepta ses bi s'honora publiquement de et de sa confiance. « Il n'y » de savant d'un mérite di » Perrault, quelqu'éloign » de la France, que les g » n'allassent trouver ch » des lettres de change. » que Colbert adressait a étrangers étaient toujours gnés d'expressions flatteu » que le roi ne soit pas » verain, écrivait-il à Isa » il veut néanmoins être » faiteur. » Cependant tou sions accordées aux savan taient annuellement qu'à 6 dont 53,200 pour les na 16,300 pour les étranger comprenant les gratificati pense ne s'élevait qu'à 100, C'était un grand objet rem frais. Cependant la munifi grandeur de Louis fure

(1) Ce qui ferait sur le pie naie actuelle 179,649 fr. 45

célébrées, et l'Europe reten-
son éloge et de son nom.
et Boileau fi nt aimés de
. Il logeait l'ab. Gallois dans
son. Racine, sortant du col-
proqva en 1660 la libérali-
Colbert, pour une ode sur le
e du roi. (*Voy.* Jean Racine.)
afontaine, qui avait plaint le
r de Fouquet, fut oublié, peut-
ce que son élégie ne l'était pas;
se présenta pour entrer à l'a-
e qu'après la mort de Colbert.
marque que ce ministre, qui
fait pour le progrès des scien-
des lettres, passait lui-mê-
ur un homme peu savant et
tiré; mais il eut la science la
ile aux rois et aux ministres :
ut les grands avantages de la
de l'esprit humain; et « l'on
sans exagérer, observe d'O-
, dire que le nom de Mécène
ra d'être quelque chose, lors-
n le mettra en parallèle avec le
de Colbert. » Cependant, ce
e n'était pas toujours guidé par
lt éclairé dans la protection
ordait aux lettres. Cotin, Cha-
et Boyer eurent part aux gra-
ns, comme Corneille, Racine et
r; et l'abbé Cassaignes, nom-
de de la bibliothèque du roi,
des quatre premiers membres
démie des inscriptions, obtint,
s vers, une pension de la cour.
'était pas par sentiment, dit le
dent Hénault, que Colbert ai-
les artistes et les savants, c'é-
comme homme d'état qu'il les
geait, puisqu'il avait reconnu
les beaux-arts sont seuls capa-
de former et immortaliser les
ds empires. » Ce ministre, qui
ai-même une belle écriture,
ara le protecteur de ceux qui
ient dans cet art, et les employa de préférence dans ses bureaux. Le nommé *Gobaille*, maître à écrire, établi à Poissy, avait la réputation de tracer avec élégance tous les caractères; Colbert alla le voir, examina ses ouvrages, conversa familièrement avec lui, et le retira de l'obscurité de son école. On a reproché à Colbert une ambition excessive. On prétend que, réunissant déjà le double ministère des finances et de la marine, il aspirait encore à la dignité de chancelier, et que, dans ce dessein, il se fit recevoir avocat; mais cette ambition des places et de la fortune se montra toujours suivie de l'amour de la gloire et de l'humanité. Avant la paix de Nimègue, les courtisans ne parlaient à Louis que de guerre et de triomphes. Tout retentissait à la cour du monarque du bruit de ses conquêtes. Colbert osa parler de la misère du peuple; le front du prince s'obscurcit; et lorsque le ministre demanda la permission de se retirer des affaires, pour n'être plus témoin de la ruine de l'état, Louis garda le silence. Colbert rentra chez lui; la douleur et l'inquiétude étaient empreintes sur ses traits. Il traversait ordinairement sa bibliothèque (1), où quelques gens de lettres réunis attendaient son arrivée, et s'entretenaient quelque temps avec lui. Ce jour-là Colbert refusa de les voir, et s'enferma dans son cabinet. Cependant Louis avait réfléchi sur les sages conseils de son ministre; et quand il le revit, il lui rendit, avec sa faveur, l'espoir d'une paix prochaine. Colbert

(1) Il laissa une grande et riche bibliothèque. (*V.* Jacques-Nicolas Colbert.) L'auteur anonyme de la *Vie de Colbert* prétend que ce ministre avait pris dans la bibliothèque du cardinal Mazarin les manuscrits et les livres les plus précieux, et qu'il n'envoya à la bibliothèque du collége des Quatre Nations que les livres les plus communs.

continua de travailler, et chercha de nouveaux fonds pour la dépense des armées; mais plus il trouvait de ressources, plus la paix semblait s'éloigner. Il fit de nouvelles représentations. Le roi l'écouta sans chagrin, et convint que la paix était nécessaire: « Je veux, » dit-il, la rendre à la France et à » l'Europe; et pour vous prouver que » rien désormais ne me détournera de » ce dessein, je vous laisse le choix » d'un des plénipotentiaires. » Colbert nomma le marquis de Croissi, son frère: la paix fut signée, et, par le traité de Nimègue, Louis devint l'arbitre de l'Europe. En 1679, ce prince se rendit dans les Pays-bas, pour se montrer aux villes qui lui avaient été cédées. Colbert le suivit et tomba dangereusement malade. On désespérait de sa vie, lorsqu'un médecin anglais lui fit prendre du quinquina, médicament qui avait été jusque-là peu employé. Bientôt le ministre recouvra la santé, et le quinquina devint le remède à la mode. En 1662, les ennemis de Colbert, cherchant à le perdre, avaient présenté au roi le plan d'une superbe fête, qui devait donner, disaient-ils, aux étrangers une haute opinion des ressources de l'état, et ajouter à l'idée qu'on avait de la puissance du monarque. Louis désira l'exécution de ce projet; mais il n'osait en parler à Colbert, qui se plaignait sans cesse de l'épuisement des finances. Le contrôleur, informé de ce qui se passait, feignit de l'ignorer, et prit secrètement des mesures pour satisfaire le roi, même au-delà de ses désirs. Enfin Louis, voyant que son ministre s'obstinait à se taire, lui parla de la fête projetée comme d'une idée agréable, mais à laquelle il renoncerait si elle devait entraîner des dépenses trop considérables. A ce mot de dépense, Colbert parut surpris, fronça le sourci Louis éprouvant une espèce d'en ras, déclara qu'il était disposé à sir dans tous les plans qui lui av été présentés celui qui serait le n dispendieux; mais quel fut son nement, lorsque le ministre lu « Sire, puisqu'il est question de » ner une fête, il faut la rendre » du plus grand roi du monde, » rien oublier de ce qui peut en » menter l'éclat. » Alors il exa les plans, et annonça que la d se s'élèverait à 1,800,000 l Le roi se récria: « Mon inten » dit-il, n'est point de ruiner le » ple pour divertir les courtisan » je renonce à cette fête. — » répliqua Colbert, vous l'ave » noncée vous-même à toute la » votre honneur est engagé à la » ner; rien ne serait plus capal » faire connaître le mauvais é » vos finances, que de ne pa » chérir en cette occasion sur l » gnificence qui vous est natur Colbert promit au roi de rasse les fonds nécessaires, et se ret fit mettre aussitôt dans les f publiques, que, dans quelques Louis XIV donnerait à Paris un rousel, qui surpasserait en ma cence tout ce qu'on avait vu jus dans le même genre. La nobles royaume et les étrangers acc rent en foule, et firent dans la tale une dépense prodigieuse. L rousel s'exécuta; les fêtes furen gnifiques, et Louis craignit q n'eussent coûté des sommes e tantes; mais sa joie fut extrême que Colbert lui montra que si les frais se montaient à 1,200,00 les produits des fermes avaient menté de plus de deux millons. dant la guerre de 1672, Louvoi posa le système des emprunts,

lbert montrai de la répu-
Le premier [illegible] ent. La-
, consulté par [illegible] XIV.
loir l'avis de [illegible], et
lit à ce magistrat : « Vous
hez, mais croyez-vous avoir
tion d'un homme de bien ?
; — vous que je ne suisse pas.
: vous, qu'on pourrait trou-
l'argent à emprunter ? Mais
ssez-vous comme moi l'hom-
quel nous avons affaire, sa
n pour la représentation,
es grandes entreprises, pour
genre de dépense ? Vous a
la carrière ouverte aux em-
, par conséquent à des dé-
s et à des impôts illimités !
venez d'ouvrir une plaie que
etits-fils ne verront pas re-
r ; vous en répondrez à la na-
et à la postérité. » Un jour,
étant à sa maison de Sceaux,
it tristement la campagne, et
s étaient baignés de larmes.
ses amis le surprend, et de-
à connaître la cause de cette
otion : « Je voudrais, répond
rt, pouvoir rendre ce pays
ux, et qu'éloigné de la cour,
appui, sans crédit, l'her-
ût jusque dans mes cours. »
ple et touchant, qui nous ap-
encore quelle était la noble am-
le Colbert. Quoiqu'il fût reli-
et peut-être aussi parce qu'il
il s'opposa tant qu'il vécut à
ation de l'édit de Nantes : « Il
ura plus qu'une religion dans
yaume, écrivait Mme. de Main-
; c'est le sentiment de M. Lou-
et je le crois là-dessus plus vo-
ers que M. Colbert, qui ne
e qu'à ses finances et presque
is à la religion. » Colbert avait
lle médiocre, l'œil perçant, des
s épais, le regard austère, le *pli*
de front redoutable. Louis XIV disait
qu'il avait conservé à la cour le ton et
les manières d'un bourgeois. Il était,
dans ses audiences, froid et silencieux.
Mme. de Cornuel, si connue par la
vivacité de son esprit et par ses bons
mots, un fit un jour qu'elle l'entre-
tenait d'affaires, sans pouvoir obtenir
une réponse : « Monseigneur, faites
» au moins signe que vous m'enten-
» dez. » Les mémoires que Colbert
mettait sous les yeux du roi n'étaient
point exempts de l'empreinte de son
caractère entier et intolérant ; mais ils
offraient aussi la preuve d'une probité
sévère et de la passion qui l'animait
pour le bien de l'état. Cette grande
vertu, qui lui faisait souvent risquer
de déplaire à son maître pour le ser-
vir, l'élevait au-dessus de l'opinion pu-
blique, qu'il savait braver lorsqu'elle
était injuste ; et c'est avec l'intrépidité
des âmes fortes qu'il luttait contre
toutes les contradictions. Quand le
poète Hénault publia contre lui un
sonnet injurieux, Colbert demanda si
le roi y était offensé : on lui répondit
que non : « Dès-lors, dit-il, je dois
» croire que je ne le suis pas. » Il ne
se montra point aussi indulgent en-
vers Mézerai. Cet écrivain ayant don-
né, dans son *Abrégé de l'Histoire
de France*, l'origine des impôts,
avec des réflexions qui pouvaient n'ê-
tre pas sans danger sur leur extension
irrégulière, Colbert lui fit dire que le
roi était trop juste pour craindre la
vérité, trop grand et trop généreux
pour s'opposer à sa promulgation ;
mais que S. M. ne lui donnait pas
une pension pour qu'il s'érigeât en
critique amer des impôts, sur le pro-
duit desquels il était payé, et qu'il fal-
lait que ses écrits ne dégénérassent
plus en une satire de la finance ; et sa
pension fut réduite et ensuite suppri-
mée. (*Voyez* MÉZERAI.) Colbert ne

connaissait ni le plaisir, ni le repos. Il voulut apprendre le latin; mais ne pouvant donner à cette étude le temps qu'il consacrait aux affaires, c'était dans son carrosse, quand il sortait, qu'un savant lui enseignait la langue de Virgile. Il exigeait que ses commis fussent rendus à leurs bureaux à cinq heures et demie du matin, et souvent, sur vingt-quatre heures, ils en avaient seize de travail. Colbert concevait lentement. Ses plans étaient moins le fruit d'une inspiration soudaine que d'une longue méditation, et il dut ses succès moins encore à l'étendue de ses talents qu'à sa persévérance. La grande influence dont il jouissait commença de s'affaiblir en 1670, et fut toujours en déclinant jusqu'à sa mort. Louvois ayant pris un grand ascendant sur Louis XIV, Colbert ne put arrêter les dépenses qu'entraînaient la guerre, les bâtiments et les fêtes de la cour; et celui qui avait étendu son autorité sur tous les ministères, finit par ne plus être maître dans le sien. Un jour qu'il rendait compte de ce qu'avait coûté la grande grille du château de Versailles, Louis XIV dit: « Il y a là de la friponnerie. — » Sire, répondit Colbert, je me flatte » que ce mot ne s'étend pas jusqu'à » moi. — Non, répliqua le roi, mais » il fallait avoir plus d'attention. Si » vous voulez savoir ce que c'est que » l'économie, allez en Flandre; vous » verrez combien les fortifications des » places conquises ont peu coûté. » Cette comparaison avec Louvois fut un coup de foudre pour Colbert. Déjà, son application continuelle, ses travaux excessifs avaient altéré son tempérament. Attaqué de la pierre, il souffrit les douleurs les plus violentes avec une constance héroïque. Dans les derniers temps de sa maladie, le roi voulut lui donner un témoignage éclatant de son estime. Il partit de Versailles avec un cortége nombreux, se rendit à l'hôtel du ministre, et entra seul, craignant de l'incommoder. Ce prince, alors sans faste et dépouillé de toute sa grandeur, n'avait jamais paru plus grand. Colbert fut attendri lorsque Louis lui répéta plusieurs fois qu'il le priait de se conserver, et qu'il avait toujours besoin de ses services. Enfin le monarque se retira, et Colbert ne se montra plus occupé que de son salut. Dans les temps les plus difficiles de son ministère, il n'avait jamais interrompu ses exercices de religion. Cet homme si occupé trouvait le temps de lire chaque jour quelques chapitres de la *Bible* et de réciter le bréviaire; il en avait fait imprimer un (Paris, 1679, in-8°.) pour son usage et pour celui de sa maison, qu'il conduisait avec le plus grand ordre. Il répondit à sa femme qui ne cessait de l'entretenir d'affaires: « Vous » ne me laisserez donc pas même » le temps de mourir. » Bourdaloue l'assista dans ses derniers moments, et il mourut le 6 septembre 1683, âgé de soixante-quatre ans (1). Le peuple, dont il avait été le plus ardent défenseur, le poursuivait de son aver-

(1) Quelques auteurs racontent d'une manière différente la maladie et la mort de Colbert. Ils prétendent qu'au lieu d'aller lui-même visiter son ministre, Louis lui écrivit et envoya un de ses gentilshommes porter sa lettre; que Colbert s'écria: « Je ne veux plus entendre parler du roi; qu'au moins à présent il me » laisse tranquille. Si j'avais fait pour » Dieu ce que j'ai fait pour cet homme, » je serais sauvé dix fois, et je ne sais ce » que je vais devenir. » Les mêmes écrivains ajoutent que quand le gentilhomme entra, Colbert fit semblant de dormir, et qu'ensuite il refusa d'ouvrir la lettre du roi.

ne. On n'osa célébrer ses ob-
qu'au milieu des ombres de
, encore fallut-il que des ar-
scortassent le convoi. Il fut
à St.-Eustache, où ses en-
ui firent élever un superbe
ent, ouvrage de Girardon,
roit aujourd'hui au musée des
ents français. L'académie fran-
voulut faire prononcer l'o-
funèbre de Colbert, dans
des Billettes, par un de
mbres, et aller ainsi au-delà
qu'elle avait fait pour tout
académicien ; mais les prê-
membres de l'académie, ayant
enus pour l'oraison funèbre
eine, qui mourut à la même
, il fut tenu au Louvre une
extraordinaire, où Colbert fut
en vers par Quinault, et loué
se par l'abbé Tallemant (1).
me temps, on répandait, avec
fusion scandaleuse, dans Paris
les provinces, plus de qua-
pitaphes de Colbert : c'étaient
es satiriques en latin et en fran-
n faisait aussi circuler, en plus
nombre encore des sonnets,
nsons, des épigrammes, des
lets dégoûtants (2). Les ser-
e Colbert furent long-temps
ns, et il fallut que ses succes-
par les fautes de leur adminis-
tration, apprissent à la France qu'elle avait perdu un grand ministre. (*V.* les *Particularités et Observations sur les ministres de France les plus célèbres* (par M. de Monthion), Paris, 1812, in-8°.) L'époque de la mort de Colbert fut celle où commença le déclin du règne jusqu'alors si brillant de Louis XIV. Aucun ministre n'a rendu des services aussi importants. Pour bien juger Colbert, il faudrait décrire ce que la France était avant lui, et ce qu'elle a été depuis. Sully ne fut que son précurseur; ceux qui sont venus après lui n'ont été que ses écoliers. Des plus hautes spéculations, il savait descendre aux plus petits détails, analyser les parties et diriger l'ensemble. Il eut des adulateurs, il eut des censeurs; il ne pouvait avoir de juges. Si Louis XIV obtint le nom de *Grand*, c'est surtout à Colbert qu'il en fut redevable. On a voulu comparer Louvois avec Colbert, sans songer que le premier travailla seulement pour la gloire du roi et pour sa propre réputation, tandis que Colbert joignait aux mêmes motifs l'avantage des peuples qui fut toujours son principal objet. Les deux ministres suivirent des routes opposées. Louvois ne voulait se signaler que par la guerre et les conquêtes; Colbert, qu'en faisant régner l'abondance et la paix. Cependant Colbert dut tous ses succès à lui-même, et ceux de Louvois, qui dépendirent de l'administration des finances, appartiennent encore à Colbert.

---

et *Éloge funèbre* fut imprimé à
n 1697, in-4°.
Toutes ces pièces, au nombre de
cent, ont été imprimées dans un
assez rare, intitulé : *le Tableau
ie de MM. les cardinaux Riche-
Mazarin, et de M. Colbert, re-
és en diverses satyres et poésies*,
logne, 1693, in-12. On y reproche
rt d'avoir *fait un Hôtel-Dieu de
ses*, d'être le *destructeur de sa
etc.* On l'appelle *le plus grand
ans*, un *potiron de cour que le
t naître. La pierre qui le tua doit
r pierre philosophale*, etc. Les
moins mauvaises de ces épitaphes sont celles-ci :

Hic jacet vir marmoreus;
Expilavit, expiravit et non expiavit.

Ci-gît le père des impôts,
Dont chacun a l'ame ravie :
Que Dieu lui donne le repos
Qu'il nous ôta pendant sa vie.

fournit à son maître les moyens d'entretenir trois fois plus de gens de guerre que la France n'en avait eus sur terre et sur mer à aucune autre époque; et, malgré les dépenses prodigieuses faites en bâtiments et en spectacles, Louis, par ses flottes et par ses armées, devint l'arbitre de l'Europe. Colbert disait à ce monarque : « Il faut épargner cinq sols » aux choses non nécessaires, et jeter » les millions quand il est question de » votre gloire. Un repas inutile de » 3,000 liv. me fait une peine in- » croyable, et lorsqu'il est question » de millions d'or pour la Pologne, » je vendrais tout mon bien, j'enga- » gerais ma femme et mes enfants, et » j'irais à pied toute ma vie pour y » fournir » (1). L'année la plus dispendieuse de la guerre, celle de 1672, ne coûta que 110 millions, tandis que dans la guerre de 1689, la première qui suivit la mort de Colbert, il y eut des années qui absorbèrent plus de 180 millions. Ainsi, grâces au ministre qui concevait avec sagesse et qui exécutait avec courage, l'ordre et l'harmonie étaient nés du chaos, et rien dans le royaume n'était plus clair et mieux réglé que les finances. — Avant Colbert il n'y avait guère eu en France d'autre commerce actif et durable que celui de quelques provinces avec la capitale, et ce commerce n'embrassait que les productions du sol; la France semblait ignorer les avantages de sa situation et ce que pouvait son industrie, tandis que ses voisins étendaient leurs relations jusqu'aux extrémités du monde. Colbert fit ouvrir de nouvelles routes, et réparer les grands chemins devenus impraticables. La jonction

(1) Extrait du plan de dépense tracé par Colbert en 1666.

des deux mers avait été pro
Louis XIII. Riquet eut le
la faire approuver et exé
Colbert. Ce ministre proje
de Bourgogne. Il forma
bre générale d'assurance
des villes maritimes. Il
chambre de commerce,
habiles négociants furent
discuter les causes de la
nationale. Des mémoires
tous les ministres, à tous
français allèrent chercher
les parties du monde des
ments sur toutes les branch
merce, sur tous les moyen
dre florissant. Les douan
conservées aux entrées du
et Colbert rédigea pour le
de sages réglements. Le p
gent baissé fit diriger le
vers le commerce et l'agricu
kerque était au pouvoir d
Cette ville, par son comm
long-temps donné de la j
Provinces-Unies et à l'Angl
zarin s'était vu forcé, par l
tances, de la céder à Cro
bert en négocia le rachat
lité : Charles II livra
moyennant 5 millions (166
ville devint en peu de tem
places les plus florissantes
pe. Les compagnies des d
regardées, après la fameu
ration des villes Anséatiqu
la plus grande entreprise
faveur du commerce, fur
par Colbert en 1664. U
partie de la Rochelle, a
Cayenne; une autre prit
du Canada et jeta les fond
Quebec; une troisième s'ét
dagascar. Colbert médita
lois pour lier toutes les c
métropole. Par une habile
fut permis à la noblesse

ans déroger; et Nantes, ordeaux sont encore ha- es négociants qui ap x meilleures de ces. Colbert avait prêté 6 x compagnies. Le com- vant fut ranimé, celui du t, celui des colonies éten- artir, en un mois, du port , soixante-cinq grands na- la pêche de la morue. Les Alger, de Tunis et de Tri- ent les mers et troublaient e; des vaisseaux français quer les barbaresques jus- urs repaires; le port de ris, et les corsaires afri- oyés par Duquesne, ne vi- ans frayeur le pavillon n 1669, Colbert ayant uénégaud dans la charge d'état, le roi lui confia le t de la marine. La marine quelque vigueur sous , pendant le ministère de ais les guerres civiles l'a- etomber dans le plus triste lbert entreprit de la réta- glais et les Hollandais se alors l'empire de la mer; onna bientôt l'Europe en en état de disputer elle- mpire. Colbert avait com- iége de la puissance, dé- 'ordre politique, se trou- ns le commerce des deux ports de Brest, de Tou- ochefort furent rétablis, lâvre et de Dunkerque s écoles de navigation fu- s. Nos vaisseaux, d'une supérieure à celle des nglais et hollandais, les t aussi en force et en gran- ique Louvois entravât les olbert, plus de cent vais- ne, soixante mille mate- lots, d'Estrées et Duquesne, Tourville, Jean Bart et Forbin firent triompher le pavillon français qui naguère, à peine connu sur les mers, y donna la loi aux autres nations (1). Colbert avait acheté en 1665, pour la somme de 200,000 livres, la charge de surintendant des bâtiments du roi; aussitôt il s'occupa de réparer les maisons royales et de les orner de meubles magnifiques. Il établit, la même année, au faubourg St.-Antoine, une manufacture pour les glaces, qu'on était obligé d'acheter des Vénitiens à des prix excessifs. En 1667, la célèbre manufacture des Gobelins fut établie au faubourg St.-Marceau, et Colbert en donna la direction à Lebrun. Une manufacture d'étoffes d'or et d'argent, placée à St.-Maur, les manufactures des draps d'Abbeville, d'Elbeuf et de Louviers, les nombreux atteliers établis pour les étoffes de soie de Lyon et de Tours, pour les bas au métier, et plusieurs autres, embrassant divers genres d'industrie nationale, furent, pour la plupart, d'utiles conquêtes sur l'industrie de l'étranger, et ces conquêtes sont dues à Colbert. Il encouragea ces grands établissements par des prêts considérables sans intérêt, par des exemptions, des lettres de noblesse et des distinctions particulières. On sait que Sully s'était déclaré contre les manufactures; il voulait seulement que les peuples s'occupassent d'agriculture. « Pâturage et » labourage, disait-il, sont les deux » mamelles de l'état. » Colbert fit principalement consister la richesse de la France dans le commerce et les

(1) En 1672, la France avait déjà soixante vaisseaux de ligne et quarante frégates; en 1681, elle comptait cent quatre-vingt-dix-huit bâtiments de guerre et cent soixante-six mille hommes de mer.

manufactures : ces deux grands ministres avaient raison l'un et l'autre, selon le temps où ils vivaient. On a trop oublié cependant que Colbert encouragea l'agriculture. A son entrée dans le ministère, il diminua l'impôt sur les terres et supprima un grand nombre de charges par lesquelles, en achetant l'exemption de contribuer aux besoins de l'état, on achetait aussi le droit de nuire aux pauvres cultivateurs. Il favorisa la multiplication des bestiaux, voulut encourager la population par des récompenses, et punir le célibat. Il diminua la rigueur des saisies, ne voulant pas, dit Necker, « que le » malheur fût puni par l'impuis- » sance de le réparer. » Il s'occupa enfin du grand projet d'un cadastre général, entreprise, plusieurs fois vainement tentée, et dont l'utile gloire était réservée à nos jours. Colbert fut aussi un grand législateur; les belles ordonnances du 17e. siècle, sur toutes les parties de l'administration, ont été rédigées sous ses yeux. Il conçut, avec son oncle Pussort, le projet de réformer l'ordre judiciaire; l'ordonnance de 1667 fut en partie son ouvrage. L'ordonnance de la marine, le code marchand et le code noir sont des monuments de son zèle et de son ministère : l'ordonnance de la marine est regardée encore comme un chef-d'œuvre. Le code marchand embrasse tout ce qui a rapport au commerce ; il en règle les négociations, en étend les priviléges, en bannit les abus. Colbert s'était entouré des négociants les plus intègres et les plus habiles; il les interrogeait, il coordonnait, en les rédigeant, leurs pensées et les siennes; et c'est ainsi qu'il forma cette législation qui a fait la gloire du ministre et la richesse de l'état. Il ne pouvait abolir la traite des nègres; il voulut la rendre moins aff pour l'humanité. Il établit les tions des maîtres envers leur ves, chargea le ministère pu punir les oppresseurs; et, si positions du code noir n'ont p jours été suivies dans les An il en faut moins accuser la sag ministre que les passions enfl par le climat. L'éclatante tion qu'accorda aux lettres arts le digne ministre d'un connaissait tous les chemin gloire, eût suffi pour ren nom immortel. En 1663, l'académie des inscriptions les premiers membres, ch lui dans l'académie français semblèrent d'abord dans sa il les chargea de rédiger criptions pour les monumen composer, par les médailles, de Louis-le-Grand. En 1666 blit l'académie des sciences; se réunirent les plus célèbres tres, physiciens, mécanicien tomistes et chimistes. Il en f corps qui s'assembla d'abord bibliothèque du roi, ensuite vre; devint la première so vante de l'Europe, et conse jours cette prééminence. La dut alors à Colbert de ne plu ser les sciences, et même de honneur de les cultiver. Il éta bre de l'académie française 1640, aucun académicien n' dispensé de prononcer un dis réception; le ministre ne fut sujéti à l'usage, et le poids d res publiques fut le motif exemption. « Il contribua plus » sonne, dit d'Olivet, à faire » tre l'académie et à la faire » roi. » Il lui attira la plupart ces dont elle fut comblée sous nistère; ce fut lui qui fit les fo

, qui établit l'usage des je-
déterminer l'assiduité aux
qui commença la bibliothè-
démie par le don de six cent
olumes, mis sous la garde
t. Colbert fit installer l'a-
a Louvre, en 1672, et
par une médaille cet évê-
aimait à réunir ses collé-
a belle maison de Sceaux;
adémicien donnait droit à
s, et même à son amitié.
nier rapporte que Colbert,
op de lenteur dans le tra-
tionnaire de l'académie,
m jour où on ne l'attendait
e séance particulière, et
couté pendant deux heures
on engagée sur le mot *ami*,
nvaincu de l'impossibilité
compagnie allât plus vite
travail de cette nature. »
ait fondé, en 1664, l'aca-
ie de peinture, d'architec-
sculpture; il réunit les ar-
bres qu'il fit venir de l'é-
ceux que Mazarin avait
dans les dernières années de
n forma un corps d'acadé-
le plaça dans le vieux Lou-
da l'académie de France à
abinet des tableaux au Lou-
ièrement enrichi par ce mi-
devenu le musée Napoléon.
gmenta le jardin des Plan-
ablit au Roule une pépi-
r les maisons royales. La
ne du roi lui dut la partie la
idérable de ses richesses,
ment en manuscrits, con-
d'hui sous le nom de *fonds*
rt. Il enrichissait à cette
cabinet des médailles et des
avées. Alors même, Nicolas
évêque d'Auxerre, frère du
s'honorait du titre de garde
liothèque; elle était placée
dans la rue de la Harpe, Colbert la fit transporter, en 1666, rue Vivienne, dans deux maisons qui lui appartenaient et qui étaient contiguës à son hôtel. Il fit construire l'observatoire de Paris, en 1667, et bientôt parurent les savantes observations de Picard, de Richer, de Lahire; bientôt de belles découvertes furent faites par Cassini et Huygens, que Colbert avait attirés en France par ses bienfaits. Ce fut encore lui qui fit commencer la méridienne qui traverse la France. On ne peut faire un pas dans la capitale sans y trouver des traces de Colbert. Avant lui, le palais des Tuileries était séparé du jardin par une rue qu'il fit supprimer, et l'un des plus beaux jardins de l'Europe, dessiné par Le Nôtre, est encore dû à Colbert. Ce ministre, ayant conçu le projet d'achever le Louvre, fit faire, en 1664, des plans et des dessins par les plus habiles architectes de France et d'Italie: il reçut avec une distinction particulière le cavalier Bernin, appelé à l'honneur d'élever la façade du Louvre; il le consulta, vit le plan de Perrault et le préféra. L'architecte italien s'en retourna chargé des bienfaits du prince, et la magnifique colonnade du Louvre devint, grâces au ministre, un monument tout-à-fait national. L'arc de triomphe de la porte St.-Martin, celui de la rue St.-Denis, l'hôtel des Invalides, une partie des quais et des boulevarts, et les chemins voisins de la capitale, furent construits sous le ministère de Colbert. Il attachait sa pensée à tout ce qui était utile comme à tout ce qui était grand. Avant lui, les habitants de Paris étaient chargés de l'entretien du pavé; Colbert mit au nombre des dépenses publiques cette charge pénible, et d'ailleurs mal remplie. On avait aussi abandonné aux bourgeois

de Paris le soin d'éclairer les rues; Colbert mit l'éclairage au rang des dépenses publiques, et le rendit plus régulier et plus complet. Enfin, par la vigilance de ce ministre, vingt-quatre corps-de-garde furent établis, en 1666, dans la capitale, et ses habitants cessèrent d'être effrayés par des bruits de meurtres et de brigandage. Tandis que Paris devait à Colbert ses monuments et sa tranquillité, ce ministre fournissait les moyens d'élever ce double et triple rang de places de guerre qui, du côté du Nord, forme une barrière plus forte que les Alpes et les Pyrénées. Les villes étaient embellies, tandis que le ministre faisait construire pour son maître les superbes bâtiments de Versailles; mais il regrettait que Louis n'eût point employé à l'achèvement du Louvre les trésors qu'il prodiguait pour faire obtenir à l'art sur la nature un triomphe stérile et fastueux. « V. » M., disait-il au roi, sait qu'au dé- » faut des actions éclatantes, rien ne » marque davantage la grandeur et » l'esprit des princes que les bâti- » ments. Pendant que V. M. a dépensé » de très grandes sommes en cette » maison (Versailles), elle a négligé » le Louvre, qui est assurément le » plus superbe palais qu'il y ait au » monde, et le plus digne de la » grandeur de V. M. » Jusqu'alors les savants n'avaient eu ordinairement pour récompense que l'estime publique. Louis voulut étendre sur eux ses bienfaits. Le ministre invita Chapelain à dresser une liste de ceux qui avaient le plus de droits à la munificence du souverain. Chapelain, qui conservait sous Colbert l'influence dont il avait joui sous Richelieu et sous Mazarin, rédigea en forme de mémoire une liste de quatre-vingt-un savants ou gens de lettres, avec les titres qu'ils pouv (*V.* Chapelain.) Sur ce r eut soixante *gratifiés* (c'es les appelait), et parmi étrangers et quarante-cin dont vingt-deux étaient o membres de l'académie fr remarque sur cette liste P un bel éloge; Chapelain pas déplaire à Colbert e comme digne des grâces d l'ami de Fouquet. Colber bienfaiteur; il lui offrit de et ce qui est peut-êt forte preuve que le suc surintendant avait été m nemi que le sujet fidèle c'est que Pélisson, autre de Fouquet, et qui dévo sa tête et sa réputation, Colbert, accepta ses bi s'honora publiquement de et de sa confiance. « Il n'y » de savant d'un mérite di » Perrault, quelqu'éloig » de la France, que les g » n'allassent trouver ch » des lettres de change. que Colbert adressait a étrangers étaient toujour gnés d'expressions flatteu » que le roi ne soit pas » verain, écrivait-il à Isa » il veut néanmoins être » faiteur. » Cependant to sions accordées aux sava taient annuellement qu'à dont 53,200 pour les na 16,300 pour les étranger comprenant les gratificat pense ne s'élevait qu'à 100, C'était un grand objet rem frais. Cependant la munif grandeur de Louis fure

(1) Ce qui ferait sur le pie naie actuelle 179,649 fr. 45

célébrées, et l'Europe retentit son éloge et de son nom. et Boileau furent aimés de t. Il logeait l'abbé Gallois dans ison. Racine, sortant du col-éproqva en 1660 la libérali-Colbert, pour une ode sur le e du roi. (*Voy.* Jean Racine.) Lafontaine, qui avait plaint le r de Fouquet, fut oublié, peut-ce que son élégie ne l'était pas; se présenta pour entrer à l'a-ie qu'après la mort de Colbert. marque que ce ministre, qui fait pour le progrès des scien-des lettres, passait lui-mê-ur un homme peu savant et tré; mais il eut la science la ile aux rois et aux ministres: nt les grands avantages de la de l'esprit humain; et « l'on sans exagérer, observe d'O-, dire que le nom de Mécène en d'être quelque chose, lors-n le mettra en parallèle avec le de Colbert. » Cependant, ce re n'était pas toujours guidé par ît éclairé dans la protection ccordait aux lettres. Cotin, Cha-et Boyer eurent part aux gra-ns, comme Corneille, Racine et r; et l'abbé Cassaignes, nom-de la bibliothèque du roi, des quatre premiers membres démie des inscriptions, obtint, s vers, une pension de la cour. 'était pas par sentiment, dit le ident Hénault, que Colbert ai-les artistes et les savants, c'é-comme homme d'état qu'il les égeait, puisqu'il avait reconnu les beaux-arts sont seuls capa-de former et immortaliser les ds empires. » Ce ministre, qui ui-même une belle écriture, ara le protecteur de ceux qui ient dans cet art, et les employa de préférence dans ses bureaux. Le nommé *Gobaille*, maître à écrire, établi à Poissy, avait la réputation de tracer avec élégance tous les caractères; Colbert alla le voir, examina ses ouvrages, conversa familièrement avec lui, et le retira de l'obscurité de son école. On a reproché à Colbert une ambition excessive. On prétend que, réunissant déjà le double ministère des finances et de la marine, il aspirait encore à la dignité de chancelier, et que, dans ce dessein, il se fit recevoir avocat; mais cette ambition des places et de la fortune se montra toujours suivie de l'amour de la gloire et de l'humanité. Avant la paix de Nimègue, les courtisans ne parlaient à Louis que de guerre et de triomphes. Tout retentissait à la cour du monarque du bruit de ses conquêtes. Colbert osa parler de la misère du peuple; le front du prince s'obscurcit; et lorsque le ministre demanda la permission de se retirer des affaires, pour n'être plus témoin de la ruine de l'état, Louis garda le silence. Colbert rentra chez lui; la douleur et l'inquiétude étaient empreintes sur ses traits. Il traversait ordinairement sa bibliothèque (1), où quelques gens de lettres réunis attendaient son arrivée, et s'entretenaient quelque temps avec lui. Ce jour-là Colbert refusa de les voir, et s'enferma dans son cabinet. Cependant Louis avait réfléchi sur les sages conseils de son ministre; et quand il le revit, il lui rendit, avec sa faveur, l'espoir d'une paix prochaine. Colbert

(1) Il laissa une grande et riche bibliothèque. (*V.* Jacques-Nicolas Colbert.) L'auteur anonyme de la *Vie de Colbert* prétend que ce ministre avait pris dans la bibliothèque du cardinal Mazarin les manuscrits et les livres les plus précieux, et qu'il n'envoya à la bibliothèque du collége des Quatre Nations que les livres les plus communs.

continua de travailler, et chercha de nouveaux fonds pour la dépense des armées; mais plus il trouvait de ressources, plus la paix semblait s'éloigner. Il fit de nouvelles représentations. Le roi l'écouta sans chagrin, et convint que la paix était nécessaire: « Je veux, » dit-il, la rendre à la France et à » l'Europe; et pour vous prouver que » rien désormais ne me détournera de » ce dessein, je vous laisse le choix » d'un des plénipotentiaires. » Colbert nomma le marquis de Croissi, son frère: la paix fut signée, et, par le traité de Nimègue, Louis devint l'arbitre de l'Europe. En 1679, ce prince se rendit dans les Pays-bas, pour se montrer aux villes qui lui avaient été cédées. Colbert le suivit et tomba dangereusement malade. On désespérait de sa vie, lorsqu'un médecin anglais lui fit prendre du quinquina, médicament qui avait été jusque-là peu employé. Bientôt le ministre recouvra la santé, et le quinquina devint le remède à la mode. En 1662, les ennemis de Colbert, cherchant à le perdre, avaient présenté au roi le plan d'une superbe fête, qui devait donner, disaient-ils, aux étrangers une haute opinion des ressources de l'état, et ajouter à l'idée qu'on avait de la puissance du monarque. Louis désira l'exécution de ce projet; mais il n'osait en parler à Colbert, qui se plaignait sans cesse de l'épuisement des finances. Le contrôleur, informé de ce qui se passait, feignit de l'ignorer, et prit secrètement des mesures pour satisfaire le roi, même au-delà de ses désirs. Enfin Louis, voyant que son ministre s'obstinait à se taire, lui parla de la fête projetée comme d'une idée agréable, mais à laquelle il renoncerait si elle devait entraîner des dépenses trop considérables. A ce mot de dépense, Colbert parut surpris, fronça le sourcil, et Louis éprouvant une espèce d'embarras, déclara qu'il était disposé à choisir dans tous les plans qui lui avaient été présentés celui qui serait le moins dispendieux; mais quel fut son étonnement, lorsque le ministre lui dit: « Sire, puisqu'il est question de don- » ner une fête, il faut la rendre digne » du plus grand roi du monde, et ne » rien oublier de ce qui peut en aug- » menter l'éclat. » Alors il examina les plans, et annonça que la dépense s'élèverait à 1,800,000 livres. Le roi se récria: « Mon intention, » dit-il, n'est point de ruiner le peu- » ple pour divertir les courtisans, et » je renonce à cette fête. — Sire, » répliqua Colbert, vous l'avez an- » noncée vous-même à toute la cour; » votre honneur est engagé à la don- » ner; rien ne serait plus capable de » faire connaître le mauvais état de » vos finances, que de ne pas en- » chérir en cette occasion sur la ma- » gnificence qui vous est naturelle. » Colbert promit au roi de rassembler les fonds nécessaires, et se retira. Il fit mettre aussitôt dans les feuilles publiques, que, dans quelques mois, Louis XIV donnerait à Paris un carrousel, qui surpasserait en magnificence tout ce qu'on avait vu jusque-là dans le même genre. La noblesse du royaume et les étrangers accoururent en foule, et firent dans la capitale une dépense prodigieuse. Le carrousel s'exécuta; les fêtes furent magnifiques, et Louis craignit qu'elles n'eussent coûté des sommes exorbitantes; mais sa joie fut extrême, lorsque Colbert lui montra que si tous les frais se montaient à 1,200,000 liv., les produits des fermes avaient augmenté de plus de deux millions. Pendant la guerre de 1672, Louvois proposa le système des emprunts, pour

'lbert montrait de la répu-
Le premier président, La-
ı, consulté par Louis XIV,
aloir l'avis de Louvois, et
dit à ce magistrat : « Vous
phez, mais croyez-vous avoir
ction d'un homme de bien?
z-vous que je ne susse pas,
e vous, qu'on pourrait trou-
e l'argent à emprunter? Mais
issez-vous comme moi l'hom-
quel nous avons affaire, sa
n pour la représentation,
les grandes entreprises, pour
genre de dépense? Voilà
la carrière ouverte aux em-
s, par conséquent à des dé-
s et à des impôts illimités!
venez d'ouvrir une plaie que
petits-fils ne verront pas re-
r; vous en répondrez à la na-
et à la postérité. » Un jour,
étant à sa maison de Sceaux,
it tristement la campagne, et
x étaient baignés de larmes.
ses amis le surprend, et de-
à connaître la cause de cette
notion : « Je voudrais, répond
ert, pouvoir rendre ce pays
aux, et qu'éloigné de la cour,
appui, sans crédit, l'her-
ût jusque dans mes cours. »
ple et touchant, qui nous ap-
encore quelle était la noble am-
de Colbert. Quoiqu'il fût reli-
et peut-être aussi parce qu'il
il s'opposa tant qu'il vécut à
ation de l'édit de Nantes : « Il
ura plus qu'une religion dans
yaume, écrivait Mme. de Main-
; c'est le sentiment de M. Lou-
et je le crois là-dessus plus vo-
ers que M. Colbert, qui ne
e qu'à ses finances et presque
is à la religion. » Colbert avait
lle médiocre, l'œil perçant, des
s épais, le regard austère, le *pli de front* redoutable. Louis XIV disait qu'il avait conservé à la cour le ton et les manières d'un bourgeois. Il était, dans ses audiences, froid et silencieux. Mme. de Cornuel, si connue par la vivacité de son esprit et par ses bons mots, lui dit un jour qu'elle l'entretenait d'affaires, sans pouvoir obtenir une réponse : « Monseigneur, faites » au moins signe que vous m'enten- » dez. » Les mémoires que Colbert mettait sous les yeux du roi n'étaient point exempts de l'empreinte de son caractère entier et intolérant; mais ils offraient aussi la preuve d'une probité sévère et de la passion qui l'animait pour le bien de l'état. Cette grande vertu, qui lui faisait souvent risquer de déplaire à son maître pour le servir, l'élevait au-dessus de l'opinion publique, qu'il savait braver lorsqu'elle était injuste; et c'est avec l'intrépidité des ames fortes qu'il luttait contre toutes les contradictions. Quand le poète Hénaut publia contre lui un sonnet injurieux, Colbert demanda si le roi y était offensé; on lui répondit que non : « Dès-lors, dit-il, je dois » croire que je ne le suis pas. » Il ne se montra point aussi indulgent envers Mézerai. Cet écrivain ayant donné, dans son *Abrégé de l'Histoire de France*, l'origine des impôts, avec des réflexions qui pouvaient n'être pas sans danger sur leur extension irrégulière, Colbert lui fit dire que le roi était trop juste pour craindre la vérité, trop grand et trop généreux pour s'opposer à sa promulgation; mais que S. M. ne lui donnait pas une pension pour qu'il s'érigeât en critique amer des impôts, sur le produit desquels il était payé, et qu'il fallait que ses écrits ne dégénérassent plus en une satire de la finance; et sa pension fut réduite et ensuite supprimée. (*Voyez* Mézerai.) Colbert ne

connaissait ni le plaisir, ni le repos. Il voulut apprendre le latin; mais ne pouvant donner à cette étude le temps qu'il consacrait aux affaires, c'était dans son carrosse, quand il sortait, qu'un savant lui enseignait la langue de Virgile. Il exigeait que ses commis fussent rendus à leurs bureaux à cinq heures et demie du matin, et souvent, sur vingt-quatre heures, ils en avaient seize de travail. Colbert concevait lentement. Ses plans étaient moins le fruit d'une inspiration soudaine que d'une longue méditation, et il dut ses succès moins encore à l'étendue de ses talents qu'à sa persévérance. La grande influence dont il jouissait commença de s'affaiblir en 1670, et fut toujours en déclinant jusqu'à sa mort. Louvois ayant pris un grand ascendant sur Louis XIV, Colbert ne put arrêter les dépenses qu'entraînaient la guerre, les bâtiments et les fêtes de la cour; et celui qui avait étendu son autorité sur tous les ministères, finit par ne plus être maître dans le sien. Un jour qu'il rendait compte de ce qu'avait coûté la grande grille du château de Versailles, Louis XIV dit: « Il y a là de la friponnerie. — » Sire, répondit Colbert, je me flatte » que ce mot ne s'étend pas jusqu'à » moi. — Non, répliqua le roi, mais » il fallait avoir plus d'attention. Si » vous voulez savoir ce que c'est que » l'économie, allez en Flandre; vous » verrez combien les fortifications des » places conquises ont peu coûté. » Cette comparaison avec Louvois fut un coup de foudre pour Colbert. Déjà, son application continuelle, ses travaux excessifs avaient altéré son tempérament. Attaqué de la pierre, il souffrit les douleurs les plus violentes avec une constance héroïque. Dans les derniers temps de sa maladie, le roi voulut lui donner un témoignage éclatant de son estime. Il partit de Versailles avec un cortége nombreux, se rendit à l'hôtel du ministre, et entra seul, craignant de l'incommoder. Ce prince, alors sans faste et dépouillé de toute sa grandeur, n'avait jamais paru plus grand. Colbert fut attendri lorsque Louis lui répéta plusieurs fois qu'il le priait de se conserver, et qu'il avait toujours besoin de ses services. Enfin le monarque se retira, et Colbert ne se montra plus occupé que de son salut. Dans les temps les plus difficiles de son ministère, il n'avait jamais interrompu ses exercices de religion. Cet homme si occupé trouvait le temps de lire chaque jour quelques chapitres de la *Bible* et de réciter le bréviaire; il en avait fait imprimer un (Paris, 1679, in-8°.) pour son usage et pour celui de sa maison, qu'il conduisait avec le plus grand ordre. Il répondit à sa femme qui ne cessait de l'entretenir d'affaires: « Vous » ne me laisserez donc pas même » le temps de mourir. » Bourdaloue l'assista dans ses derniers moments, et il mourut le 6 septembre 1685, âgé de soixante-quatre ans (1). Le peuple, dont il avait été le plus zélé défenseur, le poursuivait de son aver-

(1) Quelques auteurs racontent d'une manière différente la maladie et la mort de Colbert. Ils prétendent qu'au lieu d'aller lui-même visiter son ministre, Louis lui écrivit et envoya un de ses gentilhommes porter sa lettre; que Colbert s'écria: « Je ne veux plus entendre parler du roi; qu'au moins à présent il me » laisse tranquille. Si j'avais fait pour » Dieu ce que j'ai fait pour cet homme, » je serais sauvé dix fois, et je ne sais ce » que je vais devenir. » Les mêmes écrivains ajoutent que quand le gentilhomme entra, Colbert fit semblant de dormir, et qu'ensuite il refusa d'ouvrir la lettre du roi.

e. On n'osa célébrer ses ob-
qu'au milieu des ombres de
encore fallut-il que des ar-
scortassent le convoi. Il fut
à St.-Eustache, où ses en-
i firent élever un superbe
nt, ouvrage de Girardon,
oit aujourd'hui au musée des
nts français. L'académie fran-
oulut faire prononcer l'o-
funèbre de Colbert, dans
des Billettes, par un de
nbres, et aller ainsi au-delà
qu'elle avait fait pour tout
cadémicien ; mais les prê-
embres de l'académie, ayant
nus pour l'oraison funèbre
ine, qui mourut à la même
, il fut tenu au Louvre une
xtraordinaire, où Colbert fut
en vers par Quinault, et loué
e par l'abbé Tallemant (1).
ne temps, on répandait, avec
fusion scandaleuse, dans Paris
les provinces, plus de qua-
itaphes de Colbert : c'étaient
es satiriques en latin et en fran-
i faisait aussi circuler, en plus
nombre encore des sonnets,
nsons, des épigrammes, des
ets dégoûtants (2). Les ser-
Colbert furent long-temps
ns, et il fallut que ses succes-
ar les fautes de leur adminis-
tration, apprissent à la France qu'elle avait perdu un grand ministre. (*V.* les *Particularités et Observations sur les ministres de France les plus célèbres* (par M. de Monthion), Paris, 1812, in-8°.) L'époque de la mort de Colbert fut celle où commença le déclin du règne jusqu'alors si brillant de Louis XIV. Aucun ministre n'a rendu des services aussi importants. Pour bien juger Colbert, il faudrait décrire ce que la France était avant lui, et ce qu'elle a été depuis. Sully ne fut que son précurseur; ceux qui sont venus après lui n'ont été que ses écoliers. Des plus hautes spéculations, il savait descendre aux plus petits détails, analyser les parties et diriger l'ensemble. Il eut des adulateurs, il eut des censeurs; il ne pouvait avoir de juges. Si Louis XIV obtint le nom de *Grand*, c'est surtout à Colbert qu'il en fut redevable. On a voulu comparer Louvois avec Colbert, sans songer que le premier travailla seulement pour la gloire du roi et pour sa propre réputation, tandis que Colbert joignait aux mêmes motifs l'avantage des peuples qui fut toujours son principal objet. Les deux ministres suivirent des routes opposées. Louvois ne voulait se signaler que par la guerre et les conquêtes; Colbert, qu'en faisant régner l'abondance et la paix. Cependant Colbert dut tous ses succès à lui-même, et ceux de Louvois, qui dépendirent de l'administration des finances, appartiennent encore à Colbert.

---

et *Éloge funèbre* fut imprimé à
1697, in-4°.
outes ces pièces, au nombre de
ent, ont été imprimées dans un
ssez rare, intitulé : *le Tableau
de MM. les cardinaux Riche-
Mazarin, et de M. Colbert, re-
s en diverses satyres et poésies*,
ogne, 1693, in-12. On y reproche
t d'avoir *fait un Hôtel-Dieu de
es*, d'être le *destructeur de sa
etc.* On l'appelle *le plus grand
ns*, un *potiron de cour que le
naître. La pierre qui le tua doit
r pierre philosophale*, etc. Les
moins mauvaises de ces épitaphes sont celles-ci :

Hic jacet vir marmoreus;
Expilavit, expiravit et non expiavit.

Ci-gît le père des impôts,
Dont chacun a l'ame ravie :
Que Dieu lui donne le repos
Qu'il nous ôta pendant sa vie.

On a plus souvent comparé ce dernier avec Sully ; mais, comme on l'a observé, Sully faisait la loi à son maître, et Colbert la recevait du sien. Henri IV et Louis XIV tendaient tous deux aux grandes choses, mais l'un pour son royaume, et l'autre pour lui-même. Sully était absolu et approuvé; Colbert dépendant et contrarié. Il fit sans doute tout ce qu'il pouvait pour le bonheur de la France; mais il ne fit jamais tout ce qu'il voulait. Richelieu avait eu besoin d'être seul pour agrandir l'autorité royale; Mazarin, de n'avoir point de concurrents pour la maintenir telle que Richelieu l'avait faite. Colbert, élève de Mazarin, avait pris de lui l'habitude de ne pas regarder comme distinctes et séparées les différentes parties de l'administration; mais elles n'étaient pas toutes dans ses mains, et plusieurs, résistant à son influence, nuisirent à son administration. Pour juger les hommes d'état, il ne faut point les isoler des circonstances où ils se sont trouvés. Enfin, s'il est facile, après un siècle d'expérience, de découvrir quelques taches dans l'administration de Colbert; ce n'est qu'à l'aide de la lumière apportée par lui-même qu'on peut les apercevoir. On a remarqué que Colbert est le seul ministre des finances qui ait conservé son emploi jusqu'à sa mort. Cette remarque, honorable pour ce grand homme, fait également l'éloge de Louis XIV. La fortune de Colbert s'élevait, en 1683, à plus de dix millions; mais il en expliqua l'origine au monarque, et prouva que, pendant vingt-deux ans d'administration, les appointements de ses places et les bienfaits de son maître avaient pu lui donner les moyens d'élever cette grande fortune. Des alliances illustres flattèrent son ambition ; ses trois filles épousèrent trois ducs et pairs, Chevreuse, St.-Aignan et l fils du maréchal de Vivonn à tous les siens la carrièr neurs ; son fils aîné eut la r de ses frères les affaires e ainsi, quatre grands dépa trouvèrent réunis dans Colbert eut neuf enfants, trois filles. On trouve la gé la maison de Colbert dans des titres de la maison d'Es imprimé en 1741, in-4°. L *res et dépêches du card. l de Jean-Baptiste Colber Tellier, pendant le voya deaux, en* 1650, et les *M J.-B. Colbert*, 2 vol. man qui étaient, l'un dans le Louvois, l'autre dans celu velin, intendant des financ vent maintenant à la Biblio périale. La *Vie de J.-B.* imprimée à Cologne en 16 est un libelle plein d'injure setés, que Bayle attribue des *Intrigues galantes d France*. Le *Testament p J.-B. Colbert*, la Haye, 1704, in-12, est une des r compilations de Sandras d et une mauvaise copie du *politique du card. de Rich* vigny a donné une assez *de Colbert*, dans celles de *illustres de France*, to *Memoires de Charles* publiés par Patte, archit gnon, 1759, in-12, c beaucoup de particularit necdotes intéressantes du de Colbert. Quatre-vingt-di la mort de ce ministre, fut mis au concours par française, et le prix décern en 1773 : Pechmeja obtin accessit; leurs discours fur la même année, in-8°. De

de la compagnie des Indes, imer à Paris, en 1774, in- *Examen du ministère de M.* L. V—ve.

BERT (Charles), marquis sy, frère du grand Colbert, né en 1629, fut successivement er d'état, président au conseil :, premier président du parle- : Metz, et intendant de justice. rite personnel, joint au crédit frère, le fit nommer ambassa- Angleterre. Il fut l'un des plé- tiaires au congrès de Nimègue, la plus grande part au traité -Chapelle, conclu en 1668. Il à Arnauld de Pompone dans : de ministre-secrétaire d'état, ut le 26 juillet 1696, à soixante- s. Il a laissé manuscrits des es sur l'Alsace, les trois évê- le Poitou, conservés à la Bi- que impériale, et des lettres ant ses différentes ambassades. qui ont rapport au traité de e ont été imprimées avec u comte d'Estrade et du comte x, la Haye, 1710, 3 vol. W—s.

BERT (Jean-Baptiste), mar- Seignelay, fils aîné du grand t, né à Paris en 1651, fut for- affaires par son père, qui ob- r lui la survivance de sa charge étaire d'état au ministère de la . Seignelay commença à le seul en 1676. Il avait reçu de re un esprit vaste, capable de oir les plus grands projets, et rmeté de caractère qui seule les cuter. Il donna tous ses soins arine, et ce fut sous son admi- on qu'elle devint la plus belle lus puissante de l'Europe. En les Génois, alors alliés de la, ayant construit quelques fré- our le service de l'Espagne, le roi leur fit défense de les lancer à la mer. Sur leur refus d'obéir, une flotte, sur laquelle se trouvait Seignelay, sortit de Toulon, parut devant Gènes, et commença le bombardement de cette ville. Les Génois furent obligés de s'humilier, et Seignelay ramena à Versailles le doge et quatre sénateurs, qui firent toutes les satisfactions qu'on exigea d'eux (*Voy.* Lescaro). Seignelay s'embarqua de nouveau, en 1688, sur la flotte destinée à combattre les Anglais et les Hollandais; enfin, il dirigea l'armement qui eut lieu en 1690, contre les mêmes puissances, et put jouir du succès de ses soins, par la nouvelle de la victoire signalée remportée à la hauteur de Dieppe sur les flottes combinées, le 10 juillet de la même année. (*Voy.* Chateau-Regnaud et Tourville). A cette époque, il était déjà atteint de la maladie de langueur dont il mourut le 3 novembre suivant, âgé seulement de trente-neuf ans. L'année précédente, il avait été nommé ministre d'état. W—s.

COLBERT (Jacques-Nicolas), frère du précédent, archevêque de Rouen, né à Paris en 1654, fut reçu à l'académie française en 1678. Racine lui répondit en qualité de directeur de la compagnie, et sa réponse (imprimée pour la première fois en 1747, à la suite des Mémoires sur sa vie, et depuis dans différentes éditions de ses ouvrages) contient l'éloge le plus complet des talents et des qualités du récipiendaire. Placé jeune encore à la tête du diocèse de Rouen, l'abbé Colbert s'était fait remarquer par la sagesse de sa conduite et par sa tolérance envers les calvinistes, sentiment qu'il exprima dans un discours adressé au roi, au nom du clergé de France, et qui parut si beau qu'on soupçonna Racine d'en être l'auteur, et que son

fils n'a pas hésité de le joindre à ses autres ouvrages. Héritier de la bibliothèque connue sous le nom de *Colbert*, parce qu'elle fut fondée par le chef de cette maison, il l'augmenta de beaucoup de livres rares. On peut juger combien cette bibliothèque était précieuse, par le catalogue qu'en a publié Martin, en 1728, 3 parties in-8°. L'abbé Colbert mourut le 10 décembre 1707, dans sa 53e. année. Il avait été l'un des fondateurs et des premiers membres de l'académie des inscriptions et belles-lettres. W—s.

COLBERT (Michel), de la même famille que les précédents, fut docteur de Sorbonne et abbé-général de prémontré. Il était entré dans cet ordre très jeune, et il y remplit successivement les emplois de maître des novices, de sous-prieur et de prieur. Charmé de sa douceur et de ses talents pour l'administration, M. le Scellier, son abbé-général, qui méditait son abdication, résolut de faire son possible pour qu'il fût son successeur dans la première prélature de l'ordre; et, dans un chapitre où il donna sa démission, il fit en sorte qu'il fût élu; mais cette élection ne s'étant point faite avec les formes convenables, une partie des *capitulants* y fit opposition, et ce ne fut qu'en 1670 que Colbert, par le crédit du ministre son parent, obtint ses bulles de Rome. Ce prélat était instruit, et protégeait les bonnes études; son gouvernement, quoique sage, fut cependant mêlé d'agitations, et sa conduite critiquée. Un religieux de la réforme de prémontré, Casimir Oudin, qui se retira en Hollande après avoir quitté l'habit de sa profession, et y embrassa le protestantisme, a publié un commentaire *De scriptoribus ecclesiasticis*, dans lequel il traite l'abbé Colbert et même tout son ordre de la manière la plus outrageant dut à l'abbé Colbert la reco du collége de Prémontré q en ruines; il en fit une ma et commode. Il réussit à at son ordre des hommes ca l'illustrer par leurs talents autres le célèbre abbé Ve admit dans sa propre abba quel il donna le prieuré d On a de Colbert: I. *Le abbé à ses religieux*, Par in-8°.; elles traitent des dif voirs de cet état; II. *Lettre solations*; elles sont ad Mme. Plot, sa sœur, qui perdre son mari, premier du parlement de Rouen. L' bert, après avoir gouverné pendant trente-deux ans, Paris le 29 mars 1702, à soixante-neuf ans, et fut inh la chapelle du collége qu'il reconstruire.

COLBERT, duc d'Estout tit-fils du grand Colbert, a t français *la Divine Comédie Alighieri, contenant la de de l'enfer, du purgatoire e radis*, 1796, in-8°., publié soins de Sallior, qui a revu Le traducteur avait inséré texte beaucoup de pensées e ses tirées des commentaire Dante; c'était alors la seule t complète que l'on eût de c Elle est inexacte et sans no n'eut-elle aucun succès, et fâché de cela, prit le part d'anéantir tous les exemplai restaient; c'était presque to tion. On croit que d'Estoute le collaborateur de Fréron

(1) Il appelle Colbert ve *mum colubrum*, par allusion aux armoiries de cette famille taient une couleuvre.

r, ou *les Amours de Vé-*
is, 1748, in-12. Cet ou-
une imitation, en prose,
le l'*Adone*, du cavalier
produit sous le titre d'*A-*
, 1775, in-8°. D'Estou-
rt dans la dernière moitié
Montesquieu disait de lui
on style particulier, au-
nonce pas même en par-
nistres.» Il demandait un
hose à Chauvelin, garde
ui lui répondit: « Mon-
is vous dire que ni le roi,
ardinal, ni moi n'y con-
mais. » A quoi d'Estou-
ua : « Ma foi, monsieur,
beaux pendants que vous
roi, M. le cardinal et
is fils et petit-fils de mi-
is si mon père ou mon
: eussent tenu un pareil
i les eût mis aux Petites-

A. B—T.

T (Jean-Baptiste), mar-
y, né à Paris, le 14 sep-
5, était âgé de six ans,
mené à Londres par le
Croissy, son père, nommé
r près de Charles II. Son
actère et les dispositions
: déjà apercevoir, lui va-
oges et l'affection de plu-
nnages considérables de la
leterre, circonstance qui
utile dans la suite. De re-
ance, après deux ans de
ndres, il fit ses études au
i Marche. Sans négliger la
ouvrages de littérature,
ls il apprenait à s'exprimer
t politesse, il s'appliquait
ment a l'histoire, la pre-
sciences pour le négocia-
:-neuf ans, il fut envoyé
nonse VI, roi de Portugal,
citer sur son avènement au
trône. Il reçut à Lisbonne l'ordre de se rendre en Danemark. L'objet de sa mission terminée, il visita Hambourg, Berlin, Ratisbonne, Vienne, Rome et Naples, dans le dessein de s'instruire des intérêts des diverses puissances. En 1687, il retourna à Londres, et, deux années après, il fut chargé d'accompagner l'ambassadeur de France, qui se rendit à Rome pour l'élection du successeur d'Innocent XI. Nommé ensuite secrétaire et grand-trésorier d'état, il remplaça son beau-père, M. de Pompone, au ministère, et ouvrit l'avis d'accepter le testament de Charles II, qui, à défaut d'héritier, laissait le trône d'Espagne à un prince de la maison de Bourbon. Il détermina le conseil à déclarer la guerre au duc de Savoie, et en rédigea les motifs, qui furent rendus publics. Il tenta en 1709 de faire renoncer les Hollandais à la coalition armée contre la France, et, sur leur refus, parvint, à l'aide des amis qu'il avait conservés à Londres, à conclure une paix séparée avec l'Angleterre. Les autres puissances ne tardèrent pas à accepter les conditions qu'on leur proposait, et ainsi on peut dire qu'il fut le premier auteur de la pacification générale de l'Europe. Malgré ses nombreux services, il fut obligé, sous la régence, de se démettre de ses emplois. Sa vie, depuis cette époque, ne fut guère moins laborieuse. Nommé membre de l'académie des sciences en 1718, il suivit assidument les séances de cette société, et remplit tous les devoirs d'un simple académicien. Il mourut le 2 septembre 1746, âgé de près de quatre-vingt-un ans. Grandjean de Fouchy prononça son éloge. On a de lui : I. *Relation de la fontaine sans fond, de Sablé, en Anjou* (*Mém. de l'Acad. des Scienc.* 1711); II. des *Mémoires pour servir à l'his-*

toire des négociations, depuis le traité de Riswick jusqu'à la paix d'Utrecht, la Haye (Paris), 1756, 5 vol. in-12. Ces mémoires, plusieurs fois réimprimés, contiennent des faits intéressants, et les rédacteurs de la *Bibliothèque de la France* ajoutent que l'auteur est un témoin irréprochable et un juge éclairé. W—s.

COLBERT (Charles-Joachim), second fils du marquis de Croissy, né à Paris le 11 juin 1667, fut destiné à l'état ecclésiastique. Après avoir fait ses études au collége de la Marche, il entra en théologie. Les talents qu'il annonçait et la sagesse de sa conduite lui firent des amis de Renaudot, Hermant et Mabillon, qui se plaisaient à reconnaître et à encourager ses heureuses dispositions. Il se préparait à sa licence, lorsque le pape Innocent XI mourut, et cet événement lui fournit l'occasion de voir Rome, où il accompagna le cardinal de Furstemberg, qui se rendait au conclave. A son retour, il fut enlevé par un détachement d'Espagnols, et enfermé dans le château de Milan. Il adoucit l'ennui de sa captivité par l'étude, et s'appliqua particulièrement à apprendre la langue espagnole. Au bout d'un an de détention, il recouvra sa liberté, et revint à Paris, où il prit ses degrés en Sorbonne. Après avoir rempli, pendant quelque temps, les fonctions de grand-vicaire de l'archevêque de Rouen, son cousin, puis celles d'agent du clergé de France, il fut nommé, en 1697, évêque de Montpellier. Il montra beaucoup de zèle pour l'instruction de ses diocésains, et engagea le P. Pouget (*Voy.* Pouget) à composer pour eux le célèbre catéchisme connu sous le nom de *Catéchisme de Montpellier* (*Voy.* Clément XII), traduit depuis en latin, et dont il a été fait un très grand nombre
prit une part trop act
putes qu'excita la bul
tus, et publia à ce su
instructions, des lettres
des mandements, recuei
3 vol. in-4°., et qui ser
à augmenter les troub
apaiser. Il regardait les c
cimetière de St.-Médard
miracles du premier ord
était mort dès le 8 avril
famille Colbert a produi
sieurs autres personnage
Nous nous contenterons
Antoine-Martin, fils
Colbert, bailli et gran
Malte, général des galèr
dre, colonel du régimer
pagne, mort le 2 septe
d'une blessure qu'il av
combat de Valcourt; 2°
mand, frère du précédent
général, mort à Ulm, en 17
sures qu'il reçut à la bat
stett; et 3°. Édouard
leur oncle, comte de Mau
tenant-général, mort go
Tournay, le 31 mai 169

COLDEN (Cadwall
decin écossais, né en
avoir achevé ses études à
passa en Pensylvanie,
son état avec distinction.
Angleterre en 1715. Les
agitaient alors ce royaum
minèrent à retourner en
il se fixa dans la provin
York; il y acheta des t
sidérables qu'il mit en
1761, il fut nommé lie
verneur de cette provin
l'absence du gouverneur
gnala son administration
dation de plusieurs établ
bienfaisance, et exerça c
qu'en 1775. Il mourut

ne la douleur de voir un in-
nsumer un quart de la ville
ork quelques heures avant
Colden était en liaison in-
Franklin. Ses nombreux
sont un monument de son
ur le travail et de la variété
nnaissances ; ils sont écrits
; nous ne citerons que les
I. *Histoire des maladies*
res à l'Amérique : il s'y
fié adversaire du régime
dans les fièvres et la va-
Traité de la fièvre jaune
it ses ravages à New-York
III. *Histoire des cinq na-*
ionnes, Londres, 1745 ;
es de la gravitation : il
en 1751, une édition tota-
ondue, sous ce titre : *Prin-*
ection dans la matière ; et
Traité abrégé des fluxions
ts du calcul différentiel ; V.
ms sur un mal de gorge
e qui affligea la Nouvelle-
en 1753. Il a laissé plu-
nscrits sur le mouvement
les propriétés de la lu-
l'intelligence des animaux,
ses des phénomènes que
mélange des métaux ; une
n à l'étude de la médecine,
t en 1768, pour l'instruc-
e ses petits-fils ; des obser-
l'inexactitude et la partia-
toire de New-York, par
Colden avait du goût pour
ie, et s'occupa de la re-
s plantes de l'Amérique
ale, particulièrement de la
il habitait, et dont il était
général dès 1718. Il en-
ce sujet une correspon-
e avec Linné, et il lui en-
nd nombre de plantes,
elles il y en avait plus de
spèces nouvelles, dont l'il-
lustre botaniste suédois donna la description dans les *Actes de l'académie des sciences d'Upsal* en 1743 et 1744, sous le titre de *Plantæ Novæboracenses*, ou Plantes de la Nouvelle-York. Linné, en reconnaissance du zèle que ce gouverneur avait pour la botanique, et pour perpétuer le souvenir des services qu'il avait rendus à cette science, a donné le nom de *Coldenia* à un nouveau genre de plantes. D—P—s.

COLDORÉ, graveur en pierres fines, paraît être le même que Julien de Fontenay, que Henri IV, dans ses lettres patentes du 22 décembre 1608, qualifie de son valet-de-chambre et de son graveur en pierres fines. On pense que le surnom de *Coldoré* lui a été donné à cause de plusieurs chaînes d'or dont il était décoré et qu'il portait pendues à son col. Les chaînes d'or étaient, sous les règnes de Henri III et de Henri IV, les récompenses ordinaires que les princes faisaient aux gens de lettres et aux artistes. Henri IV, qui honorait Coldoré d'une protection particulière, le fit beaucoup travailler ; il grava le portrait de ce prince plusieurs fois, tantôt en creux, tantôt en relief, et toujours avec le même succès dans la ressemblance et la même finesse dans les détails. On ne connaît point de pierres gravées de la main de Coldoré, où cet artiste ait représenté des figures entières. Il n'est pourtant pas croyable qu'un homme qui a fait des portraits aussi achevés que les siens n'eût pas su exécuter avec la même perfection des sujets plus compliqués ; il est présumable qu'il en a faits ; mais que ces ouvrages précieux, égarés dans le trouble des guerres civiles, ont disparu, ou sont tombés en des mains ignorantes qui n'y ont recherché que le prix de la matière. Les portraits gravés par Col-

continua de travailler, et chercha de nouveaux fonds pour la dépense des armées; mais plus il trouvait de ressources, plus la paix semblait s'éloigner. Il fit de nouvelles représentations. Le roi l'écouta sans chagrin, et convint que la paix était nécessaire: « Je veux, » dit-il, la rendre à la France et à » l'Europe; et pour vous prouver que » rien désormais ne me détournera de » ce dessein, je vous laisse le choix » d'un des plénipotentiaires. » Colbert nomma le marquis de Croissi, son frère: la paix fut signée, et, par le traité de Nimègue, Louis devint l'arbitre de l'Europe. En 1679, ce prince se rendit dans les Pays-bas, pour se montrer aux villes qui lui avaient été cédées. Colbert le suivit et tomba dangereusement malade. On désespérait de sa vie, lorsqu'un médecin anglais lui fit prendre du quinquina, médicament qui avait été jusque-là peu employé. Bientôt le ministre recouvra la santé, et le quinquina devint le remède à la mode. En 1662, les ennemis de Colbert, cherchant à le perdre, avaient présenté au roi le plan d'une superbe fête, qui devait donner, disaient-ils, aux étrangers une haute opinion des ressources de l'état, et ajouter à l'idée qu'on avait de la puissance du monarque. Louis désira l'exécution de ce projet; mais il n'osait en parler à Colbert, qui se plaignait sans cesse de l'épuisement des finances. Le contrôleur, informé de ce qui se passait, feignit de l'ignorer, et prit secrètement des mesures pour satisfaire le roi, même au-delà de ses désirs. Enfin Louis, voyant que son ministre s'obstinait à se taire, lui parla de la fête projetée comme d'une idée agréable, mais à laquelle il renoncerait si elle devait entraîner des dépenses trop considérables. A ce mot de dépense, Colbert parut surpris, fronça le sourcil, et Louis éprouvant une espèce d'embarras, déclara qu'il était disposé à choisir dans tous les plans qui lui avaient été présentés celui qui serait le moins dispendieux; mais quel fut son étonnement, lorsque le ministre lui dit: « Sire, puisqu'il est question de don- » ner une fête, il faut la rendre digne » du plus grand roi du monde, et ne » rien oublier de ce qui peut en aug- » menter l'éclat. » Alors il examina les plans, et annonça que la dépense s'élèverait à 1,800,000 livres. Le roi se récria: « Mon intention, » dit-il, n'est point de ruiner le peu- » ple pour divertir les courtisans, et » je renonce à cette fête. — Sire, » répliqua Colbert, vous l'avez an- » noncée vous-même à toute la cour; » votre honneur est engagé à la don- » ner; rien ne serait plus capable de » faire connaître le mauvais état de » vos finances, que de ne pas en- » chérir en cette occasion sur la ma- » gnificence qui vous est naturelle. » Colbert promit au roi de rassembler les fonds nécessaires, et se retira. Il fit mettre aussitôt dans les feuilles publiques, que, dans quelques mois, Louis XIV donnerait à Paris un carrousel, qui surpasserait en magnificence tout ce qu'on avait vu jusque-là dans le même genre. La noblesse du royaume et les étrangers accoururent en foule, et firent dans la capitale une dépense prodigieuse. Le carrousel s'exécuta; les fêtes furent magnifiques, et Louis craignit qu'elles n'eussent coûté des sommes exorbitantes; mais sa joie fut extrême, lorsque Colbert lui montra que si tous les frais se montaient à 1,200,000 liv., les produits des fermes avaient augmenté de plus de deux millions. Pendant la guerre de 1672, Louvois proposa le système des emprunts, pour

'olbert montra de la répu-
Le premier président, La-
s, consulté par Louis XIV,
valoir l'avis de Louvois, et
dit à ce magistrat : « Vous
phez, mais croyez-vous avoir
ction d'un homme de bien?
z-vous que je ne susse pas,
e vous, qu'on pourrait trou-
e l'argent à emprunter ? Mais
issez-vous comme moi l'hom-
quel nous avons affaire, sa
on pour la représentation,
les grandes entreprises, pour
genre de dépense ? Voilà
la carrière ouverte aux em-
s, par conséquent à des dé-
s et à des impôts illimités !
venez d'ouvrir une plaie que
petits-fils ne verront pas re-
r ; vous en répondrez à la na-
et à la postérité. » Un jour,
étant à sa maison de Sceaux,
it tristement la campagne, et
x étaient baignés de larmes.
ses amis le surprend, et de-
à connaître la cause de cette
notion : « Je voudrais, répond
ert, pouvoir rendre ce pays
aux, et qu'éloigné de la cour,
appui, sans crédit, l'her-
ût jusque dans mes cours. »
ple et touchant, qui nous ap-
encore quelle était la noble am-
de Colbert. Quoiqu'il fût reli-
et peut-être aussi parce qu'il
il s'opposa tant qu'il vécut à
cation de l'édit de Nantes : « Il
ura plus qu'une religion dans
yaume, écrivait Mme. de Main-
n; c'est le sentiment de M. Lou-
et je le crois là-dessus plus vo-
ers que M. Colbert, qui ne
e qu'à ses finances et presque
is à la religion. » Colbert avait
lle médiocre, l'œil perçant, des
s épais, le regard austère, le *pli de front* redoutable. Louis XIV disait qu'il avait conservé à la cour le ton et les manières d'un bourgeois. Il était, dans ses audiences, froid et silencieux. Mme. de Cornuel, si connue par la vivacité de son esprit et par ses bons mots, lui dit un jour qu'elle l'entretenait d'affaires, sans pouvoir obtenir une réponse : « Monseigneur, faites » au moins signe que vous m'enten- » dez. » Les mémoires que Colbert mettait sous les yeux du roi n'étaient point exempts de l'empreinte de son caractère entier et intolérant; mais ils offraient aussi la preuve d'une probité sévère et de la passion qui l'animait pour le bien de l'état. Cette grande vertu, qui lui faisait souvent risquer de déplaire à son maître pour le servir, l'élevait au-dessus de l'opinion publique, qu'il savait braver lorsqu'elle était injuste; et c'est avec l'intrépidité des ames fortes qu'il luttait contre toutes les contradictions. Quand le poète Hénaut publia contre lui un sonnet injurieux, Colbert demanda si le roi y était offensé; on lui répondit que non : « Dès-lors, dit-il, je dois » croire que je ne le suis pas. » Il ne se montra point aussi indulgent envers Mézerai. Cet écrivain ayant donné, dans son *Abrégé de l'Histoire de France*, l'origine des impôts, avec des réflexions qui pouvaient n'être pas sans danger sur leur extension irrégulière, Colbert lui fit dire que le roi était trop juste pour craindre la vérité, trop grand et trop généreux pour s'opposer à sa promulgation; mais que S. M. ne lui donnait pas une pension pour qu'il s'érigeât en critique amer des impôts, sur le produit desquels il était payé, et qu'il fallait que ses écrits ne dégénérassent plus en une satire de la finance; et sa pension fut réduite et ensuite supprimée. (*Voyez* MÉZERAI.) Colbert ne

connaissait ni le plaisir, ni le repos. Il voulut apprendre le latin; mais ne pouvant donner à cette étude le temps qu'il consacrait aux affaires, c'était dans son carrosse, quand il sortait, qu'un savant lui enseignait la langue de Virgile. Il exigeait que ses commis fussent rendus à leurs bureaux à cinq heures et demie du matin, et souvent, sur vingt-quatre heures, ils en avaient seize de travail. Colbert concevait lentement. Ses plans étaient moins le fruit d'une inspiration soudaine que d'une longue méditation, et il dut ses succès moins encore à l'étendue de ses talents qu'à sa persévérance. La grande influence dont il jouissait commença de s'affaiblir en 1670, et fut toujours en déclinant jusqu'à sa mort. Louvois ayant pris un grand ascendant sur Louis XIV, Colbert ne put arrêter les dépenses qu'entraînaient la guerre, les bâtiments et les fêtes de la cour; et celui qui avait étendu son autorité sur tous les ministères, finit par ne plus être maître dans le sien. Un jour qu'il rendait compte de ce qu'avait coûté la grande grille du château de Versailles, Louis XIV dit: « Il y a là de la friponnerie. — » Sire, répondit Colbert, je me flatte » que ce mot ne s'étend pas jusqu'à » moi. — Non, répliqua le roi, mais » il fallait avoir plus d'attention. Si » vous voulez savoir ce que c'est que » l'économie, allez en Flandre; vous » verrez combien les fortifications des » places conquises ont peu coûté. » Cette comparaison avec Louvois fut un coup de foudre pour Colbert. Déjà, son application continuelle, ses travaux excessifs avaient altéré son tempérament. Attaqué de la pierre, il souffrit les douleurs les plus violentes avec une constance héroïque. Dans les derniers temps de sa mala-

die, le roi voulut lui donner moignage éclatant de son esti partit de Versailles avec un nombreux, se rendit à l'hôtel nistre, et entra seul, craignant commoder. Ce prince, alors sa et dépouillé de toute sa grandeu vait jamais paru plus grand. fut attendri lorsque Louis lui plusieurs fois qu'il le priait de server, et qu'il avait toujours de ses services. Enfin le mo se retira, et Colbert ne se plus occupé que de son salut. les temps les plus difficiles ministère, il n'avait jamais inter ses exercices de religion. Cet h si occupé trouvait le temps chaque jour quelques chapitres *Bible* et de réciter le brévia en avait fait imprimer un (1679, in-8°.) pour son us pour celui de sa maison, qu' duisait avec le plus grand or répondit à sa femme qui n sait de l'entretenir d'affaires : » ne me laisserez donc pas » le temps de mourir. » Bour l'assista dans ses derniers mo et il mourut le 6 septembre âgé de soixante-quatre ans (peuple, dont il avait été le pl défenseur, le poursuivait de son

(1) Quelques auteurs raconten manière différente la maladie et de Colbert. Ils prétendent qu'au li ler lui-même visiter son ministre lui écrivit et envoya un de ses hommes porter sa lettre; que s'écria : « Je ne veux plus entend » ler du roi; qu'au moins à prése » laisse tranquille. Si j'avais fai » Dieu ce que j'ai fait pour cet h » je serais sauvé dix fois, et je ne » que je vais devenir. » Les même vains ajoutent que quand le gentil entra, Colbert fit semblant de do qu'ensuite il refusa d'ouvrir la le roi.

e. On n'osa célébrer ses ob-
qu'au milieu des ombres de
encore fallut-il que des ar-
scortassent le convoi. Il fut
à St.-Eustache, où ses en-
i firent élever un superbe
ent, ouvrage de Girardon.
oit aujourd'hui au musée des
ents français. L'académie fran-
oulut faire prononcer l'o-
funèbre de Colbert, dans
des Billettes, par un de
mbres, et aller ainsi au-delà
qu'elle avait fait pour tout
académicien ; mais les prê-
embres de l'académie, ayant
nus pour l'oraison funèbre
eine, qui mourut à la même
, il fut tenu au Louvre une
extraordinaire, où Colbert fut
en vers par Quinault, et loué
e par l'abbé Tallemant (1).
me temps, on répandait, avec
fusion scandaleuse, dans Paris
les provinces, plus de qua-
pitaphes de Colbert : c'étaient
es satiriques en latin et en fran-
n faisait aussi circuler, en plus
nombre encore des sonnets,
nsons, des épigrammes, des
lets dégoûtants (2). Les ser-
e Colbert furent long-temps
ns, et il fallut que ses succès-
par les fautes de leur adminis-

tration, [illegible] à la France qu'elle avait perdu un grand ministre. [illegible] les *Particularités et Observations sur les ministres de France les plus célèbres*, par M. de Monthion, Paris, 1812, in-8. L'époque de la mort de Colbert fut celle où commença le déclin du règne jusqu'alors si brillant de Louis XIV. Aucun ministre n'a rendu des services aussi importants. Pour bien juger Colbert, il faudrait décrire ce que la France était avant lui, et ce qu'elle a été depuis. Sully ne fut que son précurseur ; ceux qui sont venus après lui n'ont été que ses écoliers. Des plus hautes spéculations, il savait descendre aux plus petits détails, analyser les parties et diriger l'ensemble. Il eut des adulateurs, il eut des censeurs ; il ne pouvait avoir de juges. Si Louis XIV obtint le nom de *Grand*, c'est surtout à Colbert qu'il en fut redevable. On a voulu comparer Louvois avec Colbert, sans songer que le premier travailla seulement pour la gloire du roi et pour sa propre réputation, tandis que Colbert joignait aux mêmes motifs l'avantage des peuples qui fut toujours son principal objet. Les deux ministres suivirent des routes opposées. Louvois ne voulait se signaler que par la guerre et les conquêtes ; Colbert, qu'en faisant régner l'abondance et la paix. Cependant Colbert dut tous ses succès à lui-même, et ceux de Louvois, qui dépendirent de l'administration des finances, appartiennent encore à Colbert.

---

et *Éloge funèbre* fut imprimé à
n 1697, in-4°.
Toutes ces pièces, au nombre de
cent, ont été imprimées dans un
assez rare, intitulé : *le Tableau
ie de MM. les cardinaux Riche-
Mazarin, et de M. Colbert, re-
és en diverses satyres et poésies*,
logne, 1693, in-12. On y reproche
rt d'avoir *fait un Hôtel-Dieu de
ses*, d'être le *destructeur de sa
etc.* On l'appelle *le plus grand
ans*, un *potiron de cour que le
t naître. La pierre qui le tua doit
r pierre philosophale*, etc. Les

moins mauvaises de ces épitaphes sont celles-ci :

Hic jacet vir marmoreus ;
Expilavit, expiravit et non expiavit.

Ci-gît le père des impôts,
Dont chacun a l'âme ravie :
Que Dieu lui donne le repos
Qu'il nous ôta pendant sa vie.

On a plus souvent comparé ce dernier avec Sully ; mais, comme on l'a observé, Sully faisait la loi à son maître, et Colbert la recevait du sien. Henri IV et Louis XIV tendaient tous deux aux grandes choses, mais l'un pour son royaume, et l'autre pour lui-même. Sully était absolu et approuvé ; Colbert dépendant et contrarié. Il fit sans doute tout ce qu'il pouvait pour le bonheur de la France ; mais il ne fit jamais tout ce qu'il voulait. Richelieu avait eu besoin d'être seul pour agrandir l'autorité royale ; Mazarin, de n'avoir point de concurrents pour la maintenir telle que Richelieu l'avait faite. Colbert, élève de Mazarin, avait pris de lui l'habitude de ne pas regarder comme distinctes et séparées les différentes parties de l'administration ; mais elles n'étaient pas toutes dans ses mains, et plusieurs, résistant à son influence, nuisirent à son administration. Pour juger les hommes d'état, il ne faut point les isoler des circonstances où ils se sont trouvés. Enfin, s'il est facile, après un siècle d'expérience, de découvrir quelques taches dans l'administration de Colbert ; ce n'est qu'à l'aide de la lumière apportée par lui-même qu'on peut les apercevoir. On a remarqué que Colbert est le seul ministre des finances qui ait conservé son emploi jusqu'à sa mort. Cette remarque, honorable pour ce grand homme, fait également l'éloge de Louis XIV. La fortune de Colbert s'élevait, en 1683, à plus de dix millions ; mais il en expliqua l'origine au monarque, et prouva que, pendant vingt-deux ans d'administration, les appointements de ses places et les bienfaits de son maître avaient pu lui donner les moyens d'élever cette grande fortune. Des alliances illustres flattèrent son ambition ; ses trois filles épousèrent trois ducs et pairs, Chevreuse, St.-Aignan et l
fils du maréchal de Vivonn
à tous les siens la carrièr
neurs ; son fils aîné eut la r
de ses frères les affaires c
ainsi, quatre grands dépa
trouvèrent réunis dans
Colbert eut neuf enfants,
trois filles. On trouve la gé
la maison de Colbert dans
des titres de la maison d'E
imprimé en 1741, in-4°. L
res et dépêches du card. l
de Jean-Baptiste Colber
Tellier, pendant le voya
deaux, en 1650, et les *M*
J.-B. Colbert, 2 vol. man
qui étaient, l'un dans le
Louvois, l'autre dans celu
velin, intendant des financ
vent maintenant à la Biblio
périale. La *Vie de J.-B.*
imprimée à Cologne en 16
est un libelle plein d'injure
setés, que Bayle attribue
des *Intrigues galantes a*
France. Le *Testament p*
J.-B. Colbert, la Haye,
1704, in-12, est une des r
compilations de Sandras d
et une mauvaise copie du
politique du card. de Rich
vigny a donné une assez
de Colbert, dans celles de
illustres de France, to
Memoires de Charles
publiés par Patte, archit
gnon, 1759, in-12, c
beaucoup de particularit
necdotes intéressantes du
de Colbert. Quatre-vingt-di
la mort de ce ministre,
fut mis au concours par
française, et le prix décern
en 1773 : Pechmeja obtin
accessit ; leurs discours fu
la même année, in-8°. De

de la compagnie des Indes, imer à Paris, en 1774, in- *Examen du ministère de M.* V—ve.

BERT (Charles), marquis sy, frère du grand Colbert, né en 1629, fut successivement r d'état, président au conseil , premier président du parle- Metz, et intendant de justice. rite personnel, joint au crédit rère, le fit nommer ambassa- Angleterre. Il fut l'un des plé- tiaires au congrès de Nimègue, la plus grande part au traité -Chapelle, conclu en 1668. Il à Arnauld de Pompone dans de ministre-secrétaire d'état, ut le 26 juillet 1696, à soixante- s. Il a laissé manuscrits des es sur l'Alsace, les trois évê- le Poitou, conservés à la Bi- que impériale, et des lettres ant ses différentes ambassades. qui ont rapport au traité de e ont été imprimées avec n comte d'Estrade et du comte , la Haye, 1710, 3 vol. W—s.

BERT (Jean-Baptiste), mar- Seignelay, fils aîné du grand , né à Paris en 1651, fut for- affaires par son père, qui ob- r lui la survivance de sa charge étaire d'état au ministère de la Seignelay commença à le seul en 1676. Il avait reçu de re un esprit vaste, capable de oir les plus grands projets, et rmeté de caractère qui seule les cuter. Il donna tous ses soins rine, et ce fut sous son admi- on qu'elle devint la plus belle lus puissante de l'Europe. En les Génois, alors alliés de la , ayant construit quelques fré- our le service de l'Espagne, le roi leur fit défense de les lancer à la mer. Sur leur refus d'obéir, une flotte, sur laquelle se trouvait Seignelay, sortit de Toulon, parut devant Gênes, et commença le bombardement de cette ville. Les Génois furent obligés de s'humilier, et Seignelay ramena à Versailles le doge et quatre sénateurs, qui firent toutes les satisfactions qu'on exigea d'eux (*Voy.* Lescaro). Seignelay s'embarqua de nouveau, en 1688, sur la flotte destinée à combattre les Anglais et les Hollandais; enfin, il dirigea l'armement qui eut lieu en 1690, contre les mêmes puissances, et put jouir du succès de ses soins, par la nouvelle de la victoire signalée remportée à la hauteur de Dieppe sur les flottes combinées, le 10 juillet de la même année. (*Voy.* Chateau-Regnaud et Tourville). A cette époque, il était déjà atteint de la maladie de langueur dont il mourut le 3 novembre suivant, âgé seulement de trente-neuf ans. L'année précédente, il avait été nommé ministre d'état. W—s.

COLBERT (Jacques-Nicolas), frère du précédent, archevêque de Rouen, né à Paris en 1654, fut reçu à l'académie française en 1678. Racine lui répondit en qualité de directeur de la compagnie, et sa réponse (imprimée pour la première fois en 1747, à la suite des Mémoires sur sa vie, et depuis dans différentes éditions de ses ouvrages) contient l'éloge le plus complet des talents et des qualités du récipiendaire. Placé jeune encore à la tête du diocèse de Rouen, l'abbé Colbert s'était fait remarquer par la sagesse de sa conduite et par sa tolérance envers les calvinistes, sentiment qu'il exprima dans un discours adressé au roi, au nom du clergé de France, et qui parut si beau qu'on soupçonna Racine d'en être l'auteur, et que son

fils n'a pas hésité de le joindre à ses autres ouvrages. Héritier de la bibliothèque connue sous le nom de *Colbert*, parce qu'elle fut fondée par le chef de cette maison, il l'augmenta de beaucoup de livres rares. On peut juger combien cette bibliothèque était précieuse, par le catalogue qu'en a publié Martin, en 1728, 3 parties in-8°. L'abbé Colbert mourut le 10 décembre 1707, dans sa 53e. année. Il avait été l'un des fondateurs et des premiers membres de l'académie des inscriptions et belles-lettres. W—s.

COLBERT (Michel), de la même famille que les précédents, fut docteur de Sorbonne et abbé-général de prémontré. Il était entré dans cet ordre très jeune, et il y remplit successivement les emplois de maître des novices, de sous-prieur et de prieur. Charmé de sa douceur et de ses talents pour l'administration, M. le Scellier, son abbé-général, qui méditait son abdication, résolut de faire son possible pour qu'il fût son successeur dans la première prélature de l'ordre; et, dans un chapitre où il donna sa démission, il fit en sorte qu'il fût élu; mais cette élection ne s'étant point faite avec les formes convenables, une partie des *capitulants* y fit opposition, et ce ne fut qu'en 1670 que Colbert, par le crédit du ministre son parent, obtint ses bulles de Rome. Ce prélat était instruit, et protégeait les bonnes études; son gouvernement, quoique sage, fut cependant mêlé d'agitations, et sa conduite critiquée. Un religieux de la réforme de prémontré, Casimir Oudin, qui se retira en Hollande après avoir quitté l'habit de sa profession, et y embrassa le protestantisme, a publié un commentaire *De scriptoribus ecclesiasticis*, dans lequel il traite l'abbé Colbert et même tout son ordre de la manière la plus outrageante dut à l'abbé Colbert la recor du collége de Prémontré qu en ruines; il en fit une mai et commode. Il réussit à att son ordre des hommes ca l'illustrer par leurs talents, autres le célèbre abbé Vert admit dans sa propre abba quel il donna le prieuré de On a de Colbert: I. *Lett abbé à ses religieux*, Paris in-8°.; elles traitent des diffe voirs de cet état; II. *Lettres solations*; elles sont adr Mme. Plot, sa sœur, qui perdre son mari, premier du parlement de Rouen. L'a bert, après avoir gouverné s pendant trente-deux ans, Paris le 29 mars 1702, à soixante-neuf ans, et fut inh la chapelle du collége qu'il reconstruire.

COLBERT, duc d'Estoute tit-fils du grand Colbert, a t français *la Divine Comédie a Alighieri, contenant la de de l'enfer, du purgatoire e radis*, 1796, in-8°., publié soins de Sallior, qui a revu Le traducteur avait inséré texte beaucoup de pensées e ses tirées des commentaire Dante; c'était alors la seule tr complète que l'on eût de ce Elle est inexacte et sans not n'eut-elle aucun succès, et fâché de cela, prit le parti d'anéantir tous les exemplair restaient; c'était presque to tion. On croit que d'Estoutev le collaborateur de Fréron

(1) Il appelle Colbert *ve mum colubrum*, par allusion s aux armoiries de cette famille, taient une couleuvre.

irs, ou *les Amours de Vé-*
onis, 1748, in-12. Cet ou-
st une imitation, en prose,
t de l'*Adone*, du cavalier
reproduit sous le titre d'*A-*
ne, 1775, in-8°. D'Estou-
ort dans la dernière moitié
e. Montesquieu disait de lui
t son style particulier, au-
renonce pas même en par-
inistres. » Il demandait un
e chose à Chauvelin, garde
, qui lui répondit : « Mon-
lois vous dire que ni le roi,
cardinal, ni moi n'y con-
jamais. » A quoi d'Estou-
iqua : « Ma foi, monsieur,
x beaux pendants que vous
u roi, M. le cardinal et
suis fils et petit-fils de mi-
mais si mon père ou mon
re eussent tenu un pareil
on les eût mis aux Petites-
. » A. B—T.

RT (Jean-Baptiste), mar-
rcy, né à Paris, le 14 sep-
65, était âgé de six ans,
ut mené à Londres par le
e Croissy, son père, nommé
eur près de Charles II. Son
caractère et les dispositions
ait déjà apercevoir, lui va-
éloges et l'affection de plu-
sonnages considérables de la
gleterre, circonstance qui
s utile dans la suite. De re-
France, après deux ans de
Londres, il fit ses études au
e la Marche. Sans négliger la
les ouvrages de littérature,
quels il apprenait à s'exprimer
t et politesse, il s'appliquait
rement a l'histoire, la pre-
les sciences pour le négocia-
dix-neuf ans, il fut envoyé
Alphonse VI, roi de Portugal,
féciter sur son avènement au trône. Il reçut à Lisbonne l'ordre de se rendre en Danemark. L'objet de sa mission terminée, il visita Hambourg, Berlin, Ratisbonne, Vienne, Rome et Naples, dans le dessein de s'instruire des intérêts des diverses puissances. En 1687, il retourna à Londres, et, deux années après, il fut chargé d'accompagner l'ambassadeur de France, qui se rendit à Rome pour l'élection du successeur d'Innocent XI. Nommé ensuite secrétaire et grand-trésorier d'état, il remplaça son beau-père, M. de Pompone, au ministère, et ouvrit l'avis d'accepter le testament de Charles II, qui, à défaut d'héritier, laissait le trône d'Espagne à un prince de la maison de Bourbon. Il détermina le conseil à déclarer la guerre au duc de Savoie, et en rédigea les motifs, qui furent rendus publics. Il tenta en 1709 de faire renoncer les Hollandais à la coalition armée contre la France, et, sur leur refus, parvint, à l'aide des amis qu'il avait conservés à Londres, à conclure une paix séparée avec l'Angleterre. Les autres puissances ne tardèrent pas à accepter les conditions qu'on leur proposait, et ainsi on peut dire qu'il fut le premier auteur de la pacification générale de l'Europe. Malgré ses nombreux services, il fut obligé, sous la régence, de se démettre de ses emplois. Sa vie, depuis cette époque, ne fut guère moins laborieuse. Nommé membre de l'académie des sciences en 1718, il suivit assidument les séances de cette société, et remplit tous les devoirs d'un simple académicien. Il mourut le 2 septembre 1746, âgé de près de quatre-vingt-un ans. Grandjean de Fouchy prononça son éloge. On a de lui : I. *Relation de la fontaine sans fond, de Sablé, en Anjou* (*Mém. de l'Acad. des Scienc.* 1741); II. des *Mémoires pour servir à l'his-*

toire des négociations, depuis le traité de Riswick jusqu'à la paix d'Utrecht, la Haye (Paris), 1756, 3 vol. in-12. Ces mémoires, plusieurs fois réimprimés, contiennent des faits intéressants, et les rédacteurs de la *Bibliothèque de la France* ajoutent que l'auteur est un témoin irréprochable et un juge éclairé. W—s.

COLBERT (Charles-Joachim), second fils du marquis de Croissy, né à Paris le 11 juin 1667, fut destiné à l'état ecclésiastique. Après avoir fait ses études au collége de la Marche, il entra en théologie. Les talents qu'il annonçait et la sagesse de sa conduite lui firent des amis de Renaudot, Hermant et Mabillon, qui se plaisaient à reconnaître et à encourager ses heureuses dispositions. Il se préparait à sa licence, lorsque le pape Innocent XI mourut, et cet événement lui fournit l'occasion de voir Rome, où il accompagna le cardinal de Furstemberg, qui se rendait au conclave. A son retour, il fut enlevé par un détachement d'Espagnols, et enfermé dans le château de Milan. Il adoucit l'ennui de sa captivité par l'étude, et s'appliqua particulièrement à apprendre la langue espagnole. Au bout d'un an de détention, il recouvra sa liberté, et revint à Paris, où il prit ses degrés en Sorbonne. Après avoir rempli, pendant quelque temps, les fonctions de grand-vicaire de l'archevêque de Rouen, son cousin, puis celles d'agent du clergé de France, il fut nommé, en 1697, évêque de Montpellier. Il montra beaucoup de zèle pour l'instruction de ses diocésains, et engagea le P. Pouget (*Voy.* Pouget) à composer pour eux le célèbre catéchisme connu sous le nom de *Catéchisme de Montpellier* (*Voy.* Clément XII), traduit depuis en latin, et dont il a été fait un très grand nombre d
prit une part trop acti
putes qu'excita la bull
tus, et publia à ce suj
instructions, des lettres
des mandements, recueil
3 vol. in-4°., et qui ser
à augmenter les troub
apaiser. Il regardait les co
cimetière de St.-Médard
miracles du premier ordr
était mort dès le 8 avril
famille Colbert a produit
sieurs autres personnage
Nous nous contenterons d
Antoine-Martin, fils
Colbert, bailli et grand
Malte, général des galère
dre, colonel du régimen
pagne, mort le 2 septer
d'une blessure qu'il ava
combat de Valcourt; 2°.
mand, frère du précédent
général, mort à Ulm, en 17
sures qu'il reçut à la bata
stett; et 3°. Édouard
leur oncle, comte de Maul
tenant-général, mort go
Tournay, le 31 mai 169

COLDEN (Cadwalla
decin écossais, né en 1
avoir achevé ses études à
passa en Pensylvanie,
son état avec distinction.
Angleterre en 1715. Les
agitaient alors ce royaum
minèrent à retourner en A
il se fixa dans la provin
York; il y acheta des te
sidérables qu'il mit en
1761, il fut nommé lieu
verneur de cette provinc
l'absence du gouverneur
gnala son administration
dation de plusieurs établi
bienfaisance, et exerça ce
qu'en 1775. Il mourut

ne la douleur de voir un in-
nsumer un qu t de la ville
York quelques heures avant
. Colden était en liaison in-
c Franklin. Ses nombreux
sont un monument de son
ur le travail et de la variété
nnaissances ; ils sont écrits
s ; nous ne citerons que les
I. *Histoire des maladies*
ères à l'Amérique : il s'y
télé adversaire du régime
t dans les fièvres et la va-
Traité de la fièvre jaune
it ses ravages à New-York
; III. *Histoire des cinq na-*
liennes, Londres, 1745 ;
ses de la gravitation : il
, en 1751, une édition tota-
fondue, sous ce titre : *Prin-*
'action dans la matière ; et
Traité abrégé des fluxions
nts du calcul différentiel ; V.
ions sur un mal de gorge
ue qui affligea la Nouvelle-
e en 1753. Il a laissé plu-
nuscrits sur le mouvement
r les propriétés de la lu-
r l'intelligence des animaux,
uses des phénomènes que
e mélange des métaux ; une
on à l'étude de la médecine,
it en 1768, pour l'instruc-
de ses petits-fils ; des obser-
r l'inexactitude et la partia-
istoire de New-York, par
. Colden avait du goût pour
ue, et s'occupa de la re-
es plantes de l'Amérique
nale, particulièrement de la
'il habitait, et dont il était
-général dès 1718. Il en-
ce sujet une correspon-
ie avec Linné, et il lui en-
rand nombre de plantes,
uelles il y en avait plus de
espèces nouvelles, dont l'il-
lustre botaniste suédois donna la description dans les *Actes de l'académie des sciences d'Upsal* en 1743 et 1744, sous le titre de *Plantæ Novæboracenses*, ou Plantes de la Nouvelle-York. Linné, en reconnaissance du zèle que ce gouverneur avait pour la botanique, et pour perpétuer le souvenir des services qu'il avait rendus à cette science, a donné le nom de *Coldenia* à un nouveau genre de plantes. D—P—s.

COLDORÉ, graveur en pierres fines, paraît être le même que Julien de Fontenay, que Henri IV, dans ses lettres patentes du 22 décembre 1608, qualifie de son valet-de-chambre et de son graveur en pierres fines. On pense que le surnom de *Coldoré* lui a été donné à cause de plusieurs chaînes d'or dont il était décoré et qu'il portait pendues à son col. Les chaînes d'or étaient, sous les règnes de Henri III et de Henri IV, les récompenses ordinaires que les princes faisaient aux gens de lettres et aux artistes. Henri IV, qui honorait Coldoré d'une protection particulière, le fit beaucoup travailler ; il grava le portrait de ce prince plusieurs fois, tantôt en creux, tantôt en relief, et toujours avec le même succès dans la ressemblance et la même finesse dans les détails. On ne connaît point de pierres gravées de la main de Coldoré, où cet artiste ait représenté des figures entières. Il n'est pourtant pas croyable qu'un homme qui a fait des portraits aussi achevés que les siens n'eût pas su exécuter avec la même perfection des sujets plus compliqués ; il est présumable qu'il en a faits ; mais que ces ouvrages précieux, égarés dans le trouble des guerres civiles, ont disparu, ou sont tombés en des mains ignorantes qui n'y ont recherché que le prix de la matière. Les portraits gravés par Col-

doré sont estimés presque à l'égal des pierres antiques ; les Anglais, si indifferents pour les productions de nos artistes, les recherchent avec empressement. La reine Elisabeth, jalouse d'avoir son portrait gravé par Coldoré, l'attira en Angleterre. On sait que cette reine avait fait rendre, en 1563, une ordonnance par laquelle il « était défendu à tout peintre et gra-
» veur de continuer de la peindre ou
» de la graver, jusqu'à ce que quelque
» excellent artiste eût pu faire un por-
» trait fidèle, qui devait servir de mo-
» dèle pour toutes les copies qu'on en
» ferait à l'avenir, après que ce mo-
» dèle aurait été examiné et reconnu
» aussi bon et aussi exact qu'il pour-
» rait l'être. » Cet honneur fut accordé à Coldoré. A—s et P—e.

COLE (Guillaume), botaniste et théologien, né en 1626, à Adderbury, dans le comté d'Oxford, fut reçu bachelier ès-arts, dans l'université de cette ville en 1650, et alla ensuite à Putney, près de Londres, où il s'appliqua avec beaucoup de succès, à l'étude de la botanique. En 1660, il devint secrétaire du docteur Duppa, évêque de Winchester; mais cet emploi ne lui fit rien diminuer de son zèle pour l'avancement de la botanique. Ce savant mourut en 1662, à l'âge de trente-six ans. On a de lui les ouvrages suivants, en anglais : I. *The art of sinpling*, etc., c'est-à-dire, *l'Art d'herboriser*, *suivi de la Description d'un microscope*, Londres, 1656, in-12; II. *Adam in Eden* : c'est l'histoire des plantes, des jardins, des herbes et des fleurs; III. *l'Homme considéré suivant la théologie*, *la philosophie*, *l'anatomie*, *et comparé avec l'univers*.— Guillaume Cole, médecin anglais, reçu docteur à Oxford en 1666, et qui pratiqua à Bristol, fut lié d'amitié avec Sydenham, qui
un juste tribut de louange
dissertation épistolaire sur
ment des petites véroles co
et l'affection hystérique. On
les ouvrages suivants : I. *Co*
secretione animali, Oxford
in-12 : il y assure qu'il n'es
secrétion chez l'homme qu
fasse par le moyen des
aussi en trouve-t-il partout.;
tical - essay, *concerning*
frequenty of appoplexis,
1689, in-8°.; Londres, 169
III. *Novæ hypotheseos, ad e*
da febrium intermittentium
mata et typos excogitatæ, h
sis, Londres, 1693, in-8°.; Am
1698, in-8°. Dans cet ouv
traite des fièvres intermitten
teur se déclare partisan du q
IV. *Disquisitio de perspira*
sensibilis materiæ et perag
tione, Londres, 1702, i
D—P—s et P—

COLE (Thomas), minis
dent, mort en 1707, fut
l'école de Wesminster, d'o
à celle du Christ à Oxford. I
il fut nommé principal du c
Ste.-Marie, où il compta
nombre de ses disciples. A
ration, expulsé comme no
miste, il tint une académie
bed; il s'établit ensuite à L
devint un des professeurs d
Hall. On a de lui les ouv
vants : I. des *Discours sur*
nération, *la foi et la p*
in-8°.; II. un *Discours su*
gion chrétienne, in-8°., c
ouvrages mystiques.—Un a
(Thomas), ministre dissiden
cester, a vécu au commen
18e. siècle; il était en corre
avec le célèbre botaniste Di
Pulteney dit, dans ses *Esqui*

biographiques sur les bota-
l'Angleterre, que Thomas
it formé un herbier; mais
nu redoublement de zèle re-
ou plutôt de mélancolie), il
it d'avoir mal employé son
faire cette collection et la li-
lammes. D—P—s.

ONI (Barthélemi), géné-
ı du 15e. siècle, issu d'une
ble de Bergame, qui pen-
g-temps était demeurée à la
arti guelfe de cette ville, et
terçait, par ses nombreux
ı, une sorte de souveraine-
t fils de Pierre-Paul Coleoni,
é *Picho*, qui avait acquis
réputation dans la petite
u'il faisait aux gibelins au-
on château de Solza, ou de
'rezzo, dont il s'était emparé.
ni Coleoni était né en 1400,
u de Solza. Avant d'arriver à
, il perdit son père, assas-
trois de ses parents. Après
page du seigneur de Plai-
apprit le métier des armes
oyaume de Naples, à l'école
t plus grands généraux du
forza et Braccio de Montone.
ensuite au service de la répu-
e Venise, et il fut employé
à combattre l'ambitieux duc
, Philippe-Marie Visconti,
t attacher à son service des
d'un rare talent. Coleoni,
ordres de Carmagnola, fut
s opposé à Nicolas Piccinino,
ni personnel. Son général,
s adversaires, pouvaient lui
'utiles leçons, et le jeune
e avait le talent de les mettre
Il remporta sur Piccinino,
il Camonica, des avantages
ritèrent les remercîments du
: grade de capitaine-général
terie vénitienne. Il surprit
l'armée milanaise au-delà du lac de Garda, qu'il avait traversé, contre toute attente, sur des barques qu'il avait fait transporter au travers des montagnes. Coleoni profita d'une de ces paix que le duc et les Vénitiens signaient souvent, et n'observaient jamais, pour changer de service, et passer, avec cinq cents gendarmes qui s'étaient attachés à sa personne, dans l'armée du duc de Milan. Il le servit utilement contre son gendre Sforza et contre les Vénitiens; mais la jalousie de Piccinino, ou peut-être la découverte de complots réels de Coleoni, le firent tout à coup arrêter en 1446, et enfermer dans les cachots de Monza, où il resta détenu pendant un an. Il y serait mort sans doute, si l'extinction de la maison Visconti n'avait produit une révolution dans l'état de Milan. Les habitants de cette ville essayèrent de rétablir leur ancienne république; ils tirèrent Coleoni de son cachot, et croyant pouvoir compter sur la reconnaissance de l'homme auquel ils rendaient la liberté et la vie, ils le nommèrent général en chef, honneur que Coleoni n'avait point obtenu encore, et qu'il justifia le 11 octobre 1447, par sa victoire sur la petite armée française que le duc d'Orléans destinait à conquérir l'état de Milan. Mais l'année suivante, Coleoni abandonna les Milanais, auxquels il débaucha toute leur armée, pour passer au service des Vénitiens, leurs ennemis, et cette trahison ne le déshonora point, tant la mauvaise foi était alors fréquente; ce ne fut pas même sa dernière désertion. Opposé par les Vénitiens à François Sforza, il passa au service de ce général avec un corps de transfuges, et il lui facilita l'acquisition de la souveraineté de Milan; il le quitta ensuite pour retourner aux Vénitiens. Le conseil des dix, croyant

l'avoir offensé, voulut, en 1451, le faire assassiner; Colconi échappa au danger par une prompte fuite; mais disposé à pardonner une perfidie dont il sentait qu'il aurait été capable à son tour, il rentra en 1454 au service de ces mêmes Vénitiens qui avaient voulu le faire périr. Il demeura encore vingt-un ans leur généralissime. Ce fut, il est vrai, une période de paix presque constante en Italie, mais Colconi, qui passait pour le meilleur tacticien du siècle, qui avait le premier fait usage de l'artillerie de campagne, et qui avait donné des affuts aux canons, était digne de se signaler dans un temps plus agité, tandis que son manque de foi, son avidité et les brigandages de ses soldats le faisaient redouter de ceux mêmes qu'il servait. Il survécut à la race glorieuse de ces grands généraux que l'Italie avait produits en si grand nombre au commencement du 15e. siècle. Sa fortune ne fut point si brillante que la leur; au lieu de prétendre s'élever à la souveraineté, comme Sforza, Braccio, Malatesta, Cavalcabò et tant d'autres de ses anciens compagnons d'armes, il se contenta d'amasser d'immenses trésors. Demeuré seul après tant de grands hommes, il fixa les yeux des princes italiens que Paul II voulait engager, en 1468, dans une nouvelle croisade; on lui en offrit le commandement avec cent mille florins d'appointements, ou plutôt de paye pour le corps de gendarmes qu'il s'engageait à conduire; mais la chrétienté était bien loin alors d'une intention réelle de prendre les armes contre les infidèles. Barthélemi Colconi, toujours généralissime des Vénitiens, passait sa vieillesse dans son château de Malpaga, où il tenait une cour des plus brillantes de l'Italie; c'est là qu'il mourut, le 4 novembre 1475. Le sénat de Venise lui envoyé pendant sa maladie d ses membres pour le complim il leur dit : « Conseillez à la r » que de ne jamais confier à » autre général une si grand » sance et une autorité aussi » que celles qu'elle m'a laissée jaloux gouvernement de Veni fait pour entendre ce conseil. partagea son immense fortun les quatre filles qu'il avait e Thisbé Martinengo de Brescia ques collatéraux et la republi Venise, à laquelle il laissa cent mille florins. Il enrichit B de plusieurs établissements p entre autres de l'hospice de la destiné à donner des dots à d honnêtes et pauvres. On dit qu certaines années, cet hospice e plus de cinq cents. La republiq reconnaissance, lui a fait éri statue équestre en bronze doré place de SS. Jean et Paul, à V S. S

COLER (Jean), médeci mand qui vivait vers le com ment du 17e. siècle, a écrit, griculture et l'économie rurale, vrages estimés, et qui ont grand nombre d'éditions. Le est intitulé : 1. *Œconomia Hausbuch*, etc., divisé en s ties, qui parurent successive Wittemberg, in-4°., depui jusqu'en 1602. La première n que la dernière, en 1602. contient un calendrier d'agric c'est-à-dire, l'indication des de chaque mois. Ces diverses furent réimprimées plusieur in-4°. et in-fol., jusqu'à l'année enfin, elles furent toutes réun l'ouvrage fut publié en entier temberg, en 1632, in-fol., sieurs fois depuis : les édit

t, 1672, 1680 et 1692, ont les plus complètes et les s. C'est le fils de l'auteur t l'éditeur. Dans le Calendrier , il y a plusieurs plantes qui rites sous chaque mois. Ce ite de toutes les parties de ure, principalement de ce elatif au Brandebourg. L'auit encore aux préjugés de ps ; il croyait à l'influence ètes. II. *Calendarium perœconomicum, erster Theil*, erg, 1592, in-4°.; *ander* ibid., 1606, 1607, in-4°.; n-fol.; 1622, 1727, 1632, cet ouvrage fut très utile, et premier en ce genre que l'on é; III. *Dissertatio de Bomessen*, 1665, in-4°. D—P—s.

ER (Jean). *Voy.* Spinosa.

ER (Jean-Christophe), bibe et théologien protestant, 691, à Alten-Gottern, près en-Salza, en Thuringe, de-1724 ministre, et, en 1731, eur de la cour à Weimar, urut le 7 mars 1736. Il s'apsurtout à l'histoire littéraire n rapport avec la théologie. incipaux ouvrages sont : I. s dissertations académiques, *graphe rabbinica, sive præcibus in scribendis libris suis usi fuerint rationibus; De mo et Joanne Damasceno; ustribus principum juventutis inationibus*, etc., Wittemberg, in-4°.; II. *Historia Gothofr. ldi*, ibid., 1718, in-8°.; III. *litteraria academiæ Wittesis*, ibid., 1719, 2 cahiers in-est un recueil de programmes, ns, éloges et autres pièces pu-à l'université de Wittemberg. eil commençait à devenir intéet lorsqu'il fut interrompu par le départ de Coler; il a ensuite été repris par Sam. Fréd. Bucher, en 1724. IV. *Auserlesene theol. bibliothek*, c'est-à-dire, *Bibliothèque théologique choisie*, Leipzig, 1724-1736, in-8°. Ce journal, formant 7 vol., ou 84 N°., dont Coler a fait seul les trente-six premiers, donne l'analyse détaillée des ouvrages théologiques les plus récents et les plus estimés des protestants; on y trouve l'extrait ou la traduction de ceux qui paraissaient en français. Après la mort de Coler, il a été continué par Guill. Ern. Bartholomæi. V. *Anthologia*, seu *Epistolæ varii argumenti*, Leipzig, 1725-1728, 6 cahiers formant 1 vol. in-8°. Ces lettres sont remplies de recherches curieuses. VI. *Nutzliche Anmerkungen...*, ou *Remarques importantes sur divers sujets de théologie, d'histoire naturelle, de critique et de littérature*, Leipzig, 1734, in-8°., 4 cahiers. VII. *Acta historico-ecclesiastica*; c'est une gazette ecclésiastique écrite aussi en allemand, Weimar, 1734 et suiv., in-8°. Coler étant mort après la publication du 5e. N°., ce journal fut continué, de même que le précédent, par G. E. Bartholomæi, jusqu'au 96e. N°., et, depuis 1753, par son frère (Jean-Christian), conservateur de la bibliothèque ducale de Weimar. La collection, terminée en 1758, forme 120 N°s. soit vingt volumes, sans compter trois volumes de supplément. Coler avait aussi écrit la Vie de tous les théologiens et professeurs de l'université de Wittemberg; mais il n'en a publié que celle de Théophile Wernsdorf, Wittemberg, 1719, in-4°. C. M. P

COLES (le sieur de). Duverdier et la Croix du Maine font mention de ce poète, mais ils ne nous ont conservé aucune particularité sur sa vie. Il n'est connu que par un ouvrage

intitulé : l'*Enfer de Cupido*, Lyon, Macé Bonhomme, 1555, in-8°. Cette édition, ornée de fig. en bois, est rare. C'est une satyre assez piquante contre les femmes, dont il paraît que l'auteur avait eu à se plaindre. On en trouve l'analyse dans la *Bibliothèque française* de l'abbé Goujet, tome XI, p. 204 et suiv. Duverdier en a inséré un fragment dans la sienne. W—s.

COLES (Elisha), habile sténographe et grammairien anglais, né vers 1640 dans le Northamptonshire, fit ses études à l'université d'Oxford, et vint en 1663 s'établir à Londres comme maître de langues. Ses leçons étaient fort suivies, et il commençait à jouir d'une grande réputation, lorsqu'une procédure criminelle, dans laquelle il se trouva impliqué, le força de s'expatrier. Il se retira en Irlande, et on ignore l'époque de sa mort. Ses ouvrages, tous écrits en anglais, sont en grand nombre; nous ne citerons que les suivants : I. *The newest, plainest, and shortest Short-Hand*, 1674, in-8°. Ce traité de Sténographie a été souvent réimprimé; on recherche surtout la 10e. édition, Londres, Marshall, 1707, in-8°., où l'on trouve les alphabets comparés et les règles fondamentales des méthodes de Rish, de Mason, de Shelton, de Metcalf, de Steel, de Willis, et de plusieurs autres systèmes de tachygraphie usités jusqu'alors. II. *Nolens, volens*, ou *Vous saurez le latin bon gré, mal gré*, ibid., 1675; III. *la Bible visible de la jeunesse*, offrant par ordre alphabétique les traits principaux de la Bible expliqués par des emblêmes, et ornée de 24 planches. Ces deux ouvrages se réunissent ordinairement. IV. *Dictionnaire anglais*, où l'on trouve l'explication des termes d'arts et de sciences, ainsi que leur étymologie; V. *Dictionnaire anglais-latin et latin-anglais*, 1677, in-4°.; la 14e. édition a paru à Londres, 1742, in-8°. C. M. P.

COLET (Jean), théologien anglais, naquit à Londres en 1466, de sir Henri Colet, deux fois lord-maire de cette ville. Il fut élevé à Oxford, où il apprit tout ce qu'on y apprenait alors, et d'où il sortit pourvu d'un riche bénéfice, auquel, dans le cours de sa vie, il en ajouta un grand nombre d'autres. Ayant ensuite voyagé en France et en Italie, il se lia avec les hommes les plus éclairés de ce temps, et en particulier avec Robert Gagum, Budé, Erasme, etc. Il étendit et perfectionna ses connaissances dans ses voyages, et s'instruisit surtout dans la langue grecque, qu'on cultivait peu en Angleterre. Après son retour dans ce royaume, il se retira à Oxford, où il prononça des discours publics sur la théologie, auxquels les auditeurs accouraient en foule, mais où le clergé apercevait, avec un grand mécontentement, des opinions du genre de celles qui amenèrent, bientôt après, la réformation. Ayant pris en 1504 le degré de docteur en théologie, il fut nommé chanoine et ensuite doyen de Mora, dans la cathédrale de St.-Paul, s'occupa de la réforme des abus introduits dans cette église, et y fit instituer trois leçons par semaine, pour l'explication des écritures, qu'on appelait alors *la nouvelle science*, et qu'il contribua beaucoup à faire substituer aux ridicules subtilités de l'école. Il professait aussi un grand mépris pour les moines et pour les prêtres, qu'il accusait de ne remplir aucun des devoirs de leur état, et quoique très charitable, il ne leur donna jamais rien. Il blâmait le célibat des prêtres, et condamnait beaucoup moins sévèrement dans un

prêtre une sim le faiblesse que l'orgueil et l'avarice. Il rejetait la confession auriculaire et ne disait la messe que les dimanches et les grandes fêtes. Les évêques s'élevèrent plusieurs fois contre lui : il fut accusé d'hérésie, et courut grand risque de se faire condamner au feu. Riche de ses bénéfices et de sa fortune personnelle, qu'il dépensait en charités, il songea à en disposer d'une manière plus absolue : consultant à la fois, et son extrême tendresse pour les petits enfants, et son désir de répandre l'instruction et les lumières, il l'employa à fonder l'école de St.-Paul, à Londres, qu'il dédia à Jésus-Christ dans son enfance, et d'où sont sortis un grand nombre d'hommes distingués. La mort l'enleva en 1519, dans la 55e. année de son âge. Il a laissé, outre plusieurs sermons : I. *Rudimenta grammatices*, etc., Londres, 1539, in-8°., pour l'usage de son école de St.-Paul; II. *Absolutissimus de octo orationis partium constructione libellus*, Anvers, 1530, in-8°. ; III. des *Epîtres à Erasme*, qui, dans son voyage en Angleterre, s'était lié avec lui d'une amitié particulière et qui dura jusqu'à la fin de leur vie. Ces lettres sont, pour la plupart, imprimées parmi celles d'Erasme. IV. Des *Commentaires* sur différentes parties des livres saints et un grand nombre d'ouvrages de théologie. Son esprit était aimable, sa personne agréable, son langage simple et énergique, mais peu correct. Il méprisait l'étude de la grammaire et de la rhétorique, travers singulier pour un savant du 16e. siècle, et qui venait peut-être de ce que ces deux études avaient trop long-temps composé tout l'enseignement public. S—D.

COLET (Claude), ou COLLET, né à Bumilly en Champagne, au commencement du 16e. siècle. On croit qu'il avait une charge à la cour de France; cependant il n'en prend point le titre à la tête de ses ouvrages, et François Habert, dans une épigramme qu'il lui adresse, ne le désigne que par la qualité de maître-d'hôtel de Mme. la marquise de Nesle. Il a publié une traduction française du 9e. livre d'*Amadis des Gaules*, roman espagnol célèbre, et qu'on recherche encore aujourd'hui. Lacroix du Maine attribue la traduction de ce livre à Gilles Boileau de Bullion (*V.* Boileau.) Baillet a cru que *Colet* était un nom supposé, sous lequel s'était caché Gilles Boileau; mais Lamonnoye a bien relevé cette erreur, et a prouvé que, si Colet avait mis son nom à la tête de la traduction dont Boileau est l'auteur, il ne devait point être compté parmi les pseudonymes, mais parmi les plagiaires. Colet a encore traduit de l'espagnol l'*Histoire palladienne, traictant des gestes et généreux faicts d'armes et d'amours de plusieurs grandz princes et seigneurs, spécialement de Palladien et de la belle Sélérine*, Paris, 1555, in-fol., rare; Paris, 1573, in-8°., édition moins recherchée. L'abbé Lenglet-Dufresnoy a indiqué ce roman dans sa *Bibliothèque* sous deux titres et comme deux ouvrages différents. On a du même auteur l'*Oraison de Mars aux dames de la court* (en rimes), Paris, 1544, in-4°.; 2e. édition augmentée, Paris, 1548, in-8°. A la suite de ce poëme, qui renferme une apologie de la guerre, on trouve d'autres pièces, parmi lesquelles on distingue des *Epigrammes* et une *Epître du coq à l'âne*, espèce de satire d'un genre singulier. Rigolet de Juvigny lui attribue une traduction de l'*Histoire æthiopique* d'Héliodore, Paris, 1549, in-8°., et il reproche à Fabricius de ne l'avoir pas citée

dans sa *Bibliothèque;* mais la traduction que Juvigny donne à Colet n'est autre que celle d'Amyot; Colet est auteur des vers qui sont après l'avertissement, et qui sont à la louange du traducteur. On ignore l'époque de la mort de Colet, mais on sait qu'il vivait encore en 1553, puisqu'il a composé l'*Épitaphe de Gilles d'Avrigny*, mort cette même année. Il avait fait beaucoup de vers, et, si on l'en croit, la plus grande partie lui fut dérobée, sans qu'il ait jamais pu en recouvrer seulement une copie. W—s.

COLETI (Nicolas), prêtre vénitien, né en 1680, dans une famille que l'amour des lettres avait déterminée à la profession de libraire-imprimeur, commença sa carrière littéraire par exécuter le projet qu'avait eu son oncle J.-D. Coleti, de donner une nouvelle édition corrigée et augmentée de l'*Italia sacra* de Ferdinand Ughelli, ouvrage auquel on reprochait beaucoup d'erreurs et d'omissions, et qui n'allait que jusqu'à l'an 1648. Aux matériaux immenses que l'oncle avait recueillis pour cette entreprise, et qui avaient été l'origine de la librairie de ses autres neveux, frères de Nicolas, ceux-ci en avaient ajouté de nouveaux en grand nombre. Le catalogue raisonné et plein d'érudition que l'un d'eux (Jean-Louis) en publia l'an 1779, forme un gros volume in-4°., et présente une série de plus de mille ouvrages. L'édition qu'ils firent de l'*Italia sacra*, retravaillée et continuée par Nicolas, commença en 1717, et ne fut terminée qu'en 1733; ils la dédièrent à Clément XI. Malgré leurs soins et l'application du rédacteur, cette édition, qui forme 10 vol. in-folio, n'est pas exempte de fautes; mais il y en a beaucoup qui n'appartiennent qu'aux imprimeurs. Lorsqu'on imagina à Venise d'y réimpri-

mer, avec des additions et de
tions, la *Collection des Co*
P. Labbe, Nicolas fut des pr
se présenter pour ce travail;
seul resta chargé; et non s
les Italiens, mais encore l
gers, ont applaudi aux augm
aux notes, aux réflexions de
richit cet ouvrage. L'ardeur
pour le travail était aussi i
que ses connaissances en ma
clésiastiques étaient vastes.
âge très avancé il s'appliqua
à l'étude avec la vigueur et l
de la jeunesse. Il mourut
vingt-cinq ans, en 1765, et fu
dans l'église de St.-Moïse, à
il était attaché. Indépendam
sa grande *Collection des co*
23 tom. in-fol. (*Voy.* Ma
de son *Italia sacra*, ses
imprimés sont : I. *Series*
rum Cremonensium aucta
1749, in-4°.; II. une histoi
tin, de l'église de St.-Moï
le titre de *Monumenta eccl*
netæ S. Moïsis, 1758, in-
un supplément en deux diss
— Jean-Antoine Coleti,
comme le précédent, publia,
catalogue *Della Storia d'It*
nise, 1779, in-4°., qu'il réd
son frère, plusieurs opuscul
composition; savoir : I. une
funèbre, en latin, *du pape*
XIII, Venise, 1769; II. u
du grand chancelier Jérôme
Venise, 1772; III. *i versi di*
gorio Nazianzeno sovra la
ridotti in verso sciolto; IV.
pèce de justification de l'in
auteur vénétien, François S
qu'on accusait de vol, pour a
blié, sans nommer celui q
écrite, la *Lettera di M. Be*
Romitano al magnifico M.
co Longo del clarissimo

ste justification se trouve dans
face de la nouvelle édition que
ntoine Coleti fit de cette lettre,
joutant des notes intéressantes.
n-Dominique Coleti, jésuite, et
même famille que les précédents,
1727, avait entrepris, vers la
18e. siècle, un nouveau travail
talia sacra, en la continuant
l'an 1798, où il est mort. Son
ge, quoiqu'achevé, est resté en
crit, et formerait 10 vol in-fol.
issé pareillement inédites quan-
dissertations sur des monu-
trouvés à Aquilée, Venise, Tré-
ete. Ce jésuite avait été mis-
ire au Mexique, où il avait
écrire sur les lieux une his-
du pays et des missions qui y
t été faites. Déjà il avait re-
d'abondants matériaux, lors-
fut obligé de revenir en Italie
tu des ordres du roi d'Espagne,
s III, qui ne lui permettaient
le rester dans aucun des états
domination de ce monarque.
publié : I. *Dizionario storico*
afico dell' America meridio-
Venise, 1771, 2 vol. in-4°.
tionnaire, rédigé en partie d'a-
les matériaux neufs et authenti-
est indispensable pour tous ceux
occupent de la géographie de
rique. II. *Notæ et siglæ quæ in*
tis et lapidibus apud Roma-
obtinebant explicatæ, Venise,
, in-4°., avec des notes de Vil-
i. — L'année 1812 a vu s'étein-
l'âge de soixante dix-huit ans,
tre savant jésuite de la même
e, nommé Jacques Coleti, qui
llait à la continuation de l'*Illy-*
sacrum de son confrère, le P.
l Ferrati. On a de lui : I. *Dis-*
zione sugli antichi pedagoghi,
mée à Venise par ses frères en
, et insérée d'ailleurs dans la
collection des *Opuscoli Ferraresi*;
II. *De situ Stridonis urbis natalis sancti Hieronymi*, Venise, 1784, in-4°. de 46 pag. G—N.

COLETTE (Ste.), réformatrice de l'ordre de Ste.-Claire, vint au monde à Corbie en Picardie, le 13 janvier 1380. Son nom de famille était *Boilet*. Ses parents, très dévots envers S. Nicolas, lui firent donner au baptême celui de *Colette*, c'est-à-dire, *petite Nicole*. Douée, dès sa plus tendre enfance, d'un goût naturel pour l'humilité et le soulagement des pauvres et des infirmes, elle trouva dans la pratique de ces vertus un préservatif contre les dangers du monde, auxquels aurait pu l'exposer sa rare beauté. Après la mort de ses parents, elle distribua le produit de son modique patrimoine en œuvres de charité, se retira chez les béguines, espèce de demi-religieuses qui vivaient du travail de leurs mains; puis chez les sœurs du tiers-ordre de St.-François, qui n'étaient liées par aucun vœu; enfin dans un ermitage dépendant de l'abbaye de Corbie. Elle ne sortit de cette solitude, après y avoir passé trois ans dans les exercices de la plus rigoureuse pénitence, que pour entrer chez les religieuses de Ste.-Claire, dites *Urbanistes*, du nom d'Urbain IV, qui avait mitigé leur institut. Colette ayant formé le dessein d'y rétablir la règle dans toute son austérité primitive, le fameux Pierre de Lune, que la France reconnaissait alors pour pape légitime, sous le nom de *Benoît XIII*, l'investit de tous ses pouvoirs à cet effet, et lui conféra le titre de supérieure générale de tout l'ordre. Les premières tentatives de la nouvelle réformatrice échouèrent dans les monastères de France, où elle fut regardée comme une visionnaire. Ceux de Savoie

lui offrirent des dispositions plus favorables, et leur exemple eut une grande influence sur ceux de Bourgogne, des Pays-Bas et d'Espagne, où la mission de Colette eut le plus heureux succès. Il en résulta dans l'ordre une distinction entre les *pauvres Clarisses* ou les *Colétines*, et les *Urbanistes*. (*Voy.* Claire.) Cet état dura jusqu'en 1517, que Léon X en réunit toutes les branches sous le titre général d'*Observantines*. L'esprit d'humilité, de simplicité, qui caractérisait la sainte réformatrice, se retraça dans leurs églises, d'où toute décoration brillante, capable de faire illusion à la vraie dévotion, était bannie, et où l'on ne se servait que d'ornements de laine; dans leurs maisons, dont la structure et les meubles annonçaient la pauvreté; dans leurs personnes vêtues d'étoffes grossières; dans leur genre de vie, soumis aux plus grandes privations et à toute sorte d'austérités. Colette, parvenue à l'âge de soixante-six ans, mourut à Gand le 6 mars 1446. Sixte IV lui donna de vive voix la qualité de *Beata et sancta*. Clément VIII permit aux clarisses de Gand d'en faire solennellement l'office au commun des vierges. Urbain VIII étendit cette permission à tout l'ordre de St.-François. Le grand obstacle à sa canonisation venait de ce qu'elle avait reçu sa mission d'un anti-pape, et qu'elle avait voulu mourir dans le voile qu'il lui avait donné. Cependant son corps ayant été relevé du tombeau, en 1747, il s'y opéra des miracles, dont le procès-verbal, dressé juridiquement par l'évêque diocésain, et envoyé à Rome, a décidé sa canonisation, qui a été prononcée par Pie VII, le 3 mars 1807. La Vie de Ste. Colette fut écrite dans le temps par le P. Devaux, son confesseur.

T—D.

COLEY (Henri), né à C en 1633, mort en 1690, ét d'un tailleur, et destiné à l'état père; mais ayant eu l'occasi connaître l'astronome Leilly, il l'aiguille pour l'astrolabe, et s'a surtout aux rêveries de l'ast judiciaire. On a de lui : *Clav trologiæ elimata, or a K whole art of Astrology*, Londres, 1675, in-8°., secon tion augmentée. C'est un trait plet des éléments de cette scien tastique. On y trouve l'art de toutes sortes de thèmes, av exemples de nativités calculées teur s'efforce d'y faire concor principes de l'art généthliaqu les calculs de Regiomontan Képler et des Tables rudolphi

COLIGNI (Gaspard Ier. de ancienne maison qui tire son no bourg à château situé sur les de la Bresse et de la Franche Jean de Coligni, son père, s de Châtillon-sur-Loin, avai la Bourgogne pour s'établir en où il possédait de grands biens tait acquis la réputation d'un c habile, par le courage et la p dont il avait fait preuve en p occasions, notamment à Mont il combattit pour Louis XI c duc de Charolais, fils de son rain. Gaspard accompagna VIII à la malheureuse expec Naples, et Louis XII à la con Milanais; il commandait un c troupes à la bataille d'Aign 1509, et un plus considérable taille de Marignan. François créa maréchal de France, c nant de Champagne et de Pi avait épousé en 1514 Loui du connét ble de Montmore la protection contribua à son

it. En 1518, il prit posses-
ournay au nom du roi, et
l assista à l'entrevue qui eut
François Ier- et Henri VIII,
uines, dans un lieu nom-
le *Champ du drap d'or.*
utenant-général de l'armée
n Espagne, il allait au secours
abie, assiégée par Charles-
qu'il tomba malade et mourut
14 août 1522, laissant trois
bas âge, Odet, cardinal de
Gaspard, amiral de Coli-
ançois, connu sous le nom
lot. Brantôme lui rend ce
e que « c'estoit un bon et
itaine, du conseil duquel le
fort servi tant qu'il a vescu,
il avoit raison, car il avoit
ste et bon bras. » W—s.

NI (Odet de), cardinal de
fils aîné du précédent, na-
15, et fut fait cardinal en
Clément VII, qui consulta
s cette circonstance les vé-
térêts de l'église que son dé-
une chose agréable au roi.
chevêque de Toulouse, en-
ue comte de Beauvais, il fut
ourvu de riches bénéfices;
onvient généralement qu'il
ait les revenus d'une maniè-
norable. Brantôme dit « qu'il
laisir à tout le monde, et ja-
refusa homme à lui en faire,
is ne les abusa ni vendit de
e de cour. » Non seulement
s frères, l'amiral et Dande-
enir l'état de leurs maisons,
re il venait au secours des
mes pauvres qui trouvaient
e de l'état plus d'honneur
tune. Il aidait aussi de son
le sa bourse les jeunes gens
naient aux lettres. La lec-
elques ouvrages de Calvin,
ut l'ascendant de Dandelot
(*Voy.* Dandelot), commencèrent à ébranler la foi du cardinal; des conférences qu'il eut ensuite avec les chefs de la réforme achevèrent de le déterminer pour leurs principes, mais il n'en fit une profession ouverte qu'à l'époque de la première guerre civile. Pie IV, informé de sa conduite, le raya de la liste des cardinaux : alors il ne garda plus de ménagements. Il épousa publiquement Elisabeth de Hauteville, qui fut présentée à la cour, où on la nommait indifféremment *Mme. la cardinale* ou *Mme. la comtesse de Beauvais*, dont son mari occupait le siége épiscopal; il parut même avec elle en habit de cardinal à la cérémonie de la majorité de Charles IX. Cependant, la paix ménagée entre les catholiques et les protestants n'était qu'apparente; les Guises ne cherchaient qu'un prétexte pour la rompre, et peut-être Condé ne demandait-il pas mieux que de reprendre les armes. Les chefs protestants pensèrent qu'il était de leur intérêt d'enlever le jeune roi à l'influence des Guises, et en conséquence de s'emparer de sa personne. Ils échouèrent dans leur dessein; mais la guerre recommença par la bataille de St.-Denis (*Voy.* Condé et Montmorenci), à laquelle assista le cardinal. « Il y fit » très bien, dit Brantôme, et montra » au monde qu'un noble et généreux » cœur ne peut mentir ni faillir, en » quelque lieu qu'il se trouve, ni en » quelque habit qu'il soit. » A la suite de cette journée, le cardinal, décrété de prise-de-corps, passa en Angleterre, où il fut accueilli par la reine Elisabeth. Après la pacification de 1570, il revenait en France, lorsqu'il mourut à Hampton, le 14 février 1571, du poison que lui avait donné un de ses valets-de-chambre, lequel, arrêté peu de temps après à la Rochelle, y subit le dernier supplice. La veuve

du cardinal de Châtillon réclama son douaire ; mais sa demande fut rejetée par un arrêt du parlement, de 1602.

W—s.

COLIGNI (Gaspard II de), amiral de France, frère du précédent, naquit à Châtillon-sur-Loin, le 16 février 1517. Après la mort de son père, le connétable de Montmorenci, son oncle, se chargea de veiller à son éducation. Il eut pour précepteur Nicolas Bérault, habile grammairien, qui sut démêler ses heureuses dispositions et en profiter. Il fit d'abord des progrès rapides dans les langues et dans la philosophie; mais la crainte qu'il eut qu'on ne le forçât à embrasser l'état ecclésiastique, s'il réussissait trop bien dans ses études, les lui fit abandonner. En arrivant à la cour, il se lia avec le duc de Guise, l'un des cavaliers les plus accomplis qu'il y eût alors, et leur amitié devint si vive, qu'ils ne pouvaient rester l'un sans l'autre. La guerre avec l'Espagne s'étant rallumée en 1543, ils demandèrent à servir ensemble sous les ordres du duc d'Orléans, qui commandait en Flandre. Coligni fut blessé deux fois dans cette première campagne; au siége de Montmédy, d'une balle qui ne lui occasionna qu'une contusion assez légère, et à celui de Bains, d'un coup de feu dans la gorge : il était alors dans la tranchée, et quoiqu'il perdît beaucoup de sang, il s'opiniâtra à y rester, disant « qu'il sentait son mal » mieux que personne ». L'année suivante, il se trouva à Cérisoles avec son frère Dandelot, et le comte d'Enghien les arma chevaliers sur le champ de bataille même. Il contribua puissamment à la prise de Carignan, qui devait entraîner celle du Milanais, et mérita, par son courage et ses autres belles qualités, l'estime et l'affection des soldats. L'empereur ayant essayé de faire une diversion en Champagn phin eut le commandemen mée qu'on lui opposa, et C manda à servir sous les ord prince. Au siége de Boulog maréchal de Biez ne put sur les Anglais, il command giment d'infanterie. Il pro paix momentanée, conclue ri VIII, pour établir dans une discipline sévère. Nomm général de l'infanterie à l seigneur de Tais, pour qui créée cette charge importan pliqua à faire régner dans l françaises un ordre et une s tion qu'on n'y connaissait ravant, défendit le pillage, tre, hors d'une défense légit plusieurs réglements qui ob sanction du roi, et ont ser à l'ancien code militaire. Il gna Henri II en Lorrain voyage qu'y fit ce prince la même année, il succéda baut dans la place d'amir nommé chevalier de St.-M 1554, il servait en Flandr part au succès de la batail ty, dont le duc de Guise tout l'honneur. Ce fut le s prétexte de la rupture qui é entre ces deux hommes, q là s'étaient tendrement aimé ce, épuisée d'hommes et d' raissait hors d'état de co guerre avec avantage. Colig gé d'entamer une négocia l'empereur, et il parvint à o trève de cinq années, m aussitôt rompue par suite gues des Guises. Une ar gnole, commandée par E Philibert, de Savoie, entra die et vint mettre le siége Quentin, où l'amiral s'éta hâte avec quelques soldats d

[illegible] de Mo[illegible] renci (*V.* [illegible]) marc[illegible]e a son se[illegible] il est battu; et, après [illegible] ses meilleurs officiers, [illegible] pouvoir de l'ennemi. La [illegible] enlevée d'assaut, et l'amiral, prisonnier au fort de l'Eclu[illegible] sortit qu'après avoir payé [illegible]çon de 50,000 écus. Déjà, [illegible]sentement du roi, il s'était [illegible] sa place de colonel-général [illegible] de Dandelot; lassé des in[illegible] la cour, il résigna succes[illegible] ses autres charges, et, retiré [illegible] terres, chercha la paix dans [illegible] Dandelot, avec qui il avait [illegible] conversations secrètes au [illegible] religion, l'avait engagé à [illegible] qui en contiennent les [illegible]. Ces lectures l'amenèrent [illegible] à partager les opinions [illegible]stants; mais il ne voulut [illegible] faire profession ouverte, [illegible] crainte des maux qui pou[illegible] résulter pour sa famille. Dès [illegible] sa conduite fut encore plus [illegible] il employait plusieurs heu[illegible] jour à des exercices de [illegible] premiers édits rendus con[illegible] protestants l'affligèrent d'au[illegible], qu'il en prévit les suites, et [illegible] les détourner, autant qu'il [illegible]; qu'il chercha à établir des [illegible] réformés, l'une au Brésil en [illegible] la division des chefs em[illegible] se soutenir (*Voy.* VILLE[illegible]), et l'autre dans la Floride, [illegible] par les Espagnols. Ce[illegible] édits contre les novateurs [illegible] et prenaient un ca[illegible]. Coligni ne crut pas [illegible] plus long-temps l'ap[illegible] nom aux malheureux qui [illegible], et il se chargea de re[illegible] roi lui-même un mémoire [illegible] aux protestants le libre [illegible] leur culte. Le résultat de cette démarche fut la convocation des états à Orléans, d'où ils furent transférés à Pontoise. On n'y prit aucune mesure pour soulager le royaume endetté de 42 millions, ni pour contenir l'ambition des Guises. L'édit de 1562 sembla devoir rendre à la France la tranquillité; mais le meurtre de quelques protestants à Vassy, par les gens du duc de Guise, réveille leurs craintes; ils courent aux armes et s'emparent d'Orléans. Le prince de Condé est nommé leur généralissime, et Coligni son lieutenant-général. Le duc de Guise marche au-devant des protestants, les rencontre à Dreux et les défait. Coligni recueille les débris de son armée, et assure sa retraite en Normandie, où il s'empare de plusieurs places fortes. Cependant le duc de Guise, poursuivant sa victoire, vient assiéger Orléans (1567); au moment de donner l'assaut à cette ville, il est assassiné dans son camp d'un coup de pistolet (*V.* POLTROT). On accusa Coligni d'avoir conseillé ce crime; il s'en justifia mal; mais la connaissance qu'on a de son caractère semble repousser cette odieuse imputation. La mort du duc de Guise fut suivie d'un nouvel édit de pacification. Coligni licencia ses soldats, et se retira une seconde fois à Châtillon. Pendant ce temps-là, Catherine de Médicis, dont la politique consistait à opposer les Guises aux Bourbons, les protestants aux catholiques, pour les affaiblir les uns par les autres, et régner ensuite sous le nom de son fils, se rendit avec Charles IX à Bayonne, où elle eut une entrevue avec le duc d'Albe. Lorsqu'elle se fut assurée des dispositions de l'Espagne, elle fit des levées de troupes qui inquiétèrent les protestants et les forcèrent à se tenir sur leurs gardes. Lorsqu'ils virent que la cour pensait à reprendre avec eux une atti-

tude menaçante, ils voulurent la prévenir. Pour ne point mériter le nom de sujets rebelles, et pour prévenir l'effet des conseils des Guises sur l'esprit du jeune roi, ils résolurent de l'enlever pendant qu'il était à Meaux. Ce projet échoua, mais les protestants ne pouvaient plus reculer. La bataille de St.-Denis (1567) fut sanglante et pourtant indécise. La reine, qui attendait de nouveaux renforts, fait parler de paix aux chefs du parti; elle essaie d'attirer à Paris le prince de Condé et Coligni, sous l'appât des promesses les plus séduisantes; mais ils s'y refusent, et, après une trève de six mois, la guerre recommence avec plus d'animosité de part et d'autre. Le duc d'Anjou (depuis Henri III) commandait l'armée royale : après différents combats où les avantages furent balancés, vint la bataille de Jarnac, où le prince de Condé fut tué. Coligni se retire à Cognac, où il est joint par Jeanne d'Albret, qui lui amène Henri de Bourbon, son fils, lequel est reconnu généralissime. Il marche ensuite sur Châtelleraut, dont il s'empare, et vient mettre le siége devant Poitiers, défendu par le jeune duc de Guise. Forcé de renoncer à prendre cette place, il est défait à Moncontour par le duc d'Anjou; mais ce prince ne profita pas de cette victoire, et laissa à Coligni le temps de recevoir les secours qu'il attendait d'Allemagne. Comme on vit les protestants, qu'on croyait écrasés, disposés à entrer de nouveau en campagne, la cour parla encore de paix, et on conclut un troisième traité à St.-Germain (août 1570). Les conditions en étaient si avantageuses aux protestants, que leurs chefs en conçurent quelques soupçons. Pour dissiper leurs inquiétudes, on négocia le mariage de Henri de Bourbon avec Marguerite, sœur du roi, et on p[illegible] fier à Coligni le commandei[illegible] armée qui devait entrer e[illegible] Rassuré par cette offre, C[illegible] à Paris, où il reçut de la [illegible] et du roi un accueil plus fl[illegible] ne devait l'espérer. « Je vo[illegible] » dit le roi, et vous ne no[illegible] » pas quand vous voudre[illegible] ajouta: « Voici le jour le pl[illegible] » de ma vie. » Toutes ces m[illegible] fection ne furent pas prises [illegible] manière par les intéressés. [illegible] homme attaché à l'amiral [illegible] dant son congé. « Pourquo[illegible] » Coligni.—Parce qu'on vo[illegible] » de caresses. » Cependa[illegible] du mariage de Henri avaien[illegible] cé. Le jour de la cérémoni[illegible] tants et catholiques s'étai[illegible] à la cathédrale. En voyan[illegible] peaux pris sur lui à Jarnac [illegible] contour, Coligni avait dit: « » seront remplacés par d'[illegible] » agréables à des yeux franç[illegible] occupé des préparatifs pou[illegible] de Flandre, et chaque jour [illegible] conférer avec le roi. Com[illegible] tait du conseil, un homme, [illegible] les Guises, lui tira par u[illegible] un coup d'arquebuse qui [illegible] le bras gauche et lui enle[illegible] de la main droite. Le roi [illegible] l'après-midi visiter Coligni. [illegible] gna la plus grande peine [illegible] nément, et jura que le coup[illegible] puni. Cependant, les amis [illegible] effrayés voulaient le transp[illegible] campagne, mais il n'y con[illegible] disant qu'il en serait ce q[illegible] à Dieu, puisqu'il était résig[illegible] lonté. La nuit du 23 au 24 [illegible] de St.-Barthelemi (*V.* Cat[illegible] Médicis, Charles IX, G[illegible] vannes et Retz), la porte [illegible] son de Coligni, rue de Bé[illegible] la portion qui fait aujourd[illegible]

ss Fossés-St.-Germain
, est enfoncée, les gardes
t donnés sont égorgés, et
, nommé *Bême*, monte à
Voy. Bême.) L'amiral,
é au bruit, la lui ouvre.
ui es Coligni, lui demande
—C'est moi-même, répon-
uillement; jeune homme,
s cheveux blancs.» Pour
e, Bême lui donna un
ur la tête, et, après l'avoir
traîna par les pieds vers
t le jeta dans la cour,
luc de Guise qui avait
er à cet horrible assas-
l'infamie de frapper du
s de l'amiral expirant,
er à la populace qui le
. On a porté à plusieurs
nombre des Français
orgés par suite de cette
heureusement encore le
pas dans tous les offi-
istres de ses vengeances
nuyer et Jannin). Les
lheureux Coligni furent
ibet de Montfaucon, où
alla le voir, répétant,
et de Vitellius, « qu'un
rt n'a rien d'horrible et
mauvais.» Quelques-uns
rs de Coligni enlevèrent
u péril de leur vie, et
t dans le tombeau de sa
tillon. En 1786, ils fu-
rtés à Maupertuis, dont
e fit élever à la mémoire
monument qui se trouve
u musée des Monuments
papiers laissés par Coli-
isis et portés à la reine
it lire en présence de plu-
nnes. Entre autres avis
au roi était celui de ne
frères ni trop de bien,
uvoir. La reine, qui sa-
vait que le duc d'Alençon regrettait l'amiral, dit à ce prince: « Voilà un » bel ami qui vous était si cher et » en si bonne estime. — Je ne sais, » répondit le duc, s'il a été bien mon » ami, mais, par ce conseil, il montre » clairement qu'il était celui du roi. » La reine, cherchant à détruire l'effet que l'assassinat de Coligni pouvait causer en Angleterre, dit à l'ambassadeur, que l'amiral avait toujours engagé le roi à se défier de cette cour. « Il » est vrai, reprit l'ambassadeur, qu'il » était mauvais anglais, mais très bon » français.» Coligni était naturellement grave; sa sévérité le faisait craindre et respecter du soldat, sa douceur et sa bienveillance l'en faisaient aimer. Intrépide dans le danger, officier de la plus grande valeur, mais général malheureux, il réparait par son habileté ce qui semblait irréparable, et se montrait plus dangereux après une défaite que ses ennemis après une victoire. Il parlait et écrivait avec pureté. On conserve à la bibliothèque impériale ses lettres et ses négociations; différentes autres pièces de lui sont insérées dans le recueil connu sous le nom de *Mémoires de Condé*, et sa relation du siége de St.-Quentin a été imprimée plusieurs fois. On peut consulter sur cet homme célèbre: 1°. sa vie en latin par Jean de Serres, 1575, in-8°., Utrecht, 1644, in-12; traduite en français, Amsterdam 1643, in-4°., bonne édition; Leyde, Elzevirs, 1643, in-16, moins complète que la précédente. L'édition de Leyde a été copiée sous le titre de *Mémoires de Coligni*, Paris, 1665, in-12. Dans toutes, on trouve le *Discours sur ce qui s'est passé au siége de St.-Quentin*. 2°. *Discours sur l'amiral de Châtillon*, par Brantôme, tome VIII, édition de 1740. 3°. *Vie de l'amiral de Coligni* (par Sandras

de Courtilz), Cologne (Amsterdam), 1686, 1691, in-12, ouvrage plein de fables ridicules. 4°. *Vie de Coligni*, par Péran, formant les tomes XV et XVI de ses *Vies des Hommes illustres de France*, etc. (*Voy.* Boucher.) Chantelouve et d'Arnaud Baculard ont fait chacun une tragédie sur la mort de Coligni. W—s.

COLIGNI (François de), fils de l'amiral, né le 28 avril 1557, échappé aux massacres de la St.-Barthélemi, se réfugia d'abord à Genève, et ensuite à Bâle où il séjourna deux ans. Il rentra alors en France, et se joignit aux mécontents, déjà maîtres d'une partie du Languedoc, et ayant à leur tête le duc d'Alençon. A la paix qui suivit, les protestants obtinrent la confirmation des édits qui leur accordaient le libre exercice de leur culte dans le royaume; la mémoire de l'amiral de Coligni fut réhabilitée, et son fils mis en possession de ses biens. Au bout de quelques mois, les troubles recommencèrent, et les protestants reprirent les armes. Coligni retourna en Languedoc, et força le maréchal de Bellegarde à lever le siége de Montpellier (1577). D'autres avantages obtenus par les protestants déterminèrent Henri III à leur proposer un nouveau traité sur les mêmes bases que les précédents. Pendant les guerres de la ligue, Coligni resta fidèle à Henri IV, qui le récompensa par le gouvernement du Rouergue, et la place de colonel-général de l'infanterie, que son père et son oncle avaient remplie. A son avènement, en 1589, Henri IV le nomma amiral de Guienne; il mourut en 1591. — Henri, son fils, qui lui succéda dans la place d'amiral de Guienne, fut tué d'un coup de mousquet au siége d'Ostende, le 10 septembre 1601, à l'âge de vingt ans. W—s.

COLIGNI (François I
Dandelot.

COLIGNI (Gaspard III
François, amiral de Guienn
juillet 1584, fit ses premi
en Hollande, contre les
Nommé colonel-général d
rie, place qui semblait
dans sa famille, il montra
de zèle pour le maintien d
pline. En 1622, il fut fait
pour avoir remis Aigues-
pouvoir du roi. En 1630,
Montmélian sur la frontièr
voie; en 1635, de conce
maréchal de Brezé, il gag
taille d'Avein, sur les Espag
mandés par le prince Thom
voie; l'année suivante, il l
Corbie; en 1638, il contin
mander en Flandre, assi
Omer, mais ne parvint p
emparer. En 1639, il pas
mont, y obtint différents s
vint en Flandre, et eut
grande part à la prise d'Arr
vaillamment défendu. Mou
en 1641, il fut battu à la M
le comte de Soissons, qui pa
toire de sa vie. Le marécha
tillon se retira du service,
le 4 janvier 1646. V

COLIGNI (Gaspard IV
précédent, duc de Châtillo
tenant-général des armées d
jura le calvinisme, et mo
février 1639, à trente-qu
d'une blessure qu'il avai
l'attaque de Charenton;
enceinte son épouse, Ang
Montmorenci, qui accou
fils, mort à l'âge de dix
et en qui finit la postérité d
de Coligni. — Coligni (J
de la branche de Saligni, g
d'Autun, et lieutenant-gén
brassa le parti du prince d

guerres de la [illegible] e. Lors-
rince fit sa pai[illegible] avec la cour,
rappela pas l[illegible] services de
qui fut oublié pendant plu-
nées. On lui confia cepen-
commandement des troupes
en 1664 au secours de
r attaqué par les Turks. For-
ter momentanément l'armée,
placé par le duc de la Feuil-
gagna la bataille de St-Go-
ligni rendit néanmoins d'au-
ces dans cette campagne à
r, qui l'en récompensa par
e son portrait. Il mourut le
1686. Jean de Coligni a
mémoires manuscrits dont
le pas dans la *Bibliothèque*
de la France. Il ne s'y
aussi fidèle ni aussi dévoué
Condé qu'on pourrait le
après le témoignage de Vol-
mémoires de Coligni, écrits
de sa main, sont sur les
l'un missel dont le célèbre
avait fait l'acquisition.

W—s.

GNI (Henriette). *V.* Suze.

GNON (François), graveur,
Nanci, vers 1621. Callot
maître et son modèle. *Les Fa-*
inventions d'amour furent
premiers ouvrages; l'accueil
que cette suite de gravures
public engagea Colignon à
encore dans le même genre.
ages de La Belle et de Syl-
rent aussi l'objet de son ému-
il fit le voyage de Rome en
lein d'ardeur et d'amour pour
, il partagea son temps, pen-
long séjour qu'il fit dans cette
tre le travail et le commerce
mpes. Colignon a gravé avec
succès le paysage, l'histoire,
et les tableaux de genre. Les
il a gravées d'après les des-
sins d'Etienne La Belle et de Callot sont les plus recherchées : plusieurs même de ces vues sont aujourd'hui d'autant plus curieuses pour l'artiste qui aime à suivre dans ses différentes révolutions l'histoire des monuments et des grands édifices publics, que la plupart de ces monuments ou de ces grands édifices ont reçu de chaque siècle, depuis celui qui les vit élever, tant de modifications, qu'ils conservent à peine de nos jours quelque trace de leur physionomie primitive; c'est ainsi que les *Bâtiments de Rome sous le pontificat de Sixte-Quint*, gravés par Colignon, sont pour tous les Romains d'aujourd'hui, et pour tous les amis des arts, des objets de comparaison très intéressants. La *Vue de Florence*, gravée de même par Colignon, porte avec elle le même genre d'intérêt : j'en dirai autant de *la Ville de Malte avec ses anciennes fortifications*. Colignon méconnut le genre de son talent quand il grava, d'après Raphaël, *Attila mis en fuite;* cet ouvrage était au-dessus de ses forces, et nullement dans son caractère de gravure : il fut mieux inspiré dans la composition des jolis paysages qu'il grava d'après ses propres dessins; la touche en est facile et légère. Il a encore gravé, d'après L. Valésio, des principes de dessin, qui forment un cahier composé de dix-neuf feuilles in-4°. Colignon mourut en 1671, laissant un œuvre considérable et estimé.

A—s.

COLIGNON (Charles), médecin anglais, fils de Paul Colignon, de Hesse-Cassel, naquit à Londres en 1725, fut professeur d'anatomie et de médecine à Cambridge, et mourut en 1785. On a de lui plusieurs écrits relatifs à sa profession, des fragments de morale, et des poésies fort médiocres, recueillies en 1786, en 1 vol. in-4°.,

sous le titre d'*Œuvres mêlées*. Les principales productions qui composent ce recueil sont : I. *Recherches sur la structure du corps humain, relativement à son influence sur les mœurs des hommes;* II. *Dialogue de morale et de médecine;* III. *Medicina politica*, ou *Réflexions sur l'art de la médecine comme inséparablement liée à la prospérité des états.* X—s.

COLIN (Jacques), né à Auxerre, était lecteur et secrétaire du roi François Ier. Ce prince, qui l'aimait beaucoup, le pourvut de plusieurs bénéfices considérables, et notamment de l'abbaye de St.-Ambroise de Bourges. Il se servit de la faveur dont il jouissait pour être utile aux personnes qui cultivaient les lettres. Ainsi, on ne doit pas s'étonner que les poètes contemporains lui aient donné de grands éloges. Quelques indiscrétions qu'il se permit causèrent sa disgrâce; il perdit sa place auprès du roi, quitta la cour, et mourut vers 1547, suivant les continuateurs de Moréri. Colin composait des vers en latin et en français; il a traduit d'Homère, en vers français, *la Description des armes d'Achille;* et d'Ovide, *le Procez d'Ajax et d'Ulysse pour ces armes*, Lyon, 1547, in-16; réimprimé dans un recueil de vers de différents auteurs, Lyon, 1549, in-16. On trouve dans cette seconde édition une *Epître* de Colin *à une dame sur ses infidélités*, et un *Dialogue entre Vénus et l'Amour.* Cette petite pièce est fort ingénieuse. L'abbé Goujet l'a réimprimée dans le tome XI, page 403 de sa *Bibliothèque française.* On lui attribue encore une traduction du *Courtisan* de Balth. Castiglione, de laquelle il parut une seco de édition, Lyon, 1538, in-8°. Q ques critiques ont conclu de ce Iélin de St.-Gelais avait pris soin de cette édition, que Coli plus à cette époque; mai mal raisonner. Mélin de ami de Colin, a très bien pu de l'auteur, lui rendre le revoir une édition qui ne pas sous ses yeux. On tro ques anecdotes sur Coli *Menagiana*, et dans le Lamonnoye sur les conte perriers.

COLIN (Jean), licenc bailli du comté de Beauf vers le milieu du 16e. siècl premier qui ait donné une française de l'*Histoire d'I* Paris, 1541; Lyon, 154 Comme il se servit, pour traduction, de la version lat Politien, il est probable qu'i pas le grec. Il a cependant t puscule de Plutarque, *De tion et nourriture des enfan* sans date, in-8°.; et sou *la tranquillité d'esprit*, Par mais il est probable qu'il e aux versions latines qu'on de ces deux traités. On a lui la traduction du livre *De* de Cicéron, Paris, 1537 et 8°.; des trois livres *Des lo Songe de Scipion*, du mêm Paris, 1541, in-8°.; et e *troduction à la vraie sapie* du latin de Loys Vivès, 15 La Croix du Maine et Duve les seuls bibliographes fr aient parlé de Colin. Il n cependant point cet oubli, à l'utilité dont ses traductions dans un temps où il n'en e de meilleures.

COLIN (Philibert), né à Chailly en Auxois, était Dijon, et fut conseiller au p de cette ville pendant tre ans. Il forma dans sa vieille

quatre livres, qu'il intitula , et dont il adressa une copie gnault, son compatriote, pro- l'université de Paris, en le le publier. Mignault ne trou- nne qui voulût s'en charger, ore ce que ce recueil est de- es seuls ouvrages qu'on ait de ont : 1. *Paradoxon de moro- et sapiente stultitiâ*, Dijon, n trouve à la suite des plaintes mort de Bercy de Bellemont. *majumâ festivitate, quæ fit ense in duros maritos qui trucique animo uxoribus infigunt*, Dijon, 1571, 1572, Ce poëme, devenu très rare, tif à la coutume qui existait usieurs provinces de France, er sur un âne, le 1er. mai, is connus pour avoir battu mmes pendant l'année, et de mener ainsi au milieu des énérales. W—s.

IN (Antoine), apothicaire à publia, en 1612, un ouvrage seconde édition est de 1619, titre d'*Histoire des drogues, s, et de certains médicaments qui naissent ès Indes et en ique, divisée en deux parties*, in-8°., Lyon. Ce n'est autre ue la traduction française d'une ties du *Traité des plantes exo- de Lécluse*, qui ne sont mê- ore que la traduction latine ur l'espagnol et le portugais, rrages d'Acosta, de Monardes, cias ab Orta, et d'un de Prosper en sorte que ce livre n'était compilation, et a été d'un mé- intérêt, même dans le temps arut. Il y a un assez grand nom- figures gravées sur bois; mais ont copiées de celles des diffé- auteurs traduits, et généra- très mauvaises. D—P—s.

COLIN (l'abbé), trésorier et vicaire perpétuel de l'église de Paris, mort dans cette ville en 1754, remporta, de 1705 à 1717, trois prix d'éloquence à l'académie française; mais l'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur est une traduction du *Traité de l'orateur*, de Cicéron, qui joint au mérite de la fidélité celui d'être écrite d'un style pur et agréable. La préface est elle-même, sinon une rhétorique complète, du moins une bonne introduction à la lecture de l'ouvrage de Cicéron. Les notes placées à la fin de chaque chapitre contiennent des explications, les unes grammaticales, les autres purement littéraires, qui prouvent l'érudition et le goût du traducteur. Sa traduction, imprimée pour la première fois à Paris en 1737, in-12, a eu plusieurs éditions. On trouve à la suite les trois discours académiques de l'abbé Colin. On lui attribue encore une *Vie de Mme. de Lumague, veuve Polaillon, fondatrice de l'hôpital de la Providence*, avec les pièces justificatives, Paris, 1744, in-12, et quelques opuscules, entre autres, une *Lettre* contre un livre intitulé: *Curiosités de N.-D. de Paris*, imprimée dans le *Journal de Verdun*, de décembre 1757, page 433-442. W—s.

COLIN. *Voy.* Collin.

COLINES (Simon de), célèbre imprimeur français au 16e. siècle, naquit à Gentilly, près de Paris, ou, suivant d'autres, à Pont-à-Colines, près de Montreuil en Picardie, d'où l'on suppose qu'il a tiré son nom. La Caille dit qu'il exerça son art à Meaux; mais ce fait est très douteux, puisqu'on n'est pas encore parvenu à découvrir un seul ouvrage sorti de ses presses dans cette ville. Il est plus probable qu'il travailla d'abord chez Henri Etienne, le chef de cette illus-

tre famille d'imprimeurs, et qu'après qu'il eut donné des preuves de sa capacité, Henri se l'associa. Chevillier (*Origine de l'imprim. de Paris*) cite une édition de Clichtove, de 1519, qui porte leurs noms réunis. Henri Etienne étant mort l'année suivante, Colines épousa sa veuve, dont il eut une fille, mariée à Guillaume Chaudière. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, il publia un grand nombre d'éditions, remarquables, pour la plupart, par la correction du texte, la beauté du papier et l'élégance des caractères. Il se servit pendant quelque temps de ceux qu'avait laissés Henri Etienne, et dont la forme approche des caractères dits gothiques; mais dans la suite il en fit fondre de romains, beaucoup plus beaux que tous ceux que l'on connaissait, et d'italiques, que Maittaire juge supérieurs même à ceux d'Alde. (*Voy.* MANUCE.) Colines n'a donné que très peu d'éditions grecques. Maittaire en cite quatre. La plus rare et la plus belle est celle du *Nouveau-Testament*, de 1534. On lui reproche cependant d'avoir altéré le texte dans quelques endroits, et d'avoir omis en entier le passage fameux de la 1re. *Épître de S. Jean*, chap. v, vers. 7: *Quoniam tres sunt qui testimonium dant in cœlo*, etc. Colines était très versé dans les langues anciennes, et il reçut des marques d'estime de plusieurs savants, tant français qu'étrangers. On conserve une lettre de Sépulveda qui lui est très honorable. La date de ses dernières éditions est de 1546, et il mourut sans doute cette même année ou la suivante; cependant on ne connaît point d'ouvrage souscrit par ses héritiers avant 1550. Maittaire a publié la vie de Colines dans le premier vol. de ses *Vitæ typographorum inter Parisienses*, et le catalogue chronologique d tions, qui avait déjà été R. Calderius, Paris, 1548 dévise était: *Virtus solu tundit istam*, et sa marqu re de *Saturne* ou du *Temp* ne l'a pas toujours employ

COLINI. *Voy.* COLLINI

COLINS, PIERRE DE, seigneur d'Hectveld, d'un ancienne maison de Flandr au château de Ter-Meeren Il servit avec distinction guerres de Flandre, sous Parme, et se signala su siéges de Tournai, d'Oud Menin et de Ninove. Il q vice à trente ans, et se retira pour ne s'occuper que de des lettres. Il a laissé une *des choses les plus m advenues en l'Europe de* 1130 *jusqu'à notre siè* Mons, 1634, in-4°; Tour in-4°.; livre estimé autrefo des généalogies des maiso ghien, de Luxembourg et de mais depuis elles ont été r blies. L'auteur n'est pas pour les faits anciens; mais dans son livre des particul les événements qui se pas son temps. Pierre de Colins à Enghien, le 5 décembre Son arrière-petit-fils, le com LINS-MORTAGNE, chevalier de madame la dauphine (Elisabeth de Bavière) et ca second des gendarmes de L mourut en 1720, avec la r d'un des courtisans les plus de la cour de Louis XIV épousé Charlotte de Rohan prince de Guémené-Montb

COLLADO (Louis), mé vivait dans le 16e. siècle. Il

ades dans l'université de
il cultivait l'anatomie, tan-
sio, comme praticien, jouis-
plus grande faveur à Ma-
ute réputation dans cette
fit appeler en cette ville,
t être membre du conseil
roi; mais l'esprit d'indé-
si ordinaire chez ceux qui
s sciences et les lettres,
a à ne point changer sa li-
l'esclavage; il préféra une
le au sein de l'académie,
nces de la cour. Les ou-
s de sa plume sont : I. *In*
rum de ossibus commen-
lence, 1555, in-8°. Il s'y
premier qui ait découvert
la caisse du tympan. II. *Ex*
s et Galeni monumentis
l faciendam medicinam,
, in-8°.; III. *De indicatio-*
umus, ibid., 1572, in-8°.

P—R—L.

DO (Didace), dominicain
né à Mezzadas en Estra-
partit comme missionnaire
pon en 1619. Malgré la
que les chrétiens souf-
s cet empire, il y donna
s de son zèle et de sa cha-
é par les religieux du Ja-
e en 1625, pour solliciter
in pontife une plus grande
pouvoirs, sa demande lui
e après quelques années de
cette ville. Muni du bref
III, qui donnait aux re-
ons les ordres la faculté de
foi à la Chine, au Japon,
tes les contrées de l'Orient,
besoin de s'adresser spé-
à leurs supérieurs pour
s, il alla s'embarquer en
ù le roi lui donna des lettres
ur les Philippines. Arrivé en
vingt-quatre missionnaires
de son ordre, il eut quelques difficultés avec le gouverneur. Il venait cependant de se conformer à ce que celui-ci exigeait, lorsqu'il fut rappelé en Espagne. Il s'embarqua à la Nouvelle-Ségovie pour aller à Manille; mais le vaisseau qui le portait essuya une tempête affreuse. Collado, qui savait très bien nager, eût pu se sauver, mais le désir de donner les derniers secours spirituels à ses compagnons d'infortune le fit périr avec eux en 1638. On a de lui : I. *Ars grammatica japonicæ linguæ*, Rome, 1631, in-4°.; ibid., 1632; II. *Dictionnarium, sive thesauri linguæ japonicæ compendium*, Rome, 1632, in-4°. de 358 pages, y compris deux suppléments, intitulés, l'un *Prætermissa*, et l'autre *Additiones*. Ce dernier est réellement le vrai dictionnaire latin-japonois; car la première partie du livre n'est qu'un recueil informe de phrases. III. *Modus confitendi et examinandi pœnitentem japonensem formulâ suâmet linguâ japonicâ*, Rome, 1631, in-4°., ibid. 1632; ces trois ouvrages furent composés de mémoire pendant le séjour que l'auteur fit à Rome; tous les textes japonois y sont écrits en caractères latins. IV. *Historia ecclesiastica de los succesos de la christiandad de Japon*, etc., *por El. P. H. Orfanel, anadida por Collado*, Madrid, 1632, in-4°., ibid., 1633; V. *Dictionarium linguæ sinensis cum explicatione latinâ et hispanicâ, charactere sinensi et latino*, Rome, 1632, in-4°. (1). VI. Divers opuscules. Les ouvrages de Collado sont très

(1) Cet ouvrage était sous presse en 1633, selon le rapport de Leon Allatius, dans ses *Apes Urbanæ*; mais il paraît qu'il n'a jamais vu le jour : l'imprimerie de la propagande n'a jamais rien publié en caractères chinois.

utiles pour la connaissance des langues de la partie la plus orientale de l'Asie, sur lesquelles nous avons si peu de livres. E—s.

COLLADON (Germain), docteur en droit, né à la Châtre, vint professer à Genève la religion protestante qu'il avait embrassée. Il obtint la bourgeoisie en 1555, et fut, cinq ans après, chargé, avec Dorsières, de la confection du code des édits politiques et civils de Genève, imprimé en 1568, et qui avait de grands rapports avec la coutume du Berri. (*Voyez* Calvin.) Ce fut chez Colladon que Henri Estienne trouva le manuscrit d'après lequel il imprima l'édition donnée par Th. de Bèze, du *Livre contre les Ariens*, de S. Phébade. Colladon donna à la bibliothèque de Genève un manuscrit très bien écrit, du 13e. au 14e. siècle, du *Codex Justinianeus*. — Colladon (Nicolas), son parent, d'abord ministre à Bourges, se retira à Genève en 1555, eut le droit de bourgeoisie en 1557, fut, en 1564, élu recteur de l'académie. En 1566, il succéda à Calvin dans sa place de professeur de théologie. Sa hardiesse à censurer dans ses sermons le conseil souverain de Genève le fit déposer en 1571, et renvoyer au consistoire pour être censuré. Colladon reconnut ses torts dans un sermon; cependant il se retira ensuite à Lausanne, où il fut professeur de belles-lettres. On a de lui : I. une traduction estimée d'un ouvrage de Bèze (*Voy.* Bèze); II. *Methodus facillima ad explicationem Apocalypseos Johannis*, Morges, 1591, in 8°.; III. *Jesus Nazarenus ex Matheo*, cap. 11, v. 52, Lausanne, 1586, in-8°.—Colladon (David), fils de Germain, professeur de droit en 1584, conseiller d'état en 1604, a laissé en manuscrit des *Mémoires sur l'Histoire de*

Colladon (Isaïe), pr philosophie à Lausanne, nève en 1694, a public vrages de J. Godefroy, a faces. A

COLLADON (Théod naire de Bourges, pratiqua à Genève, et a publié, di *Adversaria seu commen cinalis critici dialytici* 1615-17, 2 vol. in-8°., de : *Sphalmata medica et correcta tam in the in praxi.* « C'est un ouvr » tique, mais l'auteur, » corriger Houllier, Lepo » nius, s'est jeté, dit Elo » minuties déplacées qui l » son but. »

COLLAERT (Adrien), et graveur, naquit vers 15: Après avoir appris dans s principes de son art, i ter les chefs-d'œuvre de l' là qu'il se forma cette nière de graver qui est distinctif de son talent. A à Anvers, il publia succes: grand nombre d'estampes res de Collaert sont exe beaucoup de propreté; m reproche un peu de sécl masses de lumière sont ra ménagées, et les ombres fortes partout, détruiser l'ensemble. Ces défauts se par une grande correction et des figures pleines d Plusieurs des gravures sont faites d'après ses pr positions. Les *Annoncia saac*, le *Samson*, le *S. tiste*, les *Bergers*, se comme les meilleures esta maître. Il mourut à Anve — Son fils (Jean Collaer

ur, et eut beaucoup de part aux ges de son père. Il fit seul, d'a- Rubens, plusieurs gravures esti- , et que l'on préfère même à d'Adrien. A—s.

OLLANGES (Gabriel de), né urs près de Billom en Auver- en 1524, fut chargé de l'éduca- lu duc d'Atry, qui, par recon- nce, lui procura une charge let-de-chambre de Charles IX. rit au massacre de la St.-Bar- ni en 1572, victime, selon toute ence, de la jalousie de quel- ennemis, puisqu'il n'avait ja- donné lieu de suspecter la sin- de son attachement à la foi ca- que. Mathématicien habile pour nps, il n'employa ses connais- s qu'à la recherche des ridicules s de la cabale et des nombres. arieux recherchent encore sa tion de la *Polygraphie et uni- le écriture cabalistique de Tri- r* (*Voy.* Trituème), Paris, 1561, Un certain Dominique Hottin- risou, fit réimprimer cette tra- n à Emden, en 1620, in-4°., on propre nom, et sans dai- faire mention de Trithème ni ritable traducteur. Lacroix du e cite plusieurs autres ouvrages llanges, dont aucun n'a été im- , entre autres des traductions *istoire d'Angleterre*, de Poly- Virgile; du *Polycratique* de ury; de *la Philosophie occulte* rneille Agrippa; une *Histoire rselle;* un *Traité de l'heur et eur du mariage*, et un *Dis- des sectes et ordres de reli-* W—s.

LLANTES (François), né à d en 1599, cultiva avec succès lérents genres de la peinture; bleaux d'histoire, ses paysages tabagies sont également estimés. Palomino Velasco dit qu'il avait été formé peintre de paysage par la nature. Il composait avec une grande facilité; tout parle, tout est en mouvement dans ses tableaux; les groupes, les personnages, les sites sont variés comme la nature. Le tableau où il a représenté S. Jérôme passe pour un chef-d'œuvre; ce tableau est tout-à-fait dans la manière de l'Espagnolet; mais l'ouvrage qui a marqué la place de Collantes au nombre des artistes les plus distingués de l'Espagne, est celui qu'on voit au palais de Buen-Retiro, et qui représente *la Résurrection de la chair*. On y voit des cadavres qui sortent du tombeau, et d'autres dont les squelettes dépouillés de chair, présentent le spectacle de la mort dans toute son horreur. Collantes mourut en 1656. A—s.

COLLAS (le P.), l'un des derniers jésuites français missionnaires à la Chine, naquit à Thionville, vers 1730 ou 1732. Son goût lui fit diriger toutes ses études vers les sciences exactes, et il professa de bonne heure et avec distinction les mathématiques à l'université de Lorraine. L'auteur de cet article a eu l'avantage d'y vivre avec lui, de suivre ses leçons pendant trois ans, et de l'aider quelquefois, comme son élève, dans ses observations astronomiques. Le collége de Pont-à-Mousson était pourvu d'un bon observatoire, et fourni d'excellents instruments. Les PP. Barlet et Collas y tenaient registre des phénomènes célestes, et y firent, pendant un grand nombre d'années, d'intéressantes observations. Ils y observèrent même une éclipse partielle de soleil, qui n'avait été ni prévue ni annoncée par les astronomes de Paris. Les détails de cette observation furent publiés par tous les journaux du temps. Le P. Collas partit de France en 1767, ar-

iva à la Chine dans la même année, et se rendit à Pé-king. Les fonctions qui l'attachèrent au service du palais furent celles de mathématicien. Nous lui devons d'intéressantes notices sur différents objets, insérées dans les divers volumes des *Mémoires sur les Chinois* : I. *État des réparations et additions faites à l'observatoire bâti depuis long-temps dans la maison des missionnaires français à Péking*; II. *Observations astronomiques faites à Péking en* 1775; III. *Lettre sur la quintessence minérale de M. le comte de Lagaraye*; IV. *Lettre sur un sel appelé par les Chinois* Kien; V. *Lettre sur la chaux noire de la Chine; sur une matière appelée* Lieou-li, *espèce de verre, et sur une sorte particulière de mottes à brûler*; VI. *Lettre sur le* Hoang-fan *ou vitriol, sur le* Nao-cha *ou sel ammoniac, sur le* Hoang-pé-mou; VII. *Notice sur le charbon de terre*; VIII. *Notice sur le cuivre blanc de la Chine, sur le minium et l'amadou*; IX. *Notice sur un papier doré sans or*; X. *Notice sur le bambou*; XI. *Mémoire sur la valeur du taël d'argent en monnoie de France*. Cet habile et laborieux missionnaire est mort à Péking, le 22 janvier 1781. G—R.

COLLATINUS (Tarquinius), romain plus fameux par la situation pénible où le sort le plaça dans quelques circonstances que recommandable par ses qualités personnelles. Il était de la famille des Tarquins et mari de Lucrèce, dont la beauté et la vertu n'avaient point encore été connues au-dehors de ses foyers domestiques, lorsque Collatinus eut l'imprudence de l'exposer aux regards de Sextius Tarquin. Après la mort tragique de son épouse, Collatinus devait être le premier à jurer l'expulsion des Tarquins. Il prêta c ment. Brutus et lui furent les premiers consuls de Rome cor en république. Lorsque Tarq demander ses biens, Collatin d'avis qu'on lui accordât sa de puisqu'elle semblait promettr renonçait à la pensée de recouvr trône à main armée. L'affaire f tée devant le peuple, et le ser de Collatinus ne l'emporta, que d'une voix sur celui de B qui lui était opposé. Lors de l piration de quelques jeunes R des principales familles contre publique naissante, trois fils sœur de Collatinus étaient au n des conjurés. Collatinus se très sensible à leur destinée. L les fils de Brutus eurent péri dre de leur père, Collatinus ess sauver ses neveux, et leur acco jour pour se justifier; mais le à la persuasion de Valérius cola, ordonna qu'eux et les conjurés seraient mis à mort même. Collatinus s'était mont que-là plutôt partisan des Tar ses parents, que sensible à qu'il avait reçue d'eux. Brut fita des soupçons élevés cont pour le faire déposer. En vain tinus voulut-il opposer d'abor que résistance à ce projet de s légue. Cédant aux instances d rius Lucrétius, son beau-père, core plus sans doute à la néces abdiqua sa charge. Brutus s détermina le peuple à lui fai sent de vingt talents, auxquel en ajouta cinq autres en son nom. Avec ces richesses qu'il n pas dû accepter, Collatinus se Lavinium, où il vécut obscur et mourut dans une extrême vie D.

COLLATIUS (Pierre A

prêtre de Novare, vivait à la 15e. siècle. On croit qu'il était famille des *Cattaneo;* voilà : qu'ont pu découvrir sur sa yle, D. Clément, Fabricius, , Gérius, Heumann, Lamon-Sassi, Scaliger, Vossius, War-Tous ces savants se sont occu- Collatius, auquel on doit : I. *ersione urbis Jerusalem car-eroicum*, Milan, 1481, in-8°., en quatre chants, où l'auteur, e prêtre, a invoqué les muses divinités païennes. Ce poëme a mprimé sous le titre d'*Apol-de excidio Hierosolymitano*, 1540, in-8°., par les soins de Gagney, qui croyait publier ge pour la première fois. Mar-le la Bigne le fit entrer dans le VIII de sa *Biblioth. Patrum.* , trompé par le catalogue de la hèque d'Oxford, a pris cette ession donnée par la Bigne une édition faite séparément. rin de la Bigne avait de son mmis l'erreur de regarder Col-comme un auteur du 7e. siècle : la 4e. et dernière édition de ge de Collatius parut à Anvers 86, in-8°., par les soins de van der Burch ou Vander-Des exemplaires de cette édi-ortent, sous la même date, le ti- Læyde. Vanderbuch a intitulé lition *editio secunda*, parce e connaissait pas celle de Mi- qu'il ne comptait pas celle de se. II. *Fastorum majorum li-*, Milan, 1492, in-8°. C'est à tort que D. Clément a dit nt Cotta on ne connaissait qu'un ge de Collatius. L'auteur a dé- ouvrage à Ardicin de la Porte, ovare, évêque d'Aléria et cardi-rdicin ne fut revêtu de la pour-q'en 1489 par Innocent VIII. Cette dédicace, que Sassi a imprimée sous le No. XLIV, à la pag. 504 de son *Hist. typogr. liter. mediolanensis*, prouve l'époque de l'existence de Collatius. III. *Heroicum carmen de duello Davidis et Goliæ, elegiæ et epigrammata*, Milan, 1692, in-4°., publié par les soins de Laz. Aug. Cotta, jurisconsulte de Novare. Le poëme sur le combat de David et de Goliath est dédié à L. de Médicis, et a été réimprimé par les soins de J. H. Acker, Rudolstadt, 1714, in-4°. Une nouvelle édition parut en 1762. (*Voy.* Gloss.) C. Aug. Heumann, dans son *Pœcile*, s'est occupé de ce poëme. Mabillon parle des épitaphes de Paul IV et de Sixte IV, composées par Collatius, et que Cotta n'a pas mises dans son recueil. Les deux élégies de Collatius sont peu estimées; Scaliger loue la piété de l'auteur, mais le qualifie de poëte un peu froid (*poëta frigidiusculus*). Platinus Platus a cependant dit :

Petrus Apollonius referens ab Apolline nomen
Carmina componit nomine digna suo.

A. B—T.

COLLE (Raphael dal), peintre, né au bourg St.-Sépulcre, en 1490, fut élève de Raphaël et de Jules-Romain. Ces deux grands maîtres s'attachèrent à cultiver les heureuses dispositions qu'il annonçait, et il répondit à des soins si généreux par des progrès rapides. Jules-Romain était si content de sa manière, qu'il ne dédaignait pas d'employer le pinceau de son élève dans ses compositions. Plusieurs des ouvrages de ce peintre ont été ainsi exécutés, sous ses yeux, par Colle. Plein d'admiration pour le génie de son maître, il a encore souvent travaillé d'après ses cartons. Colle n'a pas seulement réussi a rendre les pensées pittoresques de Jules-Romain; il s'était fait une manière de composer qui lui

était propre; son style était noble et sévère comme celui de son maître; son dessin pur et correct, et sa couleur, plus chaude et plus éclatante. S'il appartient à l'école romaine par la sagesse de ses compositions, il tient à l'école de Venise par la vivacité de son coloris. Le tableau où il peignit *le Déluge* fut regardé, par ses contemporains, comme un ouvrage d'une plus belle exécution que les peintures de Jules-Romain. En ôtant de cet éloge ce qu'il peut contenir de trop exagéré, Colle reste toujours un peintre très habile. Il fut célèbre à Rome dans un temps où le mauvais goût et la médiocrité n'étaient pas encore des titres suffisants pour prétendre à l'admiration. Les loges du second étage du Vatican sont enrichies de plusieurs fresques de ce maître, qu'on regarde encore comme des modèles. Colle savait si bien prendre, dans quelques-uns de ses ouvrages, la manière de peindre de Raphaël, son premier maître, que les artistes de son temps lui avaient donné le surnom de *Rafaellino*. Il mourut à Rome en 1550. Caylus et N. Lesueur ont gravé, d'après un de ses dessins en clair-obscur, *Jésus-Christ apparaissant à ses disciples*. Gisbert Venius a gravé, dans une même composition, *les Quatre Saisons*, sous le nom de Raphaël d'Urbin; mais le dessin est de Raphaël dal Colle.

A—s.

COLLE (Jean), médecin, né à Belluno, ville de l'état de Venise, en 1558, étudia à Padoue, sous Jérôme Capivaccio, Albert Battoni et Émile Campolongo, dont il s'acquit l'estime et la bienveillance. Reçu docteur en 1584, il se rendit à Venise, où il exerça la médecine pendant quinze ans avec une grande réputation. François-Marie II, duc d'Urbin, l'ayant choisi pour son premier médecin, il en remplit les fonctions pendant vingt-trois ans, et alla ensuite occuper la première chaire de médecine aux écoles de Padoue, où il succéda à Roderic Fonseca. Il mourut dans cette ville, en 1650, âgé de soixante-douze ans. On a de lui plusieurs ouvrages : I. *De ideâ et theatro imitatricium et imitabilium ad omnes intellectûs facultates, scientias et artes, libri octo*. Pesaro, 1618, in-fol. : c'est une espèce d'encyclopédie à l'usage des gens du monde, et où il traite, d'une manière très succincte, des sciences, des arts et métiers; II. *Medicina practica, sive Methodus cognoscendorum et curandorum omnium affectuum malignorum, et pestilentium*, ibid., 1617, in-fol.; III. *De morbis malignis*, Padoue, 1620, in-fol.; IV. *Elucidarium anatomicum et chirurgicum, ex Græcis, Arabibus, Latinis selectum; unà cum commentariis in quarti libri Avicennæ fen tertium*, etc., Venise, 1621, in-fol. C'est de Dulaurens qu'il a principalement tiré ce qui a rapport à l'anatomie; son Commentaire sur le quatrième livre d'Avicenne est estimé. V. *Cosmitor Medicœus triplex, in quo exercitatio totius artis medicæ*, etc.; Venise, 1621, in-fol. Par le titre de cet ouvrage, l'auteur fait allusion au nom de Cosme de Médicis, grand-duc de Toscane, auquel il voulait le dédier. VI. *De cognitu difficilibus in praxi, ex libello Hippocratis de insomniis, et ex libris Avenzoaris per commentaria et sententias dilucidata*, Venise, 1628, in-4°.; VII. *Methodus facilè parandi jucunda, tuta et nova medicamenta, et ejus applicatio adversùs chymicos. De vitâ et senectute longiùs protrahendâ. De alexipharmacis chymicis adversùs omnia venena, nec non de antiquâ morbi gallici naturâ, ejusque symptoma-*

...ité et medelâ singulari. ...; cyrrhis, capillorum agitione et ejus antiquâ origine. ...ino dignoscendo et curando, 1628, in-4°. D—P—s.

...É (CHARLES) naquit à Paris ... Son père, était procureur ...u Châtelet et trésorier de la ...erie du palais. Cousin de Ré... il soutint l'honneur de cette ... par sa gaîté vive et spirituelle. ... plus jeunes années, il se sentit ...ébement invincible pour la ... surtout pour le théâtre; nos ...teurs malins et naïfs faisaient ...es; il chantait sans cesse les ... de Haguenier, mais il leur ... bientôt ceux de Gallet et de ..., avec qui il s'était lié. Né ...aucoup de défiance de lui-... il n'osa d'abord marcher sur ...ces et il se borna pendant ...mps à faire des amphigouris. ...tait un jour celui-ci devant ...lle chez Mme. de Tencin :

...est heureux de se défendre
...il le tout ne s'est pas rendu!
... qu'il est fâcheux de se rendre,
...il le bonheur est suspendu;
...un discours sans suite et tendre,
...un cœur éperdu;
...est par un malentendu
...ment adroit se fait entendre.

...lle, croyant comprendre un ...complet, voulut le faire recom... Eh! grosse bête, lui dit ... de Tencin, ne vois-tu pas que ...nt que du galimatias? — Cela ...mble si fort, répondit Fonte..., à tous les vers que j'entends ici, ...n'est pas étonnant que je m'y ...méprise. » Crébillon le fils for...é de renoncer à ce méprisa...re, et lui fit faire sa première ... raisonnable. Ils étaient l'un ...e de cette fameuse société du ... où régnaient la gaîté et la ...se, où l'amitié s'armant de ...mme, donnait d'excellentes leçons de goût et de modestie. Cette aimable réunion ayant été dissoute vers la fin de 1739, Collé fut accueilli dans la société du duc d'Orléans, dont la comédie faisait le principal amusement. Ce fut pour les plaisirs de cette société que, pendant vingt ans, il composa des parades dont quelques-unes ont été imprimées dans le *Théâtre des boulevarts*, et toutes les pièces qui forment son *Théâtre de société*. Le prince l'en récompensa en le nommant l'un de ses lecteurs ordinaires, et en lui donnant dans ses sous-fermes un intérêt qui lui procura une existence aisée. Il s'éleva avec succès jusqu'au théâtre Français, où il donna *Dupuis et Desronais* en 1763. La comédie de la *Veuve* n'y eut qu'une représentation; la *Partie de chasse de Henri IV* ne put y être jouée qu'en 1774, mais elle l'était depuis près de dix ans sur tous les théâtres de province et de société. Ayant perdu une épouse qui pendant long-temps avait fait son bonheur, il tomba dans une espèce de mélancolie qui lui fit désirer la mort, et qui même, suivant quelques-uns, le porta à se la donner. Il mourut le 3 novembre 1783, âgé de soixante-quinze ans. « Parmi les comédies de » la seconde classe, nous en avons » peu, dit La Harpe, d'aussi suivies » et d'aussi intéressantes que *Dupuis* » *et Desronais* et la *Partie de chasse*. » Le nom de Henri IV est sans doute » pour cette dernière un relief très » précieux, mais l'ouvrage en lui-» même, quoique assez irrégulier, a » beaucoup de mérite.... *Dupuis et* » *Desronais*, tiré du roman des *Il-* » *lustres Françaises* (*V.* CHASLES), » est une pièce de caractère. Celui » de Dupuis est bien soutenu; et, » s'il n'est pas dans l'ordre commun, » il n'est pas non plus hors de la

» nature.... La versification est la par-
» tie faible de l'ouvrage; mais tous
» les sentimens sont naturels : rien
» de faux, rien de recherché. » Le
même critique, parlant des pièces du
Théâtre de société, où la gaîté n'est
pas exempte de licence, remarque
que cette gaîté est si originale et si
franche, qu'on pourrait croire qu'elle
n'avait pas besoin de si mauvaises
mœurs. La *Vérité dans le vin* est
le chef-d'œuvre de ce genre. Les
chansons de Collé font une grande
partie de sa gloire; le ton d'indécence
aisée et spirituelle de la bonne com-
pagnie d'alors y est imité avec une
vérité parfaite. L'auteur ne s'est point
borné aux sujets galants ou graveleux;
il a aussi chansonné les ridicules lit-
téraires et célébré les événements
agréables à la nation. La chanson
sur la prise du Port-Mahon lui valut
une pension de 600 livres. Le *Re-
cueil complet des chansons de Collé*
a été publié en 2 vol. in-18, Paris
1807. Son *Théâtre de société*, im-
primé d'abord en 2 vol. in-8°., Paris
1768, a été réimprimé en 3 vol.
in-12, Paris 1777. On a imprimé
séparément quelques anciennes pièces
qu'il avait retouchées, la *Mère Co-
quette* de Quinault, l'*Andrienne* de
Baron, l'*Esprit follet* de Hauteroche
et le *Menteur* de Corneille. Il a laissé
plusieurs manuscrits, parmi lesquels
se trouvent le véritable texte de ses
parades, défigurées dans le *Théâtre
des boulevarts*, et un commentaire
sur quelques tragédies de Voltaire,
ouvrage où il prétendait venger Cor-
neille qu'il admirait, de Voltaire qu'il
n'aimait pas. Collé passait générale-
ment pour avoir joint à la plus folle
gaîté cette bonhomie qui en est la
compagne ordinaire; mais la publi-
cation de son *Journal historique*, 3
vol. in-8°., Paris 1805 - 1807, est
venu porter atteinte à cette
tion. Presque tous les aute
temps y sont jugés avec un t
mertume et d'âcreté qu on
prendre souvent pour l'accen
haine ou même de l'envie.
du 1er. vol. du *Journal hist*
on trouve la liste chronologi
ouvrages de Collé, donnée
même, et le catalogue de ses o
imprimés. A—G

COLLENUCCIO (Pandol
Pesaro, littérateur italien, h
et jurisconsulte célèbre vers l
15e. siècle, fut nommé pode
magistrat suprême de plusieur
et chargé de quelques amb
où il se distingua comme ora
comme négociateur. Envoyé p
cule Ier., duc de Ferrare, au
l'empereur Maximilien, il pr
une harangue latine qui est in
dans le vol. XI du recueil de
Script. rer. Germanic. Il s
dans un âge peu avancé à Pes
patrie, et comptait y vivre p
ment; mais en haine de Jean
qui était alors maître de cett
il entretint une correspondan
crette avec César Borgia, qui
s'en emparer, comme il le fi
que temps après. Sforce, ay
couvert cette intelligence, fei
pardonner à Collenuccio, ma
ensuite arrêter et étrangler
son. Il subit cette mort fun
1500: on ignore en quelle
était né. Ce savant, auquel
proche de l'orgueil, de l'aigre
la critique, et la manie trop
tieuse de tout savoir, a lais
sieurs ouvrages de différens
qui prouvent qu'en effet il p
une grande variété de connai
Le plus considérable est son
de l'histoire du royaume de
depuis son origine jusqu'en 14

duc Hercule Ier., qui ayant à Naples, à la cour du roi, prenait un intérêt particu-storire de cet état. Elle était italien, et fut ensuite tra-latin. Elle ne contenait que, et parut d'abord à Venise, 1-8°.; Membrino Roseo la jusqu'à l'an 1513, et elle fut, en cet état, à Venise, 1557, ontinuée jusqu'à 1610, Ve-13, in-4°; la traduction la-J.-N. Stuppano, ne le fut 72, à Bâle, in-4°.; toutes été réimprimées plusieurs vrage a aussi été traduit en Paris, 1546, in-8°.; et en, Naples, 1563, in-8°. Ses vrages sont : I. *Comedia et de Joseph*, espèce de re-ion ou de tragédie sacrée, *terza rima*, et dédiée au ile Ier., imprimée à Venise, 8°.; 1555, in-4°., et 1564, I. l'*Amphytrion* de Plaute, italien et aussi en tercets, 587 à Ferrare dans le palais our les fêtes du mariage de se Lucrèce, sa fille, avec un o, et publié à Venise, 1530, I. un petit Traité *Dell' edu-egli antichi*, Vérone, 1543, quelques poésies italiennes, ns divers recueils, et qua-nes ou dialogues moraux; nes ont été traduits en la-férents auteurs : celui qui *La Bereta contro i corte-ns* lequel il parle de diver-tions, a été souvent réim-s le 16e. siècle : Ant. Geu-raduit en français sous le *Dialogue de la tête et du* Paris, 1543, in-4°. Coile-ivit en latin un *Traité sur* et une *Apologie de Pline* oniceno, qui avait accusé dans un ouvrage, ce grand naturaliste et plusieurs autres anciens auteurs, d'avoir commis beaucoup d'erreurs au sujet des plantes médicinales; mais Collenuccio était lui-même peu savant en histoire naturelle, et il a fait mal à propos des transpositions de noms de plantes. Hermolaüs Barbaro l'a critiqué, et a fait voir qu'il se trompait souvent dans ses interprétations et ses corrections du texte de Pline, qu'il voulait défendre. Cette critique prouve que la première édition, faite à Ferrare, sans date, avait paru avant 1493; car c'est dans cette année qu'Hermolaüs mourut à Rome, après avoir publié ses *Castigationes* sur Pline. On trouve les remarques de Collenuccio sur les plantes de Pline, dans le sixième livre de *l'Herbarum icones* de Brunfels, avec une réponse à ce qu'il appelle les calomnies de Leoniceno. Ponticus Virunius a écrit contre Collenuccio pour la défense de Leoniceno.

G—é et D—p—s.

COLLEONI (Jérôme), naquit en 1742, à Correggio, d'une illustre famille originaire de Bergame. Après avoir étudié avec le plus grand succès les belles-lettres, la philosophie et les mathématiques, il fut envoyé, en 1759, à Bologne pour y étudier la jurisprudence. Il y fut reçu docteur en 1763. Son goût particulier l'avait porté à cultiver en même temps les langues grecque, hébraïque, l'histoire ancienne et moderne. L'année suivante, son oncle paternel l'appela auprès de lui à Modène, pour qu'il y suivît le barreau; mais ce genre d'occupation ne pouvant lui convenir, il retourna, au bout de deux ans, dans sa patrie, et y remplit honorablement les premiers emplois. Dans les moments de loisir que lui laissaient ses fonctions, il s'appliqua à rechercher les

titres et les monuments de la ville de Correggio, dont il se proposait d'écrire l'histoire. Il entretenait à ce sujet une correspondance suivie avec plusieurs savants, et rassemblait les ouvrages les plus curieux sur les antiquités romaines et sur celles du moyen âge. Il avait aussi rédigé des notices sur tous les écrivains natifs de Correggio, non dans le dessein de les publier, mais seulement pour servir de matériaux à un ouvrage que méditait alors François Torre de Modène; mais ces notices étant tombées dans les mains du savant P. Affò, il les jugea dignes de l'impression, et les donna au public, sous ce titre : *Notizie degli scrittori più celebri, che hanno illustrato la patria loro di Correggio*, etc., in-4°., sans date et sans nom de lieu (Guastalla, 1776). Une faible complexion et une santé toujours languissante nuisirent beaucoup aux travaux de Colleoni; il mourut à peine âgé de trente-cinq ans, le 18 mars 1777, sans avoir pu terminer rien de ce qu'il avait entrepris. R. G.

COLLEONI. *Voy.* Coleoni.

COLLERYE (Roger de). *Voy.* Roger.

COLLET (Philibert), avocat au parlement de Bourgogne, et substitut du procureur-général au parlement de Dombes, naquit à Châtillon-lès-Dombes, en 1643. Ayant achevé ses études à Lyon, dans le collége des Jésuites, n'ayant encore que seize ans, les PP. de la Chaise et Ménestrier, qui avaient été ses professeurs, le firent recevoir dans le noviciat de leur ordre à Avignon. Il enseigna les basses classes à Dole et à Roanne jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, et quitta alors cet état. Il passa en Angleterre, et fit quelque séjour à Londres, où il fut admis chez Willis, Robert Boyle, et chez d'autres savants. Il revint en France, où il fut nommé à diverses fonctio magistrature. Il a cultivé les particulièrement la botaniq toire naturelle. Il mourut d natale, le 30 mars 1718, composé un grand nombre dont quelques-uns sont *Traité des excommunica* jon, 1683, in-12. Quoique ait été critiqué, il a été pla billon dans le catalogue choisis qu'il indique à la *Traité des études mona* *Traité des usures*, in-8°. d'imprimeur, de ville, ni mais on sait que c'est à Lyon et Paris, 1693, in-8°. II *du Dictionnaire de math d'Ozanam*, 1691, in-4°., c let; IV. *Entretiens sur le aumônes et autres libéra à l'Église*, in-12, 1691, d'imprimeur ni de ville, que c'est à Lyon; Paris, 16 C'est le résultat de quelques qu'il eut à Paris avec le célè procureur-général au par cette capitale. Il cherche à p les dîmes ne sont ni de dro de droit ecclésiastique, ma domanial. V. *Historia rati* 1695, in-12, sans nom d'a avec ses lettres initiales. L' qu'il a toujours eue pour phie lui avait fait former le histoire complète de cette sc ce titre : *Historia rationi morum, historia naturæ.* la première partie de l'ou *Entretiens sur la clôture* Dijon, 1697, in-12; VII. *tres concernant l'histoire bes*, in-4°., sans date. Ell sérées parmi les dissertati minaires qui sont en tête d suivant. Le P. Ménestrier marques en réponse à ces

...te roulait principalement ...tion géographique des Sé... III. *Commentaires sur les Bresse*, Lyon, 1698, in... ...eux *Lettres à M. Bonnet* ..., *sur l'Histoire des plantes* ...*fort*, in-12, 1697. Collet ...urnefort, et le blâme injus... ...voir changé l'ancienne mé... ...lasser les plantes par les ...de vouloir que l'on en cher... ...ractère dans les fleurs et ...it et les graines. Chomel y ...*Voy.* P. J. B. Chomel). On ...llet n'avait aucune idée des ...ipes de la botanique. X. *Ca... ...es plantes que l'on trouve la ville de Dijon*, Dijon, ...2. Il n'est pas nombreux; ...ucoup ajouté depuis. C'est ...vrage que Collet fait l'essai ...ode botanique de son in... ...n établissant ses classes sur ..., le nombre et la situation ...; sur leur contexture, leurs ..., leur odeur, leur saveur, ...lsifix s'y trouvaient réunis ...s. Collet a laissé plusieurs manuscrits : une *Critique ...ire de Bresse*, par Gui... ...ne *Histoire naturelle de* ..., qui devait contenir des plantes qu'il avait fait des... ...soin; mais ce qu'il a publié ...tanique n'inspire pas une ...ble de la manière dont il a cette histoire, et ne fait pas ...a non publication. Le bo... ...merson, qui était compa... ...ollet, a dédié à sa mémoire de plantes qu'il a nommé La première espèce est un sans agrément, parce qu'il d'épines et dénué de feuil... ...il fait allusion à la figure cet auteur, et à son esprit original. La vie de Collet, écrite par l'abbé Papillon, se trouve dans le tome III des *Mémoires de littérature et d'histoire*, par le P. Desmolets. D—P—s.

COLLET (Pierre), prêtre de la congrégation de la Mission, docteur et ancien professeur de théologie, supérieur du collége des Bons-Enfants, né à Ternay dans le Vendômois, le 6 septembre 1693, mort le 6 octobre 1770, s'est fait un nom parmi les théologiens, et a mérité l'estime des personnes pieuses, par la régularité de ses mœurs et ses nombreux écrits, dont les principaux sont: I. *Vie de S. Vincent de Paul*, Nanci, 1748, 2 vol. in-4°.; II. *Histoire abrégée de S. Vincent de Paul*, 1 vol. in-12, 1764; III. *Vie de Boudon*, 2 vol. in-12, 1754; IV. *Vie abrégée de Boudon*, 1 vol. in-12, 1762; V. *Vie de S. Jean de la Croix*, 1769, 1 vol. in-12; VI. *Traité des dispenses en général et en particulier*, 3 vol. in-12, 1753; VII. *Traité des indulgences et du jubilé*, 2 vol. in-12, 1770; VIII. *Traité de l'office divin*, 1 vol. in-12, 1763; IX. *Traité des saints mystères*, 2 vol. in-12, 1768; X. *Traité des exorcismes de l'Église*, 1 vol. in-12, 1770; XI. *Abrégé du Dictionnaire des cas de conscience, de Pontas*, 2 vol. in-8°., 1764 et 1770; XII. *Lettres critiques*, sous le nom du prieur de *St.-Edme*, 1 vol. in-8°., 1744. Les jansénistes, et particulièrement l'abbé de St.-Cyran, sont fort maltraités dans cet ouvrage; ce qui fait que l'auteur a été fort maltraité lui-même par les écrivains de ce parti; ils ont dit que son style est dur en latin, incorrect en français, et que ses railleries sentent le collége. XIII. *Bibliothèque d'un jeune ecclésiastique*, 1 vol. in-8°.; XIV. *Theologia moralis universa*, 17 vol. in-8°.; XV. *Institutiones theologicæ, ad*

usum seminariorum, 7 vol. in-12, 1744 et suiv.; XVI. les mêmes, plus en abrégé, 4 vol. in-12, 1768; XVII. *Devoirs de la vie religieuse*, 2 vol. in-12.; XVIII. *De Deo, ejusque divinis attributis*, 3 vol. in-8°., 1768; XIX. *les Devoirs des pasteurs*, 1 vol. in-12, 1769; XX. *Traité des devoirs des gens du monde*, 1 vol. in-12, 1763; XXI. *Devoirs des écoliers*, 1 vol. petit in-12; XXII. *Instructions pour les domestiques*, 1 vol. in-12, 1763; XXIII. *Instructions à l'usage des gens de la campagne*, petit in-12, 1770; XXIV. *Sermons et Discours ecclésiastiques*, 2 vol. in-12, 1764; XXV. *Méditations pour servir aux retraites*, 1 vol. in-12, 1769; XXVI. *la Dévotion au sacré cœur de Jésus, établie et réduite en pratique*, 1 vol. in-16, 1770. Z.

COLLETET (Guillaume), l'un des premiers membres de l'académie française, né à Paris, le 12 mars 1598, se fit d'abord recevoir avocat au parlement. Il ne paraît pas qu'il ait jamais plaidé. Des liaisons qu'il forma, presqu'au sortir des écoles, avec des jeunes gens qui s'occupaient de littérature et de vers, déterminèrent sa vocation pour la poésie. Le cardinal de Richelieu l'engagea à travailler pour le théâtre; il obéit et composa seul *Cyminde* (1), ou *les Deux Victimes*, tragi-comédie, et eut part à l'*Aveugle de Smyrne* et aux *Tuileries*. Le monologue de cette dernière pièce est de Colletet; le cardinal en fut si content, qu'il lui fit présent de 600 liv., pour six vers contenant la description de la pièce d'eau du jardin : il ajouta « qu'il ne lui donnait cette » somme que pour ces » le roi n'était pas asse » payer le reste. » Colle sa reconnaissance au car distique :

Armand, qui pour six vers m'as
livres,
Que ne puis-je à ce prix te vendre

Cependant, le cardinal lui faire changer une exp un des vers de cette descr letet osa lui résister. On dit :

La cause s'humecter de la bou

Au lieu d'*humecter*, le ca préféré *barboter*. Colletet mot trop bas; et non conte dit son avis, de retour ch vit à ce sujet une longue let nal. Celui-ci achevait de la lisson, lorsqu'il survint q de ses courtisans, qui lui pliment sur je ne sais q succès des armes du roi, que rien ne pouvait ré éminence. « Vous vous tr » répondit-il en riant, e » dans Paris même, de » qui me résistent. » Et, lui eut demandé quelles e ces personnes si audacie » letet, dit-il; car, après » battu hier avec moi su » ne se rend pas encore. ne fut pas le seul protec letet; l'archevêque de Ro Harlay, et d'autres grand lui témoignèrent beaucou d'intérêt : il reçut du Apollon en argent, pour à la Vierge, qu'il avait con le palinod de Rouen. Il obt ces honorables et lucrative tres, celle d'avocat du roi Il n'a donc pas été toujours vre et aussi malheureux qu on apprend même, par qu

(1) D'autres prétendent qu'il ne fit que mettre en vers cette pièce, qui avait été composée en prose par l'abbé d'Aubignac.

[illegible], qu'il po[illegible] des ter[illegible] considérables [illegible] les envi[illegible]ris, et qu'il avait lieu d'être satisfait de son sort; mais les iviles lui firent beaucoup de son inconduite acheva de le [illegible] la misère. Peu délicat sur de sa société habituelle, il [illegible]ccessivement trois de ses [illegible], et affectionna particulière[illegible] troisième, qui se nommait [illegible]. Il ne tint pas à lui qu'elle [illegible] pour un miracle de beauté [illegible]me dixième muse : il compo[illegible] son nom, des vers qu'elle [illegible]ter à table avec assez d'agré[illegible], voulant lui assurer la répu[illegible]el-esprit qu'il lui avait faite, [illegible] la précaution au point de [illegible], dans sa dernière maladie, [illegible] par laquelle elle était sup[illegible] ses adieux aux Muses. La [illegible] sur ce sujet une épigram[illegible] connue, qui commence par :

[illegible] cendres ont cessé,
[illegible] est trépassé;
[illegible] qu'il ont la bouche close,
[illegible]me ne dit plus rien;
[illegible] ouvrera vers et prose
[illegible] la pauvre chrétien, etc.

[illegible] le 11 février 1659, dans [illegible]tion si misérable, que ses [illegible] obligés de se cotiser pour [illegible]rement. Colletet était fécond [illegible]ux; il ne manquait ni de na[illegible] de facilité, et quelques-unes [illegible]grammes sont pleines d'agré[illegible] jugement sévère, mais juste, [illegible] sur le fils (*Voy.* l'article [illegible]) a fait beaucoup de tort à la [illegible] du père, la plupart des lec[illegible] même quelques critiques les [illegible] souvent confondus. On a de [illegible]letet : I. *Désespoirs amou[illegible]ris*, 1622, in-12. D'après [illegible]areil, on ne supposerait pas [illegible]vrage est une traduction des [illegible]mes du P. Rémond, jésuite, intitulées l'*Alexiade*, ou *la Vie et les Miracles de S. Alexis*. II. *Chant pastoral sur la mort de Scévole de Ste.-Marthe*, 1623, in-4°.; III. les *Divertissemens*, Paris, 1631 et 1633, in-8°; IV. le *Banquet des Poètes*, 1646, in-8°.; V. des épigrammes, avec un *Discours sur l'épigramme*, Paris, 1653, in-12 (*Voy.* Pr. Chifflet); VI. un *Traité de la poésie morale et sententieuse*, Paris, 1657, in-12; VII. un autre, du *Sonnet*, 1658, in-12; VIII. un autre, du *Poëme bucolique* et de l'*Églogue*, 1658, in-12. Ces différents traités ont été réunis sous le titre de l'*Art poétique* du sieur Colletet, Paris, 1658, in-12. Ce que Colletet dit sur la poésie bucolique est utile et lumineux. Son traité sur l'épigramme est, pour le fond, ce que nous avons peut-être de meilleur en ce genre. Celui sur le sonnet est le seul où ce sujet soit approfondi; et enfin, le dernier, sur la poésie morale, peut beaucoup servir à l'histoire de la poésie en général, et de la nôtre en particulier. Colletet se donnait pour l'inventeur du sonnet en bouts-rimés. Il est encore l'auteur d'une traduction du roman *d'Isméne et d'Isménias*, *d'Eustathius*, Paris, 1625, in-8°., et de plusieurs autres ouvrages dont on trouvera la liste dans l'histoire de l'académie française. Parmi les manuscrits qu'il a laissés, on distingue des *Vies des Poètes français*, dont on a long-temps désiré l'impression. Le manuscrit est à la bibliothèque du conseil d'état; il contient environ quatre cents Vies. On a dit que cet ouvrage avait été fort utile à Lamonnoye. Cette anecdote est du nombre de celles que la malignité se plaît à répéter, mais qu'il ne faut pas admettre légèrement W—s.

COLLETET (François), fils du précédent, né à Paris, en 1628, était

fort inférieur, sous le rapport du talent, à son père, de qui il avait appris à faire des vers. Il n'est guère connu que par le ridicule dont Boileau l'a couvert dans ses Satires. C'est avec justice qu'il le relègue aux derniers rangs de la littérature, avec Perrin, Bardin, Titreville, Bonnecorse et Pellietier. Cependant, le respect dont nous sommes pénétrés pour Boileau ne nous empêchera pas de dire que nous sommes affligés qu'il ait pris pour sujet de ses plaisanteries un homme qui, tout méprisable qu'il était comme poëte, méritait quelque égard à raison de ses malheurs, et que nous voyons avec peine qu'il lui ait reproché aussi durement *de mendier son pain de cuisine en cuisine*. Il paraît que Fr. Colletet avait embrassé le parti des armes, puisqu'il fut pris par les Espagnols et conduit en prison dans une ville d'Espagne. Après avoir obtenu sa liberté, il revint à Paris, où il entra, comme précepteur, dans une grande maison; mais, ne trouvant pas son compte à ce nouveau métier, il chercha une ressource dans sa plume. Il écrivait pour vivre; aussi a-t-il publié un grand nombre de volumes en vers et en prose. Sur la fin de sa vie, en 1676, il obtint le privilége d'un *Journal d'avis*, qui, selon toute apparence, ne l'enrichit pas. Ses principaux ouvrages sont: I. *la Muse coquette*, Paris, 1665 et 1667, 4 volumes in-12; II. *Noëls nouveaux*, Paris, 1660, in-8°. Ces noëls eurent plusieurs éditions en peu d'années; ce qui ne prouve pas grand'chose pour leur mérite. Le ministre Jurieu reprocha aigrement à l'auteur d'avoir mis des sujets édifiants sur des airs profanes. III. *Le Tracas de Paris*, poëme burlesque, imprimé avec la *Description de Paris*, en vers burlesques, 1665, in-12; IV. *Abrégé des An-*

nales et Antiquités de P 2 vol. in-12; V. *Traité d étrangères, de leurs al des chiffres*, Paris, 166 72 pages. Cet ouvrage de le seul qui ait été quelque ché. Sur trente-six alphab bois, qu'il renferme, do torze sont imaginaires, c d'Apollonius, de Salomo d'Adam, etc.; les autres exécutés, qu'ils sont à p naissables. VI. *Le Burea que des honnestes diverti l'esprit*, Paris, 1677, i vrage périodique, dont il raître une feuille par sema y eut beaucoup d'interru il n'en parut que onze nu comprenaient aussi la *Bi française* et la *Bibliogra ris*, annoncé des livres nou servir de continuation à Jacob de St.-Charles.

COLLIBUS (Hippoli connu sous ce nom parm consultes. Son vrai nom e ou *Colli*. Il n'était pas nati drie de la Paille, comme on un *Dictionnaire historiq* mille en était à la vérité or son père s'étant fait protes cette ville, pour venir s'ét rich, où Hippolite son fil 20 février 1561. Il étudia en Italie avec tant de s devint lui-même professe delberg, et ensuite à Bâle d'Anhalt le fit son chancelli ploya utilement dans dive ciations en France, en en Angleterre et dans les P mourut le 21 de février 16 cinquante-un ans. Il a fait *ceps consiliarius-palatinu licus et nobilis*, avec des tions de Naurath, Francf

t ouvrage est aussi imprimé
raité d'Antoine Perez, *De*
dico, Francfort, 1668,
Incrementa Urbium, aussi
notes de Naurath, Francfort,
-8°.; III. *Commentaria ad*
de regulis juris. B—I.

IER (JÉRÉMIE), théologien
é en 1650 à Stow-Qui, dans
de Cambridge, exerçait le
ecclésiastique depuis plu-
nées, et occupait une place
seur à l'école de droit de
m à Londres, lors de la
a qui plaça le prince d'O-
r le trône d'Angleterre. Ses
, contraires à cette révolution,
rmettaient pas de continuer
public de ses fonctions;
'était pas homme à se sou-
silence. Le docteur Burnet
publier un pamphlet où le
es était représenté comme
erté le trône; Collier y répon-
88, par un autre pamphlet
itre de *Considérations sur*
tion. Il continua, après la ré-
, à refuser le serment, et à
r d'autres de le prêter, ainsi
re avec beaucoup de chaleur
cès contre le parti dominant.
ite ayant éveillé l'attention de
, il fut arrêté sur quelques
s de correspondance criminel-
t conduit à Newgate. Admis à
caution, et remis en liberté,
t quelques scrupules sur cette
, par laquelle il craignait d'a-
nnu la compétence du tribu-
alla donc se faire remettre en
Élargi au bout de huit à dix
par les soins de quelques amis,
ut pas encore tranquille, et il
pour s'excuser d'être sorti de
, quoique on l'eut mis, pour
ire, à la porte. Il eut à se justi-
m 1696, d'une action bien plus
extraordinaire, à l'occasion de l'exécution de deux hommes convaincus d'avoir eu part à un complot formé contre la vie du roi. Collier et deux autres ecclésiastiques, réfractaires comme lui, ayant accompagné les criminels au lieu de l'exécution, leur donnèrent solennellement l'absolution par l'imposition des mains. Cet acte, où ils avaient bravé toutes les formes reçues dans l'église anglicane, fut regardé comme une insulte faite au gouvernement et au clergé: non seulement les tribunaux se crurent obligés d'en prendre connaissance, mais les deux archevêques d'Angleterre, et douze de leurs suffragants, publièrent une déclaration, où ils exprimaient l'horreur que leur inspirait une pareille action. Collier se cacha, pour éviter de donner une seconde fois caution; mais, sans se montrer, il reprit la plume, pour justifier sa conduite, ainsi que celle de ses confrères. Il fut déclaré contumace et privé de la protection des lois. Ce jugement, dont il ne fut jamais relevé, paraît cependant n'avoir pas eu pour lui des conséquences bien fâcheuses. Il travailla alors à divers ouvrages d'un genre plus utile et d'un but plus louable que tout ce qu'il avait produit jusqu'à cette époque. Ses *Essais sur divers sujets de morale*, en 3 vol. in-8°, publiés successivement en 1697, 1705 et 1709, furent très favorablement accueillis du public, qui, cependant, n'aimait point l'auteur. On y trouva autant d'esprit et d'originalité que d'érudition, mérites relevés encore par celui d'un style facile et élégant. On en a donné depuis un grand nombre d'éditions. Collier publia en 1698 son *Coup-d'œil sur l'immoralité et la dépravation du théâtre anglais, avec le sentiment des anciens sur ce sujet*. La publication de ce livre l'engagea dans une

était propre; son style était noble et sévère comme celui de son maître; son dessin pur et correct, et sa couleur, plus chaude et plus éclatante. S'il appartient à l'école romaine par la sagesse de ses compositions, il tient à l'école de Venise par la vivacité de son coloris. Le tableau où il peignit *le Déluge* fut regardé, par ses contemporains, comme un ouvrage d'une plus belle exécution que les peintures de Jules-Romain. En ôtant de cet éloge ce qu'il peut contenir de trop exagéré, Colle reste toujours un peintre très habile. Il fut célèbre à Rome dans un temps où le mauvais goût et la médiocrité n'étaient pas encore des titres suffisants pour prétendre à l'admiration. Les loges du second étage du Vatican sont enrichies de plusieurs fresques de ce maître, qu'on regarde encore comme des modèles. Colle savait si bien prendre, dans quelques-uns de ses ouvrages, la manière de peindre de Raphaël, son premier maître, que les artistes de son temps lui avaient donné le surnom de *Rafaellino*. Il mourut à Rome en 1550. Caylus et N. Lesueur ont gravé, d'après un de ses dessins en clair-obscur, *Jésus-Christ apparaissant à ses disciples*. Gisbert Venius a gravé, dans une même composition, *les Quatre Saisons*, sous le nom de Raphaël d'Urbin; mais le dessin est de Raphaël dal Colle.

A—s.

COLLE (Jean), médecin, né à Belluno, ville de l'état de Venise, en 1558, étudia à Padoue, sous Jérôme Capivaccio, Albert Battoni et Émile Campolongo, dont il s'acquit l'estime et la bienveillance. Reçu docteur en 1584, il se rendit à Venise, où il exerça la médecine pendant quinze ans avec une grande réputation. François-Marie II, duc d'Urbin, l'ayant choisi pour son premier médecin, il en remplit les fonctions pendant vingt-trois ans, et alla ensuite occuper la première chaire de médecine aux écoles de Padoue, où il succéda à Roderic Fonseca. Il mourut dans cette ville, en 1650, âgé de soixante-douze ans. On a de lui plusieurs ouvrages : I. *De ideâ et theatro imitatricium et imitabilium ad omnes intellectûs facultates, scientias et artes, libri octo*. Pesaro, 1618, in-fol. : c'est une espèce d'encyclopédie à l'usage des gens du monde, et où il traite, d'une manière très succincte, des sciences, des arts et métiers; II. *Medicina practica, sive Methodus cognoscendorum et curandorum omnium affectuum malignorum, et pestilentium*, ibid., 1617, in-fol.; III. *De morbis malignis*, Padoue, 1620, in-fol.; IV. *Elucidarium anatomicum et chirurgicum, ex Græcis, Arabibus, Latinis selectum; unà cum commentariis in quarti libri Avicennæ sen tertium*, etc., Venise, 1621, in-fol. C'est de Dulaurens qu'il a principalement tiré ce qui a rapport à l'anatomie; son Commentaire sur le quatrième livre d'Avicenne est estimé. V. *Cosmitor Medicœus triplex, in quo exercitatio totius artis medicæ*, etc.; Venise, 1621, in-fol. Par le titre de cet ouvrage, l'auteur fait allusion au nom de Cosme de Médicis, grand-duc de Toscane, auquel il voulait le dédier. VI. *De cognitu difficilibus in praxi, ex libello Hippocratis de insomniis, et ex libris Avenzoaris per commentaria et sententias dilucidata*, Venise, 1628, in-4°.; VII. *Methodus facilè parandi jucunda, tuta et nova medicamenta, et ejus applicatio adversùs chymicos. De vitâ et senectute longiùs protrahendâ. De alexipharmacis chymicis adversùs omnia venena, nec non de antiquâ morbi gallici naturâ, ejusque symptoma-*

...tilâ et medelâ singulari.
...l, cyrrhis, capillorum ag-
...tione et ejus antiquâ origine.
...ino dignoscendo et curando,
1628, in-4°. D—P—s.

...É (Charles) naquit à Paris
...). Son père, était procureur
...u Châtelet et trésorier de la
...erie du palais. Cousin de Ré-
...il soutint l'honneur de cette
...par sa gaîté vive et spirituelle.
...plus jeunes années, il se sentit
...chement invincible pour la
...t surtout pour le théâtre; nos
...teurs malins et naïfs faisaient
...es; il chantait sans cesse les
... de Haguenier, mais il leur
...bientôt ceux de Gallet et de
...l, avec qui il s'était lié. Né
...aucoup de défiance de lui-
...il n'osa d'abord marcher sur
...aces et il se borna pendant
...ps à faire des amphigouris.
...tait un jour celui-ci devant
...lle chez Mme. de Tencin :

...l est heureux de se défendre
...d le cœur ne s'est pas rendu!
... qu'il est fâcheux de se rendre,
...d le bonheur est suspendu;
...n discours sans suite et tendre,
...s un cœur éperdu;
...ent par un malentendu
...ent adroit se fait entendre.

...lle, croyant comprendre un
...couplet, voulut le faire recom-
...« Eh! grosse bête, lui dit
...de Tencin, ne vois-tu pas que
...t que du galimatias? — Cela
...mble si fort, répondit Fonte-
..., à tous les vers que j'entends ici,
...n'est pas étonnant que je m'y
...mépris. » Crébillon le fils for-
...lé de renoncer à ce méprisa-
...re, et lui fit faire sa première
...n raisonnable. Ils étaient l'un
...e de cette fameuse société du
... où régnaient la gaîté et la
...se, où l'amitié s'armant de
...mme, donnait d'excellentes
leçons de goût et de modestie. Cette aimable réunion ayant été dissoute vers la fin de 1739, Collé fut accueilli dans la société du duc d'Orléans, dont la comédie faisait le principal amusement. Ce fut pour les plaisirs de cette société que, pendant vingt ans, il composa des parades dont quelques-unes ont été imprimées dans le *Théâtre des boulevarts*, et toutes les pièces qui forment son *Théâtre de société*. Le prince l'en récompensa en le nommant l'un de ses lecteurs ordinaires, et en lui donnant dans ses sous-fermes un intérêt qui lui procura une existence aisée. Il s'éleva avec succès jusqu'au théâtre Français, où il donna *Dupuis et Desronais* en 1763. La comédie de la *Veuve* n'y eut qu'une représentation; la *Partie de chasse de Henri IV* ne put y être jouée qu'en 1774, mais elle l'était depuis près de dix ans sur tous les théâtres de province et de société. Ayant perdu une épouse qui pendant long-temps avait fait son bonheur, il tomba dans une espèce de mélancolie qui lui fit désirer la mort, et qui même, suivant quelques-uns, le porta à se la donner. Il mourut le 3 novembre 1783, âgé de soixante-quinze ans. « Parmi les comédies de » la seconde classe, nous en avons » peu, dit La Harpe, d'aussi suivies » et d'aussi intéressantes que *Dupuis* » *et Desronais* et la *Partie de chasse*. » Le nom de Henri IV est sans doute » pour cette dernière un relief très » précieux, mais l'ouvrage en lui-» même, quoique assez irrégulier, a » beaucoup de mérite.... *Dupuis et* » *Desronais*, tiré du roman des *Il-* » *lustres Françaises* (*V.* Chasles), » est une pièce de caractère. Celui » de Dupuis est bien soutenu; et, » s'il n'est pas dans l'ordre commun, » il n'est pas non plus hors de la

» nature.... La versification est la par-
» tie faible de l'ouvrage; mais tous
» les sentimens sont naturels : rien
» de faux, rien de recherché. » Le même critique, parlant des pièces du *Théâtre de société*, ou la gaîté n'est pas exempte de licence, remarque que cette gaîté est si originale et si franche, qu'on pourrait croire qu'elle n'avait pas besoin de si mauvaises mœurs. La *Vérité dans le vin* est le chef-d'œuvre de ce genre. Les chansons de Collé font une grande partie de sa gloire; le ton d'indécence aisée et spirituelle de la bonne compagnie d'alors y est imité avec une vérité parfaite. L'auteur ne s'est point borné aux sujets galants ou graveleux; il a aussi chansonné les ridicules littéraires et célébré les événements agréables à la nation. La chanson sur la prise du Port-Mahon lui valut une pension de 600 livres. Le *Recueil complet des chansons de Collé* a été publié en 2 vol. in-18, Paris 1807. Son *Théâtre de société*, imprimé d'abord en 2 vol. in-8°., Paris 1768, a été réimprimé en 3 vol. in-12, Paris 1777. On a imprimé séparément quelques anciennes pièces qu'il avait retouchées, la *Mère Coquette* de Quinault, l'*Andrienne* de Baron, l'*Esprit follet* de Hauteroche et le *Menteur* de Corneille. Il a laissé plusieurs manuscrits, parmi lesquels se trouvent le véritable texte de ses parades, défigurées dans le *Théâtre des boulevarts*, et un commentaire sur quelques tragédies de Voltaire, ouvrage où il prétendait venger Corneille qu'il admirait, de Voltaire qu'il n'aimait pas. Collé passait généralement pour avoir joint à la plus folle gaîté cette bonhomie qui en est la compagne ordinaire; mais la publication de son *Journal historique*, 3 vol. in-8°., Paris 1805-1807, est venu porter atteinte à cette réputation. Presque tous les auteurs du temps y sont jugés avec un ton d'amertume et d'âcreté qu'on pourrait prendre souvent pour l'accent de la haine ou même de l'envie. En tête du 1er. vol. du *Journal historique*, on trouve la liste chronologique des ouvrages de Collé, donnée par lui-même, et le catalogue de ses ouvrages imprimés. A—c—n.

COLLENUCCIO (Pandolphe) de Pesaro, littérateur italien, historien et jurisconsulte célèbre vers la fin du 15e. siècle, fut nommé podestat, ou magistrat suprême de plusieurs villes, et chargé de quelques ambassades où il se distingua comme orateur et comme négociateur. Envoyé par Hercule Ier., duc de Ferrare, auprès de l'empereur Maximilien, il prononça une harangue latine qui est imprimée dans le vol. XI du recueil de Freher, *Script. rer. Germanic.* Il se retira dans un âge peu avancé à Pesaro, sa patrie, et comptait y vivre paisiblement; mais en haine de Jean Sforce qui était alors maître de cette ville, il entretint une correspondance secrette avec César Borgia, qui voulait s'en emparer, comme il le fit quelque temps après. Sforce, ayant découvert cette intelligence, feignit de pardonner à Collenuccio, mais le fit ensuite arrêter et étrangler en prison. Il subit cette mort funeste en 1500: on ignore en quelle année il était né. Ce savant, auquel on reproche de l'orgueil, de l'aigreur dans la critique, et la manie trop ambitieuse de tout savoir, a laissé plusieurs ouvrages de différens genres qui prouvent qu'en effet il possédait une grande variété de connaissances. Le plus considérable est son *Abrégé de l'histoire du r[illegible]me de Naples* depuis s[illegible] [illegible]u'en 1459. Il [illegible]

e Hercule Ier., qui ayant Naples, à la cour du roi renait un intérêt particuire de cet état. Elle était lien, et fut ensuite tran. Elle ne contenait que parut d'abord à Venise, '.; Membrino Roseo la ju'à l'an 1513, et elle fut cet état, à Venise, 1557, nuée jusqu'à 1610, Ve. in-4°; la traduction la-N. Stuppano, ne le fut, à Bâle, in-4°.; toutes é réimprimées plusieurs ge a aussi été traduit en ris, 1546, in-8°.; et en ples, 1563, in-8°. Ses ges sont : 1. *Comedia de Joseph*, espèce de reou de tragédie sacrée, *za rima*, et dédiée au Ier., imprimée à Venise, ; 1555, in-4°., et 1564, *Amphytrion* de Plaute, lien et aussi en tercets, à Ferrare dans le palais les fêtes du mariage de Lucrèce, sa fille, avec un et publié à Venise, 1530, n petit Traité *Dell' edui antichi*, Vérone, 1543, elques poésies italiennes, divers recueils, et quas ou dialogues moraux; ont été traduits en laents auteurs : celui qui *Bereta contro i corte*lequel il parle de diverts, a été souvent réime 16e. siècle : Ant. Geuuit en français sous le *logue de la tête et du* is, 1543, in-4°. Coilet en latin un *Traité sur* une *Apologie de Pline* iceno, qui avait accusé dans un ouvrage, ce grand naturaliste et plusieurs autres anciens auteurs, d'avoir commis beaucoup d'erreurs au sujet des plantes médicinales; mais Collenuccio était lui-même peu savant en histoire naturelle, et il a fait mal à propos des transpositions de noms de plantes. Hermolaüs Barbaro l'a critiqué, et a fait voir qu'il se trompait souvent dans ses interprétations et ses corrections du texte de Pline, qu'il voulait défendre. Cette critique prouve que la première édition, faite à Ferrare, sans date, avait paru avant 1493; car c'est dans cette année qu'Hermolaüs mourut à Rome, après avoir publié ses *Castigationes* sur Pline. On trouve les remarques de Collenuccio sur les plantes de Pline, dans le sixième livre de *l'Herbarum icones* de Brunfels, avec une réponse à ce qu'il appelle les calomnies de Leoniceno. Ponticus Virunius a écrit contre Collenuccio pour la défense de Leoniceno.

G—É et D—P—S.

COLLEONI (Jérôme), naquit en 1742, à Correggio, d'une illustre famille originaire de Bergame. Après avoir étudié avec le plus grand succès les belles-lettres, la philosophie et les mathématiques, il fut envoyé, en 1759, à Bologne pour y étudier la jurisprudence. Il y fut reçu docteur en 1763. Son goût particulier l'avait porté à cultiver en même temps les langues grecque, hébraïque, l'histoire ancienne et moderne. L'année suivante, son oncle paternel l'appela auprès de lui à Modène, pour qu'il y suivît le barreau; mais ce genre d'occupation ne pouvant lui convenir, il retourna, au bout de deux ans, dans sa patrie, et y remplit honorablement les premiers emplois. Dans les moments de loisir que lui laissaient ses fonctions, il s'appliqua à rechercher les

titres et les monuments de la ville de Correggio, dont il se proposait d'écrire l'histoire. Il entretenait à ce sujet une correspondance suivie avec plusieurs savants, et rassemblait les ouvrages les plus curieux sur les antiquités romaines et sur celles du moyen âge. Il avait aussi rédigé des notices sur tous les écrivains natifs de Correggio, non dans le dessein de les publier, mais seulement pour servir de matériaux à un ouvrage que méditait alors François Torre de Modène; mais ces notices étant tombées dans les mains du savant P. Affò, il les jugea dignes de l'impression, et les donna au public, sous ce titre : *Notizie degli scrittori più celebri, che hanno illustrato la patria loro di Correggio*, etc., in-4°., sans date et sans nom de lieu (Guastalla, 1776). Une faible complexion et une santé toujours languissante nuisirent beaucoup aux travaux de Colleoni; il mourut à peine âgé de trente-cinq ans, le 18 mars 1777, sans avoir pu terminer rien de ce qu'il avait entrepris. R. G.

COLLEONI. *Voy.* Coleoni.

COLLERYE (Roger de). *Voy.* Roger.

COLLET (Philibert), avocat au parlement de Bourgogne, et substitut du procureur-général au parlement de Dombes, naquit à Châtillon-lès-Dombes, en 1643. Ayant achevé ses études à Lyon, dans le collége des Jésuites, n'ayant encore que seize ans, les PP. de la Chaise et Ménestrier, qui avaient été ses professeurs, le firent recevoir dans le noviciat de leur ordre à Avignon. Il enseigna les basses classes à Dole et à Roanne jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, et quitta alors cet état. Il passa en Angleterre, et fit quelque séjour à Londres, où il fut admis chez Willis, Robert Boyle, et chez d'autres savants. Il revint en France, où il fut nommé à diverses fonction magistrature. Il a cultivé les s particulièrement la botaniqu toire naturelle. Il mourut da natale, le 30 mars 1718, a composé un grand nombre d' dont quelques-uns sont es *Traité des excommunicati* jon, 1683, in-12. Quoique ce ait été critiqué, il a été place billon dans le catalogue d choisis qu'il indique à la fi *Traité des études monast Traité des usures*, in-8°., d'imprimeur, de ville, ni mais on sait que c'est à Lyon, et Paris, 1695, in-8°. III. *du Dictionnaire de mathé d'Ozanam*, 1691, in-4°., che let; IV. *Entretiens sur les aumônes et autres libéralit à l'Église*, in-12, 1691, s d'imprimeur ni de ville, ma que c'est à Lyon; Paris, 169 C'est le résultat de quelques e qu'il eut à Paris avec le célèb procureur-général au parle cette capitale. Il cherche à pro les dîmes ne sont ni de droit de droit ecclésiastique, mais domanial. V. *Historia ration* 1695, in-12, sans nom d'aut avec ses lettres initiales. L'in qu'il a toujours eue pour la phie lui avait fait former le p histoire complète de cette scie ce titre : *Historia rationis, morum, historia naturæ*. O la première partie de l'ouv *Entretiens sur la clôture re* Dijon, 1697, in-12; VII. d *tres concernant l'histoire a bes*, in-4°., sans date. Elles séées parmi les dissertatio minaires qui sont en tête de suivant. Le P. Ménestrier fi marques en réponse à ces

ste roulait principalement
ion géographique des Sé-
II. *Commentaires sur les*
Bresse, Lyon, 1698, in-
ux *Lettres à M. Bonnet*
sur l'Histoire des plantes
Fort, in-12, 1697. Collet
arnefort, et le blâme injus-
oir changé l'ancienne mé-
asser les plantes par les
le vouloir que l'on en cher-
actère dans les fleurs et
t et les graines. Chomel y
oy. P. J. B. CHOMEL). On
let n'avait aucune idée des
ses de la botanique. X. *Ca-*
r plantes que l'on trouve
a ville de Dijon, Dijon,
1. Il n'est pas nombreux;
coup ajouté depuis. C'est
rage que Collet fait l'essai
ode botanique de son in-
établissant ses classes sur
le nombre et la situation
, sur leur contexture, leurs
, leur odeur, leur saveur,
ifix s'y trouvaient réunis
. Collet a laissé plusieurs
manuscrits : une *Critique*
re de Bresse, par Gui-
ne *Histoire naturelle de*
qui devait contenir des
lantes qu'il avait fait des-
oin; mais ce qu'il a publié
nique n'inspire pas une
de de la manière dont il a
tte histoire, et ne fait pas
non publication. Le bo-
merson, qui était compa-
llet, a dédié à sa mémoire
e plantes qu'il a nommé
a première espèce est un
ans agrément, parce qu'il
l'épines et dénué de feuil-
fait allusion à la figure
et auteur, et à son esprit
riginal. La vie de Collet, écrite par l'abbé Papillon, se trouve dans le tome III des *Mémoires de littérature et d'histoire*, par le P. Desmolets. D—P—s.

COLLET (PIERRE), prêtre de la congrégation de la Mission, docteur et ancien professeur de théologie, supérieur du collége des Bons-Enfants, né à Ternay dans le Vendômois, le 6 septembre 1693, mort le 6 octobre 1770, s'est fait un nom parmi les théologiens, et a mérité l'estime des personnes pieuses, par la régularité de ses mœurs et ses nombreux écrits, dont les principaux sont : I. *Vie de S. Vincent de Paul*, Nanci, 1748, 2 vol. in-4°.; II. *Histoire abrégée de S. Vincent de Paul*, 1 vol. in-12, 1764; III. *Vie de Boudon*, 2 vol. in-12, 1754; IV. *Vie abrégée de Boudon*, 1 vol. in-12, 1762; V. *Vie de S. Jean de la Croix*, 1769, 1 vol. in-12; VI. *Traité des dispenses en général et en particulier*, 3 vol. in-12, 1755; VII. *Traité des indulgences et du jubilé*, 2 vol. in-12, 1770; VIII. *Traité de l'office divin*, 1 vol. in-12, 1765; IX. *Traité des saints mystères*, 2 vol. in-12, 1768; X. *Traité des exorcismes de l'Église*, 1 vol. in-12, 1770; XI. *Abrégé du Dictionnaire des cas de conscience*, *de Pontas*, 2 vol. in-8°., 1764 et 1770; XII. *Lettres critiques*, sous le nom du prieur de *St.-Edme*, 1 vol. in-8°., 1744. Les jansénistes, et particulièrement l'abbé de St.-Cyran, sont fort maltraités dans cet ouvrage; ce qui fait que l'auteur a été fort maltraité lui-même par les écrivains de ce parti; ils ont dit que son style est dur en latin, incorrect en français, et que ses railleries sentent le collége. XIII. *Bibliothèque d'un jeune ecclésiastique*, 1 vol. in-8°.; XIV. *Theologia moralis universa*, 17 vol. in-8°.; XV. *Institutiones theologicæ*, *ad*

usum seminariorum, 7 vol. in-12, 1744 et suiv.; XVI. les mêmes, plus en abrégé, 4 vol. in-12, 1768; XVII. *Devoirs de la vie religieuse*, 2 vol. in-12.; XVIII. *De Deo, ejusque divinis attributis*, 3 vol. in-8°., 1768; XIX. *les Devoirs des pasteurs*, 1 vol. in-12, 1769; XX. *Traité des devoirs des gens du monde*, 1 vol. in-12, 1763; XXI. *Devoirs des écoliers*, 1 vol. petit in-12; XXII. *Instructions pour les domestiques*, 1 vol. in-12, 1763; XXIII. *Instructions à l'usage des gens de la campagne*, petit in-12, 1770; XXIV. *Sermons et Discours ecclésiastiques*, 2 vol. in-12, 1764; XXV. *Méditations pour servir aux retraites*, 1 vol. in-12, 1769; XXVI. *la Dévotion au sacré cœur de Jésus, établie et réduite en pratique*, 1 vol. in-16, 1770. Z.

COLLETET (Guillaume), l'un des premiers membres de l'académie française, né à Paris, le 12 mars 1598, se fit d'abord recevoir avocat au parlement. Il ne paraît pas qu'il ait jamais plaidé. Des liaisons qu'il forma, presqu'au sortir des écoles, avec des jeunes gens qui s'occupaient de littérature et de vers, déterminèrent sa vocation pour la poésie. Le cardinal de Richelieu l'engagea à travailler pour le théâtre; il obéit et composa seul *Cyminde* (1), ou *les Deux Victimes*, tragi-comédie, et eut part à l'*Aveugle de Smyrne* et aux *Tuileries*. Le monologue de cette dernière pièce est de Colletet; le cardinal en fut si content, qu'il lui fit présent de 600 liv., pour six vers contenant la description de la pièce d'eau du jardin : il ajouta « qu'il ne lui donnait cette » somme que pour ces » le roi n'était pas asse » payer le reste. » Colle sa reconnaissance au car distique :

Armand, qui pour six vers m'a livres,
Que ne puis-je à ce prix te vendre

Cependant, le cardinal lui faire changer une exp un des vers de cette desc letet osa lui résister. On dit :

La canne s'humecter de la bou

Au lieu d'*humecter*, le ca préféré *barboter*. Collete mot trop bas; et non conte dit son avis, de retour ch vit à ce sujet une longue let nal. Celui-ci achevait de la lisson, lorsqu'il survint q de ses courtisans, qui lui plument sur je ne sais q succès des armes du roi, que rien ne pouvait ré éminence. « Vous vous tr » répondit-il en riant, e » dans Paris même, de » qui me résistent. » Et, lui eut demandé quelles e ces personnes si audacie » letet, dit-il; car, après » battu hier avec moi su » ne se rend pas encore. ne fut pas le seul protec letet; l'archevêque de Ro Harlay, et d'autres grand lui témoignèrent beaucou d'intérêt : il reçut du Apollon en argent, pour à la Vierge, qu'il avait con le palinod de Rouen. Il obt ces honorables et lucrative tres, celle d'avocat du roi Il n'a donc pas été toujours vre et aussi malheureux qu on apprend même, par qu

(1) D'autres prétendent qu'il ne fit que mettre en vers cette pièce, qui avait été composée en prose par l'abbé d'Aubignac.

...s, qu'il possédait des ter-
...considérables dans les envi-
...Paris, et qu'il avait lieu d'être
...satisfait de son sort; mais les
...civiles lui firent beaucoup de
...son inconduite acheva de le
...à la misère. Peu délicat sur
...de sa société habituelle, il
...successivement trois de ses
...s, et affectionna particulière-
...troisième, qui se nommait
...e. Il ne tint pas à lui qu'elle
...pour un miracle de beauté
...me dixième muse : il compo-
...s son nom, des vers qu'elle
...citer à table avec assez d'agré-
..., voulant lui assurer la répu-
...hel-esprit qu'il lui avait faite,
...la précaution au point de
...r, dans sa dernière maladie,
...par laquelle elle était sup-
...e ses adieux aux Muses. La
...fit sur ce sujet une épigram-
...connue, qui commence par

...quelles ont cessé,
...letet est trépassé;
...qu'il eut la bouche close,
...femme ne dit plus rien;
...enterra vers et prose
...le pauvre chrétien, etc.

...le 11 février 1659, dans
...tion si misérable, que ses
...t obligés de se cotiser pour
...ement. Colletet était fécond
...ux; il ne manquait ni de na-
...de facilité, et quelques-unes
...grammes sont pleines d'agré-
...jugement sévère, mais juste,
...sur le fils (*Voy.* l'article
...a fait beaucoup de tort à la
...du père, la plupart des lec-
...même quelques critiques les
...souvent confondus. On a de
...letet : I. *Désespoirs amou-*
...ris, 1622, in-12. D'après
...reil, on ne supposerait pas
...vrage est une traduction des
...ines du P. Rémond, jésuite,
intitulées l'*Alexiade*, ou *la Vie et les Miracles de S. Alexis*. II. *Chant pastoral sur la mort de Scévole de Ste.-Marthe*, 1623, in-4°.; III. les *Divertissemens*, Paris, 1631 et 1633, in-8°.; IV. le *Banquet des Poètes*, 1646, in-8°.; V. des épigrammes, avec un *Discours sur l'épigramme*, Paris, 1653, in-12 (*Voy.* Ph. Chifflet); VI. un *Traité de la poésie morale et sententieuse*, Paris, 1657, in-12; VII. un autre, du *Sonnet*, 1658, in-12; VIII. un autre, du *Poëme bucolique* et de l'*Églogue*, 1658, in-12. Ces différents traités ont été réunis sous le titre de l'*Art poétique* du sieur Colletet, Paris, 1658, in-12. Ce que Colletet dit sur la poésie bucolique est utile et lumineux. Son traité sur l'épigramme est, pour le fond, ce que nous avons peut-être de meilleur en ce genre. Celui sur le sonnet est le seul où ce sujet soit approfondi; et enfin, le dernier, sur la poésie morale, peut beaucoup servir à l'histoire de la poésie en général, et de la nôtre en particulier. Colletet se donnait pour l'inventeur du sonnet en bouts-rimés. Il est encore l'auteur d'une traduction du roman *d'Isméne et d'Isménias*, *d'Eustathius*, Paris, 1625, in-8°., et de plusieurs autres ouvrages dont on trouvera la liste dans l'histoire de l'académie française. Parmi les manuscrits qu'il a laissés, on distingue des *Vies des Poètes français*, dont on a long-temps désiré l'impression. Le manuscrit est à la bibliothèque du conseil d'état; il contient environ quatre cents Vies. On a dit que cet ouvrage avait été fort utile à Lamonnoye. Cette anecdote est du nombre de celles que la malignité se plaît à répéter, mais qu'il ne faut pas admettre légèrement W—s.

COLLETET (François), fils du précédent, né à Paris, en 1628, était

fort inférieur, sous le rapport du talent, à son père, de qui il avait appris à faire des vers. Il n'est guère connu que par le ridicule dont Boileau l'a couvert dans ses Satires. C'est avec justice qu'il le relègue aux derniers rangs de la littérature, avec Perrin, Baudin, Titreville, Bonnecorse et Pelletier. Cependant, le respect dont nous sommes pénétrés pour Boileau ne nous empêchera pas de dire que nous sommes affligés qu'il ait pris pour sujet de ses plaisanteries un homme qui, tout méprisable qu'il était comme poëte, méritait quelque égard à raison de ses malheurs, et que nous voyons avec peine qu'il lui ait reproché aussi durement *de mendier son pain de cuisine en cuisine*. Il paraît que Fr. Colletet avait embrassé le parti des armes, puisqu'il fut pris par les Espagnols et conduit en prison dans une ville d'Espagne. Après avoir obtenu sa liberté, il revint à Paris, où il entra, comme précepteur, dans une grande maison; mais, ne trouvant pas son compte à ce nouveau métier, il chercha une ressource dans sa plume. Il écrivait pour vivre; aussi a-t-il publié un grand nombre de volumes en vers et en prose. Sur la fin de sa vie, en 1676, il obtint le privilége d'un *Journal d'avis*, qui, selon toute apparence, ne l'enrichit pas. Ses principaux ouvrages sont: I. *la Muse coquette*, Paris, 1665 et 1667, 4 volumes in-12; II. *Noëls nouveaux*, Paris, 1660, in-8°. Ces noëls eurent plusieurs éditions en peu d'années; ce qui ne prouve pas grand'chose pour leur mérite. Le ministre Jurieu reprocha aigrement à l'auteur d'avoir mis des sujets édifiants sur des airs profanes. III. *Le Tracas de Paris*, poëme burlesque, imprimé avec la *Description de Paris*, en vers burlesques, 1665, in-12; IV. *Abrégé des An-*

nales et Antiquités de l
2 vol. in-12; V. *Traité*
étrangères, *de leurs a*
des chiffres, Paris, 166
72 pages. Cet ouvrage d
le seul qui ait été quelqu
ché. Sur trente-six alphab
bois, qu'il renferme, d
torze sont imaginaires,
d'Apollonius, de Salom
d'Adam, etc.; les autres
exécutés, qu'ils sont à
naissables. VI. *Le Bure*
que des honnestes divert
l'esprit, Paris, 1677,
vrage périodique, dont
raître une feuille par sem
y eut beaucoup d'interr
il n'en parut que onze n
comprenaient aussi la *B*
française et la *Bibliogra*
ris, annonce des livres no
servir de continuation à
Jacob de St.-Charles.

COLLIBUS (Hippol
connu sous ce nom par
consultes. Son vrai nom
ou *Colli*. Il n'était pas nat
drie de la Paille, comme o
un *Dictionnaire histori*
mille en était à la vérité o
son père s'étant fait prote
cette ville, pour venir s'
rich, où Hippolite son fi
20 février 1561. Il étudia
en Italie avec tant de
devint lui-même profess
delberg, et ensuite à Bâl
d'Anhalt le fit son chancel
ploya utilement dans div
ciations en France, en
en Angleterre et dans les
mourut le 21 de février
cinquante-un ans. Il a fai
ceps consiliarius-palatin
licus et nobilis, avec de
tions de Naurath, Franc

Cet ouvrage est aussi imprimé
à traité d'Antoine Perez. *De*
ublico. Francfort, 1667.
II. *Incrementa Urbium*, aussi
s notes de Nannati. Francfort,
in-8°.; III. *Commentarius ad*
ff. de regulis juris. 1—.

LLIER (Jérémie), théologien
né en 1650 à Stow-Qui, dans
té de Cambridge, exerça le
re ecclésiastique depuis plusieurs
années, et occupait une place
fesseur à l'école de droit de
-Inn à Londres, lors de la
ion qui plaça le prince d'Orange
sur le trône d'Angleterre. Ses
es, contraires à cette révolution,
permettaient pas de continuer
ce public de ses fonctions :
n'était pas homme à se taire
en silence. Le docteur Burnet
de publier un pamphlet où le
ques était représenté comme
ésertéle trône; Collier y répondit
1688, par un autre pamphlet
e titre de *Considérations sur*
ortion. Il continua, après la révolution,
à refuser le serment, et à
ber d'autres de le prêter, ainsi
crire avec beaucoup de chaleur
succès contre le parti dominant.
duite ayant éveillé l'attention de
r, il fut arrêté sur quelques
ns de correspondance criminelle,
fut conduit à Newgate. Admis à
r caution, et remis en liberté,
ut quelques scrupules sur cette
n, par laquelle il craignait d'a-
connu la compétence du tribu-
l alla donc se faire remettre en
. Élargi au bout de huit à dix
par les soins de quelques amis,
fut pas encore tranquille, et il
pour s'excuser d'être sorti de
n, quoique on l'eut mis, pour
lire, à la porte. Il eut à se justi-
m 1696, d'une action bien plus
extraordinaire. Lorsque le
exécution de deux hommes convaincus
d'avoir eu part à un complot formé
contre la vie du roi, Collier et deux
autres ecclésiastiques, réfractaires comme
lui, avant accompagné les criminels
au lieu de l'exécution, leur donnèrent
solennellement l'absolution par
l'imposition des mains. Ce acte, où
ils avaient prévu toutes les formes reçues
dans l'église anglicane, fut regardé
comme un insulte tant au gouvernement
et au clergé; non-seulement
les tribunaux se crurent obligés
d'en prendre connaissance, mais les
deux archevêques d'Angleterre, et
douze de leurs suffragants publièrent
une déclaration, où ils exprimaient
l'horreur que leur inspirait une pareille
action. Collier se cacha, pour
éviter de donner une seconde fois caution;
mais, sans se montrer, il reprit
la plume, pour justifier sa conduite,
ainsi que celle de ses confrères. Il fut
déclaré contumace et privé de la protection
des lois. Ce jugement, dont il
ne fut jamais relevé, paraît cependant
n'avoir pas eu pour lui des conséquences
bien fâcheuses. Il travailla alors à
divers ouvrages d'un genre plus utile
et d'un but plus louable que tout ce
qu'il avait produit jusqu'à cette époque.
Ses *Essais sur divers sujets de*
morale, en 3 vol. in-8°, publiés successivement
en 1697, 1705 et 1709,
furent très favorablement accueillis du
public, qui, cependant, n'aimait point
l'auteur. On y trouva autant d'esprit
et d'originalité que d'érudition, mérites
relevés encore par celui d'un style
facile et élégant. On en a donné
depuis un grand nombre d'éditions. Collier
publia en 1698 son *Coup-d'œil*
sur l'immoralité et la dépravation
du théâtre anglais, avec le sentiment
des anciens sur ce sujet. La publication
de ce livre l'engagea dans une

controverse très animée avec plusieurs littérateurs du premier ordre, à la tête desquels étaient Congrève et Vanbrugh, qui prodiguèrent en vain beaucoup d'esprit pour soutenir une cause qu'ils avaient eux-mêmes rendue mauvaise par l'immoralité de leurs propres comédies. L'avantage resta au théologien, et l'on paraît s'accorder à lui attribuer l'heureuse révolution qui s'est opérée depuis, en Angleterre, dans la morale du théâtre. Cet ouvrage a été traduit en français par le P. Courbeville, grand admirateur de Collier. Celui-ci fut en 1713 sacré évêque par les non-jureurs, et mourut de la pierre, le 26 avril 1726. Il était très savant et très pieux. Les principaux traits de sa vie publique indiquent assez quel était son caractère. Dans la vie privée, c'était un homme paisible et aussi aimable que spirituel. Parmi d'autres ouvrages qu'on a de lui, on remarque : I. la *traduction anglaise du Dictionnaire de Moréri*, en 4 vol. in-fol., dont les deux premiers parurent en 1701, le 3e., sous le titre de *supplément*, en 1705, et le 4e., comme *appendix*, en 1721; II. les *Réflexions morales d'Antonin*, et le *Tableau de Cébès*, traduits en anglais et publiés en 1701 : III. *Histoire ecclésiastique de la Grande-Bretagne, principalement de l'Angleterre, depuis l'introduction du christianisme jusqu'à la fin du règne de Charles II, avec un précis des affaires religieuses en Irlande*, 2 vol. in-fol., 1708 et 1714, ouvrage écrit, dit-on, avec goût et même avec impartialité; l'auteur eut cependant à le défendre contre les censures des évêques Burnet et Nicholson, et contre celles du docteur Kennet; IV. des *Discours pratiques*, publiés en 1725, écrits en anglais, comme tous ses autres ouvrages. — Un autre Collier, anglais, plus connu sous le s de *Tim-Bobbin*, mort en a publié un livre original in *A View of the Lancashire* C'est une suite de dialogues en du comté de Lancastre, suiv glossaire des mots particulier dialecte : la 4e. édition a parut dres, en 1750, in-8°. S

COLLIETTE (Louis-Paul de Gricourt, près de St.-Quen doyen du doyenné rural de la ville, où il mourut vers la fin siècle, s'occupa toute sa vie cherches sur l'histoire ecclésias civile de sa patrie. Il a publié : *toire de la vie, du martyre miracles de S. Quentin*. St.-Q 1767, in-12. Cet ouvrage fut peu de temps après dans une *d'un maître des petites éco M. Colliette, sur sa nouvell toire de St.-Quentin*, Paris, 1 in-12 (sans date). II. *Me pour servir à l'histoire ec tique, civile et militaire de vince de Vermandois*, Cambrai 72, 3 vol. in-4°. Cette histoir plie de recherches, et divi vingt livres, dont chacun es des pièces justificatives, va de temps de Jules-César jusqu 1767. L'ouvrage est terminé p table générale, suivie du Pou tous les bénéfices du diocèse de l C. M

COLLIN, ou plutôt COLL bastien), médecin de Fonte Comte, où il vivait en 1556, sous le nom de *Liset Bena* anagramme de *Sébastien Col* livre intitulé : *Déclaration de et tromperies des apothic* Tours, 1553, in-8°., où il qu'on impute souvent à tort au decins les fautes commises p

res. Pierre Braillier, apothi-
gon, publia de son côté une
tion des abus et ignorance
cins. On a encore de Colin:
uzième livre d'Alexandre
sur les gouttes, traduit du
la Pratique et méthode de
s gouttes, traduit du latin de
, avec des augmentations
re de cette maladie, Poi-
56; II. Traité de la peste,
n grec de Trallien, avec un
des causes et remèdes de
et un Traité du régime de
oitiers, 1566; III. l'Ordre
s pour la cure des fièvres,
causes et remèdes des
estilentielles, Poitiers, 1558,
oy dit que c'est une traduc-
ouvrage de Rhazes, De pes-
A. B—T.

IN. Voy. COLIN.

IN DE VERMONT (HYA-
, peintre, naquit à Ver-
1693. Filleul du célèbre
qui avait pour lui beaucoup
n, il en reçut les premières
son art, et il alla ensuite à
ndier les chefs-d'œuvre des
Italie. Revenu dans sa patrie
bon goût de dessin, de l'élé-
de la pureté, il fut reçu à
e de peinture et nommé
r. Il posait supérieurement
e, et le dessinait correcte-
llin de Vermont a fait plu-
leaux d'église et de cabinet;
apaux sont : une Présen-
Temple, qu'on voyait au-
ns la paroisse de St.-Louis à
s, et la Maladie d'Antio-
i fut exposée au concours de
a laissé une suite considéra-
quisses terminées, dont il
s les sujets dans l'Histoire de
Collin de Vermont est mort à
s le 16 février 1761. — Un graveur du même nom, né à Luxembourg en 1626, reçut à Rome des leçons de Sandrart, vint à Anvers, où il prit le titre de graveur du roi d'Espagne, et grava beaucoup de portraits qui sont estimés. A—S.

COLLIN (HENRI-JOSEPH), médecin, né à Vienne en Autriche le 11 août 1731, reçut le doctorat à l'université de la même ville en 1760, et mourut le 20 décembre 1784. Sa dissertation inaugurale a pour objet une question thérapeutique très importante: *Medicamenta in morbis solidi et fluidi corrigentia.* Le fameux Antoine Stœrck, médecin de l'hôpital civil, avait publié le résultat des observations cliniques qu'il y avait faites pendant deux années. Appelé à des fonctions, sinon plus utiles, au moins plus brillantes, il fut remplacé par Collin, qui marcha, trop servilement peut-être, sur les traces de son prédécesseur, et publia sous le même titre : *Nosocomii civici Pazmanniani Annus medicus tertius, sive Observationum circa morbos acutos et chronicos pars I—VI*, Vienne, 1764-1781, in-8°. Dans chacune de ces parties l'auteur fait l'éloge, souvent exagéré, d'une des substances médicamenteuses recommandées par Stœrck. Dans la première, par exemple, il regarde la ciguë comme un remède héroïque, et lui attribue des vertus merveilleuses que l'expérience n'a point justifiées. La quatrième et la cinquième sont consacrées aux louanges de l'arnique. Les propriétés de cette plante, qu'il serait aisé d'énumérer en quelques lignes, occupent ici plus de huit cents pages. Quoique ces divers traités joignent à une prolixité fastidieuse un défaut absolu de saine critique, la plupart ont été traduits en allemand. Collin a écrit quelques autres opuscules insi-

guisiants, et traduit en français la dissertation de Stœrck sur la ciguë. C.

COLLIN-HARLEVILLE (Jean-François), né à Mevoisin, près de Chartres, le 30 mai 1755, vint achever ses études à Paris, et se fit recevoir avocat. L'amour des lettres l'éloigna bientôt du barreau, et, dans les premiers vers qui échappèrent à sa muse, il déplora le sort malheureux d'un clerc du parlement. Il essaya d'abord son talent dans le genre satirique; mais ce genre ne convenait ni à ses goûts ni à la tournure de son esprit. En 1786, il débuta dans la carrière dramatique par l'*Inconstant*. Cette comédie, jouée d'abord en cinq actes, et réduite quelque temps après en trois, obtint le plus grand succès, et donna quelques espérances à ceux qui déploraient l'état de décadence où était tombé le théâtre français vers le milieu du 18e. siècle. Deux ans après, Collin-Harleville fit représenter une autre comédie en cinq actes, intitulée l'*Optimiste*. Cette pièce, quoiqu'elle ne fût point encore la véritable comédie, devait obtenir les suffrages des gens de goût, parce qu'elle s'éloignait de toute espèce d'affectation, et qu'on n'y trouvait point ce jargon précieux qui était alors en possession de plaire au public. En 1789, une troisième pièce de Collin-Harleville, les *Châteaux en Espagne*, fut très accueillie du public, sans rien ajouter à la réputation de l'auteur. Cette pièce remplie de détails charmants, écrite d'une manière franche et naturelle, comme celles qui l'avaient précédée, manque de fonds et de ce qui fait la véritable comédie, l'observation des mœurs. C'est toujours la même idée, et presque les mêmes personnages présentés sous des faces différentes, et dont on chercherait vainement le modèle dans la société. Collin montra plus de talent, et s'éleva beaucoup plus haut dans le *Vieux Célibataire*, qui est son chef-d'œuvre. Cette pièce, jouée en 1792, obtint les succès les plus éclatants; elle réunit tous les suffrages, et l'envie ne put s'élever contre le triomphe de l'auteur, qu'en lui reprochant d'avoir emprunté beaucoup de choses heureuses de la *Gouvernante* d'Avisse. Après avoir donné le *Célibataire*, la muse de Collin-Harleville se ressentit de la malheureuse influence du temps où il écrivait, et il ne fit plus rien qui répondît aux espérances qu'il avait données en entrant dans la carrière. *M. de Crac*, farce ingénieuse, mais faible; *Rose et Picard*, ou *la Suite de l'Optimiste* (cette pièce est un sacrifice fait aux opinions du temps); la *Défense de la petite ville*, pièce qui honore son caractère encore plus que son talent; les *Artistes*, les *Deux Voisins*, ou *Etre et Paraître*; les *Mœurs du jour*, ou l'*Ecole des jeunes Femmes*; les *Riches*, *Malice pour malice*, ne rappellent que dans quelques détails l'auteur de l'*Inconstant* et du *Célibataire*. Les dernières pièces de Collin-Harleville, si on en excepte les *Vieillards et les Jeunes Gens*, et la *Querelle des deux Frères*, qui ont été joués après sa mort, avaient besoin de toute l'indulgence qu'inspiraient au public son caractère connu et le souvenir de ses premiers ouvrages. La Harpe, qui fut le premier à encourager le talent de Collin-Harleville, lui accordait de la gaîté et de naturel dans le dialogue, de la facilité et de l'élégance dans le style; il louait l'auteur du *Célibataire* de s'être sauvé de la longue contagion du faux esprit et du règne passager de la grossièreté révolutionnaire; mais il lui refusait le talent d'observateur, qui fait le véritable poète c[illegible]. M. Palissot va

coup plus loin dans ses *Mémoires traires*; il ne trouve, dans la plu- des pièces de Collin-Harleville, el, ni gaîté, ni finesse; en un , aucune trace de l'esprit du genre en ne peut remplacer la force co- ie. « Le ton doucereux, ajoute . Palissot, le ton sentimental, quelquefois même un peu niais, ù est le ton dominant de pres- e tous les ouvrages de Collin- arleville; l'absence totale de sel l'insipidité qui les caractérisent, ouvent qu'il n'était pas né pour comédie. » Ce jugement paraîtra e sévérité exagérée à ceux qui nt encore avec plaisir au théâtre *onstant* et le *Vieux Célibataire*. n-Harleville manquait de force et igueur dans ses conceptions; sa té, sa simplicité, son naturel, ne quelquefois que de la trivialité et faiblesse; il ne sait pas saisir les nles; ses tableaux manquent de té, et n'offrent souvent que des ures sans modèle; mais il ne faut oublier qu'il s'est écarté du mau- goût, et qu'il a fait quelquefois ureux efforts pour nous rappro- de la bonne comédie. On a en- de lui un poëme allégorique en chants, intitulé *Melpomène et lie*, 1799, in-8°, et plusieurs pièces ns insérées dans l'*Almanach des s* et dans les journaux. Ceux qui onnu Collin-Harleville ont gardé uvenir touchant de sa candeur, modestie, de la noblesse et de la hise de son caractère. Quelques s avant sa mort, il fut attaqué profonde mélancolie que rien ne nt dissiper. Il mourut à Paris, février 1806. Il a été remplacé seconde classe de l'institut par aru. On a publié le *Théâtre et s fugitives de J. F. Collin- rville*, 1805, 4 vol. in-8°. C'é- tait l'auteur lui-même qui avait donné des soins à cette édition. Quelques années après, on l'a reproduite sous le titre pompeux de *Théâtre complet*. On y a ajouté, il est vrai, *la Querelle des deux Frères*, mais on n'y trouve ni *Rose et Picard*, qui avait été imprimée séparément, in-8°., ni plusieurs des pièces que l'auteur n'a pas voulu publier, mécontent de leur succès sur la scène. M—D.

COLLIN D'ANGLUS. Ce littérateur chimiste, ingénieur hydraulique, est auteur : I. d'un traité intitulé : *De la différence entre les qualités du cœur et de l'esprit*; II. d'une *Histoire des états-généraux de* 1616; III. d'une *Histoire des hommes illustres de la Champagne*. Il est mort à Paris, le 15 février 1809, âgé de soixante-quatre ans. Il était issu de David II, roi d'Écosse, qui régnait en 1329. (*Journal de Paris* du 19 mars 1809.) Z.

COLLIN (Henri, noble (1) de), né vers 1772 à Vienne en Autriche, et mort le 28 juillet 1811 dans la même ville, où, sous le titre de conseiller aulique, il exerçait les fonctions de membre du département des finances. Il a laissé la réputation d'un des poètes allemands les plus distingués du 19e. siècle. Six tragédies en vers iambiques, et accompagnées de chœurs, qu'il a successivement publiées depuis 1802, l'ont placé, dans l'opinion de ses compatriotes, immédiatement au-dessous de Schiller, qu'ils regardent comme leur premier poète tragique. Ces pièces portent les titres de *Régulus*, *Coriolan*, *Polixène*, *Balboa*, *Bianca della Porta*, et *Méon*. Lorsqu'au printemps de 1809, le gouvernement autrichien, décidé à faire la guerre à la France, forma la levée

(1) Ce mot exprime, en Autriche, un degré de noblesse intermédiaire entre ceux de baron et de simple noble.

en masse connue sous la dénomination de *landwehr*, on chargea Collin de composer des chants de guerre destinés à enflammer le courage de ces milices. La manière dont le poète autrichien s'acquitta de cette commission lui mérita les faveurs de la cour et la décoration de l'ordre de St.-Léopold. En effet, ces chants tyrtéens respirent le patriotisme le plus exalté; il est même juste de convenir que plusieurs sont admirables par la grandeur des idées, l'énergie des expressions et la beauté des images. Ils se trouvent dans le *Recueil des poésies lyriques de Collin*, qui parut en 1812 à Vienne, 1 vol. in-8°., orné du portrait de l'auteur. Quelques journaux ont publié des fragments de sa *Rodolphiade*, poëme épique en douze chants, dont il s'occupait l'année de sa mort. S—L.

COLLINA (Abondio) naquit à Bologne en 1691, entra dans l'ordre des camaldules en 1709, et fut appelé à Pise, où il apprit les mathématiques, sans négliger l'étude de l'art oratoire, et celle de la poésie, auxquelles il était naturellement porté. Il se livra pendant quelque temps à la prédication; mais la faiblesse de sa poitrine le força d'abandonner cette carrière; il passa de Pise à Bologne, où, pendant l'espace de dix ans, il occupa la chaire de géographie et de science nautique, à l'institut des sciences, puis celle de géométrie dans l'université. Il fut un des premiers membres de l'académie, et y lut un grand nombre de dissertations, parmi lesquelles on doit distinguer celle qui traite *dell' invenzione della bussola*, qui se trouve dans la 3e. partie du second volume des *Atti dell' Academia dell' Instituto di Bologna*. L'abbé Trombelli ayant critiqué cette dissertation, Collina lui répondit par des *Considerazioni istoriche sopra l'origine della bussola nautica nell' asta*, imprimées à Faenza, 1748, in-8°. On lui doit la traduction en italien d'une partie des *Voyages de deux Arabes*, publiés en français par l'abbé Renaudot; elle parut, sans nom d'auteur, sous le titre suivant: *Antiche Relazioni dell' Indie, e della China di due Maomettani, tradotte dall' araba nella lingua francese, ed illustrate con note e dissertazioni dal signor Eusebio Renodozio, ed insieme con queste alcune aggiunte fatte italiane per un anonimo*, Bologne, 1749, in-4°. Les poésies de Collina sont répandues dans plusieurs recueils, et se trouvent particulièrement, dit-on, dans celui du Gobbi; mais ce que ce recueil en contient se borne à un sonnet et une *canzone*. Ce savant religieux mourut presque subitement, au mois de décembre 1753. R. G.

COLLINA (Boniface), frère du précédent, naquit en 1689 à Bologne, et prit à quinze ans l'habit des camaldules dans le monastère de Classe, près de Ravenne, où il enseigna la philosophie et la théologie. Il devint ensuite professeur de philosophie dans l'université de sa patrie, et l'enseignement de cette science ne le détourna point de son penchant pour la littérature agréable. Il prit plaisir à recueillir, non seulement toutes les productions de *Torquato Tasso*, en choisissant les meilleures éditions, mais encore tout ce qui avait été écrit pour ou contre ce grand poète, dans le dessein d'en faire une édition générale. Ce projet ne put s'exécuter, parce que Collina, qui ne l'avait conçu que dans un âge déjà avancé, en fut détourné par les incommodités de la vieillesse. Il avait quatre-vingt-un ans lorsqu'il mourut en 1770.

ges imprimés qu'il a laissés, *Opere diverse*, où l'on trouve eaux de prose sur des sujets , des mémoires académiques es tragédies, Bologne, 1744; nes vies de saints de l'ordre ildules. Il a aussi traduit en ens l'*Esther* et l'*Athalie* de G—N.

INGS (Jean), théologien du règne de Charles II, très ns les saintes écritures, a n grand nombre d'ouvrages overse et de théologie pratite particulièrement son *Ma-Tisserand*, ou *le Tisserand à la piété* (spiritualized), 2 in-8°. Cet ouvrage avait été pour l'usage de la petite ville ntait, fort renommée alors manufactures de soie. Il était, uarante-quatre ans, ministre tienne, à Norwich, lorsqu'il dit de ses fonctions par l'acte mité de 1662. Il mourut en gé de soixante-douze ans. X--s.

LINI (Côme-Aexandre), né ice, le 14 octobre 1727, fit es à Pise, et allait y prendre és de docteur en droit, lorsqu'il on père en 1749. Il renonça barreau qu'il allait suivre, et our la Suisse avec deux amis, 1 à Berlin. Voltaire y vint en Collini lui fut présenté et readé, et, en 1752, devint son re. Le premier ouvrage que ranscrivit était intitulé : *Cam de Louis XV*, et a été impri-1768, sous le titre de *Précis le de Louis XV*. Lorsque quitta la Prusse, en 1755, l'accompagna, et partagea les ments qui l'attendaient à Franc-qui les y retinrent trente-six l demeura avec Voltaire, en de secrétaire, jusqu'au milieu de l'année 1756, alla à Strasbourg, et y fut gouverneur du fils du comte de Sauer. A la recommandation de Voltaire, l'électeur bavaro-palatin le prit, en 1759, pour secrétaire intime, puis le nomma son historiographe et directeur du cabinet d'histoire naturelle de Manheim. Ce cabinet devint bientôt, par les soins de Collini, une des plus intéressantes collections de l'Europe. Collini était membre de plusieurs académies. Il est mort à Manheim, le 22 mars 1806. Outre un grand nombre de mémoires dans les *Acta academiæ Theodoro-Palatinæ* de Manheim, on a de lui : I. *Discours sur l'histoire d'Allemagne*, 1761; II. *Précis de l'histoire du Palatinat du Rhin*, Francfort, 1765, in-8°.; III. *Dissertation historique et critique sur le prétendu cartel envoyé par Charles-Louis, électeur palatin, au vicomte de Turenne*, 1767. Voltaire parle longuement et avec éloge de cette dissertation dans le chapitre 12e. de son *Siècle de Louis XIV*. IV. *Journal d'un voyage, qui contient différentes observations minéralogiques, particulièrement sur les agates et le basalte, avec un détail sur la manière de travailler les agates*, Manheim, 1776, in-8°., avec 15 planches, ouvrage estimé, qui a été traduit en allemand par Schröter, Manheim, 1777, in-8°. : le voyage ne s'étend que depuis Manheim jusqu'à Alzig, le long du Rhin. V. *Considérations sur les montagnes volcaniques*, Manheim, 1781, grand in-4°., avec une planche. On l'a aussi traduit en allemand, Dresde, 1783, in-4°. VI. *Remarques sur la pierre élastique du Brésil, et sur les marbres flexibles qui sont à Rome dans le palais Borghèse*; VII. *Exposé de la capitulation de Manheim*, 1794;

VIII. *Lettres sur les Allemands*, 1784, in-8°., réimprimées sous le titre de *Lettres sur l'Allemagne*, Vienne, 1787, in-12. Ces lettres ont été traduites en allemand par le baron de Risbeck, sous le titre de *Lettres d'un Voyageur français sur l'Allemagne*, Zurich, 1784, 2 vol. in-8°. Le travail de Risbeck a été traduit en français, sous le titre de *Voyage de Risbeck en Allemagne*, Paris, Regnault, 1793, 3 vol. in-8°. On en a fait aussi une traduction anglaise, et, d'après cette traduction anglaise, une seconde traduction française. IX. *Mon séjour auprès de Voltaire, et Lettres inédites que m'écrivit cet homme célèbre, jusqu'à la dernière année de sa vie*, ouvrage posthume, Paris, 1807, in-8°. L'auteur y relève plusieurs erreurs commises par les biographes de Voltaire, et parle avec intérêt du séjour de ce grand homme en Prusse, de son départ, de ses différentes stations à Leipzig, à la cour de Saxe-Gotha, à Francfort, à Mayence, à Manheim, à Strasbourg, de sa longue résidence à Colmar, enfin de son établissement près du lac de Genève.

A. B—r.

COLLINS (Samuel), médecin anglais, reçut le doctorat à Oxford en 1659. Peu de temps après, il se rendit en Russie, et demeura neuf ans à la cour du czar. De retour en Angleterre, il fut aggrégé au collége des médecins de Londres, et devint médecin de la reine. Il mourut au commencement du 18e. siècle, après avoir publié les ouvrages suivants : I. *l'État présent de la Russie*, Londres, 1671, in-8°. (en anglais ; II. *Systema anatomicum of the body of man, birds, beasts, fishes, with his diseases, cases and cures*, Londres, 1685, 2 vol. in-fol. L'auteur a réuni, dans cet immense traité, l'anatomie humaine et comparée, la physiologie, la pathologie et la thérapeutique. Parmi des assertions vagues et des opinions paradoxales, on trouve des observations intéressantes, et même de véritables découvertes. L'auteur a décrit et figuré, avec beaucoup de soin, le cerveau des poissons, dans lequel il a aperçu les vaisseaux lymphatiques. Il réfute victorieusement l'hypothèse de Willis sur l'origine et les fonctions des nerfs vitaux et animaux. On trouve, dans le même ouvrage, des observations sur l'anatomie des plantes, des fleurs et sur la génération des fèves. — Un autre Samuel Collins, d'Archester, a publié, en 1717, un ouvrage en anglais, sur la culture des arbres fruitiers et des melons.

D—P—s.

COLLINS (Jean), géomètre, né en 1624, à Wood-Eaton, près d'Oxford. Les troubles qui commençaient à diviser l'Angleterre l'engagèrent à s'éloigner, et il passa plusieurs années sur mer au service d'un vaisseau marchand. A son retour dans sa patrie, il se mit à enseigner la tenue des livres, l'écriture et les calculs, et fut nommé, après la restauration, premier commis du bureau de l'excise. Il fit imprimer plusieurs ouvrages sur des sujets de mathématiques, qui lui valurent, en 1667, l'honneur d'être admis dans la société royale de Londres. L'administration de l'échiquier eut souvent occasion d'éprouver son habileté, et il était l'homme à qui l'on avait recours dans les affaires embarrassées de calculs difficiles. Ses connaissances dans toutes les parties des mathématiques, mais surtout les relations qu'il établissait entre les savants par ses correspondances avec eux, le firent appeler le *Mersenne anglais*, et, comme le français, il servit utilement les sciences par l'é-

on qu'il excita entre ceux qui
tivaient. Il fut nommé, vers la
sa vie, teneur de livres de la
gnie royale pour la pêche. Il
t le 10 novembre 1683, dans
t d'aisance, fruit de ses ut-
raux, et avec une reputation
e devait qu'à son seul mérite;
était aussi modeste que savant.
es principaux de ses ouvrages:
oduction à la tenue des livres,
in-fol., et 1665, avec un sup-
nt; II. *The sector on a qua-*
, contenant la description et
de quatre sortes de cadrans,
in-4°.; III. *la Gnomonique*
trique, 1659, in-4°.; IV. *Ma-*
plain scale new plained,
V. *Traité sur le sel et la pé-*
-4°., 1682. On trouve, dans les
ctions philosophiques, plu-
dissertations curieuses de Jean
. Ses papiers, tombés vingt-
ns après sa mort entre les
du savant William Jones, ont
jour sur plusieurs points con-
, et ont fourni la plupart des
d'après lesquelles quelques sa-
nglais ont voulu attribuer ex-
ment à Newton l'invention des
ux calculs (différentiel et inté-
que Leibnitz doit partager avec
s pièces ont été publiées en
in-4°., et en 1725, in-8°,
: *Commercium epistolicum D.*
nis Collins et aliorum de ana-
omotâ, jussu societatis regiæ
m editum. X—s.

LLINS (Antoine), né en 1676,
on, dans le comté de Middle-
l'une famille noble et riche,
études à Cambridge, et vint
à Londres pour y étudier la
udence; mais se sentant peu de
our cette science, il y renonça
e livrer à la littérature et à la
phie. Il se lia d'amitié avec
Locke, qui lui témoignait une estime et une affection particulière, parce qu'il crut découvrir en lui cet amour pur de la vérité, qui est, disait-il, « la première des perfections » humaines en ce monde. » Locke mourut à temps pour ne pas voir cet amour de la vérité, mal dirigé, entraîner son ami dans des opinions qu'un philosophe sincèrement religieux, comme il l'était, ne pouvait regarder que comme des erreurs. Il s'était fait connaître d'abord par un petit traité, publié en 1700, sous le titre d'*Examen de plusieurs particularités de la ville de Londres*, et par un *Essai sur l'usage de la raison*, publié en 1707; mais ayant pris part à la controverse qui s'était élevée entre Dodwell et Clarke, sur *l'immortalité naturelle de l'ame*, dès qu'il fut une fois entré dans ces discussions, il n'en sortit plus : elles l'éloignèrent toujours davantage de la religion révélée, et même, à ce qu'il paraît, de plusieurs points de la religion naturelle, tels que l'immortalité de l'ame, qu'on l'a accusé de nier, bien qu'il semble s'en défendre, et qu'il ne s'exprime sur ce sujet qu'avec précaution. Il publia en 1709 un pamphlet intitulé: le *Manége des prêtres dans sa perfection*, et un autre : les *Attributs de Dieu défendus*, contre un sermon de l'archevêque de Dublin, sur la prédestination et la prescience. Collins paraît avoir été d'un caractère doux et pacifique; il ne perdait pas une occasion d'énoncer ses opinions, mais n'apportant pas à les soutenir cette ardeur qui brave toutes les considérations. Il abandonna plusieurs fois des discussions où il sentait bien que l'opinion du public n'était pas favorable à sa cause, et il ne fit jamais imprimer ses ouvrages sous son nom. Il passa deux fois en Hollande, pour

VIII. *Lettres sur les Allemands*, 1784, in-8°., réimprimées sous le titre de *Lettres sur l'Allemagne*, Vienne, 1787, in-12. Ces lettres ont été traduites en allemand par le baron de Risbeck, sous le titre de *Lettres d'un Voyageur français sur l'Allemagne*, Zurich, 1784, 2 vol. in-8°. Le travail de Risbeck a été traduit en français, sous le titre de *Voyage de Risbeck en Allemagne*, Paris, Regnault, 1793, 3 vol. in-8°. On en a fait aussi une traduction anglaise, et, d'après cette traduction anglaise, une seconde traduction française. IX. *Mon séjour auprès de Voltaire, et Lettres inédites que m'écrivit cet homme célèbre, jusqu'à la dernière année de sa vie*, ouvrage posthume, Paris, 1807, in-8°. L'auteur y relève plusieurs erreurs commises par les biographes de Voltaire, et parle avec intérêt du séjour de ce grand homme en Prusse, de son départ, de ses différentes stations à Leipzig, à la cour de Saxe-Gotha, à Francfort, à Mayence, à Manheim, à Strasbourg, de sa longue résidence à Colmar, enfin de son établissement près du lac de Genève.

A. B—T.

COLLINS (Samuel), médecin anglais, reçut le doctorat à Oxford en 1659. Peu de temps après, il se rendit en Russie, et demeura neuf ans à la cour du czar. De retour en Angleterre, il fut aggrégé au collége des médecins de Londres, et devint médecin de la reine. Il mourut au commencement du 18e. siècle, après avoir publié les ouvrages suivants : I. *l'État présent de la Russie*, Londres, 1671, in-8°. (en anglais ; II. *Systema anatomicum of the body of man, birds, beasts, fishes, with his diseases, cases and cures*, Londres, 1685, 2 vol. in-fol. L'auteur a réuni, dans cet immense traité, l'anatomie humaine et comparée, la physiologie, la pathologie et la thérapeutique. Parmi des assertions vagues et des opinions paradoxales, on trouve des observations intéressantes, et même de véritables découvertes. L'auteur a décrit et figuré, avec beaucoup de soin, le cerveau des poissons, dans lequel il a aperçu les vaisseaux lymphatiques. Il réfute victorieusement l'hypothèse de Willis sur l'origine et les fonctions des nerfs vitaux et animaux. On trouve, dans le même ouvrage, des observations sur l'anatomie des plantes, des fleurs et sur la génération des fèves. — Un autre Samuel Collins, d'Archester, a publié, en 1717, un ouvrage en anglais, sur la culture des arbres fruitiers et des melons.

D—P—s.

COLLINS (Jean), géomètre, né en 1624, à Wood-Eaton, près d'Oxford. Les troubles qui commençaient à diviser l'Angleterre l'engagèrent à s'éloigner, et il passa plusieurs années sur mer au service d'un vaisseau marchand. A son retour dans sa patrie, il se mit à enseigner la tenue des livres, l'écriture et les calculs, et fut nommé, après la restauration, premier commis du bureau de l'excise. Il fit imprimer plusieurs ouvrages sur des sujets de mathématiques, qui lui valurent, en 1667, l'honneur d'être admis dans la société royale de Londres. L'administration de l'échiquier eut souvent occasion d'éprouver son habileté, et il était l'homme à qui l'on avait recours dans les affaires embarrassées de calculs difficiles. Ses connaissances dans toutes les parties des mathématiques, mais surtout les relations qu'il établissait entre les savants par ses correspondances avec eux, le firent appeler le *Mersenne anglais*, et, comme le français, il servit utilement les sciences par l'é-

tion qu'il excita entre ceux qui tivaient. Il fut nommé, vers la e sa vie, teneur de livres de la agnie royale pour la pêche. Il ut le 10 novembre 1683, dans at d'aisance, fruit de ses uti- avaux, et avec une réputation ne devait qu'à son seul mérite; etait aussi modeste que savant. les principaux de ses ouvrages: *roduction à la tenue des livres*, , in-fol., et 1665, avec un sup- ent; II. *The sector on a qua- t*, contenant la description et e de quatre sortes de cadrans, , in-4°.; III. *la Gnomonique étrique*, 1659, in-4°.; IV. *Ma- plain scale new plained*,); V. *Traité sur le sel et la pé-* in-4°., 1682. On trouve dans les *nsactions philosophiques*, pla- s dissertations curieuses de Jean ns. Ses papiers, tombés vingt- ans après sa mort entre les s du savant William Jones, ont du jour sur plusieurs points con- s, et ont fourni la plupart des s d'après lesquelles quelques sa- s anglais ont voulu attribuer ex- vement à Newton l'invention des veaux calculs (différentiel et inté-), que Leibnitz doit partager avec Ces pièces ont été publiées en 2, in-4°., et en 1725, in-8°, le *Commercium epistolicum D. nnis Collins et aliorum de ana- promotâ, jussu societatis regiæ icem editum.* X—s.

OLLINS (Antoine), né en 1676, eston, dans le comté de Middle- , d'une famille noble et riche, es études à Cambridge, et vint ite à Londres pour y étudier la sprudence; mais se sentant peu de pour cette science, il y renonça r se livrer à la littérature et à la osophie. Il se lia d'amitié avec Locke, qui lui témoignait une estime et une affection particulière, parce qu'il crut découvrir en lui cet amour pur de la vérité, qui est, disait-il, « la première des perfections » humaines en ce monde. » Locke mourut à temps pour ne pas voir cet amour de la vérité, mal dirigé, entraîner son ami dans des opinions qu'un philosophe sincèrement religieux, comme il l'était, ne pouvait regarder que comme des erreurs. Il s'était fait connaître d'abord par un petit traité, publié en 1700, sous le titre d'*Examen de plusieurs particularités de la ville de Londres*, et par un *Essai sur l'usage de la raison*, publié en 1707; mais ayant pris part à la controverse qui s'était élevée entre Dodwell et Clarke, sur *l'immortalité naturelle de l'ame*, dès qu'il fut une fois entré dans ces discussions, il n'en sortit plus: elles l'éloignèrent toujours davantage de la religion révélée, et même, à ce qu'il paraît, de plusieurs points de la religion naturelle, tels que l'immortalité de l'ame, qu'on l'a accusé de nier, bien qu'il semble s'en défendre, et qu'il ne s'exprime sur ce sujet qu'avec précaution. Il publia en 1709 un pamphlet intitulé: le *Manége des prêtres dans sa perfection*, et un autre: les *Attributs de Dieu défendus*, contre un sermon de l'archevêque de Dublin, sur la prédestination et la prescience. Collins paraît avoir été d'un caractère doux et pacifique; il ne perdait pas une occasion d'énoncer ses opinions, mais n'apportant pas à les soutenir cette ardeur qui brave toutes les considérations. Il abandonna plusieurs fois des discussions où il sentait bien que l'opinion du public n'était pas favorable à sa cause, et il ne fit jamais imprimer ses ouvrages sous son nom. Il passa deux fois en Hollande, pour

s'éloigner, à ce qu'il paraît, du théâtre des animosités qu'il avait soulevées contre lui, en particulier par son *Discours de la liberté de penser*, publié en 1713. Il fut attaqué par un grand nombre d'adversaires, et traité, quant à ses opinions, avec une grande sévérité, mais sans qu'aucun reproche soit tombé sur son caractère moral, dont la pureté a prouvé que ses erreurs étaient celles d'un esprit de bonne foi. Il était obligeant et charitable, et montrait un éloignement marqué pour toute espèce de licence dans la conversation. Il mourut le 13 décembre 1729, déclarant, à ce qu'on dit, « que comme il avait toujours servi de tout son » pouvoir, son Dieu, son roi et son » pays, il était persuadé qu'il allait » dans le lieu que Dieu a réservé à » ceux qui l'aiment. » Cette déclaration répondait victorieusement à l'accusation d'athéisme et de matérialisme qu'un zèle outré et persécuteur ne manque guère de substituer à celle de déisme. Outre les ouvrages déjà cités, on a de Collins : I. *Recherche philosophique sur la liberté de l'homme*, Londres, 1717 : Clarke l'a refuté; II. *Essai historique et critique sur les trente neuf-articles de l'église d'Angleterre;* III. *Discours sur les bases et les preuves de la religion chrétienne*, etc. (1). S—D.

(1) On a en français : I. *Discours sur la liberté de penser*, traduit par Schéeurléer et Rousset, Londres, 1714, in-8°., 1766, in-12, 2 vol., avec la refutation de Crousaz; II. *Paradoxe sur le principe des actions humaines*, traduit par Lefèvre de Beauvray, 1754, in-12, et dans l'*Encyclopédie methodique*. Le même ouvrage a été aussi traduit par de Bouc, et inséré par Desmaiseaux dans son *Recueil de diverses pièces sur la philosophie*, Amsterdam, 1740, in-12, 2 vol. III. *Examen critique des prophéties qui servent de fondement à la religion chrétienne*, Londres (Amsterdam), 1768, in-12; traduction attribuée au baron d'Holbach. IV. *Esprit de Moïse, ou Examen raisonné de la religion chrétienne*, Londres (Amsterdam), 1770, in-12.

COLLINS (Guillaume), anglais, né en 1720, était chapelier de Chichester. Il de bonne heure une indolence ractère presque égale à la v son esprit et à ses heureuses tions pour l'étude. Il fut élev versité d'Oxford, où il publia ses *Églogues persanes*, ent pas alors tout le succès méritaient. Sans protecteur, et sans fortune, il vint à Lo 1744, plein de projets d'é dont il n'exécuta aucun. Il fi le prospectus d'une *Histoire naissance des lettres*, fit l plusieurs tragédies, et ne pu que quelques odes qui furent i en 1746, sous le titre d'*Odes tives et allégoriques;* mais n'était pas de nature à ol succès populaire. Le libraire pas ses frais d'impression. P ment fier et délicat, Collins l'argent qu'il en avait reçu, aux flammes tous ceux des e res qui n'avaient pas été ven odes, surtout celle qui a po *les Passions*, sont cependa jugement de plusieurs critiq rés, avec l'ode de Dryden *su de sainte Cécile*, et quelque Gray, ce que la littérature a produit de mieux dans le ge que. L'indolence naturelle de augmentée par le découragem vaient produit en lui quelqu inutiles, le plongea bientôt état voisin de la misère. Pour des créanciers impitoyables, pu échapper à la prison qu'e

Londres, n'emportant avec quelques guinées, obtenues d'un libraire, pour lequel il gagé à faire une traduction de que d'*Aristote*, accompagnée mentaire. Heureusement pour nort d'un oncle vint le mettre ession d'une somme de deux res sterlings. Il commença er son engagement des mains ire, se trouvant assez riche bandonner sans inquiétude à lence naturelle; mais sa santé nsidérablement affaiblie. Une faiblesse mélancolique le renque jour plus incapable d'acsans altérer ses facultés intels, le réduisait à une espèce ilité. Il ne reprenait de force acité qu'en se livrant à des exoissons enivrantes, qui achele le détruire. Il essaya, mais xès, le secours des voyages; t même qu'à son retour sa raimmença à s'affaiblir sensiblen point qu'on fut obligé de le quelque temps dans une maison s. Johnson, qui l'avait vu peu s après ce retour, n'avait aperai aucune marque d'aliénation; it trouvé lisant le *Nouveau-ment:* « Je n'ai qu'un livre, dit ns, mais c'est le meilleur de . » Il mourut en 1756, âgé de ix ans, près de sa sœur, aux de laquelle on l'avait confié. Son nation était vive, sensible, un izarre. « Il se plaisait, dit John-n, dans ces écarts d'imagination i entraînent l'esprit hors des bors de la nature.... Il aimait les es, les génies, les géants, les monstes, etc.; mais il ne se livrait à ce ds que pour lui-même; car il ne faisait point remarquer dans ses ouvrages. Excepté son ode sur les superstitions d'Écosse, qu'il com-

» mença en 1749 et qu'il ne finit ja-
» mais, ses ouvrages n'offrent guère
» de traces de cette disposition d'ima-
» gination que dans la tournure de son
» style trop figuré, souvent mystique,
» quelquefois obscur. » Johnson, qui, si l'on en peut juger par sa sévérité sur les odes de Gray, n'aimait pas la poésie lyrique, s'est montré sévère aussi à l'égard de Collins. Il lui reproche quelques vers durs et travaillés, et ne lui tient pas assez de compte du nombre, beaucoup plus grand, de ceux où l'harmonie de la versification est unie à la douceur du sentiment. Ses images sont agréables et brillantes, mais n'ont pas toujours la couleur du sujet. Ses *Églogues persanes*, imprimées plusieurs fois, et particulièrement en 1757, sous le titre d'*Eglogues orientales*, lui paraissaient à lui-même, à la fin de sa vie, si peu orientales, qu'il avait coutume de les appeler, par une sorte de dédain, ses *Églogues irlandaises*. Langhorne a publié, en un volume in-12, les *Œuvres poétiques de Collins*, avec une notice sur sa vie. Les libraires Cadell et Davis en ont fait, en 1797, une édition soignée, en tête de laquelle ils ont placé l'Essai de mistriss Barbault sur l'auteur. Collins était un homme fort instruit, d'une conversation agréable, et qui avait conservé dans ses malheurs une fierté décente et convenable. On a remarqué, comme une singularité, que l'amour ne jouait aucun rôle dans ses poésies. Dans son ode sur *les Passions*, il n'est pas même parlé de celle-là. En supposant que la misère, qui n'a pas arrêté chez Collins l'essor du talent, ait desséché la source des tendres émotions, il faudra croire que

Un auteur qui, pressé d'un besoin importun,
Le soir entend crier ses entrailles à jeun,

est encore plus propre à faire des vers qu'à faire l'amour. S—D.

COLLINS (J.), comédien et auteur anglais, mort en 1808 à Birmingham, âgé de soixante-six ans, jouait avec succès la tragédie, la comédie et l'opéra. Il est auteur d'un ouvrage facétieux intitulé *The morning brush;* mais sa réputation se fonde surtout sur des compositions lyriques, qu'il chantait lui-même avec un talent, un naturel et une gaîté remarquables. Il était un des propriétaires du *Birmingham chronicle*, ou *Gazette de Birmingham*, et mourut possesseur d'une fortune assez considérable, qu'il dut à des lectures publiques dans le genre de celles de George Alexandre Stephens, si goûtées en Angleterre. X—s.

COLLINSON (Pierre), négociant, membre de la société royale de Londres, né dans le Westmoreland, en 1693, mort le 11 août 1768, a rendu de très grands services aux sciences, particulièrement à la botanique, à l'art de cultiver des plantes étrangères et à l'histoire naturelle. On lui doit l'introduction en Europe et la naturalisation d'un grand nombre de plantes. C'est dans ses jardins, situés à quelques milles de Londres, qu'il les faisait cultiver avec un soin particulier et par des procédés inconnus jusqu'alors. Il était parvenu à perpétuer chez lui les végétaux les plus délicats, ceux même qui semblaient se refuser à orner les jardins et ne pouvoir souffrir aucune sorte de culture. Son jardin contenait une collection d'orchis la plus nombreuse que l'on eût encore vue. Philanthrope éclairé, vrai bienfaiteur de l'humanité, il s'occupa avec un zèle infatigable de la transplantation des végétaux utiles, de l'Amérique en Europe, et de ceux de notre continent dans le Nouveau-Monde. C'est par ses conseils que la vigne fut cultivée en Virginie, et que l'on forma u thèque publique à Philade de Franklin, et quaker c il lui fit connaître, en premières expériences su cité, et lui envoya la pre chine électrique que l'on e le Nouveau-Monde. Leur dance à ce sujet a été imp linson a donné quelques à la société royale dont il bre; il y en a un *sur le tions des troupeaux, de vers les montagnes et des dans la plaine.* On en tr qui ont été publiés dans l *man's Magazine.* En reco de son zèle pour la conn la propagation des plantes rique en Europe, Linné nom de *Collinsonia* à de plantes qui fait partie mille des labiées. Plusieur anglais ont publié son élog le lire dans la *Biographi nica*, volume IV de l'éditio et à la suite des *Mémoir docteur Fothergill*, par M. qui donne un catalogue d écrits de Collinson. — Jea son, ecclésiastique anglais, de la société des arts, bains de Hothwells le 27 a a publié en anglais : *Histo tiquité du comté de So d'après les mémoires d Rack*, Bath, 1791, 3 v ornés de 42 planches. D-

COLLIUS (François docteur du collége Ambro quit dans le territoire de M la fin du 16e. siècle. A la su cours de théologie, fait avec de distinction, il soutint devant le 7e. concile pro cette métropole, une fame comprenant quinze cent

i formaient un assez gros
°. Toute sa vie, consa-
tique des devoirs de son
aucun événement remar-
nourut en 1640, étant
ns grand pénitencier du
ıus est auteur de deux ou-
ttestent son érudition, et
larité de ses opinions ont
res. Dans le premier, in-
nguine Christi libri quin-
617, in-4°., il a rassemblé
été dit et écrit du sang de
les différentes parties de
ır lesquelles ce sang a été
n'est point favorable aux
pulaires qui en attribuent
ı plus ou moins abon-
taines villes; mais il agite
ıs trop minutieuses, quel-
ne assez ridicules sur le
ce. Le second ouvrage a
De animabus paganocto, Milan, 1622 et 23,
. Quelques exemplaires du
me portent, par erreur,
: de 1633. Il y en a eu
le édition en 1638 et
ıteur y traite du salut
e Caïn, de Samson, de
h, de Balaam, des sages
Égypte, de Job, de Salo-
ı reine de Saba, de Na-
ıor. Il passe de-là à celui
les sept sages, de Diogène,
:, et en général de tous
ıages qui ont figuré dans
ne. Il leur est assez favo-
pté à Pythagore, Aristote,
antres qui ne lui ont pas
er qu'on élargît pour eux
alut. Tout ce système con-
fondé sur la connaissance
ıonnages ont eue des choses
ır leur vie morale, leurs
, leurs écrits, les témoi-
ıdus en leur faveur par
quelques anciens et modernes. Du reste, cet ouvrage rare, curieux, rempli de recherches, bien écrit, est regardé par quelques critiques comme une débauche d'esprit et d'érudition, un recueil de faits distribués avec art, et présentés avec beaucoup de réserve. T—D.

COLLOREDO (Fabrice), marquis de Ste.-Sophie, de l'illustre famille de ce nom, originaire du Frioul, né en 1576, entra comme page à la cour de Ferdinand de Médicis, grand-duc de Toscane. Dans l'expédition de Bone en Afrique, il commanda un corps de deux cents volontaires. Cosme II l'envoya en ambassade auprès de l'empereur Rodolphe II, pour lui notifier la mort de son père. Cette mission fournit à Collorédo l'occasion de visiter plusieurs villes et différentes cours d'Allemagne. Daniel Eremita, noble flamand, qui l'accompagnait, publia en latin la relation de ce voyage, sous ce titre: *Iter Germanicum, sive epistola ad equitem Camillum Guidum scripta de relatione ad Rudolphum Cæs. Aug. et aliquot Germaniæ principes.* On y trouve des traits assez mordants contre plusieurs princes allemands. En 1614, le grand-duc donna à Collorédo le commandement d'un corps de cuirassiers destinés à secourir le duc de Mantoue contre le duc de Savoie. Il jouit ensuite de la plus haute faveur sous Cosme II et sous son successeur Ferdinand II, dont il fut le principal ministre. Il mourut à Florence en 1645. — Collorédo (Jérôme) entra au service dès sa tendre jeunesse, et s'avança par degrés jusqu'au grade de colonel. Après la bataille de Lutzen, il fut nommé wachtmeister-général, et commanda en Bohême une armée contre les Saxons, qui le battirent le 3 mai 1634. Cet échec lui

attira la disgrâce de l'empereur Ferdinand II, qui le fit enfermer dans le château d'OEdembourg. Lorsqu'il eut recouvré sa liberté, il fit sous Gallas une expédition en Bourgogne, et fut pris par les Français, qui le relâchèrent peu de temps après. Ayant ensuite marché avec un corps de cavalerie au secours de St.-Omer, que les Français assiégeaient, il dégagea cette place; mais il fut tué d'un coup de pistolet en 1638. — Collorédo (Jean-Baptiste), comte de Wald-Sée, servit aussi la maison d'Autriche. En 1642, il se trouva avec son régiment à la bataille que l'archiduc Guillaume livra près de Leipzig au général suédois Torstenson, et y donna des preuves de bravoure si brillantes que l'archiduc le nomma colonel de ses gardes. Il continua à faire la guerre en Bohême, en Moravie et en Autriche, et fut nommé major-général. En 1648, la république de Venise, dont il était sujet, l'appela à son service, et lui confia le commandement des milices de Candie. Il défendit la capitale de cette île avec la plus grande valeur, contre les Turks, et fut tué dans une reconnaissance au mois d'octobre 1649.

E—s.

COLLORÉDO (Rodolphe), comte de Wald-Sée, feld-maréchal des armées impériales sous Ferdinand II et Ferdinand III, naquit en 1585, embrassa la profession des armes dès l'âge le plus tendre, et se signala particulièrement dans la fameuse guerre de trente ans. Quelques jours avant la bataille de Lutzen (1632), il fut chargé par Wallenstein d'occuper le château de Weissenfels, pour observer les mouvements des Suédois. Dès qu'il se fut aperçu que Gustave-Adolphe s'avançait vers lui, il tira trois coups de canon, signal dont il était convenu avec Wallenstein, qui fit ses dispositions. Le lendemain, s'engagea cet mémorable, dans laquelle fit des prodiges de valeur pendant long-temps les Suédois, et reçut sept blessu qu'en 1634, Wallenstein, q sa révolte contre l'empereu qua à Pilsen les principau de son armée pour sonder tentions, Collorédo fut du bre de ceux qui, malgré ses réitérés, ne se rendirent pas tation. Après la mort de W l'archiduc Ferdinand, qui f généralissime, confia à Col mille hommes pour observe vements de l'ennemi en Lu Silésie. Collorédo s'acquitt mission avec intelligence, tra en Bohême pour garantir me. Les forces qu'il comm s'étant pas trouvées suffis 1644, l'empereur accourut tres troupes. Pressé de ret Autriche pour défendre sa c laissa le commandement à C Lors de l'invasion des S 1648, la Bohême était tell garnie, qu'ils purent mar Prague et surprendre la p pelée *la Petite-Ville*, et la le 26 juillet. Collorédo, q retiré dans la ville vieille cents hommes, ferma les principales, et fit échouer l ques, quoiqu'il n'eût que de de canon, et qu'il eût été prendre des armes dans to gasins des armuriers pour aux étudiants et aux bourg renforts arrivèrent aux Sué rante pièces d'artillerie eu tôt fait taire les deux canon siégés, mais ne diminuère courage de ceux-ci. L'arrivé habile ingénieur, mit C même de fortifier et d'aug

léfense, et de suppléer, nes, au manque d'artille- nemis, qui avaient encore nforts, redoublèrent leurs ec une ardeur nouvelle. Ils brèches assez larges pour ot pût y passer, et l'artille- cha à la portée du pisto- nts de Conti, la bravoure e et des citoyens semblè- oître avec le danger. Les mmèrent en vain la place e : ils donnèrent l'assaut ; d'entre eux fut engloutie sion d'une mine, le reste vi jusque dans ses retran- Enfin, le 24 octobre, les , lassés de l'inutilité de s, se retirèrent. Le lende- habitants reçurent les nou- e suspension d'armes, et, , celle de la paix générale Munster. L'empereur ré- la bravoure et la fidélité nts de Prague, et Collorédo ; gouverneur de cette ville si vaillamment défendue, quelle il mourut le 24 jan- . E—s.

T. *Voyez* Colot.

T D'HERBOIS (J. M.), ommes les plus remarqua- la révolution de France ait ître. Il était d'une taille avait le tein brun, la che- pue et extrêmement noire, soucieux et sombre, les fin, qu'un peintre pourrait pour représenter un cons- omédien ambulant avant la , il avait exercé son art dans grandes villes, et notam- yon, où il jouissait d'une considération : sa conduite celle d'un comédien. Il alla ablir à Genève un spectacle tait directeur. C'est-là qu'il puisa sans doute ses principes républicains, qui s'exaltèrent lorsqu'il fut à Paris, et qui dégénérèrent en démence furieuse, par l'abus des boissons fortes ; car, dans les dernières années de sa vie, il était presque toujours ivre. C'est pour cela que, dans le fameux *Noël* de la Gironde, on le nommait *le sobre Collot*. Admis au club des jacobins, son audace, la force de son organe, et sa déclamation théâtrale, l'y firent remarquer, et lui donnèrent quelque ascendant. Une petite brochure commença sa fortune politique. Le club des jacobins avait proposé un prix pour le meilleur ouvrage dans lequel on ferait connaître au peuple combien le nouvel ordre de choses lui était avantageux. Il s'agissait de la royauté constitutionnelle. On eût à cette époque regardé comme le dernier terme de l'extravagance le projet de substituer la république à la monarchie. Collot composa un opuscule intitulé l'*Almanach du père Gérard* (1), qui remporta le prix, et lui donna beaucoup de considération dans une certaine portion du public. Ce succès excita son amour-propre, et il se crut destiné, dès ce moment, à remplir les premières places de l'état. La victoire de Bouillé sur les insurgés de Nanci étant devenue impopulaire, Collot imagina qu'il pourrait faire tourner à son avantage cette disposition des esprits. Appuyé par la société des jacobins, il présenta à l'assemblée législative une pétition en faveur de quelques soldats du régiment de Château-Vieux, que les lois de leur pays avaient envoyés aux ga-

(1) Le père Gérard était un cultivateur breton, que son bailliage avait député aux états-généraux ; c'était un homme simple et honnête, auquel la politique du temps voulait qu'on supposât toutes les vertus.

lères de Brest, pour avoir pris part à la sédition. La pétition fut accueillie : le roi demanda aux cantons la grâce de ces soldats, qui l'accordèrent sans difficulté. Leur protecteur ne s'en tint pas là ; il voulut que le retour de ses protégés fût un triomphe, et il les recommanda à tous les clubs, depuis Brest jusqu'à Paris. On les reçut comme des martyrs de la liberté, et ils arrivèrent dans la capitale chargés de lauriers et de couronnes. Un banquet somptueux les attendait dans le local de la société; enfin, d'une grâce accordée à des galériens, on fit une intrigue, un moyen de révolution. Pétion, maire de Paris, autorisa en leur honneur une espèce de fête civique. On les fit placer sur un énorme char attelé de chevaux blancs, et au haut duquel dominait Collot, entouré d'une multitude de petits drapeaux tricolors. Cette singulière ovation partit de l'emplacement de la Bastille, traversa lentement les boulevarts, suivie d'une nombreuse populace, et se rendit au Champ-de-Mars, au pied de l'autel de la patrie; et là, les triomphateurs et leur cortége firent de nouveau, au milieu des hymnes et des chants patriotiques, le serment de vivre libres ou de mourir. Ils furent ensuite présentés à l'assemblée nationale, qui leur accorda les honneurs de la séance. Ce fut après cet étrange triomphe que les révolutionnaires commencèrent à porter le bonnet rouge. Collot, imaginant qu'il était devenu un des plus importants personnages de France, brigua le ministère de la justice, et fut tout étonné de ne pas l'obtenir. Dès-lors Louis XVI, qui n'avait pas cru devoir le lui confier, le compta parmi ses plus violents ennemis, et la constitution que l'*Almanach du père Gérard* avait voulu populariser, fut tous les jours mise en pièces par son auteur. Collot figura au 10 août par membres de la nouvelle muni de Paris, presida l'assemblée torale qui nomma les députés a vention, et fut choisi un des pr mais il ne prit point part aux cres de septembre : c'est à tc en a été accusé. A la première de la convention, il demanda tion de la royauté, non pas le p comme le dit le *Moniteur* du : tembre (la motion en avait faite avant qu'il prît la parole il l'appuya avec force, et ne bua pas peu à la faire adopt voyé à Nice après la conquêt pays à la fin de 1792, il se absent lors du procès de Loui mais il écrivit qu'il votait l Long-temps lié avec Robespi le seconda dans tous ses pro surtout dans sa haine contre de la Gironde, dont il fut un ardents persécuteurs. Collot fi bre du comité de salut public. tribua peut-être plus que Rob lui-même aux épouvantables p tions qui signalèrent le règn pouvoir. Le comité le chargea férentes missions; c'est de tout que date son horrible c On délibérait un jour dans le de salut public sur le parti révolutionnaires avaient à pour se délivrer des personn pectes. Quelques-uns de ses c étaient d'avis de les déporter. » faut rien déporter, dit C » faut détruire tous les conspi » que les lieux où ils sont » soient minés ; que la mèche » jours allumée pour les faire » si eux ou leurs partisans o » core conspirer contre la » que. » Il répéta la même mo bliquement à une des séanc convention. Il était lui-même

de ses collègues à supposer ces
irations, qu'il dénonçait pour
n prétexte de développer le sys-
le terreur dont les gouvernants
ent avoir besoin pour se mainte-
nvoyé successivement dans les
ements du Loiret et de l'Oise,
éluda par de nombreuses arres-
, qui le firent considérer com-
me de missions plus importan-
n novembre 1793, il se ren-
yon, chargé d'exercer sur cette
ureuse cité toutes les vengeances
convention nationale. Les détails
conduite dans cette terrible mis-
e peuvent tous appartenir à cet
. Il fit périr plus de seize cents
mes, par les mains des bour-
, la fusillade et le canon. Un dé-
n 21 vendémiaire ordonnait la
ition de Lyon, et ajouta que les
de cette belle cité s'appelle-
Ville affranchie. Collot écrivit
à la convention : « Nous le ju-
, le peuple sera vengé; le sol
fut rougi du sang des patriotes,
bouleversé. Tout ce que le
e et le vice avaient élevé, sera
nti; et sur les débris de cet-
ille superbe et rebelle, qui
ssez corrompue pour demander
maître, le voyageur verra avec
faction quelques monuments
les élevés à la mémoire des
s de la liberté, et des chaumiè-
éparses, que les amis de l'éga-
s'empresseront de venir habi-
etc. » Toute sa correspon-
est écrite sur ce ton. Il entre-
l'effacer dans les ames jusqu'au
ent de la pitié, en insultant par
roclamation à la désolation gé-
, qu'il appelait *faiblesse anti-
licaine*; il y déclara qu'on trai-
comme suspects tous ceux qui
nt laissé apercevoir sur leur phy-
mie, ou dans leurs propos, le
moindre signe de tristesse et de compassion. Une pétition rédigée en faveur des malheureux Lyonnais, fut lue à la barre de cette assemblée, et parut produire quelqu'effet; mais Collot, qui avait été appelé à Paris par le comité, vint à bout d'intimider ses adversaires par un véritable coup de théâtre : il se servit de l'effigie de Chalier, comme autrefois Antoine des restes sanglants de César, pour exalter les fureurs populaires. Le simulacre du féroce piémontais fut présenté à la convention, porté dans toutes les rues, invoqué à la tribune des jacobins, et l'ordre de continuer les exécutions fut réitéré; mais celui qui l'avait fait donner étant resté à Paris, elles se ralentirent insensiblement, et cessèrent enfin, à l'époque où elles devenaient plus effrayantes et plus multipliées dans la capitale. Mais la division commençait à s'établir parmi les plus ardents révolutionnaires; Robespierre et Collot s'observaient. Celui-ci, tourmenté par d'effroyables souvenirs et par la terreur même qu'il avait inspirée, ne cessait de témoigner son inquiétude sur la mésintelligence qu'il voyait régner parmi ceux qui, peu de temps auparavant, marchaient sur la même ligne. Le 25 mai 1794, en rentrant chez lui à une heure du matin, il fut attaqué par un jeune homme, nommé *Admiral*, qui lui tira deux coups de pistolet, dont aucun ne l'atteignit. Cet événement fit beaucoup de bruit, et parut augmenter pour quelque temps l'influence qu'il avait dans la convention. Ce fut alors que Robespierre, jaloux de tous ceux qui voulaient l'égaler, se déclara son ennemi, et que se forma le ridicule triumvirat, composé de Robespierre, Couthon et St.-Just, qui, après avoir exercé la puissance publique pendant quelques semaines, fut dissous le 9 thermidor.

Collot contribua puissamment à la proscription de Robespierre; mais il ne tarda pas à être dénoncé lui-même par Lecointre. Cette dénonciation enhardit tous ceux qui n'avaient pas encore osé parler. Ses collègues, les journaux, les pamphlets, le couvrirent d'opprobre, et l'assemblée, entraînée par l'indignation publique, décréta son arrestation le 2 mars 1795, et ensuite sa déportation à la Guiane. Six semaines après, une insurrection qu'on attribua à ses partisans, s'étant manifestée, la convention ordonna de le mettre en jugement pardevant le tribunal de la Charente; mais quand le courrier, porteur du décret, arriva, Collot était parti pour le lieu de sa déportation. A peine y fut-il arrivé qu'il s'efforça de soulever les noirs contre les blancs. On le renferma dans le fort de Synnamary, où il fut attaqué d'une fièvre chaude. Dans un moment de délire, il but une bouteille d'eau-de-vie qui lui brûla les entrailles. Enfin, le 8 janvier 1796, au moment où on le transportait à l'hôpital de Cayenne, il expira dans des tourments affreux, à l'âge de quarante-cinq ans, se reprochant sa conduite passée et tous les maux, dont il était l'auteur. Les ouvrages de Collot d'Herbois sont: I. *Almanach du P. Gérard pour* 1791, Paris, 1791, in-12, avec figures, réimprimé en divers formats, et aussi sous le titre d'*Étrennes aux amis de la Constitution française*, ou *Entretiens du P. Gérard avec ses concitoyens*, 1792, in-12, traduit en anglais à Paris même par J. Oswald, 1792, in 8°.; en hollandais, à Dunkerque, 1792, in-8°., et en allemand. Un anonyme donna en même temps l'*Almanach de l'abbé Maury*, ou *Réfutation de l'Almanach du P. Gérard*, in-32, qui a eu au moins deux éditions. II. *Clémence et Montjair*, drame en cinq actes et en [illegible] III. *les Français à la Grenad[illegible]* *l'Impromptu de la guerre et d[illegible]* *mour*, comédie-divertissement [illegible] et Douai, 1779, in-8°. C'est [illegible] doute cette pièce que M. Ersch [illegible] d quée sous le titre de l'*Improm[illegible]* *la dragonne*. IV. *Le Bon Ang[illegible]* ou *l'Hommage du cœur*, co[illegible] en un acte, 1777, in-8°.; [illegible] *Vrai Généreux*, ou *les Bons [illegible]* *riages*, drame villageois en un [illegible] 1777, in-8°.; VI. *le Nouveau [illegible]* *tradamus*, ou *les Fêtes proven[illegible]* comédie en un acte et en prose, [illegible] VII. *le Bénéfice*, comédie-prove[illegible] un acte, 1778, in-8°.; VIII. *l'I[illegible]* *nu*, ou *le Préjugé nouvellement [illegible]* *cu*, comédie en trois actes et en [illegible] 1790 in 8°.; IX. *la Famille pa[illegible]* ou *la Fédération*, pièce nation[illegible] deux actes et en prose, 1790, i[illegible] X. *le Procès de Socrate*, ou *l[illegible]* *gime des anciens temps*, com[illegible] trois actes et en prose, 1791, i[illegible] XI. *les Portefeuilles*, comédie e[illegible] actes et en prose, 1791, in 8°. [illegible] *l'Aîné et le Cadet*, comédie e[illegible] actes et en prose, 1791, in [illegible] XIII. *Adrienne*, ou *le Secret [illegible]* *mille*, comédie en trois actes [illegible] prose, 1790, in-8°.; XIV. [illegible] ou *les Parents imprudents*, [illegible] en cinq actes et en prose, 1772, [illegible] Nantes, 1774, in-8°.; Avignon, [illegible] in 8°.; la Haye, 1781, in-8°. [illegible] *le Paysan magistrat*, comé[illegible] cinq actes et en prose, imitée de [illegible] gnol de Calderon, d'après la trad[illegible] de Linguet, 1777, in-8°.; 178[illegible] 8°.; Bruxelles, 1785, in-8°.; [illegible] 1790, in-8°. La pièce espagn[illegible] intitulée, l'*Alcalde de Zalam[illegible]* l'ouvrage de Collot fut represent[illegible] sous ce titre, et encore sous ce[illegible] *Il y a bonne justice*. XVI. *L'A[illegible]* *Loup-garou*, ou *M. Rodomont*

ne en quatre actes et en prose, de l'anglais, Douai, 1780, C'est une imitation des *Comde Windsor*, de Shakespeare. is dernières pièces ont été res à la Haye par le libraire pel, qui s'est contenté d'impri- frontispice, portant ces mots: *es de théâtre de M. Collot bois.* Le libraire de la Haye ait la prochaine mise en vente *drigue et Sérapline*, comédie yrique en quatre actes du même : on ignore si elle est imprimée. lonna, en 1790, au théâtre du Paval (aujourd'hui le théâtre Fran- *la Journée de Louis XII*, ie héroïque et nationale en trois et *Isabelle et Dom Louis*, co- en trois actes. Ces deux pièces t point imprimées. Collot d'Her- fait à la convention et aux ja- plusieurs discours ou rapports t été imprimés. Il signa avec e, Billaud et Vadier la *Réponse embres des deux anciens co- de salut public et de sûreté le, aux imputations renouve- mître eux, par L. Lecointre de illes*, an III, in-8°.; et avec les premiers, la brochure intitulée: *embres de l'ancien comité de public au Peuple français s Représentants*, an III, in-8°. ia aussi une apologie de sa con- Lyon, ou réponse aux accusa- dirigées contre lui. Cette bro- est antérieure au 9 thermidor; pluseurs lettres de Collot sont nées dans le *Rapport fait* (par is) *au nom de la commission ée de l'examen des papiers is chez Robespierre et ses com-*; et dans le *Rapport fait* (par n) *au nom de la commission ingt un, créée pour l'examen conduite des représentants du peuple Billaud-Varennes, Collot d'Herbois, Barrère et Vadier.*

B—u.

COLMAN (George) naquit en 1733, à Florence, de François Colman, résident d'Angleterre à la cour du grand-duc de Toscane, et d'une sœur de la comtesse de Bath. George II fut son parrain. Élevé au collége de Westminster, il y eut pour condisciples Lloyd Churchill, Thornton, trois poètes anglais qui ont eu quelque réputation. Colman se distingua de bonne heure par son goût pour la poésie. Ce fut peu de temps après son admission à Oxford, que, très jeune encore, il s'associa avec Thornton dans la rédaction du *Connaisseur*, ouvrage périodique qui paraissait une fois par semaine, et qui fut continué depuis le 31 janvier 1754 jusqu'au 30 septembre 1756. On y trouve beaucoup d'esprit, et des peintures piquantes des mœurs du temps, de l'instruction, de la gaîté, mais peu de profondeur et de solidité, qualités qu'on ne pouvait guère attendre de l'âge des auteurs. Colman, destiné à suivre la carrière des lois, passa d'Oxford à l'école de droit de Lincoln's-Inn; mais il ne se montra guère au barreau. En 1760, parut à Drury-Lane son premier ouvrage dramatique, *Polly Honeycomb*, pièce fort gaie, qui obtint de grands applaudissements, et fut suivie, en 1761, de *la Femme jalouse*, ouvrage plus important, et dont le succès fut encore plus flatteur. La comédie française de *la Femme jalouse*, composée par Desforges, n'est qu'une imitation de la pièce anglaise; et, quoique le ton en soit trop sérieux et l'effet peu piquant, elle a mérité de rester sur le répertoire du théâtre Français. Colman produisit successivement plusieurs autres comédies, qui obtinrent, en général,

la faveur du public, particulièrement *le Mariage clandestin*, qu'il composa avec Garrick. En 1764, la mort du lord Bath lui procura une fortune indépendante, que la mort du général Pulteney, héritier du lord Bath, vint encore augmenter en 1767. Il publia, vers cette époque, une *Traduction de Térence*, fort estimée, quoiqu'on n'ait pas généralement approuvé l'espèce de rithme qu'il a choisie : c'est une sorte de vers blancs, peu réguliers, qui ne sont tout-à-fait ni vers ni prose. En 1768, il acheta, en société avec trois autres personnes, le privilége du théâtre de Covent-Garden, dont il prit lui-même la direction. Cette association fut la cause de quelques querelles qui ont fait beaucoup de bruit en Angleterre, et ont donné lieu à divers pamphlets pleins d'esprit et d'animosité. Après avoir dirigé ce théâtre pendant sept années, Colman vendit la part qu'il y avait, pour acheter, en 1777, le théâtre de Hay-Market, auquel il sut donner une vogue extraordinaire. ; car il était, après Garrick, l'homme le plus propre à diriger un théâtre. Il fit paraître ensuite une nouvelle traduction en vers réguliers de l'*Art poétique d'Horace*, avec un commentaire, où, contre l'opinion du docteur Hurd, il explique ce poëme suivant une idée de Wieland, qui a cru que cette épître d'Horace, mal à propos appelée *Art poétique*, a été adressée à un des petits-fils de Pison, d'après le désir de sa famille, pour le guérir d'un penchant pour la poésie qui n'était pas accompagné de talent. Ainsi, dans cette hypothèse, Horace, sous prétexte d'instruire le jeune Pison des règles de l'art des vers, l'effraie par le tableau de ses difficultés. Colman est auteur de vingt-six pièces de théâtre ; d'une *Préface* pour une édition de Beaumont et Fletche sertation ingénieuse imp du théâtre de Massinger vres dramatiques ont été 4 vol. in-8°, Londres, opuscules en prose, e sous ce titre : *Prose o casions*, etc., ibid., 1 posé avec Robert Lloyd rodies spirituelles, et c ont eu du succès. Ver vie, une attaque de par ranger cette tête si bi et l'on fut obligé de l'e une maison d'aliénés à où il mourut le 14 août ture était extraordinair et il était le premier à il disait qu'il perdait p qu'un autre sur les gr parce que, lorsqu'il vo val, les commis ne n mais de fermer les barri proche, croyant toujou à eux un cheval échapp son corps était entièrem la tête et le cou du che Colman, son fils, qui dans la propriété du th Market, a publié un r langes, sous le titre *gown and slippers*, 1 et un grand nombre théâtre : son opéra-com *et Yariko* a été rém en 1805.

COLMAR (Jean), berg en 1684, devint teur de l'école de l'hôpi ville, et en remplit les autant de zèle que de nit les restes de barbar taient encore dans le seignement, perfection ducation morale, et i son école l'étude du gr l'éloquence. Il mourut

: 2 avril 1737. Ses prin-
ges sont : I. *Antihenoti-*
causâ negati Luthera-
'alvinianos unionis suc-
isitio methodo mathe-
ıta, 1714; II. *Disser-*
ná judæorum astorgiá,
', in-4°.; III. *le Monde*
ix, Nuremberg, 1730,
emand). C'est une nou-
continuée jusqu'à 1730,
ır demandes et réponses,
fort curieux (*Voy.* Sa-
). IV. *Cellarius mne-*
est ratio promtissima
voces primigenias fa-
di et fideliter retinendi,
'. Cet ouvrage, qui est
allemand, lui est géné-
bué, quoique anonyme.
C. M. P.

AR (D. Juan Alvarez
n espagnol du 18e. siè-
lui deux ouvrages esti-
ales d'Espagne et de
sterdam, 1741, 14 vol.
ol. in-12, fig.: cette his-
e en français par Mas-
se les annales des deux
epuis leur établissement
ue où l'auteur écrivait;
es de l'Espagne et du
eyde, 1707, 5 vol.
715, 6 vol. in-12, fi-
description de la pé-
plus d'intérêt, et moins
s qu'on n'en trouve dans
ıns connues sous le nom
e l'Italie, de la Suis-
lmenar est le premier
quelques notions assez
, mais incomplètes, sur
outes de l'Espagne et de
s villes; mais son livre
ièrement défiguré par
de l'éditeur hollandais,
ercer jusque dans les
estampes sa haine contre l'église catholique. V—ve.

COLMENARES (Diego de), né à Ségovie, long-temps curé de l'église de St.-Jean en cette ville, consacra tous les loisirs que lui laissait son ministère, à étudier l'histoire et les antiquités de sa patrie. Il découvrit dans les archives nationales un grand nombre de monuments historiques qu'il publia, et mourut au mois de février 1651. Son principal ouvrage a pour titre : *Historia de la insigne ciudad de Sigovia, y compendio de las Historias da Castilla*, Ségovie, 1637, in-fol. Les auteurs espagnols, en louant son style et sa méthode, reconnaissent qu'il doit être compté le premier parmi les écrivains de sa nation qui ont écrit l'histoire particulière des villes. V—ve.

COLOCCI (Ange) naquit en 1467 (1) à Iési, dans la marche d'Ancone. Envoyé à Rome pour y faire ses études, il apprit sous les plus habiles maîtres le grec, le latin, sa propre langue, et le provençal, que tous les jeunes Italiens bien élevés apprenaient alors. Sa famille était noble et ancienne. François Colocci, son oncle, fit, pour se rendre maître d'Iési, une tentative malheureuse, qui obligea toute la famille à sortir de l'état ecclésiastique, et à se retirer à Naples. Ange s'y lia bientôt avec tous les poètes célèbres qui y florissaient alors, tels que Pontanus, Sannazar, Lazzarelli, Summonte, Altilio et plusieurs autres. A l'exemple de la plupart d'entre eux, il changea son nom en celui de *Colotius Bassus*. Six années après, il fut rappelé dans sa patrie, où il reçut de ses concitoyens un accueil qui fut suivi de témoignages

(1) Selon Tiraboschi, ou en 1469, selon le recueil du P. Calogerà, t. XXXI, pag. 342.

de leur confiance. Ils le chargèrent en 1498 d'une ambassade auprès du pape Alexandre VI. Il ne put revoir Rome sans former le dessein de s'y fixer, et il obtint successivement de la cour romaine des emplois honorables et utiles. Riche de ses propres biens et des revenus de ses places, il tenait un grand état; sa maison, sa riche bibliothèque, ses superbes jardins étaient ouverts aux littérateurs et aux savants. Il y recueillit l'académie romaine, qui était errante et dispersée depuis la mort de Pomponius Lætus, son fondateur. Il avait été marié deux fois; resté veuf de sa seconde femme, il prit l'habit ecclésiastique, et reçut de Léon X, qui le nomma son secrétaire, la survivance de l'évêché de Nocera; Clément VII l'y confirma, y ajouta le gouvernement d'Ascoli, et le députa dans plusieurs cours de l'Europe pour former cette ligue qui fut si funeste à Rome, au pontife et à Colocci lui-même. Lors du trop fameux sac de Rome, en 1527, il reçut les insultes les plus graves, vit sa maison brûlée avec toutes les richesses litteraires et les chefs-d'œuvre des arts qu'il y avait rassemblés, et ce ne fut qu'en payant de fortes sommes qu'il racheta sa liberté. Il alla passer quelques mois dans sa patrie, pour réparer les pertes qu'il avait faites. Il retourna ensuite à Rome, et fut mis, en 1557, en possession de l'évêché de Nocera. Il ne le garda qu'environ neuf années, le céda en 1546 à l'un de ses neveux, et mourut à Rome le 1er. de mai 1549. Sa vie a été donnée en latin par Frédéric Ubaldini, Rome, 1673, in-8°. L'abbé Lancelotti a publié à Rome, en 1772, les *Poésies italiennes et latines* d'Ange Colocci, précédées de sa vie et du catalogue de ses ouvrages; ils sont plus nombreux qu'importants. On y distingue ques opuscules de philosophie mathématiques; tout le reste tient aux belles-lettres. G-

COLOGNE (Barthélemi DE). BARTHÉLEMI.

COLOM DU CLOS (ISAAC) Müncheberg, dans la moyenne che de Brandebourg, le 20 j 1708, d'une famille de réfugié çais, fut appelé, en 1730, pou ger l'éducation du prince héré d'Ost-Frise, Charles-Edzar, fit dans la suite son secrétaire de cabinet et son bibliothecaire. la mort de ce jeune prince, devint professeur de langue fran d'abord à Hefeld en 1744, pu 1747, à l'université de Gotting il fut fait professeur de philo quelques années après. Il mourut janvier 1795. Outre l'ouvrage d Schild, *De Chaucis nobilissim maniæ populo*, Auric, 1742, dont il fut l'éditeur, et plusieu ductions, tant en allemand qu'e çais, il a composé un grand n d'ouvrages, destinés, pour la pl à l'usage des allemands qui a nent le français; nous citerons ment : I. *Chronique d'Ost- depuis l'an* 1106 *jusqu'à* 166 duite de Jean-Fréd. Ravinga, tinuée jusqu'à 1744, Auric, in-8°. (en allemand). L'origi écrit en *plattdeutsch*, espèce tois qui se rapproche du holl II. *Principes de la langue çaise*, Nordhausen, 1747, en allemand, souvent réimpr III. *les Aventures de Josep gnata*, ouvrage totalement r et augmenté d'une phraséolo l'usage des Allemands qui a nent le français, Leipzig, in-8°; la 3e. édition est de 179 il fut chargé depuis 1778 de

française de *l'Almanach de* gue. On lui attribue aussi la à Mlle. *D. S. sur l'abus des* naires dans l'étude du fran- et sur la meilleure méthode endre cette langue, Göttin- 1797, in-8°., ouvrage post- qu'un journaliste lui a contesté.

C. M. P.

LOMA (D. Carlos), fils de comte de Elda, naquit à Ali- en 1573. Dès l'âge de quinze il servit dans les guerres des Bas, et parvint du grade d'en- aux plus grandes dignités. Gou- r de Cambrai et ensuite du Mi- ambassadeur en Allemagne et gleterre, il se distingua égale- lans les armes et dans la poli- Philippe IV le nomma marquis na, commandeur de Montiel et Osa, grand-maître du palais, ller d'état et du département de rre. Coloma mourut en 1637. de lui une Histoire des guerres ndre, depuis 1588 jusqu'en ; elle est intitulée : *Las Guerras* *Estados Baxos*, et fut im- e à Anvers, en 1625 et 1635. Cette histoire, réimprimée à one en 1627, in-4°., est bien , et l'on estime la méthode et rtialité de son auteur. On lui ncore une traduction de *Tacite* pagnol (1).

V—ve.

La traduction de Tacite, par Co- fut imprimée à Douai, en 1629, Elle contient les livres I—VI et XVI des *Annales*, et les livres des *Histoires*. Elle a cela de re- table que c'est à l'auteur lui-même adressée l'épitre dédicatoire signée *Leandro de S. Martin*. N. An- se trompe en disant, dans sa *Bi-* *ses hispana nova*, que cette tra- n est la première que les Espa- ayent eue de Tacite, 1°. parce que, u'on vient de le voir, elle est loin d'être complète; 2°. parce qu'Antoine de Herréra, d'après Antonio lui-même, avait fait imprimer en 1615, in-4°., une traduction des cinq premiers livres des *Annales de Tacite*; 3°. parce que, dès 1614, Emmanuel Sueyro, d'Anvers, avait donné sa traduction de *Las obras de C. Cornelio Tacito*, Madrid, in 4°., contenant les *Annales*, les *Histoires*, les *Mœurs des Germains* et la *Vie d'Agricola* : cette traduction a été réimprimée in-8°. à Anvers, en 1619; 4°. parce que cette même année, 1614, parut à Madrid une autre traduction de Tacite, sous ce titre : *Tacito espagnol ilustrado con aforimos por don Baltasar Alamos de Barrientos*, Madrid, in-fol., volume dans lequel sont les *Annales*, les *Histoires*, les *Mœurs des Germains* et la *Vie d'Agricola*. D. J. A. Pellicer y Saforcada, qui donne à cette traduction la date de 1613, dit qu'elle est la plus complète que les Espagnols aient de Tacite. Antonio a été trop vanté par Baillet, Morhof, D. Clément; il n'a pas, en général, le mérite de l'exactitude.

A. B—t.

COLOMB (Christophe), le plus célèbre des navigateurs, naquit dans l'état de Gênes en 1441. Tous les historiens sont d'accord sur ce fait; mais ils diffèrent sur le lieu de sa naissance. (1) Les petits villages de Cogoreo et de Nervi disputent aux villes de Savone et de Gênes l'honneur de lui avoir donné le jour. Les ennemis de sa gloire, et il s'en est trouvé un grand nombre parmi ses contemporains, se sont attachés à déprécier sa personne, et ont répandu qu'il était d'une très basse extraction, sans songer que son génie en eût été d'autant plus relevé aux yeux de la postérité.

(1) M. Napione a démontré que la famille de Christophe Colomb était établie depuis plusieurs siècles à Cuccaro dans le Montferrat, annexe de Piémont (*Voy.* à cet égard la brochure de M. Lanjuinais, intitulée *Christophe Colomb*, ou *Notice d'un livre italien concernant cet illustre navigateur*, Paris, 1809, in 8°. *Voyez* aussi les *Dissertazioni epistolari bibliographiche*, de Fr. Cancellieri, Rome, 1809, in-8°.)

COLLINS (J.), comédien et auteur anglais, mort en 1808 à Birmingham, âgé de soixante-six ans, jouait avec succès la tragédie, la comédie et l'opéra. Il est auteur d'un ouvrage facétieux intitulé *The morning brush;* mais sa réputation se fonde surtout sur des compositions lyriques, qu'il chantait lui-même avec un talent, un naturel et une gaîté remarquables. Il était un des propriétaires du *Birmingham chronicle*, ou *Gazette de Birmingham*, et mourut possesseur d'une fortune assez considérable, qu'il dut à des lectures publiques dans le genre de celles de George Alexandre Stephens, si goûtées en Angleterre. X—s.

COLLINSON (Pierre), négociant, membre de la société royale de Londres, né dans le Westmoreland, en 1693, mort le 11 août 1768, a rendu de très grands services aux sciences, particulièrement à la botanique, à l'art de cultiver des plantes étrangères et à l'histoire naturelle. On lui doit l'introduction en Europe et la naturalisation d'un grand nombre de plantes. C'est dans ses jardins, situés à quelques milles de Londres, qu'il les faisait cultiver avec un soin particulier et par des procédés inconnus jusqu'alors. Il était parvenu à perpétuer chez lui les végétaux les plus délicats, ceux même qui semblaient se refuser à orner les jardins et ne pouvoir souffrir aucune sorte de culture. Son jardin contenait une collection d'orchis la plus nombreuse que l'on eût encore vue. Philanthrope éclairé, vrai bienfaiteur de l'humanité, il s'occupa avec un zèle infatigable de la transplantation des végétaux utiles, de l'Amérique en Europe, et de ceux de notre continent dans le Nouveau-Monde. C'est par ses conseils que la vigne fut cultivée en Virginie, et que l'on forma thèque publique à Philad de Franklin, et quaker il lui fit connaître, en premières expériences s cité, et lui envoya la pr chine électrique que l'on le Nouveau-Monde. Leur dance à ce sujet a été im linson a donné quelques à la société royale dont il bre; il y en a un *sur l tions des troupeaux, d vers les montagnes et des dans la plaine.* On en qui ont été publiés dans *man's Magazine.* En rec de son zèle pour la con la propagation des plante rique en Europe, Linné nom de *Collinsonia* à de plantes qui fait parti mille des labiées. Plusieu anglais ont publié son élo le lire dans la *Biograp nica*, volume IV de l'éditi et à la suite des *Mémo docteur Fothergill*, par qui donne un catalogue écrits de Collinson. — Je son, ecclésiastique anglai de la société des arts, bains de Hothwells le 27 a publié en anglais : *Hist tiquité du comté de S d'après les mémoires Rack*, Bath, 1791, 3 ornés de 42 planches. D

COLLIUS (François docteur du collége Ambr quit dans le territoire de la fin du 16e. siècle. A la cours de théologie, fait av de distinction, il soutint devant le 7e. concile p cette métropole, une fam comprenant quinze cent

ui formaient un assez gros
-4°. Toute sa vie, consa-
atique des devoirs de son
e aucun événement remar-
mourut en 1640, étant
ans grand pénitencier du
llius est auteur de deux ou-
attestent son érudition, et
gularité de ses opinions ont
ébres. Dans le premier, in-
anguine Christi libri quin-
, 1617, in-4°., il a rassemblé
a été dit et écrit du sang de
t des différentes parties de
par lesquelles ce sang a été
Il n'est point favorable aux
populaires qui en attribuent
ns plus ou moins abon-
ertaines villes; mais il agite
ons trop minutieuses, quel-
ême assez ridicules sur le
uce. Le second ouvrage a
: *De animabus pagano-*
octo, Milan, 1622 et 23,
°. Quelques exemplaires du
lume portent, par erreur,
ne de 1633. Il y en a eu
nde édition en 1638 et
'auteur y traite du salut
de Caïn, de Samson, de
lech, de Balaam, des sages
l'Égypte, de Job, de Salo-
la reine de Saba, de Na-
osor. Il passe de-là à celui
, des sept sages, de Diogène,
ne, et en général de tous
nnages qui ont figuré dans
sme. Il leur est assez favo-
cepté à Pythagore, Aristote,
es autres qui ne lui ont pas
iter qu'on élargît pour eux
salut. Tout ce système con-
st fondé sur la connaissance
rsonnages ont eue des choses
sur leur vie morale, leurs
ts, leurs écrits, les témoi-
endus en leur faveur par
quelques anciens et modernes. Du reste, cet ouvrage rare, curieux, rempli de recherches, bien écrit, est regardé par quelques critiques comme une débauche d'esprit et d'érudition, un recueil de faits distribués avec art, et présentés avec beaucoup de réserve. T—D.

COLLOREDO (Fabrice), marquis de Ste.-Sophie, de l'illustre famille de ce nom, originaire du Frioul, né en 1576, entra comme page à la cour de Ferdinand de Médicis, grand-duc de Toscane. Dans l'expédition de Bone en Afrique, il commanda un corps de deux cents volontaires. Cosme II l'envoya en ambassade auprès de l'empereur Rodolphe II, pour lui notifier la mort de son père. Cette mission fournit à Collorédo l'occasion de visiter plusieurs villes et différentes cours d'Allemagne. Daniel Eremita, noble flamand, qui l'accompagnait, publia en latin la relation de ce voyage, sous ce titre: *Iter Germanicum, sive epistola ad equitem Camillum Guidum scripta de relatione ad Rudolphum Cæs. Aug. et aliquot Germaniæ principes.* On y trouve des traits assez mordants contre plusieurs princes allemands. En 1614, le grand-duc donna à Collorédo le commandement d'un corps de cuirassiers destinés à secourir le duc de Mantoue contre le duc de Savoie. Il jouit ensuite de la plus haute faveur sous Cosme II et sous son successeur Ferdinand II, dont il fut le principal ministre. Il mourut à Florence en 1645. — Collorédo (Jérôme) entra au service dès sa tendre jeunesse, et s'avança par degrés jusqu'au grade de colonel. Après la bataille de Lutzen, il fut nommé wachtmeister-général, et commanda en Bohême une armée contre les Saxons, qui le battirent le 3 mai 1634. Cet échec lui

attira la disgrâce de l'empereur Ferdinand II, qui le fit enfermer dans le château d'OEdembourg. Lorsqu'il eut recouvré sa liberté, il fit sous Gallas une expédition en Bourgogne, et fut pris par les Français, qui le relâchèrent peu de temps après. Ayant ensuite marché avec un corps de cavalerie au secours de St.-Omer, que les Français assiégeaient, il dégagea cette place; mais il fut tué d'un coup de pistolet en 1638. — Collorédo (Jean-Baptiste), comte de Wald-Sée, servit aussi la maison d'Autriche. En 1642, il se trouva avec son régiment à la bataille que l'archiduc Guillaume livra près de Leipzig au général suédois Torstenson, et y donna des preuves de bravoure si brillantes que l'archiduc le nomma colonel de ses gardes. Il continua à faire la guerre en Bohême, en Moravie et en Autriche, et fut nommé major-général. En 1648, la république de Venise, dont il était sujet, l'appela à son service, et lui confia le commandement des milices de Candie. Il défendit la capitale de cette île avec la plus grande valeur, contre les Turks, et fut tué dans une reconnaissance au mois d'octobre 1649.

E—s.

COLLORÉDO (Rodolphe), comte de Wald-Sée, feld-maréchal des armées impériales sous Ferdinand II et Ferdinand III, naquit en 1585, embrassa la profession des armes dès l'âge le plus tendre, et se signala particulièrement dans la fameuse guerre de trente ans. Quelques jours avant la bataille de Lutzen (1632), il fut chargé par Wallenstein d'occuper le château de Weissenfels, pour observer les mouvements des Suédois. Dès qu'il se fut aperçu que Gustave-Adolphe s'avançait vers lui, il tira trois coups de canon, signal dont il était convenu avec Wallenstein, qui fit ses dipositions. Le lendemain, s'engagea cet mémorable, dans laquelle fit des prodiges de valeur pendant long-temps les Suédois, et reçut sept blessu qu'en 1634, Wallenstein, qu sa révolte contre l'empereu qua à Pilsen les principau de son armée pour sonder tentions, Collorédo fut du p bre de ceux qui, malgré ses réitérés, ne se rendirent pas tation. Après la mort de W l'archiduc Ferdinand, qui fi généralissime, confia à Coll mille hommes pour observe vements de l'ennemi en Lu Silésie. Collorédo s'acquitta mission avec intelligence, tra en Bohême pour garantir me. Les forces qu'il comm s'étant pas trouvées suffis 1644, l'empereur accourut tres troupes. Pressé de ret Autriche pour défendre sa c laissa le commandement à Lors de l'invasion des S 1648, la Bohême était tell garnie, qu'ils purent ma Prague et surprendre la pelée *la Petite-Ville*, et l le 26 juillet. Collorédo, q retiré dans la ville vieille cents hommes, ferma les principales, et fit échouer l ques, quoiqu'il n'eût que de de canon, et qu'il eût été prendre des armes dans to gasins des armuriers pour e aux étudiants et aux bourg renforts arrivèrent aux Suéc rante pièces d'artillerie eur tôt fait taire les deux canon siégés, mais ne diminuère courage de ceux-ci. L'arrivée habile ingénieur, mit Col même de fortifier et d'augm

léfense, et de suppléer, nes, au manque d'artille- nemis, qui avaient encore nforts, redoublèrent leurs ec une ardeur nouvelle. Ils orèches assez larges pour ot pût y passer, et l'artille- cha à la portée du pisto- ents de Conti, la bravoure le et des citoyens semblè- oître avec le danger. Les mmèrent en vain la place re : ils donnèrent l'assaut ; d'entre eux fut engloutie sion d'une mine, le reste vi jusque dans ses retran- Enfin, le 24 octobre, les , lassés de l'inutilité de s, se retirèrent. Le lende- habitants reçurent les nou- e suspension d'armes, et, , celle de la paix générale Munster. L'empereur ré- la bravoure et la fidélité nts de Prague, et Collorédo f gouverneur de cette ville si vaillamment défendue, quelle il mourut le 24 jan- . E—s.

OT. *Voyez* COLOT.

OT D'HERBOIS (J. M.), ommes les plus remarqua- la révolution de France ait ître. Il était d'une taille avait le tein brun, la che- pue et extrêmement noire, soucieux et sombre, les fin, qu'un peintre pourrait pour représenter un cons- comédien ambulant avant la , il avait exercé son art dans grandes villes, et notam- Lyon, où il jouissait d'une considération : sa conduite s celle d'un comédien. Il alla tablir à Genève un spectacle était directeur. C'est-là qu'il puisa sans doute ses principes républicains, qui s'exaltèrent lorsqu'il fut à Paris, et qui dégénérèrent en démence furieuse, par l'abus des boissons fortes ; car, dans les dernières années de sa vie, il était presque toujours ivre. C'est pour cela que, dans le fameux *Noël* de la Gironde, on le nommait *le sobre Collot*. Admis au club des jacobins, son audace, la force de son organe, et sa déclamation théâtrale, l'y firent remarquer, et lui donnèrent quelque ascendant. Une petite brochure commença sa fortune politique. Le club des jacobins avait proposé un prix pour le meilleur ouvrage dans lequel on ferait connaître au peuple combien le nouvel ordre de choses lui était avantageux. Il s'agissait de la royauté constitutionnelle. On eût à cette époque regardé comme le dernier terme de l'extravagance le projet de substituer la république à la monarchie. Collot composa un opuscule intitulé l'*Almanach du père Gérard* (1), qui remporta le prix, et lui donna beaucoup de considération dans une certaine portion du public. Ce succès excita son amour-propre, et il se crut destiné, dès ce moment, à remplir les premières places de l'état. La victoire de Bouillé sur les insurgés de Nanci étant devenue impopulaire, Collot imagina qu'il pourrait faire tourner à son avantage cette disposition des esprits. Appuyé par la société des jacobins, il présenta à l'assemblée législative une pétition en faveur de quelques soldats du régiment de Château-Vieux, que les lois de leur pays avaient envoyés aux ga-

(1) Le père Gérard était un cultivateur breton, que son bailliage avait député aux états-généraux ; c'était un homme simple et honnête, auquel la politique du temps voulait qu'on supposât toutes les vertus.

lères de Brest, pour avoir pris part à la sédition. La pétition fut accueillie; le roi demanda aux cantons la grâce de ces soldats, qui l'accordèrent sans difficulté. Leur protecteur ne s'en tint pas là; il voulut que le retour de ses protégés fût un triomphe, et il les recommanda à tous les clubs, depuis Brest jusqu'à Paris. On les reçut comme des martyrs de la liberté, et ils arrivèrent dans la capitale chargés de lauriers et de couronnes. Un banquet somptueux les attendait dans le local de la société; enfin, d'une grâce accordée à des galériens, on fit une intrigue, un moyen de révolution. Pétion, maire de Paris, autorisa en leur honneur une espèce de fête civique. On les fit placer sur un énorme char attelé de chevaux blancs, et au haut duquel dominait Collot, entouré d'une multitude de petits drapeaux tricolors. Cette singulière ovation partit de l'emplacement de la Bastille, traversa lentement les boulevarts, suivie d'une nombreuse populace, et se rendit au Champ-de-Mars, au pied de l'autel de la patrie; et là, les triomphateurs et leur cortége firent de nouveau, au milieu des hymnes et des chants patriotiques, le serment de vivre libres ou de mourir. Ils furent ensuite présentés à l'assemblée nationale, qui leur accorda les honneurs de la séance. Ce fut après cet étrange triomphe que les révolutionnaires commencèrent à porter le bonnet rouge. Collot, imaginant qu'il était devenu un des plus importants personnages de France, brigua le ministère de la justice, et fut tout étonné de ne pas l'obtenir. Dès-lors Louis XVI, qui n'avait pas cru devoir le lui confier, le compta parmi ses plus violents ennemis, et la constitution que l'*Almanach du père Gérard* avait voulu populariser, fut tous les jours mise en pièces par son auteur.

Collot figura au 10 août par
membres de la nouvelle muni
de Paris, présida l'assemblée
torale qui nomma les députés a
vention, et fut choisi un des pr
mais il ne prit point part aux
cres de septembre : c'est à to
en a été accusé. A la première
de la convention, il demanda
tion de la royauté, non pas le p
comme le dit le *Moniteur* du
tembre (la motion en avait
faite avant qu'il prît la parole
il l'appuya avec force, et ne
bua pas peu à la faire adopt
voyé à Nice après la conquêt
pays à la fin de 1792, il se
absent lors du procès de Loui
mais il écrivit qu'il votait la
Long-temps lié avec Robespi
le seconda dans tous ses pro
surtout dans sa haine contre
de la Gironde, dont il fut un
ardents persécuteurs. Collot fu
bre du comité de salut public,
tribua peut-être plus que Rob
lui-même aux épouvantables p
tions qui signalèrent le règne
pouvoir. Le comité le chargea
férentes missions; c'est de
tout que date son horrible c
On délibérait un jour dans le
de salut public sur le parti
révolutionnaires avaient à
pour se délivrer des personn
pectes. Quelques-uns de ses
étaient d'avis de les déporter.
» faut rien déporter, dit C
» faut détruire tous les conspi
» que les lieux où ils sont
» soient minés; que la mèche
» jours allumée pour les faire
» si eux ou leurs partisans o
» core conspirer contre la
» que. » Il répéta la même mo
bliquement à une des séanc
convention. Il était lui-même

de ses collégues à supposer ces
irations, qu'il dénonçait pour
un prétexte de développer le sys-
le terreur dont les gouvernants
ent avoir besoin pour se mainte-
nvoyé successivement dans les
ements du Loiret et de l'Oise,
éluda par de nombreuses arres-
s, qui le firent considérer com-
gne de missions plus importan-
n novembre 1793, il se ren-
Lyon, chargé d'exercer sur cette
ureuse cité toutes les vengeances
convention nationale. Les détails
conduite dans cette terrible mis-
e peuvent tous appartenir à cet
. Il fit périr plus de seize cents
mes, par les mains des bour-
, la fusillade et le canon. Un dé-
n 21 vendémiaire ordonnait la
ition de Lyon, et ajouta que les
de cette belle cité s'appelle-
Ville affranchie. Collot écrivit
à la convention : « Nous le ju-
, le peuple sera vengé; le sol
fut rougi du sang des patriotes,
bouleversé. Tout ce que le
e et le vice avaient élevé, sera
nti; et sur les débris de cet-
ille superbe et rebelle, qui
ssez corrompue pour demander
maître, le voyageur verra avec
isfaction quelques monuments
ples élevés à la mémoire des
s de la liberté, et des chaumiè-
éparses, que les amis de l'éga-
s'empresseront de venir habi-
, etc. » Toute sa correspon-
est écrite sur ce ton. Il entre-
l'effacer dans les ames jusqu'au
ent de la pitié, en insultant par
roclamation à la désolation gé-
, qu'il appelait *faiblesse anti-
licaine*; il y déclara qu'on trai-
comme suspects tous ceux qui
nt laissé apercevoir sur leur phy-
mie, ou dans leurs propos, le
moindre signe de tristesse et de compassion. Une pétition rédigée en faveur des malheureux Lyonnais, fut lue à la barre de cette assemblée, et parut produire quelqu'effet; mais Collot, qui avait été appelé à Paris par le comité, vint à bout d'intimider ses adversaires par un véritable coup de théâtre : il se servit de l'effigie de Chalier, comme autrefois Antoine des restes sanglants de César, pour exalter les fureurs populaires. Le simulacre du féroce piémontais fut présenté à la convention, porté dans toutes les rues, invoqué à la tribune des jacobins, et l'ordre de continuer les exécutions fut réitéré; mais celui qui l'avait fait donner étant resté à Paris, elles se ralentirent insensiblement, et cessèrent enfin, à l'époque où elles devenaient plus effrayantes et plus multipliées dans la capitale. Mais la division commençait à s'établir parmi les plus ardents révolutionnaires; Robespierre et Collot s'observaient. Celui-ci, tourmenté par d'effroyables souvenirs et par la terreur même qu'il avait inspirée, ne cessait de témoigner son inquiétude sur la mésintelligence qu'il voyait régner parmi ceux qui, peu de temps auparavant, marchaient sur la même ligne. Le 23 mai 1794, en rentrant chez lui à une heure du matin, il fut attaqué par un jeune homme, nommé *Admiral*, qui lui tira deux coups de pistolet, dont aucun ne l'atteignit. Cet événement fit beaucoup de bruit, et parut augmenter pour quelque temps l'influence qu'il avait dans la convention. Ce fut alors que Robespierre, jaloux de tous ceux qui voulaient l'égaler, se déclara son ennemi, et que se forma le ridicule triumvirat, composé de Robespierre, Couthon et St.-Just, qui, après avoir exercé la puissance publique pendant quelques semaines, fut dissous le 9 thermidor.

Collot contribua puissamment à la proscription de Robespierre; mais il ne tarda pas à être dénoncé lui-même par Lecointre. Cette dénonciation enhardit tous ceux qui n'avaient pas encore osé parler. Ses collègues, les journaux, les pamphlets, le couvrirent d'opprobre, et l'assemblée, entraînée par l'indignation publique, décréta son arrestation le 2 mars 1795, et ensuite sa déportation à la Guiane. Six semaines après, une insurrection qu'on attribua à ses partisans, s'étant manifestée, la convention ordonna de le mettre en jugement pardevant le tribunal de la Charente; mais quand le courrier, porteur du décret, arriva, Collot était parti pour le lieu de sa déportation. A peine y fut-il arrivé qu'il s'efforça de soulever les noirs contre les blancs. On le renferma dans le fort de Synnamary, où il fut attaqué d'une fièvre chaude. Dans un moment de délire, il but une bouteille d'eau-de-vie qui lui brûla les entrailles. Enfin, le 8 janvier 1796, au moment où on le transportait à l'hôpital de Cayenne, il expira dans des tourments affreux, à l'âge de quarante-cinq ans, se reprochant sa conduite passée et tous les maux dont il était l'auteur. Les ouvrages de Collot d'Herbois sont: I. *Almanach du P. Gérard pour* 1791, Paris, 1791, in-12, avec figures, réimprimé en divers formats, et aussi sous le titre d'*Étrennes aux amis de la Constitution française*, ou *Entretiens du P. Gérard avec ses concitoyens*, 1792, in-12, traduit en anglais à Paris même par J. Oswald, 1792, in-8°.; en hollandais, à Dunkerque, 1792, in-8°., et en allemand. Un anonyme donna en même temps l'*Almanach de l'abbé Maury*, ou *Réfutation de l'Almanach du P. Gérard*, in-32, qui a eu au moins deux éditions. II. *Clémence et Montjair*, drame en cinq actes et III. *les Français à la Gren*. *l'Impromptu de la guerre e* *mour*, comédie-divertisseme et Douai, 1779, in-8°. C doute cette pièce que M. Ers d quée sous le titre de l'*Im* *la dragonne*. IV. *Le Bon A* ou *l'Hommage du cœur*, en un acte, 1777, in-8°. *Vrai Généreux*, ou *les Bo* *riages*, drame villageois en 1777, in-8°.; VI. *le Nouve* *tradamus*, ou *les Fêtes pro* comédie en un acte et en pros VII. *le Bénéfice*, comédie-pro un acte, 1778, in-8°.; VIII. *nu*, ou *le Préjugé nouvellem* *cu*, comédie en trois actes et e 1790 in 8°.; IX. *la Famille* ou *la Fédération*, pièce nat deux actes et en prose, 179 X. *le Procès de Socrate*, o *gime des anciens temps*, co trois actes et en prose, 1791 XI. *les Portefeuilles*, coméd actes et en prose, 1791, in- *l'Aîné et le Cadet*, comédie actes et en prose, 1791. XIII. *Adrienne*, ou *le Secr* *mille*, comédie en trois ac prose, 1790, in-8°.; XIV on *les Parents imprudents* en cinq actes et en prose, 177 Nantes, 1774, in-8°.; Avigno in 8°.; la Haye, 1781, in-8 *le Paysan magistrat*, co cinq actes et en prose, imitée gnol de Calderon, d'après la t de Linguet, 1777, in-8°.; 1 8°.; Bruxelles, 1785, in-8 1790, in-8°. La pièce espa intitulée, l'*Alcalde de Zal* l'ouvrage de Collot fut represe sous ce titre, et encore sous *Il y a bonne justice*. XVI. *L* *Loup-garou*, ou *M. Rodomo*

se en quatre actes et en prose, de l'anglais, Douai, 1780, C'est une imitation des *Com-de Windsor*, de Shakespeare. is dernières pièces ont été re-s à la Haye par le libraire pel, qui s'est contenté d'impri-frontispice, portant ces mots: *es de théâtre de M. Collot bois.* Le libraire de la Haye ait la prochaine mise en vente *trigue et Séraphine*, comédie yrique en quatre actes du même : on ignore si elle est imprimée. lonna, en 1790, au théâtre du Pa-yal (aujourd'hui le théâtre Fran-*la Journée de Louis XII*, ie héroïque et nationale en trois *et Isabelle et Dom Louis*, co-en trois actes. Ces deux pièces t point imprimées. Collot d'Her-fait à la convention et aux ja-plusieurs discours ou rapports t été imprimés. Il signa avec e, Billaud et Vadier la *Réponse embres des deux anciens co-de salut public et de sûreté le, aux imputations renouve-ntre eux, par L. Lecointre de illes*, an III, in-8°.; et avec les premiers, la brochure intitulée: *embres de l'ancien comité de public au Peuple français es Représentants*, an III, in-8°. blia aussi une apologie de sa con-à Lyon, ou réponse aux accusa-dirigées contre lui. Cette bro-e est antérieure au 9 thermidor; , pluseurs lettres de Collot sont rimées dans le *Rapport fait* (par rtois) *au nom de la commission rgée de l'examen des papiers vés chez Robespierre et ses com-s*; et dans le *Rapport fait* (par n) *au nom de la commission ingt un, créée pour l'examen conduite des représentants du peuple Billaud-Varennes, Collot d'Herbois, Barrère et Vadier.*

B—u.

COLMAN (George) naquit en 1733, à Florence, de François Colman, résident d'Angleterre à la cour du grand-duc de Toscane, et d'une sœur de la comtesse de Bath. George II fut son parrain. Élevé au collége de Westminster, il y eut pour condisciples Lloyd, Churchill, Thornton, trois poètes anglais qui ont eu quelque réputation. Colman se distingua de bonne heure par son goût pour la poésie. Ce fut peu de temps après son admission à Oxford, que, très jeune encore, il s'associa avec Thornton dans la rédaction du *Connaisseur*, ouvrage périodique qui paraissait une fois par semaine, et qui fut continué depuis le 31 janvier 1754 jusqu'au 30 septembre 1756. On y trouve beaucoup d'esprit, et des peintures piquantes des mœurs du temps, de l'instruction, de la gaîté, mais peu de profondeur et de solidité, qualités qu'on ne pouvait guère attendre de l'âge des auteurs. Colman, destiné à suivre la carrière des lois, passa d'Oxford à l'école de droit de Lincoln's-Inn; mais il ne se montra guère au barreau. En 1760, parut à Drury-Lane son premier ouvrage dramatique, *Polly Honeycomb*, pièce fort gaie, qui obtint de grands applaudissements, et fut suivie, en 1761, de *la Femme jalouse*, ouvrage plus important, et dont le succès fut encore plus flatteur. La comédie française de *la Femme jalouse*, composée par Desforges, n'est qu'une imitation de la pièce anglaise; et, quoique le ton en soit trop sérieux et l'effet peu piquant, elle a mérité de rester sur le répertoire du théâtre Français. Colman produisit successivement plusieurs autres comédies, qui obtinrent, en général,

la faveur du public, particulièrement *le Mariage clandestin*, qu'il composa avec Garrick. En 1764, la mort du lord Bath lui procura une fortune indépendante, que la mort du général Pulteney, héritier du lord Bath, vint encore augmenter en 1767. Il publia, vers cette époque, une *Traduction de Térence*, fort estimée, quoiqu'on n'ait pas généralement approuvé l'espèce de rithme qu'il a choisie : c'est une sorte de vers blancs, peu réguliers, qui ne sont tout-à-fait ni vers ni prose. En 1768, il acheta, en société avec trois autres personnes, le privilége du théâtre de Covent-Garden, dont il prit lui-même la direction. Cette association fut la cause de quelques querelles qui ont fait beaucoup de bruit en Angleterre, et ont donné lieu à divers pamphlets pleins d'esprit et d'animosité. Après avoir dirigé ce théâtre pendant sept années, Colman vendit la part qu'il y avait, pour acheter, en 1777, le théâtre de Hay-Market, auquel il sut donner une vogue extraordinaire. ; car il était, après Garrick, l'homme le plus propre à diriger un théâtre. Il fit paraître ensuite une nouvelle traduction en vers réguliers de l'*Art poétique d'Horace*, avec un commentaire, où, contre l'opinion du docteur Hurd, il explique ce poëme suivant une idée de Wieland, qui a cru que cette épître d'Horace, mal à propos appelée *Art poétique*, a été adressée à un des petits-fils de Pison, d'après le désir de sa famille, pour le guérir d'un penchant pour la poésie qui n'était pas accompagné de talent. Ainsi, dans cette hypothèse, Horace, sous prétexte d'instruire le jeune Pison des règles de l'art des vers, l'effraie par le tableau de ses difficultés. Colman est auteur de vingt-six pièces de théâtre ; d'une *Préface* pour une édition de Beaumont et Fletcher ; d' sertation ingénieuse imprimé du théâtre de Massinger, etc. vres dramatiques ont été recu 4 vol. in-8°, Londres, 177 opuscules en prose, en 3 v sous ce titre : *Prose on sev casions*, etc., ibid., 1787. posé avec Robert Lloyd quel rodies spirituelles, et deux ont eu du succès. Vers la vie, une attaque de paralysie ranger cette tête si bien or et l'on fut obligé de l'enfer une maison d'aliénés à Pad où il mourut le 14 août 179 ture était extraordinairement et il était le premier à en pl il disait qu'il perdait plus d qu'un autre sur les grandes parce que, lorsqu'il voyagea val, les commis ne manqu mais de fermer les barrières proche, croyant toujours v à eux un cheval échappé, att son corps était entièrement c la tête et le cou du cheval. — Colman, son fils, qui lui a dans la propriété du théâtre Market, a publié un recueil langes, sous le titre de *M gown and slippers*, 1799, et un grand nombre de p théâtre : son opéra-comique *et Yariko* a été réimprimé en 1805.

COLMAR (Jean), né à berg en 1684, devint en 17 teur de l'école de l'hôpital de ville, et en remplit les fonct autant de zèle que de talent. nit les restes de barbarie qu taient encore dans le systè seignement, perfectionna su ducation morale, et introdu son école l'étude du grec et l'éloquence. Il mourut d'un

tie le 2 avril 1737. Ses prin-
ouvrages sont : I. *Antihenoti-
de causâ negati Luthera-
et Calvinianos unionis suc-
isquisitio methodo mathe-
ustituta*, 1714; II. *Disser-
ummâ judæorum astorgiâ*,
716, in-4°.; III. *le Monde
r noix*, Nuremberg, 1730,
n allemand). C'est une nou-
ion, continuée jusqu'à 1730,
ée par demandes et réponses,
rage fort curieux (*Voy.* Sa-
nn). IV. *Cellarius mne-
, id est ratio promtissima
nguæ voces primigenias fa-
piendi et fideliter retinendi*,
1-8°. Cet ouvrage, qui est
t en allemand, lui est géné-
attribué, quoique anonyme.
C. M. P.

IENAR (D. Juan Alvarez
torien espagnol du 18e. siè-
de lui deux ouvrages esti-
*Annales d'Espagne et de
l*, Amsterdam, 1741, 14 vol.
8 vol. in-12, fig.: cette his-
duite en français par Mas-
brasse les annales des deux
ies depuis leur établissement
époque où l'auteur écrivait;
*Délices de l'Espagne et du
l*, Leyde, 1707, 5 vol.
et 1715, 6 vol. in-12, fi-
ette description de la pé-
ffre plus d'intérêt, et moins
itudes qu'on n'en trouve dans
itations connues sous le nom
es de l'Italie, de la Suis-
Colmenar est le premier
onné quelques notions assez
ntes, mais incomplètes, sur
les routes de l'Espagne et de
ipales villes; mais son livre
ngulièrement défiguré par
ons de l'éditeur hollandais,
isé percer jusque dans les
estampes sa haine contre l'église catholique. V—ve.

COLMENARES (Diego de), né à Ségovie, long-temps curé de l'église de St.-Jean en cette ville, consacra tous les loisirs que lui laissait son ministère, à étudier l'histoire et les antiquités de sa patrie. Il découvrit dans les archives nationales un grand nombre de monuments historiques qu'il publia, et mourut au mois de février 1651. Son principal ouvrage a pour titre : *Historia de la insigne ciudad de Sigovia, y compendio de las Historias da Castilla*, Ségovie, 1637, in-fol. Les auteurs espagnols, en louant son style et sa méthode, reconnaissent qu'il doit être compté le premier parmi les écrivains de sa nation qui ont écrit l'histoire particulière des villes. V—ve.

COLOCCI (Ange) naquit en 1467 (1) à Iési, dans la marche d'Ancone. Envoyé à Rome pour y faire ses études, il apprit sous les plus habiles maîtres le grec, le latin, sa propre langue, et le provençal, que tous les jeunes Italiens bien élevés apprenaient alors. Sa famille était noble et ancienne. François Colocci, son oncle, fit, pour se rendre maître d'Iési, une tentative malheureuse, qui obligea toute la famille à sortir de l'état ecclésiastique, et à se retirer à Naples. Ange s'y lia bientôt avec tous les poètes célèbres qui y florissaient alors, tels que Pontanus, Sannazar, Lazzarelli, Summonte, Altilio et plusieurs autres. A l'exemple de la plupart d'entre eux, il changea son nom en celui de *Colotius Bassus*. Six années après, il fut rappelé dans sa patrie, où il reçut de ses concitoyens un accueil qui fut suivi de témoignages

(1) Selon Tiraboschi, ou en 1461, selon le recueil du P. Calogerà, t. XXXI, pag. 342.

de leur confiance. Ils le chargèrent en 1498 d'une ambassade auprès du pape Alexandre VI. Il ne put revoir Rome sans former le dessein de s'y fixer, et il obtint successivement de la cour romaine des emplois honorables et utiles. Riche de ses propres biens et des revenus de ses places, il tenait un grand état; sa maison, sa riche bibliothèque, ses superbes jardins étaient ouverts aux littérateurs et aux savants. Il y recueillit l'académie romaine, qui était errante et dispersée depuis la mort de Pomponius Lætus, son fondateur. Il avait été marié deux fois; resté veuf de sa seconde femme, il prit l'habit ecclésiastique, et reçut de Léon X, qui le nomma son secrétaire, la survivance de l'évêché de Nocera; Clément VII l'y confirma, y ajouta le gouvernement d'Ascoli, et le députa dans plusieurs cours de l'Europe pour former cette ligue qui fut si funeste à Rome, au pontife et à Colocci lui-même. Lors du trop fameux sac de Rome, en 1527, il reçut les insultes les plus graves, vit sa maison brûlée avec toutes les richesses littéraires et les chefs-d'œuvre des arts qu'il y avait rassemblés, et ce ne fut qu'en payant de fortes sommes qu'il racheta sa liberté. Il alla passer quelques mois dans sa patrie, pour réparer les pertes qu'il avait faites. Il retourna ensuite à Rome, et fut mis, en 1537, en possession de l'évêché de Nocera. Il ne le garda qu'environ neuf années, le céda en 1546 à l'un de ses neveux, et mourut à Rome le 1er. de mai 1549. Sa vie a été donnée en latin par Frédéric Ubaldini, Rome, 1673, in-8°. L'abbé Lancelotti a publié à Rome, en 1772, les *Poésies italiennes et latines* d'Ange Colocci, précédées de sa vie et du catalogue de ses ouvrages; ils sont plus nombreux qu'importants. On y distin ques opuscules de philoso mathématiques; tout le re tient aux belles-lettres.

COLOGNE (Barthélemi BARTHÉLEMI.

COLOM DU CLOS (Isa Müncheberg, dans la moy che de Brandebourg, le 1708, d'une famille de réf çais, fut appelé, en 1730, ger l'éducation du prince d'Ost-Frise, Charles-Edz fit dans la suite son secrét de cabinet et son bibliothec la mort de ce jeune prin devint professeur de langue d'abord à Hefeld en 1744, 1747, à l'université de Gö il fut fait professeur de quelques années après. Il m janvier 1795. Outre l'ouvr Schild, *De Chaucis nobilis maniæ populo*, Auric, 17 dont il fut l'éditeur, et plu ductions, tant en allemand çais, il a composé un gran d'ouvrages, destinés, pour à l'usage des allemands qu nent le français; nous citer ment : I. *Chronique d'* *depuis l'an* 1106 *jusqu'à* duite de Jean-Fréd. Ravin tinuée jusqu'à 1744, Au in-8°. (en allemand). L'o écrit en *plattdeutsch*, esp tois qui se rapproche du II. *Principes de la lan çaise*, Nordhausen, 174 en allemand, souvent ré III. *les Aventures de J gnata*, ouvrage totalemen et augmenté d'une phras l'usage des Allemands qu nent le français, Léipzi in-8°; la 3e. édition est de il fut chargé depuis 1778

rançaise de *l'Almanach de* ie. On lui attribue aussi la *Mlle. D. S. sur l'abus des ires dans l'étude du fran- sur la meilleure méthode ndre cette langue*, Göttin- 97, in-8°., ouvrage post- 'un journaliste lui a contesté.

C. M. P.

)MA (D. Carlos), fils de mte de Elda, naquit à Afi- 1575. Dès l'âge de quinze servit dans les guerres des s, et parvint du grade d'en- ux plus grandes dignités. Gou- de Cambrai et ensuite du Mi- mbassadeur en Allemagne et eterre, il se distingua égale- ns les armes et dans la poli- hilippe IV le nomma marquis 1, commandeur de Montiel et sa, grand-maître du palais, r d'état et du département de e. Coloma mourut en 1637. : lui une Histoire des guerres dre, depuis 1588 jusqu'en lle est intitulée : *Las Guerras Estados Baxos*, et fut im- à Anvers, en 1625 et 1635, Cette histoire, réimprimée à ne en 1627, in-4°., est bien et l'on estime la méthode et tialité de son auteur. On lui core une traduction de *Tacite* agnol (1).

V—ve.

La traduction de Tacite, par Co- fut imprimée à Douai, en 1629, Elle contient les livres I—VI et XVI des *Annales*, et les livres des *Histoires*. Elle a cela de re- mable que c'est à l'auteur lui-même adressée l'épître dédicatoire signée *Leandro de S. Martin*. N. An- e trompe en disant, dans sa *Bi- ca hispana nova*, que cette tra- est la première que les Espa- rent eue de Tacite, 1°. parce que, 'on vient de le voir, elle est loin d'être complète; 2°. parce qu'Antoine de Herrera, d'après Antonio lui-même, avait fait imprimer en 1615, in-4°., une traduction des cinq premiers livres des *Annales de Tacite*; 3°. parce que, dès 1614, Emmanuel Sueyro, d'Anvers, avait donné sa traduction de *Las obras de C. Cornelio Tacito*, Madrid, in 4°., contenant les *Annales*, les *Histoires*, les *Mœurs des Germains* et la *Vie d'Agricola* : cette traduction a été réimprimée in-8°. à Anvers, en 1619; 4°. parce que cette même année, 1614, parut à Madrid une autre traduction de Tacite, sous ce titre : *Tacito espagnol ilustrado con aforimos por don Baltasar Alamos de Barrientos*, Madrid, in-fol., volume dans lequel sont les *Annales*, les *Histoires*, les *Mœurs des Germains* et la *Vie d'Agricola*. D. J. A. Pellicer y Saforcada, qui donne à cette traduction la date de 1613, dit qu'elle est la plus complète que les Espagnols aient de Tacite. Antonio a été trop vanté par Baillet, Morhof, D. Clément; il n'a pas, en général, le mérite de l'exactitude.

A. B—t.

COLOMB (Christophe), le plus célèbre des navigateurs, naquit dans l'état de Gênes en 1441. Tous les historiens sont d'accord sur ce fait; mais ils diffèrent sur le lieu de sa naissance. (1) Les petits villages de Cogoreo et de Nervi disputent aux villes de Savone et de Gênes l'honneur de lui avoir donné le jour. Les ennemis de sa gloire, et il s'en est trouvé un grand nombre parmi ses contemporains, se sont attachés à déprécier sa personne, et ont répandu qu'il était d'une très basse extraction, sans songer que son génie en eût été d'autant plus relevé aux yeux de la postérité.

(1) M. Napione a démontré que la famille de Christophe Colomb était établie depuis plusieurs siècles à Cuccaro dans le Montferrat, annexe de Piémont (*Voy.* à cet égard la brochure de M. Lanjuinais, intitulée *Christophe Colomb*, ou *Notice d'un livre italien concernant cet illustre navigateur*, Paris, 1809, in 8°. *Voyez* aussi les *Dissertazioni epistolari bibliographiche*, de Fr. Cancellieri, Rome, 1809, in-8°.)

Pietro Martire d'Anghiera, son contemporain, Herréra qui a écrit l'*Histoire des Indes*, et F. Colomb, son fils, s'accordent à dire que sa famille était une des plus illustres de Plaisance. L'empereur Othon II avait fait donation à cette famille de plusieurs biens, et, entre autres, du château de Cogoreo dont on vient de parler, et où l'on doit peut-être, par cette raison, rapporter le lieu de sa naissance. Un passage d'une lettre de Christophe Colomb vient à l'appui de cette dernière opinion : « Je ne suis pas, écrit-il » à la nourrice de don Juan de Cas- » tille, le premier amiral de ma fa- » mille. Qu'on me donne le nom qu'on » voudra ; David a gardé les brebis, » et je suis le serviteur du même » Dieu qui l'a placé sur le trône. » Les ancêtres de Colomb perdirent leur fortune pendant les guerres de Lombardie, et cherchèrent à la réparer par le commerce maritime. Son père, Dominico Colomb, l'envoya à Pavie faire ses études ; mais il les interrompit, jeune encore, pour aller se livrer à la navigation. Ses progrès avaient cependant été très rapides, et il conserva toute sa vie le goût des belles-lettres qu'il ne cessa pas de cultiver. Ses facultés se développèrent ensuite ; il surpassa ses contemporains dans la géométrie, l'astronomie et la cosmographie ; son expérience dans la navigation était très étendue, lorsqu'il songea à entreprendre la découverte du Nouveau-Monde. Près de quarante années de sa vie avaient été employées à visiter les parties connues de notre globe. Les Portugais étaient, du temps de Christophe Colomb, le peuple dont la navigation était la plus étendue ; ils venaient de découvrir les côtes occidentales d'Afrique. Lisbonne était le lieu où se réunissaient les hommes les plus habiles de toutes les na-

tions, en astronomie, en
et en navigation. Fernan
son fils, nous apprend q
sulta sur la possibilité de
en allant par l'ouest, les t
pangu et du Cathai, dont
co Polo. Martin Béhaim,
avec les deux médecins
venait de proposer aux m
de l'astrolabe pour obser
tude en pleine mer. Ce
trument qui donna à Col
sibilité de perdre pendant
la terre de vue. Il s'en se
mier, et il imagina des
fixer la position des vaiss
latitude et la longitude : c'
son génie créateur perfe
nautique, avant de mettr
projet à exécution. Il avai
ouvrages des anciens, et
paré leurs connaissances
ques à celles qui nous on
mises par Marco Polo. S
tions et quelques faits no
remarques le confirmèrent
poir de retrouver le C
voyageur moderne, en s
d'abord à l'ouest. Il vi
à Lisbonne avec son frè
lemi, et il y épousa la
navigateur portugais, don
fils nommé *Diego Colom*
après lui vice-roi des Inde
qui n'a pas cessé de le p
répandit que l'existence d
tuées à l'ouest de notre
lui avait été révélée par un
qui les avait vues avant
cette assertion n'est fondé
des fables démenties par
contemporains. Son fils
nous ont fait connaître ses
motifs. On sait que les prem
des connaissances géograp
Italiens, et même de toutes
avant Christophe Colomb, s

vres anciens, et principale-
s Ptolémée: ils y ont ensuite
mieux qu'ils ont pu, les pays
e Marco Polo, qui devaient
r à l'orient des limites que
ns avaient assignées à l'Asie.
émée avait donné beaucoup
tendue à cette partie du
ers l'orient; lorsqu'il a fallu
core à l'est le Cathai et l'île
de Marco Polo, on a été
dépasser considérablement la
e la circonférence du globe.
croyait, en conséquence,
vançant dans une direction
h celle qu'avait suivie Marco
est-à-dire, en allant vers
i n'aurait que le tiers de cette
ence à parcourir. Les cartes
Bianco et le globe de Martin
placent encore Cipangu plus
côtes d'Afrique, puisqu'il n'en
h plus du sixième de la cir-
ce de la terre. On y trouve
elques-unes des îles les plus
des Açores, qui ont été
tort entre Cipangu et les
Afrique. Nous sommes loin de
l'un homme du génie de Co-
soit arrêté aux contes absur-
l'on trouve dans tous les écrits
s, sur les îles Antilia, Saint-
et la Man Satanaxio; mais
es, qui circulaient alors de
en bouche, lui rappelaient
ne son projet favori, et aug-
nt le désir qu'il avait de le met-
tention. Il semble que tous les
s'élançaient, sans le savoir,
e grand objet, et se prépa-
comme il arrive souvent,
s erreurs, à la connaissance
vérité. Des habitants de Ma-
de Porto-Santo crurent voir,
urs reprises, à l'ouest de ces
e terre qui ne se montrait que
taines circonstances, mais qui
paraissait toujours à la même place. Les historiens disent que l'on parlait d'hommes nus, qui avaient été jetés par les vents d'ouest sur les îles Açores. Ils avaient indiqué, disait-on, que leur pays était dans cette direction. Rien ne constatait la vérité de ces récits; aussi Christophe Colomb profita-t-il de renseignements bien plus certains. Pierre Torrea, parent de sa femme, avait trouvé sur le rivage de Porto-Santo des pièces de bois qui y avaient été portées par les flots, après un vent d'ouest impétueux; d'autres navigateurs avaient vu au large de cette île et du cap St.-Vincent, des cannes d'une grosseur extraordinaire et des plantes d'espèces inconnues dans ces contrées. L'ensemble de ces faits authentiques persuadèrent à Christophe Colomb qu'il trouverait Cipangu ou quelque autre terre en faisant route à l'ouest. Il s'occupa dès-lors à exécuter son projet; le commerce ne lui avait procuré qu'une honnête aisance, et sa fortune était loin de pouvoir en supporter les frais. Il en fit hommage à sa patrie, et le proposa à la république de Gènes, qui le rejeta avec mépris. Colomb le présenta ensuite à Jean II, roi de Portugal, qui le fit examiner. Les idées de Colomb furent appréciées; mais, par un manque de foi honteux, on prit le parti d'exécuter son projet secrètement. Le pilote qui en fut chargé n'avait pas le génie de Colomb; incapable de diriger son vaisseau hors de vue des côtes, par l'aspect des astres, il devint le jouet des flots, et ne regagna le port, qu'après avoir erré pendant long-temps sur la vaste étendue des mers. Il crut se justifier en traitant Colomb de visionnaire. Celui-ci, outré du peu de justice qu'on lui rendait, prit la résolution de quitter le Portugal. La nécessité de

prévenir un nouvel abus de confiance lui inspira la pensée de faire en même temps des ouvertures aux rois d'Espagne et d'Angleterre. Il envoya son frère Barthélemi Col mb à Londres, où il fut accueilli favorablement; mais sa négociation fut interrompue par les engagements qui furent pris avec la cour d'Espagne. Christophe Colomb partit secrètement par mer de Lisbonne sur la fin de 1484, et arriva au port de Palos. Il y éprouva le sort de tous les hommes supérieurs à leur siècle, et ne put se faire entendre de ses contemporains; il eut à lutter contre les préjugés les plus absurdes. Il resta plus de cinq ans entiers à la cour sans rien obtenir. Rebuté par des refus si peu motivés, il eut le dessein de s'adresser au roi de France. Au moment où il allait quitter l'Espagne, un de ses amis, nommé le *P. Marchena*, qui jouissait de quelque crédit auprès de la reine Isabelle, lui procura l'appui de cette princesse. Les négociations furent reprises de nouveau, mais elles n'eurent pas plus de succès. Cette fois, on rendait justice à la supériorité de ses vues; mais on trouvait ses prétentions exagérées. Enfin, la reine, à qui l'on fit sentir l'importance du projet de Colomb, et le danger d'en abandonner les avantages à une autre puissance, consentit à faire les frais de cette entreprise. Ce grand homme s'éloignait alors, le cœur ulcéré, du pays où l'on savait aussi peu l'apprécier. Un courrier fut envoyé sur ses pas; on le joignit à deux lieues du camp de Santa-Fé, où était la cour, et il se mit en marche pour y revenir. Enfin, au bout de huit ans de sollicitations infructueuses accompagnées de dégoûts sans nombre, la recherche du Nouveau-Monde fut arrêtée. Le 19 avril 1492, on signa les arti-

cles d'un traité par lequ
phe Colomb reçut les ti
taires d'amiral et de v
toutes les mers, îles et
découvrirait. Le 12 mai
se rendit au port de Pa
vait se faire l'armement
vires furent choisis po
ge; celui de Colomb fut
Santa-Maria; le sec
mandé par Alonzo Pinç
lait la *Pinta*; le troi
ordres de Yañez Pinço
précédent, la *Niña*. Ma
le plus jeune des trois
pilote sur la *Pinta*. Le no
mes des trois équipages e
quelques-uns, de quatre-
suivant d'autres de cen
vendredi 3 août 1492,
voile. L'escadre se dirige
les îles Canaries, où elle r
septembre, on quitta ce
jour peut être regardé co
mier du plus mémorable
les hommes aient osé e
On n'eut d'abord que d
gers et du calme, et l'on
de chemin; le second jou
la terre de vue. Les con
Colomb, qui s'avançaien
sans voir de terme à l
furent alors étonnés de
de leur entreprise. Plus
rèrent et se mirent à plei
qu'ils ne la reverraient jam
les consola et ranima leur
11 septembre, étant à ce
lieues de l'île de Fer, on
de mât de navire qui pa
été entraîné par le cour
observait tous les jours
méridienne du soleil ave
et vérifiait la direction
aimantée sur l'étoile pol
attentif à remarquer tous
mènes et surtout les diffé

5, à trois cents lieues
r, et, par un temps
un trait de feu qui
lans la mer à cinq
timents. Depuis neuf
était en mer, sans
se que le ciel et l'eau,
ent soufflé sans inter-
partie de l'est; les ma-
taient jamais restés si
n de la terre, voyant
ontraires pour aller en
gnirent de ne pouvoir
ner. On aperçut le jour
iseaux qui ranimèrent
es, parce qu'ils les cru-
pèce qui ne s'éloigne
le vingt lieues des côtes.
t ensuite couverte de
es, qui semblaient nou-
achées du fond ou de
, et ils furent persua-
nage de la terre. Le
e, Alonzo Pinçon, qui
avant, vint dire à Co-
ait vu dans l'ouest une
oiseaux, et avait cru
terre dans le nord. Il
aller chercher; mais Co-
t qu'il s'était trompé, lui
continuer sa route. On
ins à cent brasses, sans
Les matelots, ne voyant
ence de terre se réaliser,
nt à se décourager et à
d'être ainsi abandonnés
es mers, loin de tout
ao, on vit des oiseaux
ouest et une baleine; la
verte d'herbes flottantes.
indices de terre répri-
s murmures. Le 21, le
qu'alors avait été favora-
u sud-ouest et devint con-
ommes, disposés secrè-
révolte, s'écrièrent tous
étaient bons pour retour-
ner en Espagne, et qu'ils voulaient y aller. Colomb chercha à les apaiser, en leur disant que ce n'étaient que des vents légers occasionnés par le voisinage de quelque terre. La rumeur s'accrut, malgré ses représentations, et ils finirent par perdre tout respect. Ils murmuraient contre le roi qui avait ordonné le voyage, et persistaient à vouloir s'en retourner. Colomb se conduisit avec une prudence extrême; il encourageait les uns en leur promettant que le voyage serait court, et menaçait les autres de l'autorité du roi. Les vents contraires commençèrent à forcer, la mer devint grosse, et l'on ne put continuer la route; ce retard, conforme à leur désir, les calma. On vit plusieurs oiseaux dans la journée, et l'on prit des crabes de mer dans les herbes répandues sur la surface de l'eau. L'amiral crut pouvoir profiter d'un moment où les esprits lui paraissaient plus tranquilles pour continuer la route de l'ouest; mais cette tranquillité n'était qu'apparente. Les murmures recommençèrent bientôt; il se formait des groupes, au milieu desquels on disait hautement que Colomb, avec sa folie, avait voulu devenir grand seigneur aux dépens de leur vie; qu'ils avaient rempli leur devoir en allant plus loin qu'aucun homme n'avait encore été; qu'ils ne devaient point être auteurs de leur propre perte, en s'avançant ainsi jusqu'à ce que leurs bâtiments, qui faisaient eau de toutes parts, leur manquassent sous les pieds. Personne, disaient-ils, ne le trouvera mauvais. Notre chef a tant d'ennemis, qu'on ajoutera plus de foi à notre rapport qu'au sien. Il y en eut qui s'emportèrent jusqu'à dire que le plus sûr était de le jeter à la mer, et de s'en retourner;

qu'on dirait ensuite qu'il y était tombé par malheur, tandis qu'assis sur le bord du vaisseau, il était occupé à considérer les astres. Personne, disaient-ils, ne s'embarrassera de le vérifier. Colomb sentit le danger de sa position ; il leur fit envisager les châtiments qui les attendaient, s'ils l'empêchaient de continuer son voyage. Le plus souvent, il cherchait à calmer leur insolence par la douceur. Il rappelait en détail, à chacun d'eux, tous les indices de terre qu'il avait vus, et leur promettait qu'ils ne tarderaient pas à la rencontrer. Peu à peu leur mécontentement s'apaisa; mais leur inquiétude et leur chagrin ne purent jamais être entièrement dissipés. Le 25 septembre, au coucher du soleil, tandis que Colomb était à parler avec Yañez Pinçon, une voix cria : « Ter- » re, terre; » celui qui avait crié montra, dans le sud-ouest, une masse obscure qui ressemblait à une île, éloignée au moins de vingt-cinq lieues. Tout le monde reprit courage, rendit grâces à Dieu et ensuite à Colomb. Celui-ci fit aussitôt gouverner sur cette apparence de terre, et fit route toute la nuit, à pleines voiles, dans la même direction. Le lendemain tous les regards furent fixés de ce côté; mais cette terre, qui leur avait causé tant de joie, avait disparu, et ils apprirent que des nuages pouvaient causer ces fausses apparences. La route de l'ouest fut reprise aussitôt à leur grand regret. On croit que ce fut un stratagème dont Colomb se servit avec succès pour les tirer de leur abattement. Ils y retombèrent peu de temps après ; cependant le grand nombre d'oiseaux que l'on vit les jours suivants, les morceaux de bois que l'on aperçut sur la surface de la mer, et plusieurs autres indices de terre, qui devenaient plus fréquents, les empê-

chèrent de se livrer au dés
lomb, au milieu de l'in
du chagrin universel, con
sa sérénité. Le 1er. octo
croyait à sept cent sept
Canaries. Le jour suivant
rances furent soutenues p
sence d'un grand nombre
le vaisseau était entouré d
Le 3 se passa sans que rie
la vue; les équipages crai
l'on eût dépassé quelque
maginèrent que les oiseau
jours précédents, avaient tr
route, se rendaient d'une
autre, et désirèrent que l
tournât vers la droite ou v
che, pour aller chercher la
croyaient être de l'un ou
côté. Colomb demeura iné
et continua la route de l'oue
d'autant plus de raison, qu
pouvait lui indiquer de q
fallait se diriger. Sa ferme
parmi ses gens, un esprit
plus fort que jamais; il v
tant où il n'en serait plus
La Providence vint à son
le jour suivant, 4 octobre
dices de terre se multiplié
oiseaux vinrent voler si près
ments, qu'un matelot en tu
une pierre : l'espérance co
renaître. Le 7, on crut voir
bord de Christophe Colomb;
paraissait couverte de n
l'expérience du passé fit
sonne n'osa s'y fier. La N
était en avant, crut que c
lement la terre; elle fit une
de son artillerie et arbora
lons. L'alégresse fut extrê
toute l'escadre; mais, plus o
çait, et moins l'apparence
causée se réalisait; elle di
sensiblement, et s'évanouit
place à la tristesse la plus

s troupes immenses d'oi-
aient à planer sur leurs
crut en voir d'une espèce
gne jamais de terre, et
e ceux-là se rendaient
ud-ouest, il se persuada
en chercher quelqu'une,
lution de suivre la même
dit à ses équipages qu'il
s espéré rencontrer la
l'avoir fait sept cent cin-
, et leur annonça que ce
dépassé, ils devaient la
les environs. Il ajouta
ps de se détourner de la
vaient suivie. « Près de
but, conformons-nous,
exemples des Portugais,
t presque toutes leurs dé-
en se dirigeant d'après
oiseaux. » Le 8, on prit
d'oiseaux de différen-
; pendant la nuit, on
coup de grands et de
ous venaient du nord et
le sud. A la pointe du
bre semblait avoir aug-
enaient toujours la même
'air était beaucoup plus
e l'avait été pendant le
ent apportait une odeur
mblable à celle dont il
n Europe, au retour du
Le découragement était
gens de Colomb, qui
si souvent trompés,
nus insensibles à tout ce
u ranimer leur courage.
r sa prudence et sa fer-
parvenu à calmer les ré-
il n'avait jamais entière-
à faire taire les murmures,
tous les jours de nouveaux
octobre, les indices de
ent plus certains; un jonc
t passa près du vaisseau,
temps après, on vit de
ces poissons qui ne se tiennent pas loin des rochers. La *Pinta* vit un tronc de canne, et recueillit une planche travaillée de main d'homme; la *Niña* aperçut un rameau d'épines chargé de fruits; on sonda au coucher du soleil, et l'on trouva fond. Le vent soufflait alors avec inégalité; cette dernière circonstance acheva de convaincre Colomb que la terre ne pouvait être éloignée. On se rassembla, comme à l'ordinaire, pour faire la prière du soir; dès qu'elle fut achevée, il dit à tous ses gens de remercier Dieu de la grâce qu'il leur avait faite de les conserver pendant un si long et si périlleux voyage; les assura que les indices de terre devenaient de plus en plus certains. Il leur recommanda de veiller attentivement pendant la nuit; car ils la verraient certainement avant le jour. Il promit de donner une veste de velours à celui qui l'apercevrait le premier, en outre des dix mille maravedis de pension qu'il devait recevoir du roi. Colomb étant, à dix heures du soir, assis sur la poupe de son vaisseau, aperçut une lumière; il la fit remarquer à Pedro Gutieres. Tous deux firent venir Sanchez de Segovia, commissaire des guerres; mais, lorsqu'il arriva, elle avait disparu. On la revit cependant encore deux fois. A deux heures après minuit, la *Pinta*, qui était de l'avant, signala la terre. Ce fut dans la nuit du 11 au 12 octobre 1492, après une navigation de trente-cinq jours, que se fit la découverte du Nouveau-Monde. On attendit le jour avec impatience. Chacun désirait contempler cette terre après laquelle ils avaient si long-temps soupiré, et que la plupart d'entre eux avaient désespéré de jamais voir. Enfin, elle se montra avec le jour naissant, et ils jouirent du spectacle

de montagnes et de collines couvertes de la plus agréable verdure. Les trois bâtiments firent route au lever du soleil. La *Pinta*, qui les précédait, commença le *Te Deum*, et tous, de concert, remercièrent Dieu de l'heureux succès de leur voyage. Ils virent, en s'approchant, un grand nombre d'hommes attroupés sur le rivage. Colomb s'embarqua dans une chaloupe armée, avec Alonzo et Yañez Pinçon, tenant l'étendard royal à la main. Dès qu'il eut mis pied à terre avec tout son monde, ils se prosternèrent les larmes aux yeux, et remercièrent Dieu de la faveur qu'il leur avait accordée. En se relevant, Colomb nomma l'île *San-Salvador*, et en prit possession au nom du roi d'Espagne, au milieu des habitants étonnés, qui l'entouraient et le regardaient en silence. Aussitôt tous les Castillans le proclamèrent amiral et vice-roi des Indes, et lui jurèrent obéissance. Le sentiment de la gloire qu'ils venaient d'acquérir, les rappela à leur devoir; ils lui demandèrent pardon des chagrins qu'ils lui avaient donnés. Colomb parut alors avec toute sa supériorité, lorsqu'il leur pardonna avec la dignité et la douceur qui ne l'avaient jamais abandonné. L'île qu'on venait de découvrir était appelée, par ses habitants, *Guanahani;* mais elle a conservé, sur la plupart des cartes, celui de *San-Salvador*. Elle fait partie des îles Lucaïes, qui ne sont pas éloignées de plus de cent lieues des côtes de la Floride. Les habitants de San-Salvador parurent simples et bons; ils furent d'abord étonnés de la blancheur du teint des Espagnols, de leur barbe et de leurs vêtemens; mais, ensuite, ils s'approchèrent avec confiance. On leur donna des bonnets de diverses couleurs, des grains de verre et d'autres bagatelles. Lorsque l'amiral re-

tourna à bord, les uns
la nage, d'autres dans le
sa chaloupe en était envi
teint était olivâtre. Les h
femmes allaient entièrem
sage du fer leur était in
craignaient pas de pre
bres par la lame, et
blessaient. Le lendemai
au bâtiment troquer d
tre des choses de peu d
avaient à leurs oreilles d
ques d'or qui frappèrer
gnols. On leur demand
raient cet or, et ils in
étendant les bras vers
venait d'un pays situé d
rection. L'amiral résolut
cher; avant de partir
que l'île n'était pas prop
tablissement, et retint
sept Indiens destinés à l
terprètes. L'escadre fit d
au sud, et découvrit su
l'île de la Conception,
nandine et Isabelle. Plu
çait, plus on obtenait d
ments sur le pays riche
on avait entendu parle
qu'il se nommait *Cuba*
hâta de s'y rendre. L'e
tinua sa route au sud,
les petites îles appelées
et *los Miraporvos*, et
sance, le 27 octobre
de Cuba. La partie ori
côte-nord de cette île fu
qu'à son extrémité. Pa
voulut aborder, les ha
rent la fuite; on parvin
à leur inspirer de la co
leur faisant parler par le
San-Salvador que l'on
qués. Ils apprirent qu'i
de l'or dans leur pays; m
qu'il y en avait bien da
une autre contrée situé

que les Espag ls s'étaient
richesses qu'ils ient trou-
mmèrent leur cu té, et
rs commençai nt a n'être
les qu'à cette passion. Alon-
, capitaine de la *Pinta*, qui
illeur voilier, voulant y ar-
, força de voile et se sépara
e. Le 5 décembre, Colomb,
us que deux bâtiments, s'é-
la pointe orientale de Cuba,
en très peu de temps à la
tte contrée riche, dont on
fait des rapports si avanta-
habitants du pays l'appe-
iti ; Colomb la nomma *Es-*
nais le nom de *Saint-Do-*
prévalu. L'escadre relâcha
ort St.-Nicolas ; mais, trou-
pays peu peuplé, elle pro-
ôte septentrionale ; et, après
é dans le canal de la Tortue
it plusieurs mouillages, elle
peu de distance, dans l'ouest,
ù depuis la ville du Cap-
a été bâtie. On eut beau-
peine à communiquer avec
ats ; ils se mettaient en fuite,
ceux de Cuba, à l'approche
ents. Un événement imprévu
ent à coup leurs dispositions.
e l'escadre était à louvoyer,
ent frais, dans le canal de
, on sauva un Indien qui
de périr avec sa pirogue.
le recueillit à son bord, le
mieux qu'il put, et ensuite
tre à terre. Cet homme fit
s compatriotes de l'obliga-
l avait aux Espagnols, et
traitements qu'il en avait re-
onfiance s'établit aussitôt ; ils
ent de toutes parts avec des
l'autres provisions, près des
Ils troquaient leur or contre
de faïence cassée et les cho-
us viles. Le prince du pays, ou, pour se servir du nom qu'ils donnaient à leurs rois, le cacique voulut voir des hommes dont on lui disait tant de bien. L'amiral le traita avec de grands égards. Ce prince, nommé *Guacanagari*, était chargé d'ornements d'or, et fit connaître que ce métal venait d'un pays situé plus à l'est, qu'on nommait *Cibao*. Colomb, trompé par une certaine conformité de nom, crut que c'était *Cipangu ;* mais il apprit ensuite qu'on appelait ainsi une montagne qui s'élève, au milieu de l'île, au-dessus de toutes les autres. Colomb visita la demeure du cacique, qui était aux environs du lieu où les Français ont depuis bâti la ville du Cap ; il en reçut de grandes marques de respect, et contracta avec lui une amitié qui ne se démentit jamais. L'escadre continua ensuite la route de l'est, dans l'intention de se rapprocher des mines de Cibao. Le 24 décembre, à onze heures du soir, tandis que Colomb s'était retiré pour prendre quelque repos, son navire toucha sur les bancs qui sont au large de la rade du Cap ; malgré les efforts que l'on fit pour le relever, il fut couché sur la côte par la lame, et s'ouvrit immédiatement après. Colomb se retira, avec tout son équipage, à bord de la *Niña*. Le cacique envoya aussitôt des barques au secours des Espagnols, ordonna à ses sujets de les aider à sauver leurs effets, et leur désigna un lieu pour les déposer. Aucun vol ne fut commis, et la bonne volonté qu'il témoignèrent est digne de louanges. Guacanagari vint lui-même consoler l'amiral ; dans ses épanchements, il lui confia que ses sujets avaient beaucoup à souffrir des descentes que les Caraïbes, peuple féroce, faisaient sur leur île, et lui dit que les habitants d'Haïti avaient pris la fuite à l'approche des Espa-

gnols, parce qu'ils avaient craint que cette nouvelle nation ne fût aussi barbare qu'eux. L'amiral lui promit de le défendre contre ses ennemis, et profita de cette ouverture pour lui demander à faire un établissement dans ses états. Le cacique y consentit. On construisit un fort des débris du bâtiment qui s'était perdu. Colomb choisit trente-huit hommes pour y rester sous les ordres de Diego d'Arena. Ce fort, qu'on nomma *la Nativitad*, était à environ trois lieues dans l'est de l'emplacement de la ville du Cap, sur le bord d'une anse que nous appelons aujourd'hui baie de *Caracole*. L'amiral y laissa des vivres, des marchandises et tout ce qui était nécessaire à sa défense. Il prit ensuite congé du cacique, avec la promesse de revenir bientôt. Le 4 janvier 1493, il mit à la voile, et remonta à l'est pour achever la reconnaissance de la côte septentrionale de l'île. Il rencontra en chemin, la *Pinta* près de Monte-Christo. Colomb parut satisfait des excuses qu'Alonzo Pinçon lui donna pour justifier sa séparation. Les deux bâtiments vinrent ensuite de compagnie jusqu'à la baie formée par la presqu'île de Samana et la côte-nord de Saint-Domingue. Ils y mouillèrent, et se mirent en route pour l'Espagne, le 16 janvier 1493. Le temps fut très beau au commencement de la traversée; le 12 mars, étant près des Açores, le mauvais temps sépara une seconde fois la *Pinta*. Le navire de l'amiral courut les plus grands dangers. La tempête devint si forte, que Colomb lui-même désespéra de pouvoir en échapper. Son plus grand chagrin fut de penser que sa découverte allait être ensevelie avec lui au fond des flots; il employa le seul moyen qui lui restait pour en con-

server la mémoire. Il écrivit
feuilles de parchemin le pré
voyage; chacune de ces f
mise dans une barique g
où l'eau ne pouvait pénétre
bariques fut jetée à la m
champ; l'autre fut conser
pont du navire, et ne dev
lancée qu'au moment du
mais la Providence veillait
servation; le vent se calm
vaisseau se trouva hors d
Le 15 février, on vit les
on relâcha à Sainte-Marie. A
quitté ces îles, Colomb, p
la tempête, fut forcé d'entr
Tage. Le 15 mars 1493, il
port de Palos, d'où il était
mois et demi auparavant, a
fait un voyage dont les hon
serveront éternellement la
Alonzo Pinçon aborda en m
au nord de l'Espagne, et mo
ques jours après. Colomb fut
enthousiasme par la ville de
sonna toutes les cloches, l
trats, suivis de tous les
vinrent le recevoir sur le riv
se lassait pas d'admirer co
avait terminé si heureuse
entreprise que tout le mo
crue impossible. Son voyag
rendre à la cour fut un
triomphe; on accourait de to
pour considérer l'homme qu
des choses si extraordinaires
entrée publique à Barcelone.
ville vint au-devant de lui. Il
au milieu des Indiens qu'il a
nés, et qui avaient conservé
me de leur pays. L'or, les
les autres choses rares étai
devant lui dans des corbeil
bassins découverts. Il s'ava
au milieu d'une foule imm
qu'au palais. Ferdinand et Is
tendaient assis sur leur trô

rut au milieu de son cortége, rèrent. Colomb vint se met- noux à leurs pieds, et ils nèrent de s'asseoir en leur . Colomb les remercia des a'il en avait reçues; et, con- e parler modestement et avec le assurance, il leur rendit le son voyage et des décou- qu'il avait faites. Ensuite, résenta les Indiens qui l'ac- aient, et les choses pré- qu'il avait apportées. Tout le e mit à genoux, et l'on chanta, alle même du trône, le can- ctions de grâces. Ferdinand tous ses priviléges, et lui e joindre, dans son écusson, es de sa famille, celles des s de Castille et de Léon, avec êmes de ses dignités et de ivertes. Tous ses parents re- les marques de faveur. Co- rtit bientôt après, avec une dix-sept voiles, pour aller établissements dans les pays ait de découvrir. Cette flotte, Cadix le 25 septembre 1493, aux îles Canaries; mais Co- lieu de suivre le parallèle de , comme dans son premier alla chercher celui des îles du t, et s'y maintint jusqu'au e 3 novembre, jour où il dé- a Dominique, l'une des An- i de temps après, on aperçut les dans le nord. Colomb se e ce côté, et prit successive- naissance de la Guadeloupe, ntigoa, St.-Christophe et des tes sous le nom d'*îles sous le* suite il passa entre Ste.-Croix Vierges, et vint à la pointe de St.-Domingue par le sud Rico. En arrivant au port de ad, il trouva le fort réduit es; tous ceux qu'il y avait laissés avaient été tués par trahison ou en combattant contre les insulaires. Colomb eut beaucoup de peine à retenir ses gens, qui voulaient venger la mort de leurs compatriotes. Enfin, il réussit à les calmer, et vint fonder la ville Isabella, au milieu d'une plaine fertile, et au fond d'un port situé à l'est de la pointe nommée aujourd'hui *Isabélique*. Son premier soin fut de visiter les mines du Cibao et d'établir, de distance en distance, des forts pour entretenir les communications avec la ville Isabella et en retirer l'or qu'il se proposait d'envoyer en Espagne. La prévoyance de l'homme de génie se fait remarquer dans toutes ses opérations; et il eut souvent occasion de donner, ainsi que dans son premier voyage, des preuves de l'ascendant qu'il savait prendre sur les esprits. A peine ces premières dispositions furent-elles prises, qu'il se rembarqua pour continuer ses découvertes. En partant de l'Isabella, il fit route à l'ouest, et visita la côte méridionale de l'île Cuba jusqu'à l'île Piños. Le manque de vivres et les fatigues de la navigation l'empêchèrent de vérifier si cette terre tenait au continent, et il fut obligé de s'en rapporter à ce que lui dirent les insulaires, qui l'assurèrent que c'était une île. La longitude de l'île Piños fut déterminée de 75° à l'occident de Cadix : ce serait 83° $\frac{1}{2}$ à l'occident de Paris. Elle s'accorde d'une manière surprenante avec nos cartes, qui placent la même île à 84° $\frac{1}{2}$. L'escadre, à son retour, côtoya la Jamaïque par le sud, et vint ensuite le long de la côte méridionale de St.-Domingue, à l'extrémité E. de cette île; ensuite elle se rendit à la ville Isabella. C'est en parcourant la côte méridionale de St. Domingue que Colomb eut connaissance de l'embouchure de la rivière Ozama, et qu'il

forma le dessein de bâtir la ville qui a donné son nom à toute l'île et en est devenue la capitale. Il retrouva à l'Isabella son frère Barthélemi, qu'il fit son lieutenant, avec le titre d'*adelantado*. Les dissensions qui s'étaient élevées dans la nouvelle colonie donnèrent à plusieurs caciques l'audace de se révolter contre les Espagnols; Colomb les fit rentrer dans l'obéissance, et construisit des forts dans leurs états pour les tenir en respect. Il fut obligé de renvoyer en Espagne les esprits brouillons qui avaient causé des troubles dans la colonie. Ceux-ci, appuyés du crédit de ses ennemis, portèrent des plaintes contre lui. L'évêque de Badajoz, président du conseil des Indes, n'eut pas de peine à persuader au roi d'envoyer un de ses officiers prendre connaissance de ce qui se passait dans les pays nouvellement découverts. Cet envoyé, au lieu de se borner à la mission qui lui avait été donnée, voulut usurper l'autorité de l'amiral, et se conduisit avec tant d'arrogance, que Colomb n'eut d'autre ressource que de venir lui-même à la cour pour se justifier. Sa présence et ses discours produisirent l'effet qu'il en avait attendu: le roi lui rendit sa confiance et le combla de nouvelles faveurs. On lui donna une flotte pour continuer ses découvertes et retourner ensuite à St.-Domingue. Le 30 mai 1498, Colomb partit pour son troisième voyage; c'est celui pendant lequel il eut connaissance du continent du Nouveau-Monde, dont la découverte lui a été contestée par Américc Vespuce. L'escadre découvrit, en premier lieu, l'île de la Trinité, passa au sud, s'engagea dans le golfe de Paria qui la sépare du continent, et vint à la sortie nord de ce golfe, appelée la *Bouche-du-Dragon*, après avoir traversé une des embouc de l'Orénoque; elle s'avança e à l'ouest, et découvrit l'île de la guerite, ainsi nommée à cause grande quantité de perles qu'on ve aux environs. Colomb étant venu jusqu'au lieu où l'on a bât puis, la ville de Caracas, s'éloig la côte. Il arriva à l'embouchu l'Ozama, où Barthélemi son avait fondé, par son ordre, la de St.-Domingo. La nouvelle c était alors en confusion: l'a que Fonseca, archevêque de joz, avait fait aux mutins, leur inspiré de l'audace, et ils s'étaie voltés ouvertement contre l'auto Barthélemi Colomb. Celui-ci m contre eux, et les obligea de trancher dans les montagnes. L ral craignit de donner trop d'ava à ses ennemis, s'il les attaqu vive force, parce qu'ils n'auraie manqué de l'accuser d'avoir une guerre civile. D'ailleurs, les mures qu'il entendait de tous lui firent appréhender d'être donné de ceux mêmes qui lui é restés fidèles, s'il prenait un violent. Les voies de conciliatic vinrent sa seule ressource dans position délicate. Un traité fut avec les rebelles, par lequel il sentait à oublier le passé et renvoyer en Espagne. L'exé souffrit encore des difficultés, fut sur le point de reprendre l mes. Colomb fut obligé de le corder des conditions encore avantageuses pour rétablir la pa nouvelle de cette sédition arriv cour en même temps que celle découverte du nouveau con L'impression que fit ce succès pas capable de détruire l'effet lomnies que les ennemis de C avaient répandues sur sa condu

ntèrent dans l'esprit du roi, qui rait jamais aimé. La reine, qui oujours pris sa défense, fut elle-séduite; et l'on se décida à lui on gouvernement. Francisco de lilla fut chargé de le remplacer taminer sa conduite. Dès que mme violent se fut emparé de ité, il fit mettre en liberté tous ui avaient été arrêtés pour cau-sédition; ensuite il fit arrêter ères de Colomb. Il le fit con-lui-même en prison où on le ns les fers. C'est ainsi que fut cet homme irréprochable, qui, s travaux extraordinaires, avait des trésors immenses à l'Es-. Ceux qui avaient vécu de ses its furent les premiers à l'aban-r. Au moment où il entra dans ion, aucun de ceux qui étaient its ne voulut lui mettre les fers ieds; ce fut un de ses propres eurs qui se chargea de lui faire nier outrage. Lorsque la flotte ête à mettre à la voile, Vallejo, ine du bâtiment qui devait le ra-r en Espagne, vint le prendre sa prison pour le conduire à ord. Colomb, crut qu'il allait iduire à la mort, et parut ac-de ce dernier coup du sort. Il manda avec le sentiment d'une se profonde : « Vallejo, où me es-tu ? — Votre seigneurie va conduite à bord. » Paraissant uter, il répliqua : « Vallejo est-il i ? — Votre seigneurie va bien-s'assurer qu'elle sera conduite à d de mon vaisseau. » Cette ré-lui rendit son calme ordinaire. ndre mit à la voile au commen-nt d'octobre 1501. Vallejo, ca-e du vaisseau qui transportait nb, eut pour lui les plus grands ls; il voulut même lui ôter ses mais l'amiral persista à les gar-der, disant « qu'on les lui avait mis au nom du roi, et qu'il ne les quitterait que par ses ordres. » Il les conserva toujours depuis, et ordonna qu'après sa mort, ils fussent déposés dans son tombeau. Lorsque l'amiral fut arrivé en Espagne, Ferdinand et Isabelle parurent affligés du traitement qu'il avait souffert, et envoyèrent sur-le-champ un de leurs officiers lui porter des consolations, et lui donner ordre de venir en leur présence. Lorsqu'il parut devant eux, ils le reçurent avec bonté, et parurent compâtir à ses peines; ils l'assurèrent qu'ils n'avaient jamais ordonné qu'on lui fît un pareil traitement; la reine, surtout, qui l'avait toujours défendu contre ses ennemis, lui témoigna beaucoup de compassion. L'amiral, ne pouvant plus proférer une parole, tomba à leurs pieds les yeux baignés de larmes. Il se releva par leurs ordres, et dès que son émotion fut calmée, il leur rendit compte de sa conduite, des peines qu'il avait souffertes, les assura de sa fidélité et du désir qu'il avait d'employer le reste de ses jours à leur service. Bovadilla, auteur de ses maux, fut rappelé; mais Colomb n'a jamais été, depuis, réintégré dans son gouvernement; l'abord lui en fut même expressément défendu dans le quatrième voyage qu'il eut la magnanimité de faire après tant de disgrâces. Il alla continuer la découverte des terres du continent du Nouveau-Monde, et rencontra sur sa route l'île de la Martinique; lorsqu'il fut arrivé à cette île, un de ses navires se trouva hors d'état de continuer le voyage, et il voulut aller à St.-Domingue pour en acheter un autre. Le gouverneur Ovando, qui avait remplacé Bovadilla, lui interdit l'entrée du port, et il fut obligé de continuer sa route. C'est au milieu des périls de toutes espèces,

et des douleurs intolérables de la goutte, qu'il découvrit cette partie de la côte du golfe du Mexique, comprise entre Truxillo et le golfe de Darien. Lorsqu'à son retour il se trouva porté par les courants sur la côte méridionale de l'île Cuba, ses bâtiments, battus par la tempête, furent près de couler bas d'eau. Ne pouvant les ramener avec sûreté à St.-Domingue, il fut obligé de les échouer au fond d'une baie, située à la côte nord de la Jamaïque. Le gouverneur Ovando, à qui il fit part de sa détresse, craignant sa présence à St.-Domingue, le laissa languir une année entière dénué de ressources, pendant laquelle il resta presque toujours couché sur son lit de douleur. Son grand caractère ne se démentit pas dans cette triste situation, où il eut à lutter contre plusieurs séditions. Son frère Barthélemi fut obligé de dompter les rebelles les armes à la main. Enfin Ovando fut forcé, par les cris de l'indignation publique, de permettre qu'on allât le délivrer. A son arrivée à San-Domingo, il lui rendit les honneurs qui lui étaient dus, mais chercha à lui donner indirectement toutes sortes de désagréments. Colomb arriva en Espagne épuisé de fatigues. La nouvelle de la mort de la reine Isabelle lui porta le dernier coup; effectivement, le roi le traita depuis avec beaucoup de froideur. Il tenta de le faire renoncer à toutes ses charges; mais Colomb ne voulut jamais y consentir. Le chagrin augmenta ses infirmités, et il mourut à Valladolid, d'une attaque de goutte, le 20 mai 1506, âgé de soixante-cinq ans. Ses restes furent déposés dans l'église de Séville, et transférés ensuite dans la cathédrale de San-Domingo. Il laissa deux fils, Diego, qui hérita de ses titres, et Fernand, qui a écrit l'histoire de sa vie. Christophe Colomb était d'une taille au-dessus de la moyenne; il avait le visage long, le nez aquilin, les yeux bleus, le teint fin, mais un peu enflammé. Ses cheveux avaient été roux dans sa jeunesse, mais ils blanchirent de très bonne heure. La noblesse de son maintien donnait de l'autorité à ses discours, et commandait les égards et le respect. Son élocution était facile et sa conversation remplie de grâces et de vivacité. Affable avec les étrangers, doux et enjoué dans sa maison, ses manières posées et mêlées d'un peu de gravité lui conciliaient tous les cœurs. Il était sobre et d'une grande modération dans ses actions. Quoique l'un des meilleurs astronomes de son temps, et le plus habile navigateur, il n'avait cessé de cultiver les belles-lettres; elles contribuèrent à fortifier son ame contre l'adversité, et lui servirent de délassement dans des temps plus heureux : il faisait souvent des vers latins. Sa piété était exemplaire; son ame élevée était continuellement occupée de grandes pensées. La nature l'avait doué d'un tempérament très robuste; c'est à l'âge de cinquante ans qu'il a commencé les découvertes, et formé les établissements qui ont immortalisé son nom. C'est dans les quatorze dernières années de sa vie que ces brillants travaux ont été achevés. Quand on songe aux progrès qu'il a fait faire à l'art nautique et à la géographie, on ne peut s'empêcher d'admirer son génie. Ces sciences ont fait depuis de plus grands progrès; cependant les marins de tous les âges pourront trouver dans sa navigation de grandes et utiles leçons. Nous croyons maintenant devoir examiner si Colomb a eu connaissance du continent du Nouveau-Monde avant Américo-Vespuce; mais avant de résoudre cette question, sur laquelle

t de parti s'est efforcé de jeter tant
rité, il est nécessaire de réta-
s faits. Herréra dit que Alonzo de
, qui avait fait le second voyage
ristophe Colomb, et s'était dis-
sous ses ordres à St.-Domin-
artit du port de Ste.-Marie, si-
ns la baie de Cadix, le 20 mai
, ayant pour pilote Juan de
et ajoute immédiatement après,
éric-Vespuce, florentin et ha-
smographe, était sur son bâti-
en qualité de marchand. On
dans la collection de Théo-
le Bry, publiée en latin, la tra-
n de la relation de ce voyage,
ar Américc-Vespuce lui-même.
'accorde assez avec celle que
Herréra; mais l'époque du dé-
au lieu d'être fixée au mois de
499, l'est au mois de mai de
1497, c'est-à-dire, qu'elle est
e de deux années entières. Cette
nce de date a donné lieu à la
on dont il s'agit, et à des discus-
dans lesquelles les deux partis
nt échauffés sans la résoudre.

Canovai.) Américc-Vespuce a
cusé de mauvaise foi par tous
rivains espagnols, et l'on doit
nir que toutes les apparences
ontre lui. En effet, le témoignage
rréra nous semble devoir l'em-
sur tous les autres. Cet histo-
imple et impartial, a écrit l'his-
les découvertes et des conquêtes
pagnols dans le Nouveau-Mon-
après tous les journaux officiels
trouvaient dans les archives du
l des Indes; il a dû avoir entre
ins les journaux de Colomb et
d'Ojéda lui-même: par consé-
il n'a pu commettre une erreur
e de cette nature. D'ailleurs l'en-
ment que l'on remarque dans la
es faits empêche de le suppo-
mmusio, qui a été en correspon-
dance avec des contemporains de Colomb, décide la question et n'hésite pas à lui attribuer la découverte du nouveau continent. Cependant c'est Américc-Vespuce, homme subalterne, qui, après y avoir été conduit par un des compagnons de Colomb, a eu l'honneur de donner son nom au Nouveau-Monde; il le doit sans doute à l'empressement que ses compatriotes ont mis à publier les lettres où il leur annonçait ses découvertes, tandis que Christophe Colomb, dépendant d'un gouvernement ombrageux, était obligé de cacher les siennes. Le nom d'Américc-Vespuce est ainsi devenu populaire en Europe avant que le troisième voyage de Colomb y ait été connu, et s'est trouvé irrévocablement attaché à l'idée de ses découvertes, sans qu'on puisse se plaindre de l'injustice des hommes. Quoi qu'il en soit, l'incertitude qui pourrait encore rester sur cette question, dans l'esprit de quelques personnes, ne peut porter aucune atteinte à la gloire de Colomb; la découverte de San-Salvador, de Cuba et de St.-Domingue, qu'on n'a pas imaginé de lui contester, tiennent de si près au Nouveau-Monde, qu'elles lui assureront dans la postérité la plus reculée la gloire de l'avoir vu le premier. La vie de Christophe Colomb a été écrite par son fils Ferdinand. Les travaux et la gloire de ce grand homme ont été le sujet de plusieurs poëmes (*Voy.* Mme. du Boccage, H. Carrara, Gambara, Stigliani, et, au *Supplément*, l'article Barlow). Différents souverains et corps littéraires ont proposé des prix pour son éloge; M. de Laugeac en a remporté un sur ce sujet à l'académie de Marseille en 1782. L'une des plus anciennes vies de Colomb se trouve dans un endroit où l'on ne s'aviserait pas d'aller la chercher, le *Psalterium he-*

bræum, *græcum*, *arabicum et chaldaïcum*, *cum tribus interpretationibus et glossis*. Agostino Giustiniani, qui fit imprimer ce livre à Gênes en 1516, in-fol., en le dédiant à Léon X, y mit la vie de Colomb dans ses notes sur le psaume XVIII, *Cœli enarrant gloriam Dei*. Pour la voir de suite, il faut lire d'abord ce qui est imprimé sur les marges, et de là reprendre ce qui se trouve au bas des pages. Ant. Gallo, génois, auteur contemporain, a écrit aussi une histoire de Colomb; on la trouve dans le tom. XXIII des *Rerum italicarum*, de Muratori. La lettre que Colomb adressa à Ferdinand et Isabelle, lors de son arrivée aux Indes occidentales, datée du 7 juillet 1503, traduite en italien et imprimée à Venise en 1605, étant devenue rare, a été réimprimée, par les soins de M. Morelli, à Bassano, 1810, in-8°., de 82 pages. R—L.

COLOMB (don Barthélemi), frère du précédent, s'était fait une réputation par la construction de ses sphères et par ses cartes marines; il passa d'Italie en Portugal avec son frère Christophe, dont il avait été le maître en cosmographie. Barthélemi partageait les vastes projets de son frère, et partit avec ses instructions en 1488 pour aller proposer la découverte du Nouveau-Monde à Henri VII, roi d'Angleterre; mais il fut pris dans son trajet de Lisbonne à Londres par des corsaires qui le dépouillèrent de tout. Ce fut dans cette malheureuse situation qu'il arriva en Angleterre, où il eut beaucoup à souffrir de son indigence. Il parvint cependant à faire remettre au roi les propositions où il expliquait le projet que son frère avait conçu de pénétrer dans l'Océan beaucoup plus loin qu'on n'avait encore osé le faire. Henri l'accueillit, et l'invita à faire venir Christophe, promettant de fou tous les frais de l'entreprise ; celui-ci, ayant été informé des heurs arrivés à son frère et perte de ses papiers, venait de gager avec la cour de Castille. que ces détails nous aient été mis par Ferdinand Colomb, ne Barthélemi et fils de Christopl les regarde en partie comme naires, surtout à l'égard de la sition faite à Henri VII. Du rest thélemi, de retour en Espagne, e aux libéralités que la cour de fit à Christophe ; il fut ano 1493, ainsi que Diégo Colom troisième frère, et, l'année suiv accompagna l'amiral dans se cond voyage à St.-Domingue fut nommé son adelantado ou nant. En 1496, il fonda la vil forteresse de San-Domingo, d'abord nommée *la Nouvel belle*. Il soumit ensuite les de la côte de l'ouest, défit à s tour à San-Domingo les Indie voltés contre les Espagnols, des exemples de sévérité, main caciques dans l'obéissance de l tille. Après plusieurs autres e tions, il s'engagea en 1502 d nouvelles découvertes avec son Christophe, fit un établissemen la province de Véragua, alla é une révolte à la Jamaïque, fit plusieurs voyages, tant en Es qu'à St.-Domingue, et mourut cette île en 1514, emportant l grets de la cour de Castille, q avait donné le gouvernement propriété de la petite île de Sa la direction de toutes les mines pourrait exploiter dans l'île de B-

COLOMB (don Ferdinand de Christophe, embrassa, ve 1530, l'état ecclésiastique, aim

ment l'étude, choisit Séville sa résidence, et y forma une bibliothèque, composée, dit-on, ngt mille volumes imprimés, les manuscrits rares, laquelle nommée la *Colombine*. Il la en mourant à l'église de Séville. nand Colomb a écrit la Vie de ère sous ce titre : *Historia mirante don Christoval Co-* Alphonse d'Ulloa la traduisit lien, et elle ne fut d'abord e que dans cette traduction, née deux fois à Venise l'an et 1614. Elle a été traduite s en français par Cotolendi, , 1681, in-12. Les marges aucoup de livres de la biblio- e de F. Colomb étaient surchar- le ses notes, entre autres, Sé- le tragique, les *Métamorpho-* Ovide, les *Tristes*, et les *De* , Virgile, Horace, Suétone, ive, Lucrèce, Lucain, Saxo maticus, etc. B—P.

COLOMBA. *Voy.* COLUMBA.

COLOMBAN (S.), l'un des plus es cénobites du 6e. siècle, était rs 540, dans le pays de Leins- Irlande. Ses premières études ées, il fit profession à l'ab- de Benchor, dirigée par S. Com- el, et dont la réputation s'éten- dans toute l'Europe. L'extrême ance dans laquelle tous les peu- laient plongés avait entraîné la des mœurs. La conduite des ec- stiques eux-mêmes n'était pas pte de désordres. Une réforme ale était nécessaire; mais pour eprendre, il fallait un homme qui it de grands talents à de grandes s. Colomban obtint la permis- le se rendre en France, accom- de douze religieux. Il en par- t les différentes provinces, et uence de ses prédications, sa charité, sa douceur, eurent partout les plus heureux effets. Les écoles épiscopales qui avaient cessé d'exister reprirent un nouvel éclat, d'autres furent établies; les églises furent réparées, et les cérémonies du culte observées avec la décence convenable. S. Colomban se retira ensuite dans les montagnes des Vosges, où il construisit un monastère; mais le nombre des personnes qui accoururent dans ce désert se ranger sous sa discipline fut bientôt si grand qu'en 590, il se vit obligé, pour les recevoir, de fonder un nouveau monastère à Luxeuil. Il en prit lui-même la direction, et l'école qu'il y établit, la plus célèbre du 7e. siècle, a été comme une pépinière de saints docteurs et d'illustres prélats. Cependant Gontran, roi de Bourgogne, protecteur de S. Colomban, était mort, et Childebert, après un règne de trois années, avait laissé la couronne à Thierri, prince faible, qui fut aisément subjugué par Brunehaut, son aïeule. Brunehaut, irritée de ce que S. Colomban avait osé reprocher à Thierri ses déréglements, le fit enlever et conduire à Nantes pour y être embarqué sur un vaisseau qui devait le reconduire en Irlande. Le vaisseau, battu de la tempête pendant plusieurs jours, fut rejeté sur la côte, et Colomban traversa de nouveau la France secrètement, et vint s'établir près de Genève, dans un pays dépendant du royaume d'Austrasie, possédé par Théodebert, frère de Thierri. Il y vécut tranquille pendant plusieurs années; mais la guerre qui éclata entre les deux frères en 612, le força d'abandonner sa retraite, et de se réfugier en Italie, où, accueilli par Agilulphe, roi des Lombards, il fonda l'abbaye de Bobio, qui acquit dans peu de temps une grande célébrité. Il y mourut en 615,

le 21 novembre, dans un âge avancé. On célèbre sa fête le 27 du même mois. La règle de S. Colomban fut long-temps suivie dans presque tous les monastères de France. On la trouve dans le *Codex regularum* de S. Benoît d'Aniane, imprimé avec des notes de dom Hugues Menard, en 1638, in-4°. La collection des œuvres de S. Colomban a été publiée par Thom. Sirin, Louvain, 1667, in-fol. avec les notes de Fleming. On y trouve, outre sa règle, 1°. *De pœnitentiarum mensurâ taxandâ*, imprimé dans le douzième volume de la *Bibliothèque des Pères*; 2°. des *Instructions*, au nombre de seize, dans la même bibliothèque; 3°. un poëme latin adressé à Hunalde, l'un de ses disciples, imprimé dans le deuxième volume des Œuvres diverses du P. Sirmond, et quelques autres opuscules moins importants, insérés dans différents recueils. Il avait en outre composé plusieurs ouvrages qui se sont perdus, entre autres un *Commentaire sur les Psaumes et sur les Évangiles*; un *Traité contre les Ariens*, et deux livres *sur la célébration de la Pâque*. Il partageait l'opinion de Blaste, qui soutenait que la pâque devait être célébrée le 14e. jour de la lune, opinion combattue par S. Irénée et condamnée par l'Église comme judaïque. L'abbé Velly désapprouve l'excès de sévérité que S. Colomban montra à l'égard de Thierri. Les bénédictins auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, ont voulu le justifier (t. XIII, pag. 9-17); mais comme ils s'appuient sur des faits qui n'ont pour garant qu'un moine nommé *Jonas*, auteur d'une Vie de S. Colomban (*Voy.* JONAS), il serait très possible que leur apologie ne parût pas convaincante. W—s.

COLOMBAN, moine, abbé de St.-Tron, mort vers le milieu siècle, est regardé, par quelq vants, comme l'auteur d'un po *origine atque primordiis genti corum* (*stirpis Carolinæ*). Il vers l'année 840, et dédié à le-Chauve. L'auteur a pour c célébrer l'origine des rois d cende race, tirée de Ferréo Ansbert et Blitilde, S. Arnould gise, Pepin-Héristal, Charles- le roi Pepin, etc. Ce poëme blié, avec des notes, par le mas d'Aquin de St.-Joseph, déchaussé, Paris, 1644, in- le trouve aussi dans les *Pre la véritable origine de la de France*, par Du Bouchet 1646, in-fol.; dans les *V hispanicæ* de Chifflet, Anvers in-fol.; et dans le Recueil de quet, tom. III. Chifflet croit poëme est de Lothaire, diac tette avait dans sa bibliothè exemplaire de l'édition donn le P. Thomas, chargé de note riantes de la main de Baluze. V

COLOMBE (Ste.), vierge tyre à Sens. Plusieurs auteurs gardant comme la première *m de la Gaule celtique*, ont mort avant la persécution des de Lyon et de Vienne, et a tard, sous le règne de Marc-A il paraît que Colombe vivait ce plus tard, et, suivant le marty attribué à S. Jérôme et ce Bède, elle souffrit sous l'em Aurélien, soit dans le premier que ce prince fit dans les Ga 273, et après la célèbre bata Châlons, soit dans le second qui eut lieu l'année suivante. A si l'on excepte le martyre de S lombe, que personne ne contes ne peut regarder comme certain des faits dont on a composé s

S. Ouen dit, dans la *Vie de S.* que le culte de Ste. Colombe abli à Paris avant le 7e. siècle, le avait une chapelle dans cette ous le règne de Dagobert. Ce que fit faire par S. Eloi une magnifique pour Ste. Colombe. ait placée dans l'église des bé- ns de Sens; les calvinistes la nt pendant les guerres de reli- a 16e. siècle. Les martyrologes , d'Usuard, et presque tous ui leur sont postérieurs, mar- la fête de Ste. Colombe au 31 bre. V—ve.

LOMBE (Ste.) de Cordoue, fort jeune encore lorsqu'elle son père. Elisabeth, sa sœur était mariée à S. Jérémie, que e honore comme martyr. Ces poux, ayant fait bâtir un dou- onastère à Tabane, sur des gnes, à deux lieues de Cor- Colombe alla se mettre sous la on de sa sœur, qui gouvernait munauté de filles. Les Maures rent les moines et les religieu- lors Colombe et ses compagnes gièrent à Cordoue, et se réu- dans une maison voisine de e de St.-Cyprien; mais les in- continuant de persécuter les ns, Colombe sortit secrète- la nouveau monastère, courut nis où l'on rendait la justice, se a chrétienne, fut arrêtée et déca- e 17 septembre 853. Son corps, ans le Guadalquivir, mais re- par les chrétiens, fut enterré l'église de Ste.-Eulalie (*Voy.* les idistes, tome V du mois de sep- e). V—ve.

LOMBEL (Nicolas) naquit à ille, près de Rouen, en 1646, urut à Paris en 1717. Il fut placé nne heure dans l'atelier de Le , et ne tarda pas à devenir le meilleur élève de ce grand maître. Il le quitta pour se rendre à Rome, où les tableaux de Raphaël et du Poussin furent pour lui l'objet de nouvelles études; il en fit des copies estimées. Le tableau qui représente *les Amours de Mars et de Rhéa*, et que l'on voit aujourd'hui au musée Napoléon, le fit recevoir à l'académie, à son retour à Paris. Plusieurs ouvrages de Colombel font encore l'ornement des belles galeries; ceux qui représentent *Orphée jouant de la lyre*, *Moïse sauvé des eaux*, et *Moïse défendant les filles de Jéthro*, sont regardés comme ses plus belles compositions. L'ordonnance en est froide et symétrique, mais d'un excellent goût; la perspective en est savante, et les fonds d'architecture magnifiques. Quelques-uns des tableaux de Colombel ont été gravés. Celui qui représente *Jésus guérissant les deux aveugles de Jéricho* l'a été par Michel Dossier en 1712. Nicolas Colombel est le seul artiste distingué qui soit sorti de l'atelier de Le Sueur. Il avait beaucoup d'amour-propre, et critiquait souvent avec amertume les ouvrages de ses confrères, qui ne manquaient pas de s'en venger. A—s.

COLOMBET (Claude), jurisconsulte du 17e. siècle, donna d'abord des leçons de droit dans sa maison, à Paris, et devint ensuite, en 1656, conseiller au parlement. Il fit imprimer en 1647 des *Paratitles sur le Digeste*, avec un *Abrégé de la jurisprudence romaine*, dont il montrait les rapports avec le droit moderne. Cet ouvrage a été souvent réimprimé; l'édition de 1685 est la plus complète. Antoine Favre, qui l'avait fréquenté quelque temps à Paris, le trouvait un des meilleurs esprits, pour le droit, qu'il eût connus. Colombet avait revu l'édition des *Œuvres de Cujas*, donnée à Paris en 1654, 6

vol. in-fol. — Colombet (Antoine), avocat à St.-Amour, dans le 16e. siècle, a publié : *Conciliatores super Codicem*, Lyon 1551; Rome, 1571, in-8°.; II. un traité sur la main-morte, sous le titre assez singulier de *Colonia celtica lucrosa*, Lyon, 1578, in-8°. B—I.

COLOMBI (Jean). *V.* Columbi.

COLOMBIER (Jean), médecin, né à Toul, le 2 décembre 1736, fit ses humanités au collége des jésuites de Besançon. Ses premiers pas dans la carrière médicale furent guidés par son père, docteur en médecine et chirurgien-major. Reçu parmi les élèves de l'hôpital militaire de Metz, le jeune Colombier passa, peu de temps après, à celui de Landau. Ce fut là qu'il obtint en 1758, dans un concours présidé par Ravaton, la place de chirurgien-major du régiment de Commissaire-Général, cavalerie. Le tumulte des armes ne l'empêcha point de se livrer à l'étude. C'est au milieu des camps qu'il a recueilli les matériaux de ses ouvrages les plus importants. Il profita de son séjour à Douai pour mettre le complément à son éducation, et obtint le doctorat à l'université de cette ville en 1765. Dans sa dissertation inaugurale, il traite de la cataracte, et préfère l'extraction du cristallin à son abaissement. En 1767, Colombier fut reçu docteur de la faculté de Paris. En 1780, il fut nommé inspecteur-général des hôpitaux et prisons du royaume. Honoré de la confiance des ministres, il eut beaucoup de part à l'établissement de l'hospice de Vaugirard et de l'hôtel de la Force, ainsi qu'aux premières réparations de l'Hôtel-Dieu et à la réforme des hôpitaux de Lyon. Les utiles travaux de Colombier ne restèrent pas sans récompense. Il obtint d'abord le cordon de St-Michel, ensuite une pension de 5000 francs, puis le de conseiller d'état; enfin on l l'inspection générale des hôpita litaires. Déjà surchargé d'empl cablé sou le poids d'occupation multipliées que pénibles, Col n'eut pas le courage de refu titre qu'il avait toujours vivem siré. Jaloux de remplir dignem nouvelles fonctions, il fut la de son zèle et de sa noble am Épuisé par un travail opiniâ mourut le 4 août 1789, au d'une mission dans laquelle, que malade, il avait déploy activité prodigieuse. Les écrits lombier sont : I. *Dissertatio a sione seu Cataractâ*, 1765, i II. *Code de médecine militair le service de terre, ouvrage uti officiers, nécessaire aux mé des armées et des hôpitaux taires*, Paris, 1772, 5 vol. i III. *Médecine militaire*, ou *des maladies, tant internes terneses, auxquelles les militaire exposés dans leurs différentes tions de paix et de guerre*, 1778, 7 vol. in-8°. La plupa objets, seulement indiqués ou chés dans le *Code*, se trouve posés et développés fort en détai ce second traité, auquel on re d'être trop diffus, et de contenir ques projets inexécutables. IV. *ceptes sur la santé des gens de g* ou *Hygiène militaire*, Paris, in-8°., reproduite sous le titr *vis aux gens de guerre*, in-8°. Colombier avait une p tion marquée pour cet ouvra souvent il se félicitait de l'avoi posé. C'est en effet, dit Vicq- celui où il est le plus origin parle souvent d'après sa propr rience. Tout ce qui concerne l ment, le logement, la nourri

iscipline du soldat, tout
:if à la santé de l'armée,
à ses cantonnements,
on des hôpitaux tout
sont les objets que l'au-
tour à tour, et sur les-
sse rien à désirer. Plu-
ments utiles dans le ser-
militaire sont dus à Co-
ntassait les malades dans
a contagion en moisson-
and nombre. Colombier
is des tentes, et la plu-
nservés. Il fit construire
port des blessés un cha-
mode que ceux dont on
nt lui. Les courroies du
aient d'un côté à l'autre
e, qu'ils gênaient assez
ivements pour produire
s graves : il indiqua une
de le porter qui eut un
V. *Du lait considéré*
s rapports, 1re. partie,
in-8°. La régularité du
ar l'auteur, et l'intelli-
pueile il avait commencé
font vivement regretter
soit resté incomplet. Les
niques y sont exacts, les
giques et la doctrine pa-
s judicieuses. On y dé-
ide d'observations et de
ables, que les maladies
désignées sous le nom
du reconnaissent pres-
nue autre cause. Colom-
une pharmacie très mé-
ais trop *riche*, à l'usage
e mendicité. Il a publié,
avec Doublet, deux re-
toires sur les épidémies
lité de Paris, et une bon-
n sur la manière de gou-
sensés, et de travailler
son dans les asyles qui
tinés. Enfin on doit à Co-
lombier l'édition des Œuvres posthumes du savant chirurgien Pouteau, enrichie d'une preface, de notes critiques, et de la vie de l'auteur, Paris, 1783, 3 vol. in-8°. C.

COLOMBIÈRES (François de Briqueville, baron de), un des plus braves capitaines du 16e. siècle, fit ses premières campagnes sous François Ier. et Henri II; commanda une compagnie de cent lances dans les armées de François II, et servit avec distinction sous Charles IX, à la tête de corps séparés. Quand les premières guerres de religion éclatèrent, Colombières, parent de la princesse de Condé, Éléonore de Roie, suivit, à cause d'elle, le parti de Louis de Bourbon, son mari, et se mit avec Gabriel de Lorges, comte de Montgommeri, à la tête des religionnaires, en Normandie. Il perdit, en se déclarant contre la cour, la portion qu'il aurait eue dans le riche héritage de son oncle maternel, le baron de Torci. Colombières fit aborder au Hâvre-de-Grâce, en 1563, une flottille anglaise portant deux régiments d'infanterie auxiliaires, quatorze pièces de canon, cent cinquante mille ducats et des munitions de guerre. Il se trouva en 1568, avec les calvinistes normands, au rendez-vous général indiqué à la Rochelle. Il assista, avec tous les chefs du parti protestant, au mariage de Marguerite de Valois avec le roi de Navarre; mais il eut le bonheur d'échapper à la St.-Barthélemi. Après ce massacre, le comte de Montgommeri et Colombières firent en Normandie une guerre à mort aux catholiques avec autant de cruauté que de succès; Colombières porta au plus haut degré la bravoure et la fermeté. Après une lutte de deux années, il se vit assiégé dans la ville de St.-Lo, en 1574. La veille de la prise de la place

on amena sous les murs le comte de Montgommeri, qui venait d'être fait prisonnier à Domfront, pour l'engager à se rendre. « Non, non, mon ca-
» pitaine, lui répondit-il, je n'ai pas
» le cœur si poltron de me rendre
» pour être mené à Paris servir de
» spectacle à ce sot peuple, dans la
» place de Grève, comme je m'assure
» qu'on vous y verra bientôt. Voilà,
» dit-il, montrant la brèche, le lieu
» où je me résouds de mourir, peut-
» être demain, et mon fils auprès de
» moi! » Il tint parole; le lendemain, après un assaut de trois heures et la plus vive résistance, St.-Lo fut emporté par les catholiques; tout fut passé au fil de l'épée, jusqu'aux femmes. Le brave Colombières, la pique à la main, resta sur la brèche, animant les siens par son exemple, jusqu'à ce qu'il reçût dans l'œil un coup d'arquebuse qui le tua sur la place. S—y.

COLOMBIÈRE. *Voyez* Vulson (de la).

COLOMBIÈRE (Claude de la), jésuite, né en 1641, à St.-Symphorien d'Ozon, entre Lyon et Vienne, professa la rhétorique au collége de Lyon, et s'appliqua ensuite au ministère de la chaire. Il passa, avec l'agrément de ses supérieurs, en Angleterre, pour y relever le zèle des catholiques, et prêcha avec succès devant Charles II; mais, soupçonné d'avoir pris part à quelques intrigues, il reçut l'ordre de quitter l'Angleterre, et se retira à Paray-le-Monial, où il devint le directeur de la célèbre Marie Alacoque, et on croit même qu'il est l'auteur de la vie de cette religieuse publiée par Languet. (*Voyez* Alacoque.) Il coopéra avec elle à faire ériger la fête du cœur de Jésus, dont il composa l'office, et mourut avec la réputation d'un saint, le 15 février 1682. Le P. de la Colombière, sans s'être placé parmi les pré
du premier ordre, ne mérite c
pas cette espèce d'oubli da
il est tombé. On trouve dan
mons de la chaleur, de l'o
le style, si l'on excepte quelq
nures et quelques expressi
lies, en est agréable et na
ont été imprimés plusieurs
le 17e. siècle, en 4 vol. in-8
nière édition est celle de L
1757, 6 vol. in-12. En
compte de cette édition, l'a
blet s'exprime ainsi: « Tout,
» discours du P. de la Colomb
» pire la piété la plus tendre
» vive: je ne connais mêm
» écrivain qui ait ce mérite
» degré égal et qui soit plus dé
» petitesse. Le célèbre Patr
» ami, en parlait comme d
» hommes qui de son temps
» trait le mieux les finesses
» langue. » On a encore de
harangues latines, composé
dant qu'il professait la rhétori
lettres et des *Retraites spiri*
Lyon, 1725, 3 vol. in-12.

COLOMBINI (S. Jean), fo
de l'ordre des jésuates, issu d'u
le distinguée de Sienne, fut élu
magistrat de cette ville, e
l'estime publique dans l'exe
ses fonctions. Un jour, ac
fatigue, et rentrant à midi
maison, il ne trouva point
prêt, et fit éclater sa colère.
me, pour le calmer et le distr
donne un livre, en le pri
lire pendant qu'on hâterait l'i
se mettre à table. C'étaient l
des Saints. Colombini furi
le livre par terre; mais bient
teux de ce premier mouve
reprend le volume, l'ouvre.
sur la vie de Marie Egyptien
lit, elle l'intéresse; il ne pen

Enfin, il s'attendrit, rou-
ie passée, et forme la réso-
quitter le monde. Il se dé-
charge, distribue aux pau-
s grande partie de ses biens,
la pénitence, passe les nuits
ntières à prier; sa maison
n hospice pour les pauvres
es malades, et bientôt un
fervent, nommé *François*
se réunit à lui pour partager
es de miséricorde. Ayant
n fils et sa fille, le saint
reste de son bien, et en
le produit aux pauvres et
s. Alors, réduit à une pau-
blable à celle des apôtres,
tout entier au service des
Plusieurs disciples se joi-
lui, et, comme ils avaient
la bouche le nom de Jésus,
les appela *jésuates*. Colom-
éunit en congrégation, sous
e S. Augustin, alla trouver
le pape Urbain V, qui ap-
nouvel institut, et lui ac-
grands priviléges; mais le
urvécut que trente-cinq jours
ation donnée à son ordre, et
31 juillet 1367. Les jésua-
avaient pour patron S. Jé-
taient, dans l'origine, que des
et s'appliquaient à la phar-
1606, ils obtinrent la per-
le recevoir les ordres sacrés.
iers disciples de S. Jean Co-
sont presque tous honorés
public par l'Église. L'insti-
jésuates fut supprimé, en
ar Clément IX. La *Vie de Colombini* a été écrite par
rigia, Venise, 1604 in-4°; Rossi, Rome, 1648, in-4°.;
n anonyme, Rome, 1658, *voy.* le P. Cuper, bollandiste, *Acta Sanctorum*, tome VII de juillet.) V—ve.

COLOMBO (Realdo), célèbre anatomiste du 16e. siècle, naquit à Crémone. Il se livra d'abord à la pharmacie; mais les leçons de Jean-Antoine Plazzi, et surtout celles de l'illustre Vesale, lui inspirèrent le goût, ou plutôt la passion de l'anatomie, qui fut désormais son occupation principale et dont il recula les bornes. Nommé, en 1540, professeur de logique à l'université de Padoue, il fut désigné l'année suivante pour [illegible] la chaire de chirurgie; mais le sénat ne confirma point cette élection. En 1542, Colombo fut choisi pour remplacer Vesale pendant son absence, et en 1544 il lui succéda. Au bout de deux ans, il alla professer à l'université de Pise et enfin à celle de Rome. C'est là qu'il ouvrit le corps de saint Ignace de Loyola, mort en 1556. L'ouvrage auquel Colombo doit sa réputation est intitulé: *De re anatomicâ libri XV*, Venise, 1559, in-fol. Parmi les nombreuses éditions de cet important traité, on distingue celle de Paris, 1562, in-8°.; on estime celle de Francfort, 1590, in-8°., à cause des utiles observations de Jean Posthius, dont elle est enrichie. J. A. A. Schenck en a publié une traduction allemande, à Francfort, en 1609. Les biographes ne sont point d'accord sur l'époque de la mort de Colombo; l'opinion la plus générale est qu'il ne termina sa carrière qu'en 1577. Dans ce cas, il dut être vivement flatté du prodigieux succès de son ouvrage; car il portait à l'excès la jactance et la vanité. Il s'attribue plusieurs découvertes qui ne lui appartiennent pas, et montre autant de mauvaise foi que d'ingratitude envers son maître Vesale, auquel il reproche des erreurs imaginaires. Plus juste à l'égard de Colombo, la postérité lui assigne un rang très distingué parmi les anatomistes. Il ne s'est point

borné à disséquer des cadavres hu-
mains ; il a fait des expériences inté-
ressantes sur des animaux vivants.
C'est ainsi qu'il a observé que le cœur
se resserre quand les artères se dila-
tent, et réciproquement ; il a vu le
mouvement de ce viscère isochrône à
celui de la respiration ; il a connu et
décrit avec plus d'exactitude et de clarté
que Servet la circulation pulmonaire,
il a même entrevu la circulation géné-
rale ; en un mot, il a répandu beau-
coup de lumières sur divers points
d'anatomie humaine, comparée, et
pathologique. C.

COLOMBO (Dominique), poète
italien, mort le 2 avril 1813 à Gab-
biano, dans le territoire de Brescia, où
il était né en janvier 1749, eut dès
sa jeunesse un penchant presqu'invin-
cible pour la poésie pastorale. Néan-
moins, après ses études faites à Bres-
cia sous les excellents maîtres Zola et
Tamburini, par un effet sans doute de
la douceur, ou si l'on veut de la
mollesse de caractère que supposent
les goûts champêtres, il se laissa en-
gager, comme malgré lui, dans l'état
ecclésiastique, pour lequel il n'était
point né. Il raconte lui-même dans
une histoire de sa vie, en vers, qu'il
adressa en 1809 à son ami le docteur
Jean Labus, qui nous l'a communi-
quée en manuscrit autographe, que
lorsqu'il se vit obligé de dire sa pre-
mière messe, il ne savait trop com-
ment s'y prendre :

> Pieno il luogo di amici e parenti ;
> E io non sapeva ancora l'introitbo.
> Chi il ridere che fecero le genti
> Puo mai narrare ?

Quatre ans après, il fut nommé à la
chaire des belles-lettres de Brescia, et
plusieurs des disciples qu'il y forma
se distinguent aujourd'hui dans la lit-
térature. Quoiqu'il fût transporté pour
les délices de la campagne, auxquelles
il consacrait tous ses vers, il n'était
pas tout-à-fait indifférent au
que les beaux-arts répande
villes, comme il le prouve
dissertation fameuse, où il
si la tragédie convenait à
française, elle était absolu
venante en Italie, où il n'y
poésie propre pour ce genr
vers *sciolto* convient enc
que le vers lyrique. Il cr
drame lyrique est exclusiv
pre à ce pays, et pense
peut composer qu'un style
et forcé avec le *sciolto* tra
giné par Alfieri, contre le
rigea particulièrement les
critique. On l'attaqua viven
défendit avec art, et se vit
tenu par M. J. B. Corriani,
Secoli della letteratura
Dégoûté des villes par c
relle, Colombo se consacr
tier à la vie champêtre, e
rant dans les champs de
où, vivant au milieu des ber
villageois, il les chanta tout
Son inclination allait jusqu'à
mer en bergeries les sujets
Ce fut en deux églogues qu
le siége et la ruine de Bresc
siècle, et ces deux églogues,
un très grand succès, furen
par le célèbre abbé Parin
Journal encyclopédique d
X, an. 1781, et t. V, an. 179
l'arrivée des Français en Itl
Colombo se laissa nomm
municipal de sa commune
avoir trop bien servi ses c
geois contre les commissair
d'y faire des réquisitions
il mérita d'être arrêté. E
dans un couvent de capuci
cia, il disait, dans une piè
adressée à l'un de ses amis :
» pour laquelle je suis enf
» un couvent, c'est :

i portai un pennacchio sulla testa
ho feci un certo giuramento. »

utre pièce de vers, écrite au
1, il s'exprimait non moins
n ces termes:

agrazio, padre S. Francesco;
mercè son diventato un gogo,
tro amico, un partigian tedesco. »

issement de la paix, Colom-
pelé, par l'administration du
ent du Mella, pour remplir
de Brescia la chaire d'élo-
la refusa. Cependant, il re-
lquefois dans cette ville pour
aux séances de l'athénée,
uit membre, et où il lut plu-
sertations ingénieuses; mais
ait bien vite dans le village
i ses jours, à l'âge de soixan-
ans. Parmi ses dissertations,
que celles sur le *laserpizio*
gomme), *sur la difficulté*
rens de rétablir le bon goût
, et enfin une *sur la déca-*
bon goût en cette contrée.
ges imprimés de Colombo
Piaceri della solitudine,
781; II. *il Dramma è la*
d'Italia, *dissertazione*,
94; III. *Scioltì campestri*,
96. Vers la fin de ses jours,
ent à l'un de ses anciens
André Castellani, de toutes
poésies manuscrites, parmi
se trouvaient ses églogues
l'*Assedio*, *il Sacco*, *la*
e Fontane di Brescia.

G—n.

IBY (François Cauvigny,
, né à Caen, vers 1588, fut
miers membres de l'acadé-
ise. Il était parent de Mal-
lui apprit à faire des vers;
uit pas né poète, et Malherbe,
ouvait l'esprit bon, ajoute
vait nul génie pour la poé-
lgré la médiocrité de ses ta-
avait réussi à la cour, et il
était même parvenu à se faire donner une pension de douze cents écus, avec le titre d'*orateur du roi pour les discours d'état*, place créée pour lui et supprimée à sa mort. Dégoûté du monde, il y renonça, prit l'habit ecclésiastique, et ne voulut plus paraître aux assemblées de l'académie. Il mourut vers 1648; la plupart de ses poésies ont été imprimées dans les recueils du temps. Son poëme, intitulé *Plainte de la belle Caliston au grand Aristarque, durant sa captivité*, a paru séparément, Paris, 1616, in-12. Cette pièce est écrite avec assez de facilité, et, suivant Goujet, on y trouve une sorte de génie. L'ouvrage le plus connu de Colomby, est sa traduction de l'*Histoire de Justin*, publiée pour la première fois à Tours, en 1616, in-8°.; elle a eu plusieurs éditions, dont la meilleure est celle qu'a donnée Tanneguy le Fèvre, à Saumur, en 1672, in-12. Cette traduction est fort inférieure à celle de l'abbé Paul. Colomby avait traduit, mais avec moins de succès, une partie du premier livre des *Annales de Tacite*, Paris, 1613, in-8°. On a encore de lui quelques petits ouvrages, dont on trouvera la liste dans l'*Histoire de l'académie française*, par Pélisson.

W—s.

COLOMEZ (don Juan), ex-jésuite espagnol, retiré en Italie, s'y est fait de la réputation par trois productions dramatiques, *Coriolan*, *Inès de Castro* et *Scipion à Carthage*, écrites dans une langue qui n'était pas la sienne. La première parut en 1779, la seconde en 1781, la troisième en 1785. Les gens de lettres et les journaux d'Italie s'empressèrent de rendre hommage à son talent, presque ignoré dans sa véritable patrie.

B—g.

COLOMIÈS (Paul), né à la Ro-

chelle le 2 décembre 1638, d'un médecin, alla, dès l'âge de seize ans, faire ses cours de philosophie et de théologie à Saumur. Il apprit l'hébreu, sous le célèbre Cappel. Dans un voyage qu'il fit à Paris en 1664, il se lia avec Isaac Vossius, qui l'emmena en Hollande. Après y avoir séjourné un an, Colomiès revint en France et y demeura jusqu'en 1681, qu'il passa en Angleterre, où il retrouva Vossius qui s'y était fixé depuis 1670. Il embrassa le parti des episcopaux, et s'attacha à Guillaume Sancroft, archevêque de Cantorbéry, qui le nomma son bibliothécaire : cette bibliothèque était à Lambeth. Sancroft, ayant eu assez de fermeté pour ne vouloir jamais prêter le serment de fidelité au prince d'Orange, fut dépouillé de son temporel en 1691. La disgrâce du protecteur fit perdre au protégé son emploi et ses émoluments, et Colomiès en mourut de chagrin à Londres le 13 janvier 1692. Ce ne fut qu'après sa mort qu'on découvrit qu'il était marié à une fille de basse naissance. Colomiès avait beaucoup de lecture, et ses ouvrages prouvent de grandes connaissances. Il y a cependant commis des erreurs dont quelques-unes ont été relevées par Lamonnoye; mais ce qu'on ne saurait trop louer en lui, c'est sa bonne foi, et, comme dit Vigneul-Marville « cet » air d'honnête homme qui rend jus- » tice à chacun, sans avoir égard à » la différence de religion. » Il pouvait avoir des ennemis; mais il n'était l'ennemi de personne. R. Simon, dans la seconde édition de l'*Histoire critique du Vieux Testament*, l'avait appelé « un auteur a juste prix, et » gagé par M. Vossius pour faire de » petits livres où il ne parle presque » d'autre chose que du grand Vos- » sius. » Colomiès, qui avait lu ce

trait, n'en traita pas moin
ment R. Simon dans les
qu'il publia depuis. On a
miès : I. *Gallia orientali*
1665, in-4°. Cet ouvrag
les vies des Français qui
l'hébreu et les autres lan
tales ; ou, comme l'a dit
près le *Journal des Sava*
raît que Colomiès s'est plu
de ramasser, de divers liv
moignages avantageux et
des Français qui ont su c
que de rapporter les parti
leur vie. On trouve des a
Gallia orientalis dans
larités historiques de D. L
III, p. 362, et dans l'éc
Bibliothèque choisie, de
Opuscula, Paris, Seb. M
moisy, 1668, in-12; U
Elzévir, 1669, in-12, cont
Κειμήλια *literaria*; 2°. *R*
particularitez, fait l'an 1
Clavis epistolarum Jos. J
ligeri; 4°. *Clavis episto*
Casauboni; 5°. *Clavis ep*
Cl. Salmasii; 6°. *Clef a*
françaises de Joseph Juste
la (*Scaliger*); 7°. *Ad Q*
Instit. orat. notæ. Ces
réimprimées dans le Qui
Burmann. III. *Bibliothèqu*
la Rochelle, 1682, in-8°.
dam, 1700, in-8°.; nouvel
avec des notes de Bourdelo
noye et autres, Paris, 17
IV. *Clarorum virorum ep*
gulares, Londres, 1687;
vationes sacræ et *Rem*
quelques passages de
française du Nouveau
de Genève, Amsterdam, 1
On trouve à la suite un
M. Claude sur la versio
des Bibles de Genève et
monia doctorum de auct

VI. *Paralipomena de scrip-ecclesiasticis* (*Voy.* Cave), *o S. Victoris massiliensis*, 1-8°., 1687, in-8°., 1689, tte dernière impression con-j°. édition de l'ouvrage pré-VII. *Rome protestante*, ou *age de plusieurs catholi-ains en faveur de la créance pratique des protestants*, , 1675, in-8°. VIII. *Theo-presbyterianorum icon*, 'est un ramas de passages œuvres de quelques savants , lesquels montrent avec les côtés faibles de la ré-uoique Colomiès n'ait rien sien dans cet opuscule, il ar-là beaucoup d'ennemis, à cette occasion que Jurieu ina contre lui dans son *Es-M. Arnauld*. Colomiès y est le grand auteur de petits li-X. *Parallèle de la pratique ise ancienne et de celle des ts de France dans l'exer-leur religion*, 1682, in-12; *à M. Justel touchant l'His-ique du Vieux Testament mon*, à la suite de l'ouvrage ns : *Appendix observat. ad ium Melam*, Londres, 1686, XI. *Mélanges historiques*, 1675, in-12, réimprimé itre de *Colomesiana* dans de Fabricius. Sous ce nou-de *Colomesiana*, Desmai-fait réimprimer parmi les de Saint-Evremont le *Re-particularités fait en l'an* les *Mélanges historiques*. ea d'après un manuscrit au-ces deux opuscules, et les ainsi des fautes grossières et ses qui les défiguraient; les ns de Desmaiseaux sont rap-à la dernière page du recueil de Fabricius. C'est d'après l'édition de Desmaiseaux que le *Colomesiana* a été réimprimé avec les *Scaligerana*, *Thuana*, *Perroniana et Pithæana*, Amsterdam, 1740, 2 vol. in-12. XII. *Catalogus manuscript. codicum Isaaci Vossii*. Ces douze ouvrages de Colomiès ont été recueillis par les soins de J. A. Fabricius, et publiés par lui sous le titre de *Pauli Colomesii opera*, Hambourg, 1709, in-4°., édition très incorrecte. Lamonnoye a fait sur ce volume des notes qui se trouvent dans l'édition de la *Bibliothèque choisie* de 1731. XIII. *Épigrammes et madrigaux*, la Rochelle, 1669, in-12. Ces épigrammes n'ont rien de bien saillant. XIV. *La Vie du P. Jacques Sirmond*, 1671, in-12, réimprimée à la suite de la *Bibliothèque choisie*, 1731, in-12; mais dans cette réimpression, on a supprimé l'*Avertissement sur les Mémoires de la reine Marguerite*; ce qui doit faire rechercher l'édition originale. XV. *Remarques sur les seconds Scaligerana*, Groningue, 1669, in-12, réimprimées dans le *Scaligerana* de 1695, in-12 de 418 pages, et dans le *Scaligerana* de 1740; XVI. *Italia et Hispania orientalis*, ouvrage posthume et dans le même goût que le *Gallia orientalis*, publié par les soins de J. Ch. Wolf, Hambourg, 1730, in-4°. Ancillon dans ses *Mélanges de littérature*, Jean Fabricius dans son *Historia bibl. Fabr.*, Baillet dans ses *Jugements des savants*, Bayle dans son *Dictionnaire*, Niceron dans ses *Mémoires*, ont reproché à Colomiès de n'avoir pas donné place dans son *Gallia orientalis* à Isaac Casaubon. Ce n'est pas dans le *Gallia orientalis* que les Génevois devaient figurer; ils sont placés plus convenablement dans l'*Italia orientalis*,

et Casaubon n'y est point oublié. Non seulement Colomiès y donne la liste des ouvrages publiés par Casaubon, mais encore celle des ouvrages qu'il avait promis et commencés; il y transcrit huit lettres inédites de ce savant, ensemble les jugements des divers écrivains sur Casaubon, de telle sorte que son article fait presque le cinquième de l'*Italia orientalis*. XVII. *Exhortation de Tertullien aux martyrs, traduite en français*, 1673, in-12, réimprimée à la suite de la *Bibliothèque choisie* de 1751; XVIII. *Animadversiones in Giraldum de poëtis*, dans l'édition des *Œuvres du Giraldi* donnée par Jean Jensius, Leyde, 1696, in-folio. Colomiès a été éditeur des *Lettres de la reine de Suède* (Christine) *et de quelques autres personnes*, in-12, sans date ni nom de ville; de *G. J. Vossii et clarorum virorum ad eum epistolæ*, Londres, 1690, in-folio; et de *S. Clementis epistolæ duæ ad Corinthios interpretibus Patricio Junio, Gottefredo Wendelino et J. B. Cotelerio*, Vienne, 1687, in-12, avec des notes, et la vie de Vossius. Colomiès avait promis plusieurs ouvrages de sa composition: 1°. *Belgium orientale*; 2°. *Découverte d'auteurs cachés*; cet ouvrage était presque achevé en 1664; 3°. *Criticus gentilis, sive de dubiis scriptoribus ethnicis commentatio*, qu'il n'avait entrepris qu'après avoir vu qu'on ne pouvait plus espérer la publication du *Traité de Gaspard Barth*, sur la même matière; 4°. *Raretés d'études*, qui devaient contenir des particularités curieuses sur les auteurs; 5°. *De plagiariis*; 6°. *Historia librorum*; 7°. *Historia doctorum*; 8°. *Clef de quelques endroits de Balzac*; 9°. une *Vie de Casaubon*; et c'est peut-être l'article qu'on lit dans l'*Italia orientalis*; 1 *pidon sur le trône*, ou *Hist amours de nos rois depuis D* Bayle regrette beaucoup que nier ouvrage n'ait pas vu le la publication faite en 1695 à (ou plutôt en Hollande) de *gues galantes de la cour d ce* (par Vannel), ne fit qu ter les regrets de Bayle, fère cependant cette édition aux réimpressions. Struvius, *Introductio in notitiam rei li* Jugler et Fischer, dans les r sions qu'ils ont données de l de Struvius, disent que c'est d'un G. L. Colomiès que le *Sorberiana* d'Amsterdam in-12. L'épître dédicatoire d *riana* de 1691 est signée *G lomyez*; et cette épître dédic retrouve avec la même signat l'édition de 1695. Ce Guillaur Colomyez était imprimeur à T

A. I

COLOMME (Jean-Bap bastien), supérieur des ba né à Pau le 12 avril 1712, Paris en 1788, a composé l ges suivants: I. *Plan raison ducation publique, pour c garde la partie des études*, et Paris, 1762, in-12. Ce p à l'époque de la suppressio suites, lorsque Rousseau pu *Émile*, et La Chalotais s *d'éducation nationale*. II. *tienne*, ou *Principes de la* 1774, 2 vol. in-12; III *naire portatif de l'Ecritur* 1775, in-8°. C'est une d topographique, chronologi torique et critique des roya vinces, villes, tribus, rivièr dont il est fait mention dan *gate*. Ce dictionnaire avait en 1773, in-8°., sous le tit

l'Écriture-Sainte. IV. *Ma-*
religieuses, 1779, in-12;
uité malheureuse, ou *les*
; éternels des réprouvés,
a latin de Drexélius, Paris,
-12. Cet ouvrage est précédé
ngue préface du traducteur
s incrédules du 18e. siècle,
elle les N.N. P.P. (*nouveaux*
hes). V—ve.

ON (François), né à Nevers,
, étudia la médecine à l'uni-
e Paris, et alla se faire rece-
eur à celle de Reims en 1789.
chirurgien de l'hospice de Bi-
lon proposa des réformes
qui depuis ont été exécutées
de ses espérances. Toujours
'idées philanthropiques, il fut
premiers et des plus ardents
eurs de la vaccination en
Il pratiqua cette opération sur
unique, transforma, pour
e, sa maison en un hôpital,
it admis et vaccinés gratuite-
ns ceux qui se présentaient.
usa de mettre un peu de jac-
même de charlatanisme dans
nite; en effet, il eut tort de
solément un travail qui devait
du comité dont il était mem-
t-être commit-il une inconsé-
encore plus blâmable en im-
son adresse au frontispice de
e. Sans vouloir le justifier de
uble faute, il est du moins per-
roire qu'il fut entraîné par l'ex-
ion zèle, comme il en fait lui-
aveu. Colon quitta Paris pour
rcer les fonctions de maire à
t, près d'Auxerre. C'est là
s avoir rendu, avec un noble
essement, de très grands ser-
qualité de magistrat, de mé-
de chirurgien, il a terminé sa
le 17 juillet 1812. Tous ses
s ont pour objet la vaccine : I.
Essai sur l'inoculation de la vaccine, ou *Moyen de préserver pour toujours et sans danger de la petite vérole*, Paris, an IX, in-8°.; traduit en hollandais, par Pruys, Rotterdam, 1800, in-8°.; en espagnol, par Piguillem, Madrid, 1800, in-8°., etc. II. *Recueil d'observations et de faits relatifs à la vaccine, auxquels on a joint les procès-verbaux de la contre-épreuve*, etc., Paris, nivôse an IX, in-8°.; III. *Précis des contre-épreuves varioliques faites sur le fils du citoyen Colon et sur quarante-sept autres vaccinés*, etc., Paris, an IX (1801), in-8°.; IV. *Histoire de l'introduction et des progrès de la vaccine en France*, Paris, an IX (1801), in-8°. : l'auteur est le principal et presque le seul personnage célébré dans cette histoire; V. *Mémoire présenté au premier Consul, sur la nécessité et les moyens de répandre la vaccine en France*, Paris, an XI (1803), in-8°.; VI. *Observations critiques sur le rapport du comité central de vaccine*, Paris, messidor an XI (1803), in-8°. C.

COLONIA (Dominique de), né à Aix en Provence, le 25 août 1660, jésuite à quinze ans, fit les quatre vœux en 1693. Après avoir enseigné dans les basses classes pendant cinq ans, il fut dix ans professeur de rhétorique à Lyon, et professa ensuite pendant vingt-six ans la théologie positive dans la même ville. Le séjour de cinquante-neuf ans qu'il y fit lui fut très utile pour la composition de ses ouvrages historiques. Il y mourut le 12 septembre 1741. C'était un petit homme, plein de feu, d'une physionomie toute spirituelle; il devait encore plus à son travail, à ses lectures immenses et à sa mémoire, qui tenait du prodige, qu'à son esprit. Atterbury, évêque

de Rochester, lors de son passage à Lyon, n'eut rien de plus pressé que d'y voir Colonia. Dans un voyage que celui-ci fit à Rome, il refusa la place que Clément XI lui offrit, d'instituteur des neveux du pape. Pernetti, qui a connu Colonia, et qui en fait le portrait flatteur que nous avons transcrit, avoue qu'il était susceptible de jalousie, et lui reproche d'avoir souvent profité des travaux des autres, sans leur en faire honneur. Il l'accuse surtout de ce tort envers le P. Ménestrier, « dont il a dépécé les manus» crits au point de les anéantir. » On a de Colonia un grand nombre d'ouvrages dont on trouve la liste dans les *Mémoires de Trévoux* (novembre 1741), et, d'après eux, dans le *Moréri* de 1759 et dans le *Dictionnaire de la Provence et du Comtat Venaissin*. Les plus remarquables sont : I. *Tragédies et œuvres mêlées, en vers français*, 1697, in-12, contenant *Germanicus*, tragédie, la *Foire d'Augsbourg*, ou *la France mise à l'encan*, ballet allégorique, pour servir d'intermède à *Germanicus*; *Jovien*, tragédie; *Annibal*, tragédie; *Juba*, tragédie; *les Préludes de la paix*, ballet. Ces pièces avaient été imprimées à part de 1693 à 1698; ce sont ces éditions qu'on a mises en corps d'ouvrage, en les décorant d'un frontispice. II. *De arte rhetorica libri quinque*, 1710, in-12, très souvent réimprimé; mais livre hors d'usage aujourd'hui; III. *Antiquités de la ville de Lyon, avec quelques singularités remarquables*, Paris, Musier, 1702, petit in-12, avec 9 planches; les cent premières pages sont consacrées aux antiquités profanes, soixante-un aux antiquités sacrées, et le reste du volume aux singularités sacrées et profanes. C'est probablement cet ouvrage que désignent les éditeurs de Lelong, N°. 37,356, sous le titre d'*Antiquités sacrées et profanes de la ville de Lyon*, Lyon, 1701, in-4°., Paris, 1702, in-12, après en avoir rapporté le titre exact sous le N°. 37,343. IV. *Dissertation sur un monument taurobolique découvert à Lyon*, 1705, in-12. De Boze publia sur le même sujet une *Explication*, etc. (*V.* de Boze). Ces deux derniers ouvrages de Colonia ont été par lui refondus dans son grand ouvrage sur Lyon. V. *Mémoires sur l'histoire littéraire de la ville de Lyon*, discours lu à l'académie de cette ville, le 29 avril 1727, imprimés dans la *Continuation des Mémoires de littérature et d'histoire*, par le P. Desmolets, tom. VI, 2e. partie. Il était inutile d'imprimer ce discours, dont plusieurs passages se trouvent mot à mot dans les sections 3, 5, 6, 7 du chapitre Ier., et dont les autres sont disséminés dans les chapitres suivants du grand ouvrage de Colonia. VI. *Histoire littéraire de la ville de Lyon, avec une bibliothèque des auteurs lyonnais sacrés et profanes, distribués par siècles*, 1728, in-4°., 2e. et dernière partie, 1730, in-4°. En tête du 1er. volume est un livre, divisé en dix-sept chapitres, consacrés à la fondation et aux antiquités de Lyon, avec des planches, dont quelques-unes seulement avaient déjà paru dans le petit volume d'antiquités dont nous avons parlé. L'*Histoire littéraire* vient jusqu'en 1730; elle est divisée par siècles, et les siècles par chapitres; les articles d'un très petit nombre d'auteurs sont curieux; mais en général les indications de Colonia sont vagues et incomplètes; il y a beaucoup d'omissions. *Les Lyonnais dignes de mémoire*, par Pernetti, n'ont [illegible]ant pas fait oublier l'ouvr[illegible]ite. La seconde

: l'ancienne France attend en-
ne bonne histoire littéraire.
ibliothèque janséniste, ou *Ca-*
s des principaux livres jan-
s ou suspects de jansénisme.
in-12, 2e. édition, corrigée
mentée de plus de la moitié,
conséquent, dit l'abbé Goujet,
plus grand nombre de men-
es et de calomnies, » 1731, in-12.
LUGNY.) Cette bibliothèque est
dre alphabétique des titres des
ges. On trouve à la suite une
thèque des auteurs quiétistes,
Bibliothèque anti-janséniste.
liothèque janséniste fut réim-
: en Hollande en 1735, et c'est
tte édition qu'Osmont du Sel-
mposa sa *Réponse à la Biblio-*
janséniste, Nancy (Utrecht),
in-12. L'ouvrage de Colonia
té réimprimé à Bruxelles, 1739,
in-12; enfin, il a été porté par
P. Patouillet, à 4 vol. in-12,
s, 1752. A. B—T.

LONIA (ANDRÉ DE), de la mê-
mille que le précédent, naquit
la même ville en 1617, entra
l'ordre des minimes, se distin-
ms le ministère de la chaire à
oque où Bourdaloue n'avait pas
paru. Il fut aussi grand théolo-
canoniste. Il est mort à Marseille
38. Colonia a écrit : I. *Eclair-*
ment sur le légitime commerce
térêts, Lyon, 1675, in-8°.,
; Bordeaux, 1677, 4e. édition;
ille, 1682. Le Camus, évêque
enoble, et Grimaldi, archevêque
censurèrent cet ouvrage, sur le-
a cour de Rome et la Sorbonne
jamais prononcé. II. *Eloge du*
Louis XIV), à l'occasion de la
ité que firent les officiers des
s pour le rétablissement de la
du roi, en 1687; III. *Lettre de*
viste à Théotime, contenant un
éclaircissement nouveau, théologique et nécessaire sur la distinction du droit et du fait, Aix, 1674, in-8°.; IV. *le Calvinisme proscrit par la piété héroïque de Louis-le-Grand*, Lyon, 1686, in-12. A. B—T.

COLONNA (JEAN), cardinal, d'une famille noble et puissante de Rome, fut élevé à la pourpre, en 1216, par le pape Honoré III. Il était légat de l'armée chrétienne à la 5e. croisade, et contribua beaucoup à la prise de Damiette. Demeuré prisonnier des Sarrasins, il fut condamné à être scié par le milieu du corps; mais le courage avec lequel on le vit se préparer à cet horrible supplice étonna ses bourreaux, et ils lui rendirent la liberté et la vie. Il revint à Rome, où il fonda l'hôpital de Latran, et mourut en 1245.—COLONNA (Jean), son neveu, acheva ses études à Paris, et y entra dans l'ordre des dominicains, au grand déplaisir de son oncle, qui employa en vain le crédit du pape Grégoire IX pour le détourner de cette vocation. Nommé archevêque de Messine en 1255, il n'y demeura que sept mois, et revint à Rome pendant les troubles dont la Sicile était alors agitée. Nommé ensuite vicaire du pape Urbain IV, il s'appliqua à la composition de ses ouvrages historiques, et mourut à Rome entre 1280 et 1290. C'est par erreur qu'on l'a dit archevêque de Nicosie. Il a composé : I. *Mare historiarum ab orbe condito ad sancti Galliæ regis Ludovici IX tempora inclusivè*. Cette chronique, dont on a deux beaux manuscrits à la Bibliothèque impériale (Nos. 4684 et 4684. 2), peut être consultée avec fruit pour les événements contemporains. Il ne faut pas la confondre avec celle qui a été traduite en français sous le nom de *Mer des histoires* (*Voy.* BINOCARD). II. *De viris illustribus ethni-*

cis et christianis. Le manuscrit de cette biographie, plus intéressante, peut-être, que l'ouvrage précédent, se trouve dans la bibliothèque de St.-Jean et St.-Paul, à Venise. Montfaucon en parle avec éloge, et regrette qu'on ne l'ait pas publié. III. Des lettres et quelques ouvrages théologiques, demeurés manuscrits, ainsi que les deux précédents. S. S—I.

COLONNA (Jacques), cardinal créé par Nicolas III, fut, sous le pontificat de Nicolas IV, le principal conseiller de la cour de Rome. Ce dernier pape sembla n'avoir d'autre pensée que d'élever la maison Colonna au faîte des grandeurs; il nomma cardinal Pierre Colonna, neveu de Jacques; il fit Jean Colonna marquis d'Ancône; Etienne Colonna, comte de Romagne; et dans les libelles du temps on peignait ce pape qui sortait avec effort sa tête d'une colonne, tandis que deux autres colonnes, placées devant lui, l'empêchaient de voir tous les objets. Après la mort de Nicolas et la renonciation de Célestin V, tandis que Benoît Cajétan briguait la tiare, les Colonna s'opposèrent de toutes leurs forces à l'élection de ce pontife intriguant et altier. Lorsqu'il fut élu, sous le nom de *Boniface VIII*, il ne tarda pas à vouloir se venger, et il lança en 1297 une bulle outrageante d'excommunication contre les Colonna; il priva Jacques et Pierre de la dignité de cardinaux; il exclut des ordres sacrés tous les Colonna jusqu'à la quatrième génération, et saisit en même temps tous les biens de cette famille; il renversa ses palais, et chargea deux légats d'assiéger ses châteaux et de la dépouiller de tous ses fiefs. Jacques Colonna se retira en France avec les membres les plus distingués de sa famille. On croit qu'il eut part à la conjuration que Sciarra Colonna et Guillaume de Nogaret ex contre Boniface VIII (Voy Colonna et Guillaume de N Il fut rétabli le 17 décemb dans sa dignité de cardinal, son neveu Pierre, par Clem la bulle fulminée contre sa f retirée, à l'intercession de Pl Bel. Il mourut en 1318. S.

COLONNA (Sciarra), dait à Palestrina, lorsque VIII en fit faire le siége en comme cette ville paraissai gnable, Guido de Montefe le pape consulta sur les m la réduire, n'y vit d'autre que de promettre aux Col conditions qu'on ne leur pas; Sciarra fut averti, dès rendu cette ville au pape, qu loin de vouloir exécuter le t avait signé, avait l'intention mourir. Il s'enfuit par mer fut pris par des pirates, qui à la chaîne. Philippe-le-Bel délivrer à Marseille, le che me un des hommes les plu à le venger du pape. Sciarra en effet à Guillaume de N surprit avec lui Boniface gni, le 7 septembre 1303; naça, il pilla son palais, sa cependant à sa personne, q historiens modernes aient qu'il lui avait donné un so niface fut, au bout de trois tiré des mains de ses ennem habitans d'Anagni; mais le conjurés n'en fut pas moins quoiqu'un remords les arrêt ment de l'exécution du cri qu'ils paraissaient avoir m douleur, la rage ou la hon si puissamment sur l'esprit face, qui mourut, hors bout de peu de semaines. S lonna, demeuré à Rome,

gibelin avec , tan-
son frère Eti ne demeu-
hé aux guelfes. Le premier
énateur avec Jacques Savelli
, lorsque Louis de Bavière
me prendre, malgré le pape,
ne impériale. Dans la céré-
Sciarra porta cette couronne.
uite la plus grande part aux
s que fit Louis IV pour dé-
an XXII, et lui substituer un
e; mais lorsque, le 4 août de
année, Louis fut obligé de
ome, tous les gibelins en fu-
sés avec lui; et Sciarra Co-
xilé comme les autres, mou-
près, loin de sa patrie.

S. S—I.

NNA (Etienne), frère du
t, et seigneur de Fénarrano,
créé comte de Romagne par
IV, dès l'an 1290, et comme
t à une grande vieillesse, il
u'au milieu du siècle suivant,
le la noblesse et du parti des
Rome. A peine son frère Sciar-
chassé de cette ville, en 1328,
t appelé pour être fait séna-
e Bertoldo Orsini. Pendant
vingt-ans, dès cette époque,
à Rome plutôt en prince qu'en
mais son arrogance et son
pour les lois entretenaient l'a-
que Colas de Rienzi voulut
en 1347. Le *bon état* avait
i par le tribun pendant l'ab-
Étienne Colonna, et ce chef
blesse fut obligé à son retour
er l'observation. A l'occasion
tercation qu'il eut depuis avec
, celui-ci le condamna à mort,
voya même des prêtres pour le
r; cependant il lui fit grâce
, croyant s'être ainsi acquis
its à sa reconnaissance; mais
, dès qu'il fut libre, arma
saux de Palestrine pour at-
taquer les Romains; il entra dans la ville par la porte de St.-Paul, qu'on avait laissée ouverte: là, ses partisans, saisis d'une terreur panique, l'abandonnèrent. Il y fut tué avec son fils Jean, Pierre Agapit Colonna et plusieurs autres seigneurs de sa maison.

S. S—I.

COLONNA (Jacques), fils d'Etienne, eut le courage d'afficher à Rome les excommunications du pape contre Louis de Bavière, tandis que cet empereur était maître de cette ville, où il était venu se faire couronner. En récompense, le pape Jean XXII nomma le jeune Colonna à l'évêché de Lombez. Il avait étudié à Bologne avec Pétrarque; il prit le poète sous sa protection, et l'introduisit auprès d'Étienne, son père, et des principaux barons de Rome. Ce fut en partie à sa protection que Pétrarque dut la gloire d'être couronné de lauriers à Rome en 1341.

S. S—I.

COLONNA (Antoine), neveu du pape Martin V, qui lui-même était de la maison Colonna, fut l'objet des préférences de ce pontife, qui travaillait avec ardeur à augmenter la puissance de sa famille. Pour prix de la réconciliation de Jeanne II, de Naples, avec le Saint-Siége, Antoine Colonna fut investi, en 1419, de la principauté de Salerne et du duché d'Amalfi. La reine, qui n'avait point d'enfants, donna même à entendre qu'elle le nommerait peut-être pour son successeur. En même temps, Martin V permettait à Antoine Colonna d'établir des garnisons dans toutes les villes de l'état pontifical. Il avait donné la pourpre à Prosper, son frère, et le comté de Celano à Edouard; et, cette famille était tellement puissante, qu'à la mort du pape, en 1431, elle put encore s'emparer du trésor pon-

tifical, qui montait à plus de 200,000 florins; mais Eugène IV, monté sur le trône, voulut faire rendre à l'Église ce qui lui appartenait; il déclara la guerre aux Colonna; il les força de dépenser une partie des trésors de leur oncle pour se défendre, et ensuite de lui rendre le reste. En même temps, Jeanne retira aux Colonna la principauté de Salerne et tous les fiefs qu'elle leur avait donnés; en sorte que cette maison fut de nouveau réduite aux biens qu'elle possédait avant le pontificat de Martin V. S. S—i.

COLONNA (Prosper), fils du précédent, un des plus grands généraux qu'ait eu l'Italie. La haine héréditaire de sa maison contre les Orsini lui fit embrasser le parti français en 1494, lorsque Charles VIII attaquait le royaume de Naples, parce que Virginio Orsini, son ennemi, s'était attaché au parti aragonais. Prosper Colonna fut récompensé généreusement par Charles VIII, qui lui donna le duché de Trajetto, le comté de Fondi, et d'autres fiefs dans le royaume de Naples. Après l'expulsion des Français, Prosper se réconcilia cependant avec le nouveau roi Frédéric d'Aragon, et il assista le 10 août 1497 à son couronnement. Dès lors, il servit contre la France avec autant de fidelité que de talent et de bravoure; il fut perfectionné dans l'art de la guerre par le grand capitaine Gonsalve de Cordoue, auquel il fut quelque temps subordonné. Ce fut lui que Gonsalve chargea de conduire en Espagne César Borgia, qu'il avait arrêté, et quoique Borgia et son père eussent été les ennemis acharnés des Colonna, Prosper eut la générosité de ne pas fixer une fois les yeux, pendant tout le voyage, sur son prisonnier, pour ne pas paraître triompher de son malheur. Prosper Colonna, envoyé par Ferdinand le catholique en bardie, remporta en 151 grande victoire près de Vice l'Alviane, général des Vénit passa ensuite au service du Milan, qui était allié de son pr maître. Comme il voulait, en 1 mer l'entrée de l'Italie à Fran il fut surpris le 15 août à Villa et fait prisonnier avec tout s major. Il se releva cependant a re de cet échec; il prit Milan au çais en 1521; il battit le 22 av le maréchal de Lautrec à la I il s'empara de Gênes la même En 1523, quoiqu'il fût très i il défendit Milan contre l'amir nivet qui l'attaquait avec des supérieures, et il le contraig retirer. Il mourut à la fin de l année d'une maladie qu'on cr été le fruit de ses débauches. S

COLONNA (Fabrice), f douard, comte de Célano et d malfi, se voua aux armes en temps que son cousin Pros servit tour à tour avec lui VIII, Frédéric, roi de Naples. dinand-le-Catholique. Ce der leva en 1507 à la dignité de connétable, qu'il avait ôtée salve de Cordoue. Pendant la de la ligue de Cambrai, il enl Vénitiens les places qu'ils pos le long du golfe Adriatique, royaume de Naples. Il passa au service du pape Jules II. F sonnier à la bataille de Raven Alfonse d'Este, duc de Fer fut traité par ce prince av égards les plus flatteurs, et i ensuite sans rançon. Par rec sance, il voulut, après la retr Français, faire la paix du duc rare avec le pape Jules II : il voya un sauf-conduit, sous la tie duquel ce prince vint à Rom

n profita pour faire attaquer de Ferrare en l'absence de rerain, qui était gardé à vue se. Fabrice Colonna, indigné rahison, attaqua les soldats avec ses compagnons d'ar- r enleva le duc de Ferrare, conduisit dans ses états. La Jules II, survenue peu après, brice de sa colère. Il mourut .

S. S—i.

ONNA (Marc-Antoine), ne- leux précédents, suivit, com- , la carrière des armes, et se i au service du pape Jules II, elliqueux des successeurs de . Il défendit Ravenne d'une glorieuse en 1512. Passant n service de l'empereur Maxi- il repoussa en 1515, dans les attaques des Vénitiens nçais, conduits par Lautrec. paix de 1517, il entra au ser- François Ier. Comme il s'ap- avec l'armée française, en es remparts de Milan, que le Prosper défendait, il fut coup de couleuvrine, qu'on été dirigé par cet oncle lui- ui ne l'avait pas reconnu.

S. S—i.

ONNA (Pompée), neveu de , par qui il fut élevé, em- tat ecclésiastique sans renon- armes. Il était évêque de Rie- u'il profita d'une maladie du es II pour soulever le peuple ni. Son caractère turbulent, t et emporté, se manifestait tes les révolutions de la cour . Nommé cardinal par Léon toujours l'ennemi de ce pon- 1523, il balança long-temps de Clément VII; mais tout impatienté des divisions qui festèrent dans son parti, il a voix et celles des cardinaux qui dépendaient de lui à Julien de Médicis, depuis Clément VII. Il ne resta pas long-temps en paix avec ce pape. A peine avait-il été réconcilié avec lui en 1526, qu'il essaya de l'enlever avec huit cents chevaux et trois mille fantassins. On assure que si Clément ne s'était pas mis en sûreté dans le château St.-Ange, le cardinal Colonna l'aurait fait mourir. Cependant l'année suivante, lorsque Clément VII fut prisonnier du connétable de Bourbon, ce fut Colonna qui travailla avec le plus de zèle à son élargissement. Il rentra ainsi dans les bonnes grâces du pontife, et il fut rétabli dans sa dignité, dont il avait été privé l'année précédente. Il mourut en 1532.

S. S—i.

COLONNA (François), religieux dominicain, se rendit célèbre dans le 15e. siècle, par un livre bizarre écrit en italien, et plusieurs fois traduit en français, sans en être plus intelligible dans l'une ni dans l'autre langue. Il est intitulé, en latin : *Poliphili hypnerotomachia;* le second mot signifie *combat du sommeil et de l'amour*; le premier ne contient point le nom de l'auteur, mais celui de la jeune personne qui le faisait ainsi rêver. On dit qu'elle s'appelait *Ippolita*, par abréviation *Polita*, et ensuite *Polia*. *Poliphilus* signifie donc amant de *Polia;* et ce nom se trouve lié avec celui de l'auteur, si l'on rassemble, en les mettant de suite, les lettres initiales de tous les chapitres du livre. Elles forment cette phrase latine : *Poliam frater Franciscus Columna adamavit*, c'est-à-dire, « frère François Colonna a aimé Polie, » Polite, ou Hippolyte. » Né à Venise, il entra fort jeune dans l'ordre de St.-Dominique. Il était professeur de grammaire et de belles-lettres dans le couvent de cet ordre, à Trévise, en

1467; il l'était de théologie en 1473, à Padoue, et y reçut le doctorat. La règle des dominicains exigeait que l'on eût quarante ans pour le recevoir; il ne mourut qu'en 1527; il vécut donc quatre-vingt-quatorze ans; et de cette longue vie, il n'est resté qu'un songe obscur et presque inintelligible. « Heureux, dit le savant Tiraboschi, » celui qui parvient, je ne dis pas à » l'entendre, mais seulement à savoir » en quelle langue il est écrit, tant » on y voit un confus mélange de » fables, d'histoire, d'architecture, » d'antiquités, de mathématiques, et » de mille autres choses, avec le plus » étrange entassement de mots grecs, » latins, hébreux, arabes, chaldéens, » lombards et italiens. Aussi certaines » gens, qui admirent davantage à pro- » portion qu'ils entendent moins, ont- » ils cru y voir réuni tout ce qu'on » peut savoir au monde. » L'édition originale de ce singulier ouvrage, parut à Venise, chez Alde Manuce, 1499, in-folio; réimprimé *ibidem*, 1545, in-folio. C'est sans doute sur cette seconde édition que fut faite la traduction française publiée sous ce titre: *l'Hypnerotomachie*, ou *Discours du Songe de Poliphile*, Paris, 1546, in-folio, qui est d'un chevalier de Malte, et que l'on attribue à tort à Jean Martin: celui-ci n'en fut que l'éditeur, l'ayant reçu des mains de Jacques Gohori, ami du traducteur. Une seconde édition de cette traduction fut donnée en 1554, et une troisième par Jacques Gohori en 1561, in-folio; c'est la seule édition que l'on cite en Italie. Béroalde de Berville fit quelques changements à cette traduction, qu'il reproduisit en 1600, grand in-4°., avec un beau titre gravé et une table des matières. Il l'a intitulée: *Le tableau des riches inventions couvertes du voile des feintes amou-*

reuses qui sont représentées [illegible] *songe de Poliphile dévoilées* [illegible] *bres du Songe, et subtileme* [illegible] *sées.* Par la suite, on supp [illegible] frontispice gravé, qu'on remp [illegible] un autre en caractères mol [illegible] la date de 1657. J.-G. L [illegible] donné récemment une traduct [illegible] du *Songe de Poliphile* (*V* [illegible] GRAND); et, comme ses prédé [illegible] il a eu soin de commencer [illegible] chapitre par la même lettre q [illegible] l'original. Lamonnaye, dans le [illegible] *giana* de 1715, tom. IV, et Marchand dans son *Dictionn* [illegible] parlé très longuement du *S* [illegible] *Poliphile* et de son auteur.

G—É et A. B

COLONNA (VICTOIRE), m [illegible] de Pescaire, l'une des fem [illegible] plus illustres de l'Italie, na [illegible] 1490, de Fabrice Colonna, [illegible] connétable du royaume de [illegible] et d'Anne de Montefeltro, [illegible] Frédéric, duc d'Urbin. Dès l [illegible] quatre ans, elle fut promis [illegible] enfant du même âge, Ferdinan [illegible] çois d'Avalos, fils du marq [illegible] Pescaire. Le mariage se fit lo [illegible] eurent tous deux dix-sept [illegible] joignaient aux avantages du [illegible] de la fortune et de la figure [illegible] cation la plus cultivée. Vict [illegible] vait parfaitement la langue [illegible] écrivait élégamment dans la [illegible] en vers et en prose, et p [illegible] avec tous ces dons de l'es [illegible] plus rares vertus. La guerre [illegible] ra de son époux. Pendant son [illegible] elle n'eut d'autre consolation [illegible] souvenir, les lettres qu'elle [illegible] vait et qu'elle en recevait re [illegible] ment, et l'étude. L'éloquence [illegible] toire, les belles-lettres et pr [illegible] ment la poésie italienne l'oc [illegible] tour à tour. Le marquis, fait p [illegible] en 1512, à la journée de [illegible]

, dit-on, dans sa prison, non
ies, mais un dialogue en prose
tour, qu'il adressa de Milan
épouse. En 1525, quoique
la bataille de Pavie, il fut
à manquer de foi à l'empe-
nt il commandait les troupes;
es italiens lui offrirent de le
de Naples, s'il voulait se
de leur parti. La tentation
e; on n'a su à quoi attribuer
ude qu'il montra en ce mo-
oy. Ferdinand François d'A-
Ce fut la généreuse Victoire
tint dans le devoir. « Sou-
vous, lui écrivit-elle, de votre
qui vous élève au-dessus de
une et de la gloire des rois.
st point par la grandeur des
ou des titres, mais par la
seule que s'acquiert cet hon-
qu'il est glorieux de laisser
descendants. Pour moi, je
ire point être la femme d'un
ais de ce grand capitaine qui
u vaincre, non seulement par
eur pendant la guerre, mais
paix par sa magnanimité, les
ands rois. » D'Avalos mourut à
s suites de ses blessures. Vic-
t partie de Naples pour l'aller
elle avait passé par Rome
urrivée à Viterbe lorsqu'elle
mort. Elle revint à Naples,
esta plusieurs années, plon-
la plus profonde douleur.
qui était le seul objet de ses
le fut aussi de ses chants;
tiva plus son talent poétique
r exprimer sa douleur. Elle
ne trente-cinq ans; sa beauté
ore dans tout son éclat, sa
fe littéraire croissait de plus
des princes desirèrent sa
propres frères la pressèrent
un choix; mais elle resta
'époux qu'elle avait perdu,
et fut pendant sept ans uniquement occupée de lui. La dévotion vint à son secours; et, depuis ce moment, elle fut un exemple de piété sincère, comme elle l'avait été d'amour conjugal. Elle n'écrivit plus que des poésies sacrées. Après quelques années de séjour à Rome, elle se retira en 1541, dans une maison religieuse, d'abord à Orviéte, ensuite à Viterbe. De retour à Rome, au commencement de l'année 1547, et logée dans le palais de Césarini, appelé *Argentina*, elle y tomba malade, et mourut vers la fin de février, dans sa 58e. année. Elle avait été liée avec tous les hommes les plus célèbres et les plus vertueux de son temps. Ils ont unanimement loué dans leurs ouvrages sa beauté, ses vertus, ses talents, et il paraît qu'il n'y avait rien d'exagéré dans leurs éloges. Ses poésies la mettent au rang des plus heureux imitateurs de Pétrarque. Sa modestie eut à souffrir de se voir donner le titre de *divine* dans plusieurs éditions. La première parut à Parme en 1538, in-8°.; après deux autres qui suivirent de près, on en fit encore une plus complète, sous ce titre: *Rime de la diva Vittoria Colonna de Pescara; nuovamente aggiuntovi 24 sonetti spirituali, le sue stanze, ed uno trionfo della croce di Cristo, non più stampato*, Venise, 1544, in-8°. Plusieurs ont été données depuis; on distingue celle de 1558, par Ruscelli, avec un commentaire de Rinaldo Corso, in-8°.; les deux d'Antonio Bulifon, Naples, 1692 et 1693, in-12; et enfin celle de Bergame, 1760, in-8°., avec une vie de l'auteur fort bien écrite par Jean-Baptiste Rota. On trouve aussi quelques détails sur Victoire Colonna dans les *Vies des littérateurs catholiques*, par le comte de St-Raphaël, Turin, 1780. G—ź.

COLONNA (Marc-Antoine) le jeune, duc de Palliano, a eu le bonheur d'attacher son nom au plus grand fait d'armes du 16e. siècle, la bataille de Lépante. Il avait de bonne heure embrassé la carrière des armes, par laquelle un si grand nombre de ses parents s'étaient couverts de gloire; mais les circonstances étaient bien moins avantageuses pour la noblesse immédiate du St.-Siége. Les grandes puissances qui se disputaient alors l'Italie et l'Europe entière ne voulaient plus de *condottieri*, et leurs puissants sujets voyaient avec jalousie l'élévation des étrangers. Marc-Antoine Colonna chercha donc à se placer auprès du pape son souverain. Il fut nommé, en 1570, général des douze galères pontificales que Pie V avait jointes à la flotte des Vénitiens et du roi catholique pour la défense de Chypre. Arrivé dans l'île de Candie, au port de la Sude, rendez-vous de toutes les forces chrétiennes, il réclama le commandement de la flotte entière, au nom du pape qu'il représentait. Jean-André Doria, qui avait amené au même rendez-vous quarante-neuf galères du roi d'Espagne, croyait y avoir plus de droit encore, tandis que Girolamo Zeno, qui lui seul avait sous ses ordres près de cent soixante vaisseaux vénitiens; qui, de plus, était partie principale dans une guerre où les autres n'étaient qu'auxiliaires, était loin de vouloir céder son rang. Leurs contestations arrêtèrent les armes des chrétiens pendant que les Musulmans soumettaient Nicosie, Cérines et presque toute l'île de Chypre. Ce fut pour éviter une aussi honteuse inaction que l'année suivante Philippe II donna le commandement de sa flotte à son frère naturel, don Juan d'Autriche. Marc-Antoine Colonna consentit à recevoir ses ordres. Il le suivit à Lépante, et, dans la grande
7 octobre 1571, il comm
des ailes de l'armée, et l
qu'il y déploya beaucoup d
de talent militaire. On lui d
la part du pape, dans le
sept galères et quatre gali
sur l'ennemi. La cour de R
tant de la vanité à ce qu'une
signe victoire eût été remp
les auspices du général
lui prodigua toutes les marq
neur qui pouvaient rendre
plus glorieux. Quand il e
Rome, le 16 décembre de
année, le sénat et les mag
la ville vinrent à sa rencontr
compagnèrent au Capitole
dience du pape et au templ
Marie d'Ara-Cœli, où il dépos
phées. L'enthousiasme du pe
s'était cru menacé du joug
rendit cette cérémonie plus
ble encore aux anciens trium
cernés dans cette même Rom
dant lorsque, l'année suivan
Antoine Colonna alla rep
commandement de la flott
cale, les jalousies des différ
recommencèrent, et l'on n
cun parti d'une victoire qui
être décisive. Colonna poug
réputation militaire, qu'il d
être en partie à sa bonne
celle de l'élégance des m
l'amour des arts et des lett
réunion des qualités qui
grand 16e. siècle, étaient
cessaires pour former un
accompli. Philippe II l'avai
son service, et l'avait no
roi de Sicile. En 1584, il
ordre de lui amener dix g
liennes qu'il avait fait arm
peine M.-A. Colonna était
qu'il fut saisi à Medina -
maladie si violente, qu'on

it l'effet du poison. Il mourut immédiatement, le 2 août
Son fils (Ascagne), cardi-
e-roi d'Arragon, a laissé un
ntre Baronius : *De monar-
liæ*. On le trouve, avec la ré-
Baronius, dans la 3e. par-
hesaur. antiq. Siciliæ, de
S. S—i.

NNA (Fabio), botaniste,
ralement connu sous le nom
Fabius Columna, naquit à
n 1567; il était fils de Jé-
tit-fils de Jean, et arrière-
u cardinal Pompée Colonne,
le Naples. Jérôme Colonna,
distingué, mort en 1586,
r des fragments d'Ennius,
fils de sa femme Artemire,
re famille des Frangipani :
i a cultivé les belles-lettres,
n père, lequel lui dédia les
d'Ennius, dont il fut l'é-
ples, 1590, in-4°.; Pompée
êque, et Fabio, le plus célè-
ois, par ses connaissances en
aturelle, et surtout par ses
travaux sur la botanique.
s tendre jeunesse, il montra
de goût pour cette science.
ne négligea rien pour son
; mais il la dirigea princi-
vers l'étude des langues sa-
tine et grecque. Il se rendit
e dans les mathématiques,
e, le dessin, la peinture, etc.
l'adolescence, il entra dans
e du droit, suivant l'usage
it alors presque général chez
e d'Italie; mais se trouvant
'épilepsie, il chercha les
e se guérir de cette terrible
Ayant pris sans aucun suc-
antité de médicaments, il se
tout ce que l'on avait écrit
; et, s'apercevant que les
n'avaient fait que copier les anciens, il voulut remonter aux sources et parcourut les ouvrages de Dioscoride; il y trouva que ce botaniste recommande comme un excellent anti-épileptique, une plante à laquelle il donne le nom de *phu*. Après bien des recherches, il reconnut que c'était la valériane (*valeriana phu*, ou la *V. sylvestris*, Linn.), et, par l'usage qu'il fit de la racine, il obtint sa guérison. Cependant, par un principe religieux, il ne l'attribue pas lui-même entièrement à la vertu de la valériane, mais aussi à l'intercession de la Ste. Vierge. Déjà Fabio Colonna était devenu un savant botaniste, et ayant remarqué que l'on avait commis beaucoup d'erreurs en cherchant à reconnaître les plantes dont les anciens ont parlé, et que l'on avait mal appliqué leurs noms, il résolut de les soumettre à un nouvel examen. Il annonça son but, et donna le commencement de son travail dans un ouvrage qu'il publia à l'âge de vingt-cinq ans, sous ce titre : I. Φυτοβάσανος, *sive Plantarum aliquot historia, in quâ describuntur diversi generis plantæ veriores, ac magis facie viribus respondentes antiquorum Theophrasti, Dioscoridis, Plinii, Galeni, aliorumque delineationibus, ab aliis huc usque non animadversæ. Accessit insuper piscium aliquot, plantarumque novarum historia*, Naples, 1592, in-4°., avec 37 planch.; Florence, 1714, in-4°. Cet ouvrage a été réimprimé à Florence, en 1744 (*V.* Jean Bianchi). Le titre de *Phytobasanos* est un mot grec, composé, qui veut dire, *torture des plantes*, parce que Colonna comparait les recherches qu'il faisait sur chacune d'elles à la question que l'on fait subir aux malfaiteurs. Ce livre le plaça au rang des plus grands botanistes. Cependant, on ne peut pas dire que dans toutes ses

de Rochester, lors de son passage à Lyon, n'eut rien de plus pressé que d'y voir Colonia. Dans un voyage que celui-ci fit à Rome, il refusa la place que Clément XI lui offrit, d'instituteur des neveux du pape. Pernetti, qui a connu Colonia, et qui en fait le portrait flatteur que nous avons transcrit, avoue qu'il était susceptible de jalousie, et lui reproche d'avoir souvent profité des travaux des autres, sans leur en faire honneur. Il l'accuse surtout de ce tort envers le P. Ménestrier, « dont il a dépécé les manus» crits au point de les anéantir. » On a de Colonia un grand nombre d'ouvrages dont on trouve la liste dans les *Mémoires de Trévoux* (novembre 1741), et, d'après eux, dans le *Moréri* de 1759 et dans le *Dictionnaire de la Provence et du Comtat Venaissin*. Les plus remarquables sont : I. *Tragédies et œuvres mêlées, en vers français*, 1697, in-12, contenant *Germanicus*, tragédie, la *Foire d'Augsbourg*, ou *la France mise à l'encan*, ballet allégorique, pour servir d'intermède à *Germanicus*; *Jovien*, tragédie; *Annibal*, tragédie; *Juba*, tragédie; *les Préludes de la paix*, ballet. Ces pièces avaient été imprimées à part de 1693 à 1698; ce sont ces éditions qu'on a mises en corps d'ouvrage, en les décorant d'un frontispice. II. *De arte rhetorica libri quinque*, 1710, in-12, très souvent réimprimé; mais livre hors d'usage aujourd'hui; III. *Antiquités de la ville de Lyon, avec quelques singularités remarquables*, Paris, Musier, 1702, petit in-12, avec 9 planches; les cent premières pages sont consacrées aux antiquités profanes, soixante-un aux antiquités sacrées, et le reste du volume aux singularités sacrées et profanes. C'est probablement cet ouvrage que désignent les éditeurs de Lelong, N°. sous le titre d'*Antiquités sa profanes de la ville de Lyo* 1701, in-4°., Paris, 1702 après en avoir rapporté le ti sous le N°. 37,343. IV. *l tion sur un monument tu que découvert à Lyon*, 170 De Boze publia sur le mê une *Explication*, etc. (*V.* d Ces deux derniers ouvrages nia ont été par lui refondus grand ouvrage sur Lyon. V. *res sur l'histoire littéraire d de Lyon*, discours lu à l'aca cette ville, le 29 avril 1727 més dans la *Continuation moires de littérature et d'* par le P. Desmolets, tom. partie. Il était inutile d'im discours, dont plusieurs pa trouvent mot à mot dans les 3, 5, 6, 7 du chapitre Ier. les autres sont disséminés chapitres suivants du grand o Colonia. VI. *Histoire littéra ville de Lyon, avec une bib des auteurs lyonnais sacré fanes, distribués par siècle* in-4°., 2e. et dernière parti in-4°. En tête du 1er. volu livre, divisé en dix-sept c consacrés à la fondation et quités de Lyon, avec des dont quelques-unes seulem déjà paru dans le petit volu quités dont nous avons parl *toire littéraire* vient jusqu' elle est divisée par siècles, et par chapitres; les articles petit nombre d'auteurs sont mais en général les indicatio lonia sont vagues et incompl a beaucoup d'omissions. *Le nais dignes de mémoire*, netti, n'ont cependant pas blier l'ouvrage du jésuite. La

l'ancienne France attend en-
ne bonne histoire littéraire.
bliothèque janséniste, ou *Ca-*
des principaux livres jan-
ou suspects de jansénisme.
in-12, 2e. édition, corrigée
nentée de plus de la moitié,
onséquent, dit l'abbé Goujet,
plus grand nombre de men-
set de calomnies, » 1731, in-12.
UGNY.) Cette bibliothèque est
re alphabétique des titres des
s. On trouve à la suite une
hèque des auteurs quiétistes,
Bibliothèque anti-janséniste.
iothèque janséniste fut réim-
en Hollande en 1735, et c'est
te édition qu'Osmont du Sel-
nposa sa *Réponse à la Biblio-*
janséniste, Nancy (Utrecht),
in-12. L'ouvrage de Colonia
é réimprimé à Bruxelles, 1739,
n-12; enfin, il a été porté par
. Patouillet, à 4 vol. in-12,
, 1752. A. B—T.

ONIA (ANDRÉ DE), de la mê-
ille que le précédent, naquit
même ville en 1617, entra
ordre des minimes, se distin-
s le ministère de la chaire à
que où Bourdaloue n'avait pas
paru. Il fut aussi grand théolo-
anoniste. Il est mort à Marseille
B. Colonia a écrit : I. *Eclair-*
nt sur le légitime commerce
térêts, Lyon, 1675, in-8°., Bordeaux, 1677, 4e. édition; le, 1682. Le Camus, évêque noble, et Grimaldi, archevêque ensurèrent cet ouvrage, sur le-cour de Rome et la Sorbonne amais prononcé. II. *Eloge du* ouis XIV), à l'occasion de la té que firent les officiers des pour le rétablissement de la u roi, en 1687; III. *Lettre de* iste à *Théotime, contenant un éclaircissement nouveau, théologique et nécessaire sur la distinction du droit et du fait*, Aix, 1674, in-8°.; IV. *le Calvinisme proscrit par la piété héroïque de Louis-le-Grand*, Lyon, 1686, in-12. A. B—T.

COLONNA (JEAN), cardinal, d'une famille noble et puissante de Rome, fut élevé à la pourpre, en 1216, par le pape Honoré III. Il était légat de l'armée chrétienne à la 5e. croisade, et contribua beaucoup à la prise de Damiette. Demeuré prisonnier des Sarrasins, il fut condamné à être scié par le milieu du corps; mais le courage avec lequel on le vit se préparer à cet horrible supplice étonna ses bourreaux, et ils lui rendirent la liberté et la vie. Il revint à Rome, où il fonda l'hôpital de Latran, et mourut en 1245.—COLONNA (Jean), son neveu, acheva ses études à Paris, et y entra dans l'ordre des dominicains, au grand déplaisir de son oncle, qui employa en vain le crédit du pape Grégoire IX pour le détourner de cette vocation. Nommé archevêque de Messine en 1255, il n'y demeura que sept mois, et revint à Rome pendant les troubles dont la Sicile était alors agitée. Nommé ensuite vicaire du pape Urbain IV, il s'appliqua à la composition de ses ouvrages historiques, et mourut à Rome entre 1280 et 1290. C'est par erreur qu'on l'a dit archevêque de Nicosie. Il a composé : I. *Mare historiarum ab orbe condito ad sancti Galliæ regis Ludovici IX tempora inclusivè*. Cette chronique, dont on a deux beaux manuscrits à la Bibliothèque impériale (Nos. 4684 et 4684, 2), peut être consultée avec fruit pour les événements contemporains. Il ne faut pas la confondre avec celle qui a été traduite en français sous le nom de *Mer des histoires* (*Voy.* BROCARD). II. *De viris illustribus ethni-*

cis et christianis. Le manuscrit de cette biographie, plus intéressante, peut-être, que l'ouvrage précédent, se trouve dans la bibliothèque de St.-Jean et St.-Paul, à Venise. Montfaucon en parle avec éloge, et regrette qu'on ne l'ait pas publiée. III. Des lettres et quelques ouvrages théologiques, demeurés manuscrits, ainsi que les deux précédents. S. S—I.

COLONNA (Jacques), cardinal créé par Nicolas III, fut, sous le pontificat de Nicolas IV, le principal conseiller de la cour de Rome. Ce dernier pape semble n'avoir d'autre pensée que d'élever la maison Colonna au faîte des grandeurs; il nomma cardinal Pierre Colonna, neveu de Jacques; il fit Jean Colonna marquis d'Ancône; Etienne Colonna, comte de Romagne; et dans les libelles du temps on peignait ce pape qui sortait avec effort sa tête d'une colonne, tandis que deux autres colonnes, placées devant lui, l'empêchaient de voir tous les objets. Après la mort de Nicolas et la renonciation de Célestin V, tandis que Benoît Cajétan briguait la tiare, les Colonna s'opposèrent de toutes leurs forces à l'élection de ce pontife intriguant et altier. Lorsqu'il fut élu, sous le nom de *Boniface VIII*, il ne tarda pas à vouloir se venger, et il lança en 1297 une bulle outrageante d'excommunication contre les Colonna; il priva Jacques et Pierre de la dignité de cardinaux; il exclut des ordres sacrés tous les Colonna jusqu'à la quatrième génération, et saisit en même temps tous les biens de cette famille; il renversa ses palais, et chargea deux légats d'assiéger ses châteaux et de la dépouiller de tous ses fiefs. Jacques Colonna se retira en France avec les membres les plus distingués de sa famille. On croit qu'il eut part à la conjuration que Sciarra Colonna et Guillaume de Nogaret ex[illegible] contre Boniface VIII ([illegible] Colonna et Guillaume de N[illegible] Il fut rétabli le 17 décemb[illegible] dans sa dignité de cardinal, [illegible] son neveu Pierre, par Clem[illegible] la bulle fulminée contre sa f[illegible] retirée, à l'instigation de Ph[illegible] Bel. Il mourut en 1318. S.

COLONNA (Sciarra), [illegible] dait à Palestrina, lorsque [illegible] VIII en fit faire le siége en [illegible] comme cette ville paraissait [illegible] gnable, Guido de Montefe[illegible] le pape consulta sur les m[illegible] la réduire, n'y vit d'autre [illegible] que de promettre aux Col[illegible] conditions qu'on ne leur [illegible] pas; Sciarra fut averti, dès [illegible] rendu cette ville au pape, qu[illegible] loin de vouloir exécuter le t[illegible] avait signé, avait l'intention [illegible] mourir. Il s'enfuit par mer [illegible] fut pris par des pirates, qui [illegible] à la chaîne. Philippe-le-Bel [illegible] délivrer à Marseille, le cho[illegible] me un des hommes les plus [illegible] à le venger du pape. Sciarra [illegible] en effet à Guillaume de N[illegible] surprit avec lui Boniface [illegible] gni, le 7 septembre 1303; [illegible] naça, il pilla son palais, san[illegible] cependant à sa personne, qu[illegible] historiens modernes aient [illegible] qu'il lui avait donné un so[illegible] niface fut, au bout de trois [illegible] tiré des mains de ses ennem[illegible] habitans d'Anagni; mais le s[illegible] conjurés n'en fut pas moins [illegible] quoiqu'un remords les arrêt[illegible] ment de l'exécution du crim[illegible] qu'ils paraissaient avoir m[illegible] douleur, la rage ou la hon[illegible] si puissamment sur l'esprit [illegible] face, [illegible] mourut, hors d[illegible] bout de peu de semaines. S[illegible] lonna, demeuré à Rome, [illegible]

gibelin avec ur, tan-
son frère Et : demeu-
ché aux guelfes. Le premier
énateur avec Jacques Savelli
, lorsque Louis de Bavière
me prendre, malgré le pape,
ne impériale. Dans la céré-
Sciarra porta cette couronne.
suite la plus grande part aux
s que fit Louis IV pour dé-
an XXII, et lui substituer un
e; mais lorsque, le 4 août de
année, Louis fut obligé de
ome, tous les gibelins en fu-
ssés avec lui; et Sciarra Co-
xilé comme les autres, mou-
près, loin de sa patrie.

S. S—I.

NNA (Etienne), frère du
t, et seigneur de Fénarrano,
créé comte de Romagne par
IV, dès l'an 1290, et comme
t à une grande vieillesse, il
n'au milieu du siècle suivant,
le la noblesse et du parti des
Rome. A peine son frère Sciar-
chassé de cette ville, en 1328,
ut appelé pour être fait séna-
c Bertoldo Orsini. Pendant
vingt-ans, dès cette époque,
à Rome plutôt en prince qu'en
mais son arrogance et son
pour les lois entretenaient l'a-
que Colas de Rienzi voulut
en 1347. Le *bon état* avait
li par le tribun pendant l'ab-
l'Étienne Colonna, et ce chef
blesse fut obligé à son retour
rer l'observation. A l'occasion
tercation qu'il eut depuis avec
n, celui-ci le condamna à mort,
voya même des prêtres pour le
er; cependant il lui fit grâce
, croyant s'être ainsi acquis
its à sa reconnaissance; mais
, dès qu'il fut libre, arma
saux de Palestrine pour at-
taquer les Romains; il entra dans la ville par la porte de St.-Paul, qu'on avait laissée ouverte: là, ses partisans, saisis d'une terreur panique, l'abandonnèrent. Il y fut tué avec son fils Jean, Pierre Agapit Colonna et plusieurs autres seigneurs de sa maison.

S. S—I.

COLONNA (Jacques), fils d'Etienne, eut le courage d'afficher à Rome les excommunications du pape contre Louis de Bavière, tandis que cet empereur était maître de cette ville, où il était venu se faire couronner. En récompense, le pape Jean XXII nomma le jeune Colonna à l'évêché de Lombez. Il avait étudié à Bologne avec Pétrarque; il prit le poète sous sa protection, et l'introduisit auprès d'Étienne, son père, et des principaux barons de Rome. Ce fut en partie à sa protection que Pétrarque dut la gloire d'être couronné de lauriers à Rome en 1341.

S. S—I.

COLONNA (Antoine), neveu du pape Martin V, qui lui-même était de la maison Colonna, fut l'objet des préférences de ce pontife, qui travaillait avec ardeur à augmenter la puissance de sa famille. Pour prix de la réconciliation de Jeanne II, de Naples, avec le Saint-Siége, Antoine Colonna fut investi, en 1419, de la principauté de Salerne et du duché d'Amalfi. La reine, qui n'avait point d'enfants, donna même à entendre qu'elle le nommerait peut-être pour son successeur. En même temps, Martin V permettait à Antoine Colonna d'établir des garnisons dans toutes les villes de l'état pontifical. Il avait donné la pourpre à Prosper, son frère, et le comté de Celano à Edouard; et, cette famille était tellement puissante, qu'à la mort du pape, en 1431, elle put encore s'emparer du trésor pon-

tifical, qui montait à plus de 200,000 florins; mais Eugène IV, monté sur le trône, voulut faire rendre à l'Église ce qui lui appartenait; il déclara la guerre aux Colonna; il les força de dépenser une partie des trésors de leur oncle pour se défendre, et ensuite de lui rendre le reste. En même temps, Jeanne retira aux Colonna la principauté de Salerne et tous les fiefs qu'elle leur avait donnés; en sorte que cette maison fut de nouveau réduite aux biens qu'elle possédait avant le pontificat de Martin V. S. S—I.

COLONNA (Prosper), fils du précédent, un des plus grands généraux qu'ait eu l'Italie. La haine héréditaire de sa maison contre les Orsini lui fit embrasser le parti français en 1494, lorsque Charles VIII attaquait le royaume de Naples, parce que Virginio Orsini, son ennemi, s'était attaché au parti aragonais. Prosper Colonna fut récompensé généreusement par Charles VIII, qui lui donna le duché de Trajetto, le comté de Fondi, et d'autres fiefs dans le royaume de Naples. Après l'expulsion des Français, Prosper se réconcilia cependant avec le nouveau roi Frédéric d'Aragon, et il assista le 10 août 1497 à son couronnement. Dès lors, il servit contre la France avec autant de fidelité que de talent et de bravoure; il fut perfectionné dans l'art de la guerre par le grand capitaine Gonsalve de Cordoue, auquel il fut quelque temps subordonné. Ce fut lui que Gonsalve chargea de conduire en Espagne César Borgia, qu'il avait arrêté, et quoique Borgia et son père eussent été les ennemis acharnés des Colonna, Prosper eut la générosité de ne pas fixer une fois les yeux, pendant tout le voyage, sur son prisonnier, pour ne pas paraître triompher de son malheur. Prosper Colonna, envoyé par Ferdinand le catholique en bardie, remporta en 1513 grande victoire près de Vicen l'Alviane, général des Vénitie passa ensuite au service du d Milan, qui était allié de son pré maître. Comme il voulait, en 15 mer l'entrée de l'Italie à Franç il fut surpris le 15 août à Villa-F et fait prisonnier avec tout so major. Il se releva cependant av re de cet échec; il prit Milan aux çais en 1521; il battit le 22 avri le maréchal de Lautrec à la Bi il s'empara de Gènes la même En 1523, quoiqu'il fût très m il défendit Milan contre l'amiral nivet qui l'attaquait avec des supérieures, et il le contraigni retirer. Il mourut à la fin de la année d'une maladie qu'on croi été le fruit de ses débauches. S.

COLONNA (Fabrice), fil douard, comte de Célano et du malfi, se voua aux armes en temps que son cousin Prospe servit tour à tour avec lui C VIII, Frédéric, roi de Naples, dinand-le-Catholique. Ce derni leva en 1507 à la dignité de connétable, qu'il avait ôtée à salve de Cordoue. Pendant la de la ligue de Cambrai, il enle Vénitiens les places qu'ils possé le long du golfe Adriatique, d royaume de Naples. Il passa e au service du pape Jules II. Fa sonnier à la bataille de Ravenn Alfonse d'Este, duc de Ferr fut traité par ce prince ave égards les plus flatteurs, et re ensuite sans rançon. Par reco sance, il voulut, après la retrai Français, faire la paix du duc d rare avec le pape Jules II : il l voya un sauf-conduit, sous la g tie duquel ce prince vint à Rome

a profita pour faire attaquer de Ferrare en l'absence de verain, qui était gardé à vue ne. Fabrice Colonna, indigné trahison, attaqua les soldats avec ses compagnons d'ar- r enleva le duc de Ferrare, conduisit dans ses états. La Jules II, survenue peu après, brice de sa colère. Il mourut . S. S—I.

ONNA (Marc-Antoine), ne- deux précédents, suivit, com- , la carrière des armes, et se a au service du pape Jules II, elliqueux des successeurs de e. Il défendit Ravenne d'une glorieuse en 1512. Passant u service de l'empereur Maxi- il repoussa en 1515, dans les attaques des Vénitiens ançais, conduits par Lautrec. paix de 1517, il entra au ser- François Ier. Comme il s'ap- avec l'armée française, en les remparts de Milan, que le Prosper défendait, il fut coup de couleuvrine, qu'on été dirigé par cet oncle lui- qui ne l'avait pas reconnu. S. S—I.

ONNA (Pompée), neveu de , par qui il fut élevé, em- état ecclésiastique sans renon- armes. Il était évêque de Rie- u'il profita d'une maladie du es II pour soulever le peuple ui. Son caractère turbulent, t et emporté, se manifestait tes les révolutions de la cour e. Nommé cardinal par Léon toujours l'ennemi de ce pon- 1523, il balança long-temps de Clément VII; mais tout impatienté des divisions qui festèrent dans son parti, il a voix et celles des cardinaux qui dépendaient de lui à Julien de Médicis, depuis Clément VII. Il ne resta pas long-temps en paix avec ce pape. A peine avait-il été réconcilié avec lui en 1526, qu'il essaya de l'enlever avec huit cents chevaux et trois mille fantassins. On assure que si Clément ne s'était pas mis en sûreté dans le château St.-Ange, le cardinal Colonna l'aurait fait mourir. Cependant l'année suivante, lorsque Clément VII fut prisonnier du connétable de Bourbon, ce fut Colonna qui travailla avec le plus de zèle à son élargissement. Il rentra ainsi dans les bonnes grâces du pontife, et il fut rétabli dans sa dignité, dont il avait été privé l'année précédente. Il mourut en 1532. S. S—I.

COLONNA (François), religieux dominicain, se rendit célèbre dans le 15e. siècle, par un livre bizarre écrit en italien, et plusieurs fois traduit en français, sans en être plus intelligible dans l'une ni dans l'autre langue. Il est intitulé, en latin : *Poliphili hypnerotomachia;* le second mot signifie *combat du sommeil et de l'amour*; le premier ne contient point le nom de l'auteur, mais celui de la jeune personne qui le faisait ainsi rêver. On dit qu'elle s'appelait *Ippolita*, par abréviation *Polita*, et ensuite *Polia*. *Poliphilus* signifie donc amant de *Polia;* et ce nom se trouve lié avec celui de l'auteur, si l'on rassemble, en les mettant de suite, les lettres initiales de tous les chapitres du livre. Elles forment cette phrase latine : *Poliam frater Franciscus Columna adamavit*, c'est-à-dire, « frère François Colonna a aimé Polie, » Polite, ou Hippolyte. » Né à Venise, il entra fort jeune dans l'ordre de St.-Dominique. Il était professeur de grammaire et de belles-lettres dans le couvent de cet ordre, à Trévise, en

1467; il l'était de théologie en 1473, à Padoue, et y reçut le doctorat. La règle des dominicains exigeait que l'on eût quarante ans pour le recevoir; il ne mourut qu'en 1527; il vécut donc quatre-vingt-quatorze ans; et de cette longue vie, il n'est resté qu'un songe obscur et presque inintelligible. « Heureux, dit le savant Tiraboschi, » celui qui parvient, je ne dis pas à » l'entendre, mais seulement à savoir » en quelle langue il est écrit, tant » on y voit un confus mélange de » fables, d'histoire, d'architecture, » d'antiquités, de mathématiques, et » de mille autres choses, avec le plus » étrange entassement de mots grecs, » latins, hébreux, arabes, chaldéens, » lombards et italiens. Aussi certaines » gens, qui admirent davantage à pro- » portion qu'ils entendent moins, ont- » ils cru y voir réuni tout ce qu'on » peut savoir au monde. » L'édition originale de ce singulier ouvrage, parut à Venise, chez Alde Manuce, 1499, in-folio; réimprimé *ibidem*, 1545, in-folio. C'est sans doute sur cette seconde édition que fut faite la traduction française publiée sous ce titre: *l'Hypnerotomachie*, ou *Discours du Songe de Poliphile*, Paris, 1546, in-folio, qui est d'un chevalier de Malte, et que l'on attribue à tort à Jean Martin: celui-ci n'en fut que l'éditeur, l'ayant reçu des mains de Jacques Gohori, ami du traducteur. Une seconde édition de cette traduction fut donnée en 1554, et une troisième par Jacques Gohori en 1561, in-folio; c'est la seule édition que l'on cite en Italie. Béroalde de Berville fit quelques changements à cette traduction, qu'il reprodui-it en 1600, grand in-4°., avec un beau titre gravé et une table des matières. Il l'a intitulée: *Le tableau des riches inventions couvertes du voile des teintes amou-*

reuses qui sont représentées [illegible] *songe de Poliphile dévoilées* [illegible] *bres du Songe, et subtileme* [illegible] *sées.* Par la suite, on sup [illegible] frontispice gravé, qu'on rem [illegible] un autre en caractères mobi [illegible] la date de 1657. J.-G. L [illegible] donné récemment une traduc [illegible] du *Songe de Poliphile* (*I* [illegible] GRAND); et, comme ses préd [illegible] il a eu soin de commencer [illegible] chapitre par la même lettre [illegible] l'original. Lamonnaye, dans l [illegible] *giana* de 1715, tom. IV, e [illegible] Marchand dans son *Dictionn* [illegible] parlé très longuement du [illegible] *Poliphile* et de son auteur.

G—É et A. L

COLONNA (VICTOIRE), [illegible] de Pescaire, l'une des fem [illegible] plus illustres de l'Italie, n [illegible] 1490, de Fabrice Colonna [illegible] connétable du royaume de [illegible] et d'Anne de Montefeltro, [illegible] Frédéric, duc d'Urbin. Près [illegible] quatre ans, elle fut premis [illegible] enfant du même âge, Ferdina [illegible] çois d'Avalos, fils du ma [illegible] Pescaire. Le mariage se fit l [illegible] eurent tous deux dix-sept [illegible] joignaient aux avantages d [illegible] de la fortune et de la figu [illegible] cation la plus cultivée. Vic [illegible] vait parfaitement la langue [illegible] écrivait élégamment dans l [illegible] en vers et en prose, et p [illegible] avec tous ces dons de l'es [illegible] plus rares vertus. La guerr [illegible] ra de son époux. Pendant son [illegible] elle n'eut d'autre consolation [illegible] souvenir, les lettres qu'ell [illegible] vait et qu'elle en recevait [illegible] ment, et l'étude. L'étude [illegible] toire, les belles-lettres et pa [illegible] ment la poésie italienne l'o [illegible] tour à tour. Le marquis, fait p [illegible] en 1512, à la journée de

, dit-on, dans sa prison, non es, mais un dialogue en prose our, qu'il adressa de Milan pouse. En 1525, quoique la bataille de Pavie, il fut manquer de foi à l'empe- at il commandait les troupes; es italiens lui offrirent de le de Naples, s'il voulait se le leur parti. La tentation ; on n'a su à quoi attribuer de qu'il montra en ce mo- y. Ferdinand François d'A- Ce fut la généreuse Victoire int dans le devoir. « Sou- ous, lui écrivit-elle, de votre qui vous élève au-dessus de me et de la gloire des rois. t point par la grandeur des u des titres, mais par la eule que s'acquiert cet hon- qu'il est glorieux de laisser descendants. Pour moi, je re point être la femme d'un is de ce grand capitaine qui a vaincre, non seulement par ur pendant la guerre, mais paix par sa magnanimité, les nds rois. » D'Avalos mourut à suites de ses blessures. Vic- partie de Naples pour l'aller elle avait passé par Rome rivée à Viterbe lorsqu'elle mort. Elle revint à Naples, sta plusieurs années, plon- la plus profonde douleur. qui était le seul objet de ses e fut aussi de ses chants; liva plus son talent poétique exprimer sa douleur. Elle e trente-cinq ans; sa beauté re dans tout son éclat, sa e littéraire croissait de plus des princes desirèrent sa propres frères la pressèrent un choix; mais elle resta époux qu'elle avait perdu, et fut pendant sept ans uniquement occupée de lui. La dévotion vint à son secours; et, depuis ce moment, elle fut un exemple de piété sincère, comme elle l'avait été d'amour conjugal. Elle n'écrivit plus que des poésies sacrées. Après quelques années de séjour à Rome, elle se retira en 1541, dans une maison religieuse, d'abord à Orviéte, ensuite à Viterbe. De retour à Rome, au commencement de l'année 1547, et logée dans le palais de Césarini, appelé *Argentina*, elle y tomba malade, et mourut vers la fin de février, dans sa 58e. année. Elle avait été liée avec tous les hommes les plus célèbres et les plus vertueux de son temps. Ils ont unanimement loué dans leurs ouvrages sa beauté, ses vertus, ses talents, et il paraît qu'il n'y avait rien d'exagéré dans leurs éloges. Ses poésies la mettent au rang des plus heureux imitateurs de Pétrarque. Sa modestie eut à souffrir de se voir donner le titre de *divine* dans plusieurs éditions. La première parut à Parme en 1538, in-8°.; après deux autres qui suivirent de près, on en fit encore une plus complète, sous ce titre : *Rime de la diva Vittoria Colonna de Pescara; nuovamente aggiuntovi 24 sonetti spirituali, le sue stanze, ed uno trionfo della croce di Cristo, non più stampato,* Venise, 1544, in-8°. Plusieurs ont été données depuis; on distingue celle de 1558, par Ruscelli, avec un commentaire de Rinaldo Corso, in-8°.; les deux d'Antonio Bulifon, Naples, 1692 et 1695, in-12; et enfin celle de Bergame, 1760, in-8°., avec une vie de l'auteur fort bien écrite par Jean-Baptiste Rota. On trouve aussi quelques détails sur Victoire Colonna dans les *Vies des littérateurs catholiques*, par le comte de St.-Raphaël, Turin, 1780. G—ź.

COLONNA (Marc-Antoine) le jeune, duc de Palliano, a eu le bonheur d'attacher son nom au plus grand fait d'armes du 16e. siècle, la bataille de Lépante. Il avait de bonne heure embrassé la carrière des armes, par laquelle un si grand nombre de ses parents s'étaient couverts de gloire; mais les circonstances étaient bien moins avantageuses pour la noblesse immédiate du St.-Siége. Les grandes puissances qui se disputaient alors l'Italie et l'Europe entière ne voulaient plus de *condottieri*, et leurs puissants sujets voyaient avec jalousie l'élévation des étrangers. Marc-Antoine Colonna chercha donc à se placer auprès du pape son souverain. Il fut nommé, en 1570, général des douze galères pontificales que Pie V avait jointes à la flotte des Vénitiens et du roi catholique pour la défense de Chypre. Arrivé dans l'île de Candie, au port de la Sude, rendez-vous de toutes les forces chrétiennes, il réclama le commandement de la flotte entière, au nom du pape qu'il représentait. Jean-André Doria, qui avait amené au même rendez-vous quarante-neuf galères du roi d'Espagne, croyait y avoir plus de droit encore, tandis que Girolamo Zeno, qui lui seul avait sous ses ordres près de cent soixante vaisseaux vénitiens; qui, de plus, était partie principale dans une guerre où les autres n'étaient qu'auxiliaires, était loin de vouloir céder son rang. Leurs contestations arrêtèrent les armes des chrétiens pendant que les Musulmans soumettaient Nicosie, Cérines et presque toute l'île de Chypre. Ce fut pour éviter une aussi honteuse inaction que l'année suivante Philippe II donna le commandement de sa flotte à son frère naturel, don Juan d'Autriche. Marc-Antoine Colonna consentit à recevoir ses ordres. Il le suivit à Lé-

pante, et, dans la grand
7 octobre 1571, il comm
des ailes de l'armée, et
qu'il y déploya beaucoup
de talent militaire. On lui
la part du pape, dans l
sept galères et quatre ga
sur l'ennemi. La cour de
tant de la vanité à ce qu'u
signe victoire eût été rem
les auspices du général
lui prodigua toutes les ma
neur qui pouvaient rendr
plus glorieux. Quand il
Rome, le 16 décembre
année, le sénat et les m
la ville vinrent à sa rencon
compagnèrent au Capito
dience du pape et au tem
Marie d'Ara-Cœli, où il dé
plées. L'enthousiasme du
s'était cru menacé du jou
rendit cette cérémonie pl
ble encore aux anciens tri
cernés dans cette même Ro
dant lorsque, l'année suiv
Antoine Colonna alla re
commandement de la flo
cale, les jalousies des diff
recommencèrent, et l'on
cun parti d'une victoire q
être décisive. Colonna joi
réputation militaire, qu'il
être en partie à sa bon
celle de l'élégance des
l'amour des arts et des l
réunion des qualités q
grand 16e. siècle, étaien
cessaires pour former
accompli. Philippe II l'av
son service, et l'avait n
roi de Sicile. En 1584,
ordre de lui amener dix
liennes qu'il avait fait ar
peine M.-A. Colonna étai
qu'il fut saisi à Medina
maladie si violente, qu'o

ait l'effet du poison. Il mourut immédiatement, le 2 août - Son fils (Ascagne), cardi-ce-roi d'Arragon, a laissé un ontre Baronius : *De monar-iliæ*. On le trouve, avec la ré-: Baronius, dans la 3e. par-'*hesaur. antiq. Siciliæ*, de . S. S—I.

)NNA (Fabio), botaniste, éralement connu sous le nom *Fabius Columna*, naquit à en 1567; il était fils de Jé-etit-fils de Jean, et arrière-du cardinal Pompée Colonne, de Naples. Jérôme Colonna, r distingué, mort en 1586, r des fragments d'Ennius, fils de sa femme Artemire, tre famille des Frangipani : ui a cultivé les belles-lettres, on père, lequel lui dédia les s d'Ennius, dont il fut l'é-laples, 1590, in-4°.; Pompée réque, et Fabio, le plus célè-rois, par ses connaissances en naturelle, et surtout par ses s travaux sur la botanique. lus tendre jeunesse, il montra p de goût pour cette science. e ne négligea rien pour son n; mais il la dirigea princi-t vers l'étude des langues sa-latine et grecque. Il se rendit le dans les mathématiques, ne, le dessin, la peinture, etc. a l'adolescence, il entra dans re du droit, suivant l'usage ait alors presque général chez se d'Italie; mais se trouvant l'épilepsie, il chercha les de se guérir de cette terrible Avant pris sans aucun suc-quantité de médicaments, il se tout ce que l'on avait écrit ; et, s'apercevant que les s n'avaient fait que copier les anciens, il voulut remonter aux sources et parcourut les ouvrages de Dioscoride; il y trouva que ce botaniste recommande comme un excellent anti-épileptique, une plante à laquelle il donne le nom de *phu*. Après bien des recherches, il reconnut que c'était la valériane (*valeriana phu*, ou la *V. sylvestris*, Linn.), et, par l'usage qu'il fit de la racine, il obtint sa guérison. Cependant, par un principe religieux, il ne l'attribue pas lui-même entièrement à la vertu de la valériane, mais aussi à l'intercession de la Ste. Vierge. Déjà Fabio Colonna était devenu un savant botaniste, et ayant remarqué que l'on avait commis beaucoup d'erreurs en cherchant à reconnaître les plantes dont les anciens ont parlé, et que l'on avait mal appliqué leurs noms, il résolut de les soumettre à un nouvel examen. Il annonça son but, et donna le commencement de son travail dans un ouvrage qu'il publia à l'âge de vingt-cinq ans, sous ce titre : I. Φυτοβάσανος, *sive Plantarum aliquot historia, in quâ describuntur diversi generis plantæ veriores, ac magis facie viribus respondentes antiquorum Theophrasti, Dioscoridis, Plinii, Galeni, aliorumque delineationibus, ab aliis huc usque non animadversæ. Accessit insuper piscium aliquot, plantarumque novarum historia*, Naples, 1592, in-4°., avec 37 planch.; Florence, 1714, in-4°. Cet ouvrage a été réimprimé à Florence, en 1744 (*V.* Jean Bianchi). Le titre de *Phytobasanos* est un mot grec, composé, qui veut dire, *torture des plantes*, parce que Colonna comparait les recherches qu'il faisait sur chacune d'elles à la question que l'on fait subir aux malfaiteurs. Ce livre le plaça au rang des plus grands botanistes. Cependant, on ne peut pas dire que dans toutes ses

recherches, il ait été plus heureux que ceux qui l'avaient précédé; quelquefois il remplaça des erreurs par d'autres erreurs; mais ce qui rendit cet ouvrage recommandable, ce fut l'exactitude des descriptions et la correction, la beauté des figures. Colonna avait eu l'attention de mettre à côté les parties de la fructification détachées, afin d'en faire mieux voir les détails. Il avait été précédé en cela par Gessner et par Joachim Camérarius. Il est le premier qui ait fait graver des figures de plantes sur des planches en cuivre, à la place de celles en bois, les seules dont on se fût servi auparavant (1); mais depuis lors l'usage des planches en cuivre devint général. On y a gagné d'un côté, par l'élégance des traits; mais, d'un autre, on y a perdu, par les frais de l'exécution. On a prétendu long-temps que Fabio Colonna avait gravé lui-même ses planches; mais plusieurs passages de ses ouvrages prouvent qu'il se servait d'un artiste. Il est vrai qu'il possédait parfaitement l'art du dessin, et qu'il s'était mis au fait des procédés de la gravure; mais il n'en fit usage que pour diriger les artistes qu'il employait. Après la publication de cet ouvrage, il fut chargé, par Marcio Colonna, son parent, d'aller dans sa principauté d'Équicoli, Cirinola, et Campoclari; s'y étant fixé quelque temps, pour terminer des différends sur les limites avec les seigneurs voisins, il se trouva dans un pays très-riche en productions naturelles, et qui n'avait pas encore été visité par

(1) Car on ne doit pas compter pour la science l'essai qu'avait fait deux ans auparavant le même Camérarius dans ses *Emblèmes*. On cite aussi une édition de Dodds, faite en 1536, avec des planches en cuivre; mais tout porte à croire qu'elles étaient bien imparfaites.

les botanistes. Séjournant
la Pouille, il y fit encore
dante moisson, s'occupa
à peindre les plantes les
munes de ces contrées;
second ouvrage sous le titr
sis; et, comme la mer qu
côtes lui avait offert des
d'autres animaux peu conn
la figure de quelques-uns
cet ouvrage à Marcio Col
qu'il avait dédié le premier
Marc-Antoine Colonna. En
entier: II. *Minùs cognita*
rumque nostro cœlo orie
pium Εκφρασις. *Item de*
conchis, *aliisque animali*
lus, Rome, 1606, in-
161 figures. C'est vers ce
fut appelé à Rome pour c
la fondation de l'académie
cées (*Voyez* Frédéric C
sonne n'y était plus propr
car il s'agissait de laisser d
érudition, et de n'observ
nature: c'est ce qu'il ava
qu'alors. Depuis ce momen
prit la qualité de Lyncée
ses ouvrages. Ce fait, qui
généralement connu, a por
né lieu à une singulière mé
cone, qui était Sicilien et
avec tous les savants d'Itali
ses Lettres, que Fabio C
nommé Lyncée à cause d
picacité de son génie d
cherche et l'observation
naturelles. Colonna, à la s
du prince Cési, fit paraître
la seconde partie de son
ornée de son portrait grav
L'ouvrage entier parut alo
tomes réunis en un volume i
tion fut faite à Rome, chez
imprimeur de l'académie de
L'auteur dédia cette second
cardinal Odoard Farnèse,

ur la botanique, comme l'*Hortus Farnesianus*, pu-ini. C'est dans cet ouvrage a posa les vrais principes nce, en indiquant la mar-llait suivre, et en établis-ires. Gessner, long-temps et ensuite Césalpin et Ca-en avaient déjà énoncé ; il l'exécuta, et l'appuya ervations. En réimprimant ie de son *Ecphrasis*, il y Lettre apologétique contre, docteur en théologie, et de botanique à Ferrare, attaqué vivement sur l'o-avait annoncée relative-lus de Dioscoride. Dans Colonna donne sur sa vie tails que l'on aurait igno-la. Il publia aussi, à cette deux ouvrages suivants : *urpurá, ab animali tes-de hoc ipso animali aliis-bus testaceis quibusdam* Rome, 1616, 1678, c 44 fig. Ce traité, dans le-connaître le coquillage qui pourpre, et que l'on em-z les Tyriens pour tein-précieuse à laquelle on don-, a été réimprimé à Kiel, in-4°., par les soins de Major, médecin allemand, tes et des tables pour l'ar-des coquillages. IV. *De* r. Dans cette dissertation, uva que ces fossiles étaient e chiens de mer ou de re-trouve aussi avec un ou-nstin Scylla, sur les corps prince Cési engagea Fa-à retourner à Naples, sider, à la place de Jean-rta, la colonie de Lyncées établie. C'est là qu'il pu-n un traité sous ce titre : V. *Sambuca lincea, overo dell' instrumento musico perfetto, libri III*, Naples, 1618, in-4°., ouvrage estimé et rare. C'est la description d'un instrument de son invention, composé de cinquante cordes ; il en expliqua les avantages et la manière de s'en servir. Il y joignit un petit traité sur l'orgue hydraulique de Héron. Dans ce livre, qu'il dédia au pape Paul V, il développa de grandes connaissances sur la théorie de la musique ; mais quelque temps après, cet écrit fut attaqué par Jean-Baptiste Povius, qui, dans un ouvrage intitulé : *Præstantia musicæ veterum*, prétend qu'on n'a rien produit de plus inepte, tout en rendant justice à Colonna pour ses autres travaux. Le prince Cési, voulant faire paraître un abrégé de l'*Histoire naturelle du Mexique*, de Hernandez, fait par Recchi, invita tous les membres de l'académie des Lyncées d'y faire des notes. Colonna se réunit à eux, et l'ouvrage fut imprimé en 1651, in-fol. Les observations de Colonna font un corps séparé à la suite de cet ouvrage ; il y développa avec une grande clarté les principes de la botanique. C'est là qu'il proposa, le premier, de se servir du mot de *pétale*, pour désigner la partie brillante de la fleur que l'on nommait *feuilles*, évitant par-là toute équivoque. Il y ajouta encore quinze figures de plantes, parmi lesquelles il y en a une qu'il nomma *cæsia*, en l'honneur du prince Cési, et une autre qu'il nomma *cardinalis*, en la dédiant au cardinal Barberini. C'est maintenant la *lobelia cardinalis* : ce nom a prévalu, parce que ses fleurs ont la couleur pourpre des vêtements des cardinaux. On lui a attribué les tables phytoscopiques qui se trouvent à la suite de cet ouvrage, et qui font une philoso-

phie botanique des plus complètes ; mais Stelluti, qui en fut l'éditeur, les donne positivement comme du prince Cési. Il est probable que Colonna a contribué à leur exécution. La mort de ce prince retarda long-temps la publication de ce grand ouvrage, qui ne fut mis au jour qu'en 1651, quoiqu'il fût achevé dès 1628. Ces observations furent le dernier travail de Fabio Colonna. Ses attaques d'épilepsie le reprirent vivement, et il parut qu'alors la valériane fit peu d'effet. Cette maladie affaiblit par degrés les facultés de son esprit, et il passa les dernières années de sa vie dans un état d'imbécillité. Il mourut à Naples en 1650, âgé de quatre-vingt-trois ans. Colonna avait parlé avec peu d'égards de Mathiole, dont il avait fait voir les erreurs et surtout les impostures. Alpini, ou, sous son nom, Pierre Castelli, prit vivement le parti du fameux botaniste siennois. Colonna paraît être le seul philosophe de son siècle qui ait apprécié et senti l'importance des principes lumineux que Césalpin avait établis pour la botanique. Il fut en correspondance avec tous les naturalistes de son temps, particulièrement avec Lécluse et Gaspard Bauhin. Tournefort a rendu un témoignage éclatant à son génie, en déclarant que c'est lui qui a ouvert la route pour la formation des genres. On doit à ses recherches la connaissance de plus de quatre-vingts plantes très rares. Les botanistes ont donné à quelques-unes le surnom de *columna*. Plumier a consacré un genre à sa mémoire. D—P—s.

COLONNA (Laurent-Onuphre) de Gaëni, duc de Taliacoti, prince de Pallino et de Castiglione, né à Rome, épousa, en 1661, Marie Mancini, nièce du cardinal Mazarin, alliance qui semblait lui assurer les moyens de satisfaire son
Marie, amenée à l'âge de qu
la cour de France, avait attir
tant les regards de Louis XI
tait même flattée de deter
prince à l'épouser. Le mari
avec l'infante d'Espagne, c
trompant, n'avait pu détr
d'un coup un sentiment qu
long-temps nourri, et ce n
par déférence aux volonté
oncle qu'elle consentit à é
prince Colonna. Les prem
nées de cette union furent h
mais, soit que le prince ces
les mêmes soins, soit qu'elle
toujours en secret la cour d
elle forma le dessein de s'
Rome, et l'exécuta à l'aide
chesse Mazarin, sa sœur. E
tira d'abord en France, et,
plusieurs années, erra dans
tes villes, tourmentée de l
qu'on ne la forçât à se rejoin
mari. Elle crut être plus tran
Flandre; mais elle y fut ar
ordre du roi d'Espagne, co
Madrid sous une escorte, et
dans un couvent. Le prince
venait d'être nommé vice-ro
gon. Il employa tous les moy
engager sa femme à revenir
et, pour mieux vaincre sa re
la nuit sous la garde du gouve
Ségovie, homme d'un cara
vère, qui la tourmenta sans
patience. Enfin, lorsque le p
lonna vit qu'il ne lui rest
espoir de décider son épous
plir ses devoirs, il consentit a
qu'elle demandait (*Voy.* Ma
cini), et, avec la permission
entra dans l'ordre de Malt
fut nommé grand'croix en
qualité de grand connétable
me de Naples, il présenta a
rain pontife le tribut pour l'i

anne. Il remplit ensuite les
ns de vice-roi de Naples pen-
eux années, et se retira à Ro-
: il mourut le 15 avril 1689.
ONNA (Philippe-Alexandre),
récédent, né à Rome en 1663,
: à son père dans la place de
onnétable du royaume de Na-
était le neuvième de la famille
honoré de cette place impor-
endant la guerre de la succes-
: pape, qui avait reconnu Phi-
pour roi d'Espagne, imposa,
t 1707, une amende de cinq
cus par jour sur tous ceux qui
ient les armes de l'archiduc sur
lais. Le connétable Colonna sut
r tous les partis en faisant
le portail de son palais, sous
e d'en faire bâtir un plus ma-
e; les ouvriers travaillèrent
nt de lenteur, qu'il ne fut ache-
: la paix générale. Le prince
a mourut le 6 novembre 1714,
52e. année. W—s.

ONNA (Ange-Michel), pein-
à Ravenne en 1600, fut amené
: jeunesse à Bologne, par un
ui le plaça dans l'atelier de
Ferrantino, où il apprit les
es de la peinture; Dentone lui
nit dans le même temps la
ture. Colonna sut si bien pro-
es leçons de ces deux habiles
, qu'Augustin Mételli, qui était
époque le premier peintre à
: *quadratoriste* de Bologne,
va digne d'être associé à ses
s; ils firent en société plusieurs
es pour différents princes d'I-
et furent appelés en Espagne
ilippe IV, qui leur fit donner
isions et des gratifications, avec
nesse de sa protection, s'ils fai-
à sa satisfaction les ouvrages
ur ordonna. Les tableaux exé-
par Colonna à l'Escurial lui
firent le plus grand honneur. Comblé des bienfaits du roi d'Espagne, il revint à Bologne, et fit pour les églises et pour les palais de cette ville différents tableaux qui accrurent encore sa réputation. Il y mourut en 1687. Le *Temps*, la *Fortune* et *Prométhée*, qu'il a peints pour le palais Albergati, sont ses plus beaux tableaux. A—s.

COLONNA (Jean-Paul), natif de Bologne, maître de chapelle de St.-Pétrone, membre de l'académie des philharmoniques, dont il fut quatre fois président, était un des plus habiles compositeurs de la fin du 17e. siècle. Sa science était profonde; son style, brillant, vivement accentué, savamment modulé. Il ne travailla guère que pour l'Eglise. On a de lui: I. quatre œuvres de *Psaumes*, à 3, 4, 5 et 8 voix, de 1681 à 1694, in-4°.; II. deux livres de *Motets*, à 1, 2 et 3 voix, 1681, in-8°.; III. trois *Messes*, à 8 voix, et autres pièces, 1684-1691; IV. les *Litanies de la Ste. Vierge*, 1682; V. les *Lamentations de la Semaine Sainte*, 1689; en tout 12 œuvres. On a aussi de lui un opéra d'*Amilcar*. Dans une église de Venise, on conserve de ce maître de nombreuses compositions manuscrites, dont, suivant l'usage des Italiens, on ne laisse point prendre de copies. Colonna mourut en 1695, et fut enterré à St.-Pétrone avec beaucoup de pompe. On lui érigea un monument. Z.

COLONNE (Gille), en latin *Ægidius à Columna*, ou *Ægidius Romanus*, théologien de la fin du 13e. siècle, de l'illustre famille Colonna de Naples, entra dans l'ordre des augustins, dont il fut fait général en 1292. Il avait étudié à Paris, sous S. Thomas d'Aquin, et fut le premier de son ordre qui enseigna dans l'université de cette ville, où il mérita d'être appelé

Doctor fundatissimus. Philippe-le-Hardi le choisit pour être précepteur de son fils (Philippe-le-Bel), et c'est pour ce prince qu'il composa un traité *De regimine principis.* Il fut fait archevêque de Bourges en 1294, se trouva au concile de Vienne en 1311, et mourut à Avignon, le 22 décembre 1316. Son corps fut porté à Paris, où l'on voyait son tombeau dans l'église des Grands-Augustins. Il affectionnait beaucoup cette maison, et lui avait légué sa bibliothèque, qu'on y voyait encore en 1610, selon le témoignage d'Aubert le Mire. On a dit qu'il avait été nommé cardinal par Boniface VIII, ennemi juré de sa famille, parce que son traité *De renunciatione papæ* avait puissamment contribué à dissiper les doutes qu'on avait voulu élever sur la légitimité de l'élection de ce souverain pontife. Gille Colonne avait composé un grand nombre d'ouvrages; Trithème en cite trente-deux, dont plusieurs étaient déjà perdus de son temps : ils roulent tous sur des matières de théologie ou de philosophie scolastique; ceux qui nous sont parvenus ont été recueillis par le P. Paulin Berti, Venise, 1617, in-fol. Le traité, *De regimine principis*, imprimé pour la première fois en 1473, in-fol., sans nom de ville, a été traduit en français par Simon de Hesdin, Paris, 1497, in-fol. La vie de Gille Colonne, composée par Angelo Roccha, se trouve à la tête de son *Defensorium seu correctorium corruptorii librorum Sanctæ Thomæ Aquinatis*, Naples, 1644, in-4°., quoique quelques auteurs aient attribué ce *Defensorium* à Jean Pâris.

C. M. P.

COLONNE (François-Marie-Pompée), mort à Paris en 1726, âgé de quatre-vingt-deux ans, avait joint l'étude de la physique, des mathématiques, de l'algèbre et nomie à celle des belles-l d'Italie en France à la fin y retourna en 1690, nouveau se fixer à Paris le 6 mars 1726, par l'in maison qu'il habitait. On ouvrages imprimés : I. le *de la nature suivant l' anciens philosophes*, Par vol. in-12; II. *Histoire l'univers*, Paris, 1734, 4 fig.; l'ouvrage ne répond portance du titre : il renfe traité sur les plantes; ma montre beaucoup de cré cet égard, il était en arri naissances de son temps; *veau Miroir de la fortun gé de la géomancie*, P in-12. Il a laissé manusc *sons physiques de l'as* un *Traité du mouvemen*

COLONNE (Gui del Bellebuoni et Danès.

COLOT. On compte *thotomistes* de ce nom, cendants d'une famille pr Laurent Colot, médeci tite ville de Tresnel, près et dont Paré parle avec vian Deville, élève de Ma tus, venu de Rome en tailler ceux qui s'offrir dans sa tournée, fit avec ce praticien, se avec lui, et tellement dans sa méthode. Il y temps qu'Octavian était Rome, lorsque la mort Colot, resté seul posses moyen, acquit dès-lors lébrité que Henri II l'e fixer à Paris en 1556, lui une charge de lithot maison, dont ses succes la jouissance jusqu'à Ph

é en 1593, mort à à Lu-
56, ayant hérité du moyen
éputation de ses prédéces-
ait peine à suffire au grand
de ceux qui avaient re-
ni. Étant d'ailleurs obligé de
cour de Henri IV, il forma
ves, l'un Restitut Girault,
maria sa fille aînée, à con-
il instruirait Philippe Colot,
, et l'autre Severin Pineau,
sa sa cousine, fille de Philippe
Severin Pineau, n'ayant point
s, se préparait à instruire dix
, d'après les ordres de Henri IV,
e la mort l'empêcha de remplir
projet. C'est à Girault fils que
çois Colot, fils de Philippe se
du nom, dut son éducation.
dernier de sa famille vivait dans
commencement du 18e. siècle;
ntint la réputation de ses an-
. Il fut lui-même attaqué de
ladie pour laquelle il avait été
à d'autres, et ce fut son fils
l'opéra. François, sur la fin de
jours, rassembla ses observations;
ait intention de les publier, mais
vint suspendre ses projets.
va dans la bibliothèque de
er son ouvrage écrit de sa
main; il fut publié sous le
vant: *Traité de l'opération*
ille, avec des observations
rmation de la pierre et la
ion d'urine, ouvrage pos-
François Colot, auquel on
n Discours sur la méthode
nco et sur celle de Raw,
727. in-12. Cet ouvrage of-
oin e développée du grand ap-
t celle des ancêtres de l'au-
C'est dans cet ouvrage qu'on
l'histoire de la taille en deux
L'éditeur l'a orné d'une pré-
il prouve combien il est né-
que l'opérateur soit guidé
dans sa conduite par les lumières de la médecine. Il paraît que ce dernier Colot était au-dessus des reproches qu'on fait communément aux chirurgiens, de travailler plus de la main que de la tête; on est du moins porté à le croire, d'après le témoignage même du médecin qui a rédigé son travail. « Sa réputation, » dit-il, se répandit tellement dans » toute la France, en Italie, en An- » gleterre, en Allemagne, qu'on ve- » nait à lui de toutes parts; aussi » fut-il recherché de tout le monde. » Les autres opérateurs, jaloux, ne » purent lui refuser leur bienveil- » lance. Ils lui doivent leurs lumières; » il était souvent le réparateur dis- » cret de leurs fautes; mais de tels » bienfaits ne sont pas ceux qui at- » tirent le plus la reconnaissance. »

P—R—L.

COLOTÈS, ou COLOTHÈS, sculpteur grec, était contemporain de Phidias, qui le fit travailler avec lui à la fameuse statue de Jupiter Olympien. Colotès avait déjà signalé son habileté en faisant le bouclier d'une statue de Minerve; mais son chef-d'œuvre était un *Esculape* en ivoire, qu'on voyait à Cyllène, petite ville d'Élide La table d'ivoire et d'or, sur laquell on déposait à Élis les couronnes des tinées aux vainqueurs, était un a tre ouvrage fort précieux de cet a tiste. Suivant des traditions rapp tées par Pausanias, Colotès desc dait d'Hercule; d'autres se bornaie dire qu'il était né à Paros, et que maître se nommait *Pasitèle*, per nage qu'il faut se garder de confo avec un autre Pasitèle, sculpteur plus connu et moins ancien, qu rissait à Rome vers l'époque de ron. Mais Colotès, suivant Pline disciple de Phidias, d'où l'o conclure qu'il eut deux maî

non pas qu'il y ait eu deux sculpteurs grecs célèbres nommés *Colotès*. — Il y eut cependant un peintre grec du même nom; il était de Théos, et florissait dans la 95e. olympiade. Il concourut avec Timanthe pour le tableau du sacrifice d'Iphigénie (*Voy.* TIMANTHE). L—S—E.

COLSON (JEAN-FRANÇOIS GILLE), peintre, né à Dijon le 2 mars 1733, et fils de Jean-Baptiste-Gille Colson, peintre en miniature et en pastel, né à Verdun, en 1680, et mort à Paris en 1762. Colson le fils était neveu de Nicolas Dupuis, et petit-fils de Gaspard Duchange, tous deux habiles graveurs; il tenait, par les alliances de sa famille, à celle de l'illustre maréchal de Vauban. Transporté dès son enfance sous le beau ciel de la Provence, son père le mit à Avignon sous la direction du frère Imbert, qui avait acquis une sorte de célébrité dans la peinture. Obligé de se rendre à Grenoble, son père étant appelé dans cette ville, il s'y lia d'amitié avec les jeunes gens de l'école du génie. Ce fut alors que l'étude des mathématiques et celle de la géométrie l'occupèrent tout entier. Arrivé à Lyon, où son père s'était fixé, il s'appliqua sérieusement à la peinture, et y fit de sensibles progrès, surtout dans le genre du portrait, dont les principes lui furent donnés par Nonotte, peintre assez habile. A peine avait-il atteint l'âge de dix-neuf ans, que, curieux de voir la capitale et de se livrer au genre de l'histoire, il se rendit à Paris; mais ayant été présenté au prince de Bouillon, et l'affection que ce prince lui témoigna l'ayant en quelque sorte forcé de s'attacher à sa personne, il fut si souvent détourné de ses grandes études, soit par les travaux qu'il fit à Navarre, comme architecte, sculpteur, peintre, ou même jardinier, qu'il se fixa au du portrait, dans lequel il obtin coup de succès et de réputatio varre, ce site enchanteur, Colson une grande partie de s bellissements; il n'a cessé d vailler pendant les quarante a a vécu avec M. de Bouillon qu'à la mort de ce prince. lui a peu survécu, étant mort le 1er. mars 1803. Il a laiss rents ouvrages manuscrits sur pective et les beaux-arts. S cueil de poésies indique du de la facilité. L'auteur de cet a publié une notice sur Colso les *Nouvelles des arts*, de M don. Colson était frère du co Bellecour (*V.* BELLECOUR).

COLSON (LOUIS-DANIEL) Vienne-le-Château, en Argon 1734, fit ses études avec c tion dans l'université de Reim tiné au barreau, et envoyé à il y fit son droit, travailla q temps chez un procureur, pu un notaire, mais renonça bi la carrière des affaires pour ner entièrement aux lettres. Il tenta d'abord de surveiller l'i sion des éditions de quelque ouvrages, et se lia avec plusie térateurs, tels que Crébillon Pechméja, Dubreuil, Pidansat robert, etc. Lorsque M. Gros publié le prospectus de l'*H générale de la Chine* du P. de Deshauterayes, chargé de la re confia d'abord à Colson le s l'impression; mais Deshauteray venu propriétaire de l'ouvr voyant que ce travail de révisi trop fort pour un seul homme joignit pour rédacteur Colson. digea six des volumes de cet o (Ce sont les tom. II, IV, VI, V et XI.) Colson, toujours med

pas qu'on mît son nom sur les pices des volumes (*Voy.* Desrayes et Mailla). C'est Colson l'auteur de la préface qu'on lit e de la dernière traduction en de la *Jérusalem délivrée*. Il a usieurs autres travaux pour le traducteur. Ce fut lui qui fit ner et acheva les *Aventures lalla* (*Voy.* J. P. Bignon). vu aussi l'édition de *Tarsis et* , de 1774. Colson, avant la ré- on, était secrétaire du Grand- de France; lors de la suppres- de la clôture des loges maçon- , il obtint une place de garde- in à la Rochelle; cette place été supprimée, il revint à Pa- ù il est mort le 18 mai 1811.

A. B—t.

LSTON (Édouard), négociant s, remarquable par sa bienfai- , naquit en 1636 à Bristol. ère faisait avec l'Espagne le erce d'huile et de fruits. Col- e continua, et résida quelque dans ce pays avec deux de ères qui y furent assassinés. nfaisance, dont Colston donna le preuves, et qui paraît avoir e vertu commune à toute sa , a donné lieu à un conte, lement répandu, et très pro- flatter les préjugés nationaux gieux des Anglais. On prétendit s trois frères, disputant en Es- avec les catholiques sur leurs ns respectives, avaient entendu cher à la religion réformée de être jamais distinguée par de s exemples de bienfaisance; sur ls répondirent que, s'il plaisait u de les ramener sains et saufs gleterre, ils laveraient leur re- de ce reproche. Deux des trois furent assassinés par des ban- eu de temps après; Édouard, qui eut peine à échapper au même sort, revint en Angleterre avec une fortune considérable, qu'il augmenta par le commerce, et dont il consacra la plus grande partie à des œuvres de bienfaisance, telles que de fonder des écoles, doter ou enrichir des hôpitaux, améliorer le sort du clergé pauvre, etc. La somme de ses charités publiques se monte à 17,000 liv. sterl. une fois payées, et près de 2000 liv. sterl. de revenu en fondations toujours subsistantes. Il dépensait presqu'autant en charités particulières; il ne donnait jamais aux mendiants, mais s'informait avec soin des nécessités cachées. Il portait dans ses affaires un ordre scrupuleux, il ne fit jamais assurer aucun de ses batiments, et n'en perdit jamais aucun. Il mourut en 1721, âgé de près de quatre-vingt-cinq ans, laissant, entre autres legs charitables, quatre-vingt-cinq guinées pour être partagées entre quatre-vingt-cinq pauvres vieillards, autant qu'il avait vécu d'années. C'était un homme d'un caractère doux, égal, circonspect et de mœurs exemplaires.

X—s.

COLTELLINI (Augustin), né à Florence, le 17 avril 1613, d'une famille noble, originaire de Bologne, n'avait encore que dix-huit ans, lorsqu'en 1631, il fonda dans sa propre maison la célèbre académie des *Apatisti*. Des jeunes gens studieux venaient s'y exercer à la poésie et à l'éloquence. S'étant lui-même consacré à la jurisprudence, il prit ses degrés, fut reçu docteur, et se livra en même temps aux exercices du barreau et à l'enseignement de la science des lois, dont il démontrait chez lui les principes à la jeune noblesse; mais il ne put soutenir long-temps cette vie fatigante, et, renonçant à tout le reste, il se donna aux soins

de l'académie qu'il avait fondée, et à laquelle se firent bientôt inscrire les premiers littérateurs, non seulement de l'Italie, mais encore des pays étrangers. Après sa mort, cette académie fut placée par le grand-duc Cosme III dans l'université de Florence, avec une forme et des réglements particuliers. Coltellini a publié plusieurs opuscules, tant en prose qu'en vers, où il faisait briller beaucoup de gout et de connaissances littéraires. Il était membre de l'académie de la Crusca, et fut quatre fois consul de l'académie florentine. Il a été loué par un grand nombre d'écrivains. On trouve dans les *Fastes consulaires* de Salvino Salvini les détails les plus circonstanciés sur cette académie des *Apatisti*, dont Coltellini fut le fondateur, et qui lui a fait plus de réputation que ses écrits. Coltellini est mort à Florence le 26 août 1693.

R. G.

COLUCCIO (Salutato). *Voy.* Salutato (Coluccio).

COLUMBA (Gérard), médecin, né à Messine, florissait en Italie vers le milieu du 16e. siècle. Son savoir, son éloquence, joints à un grand fond de modestie, lui firent une si grande réputation, que l'université de Padoue l'attira dans ses écoles, où il enseigna la médecine avec distinction. Il a publié les ouvrages suivants : Ie. *Apologia pro illustri Francisco Bisso, regio proto-medico in hoc Siciliæ regno ad excellent. philosophiæ et medicinæ doctorem dom. Paulum Crino*, Messine, 1589, in-8°.; II. *De febris pestilentis cognitione et curatione. Disputationum medicinalium libri duo, in priore agitur de stellarum influxibus adversùs Joannem Picum Mirandulanum; in posteriore de abusibus phænigmatum, de febre pestilenti*, Messine, 1596, in-4°.; Venise, 1620, in-4°.; Francfort, 1601, 1608, in-8°.

P—R—L.

COLUMBI (Jean), né à Manosque, en Provence, en 1592, fit ses études à Avignon, entra en 1608 dans l'ordre des jésuites, professa successivement la rhétorique, la philosophie, la théologie scolastique, la théologie morale, enfin, expliqua les saintes écritures dans le collége de Lyon, où il mourut le 11 décembre 1679. On a de lui : I. *Virgo romigeria, seu manuascensis*, Lyon, 1638, in-12 : c'est l'histoire d'une image de la Vierge qui était en vénération à Manosque; la *Bibliothèque hist. de la France* en cite une édition française de la même date et du même format; II. *De rebus gestis episcoporum Valentinorum et Diensium libri quatuor*, Lyon, 1638, in-4°., réimprimé en 1652, par les soins de J. Ch. Gelase Leberon, évêque de Valence et de Die; III. *De rebus gestis episcoporum Vivarensium libri quatuor*, 1651, in-4°.; IV. *De rebus gestis episcoporum Vasionensium libri quatuor*, 1656, in-4°.; V. *De Manuesca urbe Provinciæ libri tres*, 1663, in-12; c'est l'histoire de la patrie de l'auteur; VI. *Guillelmus junior comes Forcalquerii*, 1663, in-12; VII. *Noctes Blancalandanæ*, 1660, in-4°.: c'est un supplément au *Gallia christiana*, de MM. de Ste.-Marthe; VIII. *De rebus gestis episcoporum Sistariensium*, 1663, in-8°.; IX. *Quòd Joannes Monlucius non fuerit hæreticus*, 1640, in-4°.; X. *Dissertatio de Blancalandâ cœnobio et Lucernâ in pago Abrincensi*, 1660, in-4°.: l'abbaye de Blanchelande était au diocèse de Coutances; XI. *Opuscula varia*, 1668, in-fol., contenant, outre tous les ouvrages précédents : 1°. *Dissertatio de Carthusianorum initiis*, où

te la fable du chanoine ressus-
°. *De origine congregationis Rufi*; 3°. *De Simianeâ gente atuor*: c'est la généalogie de on Simiane; 4°. *Appendix ad piscop. Valent. et Diensium*; *pendix ad noctes Blancalan-*; 6°. *Dissertatiuncula de in-tione corporis Philibertæ à liâ ducissæ Nemoresii*; 7°. *dix ad Guillelmum juniorem; mmentaria in Sacram Scrip-* tome 1er., Lyon, 1656, in-fol. ge entier devait avoir douze s. Le style de tous les ouvrages Columbi est dur et embarrassé, ur y fait preuve de science plus sprit. — Un autre Columbi inique), jacobin, mort le 5 1696, a publié: *Histoire de Madeleine où est solidement la vérité qu'elle est venue et e en Provence*, Aix, 1688,

A. B—T.

UMBUS (Jonas), théologien , du 17e. siècle. Ayant été pasteur en Dalécarlie, il prit rs mesures pour donner plus nce et de dignité au culte pu-ns cette province éloignée, et cha surtout à introduire dans ses une musique convenable. a un fils nommé *Samuel*, qui les lettres, et que les Suédois nt parmi les créateurs de leur Le recueil des œuvres de Sam. ous fut publié en 1687 par Jac-eenstierna.

C—au.

UMELLE (Lucius-Junius-atus), le plus savant agrono-l'antiquité, naquit à Cadix, et sous le règne de l'empereur : il a composé ses ouvrages n 42 de notre ère. Columelle grand propriétaire; il dirigea ne l'administration de ses biens lture de ses terres. Voulant ac-quérir plus de connaissances, il voyagea dans les diverses parties de l'empire romain pour en connaître toutes les productions ainsi que les différentes méthodes de cultiver, et tout ce qui concerne l'agriculture et l'économie rurale. Il parcourut avec soin, non seulement l'Espagne (sa patrie) et l'Italie, mais encore plusieurs provinces de l'Asie, particulièrement la Cilicie et la Syrie. S'étant fixé à Rome, ce fut dans cette capitale qu'il écrivit ses ouvrages. Columelle avait aux environs de Cadix un oncle qui avait le même goût pour l'agriculture, et il dit que cet oncle, pour améliorer la qualité de la toison de ses troupeaux, avait fait venir de la Mauritanie, province d'Afrique, des béliers à laine fine, pour les croiser avec des brebis d'Espagne, ce qu'il fit avec beaucoup de succès. On pourrait croire que c'est de là qu'est provenue la belle race des mérinos. L'ouvrage de Columelle est intitulé: *De re rusticâ*; il est divisé en douze livres, dont le dixième est en vers; C'est un poëme sur la culture des jardins. Toutes les parties de l'agriculture et de l'économie rurale y sont présentées d'une manière agréable. L'auteur commence par des vues générales, et termine par une sorte de calendrier agricole, en indiquant les différents travaux à faire, suivant l'ordre des saisons. Dans la préface, Columelle rappelle les temps heureux où la république était florissante et l'agriculture en honneur, et il se plaint de l'avilissement où cet art était tombé. Il dit qu'il voyait des écoles très fréquentées par les rhéteurs, les géomètres, les musiciens, les cuisiniers et les coiffeurs; il s'étonne que le premier des arts, l'agriculture, fût le seul pour lequel il ne voyait ni maîtres ni disciples. L'ouvrage de Columelle est précieux pour les préceptes qu'il renfer-

me; son style se ressent de la latinité et du bon goût du siècle d'Auguste. Les Romains apprécièrent le mérite de ce savant agronome; Sénèque le cite et Pline en fait l'éloge. Il a fait aussi un traité *De arboribus*, que l'on imprime ordinairement avec le précédent ouvrage, et qui forme alors un treizième livre. La première édition fut faite à Venise, chez Jenson, en 1472; elle porte ce titre: *Rei rusticæ authores varii, Cato, Varro, Columella, Palladius Rutilius*, in-fol., très rare; la seconde, dans la même ville, en 1482, in-fol.; la troisième à Bologne, avec des explications et des commentaires, par Béroalde, Bologne, 1494, in-fol.; et à Paris, Robert Etienne, 1543, in-8°. L'édition la plus complète et la plus exacte porte ce titre: *Rei rusticæ scriptores veteres latini, cum notis variorum, et ex novâ Matth. Gesneri recensione*, Leipzig, 1735, 2 vol. in-4°. Les deux ouvrages de Columelle ont été imprimés seuls, à Strasbourg, en 1543, in-8°, à Lyon, en 1548, in-8°.; ils ont été publiés avec des interprétations par J.-B. Pio, à Bologne, en 1520, in-fol. Ils ont été traduits en allemand, en italien, et enfin en français par Claude Cotereau, chanoine de Notre-Dame à Paris, en 1551, in-8°. Cette traduction fut réimprimée avec des corrections, sous le titre suivant: *Les douze livres de Lucius-Junius-Moderatus Columelle, traduits du latin en françois, par feu maistre Claude Cotereau, chanoine de Paris; la traduction duquel ha esté soingneusement reveue et en la pluspart corrigée et illustrée de doctes annotations, par maistre Jean Thierry de Beauvoisis*, Paris, 1552, 1555, 1556, in-4°. Cette traduction, quoique fort ancienne, est préférée à celle que Sabou-

reux de la Bonneterie en a do
1771 et 1772, sous ce titre
nomie rurale de Columelle
1771, 2 vol. in-8°., qui fo
partie de la collection des
mes latins, dont le même
publié la traduction sous le
néral d'*Économie rurale*,
ton, Varron, Columelle, P
et Végèce, Paris, 1771-177
in-8°. Le 10e. livre de Colum
imprimé séparément plusieur
Fayolle en a publié la tradu
vers français, par L. Th. H
dans le *Magasin Encycl*
de mars 1813. Par recon
pour les utiles travaux de Co
et par la considération qu'il
en Espagne, MM. Ruiz et
auteurs de la *Flore du Pé*
donné à un genre de plante
contrées le nom de *columell*

D—

COLUMNA. *Voy.* COLON

COLUTHUS, poète gre
Lycopolis, dans la Thebaï
gypte, selon Suidas, vivait s
pereur Anastase, vers la fin
siècle. Il avait écrit un poëm
livres, intitulé les *Calydon*
un autre nommé les *Persi*
des *Eloges* en vers. On le c
l'auteur d'un petit poëme de
vement d'Hélène, retrouvé a
par le cardinal Bessarion. Il
primé pour la première fo
les Aldes, à la suite de *Qui*
laber, Venise, sans date (vers
in-8°.; et réimprimé par Hem
ne, avec les autres *Poètes h*
grecs, in-fol., 1562; et à Gen
le *Corp. poët. græc.*, 2 vol.
1614. Il a été traduit en fran
du Molard, avec des remarq
toriques et mythologiques, e
in-12; en italien par Theod
(Milan, 1752); édition assez

é en 1713, à Saint-An-
rais, se livra de bon-
l'étude de la médecine,
grés furent si rapides,
le doctorat à l'âge de
ns, à l'université de
. Il fit dans cette ville
ublics, et publia quelques
ntéressants, parmi lesquels
e son *Mémoire sur les*
rales de St.-Laurent en
Nommé successivement
haires de la faculté de Va-
occupa d'une manière dis-
ais pendant fort peu de
ux de briller sur un théâ-
ste, il se rendit à Paris, et
teur en 1750, après avoir
gagné un procès avec la
refusait de lui accorder
dispenses. Choisi en 1755
ser la pharmacie aux éco-
decine, Combalusier dé-
andes connaissances, or-
s les charmes de l'élocu-
urut le 24 août 1762. Ce
timable d'ailleurs, montra
rop d'acharnement dans la
ndaleuse qui, durant plus
, arma l'une contre l'autre
sions naturellement amies.
le citer un des nombreux
sortis de la plume de Com-
les prétextes frivoles des
s, pour s'arroger l'exer-
médecine, combattus dans
ipes et dans leurs consé-
Paris, 1748, in-4°. On doit
u'un homme de mérite ait
de vaines disputes des
précieux que la science ré-
mbalusier avait une sorte
ction pour la polémique; il
gulièrement à plaider. Non
avoir attaqué les chirur-
écrit contre Astruc et plu-
res de ses collègues. Il s'est
déclaré l'avocat de la faculté; il a rédigé des *Défenses*, des *Mémoires*, des *Requêtes*; mais sa réputation est établie sur des titres plus solides : I. *Pneumato-pathologia, seu Tractatus de flatulentis humani corporis affectibus*, Paris, 1747, in-8°. Le docteur Jault en a donné une traduction française, en 2 vol. in-8°., Paris, 1754. Cet ouvrage est encore lu et consulté avec fruit, malgré les immenses progrès de la physiologie et de la pathologie. II. *Observations et réflexions sur la colique de Poitou ou des peintres, où l'on examine et l'on tâche d'éclaircir l'histoire, la théorie et le traitement de cette maladie*, Paris, 1761, in-12. Combalusier proscrit l'usage des émolliens, et adopte la méthode suivie à l'hospice de la Charité de Paris, qui consiste essentiellement dans l'emploi des drastiques. C.

COMBAULT (Charles de), baron d'Auteuil, né à Paris en 1588, mort dans la même ville en 1670, est auteur de plusieurs ouvrages relatifs à l'histoire de France, qui, à raison de leur utilité, auraient dû lui mériter quelques marques de souvenir des biographes : I. *Discours abrégé de l'Artois, membre ancien de la couronne de France, et de ses possesseurs, depuis le commencement de la monarchie*, Paris, 1640, in-4°. L'auteur paraît avoir eu pour but, dans cet ouvrage, de flatter le cardinal de Richelieu, qu'il fait descendre, par les femmes, de Louis VIII et de Robert, comte d'Artois. II. *Histoire des ministres d'état qui ont fleuri sous les rois de la troisième lignée*, Paris, 1642, in-fol., et 1667, 2 vol. in-12. Il en annonçait 3 part., mais il n'a paru que la 1re., qui contient les vies de dix-huit ministres, depuis Eudes, en 887, jusqu'à Charles-le-Bel en 1327,

genre de Butler. Ce poëme, assez peu connu en Angleterre, est encore fort estimé aujourd'hui en Écosse, au grand scandale des presbytériens, contre lesquels il est dirigé. X—s.

COMAZZI (Jean-Baptiste), auteur italien d'un ouvrage intitulé, *De la morale des princes*, qui a été traduit en français (par Dupuy Demportes), et en anglais par Guillaume Hatchett, Londres, 1729. Le traducteur anglais donne à Comazzi le titre de comte et celui d'historiographe de S. M. l'empereur. Nous n'avons pu découvrir aucune particularité sur le lieu et la date de la naissance de cet écrivain. Sa *Morale des princes* consiste en un choix des traits les plus remarquables de la vie des empereurs romains, depuis César jusqu'à Constance Chlore, et chaque trait donne lieu à des réflexions morales qui annoncent un esprit sage et éclairé.

S—d.

COMBABUS, jeune homme de la plus grande beauté, était l'un des favoris de Séleucus Ier., roi de Syrie. Stratonice, femme de ce prince, étant tombée malade, crut que c'était une punition de sa négligence à exécuter l'ordre que la déesse de Syrie lui avait donné en songe de lui bâtir un temple à Bambycé, ville sur les bords de l'Euphrate. Elle pria son époux de lui permettre d'aller exécuter cet ordre, et Séleucus désigna Combabus pour l'accompagner. Ce jeune homme, connaissant l'esprit des cours, fut alarmé de ce choix, et fit tout ce qu'il put pour le faire porter sur un autre; n'ayant pas pu y réussir, il demanda quelques jours pour mettre ordre à ses affaires. S'étant fait eunuque, il embauma ce qu'il avait retranché de son corps, l'enferma dans une boîte, qu'il scella de son sceau, et la confia au roi comme contenant ce qu'il avait de plus précieux : il partit
Comme la reine voulait fa
truire un temple magnific
séjour à Bambycé fut très lo
que toujours avec Comba
ne put s'empêcher de rem
beauté, et en étant devenu
ment amoureuse, elle lui fit
sa passion. Combabus lui
connaître l'impossibilité où
la satisfaire, l'amitié prit la
l'amour, et Stratonice ne qu
Combabus. Les envieux ne
rent pas de rendre compte
ce qui se passait, et de le f
manière la plus envenimée.
transporté de fureur et de ja
donna ordre de revenir sur-l
le fit mettre aux fers dès
vée, le fit ensuite compa
présence de ses courtisans,
accablé de reproches, il le c
à mort. Combabus, sans se c
ter, demanda au roi le dépôt
avait confié : cette boîte ayan
portée, il l'ouvrit, fit voir les
de son innocence, et raconta
qui s'était passé. Séleucus le
de caresses, et fit mourir sur-l
ses accusateurs. Combabus lu
da la permission d'aller ac
temple qu'il avait commenc
consacrer le reste de ses jour
vice de la déesse. Le roi y c
et lui fit ériger dans le templ
une statue en bronze, qui fu
tée par Hermoclès, Rhodic
histoire, tirée du *Traité de l*
de Syrie, attribué mal à
Lucien, peut bien ne pas être v
tous ses détails; mais il ne
les rejeter entièrement; car
constant que le temple en
fut bâti sous le règne de S
qui, suivant Elien, donna
d'*Hiérapolis* à Bambycé.

COMBALUSIER (Fran

:), né en 1713, à Saint-An-
en Vi ais, se livra de bon-
ure à l'étude de la médecine,
progrès furent si rapides,
obtint le doctorat à l'âge de
uf ans, à l'université de
ellier. Il fit dans cette ville
urs publics, et publia quelques
les intéressants, parmi lesquels
stingue son *Mémoire sur les
minérales de St.-Laurent en
ais*. Nommé successivement
eux chaires de la faculté de Va-
'il les occupa d'une manière dis-
e, mais pendant fort peu de
. Jaloux de briller sur un théâ-
us vaste, il se rendit à Paris, et
çu docteur en 1750, après avoir
u et gagné un procès avec la
é, qui refusait de lui accorder
nes dispenses. Choisi en 1755
professer la pharmacie aux éco-
e médecine, Combalusier dé-
de grandes connaissances, or-
de tous les charmes de l'éloqu-
Il mourut le 24 août 1762. Ce
in, estimable d'ailleurs, montra
up trop d'acharnement dans la
scandaleuse qui, durant plus
ècle, arma l'une contre l'autre
rofessions naturellement amies.
ra de citer un des nombreux
ts sortis de la plume de Com-
: *Les prétextes frivoles des
ns, pour s'arroger l'exer-
médecine, combattus dans
eipes et dans leurs consé-*
Paris, 1748, in-4°. On doit
qu'un homme de mérite ait
de vaines disputes des
précieux que la science ré-
mbalusier avait une sorte
tion pour la polémique; il
ulièrement à plaider. Non
voir attaqué les chirur-
crit contre Astruc et plu-
de ses collègues. Il s'est
déclaré l'avocat de la faculté; il a r
digé des *Défenses*, des *Mémoires*
des *Requêtes*; mais sa réputation e
établie sur des titres plus solides : I
*Pneumato-pathologia, seu Tracta
tus de flatulentis humani corporis
affectibus*, Paris, 1747, in-8°. Le
docteur Jault en a donné une traduc-
tion française, en 2 vol. in-8°., Paris,
1754. Cet ouvrage est encore lu et
consulté avec fruit, malgré les im-
menses progrès de la physiologie et
de la pathologie. II. *Observations et
réflexions sur la colique de Poitou ou
des peintres, où l'on examine et l'on
tâche d'éclaircir l'histoire, la théo-
rie et le traitement de cette mala-
die*, Paris, 1761, in-12. Combalu-
sier proscrit l'usage des émolliens, et
adopte la méthode suivie à l'hospice
de la Charité de Paris, qui consiste
essentiellement dans l'emploi des
drastiques. C.

COMBAULT (Charles de), ba-
ron d'Auteuil, né à Paris en 1588,
mort dans la même ville en 1670,
est auteur de plusieurs ouvrages rela-
tifs à l'histoire de France, qui, à raison
de leur utilité, auraient dû lui mériter
quelques marques de souvenir des bio-
graphes : I. *Discours abrégé de l'Ar-
tois, membre ancien de la couronne
de France, et de ses possesseurs, de-
puis le commencement de la mo-
narchie*, Paris, 1640, in-4°. L'au-
teur paraît avoir eu pour but, dans cet
ouvrage, de flatter le cardinal de Ri-
chelieu, qu'il fait descendre, par les
femmes, de Louis VIII et de Robert,
comte d'Artois. II. *Histoire des mi-
nistres d'état qui ont fleuri sous les
rois de la troisième lignée*, Paris,
1642, in-fol., et 1667, 2 vol. in-12.
Il en annonçait 3 part., mais il n'a pa-
ru que la 1re., qui contient les vies
de dix-huit ministres, depuis Eudes,
en 887, jusqu'à Charles-le-Bel en 1327,

Doctor fundatissimus. Philippe-le-Hardi le choisit pour être précepteur de son fils (Philippe-le-Bel), et c'est pour ce prince qu'il composa un traité *De regimine principis.* Il fut fait archevêque de Bourges en 1294, se trouva au concile de Vienne en 1311, et mourut à Avignon, le 22 décembre 1316. Son corps fut porté à Paris, où l'on voyait son tombeau dans l'église des Grands-Augustins. Il affectionnait beaucoup cette maison, et lui avait légué sa bibliothèque, qu'on y voyait encore en 1610, selon le témoignage d'Aubert le Mire. On a dit qu'il avait été nommé cardinal par Boniface VIII, ennemi juré de sa famille, parce que son traité *De renunciatione papæ* avait puissamment contribué à dissiper les doutes qu'on avait voulu élever sur la légitimité de l'élection de ce souverain pontife. Gille Colonne avait composé un grand nombre d'ouvrages; Trithème en cite trente-deux, dont plusieurs étaient déjà perdus de son temps : ils roulent tous sur des matières de théologie ou de philosophie scolastique; ceux qui nous sont parvenus ont été recueillis par le P. Paulin Berti, Venise, 1617, in-fol. Le traité, *De regimine principis*, imprimé pour la première fois en 1473, in-fol., sans nom de ville, a été traduit en français par Simon de Hesdin, Paris, 1497, in-fol. La vie de Gille Colonne, composée par Angelo Roccha, se trouve à la tête de son *Defensorium seu correctorium corruptorii librorum Sanctæ Thomæ Aquinatis*, Naples, 1644, in-4°., quoique quelques auteurs aient attribué ce *Defensorium* à Jean Pâris.

C. M. P.

COLONNE (François-Marie-Pompée), mort à Paris en 1726, âgé de quatre-vingt-deux ans, avait joint l'étude de la physique, des mathématiques, de l'algèbre et de nomie à celle des belles-lettr d'Italie en France à la fin de y retourna en 1690, et r nouveau se fixer à Paris, où le 6 mars 1726, par l'incen maison qu'il habitait. On a de ouvrages imprimés : I. les *P de la nature suivant l'opi anciens philosophes*, Paris, vol. in-12; II. *Histoire nat l'univers*, Paris, 1734, 4 vol fig.; l'ouvrage ne répond pa portance du titre : il renferm traité sur les plantes; mais l' montre beaucoup de crédul cet égard, il était en arrière naissances de son temps; III. *veau Miroir de la fortune*, c *gé de la géomancie*, Paris in-12. Il a laissé manuscrits *sons physiques de l'astrol* un *Traité du mouvement.* D.

COLONNE (Gui delle.) Bellebuoni et Darès.

COLOT. On compte plusi *thotomistes* de ce nom, et t cendants d'une famille protest Laurent Colot, médecin d tite ville de Tresnel, près de et dont Paré parle avec éloq vian Deville, élève de Marian tus, venu de Rome en Fran tailler ceux qui s'offriraien dans sa tournée, fit conn avec ce praticien, se lia avec lui, et tellement qu'i dans sa méthode. Il y avait temps qu'Octavian était de Rome, lorsque la mort le Colot, resté seul possesseur moyen, acquit dès-lors une lébrité que Henri II l'engag fixer à Paris en 1556, créa lui une charge de lithotomis maison, dont ses successeurs la jouissance jusqu'à Philipp

té en 1593, mort à à Lu-
56, ayant hérité du moyen
éputation de ses prédéces-
it peine à suffire au grand
le ceux qui avaient re-
i. Étant d'ailleurs obligé de
our de Henri IV, il forma
s, l'un Restitut Girault,
aria sa fille aînée, à con-
l instruirait Philippe Colot,
et l'autre Severin Pineau,
sa cousine, fille de Philippe
erin Pineau, n'ayant point
se préparait à instruire dix
près les ordres de Henri IV,
mort l'empêcha de remplir
. C'est à Girault fils que
Colot, fils de Philippe se
nom, dut son éducation.
de sa famille vivait dans
ncement du 18e. siècle;
la réputation de ses an-
fut lui-même attaqué de
pour laquelle il avait été
l'autres, et ce fut son fils
a. François, sur la fin de
rassembla ses observations;
ention de les publier, mais
int suspendre ses projets.
a dans la bibliothèque de
er son ouvrage écrit de sa
ain; il fut publié sous le
nt: *Traité de l'opération*
lle, avec des observations
rmation de la pierre et la
m d'urine, ouvrage pos-
Francois Colot, auquel on
Discours sur la méthode
o et sur celle de Raw,
27. in-12. Cet ouvrage of-
e développée du grand ap-
celle des ancêtres de l'au-
t dans cet ouvrage qu'on
istoire de la taille en deux
éditeur l'a orné d'une pré-
prouve combien il est né-
que l'opérateur soit guidé
dans sa conduite par les lumières de la médecine. Il paraît que ce dernier Colot était au-dessus des reproches qu'on fait communément aux chirurgiens, de travailler plus de la main que de la tête; on est du moins porté à le croire, d'après le témoignage même du médecin qui a rédigé son travail. « Sa réputation, » dit-il, se répandit tellement dans » toute la France, en Italie, en An- » gleterre, en Allemagne, qu'on ve- » nait à lui de toutes parts; aussi » fut-il recherché de tout le monde. » Les autres opérateurs, jaloux, ne » purent lui refuser leur bienveil- » lance. Ils lui doivent leurs lumières; » il était souvent le réparateur dis- » cret de leurs fautes; mais de tels » bienfaits ne sont pas ceux qui at- » tirent le plus la reconnaissance. »

P—R—L.

COLOTÈS, ou COLOTHÈS, sculpteur grec, était contemporain de Phidias, qui le fit travailler avec lui à la fameuse statue de Jupiter Olympien. Colotès avait déjà signalé son habileté en faisant le bouclier d'une statue de Minerve; mais son chef-d'œuvre était un *Esculape* en ivoire, qu'on voyait à Cyllène, petite ville d'Élide. La table d'ivoire et d'or, sur laquelle on déposait à Élis les couronnes destinées aux vainqueurs, était un autre ouvrage fort précieux de cet artiste. Suivant des traditions rapportées par Pausanias, Colotès descendait d'Hercule; d'autres se bornaient à dire qu'il était né à Paros, et que son maître se nommait *Pasitèle*, personnage qu'il faut se garder de confondre avec un autre Pasitèle, sculpteur grec plus connu et moins ancien, qui florissait à Rome vers l'époque de Cicéron. Mais Colotès, suivant Pline, était disciple de Phidias, d'où l'on peut conclure qu'il eut deux maîtres et

non pas qu'il y ait eu deux sculpteurs grecs célèbres nommés *Colotès*. — Il y eut cependant un peintre grec du même nom; il était de Théos, et florissait dans la 95e. olympiade. Il concourut avec Timanthe pour le tableau du sacrifice d'Iphigénie (*Voy.* TIMANTHE). L—S—E.

COLSON (JEAN-FRANÇOIS GILLE), peintre, né à Dijon le 2 mars 1733, était fils de Jean-Baptiste-Gille Colson, peintre en miniature et en pastel, né à Verdun, en 1680, et mort à Paris en 1762. Colson le fils était neveu de Nicolas Dupuis, et petit-fils de Gaspard Duchange, tous deux habiles graveurs; il tenait, par les alliances de sa famille, à celle de l'illustre maréchal de Vauban. Transporté dès son enfance sous le beau ciel de la Provence, son père le mit à Avignon sous la direction du frère Imbert, qui avait acquis une sorte de célébrité dans la peinture. Obligé de se rendre à Grenoble, son père étant appelé dans cette ville, il s'y lia d'amitié avec les jeunes gens de l'école du génie. Ce fut alors que l'étude des mathématiques et celle de la géométrie l'occupèrent tout entier. Arrivé à Lyon, où son père s'était fixé, il s'appliqua sérieusement à la peinture, et y fit de sensibles progrès, surtout dans le genre du portrait, dont les principes lui furent donnés par Nonotte, peintre assez habile. A peine avait-il atteint l'âge de dix-neuf ans, que, curieux de voir la capitale et de se livrer au genre de l'histoire, il se rendit à Paris; mais ayant été présenté au prince de Bouillon, et l'affection que ce prince lui témoigna l'ayant en quelque sorte forcé de s'attacher à sa personne, il fut si souvent détourné de ses grandes études, soit par les travaux qu'il fit à Navarre, comme architecte, sculpteur, peintre, ou même jardinier, qu'il se fi: du portrait, dans lequel il coup de succès et de rép varre, ce site enchante Colson une grande partie bellissements; il n'a ces vailler pendant les quara a vécu avec M. de Bo qu'à la mort de ce pri lui a peu survécu, étant le 1er. mars 1803. Il a rents ouvrages manuscrits pective et les beaux-art cueil de poésies indique de la facilité. L'auteur d a publié une notice sur les *Nouvelles des arts*, don. Colson était frère d Bellecour (*V.* BELLECOU

COLSON (LOUIS-DAN Vienne-le-Château, en A 1734, fit ses études a tion dans l'université de tiné au barreau, et envo il y fit son droit, travai temps chez un procureur un notaire, mais renonç la carrière des affaires p ner entièrement aux lettre tenta d'abord de surveil sion des éditions de qu ouvrages, et se lia avec p térateurs, tels que Cré Pechméja, Dubreuil, Pida robert, etc. Lorsque M. publié le prospectus d *générale de la Chine* du Deshanterayes, chargé de confia d'abord à Colson l'impression; mais Deshan venu propriétaire de l'o voyant que ce travail de r trop fort pour un seul ho joignit pour rédacteur Col digea six des volumes de (Ce sont les tom. II, IV, et XI.) Colson, toujours

qu'on mît son nom sur les des volumes (*Voy.* Des- s et Mailla). C'est Colson eur de la préface qu'on lit a dernière traduction en *Jérusalem délivrée*. Il a rs autres travaux pour le ıcteur. Ce fut lui qui fit t acheva les *Aventures* (*Voy.* J. P. Bignon). ıssi l'édition de *Tarsis et* 774. Colson, avant la ré- ait secrétaire du Grand- rance; lors de la suppres- ı clôture des loges maçon- btint une place de garde- la Rochelle; cette place ıpprimée, il revint à Pa- st mort le 18 mai 1811.

A. B—r.

ON (Édouard), négociant marquable par sa bienfai- quit en 1636 à Bristol. faisait avec l'Espagne le l'huile et de fruits. Col- ıtinua, et résida quelque ce pays avec deux de qui y furent assassinés. ınce, dont Colston donna euves, et qui paraît avoir rtu commune à toute sa donné lieu à un conte, nt répandu, et très pro- er les préjugés nationaux des Anglais. On prétendit s frères, disputant en Es- les catholiques sur leurs spectivés, avaient entendu ı la religion réformée de amais distinguée par de mples de bienfaisance; sur oondirent que, s'il plaisait les ramener sains et saufs rre, ils laveraient leur re- e reproche. Deux des trois ıt assassinés par des ban- e temps après; Édouard, qui eut peine à échapper au même sort, revint en Angleterre avec une fortune considérable, qu'il augmenta par le commerce, et dont il consacra la plus grande partie à des œuvres de bienfaisance, telles que de fonder des écoles, doter ou enrichir des hôpitaux, améliorer le sort du clergé pauvre, etc. La somme de ses charités publiques se monte à 17,000 liv. sterl. une fois payées, et près de 2000 liv. sterl. de revenu en fondations toujours subsistantes. Il dépensait presqu'autant en charités particulières; il ne donnait jamais aux mendiants, mais s'informait avec soin des nécessités cachées. Il portait dans ses affaires un ordre scrupuleux, il ne fit jamais assurer aucun de ses batiments, et n'en perdit jamais aucun. Il mourut en 1721, âgé de près de quatre-vingt-cinq ans, laissant, entre autres legs charitables, quatre-vingt-cinq guinées pour être partagées entre quatre-vingt-cinq pauvres vieillards, autant qu'il avait vécu d'années. C'était un homme d'un caractère doux, égal, circonspect et de mœurs exemplaires.

X—s.

COLTELLINI (Augustin), né à Florence, le 17 avril 1613, d'une famille noble, originaire de Bologne, n'avait encore que dix-huit ans, lorsqu'en 1631, il fonda dans sa propre maison la célèbre académie des *Apatisti*. Des jeunes gens studieux venaient s'y exercer à la poésie et à l'éloquence. S'étant lui-même consacré à la jurisprudence, il prit ses degrés, fut reçu docteur, et se livra en même temps aux exercices du barreau et à l'enseignement de la science des lois, dont il démontrait chez lui les principes à la jeune noblesse; mais il ne put soutenir long-temps cette vie fatigante, et, renonçant à tout le reste, il se donna aux soins

de l'académie qu'il avait fondée, et à laquelle se firent bientôt inscrire les premiers littérateurs, non seulement de l'Italie, mais encore des pays étrangers. Après sa mort, cette académie fut placée par le grand-duc Cosme III dans l'université de Florence, avec une forme et des réglements particuliers. Coltellini a publié plusieurs opuscules, tant en prose qu'en vers, où il faisait briller beaucoup de gout et de connaissances littéraires. Il était membre de l'académie de la Crusca, et fut quatre fois consul de l'académie florentine. Il a été loué par un grand nombre d'écrivains. On trouve dans les *Fastes consulaires* de Salvino Salvini les détails les plus circonstanciés sur cette académie des *Apatisti*, dont Coltellini fut le fondateur, et qui lui a fait plus de réputation que ses écrits. Coltellini est mort à Florence le 26 août 1693.

R. G.

COLUCCIO (Salutato). *Voy.* Salutato (Coluccio).

COLUMBA (Gérard), médecin, né à Messine. florissait en Italie vers le milieu du 16e. siècle. Son savoir, son éloquence, joints à un grand fond de modestie, lui firent une si grande réputation, que l'université de Padoue l'attira dans ses écoles, où il enseigna la médecine avec distinction. Il a publié les ouvrages suivants : Ie. *Apologia pro illustri Francisco Bisso, regio proto-medico in hoc Siciliæ regno ad excellent. philosophiæ et medicinæ doctorem dom. Paulum Crino*, Messine, 1589, in-8o.; II. *De febris pestilentis cognitione et curatione. Disputationum medicinalium libri duo, in priore agitur de stellarum influxibus adversùs Joannem Picum Mirandulanum; in posteriore de abusibus phænigmatum, de febre pestilenti*, Messine, 1596, in-4o.; V 1620, in-4o.; Francfort, 1608, in-8o. P- R-

COLUMBI (Jean), né à N que, en Provence, en 1592, études à Avignon, entra en 160 l'ordre des jésuites, professa s sivement la rhétorique, la pl phie, la théologie scolatisqu théologie morale, enfin, expli saintes écritures dans le coll Lyon, où il mourut le 11 dec 1679. On a de lui : I. *Virgo ro ria, seu manuascensis*, Lyon, in-12 : c'est l'histoire d'une im la Vierge qui était en vénéra Manosque; la *Bibliothèque h la France* en cite une éditio çaise de la même date et du mên mat; II. *De rebus gestis epis rum Valentinorum et Diensiu quatuor*, Lyon, 1638, in-4o., primé en 1652, par les soins de Gelase Leberon, évêque de V et de Die; III. *De rebus gesti coporum Vivarensium libri qu* 1651, in-4o.; IV. *De rebus episcoporum Vasionensium lib tuor*, 1656, in-4o.; V. *De Mar urbe Provinciæ libri tres*, 16 12; c'est l'histoire de la patrie d teur; VI. *Guillelmus junior Forcalquerii*, 1663, in-12; *Noctes Blancalandanæ*, 1660, c'est un supplément au *Gallia tiana*, de MM. de Ste.-Marthe; *De rebus gestis episcoporum riensium*, 1663, in-8o.; IX. *Joannes Monlucius non fuerit ticus*, 1640, in-4o.; X. *Disse de Blancalandá cœnobio et I ná in pago Abrincensi*, 1660, i l'abbaye de Blanchelande était a cèse de Coutances; XI. *Opuscu ria*, 1668, in-fol., contenant, tous les ouvrages précédents : 1 *sertatio de Carthusianorum init*

te la fable du chanoine ressus-
'. *De origine congregationis Rufi*; 3°. *De Simiuned gente atuor*: c'est la généalogie de on Simiane; 4°. *Appendix ad piscop. Valent. et Diensium*; *pendix ad noctes Blancalan-*; 6°. *Dissertatiuncula de in-tione corporis Philibertæ à lid ducissæ Nemoresii*; 7°. *dix ad Guillelmum juniorem*; *ommentaria in Sacram Scrip-* tome 1er., Lyon, 1656, in-fol. ıge entier devait avoir douze s. Le style de tous les ouvrages Columbi est dur et embarrassé, ·ur y fait preuve de science plus esprit. — Un autre Columbi inique), jacobin, mort le 5 : 1696, a publié : *Histoire de Madeleine où est solidement la vérité qu'elle est venue et e en Provence*, Aix, 1688,

A. B—T.

UMBUS (Jonas), théologien , du 17e. siècle. Ayant été pasteur en Dalécarlie, il prit rs mesures pour donner plus ence et de dignité au culte pu-ns cette province éloignée, et cha surtout à introduire dans ses une musique convenable. a un fils nommé *Samuel*, qui les lettres, et que les Suédois ent parmi les créateurs de leur Le recueil des œuvres de Sam. bus fut publié en 1687 par Jac-eenstierna. C—au.

UMELLE (Lucius-Junius-atus), le plus savant agrono-l'antiquité, naquit à Cadix, et sous le règne de l'empereur : il a composé ses ouvrages an 42 de notre ère. Columelle n grand propriétaire; il dirigea me l'administration de ses biens ulture de ses terres. Voulant ac-quérir plus de connaissances, il voyagea dans les diverses parties de l'empire romain pour en connaître toutes les productions ainsi que les différentes méthodes de cultiver, et tout ce qui concerne l'agriculture et l'économie rurale. Il parcourut avec soin, non seulement l'Espagne (sa patrie) et l'Italie, mais encore plusieurs provinces de l'Asie, particulièrement la Cilicie et la Syrie. S'étant fixé à Rome, ce fut dans cette capitale qu'il écrivit ses ouvrages. Columelle avait aux environs de Cadix un oncle qui avait le même goût pour l'agriculture, et il dit que cet oncle, pour améliorer la qualité de la toison de ses troupeaux, avait fait venir de la Mauritanie, province d'Afrique, des béliers à laine fine, pour les croiser avec des brebis d'Espagne, ce qu'il fit avec beaucoup de succès. On pourrait croire que c'est de là qu'est provenue la belle race des mérinos. L'ouvrage de Columelle est intitulé : *De re rusticâ*; il est divisé en douze livres, dont le dixième est en vers; C'est un poëme sur la culture des jardins. Toutes les parties de l'agriculture et de l'économie rurale y sont présentées d'une manière agréable. L'auteur commence par des vues générales, et termine par une sorte de calendrier agricole, en indiquant les différents travaux à faire, suivant l'ordre des saisons. Dans la préface, Columelle rappelle les temps heureux où la république était florissante et l'agriculture en honneur, et il se plaint de l'avilissement où cet art était tombé. Il dit qu'il voyait des écoles très fréquentées par les rhéteurs, les géomètres, les musiciens, les cuisiniers et les coiffeurs; il s'étonne que le premier des arts, l'agriculture, fût le seul pour lequel il ne voyait ni maîtres ni disciples. L'ouvrage de Columelle est précieux pour les préceptes qu'il renfer-

me; son style se ressent de la latinité et du bon goût du siècle d'Auguste. Les Romains apprécièrent le mérite de ce savant agronome; Sénèque le cite et Pline en fait l'éloge. Il a fait aussi un traité *De arboribus*, que l'on imprime ordinairement avec le précédent ouvrage, et qui forme alors un treizième livre. La première édition fut faite à Venise, chez Jenson, en 1472; elle porte ce titre: *Rei rusticæ authores varii, Cato, Varro, Columella, Palladius Rutilius*, in-fol., très rare; la seconde, dans la même ville, en 1482, in-fol.; la troisième à Bologne, avec des explications et des commentaires, par Héroaldo, Bologne, 1494, in-fol.; et à Paris, Robert Etienne, 1543, in-8°. L'édition la plus complète et la plus exacte porte ce titre: *Rei rusticæ scriptores veteres latini, cum notis variorum, et ex novâ Matth. Gesneri recensione*, Leipzig, 1735, 2 vol. in-4°. Les deux ouvrages de Columelle ont été imprimés seuls, à Strasbourg, en 1543, in-8°, à Lyon, en 1548, in-8°.; ils ont été publiés avec des interprétations par J.-B. Pio, à Bologne, en 1520, in-fol. Ils ont été traduits en allemand, en italien, et enfin en français par Claude Cotereau, chanoine de Notre-Dame à Paris, en 1551, in-8°. Cette traduction fut réimprimée avec des corrections, sous le titre suivant: *Les douze livres de Lucius-Junius-Moderatus Columelle, traduits du latin en françois, par feu maistre Claude Cotereau, chanoine de Paris; la traduction duquel ha esté soingneusement reveue et en la pluspart corrigée et illustree de doctes annotations, par maistre Jean Thierry de Beauvoisis*, Paris, 1552, 1555, 1556, in-4°. Cette traduction, quoique fort ancienne, est préférée à celle que Sabou-

reux de la Bonneterie en a
1771 et 1772, sous ce ti
nomie rurale de Columel
1771, 2 vol. in-8°., qui
partie de la collection de
mes latins, dont le même
publié la traduction sous l
néral d'*Économie rurale*
ton, Varron, Columelle,
et Végèce, Paris, 1771-1
in-8°. Le 10e. livre de Colu
imprimé séparément plusie
Fayolle en a publié la tra
vers français, par L. Th.
dans le *Magasin Ency*
de mars 1813. Par reco
pour les utiles travaux de
et par la considération qu
en Espagne, MM. Ruiz
auteurs de la *Flore du P*
donné à un genre de plan
contrées le nom de *colum*
D-

COLUMNA. *Voy.* COLC

COLUTHUS, poète g
Lycopolis, dans la Thé
gypte, selon Suidas, vivait
pereur Anastase, vers la
siècle. Il avait écrit un poè
livres, intitulé les *Calyd*
un autre nommé les *Per*
des *Eloges* en vers. On le
l'auteur d'un petit poëme
vement d'Hélène, retrouv
par le cardinal Bessarion.
primé pour la première
les Aldes, à la suite de *Q*
laber, Venise, sans date (v
in-8°.; et réimprimé par H
ne, avec les autres *Poètes*
grecs, in-fol., 1562; et à G
le *Corp. poët. græc.*, 2 v
1614. Il a été traduit en fr
du Molard, avec des rem
toriques et mythologiques,
in-12; en italien par Theo
(Milan, 1752); édition ass

notes sur le texte original, ti-
un manuscrit de la bibliothè-
mbrosienne, et par l'addition
cours d'Isocrate et de Gorgias
t d'Hélène; la meilleure édition
etit poëme est, sans contredit,
Lennep, Leuwarden, 1747,
M. Harles, qui a fait imprimer
e de Coluthus, avec des notes,
ite de son édition du *Plutus*
ophane (Nuremberg, 1776,
), a prouvé, dans quatre dis-
ns académiques sur Coluthus,
n les défauts en tout genre
tent sur les beautés, dans cet
qu'il appelle un inepte imitateur
ère. A—D—R.

VENER (George), docteur
logie, prévôt de la collégiale
Pierre de Douai, et chancelier
démie de la même ville, na-
Louvain en 1564, et mourut
9. Il a publié : I. *Joh. Nie-
ormicarium*, Douai, 1602, in-
ec des notes; II. le *Chronicon
racense et Atrebatense* de Bal-
Douai, 1615, in-8°. (*Voyez*
nc); III. l'*Historia Remen-
esiæ* de Flodoard, Douai, 1617,
avec des notes et la vie de
rd; IV. *Rhabani Mauri ope-
ologne*, 1627, 6 vol. in-fol.;
vrage de Thomas de Cantipré,
*Miraculorum et exemplorum
abilium libri duo*, Douai,
1627, in-8°., avec la vie de
r; VI. *Kalendarium SS. V. Ma-
vissimum ex variis syrorum,
pum, græcorum, latinorum
ogiis, breviariis, martyrolo-
historiis concinnatum*, Douai,
, 3 vol. in 8°. C. T—Y.

LVIUS (André), né à Dor-
t en 1549, fit de très bonnes
à Leyde, et se destina au mi-
e pastoral des églises réfor-
Ayant accompagné en 1620
l'ambassade hollandaise à Venise, il se lia particulièrement dans cette ville avec le célèbre Fra Paolo Sarpi. Colvius a joui, tant dans l'étranger qu'au sein de sa patrie, de la considération des hommes les plus instruits de son temps. Claude Saumaise lui a adressé son *Epistola de cæsaria virorum et mulierum comâ*, Leyde, 1644, et il a orné son portrait de vers latins extrêmement flatteurs. Dans le recueil de Jean Beverwick, sur la question *De vitæ termino fatali an mobili*, on trouve une lettre de Colvius. Il a traduit de l'italien en latin une *Histoire de l'Inquisition*. — Colvius (Pierre), né à Bruges en 1567, se distingua parmi les humanistes du 16e. siècle. On lui doit une bonne édition d'*Apulée*, Leyde, 1588, in-8°., avec des notes qui ont été réimprimées dans l'édition d'Oudendorp. On doit aussi à Colvius de savantes notes sur *Sidonius Apollinaris*, publiées avec cet auteur à Paris en 1598, in-8°. Il cultiva avec succès la poésie latine, et la preuve en est dans les *Deliciæ poëtarum Belgicorum*, 1re. partie, page 978 et suivantes. Il mourut d'un coup de pied d'une mule à Paris en 1594. Janus Dousa a fait allusion à ce fatal accident, peu digne d'un éditeur de l'*Asinus aureus*, dans les deux derniers vers d'une longue épitaphe qu'il lui a consacrée. M—on.

COLWIL (Alexandre), théologien écossais, né en 1620, près de St.-André, dans le comté de Fife, et élevé à l'université d'Édimbourg, dont il fut nommé principal en 1662. Il mourut à Édimbourg en 1676. Ses traités de controverse sont presque entièrement oubliés; mais un ouvrage qui a conservé plus de réputation, c'est son poëme intitulé l'*Hudibras écossais*, écrit dans le

genre de Butler. Ce poëme, assez peu connu en Angleterre, est encore fort estimé aujourd'hui en Écosse, au grand scandale des presbytériens, contre lesquels il est dirigé. X—s.

COMAZZI (Jean-Baptiste), auteur italien d'un ouvrage intitulé, *De la morale des princes*, qui a été traduit en français (par Dupuy Demportes), et en anglais par Guillaume Hatchett, Londres, 1729. Le traducteur anglais donne à Comazzi le titre de comte et celui d'historiographe de S. M. l'empereur. Nous n'avons pu découvrir aucune particularité sur le lieu et la date de la naissance de cet écrivain. Sa *Morale des princes* consiste en un choix des traits les plus remarquables de la vie des empereurs romains, depuis César jusqu'à Constance Chlore, et chaque trait donne lieu à des réflexions morales qui annoncent un esprit sage et éclairé. S—d.

COMBABUS, jeune homme de la plus grande beauté, était l'un des favoris de Séleucus Ier., roi de Syrie. Stratonice, femme de ce prince, étant tombée malade, crut que c'était une punition de sa négligence à exécuter l'ordre que la déesse de Syrie lui avait donné en songe de lui bâtir un temple à Bambycé, ville sur les bords de l'Euphrate. Elle pria son époux de lui permettre d'aller exécuter cet ordre, et Séleucus désigna Combabus pour l'accompagner. Ce jeune homme, connaissant l'esprit des cours, fut alarmé de ce choix, et fit tout ce qu'il put pour le faire porter sur un autre; n'ayant pas pu y réussir, il demanda quelques jours pour mettre ordre à ses affaires. S'étant fait eunuque, il embauma ce qu'il avait retranché de son corps, l'enferma dans une boîte, qu'il scella de son sceau, et la confia au roi comme contenant ce qu'il avait de plus précieux : il partit
Comme la reine voulait fair
truire un temple magnifiqu
séjour à Bambycé fut très lon
que toujours avec Combabu
ne put s'empêcher de remar
beauté, et en étant devenue
ment amoureuse, elle lui fit l'
sa passion. Combabus lui ay
connaître l'impossibilité où il
la satisfaire, l'amitié prit la p
l'amour, et Stratonice ne quitt
Combabus. Les envieux ne m
rent pas de rendre compte au
ce qui se passait, et de le fair
manière la plus envenimée. Sé
transporté de fureur et de jalou
donna ordre de revenir sur-le-c
le fit mettre aux fers dès so
vée, le fit ensuite comparai
présence de ses courtisans, et
accablé de reproches, il le con
à mort. Combabus, sans se déc
ter, demanda au roi le dépôt q
avait confié : cette boîte ayant e
portée, il l'ouvrit, fit voir les p
de son innocence, et raconta t
qui s'était passé. Séleucus le c
de caresses, et fit mourir sur-le-c
ses accusateurs. Combabus lui d
da la permission d'aller ache
temple qu'il avait commencé,
consacrer le reste de ses jours
vice de la déesse. Le roi y con
et lui fit ériger dans le temple
une statue en bronze, qui fut
tée par Hermoclès, Rhodien.
histoire, tirée du *Traité de la*
de Syrie, attribué mal à pr
Lucien, peut bien ne pas être vra
tous ses détails; mais il ne fa
les rejeter entièrement; car il
constant que le temple en q
fut bâti sous le règne de Sé
qui, suivant Elien, donna le
d'*Hiérapolis* à Bambycé. C-

COMBALUSIER (Franç

né en 1713, à Saint-An-
rais, se livra de bon-
à l'étude de la médecine,
ogrés furent si rapides,
t le doctorat à l'âge de
ans, à l'université de
r. Il fit dans cette ville
publics, et publia quelques
intéressants, parmi lesquels
ue son *Mémoire sur les
érales de St.-Laurent en*
Nommé successivement
chaires de la faculté de Va-
s occupa d'une manière dis-
nais pendant fort peu de
oux de briller sur un théâ-
aste, il se rendit à Paris, et
octeur en 1750, après avoir
t gagné un procès avec la
ui refusait de lui accorder
dispenses. Choisi en 1755
sser la pharmacie aux éco-
édecine, Combalusier dé-
grandes connaissances, or-
ous les charmes de l'élocu-
ourut le 24 août 1762. Ce
estimable d'ailleurs, montra
trop d'acharnement dans la
andaleuse qui, durant plus
, arma l'une contre l'autre
essions naturellement amies.
de citer un des nombreux
sortis de la plume de Com-
*Les prétextes frivoles des
ns, pour s'arroger l'exer-
médecine, combattus dans
ipes et dans leurs consé-*
Paris, 1748, in-4°. On doit
qu'un homme de mérite ait
à de vaines disputes des
précieux que la science ré-
Combalusier avait une sorte
ection pour la polémique; il
ngulièrement à plaider. Non
d'avoir attaqué les chirur-
a écrit contre Astruc et plu-
tres de ses collégues. Il s'est
déclaré l'avocat de la faculté; il a rédigé des *Défenses*, des *Mémoires*, des *Requêtes*; mais sa réputation est établie sur des titres plus solides : I. *Pneumato-pathologia, seu Tractatus de flatulentis humani corporis affectibus*, Paris, 1747, in-8°. Le docteur Jault en a donné une traduction française, en 2 vol. in-8°., Paris, 1754. Cet ouvrage est encore lu et consulté avec fruit, malgré les immenses progrès de la physiologie et de la pathologie. II. *Observations et réflexions sur la colique de Poitou ou des peintres, où l'on examine et l'on tâche d'éclaircir l'histoire, la théorie et le traitement de cette maladie*, Paris, 1761, in-12. Combalusier proscrit l'usage des émolliens, et adopte la méthode suivie à l'hospice de la Charité de Paris, qui consiste essentiellement dans l'emploi des drastiques. C.

COMBAULT (Charles de), baron d'Auteuil, né à Paris en 1588, mort dans la même ville en 1670, est auteur de plusieurs ouvrages relatifs à l'histoire de France, qui, à raison de leur utilité, auraient dû lui mériter quelques marques de souvenir des biographes : I. *Discours abrégé de l'Artois, membre ancien de la couronne de France, et de ses possesseurs, depuis le commencement de la monarchie*, Paris, 1640, in-4°. L'auteur paraît avoir eu pour but, dans cet ouvrage, de flatter le cardinal de Richelieu, qu'il fait descendre, par les femmes, de Louis VIII et de Robert, comte d'Artois. II. *Histoire des ministres d'état qui ont fleuri sous les rois de la troisième lignée*, Paris, 1642, in-fol., et 1667, 2 vol. in-12. Il en annonçait 3 part., mais il n'a paru que la 1re., qui contient les vies de dix-huit ministres, depuis Eudes, en 887, jusqu'à Charles-le-Bel en 1327,

et des dissertations assez curieuses sur l'ancien étendard nommé *chappe de S. Martin*, sur le *dapifer* ou sénéchal, sur le connétable de France, le maréchal de France, le chancelier et le chambellan. III. *Blanche, infante de Castille, mère de S. Louis, reine et régente de France*, Paris, 1644, in-4°. Combault s'est proposé de prouver que les femmes, exclues de la couronne par nos lois, ne sont point cependant étrangères aux affaires de l'état, et que plusieurs de nos reines ont montré de grands talents pour l'administration : c'était, comme on voit, une apologie de la régence d'Anne d'Autriche. IV. *Le Vrai Childebrand*, en réponse au traité injurieux de J.-J. Chifflet, contre le duc Childebrand, frère du prince Charles Martel, et duquel descend la maison de Hugues Capet, Paris, 1659, in-4°. Le traité de Chifflet, intitulé : *Vindiciæ Hispanicæ*, entrepris pour prouver que Hugues Capet ne descend pas en ligne masculine de Charlemagne, et que, du côté des femmes, la maison d'Autriche précède celle de France, lui attira un grand nombre d'adversaires. (*Voyez* David Blondel). Chifflet s'attacha à réfuter le système de Blondel dans son *Verum stemma Childebrandinum*, Anvers, 1654, in-fol. C'est à cet ouvrage que Combault répondit par son *Vrai Childebrand*. Il y établit l'existence de ce prince et sa descendance jusqu'à Hugues Capet ; il se montre très savant dans cet ouvrage, et non moins habile critique que bon français. Chifflet lui opposa, la même année, les *Mémoires des siècles passés, contre le faux Childebrand, au Philosophe inconnu*, ou *le faux Childebrand relégué aux fables*, Bruxelles, 1659, in-4°. Le point de la discussion a été examiné encore depuis par plusieurs savants (*V*
BRAND), et il n'en reste p
des plus embrouillés de n

COMBE (LA). *Voy.* l

COMBEFIS (Franço
Marmande en 1605, pri
après, l'habit des domin
més à Bordeaux, où il
philosophie et la théologi
en 1640 à Paris, et prof
temps dans le couvent d
Honoré. Habile hellénist
de rétablir dans sa pure
le texte des anciens Pères,
près de cinquante années
Le clergé de France, a
1655, le chargea de don
velles éditions et des ver
de plusieurs Pères grecs
corda une pension de 50
fut ensuite portée à 800
1000 livres, faveur qui n'
été accordée en France à
lier. Le P. Combefis n'é
beaucoup près, aussi ve
langue latine qu'il l'était
gue grecque. Ses tradu
obscures et en quelqu
inintelligibles. Ce savant m
rut à Paris, le 23 mars 1
publié un grand nombre
dont les principaux sont :
trum Amphilochii, Met
dreæ Cretensis opera
ris, 1644, 2 vol. in-fo
y a joint une version l
notes. II. *Græco-latinæ*
bliothecæ novum auctua
2 vol. in-fol. On trouve
mier les œuvres de S.
que d'Amasée, et de plu
pères, et, dans le second,
monothélites, qui fut dés
Rome, parce que l'auteu
eu, dit-on, assez de re
cardinal Baronius. III.

concionatoria, 1662, 8 vol. On avait publié à Lyon, en un ouvrage semblable, en in-fol.; mais l'édition du P. s est beaucoup plus ample et cte. IV. *Originum rerumque tinopolitanarum ex variis us manipulus*, etc., 1664, V. *Bibliothecæ græcorum Pa- ctuarium novissimum, græ- atinè*, 1672, 2 vol. in-fol., t suite à la *Bibliothèque des* VI. *Ecclesiastes græcus*, in-8°., ouvrage utile aux teurs, et dans lequel le P. is a fait entrer plusieurs pièces x SS. Basile de Césarée et de ; mais il n'a pas donné le ec, et, dans ce volume, on n'a ersion latine; VII. *S. Maximi* 1675, 2 vol. in-fol.: il de- voir un troisième tome qui n'a té publié; VIII. *Basilius Ma- x integro recensitus*, etc., 2 vol. in-8°. Le P. Combefis lit de la mort lorsqu'on acheva ssion de cet ouvrage. IX. *His- Byzantinæ scriptores post hanem usque ad Nicephorum m, græcè et latinè*, imprimerie , 1685, in-fol. Ce volume, qui le 19e. de l'*Histoire byzantine*, Combefis entreprit par ordre de . contient les cinq historiens ui ont écrit depuis Théophane. ur mourut pendant l'impres- e ce volume, et les notes qui nt y être jointes ont été per- ar la négligence de ceux qui été chargés du soin de ses pa- Le P. Combefis est aussi l'au- s notes sur Théophane, insé- tome VI de la même collec- l avait préparé pour l'impres- s œuvres de S. Grégoire de Na- de S. Athanase, de Paul diacre lichel Psellus. On trouve la liste de ses travaux littéraires dans les *Mémoires* du P. Nicéron (*Voy.* QUÉTIF).

V—VE.

COMBER (THOMAS), théologien anglican, né en 1645 à Westerham, dans le comté de Kent, mort en 1699, après avoir été prébendier d'York, doyen de Durham et chapelain de Guillaume III et de la reine Marie. Il fut aussi recommandable par sa piété que par son savoir, et se montra un zélé défenseur de l'église d'Angleterre. Ses principaux ouvrages sont: I. *Histoire scolastique de l'usage primitif et général des liturgies dans l'église chrétienne*, Londres, 1690; II. *le Compagnon au temple*, 2 vol. in-8°., 1679; III. *le Compagnon à l'autel*, 1684, réimprimé pour la quatrième fois en 1685. Comber est un des auteurs des *Antiquitates ecclesiæ orientalis*. — Un autre Thomas COMBER, né dans la province de Sussex en 1575, après avoir été doyen de Carlisle et principal du collége de la Trinité à Cambridge, fut en 1642 mis en prison, volé et dépouillé de ses bénéfices, et mourut à Cambridge en 1653. On a de lui, en anglais, une *Défense historique du droit divin des dîmes*, contre l'*Histoire des dîmes* de Selden. X—s.

COMBÈS (FRANÇOIS), jésuite, né à Sarragosse, en 1613, alla aux Philippines où il professa la théologie et travailla à la conversion des idolâtres. Nommé par sa province pour aller comme procureur à Rome, les fatigues de la traversée altérèrent tellement sa santé qu'il mourut peu après son arrivée à Acapulco, en 1663. On a publié en espagnol, après sa mort: *Histoire des îles de Mindanao, Solo et autres adjacentes, et des progrès qu'y a faits la religion chrétienne*, Madrid, 1667, in-folio. Le peu de renseignements que l'on possède sur

les îles dont il est question dans ce livre le rendent très précieux. Les auteurs de l'*Histoire générale des Voyages* y ont eu recours, et l'on voit, par le parti qu'ils en ont tiré, que Combès n'a rien omis de ce qui peut faire connaître le pays qu'il a entrepris de décrire. E—s.

COMBES (DE). *Voy.* DECOMBES.

COME. *Voy.* COSME.

COMEIRAS (VICTOR DELPUECH DE), fils de François Delpuech de Comeiras, brigadier des armées du roi, naquit à Saint-Hippolyte du Gard, le 11 septembre 1753, et fut abbé de Sylvanès et vicaire-général de Beauvais. Il mourut à Paris le 29 mars 1805. On a de lui : I. une édition entièrement refondue et considérablement augmentée de la *Géographie moderne et universelle de Nicolle de la Croix*, 1800, 2 vol. in-8°. : il a gâté ce livre en y mêlant des erreurs et des âneries sans nombre; II. *Considérations sur la possibilité, l'intérêt et les moyens qu'aurait la France de rouvrir l'ancienne route de l'Inde, accompagnées de recherches sur l'isthme de Suez et sur la jonction de la mer Rouge*, 1798, in-8°.; III. *la Voix du sage ou l'intérêt des peuples bien entendu dans l'exercice du droit de guerre et de conquête*, 1799, in-8°.; IV. *Abrégé de l'Histoire générale des voyages*, tomes XXII à XXXII : les vingt-un volumes précédents sont de La Harpe; V. *Abrégé de l'Histoire générale des voyages faits en Europe*, 1804, 1805, 12 vol. in-8°., mauvais ouvrages; VI. *le Géographe manuel*, 1801, in-8°., 1805, in-8°. M. Debray a contribué à cette édition. L'auteur primitif est l'abbé Expilly. VII. *Histoire politique et raisonnée du consulat*, 1801, in-8°. : l'auteur ne se borne pas au consulat romain; VIII. *Table ral de la Russie moderne, tion politique de cet empire mencement du 19e. siècle* 1802, 2 vol. in-8°., avec d c'est l'ouvrage de Tooke, ma IX. *Histoire de l'astrono cienne et moderne, par Ba vrage dans lequel on a con ligieusement le texte, en su les calculs abstraits, les n pothétiques, les digressions fiques*, 1806, 2 vol. in-8°. ral, Comeiras est un des plus et des plus inhabiles compila y a lieu de présumer que la tion, l'ayant privé de son ét forcé de travailler pour les li il leur en donnait pour leur On lui a attribué l'*Examen clavage en général*, 1804 in-8°.; mais cet ouvrage est de lentin de Cullion. Il a laissé nuscrit, dit M. Ersch, *Hist Marie Stuart, Histoire de l celle d'Orléans*, et *Balanc tique des différents états d rope*. — COMEIRAS (P.-J. B me), avocat au parlement 1775, né, dit M. Ersch, midi de la France, et cons ment peut-être parent de Vic résident auprès des ligues gris commissaire-général dans les tements de la mer Ionienne, et en revenant en France, à A en 1798. On a de lui : I. *Es les réformes à faire dans procédure criminelle*, 1789. II. *Mémoire à consulter et tation pour Louis-Philippe-d'Orléans*, in-8°. Ce mém daté du 29 octobre 1790. A.

COMENIUS (JEAN AMOS lologue du 17e. siècle, contribu travaux pour perfectionner l'éd et les méthodes d'instruction

rigine, et naquit en 1592, : Comna, près de Bru- ravie. La religion pro- ıs laquelle il fut élevé, ié à de fréquentes per- hangea de nom, suivant ligionnaires de son pays, ler *Comenius*, du nom ge. On ne sait plus quel ı de famille, et le savant ıt Jablonski, son petit- ıi avait ouï-dire dans sa ınt négligé de le mettre ait lui-même oublié. Ses étaient de la secte qu'on *rères moraves*, lui ins- ponne heure une tendre ent amour de l'humanité fonds de tolérance. De- in fort jeune, son édu- ligée, et il nous apprend l ne commença qu'à seize le latin. Il fit ses études à s le pays de Nassau, et la n esprit lui fit faire des u'au bout de six ans, il Moravie, fut fait recteur s a Fulnek, et commença écution de ses plans de ment qui, dans son ima- nte, embrassaient à peu talité des connaissances ne put long-temps con- ranquillité ces premiers re contre les protestants ée en 1618, la Bohême ie furent inondées de riales, et le bourg de t été pillé et brûlé en es soldats espagnols, il livres, ses manuscrits mobilier. Poursuivi lui- ne rigueur particulière, ministre protestant, il ınt quelque temps un es terres du baron de suite chez le baron Sa- dousky de Slapna en Bohême, pour le fils duquel il recommença ses travaux sur l'éducation. Il y acheva en 1627 sa *Didactica magna*. La persécution s'étant rallumée avec plus de violence, Coménius fut obligé de se réfugier à Lissa ou Lesna, dans la grande Pologne, où il fut nommé recteur de l'école et surintendant ou évêque de la petite église des frères bohémiens ou moraves. Ce fut là qu'il publia sa *Janua linguarum*, qui lui fit en peu d'années une réputation véritablement colossale. Les procédés employés juqu'alors pour l'étude des langues étaient si imparfaits, on employait un si grand nombre d'années à n'apprendre que des mots, qu'on dût regarder comme un chef-d'œuvre une méthode qui ne séparait point la connaissance des choses de celle des mots, et qui, réunissant tous les mots d'une langue en discours suivis, les faisait tous passer sous les yeux en peu de temps, sans offrir l'ennui d'une stérile nomenclature. On crut, d'après le système de l'auteur, qu'en traduisant ce livre en diverses langues, il serait un instrument suffisant pour les apprendre sans grammaires ni dictionnaires. Aussi, par un succès unique dans l'histoire littéraire, cet ouvrage, au bout de vingt-six ans, se trouvait déjà imprimé en douze langues, sans compter les traductions en arabe, turk, persan et moghol qui n'ont jamais été imprimées, mais qui circulaient en Orient dès 1641, c'est-à-dire, dix ans seulement après la première édition, comme le célèbre Jacques Golius l'apprit d'une lettre que son frère, le P. Celestin de Sainte-Lidwine, lui écrivit d'Alep cette année-là. On a reproché au latin de Coménius de fourmiller de barbarismes; mais il est juste d'observer qu'ayant eu à par-

ler de tous les objets que présentent la nature et la société, il a dû se servir souvent de mots qui n'ont pas été employés par les écrivains du siècle d'Auguste, parce qu'ils s'appliquent à des choses qu'ils ne connaissaient pas. La réputation de Comenius s'étendant de plus en plus, on le regarda bientôt dans tous les pays protestants comme le seul homme capable de réformer le système d'instruction publique, et on l'appelait pour cet objet d'un bout de l'Europe à l'autre. En 1637, il était en Angleterre, d'où on l'attira en Suède en lui faisant les offres les plus séduisantes. Son protecteur, L. de Geer, l'y fit venir à ses frais en 1642, et le recommanda fortement au chancelier Axel Oxenstiern; mais Coménius voulut auparavant terminer quelques-uns de ses livres élémentaires, et promit seulement d'aider de ses conseils la commission nommée pour la réforme des études. Retiré à Elbing, il s'y livra, pendant six ans, à la composition de ses ouvrages. En 1648, de nouvelles circonstances le déterminèrent à retourner à Lesna. On croit que ses protecteurs, lassés d'attendre la publication de ses livres élémentaires, cessèrent de lui payer la pension qu'ils lui faisaient à Elbing. Le prince Rakotzy l'ayant appelé en Transylvanie, il y établit son école, que la crainte continuelle d'une invasion des Turks l'engagea bientôt à transférer à Patak, près de Tokai. Il la dirigea pendant quatre ans avec le plus grand succès, et revint à Lesna en 1654. La guerre ne tarda pas d'y troubler encore son repos. Les frères moraves de cette ville, ayant célébré avec beaucoup d'éclat les premières victoires de Charles-Gustave, roi de Suède, furent exposés au ressentiment des armées catholiques, lorsque ce prince eut été d'évacuer la Pologne. La malheu ville de Lesna fut pillée et rédui cendres vers la fin d'avril 165 Coménius y perdit de nouveau vres et une partie de ses manuscr en sauva quelques-uns qu'il ava terrés, et qu'il retrouva encore dix après l'incendie. Desmarets et N Arnold lui ont reproché d'avoi même attiré ce malheur sur sa adoptive, en célébrant les victoi Charles-Gustave dans deux pa riques, où, se livrant à son en siasme prophétique, il annonça ce prince serait le sauveur de l'l évangélique et le destructeur de pauté; mais on n'a jamais mont prétendus panégyriques, et on par les autres ouvrages de Com que, loin de se permetre de se bles déclamations, il y montr parlant de l'Église romaine, un de douceur et de modération ferait prendre pour un cath Obligé de chercher un nouvel en Silésie, puis à Francfort-sur- et à Hambourg, il finit par se Amsterdam, où Laurent de Gee de son ancien protecteur, four néreusement aux frais de l'in sion de ses ouvrages et de ses pour l'amélioration de l'instr publique. Il y publia, sous l d'*Opera didactica*, la collecti la plupart de ses ouvrages en ce Vers la fin de sa vie, il s'aban trop à des querelles théologiqu tre les sociniens, et finit par se aveuglément aux rêveries de qu visionnaires fanatiques. Il fut a des plus ardents admirateurs fameuse Bourignon. Il mou Amsterdam, le 15 novembre regardé par les uns comme un supérieur, par les autres com effronté charlatan. Si on lit att

Opera didactica, l'on verra deux jugements sont exagé- on ne pourra refuser de lui re- tre une érudition variée et e, mais superficielle; un es- te, mais peu cultivé, et beau- e bonne foi. Adelung (*Hist. de lie humaine*, tom. Ier.) donne de Coménius, avec la liste de vrages, au nombre de quatre-douze, et cette liste n'est pas te; nous n'indiquerons ici que ncipaux : I. *Theatrum divi-* Prague, 1616, in-4°. Ce mor- écrit en langue bohémienne, ardé, de même que le suivant, un ouvrage classique dans ittérature si peu connue. C'est bleau de l'ouvrage des six ou de la création. II. *Laby- du monde*, Prague, 1631, C'est par erreur qu'Adelung e une édition de 1601, in-8°., e Coménius n'avait alors que ns. Cet ouvrage, réimprimé en in-8°., a été traduit du bohé- en allemand, sous le titre de *ges philosophiques et satiri- lans tous les états de la vie ne*, Berlin, 1787, in-8°. de ng. III. Une *Carte de la Mora-* remarquable surtout par l'exac- de la nomenclature qui s'y en allemand et en bohémien, la plupart des lieux où ces deux sont en usage : Vischer la fit de nouveau à Amsterdam en et ce n'est que plus d'un siècle qu'elle a été surpassée. IV. *Ja- linguarum reserata*, Lesna, in-8°., très souvent réimpri- et traduite en diverses langues. trouve, en cent chapitres sous- en mille paragraphes numé- une véritable encyclopédie élé- ire, renfermant tous les mots , au nombre de neuf mille trois cents, le même mot n'y étant presque jamais répété. Pour l'étude des langues, cet ouvrage est préférable à celui qui avait paru à Salamanque sur le même sujet (*V.* Batre), en ce que les mots y sont pris le plus souvent dans leur sens propre. L'édition bohémienne, originale comme la latine, est plus recherchée, parce que Coménius est encore aujourd'hui regardé comme un auteur classique en cette langue, qu'il écrivait avec beaucoup de pureté. Les traductions en grec, en polonais et en hongrois sont les meilleures; les autres sont barbares, et n'ont plus aucun mérite aujourd'hui. Parmi les éditions en plusieurs langues, il faut préférer celles où chaque langue est accompagnée d'un *index* ou répertoire alphabétique. V. *Orbis sensualium pictus*, Nuremberg, 1658, in-8°., avec figures en bois. Cet ouvrage, souvent réimprimé, traduit en bohémien, en hongrois, etc., etc., a été confondu mal à propos avec le précédent; il renferme de même une encyclopédie élémentaire en cent cinquante chapitres, ornés chacun d'une gravure en bois, où des chiffres de renvoi mettent sous les yeux la figure de chaque objet indiqué dans le texte. On en publie chaque année de nombreuses imitations, qui souvent ne valent pas l'original. VI. *Apologia pro latinitate januæ linguarum*, Amsterdam, 1657, in-4°. Il cherche à s'y justifier du reproche de barbarisme; mais Morhof observe que le latin de cette apologie aurait lui-même besoin d'apologie. VII. *Janua eruditionis scholasticæ, rerum et linguarum structuram exhibens*, Schaffhouse, 1659, in-8°. VIII. *Novissima linguarum methodus*, 1648. On y trouve une notice des principaux essais faits jusqu'alors pour perfectionner l'enseignement des langues,

et une grammaire savante et méthodique, presque toute en tableaux synoptiques, avec des applications nombreuses à l'allemand, au grec, au hongrois, etc., même à l'hébreu et au turk : on voit que l'auteur possédait les vrais principes de la grammaire générale. IX. *Januæ linguarum novissimæ clavis grammatica latino-vernacula*, ou *Grammatica janualis* : c'est une suite du précédent. X. *Lexicon januale, seu Sylva latinæ linguæ*. Tous les mots radicaux latins y sont mis en phrases suivies, sans sortir de l'ordre alphabétique. XI. *Prodromus Pansophiæ universæ, in quo admirendi illius et verè incomparabilis operis necessitas, possibilitas, utilitas solidè, perspicuè et elegantèr demonstratur*, Londres, 1639, in-12. C'est le prospectus d'une espèce d'encyclopédie qui fut la chimère de sa vie entière. XII. *Schola ludus, seu Encyclopædia viva, hoc est januæ linguarum praxis scenica*, Francfort, 1679, in-8°. Ce curieux ouvrage donne le détail de huit exercices, ou pièces dramatiques représentées, en 1654, à son école de Patak, et qui mettent en action scénique toute la matière du *Janua linguarum*. La scène est à Alexandrie, où le roi Ptolémée (Philadelphe), accompagné d'Ératosthènes, Platon et autres philosophes, fait successivement passer en revue devant lui des hommes de tous les états. La troisième pièce, par exemple, intitulée *Mundus artificialis*, a quatre-vingt-six acteurs, qui viennent l'un après l'autre ou trois à trois, chacun avec le costume et les outils du métier qu'il représente, en expliquer en latin les principes élémentaires et les termes techniques. Chaque pièce est précédée d'un prologue et accompagnée de musique. XIII. *Opera didactica omnia*, Amsterdam, 1657, in-fol. très bien imprimé et orné du portrait de l'auteur. Ce recueil, divisé en quatre parties, renferme trente-trois pièces, dont plusieurs ne sont que des discours, lettres ou prospectus; les plus importantes sont celles que nous venons d'indiquer N°. IV. XII. Presque toutes ces pièces avaient déjà paru séparément. XIV. *Echo absurditatum*, Amsterdam, 1644, in-8°., id., 2°. édition, 1658, in-8°. Cette petite brochure, publiée sous le nom d'*Ulric Neufeld*, est une réponse aux censures du P. Valérianus Magnus, capucin et savant théologien. Les protestants trouvèrent trop de modération dans cet écrit polémique de Coménius, et lui en firent le reproche. XV. *Historiola ecclesiæ Slavonicæ*, Amsterdam, 1660, in-8°.; on la trouve aussi quelquefois sous ce titre : *Ratio disciplinæ, ordinisque ecclesiastici in unitate fratrum Bohemorum*. Une première édition, très rare, avait été imprimée à Lesna en 1652; J.-F. Buddæus en a donné un extrait sous ce titre : *J.-A. Comenii Historia fratrum Bohemorum*, Halle, 1702, in-4°., et on l'a traduit en allemand, Schwabach, 1759, in-8°. XVI. Il a travaillé à l'*Historia persecutionum ecclesiæ Bohemicæ, jam indè à primordiis conversionis suæ ad christianismum, ad annum usque* 1652, sans nom de lieu d'impression, 1648, in-12. L'édition la plus complète est celle qu'a donnée en allemand Jean-Théophile Elsner, sous le titre de *Martyrologium Bohemicum*, Berlin, 1765, in-8°. L'ouvrage a été aussi traduit en français et en anglais. XVII. *Lux in tenebris* (Hollande), 1657, in-4°.; idem, sous ce titre : *Lux è tenebris, novis radiis aucta* (Hollande), 1665, 2 vol. in-4°., fig. C'est une traduction

s prétendues prophéties et
e Kotter, de Drabicius et de
Poniatowska. Elles avaient
aru en langue bohemienne;
s, craignant d'un côté de ré-
n ordre du ciel s'il refusait
iduire, et de l'autre, de se
e ridicule si elles n'étaient pas
par l'événement qui était peu
prit le parti de ne les faire
qu'à un très petit nombre
aires; c'est ce qui les rend
, quoiqu'il y en ait eu plu-
res éditions plus ou moins in-
(1), sur lesquelles Baumgar-
chr. von einer Hall. Bibl.)
g (*Adpar. litter.*) donnent
détails. Bunemann (*Catal.*
étend même que Louis XIV
acheter tous les exemplaires
ouvrage pour le supprimer.
Diogenes cynicus redivivus,
mpendiosè philosophando,
m, 1658, in-12, pièce dra-
n quatre actes, qui avait été
esna vers 1658. XIX. *Dis-*
de caloris et frigoris na-
sterdam, 1659, in-12 de
De tous les ouvrages de phy-
Coménius, c'est le seul qui
être recherché, à cause de
faits curieux qu'il renfer-
y trouve, pag. 59, le dé-
océdé par lequel un paysan
ie, gelé dans un hiver ri-
, vers 1618, fut rappelé à
bout de quatre jours. XX.
action en vers bohémiens des
s moraux de Caton, Ams-
1662; Voigt en rapporte quel-
dans les *Acta litterar.*,
I, 149. XXI. *Antiquitates*
; cet ouvrage, ainsi que

le n'a connu que l'édition de
tulée : *Historia revelationum*,
la moins rare et la moins com-

d'autres morceaux historiques moins importants, se conservent en manuscrit dans diverses bibliothèques de Bohême. C. M. P.

COMES (Natalis.) *V.* Noël Conti.

COMESTOR (Pierre, surnommé), c'est-à-dire, le *mangeur*, non parce qu'il mangeait plus qu'un autre, mais parce qu'il avait lu, et comme dévoré beaucoup de livres. Comestor était doyen de l'église de Troies; il gouverna l'école de théologie de Paris, depuis 1164 jusqu'en 1169, se retira ensuite à St.-Victor, et mourut, suivant quelques auteurs, l'an 1178; selon d'autres, le 21 octobre 1185. Il laissa par son testament tout ce qu'il possédait aux pauvres, et fut enterré à St.-Victor, avec cette épitaphe :

Petrus eram, quem petra tegit, dictusque Comestor;
Nunc comedor, etc.

Auteur du livre fameux, intitulé : *Scolastica historia*, Comestor l'entreprit, s'il faut l'en croire, aux vives instances de ses amis, qui trouvaient insuffisantes les gloses qu'on avait alors sur l'Écriture sainte. Il le dédia à Guillaume-aux-blanches-mains, archevêque de Sens. Cet ouvrage est l'*Histoire sainte*, suivie, depuis le commencement, de la *Genèse* jusqu'à la fin des *Actes des Apôtres*, et tirée du texte de l'*Écriture* et des *Gloses*. L'auteur y a joint quelques traits de l'histoire profane. Ce livre est à la fois dogmatique et historique; le récit est chargé de dissertations. Comestor mêle à l'histoire de la création les opinions des philosophes et des théologiens sur le ciel empirée, les quatre éléments, la formation du monde et l'état du premier homme. Il cite, mais vaguement, Platon, Aristote, l'historien Josèphe, et rapporte plusieurs histoires, sans les appuyer d'aucune autorité. Il donne diverses explications, qu'il suppose vraies, sans s'em-

barrasser de les prouver. Le texte de l'*Écriture* est presque tout entier dans l'*Histoire scolastique;* mais l'auteur s'écarte souvent du sens littéral pour suivre des sens figurés, et donne aux noms propres de fausses étymologies. Il raconte affirmativement des fables ridicules; cependant son livre fut reçu avec enthousiasme, et, pendant trois siècles, on le regarda comme un excellent corps de théologie positive. Il était mis en parallèle avec le livre des *Sentences* de P. Lombard et avec le *Décret* de Gratien. On croyait avoir dans ces trois ouvrages tout ce qui était nécessaire pour devenir habile dans les deux théologies scolastique et positive, et dans le droit canon, et, comme ces trois auteurs paraissaient concourir à composer une théologie universelle, on admit comme un fait constant la fable qui les disait frères. L'édition que l'on croit la première de l'*Histoire scolastique*, intitulée *Scolastica Historia super Novum Testamentum, cum additionibus atque incidentiis*, parut à Utrecht en 1473, petit in-fol. C'est un des premiers livres qui aient été imprimés dans cette ville, et même dans la Hollande. On en donna diverses éditions, à Strasbourg, 1483, in-fol.; Bâle, 1486, in-fol., etc. Guiart des Moulins traduisit en français (1294) l'*Histoire scolastique*, sous ce titre: la *Bible historiée*, Paris, A. Vérard, sans date (1495, selon l'abbé Rive), 2 vol. in-fol. Il y avait, de cette édition, chez le duc de la Vallière, un exemplaire sur vélin, avec 410 miniatures, et, de la même version, deux beaux manuscrits du 14e. siècle, intitulés, l'un: les *Livres ystoriaulz de la Bible;* l'autre: *Ci commance la Bible hystoriaus*, ou *les Hystoires escolastres*. Quelques auteurs ont attribué à Pierre Comestor un ouvrage non moins fameux que l'*Histoire scolastique*, la *Catena temporum*, ou *Rudimentum novitiorum*, qui a été traduite sous le titre de *Mer des Histoires* (*Voy.* BROCARD). V—VE.

COMEYRAS (*Voy.* COMEIRAS).

COMGALL, ou CONGEL (S.), naquit de parents nobles, dans le nord de l'Ultonie, en l'an 516, et fut un des plus célèbres fondateurs de la vie monastique en Irlande. Élevé sous la conduite de S. Fintan, dans le monastère de Cluain Ridhmech, au comté de la reine, il hérita, suivant Notker, des vertus de S. Colomb. Camden se trompe en regardant Comgall comme le patriarche des moines en Irlande, puisqu'il est certain que S. Patrice avait établi des monastères dans cette île, près d'un siècle auparavant. Comgall fonda, vers l'an 550, la grande abbaye de Bangor en Benchor, dans le comté de Down, en Irlande, et non l'abbaye de Bangor, dans le pays de Galles, comme l'avance Camden, qui a été réfuté par Usserius; mais ces deux abbayes devinrent également célèbres. On dit que Comgall eut sous sa direction trois mille moines, tant à Bangor que dans d'autres maisons. Ses plus célèbres disciples furent S. Lugil et S. Colomban. Comgall passa dans le pays de Galles, vers l'an 562, et y bâtit un monastère dans la terre de Heth. De retour en Irlande, il en fonda un autre, qu'on appela Cell-Comgall, et qui fut depuis réuni à l'archevêché de Dublin. La plupart des moines que dirigeait Comgall labouraient la terre et vivaient du travail des mains. Il mourut le 10 mai 60[illegible]. S. Bernard a fait son éloge. V—VE.

COMIERS (CLAUDE), né à E[illegible]brun, embrassa l'état ecclésiastique, et [illegible] docteur en th[illegible] [illegible], pr[illegible] [illegible]ostolique, pri[illegible]

ant, et chanoine de la cathé-
'Embrun. Il professa long-
les mathématiques à Paris;
ant perdu la vue, il entra aux
Vingts, où il prenait le titre
le royal, parce qu'il était pen-
du roi. Il mourut en 1693.
a écrit un grand nombre d'ou-
qui ont été imprimés séparé-
dans les journaux du temps :
eut voir les titres dans Moréri;
s principaux : I. *Instruction*
réunir les églises prétendues
ées à l'église romaine, Paris,
ouvrage superficiel et mal écrit;
Duplication du cube, la tri-
de l'angle, et l'inscription
tagone régulier dans le cer-
ris, in-4°., 1677; III. *Traité*
parole, des langues et écri-
et l'art de parler et d'écrire
ment, in-12, Paris, 1690, et
1691, ouvrage rare et recher-
'. Comiers a travaillé au *Jour-*
s Savants pendant les années
1677 et 1678, et y a inséré
articles consacrés à la descrip-
e plusieurs machines dont il
ventenr. V. Il a été aussi, de-
581, jusqu'à sa mort, l'un des
urs du *Mercure*, où il a fait
er un grand nombre de dis-
ns, qui, par leur étendue,
it autant de traités. Dans le
re de 1683, il a fait paraître
ité des lunettes qui forme la
ande partie de onze volumes du
re, en commençant par l'ex-
inaire de 1682, qui parut en
Dans l'extraordinaire de 1684,
s a inséré, 1°. la relation d'un
fait en Amérique; ce voyage ima-
est le récit d'un songe que l'au-
lresse à une femme : il est écrit
uvaise prose, et en vers plus
is encore; 2°. une *Dissertation*
tenant des réflexions sur les
changemens de la surface de la terre
et la facile construction de toutes
sortes de cadrans solaires par un
seul point d'ombre, ou par deux
points d'ombre, sans connaître la
déclinaison de la muraille ni l'élé-
vation du pôle. Dans le *Mercure* de
1689, se trouve un *Traité des pro-*
phéties, vaticinations, prédictions
et prognostications. L'auteur y don-
ne quelques détails sur sa vie, et nous
apprend qu'il a fait poser les armes à
plusieurs mutins des Cévènes, qu'il a
engagé le comte de Dona à remettre
au roi la principauté d'Orange moyen-
nant la somme de 200,000 liv.; qu'il a
empêché, avec le marquis de St-André-
Monbrun, la fabrication des poisons
en France, où Denys Lhomme, moine
apostat, l'avait introduite, et qu'il a
fait un procès à ceux qui s'en mêlaient.
Ce journal contient encore une foule
de *Dissertations* de Comiers sur la
conduite des eaux, la vitrification,
les langues et écritures, les alpha-
beths des langues orientales, l'art
d'écrire et de parler occultement et
sans soupçons, sur l'éclipse de 1685,
sur un calendrier perpétuel et inva-
riable; quelques écrits polémiques
sur la baguette divinatoire que l'au-
teur veut justifier; des *Opuscules*
théologiques, et un assez long traité
intitulé la *Médecine universelle*, ou
l'Art de se conserver en santé et
de prolonger sa vie. Ce traité, di-
visé en trois discours qui parurent en
1687, a été écrit à l'occasion d'un
Italien nommé *Louis Galdo*, qui, sui-
vant la *Gazette de Hollande*, a vécu
quatre cents ans. Les *Discours* de Co-
miers contiennent des détails histo-
riques assez curieux, et de bonnes ob-
servations d'hygiène. B—G—T.

COMINES (Philippe de), sei-
gneur d'Argenton, naquit au château
de Comines, près de Menin, en 1445,

d'une illustre famille de Flandre. Il passa sa jeunesse à la cour de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, où il fut attaché au service du comte de Charolais. Il le suivit dans la guerre du *bien public*, et se trouva à la bataille de Montlhéry. Quand le comte eut succédé à son père, sous le nom de *Charles-le-Téméraire*, Comines continua à jouir de sa confiance et de son intimité. Il était près de lui, lorsque irrité d'un manque de foi de Louis XI, le duc retint ce roi prisonnier à Péronne. Dans sa colère, il se fût porté à quelque violence insensée contre le roi; Comines, tout jeune qu'il était, se montra sage et prudent en essayant de calmer son maître, et, ne pouvant y réussir complètement et craignant les effets de l'emportement du duc, il avertit le roi des points sur lesquels il fallait céder pour ne pas se mettre dans le plus grand danger; puis il contribua à la pacification et au traité qui réunirent pour un moment ces deux princes. Il fut ensuite employé à diverses négociations, où il se conduisit avec habileté. Cependant, l'esprit du duc de Bourgogne s'aigrissait de plus en plus par ses revers, par son ambition trompée, par ses ruses qui échouaient contre les ruses de Louis XI. Une sorte de frénésie s'emparait de lui et faisait chaque jour des progrès; les sages conseils l'irritaient. Téméraire à entreprendre, il était imprudent à exécuter. Louis XI, qui profitait de toutes les fautes de son rival, mit surtout un grand soin à détacher de lui, peu à peu, tous les hommes habiles et considérables qu'il avait parmi ses serviteurs. Travaillant avec patience à les séduire l'un après l'autre par des promesses, ne se rebutant pas pour avoir été refusé; flattant ceux que le duc outrageait en récompense de leurs prudents avis, il parvint ainsi à lui enlever tous ceux qui pouvaient lui être secourables. Comines passa en 1472 du service de Bourgogne au service de France. Dans ses mémoires, il se tait absolument sur ce point important de sa vie. On a beaucoup recherché quels motifs avaient pu le porter à abandonner ainsi son maître; on a voulu excuser cette désertion. Si l'on s'en rapporte à une tradition populaire, Comines, dans sa jeunesse, se trouvant à la chasse avec le comte de Charolais, le prince lui avait dit de lui tirer ses bottes; Comines, abusant de la familiarité qui régnait entre le comte et lui, avait réclamé ensuite le même service de sa complaisance; le prince, mécontent de ce manque de respect, l'avait frappé de sa botte à la tête, d'où lui était resté le surnom de *tête bottée*. Cette anecdote est hors de toute vraisemblance; elle s'accorde mal avec le caractère mesuré qu'eut toujours Comines; d'ailleurs, s'il s'était trouvé offensé par le prince, comment aurait-il passé encore dix ans à son service? Une insulte pardonnée pendant la prospérité de l'offenseur, et dont on se souvient pour l'abandonner dans ses revers, serait une méchante excuse. Il est probable que Comines, comme les autres serviteurs de Charles-le-Téméraire, se dégoûta de servir un maître livré à l'esprit de vertige, et se laissa aller au chagrin et au dépit que ressent un homme sage, qui voit un insensé courir à sa perte. Louis XI lui devait de la reconnaissance, et, depuis sa prison de Péronne, s'efforçait sûrement de l'attirer à lui. Les exemples ne manquaient pas pour autoriser cette espèce de désertion. Dans ce temps-là un seigneur se regardait comme indépendant, portait assez volontiers ses armes du côté où il espérait des honneurs et du profit. Comines laissa marchander comme les un homme d'un

moins réfléchi, un guerrier
ou insouciant, nous eût ra-
circonstances de ce change-
ous eût dit ce qu'il eut à en-
a cour de Charles, et ce que
Louis XI; mais le grave Co-
senti ce qu'il y avait de peu
e à quitter son souverain
eux, non pas pour aller vivre
etraite, mais pour servir con-
et il a jeté un voile épais sur
on. Mézerai dit avec sa brus-
rdinaire : « Si les raisons de
es eussent été honnêtes, il
ait expliquées, lui qui rai-
t si bien sur toutes choses. »
combla de biens Philippe de
A peine fut-il à son service,
it donation de la principauté
nt et des seigneuries d'Olon-
Chaume, Curzon, Château-
Chastel-Berry, Brem et Bran-
e maria avec Hélène de Jam-
ne famille riche et illustre de
'aida de ses deniers à acheter
l'Argenton, le fit sénéchal de
et publia hautement dans les
tentes par lesquelles il assura
faits à Comines, combien il
de reconnaissance. « Louis,
voir fesons, etc., que comme
mé et féal conseiller et cham-
, Philippe de Comines, des-
nt sa grande et ferme loyauté
singulière amour qu'il a eue
ous, se soit dès son jeune asge
à nous servir, honorer et
omme bon, vray et loyal su-
son souverain seigneur, et
tant les troubles qui ont été
eux où il a conversé, qui, par
temps, nous ont été et encore
ontraires, rebelles et déso-
ts, toujours ait gardé envers
vraye et loyale fermeté de cou-
et même en notre grande et
nécessité, à la délivrance de
» notre personne, lorsque étions en-
» tre les mains d'aucuns de nosdits re-
» belles et désobéissants, qui s'estoient
» déclarés contre nous et en dangers
» d'être là détenus, notre dit conseil-
» ler et chambellan, sans crainte du
» danger qui luy en pouvoit advenir,
» nous avertit de tout ce qu'il pouvoit
» pour notre bien, et tellement s'em-
» ploya, que par son moyen et aide
» nous saillimes hors des mains de nos-
» dits rebelles; et en plusieurs autres
» manières nous a faict, et continue de
» faire chaque jour, plusieurs grands,
» louables et recommandables servi-
» ces, etc. » Comines devint un des serviteurs les plus intimes de Louis XI; le roi l'employa souvent et le tint habituellement auprès de sa personne. Quelquefois, et même dans des occasions mémorables, il porta le même habit que son chambellan; d'autres fois il le fit coucher dans son lit; marques de faveur que Louis XI avait assez en usage, et qui étaient dans les mœurs simples et cordiales du temps. Cependant, le nom de Comines ne se rattache à aucun des événements du règne de Louis XI. Ce prince gouvernait par lui-même. Personne ne lui dictait ses desseins, et ceux qui les exécutaient étaient des instruments plus ou moins intelligents et habiles, à qui restait le seul mérite d'une obéissance sensée, mais passive. Les conseils qu'il recevait, qu'il cherchait même, le guidaient pour accomplir ses résolutions, mais non pas pour les former. « Il était si sage qu'on ne pouvait faillir » avec lui, moyenant qu'on obéît à ce » qu'il commandait sans y rien ajouter » du sien. » Comines, plus qu'un autre, convenait au gouvernement de Louis XI. Il ne fut jamais ni son ami, ni son favori; mais il lui avait été utile en une circonstance importante, et ne cherchait pas à s'en prévaloir, non plus

que des autres services qu'il lui rendait. Il savait plaire au roi par la droiture de son sens, par son caractère, qui ne cherchait ni l'éclat ni le bruit, par sa prud'homie, comme on parlait alors; il lui procura des intelligences et des espions chez le duc de Bourgogne. Après la chute de ce prince, il essaya, sans beaucoup de succès, de gagner au roi les villes de Flandre; il y eût mieux réussi peut-être, si Louis eût suivi les conseils qu'il lui donna, sans insister. Il acheta les bons offices et les complaisances du comte de Hastings, grand chambellan d'Angleterre, que déjà il avait gagné une fois pour le duc. Ce marché, où toute la fierté du comte consiste à ne pas signer une quittance, est un des récits les plus curieux de Comines. Après la prise de possession de la Bourgogne, Comines y fut envoyé. Quelques lettres qu'il écrivit à des bourgeois de Dijon, touchant le logement des gens de guerre, se joignant à d'autres légers soupçons, le roi lui retira un peu de sa faveur et le nomma ambassadeur à Florence. Les *Pazzi* et les partisans du pape venaient d'y échouer dans leurs complots. Le roi voulait défendre les Médicis : Comines leur amena un léger secours du duc de Milan, et leur fut encore plus utile en témoignant hautement combien la France leur était favorable. Il passa un an à Florence, et Laurent de Médicis remercia le roi de lui avoir envoyé un si sage ambassadeur; aussi, à son retour, Comines fut-il mieux accueilli que jamais par le roi. Il le trouva malade, et déjà affaibli; il le soigna après sa première attaque, couchant près de lui, et le servant « alentour de sa personne, com- « me valet de chambre. » Le roi, après s'être un peu rétabli, vint chez lui dans son château d'Argenton, où il passa quelque temps malade. Comines fut ensuite envoyé en Savoie, pou parer, moitié par ruse, moi force, du jeune duc Philibert placer entièrement sous la tu l'influence du roi, son oncle; le dernier emploi que lui donn XI, qui mourut deux ans apri le règne suivant, Comines ne j de la même faveur. Il avait ét mé, de concert entre la cou états, membre du conseil cré dant la régence. Il se rangea d des princes, contre le gouver sage et paternel d'Anne de Bea fut mêlé à toutes les cabales d'Orléans et s'attacha surtout a connétable, Jean de Bourbon. L ces prirent les armes, pour le bientôt après, déconcertés par sures que la régente avait prise cette *guerre folle*. Alors Com chassé de la cour avec *rudes* par le duc René de Lorraine, tira à Moulins auprès du con Il en revint avec lui, au bout ans; mais ce prince, après q menaces et emportements, ay apaisé par la cour, renvoya C et n'écouta plus ses conseils. U velle conjuration fut encore ou le comte de Dunois et le duc léans. Le duc de Lorraine, qu ravant avait déjà confié à Comi mécontentement de la cour, éta dans cette ligue secrète. Le était sur le point d'éclater, lors de bons avis, l'on fit arrêter u me qui portait des lettres de C des évêques du Puy et de M ban et de quelques autres con On découvrit ainsi qu'ils trah les secrets de l'état; ils furent prison. Comines fut traité dur il passa huit mois à Loches, dans une de ces cages de fer qu XI avait mises en usage. « P » les ont maudites, et moi au

m ai tâté sous le roi d'à pré-
Quand le duc d'Orléans eut
ı et fait prisonnier à St.-Au-
ne l'autorité de la régente fut
: assurée, le parlement fit le
Comines, et, en 1458, il fut
d'après ses propres aveux,
nit eu intelligence, adhésion et
par paroles, messages, let-
biffres et autrement, avec
rebelles et désobéissants su-
ni, et commis autres crimes
ses. » Il fut condamné à être
s une de ses terres pendant
et le quart de ses biens con-
ne semble pas que cette sen-
été exécutée. Pour mieux
es haines et les partis, l'on
gent envers les coupables;
ı, le mérite et l'expérience de
étaient connus, et l'on savait
vait être utile. En 1493, il
ı traité qui fut conclu à Senlis,
roi et l'archiduc d'Autriche,
ourgogne. Charles VIII l'em-
Italie, et, après que l'expédi-
Naples eut été résolue, il fut
ı Venise, dont il était impor-
saintenir la neutralité. Il y fut
sidéré, et lorsque Pierre de
chassé de Florence, vint cher-
asyle à Venise, Comines en-
ı à le recevoir les Vénitiens
ignaient de déplaire au roi.
le grand accueil qu'ils avaient
nbassadeur du roi, les Véni-
tardèrent pas à traiter secrè-
vec ses ennemis, et à conclu-
ligue pour s'opposer à la re-
s Français. Comines tint le roi
c d'Orléans constamment in-
les négociations de la républi-
quand les Vénitiens furent tout-
clarés, il vint retrouver le roi
nce. Il aurait bien voulu hâ-
etour en France contre lequel
it s'accumuler tant d'obsta-
cles; mais ce n'était plus le gouvernement habile et prudent de Louis XI. Il avait affaire à un roi léger dans son caractère et sa conduite, à une cour jeune et présomptueuse; il hasardait timidement d'inutiles conseils. « Ses » affaires avaient été telles au com- » mencement de ce règne, qu'il n'osait » guère s'entremettre, afin de ne pas » se faire ennemi de ceux à qui le roi » donnait autorité; qui était beaucoup » trop grande quand il s'y mettait. » Tant fut tardé, que la retraite fut coupée aux Français, et qu'il fallut combattre pour passer. Les deux armées se trouvèrent en présence à Fornovo. Le roi voulut alors parlementer, et chargea Comines de travailler à un accommodement: c'était s'y prendre bien tard. Il tenta sans espoir cette négociation, et, comme il allait l'entamer, le combat commença, et les Français tirèrent le canon; tant il y avait de désordre dans la conduite des affaires. Comines combattit près du roi dans cette journée, et lui prêta son manteau. Le lendemain, les armées étaient à peu près en même position; Comines essaya encore de négocier. Les allées et venues entre deux armées remplies de soldats indisciplinés, ne laissaient pas d'être dangereuses. La journée se passa ainsi en pourparlers, et, la nuit suivante, l'armée française passa, à l'insu des ennemis, par des défilés presque impraticables. Les négociations continuèrent ensuite, et Comines y fut toujours employé. Jamais il ne sentit mieux quelle différence il y avait entre Charles VIII et Louis XI. Sans cesse désavoué, employé dans un sens opposé à ses avis, et d'autant plus blâmé de ne pas réussir, qu'il avait annoncé un mauvais succès; trouvant dans les ennemis une défiance qu'autorisait le peu de fond qu'on

ler de tous les objets que présentent la nature et la société, il a dû se servir souvent de mots qui n'ont pas été employés par les écrivains du siècle d'Auguste, parce qu'ils s'appliquent à des choses qu'ils ne connaissaient pas. La réputation de Comenius s'étendant de plus en plus, on le regarda bientôt dans tous les pays protestants comme le seul homme capable de réformer le système d'instruction publique, et on l'appelait pour cet objet d'un bout de l'Europe à l'autre. En 1637, il était en Angleterre, d'où on l'attira en Suède en lui faisant les offres les plus séduisantes. Son protecteur, L. de Geer, l'y fit venir à ses frais en 1642, et le recommanda fortement au chancelier Axel Oxenstiern; mais Coménius voulut auparavant terminer quelques-uns de ses livres élémentaires, et promit seulement d'aider de ses conseils la commission nommée pour la réforme des études. Retiré à Elbing, il s'y livra, pendant six ans, à la composition de ses ouvrages. En 1648, de nouvelles circonstances le déterminèrent à retourner à Lesna. On croit que ses protecteurs, lassés d'attendre la publication de ses livres élémentaires, cessèrent de lui payer la pension qu'ils lui faisaient à Elbing. Le prince Rakotzy l'ayant appelé en Transylvanie, il y établit son école, que la crainte continuelle d'une invasion des Turks l'engagea bientôt à transférer à Patak, près de Tokai. Il la dirigea pendant quatre ans avec le plus grand succès, et revint à Lesna en 1654. La guerre ne tarda pas d'y troubler encore son repos. Les frères moraves de cette ville, ayant célébré avec beaucoup d'éclat les premières victoires de Charles-Gustave, roi de Suède, furent exposés au ressentiment des armées catholiques, lorsque ce prince eut été d'évacuer la Pologne. La malheu ville de Lesna fut pillée et rédui cendres vers la fin d'avril 165 Coménius y perdit de nouveau vres et une partie de ses manusc en sauva quelques-uns qu'il av terrés, et qu'il retrouva encore di après l'incendie. Desmarets et M Arnold lui ont reproché d'avo même attiré ce malheur sur sa adoptive, en célébrant les victo Charles-Gustave dans deux p riques, où, se livrant à son e siasme prophétique, il annonça ce prince serait le sauveur de l' évangélique et le destructeur de pauté; mais on n'a jamais mon prétendus panégyriques, et o par les autres ouvrages de Com que, loin de se permetre de s bles déclamations, il y mont parlant de l'Église romaine, un de douceur et de modération ferait prendre pour un cath Obligé de chercher un nouve en Silésie, puis à Francfort-sur- et à Hambourg, il finit par se Amsterdam, où Laurent de Ge de son ancien protecteur, fou généreusement aux frais de l'i sion de ses ouvrages et de ses pour l'amélioration de l'inst publique. Il y publia, sous l d'*Opera didactica*, la collect la plupart de ses ouvrages en ce Vers la fin de sa vie, il s'aba trop à des querelles théologiqu tre les sociniens, et finit par s aveuglément aux rêveries de q visionnaires fanatiques. Il fut a des plus ardents admirateurs fameuse Bourignon. Il mo Amsterdam, le 15 novembre regardé par les uns comme u supérieur, par les autres com effronté charlatan. Si on lit att

pera didactica, l'on verra
ux jugements sont exagé-
ne pourra refuser de lui re-
une érudition variée et
mais superficielle; un es-
mais peu cultivé, et beau-
onne foi. Adelung (*Hist. de*
umaine, tom. Ier.) donne
Coménius, avec la liste de
ges, au nombre de quatre-
te, et cette liste n'est pas
nous n'indiquerons ici que
aux : I. *Theatrum divi-*
gue, 1616, in-4°. Ce mor-
it en langue bohémienne,
é, de même que le suivant,
n ouvrage classique dans
ature si peu connue. C'est
u de l'ouvrage des six
de la création. II. *Laby-*
monde, Prague, 1631,
st par erreur qu'Adelung
ne édition de 1601, in-8°.,
oménius n'avait alors que
Cet ouvrage, réimprimé en
8°., a été traduit du bohé-
allemand, sous le titre de
philosophiques et satiri-
tous les états de la vie
, Berlin, 1787, in-8°. de
III. Une *Carte de la Mora-*
rquable surtout par l'exac-
la nomenclature qui s'y
allemand et en bohémien,
lupart des lieux où ces deux
ont en usage : Vischer la fit
nouveau à Amsterdam en
ce n'est que plus d'un siècle
lle a été surpassée. IV. *Ja-*
uarum reserata, Lesna,
-8°., très souvent réimpri-
raduite en diverses langues.
ive, en cent chapitres sous-
a mille paragraphes numé-
e véritable encyclopédie élé-
, renfermant tous les mots
u nombre de plus de neuf
mille trois cents, le même mot n'y étant presque jamais répété. Pour l'étude des langues, cet ouvrage est préférable à celui qui avait paru à Salamanque sur le même sujet (*V.* Batre), en ce que les mots y sont pris le plus souvent dans leur sens propre. L'édition bohémienne, originale comme la latine, est plus recherchée, parce que Coménius est encore aujourd'hui regardé comme un auteur classique en cette langue, qu'il écrivait avec beaucoup de pureté. Les traductions en grec, en polonais et en hongrois sont les meilleures; les autres sont barbares, et n'ont plus aucun mérite aujourd'hui. Parmi les éditions en plusieurs langues, il faut préférer celles où chaque langue est accompagnée d'un *index* ou répertoire alphabétique. V. *Orbis sensualium pictus*, Nuremberg, 1658, in-8°., avec figures en bois. Cet ouvrage, souvent réimprimé, traduit en bohémien, en hongrois, etc., etc., a été confondu mal à propos avec le précédent; il renferme de même une encyclopédie élémentaire en cent cinquante chapitres, ornés chacun d'une gravure en bois, où des chiffres de renvoi mettent sous les yeux la figure de chaque objet indiqué dans le texte. On en publie chaque année de nombreuses imitations, qui souvent ne valent pas l'original. VI. *Apologia pro latinitate januæ linguarum*, Amsterdam, 1657, in-4°. Il cherche à s'y justifier du reproche de barbarisme; mais Morhof observe que le latin de cette apologie aurait lui-même besoin d'apologie. VII. *Janua eruditionis scholasticæ, rerum et linguarum structuram exhibens*, Schaffhouse, 1659, in-8°. VIII. *Novissima linguarum methodus*, 1648. On y trouve une notice des principaux essais faits jusqu'alors pour perfectionner l'enseignement des langues,

et une grammaire savante et méthodique, presque toute en tableaux synoptiques, avec des applications nombreuses à l'allemand, au grec, au hongrois, etc., même à l'hébreu et au turk : on voit que l'auteur possédait les vrais principes de la grammaire générale. IX. *Januæ linguarum novissimæ clavis grammatica latino-vernacula*, ou *Grammatica janualis* : c'est une suite du précédent. X. *Lexicon januale, seu Sylva latinæ linguæ.* Tous les mots radicaux latins y sont mis en phrases suivies, sans sortir de l'ordre alphabétique. XI. *Prodromus Pansophiæ universæ, in quo admirandi illius et verè incomparabilis operis necessitas, possibilitas, utilitas solidè, perspicuè et elegantèr demonstratur*, Londres, 1639, in-12. C'est le prospectus d'une espèce d'encyclopédie qui fut la chimère de sa vie entière. XII. *Schola ludus, seu Encyclopedia viva, hoc est januæ linguarum praxis scenica*, Francfort, 1679, in-8°. Ce curieux ouvrage donne le détail de huit exercices, ou pièces dramatiques représentées, en 1654, à son école de Patak, et qui mettent en action scénique toute la matière du *Janua linguarum*. La scène est à Alexandrie, où le roi Ptolémée (Philadelphe), accompagné d'Ératosthènes, Platon et autres philosophes, fait successivement passer en revue devant lui des hommes de tous les états. La troisième pièce, par exemple, intitulée *Mundus artificialis*, a quatre-vingt-six acteurs, qui viennent l'un après l'autre ou trois à trois, chacun avec le costume et les outils du métier qu'il représente, en expliquer en latin les principes élémentaires et les termes techniques. Chaque pièce est précédée d'un prologue et accompagnée de musique. XIII. *Opera didactica omnia*, Amst 1657, in-fol. très bien imprim du portrait de l'auteur. Ce divisé en quatre parties, r trente-trois pièces, dont plus sont que des discours, lettres pectus; les plus importantes so que nous venons d'indiquer XII. Presque toutes ces pièces déjà paru séparément. XIV *absurditatum*, Amsterdam, in-8°., id., 2e. édition, 1658. Cette petite brochure, publiée nom d'*Ulric Neufeld*, est ponse aux censures du P. Val Magnus, capucin et savant théo Les protestants trouvèrent t moderation dans cet écrit pol de Coménius, et lui en firent le che. XV. *Historiola ecclesiæ nicæ*, Amsterdam, 1660, in-8 la trouve aussi quelquefois s titre : *Ratio disciplinæ, e que ecclesiastici in unitate fr Bohemorum.* Une première très rare, avait été imprimée à en 1652; J.-F. Buddæus en a un extrait sous ce titre : *J.-A. nii Historia fratrum Bohem* Halle, 1702, in-4°., et on l'a en allemand, Schwabach, 17.9 XVI. Il a travaillé à l'*Histor sectionum ecclesiæ Bohemic indè à primordiis conversio ad christianismum, ad ann que* 1652, sans nom de lie pression, 1648, in-12. L'éd plus complète est celle qu'a en allemand Jean-Théophile sous le titre de *Martyrologium micum*, Berlin, 1765, in-8 vrage a été aussi traduit en et en anglais. XVII. *Lux in* (Hollande), 1657, in-4°.; sous ce titre : *Lux è tenebri radiis aucta* (Hollande), 1 vol. in-4°., fig. C'est une tr

prétendues prophéties et Kotter, de Drabicius et de Poniatowska. Elles avaient ru en langue bohemienne; , craignant d'un côté de ré- ordre du ciel s'il refusait uire, et de l'autre, de se ridicule si elles n'étaient pas ir l'événement qui était peu rit le parti de ne les faire qu'à un très petit nombre res; c'est ce qui les rend quoiqu'il y en ait eu plu- s éditions plus ou moins in- 1), sur lesquelles Baumgar- ir. von einer Hall. Bibl.) (*Adpar. litter.*) donnent détails. Bunemann (*Catal.* tend même que Louis XIV cheter tous les exemplaires vrage pour le supprimer. *ogenes cynicus redivivus*, *pendiosè philosophando*, 1, 1658, in-12, pièce dra- quatre actes, qui avait été sna vers 1658. XIX. *Dis- e caloris et frigoris na-* terdam, 1659, in-12 de e tous les ouvrages de phy- oménius, c'est le seul qui tre recherché, à cause de aits curieux qu'il renfer- trouve, pag. 59, le dé- cédé par lequel un paysan , gelé dans un hiver ri- vers 1618, fut rappelé à out de quatre jours. XX. tion en vers bohémiens des *moraux de Caton*, Ams- 62; Voigt en rapporte quel- dans les *Acta litterar.*, , 149. XXI. *Antiquitates* cet ouvrage, ainsi que

n'a connu que l'édition de lée : *Historia revelationum*, moins rare et la moins com-

d'autres morceaux historiques moins importants, se conservent en manuscrit dans diverses bibliothèques de Bohême. C. M. P.

COMES (Natalis.) *V.* Noël Conti.

COMESTOR (Pierre, surnommé), c'est-à-dire, le *mangeur*, non parce qu'il mangeait plus qu'un autre, mais parce qu'il avait lu, et comme dévoré beaucoup de livres. Comestor était doyen de l'église de Troies; il gouverna l'école de théologie de Paris, depuis 1164 jusqu'en 1169, se retira ensuite à St.-Victor, et mourut, suivant quelques auteurs, l'an 1178; selon d'autres, le 21 octobre 1185. Il laissa par son testament tout ce qu'il possédait aux pauvres, et fut enterré à St.-Victor, avec cette épitaphe :

Petrus eram, quem petra tegit, dictusque Comestor;
Nunc comedor, etc.

Auteur du livre fameux, intitulé : *Scolastica historia*, Comestor l'entreprit, s'il faut l'en croire, aux vives instances de ses amis, qui trouvaient insuffisantes les gloses qu'on avait alors sur l'Écriture sainte. Il le dédia à Guillaume-aux-blanches-mains, archevêque de Sens. Cet ouvrage est l'*Histoire sainte*, suivie, depuis le commencement, de la *Genèse* jusqu'à la fin des *Actes des Apôtres*, et tirée du texte de l'*Écriture* et des *Gloses*. L'auteur y a joint quelques traits de l'histoire profane. Ce livre est à la fois dogmatique et historique; le récit est chargé de dissertations. Comestor mêle à l'histoire de la création les opinions des philosophes et des théologiens sur le ciel empirée, les quatre éléments, la formation du monde et l'état du premier homme. Il cite, mais vaguement, Platon, Aristote, l'historien Josèphe, et rapporte plusieurs histoires, sans les appuyer d'aucune autorité. Il donne diverses explications, qu'il suppose vraies, sans s'em-

barrasser de les prouver. Le texte de l'*Écriture* est presque tout entier dans l'*Histoire scolastique;* mais l'auteur s'écarte souvent du sens littéral pour suivre des sens figurés, et donne aux noms propres de fausses étymologies. Il raconte affirmativement des fables ridicules; cependant son livre fut reçu avec enthousiasme, et, pendant trois siècles, on le regarda comme un excellent corps de théologie positive. Il était mis en parallèle avec le livre des *Sentences* de P. Lombard et avec le *Décret* de Gratien. On croyait avoir dans ces trois ouvrages tout ce qui était nécessaire pour devenir habile dans les deux théologies scolastique et positive, et dans le droit canon, et, comme ces trois auteurs paraissaient concourir à composer une théologie universelle, on admit comme un fait constant la fable qui les disait frères. L'édition que l'on croit la première de l'*Histoire scolastique*, intitulée *Scolastica Historia super Novum Testamentum, cum additionibus atque incidentiis*, parut à Utrecht en 1473, petit in-fol. C'est un des premiers livres qui aient été imprimés dans cette ville, et même dans la Hollande. On en donna diverses éditions, à Strasbourg, 1483, in-fol.; Bâle, 1486, in-fol., etc. Guiart des Moulins traduisit en français (1294) l'*Histoire scolastique*, sous ce titre: la *Bible historiée*, Paris, A. Vérard, sans date (1495, selon l'abbé Rive), 2 vol. in-fol. Il y avait, de cette édition, chez le duc de la Vallière, un exemplaire sur vélin, avec 410 miniatures, et, de la même version, deux beaux manuscrits du 14e. siècle, intitulés, l'un : les *Livres ystoriaulz de la Bible;* l'autre : *Ci commance la Bible hystoriaus*, ou *les Hystoires escolastres*. Quelques auteurs ont attribué à Pierre Comestor un ouvrage non moins fameux que l'*Histoire scolastique*, la *Catena temporum*, ou *Rudimentum novitiorum*, qui a été traduite sous le titre de *Mer des Histoires* (*Voy.* Brocard). V—ve.

COMEYRAS (*Voy.* Comeiras).

COMGALL, ou CONGEL (S.), naquit de parents nobles, dans le nord de l'Ultonie, en l'an 516, et fut un des plus célèbres fondateurs de la vie monastique en Irlande. Élevé sous la conduite de S. Fintan, dans le monastère de Cluain Ridhnech, au comté de la reine, il hérita, suivant Notker, des vertus de S. Colomb. Camden se trompe en regardant Comgall comme le patriarche des moines en Irlande, puisqu'il est certain que S. Patrice avait établi des monastères dans cette île, près d'un siècle auparavant. Comgall fonda, vers l'an 55[illegible], la grande abbaye de Bangor et Benchor, dans le comté de Down, en Irlande, et non l'abbaye de Bangor, dans le pays de Galles, comme l'avance Camden, qui a été réfuté par Usserius; mais ces deux abbayes devinrent également célèbres. On dit que Comgall eut sous sa direction trois mille moines, tant à Bangor et dans d'autres maisons. Ses plus célèbres disciples furent S. Lugil et S. Colomban. Comgall passa dans le pays de Galles, vers l'an 562, et y bâtit un monastère dans la terre de Heth. De retour en Irlande, il en fonda un autre, qu'on appela Cell-Comgall, et qui fut depuis réuni à l'archevêché de Dublin. La plupart des moines que dirigeait Comgall labouraient la terre et vivaient du travail de leurs mains. Il mourut le 10 mai 6[illegible]. S. Bernard a fait son éloge. V—[illegible]

COMIERS (Claude), né à [illegible]brun, embrassa l'état ecclésiastique et fut succe[illegible]lecteur en théologie, pr[illegible]ostolique, pri[illegible]

nt, et chanoine de la cathé-
Embrun. Il professa long-
s mathématiques à Paris;
nt perdu la vue, il entra aux
Ingts, où il prenait le titre
s royal, parce qu'il était pen-
u roi. Il mourut en 1693.
i écrit un grand nombre d'ou-
ui ont été imprimés séparé-
dans les journaux du temps :
nt voir les titres dans Moréri;
principaux : I. *Instruction*
nir les églises prétendues
s à l'église romaine, Paris,
vrage superficiel et mal écrit;
plication du cube, la tri-
de l'angle, et l'inscription
agone régulier dans le cer-
s, in-4°., 1677; III. *Traité*
role, des langues et écri-
t l'art de parler et d'écrire
ent, in-12, Paris, 1690, et
691, ouvrage rare et recher-
Comiers a travaillé au *Jour-*
Savants pendant les années
1677 et 1678, et y a inséré
rticles consacrés à la descrip-
plusieurs machines dont il
ntenr. V. Il a été aussi, de-
51, jusqu'à sa mort, l'un des
rs du *Mercure*, où il a fait
r un grand nombre de dis-
s, qui, par leur étendue,
autant de traités. Dans le
e de 1683, il a fait paraître
ité des lunettes qui forme la
nde partie de onze volumes du
e, en commençant par l'ex-
aire de 1682, qui parut en
ans l'extraordinaire de 1684,
a inséré, 1°. la relation d'un
ait en Amérique; ce voyage ima-
st le récit d'un songe que l'au-
esse à une femme : il est écrit
vaise prose, et en vers plus
encore; 2°. une *Disserta-*
tenant des réflexions sur les
changemens de la surface de la terre et la facile construction de toutes sortes de cadrans solaires par un seul point d'ombre, ou par deux points d'ombre, sans connaître la déclinaison de la muraille ni l'élévation du pôle. Dans le *Mercure* de 1689, se trouve un *Traité des prophéties, vaticinations, prédictions et prognostications.* L'auteur y donne quelques détails sur sa vie, et nous apprend qu'il a fait poser les armes à plusieurs mutins des Cévènes, qu'il a engagé le comte de Dona à remettre au roi la principauté d'Orange moyennant la somme de 200,000 liv.; qu'il a empêché, avec le marquis de St-André-Monbrun, la fabrication des poisons en France, où Denys Lhomme, moine apostat, l'avait introduite, et qu'il a fait un procès à ceux qui s'en mêlaient. Ce journal contient encore une foule de *Dissertations* de Comiers sur la conduite des eaux, la vitrification, les langues et écritures, les alphabeths des langues orientales, l'art d'écrire et de parler occultement et sans soupçons, sur l'éclipse de 1685, sur un calendrier perpétuel et invariable; quelques écrits polémiques sur la baguette divinatoire que l'auteur veut justifier; des *Opuscules théologiques*, et un assez long traité intitulé la *Médecine universelle*, ou *l'Art de se conserver en santé et de prolonger sa vie.* Ce traité, divisé en trois discours qui parurent en 1687, a été écrit à l'occasion d'un Italien nommé *Louis Galdo*, qui, suivant la *Gazette de Hollande*, a vécu quatre cents ans. Les *Discours* de Comiers contiennent des détails historiques assez curieux, et de bonnes observations d'hygiène. B—G—T.

COMINES (Philippe de), seigneur d'Argenton, naquit au château de Comines, près de Menin, en 1445,

d'une illustre famille de Flandre. Il passa sa jeunesse à la cour de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, où il fut attaché au service du comte de Charolais. Il le suivit dans la guerre du *bien public*, et se trouva à la bataille de Montlhéry. Quand le comte eut succédé à son père, sous le nom de *Charles-le-Téméraire*, Comines continua à jouir de sa confiance et de son intimité. Il était près de lui, lorsque irrité d'un manque de foi de Louis XI, le duc retint ce roi prisonnier à Péronne. Dans sa colère, il se fût porté à quelque violence insensée contre le roi; Comines, tout jeune qu'il était, se montra sage et prudent en essayant de calmer son maître, et, ne pouvant y réussir complètement et craignant les effets de l'emportement du duc, il avertit le roi des points sur lesquels il fallait céder pour ne pas se mettre dans le plus grand danger; puis il contribua à la pacification et au traité qui réunirent pour un moment ces deux princes. Il fut ensuite employé à diverses négociations, où il se conduisit avec habileté. Cependant, l'esprit du duc de Bourgogne s'aigrissait de plus en plus par ses revers, par son ambition trompée, par ses ruses qui échouaient contre les ruses de Louis XI. Une sorte de frénésie s'emparait de lui et faisait chaque jour des progrès; les sages conseils l'irritaient. Téméraire à entreprendre, il était imprudent à exécuter. Louis XI, qui profitait de toutes les fautes de son rival, mit surtout un grand soin à détacher de lui, peu à peu, tous les hommes habiles et considérables qu'il avait parmi ses serviteurs. Travaillant avec patience à les séduire l'un après l'autre par des promesses, ne se rebutant pas pour avoir été refusé; flattant ceux que le duc outrageait en récompense de leurs prudents avis, il parvint ainsi à lui enlever tous ceux qui pouvaient lui être secourables. Comines passa en 1472 du service de Bourgogne au service de France. Dans ses mémoires, il se tait absolument sur ce point important de sa vie. On a beaucoup recherché quels motifs avaient pu le porter à abandonner ainsi son maître; on a voulu excuser cette désertion. Si l'on s'en rapporte à une tradition populaire, Comines, dans sa jeunesse, se trouvant à la chasse avec le comte de Charolais, le prince lui avait dit de lui tirer ses bottes; Comines, abusant de la familiarité qui régnait entre le comte et lui, avait réclamé ensuite le même service de sa complaisance; le prince, mécontent de ce manque de respect, l'avait frappé de sa botte à la tête, d'où lui était resté le surnom de *tête bottée*. Cette anecdote est hors de toute vraisemblance; elle s'accorde mal avec le caractère mesuré qu'eut toujours Comines; d'ailleurs, s'il s'était trouvé offensé par le prince, comment aurait-il passé encore dix ans à son service? Une insulte pardonnée pendant la prospérité de l'offenseur, et dont on se souvient pour l'abandonner dans ses revers, serait une méchante excuse. Il est probable que Comines, comme les autres serviteurs de Charles-le-Téméraire, se dégoûta de servir un maître livré à l'esprit de vertige, et se laissa aller au chagrin et au dépit que ressent un homme sage, qui voit un insensé courir à sa perte. Louis XI lui devait de la reconnaissance, et, depuis sa prison de Péronne, s'efforçait sûrement de l'attirer à lui. Les exemples ne manquaient pas pour autoriser cette espèce de désertion. Dans ce temps-là un seigneur se regardait comme indépendant, portait assez volontiers ses armes du côté où il espérait des honneurs et du profit. Comines se fit marchander comme les autres. Un homme d'un

moins réfléchi, un guerrier ou insouciant, nous eût ra- circonstances de ce change- ous eût dit ce qu'il eut à en- a cour de Charles, et ce que Louis XI; mais le grave Co- enti ce qu'il y avait de peu e à quitter son souverain ux, non pas pour aller vivre etraite, mais pour servir con- t il a jeté un voile épais sur on. Mézerai dit avec sa brus- dinaire : « Si les raisons de s eussent été honnêtes, il ait expliquées, lui qui rai- si bien sur toutes choses. » combla de biens Philippe de A peine fut-il à son service, it donation de la principauté nt et des seigneuries d'Olon- Chaume, Curzon, Château- Chastel-Berry, Brem et Bran- maria avec Hélène de Jam- ne famille riche et illustre de 'aida de ses deniers à acheter 'Argenton, le fit sénéchal de t publia hautement dans les tentes par lesquelles il assura aits à Comines, combien il de reconnaissance. « Louis, voir fesons, etc., que comme mé et féal conseiller et cham- Philippe de Comines, des- nt sa grande et ferme loyauté ingulière amour qu'il a eue ous, se soit dès son jeune asge à nous servir, honorer et omme bon, vray et loyal su- son souverain seigneur, et tant les troubles qui ont été eux où il a conversé, qui, par emps, nous ont été et encore ntraires, rebelles et déso- ts, toujours ait gardé envers raye et loyale fermeté de cou- et même en notre grande et nécessité, à la délivrance de » notre personne, lorsque étions en- » tre les mains d'aucuns de nosdits re- » belles et désobéissants, qui s'estoient » déclarés contre nous et en dangers » d'être là détenus, notre dit conseil- » ler et chambellan, sans crainte du » danger qui luy en pouvoit advenir, » nous avertit de tout ce qu'il pouvoit » pour notre bien, et tellement s'em- » ploya, que par son moyen et aide » nous saillimes hors des mains de nos- » dits rebelles; et en plusieurs autres » manières nous a faict, et continue de » faire chaque jour, plusieurs grands, » louables et recommandables servi- » ces, etc. » Comines devint un des serviteurs les plus intimes de Louis XI; le roi l'employa souvent et le tint habituellement auprès de sa personne. Quelquefois, et même dans des occasions mémorables, il porta le même habit que son chambellan; d'autres fois il le fit coucher dans son lit; marques de faveur que Louis XI avait assez en usage, et qui étaient dans les mœurs simples et cordiales du temps. Cependant, le nom de Comines ne se rattache à aucun des événements du règne de Louis XI. Ce prince gouvernait par lui-même. Personne ne lui dictait ses desseins, et ceux qui les exécutaient étaient des instruments plus ou moins intelligents et habiles, à qui restait le seul mérite d'une obéissance sensée, mais passive. Les conseils qu'il recevait, qu'il cherchait même, le guidaient pour accomplir ses résolutions, mais non pas pour les former. « Il était si sage qu'on ne pouvait faillir » avec lui, moyenant qu'on obeît à ce » qu'il commandait sans y rien ajouter » du sien. » Comines plus qu'un autre, convenait au gouvernement de Louis XI. Il ne fut jamais ni son ami, ni son favori; mais il lui avait été utile en une circonstance importante, et ne cherchait pas à s'en prévaloir, non plus

que des autres services qu'il lui rendait. Il savait plaire au roi par la droiture de son sens, par son caractère, qui ne cherchait ni l'éclat ni le bruit, par sa prud'homie, comme on parlait alors; il lui procura des intelligences et des espions chez le duc de Bourgogne. Après la chute de ce prince, il essaya, sans beaucoup de succès, de gagner au roi les villes de Flandre; il y eût mieux réussi peut-être, si Louis eût suivi les conseils qu'il lui donna, sans insister. Il acheta les bons offices et les complaisances du comte de Hastings, grand chambellan d'Angleterre, que déjà il avait gagné une fois pour le duc. Ce marché, où toute la fierté du comte consiste à ne pas signer une quittance, est un des récits les plus curieux de Comines. Après la prise de possession de la Bourgogne, Comines y fut envoyé. Quelques lettres qu'il écrivit à des bourgeois de Dijon, touchant le logement des gens de guerre, se joignant à d'autres légers soupçons, le roi lui retira un peu de sa faveur et le nomma ambassadeur à Florence. Les *Pazzi* et les partisans du pape venaient d'y échouer dans leurs complots. Le roi voulait défendre les Médicis : Comines leur amena un léger secours du duc de Milan, et leur fut encore plus utile en témoignant hautement combien la France leur était favorable. Il passa un an à Florence, et Laurent de Médicis remercia le roi de lui avoir envoyé un si sage ambassadeur; aussi, à son retour, Comines fut-il mieux accueilli que jamais par le roi. Il le trouva malade, et déjà affaibli; il le soigna après sa première attaque, couchant près de lui, et le servant « alentour de sa personne, com- « me valet de chambre. » Le roi, après s'être un peu rétabli, vint chez lui dans son château d'Argenton, où il passa quelque temps malade. Comines fut ensuite envoyé en Savoie, pc parer, moitié par ruse, m force, du jeune duc Philib placer entièrement sous la t l'influence du roi, son oncle le dernier emploi que lui don XI, qui mourut deux ans ap le règne suivant, Comines ne de la même faveur. Il avait mé, de concert entre la co états, membre du conseil c dant la régence. Il se rangea des princes, contre le gouv sage et paternel d'Anne de B fut mêlé à toutes les cabale d'Orléans et s'attacha surtout connétable, Jean de Bourbon ces prirent les armes, pour bientôt après, déconcertés pa sures que la régente avait pri cette *guerre folle*. Alors Co chassé de la cour avec *rudes* par le duc René de Lorraine tira à Moulins auprès du co Il en revint avec lui, au bou ans; mais ce prince, après menaces et emportements, apaisé par la cour, renvoya et n'écouta plus ses conseils. l velle conjuration fut encore c le comte de Dunois et le d léans. Le duc de Lorraine, ravant avait déjà confié à Co mécontentement de la cour, e dans cette ligue secrète. Le était sur le point d'éclater, lor de bons avis, l'on fit arrêter me qui portait des lettres de des évêques du Puy et de ban et de quelques autres c On découvrit ainsi qu'ils tr les secrets de l'état; ils furc prison. Comines fut traité d il passa huit mois à Loches, dans une de ces cages de fer XI avait mises en usage. « » les ont maudites, et moi a

i en ai tâté sous le roi d'à pré-
» Quand le duc d'Orléans eut
cu et fait prisonnier à St.-Au-
que l'autorité de la régente fut
it assurée, le parlement fit le
le Comines, et, en 1458, il fut
1, d'après ses propres aveux,
vait eu intelligence, adhésion et
es par paroles, messages, let-
chiffres et autrement, avec
rs rebelles et désobéissants su-
roi, et commis autres crimes
fices. » Il fut condamné à être
ns une de ses terres pendant
, et le quart de ses biens con-
Il ne semble pas que cette sen-
ât été exécutée. Pour mieux
les haines et les partis, l'on
ulgent envers les coupables;
rs, le mérite et l'expérience de
es étaient connus, et l'on savait
uvait être utile. En 1493, il
un traité qui fut conclu à Senlis,
e roi et l'archiduc d'Autriche,
Bourgogne. Charles VIII l'em-
n Italie, et, après que l'expédi-
Naples eut été résolue, il fut
à Venise, dont il était impor-
maintenir la neutralité. Il y fut
nsidéré, et lorsque Pierre de
s, chassé de Florence, vint cher-
n asyle à Venise, Comines en-
en à le recevoir les Vénitiens
aignaient de déplaire au roi.
f le grand accueil qu'ils avaient
ambassadeur du roi, les Véni-
ne tardèrent pas à traiter secrè-
t avec ses ennemis, et à conclu-
e ligue pour s'opposer à la re-
les Français. Comines tint le roi
luc d'Orléans constamment in-
s des négociations de la républi-
, quand les Vénitiens furent tout-
déclarés, il vint retrouver le roi
rence. Il aurait bien voulu hâ-
retour en France contre lequel
rait s'accumuler tant d'obsta-
cles; mais ce n'était plus le gouvernement habile et prudent de Louis XI. Il avait affaire à un roi léger dans son caractère et sa conduite, à une cour jeune et présomptueuse; il hasardait timidement d'inutiles conseils. « Ses » affaires avaient été telles au com- » mencement de ce règne, qu'il n'osait » guère s'entremettre, afin de ne pas » se faire ennemi de ceux à qui le roi » donnait autorité; qui était beaucoup » trop grande quand il s'y mettait. » Tant fut tardé, que la retraite fut coupée aux Français, et qu'il fallut combattre pour passer. Les deux armées se trouvèrent en présence à Fornovo. Le roi voulut alors parlementer, et chargea Comines de travailler à un accommodement: c'était s'y prendre bien tard. Il tenta sans espoir cette négociation, et, comme il allait l'entamer, le combat commença, et les Français tirèrent le canon; tant il y avait de désordre dans la conduite des affaires. Comines combattit près du roi dans cette journée, et lui prêta son manteau. Le lendemain, les armées étaient à peu près en même position; Comines essaya encore de négocier. Les allées et venues entre deux armées remplies de soldats indisciplinés, ne laissaient pas d'être dangereuses. La journée se passa ainsi en pourparlers, et, la nuit suivante, l'armée française passa, à l'insu des ennemis, par des défilés presque impraticables. Les négociations continuèrent ensuite, et Comines y fut toujours employé. Jamais il ne sentit mieux quelle différence il y avait entre Charles VIII et Louis XI. Sans cesse désavoué, employé dans un sens opposé à ses avis, et d'autant plus blâmé de ne pas réussir, qu'il avait annoncé un mauvais succès; trouvant dans les ennemis une défiance qu'autorisait le peu de fond qu'on

pouvait faire sur les Français; traversé par les intérêts particuliers de ceux qui gouvernaient le roi, desservi par eux auprès de lui; prenant ces contrariétés en patience, et d'autant plus résigné qu'il jugeait de sang-froid les affaires et les hommes. Enfin, il conclut le traité de Verceil, qui n'eut rien de trop honorable, après les entreprises et les espérances présomptueuses du roi. Il fut chargé de le faire agréer aux Vénitiens; il y échoua; puis, de réclamer l'exécution de quelques articles dont le duc de Milan s'écartait: il n'avait aucun moyen pour l'en empêcher, il ne réussit point. Ceux qui avaient à la fois traversé et blâmé ses négociations « furent fort » joyeux de cette tromperie et lui lavè- » rent bien la tête, comme on a accou- » tumé à la cour des princes en pareil » cas. Il fut bien iré et marri. » Il essaya de se justifier sans pouvoir se faire écouter; d'ailleurs, à quoi sert de convaincre un roi faible et qui se laisse gouverner? Pendant trois ans que vécut encore Charles VIII, il ne semble pas que Comines ait été employé. Louis XII monta sur le trône en 1498; Comines vint rendre ses hommages au nouveau roi, « de qui il avait été » aussi privé que nulle autre per- » sonne, et pour lui avoit été en tous » ses troubles et pertes; toutefois, » pour l'heure, ne lui en souvint » point fort. » Là se termine tout ce que Comines nous apprend de lui, et son nom ne se trouve plus prononcé dans l'histoire. Il conserva l'état riche et honorable que lui avait donné Louis XI, et mourut le 16 août 1509, à Argenton, à l'âge de soixante-quatre ans. Son corps fut transféré à Paris, aux Grands-Augustins, où l'on voyait son tombeau qui est maintenant placé au musée des Monuments français. Comines laissa une fille unique, dont la statue est aussi sur ce tomb Elle épousa René de Brosses, c de Penthièvre, et, d'alliance er liance, le sang de Comines se tr mêlé aux plus illustres maisons veraines. Ce fut après le retour talie que Comines, dans sa retr commença à écrire ses *Mémoir* la sollicitation de l'archevêque Vienne, Angelo Cattho, qui, co lui, avait été serviteur du duc de l gogne, puis de Louis XI. Parm historiens modernes, aucun peut n'a été estimé aussi haut que C nes. Aux charmes d'un langage r rel et flexible, qui reçoit toute l preinte des pensées et les laisse dans leur vraie nuance, à l'intéré récit vivant et naïf d'un témoin laire, Comines joint une prof connaissance des hommes et des res. Ce n'est pas en philosophe moraliste qu'il juge; ce n'est pas plus en écrivain politique qui a m sur les révolutions et les gouve ments; mais ses discours, comm dit Montaigne, « représentent » tout, avec autorité et gravité, l'I » me de bon lieu et élevé aux gra » affaires. » Tout en lui respi froide observation, le jugement et sain. Nourri au milieu du mo ment des empires, des intrigues princes, de la corruption de leurs tisans, dans un temps où l'enthousi de la chevalerie et de la religion déjà fini, où l'empire du monde ap tenait aux plus prudents et aux habiles, Comines s'accoutuma à mer avant tout la sagesse de la duite et du caractère. On ne tr pas en lui un amour noble et élev la vertu, de la loyauté; mais, co la justice, la bonne foi, le respe la morale sont les fondements de ordre durable, grâce à la rectitu son jugement et à la gravité de

il les a eu grande recom-
; il voit les hommes com-
nstruments de la Providen-
lit point les h... ni les ai-
e rend si bien compte de
tère; lit si bien au fond de
, que leurs actions lui parais-
lter, par une irrévocable né-
le leurs circonstances inté-
t extérieures. En fait d'ha-
ne, il plaint les imprudents;
'il ne les blâme. Il lui con-
s doute de s'appliquer à lui-
tte espèce de fatalité, et d'at-
u sort, plutôt qu'à sa libre
l'abandon du duc de Bour-
es intrigues contre la régente.
it entrevoir que, si Comines
rréprochable, il eût répété
uvent cet adage qui se re-
ns tous ses chapitres: *Au*
nt, la Providence le vou-
i; mais, du moins, il se
ses malheurs aussi froide-
à ses fautes. Il dit, en par-
Charles VIII: « Je crois que
l'homme du monde à qui il
e plus de rudesse; mais, con-
nt que c'était en sa jeunesse,
ne venait pas de lui, ne lui
jamais mauvais gré. » Les
de Louis XI ne troublent
ntage son impartialité. C'est
héros de ses *Mémoires* et le
e homme qu'il ait connu;
e dissimule ni ses fautes, ni
tesses. Il blâme son peu de
our les lois et les mœurs de
e, les nouvelles charges qu'il
u peuple, ses cruautés et ses
s. L'on voit dans Comines,
ne partout ailleurs, ce qu'é-
rs et les droits des rois et les
s des peuples. Il témoigne pour
ais, qui déjà savaient mieux
e autre nation maintenir leurs
, une grande considération;
de même qu'il fait cas du roi de France,
qui a su conserver et exercer son pou-
voir. Le caractère des divers peuples
de l'Europe est souvent peint d'une
manière qui n'a pas cessé d'être vraie.
Enfin, il n'existe pas un livre de po-
litique plus applicable et plus prati-
que; il est plein d'une science posi-
tive, fruit de l'expérience, sur la-
quelle n'ont influé ni opinions, ni
systêmes. « Princes et gens de cour y
» trouveront de bons avertissements,
» à mon avis, dit-il; » et on doit le
reconnaître avec lui. Ce n'est point par
vanité que Comines a écrit ses *Mémoi-
res*, ni par cette espèce de plaisir
qu'ont trouvé beaucoup de vieux nar-
rateurs à faire des récits où ils étaient
pour quelque chose. En cela, les *Mé-
moires* de Comines n'ont pas le ca-
ractère français; il avait bien la dex-
térité et la facilité aux affaires de notre
nation, mais un calme et une dignité
qui s'y voient rarement; il se plaît
moins a raconter qu'à observer, et une
imagination plus vive se montre dans
beaucoup d'historiens du vieux temps.
Il parle peu de lui, et seulement pour
attester qu'il est sûr de la vérité des
choses, parce qu'il y était. Les cir-
constances les plus importantes de sa
vie sont omises, et il eût été embar-
rassé de les rapporter; à peine indi-
que-t-il qu'il a été utile à Louis XI lors
du traité de Péronne. Il ne dit rien de
sa retraite de chez le duc de Bourgo-
gne, et ne rappelle qu'en passant et
par occasion ses malheurs sous Char-
les VIII; aussi sa narration laisse-
t-elle une lacune complète entre la mort
de Louis XI et l'expédition de Charles
VIII. La première édition des *Mé-
moires* de Comines, donnée par le
président Jean de Selve (Paris, 1523,
in-fol.), ne contient que le règne de
Louis XI, de 1464 à 1483; Nicolo
la traduisit en italien, Venise, 1569,

in-8°. Elle est divisée en six livres; les deux derniers livres, contenant l'histoire de Charles VIII jusqu'à l'an 1498, parurent, pour la première fois, dans l'édition de Paris, 1528, in-fol. Denys Sauvage, sieur du Parc, donna une nouvelle édition des *Mémoires de Comines*, *revus et corrigés sur un exemplaire pris à l'original de l'auteur*, Paris, 1552, in-fol., souvent réimprimé; l'éditeur a mis en tête le sommaire de la Vie d'Angelo Cattho. L'édition donnée par Denys Godefroy, Paris, 1649, in-fol., est corrigée et augmentée. Jean Godefroy, fils de l'éditeur, en donna une encore plus complète, Bruxelles, 1706-1713, 4 vol. in-8°., augmentée de nouvelles preuves, de notes historiques, de portraits en taille-douce, et de la *Chronique scandaleuse* (on donne ce nom à la Chronique de Louis de Valois, de 1460 à 1483). Les exemplaires de ce livre qui portent la date de 1714, sont d'une contrefaçon faite à Rouen et pleine de fautes. L'édition la plus complète et la plus recherchée est celle qu'a donnée Lenglet-Dufresnoy, Londres, 1747, 4 vol. in-4°.; on y joint cinquante portraits gravés par Odieuvre, et les plans des batailles de Montlhéry et de Nanci. On trouve dans le *Ducatiana*, pag. 411, des remarques sur les *Mémoires de Comines* de l'édition de Bruxelles, 1706, et sur la *Chronique scandaleuse*. A.

COMITOLO (Napoléon), prélat et jurisconsulte de Pérouse, né au milieu du 16e. siècle, était le dernier rejeton de la famille des comtes de Collemezzo (*De colle medio*). Après avoir enseigné quelque temps la jurisprudence, il obtint une abbaye, fut nommé auditeur de rote, et fut fait évêque de Pérouse en 1591: cette ville lui doit la fondation d'un collége et de quelques maison gieuses. Il mourut octogénaire ou le 30 août 1624, pleuré de vres, auxquels il distribuait l grande partie de ses rever composa quelques livres litur un recueil de décisions du nal *della Rota*, et une *Histo évêques de Pérouse*. — Paul Tolo, probablement de la famille, né à Pérouse en 1545 fort jeune dans l'ordre des jésu il enseigna la rhétorique et la gie morale, et mourut dans s le 18 février 1626. Il tradu grec en latin un recueil des m commentateurs du livre de Jo *tena illustrium auctorum in Job*, Lyon, 1586, in-4°.; 1587, in-4°. Il publia aussi e et en italien quelques ouvra controverse et de morale oubl puis long-temps. C. M

COMMANDINO (Frédéric des plus savants mathématicie talie au 16e. siècle, naquit à l d'une famille noble, en 1509 ché d'abord au pape Clément qualité de camerier secret, il Rome après la mort de ce pon vint à Padoue pour étudier la grecque, la philosophie et la mé Au bout de dix ans, il fut re teur à Ferrare en cette dernièr té; mais son esprit, naturel juste, trouva tant d'incertitud la médecine, telle qu'on l'en alors, qu'il s'en dégoûta bienté tourna tout entier du côté des matiques. Il fut appelé à Véron les enseigner au duc d'Urbin Ubalde de Monte Feltro. Il les gna ensuite au jeune duc, Fr Marie II, fils et successeur Ubalde, et mourut le 3 sep 1575. Il n'a pas fait de déco dans les mathématiques; ma

un plus grand service aux
s par les bonnes éditions et
ions qu'il a données d'un grand
: d'anciens mathématiciens.
la le regarde comme le modèle
mmentateurs en ce genre; ses
ont droit au fait, sans être trop
ni trop courtes. Sa traduc-
ne des quinze premiers livres
de parut à Pésaro, 1572, et
in-fol.; les livres I à VI, XI
le cette traduction ont été très
réimprimés en Angleterre,
s regarde comme un ouvrage
e, et cette version fut traduite
ordres en italien, et revue par
bin, 1575, in-fol. Sa traduc-
ne du livre d'Archimède, *De*
vehuntur in aquâ, dont le
ec est perdu (Bologne, 1565,
, est encore la meilleure que
ons. Joseph Torelli a cepen-
gé à propos d'y faire quelques
ons dans son édition d'Archi-
Commandino avait publié pré-
ent une partie des autres œu-
'Archimède (Venise 1558,
, aussi traduites en latin avec
es. Sa traduction latine (aussi
agnée de notes) des collections
atiques de Pappus est la seule
paru, et, sans lui, cet ou-
important pour l'histoire des
s mathématiques serait peut-
ore enseveli dans la poussière
liothèques. Il y travailla long-
et l'ouvrage ne parut qu'a-
mort, Pésaro, 1588, in-fol.
doit aussi des traductions la-
s quatre premiers livres des
es d'Apollonius, Bologne,
in-fol., avec les *Commentai-*
tocius et les *Lemmes* de Pap-
livre d'Aristarque, *De ma-*
nibus et distantiis solis et lu-
saro, 1572, in-4°.; de la
ie, attribuée à Mohammed de
Baghdad (*Voy.* BAGDEDIN), dont
l'original lui fut fourni par Jean Dée,
géomètre anglais, Pésaro, 1570, in-
4°.: il en publia la même année une
traduction italienne. Le texte des deux
traités de Ptolémée, celui des *Planis-*
phères et de l'*Analemme* était perdu;
il n'en existait que des traductions la-
tines très défectueuses, qui avaient
été faites sur des traductions arabes:
Commandino eut assez de patience et
de savoir pour retoucher ces traduc-
tions, corriger les contre-sens, rem-
plir les lacunes, et tout éclaircir par
des suppléments et des notes. Ce ser-
vice modeste n'est pas le moindre
qu'il ait rendu à la science. Il publia
le premier traité à Venise, 1558,
in-4°., assez belle édition, et le second,
auquel il ajouta un petit traité de sa
composition *sur les horloges*, à Ro-
me, 1562. Sa vie a été écrite par Ber-
nardin Baldi. (*V.* BALDI). C. M. P.

COMMANVILLE (ECHARD, con-
nu sous sa qualité d'abbé DE), prê-
tre au diocèse de Rouen, vivait à la
fin du 17e. siècle et au commence-
ment du 18e. On a de lui: I. *His-*
toire de tous les archevêchés et évê-
chés de l'univers, avec un Diction-
naire où l'on trouve l'explication de
ce qu'il y a de plus curieux, 1700,
in-8°., dont la table chronologique a
été reproduite par D. Vaissette dans
sa *Géographie historique, ecclésias-*
tique et civile; II. *Vies des Saints*,
1701 et 1714, 4 vol. in-12, ou-
vrage fort abrégé et peu recherché,
dit Lenglet-Dufresnoy. — Un autre
ecclésiastique, sieur de COMMAN-
VILLE, que la *Bibliothèque histori-*
que de la France appelle *Jean* de
ROUEN, et qualifie aumônier du roi,
a donné l'*Anniversaire ou bout de*
l'an d'Adrien de Breauté. Paris,
1611, in-8°. A. B—T.

COMMELIN (JÉRÔME), imprimeur,

né à Douai dans le 16e. siècle, embrassa la religion réformée, et s'établit à Genève, où il exerça sa profession pendant plusieurs années. L'électeur palatin, informé de son mérite, l'attira à Heidelberg, et lui confia le soin de sa bibliothèque. C'est dans cette ville que Commelin publia les éditions grecques et latines qui ont fait sa réputation; elles passent pour très correctes. Les plus estimées sont celle d'Eunape, dont il a corrigé le texte sur les manuscrits palatins; et celles d'Héliodore, d'Apollodore, etc., avec des notes critiques; mais on ne recherche plus ses éditions des Pères grecs, depuis qu'il en existe de meilleures. Scaliger et Casaubon donnent de grands éloges à Commelin, et de Thou ne l'a pas jugé indigne d'occuper une place dans son histoire; cependant, il ne faut point le mettre, avec quelques bibliographes, sur la même ligne que les Alde et les Étienne. Il mourut en 1598. Ses fils continuèrent sa profession. La marque de Commelin est une figure de la vérité. Plusieurs ouvrages sortis de ses presses portent sur le frontispice ces mots : *Ex officinâ Sant-Andreanâ.* — Jacques Commelin, son frère, né à Gand, s'établit à Embden. Il a laissé des poésies latines, imprimées en 1568. W—s.

COMMELIN (Abraham), probablement de la même famille, était imprimeur à Leyde, et n'est guère connu que par l'édition de Virgile qu'il a donnée sous ce titre : *P. Virgilii Maronis cum veterum omnium commentariis et selectis recentiorum notis, nova editio*, Leyde, 1646, in-4°. On y trouve le commentaire de Servius tout entier, revu par Saumaise, celui de Donat, et les notes appelées des *variorum*, revues par Schrévélius. Le nombre de ces annotateurs s'élève en tout à cent vingt-six. nombre des auteurs cités est beau plus considérable. Le tout est ter par une table alphabétique des ou passages expliqués dans ces mentaires: cette édition, qui est et estimée, ne comprend pas les vrages apocryphes qu'on trouve plusieurs éditions de Virgile. C.

COMMELIN (Isaac), né à A terdam en 1598, mort le 3 ja 1676, s'est particulièrement oc de recherches historiques relativ la Hollande. Il a donné en la hollandaise I. *les Commencem et les progrès de la compagnie Indes hollandaise*, Amsterd 1646, in-4°., format oblong; *Hollandsch placaat-boek*, c'e dire, *Recueil des actes de l'a rité publique en Hollande*, Am dam, 1644, 2 vol. in-folio; III. *des stathouders Guillaume I Maurice*, Amsterdam, 1651, 1 in-fol.; IV. *Vie de Frédéric-He* Amsterdam, 1651, 1 vol. in Il s'était long-temps occupé d *Histoire d'Amsterdam*, mais l'acheva point. Les matériaux en fu très utiles à Tobie Van Domse pour l'Histoire assez peu soigné cette ville, qu'il publia en 166 1 vol. in-4°., et elle servit de à l'histoire, tout autrement re mandable, de cette métropol commerce hollandais, qu'a com Gaspard Commelin, son fils c Amsterdam, 1694, 2 vol. in-fol., e fut réimprimée en 1726. Ce Gas Commelin, né à Amsterdam en 1 et mort en 1693, est père de Gas Commelin le botaniste, dont ticle se trouve ci-après. — Comm (Jacques), frère puîné d'Isaac, à Amsterdam comme lui, s'occ de même à former des recueil pièces originales et curieuses,

tout à l'histoire de la Hol-
avait écrit en français l'*His-*
troubles, divisions et dé-
calamités des guerres
urvenues dans les dix-sept
, depuis le commencement
de Philippe II, jusqu'à la
Guillaume, prince d'O-
rais cet ouvrage est demeuré
avait également recueilli les
privilèges des villes de
de Leyde et de leur ban-
1 3 vol. in-fol. M—on.

IELIN (Jean), célèbre bo-
é à Amsterdam en 1629,
it avec honneur la charge
dans sa ville natale, et s'oc-
l'étude des plantes, lorsque
rat, ayant pris la résolution
er le terrain de l'ancien jar-
otanique à l'augmentation de
hargea Jean Commelin, con-
it avec Jean Huidekoper,
de Marseveen et de Neerdyk,
r l'arrangement du nouveau.
l fut poussé avec tant de vi-
s leur direction, que, malgré
ultés du terrain, qui était ma-
, ce jardin devint, en moins
ans, un objet d'admiration
and nombre de plantes qu'il
, et se trouva le plus riche
pe, surtout en végétaux exo-
ommelin ne s'est pas borné à
r par ses soins à cet établis-
à utile à la botanique; il n'a
ni peines ni dépenses pour
naître aux savants les riches-
renfermait, et il a consacré
dernières années de sa vie
ser de très bons ouvrages,
beaucoup contribué à l'avan-
de cette science. Il mourut à
am en 1692. Son neveu, Gas-
mmelin, lui succéda dans ses
s de professeur. Voici le cata-
s ouvrages de Jean Comme-
lin : I. *Nederlandsche Hesperiden*, etc. (les Hespérides des Pays-Bas), Amsterdam, 1676, in-fol.; Londres, 1684, in-8°. Cet ouvrage, qui a été traduit en anglais, renferme plusieurs belles planches qui représentent différentes espèces et variétés d'orangers; il y décrit la manière de cultiver ces arbres dans le climat de la Hollande, et de construire une serre ou orangerie. Ce livre était alors d'autant plus utile, que le P. Ferrari, dans son *Traité des orangers*, n'avait parlé de ces arbres que relativement au climat d'Italie. II. La 2e. partie de l'*Hortus Malabaricus* de Rhéede, publiée à Amsterdam en 1679, in-fol., ainsi que la 3e., qui parut dans la même ville en 1682, in-fol., sont enrichies de ses *Notes* et de ses *Commentaires*, et il y a ajouté les *Synonymes*. III. *Catalogus plantarum indigenarum Hollandiæ, cui præmissa Lamberti Bidloo dissertatio de re herbariâ*, Amsterdam, 1683 et 1685, in-12; Leyde, 1709, in-12. Ce catalogue contient sept cent soixante seize plantes. IV. *Catalogus plantarum Horti medici Amstelodamensis, pars prior*, Amsterdam, 1689, in-8°.; ibid., 1697 et 1702, in-8°., sans aucun changement; V. *Horti medici Amstelodamensis rariorum plantarum descriptio et icones*, tome Ier., Amsterdam, 1697, in-fol. Ce bel ouvrage ne parut qu'après la mort de Commelin, par les soins du célèbre Frédérich Ruysch, qui le mit en latin, et de Kiggelaar, qui y ajouta des notes. Le tome II fut donné par Gaspard Commelin, son neveu, Amsterdam, 1701, in-fol., en latin et en hollandais. VI. *Œffening der Vrugtboomen*, Amsterdam, 1687, in-12. C'est la traduction hollandaise de l'ouvrage de Legendre, curé d'Hénonville, sur la *Manière de cultiver les arbres fruitiers*, publié à Paris

en 1652, rédigé par Arnauld d'Andilly. Il fit quelques remarques sur l'ouvrage, pour en adapter les principes au climat de la Hollande. On en donna une traduction allemande à Hanovre en 1703, in-8°. D—P—s.

COMMELIN (Gaspard), neveu du précédent, naquit à Amsterdam en 1667, et fut docteur en médecine et professeur de botanique à Amsterdam, membre de l'académie des curieux de la nature, qui lui donna le titre de *Mantias*, en considération de ses vastes connaissances. Le goût que son oncle lui avait inspiré pour l'étude des plantes le porta à s'en occuper par préférence aux autres parties de son art. Il contribua aux progrès de l'histoire naturelle par ses propres ouvrages et par les travaux qu'il fit pour rendre plus savants et plus généralement utiles ceux que d'autres auteurs avaient laissés imparfaits : tels sont la *Flore de Malabar* et le *Traité des insectes d'Europe et de Surinam*, de Mlle. Mérian. Pierre Hotton, qui était démonstrateur de botanique au jardin d'Amsterdam, ayant été appelé pour remplir les mêmes fonctions à celui de Leyde, Gaspard Commelin fut nommé pour le remplacer et pour professer cette science, conjointement avec le célèbre Ruysch. Il donna une idée de la manière intéressante dont il remplissait cette place, en publiant, sous le titre de *Prœludia botanica*, Leyde, 1703 et 1715, in-4°., avec fig., deux de ses leçons, l'une faite au mois d'octobre 1701, et l'autre au mois de mai 1702. La première traite des euphorbes et des tithymales, et l'autre des aloës. Les figures sont très bien exécutées, mais sans détails des parties de la fructification. Un autre ouvrage plus considérable est le 2e. volume de l'*Horti medici Amstelod.* *plantarum descriptio et ico* son oncle, Amsterdam, 1701, La totalité de ce bel ouvrage c 224 planches, qui représent pareil nombre de plantes, d plupart étaient nouvelles et naient des colonies hollandais dans cette collection que l'o la première figure qui ait ét née du pois de senteur (*la odoratus*). Il avait été cultiv P. Cupani en Sicile; c'est ce q croire qu'il était originaire d île, quoiqu'il le soit de Commelin fit paraître une suit ouvrage, mais avec moins d gnificence, sous ce titre : *Ho dici Amstelodamensis plan riores exoticæ, æri incisæ criptæ*, Leyde, 1706, in-4°. et 1716, in-4°. contenant 4 ches bien gravées. Gaspard C lin continua les soins qu'avait son oncle à la publication de *tus Malabaricus*; et, pour a l'utilité et à l'intérêt de ce g magnifique ouvrage, il en fit ble raisonnée, sous ce titre : *Malabarica seu horti Mal catalogus*, Leyde, 1696, i et in-8°. Il y développe une connaissance de la botanique vaste érudition. On y trouve tous les synonymes des différe teurs qui ont parlé des végétau contient. Ce tableau manque q fois d'exactitude. On doit en Gaspard Commelin : I. *Horti Amstelodamensis plantarum lium catalogus*, Amsterdam, in-8°.; ibid., 1715 et 1724, in- *Botanographia Malabarica à num barbarismis restituta*, 1718, in-fol.; VII. *Prœludia mica*, ibid., 1703, in-4°.; VI notes contenant quelques ob tions, ainsi que les noms et les sy

ançais et hollandais, qui
t aux plantes dont il est
bel ouvrage sur les *In-*
rinam et d'Europe, par
n. Gaspard Commelin
1751, âgé de soixante-
es travaux de l'oncle et
t contribué aux progrès
; mais ils leur assignent
eine une place au second
les botanistes. Plumier
ré, sous le nom de *Com-*
les genres qu'il a décou-
rique : ce sont des plan-
et aquatiques, répan-
tes les contrées qui sont
les tropiques; quelques-
tivées dans nos jardins,
nt remarquer par la cou-
e leurs pétales, au nom-
, dont une plus petite,
nt Linné, fait allusion à
lin, botanistes, mais dont
ublié. D—P—s.

IDON (Jean-François),
quit à Venise en 1524.
t philosophe et médecin.
dix ans, Commendon
les vers latins. L'ambas-
ise le présenta, en 1550,
es III, qui faisait alors
ison de campagne hors
Rome; il désirait des ins-
vers pour les fontaines
; Commendon les com-
furent trouvées bonnes,
ma le jeune poète un de
; mais bientôt le pontife
ommendon avait trop de
ne l'employer qu'à faire
l l'envoya à Londres lors-
monté sur le trône d'An-
553. Il s'agissait de ra-
nde-Bretagne à la foi de
aine, mission également
t difficile, dont le succès
lus profond secret. Les domestiques même de Commendon crurent qu'il allait recueillir la succession d'un oncle dont les affaires étaient embrouillées. Il arriva à Londres caché sous un autre nom que le sien. Marie venait de faire son entrée dans la capitale; elle était dans la dépendance des grands qui, craignant qu'un changement de religion ne les obligeât de rendre à l'Église les biens qu'ils avaient usurpés, assiégeaient leur souveraine, sous prétexte de veiller à sa sûreté, mais dans le dessein d'empêcher aucun étranger de l'approcher. Commendon sut, sans exciter aucune défiance, parvenir jusqu'à Marie; il eut avec elle plusieurs conférences secrètes, obtint tout ce que la cour de Rome désirait, et repartit avec des lettres de la reine pour Jules III et pour le cardinal Polus, qui vivait alors retiré dans un Monastère près de Vérone. Marie le demandait pour légat, et exprimait sa ferme résolution de remettre l'Angleterre sous l'obéissance de l'Église. Le plein succès de cette négociation répandit la joie dans Rome, où les réjouissances publiques durèrent trois jours. A cette époque, les papes croyaient avoir le droit d'intervenir dans l'élection des empereurs. En 1558, après l'abdicatiou de Charles-Quint, Commendon composa un écrit tendant à prouver que l'élection de Ferdinand était nulle de droit, comme ayant été faite sans l'autorité du Saint-Siége. Lorsqu'en 1561, il fut question de continuer le concile de Trente, Commendon, alors évêque de Zante, et auparavant d'Atri, fut envoyé par Pie IV, en qualité de nonce, en Allemagne. Il devait exhorter tous les princes, toutes les villes libres et tout l'empire à concourir à la célébration du concile. L'empereur et le roi de Bohême, son fils, firent à Com-

mendon un accueil très distingué. Le nonce montra beaucoup d'adresse et de talent dans cette occasion. Il se rendit à Naumbourg, où la plupart des princes protestants se liguaient pour des intérêts communs. Commendon eût voulu ouvrir des conférences particulières avec ces princes, sachant que le seul moyen de les gagner était de les désunir; mais il ne put être admis qu'en assemblée générale. Il y parla avec éloquence, avec fermeté, et reçut des témoignages d'estime personnels dans la déclaration que firent les princes qu'ils ne reconnaissaient point le pontife romain. Cependant, l'électeur de Saxe accueillit honorablement le nonce dans ses états. L'électeur de Brandebourg, après l'avoir entendu dans son palais, lui dit en soupirant : « En » vérité, révérendissime seigneur, » vous me donnez bien à penser, » et il lui offrit son amitié. Commendon visita ensuite le duc de Brunswick, les électeurs de Cologne et de Trèves, le duc de Clèves, gendre de l'empereur, et les évêques d'Allemagne, présentant partout les lettres et la bulle du pape; souvent mal reçu comme envoyé de Rome, toujours bien accueilli pour l'estime que l'on faisait de ses vertus et de ses talents. Il proposa, mais en son nom seulement, une alliance entre les électeurs ecclésiastiques, les évêques et les princes voisins, afin de s'opposer à la ligue des princes protestants. Sur ces entrefaites, il reçut de Rome l'ordre de se rendre en Danemark, pour indiquer au roi Frédéric II la convocation du concile; mais ce prince refusa de le recevoir. Commendon se rendit, par Liége et Aix-la-Chapelle, en Flandre, où Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme, gouvernante des Pays-Bas, lui accorda sa confiance. Il eut de fréquentes conférences avec le cardinal Granvelle sur le de ramener l'Europe chrétie nité. C'e t dans cette vue q pour que Baïus et Hessel.u admis au concile. Chargé de en Suède, il ne put rem plir sion, le roi lui ayant écrit prêtait a partir pour l'A dans le dessein d'épouser la sabeth. Le nonce se rendi Lubeck à Hambourg et traversa la Hollande, la F Westphalie, et reçut à Bru lettres qui le rappelaient Il partit après avoir confé duc de Lorraine à Nanci, électeurs de Trèves et de Il venait de déployer les tal grand négociateur, mais s pu avancer en Allemagne l du concile. Il se rendit à T fut envoyé par les légats à où se trouvait alors l'empe 1564, il partit, en qualité pour la Pologne. Sigismond lui donna d'amples témoig son estime et de son amitié prits étaient alors violemm par les troubles qu'excitaien vateurs. Commendon attaq ment le fameux Ochin, si c son inconstance dans les do la religion, et obtint du séna cret qui chassa du royaume étrangers, prédicateurs im de nouvelles doctrines. Le n tacha ensuite à réunir les évê visés. Bientôt, ayant reçu le des *Décrets du concile de* le présenta à l'acceptation dans la diète assemblée à V et prononça, en cette occasio cours si éloquent, que Grat était présent, dit, dans sa *Vie mendon*, que plusieurs sénate attendris jusqu'aux larmes. D nonce eut fini de parler, il pr

Gratiani, et v ie
Sigismond le n ,
ajout : « Vo
angue, que n...
rent vous, aussi libre-
vous n'y étiez pas. »
e Guesne voulut pro-
ns dilatoires; un mur-
élève, et Sigismond-
it la parole, dit : « Le
té avec tant d'ordre,
t de force, qu'on peut
m lui-même a inspiré
; je me crois donc
evoir les Décrets du
a diète les reçut aussi
n. Cette nouvelle, ar-
y causa une grande
ndon fut fait cardinal
Il reçut le chapeau à
ourg, où il avait été
6, en qualité de lé-
ser l'empereur Maxi-
position et de la priva-
n, si l'on prétendait
diète des affaires de
fut question que des
poser aux Turks qui
longrie. Commendon
mais sans beaucoup de
nvoir le concile en Al-
69, Pie V ayant créé
is grand-duc de Tosca-
nsa cette nomination
et le pape chargea
apaiser ce différend.
t le résultat de cette
xiimilien céda ; mais
me appuyât par une
nsidérable l'éloquence
. En 1571, lors de la
clue au Vatican contre
mmendon fut chargé
la confédération les
et de Varsovie ; mais
n'eut point de succès.
tra de l'incertitude,
et Sigismond-Auguste mourut. Commodon eut ordre de demeurer en Pologne jusqu'après l'élection du nouveau roi. Il fit admirer son éloquence, en 1573, dans la diète de Varsovie, qui, suivant de Thou, était composée de trente mille gentilshommes assemblés sous des tentes, et qui se termina par l'élection du duc d'Anjou. Commendon devait solliciter la couronne en faveur de l'archiduc Ernest; mais la cour de Vienne trouva qu'il avait trop servi les intérêts de la France. Grégoire XIII étant tombé malade, les cardinaux d'Este, de Médicis et plusieurs autres songèrent à élever Commendon sur le trône pontifical; son élection paraissait certaine, mais Grégoire ne mourut point. Commendon s'était retiré à Padoue, où, après avoir été long-temps tourmenté par une insomnie continuelle, il cessa de vivre le 26 décembre 1584, « La » cour de Rome, dit Fléchier, n'eut » jamais de ministre plus éclairé, plus » agissant, plus désintéressé, ni plus » fidèle. » Il fut employé dans les ambassades les plus importantes, et passa presque toute sa vie dans le maniement des plus grandes affaires de son temps. On imprima à Paris, en 1573, in-4°., son *Oratio ad Polonos*, et il en parut, la même année, une traduction française in-8°., par Belleforest. Antoine-Marie Gratiani composa en latin la Vie du cardinal Commendon; Fléchier la fit imprimer à Paris, en 1669, in-12, et la traduisit lui-même en français, Paris, 1671, in-12. Cet ouvrage est estimé; l'original et la traduction sont écrits avec élégance et pureté.

V—ve.

COMMERELL (l'abbé de), aumônier de la princesse de Lœwenstein et membre de la société d'agriculture de Paris, habitait la Lorraine alleman-

de Commerson, combien il s'était occupé de minéralogie, et qu'il avait de profondes connaissances sur les diverses parties de l'histoire naturelle. A l'exemple de Linné, il voulut que les noms qu'il donnait à ses nouveaux genres de plantes fissent allusion aux personnes auxquelles il les dédiait, et qu'ils exprimassent l'opinion favorable ou défavorable qu'il voulait en donner. Cette sorte d'apothéose, d'immortalité, est un jeu d'esprit puéril dont les botanistes ont souvent abusé. C'est lui qui a donné le nom d'*hortensia* à la plante originaire de la Chine qui fait aujourd'hui l'un des principaux ornements des jardins et des salons en Europe. Une jeune bretonne, nommée *Barré*, qui l'avait suivi en qualité de domestique, habillée en homme, le secondait avec beaucoup d'intelligence dans ses herborisations. C'est la première femme qui ait fait le tour du monde; son sexe, ignoré jusqu'alors du reste de l'équipage, fut reconnu à Taïti par les insulaires. Commerson mourut à l'Ile-de-France en 1773. Le ministre fit venir à Paris ses papiers, ses dessins et ses collections qui furent déposées au jardin du Roi. Ce savant, trop occupé à observer et à rassembler des objets qu'il se proposait de décrire dans un grand ouvrage, ne put y mettre la dernière main. Il n'a publié aucun ouvrage essentiel, et on n'a de lui que les fragments de quelques lettres, dont l'une est insérée en entier dans le *Supplément au Voyage de M. de Bougainville*, traduit de l'anglais par Fréville, Paris, 1772, in-12. Avant son voyage, il avait composé un *Martyrologe de la Botanique* : c'était l'histoire de tous les botanistes morts victimes de leurs travaux et de leur zèle pour cette science. Par une h exception, l'académie des le nomma un de ses m quoique absent, et qu'il ne jamais ni lu ni envoyé de m Il aurait été sensible à cet mais il était mort à l'Ile-d depuis huit jours, lorsque ce pagnie savante le lui conférait MM. de Jussieu et Lamarck c hommage à sa mémoire, en d'après son herbier, ses d ses manuscrits, un grand d'espèces et même de gen veaux. Forster, qui a fait voyage de la mer du Su capitaine Cook, lui a dédié de plantes qu'il a nommé *sonia*. Lalande a fait son torique, que l'on trouve *Observations sur la phy l'histoire naturelle*, par l' zier, année 1775, in-4°., to pag. 89. D—l

COMMIRE (Jean), jésuit Amboise en 1625, mérite u distinguée parmi les moder ont cultivé la poésie latine. croire que son talent ne se s élevé jusqu'aux grandes tions; mais il réussissait par dans les pièces qui, à raiso peu d'étendue, n'exigent qu plication médiocre. Il avait étude particulière d'Horace connaisseurs trouvent que l mire saisit quelquefois dans le ton de son inimitable mo fables n'ont ni l'élégante ni le but moral de celles de peut-être même sont-ce u fables que d'ingénieux p d'agréables descriptions; charmes du style couvren les défauts du sujet, qu'on l jours avec plaisir. Ses *Pa des Psaumes* et *des Proph*

de mérite qu'on leur et les qualités de l'au- posé de celles qu'il lui ur rendre la majesté et livres saints. Le P. Com- spensa point de ses de- livrer à des études qui cependant à répandre son ordre, et, pendant ées, il professa la théolo- aussi des morceaux au *Trévoux*, entre autres *s sur les poésies de S.* 701). On assure qu'il Ovide des observations lont Nic. Heinsius a pro- entrepris une *Histoire ntre la France et l'An- ne Vie de Philippe de* tait fort avancée quand e l'abbé de Choisy. Le était en correspondance , Santeul, Huet qu'il rire l'*Histoire des navi- lomon*; le P. Bouhours, sa une belle ode pour le critiques de Barbier *Voy.* Barbier et Bou- evius, le P. la Baune, à Paris le 25 décembre ueil de ses poésies a été ieurs fois, Paris, 1678, s d'Edelinck; 1681, in- s additions. En 1704, on publia un volume *osthumes*, avec l'éloge en latin. Toutes les poé- mire sont réunies dans 1715, sur laquelle a été Barbou, 1753, 2 vol. illeure de toutes. On y s *Imitations des Psau- Prophètes*; 2°. les *iques*; 3°. les *Odes*; *s*; 5°. les *Fables*; 6°. les (plusieurs sont imitées *gie*); 7°. un drame, dont le sujet est la Conception de la Vierge; des traductions et des imitations françaises de plusieurs pièces, et enfin un discours latin que le P. Commire avait prononcé au collége de Rouen, et dans lequel il traite des *Moyens d'acquérir de la réputation.*

W—s.

COMMIUS. *Voy.* Correus.

COMMODE (Lucius, ou Marcus Élius Aurelius) Antonin, empereur romain, fils de Marc-Aurèle, et arrière-petit-fils de Trajan, par Faustine sa mère, vint au monde l'an 161 de l'ère chrétienne. Il fut fait césar à l'âge de cinq ans, avec Annius Vérus, son frère. Suivant un de ses historiens, il montra d'heureuses dispositions dans sa première jeunesse; suivant les autres, il fut cruel et dépravé dès l'âge de douze ans. On cite de lui, à cette époque, ce trait de cruauté. Ayant trouvé l'eau de son bain trop chaude, il ordonna qu'on jetât dans la fournaise celui qui l'avait fait chauffer, et ne fut tranquille que lorsqu'il fut persuadé que son ordre avait été exécuté. En 176, il triompha, avec son père, des Germains et des Sarmates, et on lui donna le nom de *Germanicus* et de *Sarmaticus*. Il était en Pannonie avec Marc-Aurèle, quand ce prince mourut, et l'eut pour successeur, l'an 180. Les Quades et les Marcomans, déjà à demi-vaincus, subirent sa loi; mais empressé de retourner à Rome, il traita honteusement de la paix avec les autres peuples de la Germanie. Il n'en fut pas moins honoré du triomphe à sa rentrée dans la capitale. En l'année 184, il envoya Ulpius Marcellus pour faire la guerre aux Bretons qui avaient passé le mur qui les séparait des Romains : Commode prit à cette occasion le nom de *Britannicus*. Une chose assez constante, c'est que, pendant les premiè-

res années de son règne, il se conduisit souvent par les conseils des amis de son père. Lorsqu'il voulut gouverner sans guide, il les éloigna, et donna le commandement des cohortes prétoriennes à Pérennis, homme de guerre, qui, pour se rendre le maître, sevra l'empereur des affaires, et le poussa à toutes sortes d'excès. Une conspiration se forma contre Commode. Ses cruautés en furent le prétexte et la raison. Lucilla, sa sœur aînée, veuve de Lucius Vérus, collégue de Marc-Aurèle, avait conservé tous les honneurs d'impératrice, mais il fallut qu'elle cédât le pas lorsque Crispina eût épousé Commode. L'orgueil blessé de cette sœur de l'empereur la fit conspirer contre la vie de son frère. Quadratus et Quintianus, jeunes patriciens qui lui étaient dévoués, et plusieurs des principaux sénateurs, ulcérés contre l'empereur, entrèrent dans le complot. Quintianus, d'autres disent Pompéianus, devait frapper Commode dans un passage obscur qui conduisait à l'amphithéâtre. Lorsqu'il vint à passer, l'assassin se jeta sur lui, un poignard à la main, en criant: « Voici ce que le sénat t'envoie. » L'empereur eut le temps d'éviter le coup. Il en garda une haine implacable au sénat. Lucilla fut reléguée dans l'île de Caprée, où dans la suite elle fut tuée par son ordre. Crispina, sa femme, eut le même sort. Pérennis profita de l'occasion pour faire périr tous ceux dont l'attachement à Commode lui faisait ombrage. Quand il se vit en possession de toute la faveur du prince, et pour ainsi dire de sa personne, il songea à s'emparer de l'empire. Il fit entrer son fils, qui commandait en Illyrie, dans une conspiration qui fut découverte et leur coûta la vie à tous deux. Ces dangers, auxquels

Commode s'était vu exposé, re
rent sa défiance. Il se livra
cruautés et à des débauches sa
nes. La place de premier mini
donnée à Cléandre, phrygien
sance, autrefois esclave. L'em
était si absorbé par les plaisir
ne trouvait pas un moment à
aux affaires. Il ne voulait mê
signer ses dépêches; et, dans pl
lettres qu'il écrivait à ses amis
mettait que ce mot: *vale*. Le n
favori porta la tyrannie enco
loin que Pérennis; il y joigni
folie. Il donna entrée dans le
plusieurs esclaves nouvelleme
franchis, et fit dans un an vin
consuls, presque tous ses créat
se rendit odieux au peuple mêm
lui imputa les fléaux et les ma
dont il se trouvait frappé. Pe
que se célébraient les jeux du C
une troupe d'enfants y entra,
à sa tête une femme imposante
taille, et terrible par son air. C
fants se mirent à pousser de
cris contre Cléandre: le peupl
pondit par des cris semblables.
que ces clameurs eurent duré q
temps, la multitude se porta
palais près de Rome, où Cl
était alors avec l'empereur, l
geant de malédictions, et dem
avec fureur qu'il lui fût livré. Cl
fit sortir toute la cavalerie d
toriens qui repoussa le peuple
dans la ville; mais cette cavale
cablée bientôt par les pierres
tuiles qu'on jetait des fenêtre
toits, prit la fuite et fut poursui
qu'au palais où l'empereur,
dans les plaisirs, ignorait ce qui
sait. Sa maîtresse, sa sœur co
l'avertir que tout était perdu,
bandonnait Cléandre à la fu
peuple. Commode effrayé mand
dre, lui fit couper la tête, et l

qui s'apaisa à [illegible]. Il
quelque temps [illegible],
jet de terreur. [illegible]us,
lat, ayant ra[illegible] des
comme lui, se trouva à la
arti assez puissant, avec
vagea les Gaules et l'Es-
cennius Niger fut envoyé
brigands, et les poussa vi-
aternus, ne pouvant ré-
sa secrètement en Italie,
marades, partagés en dif-
ndes, dans le dessein de
reur pendant la célébra-
fête, et de s'emparer de
l vint à Rome sans avoir
rt; mais, trahi par des
parti, il fut arrêté et mis
ne voyait sous ce règne
tragiques. Chaque année,
aisait périr des hommes et
de la maison impériale,
ns et des consulaires, pour
onspiration. Il les imagi-
e trouver des victimes. Sa
gea en cruautés, en dé-
en folies. S'il faut en croire
ns, il fit jeter aux bêtes
homme pour avoir lu la
ligula par Suétone, parce
pereur était né le même
i. Rencontrant un homme
lence peu commune, il le
ux, pour essayer sa force
traordinaire, et pour voir,
avoua, les entrailles de ce
e se répandre tout à coup.
ait à mutiler ceux qui se
sur son passage dans ses
turnes. Sa cour était le ré-
la plus infâme prostitution.
même furent déshonorées
vivait au milieu de trois
bines et d'autant de jeunes
Dans ses extravagances, il
changer de nom, et il se fit
rcule, fils de Jupiter, au
lieu de *Commode*, fils de Marc-Aurèle. Revêtu d'une peau de lion, et armé d'une massue, il tuait publiquement dans son palais, ou dans l'amphithéâtre, des bêtes féroces. Dans ses lettres au sénat, il s'appelait l'*Hercule Romain*, et il prit ce nom sur les médailles, où il est représenté avec tous les attributs d'un demi-dieu. Il écrivit à cette compagnie, pour demander que le nom de *Rome* fût changé en celui de *Colonia Commodiana*, et les médailles nous prouvent que le sénat y consentit. Il lui donna même, soit par lâche adulation, soit par une dérision que le prince ne sentit pas, les titres de *pieux*, d'*heureux*, d'*Hercule*, etc. Ayant fait ôter la tête d'une grande statue du Soleil révérée de tout temps par les Romains, il fit mettre la sienne à la place, avec cette inscription : *Commode victorieux de mille gladiateurs*. Sa passion favorite était d'abattre des bêtes féroces dans l'amphithéâtre, et de se mesurer avec des gladiateurs. Il s'était fait exercer à tirer des flèches par des Parthes très habiles, et à lancer des javelots par des Maures non moins experts. Une panthère s'était saisie d'un homme, et était sur le point de le dévorer ; Commode lui tira une flèche avec tant de force et d'adresse, que la panthère fut tuée du coup, sans que l'homme fût blessé. Il abattit cent lions les uns après les autres avec le même nombre de javelots. Hérodien, témoin oculaire, dépose de ce fait. L'empereur eut l'impudeur de se produire nu dans l'amphithéâtre, pour y danser et y combattre contre des gladiateurs. La multitude en rougit de honte pour lui. Le premier jour de l'année 193, jour solennel où les consuls entraient en exercice, il résolut de paraître comme consul et comme gladiateur,

après avoir fait tuer les deux consuls désignés. Il communiqua à Marcia, sa maîtresse favorite, le dessein où il était de sortir ce jour-là en cérémonie, non de son palais avec la robe impériale, mais du lieu des exercices, armé de pied en cap, précédé de tous les gladiateurs. Marcia se jeta en larmes à ses pieds, le conjurant de renoncer à ce projet déshonorant et dangereux pour lui. Lætus, chef des cohortes prétoriennes, et Electus, le principal officier de sa chambre, lui firent les mêmes prières. Commode, irrité de trouver de la contradiction, se retira, comme pour dormir à l'ordinaire. Sur le midi, il prit une cédule, et écrivit dessus les noms de ceux qu'il voulait faire tuer la nuit suivante. En tête se trouvaient Marcia, Lætus et Electus. Il laissa cette cédule sur le chevet de son lit. Un de ces jeunes enfants qui servaient aux plaisirs des Romains, étant entré dans la chambre de Commode pendant qu'il était au bain, trouva la cédule, et l'emporta. Il fut rencontré par Marcia, qui, en le caressant, lui ôta le billet qu'elle communiqua aussitot à Lætus et à Electus. Ils décidèrent alors qu'il fallait, sans perdre de temps, prévenir l'empereur, et pensèrent que le moyen le plus sûr et le plus facile serait le poison. Marcia se chargea de l'exécution. C'était elle qui à table versait toujours le premier coup à boire à Commode. Quand il fut revenu du bain, elle lui présenta une coupe empoisonnée. Après l'avoir bue, l'empereur fut pris d'un assoupissement auquel succédèrent des vomissements. Marcia et ses complices effrayés eurent recours à Narcisse, athlète favori du prince, et obtinrent de lui, à force de promesses, qu'il entrât dans la chambre de Commode et l'achevât. Cet homme hardi et vigoureux trouva l'empere bli par les effets des vomiss il lui serra si fortement le c l'étrangla, vers la fin de l' Ainsi finit Commode, à l'âge d un ans, après un régne de treize années. Il était d'une be commune par la figure et la t

Q—I

COMMODO (André), n rence en 1560, fut élève de Ses progrès dans la peintur rapides; il alla étudier à R chefs-d'œuvre du Vatican, et aussi le portrait avec succès; talent le plus remarquable d modo était de copier les tabl plus fameux avec une si gra lité, qu'il était presqu'impos distinguer l'original de la c s'était rendu le style des d maîtres si familier, qu'il s'en proprié jusqu'aux moindres De retour dans sa patrie, il

(1) Les médailles de Comm assez communes, excepté celle sont encore rares, malgré la d précieuse, faite il y a environ près du village d'Hornoy en Pic il se trouva plus de cent Comm plusieurs types curieux et ine grande partie est entrée dans impérial, à Paris, et les autre distribuées dans les collection lières qui en manquaient. Que daillons de bronze nous repré tête de Commode accolée à c femme coiffée d'un casque. Les res conjecturent avec quelque que cette tête offre les trait cia, sa maîtresse, qui était sc tue en amazone, et en l'honn quelle Commode voulut nomm de décembre *amazonien*, com voulu nommer *commodus* le m et *Herculeus*, *invictus*, et *F rius* (triomphant) ceux de s octobre et novembre. Septin qui désirait faire croire qu'il ét Commode, voulut honorer sa et le fit mettre au rang des Die

originaux, dans les-
rta les beautés qu'il
iées des plus grands
nt, entre autres, un
rsel, qui est regardé
f-d'œuvre. Commodo
ce en 1638. A—s.

Voy., pour les princes
, les articles ALEXIS,
IE, DAVID, ISAAC,
EL.

ICE-MARIE), napoli-
1750, se fit une si
n par sa facilité à faire
nt en latin, qu'il fut
vingt académies, qui,
alors, ainsi que lui,
ébrité. Il était au reste
gnaire, très pieux et
noble; le P. Calogerà
dans la dédicace qu'il
du 9e. volume de ses
ifici. Outre plusieurs
et épigrammes latines
dans quelques recueils,
prose un ouvrage qui
utilité pour l'histoire
royaume de Naples,
tiones stylo lapidario
s exhibentes summo-
n et S. R. E. Cardi-
Neapolitani. Il a aussi
ne *Histoire de la fon-*
confrérie de la Ste.-
aples; et l'on trouve
ime du recueil de Calo-
italienne de lui sur la
vrages du savant P.
e del Monaco, mort à
. G—É.

(DINO), né à Floren-
du 13e. siècle, a écrit
sa patrie, qui contient
arrivés depuis 1270
Muratori a publié cette
9e. tome des *Rerum*
; elle a paru de nouveau à Florence en 1728. Dans la préface de cette édition, on donne les raisons qui en ont si long-temps retardé la publication. Compagni fait souvent mention de lui dans sa *Chronique*, et, selon Tiraboschi, on peut conjecturer qu'il avait au moins trente ans lorsqu'il la composa. En 1289, il était l'un des prieurs de Florence, et en 1293 il fut nommé gonfalonier de justice; ce fut cette même année qu'il découvrit une conspiration ourdie contre Giano della Bella; en 1301 il fut encore appelé à l'une des places de prieur. Dans l'exercice de ces emplois, Compagni fut témoin de la plus grande partie des faits qu'il rapporte; on loue son exactitude et sa véracité, mais on le trouve un peu sévère dans la peinture qu'il fait des vices qui régnaient alors dans sa patrie. Son histoire est remarquable par l'élégance et la pureté du style; il mourut à Florence, le 26 février 1323. Dino Compagni est aussi compté parmi les anciens poètes italiens; il était ami du Dante. Crescimbeni a publié un de ses sonnets, tom. III, p. 117, de son *Histoire de la poésie vulgaire*. R. G.

COMPAGNI (DOMINIQUE.) *Voy.* DOMENICO.

COMPAGNO (SCIPION), peintre, né à Naples vers 1624, n'est pas nommé dans l'ouvrage de Lanzi. Les tableaux de ce maître sont très rares; depuis peu on en voit deux au Musée, l'un représente le *Martyre de S. Janvier, évêque de Bénévent, et de sept autres chrétiens*. La scène est entre Pouzzoles et la Solfatare. La couleur de ce tableau est souvent fausse et exagérée. Il y a une sorte de cruauté révoltante dans l'attitude de quelques personnes du peuple groupées sur des hauteurs voisines, qui ne paraissent pas prendre la moindre part à cette action. Le peintre a cependant

senti que quelques spectateurs devaient être occupés de cette scène et se rattacher au sujet principal, et il a introduit une femme qui recueille le sang des martyrs. L'auteur a-t-il voulu faire entendre que, dans des événements semblables, il y a plus d'hommes indifférents et insensibles que d'individus émus de compassion? En général, il a mal expliqué son idée. Le second tableau offre le *Vésuve au moment d'une éruption*. La vue est prise du pont de la Madeleine. Cette composition a plus d'effet que la précédente, quoique l'air ait la même teinte que les eaux de la mer. Scipion vivait encore en 1680. On ne sait pas l'époque de sa mort. Dans quelques cabinets de Naples, on montre des dessins de ce maître; ils sont très estimés. A—D.

COMPAGNON, était, en 1716, facteur de la compagnie française d'Afrique au Sénégal, sous Brue, directeur-général. Celui-ci, qui mettait la plus grande importance à découvrir la contrée de l'intérieur d'où l'on tirait l'or, proposa cette entreprise à plusieurs de ses agents. Quelques-uns, après avoir accepté, se pressaient de retirer leur parole, dès qu'ils apprenaient à quels dangers étaient exposés les blancs qui se hasardaient à entrer dans le royaume de Bambouk où se trouvaient ces mines. Compagnon osa seul risquer ce périlleux voyage. Après s'être muni de marchandises convenables au pays, et de présents pour les chefs de villages qui pouvaient favoriser son dessein, il remonta d'abord le fleuve du Sénégal jusqu'au fort St.-Joseph dans le pays de Galam, d'où il parcourut cette contrée dans tous les sens pendant un an et demi. Il visita les fameuses mines d'or de Tamba-Aoura et de Netteko dans le pays de Bambouk, fixa ses observations sur tous les objets dignes d'attention, et l[illegible] du pays. La sagesse de sa c[illegible] son adresse lui gagnèrent [illegible] des naturels, remplis de défia[illegible] les blancs. Il obtint des éc[illegible] de la terre dont on tirait l'[illegible] envoya à Brue qui les fi[illegible] Paris. Compagnon est le p[illegible] ait pénétré dans ces cont[illegible] tées depuis par d'autres Fr[illegible] trouve la relation de son [illegible] dans le 4e. vol. de *la Re[illegible] l'Afrique occidentale*, par [illegible] dans le tom. III, in-4°., de [illegible] *générale des voyages* d[illegible] Ce dernier nous apprend q[illegible] rité de Labat lui ayant paru [illegible] pour établir la vérité d'un [illegible] si merveilleuse, il s'était ad[illegible] directeurs de la compagnie d[illegible] qui lui avaient garanti la [illegible] l'histoire de Compagnon. La [illegible] de son nom et la tradition [illegible] voyage s'étaient conservées [illegible] gal, où il avait laissé des des[illegible] De retour en France, il exer[illegible] la profession d'architecte, e[illegible] rut vers le milieu du 18e. siè[illegible] teur d'un *Voyage au pays [illegible] bouk*, imprimé à Paris e[illegible] prétend que Compagnon n'a [illegible] lement pénétré dans cette [illegible] qu'il a pris un pays pour un [illegible] que, dans ses Mémoires, il a t[illegible] écrivains de voyages : cette [illegible] paraît sans fondement.

COMPAGNONI (Pomp[illegible] des plus savants et des plu[illegible] prélats italiens du 18e. siècl[illegible] à Macerata, le 11 mars 16[illegible] noble et ancienne famille. A[illegible] achevé ses premières études [illegible] minaire et dans l'université [illegible] trie, il alla en 1712 à Ro[illegible] continua de s'instruire à la [illegible] la jurisprudence, les antiqui[illegible] toire, la poésie, et partic[illegible]

latine, où il obtint de
Il suivit les leçons du
a, et se lia d'amitié avec
ors fort jeune, et avec
qui était son compa-
'il fût l'aîné de sa fa-
assa l'état ecclésiastique.
fit archidiacre de Ma-
permettant de rester à
ut auditeur du cardinal
erini. Son savoir et sa
rent l'estime de ce car-
tres membres du sacré
souverain pontife, qui
en diverses occasions,
une grande habileté.
ui conféra l'évêché d'O-
it la consécration le 2
, et, pendant près de
ns qu'il gouverna son
e cessa d'y montrer des
répandre des bienfaits
nir se conserve encore.
15 juillet 1774. On a de
pître latine à l'académ-
one en tête des frag-
riaque d'Ancône, qu'il
les notes d'Annibal Oli-
emorie istorico-critiche
e de' vescovi d'Osi-
n-4°., publiés à Rome,
ar l'abbé Philippe Vec-
lonna lui-même au pu-
4, une vie de l'auteur.

Pompée COMPAGNONI,
mille, avait déjà publié :
ire de la Marche d'An-
lée *la Regia Picena*,
661, in-fol. : ce volume
que le première partie ;
pas paru; II. *Memorie*
l antico Tuscolo, *Oggi*
lome, 1711, in-4°. —
savants portèrent le même
mille COMPAGNONI, frère
l'Osimo, né en 1698, en-
ompagnie de Jésus, se
distingua par la variété de ses connaissances et par son talent pour la prédication : il mourut presque octogénaire dans son pays, quelque temps après la suppression de sa compagnie; l'autre, Alexandre COMPAGNONI, de la même famille, embrassa l'état ecclésiastique et fut un des membres les plus distingués de l'Arcadie romaine. Né en 1649, il mourut le 27 septembre 1699. R. G.

COMPARETTI (ANDRÉ), physicien, et médecin italien, né dans le Frioul, en août 1746, et mort à Padoue, le 22 décembre 1801. Après ses études, faites en cette ville, il alla exercer la médecine à Venise, où il publia un ouvrage intitulé *Occursus medici*, dont les journaux italiens et allemands firent un grand éloge, et qui valut à son auteur d'être appelé à Padoue pour y remplir à l'université la chaire de médecine théorique-pratique. Au milieu de ses nouvelles fonctions, il composa et publia quelques dissertations relatives à son art, et dont la plus remarquable a pour titre : *Observationes de luce inflexâ et coloribus*, Padoue, 1787, in-4°., fig. En profitant de ce que Grimaldi et Newton avaient écrit sur les phénomènes de la lumière réfractée et réfléchie, il y avança de quelques pas dans la connaissance des défauts auxquels la vue est sujette. Les leçons de clinique, déjà fort anciennes dans l'université, ne se répétaient point auprès du lit des malades; Comparetti proposa de les rendre pratiques, et se chargea de ce double enseignement, qu'il alla faire alternativement dans l'hôpital et dans la salle particulière uniquement destinée aux leçons orales de clinique, sans manquer néanmoins aux devoirs de sa première chaire. Ces nombreuses occupations ne l'empêchèrent point

de trouver le temps de travailler à de nouveaux ouvrages ; le premier a pour titre : *Observationes anatomicæ de aure interna comparata*, 1 vol. in-4°., fig., Padoue, 1789. Cet ouvrage, qui parut la même année que l'ouvrage de M. Scarpa sur cet important sujet, a également pour but de prouver que le siége de l'ouïe se trouve dans le labyrinthe membraneux de l'oreille; et l'auteur, pour démontrer sa proposition, donne la description exacte, on pourrait dire minutieuse, de la structure de cet organe dans un grand nombre d'animaux différents. Les détails où il entre rendent son livre assez difficile à lire, et les figures qui les accompagnent, trop petites, trop peu développées, ne contribuent pas beaucoup à l'éclaircir. Les anatomistes y trouvent cependant beaucoup de faits précieux, et la description de l'oreille de plusieurs animaux dans lesquels cet organe n'avait pas été examiné. Les Allemands le traduisirent en leur langue. Le savant Bonnet, après l'avoir lu, invita Comparetti à s'occuper de la physique végétale, dont la science était encore dans une sorte d'enfance. Celui-ci, en conséquence, commença par publier, en 1791, son *Prodromo di un trattato di fisiologia vegetabile*, dont les Italiens ont cru reconnaître bien des idées dans le système de Sénebier sur cette matière. Comparetti acheva son traité, et en publia la 2e. partie en 1799. Il donna en 1793 un *Saggio della scuola clinica nello spedale di Padova*, et en 1799 un *Riscontro clinico nel nuovo spedale : Regolamenti medico-pratiche*, in-8°., pour répondre, en quelque sorte, à la demande que la société de médecine de Paris avait faite, par un programme publié, d'un plan pour enseigner le mieux possible la médecin dans un hôpital. En 1794, des *Osservazioni sulla pro la china del Brasile*, d venait de s'introduire en ouvrage plus célèbre que précédents fut celui qu'il 1795 sous ce titre : *Riscon delle febbri larvate perio niciose*, Padoue. Cette mal combattait avec tant de zè duisit au tombeau six ans *Observationes dioptricæ et cæ comparatæ de coloribus tibus, visu et oculo*, 1 vol. i doue, 1798, n'ont pas un a intérêt, sous le rapport de que celles *De aure interna*, paraît avoir commis l'erre tribuer à l'imperfection de *la* de l'œil, des phénomènes q dent de ce que les physici ment la *diffraction de la* Son dernier ouvrage fut le tome en deux parties, d'une *D animale degli insetti*, de 6 in-8°., imprimé à Padoue, date de 1800, quoiqu'il n'ait p 1801. Cet ouvrage est très l'auteur y décrit, avec son dinaire, la structure de tous nes des insectes, en choisi exemples un certain nombre prises dans les différents o ouvrage est très instructif vues nouvelles sur tout ce qu organes du mouvement ; il pendant que l'auteur s'est prenant pour des vaisseaux dans des sauterelles, quelq ches de leurs vaisseaux h ce qui peut avoir tenu à un imparfaite de dissection. suit la même marche dan écrits, marche qui contrib en rendre la lecture peu att rapporte successivement et

ıservations, et ne fait
: tire ses conclusions
ıque chapitre; mais
ıt la peine de l'étu-
dommagés par le tré-
ı recueillent. Compa-
son portefeuille plu-
ages inédits, dont on
lans un opuscule de
ıaroli, romain, im-
en 1802, sous le ti-
ra la vita letteraria
paretti. Ses obsèques
des plus honorables;
taphe dans l'église de
ıs elle renferme quel-
late, que le *Journal*
te ville a judicieuse-
x pages 295 et 319,
1802. C—v—r.

Jean de), seigneur
i et général de Louis,
e rendit célèbre par
nvoyé en 1449, avec
la Lumelline, contre
, duc de Milan, il fit
ête de plusieurs châ-
ar être battu et fait
de la Sesia, par Al-
vénitien. Le premier
sa liberté fut de cou-
r se battre en champ
de Boniface, cheva-
le défiait depuis un
querelle particulière,
oire des armes, dit
duc Louis fit les fonc-
camp en présence de
combat se renouvela
ırs à la hache, à la da-
à l'épée, sans que les
nt le bonheur de se
le désiraient; mais
mes demeura au brave
que le duc de Savoie
ne attestation authen-
ayant abusé ensuite,
avec insolence, du crédit que lui donnait la faveur de son maître, s'attira la haine des seigneurs les plus distingués de la Savoie et du Piémont, qui se liguèrent contre lui; mais son crédit l'emporta, et il fit exiler ses ennemis, ce qui occasionna des troubles. Compeys mourut vers l'an 1473, après avoir vu rétablir ses ennemis, par la protection de la France. B—p.

COMPTON (Henri), sixième fils de Spencer, comte de Northampton, naquit à Compton, en 1632, fut élevé à l'université d'Oxford, et voyagea ensuite dans les pays étrangers, dont il étudia avec soin les mœurs et particulièrement les langues. Il revint en Angleterre après la restauration, et accepta une commission de cornette dans le régiment des gardes; mais, se sentant peu de goût pour la vie militaire, il la quitta pour l'Église, entra dans les ordres à l'âge de plus de trente ans, fut nommé, en 1674, évêque d'Oxford, et, en 1675, évêque de Londres. En 1676, il fut nommé membre du conseil privé. Chargé d'instruire dans leur religion les deux nièces du roi, filles du duc d'York, depuis Jacques II, il célébra leur mariage avec le prince d'Orange et le prince de Danemark. L'attachement de ces deux princesses à la religion protestante fut par la suite un des griefs de Jacques II contre l'évêque de Londres. Il avait de plus à lui reprocher la fermeté avec laquelle il s'était opposé, à la tête de son clergé, aux tentatives faites pendant les dernières années de Charles II en faveur du catholicisme. Aussi, peu de temps après l'avènement de Jacques au trône, fut-il exclu du conseil privé, et dépouillé de la dignité de doyen de la chapelle. Le docteur Sharp ayant prononcé un sermon contre le papisme, on prétendit y trouver un manque de respect

envers le roi, et de plus, contravention à la défense qui avait été faite de prêcher sur des points de controverse. L'évêque de Londres reçut l'ordre de suspendre le docteur Sharp de ses fonctions. Il répondit que cela lui était impossible, parce que, dans ce cas, agissant comme juge, il ne pouvait condamner sans connaître le crime de l'accusé, et sans avoir entendu sa défense. En conséquence de ce refus, il fut cité devant la commission ecclésiastique nouvellement établie, et après de longues procédures, dans lesquelles on ne voulut entendre à aucune de ses raisons, il fut suspendu lui-même de ses fonctions le 6 septembre 1686 : cette suspension fut un des griefs allégués ensuite par le prince d'Orange dans sa déclaration. Lorsque les nouvelles de l'arrivée de ce prince vinrent effrayer la cour, Jacques voulut apaiser le parti protestant en rétablissant l'évêque de Londres, qui ne montra aucun empressement pour reprendre ses fonctions. Il favorisa de tout son pouvoir les vues de Guillaume, et aida dans son évasion la princesse Anne de Danemark, qui, apprenant que son mari avait joint le prince d'Orange, se hâta de fuir le ressentiment du roi en se rendant à Northampton, où il se forma bientôt autour d'elle une petite armée qui voulut être commandée par l'évêque. Celui-ci, dit Burnet, se laissa trop facilement persuader de prendre cette résolution. Mais rien ne choque dans les temps de désordre où rien n'est à sa place : on ne vit dans la conduite de l'évêque que ce qu'elle avait de favorable à un changement désiré par toute la nation, et son zèle le fit appeler l'*évêque protestant* par excellence. Après la révolution, il seconda vivement le prince d'Orange dans toutes les mesures nécessaires pour établir son
ment. Compton fut réint
toutes ses places, par ce p
le choisit pour la cérémon
ronnement. La même ann
il fut nommé l'un des co
chargés de réformer la l
fut président de la conv
1689. Il s'efforça vainem
nir les *dissenters* à l'Égliss
Peut-être, pour y parveni
de Londres, comme la
ceux qui ont été jetés dan
lutions, était-il trop opp
ce qui portait un air d'
L'évêque Burnet, qu'un
ardent rendait moins circ
dont l'opinion était fav
dissenters, l'a accusé de
d'entêtement et d'attac
un parti; Compton ne ten
blement qu'à celui du re
dans la bonne et dans
vaise fortune, tranquill
vicissitudes de faveur aux
exposé un homme qui ap
cours, ne cherchant que
et le cherchant sans petites
il travailla constamment à
la bonne intelligence ent
d'Angleterre et les autres
formées. Il employa tout c
de crédit et de fortune à a
sort du clergé pauvre. Si l
de son temps l'entraînèren
ques démarches contraires
extérieure de son minis
lui en firent jamais négli
tus. Il mourut en 1713,
tre-vingt-un ans. On a de
Traité de la sainte Co
Londres, 1677, in-8°.,
pas mis son nom; II. six
clergé de son diocèse, su
points de doctrine, imprim
séparément, ensuite réim
semble, sous le titre d'*E*

Lettre à un ecclésiastique
èse, *sur la non résistance*,
s la révolution, et impri-
s *Mémoires de John Ket-*
ondres, 1718; IV. quel-
ctions de l'italien. Il pré-
l'évêque Burnet, sans beau-
aleur, avec encore moins
; et l'on peut juger en ef-
les éloges de ses panégy-
son ton paternel, mais
it plus édifiant qu'éloquent.
e fit un délassement de la
et concourut aux progrès
ience, en encourageant et
les botanistes, et en fa-
par tous les moyens que
nt sa fortune et son rang,
on des plantes rares et
Sa maison de campagne
devint célèbre par le grand
plantes curieuses qu'il y
mblées. Ses contemporains
ver et Plukenet indiquent
lles que l'on doit au goût
ce savant prélat. Trente-
rès sa mort, Watson ren-
ge à sa mémoire, en pu-
liste de trente-quatre ar-
gers qui ornaient encore
de Fulham; mais ce n'est
icemment que l'Héritier lui
s derniers honneurs bota-
nommant *comptonia* un
brisseau de la famille des
S—D.

(LE). *Voy.* LECOMTE.

, dit *Mériadec*, ou *Cara-*
ce d'Albanie, naquit dans
-Bretagne, passa dans les
e le tyran Maxime, dont il
rtune, et fut créé duc des
armoricaines. Il gouvernait
gt-six ans, sous la dépen-
Romains, la partie de l'Ar-
nnue depuis sous le nom
e, lorsque, vers l'an 409,
les Bretons soulevés lui déférèrent l'autorité souveraine. Ce prince établit à Nantes le siége de son gouvernement; il assigna des terres, accorda des titres et des honneurs à ses soldats, fonda des églises, établit les diocèses de Vannes et de Dol, éleva des forteresses, fit des réglements pour la navigation, pourvut à la défense des côtes, établit des magistrats dans les villes; et, vers l'an 419, les Romains, désespérant de réduire les Bretons armoricains, les comprirent au nombre de leurs alliés. Il paraît que le traité fut conclu entre le roi Conan et Exupérantius, préfet du prétoire des Gaules. L'Armorique était devenue l'asyle des Bretons insulaires, depuis qu'ils étaient exposés aux courses des Scots et des Saxons. Fracan, cousin de Conan, vint s'établir entre Quintin et St.-Brieuc, sur le bord de la petite rivière de Gouet, dans le lieu qui a été depuis appelé *Ploufragan*, du nom de son premier seigneur. Après avoir consolidé sa puissance, dans le cours d'un règne long et glorieux, Conan partagea ses états entre ses trois fils, Cuil ou Huelin, Rivelin, et Urbien ou Concar, et mourut peu d'années après, vers 421. Il fut enterré dans l'église de Léon, avec cette épitaphe: *Hic jacet Conanus, rex Britonum*. Conan est regardé par les historiens comme la tige de tous les souverains qui règnèrent après lui en Bretagne. On a une médaille frappée à Nantes avec cette légende: *Conanus, rex Britonum*. Le P. Toussaint de St.-Luc croit, dans ses *Antiquités Bretonnes*, qu'elle appartient au règne de Conan Mériadec; mais elle pourrait aussi se rapporter à Conan le Tors, qui prit le titre de roi de Bretagne. Ce fut sous le règne de Conan Mériadec que l'archevêché de Tours, cessant d'être suffragant de

Rouen, devint métropole des évêchés de Bretagne. Vers le même temps (409), l'empereur Honorius établit les Marches de Tiffanges et de Clisson, pour arrêter les courses des Nantais et des peuples qui vivaient sur les bords de la Loire. Il fut accordé à ces Marches des priviléges et des exemptions dont les habitants ont joui jusqu'à ces derniers temps. V—ve.

CONAN Ier., dit *le Tors*, fils de Bérenger, comte de Rennes, se prétendit héritier direct de Salomon, dernier roi de Bretagne, soutint une guerre sans succès contre le comte Hoël (fils d'Alain *barbe torte*), et, suivant la *Chronique de Nantes*, le fit assassiner par un gentilhomme, nommé *Galuron*, dans une forêt, pendant une chasse au cerf, et tandis que ce prince s'était éloigné de ses gens, pour réciter vêpres avec son chapelain. Guérech, évêque de Nantes, et frère du comte Hoël, voulut venger sa mort : il quitta le bâton pastoral pour prendre les armes, et livra bataille à Conan, dans la lande de Conquereux, en 981. Conan, d'abord vainqueur, fut enfin blessé et obligé de se retirer. Ne sachant, dit d'Argentré, comment se défendre de l'évêque de Nantes, il chargea Hervic, son médecin, abbé de Rhédon, de le défaire de cet ennemi. Hervic alla trouver Guérech, qui était malade, lui conseilla de se faire saigner, et se servit, à cet effet, d'une lancette empoisonnée. Guérech mourut, et son fils Alain lui ayant survécu peu de temps, Conan se rendit maître de Nantes en 990. Il commençait à régner sans concurrent, lorsque le vicomte Hamon, frère utérin de Hoël, et Foulques Nerra, comte d'Anjou, lui déclarèrent la guerre. Il fut sauvé que les deux armées se battaient encore dans la lande de Conquereux. Conan y fit cre fossé large et profond, qui fi vert à sa superficie de branch bres : c'était un piége tendu à nemis. Le 27 juin 992, les d mées se rencontrèrent. Foulqu nant dans ses mains le jeune J fils du comte Hoël : « Voilà, » à haute voix, l'héritier legit » comté de Nantes; Conan n'e » usurpateur. Vous ne tirere » aujourd'hui que pour punir » tice et réprimer la tyrannie. les soldats jettent de grands c demandent le combat. Conar de fuir, pour attirer Foulques piége. L'armée surprise est a avec furie; Foulques lui-même versé de son cheval; il se rel nime le courage étonné des sien sur les Bretons, et achève leur par la mort de Conan. Ce pri transporté et inhumé à l'abb Mont-St.-Michel, qui servait d entre la France et la Normand laquelle il avait fait de grande tions. Il avait épousé, en 99 mengarde, fille de Geoffroi, d'Anjou, et dont il eut plusie fants. Il fit bâtir à Nantes le ch Bouffai, prit le titre de roi, et vit sur ses monnaies. V—

CONAN II, fils d'Alain, Bretagne, n'était âgé que mois, lorsqu'il perdit son pè don, son oncle et son tuteur renfermé pendant plusieurs et se saisit du duché; mais en suivant la *Chronique de Quin* les seigneurs bretons enlevère nan, qui fut couronné l'ann vante à Rennes : il n'avait cn huit ans. Cependant, Eudon c de gouverner, tantôt avec le comte, tantôt avec celui de duc ce tuteur ambitieux et turbul les armes, et voulut se faire

uverain. Il fut vaincu, l'an
ar le jeune prince. Geoffroi,
lon, eut dans la te le même
Conan se vit, en 1062, pai-
nesseur du duché de Breta-
sque Guillaume, duc de Nor-
projetait la conquête de l'An-
Conan refusa de lui prêter
le fidélité, et de lui rendre
:, comme l'avaient fait ses
eurs. Il prétendit même que
e devait lui remettre le du-
ormandie, « qui lui apparte-
nait-il, puisqu'il était petit-
Havoise, sœur de Richard II. »
va des troupes, s'avança jus-
; mais à l'approche de Guil-
l se retira. Ces deux princes
alors plusieurs fois chercher
le combat. Conan assiégeait
Gontier, lorsqu'il mourut su-
, le 11 septembre 1066. Guil-
: Jumièges, d'Argentré et D.
pportent que le duc de Nor-
inquiet de voir ses états me-
ne invasion, au moment mê-
n'attendait qu'un vent favo-
r descendre en Angleterre
flotte de près de trois mille
t, corrompit un chambellan
le Bretagne, et que ce traître
ma les gants de son maître et
de son cheval. « Conan était,
rgentré, un jeune prince de
espérance, hardi, libéral,
imant la justice, toujours con-
r la raison, adroit à tous les
es, et doué de toutes les ver-
il fut enterré à Rennes, dans
de St.-Melaine. V—ve.

N III, dit *le Gros*, duc de
, fils d'Alain Fergent, lui
'an 1111, et épousa Mathilde,
Henri Ier., roi d'Angleterre.
nt en guerre avec Louis-le-
voya demander du secours
dre; mais Conan se déclara
contre lui, et joignit ses armes à celles de Louis; il le suivit aussi deux fois dans ses expéditions en Auvergne. Quoique l'empereur Henri eut épousé une sœur de Mathilde, Conan conduisit dix mille Bretons sur les frontières d'Allemagne, et arrêta les Impériaux qui menaçaient d'entrer sur les terres de France. Il convoqua, l'an 1115, à Nantes, un concile, où il fut réglé que les enfants qui naîtraient d'un mariage incestueux seraient inhabiles à succéder; que les biens ecclésiastiques, qui se partageaient alors et se vendaient comme les autres biens, ne seraient plus héréditaires dans les familles, et que le droit du bris serait supprimé. Ce droit barbare consistait à piller les navires que la tempête ou le hasard jetait sur les côtes de l'Armorique. Conan fit dans la suite, avec les marchands étrangers, un traité dont les conditions furent que, moyennant une certaine somme, on leur délivrerait un passeport, appelé *bref de sauveté, de conduite et de victualité*, et on leur fournirait des locmans ou pilotes-côtiers. Cette coutume fut mise en usage l'an 1127, et l'on établit à la Rochelle, à Bordeaux, et dans d'autres ports, des bureaux pour percevoir les droits. Conan mourut le 17 septembre 1148, à l'âge de cinquante-neuf ans. Ce prince religieux alla voir S. Bernard en Bourgogne, et reçut son frère Nivard, qui amena une colonie de Cisterciens dans ses états. Il désavoua, dans ses derniers moments, Hoël, fils de son épouse Mathilde, et déclara qu'il n'était point le sien. Cette déclaration fut la source des guerres civiles qui désolèrent la Bretagne pendant cinquante ans, et qui firent passer successivement ce duché dans les maisons de Penthièvre, d'Angleterre, de Thouars et de France. V—ve.

CONAN IV, duc de Bretagne, que la faiblesse de son règne fit surnommer *Conan-le-Petit*, descendait de Conan, dit *le Gros*, par sa mère. Il disputa, par les armes, le duché de Bretagne à Eudon, son beau-père, fut vaincu par lui, passa en Angleterre, obtint des secours du roi Henri II, et revint, l'an 1155, combattre son rival. Il assiégea et prit Nannes, défit Eudon, qui fut fait prisonnier. Alors tous les seigneurs se rassemblèrent autour de Conan, le reconnurent pour duc de Bretagne, et lui firent hommage de leurs terres. Eudon, devenu libre, mais abandonné de ses amis, se réfugia à la cour de Louis VII. Cependant les Nantais, qui avaient reconnu pour souverain ce même comte Hoël, que Conan III désavoua pour son fils, se donnèrent ensuite à Geoffroi, comte d'Anjou, frère de Henri, roi d'Angleterre; mais Geoffroi étant mort l'an 1158, Conan, qui n'avait osé le troubler dans la possession de Nantes, s'empara de cette ville. Le roi Henri prétendit qu'elle devait lui appartenir par droit de succession; il passa la mer, menaça Conan d'entrer en Bretagne avec ses troupes, et Conan lui céda la ville de Nantes avec tout le terrein qui est entre la Loire et la Vilaine. Ce prince épousa bientôt après Marguerite, sœur de Malcolm, roi d'Ecosse. Eudon, ayant pris le titre de comte de Vannes et de Cornouailles, forma une nouvelle ligue avec plusieurs seigneurs, et recommença la guerre contre Conan. Ce duc, trop faible pour résister à ses ennemis, implora le secours du roi d'Angleterre. Henri se rendit en Bretagne, soumit tous ceux qui avaient pris les armes, et songea bientôt à réunir la Bretagne aux provinces de Normandie, d'Aquitaine, de Gascogne, de Poitou, d'Anjou, de Touraine et du Maine, qu'il possédait [illegible] ce. Il proposa le ma[illegible] de G[illegible] son 3e. fils, qui n'a[illegible] avec Constance, fille [illegible], et qui n'en av[illegible] que cinq : le mariage fut conclu. Les [illegible] eux époux ne devaient entrer en [illegible]issance de tout le duché qu'après la mort de Conan et d'Eudon; mais il fut stipulé que, jusqu'à ce temps, ils jouiraient des revenus du comté de Nantes. L'ambition et l'avarice de Henri ne se trouvaient point assouvies. Connaissant la timide faiblesse du duc, il ne craignit point de le demander ses états; Conan n'eut pas le refuser, et ne se réserva que le comté de Guinguamp. Le roi d'Angleterre reçut donc l'hommage des barons, et prit possession du duché de Bretagne; mais après son départ, Eudon et les seigneurs de son parti prirent les armes pour secouer un joug qui leur était odieux. Conan, qui ne montra quelque énergie que dans les guerres qu'il fit contre les siens, contre sa gloire et ses intérêts, attaqua les Bretons, eut d'abord l'avantage, et finit par appeler Henri à son secours. Henri vint avec des forces considérables, prit Josselin, Vannes, Aurai, fut partout triomphant et barbare, et Eudon alla une seconde fois chercher à la cour de Louis VII un asyle contre sa mauvaise fortune. Geoffroi, fils de Henri, fut reconnu duc de Bretagne, et couronné à Rennes par Étienne, évêque de cette ville. Conan, esclave de l'Angleterre, fit encore la guerre pour rétablir l'évêque de Léon sur son siège, et mourut l'an 1171, n'étant regretté que des moines, auxquels il avait fait beaucoup de bien. V—ve.

CONANT (Jean), théologien anglais, d'une famille d'origine française, établie depuis plusieurs années dans le comté de Devon, naquit en 1608 à Yeatenton, [illegible]ge de ce comté.

à Oxford, où il se distin-
progrès et son extrême
ommé, en 1633, associé
l'Exeter, il résigna cette
547, plutôt que d'entrer
enant que l'on obligeait
mbres de l'université de
depuis long-temps il avait
ége, et était entré comme
hez le lord Chandos; il
urs bénéfices avantageux,
être obligé à des choses
sa conscience. Cependant,
l fut nommé recteur de ce
ge d'Exeter; mais bientôt
t envoya l'ordre de signer
ent conçu en ces termes!:
mettons d'être fidèles à la
e d'Angleterre telle qu'elle
e maintenant, sans roi ni
des pairs. » On avait pres-
ain terme pour signer cet
; Conant demanda quinze
s pour y penser; au bout
jours, il demanda encore
près lequel il signa ainsi :
e signer, je déclare hum-
1°. que je ne dois pas
é approuver ce qui a été
établir le présent gou-
nt, ni ce qui a été fait
ouvernement, ni le gou-
nt lui-même; qu'on ne
croire non plus que je
prouve, étant toutes cho-
essus de ma portée, et
s d'après lesquelles on
m'étant inconnues; 2°. que
engage à rien qui puisse
raire à la parole de Dieu;
ne m'engage pas tellement
ieu m'appelait visiblement
un autre gouvernement,
se libre de me rendre à cet
nonobstant le présent en-
t; 4°. en ce sens, et en ce
ement, je m'engage à être
» fidèle, etc. » L'engagement passa de cette manière; exemple remarquable, et du courage de conscience de celui qui osait le réduire à de pareils termes, et en même temps de la tolérance que commençait à porter dans ses procédés un gouvernement fanatique, mais dont le fanatisme cédait insensiblement au besoin de s'établir, et à cette force qui finit toujours par faire prévaloir l'esprit d'une nation sur celui de son gouvernement. Conant demeura ensuite paisible possesseur de sa place de recteur, dans l'exercice de laquelle il porta la même conscience et la même prudence que dans l'acte qui la lui avait conservée, corrigeant les abus, défendant les priviléges de sa maison contre le gouvernement ou ceux qui voulaient lui en faire le sacrifice, rétablissant les revenus qu'avaient suspendus des dettes contractées pour le service du roi; enfin veillant avec un zèle infatigable à l'instruction. En 1654, il fut nommé professeur de théologie à l'université d'Oxford, et en 1657, vice-chancelier de cette université. C'est en cette dernière qualité qu'il alla complimenter Charles II lors de la restauration. Nommé de la commission instituée pour revoir le livre des prières, il tâcha d'y faire prévaloir la tolérance qu'il avait droit de recommander, d'autant plus qu'il ne la demandait pas pour lui-même. Bientôt après, l'acte d'uniformité vint alarmer les consciences délicates; la chose leur paraissait demander un mûr examen; cependant il fallait commencer par se soumettre. Conant trouva plus simple de commencer par renoncer à ses places et d'examiner ensuite. Il y passa huit ans, pendant lesquels, refusant de se joindre aux *dissenters*, il fréquenta constamment les églises publiques. Enfin, au bout de huit ans, convaincu

qu'il pouvait se soumettre en conscience, il se soumit en 1670, et fut nommé ministre de Ste.-Marie Aldermanbury à Londres ; mais il préféra un petit bénéfice dans le voisinage de Northampton, où il était aimé et estimé, et qu'il refusa ensuite de quitter pour des bénéfices plus considérables. En 1676, il fut nommé archidiacre de Norwich par l'évêque de ce diocèse, qui lui écrivit en même temps : « Je ne vous demande » pas de remercîments, et je vous en » ferai même beaucoup si vous accep- » tez. ». Il accepta, de peur d'être taxé de mauvais procédé; mais non, comme on le pense bien, sans avoir demandé le temps de la réflexion. En 1681, une des prébendes de la cathédrale de Worcester étant venue à vaquer, le comte de Radnor la demanda au roi pour un homme *qui n'avait jamais rien demandé pour lui-même*; c'était Conant; elle fut accordée sur-le-champ. Il n'est pas nécessaire de dire avec quelle exactitude il remplit les devoirs de ces diverses fonctions, ni quelle fut la bienfaisance d'un homme qui, n'ayant encore pour tout bien que sa place d'associé du collége d'Exeter, avait abandonné son patrimoine d'aîné à son plus jeune frère chargé de famille. Aussi modeste que savant, il communiquait peu sa science, et l'on n'obtint qu'avec peine qu'il fît imprimer, la dernière année de sa vie, un volume de ses *Sermons*, 1693, in-8°.; cinq autres ont été successivement publiés après sa mort. Il mourut en 1693, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Sa vie a été écrite par son fils. X—s.

CONARUS, roi d'Écosse, vivait du temps de l'empereur Antonin. Il se trouva impliqué dans une conjuration tramée contre son père Mogald, auquel il succéda. Avec le secours des Pictes, il combattit les Bretons et les Romains qui [illegible] passé le [illegible] d'Adrien, et a[illegible] porté un latin consi[illegible]. La [illegible]erre n'ayant pas eu de r[illegible]ultat d[illegible]f, les hostilités furent suivies d'un an de paix. Alors Lullius Urbicus, envoyé pour renforcer les Romains, défit les Écossais, les repoussa au-delà du mur d'Adrien, qu'il fit réparer, et les força à la paix. Conarus se livra à tous les excès, et fut déposé par les états du royaume qu'il avait rassemblés pour leur demander des subsides. Il mourut en prison en 150, après quatre ans de règne. E—s.

CONCA (Sébastien), peintre de l'école napolitaine, naquit à Gaëte, en 1679, d'une honnête famille, qui l'appliqua d'abord à l'étude des belles-lettres; mais ayant montré du goût pour le dessin, il fut envoyé à Naples et confié aux soins du célèbre François Solimène, sous la direction duquel on le vit faire en peu de temps des progrès rapides. A l'âge de dix-huit ans, il fit connaître, par ses premiers ouvrages d'invention, ce qu'on pouvait attendre de lui. Il fit voir, pendant l'espace de seize années, par un nombre considérable de tableaux, tant à fresque qu'à l'huile, combien il avait su profiter des leçons de Solimène, qui n'eut pas de plus fidèle imitateur. Voulant se perfectionner par la vue des chefs-d'œuvre anciens et modernes, Conca se rendit à Rome. L'étude des ouvrages de Michel-Ange et de Raphaël fortifia en lui le goût du dessin, sans apporter aucun changement à sa manière de peindre. Les Romains, en qui une longue habitude du beau semblait avoir affaibli le sentiment du beau même, admirèrent aussi les ouvrages de Conca, seulement parce qu'ils ne ressemblaient point à ceux qu'ils avaient admirés ju[illegible] 'alors. Cet ar-

âté par les éloges de ses con-
ains, sacrifia au désir de leur
l'ambition de plaire aux géné-
: futures. Plein d'ardeur pour
ıil, il établit dans sa maison une
ıie, où tous les jours il posait
dèle, et donnait à ses élèves
ıulement de savantes leçons,
ıcore l'exemple de l'application
'assiduité. Clément XI le choisit
xécuter plusieurs grands ta-
, tant à fresque qu'à l'huile,
'église de St.-Clément que ce
: faisait orner. Le succès de
vrage lui procura toutes les
s entreprises qui se firent à
le son temps. Sa renommée ne
pas bornée à l'Italie, et les
ers disputèrent aux Italiens l'a-
e d'exercer son pinceau. Il en-
: bien les grandes compositions,
listribuait avec sagesse; il des-
bien, avait un beau pinceau,
ssable intelligence du clair-obs-
de l'art de draper; mais, pour
r être agréable, il tombait dans
, et n'était que mesquin. On voit
cherché le grand; cependant
lent, naturellement petit, s'est
ent élevé jusque-là. Son coloris
rétention d'être brillant, mais
trop maniéré. Conca parut un
artiste, parce que l'art était lui-
dans sa décadence, et il ne fit
accélérer la ruine à Rome. Il
ta dans cette ville, dit Mengs,
nière de Solimène, et des prin-
moins bons que faciles qui firent
r tout-à-fait la peinture. Cet
: est mort à Naples en 1764.
ıes Frey a gravé d'après lui *la*
ge apparaissant à S. Philippe
Néri; *la Vierge donnant le*
ıclaire à S. Simon Stock. A—s.

ONCANEN (Mathieu), auteur
lais du 18e. siècle, était destiné
rreau, où il ne paraît pas cepen-
dant s'être fait jamais remarquer. Étant venu à Londres avec M. Styrling pour y chercher fortune, ils se mirent tous deux à écrire dans les journaux, l'un pour et l'autre contre le gouvernement. On rapporte qu'ils avaient jugé à propos, pour le bien de leurs affaires, de diviser ainsi leurs intérêts, et qu'ayant tiré au sort pour décider la cause que chacun d'eux devait défendre, Concanen devint le champion du ministère. Il travailla principalement au *Journal britannique*, au *Journal de Londres* et au *Spéculateur*, où il se permit quelques réflexions peu obligeantes sur Bolingbroke, et principalement sur Pope, qui, en retour, lui donna une place dans la *Dunciade*. Le duc de Newcastle lui fit obtenir la place d'attorney-général de l'île de la Jamaïque, qu'il remplit avec honneur pendant dix-sept ans. Possesseur alors d'une fortune indépendante, il revint à Londres, où il mourut quelques semaines après, en 1749. On a de lui des poésies et des chansons estimées, une comédie intitulée *Wexford Wells*, et *a Supplément to the Profound*, pamphlet satirique, où Pope est fort maltraité. S—d.

CONCHILLOS FALCO (Jean), peintre et graveur, né à Valence en Espagne dans l'année 1641, apprit les éléments de la peinture d'Étienne Marc, et se rendit à Madrid pour se perfectionner. Palomino Velasco y fut son guide et son ami. Le zèle dont il était animé lui fit concevoir le projet de former une académie de peinture dans sa ville natale. Il s'y rendit, et n'ayant trouvé aucun secours pour réaliser son projet, il ne laissa pas de former dans sa propre maison une école où il dessinait lui-même tous les soirs, et donnait des leçons aux personnes qui voulaient profiter de

ses talents et de ses conseils. Il fit plusieurs tableaux pour les villes de Madrid, Valence, Murcie, etc. Il éprouva dans les dernières années de sa vie une attaque de paralysie qui le rendit bègue, et peu de temps après il perdit la vue, et succomba en 1711 aux malheurs auxquels il fut exposé par suite des événements de la guerre de la succession. L—IE.

CONCHYLIUS. *Voy* COQUILLE.

CONCINA (DANIEL), fameux théologien de l'ordre de S. Dominique, naquit vers l'année 1686, dans le Frioul, sur une des terres des seigneurs Savorani, nobles vénitiens. Il prit l'habit monastique en 1708, consacra toute sa vie à la prédication et aux lettres, joua un rôle très actif dans les disputes théologiques qui agitèrent l'Italie vers le milieu du dernier siècle, obtint la confiance de Benoît XIV, dont plusieurs décisions importantes furent prises sur ses avis, et mourut à Venise, le 21 février 1756. Son humilité l'éloigna des charges et des dignités de son ordre; il avait un esprit juste, étendu, une imagination vive et féconde, une vaste érudition. Il se montra constamment l'ennemi des casuistes relâchés, et les journalistes de Trévoux le peignirent comme un déclamateur, plus accoutumé à parler beaucoup qu'à bien parler. Il a composé plusieurs ouvrages, les uns en italien, les autres en latin. Les principaux sont : I. *Disciplina apostolica monastica*, Venise, 1739, in-4°.; II. *Della Storia del probabilismo e del rigorismo, dissertazioni, con la difesa*, Lucques, 1743, et Pesaro, 1745, 4 tom. in-4°. Concina expose les subtilités des probabilistes modernes, et les combat en leur opposant les principes fondamentaux de la théologie chrétienne. Il divise l'histoire du probabilisme en quatre époques, dont la premiè[illegible] mence en 1577, la seconde en 1[illegible] troisième en 1656, et la quatr[illegible] 1690. Cet ouvrage fut viveme[illegible] qué par les jésuites S. Vital, [illegible] Lecchius, Bovius et Richel[illegible] *Commentarius in rescriptum dicti XIV de jejunii lege*, [illegible] 1745, in-4°. Concina publ[illegible] autres écrits sur le jeûne, suj[illegible] fortement controversé entre [illegible] gazzi, les abbés Capelloti et [illegible] le célèbre Muratori, Carbonar[illegible] Brignolle, etc. IV. *Usura con[illegible] trini dissertationibus hist.* [illegible] *demonstrata adversus mollio[illegible] ces casuistas*, Rome, 1746 [illegible] Concina écrivit ce livre contr[illegible] vant traité de marquis Maffe[illegible] *impiego del danaro*, publié e[illegible] Le pape avait établi en 1745 u[illegible] grégation de cardinaux, de p[illegible] de religieux de différents ordre[illegible] lesquels se trouvait le P. C[illegible] cette congrégation fut chargée [illegible] courir toute la tradition et [illegible] avec précision le dogme const[illegible] reçu dans l'Église sur l'usure. [illegible] s'attache à prouver l'usure d[illegible] contrat, et défend la lettre ci[illegible] sur l'usure, que Benoît XIV [illegible] tous les évêques d'Italie. V. [illegible] *gia christiana dogmatico-m*[illegible] 1746, 12 vol. in-4°. Cette th[illegible] quoique un peu diffuse, est [illegible] dans les écoles d'Italie, et les [illegible] l'attaquèrent sans succès. VI. [illegible] *taculis theatralibus*, Rome, [illegible] in-4°., contre le marquis [illegible] Maffei et le P. Bianchi, co[illegible] l'un et l'autre prétendaient qu[illegible] médie n'est défendue que lo[illegible] flatte ou irrite les passions. [illegible] *sacramentali absolutione im*[illegible] *dâ aut differendâ recidivis* [illegible] *tudinariis*, 1755. Cette disser[illegible] été traduite en français sous [illegible]

du délai d'absolution, 1756, Cette traduction est précédée oge historique de l'auteur et logue de ses ouvrages. VIII. *ation de quatre paradoxes été en vogue dans notre siè-* duite par le P. Dufour, Avi- 751, in-12; l'original italien, cardinal Quirini, fut impri- Lucques en 1746. Les enne- Concina lui donnaient la déno- n de *Pascaliste*, et l'accusaient, re chef de la secte des rigoris- °. de relever mal à propos et cernement les erreurs de ses ires; 3°. d'être sans charité et ier tout le mal qu'il savait des es qui pensaient autrement ; 4°. d'être un esprit inquiet et cherchait qu'à exciter des dis- à troubler la paix de l'Église. ces quatre accusations que le ina traite de paradoxes dans e, et dont il entreprend de se °. On a encore du P. Concina *du cardinal Ferrari*, do- n; un *Traité de la religion , contre les athées , les déis- matérialistes et les indiffé-* Venise, 1754, in-4°.; neuf *sur la morale relâchée*, des *res historiques sur l'usage du et les jours de jeûne*, Venise, et Lucques, 1749, in-8°., etc. ius fit imprimer à Brescia, en in-4°., une vie du P. Concina, e : *De Danielis Concinæ vitâ tis commentarius*.— CONCINA s), frère de Daniel, embrassa institut de S. Dominique, en- la philosophie et la théologie , , avec succès, depuis 1732, t seize ans, la chaire de méta- ue dans l'université de Padoue, a à Venise pour rétablir sa san- iourut dans cette ville en 1763. lui plusieurs ouvrages : I. *Synopsis tertiæ partis metaphysicæ, hoc est, theologiæ naturalis*, in-4°.; II. *Origines et fundamenta et capita prima delineata juris naturalis et gentium*; III. *Juris naturalis et gentium doctrina metaphysicè asserta*, Venise, 1736, in-8°. V—VE.

CONCINI. *Voy.* ANCRE.

CONCORREGGIO (JEAN DE), médecin, né à Milan dans le 15e. siècle, fut reçu au collége de médecine de cette ville en 1413. Après avoir professé d'une manière distinguée à Bologne et dans plusieurs autres universités, il obtint une chaire à celle de Pavie, où il mourut vers 1440. On connaît de lui deux ouvrages assez bons pour le temps auquel ils furent écrits. Le premier est intitulé : *Summula de curis febrium, secundùm hodiernum modum et usum compilata*; le second, que l'auteur termina en 1438, porte le titre de *Lucidarium, seu flos florum medicinæ*, etc. Ces deux traités, imprimés plusieurs fois isolément, ont été réunis et publiés sous ce titre : *Practica nova totius ferè medicinæ*, etc., Pavie, 1485, in-fol.; Venise, 1515, in-fol. Z.

CONDAMINE (CHARLES-MARIE LA), de l'académie des sciences, de l'académie française, de la société royale de Londres, et des académies de Berlin, de Pétersbourg et de Cortone, naquit à Paris, le 28 janvier 1701. On peut dire de lui, avec vérité, que le trait saillant de son caractère, la cause principale de ses succès dans les sciences, dans les lettres et dans le monde, fut la curiosité; mais une curiosité active, unie à des qualités solides, telles que l'ardeur, le courage et la constance dans les entreprises. En sortant du collége, il alla, comme volontaire, au siége de Roses, où déjà sa passion dominante manqua de

lui devenir fatale. Il était monté sur une hauteur pour examiner la place de plus près, et il s'occupait à regarder avec une lunette le service d'une batterie, dont les boulets tombaient autour de lui sans qu'il s'en aperçût. Il fallut qu'on lui donnât l'ordre de descendre, et qu'on lui apprît qu'un manteau écarlate qu'il portait l'avait rendu le point de mire des assiégés. La paix vint, et La Condamine ne pouvant espérer qu'un avancement lent et une vie monotone, qui ne satisfaisait point son infatigable activité, quitta la carrière militaire, et entra à l'académie des sciences en qualité d'adjoint-chimiste. Sa curiosité, qui s'étendait sur tout et que tout éveillait, l'avait porté à s'occuper également des diverses sciences cultivées à l'académie; mais l'inquiétude de son esprit lui rendant une longue méditation insupportable, il ne pouvait que les étudier superficiellement et les effleurer toutes sans en avancer aucune. C'était en lui un goût, plutôt qu'un savoir; mais ce goût suffisait alors pour entrer à l'académie, parce que les sciences étaient bien moins généralement cultivées qu'aujourd'hui. Peu de temps après sa réception, il s'embarqua sur l'escadre de Duguay-Trouin, et parcourut, dans la Méditerranée, les côtes de l'Asie et de l'Afrique. Il examina curieusement et avec une activité égale les productions de la nature, les monuments de l'antiquité, les usages des peuples, la forme des gouvernements. Il visita la Troade, et passa cinq mois à Constantinople. De retour à Paris, il trouva l'académie occupée d'un projet de voyage à l'équateur, pour déterminer la grandeur et la figure de la terre. Il se proposa aussitôt pour faire partie de l'expédition; on l'accepta, et l'accès qu'il avait près du ministre, ainsi que son amabilité,

furent, dit-on, les causes l
puissantes qui en accélérèrent
cution. Il partit avec Bouguer
din, deux autres membres d
démie. Ce qu'ils eurent de pe
fatigues, de malheurs à suppo
saurait se concevoir. Leur
dura dix ans, et, quand ils r
en France, ils rapportèrent, av
résultats, les malheureux germe
inimitié réciproque qui fit le c
de leur vie. Cependant Bougue
Condamine, avec des talents d
vers, avaient concouru, d'un
nière également utile, au suc
l'expédition. Le premier était
doute bien supérieur à son co
comme savant. Tout ce qui con
la construction des instruments
disposition, leur usage, tout ce
nait à l'art de préparer des observ
exactes, doit être accordé à Bo
mais, pour développer ces m
il fallait se concilier l'esprit des
tants, se faire écouter des aut
surmonter les obstacles, sans co
naissants, qu'un peuple ignoran
perstitieux oppose toujours à des
gers; il fallait se faire respec
imposer aux malveillants à fo
courage, et de persévérance
ce qu'a fait La Condamine. T
soins, de démarches, d'inqu
auraient épuisé l'activité de tou
mais lui, quand il pouvait s'y d
c'était pour venir aussitôt p
avec ses collègues les travaux
nomiques, dans lesquels il n
était pas inférieur sous le rapp
l'exactitude. S'ils ont plus co
que La Condamine à cette pa
travail, c'est à lui seul qu'ils
la faculté de s'y livrer, et
toute leur habileté, il est tri
bable que, sans lui, ils n'
point exécuté l'opération. L
damine, après des fatigues i

e, et publia ses obser-
nrent un sujet de dis-
ittaqua avec humeur ;
ipondit avec gaîté, et le
e de juger le fonds de
it du parti de celui qui
OUGUER). A peine La
il débarrassé de cette
livra à un projet qu'il
g-temps médité : c'é-
nt d'une mesure uni-
posait de choisir pour
r du pendule simple à
rivit aussi avec succès
pratique naissante de
il eut le plaisir de voir
ibue efficacement à la
737, il fit un nouveau
e. Il mesura avec la
ctitude les dimensions
Rome les mieux con-
posant, ce qui était
ıble, qu'elles devaient
ir un nombre entier
ns, il chercha à re-
ueur de ce pied, d'a-
raison. Dans ce voyage,
iosité pensa plus d'une
funeste. On lui mon-
sor de Gênes un grand
émeraude, qui passait
ne relique et pour une
es besoins pressants (1).
oulut s'assurer si le va-
nt d'émeraude, et il al-
e rayer, pour éprouver
ue, heureusement pour
pour le vase, on l'en
autre fois, dans un
ıé sur les bords de la
ontrait un cierge que
t toujours allumé, et
, s'il venait à s'eteindre

onnu sous le nom de *sa-*
aujourd'hui au cabinet
a Bibliothèque impériale.
coloré.

le village serait aussitôt englouti par les flots. « Êtes-vous bien sûr de ce » que vous dites? » demanda La Condamine au prêtre qui l'accompagnait; et comme celui-ci répondit qu'il n'en doutait point, « Eh! bien, reprit le » curieux académicien, nous allons » voir ; » et aussitôt il souffle le cierge et l'éteint. On n'eut que le temps de le dérober à la fureur du peuple en le faisant échapper par une issue secrète, et lui recommandant de quitter le village au plus vite. Il rapporta d'Italie la permission d'épouser sa nièce, qui fit le bonheur du reste de sa vie; mais quoique marié, malade et sourd, car il avait contracté cette dernière infirmité dans son voyage au Pérou, il ne put se fixer encore; il voulut voir l'Angleterre, ce pays de Newton et de Locke. Sa curiosité, désormais réduite à un seul sens, celui de la vue, semblait n'en être devenue que plus active. On en cite des traits presqu'incroyables. Un jour, passant dans l'appartement de Mme. de Choiseul tandis qu'elle écrivait une lettre, il ne put résister à la tentation de s'approcher derrière elle pour lire ce qu'elle écrivait. Mme. de Choiseul, qui s'en aperçut, continua d'écrire en ajoutant : « Je vous en » dirais bien davantage, si M. de La » Condamine n'était pas derrière moi » lisant ce que je vous écris. — Ah! » madame, s'écria La Condamine, rien » n'est plus injuste, et je vous assure » que je ne lis pas. » Une autre fois, appelé chez M. de Choiseul, et se trouvant seul dans son cabinet, il se mit à visiter les papiers du ministre, qui, à son retour, le surprenant dans cette occupation, ne put s'empêcher de rire, en le priant toutefois très sérieusement de n'y plus revenir. Enfin, sa mort même fut encore l'effet d'un acte de curiosité. Peu de temps après son

retour d'Angleterre, il avait été attaqué d'une paralysie presque totale et de diverses autres infirmités graves. Comme il ne pouvait plus aller à l'académie, il se faisait apporter les registres des séances, et se faisait rendre compte des mémoires les plus intéressants. Il apprit ainsi qu'un jeune chirurgien venait de proposer une opération très hardie et nouvelle pour une des maladies dont il était attaqué. Il le fait aussitôt venir, et lui propose de répéter sur lui-même son expérience. « Mais, si j'ai le malheur de ne pas » réussir. — Eh bien, cela ne peut » avoir aucun inconvénient pour vous. » Je suis vieux et malade; on dira » que la nature vous a mal secondé. » Si, au contraire, vous me guérissez, » je rendrai moi-même un compte » exact de votre procédé à l'académie, » et cela vous fera le plus grand hon- » neur. » Ce jeune homme consent et commence l'opération, mais le curieux malade ne se contentait pas de souffrir, il voulait encore voir comment on l'opérait. « Allez donc doucement, » monsieur, je vous prie, permettez » que je voie... Mais, monsieur, si je ne » vois pas votre manière d'opérer, je » n'en pourrai jamais rendre compte à » l'académie. » Il ne put résister aux suites de cette opération, et mourut le 4 février 1774. Sa gaîté, son courage, sa philosophie ne l'abandonnèrent pas un instant. Depuis long-temps il était habitué à plaisanter de ses souffrances; il en faisait même des chansons. Ce fut ainsi, dans les derniers temps de sa vie, qu'il composa pour son amusement quelques petites pièces de vers où l'on trouve du naturel et de la facilité. En général, il écrivait d'une manière simple et négligée, mais claire et quelquefois piquante. L'académie française le reçut au nombre de ses membres en 1760. Elle av l'adroite politique de voulo tout ce qui jetait de l'éclat lettres, les sciences et l La Condamine, spirituel, célèbre par ses longs voyag sant dans le monde d'un réputation comme savant, avec correction, souvent mé une facilité élégante, lui c sous trop de rapports pourq cherchât pas à l'attirer. Son de réception n'a rien de rema il est simple et clair comme s écrits. La réponse de Buffon jestueuse et sublime. Elle deux pages; mais ces deux écrites avec génie, portero loin le nom de La Condam tous ses ouvrages n'auraien faire (1). J. Delille le remplaç

(1) Les ouvrages de La C sont : I. *The distance of the* 1738, in-8°. (distance observé to); II. *Estrato de observacio viage del rio de Amazonas*, 12; III. *Relation abrégée d'u fait dans l'intérieur de l'Amé ridionale*, Paris, 1745, in-8°. en anglais et en hollandais, 17 IV. *Lettre sur l'émeute popul tée en la ville de Cuença*, 1739, *contre les académicien la mort du sieur Seniergue* in-8°; V. *la figure de la T terminée par les observations de La Condamine et Bougue* 1749, in-4°.; VI. *Lettre crit l'éducation*, Paris, 1751, in- *Mesure des trois premiers d méridien dans l'hémisphère* Paris, 1751, in-4°.; VIII. *Hi Pyramides de Quito*, Paris, 4°.; IX. *Journal du voyage fa dire du roi à l'équateur*, Par in-4°.: ce journal fait aussi p *Mémoires de l'académie des* En 1752, La Condamine y j *Supplément*, dans lequel on réponse à Bouguer, et l'*Histoir ramides de Quito*, réimprimée. *Mémoires sur l'inoculation*;

ça son éloge, selon les plus beaux morque ce grand poète rouve imprimé dans *Poésies fugitives.*

B—T.

ts Ier. DE BOURBON, nit à Vendôme, le 7 rles de Bourbon duc squ'il vint à la cour, place de simple genhambre, avec 1200 nts. Condé était amp fier pour rechern des Guises, qui de tous les emplois. e Montmorenci re-e influence, et, vouppui contre eux, fit, Éléonore de Roye, es Guises prévirent iariage, et tentèrent mais inutilement. ensuite en Piémont; ières armes, comme le maréchal de Brisvint pas toujours à étuosité naturelle, en qu'elle était un oble des opérations de de trouver l'occasion détermina à s'enfermer dans Metz, assiégé par Charles-Quint (1552), et défendu par le duc de Guise. Mêlé dans les rangs des soldats, il se trouva partout où il y avait du danger, et partout il fit son devoir. Une pareille conduite semblait devoir lui mériter les faveurs de la cour. Il sollicite le gouvernement de Picardie; on le lui refuse, et, le cœur ulcéré de cet affront, il retourne en Piémont. La puissance des Guises, toujours croissante, n'a plus de bornes à la mort de Henri II. Condé, incapable de dissimuler la peine qu'il en éprouve, est éloigné, sous le prétexte d'une ambassade en Flandre, et en même temps on lui refuse les sommes nécessaires pour la représentation. Sa haine contre les Guises s'en accrut, et elle devint si forte, que, dans la première assemblée des seigneurs mécontents, il proposa de prendre les armes pour les chasser du royaume: cet avis fut rejeté. Cependant les réformés, dont les persécutions augmentaient le nombre, résolurent d'obtenir, par la force, des concessions refusées à leurs prières. La Renaudie, qui regardait, avec tous les réformés, les Guises comme les seuls auteurs de leurs maux, s'avance vers Amboise où était la cour, dans l'intention de s'emparer de leurs personnes. (*Voyez* RENAUDIE.) Ce projet est découvert, et la Bigne, secrétaire de la Renaudie, appliqué à la question, déclare que le prince de Condé devait se mettre à la tête des protestants, si la conjuration eût réussi. D'autres témoignages viennent à l'appui du premier, et Condé, gardé à vue, est obligé de se justifier publiquement. L'assurance qu'il mit dans ses réponses ne permet pas de croire qu'il eût réellement trempé dans la conjuration. Il le nia solennellement, et provoqua en champ-clos quiconque lui ferait un reproche ou élèverait un

---

en italien, Lucques, 758, et le 3e. en 1765. *Daniel Bernoulli sur* io, in-12; XII. *Lettres sur l'état présent de France*, Paris, 1764, *oire de l'inoculation le*, Amsterdam (Avi-l. in-12; XIV. *le Pain* 768, in-12; XV. on Condamine plusieurs s dans le *Recueil de* le *Mercure de France* lui diverses pièces de *Epître d'un vieillard*, *et d'Ulysse pour les* , etc. D.-L.

doute sur sa conduite. Le duc de Guise, que ce défi regardait particulièrement, offrit au prince d'être son second contre tous ceux qui oseraient l'accuser, et une affaire qui avait eu des commencements si sérieux, se termina de part et d'autre par des politesses. Peu de temps après, Condé quitta la cour et se retira à Nérac, près de son frère; le roi de Navarre, où il fit profession ouverte de calvinisme. Ceux des seigneurs qui lui étaient attachés vinrent le visiter dans sa retraite, et un nouveau plan fut arrêté entre eux pour bannir les Guises du royaume. Ce plan fut encore découvert; mais les lettres dont la Sagues, secrétaire de Condé, fut trouvé porteur, ne laissèrent plus aucun doute sur la part qu'y avait prise le prince. Les Guises furent d'avis de garder le secret sur ces lettres, jusqu'à ce que leur auteur fût arrêté; la convocation des états-généraux à Orléans (octobre 1560) fut le prétexte dont on se servit pour l'attirer à la cour. Il hésita s'il s'y rendrait; la parole du roi le décida; mais il se repentit de sa confiance quand il s'aperçut que les soldats qu'on avait envoyés au-devant de lui et de son frère ne les perdaient point de vue. A leur entrée à Orléans, on ne leur rendit aucun honneur; le soir même, le roi lui fit de violents reproches. Condé voulut se justifier. « Je ferai, dit le roi, tout » examiner par les voies ordinaires » de la justice, » et on le conduisit en prison. On nomma des commissaires pour instruire son procès, et, sur leur rapport, il fut condamné à mort. De Thou dit que l'arrêt fut dressé et non signé; mais les Guises avaient tellement animé le roi contre le prince, qu'on ne peut savoir où se serait arrêtée sa vengeance. Une maladie violente conduisit en peu de jours François II au tombeau, et les Guises, craignant les changements q
amener un nouveau règne,
tout employé pour perdre
licitèrent les premiers sa
arrêt du parlement le dé
toute accusation; il reprit
la cour, et Charles IX exi
réconciliât publiquement
de Guise. Il obéit, mais ce
ciliation ne pouvait être du
massacre de Vassy fut le s
nouvelle rupture (*V.* Gaspar
Coligni et Franç. de Guise)
testants se plaignirent, et m
d'appuyer par la force leurs
tions. On désignait publique
dé comme leur chef. La rei
rine de Médicis, qui avait ch
faire un appui du prince
triumvirs (*Voyez* Catheri
pas le défendre contre eux,
l'ordre de s'éloigner de Pari
contents vinrent le joindre,
sèrent de se mettre à leur
demander le renvoi des G
liberté de conscience. Cond
dant enfin à leurs désirs,
léans, où il avait beaucoup
sans, et il en fit sa place d
écrivit de cette ville au roi
ne, qu'il était prêt à poser l
ses ennemis en faisaient
aux princes d'Allemagne
demander des secours d'h
d'argent. Les négociations
par la reine n'eurent aucu
l'armée des triumvirs se m
che et reprit successivemen
villes sur les protestants. C
sant la garde d'Orléans à
(*Voyez* Dandelot), mar
reste de ses troupes sur P
négociations recommencèr
avec aussi peu de fruit que l
fois, aucun des partis ne v
céder de ses prétentions. La
saison força Condé d'aband

pitale et de se retirer; 'armée royale qui l'at- reux (le 18 décembre bataille qui eut lieu, abord pour les protes- ble de Montmorenci, rmée royale, fut blessé ; mais un renfort ame- Guise changea la face dé avait eu un cheval nent où il en montait : entouré et contraint e duc de Guise le re- grande affabilité; ils mble, et, ne s'étant ul lit, ils le partagè- s n'eussent pas cessé eurs amis du monde. sa liberté par la paix ne n'épargna rien pour our; elle lui accorda cinquante mille écus les biens du clergé; 'il la suivît au siége ue les Anglais gar- les traités, et il ne s remarquer par son r sa galanterie. Sa vi- ne lui permettait pas ntrigues; la princesse t connaissance, et le en ressentit abrégea nouveaux édits avaient rivilèges accordés aux ndé en fit des plaintes; oyait n'avoir plus d'in- ger, ne l'écouta point. générale du royaume cette place appartenait lé, premier prince du ort du roi de Navarre; ns succès. Le duc d'An- ari III) l'insulta même tte occasion. Condé n'at- temps l'occasion de se e mère avait traité avec our exterminer les pro- testants du royaume; malgré toutes ses précautions, le traité fut connu, et les protestants reprirent les armes. Condé ayant échoué dans le dessein de s'emparer du roi à Mouceaux, bloque Paris; le connétable de Montmorenci lui livre une bataille à St.-Denis (le 10 novembre 1567). Montmorenci est tué; Condé se retire en bon ordre pour aller au-devant des renforts que lui annonçaient les protestants d'Allemagne. Lorsque ces troupes furent arrivées, l'embarras fut de les payer; Condé vendit sa vaisselle et ses bijoux : les autres seigneurs l'imitèrent, et on eut de cette façon une partie de l'argent nécessaire. Le traité du 23 mars 1568, rendit encore un instant la paix à la France. La reine cherche à s'emparer de Condé par surprise; il en est prévenu et se réfugie à la Rochelle avec sa famille. Les guerres précédentes avaient conservé quelque chose de régulier; celle-ci fut la plus désastreuse; il s'y commit de part et d'autre une infinité d'horreurs. La campagne de 1569 s'ouvrit par la bataille de Jarnac; au premier choc, Condé fut blessé au bras, et un cheval fougueux lui cassa une jambe. « J'ai encore assez de courage, dit-il, pour » donner une bataille. » Il fondit ensuite sur quelques escadrons, qu'il culbuta; mais, obligé de céder au nombre, il se retirait, lorsque son cheval, percé de coups, tomba sur lui. Alors il leva la visière de son casque et tendit son épée à Dargence, qui le fit transporter au pied d'un arbre. Dans ce moment, Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou, apprenant que Condé était prisonnier, accourut, criant : « Tue, tue, mor- » dieu! » et lui lâcha un coup de pistolet qui lui cassa la tête, le 15 mars 1569. On plaça ensuite le corps sur un âne, et on le conduisi-

sit au duc d'Anjou, qui ne cacha point la joie qu'il ressentait de cette mort. Le prince de Condé était doué des plus belles qualités, spirituel, éloquent, affable envers les soldats, généreux : la violence de son caractère occasionna seule ses fautes. On a prétendu qu'il avait fait frapper une monnaie d'or, avec cette légende : *Ludovicus XIII, Dei gratiâ, Francorum rex primus christianus.* On ne peut nier l'existence de cette monnaie, puisque Leblanc, dans son *Traité*, assure en avoir vu une pièce entre les mains d'un Anglais : mais Catherine de Médicis, ou quelques-uns de ses favoris, ont bien pu fabriquer cette monnaie pour rendre Condé odieux au roi et détacher de leur parti le grand nombre de ceux qui n'avaient pris les armes que pour la religion. On trouvera des additions à cet article dans les ouvrages suivants : 1°. *Mémoires de Brantôme*, tom. VIII, p. 252 — 64 (on doit observer que Brantôme était favori des Guises, et opposé à Condé et aux protestants, et qu'on ne peut le lire qu'avec circonspection); 2°. *Histoire de Louis Ier., prince de Condé*, par Péran (*Vies des hommes illustres de France*, tom. XIII); elle est écrite avec impartialité et intérêt; 3°. *Histoire de la maison de Bourbon*, par Désormeaux, tom. III; 4°. *Mémoires de Condé*, Strasbourg, 1565, 3 vol. in-8°.; la meilleure édition est celle de 1743, Londres (Paris), 6 vol. in-4°., avec des notes de Secousse et un supplément de Lenglet-Dufresnoy. W—s.

CONDÉ (Henri Ier. de Bourbon, prince de), fils du précédent, né à la Ferté-sous-Jouarre, le 9 décembre 1552, était à peine âgé de seize ans lorsqu'il perdit son père. Il se hâta de joindre l'armée des protestants, dont le commandement é l'amiral de Coligni, et se quer dans plusieurs occasi » tait, dit Brantôme, un » libéral, doux, gracieux » quent, et il promettait » grand capitaine que so n'échappa au massacre de thélemi qu'en promettant calvinisme; mais, aussitôt barrassé de ses gardes, il Allemagne, d'où il adressa une requête pour demand exercice de sa religion. Il le des troupes, et se rendit à au camp du duc d'Alençon, ralissime des protestants. communié en 1585, avec Navarre, son cousin, par et il y eut des personnes qu rent sa fin malheureuse effet de l'excommunication. à St.-Jean-d'Angely, le 5 m empoisonné par ses domesti lotte de la Trémouille, son soupçonnée d'avoir conseill et l'on instruisit son procès; IV en fit jeter les pièces au arrêt du parlement de Pari son innocence; cependant, craint de faire planer le soupçon sur sa mémoire. E portée à ce crime, dit-on, ber à son mari les suites d'u qu'elle avait eue avec un de suivant les uns, et, suivan avec Henri IV lui-même.

CONDÉ (Henri II de prince de), fils du préc quit à St.-Jean-d'Angely l tembre 1588, six moi mort de son père. Il fut a cour à l'âge de sept ans; sit dans la religion cathol soin de surveiller son éd confié au marquis de P gneur d'un rare mérite. H

en 1609 Charlotte-Mar-
Montmorenci, dont il était
lme. Condé, s'apercevant
ns du roi pour son épouse,
: elle à Bruxelles. Le roi
au conseil d'Espagne de
'on avait fait à un prince
, sorti du royaume sans
on; mais il serait absurde
que la jalousie fût la cause
e que Henri IV méditait
pagne. Le prince ne se
s en sûreté à Bruxelles:
Italie, et ne revint en
près la mort de Henri IV.
voir sans emploi, il se
du parti des mécontents;
des sacrifices pour les
ll Condé, loin d'être sa-
a une seconde fois la cour,
publié un manifeste san-
e le gouvernement. Une
le priva lui, et ses adhé-
rs biens, comme criminels
ésté. Le traité de Loudun
ne et le prince rétablit la
, de retour à Paris, il con-
abales. La reine en étant
fit arrêter, conduire à la
de là à Vincennes, où il
mé pendant trois ans. Il
liberté et un commande-
nguedoc contre les protes-
accorda ces deux grâces,
méfiance. C'était à tort; il
protestants, et avait son
ouvrer, deux raisons qui
assurer sur sa conduite.
e d'un bon général et d'un
En 1636, il entra en Fran-
, s'empara de quelques
int mettre le siége devant
ville fit une courageuse
t le prince, obligé de por-
tie de ses forces en Pi-
eva le siége le 15 août. Il
lus heureux devant Fon-
tarabie en 1638; mais ce fut la faute du duc de la Valette. L'année suivante, il prit Salces en Roussillon et Elne en 1642. Après la mort de Louis XIII, il fut admis au conseil de la régente et lui rendit de grands services. Il mourut à Paris le 11 décembre 1646. « Sa plus grande gloire, dit Voltaire, » est d'avoir été le père du grand » Condé. » W—s.

CONDÉ (Louis II de Bourbon, prince de), né à Paris le 8 septembre 1621. La postérité lui a confirmé le nom de *grand*, qui lui fut donné par ses contemporains. Il fit ses premières études au collége des jésuites, à Bourges, et montra des dispositions très remarquables pour les sciences. « Il était né général. L'art » de la guerre était en lui, dit Vol- » taire, un instinct naturel. » Il fit ses premières armes à dix-sept ans, et se trouva au siége d'Arras en 1641. Il épousa la même année Claire Clémence de Maillé-Brezé, nièce du cardinal de Richelieu. Ce fut malgré lui, dit-on, qu'il fit ce mariage, et le roi fut obligé d'user de son autorité pour l'y contraindre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en arrivant à la cour il avait laissé voir beaucoup d'éloignement pour le ministre, et que même il s'était exprimé sur son compte d'une manière peu favorable. La mort de Louis XIII mit en mouvement toutes les passions des courtisans, et Condé (alors duc d'Enghien) aurait sans doute figuré dans les troubles qui signalèrent les commencements de la régence, si l'entrée des Espagnols en Champagne ne l'eût retenu à l'armée. Il leur livra bataille, contre l'avis de son conseil, le 19 mai 1643, dans la plaine de Rocroi; et quoiqu'ils eussent l'avantage du nombre et de la position, il les défit entièrement. Dix mille des

leurs restèrent sur le champ de bataille et cinq mille furent faits prisonniers. C'était l'élite de leurs troupes, et l'on a remarqué que, depuis cette journée, l'infanterie espagnole, auparavant si renommée, n'a plus rien fait de remarquable. D'un autre côté, ce fut comme le présage de cette époque si glorieuse pour les armes de la France. Tous ces avantages furent obtenus par les bonnes dispositions et l'activité du jeune prince (1). Après cette glorieuse journée, Cond plus que marcher de succès cès. Thionville, dont le siége

(1) On sera peut-être étonné d'apprendre que c'est dans l'oraison funèbre de Bossuet que se trouve la description la plus exacte et la plus vraie de cette mémorable bataille, et que c'est l'évêque de Meaux qui en a tracé le plus fidèle, comme le plus éloquent tableau L'impétuosité et la brillante valeur du jeune prince y sont d'ailleurs si bien présentées, que nous ne pouvons résister au désir de le donner tout entier : « A l'âge de vingt-» deux ans, le duc conçut un dessein » où les vieillards expérimentés ne pu-» rent atteindre ; mais la victoire le jus-» tifia devant Rocroi. L'armée ennemie » est plus forte, il est vrai; elle est » composée de ces vieilles bandes wal-» lones, italiennes et espagnoles, qu'on » n'avait pu rompre jusqu'alors; mais » pour combien fallait-il compter le cou-» rage qu'inspiraient à nos troupes le be-» soin pressant de l'état, les avantages » passés, et un jeune prince du sang qui » portait la victoire dans ses yeux ? Don » Francisco de Mellos l'attend de pied » ferme; et, sans pouvoir reculer, les » deux généraux et les deux armées sem-» blaient avoir voulu se renfermer dans » des bois et dans des marais, pour dé-» cider leur querelle, comme deux hra » ves en champ clos Alors que ne vit-on » pas? Le jeune prince parut un autre » homme : touchée d'un si digne objet, » sa grande ame se déclara tout entière ; » son courage croissait avec les périls, et » ses lumières avec son ardeur. A la nuit, » qu'il fallut passer en présence des en-» nemis, comme un vigilant capitaine, » il reposa le dernier, mais jamais il ne » reposa plus paisiblement. A la veille » d'un si grand jour, et dès la première » bataille, il est tranquille, tant il se trou-» ve dans son naturel ! et on sait » lendemain, à l'heure marquée, » réveiller d'un profond sommeil » tre Alexandre Le voyez-vous » il vole ; ou à la victoire, ou à la » Aussitôt qu'il eut porté de rang » l'ardeur dont il était animé, o » presque en même temps pous» » droite des ennemis, soutenir » ébranlée, rallier les Français a » vaincus, mettre en fuite l'Espag » torieux, porter partout la terr » étonner de ses regards étincela » qui échappaient à ses coups » cette redoutable infanterie de » d'Espagne, dont les gros b » serrés, semblables à autant » mais à des tours qui sauraient » leurs brèches, demeuraient a » bles au milieu de tout le rest » route, et lançaient des feux d » parts. Trois fois le jeune va » s'efforça de rompre ces intrépid » battants; trois fois il fut repo » le valeureux comte de Fontaine » voyait porté dans sa chaise, et » ses infirmités, montrer qu'une a » rière est maîtresse du corps qu » me; mais enfin il faut céder. » vain qu'à travers des bois, ave » valerie toute fraîche, Bek pré » marche pour tomber sur no » épuisés; le prince l'a prévenu » taillons enfoncés demandent » mais la victoire va devenir » ible pour le duc d'Enghie » combat. Pendant qu'avec un » il s'avance pour recevoir la » ces braves gens, ceux-ci, to » garde, craignent la surprise d » nouvelle attaque ; leur effro » charge met les nôtres en fu » voit plus que carnage ; le sa » le soldat, jusqu'à ce que le g » ce, qui ne peut voir égorge » comme de timides brebis, » courages émus, et joignit au » vaincre celui de pardonner. » alors l'étonnement de ces vie » pes et de leurs braves offici » qu'ils virent qu'il n'y avait p » lut pour eux qu'entre les bra » queur ! de quels yeux regar

eur, est pris avant la
ne, et rend les Fran-
cours de la Moselle.
e, Condé va répa-
rouvées par l'armée
endant elle était com-
renne! La présence
a confiance aux sol-
assiégé par les Al-
été obligé de capitu-
étaient inférieurs en
enne, dont la répu-
encore établie, avait
ontre Mercy, général
e que brave (*Voyez*
n'hésite point à l'at-
nurs mêmes de Fri-
at dura trois jours,
pendant la gloire de
enta. Il y courut les
gers. Un boulet em-
u de sa selle, et une
urreau de son épée.
yant vu ses troupes
son bâton de com-
es rangs ennemis,
e pour le reprendre.
le caractère français.
lui-même, éprouve
ecs; Condé vole une
n secours, passe le
x généraux joignent
ingen, où ils rem-
ire complète (3 août
llemande fut mise en
Mercy mourut de ses
épuisé de fatigues,
ais on le voit bientôt
trer en Flandre et se

dont la victoire avait
contenance, à qui la
t de nouvelles grâces!
volontiers sauvé la vie
de Fontaines! mais il
rre parmi ces milliers
Espagne sent encore la

rendre maître de Dunkerque, place alors d'une grande importance. Tant de gloire et de succès éveillent enfin l'envie. On l'enlève aux soldats habitués à vaincre sous ses ordres, pour l'envoyer en Catalogne, où il ne trouve que de mauvaises troupes mal payées. Pour la première fois, la fortune se montre infidèle à ses drapeaux; il assiége Lérida, mais sans succès. Cependant le besoin de ses talents se fait bientôt sentir; il est rappelé en Flandre, et remporte sur l'archiduc Léopold, avec une armée de beaucoup inférieure en nombre, la victoire de Lens (20 août 1648), qui décida la paix avec l'Allemagne. Ce fut dans cette bataille que le prince de Condé acheva d'écraser les restes de la fameuse infanterie espagnole. Les dépenses nécessitées par la guerre avaient amené un grand embarras dans les finances. Mazarin, tout-puissant alors, était odieux aux grands qui enviaient sa fortune, et au peuple qui le regardait comme l'auteur de ses maux. Cette haine contre le ministre fut la première cause des troubles. Le parlement de Paris, appuyé de quelques jeunes gens auxquels on donna le nom de *frondeurs*, osa s'opposer aux volontés de la cour. Condé, recherché des deux partis, se déclara en faveur de la cour, quoiqu'il eût à s'en plaindre, et se servit de son influence pour amener la paix. On l'accusa d'avoir mis un prix trop haut à ce service; mais un tort plus réel, suivant toutes les apparences, fut d'avoir voulu empêcher le mariage de la nièce de Mazarin avec le duc de Mercœur, et de s'être permis publiquement des railleries très vives sur son administration. Condé, rappelé à la cour par la reine, fut arrêté (18 janvier 1650) avec son frère le prince de Conti (*Voy.* Ar-

mand de Conti), conduit à Vincennes, à Marcoussy et ensuite au Hâvre, où il resta treize mois enfermé. A la nouvelle de sa détention, le peuple avait allumé des feux de joie (1); quand il rentra dans Paris, ce fut comme en triomphe. Ni les fêtes qui célébrèrent son retour, ni l'exil de Mazarin ne purent le satisfaire : il avait à se venger de la cour. « Je suis » entré dans cette prison, disait-il » dans un âge plus avancé, le plus » innocent de tous les hommes; mais » j'en suis sorti le plus coupable. » Ne songeant donc plus alors qu'à la vengeance, il lève des troupes, marche sur Paris, rencontre l'armée royale commandée par le maréchal de Hocquincourt, près de Gien, lui enlève cinq de ses quartiers, et force le reste de se jeter dans Bleneau et de se sauver vers Auxerre. Mais, dans cette guerre, Condé n'était plus l'émule ni le maître de Turenne. Turenne, fidèle à son devoir, combattait contre lui. Leurs armées se rencontrèrent le 2 juillet 1652, dans le faubourg St.-Antoine, et il y eut un combat où il se fit de part et d'autre de si grandes choses, que la réputation des deux généraux, déjà si grande, s'en accrut encore. Si Monsieur n'eût fait ouvrir les portes à Condé (*V.* Montpensier), il restait prisonnier. Désespérant d'obtenir son pardon de la cour, après une faute si éclatante, il prit la fuite, et lorsque le roi fit publier une amnistie générale, Condé était passé, depuis cinq jours, dans les rangs espagnols. En 1654, il cherche à reprendre Arras qu'il avait contribué à donner à la France; Turenne en fait lever le siége Condé assure la retraite des gnols. En 1656, il défait le m de la Ferté, qui commman second le siége de Valencien le fait prisonnier. L'année si il se jetté dans Cambrai, inv Turenne et l'oblige à son to retirer; mais il ne put empê Juan d'Autriche d'être batt même général à la journée d nes (1). En France, où Con mandait en chef les armées, toujours exécuté les plans qu lui-même conçus; en Espagn n'occupait que le second r était obligé de soumettre ses d'exécuter celles d'un autre : qui explique cette alternative cès et de revers qu'il eut au des Espagnols. La paix des P (1660) lui assura l'oubli torts; le cardinal Mazarin n' jamais consenti, si le minist pagnol n'eût adroitement insi la cour de Madrid serait ob donner au prince fugitif un sement dans les Pays-Bas, eût été assurément bien p cheux que son retour. Condé Paris et fut présenté au roi pa dinal, qui mourut peu de temp Louis, qui annonça son inten gouverner par lui-même, ne point de commandement à qu'il craignait peut-être encor renne paraissait suffire à tou vois en devint jaloux, et lui férer Condé pour la conquêt Franche-Comté (1663). Ce

(1) Pendant les guerres de la *fronde*, on avait publié contre le prince de Condé plus de deux cents pamphlets en prose ou en vers burlesques. *Voyez* les recueils connus sous le nom de *Mazarinades*.

(1) Condé, voyant les mauvais sitions de D. Juan, qui avait né avis, se porta sur une éminenc au duc de Glocester : « Jeune l » vous n'avez jamais vu perdre » taille? eh bien! dans un mome » le verrez. »

ut soumise en moins de trois es. Condé assiégea en personne qui avait résisté à son père, it en peu de jours. La guerre a, contre la Hollande, lui four- nouvelles occasions de montrer la sincérité de son repentir. Au e du Rhin, l'imprudence du Longueville, qui tira un coup olet sur des soldats qui deman- quartier, fit courir au prince le rand danger. Longueville fut ne décharge de mousqueterie, fficier allemand courut à Condé appuya un pistolet contre la ondé détourna le coup qui lui poignet. C'est la seule blessure t reçue dans toutes ses cam- . La bataille de Senef (11 août est la dernière que Condé ait ; elle fut meurtrière, et sans nds résultats. Après un léger ge, auquel il devait se borner, ice attaqua imprudemment le d'Orange dans les plus fortes ns, et toute l'impétuosité fran- e servit qu'à augmenter l'effu- sang (1). En 1675, après la e Turenne, Condé fut chargé r les progrès de Montecuculli, parvint aisément ; mais il de- sa retraite, à cause des dou- e goutte dont il continuait d'ê- mmenté, et Louis XIV, encore ent de ce qu'il avait prodigué français à la bataille de Senef, cha point à le détourner de son de se retirer à Chantilly. Ce s que Condé orna ce lieu avec autant de goût que de magnificence. Dans sa jeunesse, il avait fréquenté l'hôtel de Rambouillet, mais il avait su se préserver de l'affectation et du ton précieux qui régnaient dans ces as- semblées. Son admiration pour Cor- neille ne lui ferma point les yeux aux sublimes beautés de Racine ; il l'encouragea dans ses essais, et le sou- tint contre les cabales qui cherchaient à le dégoûter du théâtre. Il fut son protecteur, celui de Boileau et de Molière, et il les accueillit constam- ment. L'amour de la gloire est le principal trait du caractère de Condé. Son humeur était inégale ; on lui a reproché d'être avare ; l'embarras dans lequel il fut pour acquitter ses dettes prouverait le contraire. Coligni l'ac- cuse d'ingratitude envers ses amis (*Voy.* Jean de Coligni). Peut-être ne fut-il pas assez reconnaissant envers cet homme, qui lui avait donné la preuve d'un dévouement sans bornes ; mais tous les historiens s'accordent à dire qu'il s'employa pour obtenir des grâces à tous ceux qui l'avaient servi. Condé mourut dans de grands senti- ments de religion, le 11 décembre 1686, à Fontainebleau. Les plus célè- bres orateurs prononcèrent son orai- son funèbre. Ce fut par la sienne que Bossuet termina sa carrière, et, de l'avis des meilleurs juges, c'est le chef- d'œuvre d'un homme qui en compte autant que d'ouvrages de ce genre. Bourdaloue en prononça aussi une, dont Bayle fait un grand éloge. La physionomie du grand Condé annonçait bien ce qu'il était. « S'il » avait, a-t-on dit, le cœur d'un » lion, il avait aussi le regard d'un » aigle. » Voici le portrait qu'en a tracé Folard, digne appréciateur de sa valeur et de son caractère militaire : « Incapable de céder, quelques obs- » tacles qu'il pût rencontrer dans la

(1) On a dit qu'averti des murmures qui faisait naître l'horrible massacre de la ville de Senef, Condé répondit : « Autant qu'une nuit de Paris pour tout Paris. » Cette anecdote est peu vraisemblable, et l'on s'est abstenu d'en rapporter dans cet article beaucoup d'autres de ce genre.

» poursuite de ses desseins, d'un es-
» prit extrêmement vif, tout plein de
» feu, de lumières et de ressources;
» d'un coup-d'œil admirable; impé-
» rieux, quelquefois violent dans le
» commandement, plus encore dans
» l'action, où l'on prétend qu'il sui-
» vait assez volontiers les voies meur-
» trières.... » Si le grand Condé se montra quelquefois prodigue du sang de ses soldats, on doit avouer qu'il se ménageait fort peu lui-même, et que le sacrifice de sa propre existence lui parut toujours au-dessous de la honte d'un revers. Au moment où il allait livrer la bataille de Rocroi, Gassion, qui en redoutait les suites, à cause de la supériorité des Espagnols, lui ayant dit : « Que deviendrons-nous, si nous
» sommes vaincus? — Je ne m'en
» mets point en peine, répond Con-
» dé, parce que je serai mort aupa-
» ravant. » On trouve dans St.-Evremont un beau parallèle entre Turenne et Condé. On peut consulter sur ce dernier : 1°. *Mémoires pour servir à son histoire* (par la Brune), Cologne (Amsterdam), 1692, 2 vol. in-12; 2°. *Vie du prince de Condé*, (par P. Coste), Cologne (Amsterdam), 1693, in-12; 2e. édition, 1694, in-12; 3°. *Essai sur la vie du grand Condé*, par Maizière de Montville, chanoine de Bordeaux, dans le *Recueil de l'académie de Montauban*, 1750; 4°. *Histoire de Louis de Bourbon prince de Condé*, par Desormeaux, Paris, 1766-68, 4 vol. in-12 : elle est intéressante; le style en est élégant; 5°. *Vie du prince de Condé*, par Turpin, formant les tomes XXIV et XXV des *Vies des Hommes illustres de France*; impartiale, mais écrite négligemment; 6°. enfin *Essai sur la vie du grand Condé*, par Louis-Joseph de Bourbon, son 4e. descendant, Paris, 1806, in-8°. Cette édition est la se[illegible]e. (*Voy.* aussi les articles MAZA[illegible] et [illegible]NEL.) W—s.

CONDÉ (LOUIS JULES DE BOURBON, prince DE), [illegible] du grand Condé, naquit en 1643. Son père prit un soin particulier de son éducation; il surveillait lui-même ses maîtres, se faisait rendre compte de ses progrès, et les hâtait par ses leçons. Il l'emmena avec lui lorsqu'il passa au service de l'Espagne; mais ne pouvant pas le conserver au milieu des hasards d'une guerre poussée vivement, il le plaça chez les jésuites de Namur pour y terminer ses études. Il lui enseigna ensuite tout ce qui peut s'enseigner de l'art de la guerre, et eut le plaisir de le voir répondre à ses espérances par sa docilité et son application. Rentré en France avec son père (1660), le jeune prince partagea son sort, et n'eut point de service. Ce ne fut qu'au bout de cinq ans que le roi lui permit de l'accompagner, comme volontaire, au siége de Tournay : il s'y distingua par sa bravoure; mais une maladie l'empêcha de continuer la campagne. Il suivit encore le roi au siége de Dole en 1668, et à celui de Besançon en 1674. Il combattit près de son père à la bataille de Senef, et lui sauva la vie, en aidant le comte d'Ostain à le replacer sur son cheval; il s'empara de Limbourg (1675), après huit jours de tranchée ouverte. Doué d'un esprit fin et délicat, il faisait le charme de la société, qu'il aimait; mais il était froid et sévère dans son intérieur. Généreux jusqu'à la prodigalité dans les actions d'éclat, il était naturellement parcimonieux; peut-être que le souvenir de la détresse où il avait vu son père contribua beaucoup à lui donner ce vice, si odieux dans les personnes d'un rang élevé. Il avait épousé, en 1663, Anne de Bavière, p[illegible]tine du Rhin.

ernières années de sa vie, à des vapeurs qui le renble des courtisans. St.-Sienclin à la malignité pour rs impartial, parle de ce ie manière peu favorable; ire cependant qu'il aurait iom qu'il portait, si son lt laissé quelque chose à égard. Il mourut le 1er.

W—s.

(Marie de Clèves). res.

.LAC (Etienne Bonnot de Mureaux, naquit à Gre-715. Il était frère de l'abbé t, comme lui, il parvint à , mais par des travaux d'un rent. Son goût et le désir lui firent diriger de bonne udes vers la métaphysique. les plus grands génies n'are produit dans cette scienénieuses fictions ou de vains Locke, qui était entré le ns la bonne voie, était peu 'rance. Ami de la retraite, e aux occupations sérieulac vécut peu dans le monins n'a-t-il pas laissé, sur y portait, de ces traditions plaît à rappeler en parlant s célèbres. On sait seulenontra dans sa conduite la ise que dans ses écrits. Ses ent graves sans austérité; jeunesse avec J.-J. Rousrot et Duclos, il fut aussi ce dernier, et ne contracta gagements indiscrets avec hes de son temps. Le taé de Condillac n'était pas être apprécié de la multiil jouissait de la gloire d'êremiers philosophes dans esprits les plus distingués, fallut choisir un précepteur pour l'infant, duc de Parme, petit-fils de Louis XV, on jugea que l'homme qui connaissait le mieux la marche de l'esprit humain, serait aussi le plus propre à diriger et à former celui d'un prince. Appelé à un emploi aussi important, l'abbé de Condillac suivit, pour l'instruction de son élève, une méthode profonde et lumineuse, qui étonne autant par sa hardiesse que par sa simplicité. Cette méthode est la manière même dont les hommes se sont conduits pour créer les arts et les sciences. Il ne s'attacha pas tant à donner à son élève les connaissances qui devaient lui servir un jour, qu'à le préparer à les acquérir lui-même. Après avoir rempli cette tâche difficile, Condillac, revenu à ses premières habitudes, continua de méditer en silence. Il fut reçu à l'académie française en 1768, à la place de l'abbé d'Olivet: on a remarqué qu'il ne parut plus dans la suite aux séances de cette compagnie. La célébrité qu'il avait acquise dans toute l'Europe lui attira, peu de temps après, un témoignage glorieux d'estime et de confiance. Le conseil préposé à l'éducation de la jeunesse polonaise, qui avait suivi ses principes dans le systême de l'instruction publique, l'invita, en 1777, à travailler à un ouvrage élémentaire de logique pour les écoles palatinales. Condillac ne survécut que de quelques mois à la publication de cet écrit; il mourut dans sa terre de Flux, près de Baugenci, le 3 août 1780, au moment où son talent, loin d'être affaibli par les années, avait acquis le plus haut degré de perfection. Le premier de ses ouvrages, l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines*, parut en 1746, 2 vol. in-12; c'était le moment où les grands écrivains de la nation se distinguaient tous également par un esprit philosophique, carac-

ité de l'ame ; car ce préjugé, qui ne à l'homme une ame sensitive, atérielle, est un reste des chimères olastiques, anéanties depuis longmps; mais ce systême ne paraît pas xact dans son principe. En voulant éduire du fait unique de la sensation outes nos facultés, toutes nos connaissances, Condillac, d'après le jugement des hommes les plus éclairés, s'est laissé emporter trop loin, et a cédé, à son insu, à l'esprit de systême. Le *Traité des sensations* eut assez de succès pour que l'envie cherchât à enlever à l'auteur la gloire de l'avoir fait. On prétendit que cet ouvrage était dans les *Lettres sur les aveugles et sur les sourds-muets*, de Diderot, et dans l'*Histoire naturelle de Buffon*. Condillac fut sensible à cette injustice; il cita les deux morceaux de Diderot, et on vit que celui-ci n'avait pas fait le *Traité des sensations*. Pour se justifier d'avoir copié l'auteur de l'*Histoire naturelle*, il fit le *Traité des animaux* (1775, in-12), ouvrage qui contient des vues neuves et excellentes, et dans lequel il réfute victorieusement les opinions de Buffon, avec les principes mêmes du *Traité des sensations*. Le *Cours d'études* qu'il composa pour l'instruction de l'infant de Parme parut (1755, in-8°.) en treize volumes, qui renferment une *Grammaire*, un *Art d'écrire*, un *Art de raisonner*, un *Art de penser*, et une *Histoire générale des hommes et des empires*. Sa *Grammaire* n'est pas seulement une grammaire particulière de la langue française, c'est une théorie générale de l'expression de nos idées, qui, commençant au langage d'action, nous conduit, par des développements successifs, jusqu'à l'analyse de nos pensées par le moyen des signes artificiels. L'auteur s'y attache à démontrer combien le langage est nécessaire [illegible] ire [illegible] de toute espece; u[illegible] voi[illegible] langues, qui sont [illegible] tiques, sont les veritables *le* l'esprit, et que ceux qui les o[illegible] ment regardées comme un *mo* communication entre les homm[illegible] ignoré leur premier avantage. [illegible] *d'écrire* est un de ses ouvrag[illegible] plus utiles et les plus agréables à [illegible] On s'est trop attaché à y relev[illegible] légères critiques sur quelques v[illegible] Boileau. L'auteur ramène à un principe tous les préceptes qui cernent l'art d'écrire; c'est de se former toujours à la plus grand[illegible] son des idées; et, dans les diffé[illegible] applications qu'il fait de ce prin[illegible] trouve toutes les règles du style. L[illegible] *de raisonner* ne ressemble poi[illegible] logiques ordinaires : ce n'est p[illegible] faisant raisonner sur rien, que [illegible] dillac enseigne à son élève les [illegible] du raisonnement; c'est en lui m[illegible] sous les yeux l'histoire des p[illegible] de ces savants illustres qui ont [illegible] vert les lois du mouvement e[illegible] pesanteur, les principes de la [illegible] nique et de la théorie du mond[illegible] quelques vues générales sur l[illegible] de nos connaissances et sur [illegible] de certitude dont ils sont [illegible] bles, il prouve que l'évider[illegible] son consiste uniquement d[illegible] tité, et ce principe entre se[illegible] pand une nouvelle lumièr[illegible] ture du raisonnement. Da[illegible] *penser*, il ne fait que d[illegible] plus de simplicité et de c[illegible] avait déjà dit dans son [illegible] vrage; mais on aurait [illegible] clure qu'il n'a fait que s[illegible] chons-lui gré, au con[illegible] rendu faciles et mis à [illegible] tous, les idées les plus [illegible] *Histoire* est un corps [illegible] législation. Condillac [illegible]

c'est un moraliste, out à montrer, dans ıs leurs effets, l'ori- opinions et des lois a terre ; cependant systématique peut- a tous les esprits, ıle accommoder les ɔes posés d'avance : une des causes pour toire a eu moins de utres ouvrages. Sa et nette ; mais elle ; et sans chaleur. *Le ouvernement, con- ent l'un à l'autre*, n-12 ; ce livre fut conomistes. Si l'on écarts dans les opi- , du moins son ou- dèle de la méthode e en traitant de sem- Les deux derniers ié de Condillac sont imée quelques mois la *Langue des cal-* fut que long-temps Dans tous les gen- nces, c'est à la na- vons nos premières , longuement médi- ieut de sa *Logique*, ır guider les profes- : Pologne dans leurs ; montre les avanta- il s'attache surtout à logique qui dépend ge. Après avoir con- es comme autant de iques, il fait voir ıse de nos raisonne- le la perfection des nous sommes faites ; il réduit tout l'art de faire la langue de ıe principe, trop gé- ıe, est exposé plus au long dans la *Langue des calculs*. D'autres philosophes avaient conçu l'idée de tirer des sciences-mathématiques, les principes de l'*Art de raisonner ;* Condillac a fait le contraire. Ses opinions sur la nature du raisonnement ne s'étaient jamais présentées dans un tel ensemble ; mais il ne les offre point séparés de leurs résultats ; il les applique à l'instant même. La *Langue des calculs* est tout à la fois une logique et un traité de calcul. On a vu que la substance de la philosophie de Condillac peut être ramenée à cinq ou six propositions fondamentales, et que la plupart sont susceptibles de modifications ou restrictions ; mais tout en rejetant des vues systématiques, que la raison réprouve, on ne peut s'empêcher de convenir que ce philosophe a singulièrement contribué aux progrès de la saine métaphysique, par l'analyse lumineuse et profonde qu'il a donnée de nos sensations et de nos facultés, et surtout par les découvertes qu'il a faites sur le langage et sur son influence. Condillac avait, sur la fin de sa carrière, retouché et augmenté presque tous ses ouvrages ; ses œuvres, revues et corrigées, ont été imprimées sur ses manuscrits autographes, Paris, 1798, 23 vol. in-8°. (1). S—ZE.

(1) Une édition complète des œuvres de Condillac a été réimprimée, à Paris, en 32 vol. in-12, 1803 et années suivantes ; les *Paradoxes de Condillac*, ou *Réflexions sur la Langue des calculs*, Paris, 1805, ne sont pas l'ouvrage de Condillac, puisqu'au contraire c'est un examen de sa *Langue des calculs* ; c'est donc à tort que des bibliographes les lui ont attribués. Ils sont de M. Laromiguière. Dans un éloge prononcé, en 1787, dans la Société d'agriculture d'Orléans, on attribue à Condillac des *Recherches sur l'origine des idées que nous avons de la beauté et de la vertu*, 1749, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est de

CONDIVI (Ascanio), peintre, né vers 1520 à Ripa-Transone, ou suivant d'autres, à Capra-Montana, qu'on croit être Montalte, dans la marche d'Ancône, fut élève de Michel-Ange. Plus remarquable par son zèle et par son application au travail que par les productions de son pinceau, Condivi ne s'éleva point au-dessus de la médiocrité. Il eut cela de commun avec la plupart de ses condisciples; car les historiens distinguent des propres élèves de Michel-Ange ceux qui, après avoir reçu de quelque autre les principes de l'art, se perfectionnèrent ensuite, soit en peignant sur les dessins de ce grand maître, comme le firent Fra-Sebastiano del Piombo, Marcello Venusti, Batista Franco, Pontormo, Salviati, Bugiardini, Sabbatini, etc.; soit en cherchant à suivre sa manière grande, noble et fière, ainsi que le pratiquèrent Francesco Granacci, Daniel de Volterre, F. Barthélemi de St.-Marc, et quelques autres artistes très recommandables, qui vécurent dans l'intimité de Michel-Ange, ou travaillèrent sous sa direction. C'est cette réunion de peintres que l'on n[illegible] ne communém[illegible] *de Michel-Ange;* mais Co[illegible] pourtant ne la quitta jama[illegible] distingua que faiblement, [illegible] être son nom n'aurait-il pas [illegible] de l'oubli, s'il n'eût, dix an[illegible] mort de Michel-Ange, écri[illegible] toire qu'il publia en 1553. [illegible] graphie du chef de l'école [illegible] présente, conjointement ave[illegible] nous a transmise Vasari, l[illegible] porain et en quelque sorte [illegible] Michel-Ange, toutes les par[illegible] que l'on peut désirer sur s[illegible] première édition (Rome, 1[illegible] 4°.), étant devenue fort ra[illegible] publia une nouvelle à Floren[illegible] in-fol., avec de savantes no[illegible] ri, Vasari, Manni, Mariette [illegible] teur Philippe Buonaroti, etc

CONDORCET (Jacque[illegible] de Caritat de), naquit e[illegible] au château de Condorcet, [illegible] Nions en Dauphiné. Ses an[illegible] rent les premiers qui em[illegible] publiquement, en France [illegible] gion réformée. Henri de Ca[illegible] dans Orange, pendant le ma[illegible] 1572, à la tête de quelques [illegible] hommes et d'un petit nombr[illegible] dats réfugiés dans sa maison. [illegible] posa aux brigands, qui, sou[illegible] dres du comte de la Suze, é[illegible] nus d'Avignon surprendre la [illegible] range, et il obtint la liberté d[illegible] rer. J. M. Condorcet, ap[illegible] servi pendant plusieurs an[illegible] l'habit ecclésiastique, et devin[illegible] grand-vicaire de son oncle, [illegible] Saléon, évêque de Rhodès [illegible] depuis archevêque de Vienn[illegible] beaucoup parler de lui, par la [illegible] eut au concile d'Embrun, e[illegible] attachement aux jésuites. En[illegible] roi nomma Condorcet à l'é[illegible] Gap; en 1754, à celui d'Au[illegible] en 1761 à celui de Lizieux.

Hutcheson, le traducteur français est Fidous. Chalvet, dans sa mauvaise édition de la *Bibliothèque du Dauphiné*, a répété cette faute. Il y a plusieurs éditions du *Cours d'études*. L'édition originale fut imprimée chez Bodoni, à Parme, en 1775, en 13 vol. in-8°.; mais la cour d'Espagne s'opposa à la circulation du livre. Quelques exemplaires avaient cependant échappé; le *Cours d'études* fut réimprimé à Deux-Ponts, sous la fausse indication de *Parme*, 1776, 16 vol. in-8°. Cependant Bodoni obtint, en 1782, la permission de faire circuler son édition, au moyen de quelques cartons, et sans y mettre son adresse; l'imprimeur des Deux-Ponts avait daté son édition de *Parme*; Bodoni data la sienne des *Deux-Ponts*, 1782. Les amateurs recherchent quelques exemplaires de l'édition de Bodoni qui ont les doubles cartons. A. B—r.

donna l'exemple essement, en refu- l'avait possédée son lus, si connu par son ansénisme. Condor- es sentiments tout-à- ouva de grandes con- a part des curés de i imprima de part et ineux mémoires, etc., hui. La rigidité de ce a aussi quelque trou- évêché de Lizieux, nis n'ont pu s'empê- r qu'il était savant et urut dans son diocèse e 1783, âgé de qua- et généralement re- vertus. Z.

T (Marie-Jean-An- Caritat, marquis de), libemont, près de St.- ardie, était neveu de ieux, sujet de l'article oncle prit soin de son envoya au collége de soutint, à l'âge de seize de mathématiques en Clairaut, d'Alembert et les applaudissements se livrer tout entier à rint se fixer à Paris en tune, mais avec la pro- de la Rochefoucauld, air des pensions, et l'in- plusieurs maisons dis- ia particulièrement avec ore géomètre, dont il se dre les vues dans son *calcul intégral*, qu'il 5. Ce mémoire, présen- dès l'année précédente, d'entrer dans la collec- ux des savants étran- e celui qu'il donna en *oblème des trois corps*, rs essais lui ouvrirent l'entrée de cette société, où il fut reçu en 1769. Il justifia ce choix en publiant sur le calcul analytique de nouveaux mémoires, qui, de même que les précédents, prouvaient un génie pénétrant, mais auxquels il négligea toujours de donner des applications utiles, se contentant de présenter de belles formules, sans s'arrêter à les particulariser pour les rendre accessibles aux méthodes d'aproximation. Il semblait craindre de faciliter aux autres, selon son expression, des routes qu'il n'avait pas le courage de suivre lui-même. Ces premiers travaux avaient été réunis sous le titre d'*Essai d'analyse* (1768, in-4°.). Il reprit ce travail long-temps après, et le refondit dans un nouveau traité qui embrassait dans leur ensemble les calculs différentiel et intégral, et substituait des considérations d'un genre absolument neuf à l'hypothèse des infiniments petits. L'impression de cet ouvrage, commencée en 1786, fut arrêtée à la seizième feuille, et n'a jamais été reprise. On trouve dans les Mémoires des académies de Paris, de Berlin, de Pétersbourg, de Turin et de l'institut de Bologne ses autres travaux du même genre, parmi lesquels on remarque surtout ceux qui concernent l'application des séries à la résolution de toutes les espèces d'équations différentielles, et l'intégration des équations aux différences mêlées, que personne n'avait considérées avant lui. Aspirant à la place de secrétaire de l'académie des sciences, il voulut s'essayer au genre des éloges, dont Grandjean de Fouchy s'acquittait depuis long-temps de manière à faire regretter ceux de Fontenelle. Pour donner une preuve de sa capacité en ce genre, Condorcet publia, en 1773, les *Éloges des académiciens morts avant* 1699. On trouva que son style man-

quait souvent d'intérêt, et qu'il n'atteignait pas encore son modèle. Cependant il fut nommé secrétaire perpétuel, et ses éloges furent trouvés fort au-dessus de ceux de son prédécesseur. Chargé en 1777 de faire celui du duc de la Vrillière, académicien honoraire, et Maurepas lui reprochant qu'il tardait trop à le prononcer, il répondit que jamais il ne louerait un pareil ministre, odieux dispensateur des lettres de cachet sous le règne de Louis XV. Cette liberté piqua Maurepas, qui l'empêcha, tant qu'il vécut, d'être de l'académie française, dont les portes ne lui furent ouvertes qu'en 1782. Il prit pour sujet de son discours de réception, *les avantages que la société peut retirer de la réunion des sciences physiques aux sciences morales.* Dans le nombre des éloges que Condorcet lut à l'académie des sciences, on distingue ceux de d'Alembert, Bergmann, Buffon, Euler, Franklin, Linné, Vaucanson. On sent que de pareils noms l'obligèrent à rendre compte des plus grandes découvertes du siècle, et firent voir toute la flexibilité de son talent pour les développer. Cette variété de travaux ne l'empêcha pas de continuer à s'occuper des mathématiques. Il remporta en 1777 un prix de l'académie de Berlin, sur la théorie des comètes. Il calcula aussi les formules pour la résistance des fluides d'après les expériences qu'il fit en commun avec d'Alembert et M. Bossut; mais son esprit se portait avec prédilection aux recherches philosophiques. Ami de Turgot, il sonda la profondeur de tous les systèmes des économistes; ami intime de d'Alembert, qui le nomma l'un de ses exécuteurs testamentaires, il fournit de nombreux articles à l'*Encyclopédie*, et fut lié avec la plupart des auteurs de ce grand ouvrage. Il fut surtout un des plus zélés ad Voltaire. Pendant la gu rique, il écrivit en fav dépendance de ses habi dit la liberté des nègres les abus du despotisme, e tous ses ouvrages le g principes républicains. S rieur froid, il cachait un commune; aussi d'Alemb c'était un *volcan couve* On disait encore de lui « *mouton enragé.* Dès 17 son ouvrage sur les asse vinciales, dans le but de réformes dont l'administ tat lui paraissait susceptil mencement de la révolu brassa avec ardeur le par et rédigea la *Feuille vill* concert avec Cérutti. En nommé commissaire de l Député de Paris à l'assen tive, dont il fut élu secré tobre, il y parla sur l'émi tingua les émigrés en deu ne demanda la peine de m tre ceux qui seraient pris la main. Il présida l'asse vrier 1792, et, après le 10 digea l'adresse aux Franç rope, pour rendre compt qui avaient engagé à prou pension du roi. Nommé p tement de l'Aisne à la con tionale, il y vota le plus les membres désignés so *Girondins.* Dans un disc cé au mois de novembre gagé l'assemblée à faire XVI par les députations ments, et à se réserver doucir la sentence. Il vo » peine la plus grave qu » celle de la mort » (ce fu pressions), et ensuite il supprimer à l'avenir la pe

ur les délits contre l'état. que la czarine et le roi de rent rayer du tableau des de St.-Pétersbourg et de nbre du premier comité de c, et ensuite du comité de n, il avait rédigé un plan qui adopté quand arriva la ré- u 31 mai. Il ne fut pas d'a- mbre des députés proscrits; nt expliqué sans ménage- re la constitution de 1793, oncé le 8 juillet par Chabot, à barre, et mis en accusation bre, comme complice de bligé de se cacher, et bien- es de la loi, il trouva pen- mois un asyle chez une reuse, qui poussait l'atten- à lui adresser quelquefois ets pour l'égayer. « Je n'ai fait de vers, lui dit-il un ais vous m'en ferez faire. » ffet dans cette retraite que, ile d'un polonais exilé en composa une épître dans parle à sa femme de ses et de ses distractions. On e ces vers :

Choisis d'être oppresseur ou victime;
malheur, et leur laissai le crime.

au décret, qui frappait de qui donneraient asyle aux mises hors la loi, l'obligea r de retraite, ne voulant pas avantage sa généreuse bien- ui voulait le retenir en lui di- vous êtes hors de la loi, sommes pas hors de l'hu- » Il sortit de Paris vers le mars 1794, sans passeport, e simple veste, et la tête d'un bonnet. Son intention bercher, pendant quelques asyle dans la maison de d'un ancien ami : ne l'ayant é, et craignant d'être reconnu, il fut forcé de se cacher, pendant plusieurs nuits, dans des carrières abandonnées. Pressé par la faim, il entra dans un cabaret de Clamart, où il demanda une omelette de six œufs, se donnant pour un domestique dont le maître venait de mourir. Son air inquiet, sa longue barbe et son misérable équipage, donnèrent à l'hôtesse des inquiétudes sur le paiement : pour les dissiper, il sortit son porte-feuille, dont l'élégance contrastait si fort avec son extérieur, qu'un membre du comité révolutionnaire du lieu le fit arrêter et conduire au Bourg-la-Reine. Blessé au pied et exténué de besoin, il tombait en défaillance sur la route, et on fut obligé de lui donner le cheval d'un vigneron. Arrivé au Bourg-la-Reine, on le jeta dans un cachot; et, quand on vint le lendemain pour l'interroger, on le trouva mort, le 28 mars 1794 : il avait fait usage du poison qu'il portait depuis long-temps sur lui pour se dérober au supplice. Ainsi périt Condorcet, à l'âge de cinquante ans. « La bonté brillait dans ses yeux, dit Grimm, et » il aurait eu plus de tort qu'un autre de n'être pas honnête homme, » parce qu'il aurait trompé davantage » par sa physionomie, qui annonçait » les qualités les plus paisibles et les » plus douces. » Son caractère, quoique non exempt d'orgueil, se montra presque toujours paisible et obligeant. On le voyait timide et même embarrasé dans un cercle nombreux; mais, avec ses amis, il était d'une gaîté douce et spirituelle, ne se prévalant jamais de la supériorité que lui donnait l'étendue de ses connaissances. Il avait beaucoup lu, et sa mémoire était prodigieuse. S'il ne fut pas un géomètre du premier ordre, on en a peu vu qui aient annoncé plus tôt des talents aussi distin-

gués. Il y a eu des philosophes qui ont mieux éclairé la métaphysique, l'économie politique, la législation ou la morale; mais peu ont discuté autant d'opinions importantes. Sa philosophie, dont la base était le scepticisme, eut toujours pour but le perfectionnement indéfini de l'espèce humaine, et il y rapportait tout. A la fin de sa vie, cette passion du bonheur de l'humanité semblait occuper exclusivement son cœur; mais il ne songeait jamais à sa femme (née Grouchy) et à sa fille sans répandre des larmes. Il était à la fois ferme et indulgent. Il a poursuivi sans relâche les parlements, le sacerdoce, la noblesse, la royauté; mais c'était les institutions qu'il haïssait, et non les hommes : il savait excuser les défauts et pardonner les vices. On a vu avec quelle liberté il parlait à Maurepas; quand il fit son éloge, il ne parla guère que des voyages que ce ministre avait fait faire à Maupertuis et à La Condamine. Pour n'avoir aucune relation avec Necker, il donna sa démission d'inspecteur des monnaies, et il montra la même fermeté à Voltaire, en refusant de faire insérer dans le *Mercure* une lettre où ce dernier mettait Montesquieu au-dessous de d'Aguesseau. Voltaire retira la lettre en le remerciant. On a reproché à ses écrits de l'obscurité, un style entortillé et de fréquentes négligences : ils sont en si grand nombre, qu'il était difficile qu'ils fussent bien soignés. Ses œuvres complètes, imprimées à Paris en 1804, forment 21 volumes in-8°. On peut voir le détail de ses ouvrages dans la *France littéraire* de M. Ersch; nous citerons seulement : I. *Essai d'analyse*, Paris, 1768, in-4°. Ce recueil comprend le traité *du Calcul intégral* et celui *du Problème des trois corps*, qui avaient déjà paru séparément. II. *Lettres d'u gien à l'auteur du Dictiom trois Siècles*, Berlin, 17 Cette critique de Sabatier d fut quelque temps attribuée à III. *Eloge des académicien cadémie royale des Science depuis* 1666 *jusqu'en* 169 1773, in-12. On y trouve o et une courte notice alphab vingt autres académiciens su on n'a eu que peu de dét *Eloge et Pensées de Pas* dres, 1776, in-8.°, réim 1778, avec des notes de Vo sait qu'après la mort de P *Pensées* avaient été trouve sans ordre sur des morcea pier séparés. L'ordre dans héritiers les publièrent aya Condorcet tout-à-fait arbitra conforme au sentiment d giens, il leur donna un autre ment, et les accompagna pour relever l'homme que P voulu abaisser, et pour mo ses crimes, ses vices, sa faibl le résultat des institutions so non une preuve de l'exis Dieu et de la vérité du chris V. *Essai sur l'application lyse à la probabilité des rendues à la pluralité d* Paris, 1785, in-4°., refon nombreuses additions, sou *Elémens du calcul des pr et son application aux jeu sard, à la loterie et au des hommes, avec un Dis les avantages des math sociales, et une Notice Condorcet*, 1804, in-8°. *M. Turgot*, Londres, 178 Elle a été traduite en allema 1787, in-8°., et en anglai in-18. VII. *Vie de Voltair* 1787, Londres, 1790, 2

en anglais et en
rée dans l'édition
de Voltaire. VIII.
uction publique,
ntion nationale,
IX. *Bibliothèque*
:, ou *Analyse*
cipaux ouvrages
rs sur la politi-
législation, *les*
is, 1790-1792.
ompilation, à la-
eyssonel et autres
28 volumes in-8°.
urni qu'un petit
C. *Esquisse d'un*
des progrès de
vrage posthume,
luit en anglais,
nand, par E. L.
1796, in-8°. Cet
le suivant, ayant
retraite où il se
, et privé de tous
as étonnant qu'on
faits peu exacts.
'il développe ses
onnement indéfini
e; il ne désespère
ie vienne à bout
de plusieurs siè-
pprendre à comp-
ic facilité, Paris,
2; ouvrage neuf,
xcellente logique.
combien une no-
ique avait facilité
chimie moderne,
même avantage à
s ses innovations
ne, et l'on a con-
les mots *vingt* et
lieu de *duante* et
ulait y substituer.
rcet a ajouté un
x *Recherches sur*
ses de la richesse
des nations, traduites de l'anglais de Smith, par Roucher. Il a donné, avec M. Lacroix, une nouvelle édition des *Lettres à une Princesse d'Allemagne*, par Euler. Il a travaillé au *Journal encyclopédique*, à la *Chronique du Mois*, au *Républicain*, au *Journal d'Instruction publique*, etc. M. Fayolle a inseré de lui quelques fragments inédits dans le *Magasin encyclopédique*. Son éloge a été publié par A. Diannyère, sous ce titre : *Notice sur la vie et les ouvrages de Condorcet*, 1796, in-8°.; 2°. édition, an 7 (1799). Z.

CONDREN (Charles de), second général de l'Oratoire, naquit d'une famille noble, au village de Vaubuin, près de Soissons, en 1588. Son père, gouverneur du château de Monceaux, le destinant à la carrière des armes, le fit en quelque sorte élever au bruit des tambours. Adroit et courageux, mais doux et modeste, le jeune Condren ne prit un arc et des flèches que pour percer son portrait, qu'il regardait comme un objet de vanité. Joignant à un jugement solide un esprit pénétrant, il fit d'excellentes études, apprit le grec, les mathématiques, et même un peu d'astrologie, selon l'esprit du temps. Henri IV, qui aimait son père, voulut prendre soin de sa fortune. On cherchait toujours, dans ce dessein, à lui inspirer des inclinations martiales; mais Condren étudiait en secret la théologie, et passait souvent ses nuits à lire l'Ecriture et les Pères. Son humilité était extrême, et plusieurs fois il déchira ses habits, craignant de se trouver sensible à l'éclat d'une vaine parure. Enfin, le moment arriva où il devait partir pour l'armée : il tomba malade; son père craignit de le perdre, et cessa de s'opposer à sa vocation. Condren reçut la tonsure. Il étudiait en Sorbonne, où

ses talents ne brillaient pas moins que ses vertus, lorsqu'une maladie violente fit désespérer de sa vie. Gamaches, son professeur, montant un jour en chaire, au lieu de dicter la leçon, dit à ses élèves, d'une voix que les larmes étouffaient : « Levons nos » mains et nos esprits au ciel, afin » qu'il plaise à Dieu de nous conser- » ver le trésor de cette auguste facul- » té, l'ange de cette école, le flam- » beau de cette maison; » et toute la classe se mit en prières. Condren guérit, et fut reçu docteur de Sorbonne en 1615; mais il eut toute sa vie une santé délicate, et ne vit aucun de ses jours s'écouler sans quelques douleurs. Il renonça à son droit d'aînesse, et même à l'héritage de ses parents. Réduit ainsi volontairement à la pauvreté évangélique, il vendit jusqu'à ses livres pour assister les indigents. Ayant été élevé au sacerdoce, il parut avec distinction dans les chaires de Paris; à cette époque même, il allait dans les villages catéchiser le peuple, consoler les affligés; les hôpitaux, les prisons étaient le théâtre de son zèle et de sa charité. Tandis qu'il pensait à embrasser ou la règle de S. Bruno ou celle du tiers-ordre de S. François, le cardinal de Bérulle le décida à entrer dans sa congrégation (1617). « Il a plu à Dieu, écrivait le ver- » tueux fondateur, de nous donner M. » de Condren, homme d'une très gran- » de considération, et un des plus ra- » res esprits que j'aie connus. » Il fut chargé de fonder les maisons de Nevers et de Langres. Bérulle le nomma, en 1622, supérieur de la maison de St.-Magloire, et le choisit pour son directeur. Il disait : « Tout l'oratoire » obéit au général; mais le général, » lui-même obéit au P. de Condren; » et toutes les fois que le pieux cardinal passait devant la chambre de Condren, il s'inclinait jusqu'à terre pc les vestiges de ses pas : il toutes les paroles qui sortai bouche, et souvent il se me noux pour les écrire lui-mê de Condren fut nommé, mal sistance, confesseur de Gas d'Orléans, frère de Louis X concilia plusieurs fois ce pr le monarque, et l'empêcha du royaume. Richelieu adr bileté de Condren dans des tions difficiles, au milieu de fermentation des esprits, Gaston se montrait trop écouter des seigneurs inqui contents. C'est dans ces circ que la vie du P. de Condren sieurs fois menacée par des Il rendit à l'état des service tants, qui firent dire à la r gente « qu'elle ne connaissait » qui fût plus attaché aux int » ses souverains. » L'église de lui dut l'évêque de Comminges dieu), qu'il engagea à quitter et qui honora le bâton pastor lui dut aussi Bernard, surno *pauvre prêtre*, et dont tout P mira les vertus (*Voy.* BERNA cardinal de Bérulle étant morte le P. de Condren fut unani élu général de l'Oratoire. Il n cette dignité que par obéis pour un an. Directeur du célè ques Ollier, il lui conseilla d' séminaire de St.-Sulpice, q XIV approuva en 1645. était obligé d'avoir une voit se rendre auprès de Monsi vint lui annoncer un jour q venait de prendre à l'écurie » mieux, répondit-il, nous » plus de chevaux. » Lorsqu miere année de son généralat pirée, il prit la fuite et envo mission; mais les chefs de l

nblée, refusèrent d'ou-
ct il fut décidé par un
que le P. de Condren vi-
océderait à aucune nou-
Il fut enfin découvert
, et obligé de reprendre
On lui avait offert en
rélatures; il refusa l'ar-
eims, celui de Lyon et
cardinal. Sa vie était
esque continuelle : ce-
alomnie osa l'attaquer
s; mais il dédaigna de se
vit à la cour demander
igneur qui venait de l'in-
ôcher que ce seigneur
s la disgrâce du roi. Les
lu cardinal-ministre ne
ir, et il refusa de sous-
ration du clergé sur la
riage de Gaston, duc
helieu et Gaston le visi-
a dernière maladie. Il
nvier 1641, âgé de cin-
ıs. Louis XIII dit alors :
t homme de mon royau-
s désintéressé est mort;
oulu l'élever à la cour,
caché. » La reine désira
de St.-Brieuc, son pré-
aire, prononçât son orai-
« Il me semble, disait
antal, que Dieu avait
çois de Sales pour ins-
mmes; mais qu'il a ren-
Condren capable d'ins-
nges. » Il comparait les
s ignorants aux vieux
nt plus de lettres. Il ne
blier de son vivant. On
iscours et Lettres, divi-
parties, Paris, 1645,
trième édition de ce re-
1648; il contient qua-
sur la manducation
'Eucharistie, contre la
alvinistes et des luthé-
riens, un *Discours contre l'astrologie*, un *Traité des équivoques*, composé, ainsi que le discours sur l'astrologie, par le commandement du cardinal de Richelieu, et quatre-vingt-onze *Lettres sur divers sujets de piété et de morale*. II. *Idée du sacerdoce et sacrifice de J.-C.*, Paris, 1677, in-12, plusieurs fois réimprimé. Cet ouvrage passe pour appartenir moins au P. de Condren qu'au P. Quesnel, qui en fut l'éditeur. La vie du P. de Condren a été écrite, 1°. par le P. Amelotte, Paris, 1643, in-4°.; refaite et augmentée par le même, Paris, 1657, in-8°.; 2°. par le marquis de Caraccioli, Paris, 1764, in-12. On trouve dans ces deux vies un grand nombre de lettres, de maximes et de pensées du P. de Condren.

V—ve.

CONEGLIANO (il). *V.* Cima.

CONESTAGGIO (Jérome Franchi de), noble génois, fut successivement secrétaire du cardinal Sforce, chapelain de Philippe III, évêque de Nardo en 1616, et archevêque de Capoue en 1634. Il mourut en 1635. Quoique fréquemment tourmenté de la goutte, il a composé plusieurs ouvrages historiques assez estimés : I. *Dell' unione del regno di Portogallo alla corona di Castiglia*, Gènes, 1585, in-4°., souvent réimprimé; traduit en français, par Th. Nardin, Besançon, 1596, in-8°.; en latin, Francfort, 1602, in-8°.; en espagnol, par L. de Bania, Barcelone, 1610, in-4°. La multiplicité des éditions prouve le cas qu'on faisait de cet ouvrage; mais les Espagnols refusèrent d'en reconnaître Conestaggio pour l'auteur, et l'attribuèrent à Jean de Sylva, comte de Portalègre. II. *Historie delle guerre della Germania inferiore*, Venise, 1614, in-4°.; Hollande, 1634, in-8°. Cette his-

toire des troubles et des guerres des Pays-Bas, dans le 16e. siècle, est très intéressante; Bentivoglio et Strada en ont tiré bien des anecdotes, bien des particularités curieuses, sans en faire honneur à l'auteur. Adrien Stopner a publié des *Avvertimenti* sur cette histoire, 1619, in-8°.; et Paul Martyr Rizo l'a critiquée dans son *Historia de las guerras de Flandes contra la de geronimo de Franqui Conestaggio*, Valence, 1627, in-8°. On lui doit encore une relation de l'expédition de Tunis, et diverses poésies italiennes, outre une vie de Sforce Sforza, comte de Ste.-Flore, qui se garde en manuscrit dans la bibliothèque Barberini à Rome. W—s.

CONFUCIUS. Nous nous conformerons à l'usage établi depuis longtemps en Europe, de désigner, par ce nom latinisé, le philosophe illustre que sa patrie ne connaît que sous le nom de *Koung-tsée*. La Chine, qui l'appelle le *saint maître*, le *sage par excellence*, le place avec orgueil au premier rang des grands hommes qu'elle a produits, et aucun d'eux, pas même de ses empereurs les plus chéris, n'a recueilli plus d'honneurs et ne jouit d'une vénération plus universelle, devenue presque religieuse. Nous ne nous étendrons pas sur la famille de Confucius, aujourd'hui la plus illustre de la Chine; elle remonte, selon tous les historiens, jusqu'à Hoang-ti, regardé comme le législateur de l'empire chinois : elle avait donné des ministres, des princes, des empereurs, dont l'un fut le célèbre fondateur de la dynastie des Chang, l'an 1766 avant J.-C. Cette maison de Koung, reconnue par l'état, subsiste encore avec gloire à la Chine, et comptait, en 1784, soixante-onze générations depuis Confucius : généalogie unique dans le monde, puisqu'elle embrasse plus de q[illegible]nte siècles. Confucius vit le j[illegible] le royaume ou principa[illegible] qui forme aujourd'hui la province de Chan-tong, et naquit l'an 551 avant notre ère, à Tséou-y, aujourd'hui Kiu-fou hien ou Tséou-hien, ville du troisième ordre, dont son père était gouverneur. Il perdit son père à l'âge de trois ans; ses progrès rapides dans ses premières études, son éloignement pour tous les jeux de son âge et la gravité précoce qu'on remarqua dans ses mœurs et ses manières, annoncèrent un enfant extraordinaire. Bientôt, il passa pour un jeune homme d'une rare sagesse, égalant déjà les plus habiles lettrés dans la connaissance des rites et des usages de la haute antiquité. A dix-sept ans, Confucius débuta dans le monde par l'exercice d'un petit mandarinat qui lui donnait inspection sur la vente des grains et des autres denrées nécessaires à la consommation d'une grande ville. Dès qu'il eut atteint sa 19e. année, sa mère l'unit à la jeune Ki-koan-ché, sortie d'une des plus anciennes familles de l'empire. L'année suivante, il en eut un fils, qu'il nomma Pé-yu. Sa conduite et ses succès dans sa première magistrature le firent élever, peu de temps après, à un mandarinat plus important, qui lui attribuait la surveillance générale sur les campagnes et sur l'agriculture. Confucius exerça cette charge pendant quatre ans et fit le bonheur de ses administrés. La mort de sa mère, qu'il perdit lorsqu'il n'était âgé que de vingt-quatre ans, interrompit ses fonctions administratives. Selon les anciennes lois de la Chine, alors presque oubliées, à la mort du père ou de la mère, tout emploi public était interdit aux enfants. Confucius, rigide observateur des rites et des [illegible], et qui eût voulu faire revivre [illegible] la patrie tous ces

érable antiquité, se fit un
se conformer à celui-ci dans
istance aussi importante. Il
e les obsèques de sa mère
nt toutes les cérémonies fu-
ui s'observaient dans les
cles de Yao, de Chun et de
ctacle, dans lequel la pompe
a décence, frappa d'étonne-
ses concitoyens, auxquels
nit de touchants souvenirs.
s s'empressèrent d'imiter sa
dans les mêmes circonstan-
l'exemple de ceux-ci, les
les divers états tributaires
geaient alors l'empire, cu-
uable émulation de faire re-
i parmi eux tout le cérémo-
nnement établi pour hono-
orts. Depuis cette restaura-
anciens rites funéraires, la
ière les a constamment sui-
nt plus de deux mille ans,
observe encore aujourd'hui
religieuse exactitude. Après
itté de ces premiers devoirs,
se renferma dans l'intérieur
son, pour y passer dans la
es trois années du deuil de
orsqu'elles furent écoulées,
dre à ses restes un dernier
l hommage, et déposa sur
au ses vêtements funèbres,
ndre ensuite ceux qui étaient
ans la vie commune. Ces
es de retraite ne furent pas
our la philosophie; Confu-
acra tout ce temps à une
tinuelle. Il réfléchit profon-
ir les lois éternelles de la
remonta jusqu'à la source
découlent, se pénétra des
r'elles imposent indistincte-
ns les hommes, et se pro-
faire la règle immuable de
actions; mais, pour parve-
ûrement à ce terme élevé de
vertu, il mit toute son application à découvrir, dans les *King* et dans l'histoire, les différentes routes que les anciens sages s'étaient déjà frayées, pour y arriver eux-mêmes sans s'égarer. Ce fut aussi à la suite de toutes ces réflexions que Confucius se décida sur le genre de vie qu'il devait embrasser. La dynastie des Tchéou, qui occupait alors le trône impérial, penchait vers sa décadence; les princes tributaires, qui se trouvaient les maîtres d'une grande partie du sol chinois, affectaient l'indépendance et le droit d'introduire dans leurs états respectifs des formes particulières de gouvernement. Le faste et la licence régnaient dans leurs cours; leurs guerres étaient continuelles. Ces désordres ayant influé sur les peuples, ils s'étaient insensiblement relâchés des antiques maximes. Confucius, renonçant au repos, à la fortune et aux honneurs, auxquels sa naissance et ses talents lui donnaient le droit de prétendre, consacra modestement sa vie à l'instruction de ses concitoyens. Il entreprit de faire revivre parmi eux l'attachement et le respect pour les rites et les usages anciens, à la pratique desquels se rattachaient, selon lui, toutes les vertus sociales et politiques. Non content d'expliquer à ses compatriotes de tous les ordres les préceptes invariables de la morale, il se proposa de fonder une école, de former des disciples qui pussent l'aider à répandre sa doctrine dans toutes les parties de l'empire, et qui en continuassent l'enseignement après sa mort. Il entra même dans son plan de composer une suite d'ouvrages où il déposerait ses maximes, c'est-à-dire, celles de la vertueuse antiquité, qu'il ne faisait que reproduire. Toutes les parties de ce plan ont été exécutées par le philosophe chinois. La mission noble

et sublime à laquelle il s'était dévoué sema sa vie de dégoûts et d'amertumes; il fut en butte à la contradiction; accueilli dans quelques cours, il se vit dédaigné et presque un objet de risée dans plusieurs autres. A la fin de sa carrière, épuisé par les travaux d'un long et pénible enseignement, il regrettait encore que sa doctrine n'eût recueilli que de stériles applaudissements; il était loin de prévoir l'immense succès qu'elle devait obtenir après lui, et l'influence durable qu'elle aurait un jour sur sa nation. Aucun philosophe, aucun sage de l'antiquité n'a eu, en effet, la brillante destinée de Confucius, et n'a recueilli autant d'honneurs posthumes; jamais la doctrine d'aucun d'eux n'a eu, comme la sienne, la gloire de s'associer à la législation d'un grand peuple. La morale de Socrate n'a pas changé les mœurs d'une seule bourgade de l'Attique; celle du philosophe chinois continue, depuis plus de deux mille ans, de régir l'empire le plus vaste et le plus peuplé de l'univers. Nous ne suivrons pas Confucius dans le détail des travaux que lui fit entreprendre la mission philosophique qu'il s'était imposée : une grande partie de sa vie fut employée en excursions dans les différentes souverainetés qui partageaient l'empire, courses presque toujours infructueuses pour la réformation de ces états, mais qui contribuèrent néanmoins à répandre sa doctrine, et lui attirèrent un grand nombre de disciples. Le roi de Tsi, frappé de ce que la renommée publiait de la sagesse de Confucius, fut le premier qui le fit inviter à se rendre à sa cour; le philosophe y fut accueilli avec distinction. Le prince l'écoutait avec plaisir, applaudissait même à toutes ses maximes ; mais il n'en continua pas moins de vivre dans le luxe et la [illegible]llesse, et de laisser à ses ministr[illegible]a d'abuser, pour le malheur des peu[illegible]s, de la puissance qu'il leur confia. Il voulut donner à Confucius un témoignage de son estime, en lui offrant pour son entretien le revenu d'une ville considérable; mais le philosophe refusa ce cadeau, sous prétexte qu'il n'avait encore rendu aucun service qui méritât une semblable récompense. Après plus d'une année de séjour dans le royaume de Tsi, Confucius s'aperçut avec douleur que ses leçons et ses discours n'avaient produit aucun changement, ni dans la conduite du prince, ni dans celle de ses ministres; le même goût des plaisirs régnait à la cour, et les mêmes désordres dans l'administration. Il prit le parti de se retirer, et se rendit, accompagné de quelques-uns de ses disciples, à la ville capitale, résidence des empereurs des Tchéou. Le but qu'il se proposait, en visitant la ville impériale où il passa près d'une année, était d'y observer les formes du gouvernement, l'état des mœurs publiques, et la manière dont on s'acquittait des rites et des cérémonies (*Voy.* Lao-tsze). Il eut des entretiens avec quelques ministres, et obtint toutes les permissions nécessaires pour voir les lieux augustes destinés par l'empereur à honorer le ciel, et ceux où il rend hommage aux ancêtres de sa famille. Il eut même la liberté de fouiller dans les annales de l'empire, et d'extraire, des planchettes sur lesquelles elles étaient écrites, un grand nombre de faits et d'observations, dont il crut avoir besoin pour les ouvrages qu'il méditait. Satisfait des nouvelles connaissances qu'il avait acquises, il reprit la route de Tsi, où il s'arrêta encore quelque temps, et re[illegible] en[illegible]te dans le royaume de Lou, [illegible]e, où il se fixa

'espace de dix ans. Sa mai-
t un lycée, toujours ouvert
ux de ses concitoyens qui
nt à s'instruire. La ma-
nseigner de ce philosophe
llement celle qu'employaient
autres maîtres dans les éco-
gymnases, où le temps de
tercice et les matières des le-
ent toujours fixes et déter-
s disciples se rendaient chez
'ils le jugeaient à propos, et
aient de même. Il dépendait
déterminer le sujet des leçons,
dant des éclaircissements sur
point de morale, de politi-
toire ou de littérature. Con-
compté plus de trois mille
; mais il ne faut pas croire
nbre formât une masse d'au-
toute composée de jeunes
unis habituellement autour
e pour se former sous sa
. Ces disciples, qui avaient
ifférents temps les leçons du
ne de Lou, étaient la plu-
ommes d'un âge mûr, déjà
lans la carrière des emplois
au sein de leurs familles,
s, des mandarins, des gou-
de villes, des officiers mi-
s uns et les autres répandus
les états tributaires qui par-
la Chine. Tendrement atta-
ur maître, ils s'en rappro-
vec empressement toutes les
leurs voyages, ou ceux mê-
Confucius, leur en fournis-
occasion. Ils s'honoraient de
sa doctrine, et en étaient
propagateurs dans les lieux
éaidaient. Observons néan-
ne, parmi ses disciples, un
nbre, plus passionnés pour
la philosophie, s'étaient plus
rement attachés à la personne
naître; ils vivaient avec lui,
l'entouraient sans cesse, et le suivaient presque partout. Confucius jouissait, depuis plusieurs années, du repos et des douceurs de la vie privée, lorsque le souverain de Lou vint à mourir. Le nouveau roi ne partagea point l'indifférence de son prédécesseur pour un philosophe que sa naissance avait rendu son sujet, et dont la doctrine obtenait déjà une si grande célébrité dans tout l'empire; il crut pouvoir tirer un utile parti des vertus et des talents d'un sage aussi généralement estimé. Il le fit venir à sa cour, l'accueillit, eut avec lui de longs entretiens, à la suite desquels il lui accorda toute sa confiance, et lui conféra successivement la police générale sur le peuple, dont il le nomma gouverneur, la magistrature suprême de la justice, et enfin le titre et l'autorité de ministre. L'activité, le courage et le désintéressement que montra Confucius dans l'exercice de ces divers emplois, eurent un succès éclatant, et ne tardèrent pas à opérer une heureuse révolution dans le royaume de Lou. Par ses sages réglements, par l'autorité de ses maximes et de ses exemples, il réforma en peu de temps les habitudes vicieuses, et fit changer de face à la capitale, que les villes secondaires s'empressèrent d'imiter. Le sage ministre s'occupa ensuite de l'agriculture, régla les subsides et la manière de les percevoir. Il résulta de ses mesures, habilement combinées, que le produit des terres fut plus considérable, que l'aisance du peuple augmenta, et que les revenus du souverain s'accrurent aussi en proportion. Confucius porta les mêmes réformes dans la justice, dont il fut déclaré le chef suprême. Il commença ce ministère par un exemple de sévérité, dont ses propres disciples ne le croyaient pas même

capable. Un des hommes les plus puissants de la cour s'était couvert de crimes, restés impunis par la crainte qu'inspiraient son crédit, ses richesses et le nombre de ses clients; Confucius le fit arrêter, ordonna l'instruction de son procès, et, lorsque des preuves accablantes eurent convaincu le coupable de ses forfaits, il le condamna à perdre la tête, et présida lui-même à l'exécution. Cet acte de justice sévère frappa de terreur tous les grands qui se sentaient coupables de quelques abus de pouvoir. Du reste, tous les gens de bien y applaudirent, et le peuple vit dès-lors dans Confucius un protecteur courageux, prêt à le défendre contre la tyrannie des hommes en place. Le royaume de Lou était florissant; les princes voisins s'en alarmèrent, et craignirent qu'un état où régnaient les mœurs et les lois ne devînt trop puissant et capable de tout entreprendre. Le roi de Tsi, dont les terres confinaient avec celles de Lou, et qui d'ailleurs avait récemment usurpé le trône qu'il occupait, en assassinant son souverain, était celui qui partageait le plus vivement ces craintes. Il résolut d'arrêter le cours de ce nouveau gouvernement, et de ruiner l'ouvrage de Confucius. Fondé sur la connaissance qu'il avait du caractère léger du roi de Lou, et de son goût pour les plaisirs, et, sous prétexte de renouveler les anciens traités qui existaient entre les deux états, il nomma un ambassadeur qu'il chargea de porter des présents à ce jeune prince. Ils étaient magnifiques, mais d'une espèce nouvelle et singulièrement perfides. A trente chevaux de main, dressés à tous les exercices du manége, et à une grande quantité de bijoux et de raretés, il avait joint une troupe de filles charmantes, qu'il avait fait rassembler de toutes les parti[illegible] [illegible]es états. Toutes étaient des filles à talents : les unes excellaient dans la musique; les autres, dans l'art de la danse, ou celui de bien jouer la comédie. Elles étaient au nombre de quatre-vingts. Quel système de philosophie aurait pu tenir contre un essaim aussi redoutable de jeunes beautés folâtres, empressées de plaire, et armées de tous les moyens de séduction ? La triste et austère étiquette de la cour de Lou céda bientôt à l'aimable folie de ces belles étrangères; on ne s'y occupa plus que de fêtes, de comédies, de danses, de concerts. En vain Confucius voulut s'opposer à ces désordres, rappeler ses préceptes et faire parler les lois; on ne l'écouta plus. Le souverain, qui partageait l'ivresse de sa cour, fut fatigué des importunes remontrances du philosophe; il lui fit défendre de paraître en sa présence. Le philosophe disgracié s'éloigna de sa patrie, se retira, suivi de ses disciples, dans le royaume de Ouei, et s'y fixa pendant plus de dix ans, sans chercher à exercer d'emploi, mais uniquement occupé du soin de continuer ses ouvrages, d'instruire ses disciples, et de répandre sa doctrine. Cette résidence ne le possédait pas toujours : elle était le point central d'où il entreprenait de fréquentes excursions dans les autres états feudataires qui dépendaient de l'empire. Quelquefois recherché et applaudi, il fut plus souvent en but à la persécution ; plus d'une fois il faillit perdre la vie. Il éprouva les dernières extrémités de la misère, endura la faim, manqua d'asyle ; il se comparait à un chien qu'on a chassé du logis. « J'ai, disait-il, la » fidélité de cet animal, et je suis » traité comme lui. Mais que m'im» porte l'ingratitude des hommes ? » Elle ne m' [illegible] ra pas de leur

: tout le bien qui dépendra de . Si mes leçons restent infruc-ıses, j'aurai du moins la conso-ɔn intérieure d'avoir fidèlement pli ma tâche. » Confucius, âgé xante-huit ans, rentra enfin dans trie, après onze années d'ab- Il y vécut en homme privé, la dernière main à ses ouvrages. à propos que nous fassions re-ıer ici que, d'après l'itinéraire ment connu des voyages de losophe, il est aisé de se con-e qu'il n'a jamais franchi les ınes limites de la Chine. Il ré-de cette observation qu'il n'a voyagé chez les nations étran- qu'il n'a rien emprunté de leurs ns religieuses, morales et po-s, et que la doctrine qu'il a née est la simple et pure doc-les anciens sages chinois, dont forçait de rappeler le souvenir contemporains, qui l'avaient l'entièrement mise en oubli. C'est ndement qu'on a dit qu'il a pu r de la philosophie des Grecs, oprier les idées de Pythagore science mystérieuse des nom- et piller même une des visions phète Ezéchiel. Il est plus rai-ble de croire que Confucius n'a connu ni Pythagore, ni Ezé-nés à peu près vers le même que lui, et qu'il s'est occupé te autre chose que de l'étude e et de l'hébreu. Les cinq der-années de la vie de ce philo-ne présentent aucun événement quable. Il les partagea entre gnement et les soins qu'il don-a révision de ses ouvrages. Dans me espace de temps, il acheva tre en ordre les six *King*, livres , où se trouvent rassemblés les nciens monuments écrits de la Cette restauration, qu'il avait jugée nécessaire, l'avait occupé pendant toute sa vie. Lorsqu'il eut fini ce grand ouvrage, il assembla ses disciples, et les conduisit, hors de la ville, sur un de ces tertres antiques sur lesquels on avait coutume anciennement d'offrir des sacrifices. Il y fit élever un autel, et y plaça de ses mains les six *King*, qu'il venait de corriger et de rendre à leur pureté primitive; puis, se mettant à genoux, le visage tourné vers le nord, il adora le ciel, lui rendit d'humbles actions de grâces de lui avoir donné assez de vie et de forces pour terminer cette laborieuse entreprise, et le conjura de lui accorder encore que le fruit d'un aussi long travail ne fût pas du moins inutile à ses concitoyens. Il s'était préparé à cette pieuse cérémonie par la retraite, le jeûne et la prière. Confucius avait essuyé des chagrins dans sa vieillesse. Il avait perdu son épouse, et, peu d'années après, son fils unique, Koung-ly, qui ne laissa que le jeune Tsée-sse, seul rejeton par lequel fut continuée la postérité du philosophe. La mort de quelques-uns de ses disciples les plus chers avait encore ajouté à l'amertume de ces pertes. Confucius commençait à ressentir la pesanteur et les infirmités de l'âge. Il fut atteint d'une maladie grave et douloureuse dont il guérit, mais sa convalescence fut longue et pénible, et, depuis cette époque, il ne fit plus que languir. Parvenu enfin à sa 73e. année, il tomba dans un profond assoupissement, dont aucun secours de l'art ne put le faire sortir. Il passa sept jours dans cet état léthargique, et mourut l'an 479 avant notre ère, neuf ans avant la naissance de Socrate. Il avait rendu le dernier soupir au milieu de ses disciples en pleurs, qui voulurent se charger du

soin de ses funérailles. On en peut voir les curieux détails dans l'excellente *Vie de Confucius*, qui forme le tome XII des mémoires sur les Chinois (*Voy.* AMIOT). Un de ses plus chers disciples planta sur son tombeau l'arbre *kiai*. Cet arbre, qui n'est plus aujourd'hui qu'un tronc sec et aride, subsiste encore dans le même lieu où il a été planté, malgré tous les bouleversements qu'a dû entraîner la révolution de vingt-deux siècles; il est devenu un monument sacré pour les Chinois, qui l'ont fait dessiner avec le plus grand soin, et graver ensuite sur un marbre, d'où l'on a tiré une multitude d'empreintes qui font l'ornement du cabinet de la plupart des lettrés. Tous les disciples de Confucius qui étaient sur les lieux assistèrent à ses obsèques, et s'engagèrent à porter son deuil comme celui d'un père, c'est-à-dire, pendant trois ans. Les autres disciples, qui se trouvaient disséminés dans tous les états voisins, arrivèrent successivement pour rendre les devoirs funèbres à leur ancien maître, et apportèrent chacun une espèce d'arbre particulière à leur pays, pour contribuer à embellir le lieu qui contenait ses respectables restes. Plusieurs de ces disciples vinrent avec leurs familles s'établir dans le même lieu. Leur réunion donna naissance à un village qu'ils nommèrent *Koung-ly*, ou *village de Confucius;* et leurs descendants, après quelques siècles, se trouvèrent assez nombreux pour peupler, eux seuls, une ville du troisième ordre, qui porte aujourd'hui le nom de *Kiu-fou-hien*, dans la province de Chan-tong. Confucius n'a pas été le législateur de la Chine, comme paraissent l'avoir cru quelques-uns de nos écrivains; jamais il n'a été revêtu de l'autorité nécessaire pour publier des lois, et jamais il n'a eu [illegible] pensée de rien [illegible] dans la religion de son pays [illegible] cius, comme Socrate, qui vi [illegible] lui, cultiva et professa la m [illegible] vertueux, conduit par sa rais [illegible] tude de la sagesse, philoso [illegible] ostentation, il aima ses conc [illegible] et se crut appelé à les éclaire [illegible] routes qui mènent à la vertu e [illegible] heur. Loin de se donner pou [illegible] teur de sa doctrine, il rapp [illegible] cesse que les maximes qu'il e [illegible] étaient celles des anciens s [illegible] l'avaient précédé. « Ma doct [illegible] » sait-il, est celle de Yao et d [illegible] » quant à ma manière de l'e [illegible] » elle est fort simple. Je c [illegible] » exemple la conduite des an [illegible] » conseille la lecture des *Kin* [illegible] » sitaires de leurs sages pe [illegible] » je demande qu'on s'accoutu [illegible] » fléchir sur les maximes qu'o [illegible] » ve. » Mais si Confucius a [illegible] té de ses prédécesseurs les [illegible] fondamentaux de sa philosop [illegible] heureux développements il a [illegible] donner! quelles sages et nom [illegible] applications il a su en faire! J [illegible] raison humaine, privée des l [illegible] de la révélation, ne s'est mont [illegible] autant de force et d'éclat. [illegible] que sublime que soit sa mor [illegible] paraît toujours simple, naturel [illegible] forme à la nature de l'homme. [illegible] de tous les devoirs, mais il n'e [illegible] aucun; un tact exquis lui fait t [illegible] sentir jusqu'où le précepte d [illegible] tendre. Tout le code moral [illegible] losophe chinois peut se réduir [illegible] petit nombre de principes : l [illegible] observation des devoirs qu'im [illegible] les relations de souverain et [illegible] jets, du père et des enfans, [illegible] poux et de l'épouse. Il y joi [illegible] vertus capitales, dont il ne c [illegible] recommander la pratique: 1°. l [illegible] nité; 2°. la justice; 3°. la fidéli

ıux cérémonies et aux
is; 4°. la droiture, ou
le d'esprit et de cœur qui
cherche toujours le vrai;
sincérité ou la bonne foi.
ons ici quelques-unes des
les maximes qui étaient
ilières à Confucius. « Qui
le *Tien* (le Seigneur du
lus aucun protecteur. —
t toujours sur le rivage,
au milieu des flots; l'in-
laint de n'être pas connu
es, le sage de ne pas les
— Un bon cœur penche
té et l'indulgence; un cœur
asse pas la patience et la
n. — La bienfaisance d'un
clate pas moins dans les
u'il exerce, que dans les
ants témoignages de sa bon-
duisez-vous toujours avec
retenue que si vous étiez
ar dix yeux et montré par
— Pécher et ne pas se re-
st proprement pécher. —
e faux est un char sans ti-
où l'atteler? — La vertu,
as soutenue par la gravi-
nt pas de poids et d'auto-
les hommes. — Ne vous
s de ce que vous ne par-
ıt aux dignités publiques,
lutôt de ce que, peut-être,
s pas orné des vertus qui
t vous rendre digne d'y
. — Il est du devoir d'un
d'instruire ses sujets; mais
ns la maison de chacun
donner des leçons? Non,
e; il leur parle à tous par
qu'il leur donne. » Con-
pas moins distingué com-
, que comme philosophe.
edevable d'avoir épuré et
e les livres canoniques des
xpliqua les *Koua* de Fou-
hi, fit des commentaires sur le *Li-ki*; et corrigea le *Ché-king*. Il composa aussi le *Chou-king* et le *Tchun-tsieou*. Le style de ces ouvrages, dont aucune traduction ne peut rendre l'énergique laconisme, fait encore l'admiration des Chinois. Leurs plus habiles lettrés ont vainement essayé de l'imiter et ont reconnu leur impuissance à cet égard : leurs plus beaux morceaux ne peuvent soutenir la comparaison avec les endroits les plus ordinaires du *Ché-king*, du *Chou-king* ou du *Tchun-tsieou* (1). Quelques critiques prétendent que Confucius n'a formé le *Chou-king* que des extraits qu'il avait faits des anciennes annales chinoises, dont l'étude l'avait occupé pendant vingt ans; d'autres croient que le *Chou-king* existait anciennement en cent chapitres, et que Confucius n'a fait que le réduire en cinquante-huit, tel que nous l'avons aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, ce livre, le plus beau sans doute et le plus révéré de tous ceux que la Chine a produits, n'est pas, comme l'ont cru quelques écrivains, un livre d'histoire, mais simplement un livre de morale. Le but que se proposa Confucius en le rédigeant, fut de conserver les vrais principes de l'ancien gouvernement chinois et les maximes fondamentales de la morale politique, en réunissant dans un même ouvrage les discours et les règles de conduite qu'avaient tenus les empereurs, les ministres et les sages de la haute antiquité. La nature même d'un semblable recueil suppose nécessairement des lacunes historiques, et si beaucoup de princes y sont omis, c'est que Confucius n'a pas jugé qu'ils méritassent d'être proposés comme modèles à la postérité.

(1) *Voyez* le *Moniteur*, an 1812, N°. 314.

Le *Chou-king* commence à l'empereur Yao, qui monta sur le trône l'an 2357 avant notre ère, et finit à l'an 624 avant J.-C. Nous avons une traduction française de cet ouvrage, due au P. Gaubil, jésuite, Paris, 1770, in-4°. Le *Tchun-tsieou* contient une partie des annales du royaume de Lou, depuis l'an 722 avant notre ère, et retrace les événements qui y ont eu lieu, durant deux cent quarante-deux ans. L'auteur y fait mention de trente-cinq éclipses de soleil arrivées et observées dans sa patrie, pendant ce même espace de deux cent quarante-deux années. La plupart de ces éclipses ont été vérifiées par d'habiles calculateurs européens, et reconnues pour avoir été indiquées avec précision. Bayer a publié le texte chinois du commencement du *Tchun-tsieou* dans les *Mémoires de l'académie de Pétersbourg*. Le *Hiao-king* est un dialogue sur la piété filiale, suivant la doctrine de Confucius, l'apôtre le plus zélé et le plus éloquent de cette vertu. On croit qu'il a été composé l'an 480 avant notre ère. Quoiqu'il n'ait pas été recouvré en entier, il n'en a pas moins eu l'honneur de donner lieu à une foule de commentaires. Le *Ta-hio* (la grande science) et le *Tchong-yong* (le juste milieu), deux ouvrages attribués par les uns à Confucius, et par d'autres à deux de ses disciples qu'on suppose les avoir rédigés d'après les instructions de leur maître, présentent l'ensemble le plus complet de la morale et de la politique du philosophe chinois. On y joint encore le *Lun-yu*, ou *livre des Sentences*, compilation en vingt chapitres des maximes de Confucius; mais dont plusieurs semblent s'écarter de sa doctrine et de ses principes. Le *Ta-hio*, traduit en latin, ou plutôt paraphrasé, par le P. Ignace de Costa, le *Tchong-yong* par la P. Intorcetta, et [illegible] mière partie du *Lun-yu*, ont [illegible] bliées avec le texte chinois i[illegible] horizontalement entre les ligne[illegible] édition commencée à Nanking [illegible] minée à Goa, est extrêmem[illegible] en Europe. La paraphrase latin[illegible] mentée par les PP. Couplet, [illegible] reich et Rongemont, a paru [illegible] titre : *Confucius Sinarum p[illegible] phus*, Paris, 1687, in-fol. [illegible] *Tchong-yong* avait déjà pa[illegible] 1672, sous le titre de *Sinarum [illegible] tia politico-moralis*, dans le [illegible] de la collection de Melch. Th[illegible] *La morale de Confucius*, p[illegible] *phe de la Chine*, Amsterdam [illegible] in-8°., est un extrait de ces [illegible] ouvrages : on les retrouve, a[illegible] commentaires beaucoup plus [illegible] dans l'ouvrage du P. Noël, [illegible] *Sinensis imperii libri classi[illegible]* Prague, 1711, in-4°. C'est [illegible] ce dernier ouvrage, que M[illegible] Pluquet a publié *les Livres [illegible] ques de l'empire de la Chin[illegible]* petits vol. in-18, Paris, Did[illegible] et 1786.

CONGALL Ier., roi d'Éco[illegible] céda à son cousin Constantin [illegible] 478. Il s'efforça de réfor[illegible] mœurs de son peuple et de m[illegible] terme aux brigandages qui [illegible] saient chaque jour, donna [illegible] d'une vie tranquille et mod[illegible] punit sévèrement ceux qu'il [illegible] corriger de cette manière. S[illegible] furent couronnés par le su[illegible] Bretons apprenant qu'il éta[illegible] que, engagèrent Aurélius A[illegible] à reprendre aux Écossais [illegible] morland, dont ils s'étaient [illegible] La guerre qui eût pu rés[illegible] cette démarche fut heureusem[illegible] venue par un accommodeme[illegible] gall fit pendant tout son [illegible] guerre aux Saxons, et envo[illegible]

urs contre eux aux Bre-
. temps, vécurent Merlin
deux fameux prophètes
gall mourut en 500. —
qui succéda à Eugène III
un prince pacifique et
et donna l'exemple de
rtus. Il semblait rivaliser
vec les moines, qui dans
naient une vie de morti-
é pénitence. Il enrichit
églises, et s'efforça de
rie dissolue des militaires
es gens, plus par son
par des lois sévères. Il se-
etons contre les Saxons,
568. — Congall III,
Achaïus, eut un règne
mourut en 814. E—s.
ITAN, général gaulois,
avant J.-C., comman-
éroest, les Gessates,
quel les Romains dési-
nfédération des Allobro-
onces et de leurs alliés.
les Cénomans, les Tau-
Venètes, les Insubriens,
et les autres nations
lies en Italie, menacées
ains, qui voulaient leur
territoire, appelèrent à
les Gessates, qui firent
en Italie, sous la con-
ngolitan et d'Anéroest,
529. Dès qu'ils eurent
es, ceux qui les avaient
unirent à eux, formè-
ée formidable, et mar-
Rome. Les Romains, qui
à la guerre, avaient fait
réparatifs, et Polybe as-
ns qui eut lieu cette an-
leux cent un mille cinq
s l'état des troupes, et à
tante-dix mille hommes
e ceux qu'on pouvait
de nécessité. Le consul
L. Emilius Papus se porta avec son armée à Ariminium pour y arrêter les Gaulois, et l'un des préteurs fut envoyé en Étrurie, tandis que C. Attilius Régulus, second consul, alla en Sardaigne pour y apaiser une révolte. L'armée gauloise s'avança dans l'Étrurie, où elle fit un butin considérable; elle était déjà parvenue à trois journées de Rome, lorsqu'elle apprit que l'armée prétorienne, qui la suivait, allait l'atteindre. Congolitan retourna aussitôt sur ses pas pour lui livrer bataille, et les deux armées se trouvèrent en présence au coucher du soleil. Le général gaulois fit décamper ses troupes pendant la nuit, et se retira sur Fésule, après avoir ordonné à sa cavalerie de rester en face des Romains, et de les attirer, par une fuite simulée, au milieu de l'armée gauloise, qui les attendrait en ordre de bataille. Les Romains donnèrent dans le piége, furent vaincus, et perdirent cinquante mille hommes. Le reste des légions prit la fuite et se cantonna dans un poste assez avantageux, mais que les Gaulois environnèrent. Congolitan, au lieu de les forcer tout de suite, voulut attendre le lendemain, pour donner à ses soldats le temps de prendre quelque repos. L'armée du préteur une fois détruite, les Gaulois n'avaient plus d'obstacle qui les empêchât d'aller à Rome et de la brûler; mais la fortune des Romains ne les abandonna pas. Émilius Papus, qui attendait les ennemis à Ariminium, apprenant qu'ils étaient en Étrurie, se hâta d'y aller, et arriva auprès des débris de l'armée prétorienne dans la nuit même de la bataille. Congolitan et les autres chefs Gaulois résolurent alors de se retirer pour mettre à couvert leur butin, et revenir ensuite attaquer les ennemis. Émilius n'osa pas inquiéter

et sublime à laquelle il s'était dévoué sema sa vie de dégoûts et d'amertumes; il fut en butte à la contradiction; accueilli dans quelques cours, il se vit dédaigné et presque un objet de risée dans plusieurs autres. A la fin de sa carrière, épuisé par les travaux d'un long et pénible enseignement, il regrettait encore que sa doctrine n'eût recueilli que de stériles applaudissements; il était loin de prévoir l'immense succès qu'elle devait obtenir après lui, et l'influence durable qu'elle aurait un jour sur sa nation. Aucun philosophe, aucun sage de l'antiquité n'a eu, en effet, la brillante destinée de Confucius, et n'a recueilli autant d'honneurs posthumes; jamais la doctrine d'aucun d'eux n'a eu, comme la sienne, la gloire de s'associer à la législation d'un grand peuple. La morale de Socrate n'a pas changé les mœurs d'une seule bourgade de l'Attique; celle du philosophe chinois continue, depuis plus de deux mille ans, de régir l'empire le plus vaste et le plus peuplé de l'univers. Nous ne suivrons pas Confucius dans le détail des travaux que lui fit entreprendre la mission philosophique qu'il s'était imposée : une grande partie de sa vie fut employée en excursions dans les différentes souverainetés qui partageaient l'empire, courses presque toujours infructueuses pour la réformation de ces états, mais qui contribuèrent néanmoins à répandre sa doctrine, et lui attirèrent un grand nombre de disciples. Le roi de Tsi, frappé de ce que la renommée publiait de la sagesse de Confucius, fut le premier qui le fit inviter à se rendre à sa cour; le philosophe y fut accueilli avec distinction. Le prince l'écoutait avec plaisir, applaudissait même à toutes ses maximes ; mais il n'en continua pas moins de vivre dans le luxe et la mol esse, et de lais ministres la liberté d'abuser malheur des peuples, de la qu'il leur confiait. Il voulut Confucius un témoignage d time, en lui offrant pour s tien le revenu d'une ville c ble; mais le philosophe refi deau, sous prétexte qu'il n core rendu aucun service tât une semblable récompe plus d'une année de séjou royaume de Tsi, Confucius avec douleur que ses leçons cours n'avaient produit auc gement, ni dans la conduite ni dans celle de ses ministr me goût des plaisirs rég cour, et les mêmes désor l'administration. Il prit le se retirer, et se rendit, ac de quelques-uns de ses disci ville capitale, résidence d reurs des Tchéou. Le but qu posait, en visitant la ville où il passa près d'une an d'y observer les formes du ment, l'état des mœurs pub la manière dont on s'acquitta et des cérémonies (*Voy.* L Il eut des entretiens avec qu nistres, et obtint toutes les p nécessaires pour voir les lie tes destinés par l'empereur le ciel, et ceux où il rend aux ancêtres de sa famille. Il la liberté de fouiller dans le de l'empire, et d'extraire, chettes sur lesquelles elle écrites, un grand nombre d d'observations, dont il crut soin pour les ouvrages qu'il Satisfait des nouvelles con qu'il avait acquises, il repri de Tsi, où il s'arrêta encor temps, et revint ensuite dans me de Lou, sa patrie, où

ce de dix ans. Sa mai-
lycée, toujours ouvert
le ses concitoyens qui
s'instruire. La ma-
ner de ce philosophe
nt celle qu'employaient
s maîtres dans les éco-
nases, où le temps de
e et les matières des le-
oujours fixes et déter-
ciples se rendaient chez
jugeaient à propos, et
t de même. Il dépendait
miner le sujet des leçons,
des éclaircissements sur
de morale, de politi-
ou de littérature. Con-
té plus de trois mille
s il ne faut pas croire
formât une masse d'au-
composée de jeunes
habituellement autour
ur se former sous sa
disciples, qui avaient
nts temps les leçons du
Lou, étaient la plu-
nes d'un âge mûr, déjà
la carrière des emplois
sein de leurs familles,
s mandarins, des gou-
illes, des officiers mi-
s et les autres répandus
tats tributaires qui par-
hine. Tendrement atta-
aître, ils s'en rappro-
mpressement toutes les
voyages, ou ceux mê-
cius, leur en fournis-
on. Ils s'honoraient de
loctrine, et en étaient
agateurs dans les lieux
ent. Observons néan-
armi ses disciples, un
, plus passionnés pour
ilosophie, s'étaient plus
nt attachés à la personne
e; ils vivaient avec lui, l'entouraient sans cesse, et le suivaient presque partout. Confucius jouissait, depuis plusieurs années, du repos et des douceurs de la vie privée, lorsque le souverain de Lou vint à mourir. Le nouveau roi ne partagea point l'indifférence de son prédécesseur pour un philosophe que sa naissance avait rendu son sujet, et dont la doctrine obtenait déjà une si grande célébrité dans tout l'empire; il crut pouvoir tirer un utile parti des vertus et des talents d'un sage aussi généralement estimé. Il le fit venir à sa cour, l'accueillit, eut avec lui de longs entretiens, à la suite desquels il lui accorda toute sa confiance, et lui conféra successivement la police générale sur le peuple, dont il le nomma gouverneur, la magistrature suprême de la justice, et enfin le titre et l'autorité de ministre. L'activité, le courage et le désintéressement que montra Confucius dans l'exercice de ces divers emplois, eurent un succès éclatant, et ne tardèrent pas à opérer une heureuse révolution dans le royaume de Lou. Par ses sages réglements, par l'autorité de ses maximes et de ses exemples, il réforma en peu de temps les habitudes vicieuses, et fit changer de face à la capitale, que les villes secondaires s'empressèrent d'imiter. Le sage ministre s'occupa ensuite de l'agriculture, régla les subsides et la manière de les percevoir. Il résulta de ses mesures, habilement combinées, que le produit des terres fut plus considérable, que l'aisance du peuple augmenta, et que les revenus du souverain s'accrurent aussi en proportion. Confucius porta les mêmes réformes dans la justice, dont il fut déclaré le chef suprême. Il commença ce ministère par un exemple de sévérité, dont ses propres disciples ne le croyaient pas même

capable. Un des hommes les plus puissants de la cour s'était couvert de crimes, restés impunis par la crainte qu'inspiraient son crédit, ses richesses et le nombre de ses clients; Confucius le fit arrêter, ordonna l'instruction de son procès, et, lorsque des preuves accablantes eurent convaincu le coupable de ses forfaits, il le condamna à perdre la tête, et présida lui-même à l'exécution. Cet acte de justice sévère frappa de terreur tous les grands qui se sentaient coupables de quelques abus de pouvoir. Du reste, tous les gens de bien y applaudirent, et le peuple vit dès-lors dans Confucius un protecteur courageux, prêt à le défendre contre la tyrannie des hommes en place. Le royaume de Lou était florissant; les princes voisins s'en alarmèrent, et craignirent qu'un état où régnaient les mœurs et les lois ne devînt trop puissant et capable de tout entreprendre. Le roi de Tsi, dont les terres confinaient avec celles de Lou, et qui d'ailleurs avait récemment usurpé le trône qu'il occupait, en assassinant son souverain, était celui qui partageait le plus vivement ces craintes. Il résolut d'arrêter le cours de ce nouveau gouvernement, et de ruiner l'ouvrage de Confucius. Fondé sur la connaissance qu'il avait du caractère léger du roi de Lou, et de son goût pour les plaisirs, et, sous prétexte de renouveler les anciens traités qui existaient entre les deux états, il nomma un ambassadeur qu'il chargea de porter des présents à ce jeune prince. Ils étaient magnifiques, mais d'une espèce nouvelle et singulièrement perfides. A trente chevaux de main, dressés à tous les exercices du manége, et à une grande quantité de bijoux et de raretés, il avait joint une troupe de filles charmantes, qu'il avait fait rassembler de toutes les parties de ses états étaient des filles à talents : excellaient dans la musique tres, dans l'art de la danse, de bien jouer la comédie. Elle au nombre de quatre-vingts. tême de philosophie aurait contre un essaim aussi redo jeunes beautés folâtres, empr plaire, et armées de tous les de séduction ? La triste et étiquette de la cour de I bientôt à l'aimable folie de c étrangères; on ne s'y occu que de fêtes, de comédies, de de concerts. En vain Confu lut s'opposer à ces désordres ler ses préceptes et faire parle on ne l'écouta plus. Le souve partageait l'ivresse de sa cou tigué des importunes remontr philosophe; il lui fit défendr raître en sa présence. Le ph disgracié s'éloigna de sa p retira, suivi de ses disciples royaume de Ouei, et s'y fixa plus de dix ans, sans cherch cer d'emploi, mais uniquemen du soin de continuer ses o d'instruire ses disciples, et d dre sa doctrine. Cette réside possédait pas toujours : elle étai central d'où il entreprenait de tes excursions dans les autres dataires qui dépendaient de l Quelquefois recherché et a il fut plus souvent en but à sécution ; plus d'une fois perdre la vie. Il éprouva l nières extrémités de la misè dura la faim, manqua d'as se comparait à un chien q chassé du logis. « J'ai, disa » fidélité de cet animal, et » traité comme lui. Mais qu » porte l'ingratitude des ho » Elle ne m'empêchera pas

it le bien qui dépendra de
mes leçons restent infruc-
, j'aurai du moins la conso-
ıtérieure d'avoir fidèlement
na tâche. » Confucius, âgé
e-huit ans, rentra enfin dans
après onze années d'ab-
y vécut en homme privé,
ruière main à ses ouvrages.
opos que nous fassions re-
ci que, d'après l'itinéraire
t connu des voyages de
phe, il est aisé de se con-
u'il n'a jamais franchi les
limites de la Chine. Il ré-
ette observation qu'il n'a
gé chez les nations étran-
l n'a rien emprunté de leurs
eligieuses, morales et po-
et que la doctrine qu'il a
est la simple et pure doc-
nciens sages chinois, dont
it de rappeler le souvenir
temporains, qui l'avaient
ièrement mise en oubli. C'est
ment qu'on a dit qu'il a pu
la philosophie des Grecs,
er les idées de Pythagore
nce mystérieuse des nom-
ller même une des visions
te Ezéchiel. Il est plus rai-
le croire que Confucius n'a
nu ni Pythagore, ni Ezé-
à peu près vers le même
lui, et qu'il s'est occupé
utre chose que de l'étude
de l'hébreu. Les cinq der-
ées de la vie de ce philo-
résentent aucun événement
le. Il les partagea entre
nent et les soins qu'il don-
ision de ses ouvrages. Dans
space de temps, il acheva
n ordre les six *King*, livres
se trouvent rassemblés les
ns monuments écrits de la
c restauration, qu'il avait
jugée nécessaire, l'avait occupé pendant toute sa vie. Lorsqu'il eut fini ce grand ouvrage, il assembla ses disciples, et les conduisit, hors de la ville, sur un de ces tertres antiques sur lesquels on avait coutume anciennement d'offrir des sacrifices. Il y fit élever un autel, et y plaça de ses mains les six *King*, qu'il venait de corriger et de rendre à leur pureté primitive; puis, se mettant à genoux, le visage tourné vers le nord, il adora le ciel, lui rendit d'humbles actions de grâces de lui avoir donné assez de vie et de forces pour terminer cette laborieuse entreprise, et le conjura de lui accorder encore que le fruit d'un aussi long travail ne fût pas du moins inutile à ses concitoyens. Il s'était préparé à cette pieuse cérémonie par la retraite, le jeûne et la prière. Confucius avait essuyé des chagrins dans sa vieillesse. Il avait perdu son épouse, et, peu d'années après, son fils unique, Koung-ly, qui ne laissa que le jeune Tsée-sse, seul rejeton par lequel fut continuée la postérité du philosophe. La mort de quelques-uns de ses disciples les plus chers avait encore ajouté à l'amertume de ces pertes. Confucius commençait à ressentir la pesanteur et les infirmités de l'âge. Il fut atteint d'une maladie grave et douloureuse dont il guérit, mais sa convalescence fut longue et pénible, et, depuis cette époque, il ne fit plus que languir. Parvenu enfin à sa 73e. année, il tomba dans un profond assoupissement, dont aucun secours de l'art ne put le faire sortir. Il passa sept jours dans cet état léthargique, et mourut l'an 479 avant notre ère, neuf ans avant la naissance de Socrate. Il avait rendu le dernier soupir au milieu de ses disciples en pleurs, qui voulurent se charger du

soin de ses funérailles. On en peut voir les curieux détails dans l'excellente *Vie de Confucius*, qui forme le tome XII des mémoires sur les Chinois (*Voy.* AMIOT). Un de ses plus chers disciples planta sur son tombeau l'arbre *kiai*. Cet arbre, qui n'est plus aujourd'hui qu'un tronc sec et aride, subsiste encore dans le même lieu où il a été planté, malgré tous les bouleversements qu'a dû entraîner la révolution de vingt-deux siècles; il est devenu un monument sacré pour les Chinois, qui l'ont fait dessiner avec le plus grand soin, et graver ensuite sur un marbre, d'où l'on a tiré une multitude d'empreintes qui font l'ornement du cabinet de la plupart des lettrés. Tous les disciples de Confucius qui étaient sur les lieux assistèrent à ses obsèques, et s'engagèrent à porter son deuil comme celui d'un père, c'est-à-dire, pendant trois ans. Les autres disciples, qui se trouvaient disséminés dans tous les états voisins, arrivèrent successivement pour rendre les devoirs funèbres à leur ancien maître, et apportèrent chacun une espèce d'arbre particulière à leur pays, pour contribuer à embellir le lieu qui contenait ses respectables restes. Plusieurs de ces disciples vinrent avec leurs familles s'établir dans le même lieu. Leur réunion donna naissance à un village qu'ils nommèrent *Koung-ly*, ou *village de Confucius;* et leurs descendants, après quelques siècles, se trouvèrent assez nombreux pour peupler, eux seuls, une ville du troisième ordre, qui porte aujourd'hui le nom de *Kiu-fou-hien*, dans la province de Chan-tong. Confucius n'a pas été le législateur de la Chine, comme paraissent l'avoir cru quelques-uns de nos écrivains; jamais il n'a été revêtu de l'autorité nécessaire pour publier des lois, et jamais il n'a eu la pensée de rien
dans la religion de son pay
cius, comme Socrate, qui
lui, cultiva et professa la n
vertueux, conduit par sa ra
tude de la sagesse, philosc
ostentation, il aima ses con
et se crut appelé à les éclair
routes qui mènent à la vertu
heur. Loin de se donner pou
teur de sa doctrine, il rapp
cesse que les maximes qu'il
étaient celles des anciens
l'avaient précédé. « Ma doc
» sait-il, est celle de Yao et
» quant à ma manière de l'
» elle est fort simple. Je
» exemple la conduite des a
» conseille la lecture des *Kin*
» sitaires de leurs sages pe
» je demande qu'on s'accoutu
» fléchir sur les maximes qu'o
» ve. » Mais si Confucius a
té de ses prédécesseurs les
fondamentaux de sa philosop
heureux développements il
donner! quelles sages et no
applications il a su en faire!
raison humaine, privée des
de la révélation, ne s'est mon
autant de force et d'éclat
que sublime que soit sa mo
paraît toujours simple, natur
forme à la nature de l'homme
de tous les devoirs, mais il n
aucun; un tact exquis lui fait
sentir jusqu'où le précepte
tendre. Tout le code moral
losophe chinois peut se réd
petit nombre de principes
observation des devoirs qu'
les relations de souverain e
jets, du père et des enfans
poux et de l'épouse. Il y j
vertus capitales, dont il ne
recommander la pratique: 1°.
nité; 2°. la justice; 3°. la fid

cérémonies et aux
4°. la droiture, ou
'esprit et de cœur qui
che toujours le vrai;
:érité ou la bonne foi.
ici quelques-unes des
maximes qui étaient
:s à Confucius. « Qui
'ien (le Seigneur du
aucun protecteur. —
ujours sur le rivage,
milieu des flots; i'in-
de n'être pas connu
le sage de ne pas les
Un bon cœur penche
l'indulgence; un cœur
: pas la patience et la
- La bienfaisance d'un
: pas moins dans les
exerce, que dans les
témoignages de sa bon-
ez-vous toujours avec
nue que si vous étiez
ix yeux et montré par
Pécher et ne pas se re-
roprement pécher. —
ux est un char sans ti-
'atteler? — La vertu,
soutenue par la gravi-
as de poids et d'auto-
hommes. — Ne vous
: ce que vous ne par-
ix dignités publiques,
ıt de ce que, peut-être,
ıs orné des vertus qui
ous rendre digne d'y
Il est du devoir d'un
struire ses sujets; mais
la maison de chacun
ner des leçons? Non,
leur parle à tous par
il leur donne. » Con-
moins distingué com-
ne comme philosophe.
vable d'avoir épuré et
livres canoniques des
iqua les *Koua* de Fou-
hi, fit des commentaires sur le *Li-ki*; et corrigea le *Ché-king*. Il composa aussi le *Chou-king* et le *Tchun-tsieou*. Le style de ces ouvrages, dont aucune traduction ne peut rendre l'énergique laconisme, fait encore l'admiration des Chinois. Leurs plus habiles lettrés ont vainement essayé de l'imiter et ont reconnu leur impuissance à cet égard : leurs plus beaux morceaux ne peuvent soutenir la comparaison avec les endroits les plus ordinaires du *Ché-king*, du *Chou-king* ou du *Tchun-tsieou* (1). Quelques critiques prétendent que Confucius n'a formé le *Chou-king* que des extraits qu'il avait faits des anciennes annales chinoises, dont l'étude l'avait occupé pendant vingt ans; d'autres croient que le *Chou-king* existait anciennement en cent chapitres, et que Confucius n'a fait que le réduire en cinquante-huit, tel que nous l'avons aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, ce livre, le plus beau sans doute et le plus révéré de tous ceux que la Chine a produits, n'est pas, comme l'ont cru quelques écrivains, un livre d'histoire, mais simplement un livre de morale. Le but que se proposa Confucius en le rédigeant, fut de conserver les vrais principes de l'ancien gouvernement chinois et les maximes fondamentales de la morale politique, en réunissant dans un même ouvrage les discours et les règles de conduite qu'avaient tenus les empereurs, les ministres et les sages de la haute antiquité. La nature même d'un semblable recueil suppose nécessairement des lacunes historiques, et si beaucoup de princes y sont omis, c'est que Confucius n'a pas jugé qu'ils méritassent d'être proposés comme modèles à la postérité.

(1) *Voyez* le *Moniteur*, an 1812, N°. 314.

Le *Chou-king* commence à l'empereur Yao, qui monta sur le trône l'an 2357 avant notre ère, et finit à l'an 624 avant J.-C. Nous avons une traduction française de cet ouvrage, due au P. Gaubil, jésuite, Paris, 1770, in-4°. Le *Tchun-tsieou* contient une partie des annales du royaume de Lou, depuis l'an 722 avant notre ère, et retrace les événements qui y ont eu lieu, durant deux cent quarante-deux ans. L'auteur y fait mention de trente-cinq éclipses de soleil arrivées et observées dans sa patrie, pendant ce même espace de deux cent quarante-deux années. La plupart de ces éclipses ont été vérifiées par d'habiles calculateurs européens, et reconnues pour avoir été indiquées avec précision. Bayer a publié le texte chinois du commencement du *Tchun-tsieou* dans les *Mémoires de l'académie de Pétersbourg*. Le *Hiao-king* est un dialogue sur la piété filiale, suivant la doctrine de Confucius, l'apôtre le plus zélé et le plus éloquent de cette vertu. On croit qu'il a été composé l'an 480 avant notre ère. Quoiqu'il n'ait pas été recouvré en entier, il n'en a pas moins eu l'honneur de donner lieu à une foule de commentaires. Le *Ta-hio* (la grande science) et le *Tchong-yong* (le juste milieu), deux ouvrages attribués par les uns à Confucius, et par d'autres à deux de ses disciples qu'on suppose les avoir rédigés d'après les instructions de leur maître, présentent l'ensemble le plus complet de la morale et de la politique du philosophe chinois. On y joint encore le *Lun-yu*, ou *livre des Sentences*, compilation en vingt chapitres des maximes de Confucius; mais dont plusieurs semblent s'écarter de sa doctrine et de ses principes. Le *Ta-hio*, traduit en latin, ou plutôt paraphrasé, par le P. Ignace de Costa, le *Tchong-yong* par la P. Intorc
mière partie du *Lun-y*
bliées avec le texte ch
horizontalement entre l
édition commencée à N
minée à Goa, est ext
en Europe. La paraphr
mentée par les PP. C
reich et Rougemont, a
titre : *Confucius Sin*
phus, Paris, 1687, i
Tchong-yong avait
1672, sous le titre de S
tia politico-moralis, d
de la collection de Me
La morale de Confu
phe de la Chine, Ams
in-8°., est un extrait
ouvrages : on les retr
commentaires beaucou
dans l'ouvrage du P.
Sinensis imperii libri
Prague, 1711, in-4°
ce dernier ouvrage,
Pluquet a publié *les*
ques de l'empire de l
petits vol. in-18, Paris
et 1786.

CONGALL Ier., roi
céda à son cousin Con
478. Il s'efforça de
mœurs de son peuple
terme aux brigandag
saient chaque jour, d
d'une vie tranquille
punit sévèrement ceu
corriger de cette mani
furent couronnés par
Bretons apprenant q
que, engagèrent Aurél
à reprendre aux Éco
morland, dont ils s'é
La guerre qui eût p
cette démarche fut heu
venue par un accomm
gall fit pendant tout
guerre aux Saxons, e

s contre eux aux Bre-
temps, vécurent Merlin
deux fameux prophètes
gall mourut en 500. —
qui succéda à Eugène III
un prince pacifique et
, et donna l'exemple de
ertus. Il semblait rivaliser
avec les moines, qui dans
enaient une vie de morti-
de pénitence. Il enrichit
es églises, et s'efforça de
vie dissolue des militaires
ines gens, plus par son
le par des lois sévères. Il se-
Bretons contre les Saxons,
en 568. — Congall III,
d'Achaïus, eut un règne
et mourut en 814. E—s.
LITAN, général gaulois,
15 avant J.-C., comman-
inéroest, les Gessates,
lequel les Romains dési-
onfédération des Allobro-
conces et de leurs alliés.
, les Cénomans, les Tau-
Venètes, les Insubriens,
s et les autres nations
ublies en Italie, menacées
mains, qui voulaient leur
r territoire, appelèrent à
s les Gessates, qui firent
m en Italie, sous la con-
ongolitan et d'Anéroest,
ie 529. Dès qu'ils eurent
pes, ceux qui les avaient
réunirent à eux, formè-
née formidable, et mar-
re Rome. Les Romains, qui
à la guerre, avaient fait
préparatifs, et Polybe as-
cens qui eut lieu cette an-
deux cent un mille cinq
es l'état des troupes, et à
ixante-dix mille hommes
de ceux qu'on pouvait
s de nécessité. Le consul
L. Emilius Papus se porta avec son armée à Ariminium pour y arrêter les Gaulois, et l'un des préteurs fut envoyé en Étrurie, tandis que C. Attilius Régulus, second consul, alla en Sardaigne pour y apaiser une révolte. L'armée gauloise s'avança dans l'Étrurie, où elle fit un butin considérable; elle était déjà parvenue à trois journées de Rome, lorsqu'elle apprit que l'armée prétorienne, qui la suivait, allait l'atteindre. Congolitan retourna aussitôt sur ses pas pour lui livrer bataille, et les deux armées se trouvèrent en présence au coucher du soleil. Le général gaulois fit décamper ses troupes pendant la nuit, et se retira sur Fésule, après avoir ordonné à sa cavalerie de rester en face des Romains, et de les attirer, par une fuite simulée, au milieu de l'armée gauloise, qui les attendrait en ordre de bataille. Les Romains donnèrent dans le piége, furent vaincus, et perdirent cinquante mille hommes. Le reste des légions prit la fuite et se cantonna dans un poste assez avantageux, mais que les Gaulois environnèrent. Congolitan, au lieu de les forcer tout de suite, voulut attendre le lendemain, pour donner à ses soldats le temps de prendre quelque repos. L'armée du préteur une fois détruite, les Gaulois n'avaient plus d'obstacle qui les empêchât d'aller à Rome et de la brûler; mais la fortune des Romains ne les abandonna pas. Émilius Papus, qui attendait les ennemis à Ariminium, apprenant qu'ils étaient en Étrurie, se hâta d'y aller, et arriva auprès des débris de l'armée prétorienne dans la nuit même de la bataille. Congolitan et les autres chefs Gaulois résolurent alors de se retirer pour mettre à couvert leur butin, et revenir ensuite attaquer les ennemis. Émilius n'osa pas inquiéter

leur retraite, et se contenta de les suivre, afin d'observer leur marche. Par un bonheur singulier, le consul Attilius Régulus débarquait alors à Pise, après avoir pacifié la Sardaigne. Ignorant les événemens de la guerre, il se rendait à Rome avec son armée, lorsqu'il rencontra les Gaulois auprès de Télamon. Congolitan, se voyant coupé, disposa sa troupe de manière à faire tête aux deux armées romaines, et livra une bataille où le choc fut terrible et le succès disputé pendant long-temps. Enfin le nombre l'emporta; les Gaulois, dont le courage était trahi par la mauvaise qualité de leurs armes et par une disposition qui les obligeait de faire face de tous les côtés en même temps, furent taillés en pièces. Anéroest périt sur le champ de bataille; Congolitan, fait prisonnier, et conduit en triomphe à Rome, y mourut dans les fers.

B—G—T.

CONGRÈVE (Guillaume), célèbre poète dramatique anglais, naquit vers 1672, et en Angleterre, bien que quelques-uns de ses biographes aient placé le lieu de sa naissance en Irlande, où son père avait un grade dans l'armée. Congrève fut élevé à l'université de Dublin et destiné à l'étude des lois; mais cette étude étant peu conforme à ses goûts, et sa fortune lui permettant de les suivre, il employa le temps que ses parents destinaient à en faire un bon avocat à des études qui lui étaient beaucoup plus agréables. Il donna de bonne heure une preuve du penchant qui l'entraînait vers le théâtre, dans un roman intitulé : *Incognita* ou *l'Amour réconcilié avec le devoir*, composé à l'âge de dix-sept ans, et où il s'est de lui-même donné à combattre la plupart des difficultés d'un ouvrage dramatique, en s'imposant une sorte d'unité de tem lieu. Ce petit ouvrage, qui marquable que par cette cu et par la jeunesse de l'a parut pas sous son nom, celui de *Cléophile*. Ce fut trois ans après que, da valescence d'une maladie, i sa première comédie *The chelor* (*le Vieux Garçon*) mit d'abord à Dryden, qu du talent d'un jeune auteu il ne manquait que l'usage d le dirigea dans la manière à sa pièce la forme dram *Vieux Garçon* fut représen avec le plus grand succès grève fut regardé comme l' du théâtre. Lord Halifax favoriser une vocation qui çait d'une manière si brill donna dans les douanes une la valeur de 600 liv. sterl. d et deux autres commissions genre, dont les fonctions n'é de nature à interrompre ses travaux littéraires. Con couragé par ses premiers donna bientôt (1694) u comédie, *The double De Fourbe*), traduite en fra Peyron, Paris, 1775, in- pièce, plus approuvée enc bonne compagnie que *le Vi con*, fut moins applaudie d C'était la première comedie qu'on eût vue en Angleterr teur avait été obligé de s mérite de la régularité l'e mouvement plus rapide et pl qu'il lui eût été aisé de c une action que l'on transp scrupule d'un lieu à un autr tout à une réunion de plus tions qui n'ont aucun rapp diat entre elles; ce qu'on tro la plupart des comédies ang

lans le *Vieux Garçon*. :igue et le mouvement s remplacent ce comi- ns auteurs dramatiques de plusieurs caractères, ontrastés, et contri- ire ressortir mutuelle- théâtre anglais, les plus comiques ne pa- dans des situations très u de développement, et r conséquent produire un peu de caricature. : trait profond, il faut brillant, pour avertir ıer du relief au ridicule. le Congrève sont très in- ialogue est extrêmement s d'un esprit souvent même sophistiqué. Il r'à cette époque, peu roubles civils du règne ., les Anglais, du moins ıonde, avaient conservé versation quelque chose ité que donne l'habitude de théologie et même Congrève, qui s'en mo- pas s'y soustraire; il as cet art de Molière, simplicité du gros bon ;age apprêté qu'il veut dicule. Ses personnages ıonnables ont toujours e du ton de ceux dont Iarement d'ailleurs mon- rsonnage tout-à-fait rai- encore moins un person- e. « Vous voyez partout pièces, dit Voltaire, le s honnêtes gens avec des fripons; ce qui prouve aissait bien son monde ait dans ce qu'on appelle ompagnie. » Cependant, ouver, même dans la us corrompue, quelque personnage plus moral, dont la rectitude, présentée avec art par le poète comique, peut servir comme de règle pour mesurer les autres et fixer l'esprit du spectateur, embarrassé de ne savoir où s'attacher dans cette multitude de personnages sans foi et sans probité, qui ne varient guère que dans l'objet et le degré de leur immoralité. *Love for Love* (*Amour pour amour*), la meilleure des pièces de Congrève, offre cependant l'exemple d'un amour honnête et intéressant, et Congrève a peint aussi l'amour d'une manière fort touchante dans sa tragédie *the Mourning bride* (*l'Épousée en deuil*), pièce où l'on trouve beaucoup de pathétique, des sentiments nobles, et ce genre d'intérêt qui résulte d'une intrigue extrêmement romanesque. Ces deux pièces sont traduites en français dans le *Théâtre anglais* de Laplace. Sa dernière pièce (1700) fut *the Way of the World* (*le Train du monde*). Le monde s'y trouva, dit-on, trop fidèlement et trop ridiculement peint, et le peu de succès qu'elle eut alors acheva de dégoûter Congrève de la carrière dramatique, dont avaient commencé à l'éloigner les critiques de Jérémie Collier, qui avait attaqué avec beaucoup de chaleur et même de succès, l'immoralité et l'indécence du théâtre anglais. C'était pour un auteur avoir peu de courage; mais Congrève était fort riche; ses places lui rapportaient, dit-on, plus de 12,000 liv. sterl. de revenu; il jouissait d'une existence honorable et brillante; et l'on sait qu'il faut peu compter sur la résolution d'un soldat dont la fortune est faite. D'ailleurs Congrève vivait dans le monde; la nuance de considération qui distingue en Angleterre l'homme public et l'homme privé, n'avait pas échappé

à son amour-propre. Il était peu flatté de n'être considéré dans la société que comme auteur. Voltaire, étant en Angleterre, alla faire une visite à Congrève, alors retiré à la campagne, et lui témoigna son empressement de voir un homme de lettres dont le talent honorait son pays. « Monsieur, lui répondit Congrève, » je suis un simple gentilhomme, plus » occupé à cultiver ses terres que la » littérature. — Monsieur, répliqua » Voltaire, si vous n'étiez qu'un sim- » ple gentilhomme, je n'aurais pas » aujourd'hui l'honneur de vous voir » chez vous. » Congrève n'avait que vingt-cinq ans lorsqu'il quitta le théâtre; il n'entreprit plus aucun ouvrage de longue haleine. Des épîtres, de petites pièces de vers de circonstance, des chansons qui ont de l'esprit et de la grâce, des traductions ou imitations en vers de Juvénal, d'Horace, d'Ovide, etc., suffirent pour entretenir sa réputation sans la compromettre; son goût et sa complaisance comme critique ajoutèrent à sa considération par les obligations que lui eurent les hommes célèbres de son temps. Dryden avouait devoir beaucoup aux conseils de Congrève pour sa traduction de l'*Énéide*. Il a traduit aussi quelques morceaux de l'*Iliade*, et Pope lui a dédié la sienne. On a encore de lui deux espèces d'opéras, le *Jugement de Pâris* et *Semelé*. On trouve dans différents recueils plusieurs de ses lettres; plusieurs de ses épîtres n'ont jamais été imprimées. La vie d'homme du monde est peut-être moins saine que celle d'écrivain. Congrève, tourmenté de la goutte, alla à Bath pour y prendre les eaux; sa voiture versa; depuis ce moment, il se plaignit d'une douleur dans le côté; sa santé déclina sensiblement, et il mourut six mois après à Londres, en janvier 1729, âgé de cinquante-six ans, ap si heureuse qu'il semble q manqué qu'un peu plus jouir des biens dont elle f C'était un homme d'un cara geant et d'une conversatio Comme poète comique, o lui refuser le mérite d'u élégant, très spirituel, et dans ses compositions qu autres poètes anglais; mais de cette originalité d'obser cette naïveté de ton, de ce de pinceau qui distingue le l'a appelé le *Molière des* mais il est bien loin de l titre. Molière est peut-êt homme de génie qui n'ait dèle chez les anciens, ni parmi les modernes. Bas donné une belle édition de *de Congrève*, Birminghai 3 vol. grand in-8°., fig.

CONNAN (François r consulte parisien du 1 était fils d'un maître des c avait étudié à Orléans sous l'Étoile, et à Bourges s Marchant sur les traces nier, qui, le premier, vou jurisprudence de cette espè barie où elle avait été p qu'alors, il forma l'entrep par tant d'autres, et jamai de réduire en art la scien et d'en ranger les matière ordre clair et méthodique mort prématurée l'empêch ter un plan aussi vaste et cile. Il n'est resté qu'une son travail, sous le titre de *taria juris civilis*, Paris, fol. Louis Leroy, son ami teur de cet ouvrage, et il l chancelier de l'Hôpital. L plus ample est celle que Hotman publia en 1562, à

;e de Connan par
yle de Connan est
celui des jariscon-
nt précédé ; mais il
· l'étymologie et la
ots. Les gens du
livisés sur le mérite
Cujas lui accordait
oir, mais peu de ju-
uivant lui, un temps
u'on employait à le
l'abord maître des
: son père, fut fait
es par François Ier.
urut le 1er. septem-
seulement de qua-
B—I.

DRELVAGH, ou Tun-
t en 1088, de la dy-
rovinciaux de Cona-
Le sceptre monar-
'le étant passé alors,
O Neill, qui l'avait
: cinq siècles, à celle
ui s'en était emparé
Turlogh O Connor y
our, et, salué d'abord
arque par ses sujets
ıdit insensiblement sa
tous les peuples de
vait été promptement
s trois provinces du
, et surtout au midi,
· de longues et de fré-
ntre des rivaux puis-
nemis acharnés. Il
et se concilia les au-
gereux pour lui furent
seulement ils vinrent
rter souvent sur leurs
ıns leur province de
ils firent plusieurs in-
la Conacie, dès l'an
l'an 1151. Provoqué
s, appelé par Dermod
ı de Desmond, au se-
éniens opprimés, le
monarque leur envoya d'abord son fils Rodéric, qui ravagea le Thomond, et réduisit en cendres un fameux palais de Ceancora, *demeure immémoriale* des O Brien, et *le plus bel édifice royal qu'il y eût en Irlande*, disent les *Annales de Tigernach*. Bientôt Turlogh lui-même, ayant réuni à son armée les troupes de Midie et de Lagénie, pénétra dans le cœur de la Momonie, et vint remporter, près de Cork, la sanglante victoire de Moïn-Mor, où périt, avec Mortogh O Brien, roi de Thomond, toute la fleur de ces braves *Dal-Caiss*, qui ne se relevèrent plus d'un pareil désastre. O Connor, maître de Liméric, ne voulut plus qu'il y eût un chef souverain de cette grande province; il la partagea en deux grands districts, entre un roi de Thomond et un roi de Desmond, qui, parfaitement égaux entre eux, ne relèveraient que de lui seul. Après deux ans de paix, une nouvelle guerre vint du nord. Morintach-Mac-Loghlin O Neill, ligué avec l'O Brien qui avait été exclus de la souveraineté de Momonie, entra en campagne pour le rétablir. Cette fois, le monarque fut vaincu, et le suzerain obligé de donner des otages au vassal de qui il en avait reçus. Cependant, O Connor vint encore à bout de raffermir son autorité qui n'avait été qu'ébranlée, puisque, rétabli malgré lui, le roi Momonieu lui fit hommage de sa couronne en 1156. Ce fut le 13 juin de cette année, que mourut Turlogh O Connor, nommé le Grand, parce qu'en effet il fut grand guerrier, grand politique, grand surtout par son amour de la justice, sa piété charitable, ses soins pour faire fleurir le commerce et amener l'abondance. Il fonda une nouvelle chaire de théologie dans Armagh, à Tuam un prieuré pour les Templiers, çà et là des hôpitaux, un

hôtel des monnaies à Cluan-Mac-Noïs, enfin il rétablit les anciens jeux de Tuilton où se distribuaient les prix pour les courses, la lutte, la fronde, tous les exercices du corps. Il avait été marié plusieurs fois. Le livre *Lécan* nomme pour sa première femme Dubeasa, fille d'O Mehghlin, roi de Midie, et de Dubeasa Ni-Mul-Lally. De ce mariage naquit Roderic O Connor. L—T—L.

CONNOR (Bernard), médecin anglais, naquit vers 1666 dans le comté de Kerry en Irlande, d'une ancienne famille. Ses parents étant catholiques, il ne fut point élevé dans les écoles publiques. Il vint en France en 1686, pour achever ses études à Montpellier et à Paris. De là, il accompagna en Pologne les deux fils du grand chancelier de ce royaume. Il fut bien reçu à la cour de Sobieski, et nommé, à vingt-huit ans, premier médecin de ce prince. Cependant il ne resta en Pologne que le temps nécessaire pour s'instruire dans l'histoire naturelle de ce pays. Il revint en Angleterre en 1695, donna avec un grand succès à Oxford des leçons publiques sur l'économie animale, et se distingua par sa manière d'enseigner claire et méthodique. Il fit imprimer, sous le titre de *Dissertationes*, etc., des traités sur différents sujets de médecine et d'histoire naturelle, 1695, in-8°., et fut nommé la même année membre de la société royale et du collége royal des médecins de Londres. En 1696, il fit des leçons publiques à Cambridge; en 1697, il publia un ouvrage assez curieux, intitulé *Evangelium medici, seu medicina mystica de suspensis naturæ legibus, sive de miraculis*, etc., Londres, 1697, in-8°. et in-12; Amsterdam, 1699, in-8°. Le but de cet ouvrage est d'expliquer [illegible] de quelle manière la toute-p[illegible] ce divine a dû [illegible] les corps pour produire les miracles rapportés dans l'É[illegible] « car il est aussi aisé de co[illegible] dit-il, comment la puissance agit sur les corps pour y prod[illegible] effets surnaturels que pour [illegible]duire les phénomènes ordin[illegible] la nature. » Quoique l'auteur [illegible] avoir pour objet de convain[illegible] *sceptiques* et les *deïstes*, soit [illegible] intentions ne parussent pas [illegible] ou que, dans une matière si d[illegible] il fût difficile de ne pas se lai[illegible] traîner à quelques propositio[illegible] ceptibles de quelque cens[illegible] ouvrage éleva une grande [illegible] contre l'auteur, et n'en eut pa[illegible] deux éditions dans l'année. L[illegible] de Sobieski et les événements [illegible] furent la suite lui donnèrent o[illegible] de publier deux volumes de [illegible] sur la Pologne, qui, bien qu[illegible] avec précipitation, comme to[illegible]vrage de circonstance, conti[illegible] cependant sur ce pays des [illegible]culiarités curieuses et intéres[illegible] On les a traduites en allema[illegible] 1700, et Mitzler de Kolof les [illegible]duites en latin dans l'édition [illegible] qu'il a donnée des œuvres d[illegible]nor. Ces lettres sont au nom[illegible] seize; mais Connor n'est aute[illegible] des sept premières. Les autres [illegible] réligées, d'après son plan et [illegible]piers, par Savage. Connor mo[illegible] 30 octobre 1698, âgé d'un peu [illegible] de trente-deux ans. Né cathol[illegible] avait embrassé la religion prote[illegible] il fut accusé d'athéisme, ou a[illegible] de deïsme, et reçut à la mo[illegible] charistie d'un ministre protes[illegible] l'extrême-onction d'un prêtre [illegible]lique. X

CONOBERT. *Voy.* Ba[illegible] (Alain Ier.).

CONON, fils de Timot[illegible]ée, [illegible]

hénien, se forma pendant la Péloponnèse. Il eut d'abord ıdement des troupes que les tenaient à Naupacte; il fut ɔnmé, l'an 407 av. J.-C., ɛ généraux qu'on choisissait ıs. Étant allé à Samos pren- ımandement de l'escadre, il dans le plus mauvais état, ıges, qui n'étaient plus com- ıthéniens, ayant déserté en ırtie pour passer au service émoniens, qui donnaient une forte. Il prit alors le parti ıer un grand nombre de, pour n'en conserver que dix bien équipés. Ces forces ıs suffisantes pour se mesu- es Lacédémoniens, il sut les t leur fit beaucoup de mal en t les pays de leurs alliés. Cal- parvint cependant à le join- ɔnon, quoiqu'avec des forces ieures, fit balancer pendant emps la fortune; mais ayant nte vaisseaux, il prit la fuite gia dans un des ports de Mi- ù il fut bloqué par Callicrati- ant faire connaître aux Athé- situation, il choisit deux vais- plus légers qu'il eut, avec urs rameurs, et les fit sortir ilieu du jour, moment où les oniens étaient le moins sur des. L'un de ces deux vais- t pris; mais l'autre se rendit ;, et les Athéniens envoyèrent champ une escadre considé- ui remporta aux Arginuses ire complète sur les Lacédé-, ce qui dégagea Conon. Les qui avaient remporté cette ayant presque tous été con- mort à leur retour, pour avoir d'enlever les morts, on en dix autres, du nombre des- Conon. Ils se rendirent vers l'Hellespont, où se trouvait Lysandre avec l'escadre lacédémonienne. Après l'avoir défié plusieurs fois au combat, sans qu'il voulut l'accepter, ils se crurent invincibles, et, malgré les avis de Conon, ils négligèrent tellement de se tenir sur leurs gardes, que Lysandre les surprit à Ægospotamos, et détruisit entièrement l'escadre athénienne, à l'exception de neuf vaisseaux avec lesquels Conon s'échappa. La galère paralienne, qui était de ce nombre, alla porter à Athènes la nouvelle de ce désastre, et Conon, désespérant pour le moment du salut de sa patrie, emmena les huit autres dans l'île de Chypre, où il resta auprès d'Evagoras, en attendant que les circonstances lui permissent de faire quelque chose pour les Athéniens. Les Lacédémoniens, n'ayant plus de rivaux dans la Grèce, envoyèrent Agésilas avec une armée en Asie pour faire la guerre au roi de Perse; Conon se rendit aussitôt auprès de Pharnabaze, satrape de la Lydie et de l'Ionie, l'aida de ses conseils, et lui suggéra l'idée de forcer les Lacédémoniens à rappeler Agésilas, en leur faisant déclarer la guerre par les Thébains et d'autres peuples de la Grèce. Pharnabaze ayant fait sentir au roi la nécessité d'avoir une escadre, Conon fut chargé du soin de la former; mais se voyant arrêté par la malveillance de ceux qui devaient lui fournir les fonds nécessaires, il alla trouver le roi de Perse, et lui inspira tant de confiance, que ce souverain le nomma général en chef de ses forces navales, et, sur sa recommandation, il chargea Pharnabaze, son ami, de lui fournir tout l'argent dont il aurait besoin pour équiper une escadre. Il ne fut pas trompé dans son attente; car peu de temps après (l'an 394 avant J.-C.), Conon remporta vers Gnide une

victoire éclatante sur les Lacédémoniens, qui perdirent l'empire de la mer. Les îles ne tardèrent pas à se détacher d'eux, et Pharnabaze les laissa libres, à la prière de Conon. Ces deux généraux allèrent ensuite ravager les côtes de la Laconie, et prirent l'île de Cythère, où ils mirent une garnison. Conon se rendit alors à Athènes, et en fit rétablir les murs, ainsi que ceux du Pirée, avec l'argent que Pharnabaze lui avait fourni, et il donna à cette occasion un repas splendide à tous les Athéniens. Les Lacédémoniens, consternés des succès de Conon, et alarmés du rétablissement des murs d'Athènes, envoyèrent Antalcidas vers Tiribaze, l'un des généraux du roi de Perse, pour demander la paix, en offrant d'abandonner les villes grecques d'Asie, à condition seulement que les îles restassent libres. Les Athéniens députèrent de leur côté Conon et quelques autres, pour s'opposer au traité que proposaient les Lacédémoniens. Tiribaze, qui favorisait ces derniers, probablement par jalousie contre Pharnabaze, fit arrêter Conon, sous prétexte qu'il cherchait à soulever l'Ionie et l'Eolide, et se rendit vers le roi de Perse pour lui faire part des propositions des Lacédémoniens. Il paraît que le roi n'approuva pas sa conduite; car il envoya un autre de ses généraux prendre le commandement des provinces maritimes, et Conon, ayant été relâché, retourna dans l'île de Chypre, où il mourut de maladie, vers l'an 390 avant J.-C., laissant des biens considérables à Timothée son fils, qui devint lui-même un général célèbre. On rapporta son corps dans l'Attique, où on lui érigea un tombeau. Le peuple athénien rendit les plus grands honneurs à sa mémoire, et il est, dit-on, le premier, depuis Harmodius et Aristogiton, à qui on ait [illegible] ne en bronze. Nous a[illegible]s [illegible] de sa vie par Cornélius Nepos; [illegible]s on trouve beaucoup plus de [illegible]ls dans l'histoire grecque de Xénophon et dans Diodore de Sicile. C—a.

CONON de Samos, astronome et géomètre célèbre, dont il ne nous reste aucun ouvrage, n'est connu que par les témoignages honorables qu'ont rendus de lui Archimède, Sénèque, Virgile, Callimaque et plusieurs autres poètes. Il vivait vers la 120e. et la 130e. olympiade, environ 260 et 300 ans avant J.-C. Nous savons, par la préface du *Traité des spirales*, qu'Archimède lui avait envoyé plusieurs théorêmes sur la sphère et le cône, et que Conon n'en avait pas deviné les démonstrations. « Il les » eût trouvés, sans doute, ajoute » Archimède, s'il eût assez vécu; il y » eût ajouté de nouveaux théorêmes, » et fait avancer la science; car il » avait une sagacité extraordinaire et » un grand amour pour le travail. Il » était mon ami, dit-il encore, en » commençant son *Traité de la quadrature de la parabole*, et il » était un homme admirable en ma» thématiques. » Un pareil témoignage, consigné dans les écrits d'Archimède, après la mort de Conon, doit nous faire regretter la perte de ses ouvrages. Apollonius lui est moins favorable au 4e. livre des *Sections coniques*. On y voit que Conon avait déterminé le nombre de points qui peuvent être communs à un cercle et à une section conique, ou bien à deux sections coniques, sans que les deux courbes se confondent; mais il s'était trompé dans la démonstration qu'il avait donnée de son théorême. Nicotélès de Cyrène avait écrit contre Conon, pour lui prouver son erreur; mais, se laissant emporter à son ani-

il avait dit qu'il n'y avait
:ile dans l'ouvrage de Conon.
us trouve ce jugement trop
et pense que si les théorêmes
n ne sont pas d'une nécessité
sable, ils peuvent au moins
plusieurs démonstrations. Co-
it proposé aux géomètres de
la théorie de la spirale, et
probablement ce qui nous a
raité d'Archimède sur les hé-
'oy. Pappus, liv. IV, propo-
VIII.) C'est tout ce qu'on
Conon comme géomètre. Com-
onome, nous voyons qu'un
tateur de Ptolémée, dans une
ptée au petit ouvrage sur *les*
ons des étoiles, cite Conon
eux qui ont fait leurs obser-
en Italie. Sénèque, dans ses
ns naturelles (VII, 3),
qu'il avait recueilli les éclipses
l observées en Egypte. Vir-
ommé dans ces vers de la 3e.
:

Hoc signa: Conon, et. . quis fuit alter?...
radio totum qui gentibus orbem.

: qui surtout fera vivre son
'est l'élégie de Callimaque sur
lure de Bérénice, ou plutôt la
on que Catulle a faite de ce
ne. Bérénice, femme et sœur
mée Evergète, avait fait vœu
acrer à Vénus une *boucle* de
veux, si Ptolémée revenait
ant de la guerre d'Asie. Elle
it son vœu, et la boucle sus-
dans le temple de Vénus avait
dès le lendemain. Le poète fei-
: Vénus l'avait fait enlever par
, pour la placer dans le ciel,
Bacchus y avait placé la cou-
'Ariadne. Callimaque, à l'appui
tion, cite le témoignage de Co-
ui avait vu briller au ciel la
e constellation, et, pour don-
ore plus de crédit à ce témoi-
gnage, il cite avec emphase les divers travaux de l'astronome. Les vers de Callimaque ne nous sont pas parvenus, mais tous les littérateurs connaissent la traduction de Catulle :

Omnia qui magni dispexit lumina mundi,
Qui stellarum ortus comperit atque obitus,
Flammeus ut rapidi solis nitor obscuretur,
Ut cedant certis sidera temporibus
Ut triviam furtim sub latmia saxa relegans
Dulcis amor gyro devocet aërio :
Idem me ille Conon cœlesti lumine vidit
E Bereniceo vertice cæsariem
Fulgentem clarè....

Il est à croire que Conon n'est point l'auteur de cette métamorphose poétique, et Callimaque put emprunter son nom sans le consulter ; il ne faudrait donc pas conclure, comme ont fait quelques écrivains modernes, en enchérissant encore sur ce qu'avaient dit Hygin et Théon, que Conon fut aussi bon courtisan que savant astronome : nous ne voyons pas même que la nouvelle constellation, généralement adoptée aujourd'hui, l'ait été d'abord par les astronomes d'Alexandrie. Ératosthènes, qui est à peu près de la même époque, en fait mention en passant, dans ses *Caractérismes*, à la suite de la constellation du Lion ; mais cet opuscule est, au moins, apocryphe. Ptolémée, qui vivait environ trois cents ans après Conon, n'en cite que deux ou trois étoiles, qu'il met comme *informes* à la suite de la constellation du Lion. Il les désigne par le mot πλόκαμος (*la boucle*) : c'était le mot de Callimaque ; Catulle l'a traduit par *cæsariem*. Les cartes modernes représentent une chevelure tout entière ; mais ce n'était qu'une boucle ; ce qui est prouvé par ces mots de Catulle :

Abjunctæ paulò antè comæ mea fata sorores
Lugebant.

On n'a fait aucune attention à ces détails, et l'on s'est souvenu principalement du titre de l'élégie *De comâ Berenicis*. D—L—E.

CONON avait dédié à Archélaüs Philopator, roi de Cappadoce, et contemporain d'Auguste, un petit ouvrage en grec, contenant cinquante narrations mythologiques et historiques qu'il avait extraites de divers auteurs anciens. Photius en a donné un abrégé assez étendu dans sa *Bibliothèque*. Elles ont été imprimées séparément en grec et en latin, mais d'une manière très incorrecte, dans l'*Historiæ poeticæ scriptores* de Gale. La meilleure édition est celle que M. Kanne a publiée en grec et en latin avec des notes, Göttingue, 1798, in-8°. Elles se trouvent ordinairement jointes au *Parthénius* de Legrand. Gédoyn en a donné une traduction française peu fidèle dans le tome XIV des *Mémoires de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. C—R.

CONON, peintre. *Voy.* CIMON.

CONON, élu pape le 21 octobre 686, successeur de Jean V, était né en Sicile et originaire de Thrace. A la mort du dernier pape, les suffrages se trouvaient partagés entre deux compétiteurs. Le clergé désirait l'archiprêtre Pierre; l'armée souhaitait le prêtre Théodore. Le clergé et les évêques ne pouvant entrer dans l'église de Latran, que l'armée avait fait fermer, résolurent, après deux mois et demi d'incertitudes et d'opposition, de faire leur élection dans le palais. Leur choix tomba sur un tiers, ce qui apaisa tous les partis. Conon était un vieillard vénérable par sa figure et ses cheveux blancs, simple, paisible, étranger à toutes les factions, mais peu expérimenté dans les affaires. Il laissa surprendre sa confiance par le diacre Constantin, homme méchant et artificieux, qu'il établit directeur du patrimoine de Sicile. Une sédition s'éleva contre les exactions de ce mandataire processif et vid le gouverneur de la provinc mettre en prison. Conon trai vie malheureuse pendant son ficat, qui fut de peu de durée. rut le 22 octobre 688, et eu successeur Sergius II. D

CONRAD (S.), évêque de tance, était fils de Henri, duc vière, frère de l'impératrice J et appartenait à l'illustre mais Guelfes d'Allemagne. Né vers l mencement du 10e. siècle, il études à Constance, et fut su vement ordonné prêtre, nomm vôt de la cathédrale, et élu, voix unanime, évêque de Co en 934. Une amitié tendre l'u à S. Ulric, évêque d'Augsbo fit bâtir à Constance trois égli l'invocation de S. Maurice, Paul et de S. Jean. Il don ses biens à sa cathédrale et au vres, fit, dans le temps de sades, trois pèlerinages à Jér et mourut en 976. Calixte I nonisa vers l'an 1120. On t recueil des miracles qui lui so bués dans la *Chronique d tance*. Il est nommé le 26 n dans le martyrologe romai a été publiée par Leibnitz, *Scriptor. Brunswicens.* V

CONRAD Ier., roi d'Al fils de Ghismonde, fille de l' ARNOUL (*Voy.* ARNOUL), puis l'élévation de la dynas vingienne, le premier roi gne qui ne descendit pas d magne en ligne directe. Il e dait à la vérité par les femn que sa mère était fille d'u de Charlemagne, Louis-le- que. L'époque de la naissan rad est incertaine. A la mor IV, le dernier des princes giens, l'Allemagne était sur

lusieurs souverainetés, t indépendantes, mais unes des autres. Les rentes peuplades, issus de Charlemagne par les ssaient avoir des droits ajoutait à la confusion. fs, deux se trouvaient us des autres par leur premier était Othon-le- e Saxe et de Thuringe; uc Conrad, qui gouver- ommait alors la France ı Franconie. Othon-le- les suffrages en sa fa- refusa d'en profiter, et on ascendant pour les sur Conrad. Celui-ci fut magne par le suffrage outes les nations germa- xception des Lorrains, nt à Charles-le-Simple. Conrad eut lieu dans le mbre 911. Ce prince fut eur des troubles qui dé- règne. Oubliant la re- qu'il devait à Othon, il r la puissance de Henri, u plus tard comme chef sous le nom de *Henri-* t, ne lui accordant que u duché de Saxe, il lui lu duché de Thuringe, it pareillement hériter père. Cette injustice, que ans doute de la politique espéra du succès, lui fit axe un ennemi redou- mporta sur lui plusieurs ıri, non content d'em- opres forces à se venger conclut une alliance con- roi de France; mais Con- t Charles-le-Simple avec ge, et parvint à s'emparer u milieu de cette guerre, firent une irruption dans l'Empire, pénétrèrent jusqu'au Rhin, et brûlèrent la ville de Bâle. Le duc de Bavière et plusieurs princes que la conduite de Conrad envers le duc de Saxe avaient révoltés, se liguèrent avec les Hongrois. Le roi Conrad convoqua à Altheim, ancien château de Souabe, une diète générale. Cette assemblée embrassa sa cause, et prononça des peines sévères contre les princes insurgés; mais, après quelques victoires sur ses adversaires, Conrad, forcé de livrer une bataille aux Hongrois, y fut blessé mortellement. N'ayant point d'espoir de guerison, il se reprocha les injustices dont il s'était rendu coupable envers Henri, duc de Saxe; il le désigna pour son successeur, chargea son frère Eberhard de lui porter les brnemens royaux, et mourut le 23 décembre 919. Il paraît que Conrad avait le mérite ou l'intention de protéger les lettres; car l'histoire parle d'un professeur de langue grecque, nommé *Bovon*, parmi les personnes qui lui furent attachées. Conrad Ier. avait été marié à la veuve du duc de Bavière, mais n'en avait point eu d'enfants.

B. C—r.

CONRAD II, dit *le Salique*, à cause de sa haute naissance, fils de Henri, duc de Franconie, fut élu roi de Germanie par les états, et couronné à Mayence, le 8 septembre 1024. A peine était-il monté sur le trône, qu'il découvrit une conjuration formée dans sa propre famille pour l'en faire descendre, et qu'en même temps les Italiens, las de la domination allemande, offrirent la couronne de roi d'Italie au roi de France et ensuite au duc d'Aquitaine. Ces deux princes la refusèrent l'un et l'autre, et Conrad sut bientôt triompher de ces premiers obstacles. Il passa les Alpes avec une armée, se fit couronner, comme roi

d'Italie, à Milan, et ensuite à Rome, comme empereur d'Occident. Cette dernière cérémonie eut lieu l'an 1027, en présence de Canut, roi d'Angleterre, et de Rodolphe, roi de Bourgogne. Devenu héritier de ce dernier prince par les droits de sa femme, en 1033, Conrad fut aussi couronné roi de Bourgogne; mais cette couronne lui fut disputée long-temps avec opiniâtreté par Eudes, comte de Champagne, et il ne put en disposer avec sécurité qu'après la mort de celui-ci: ce fut pour la placer sur la tête de son fils. Il recueillit aussi la succession de son cousin Conrad, duc de la France Rhénane, mort sans postérité, et dont il avait appuyé les droits contre les prétentions d'Adalbéron. Les troubles d'Italie n'étaient pas entièrement apaisés, et Conrad fut encore obligé d'y conduire une armée en 1037; mais, après quelques revers, et surtout après avoir essuyé de grandes pertes par une peste terrible qui en détruisit plus de la moitié, cette armée fut obligée de retourner en Allemagne. Conrad mourut à Utrecht, le 4 juin 1039, et son corps fut inhumé à Spire. Son fils, Henri III, lui succéda. Ce prince avait fait mettre au ban de l'Empire Ernest II, duc de Souabe, son beau-fils, qui s'était mis à la tête de la ligue teutonique formée contre lui; et l'on a remarqué que ce fut le premier exemple de ce genre de proscription, dont les empereurs ont tant abusé dans la suite. Les lois et les ordonnances que Conrad fit dans l'Empire, surtout à la diète de Roncaglia, l'ont fait regarder, par quelques écrivains, comme l'auteur du droit féodal écrit. D'un caractère doux et affable, on cite de lui plusieurs traits de bonté et de clémence remarquables, et, si l'on en excepte quelques guerres malheureuses et presque inévitables dans ces [illegible] alheureux tem[illegible] son règne fut h[illegible] ux pour ses [illegible] ples. M—n.

CONRAD III, né en 1093, [illegible] petit-fils de l'empereur Henri IV, fut d'abord duc de Franconie. Après la mort de Lothaire II, auquel il avait disputé l'empire pendant dix ans, (*Voyez* LOTHAIRE.) il fut élu empereur par une diète tenue à Coblentz, l'an 1138, en présence et par les intrigues de Téodomir, légat du Saint-Siége, qui le couronna à Aix-la-Chapelle. Henri-le-Superbe, duc de Bavière, chercha en vain à s'opposer à cette élection, et à se faire nommer lui-même empereur, comme gendre de Lothaire. Conrad le mit au ban de l'Empire, et le pape le laissa dépouiller de ses propres états, malgré les services qu'il avait rendus au Saint-Siége. Ce prince ne put supporter tant de malheurs, et il en mourut de chagrin peu de temps après. Son oncle Welfe défendit encore ses droits avec quelque courage; mais il succomba aussi dans une bataille qu'il perdit près du château de Weinsberg. Il existait depuis long-temps, entre les maisons de ces deux princes, une secrète jalousie, et quelques historiens ont prétendu, sans beaucoup de vraisemblance, que c'est de cette rivalité qui sont nées les factions qui ont, ensuite, divisé si long-temps l'Italie, sous le nom de *guelfes* et de *gibelins*. A peine la puissance de Conrad était-elle bien affermie, qu'il se laissa entraîner, par les prédications de S. Bernard, à une croisade contre les Sarrasins. Tandis que Louis VII, roi de France, rassemblait les croisés français à Metz (*Voy.* LOUIS VII et S. BERNARD), Conrad partit de Ratisbonne, à la tête de soixante mille cavaliers et plus de cent mille fantassins. Les croisés allemands, arrivés à Constantinople, fu-

illis par les Grecs, qui
la ruse et la trahison
lir et les conduire à leur
on leur refusait des vi-
leur donnait des vivres
partout on les environ-
s destructeurs. Enfin,
rtit de Constantinople,
ute à travers l'Asie mi-
river dans la Palestine.
idèles que lui avait don-
omnène l'égarèrent dans
la Cappadoce; l'armée
s, accablée par la fa-
disette, fut surprise et
es par les Turks. Con-
, percé de deux flèches,
resque toute son armée,
pas, et rejoignit, près
née de Louis VII, dont
s dû se séparer. Hon-
vers, il quitta les croi-
l'il avait promis de sui-
et retourna à Constan-
fut d'autant mieux ac-
l'était plus redoutable.
rec lui fournit des vais-
conduire, avec les dé-
rmée, sur les côtes de
l Conrad eut rejoint
Jérusalem, les chefs des
rent la résolution d'as-
de Damas. Ce siége fut
sé avec vigueur; mais
orde, la jalousie et même
rent échouer les efforts
Conrad montra dans ce
ge d'un soldat, plus que
n chef. Les chroniques
portent que, d'un coup
oupa en deux un Sarra-
lait au combat. Les chré-
evé le siége de Damas,
t en Europe en 1149,
ès son départ. Il mourut,
r 1152, à Bamberg, et
ns la cathédrale de cette
ville. Conrad, n'ayant pas reçu le sacre impérial, se faisait scrupule de prendre dans ses chartes le titre d'empereur; il ne s'y nomme que *roi* simplement, ou *roi des Romains*, excepté dans ses lettres aux empereurs de Constantinople, où il se dit *empereur* pour traiter de pair avec eux. Son fils Henri, qu'il avait fait désigner comme son successeur, à son départ pour la croisade, mourut avant lui. Ce fut son neveu, Frédéric Ier., qui l'avait suivi dans la Terre-Sainte, qui lui succéda à l'empire. M—D.

CONRAD IV, fils de Frédéric II et d'Élisabeth de Brienne, naquit en 1228 à Andria, dans la Pouille, fut reconnu duc de Souabe et d'Alsace dès l'âge de huit ans, et, deux ans après, roi des Romains par les princes d'Allemagne, du consentement de son père. A peine était-il en état de porter les armes, que son père l'envoya combattre le landgrave de Thuringe, que les partisans de la cour de Rome avaient élu empereur pour l'opposer à Frédéric II. N'ayant avec lui que quelques troupes levées à la hâte, Conrad fut défait dans une première bataille près de Francfort; mais ayant reçu de nouveaux renforts, il remporta sur l'ennemi une victoire complète, et le poursuivit jusque dans la Thuringe. Le pape Innocent IV, implacable ennemi de Frédéric II et de la maison de Souabe, ayant fait élire en 1248 un autre empereur, dans la personne de Guillaume, comte de Hollande, Conrad fit tous ses efforts pour soutenir les droits de son père; mais il fut battu par son compétiteur dans un combat qu'il lui livra près d'Oppenheim. Frédéric étant mort deux ans après, Guillaume fit déclarer Conrad déchu de tous ses droits à l'empire, par une diète assemblée à

Francfort et par le pape lui-même. Ce prince se rendit alors en Italie, où le pape lui avait aussi suscité de nombreux ennemis. A son arrivée en Sicile, Mainfroi, son frère naturel, lui rendit compte des avantages qu'il avait remportés sur les villes et les barons soulevés contre lui par l'instigation du pontife romain. Conrad parut satisfait de ses services, et il rendit justice à son habileté; mais il en prit ombrage, et chercha bientôt à le rabaisser. Mainfroi dissimula, et continua à servir son frère dans la réduction de la Pouille. Dès son entrée dans ce pays Conrad fut excommunié par le pape, qui prétendit que la Pouille, ainsi que la Sicile, appartenaient au Saint-Siége, en vertu des censures prononcées contre Frédéric II. Ce fut en vain que l'empereur envoya une ambassade à Rome pour protester de son respect et de sa soumission; rien ne put fléchir le St.-Père. Il alla jusqu'à accuser Conrad d'avoir fait empoisonner son propre frère, Henri, qui, étant venu lui rendre visite, était mort presque subitement à sa cour. Il le rendit aussi responsable de tous les excès auxquels ses troupes s'étaient livrées en Sicile, et, cité de comparaître à Rome, l'empereur fut une seconde fois frappé d'excommunication pour ne s'y être pas rendu. Cependant, malgré les foudres du Vatican, Conrad avait poursuivi ses succès, et après un long siége, il s'était emparé de Naples, où il avait exercé de cruelles vengeances sur les habitans; mais une mort presque subite l'arrêta au milieu de ses triomphes, et ce fut cinq semaines après sa seconde excommunication qu'il expira, le 27 mai 1254, près de Lavello, dans la Basilicate. Quelques historiens prétendent que son frère Mainfroi le fit empoisonner; d'autres disent qu'il mourut par [illegible]ite d'une erreur [illegible]dinaire dans la médecine. Ce[illegible] avait épousé en 1246 Elisa[illegible] Bavière, dont il eut Conradin. (CONRADIN.) M-

CONRAD, roi de la Bou[illegible] Transjurane, était encore enfa[illegible] que Rodolphe II, son père, [illegible] Berthe, sa mère, se remaria [illegible] temps après à Hugues, roi [illegible] et le laissa à la garde des se[illegible] bourguignons. L'empereur Ot[illegible] qui avait des vues sur l'hér[illegible] Conrad, trouva le moyen de [illegible] à sa cour, et l'y retint prisonni[illegible] prétexte de veiller à son éduca[illegible] recouvra sa liberté par le [illegible] d'Adélaïde, sa sœur, avec Ot[illegible] n'éprouva aucun obstacle pou[illegible] ter sur le trône. Les premiè[illegible] nées de son règne furent re[illegible] bles par le soin qu'il apporta [illegible] dier aux maux de ses peuples, [illegible] donnèrent le surnom de *Pa*[illegible] Les Sarrasins, après avoir ra[illegible] Lombardie, s'étaient établis [illegible] des Alpes, dans des défilés [illegible] gnables, et d'où ils faisaient [illegible] nuellement des incursions dan[illegible] phiné et la Provence. Vers l[illegible] temps, les Hongrois, qui che[illegible] à s'établir en France, attaque[illegible] proviste l'un des lieutenants [illegible] rad, taillent son armée en pi[illegible] versent le Jura, et descenden[illegible] du Rhône, pillant et brûlant t[illegible] habitations qui se trouvent sur [illegible] sage. Conrad craint que les [illegible] n'unissent leurs forces à celles [illegible] rasins; il persuade à ceux-c[illegible] Hongrois ont le projet de les [illegible] et, lorsqu'il les voit disposés à [illegible] dre, il offre aux Hongrois la pai[illegible] session des pays occupés par [illegible] rasins, s'ils parviennent à les [illegible] ser. Les uns et les autres [illegible] dans le piége; mais tandis qu[illegible]

plus grand a charne-
les fait envelopper par
ceux qui échappent au
; sont contraints d'ac-
ditions du vainqueur.
t la seule qui troubla le
ad. Il épousa, en 958,
ance, dont il eut plu-
Il mourut le 19 octo-
t enterré dans l'église
de Vienne, où l'on
son épitaphe il y a
es. Rodolphe III, l'aîné
succéda. W—s.
fils de Guillaume III,
ontferrat, dit le Vieux,
Histoire des Croisades
e *marquis de Tyr*, na-
ilieu du 12e. siècle; il
lans les guerres d'Ita-
lu pape contre l'empe-
II, son parent, et, entre
d'éclat, il avait vaincu
nier l'archevêque de
ii commandait l'armée
tre le pape. Conrad,
ous les genres de gloire,
ombattre les infidèles. Il
et s'embarqua pour la
5, avec plusieurs cheva-
yant été poussé sur les
hore, il fut accueilli à
e par l'empereur Isaac
l'appela à sa défense
ujets révoltés. Conrad
eux une victoire com-
de sa propre main leur
. Isaac, pour récompen-
seur, lui donna sa sœur
mariage, avec le droit
brodequins couleur de
l'espérance au trône.
touché de tous ces hon-
lut d'aller en Palestine
nouvelles aventures. Il
n vaisseau, abandonna
l'empereur grec, et fit
voile pour les côtes de Syrie. Il arriva dans le port de Tyr au moment où les habitants se disposaient à rendre la ville à Saladin. Conrad ranima leur courage, se mit à leur tête, et les força par ses prières, et surtout par son exemple, à résister aux infidèles. Saladin promit à Conrad la liberté de son père, fait prisonnier à la bataille de Tibéraique, s'il voulait rendre la ville de Tyr, et menaça même de le faire mourir, en cas de refus. Conrad resta inflexible. La ville se défendit avec opiniâtreté, et Saladin, obligé deux fois de lever le siége, finit par y renoncer. Quelque temps après, Conrad obtint la liberté de son père, qui fut échangé contre un chef des musulmans pris par les Tyriens. Comme le roi de Jérusalem était dans les fers des Sarrasins, Conrad se fit donner la souveraineté de Tyr qu'il avait si glorieusement défendue, et refusa, dans la suite, de la rendre à Lusignan (*Voy.* Gui de LUSIGNAN). Pendant le siége d'Acre ou de Ptolémaïs, il épousa Isabelle, sœur de Sybille, et voulut se faire déclarer roi de Jérusalem. Il était soutenu par Philippe-Auguste et par les templiers; mais son compétiteur l'était par le roi d'Angleterre (Richard). La prétention de Conrad occasionna de grands débats dans l'armée chrétienne. Les deux partis venaient de se rapprocher par un accommodement, lorsque Conrad, ayant refusé de rendre au Vieux de la Montagne un vaisseau que les Tyriens lui avaient enlevé, fut poignardé par deux assassins, dont l'un, au milieu des tourments qu'on leur fit subir, se fit gloire d'avoir exécuté les ordres de son maître, et l'autre, suivant la chronique de Sicard, déclara « qu'envoyé par » le Vieux, son seigneur, il avait agi » par ordre du roi d'Angleterre. » Conrad mourut le 29 avril 1190. M—D.

CONRAD, surnommé *Mosca in cervello*, l'un des généraux les plus redoutables de l'empereur Henri VI. Son impétuosité et sa férocité ressemblaient quelquefois à de la folie; aussi les Italiens disaient-ils qu'il avait une mouche dans le cerveau. Cependant il montra dans les guerres des Deux-Siciles, contre Tancrède, une habileté et une promptitude de détermination que peu de capitaines ont possédées au même degré. Frédéric Ier. lui donna, dès l'an 1172, la principauté de Ravenne et le marquisat d'Ancône. Henri VI y joignit en 1195 le duché de Spolète et le comté d'Assise; mais toutes ces terres lui furent enlevées en 1198 par Innocent III. S. S—i.

CONRAD, évêque d'Utrecht, en 1075, avait été précepteur de l'empereur Henri IV. Il se signala par son zèle à défendre ce prince contre les violentes entreprises de Grégoire VII, tandis que le monde voyait avec étonnement un pontife déposer le chef de l'Empire, et un empereur déposer le chef de l'Église. On trouve une harangue de l'évêque Conrad, *Pro imperatore contrà papam*, dans le recueil de pièces (*Apologiæ pro Henrico IV*) publié par Goldast, à Hanau, en 1611, in-4°. Conrad fut assassiné dans son palais en 1099; il venait de dire la messe, et priait encore en ce moment. Les uns imputent sa mort à un maçon, dont il avait, dit-on, surpris le secret pour bâtir solidement dans un terrain marécageux; les autres, avec plus de vraisemblance, à un seigneur dont les terres avaient été données par Henri IV à cet évêque, qui avait défendu ses droits contre la cour de Rome. V—ve.

CONRAD DE LICHTENAU, de la noble famille des comtes de ce nom, avait d'abord été chanoine de Constance. Il quitta ce bénéfice pour embrasser la vie religieuse, fit [illegible] à Ursperg, au diocèse d'A[illegible] et fut élu abbé de ce mon[illegible] 1225. Ses rares qualités lu[illegible] l'avantage d'être admis dan[illegible] liarité et dans les conseils [illegible] pereur Frédéric II. Il gou[illegible] abbaye avec sagesse. Peu [illegible] avant son élection, et sous [illegible] son prédécesseur, elle ava[illegible] cendiée; celui-ci commençai[illegible] tablir, lorsqu'il mourut. Co[illegible] va de la relever de ses ruin[illegible] augmenta les bâtiments, et l'or[illegible] nombreuse bibliothèque; il f[illegible] les études, donna lui-même à [illegible] frères l'exemple de l'amour de[illegible] et consacra surtout ses travaux [illegible] toire. Il mourut en 1249. [illegible] composé une *Vie des Saints* e[illegible] livres; mais ce qui l'a rendu c[illegible] c'est la fameuse *Chronique d'U*[illegible] qui, aujourd'hui, lui est généra[illegible] attribuée; néanmoins, de pu[illegible] raisons portent à croire qu'il [illegible] l'auteur qu'avec beaucoup de [illegible] tions. Cette chronique est un [illegible] sorti de plusieurs mains; [illegible] *variis consarcinatus*, dit Cas[illegible] din. Il est certain que l'histoire [illegible] déric Ier., dit *Barberousse*, [illegible] dans cette chronique, est de Ro[illegible] prédécesseur de Conrad. On [illegible] rait en dire autant de plusieu[illegible] morceaux. Il y a quatre édi[illegible] la *Chronique d'Ursperg*: [illegible] d'Augsbourg, en 1515, faite su[illegible] nuscrit autographe, est due a[illegible] de Conrad Peutinger; la 2e., [illegible] bourg, en 1537, donnée p[illegible] lanchthon, qui la dédia au du[illegible] vière, et y ajouta, sous le titre [illegible] *légomènes*, un supplément d'u[illegible] anonyme, lequel continue [illegible] des empereurs depuis 1250 [illegible] 1536; la 3e., de Bâle, en 15[illegible] Pierre Perna, porte le nom [illegible]

dans [illegible]
ne [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Rheginon [illegible]
Lambert [illegible]
[illegible]
[illegible]
a présumer [illegible]
ne [illegible]
et réduire [illegible]
pas la [illegible]
he à la *Chronique d'Urs-*
rder des [illegible]
avec [illegible]
schen[illegible]
me à croire [illegible]
les éditeurs des trois [illegible]
ions, imbus des nouvelles
n matière religieuse. Il est
s'ils y aient introduit quel-
tations exagérées, mais il
pas étonnant que Conrad et
esseurs, attachés aux em-
eurs fondateurs et leurs suc-
eussent laissé échapper des
l'une vive et juste improba
et des prétentions mal fon-
elques papes contre les droits
de ces princes. Au reste,
nique, quelque défaut qu'on
e, offre, dit Oudin, des lu-
s précieuses sur les affaires
ne, soit du temps de Con-
même pour les siècles pré-
– Il ne faut pas confondre,
nt fait Gérard-Jean Vossius
r, Conrad de Lichtenau
atre CONRAD, aussi de l'or-
rémontré, qui avait vécu à
e l'empereur Henri V. Celui-
rd abbé de Weissenau, en
puis de Valsery, au diocèse
ns, élu ensuite abbé-géné-
émontré, et déposé de cette

[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]

[illegible] de Schewertz [illegible] Strasbourg [illegible] Traduction de [illegible] les plus [illegible] Conrad [illegible] Magdebourg [illegible] intéressants sur ce qui s'est passé dans le pays de Mayence et en Allemagne, depuis l'an 1[illegible] jusqu'en 13[illegible]. On trouve cette Chronique dans les collections des historiens d'Allemagne, qui ont paru en 1532, 1[illegible], 1584, 1585 et 1550. [illegible] l'a publiée, avec des notes, Francfort, 1550, in-12. G—r.

CONRAD D'HOCHSTADT, archevêque de Cologne, succéda dans cette dignité, en 1238, à Henri de Molenarck, et, dès le commencement de son épiscopat, s'engagea dans des querelles continuelles contre ses voisins et contre ses propres sujets. La première fut celle qu'il soutint contre les ducs de Brabant, de Limbourg et le comte de Juliers; elle fut sanglante, et, suivant Albéric, on commit de part et d'autre d'énormes atrocités. La paix se fit en 1240, et, deux ans après, Conrad, de concert avec l'archevêque de Mayence, et excité par le pape Innocent IV, se jeta sur les terres de l'Empire. Les deux prélats combattaient eux-mêmes à la tête de leurs troupes, lorsqu'ils furent entièrement défaits par le comte de Juliers. L'archevêque de Mayence fut grièvement blessé, et celui de Cologne, resté prisonnier de guerre,

n'obtint sa liberté qu'en payant une rançon de 4000 marcs d'argent. Peu de temps après, s'étant fait d'autres alliés, il attaqua de nouveau le comte de Juliers, et, pressé par ses voisins de poser les armes, il ne consentit qu'à une trève de six mois; mais d'autres intérêts devaient bientôt appeler son activité d'un autre côté. La déposition de l'empereur Frédéric II avait divisé toute l'Allemagne; Conrad se rangea du parti du Saint-Siége. Il concourut successivement à l'élection de trois compétiteurs de Frédéric II, couronna comme roi de Germanie, en 1248, à Aix-la-Chapelle, Guillaume, comte de Hollande, et, après la mort de ce prince, vendit son suffrage à Richard, frère du roi d'Angleterre. Enfin, de concert avec l'archevêque de Mayence et l'électeur Palatin, il couronna encore à Aix-la-Chapelle, en 1257, ce nouveau rival de la famille de Frédéric II, mort en 1250, et continua d'appuyer les ennemis de ce prince de toute sa puissance. Pendant ce temps, il n'avait pas cessé d'être en querelle avec les habitants de Cologne, et, en 1250, à l'occasion d'une nouvelle monnaie, il en était venu aux hostilités. Il conduisit lui-même devant la ville une petite flotte de quatorze bateaux, et essaya en vain de brûler, par le feu grégeois, d'autres bateaux qui étaient à l'ancre. Après plusieurs trêves bientôt rompues par de nouvelles agressions de la part de Conrad, les habitants de Cologne n'obtinrent leur tranquillité qu'en se soumettant à un jugement du légat du pape, qui leur ordonna de payer à leur souverain 6000 marcs d'argent. Ce prélat donna encore en 1260 une nouvelle preuve de son avidité et de sa mauvaise foi, en retenant prisonnier Waldemar, héritier du trône de Danemark, qui passait par Cologne en revenant de Paris, et il ne la liberté à ce jeune prince q une captivité de quatre ans et geant de lui 6000 marcs d'arg reste, l'archevêque Conrad é homme lettré, disert et guerri la grande chronique belgique. chit son église de plusieurs tions importantes, et il acc protection aux savants, et part rement au grand Albert et à T de Cantipré, qui illustrèrent église. Il mourut le 28 sept 1261. M—

CONRAD de Marpurg ou bourg, dominicain selon les franciscain selon les autres. St sabeth, qui épousa Louis-le- 5e. landgrave de Thuringe et se, choisit Conrad pour son teur. Le landgrave avait en lui tière confiance, et ne nommait néfices de l'église que d'après Conrad traitait la princesse a vérité, « jusqu'à lui ôter, dit » deux filles qui la servaient » qu'elle les aimait trop tendr D'autres ajoutent que le d osait même la frapper, afin d cer dans l'humilité. Après la landgrave, Conrad logea É dans un hôpital où elle soig malades (*Voy.* Sainte Élisa Hongrie). Dans le même tem poursuivait avec fureur, dans de la France, les hérétiques sous les noms de *Vaudois* et *geois* (1232), Conrad décou Allemagne d'autres hérétiq appela *stadings*, du nom d' ple qui habitait des marais cables sur les confins de la de la Saxe. Les stadings av excommuniés parce qu'ils refu payer les dîmes, et faisaient aux comtes et aux évêques. reprochait des abominations

es manichéens. Le pape lans une lettre adressée, Conrad, nommé com- it.-Siége en Allemagne, étiques, accuse les sta- ursextravagances mons- Fleury, *Hist. eccles.*, 1°. 24). Le roi Henri, ereur Frédéric II, et hevêque de Mayence, er, dans une assemblée e comtes et de clercs, nce en 1233, un grand rsonnes dénoncées com- s par Conrad de Mar- les accusés se trouvait Saym, homme coura- sant, qui demanda et ai pour se justifier. Plu- ars également dénoncés ent point, et Conrad x, à ceux qui voulurent e eux. La même année, rûler quatre hérétiques, e, à Erfurt. « On ac- nrad, dit Fleury, de n dans ses jugements, fait brûler trop légère- prétexte d'hérésie, plu- es et non nobles, clercs, récluses, bourgeois et ar il les faisait exécuter ur qu'ils étaient accusés, r à l'appel. » L'Allema- ait alors comme inondée et d'inquisiteurs. « Les t les cruautés de ces der- Pfeffel, dans son *Abrégé ique de l'histoire et du lic d'Allemagne*, lassè- la patience des peuples blesse. » Conrad fut assas- juillet 1233, dans un em- de Marbourg, avec frère compagnon. Alors un con- emblé en Allemagne; le Saym et tous ceux qui étaient suspects d'hérésie furent absous. Les commissions inquisitoriales cessèrent leurs terribles fonctions, et les meurtriers de Conrad furent renvoyés à Rome pour obtenir l'absolution. Grégoire IX trouva mauvais que le concile eût absous, sans le consulter, des gens qu'il avait ordonné de poursuivre comme hérétiques. Il dissimula quelque temps, mais enfin il écrivit, le 31 juillet 1235, à l'archevêque de Saltzbourg et à l'évêque d'Hildesheim, pour leur enjoindre de reprendre les poursuites contre les hérétiques, et, en même temps, il leur envoya la pénitence qu'il avait imposée aux meurtriers de Conrad, et qui consistait à se faire fustiger dans les églises voisines du théâtre de leur crime, et à se croiser pour aller combattre les Sarrazins (*Voy.* Fleury, *ibid.*). On a de Conrad de Marbourg : *Epistola ad papam* (Grégoire IX), *de miraculis S. Elisabethæ*, Cologne, 1653, in-8°. V—ve.

CONRAD, de Wurtzbourg, dit *Maître Chuonrad*, minnesinger ou troubadour allemand, mourut en 1280. Ceux qui aiment la littérature germanique des premiers temps le connaissent, ainsi que sa manière, par les passages de ses écrits, que l'on trouve dans Goldast, dans Morhof et dans la *Collection des Minnesingers*, par Bodmer (Zurich, 1737, in-4°.) Voici quelques-uns de ses ouvrages : I. la *Guerre de Troie*, roman de chevalerie, tiré de Darès le Phrygien, dont une partie a paru dans la *Collection des auteurs allemands*, par Müller, Berlin, 1784, in-4°., tome III : Oberlin, *Diatribe de Conrado Herbipolitâ*, Strasbourg, 1782, in-4°., en donne quelques passages; le reste de l'ouvrage est resté manuscrit; II. un poëme épique, en trois

chants, intitulés : *Niebelungen*, la *Vengeance de Chriemhild*, et ses *Doléances* (Müller, tome I) : Bodmer a fait connaître les deux premiers chants ; III. *Jolie Histoire d'Engelhard de Bourgogne, de Diétrich, duc de Brabant, son compagnon d'armes, et d'Engeldrut, fille du roi de Danemarck, ce qui leur est arrivé, et les malheurs qu'ils ont soufferts.* Eschenbourg, dans le *Musée allemand*, cahier de février 1776, en a fait connaître des passages tirés d'un manuscrit conservé dans la *Bibliothèque de Wolfenbuttel.* Cette histoire a été publiée à Francfort, 1573, mais en langue allemande du 16e. siècle ; IV. *Uzlauf* (*Excursion*), poëme épique dont on trouve des passages dans Goldast, *Parænet. vet.* ; V. Des *Satyres*, des *Fables*, une pièce *contre l'orgueil et l'insolence*, que Conrad reproche à ses contemporains. G—Y.

CONRAD, moine de Citeaux, surnommé *Léontorius* de Lowenberg, petite ville de Souabe, où il était né en 1460, s'appliqua à l'étude de la théologie et des antiquités ecclésiastiques, sciences dans lesquelles il fit des progrès si rapides, qu'avant l'âge de trente ans Jean de Cirey, supérieur-général de l'ordre, l'avait choisi pour secrétaire. C'est tout ce qu'on sait de la vie de Conrad. Les biographes n'ont pu découvrir d'une manière positive ni le lieu, ni le temps de sa mort. Prosper Marchand croit qu'il termina ses jours dans un village peu distant de Bâle, vers l'année 1520. Conrad laissa manuscrits des lettres, des discours et des vers. Au nombre de ses amis, il faut remarquer le célèbre Reuchlin, l'un des restaurateurs des bonnes études en Allemagne, et l'on a imprimé quelques-unes des lettres que Conrad lui a adressées ; elles suffisent prouver qu'il écrivait purement e tin, et que ses idées sur les scie étaient fort au-dessus de celles d cle où il a vécu. C'est à ses soins q doit l'édition des priviléges de Cit *Privilegia ordinis Cisterciensis* CIREY), imprimée à Dijon par linger, en 1491, in-4°. Il a égale donné des éditions de la Bible, la glose de Walafrid Strabus (*Te Biblicus cum glossâ ordinari* Nuremberg, 1496, 6 vol. in- réimprimée cinq fois dans l'espa trente ans ; des *Postilles* d'H de St.-Cher, Bâle, 1504, 6 vol fol., et enfin de la *Cité de Dieu* St.-Augustin, Lyon, in-fol., 152 croit qu'Amerbach l'employa dan imprimerie de Bâle comme co teur ; du moins on a la preuve le chargeait de la révision de ses nuscrits, et qu'il l'avait prié de m en ordre les pièces destinées à nouvelle édition des *Œuvres* *Jérôme.* W—

CONRAD (OLIVIER), reli cordelier, natif du Gatinais, dans le 15e. siècle. Le plus con ses ouvrages est celui qui est int *le Miroir des pécheurs*, in- Paris, 1526. Les curieux recher cette édition, qui est fort rare. teur l'a dédiée à Jean Olivier de ville, premier président au parl de Paris, dont il avait déjà ép la protection. Il avait d'abord posé cet ouvrage en latin, et o prend, dans une lettre en tête d dition citée, que ce fut à la sol tion de quelques amis, et par le de rendre son travail utile à un grand nombre de personnes, q décida à le traduire en vers çais. Conrad avait fait ses étu Paris, et il s'était fait connaître des vers latins, dans lesquels il

si la manière de Fausto
Voy. ANDRELINI), qu'il
uis le surnom de *Faus-*
poésies latines ont été
et imprimées à Paris,
, in-4°., et par Chr. We-
, in-8°. Lacroix du Maine
r lui attribuent encore un
prose française, intitulé:
zits et Louanges de Saint
re de J.-C., extraits fidè-
nt des Actes des Apôtres
Épîtres, et autres saints
aris, Gaultherot, 1546,
onnoye pense que cet au-
mait *Conrard*, et non pas
t il ajoute que son nom
é de cette manière au-
ses poésies latines; mais
Conrad dans le *Miroir du*
t tous les biographes ont
orthographe, qui a pré-
W—s.

), né à Heresbach, dans
Clèves, le 2 août 1496,
lques biographes, descen-
efroi de Bouillon. Il fit ses
tudes à Cologne, et fré-
ite les universités de Fran-
ie. Le duc de Clèves le
de son fils en qualité
ur, et le récompensa de
ar un canonicat qu'il ré-
e temps après. Le jeune
succédé à son père, vou-
à sa personne Conrad,
préciait les talents, et lui
tre de son conseiller in-
cette place, qu'il remplit
nte ans, Conrad rendit à
es plus grands services. Il
s troubles de religion, en
t les efforts des chefs de
tis, encouragea les bonnes
fleurir le commerce, et
tant qu'il était en lui, le
uples. Ce que dit Hartz-
heim, que Conrad n'eut que des amis et pas un envieux, n'en paraîtra pas moins difficile à croire. Lorsqu'il sentit que l'âge ne lui permettait plus de se livrer aux affaires publiques avec la même assiduité, il se démit de ses emplois, et se retira à Wesel, où il employa le temps qui le séparait de la mort à la prière et à l'étude. La perte d'une épouse chérie jeta quelque amertume sur ses derniers jours; il lui survécut cependant plusieurs années, et demanda, en mourant, à être enterré auprès d'elle. La mort de Conrad, arrivée à Wesel le 14 octobre 1576, fut le sujet d'un deuil universel. Il légua, par son testament, sa bibliothèque à la ville et une partie de ses biens aux pauvres. Conrad possédait toutes les langues anciennes; mais il avait fait une étude plus particulière de l'hébreu et du grec; il était en correspondance avec Érasme, et c'est dans une lettre qu'il lui écrivit que se trouve la *Relation de la prise de Munster par les Anabaptistes* (en 1534). Ce morceau d'histoire estimé a été imprimé avec des notes de Thomas Strackins, à Leyde en 1637 et 1650. Conrad était également lié avec Mélanchthon, et il est bien digne de remarque que ses liaisons avec des protestants n'aient jamais fait soupçonner sa foi pendant sa vie, et que son attachement à la religion catholique ne l'ait jamais engagé dans aucune controverse. Quelques écrivains ont dit qu'il se reconnut luthérien en mourant, mais un tel fait, allégué sans preuve, est d'ailleurs trop visiblement dicté par l'esprit de parti pour qu'on y fasse la moindre attention. Les principaux ouvrages de Conrad d'Heresbach sont: I. une *Explication des Psaumes*, en latin, Bâle, 1578, in-4°.; II. deux *Livres de l'Éducation des Princes*,

dans la même langue, Francfort, 1572, in-4°. Il a traduit du grec en latin quelques livres de la *Grammaire de Gaza*, et la *Vie d'Homère* par Hérodote. On lui doit des éditions latines d'*Hérodote*, 1526; de *Thucydide*, 1527, l'un et l'autre de la version de Valla; de la *Géographie* de Strabon, de la traduction de Guarini et de Georg. Tifernas; du *Dictionnaire grec et latin* de Curion. Enfin, il a laissé plusieurs manuscrits. W—s.

CONRAD (Balthasar), jésuite, né en 1559, à Neiss, en Silésie, professeur de mathématiques à l'université d'Olmutz, mort en 1660, a publié: I. *Nova Tabularum chronographicarum ratio, edita ad specimen tabulæ utriusque hemisphærii, in cono rectangulo, cujus basis est æquator terræ, vertex verò polus*, Prague, 1650; II. *Propositiones physico-mathematicæ, de flammâ viridi, de ortu et interitu flammæ*, Olmutz, 1659, in-4°. Il travaillait à un grand ouvrage de physique, sous ce titre: *Teledioptice*, sur lequel il avait consulté les premiers mathématiciens de son temps; il mourut avant d'avoir achevé les derniers chapitres. G—y.

CONRADI (François-Charles), jurisconsulte saxon, né en 1701 à Reichenbach, dans le Voigtland, où son père était médecin, enseigna le droit aux universités de Wittemberg et de Helmstadt, et mourut dans cette dernière ville le 17 juillet 1748, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages. L'un des plus curieux, *Grund-Satze der deutschen Rechte in Sprichwörten*, est un abrégé des principes du droit germanique, en proverbes allemands. Ses autres écrits, tous en latin, sont: I. *Observationes de monumento Sexti Aur. Propertii, Hispellii in Umbriâ reperto* (dans les *Acta eruditor.*, de 1725); II. *Observationes de nummis aliisque contorniatis* (ibid., 1 III. *Parergorum in quibus h et antiquitates juris illustran bri IV*, suivi d'un supplément lé: *Curæ secundæ et observ reliquæ*; IV. un grand nom dissertations de jurispr. demie; éditions des *Opuscula* de B hœk, de ceux de Jacques Go et du traité de Brisson, *De f et solemnibus populi roman* — Jean-Louis Conradi, ne bourg en 1730, fut professeur losophie à Leipzig dès 1754, e le droit dans la même univer ensuite à Marbourg, depuis 1 qu'à sa mort, arrivée le 1 1785. Il a publié: I. une tr allemande des *Nouvelles* de tes, d'après la traduction fr Leipzig, 1753, in-8°.; II. tion latine d'*Aulu-Gelle*, d'a de Gronovius, avec des a tions, ibid., 1761 et 1762 in-8°.; III. *Opuscula è ju* Brême, 1777-78, 2 vol. IV. plusieurs dissertations grammes de jurisprudence ques morceaux dans les *Ac torum* et autres ouvrages ques. — David-Arnold Con blia en 1739, et dédia a s Juste-Antoine Conradi, sec la chambre du roi d'Ang *Cryptographia denudata decifrandi quæ occultè scr* Leyde, in-8°., petite bro soixante-treize pages, ouvr et méthodique, mais qui n' abrégé de celui que Breithau la même année (*Voy.* Brei quoique Conradi prétende ê mier qui ait écrit *de indu* cette matière. C.

CONRADI (George-Chri médecin, né le 8 juin 1767

ys de Hanovre, reçut
ottingue, en 1789,
in-physicien de Nor-
et mourut dans cette
bre 1798. Outre sa
urale, *sur l'Hydro-*
é: I. *Observations*
de la cataracte,
n-8°. (en allemand);
lequel on enseigne
é des médicaments,
leur falsification,
n-8°. (en allemand);
isis du journal d'un
m, Chemnitz, 1794,
and): ce prétendu
ster en porte-feuille,
perdit rien; IV. *Ma-*
e pathologique, Ha-
n-8°. Ce mauvais ou-
allemand, a été tra-
et considérablement
1, 1804-1806, 5 vol.
Pozzi, qui n'a pas cor-
perfections, ni rempli
es de l'original. Con-
ns divers recueils pé-
Mémoires assez mé-
charlatanisme médi-
nière de remédier à
nt par l'arsenic; sur
qu'il regarde, avec
mme une opération
rs exempte de dan-

C.

, fils de Conrad IV,
ie, et d'Elisabeth de
ils de l'empereur Fré-
é en 1251, et n'était
ans, lorsque son père,
ievé de soumettre le
les, mourut à Lavello.
ids de l'illustre maison
n, dont Conradin était
légitime, furent le seul
lui fut pas ravi durant
rité. Élevé à la cour de
son aïeul maternel, Othon, duc de Bavière, il dut sa sûreté à la protection de ce prince et du comte de Tyrol, second mari de sa mère; mais pendant ce temps les couronnes qu'il avait droit de porter lui étaient ravies par ceux mêmes qui auraient dû le protéger. Fils et petit-fils des rois de Germanie, d'Italie, de Naples et de Jérusalem; appelé à être empereur à son tour, il fut écarté du trône de Germanie parce que toutes les fois que l'héritier du dernier monarque était faible, on regardait ce trône comme électif. Ses droits ne furent pas même considérés par les électeurs, qui se partagèrent entre Richard de Cornouaille et Alphonse X de Castille. La couronne de Lombardie et celle de l'empire n'étaient décernées qu'à celui qui avait obtenu la première; elles restèrent en dispute entre les deux concurrents; celle de Jérusalem ne fut point contestée à Conradin, parce qu'elle n'était plus alors qu'un vain titre; mais quoiqu'il soit quelquefois désigné par le nom de *Conrad V*, il ne recueillit jamais l'héritage de Conrad IV, son père. Le royaume de Naples du moins était purement héréditaire, et lui appartenait par un droit incontestable. Les papes, si long-temps ennemis de son père et de son aïeul, si long-temps effrayés de ce qu'un prince entreprenant possédait aux portes de Rome des provinces fertiles et de redoutables forteresses, prêtes à accueillir ses armées allemandes, auraient dû voir avec plaisir un enfant succéder à ces héros, et un prince apanagé recueillir cette partie de l'héritage des empereurs d'Allemagne. Le margrave de Hochberg, bailli du royaume de Naples, et tuteur que Conrad IV, mourant, avait donné à son fils, s'était empressé d'annoncer au pape Innocent IV, qui régnait alors, sa soumis-

sion et son attachement à l'église; il avait mis le jeune prince qu'il représentait sous la protection du saint siége, et il avait imploré pour lui la commisération, aussi bien que la justice qu'on doit aux pupilles; mais Innocent IV, enivré de présomption pour un succès auquel il n'avait eu aucune part, regardait la mort de Conrad comme une victoire. Il crut le moment arrivé où il pourrait s'emparer de l'héritage de ses anciens ennemis, de la maison de Hohenstauffen; il chargea ses émissaires d'appeler partout les Appuliens à la révolte; il rassembla une armée, à la tête de laquelle il entra dans le royaume de Naples, et il força le marquis de Hochberg et Mainfroi, frère naturel de Conrad IV, à se soumettre à lui. (*V.* Mainfroi.) Mais ce succès ne fut pas de longue durée. Les troupes de l'église furent bientôt repoussées, et le royaume de Naples fut gouverné au nom de Conradin, avec lequel il était difficile qu'on établît aucune communication suivie. Tandis que cet enfant royal était élevé obscurément en Bavière, le bruit de sa mort arriva aux armées que Mainfroi conduisait à la victoire. Le régent put croire, ou crut peut-être en effet à cette nouvelle, et cessant dès-lors de se considérer comme un simple administrateur du royaume, il se fit couronner lui-même, le 11 août 1258, comme successeur de son neveu. Elisabeth de Bavière n'opposa point la force des armes aux usurpations qui dissipaient l'héritage de son fils; elle protesta, par une ambassade solennelle, contre le couronnement de Mainfroi; mais lorsque ce prince déclara qu'il ne redescendrait point du trône où il venait de monter, elle résolut d'attendre ce que le temps pourrait faire pour elle, et elle se borna à former l'ame de son fils, pour le rendre digne de ses aïeux et ble de ressaisir un jour l'héritage il était si injustement dépouillé. lui donna pour compagnon et frère d'armes un prince non malheureux que lui, Frédéric, de rejeton de la maison de Haben qui, de son côté, avait été dép du duché d'Autriche, son hé par Othocar de Bohême. L'ému entre ces jeunes princes dévelop eux les vertus du siècle, la ren et l'audace. L'émulation qu'on donnait était destinée à les faire bien plus qu'à les faire penser pendant, Mainfroi avait à se perdu le royaume de Conradin vie : le pape avait donné les D ciles à un prince français, et C d'Anjou avait triomphé, dans la de Grandella, le 26 février 12 l'armée royale et gibeline, qui dait les droits de Conradin au que ceux de son oncle. Bientôt pression, sous le joug de Charl mena tous les cœurs des Appu des Siciliens à l'héritier natur monarchie. Les chefs des Gibe Naples, les Capèce et une foule tilshommes, se rendirent en I auprès de Conradin; les répu et les petits princes qui, dans l de l'Italie, suivaient le parti g espéraient même de trouver un seur et un vengeur dans l'héri Frédéric et des Henri. Ils offri jeune prince de l'argent, des des chevaux; ils lui promirent foule de vieux guerriers, qui servi sous son père et son aïeu draient se ranger sous les étc de la maison de Souabe; ils s' rent encore à lui procurer l'as de deux princes de Castille, d'Alphonse X, qui, avec un nombreux d'Espagnols méco servaient chez les Maures d'A

issaient impatients de se
e les Français. Les deux
ia, parents de la mère
rinrent se réunir au prin-
t dépouillé, avec deux
Ghérardesca, oncles ou
Jgolin, dont le Dante a
x supplice à jamais cé-
retentissait d'impréca-
Charles d'Anjou et ses
e moment semblait venu
éclarerait pour la cause
; Elisabeth, qui long-
ésisté aux instances de
st à la bouillante impa-
fils, qu'elle trouvait trop
ne si haute entreprise,
leurs sollicitations; cent
1,200,000 francs) qui
f envoyés par les répu-
se et de Sienne, furent
premiers frais de son
duc de Bavière, frère
t le comte de Tyrol,
ngagèrent à conduire le
squ'au centre de la Lom-
devait trouver ses parti-
rmes; et en effet, avant
fe 1267, Conradin, es-
deux princes d'empire,
ivec cinq mille hommes
ant de cavalerie légère,
re, où Martin Ier. de la
plus considérés parmi
gibelins en Lombar-
uit avec ses partisans.
laquelle Conradin avait
lpes était, d'après le
ire adopté dans ce siè-
lus puissantes qu'on eût
ng-temps en Italie; mais
s destinée à l'accompa-
bout de son entreprise.
rière et le comte de Ty-
oint assez riches pour
mps un si grand nom-
à leur paye, et le terme
du service que les gentilshommes devaient, en raison de leurs fiefs, était fort limité. La puissante cavalerie qui avait accompagné Conradin jusqu'à Vérone, l'abandonna donc dans cette ville sans avoir vu l'ennemi; les deux princes, ses tuteurs, retournèrent avec leurs sujets en Allemagne, et le jeune homme, âgé à peine de dix-sept ans, qui venait attaquer un des plus vieux guerriers et des plus redoutables souverains de l'Europe, se trouva seul au milieu de ses nouveaux alliés. Il ne lui restait qu'un petit nombre de soldats allemands, son ami et son frère d'armes, le duc Frédéric d'Autriche, et ses sages conseillers, les Lancia et les Ghérardesca. Cependant, le zèle des Italiens qui l'avaient appelé ne se démentit point; Conradin, traversant la Lombardie de Vérone à Pavie, loin de rencontrer de la résistance, voyait grossir sa petite troupe de tous les gentilshommes gibelins attachés à sa famille par un long dévouement, de tous les soldats allemands qui avaient cherché des établissements en Italie, et qui quittaient la solde des petits princes qu'ils avaient servis pour suivre la fortune du fils de leur empereur. Conradin évita de toucher au territoire des républiques guelfes, et après avoir recueilli les gibelins de la marche Trévisane et de la Lombardie, il s'engagea dans les montagnes de la Ligurie, pour mettre en mouvement toute cette noblesse immédiate, qui brûlait de venger ses injures. Lui-même il s'avança par la rivière du Ponent jusqu'aux fiefs des marquis de Carreto, tandis que sa cavalerie, à l'extrémité de la rivière de Levant, traversait les fiefs des Malespina, et descendait le long de la Magra jusqu'à Sarzane. Conradin, après avoir rassemblé tout ce que la Ligurie lui pouvait fournir de soldats,

les conduisit à Pise sur dix galères pisanes qui l'attendaient. L'armée, que tant d'activité, tant de dévouement, et cette antique fidélité avaient mise sur pied, montait alors à trois mille cinq cents hommes d'armes, force assez redoutable pour que Charles d'Anjou se vît force d'abandonner la Toscane à son approche, et de retourner précipitamment dans la Pouille pour arrêter la rebellion qui y éclatait de toutes parts. Un mouvement universel d'insurrection semblait devoir délivrer l'Italie de ses oppresseurs; l'approche du jeune prince excitait partout l'enthousiasme, et la haine commune suggérait aux peuples des opérations qui semblaient concertées. Les Pisans avaient armé trente galères, montées par cinq mille soldats; après avoir dévasté les environs de Gaëte, elles avaient battu la flotte provençale de Charles et brûlé vingt-sept de ses vaisseaux à la vue du port de Messine. Les Sarrasins, dont Frédéric II avait établi une puissante colonie à Luceria, dans la Pouille, y relevèrent l'étendard de Conradin. Guillaume de Belselve, lieutenant de Charles en Toscane, avait été mis en déroute par des émigrés gibelins de Florence. Frédéric de Castille, revenant de Tunis avec huit cents chevaliers espagnols, allemands et toscans, avait débarqué à Sciatta, en Sicile, et avait soulevé toute l'île, à la réserve de Palerme, Messine et Syracuse. Henri de Castille, qui gouvernait Rome avec le nom de sénateur, attendait Conradin à bras ouverts; le pape demeurait seul fidèle à Charles d'Anjou. (*Voyez* CLÉMENT IV.) Trois fois il avait envoyé à Conradin l'ordre de licencier son armée, et de venir sans suite, recevoir, aux pieds du prince des apôtres, la sentence qui déciderait de son sort. Enfin, le jour de Pâques, 1268, il prononça à Viterbe, contre lui et tous tisans, la sentence d'excom tion, le déclarant en même t chu du royaume de Jérusalem dont jusqu'alors le saint-sièg permis de porter le titre, e tous ses vassaux de leur ser fidélité. Conradin, qui à cette s'avançait vers Rome, passa vue son armée sous les m mes de Viterbe, pour intim vieux pontife. Les cardinau prêtres, effrayés, accoururen auprès de Clément IV, qui moment était en prières: « » gnez point, leur dit-il; car » efforts doivent se dissiper » mée. » Alors il s'avança sur parts, d'où on lui montra C et Frédéric d'Autriche, à l leurs chevaliers. « Ce sont, di » cardinaux, des victimes qu » sent conduire au sacrifice. » dant le sénateur Henri de C çut Conradin à Rome, avec h hommes d'armes, espagnols, gagèrent à le suivre. Les tre églises furent mis à la dispo l'ennemi du pape; l'armée s par l'enrôlement de nouve gneurs gibelins, et après que maines de séjour à Rome, el mit en route, le 18 août, po par les Abruzzes dans le roy Naples. Conradin était parv la plaine de St.-Valentin ou T zo, lorsqu'il rencontra Cha jou avec une armée moins la sienne, mais toute com vieux guerriers, accoutum exacte discipline. D'une p mille chevaliers, de l'autre t devaient, le 23 août 1268 dans la bataille de Taglia sort de toute l'Italie, et de nation des Français ou des dans le royaume de Naples

pouvaient guère mettre
plus considérables sur
chaque soldat et chaque
être tout revêtu de fer ou
que l'éducation ou l'ar-
guerrier coûtait seule le
ngues années. Conradin
une supériorité de nom-
lait devoir être décisive;
s, et surtout le vieux
Valery, son conseiller,
ie ces troupes, levées par
ie de parti, seraient plus
ie d'autres enivrées par
toire. Charles osa exposer
les deux tiers de son ar-
r d'avance sa défaite, et
ioment où les soldats de
disperseraient à la pour-
ncus, pour leur tomber
an corps de réserve, l'é-
ée, qu'il avait dérobé à
ion. Cette manœuvre ha-
pleinement couronnée
i. Conradin et Frédéric
rdiment la rivière qui les
Provençaux; ils renver-
qui leur était opposé, ils
tout ce qu'ils croyaient
e; déjà ils se dispersaient
ite des fuyards, déjà,
la mort de Henri de Co-
rtait les habits royaux de
croyaient la guerre finie,
omte d'Anjou fondit sur
s huit cents gendarmes.
la guerre consistait alors
des masses de la cavale-
es hommes d'armes épars
ie pouvaient opposer au-
ce à cette muraille de fer
itait sur eux; ils étaient
nassacrés sans avoir pu
en peu d'instants la ba-
due sans ressource, et
s, qui avaient jusqu'alors
é tous les pas de Conradin, les comtes Lancia et les Ghérardesca, lui conseillèrent de s'enfuir, pour réunir ensuite son armée loin de ce malheureux champ de bataille, et tenter de nouveau des chances de guerre, qui ne paraissaient point désespérées. Le parti de Conradin, si menaçant avant la bataille, était anéanti par un seul échec; les fugitifs, croyant rejoindre leurs partisans, ne trouvèrent dans le pays qu'ils traversaient que des hommes empressés à faire oublier leur révolte par des trahisons. Henri de Castille fut livré à Charles par l'abbé du Mont-Cassin, auquel il avait demandé un asyle. Conradin et ses amis avaient fait quarante-cinq milles pour s'éloigner du champ de bataille, sans trouver un baron qui osât embrasser leur cause. Parvenus sur le bord de la mer, ils résolurent de passer en Sicile, où ils étaient sûrs d'être accueillis par un parti puissant. Ils s'embarquèrent à Astura sur un frêle bateau; mais Jean Frangipani, seigneur d'Astura, craignant d'être rendu responsable de leur fuite, et se repentant d'une action généreuse, les poursuivit avec des barques armées, les ramena de force, et les livra, moyennant une infâme récompense, à l'amiral de Charles d'Anjou, qui les transporta à Naples. La monarchie de Charles avait été ébranlée, et son existence entière avait été en danger. Le jeune prince, que la fortune des armes et la trahison livraient entre ses mains, avait des droits incontestables, et avait reçu trop de preuves de l'amour et du dévouement des peuples, pour que l'usurpateur pût lui pardonner. Il est peu probable qu'il ait consulté sur la conduite qu'il devait tenir; et la réponse hypocrite qu'on prête à Clément IV: « Il ne convient point à un pape » de conseiller de faire mourir per- » sonne; » ou selon d'autres, *vita*

Conradini, mors Caroli; mors Conradini, vita Caroli, n'était nullement nécessaire pour le déterminer à la cruauté; mais si l'on s'attendait à ce que Conradin périt de la mort des rois détrônés, on ne s'attendait pas à ce qu'un supplice effrayant, et en apparence juridique, appelât en quelque sorte l'Europe à ses funérailles. Apparemment Charles d'Anjou voulut ainsi redoubler l'effroi des vaincus, et lier les vainqueurs entre eux par la communion à un même crime. Il forma un tribunal des députés des provinces qui lui étaient les plus dévouées, et, au milieu de ces magistrats, effrayés ou vendus, il n'en trouva encore qu'un seul qui osât prononcer la peine de mort contre un prince légitime, qui tentait de recouvrer son héritage. A peine ce juge inique avait condamné Conradin, que Robert de Flandre, propre gendre de Charles, l'étendit mort à ses pieds, en lui disant: « Il ne t'appartient pas, misérable, de condamner à mort si noble » et si gentil seigneur. » Cependant Conradin fut livré au bourreau, le 26 octobre 1268; il détacha lui-même son manteau, et s'étant mis à genoux pour prier, il se releva en s'écriant: « O ma mère! quelle profonde dou- » leur te causera la nouvelle qu'on va » te porter de moi! » Il jeta ensuite son gant au milieu de la foule, comme pour y chercher un vengeur. Il posa sa tête sur le bloc, et elle tomba sous le glaive. Son noble ami, Frédéric d'Autriche, et ses conseillers fidèles, les Lancia et les Ghérardesca, subirent le même supplice sur le même échafaud. Des milliers de victimes furent sacrifiées ensuite par Charles d'Anjou. La mort du dernier prince de la race qui a donné au trône le plus de héros, fut accompagnée par le massacre de tous ses plus fidèles sujets. S. S—I.

CONRARIO (Ange). *Voy* goire XII, pape.

CONRART (Valentin), 1603 à Paris, d'une famille niste et originaire du Hainau seiller et secrétaire du roi, fi ainsi dire, le père de l'académi çaise. C'était chez lui que se r blaient vers 1630 Godeau, bauld, Chapelain, Giry, l commissaire de l'artillerie; l'a Cerisy son frère, Serizay et ville. Ce dernier introduisit d assemblées Faret, qui fut tour cause de l'introduction Marests et de l'abbé Boisrob 1634, cet abbé en parla au c de Richelieu, qui fit offrir s tion à cette compagnie. Serizy leville et quelques autres v qu'on refusât le cardinal; mai de Chapelain l'emporta, et c ciété, à laquelle on donnait le d'*académie des beaux-esprits*, *démie de l'éloquence*, d'ac *éminente*, prit celui d'*académ çaise*. Montmor, maître d quêtes, du Chastelet et Bautr seillers d'état, Servien, se d'état, voulurent être de cet pagnie. On nomma trois offic directeur et un chancelier qui changés, et un secrétaire qu perpétuel: cette dernière ch confiée à Conrart. On tint alo tre de ce qui se passait dans semblées, et les registres com au 13 mars 1634. Les lett tentes de Louis XIII pour l'é ment de l'académie française tées de janvier 1635, et fur lées le 29 du même mois. L des sceaux Seguier, depuis lier, fit dire qu'il désirait ét pris dans le tableau des acadé Les lettres-patentes ne furé fiées au parlement que dans le

7. Courart occupa la place re jusqu'a sa mort, arrivée embre 1675. Quoiqu'il ne rec ni le latin, mais seule- ien et l'espagnol, il possé- tement la langue française. 1 fait, comme de droit, un ge dans son *Histoire de e française*, et attribue à ie le petit nombre de ses leau, plus sévère, et peut- iste, qualifie ce silence de Courart a fait si peu de on ne peut trouver une hy- ms le vers de Boileau. On art: I. une *Épître dédica- lte* de la vie de *Philippe de* Leyde, 1647, in-4°.: Jean l'éditeur de cet ouvrage un journal de Charlotte , femme de Mornay, et ar David de Lignes; II. *vers*, imprimée dans la partie des *Épîtres de Bois-* I. une *Ballade* en réponse *Goutteux sans pareil*, et dans les *OEuvres de Sar-* la *Préface des Traités de Gombauld touchant la* Amsterdam, 1669, in-12: ice, qui contient l'éloge de , a été réimprimée en rtie par d'Olivet dans son *de l'académie*, etc.; V. *du psaume XCII* dans le les *Poésies chrétiennes et* VI. *les Psaumes* (au nom- quante-un seulement) *re- r l'ancienne version de Clé- ot*, Charenton, 1677, in-12: lit en 1720 avoir découvert de le manuscrit des cent psaumes retouchés par Con- il y a tout lieu de croire que charlatanerie de libraire; *res familières à M. Feli-* 1, in-12. Courart a été l'éditeur de l'ouvrage anonyme de Michel le Faucheur, intitulé: *Traité de l'action de l'orateur ou de la prononciation et du geste*, Paris, 1657, in-12. C'est à tort que la traduction latine de ce traité, publiée à Helmstædt en 1690, in-4°. donne Courart pour auteur. A. B—T.

CONRING (Herman), un des savants les plus distingués du 17e. siècle, naquit le 9 novembre 1606, à Norden en Ostfrise. Il n'était âgé que de cinq ans lorsqu'il fut atteint de la peste qui régnait dans sa patrie, et qui enleva toutes ses sœurs. L'application du feu sur un anthrax à la mamelle droite le fit tellement souffrir, que, pour ne pas s'exposer aux mêmes douleurs, il cacha deux bubons qui lui survinrent aux aines. La mort pouvait être le résultat d'une pareille imprudence; mais la nature triompha. Cependant, Conring fut tourmenté par une éruption rebelle qui épuisa ses forces, et le priva, pendant plusieurs mois, de la faculté de marcher. Dès que sa santé fut rétablie, il commença le cours de ses études, et montra les plus heureuses dispositions; ses progrès furent aussi brillants que rapides. Une satire qu'il fit à quatorze ans sur les poètes couronnés fut très favorablement accueillie. Corneille Martini, professeur de philosophie à Helmstædt, conçut tant d'estime pour le jeune auteur, qu'il désira guider ses pas dans la carrière des sciences. Conring ayant perdu cet habile maître au bout d'une année, trouva un nouveau Mentor dans Rodolphe Diepholdt, professeur de langue grecque, et possédant de vastes connaissances en histoire et en géographie. La guerre et la peste qui désolaient son pays, déterminèrent Conring à s'en éloigner. Ils se rendit à Leyde en 1625, suivit avec ardeur les leçons de l'uni-

chants, intitulés : *Niebelungen*, la *Vengeance de Chriemhild*, et ses *Doléances* (Müller, tome I) : Bodmer a fait connaître les deux premiers chants ; III. *Jolie Histoire d'Engelhard de Bourgogne, de Diétrich, duc de Brabant, son compagnon d'armes, et d'Engeldrut, fille du roi de Danemarck, ce qui leur est arrivé, et les malheurs qu'ils ont soufferts.* Eschenbourg, dans le *Musée allemand*, cahier de février 1776, en a fait connaître des passages tirés d'un manuscrit conservé dans la *Bibliothèque de Wolfenbuttel.* Cette histoire a été publiée à Francfort, 1573, mais en langue allemande du 16e. siècle ; IV. *Uzlauf* (*Excursion*), poëme épique dont on trouve des passages dans Goldast, *Parænet. vet.* ; V. Des *Satyres*, des *Fables*, une pièce *contre l'orgueil et l'insolence*, que Conrad reproche à ses contemporains. G—Y.

CONRAD, moine de Citeaux, surnommé *Léontorius* de Lowenberg, petite ville de Souabe, où il était né en 1460, s'appliqua à l'étude de la théologie et des antiquités ecclésiastiques, sciences dans lesquelles il fit des progrès si rapides, qu'avant l'âge de trente ans Jean de Cirey, supérieur-général de l'ordre, l'avait choisi pour secrétaire. C'est tout ce qu'on sait de la vie de Conrad. Les biographes n'ont pu découvrir d'une manière positive ni le lieu, ni le temps de sa mort. Prosper Marchand croit qu'il termina ses jours dans un village peu distant de Bâle, vers l'année 1520. Conrad laissa manuscrits des lettres, des discours et des vers. Au nombre de ses amis, il faut remarquer le célèbre Reuchlin, l'un des restaurateurs des bonnes études en Allemagne, et l'on a imprimé quelques-unes des lettres que Conrad lui a adressées ; elles suffise[...] prouver qu'il écrivait puremen[...] tin, et que ses idées sur les [...] étaient fort au-dessus de celle[...] cle où il a vécu. C'est à ses soi[...] doit l'édition des priviléges de [...] *Privilegia ordinis Cistercie[...]* Cirey), imprimée à Dijon [...] linger, en 1491, in-4°. Il a é[...] donné des éditions de la Bi[...] la glose de Walafrid Strabus ([...] *Biblicus cum glossâ ordin[...]* Nuremberg, 1496, 6 vol. [...] réimprimée cinq fois dans l'e[...] trente ans ; des *Postilles* d[...] de St.-Cher, Bâle, 1504, 6 [...] fol., et enfin de la *Cité de D[...]* St.-Augustin, Lyon, in-fol., 1[...] croit qu'Amerbach l'employa d[...] imprimerie de Bâle comme [...] teur ; du moins on a la preu[...] le chargeait de la révision de [...] nuscrits, et qu'il l'avait prié d[...] en ordre les pièces destinées [...] nouvelle édition des *Œuvre[...]* *Jérôme.* W[...]

CONRAD (Olivier), [...] cordelier, natif du Gatinais [...] dans le 15e. siècle. Le plus c[...] ses ouvrages est celui qui est i[...] *le Miroir des pécheurs*, i[...] Paris, 1526. Les curieux rech[...] cette édition, qui est fort rare [...] teur l'a dédiée à Jean Olivier d[...] ville, premier président au pa[...] de Paris, dont il avait déjà é[...] la protection. Il avait d'abord [...] posé cet ouvrage en latin, et [...] prend, dans une lettre en tête [...] dition citée, que ce fut à la s[...] tion de quelques amis, et par l[...] de rendre son travail utile à u[...] grand nombre de personnes, [...] décida à le traduire en vers [...] çais. Conrad avait fait ses ét[...] Paris, et il s'était fait connaît[...] des vers latins, dans lesquels i[...]

saisi la manière de Fausto
ii (*Voy.* ANDRELINI), qu'il
acquis le surnom de *Faus-*
Ses poésies latines ont été
ss et imprimées à Paris,
oce, in-4°., et par Chr. We-
3o, in-8°. Lacroix du Maine
rdier lui attribuent encore un
en prose française, intitulé :
Faits et Louanges de Saint
pôtre de J.-C., extraits fidè-
tant des Actes des Apôtres
ses Épîtres, et autres saints
, Paris, Gaultherot, 1546,
annonnoye pense que cet au-
ommait *Conrard*, et non pas
, et il ajoute que son nom
rimé de cette manière au-
de ses poésies latines; mais
it *Conrad* dans le *Miroir du*
, et tous les biographes ont
ette orthographe, qui a pré-
W—s.

IAD, né à Heresbach, dans
de Clèves, le 2 août 1496,
quelques biographes, descen-
odefroi de Bouillon. Il fit ses
s études à Cologne, et fré-
nsuite les universités de Fran-
Italie. Le duc de Clèves le
rès de son fils en qualité
pteur, et le récompensa de
s par un canonicat qu'il ré-
n de temps après. Le jeune
nt succédé à son père, vou-
her à sa personne Conrad,
appréciait les talents, et lui
s titre de son conseiller in-
ns cette place, qu'il remplit
trente ans, Conrad rendit à
ce les plus grands services. Il
i les troubles de religion, en
nant les efforts des chefs de
partis, encouragea les bonnes
fit fleurir le commerce, et
autant qu'il était en lui, le
i peuples. Ce que dit Hartz-
heim, que Conrad n'eut que des amis et pas un envieux, n'en paraîtra pas moins difficile à croire. Lorsqu'il sentit que l'âge ne lui permettait plus de se livrer aux affaires publiques avec la même assiduité, il se démit de ses emplois, et se retira à Wesel, où il employa le temps qui le séparait de la mort à la prière et à l'étude. La perte d'une épouse chérie jeta quelque amertume sur ses derniers jours; il lui survécut cependant plusieurs années, et demanda, en mourant, à être enterré auprès d'elle. La mort de Conrad, arrivée à Wesel le 14 octobre 1576, fut le sujet d'un deuil universel. Il légua, par son testament, sa bibliothèque à la ville et une partie de ses biens aux pauvres. Conrad possédait toutes les langues anciennes; mais il avait fait une étude plus particulière de l'hébreu et du grec; il était en correspondance avec Erasme, et c'est dans une lettre qu'il lui écrivit que se trouve la *Relation de la prise de Munster par les Anabaptistes* (en 1534). Ce morceau d'histoire estimé a été imprimé avec des notes de Thomas Strackius, à Leyde en 1637 et 1650. Conrad était également lié avec Mélanchthon, et il est bien digne de remarque que ses liaisons avec des protestants n'aient jamais fait soupçonner sa foi pendant sa vie, et que son attachement à la religion catholique ne l'ait jamais engagé dans aucune controverse. Quelques écrivains ont dit qu'il se reconnut luthérien en mourant, mais un tel fait, allégué sans preuve, est d'ailleurs trop visiblement dicté par l'esprit de parti pour qu'on y fasse la moindre attention. Les principaux ouvrages de Conrad d'Heresbach sont : I. une *Explication des Psaumes*, en latin, Bâle, 1578, in-4°.; II. deux *Livres de l'Éducation des Princes*,

dans la même langue, Francfort, 1572, in-4°. Il a traduit du grec en latin quelques livres de la *Grammaire de Gaza*, et la *Vie d'Homère* par Hérodote. On lui doit des éditions latines d'*Hérodote*, 1526; de *Thucydide*, 1527, l'un et l'autre de la version de Valla; de la *Géographie* de Strabon, de la traduction de Guarini et de George Tifernus; du *Dictionnaire grec et latin* de Curion. Enfin, il a laissé plusieurs manuscrits. W—s.

CONRAD (Balthasar), jésuite, né en 1559, à Neiss, en Silésie, professeur de mathématiques à l'université d'Olmutz, mort en 1600, a publié: I. *Nova Tabularum chronographicarum ratio, edita ad specimen tabulæ utriusque hemisphærii, in cono rectangulo, cujus basis est æquator terræ, vertex verò polus*, Prague, 1670; II. *Propositiones physico-mathematicæ, de flammâ viridi, de ortu et interitu flammæ*, Olmutz, 1659, in-4°. Il travaillait à un grand ouvrage de physique, sous ce titre: *Teledioptice*, sur lequel il avait consulté les premiers mathématiciens de son temps; il mourut avant d'avoir achevé les derniers chapitres. G—y.

CONRADI (François-Charles), jurisconsulte saxon, né en 1701 à Reichenbach, dans le Voigtland, où son père était bailli, enseigna le droit aux universités de Wittemberg et de Helmstadt, et mourut dans cette dernière ville le 17 juillet 1748, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages. L'un des plus curieux, *Grund-Satze der deutschen Rechte in Sprichwörten*, est un abrégé des principes du droit germanique, en proverbes allemands. Ses autres écrits, tous en latin, sont: I. *Observationes de monumento Sexti Aur. Propertii, Hispelli in Umbriâ reperto* (dans les *Acta eruditor.*, de 1725); II. *Observationes de nummis aureis aliisque contorniatis* (ibid.). III. *Parergorum in quibus et antiquitates juris illustri bri IV*, suivi d'un supplément intitulé: *Curæ secundæ et obse reliquæ*; IV. un grand n dissertations de jurisprudence éditions des *Opuscula* de hoek, de ceux de Jacques et du traité de Brisson. *De et solemnibus populi roma* — Jean-Louis Conradi, bourg en 1750, fut professe losophie à Leipzig dès 1754 le droit dans la même univ ensuite à Marbourg, depuis qu'à sa mort, arrivée le 1 1785. Il a publié: I. une t allemande des *Nouvelles* de tes, d'après la traduction fr Leipzig, 1753, in-8°.; II. tion latine d'*Aulu-Gelle*, d'ap de Gronovius, avec des au tions, ibid., 1761 et 1763, in-8°.; III. *Opuscula è jure* Brême, 1777-78, 2 vol. i IV. plusieurs dissertations grammes de jurisprudence. ques morceaux dans les *Acta torum* et autres ouvrages ques. — David-Arnold Conr blia en 1759, et dédia à son Juste-Antoine Conradi, secré la chambre du roi d'Angle *Cryptographia denudata si decifrandi quæ occultè scri* Leyde, in-8°., petite brochu soixante-treize pages, ouvra et methodique, mais qui n'e abrégé de celui que Breithau la même année (*Voy* Brei quoique Conradi prétende ê mier qui ait écrit *de indu* cette matière. C.

CONRADI (George-Chri médecin, né le 8 juin 167

le pays de Hanovre, reçut
à Göttingue, en 1789,
médecin-physicien de Nor-
92, et mourut dans cette
décembre 1798. Outre sa
inaugurale, *sur l'Hydro-*
publié: I. *Observations*
iction de la cataracte,
91, in-8°. (en allemand);
dans lequel on enseigne
pureté des médicaments,
naître leur falsification,
793, in-8°. (en allemand);
its choisis du journal d'un
aticien, Chemnitz, 1794,
allemand): ce prétendu
ait rester en porte-feuille,
rt y perdit rien; IV. *Ma-*
tomie pathologique, Ha-
96, in-8°. Ce mauvais ou-
t en allemand, a été tra-
lien, et considérablement
Milan, 1804-1806, 5 vol.
Jean Pozzi, qui n'a pas cor-
les imperfections, ni rempli
lacunes de l'original. Con-
ré dans divers recueils pé-
des Mémoires assez mé-
ur le charlatanisme médi-
la manière de remédier à
nement par l'arsenic; sur
on, qu'il regarde, avec
a, comme une opération
toujours exempte de dan-

C.

DIN, fils de Conrad IV,
rmanie, et d'Elisabeth de
petit-fils de l'empereur Fré-
était né en 1251, et n'était
trois ans, lorsque son père,
ir achevé de soumettre le
le Naples, mourut à Lavello.
llemands de l'illustre maison
stauffen, dont Conradin était
rejeton légitime, furent le seul
ui ne lui fut pas ravi durant
minorité. Élevé à la cour de
son aïeul maternel, Othon, duc de Bavière, il dut sa sûreté à la protection de ce prince et du comte de Tyrol, second mari de sa mère; mais pendant ce temps les couronnes qu'il avait droit de porter lui étaient ravies par ceux mêmes qui auraient dû le protéger. Fils et petit-fils des rois de Germanie, d'Italie, de Naples et de Jérusalem; appelé à être empereur à son tour, il fut écarté du trône de Germanie parce que toutes les fois que l'héritier du dernier monarque était faible, on regardait ce trône comme électif. Ses droits ne furent pas même considérés par les électeurs, qui se partagèrent entre Richard de Cornouaille et Alphonse X de Castille. La couronne de Lombardie et celle de l'empire n'étaient décernées qu'à celui qui avait obtenu la première; elles restèrent en dispute entre les deux concurrents; celle de Jérusalem ne fut point contestée à Conradin, parce qu'elle n'était plus alors qu'un vain titre; mais quoiqu'il soit quelquefois désigné par le nom de *Conrad V*, il ne recueillit jamais l'héritage de Conrad IV, son père. Le royaume de Naples du moins était purement héréditaire, et lui appartenait par un droit incontestable. Les papes, si long-temps ennemis de son père et de son aïeul, si long-temps effrayés de ce qu'un prince entreprenant possédait aux portes de Rome des provinces fertiles et de redoutables forteresses, prêtes à accueillir ses armées allemandes, auraient dû voir avec plaisir un enfant succéder à ces héros, et un prince apanagé recueillir cette partie de l'héritage des empereurs d'Allemagne. Le margrave de Hochberg, bailli du royaume de Naples, et tuteur que Conrad IV, mourant, avait donné à son fils, s'était empressé d'annoncer au pape Innocent IV, qui régnait alors, sa soumis-

sion et son attachement à l'église; il avait mis le jeune prince qu'il représentait sous la protection du saint siége, et il avait imploré pour lui la commisération, aussi bien que la justice qu'on doit aux pupilles; mais Innocent IV, enivré de présomption pour un succès auquel il n'avait eu aucune part, regardait la mort de Conrad comme une victoire. Il crut le moment arrivé où il pourrait s'emparer de l'héritage de ses anciens ennemis, de la maison de Hohenstauffen; il chargea ses émissaires d'appeler partout les Appuliens à la révolte; il rassembla une armée, à la tête de laquelle il entra dans le royaume de Naples, et il força le marquis de Hochberg et Mainfroi, frère naturel de Conrad IV, à se soumettre à lui. (*V.* Mainfroi.) Mais ce succès ne fut pas de longue durée. Les troupes de l'église furent bientôt repoussées, et le royaume de Naples fut gouverné au nom de Conradin, avec lequel il était difficile qu'on établît aucune communication suivie. Tandis que cet enfant royal était élevé obscurément en Bavière, le bruit de sa mort arriva aux armées que Mainfroi conduisait à la victoire. Le régent put croire, ou crut peut-être en effet à cette nouvelle, et cessant dès-lors de se considérer comme un simple administrateur du royaume, il se fit couronner lui-même, le 11 août 1258, comme successeur de son neveu. Elisabeth de Bavière n'opposa point la force des armes aux usurpations qui dissipaient l'héritage de son fils; elle protesta, par une ambassade solennelle, contre le couronnement de Mainfroi; mais lorsque ce prince déclara qu'il ne redescendrait point du trône où il venait de monter, elle résolut d'attendre ce que le temps pourrait faire pour elle, et elle se borna à former l'ame de son fils, pour le rendre digne de ses aïeux e
ble de ressaisir un jour l'héritag
il était si injustement dépouill
lui donna pour compagnon et
frère d'armes un prince non
malheureux que lui, Frédéric, d
rejeton de la maison de Babe
qui, de son côté, avait été dép
du duché d'Autriche, son hér
par Othocar de Bohême. L'ému
entre ces jeunes princes développ
eux les vertus du siècle, la com
et l'audace. L'émulation qu'on
donnait était destinée à les faire
bien plus qu'à les faire penser
pendant, Mainfroi avait à so
perdu le royaume de Conradin
vie : le pape avait donné les De
ciles à un prince français, et C
d'Anjou avait triomphé, dans la
de Grandella, le 26 février 12
l'armée royale et gibeline, qui
dait les droits de Conradin au
que ceux de son oncle. Bientô
pression, sous le joug de Charl
mena tous les cœurs des Appul
des Siciliens à l'héritier nature
monarchie. Les chefs des Gibe
Naples, les Capèce et une foule
tilshommes, se rendirent en I
auprès de Conradin; les répu
et les petits princes qui, dans l
de l'Italie, suivaient le parti g
espéraient même de trouver un
seur et un vengeur dans l'hérit
Frédéric et des Henri. Ils offri
jeune prince de l'argent, des
des chevaux; ils lui promirent
foule de vieux guerriers, qui
servi sous son père et son aïeu
draient se ranger sous les étei
de la maison de Souabe; ils s'
rent encore à lui procurer l'as
de deux princes de Castille,
d'Alphonse X, qui, avec un
nombreux d'Espagnols méco
servaient chez les Maures d'A

ssaient impatients de se
e les Français. Les deux
ia, parents de la mère
inrent se réunir au prin-
: dépouillé, avec deux
Ghérardesca, oncles ou
golin, dont le Dante a
x supplice à jamais cé-
retentissait d'impréca-
Charles d'Anjou et ses
e moment semblait venu
éclarerait pour la cause
; Elisabeth, qui long-
sisté aux instances de
t à la bouillante impa-
ils, qu'elle trouvait trop
e si haute entreprise,
eurs sollicitations; cent
1,200,000 francs) qui
envoyés par les répu-
e et de Sienne, furent
premiers frais de son
duc de Bavière, frère
t le comte de Tyrol,
ngagèrent à conduire le
qu'au centre de la Lom-
levait trouver ses parti-
rmes; et en effet, avant
e 1267, Conradin, es-
leux princes d'empire,
vec cinq mille hommes
nt de cavalerie légère,
e, où Martin Ier. de la
plus considérés parmi
gibelins en Lombar-
it avec ses partisans.
laquelle Conradin avait
pes était, d'après le
re adopté dans ce siè-
lus puissantes qu'on eût
g-temps en Italie; mais
destinée à l'accompa-
bout de son entreprise.
ière et le comte de Ty-
oint assez riches pour
mps un si grand nom-
à leur paye, et le terme
du service que les gentilshommes devaient, en raison de leurs fiefs, était fort limité. La puissante cavalerie qui avait accompagné Conradin jusqu'à Vérone, l'abandonna donc dans cette ville sans avoir vu l'ennemi; les deux princes, ses tuteurs, retournèrent avec leurs sujets en Allemagne, et le jeune homme, âgé à peine de dix-sept ans, qui venait attaquer un des plus vieux guerriers et des plus redoutables souverains de l'Europe, se trouva seul au milieu de ses nouveaux alliés. Il ne lui restait qu'un petit nombre de soldats allemands, son ami et son frère d'armes, le duc Frédéric d'Autriche, et ses sages conseillers, les Lancia et les Ghérardesca. Cependant, le zèle des Italiens qui l'avaient appelé ne se démentit point; Conradin, traversant la Lombardie de Vérone à Pavie, loin de rencontrer de la résistance, voyait grossir sa petite troupe de tous les gentilshommes gibelins attachés à sa famille par un long dévouement, de tous les soldats allemands qui avaient cherché des établissements en Italie, et qui quittaient la solde des petits princes qu'ils avaient servis pour suivre la fortune du fils de leur empereur. Conradin évita de toucher au territoire des républiques guelfes, et après avoir recueilli les gibelins de la marche Trévisane et de la Lombardie, il s'engagea dans les montagnes de la Ligurie, pour mettre en mouvement toute cette noblesse immédiate, qui brûlait de venger ses injures. Lui-même il s'avança par la rivière du Ponent jusqu'aux fiefs des marquis de Carreto, tandis que sa cavalerie, à l'extrémité de la rivière de Levant, traversait les fiefs des Malespina, et descendait le long de la Magra jusqu'à Sarzane. Conradin, après avoir rassemblé tout ce que la Ligurie lui pouvait fournir de soldats,

les conduisit à Pise sur dix galères pisanes qui l'attendaient. L'armée, que tant d'activité, tant de dévouement, et cette antique fidélité avaient mise sur pied, montait alors à trois mille cinq cents hommes d'armes, force assez redoutable pour que Charles d'Anjou se vît forcé d'abandonner la Toscane à son approche, et de retourner précipitamment dans la Pouille pour arrêter la rebellion qui y éclatait de toutes parts. Un mouvement universel d'insurrection semblait devoir délivrer l'Italie de ses oppresseurs; l'approche du jeune prince excitait partout l'enthousiasme, et la haine commune suggérait aux peuples des opérations qui semblaient concertées. Les Pisans avaient armé trente galères, montées par cinq mille soldats; après avoir dévasté les environs de Gaëte, elles avaient battu la flotte provençale de Charles et brûlé vingt-sept de ses vaisseaux à la vue du port de Messine. Les Sarrasins, dont Frédéric II avait établi une puissante colonie à Luceria, dans la Pouille, y relevèrent l'étendard de Conradin. Guillaume de Belselve, lieutenant de Charles en Toscane, avait été mis en déroute par des émigrés gibelins de Florence. Frédéric de Castille, revenant de Tunis avec huit cents chevaliers espagnols, allemands et toscans, avait débarqué à Sciatta, en Sicile, et avait soulevé toute l'île, à la réserve de Palerme, Messine et Syracuse. Henri de Castille, qui gouvernait Rome avec le nom de sénateur, attendait Conradin à bras ouverts; le pape demeurait seul fidèle à Charles d'Anjou. (*Voyez* CLÉMENT IV.) Trois fois il avait envoyé à Conradin l'ordre de licencier son armée, et de venir sans suite, recevoir, aux pieds du prince des apôtres, la sentence qui déciderait de son sort. Enfin, le jour de Pâques, 1268, il prononça à Viterbe, contre lui et tous tisans, la sentence d'excom tion, le déclarant en même t chu du royaume de Jerusalem dont jusqu'alors le saint-sieg permis de porter le titre, e tous ses vassaux de leur ser fidélité. Conradin, qui à cett s'avançait vers Rome, pass vue son armée sous les m mes de Viterbe, pour inti vieux pontife. Les cardinau prêtres, effrayés, accoururen auprès de Clément IV, qui moment était en prières: « » gnez point, leur dit-il; ca » efforts doivent se dissip » mée. » Alors il s'avança s parts, d'où on lui montra et Frédéric d'Autriche, à leurs chevaliers. « Ce sont, » cardinaux, des victimes q » sent conduire au sacrifice. dant le sénateur Henri de çut Conradin à Rome, avec hommes d'armes, espagnols gagèrent à le suivre. Les t églises furent mis à la disp l'ennemi du pape; l'armée par l'enrôlement de nouv gneurs gibelins, et après qu maines de séjour à Rome, mit en route, le 18 août, p par les Abruzzes dans le r Naples. Conradin était par la plaine de St.-Valentin ou zo, lorsqu'il rencontra Ch jou avec une armée moins la sienne, mais toute co vieux guerriers, accoutum exacte discipline. D'une p mille chevaliers, de l'autre devaient, le 23 août 1268 dans la bataille de Taglia sort de toute l'Italie, et d nation des Français ou des dans le royaume de Naple

ɔouvaient guère mettre
plus considérables sur
:haque soldat et chaque
ître tout revêtu de fer ou
ue l'éducation ou l'ar-
uerrier coûtait seule le
ıgues années. Conradin
ıne supériorité de nom-
ait devoir être décisive;
, et surtout le vieux
Valery, son conseiller,
: ces troupes, levées par
: de parti, seraient plus
e d'autres enivrées par
ɔire. Charles osa exposer
ıes deux tiers de son ar-
d'avance sa défaite, et
ɔment où les soldats de
ıisperseraient à la pour-
ıcus, pour leur tomber
n corps de réserve, l'é-
e, qu'il avait dérobé à
on. Cette manœuvre ha-
pleinement couronnée
. Conradin et Frédéric
diment la rivière qui les
rovençaux; ils renver-
qui leur était opposé, ils
out ce qu'ils croyaient
:; déjà ils se dispersaient
te des fuyards, déjà,
a mort de Henri de Co-
tait les habits royaux de
royaient la guerre finie,
mte d'Anjou fondit sur
huit cents gendarmes.
la guerre consistait alors
des masses de la cavale-
ıs hommes d'armes épars
e pouvaient opposer au-
e à cette muraille de fer
itait sur eux; ils étaient
ıassacrés sans avoir pu
n peu d'instants la ba-
lue sans ressource, et
, qui avaient jusqu'alors
: tous les pas de Conradin, les comtes Lancia et les Ghérardesca, lui conseillèrent de s'enfuir, pour réunir ensuite son armée loin de ce malheureux champ de bataille, et tenter de nouveau des chances de guerre, qui ne paraissaient point désespérées. Le parti de Conradin, si menaçant avant la bataille, était anéanti par un seul échec; les fugitifs, croyant rejoindre leurs partisans, ne trouvèrent dans le pays qu'ils traversaient que des hommes empressés à faire oublier leur révolte par des trahisons. Henri de Castille fut livré à Charles par l'abbé du Mont-Cassin, auquel il avait demandé un asyle. Conradin et ses amis avaient fait quarante-cinq milles pour s'éloigner du champ de bataille, sans trouver un baron qui osât embrasser leur cause. Parvenus sur le bord de la mer, ils résolurent de passer en Sicile, où ils étaient sûrs d'être accueillis par un parti puissant. Ils s'embarquèrent à Astura sur un frêle bateau; mais Jean Frangipani, seigneur d'Astura, craignant d'être rendu responsable de leur fuite, et se repentant d'une action généreuse, les poursuivit avec des barques armées, les ramena de force, et les livra, moyennant une infâme récompense, à l'amiral de Charles d'Anjou, qui les transporta à Naples. La monarchie de Charles avait été ébranlée, et son existence entière avait été en danger. Le jeune prince, que la fortune des armes et la trahison livraient entre ses mains, avait des droits incontestables, et avait reçu trop de preuves de l'amour et du dévouement des peuples, pour que l'usurpateur pût lui pardonner. Il est peu probable qu'il ait consulté sur la conduite qu'il devait tenir; et la réponse hypocrite qu'on prête à Clément IV: « Il ne convient point à un pape » de conseiller de faire mourir per- » sonne; » ou selon d'autres, *vita*

Conradini, mors Caroli; mors Conradini, vita Caroli, n'était nullement nécessaire pour le déterminer à la cruauté; mais si l'on s'attendait à ce que Conradin périt de la mort des rois détrônés, on ne s'attendait pas à ce qu'un supplice effrayant, et en apparence juridique, appelât en quelque sorte l'Europe à ses funérailles. Apparemment Charles d'Anjou voulut ainsi redoubler l'effroi des vaincus, et lier les vainqueurs entre eux par la communion à un même crime. Il forma un tribunal des députés des provinces qui lui étaient les plus dévouées, et, au milieu de ces magistrats, effrayés ou vendus, il n'en trouva encore qu'un seul qui osât prononcer la peine de mort contre un prince légitime, qui tentait de recouvrer son héritage. A peine ce juge inique avait condamné Conradin, que Robert de Flandre, propre gendre de Charles, l'étendit mort à ses pieds, en lui disant: « Il ne t'appartient pas, misérable, de condamner à mort si noble et si gentil seigneur. » Cependant Conradin fut livré au bourreau, le 26 octobre 1268; il détacha lui-même son manteau, et s'étant mis à genoux pour prier, il se releva en s'écriant: « O ma mère! quelle profonde douleur te causera la nouvelle qu'on va te porter de moi! » Il jeta ensuite son gant au milieu de la foule, comme pour y chercher un vengeur. Il posa sa tête sur le bloc, et elle tomba sous le glaive. Son noble ami, Frédéric d'Autriche, et ses conseillers fidèles, les Lancia et les Ghérardesca, subirent le même supplice sur le même échafaud. Des milliers de victimes furent sacrifiées ensuite par Charles d'Anjou. La mort du dernier prince de la race qui a donné au trône le plus de héros, fut accompagnée par le massacre de tous ses plus fidèles sujets. S. S—I.

CONRARIO (Ange). *Voy* goire XII, pape.

CONRART (Valentin), 1603 à Paris, d'une famille niste et originaire du Hainaut seiller et secrétaire du roi, fu ainsi dire, le père de l'académie çaise. C'était chez lui que se r blaient vers 1630 Godeau, bauld, Chapelain, Giry, B commissaire de l'artillerie; l'ab Cerisy son frère, Serizay et ville. Ce dernier introduisit d assemblées Faret, qui fut tour cause de l'introduction Marests et de l'abbé Boisrob 1634, cet abbé en parla au de Richelieu, qui fit offrir sa tion à cette compagnie. Seriz leville et quelques autres qu'on refusât le cardinal; ma de Chapelain l'emporta, et ciété, à laquelle on donnait d'*académie des beaux-esprit* *démie de l'éloquence*, d'a *éminente*, prit celui d'*académ çaise*. Montmor, maître quêtes, du Chastelet et Bautr seillers d'état, Servien, d'état, voulurent être de ce pagnie. On nomma trois offic directeur et un chancelier qui changés, et un secrétaire qu perpétuel: cette dernière ch confiée à Conrart. On tint al tre de ce qui se passait dans semblées, et les registres com au 13 mars 1634. Les lett tentes de Louis XIII pour l'é ment de l'académie française tées de janvier 1635, et fur lées le 29 du même mois. L des sceaux Seguier, depuis lier, fit dire qu'il désirait ét pris dans le tableau des acad Les lettres-patentes ne furent fiées au parlement que dans le

Conrart occupa la place usqu'a sa mort, arrivée bre 1675. Quoiqu'il ne ni le latin, mais seule- et l'espagnol, il possé- ient la langue française. it, comme de droit, un dans son *Histoire de rançaise*, et attribue à le petit nombre de ses ı, plus sévère, et peut- :, qualifie ce silence de rart a fait si peu de ne peut trouver une hy- le vers de Boileau. On : I. une *Épître dédica-* de la vie de *Philippe de* de, 1647, in-4°.: Jean diteur de cet ouvrage n journal de Charlotte emme de Mornay, et David de Lignes; II. *rs*, imprimée dans la tie des *Épîtres de Bois-* ne *Ballade* en réponse *utteux sans pareil*, et ıs les *OEuvres de Sar-* *Préface des Traités Gombauld touchant la* sterdam, 1669, in-12: , qui contient l'éloge de a été réimprimée en : par d'Olivet dans son *l'académie*, etc.; V. *psaume XCII* dans le *Poésies chrétiennes et* . *les Psaumes* (au nom- ante-un seulement) *re- ancienne version de Clé-* Charenton, 1677, in-12: en 1720 avoir découvert le manuscrit des cent ıumes retouchés par Con- a tout lieu de croire que ıarlatanerie de libraire; *familières à M. Feli-* in-12. Conrart a été l'éditeur de l'ouvrage anonyme de Michel le Faucheur, intitulé: *Traité de l'action de l'orateur ou de la prononciation et du geste*, Paris, 1657, in-12. C'est à tort que la traduction latine de ce traité, publiée à Helmstædt en 1690, in-4°. donne Conrart pour auteur. A. B—T.

CONRING (Herman), un des savants les plus distingués du 17e. siècle, naquit le 9 novembre 1606, à Norden en Ostfrise. Il n'était âgé que de cinq ans lorsqu'il fut atteint de la peste qui régnait dans sa patrie, et qui enleva toutes ses sœurs. L'application du feu sur un anthrax à la mamelle droite le fit tellement souffrir, que, pour ne pas s'exposer aux mêmes douleurs, il cacha deux bubons qui lui survinrent aux aines. La mort pouvait être le résultat d'une pareille imprudence; mais la nature triompha. Cependant, Conring fut tourmenté par une éruption rebelle qui épuisa ses forces, et le priva, pendant plusieurs mois, de la faculté de marcher. Dès que sa santé fut rétablie, il commença le cours de ses études, et montra les plus heureuses dispositions; ses progrès furent aussi brillants que rapides. Une satire qu'il fit à quatorze ans sur les poètes couronnés fut très favorablement accueillie. Corneille Martini, professeur de philosophie à Helmstædt, conçut tant d'estime pour le jeune auteur, qu'il désira guider ses pas dans la carrière des sciences. Conring ayant perdu cet habile maître au bout d'une année, trouva un nouveau Mentor dans Rodolphe Diepholdt, professeur de langue grecque, et possédant de vastes connaissances en histoire et en géographie. La guerre et la peste qui désolaient son pays, déterminèrent Conring à s'en éloigner. Ils se rendit à Leyde en 1625, suivit avec ardeur les leçons de l'uni-

versité, étudia la théologie, surtout la médecine, et y obtint ses premiers degrés en 1627. Sa dissertation inaugurale, *De calido innato*, plusieurs fois réimprimée, et considérablement augmentée, est devenue un traité spécial. De retour à Helmstædt, Conring fut nommé, en 1632, professeur de philosophie naturelle. En 1636, il fut reçu docteur en médecine, et il vit sa réputation s'étendre au loin, et les dignités se succéder. Il fut d'abord transféré à la chaire de médecine; la princesse régente d'Ostfrise lui donna, en 1649, le titre de son médecin et conseiller. L'année suivante, il fut honoré de la même distinction par la reine Christine de Suède, qui l'attira à Stockholm, où elle essaya vainement de le fixer. Le duc de Brunswick, sensible à la préférence de Conring pour Helmstædt, augmenta ses appointements, et le nomma professeur de droit. Les talents qu'il déploya dans cette nouvelle carrière et les excellents ouvrages qu'il publia sur la législation, lui acquirent une telle renommée, qu'il fut consulté par divers souverains sur des objets de la plus haute importance. Charles-Gustave, roi de Suède, puis l'électeur palatin, ensuite le roi de Danemarck lui adressèrent des lettres de conseiller. Louis XIV, dont la munificence allait de toutes parts chercher le mérite pour le récompenser, fit une pension à Conring. Son traité *De finibus imperii* obtint les suffrages de l'empereur d'Allemagne, qui invita l'auteur à l'augmenter et le perfectionner encore. Il travaillait sans relâche, sous les auspices du monarque, à cette édition nouvelle, lorsqu'il fut frappé de la maladie qui termina sa longue et glorieuse carrière, le 12 décembre 1681. Henri Meibom, son digne collègue, lui fit cet épitaphe bo[illegible] et juste à tous égards : *Hoc [illegible] clauditur regum principumq[illegible] siliarius, juris naturalis g[illegible] publici doctor, philosophiæ [illegible] peritissimus practicæ et theor[illegible] philologus insignis, orator, p[illegible] historicus, medicus, theo[illegible] multos putas hic conditos? [illegible] est, Hermannus Conringius, [illegible] miraculum.* Cet illustre prof[illegible] avait une tête véritablement [illegible] clopédique; on le regardait [illegible] une bibliothèque vivante. Il a [illegible] une immense quantité d'ouvra[illegible] des matières diverses. La plup[illegible] entièrement de lui; il a enr[illegible] autres de notes, de prefa[illegible] commentaires, où brille une [illegible] tion vaste et presque toujours [illegible] Niceron, qui présente une lis[illegible] exacte et complète de tous se[illegible] les fait monter à deux cent un [illegible] fira d'indiquer et d'apprécier [illegible] importants : I. *Introductio i[illegible] ralem philosophiam ac natu[illegible] institutionum liber unus*, Hel[illegible] 1638, in-4°. On reproche à [illegible] un attachement trop excessi[illegible] aveugle pour les opinions d'[illegible] La partie historique de cett[illegible] duction n'est qu'ébauchée; ce[illegible] elle se lit avec intérêt. II. *[illegible] guinis generatione et motu n[illegible]* Helmstædt, 1643, in-4°.; [illegible] 1646, in-12. La belle dé[illegible] d'Harvey trouva un partisan [illegible] Conring, qui enseigna le pr[illegible] circulation du sang à l'u[illegible] d'Helmstædt. III. *De origi[illegible] germanici commentarius hi[illegible]* Helmstædt, 1643, in-4°. [illegible] quième édition, publiée à [illegible] 1719, in-4°., est considér[illegible] augmentée. IV. *De imperi[illegible] manorum romano liber unu[illegible]* tædt, 1644, in-4°.; ibid.

nicorum corporum haac novi causis, Helms-, in-4°.; ibid., 1652, *Cum annotationibus ippi Burggravii*, Franc-, in-8°. Cet ouvrage eilleurs qui soient sor-ume de Conring. Il a nses recherches, et les l'auteur sont presque ieuses. Il explique d'une z vraisemblable pour-ands n'ont plus la sta-a force, la blancheur, relure blonde dorée, les leurs ancêtres. Il trouve s causes de cette dégé-s le changement des aliments; ce qui le con-n comparatif de la ma-de ces peuples aux di-es de leur histoire. Il à cet important travail commentaire sur le li-, *De moribus Germa-'ro pace perpetuò pro-ndá consultatio catho-Irenæo Eubulo*; *Fri-d Germanum Patien-n-4°.*; réimprimée avec itions, sous ce titre: *i inter imperii ordines tidentes perpetuò con-ri duo*, Helmstædt, On s'accorde généraler que cet ouvrage con-ment à la paix de Muns-onclue l'année même de iblication. Conring, qui sous le nom d'*Irenæus* ute victorieusement l'é-me intitulé, *Judicium me: an pax qualem rotestantes sit secun-a*, etc. VII. *De Asiæ et uissimis dynastiis ad-nologica*, Helmstædt, 1648, in-4°. Cette dissertation curieuse tend à soutenir le sentiment d'Hérodote, qui ne donne que cinq cent vingt années de durée à l'empire des Assyriens. VIII. *De hermeticá Ægyptiorum vetere et Paracelsicorum nová medicinâ liber*, Helmstædt, 1648, in-4°., *editio secunda, infinitis locis emendatior et auctior, cum apologetico adversùs calumnias Olai Borrichii*, ibid., 1669. Borrichius exagère prodigieusement les connaissances chimiques des anciens Égyptiens; Conring les déprécie trop. Le premier fait remonter l'histoire de la chimie jusque dans le temps fabuleux; le second lui attribue peut-être une origine trop moderne. Borrichius affecte une admiration outrée pour Paracelse; Conring traite ce fougueux réformateur comme un charlatan, et la postérité semble avoir confirmé ce jugement sévère. IX. *De antiquitatibus academicis dissertationes* (*sex*), Helmstædt, 1651, in-4°.; ibid., 1674. Heumann a publié une nouvelle édition très correcte de cet ouvrage intéressant, auquel il a fait des additions énoncées sur le titre: *De antiquitatibus academicis dissertationes septem, unà cum ejus supplementis, recognovit Christophorus Augustus Heumann, adjecitque bibliothecam historicam academicam; accedunt Georgiæ Augustæ privilegia*, Göttingue, 1739, in-4°. X. *Introductio in universam artem medicam singulasque ejus partes, quam ex publicis præcipuè dissertationibus Hermanni Conringii concinnatam proponit Sebastianus Scheffer*, Helmstædt, 1654, in-4°. Ce recueil comprend toutes les branches de la médecine, avec l'indication et l'appréciation des auteurs principaux qui ont écrit sur chacune d'elles. L'édi-

tion publiée en 1687 par Gonthier Christophe Schelhammer, gendre de Conring, est enrichie de suppléments nombreux, puisés à de bonnes sources; on la préfère à celle de Halle, quoique celle-ci soit plus moderne (1726) et ornée d'une préface de Frédéric Hofmann. XI. *De finibus imperii germanici libri duo, quibus jura finium à primo imperii exordio ad hæc nostra usque tempora propugnantur*, Helmstædt, 1654, in-4°.; Leipzig, 1680, in-4°.; XII. *De bibliothecâ augustâ quæ est in arce Wolfenbuttelensi epistola, quâ simul de omni re bibliothecariâ disseritur*, Helmstædt, 1661, in-4°.; ibid., 1684, in-4°.; XIII. *De civili prudentiâ liber*, Helmstædt, 1662, in-4°.; XIV. *Epistolæ hactenùs sparsim editæ, nunc uno volumine comprehensæ, de variâ doctrinâ*, Helmstædt, 1666, in-4°.; XV. *De civili philosophiâ ejusque optimis scriptoribus*, Helmstædt, 1673, in-4°.; XVI. *De nummis Ebræorum paradoxa: accesserunt exercitatio academica de republicâ Ebræorum, et commentariolus de initio anni sabbatici, et tempore messis Ebræorum*, Helmstædt, 1675, in-4°., et dans le deuxième fascicule des *Opuscules* de Th. Crenius; XVII. *Hermanni Conringii epistolarum syntagmata duo, unà cum responsis; præmissa Conringii vita, scriptorum index, et de his doctorum virorum judicia*, Helmstædt, 1694, in-4°. Ce recueil a été publié, treize ans après la mort de l'auteur, par Gaspard Corber; il est divisé en deux parties, dont la première renferme les lettres de Conring au prince Ferdinand de Furstemberg, et la seconde, celles qu'il a écrites à Baluze. XVIII. *Conringiana epistolica, sive animadversiones variæ eruditionis, ex Hermanni Conringii epistolis miscellaneis* [...] *editis libatæ, curâ Christoph*[...] *rici Bitmeieri*, Helmstædt, [...] in-12. On en a donné, en 1[...] Leipzig, une seconde édition [...] considérablement augmentée. [...] *Hermanni Conringii musæ er*[...] *dispersas collegit ediditque* [...] *Christophorus Bœhmer*, Helm[...] 1708, in-8°.; XX. *De script*[...] *XVI post Christum natum s*[...] *rum commentarius, cum prol*[...] *nis antiquiorem eruditionis* [...] *riam sistentibus, notis perpet*[...] *additionibus, quibus scriptor*[...] *ries usque ad finem sæculi* [...] *continuatur* (*curâ Gottlobii K*[...] Breslau, 1727, in-4°., de 25[...] édition plus complète que ce[...] avait paru en 1703. C'est u[...] que Conring avait dicté à ses [...] en 1664, et dont on a long[...] conservé des copies manuscri[...] quatre chapitres de prolog[...] traitant de l'érudition des H[...] des Barbares, des Grecs et [...] liens, c'est-à-dire des Romain[...] de Krantz. Le travail de Con[...] vient ensuite présente siècle [...] cle les écrivains divisés en ci[...] ses : théologiens; — philosop[...] jurisconsultes; — médecins; [...] toriens, poètes et orateurs. Le[...] ajouté sur le 17e. siècle est so[...] me plan. Cet ouvrage souvent [...] bien loin des autres travaux [...] ring, il en est même si loin [...] notes de l'éditeur en font le p[...] mérite. Conring a publié, [...] sujets variés, une foule de [...] tions plusieurs fois réimp[...] tantôt isolément, tantôt [...] Elles peuvent être rang[...] trois chefs, suivant qu'e[...] pour objet : 1°. la politique [...] physique et la médecine; 3[...] logie. Dans la première cl[...]

les *De jure*, 1637; *De s in genere*, 1639; *De yrannide*, 1640; *De mutationibus rerumpu-* 1640; *De imperatore manico*, 1641; *De oli-* 643; *De legibus*, 1643; 1650; *De ratione sta-* *De optimâ republicâ*, *olitiâ, sive republicâ in ictâ*, 1652; *De cive et genere considerata*, *republicâ in commu-*; *De republicâ anti- Germanorum*, 1654; *itiâ regnorum*, 1655; *nutationibus regnorum*, *fœderibus*, 1659; *De io*; *De morbis ac mu- ligarchiarum*, *carum-is*, 1661; *De militiâ enariâ et sociâ*, 1663; *pace*, 1663; *De vecti-* 53; *De ærario boni prin- constituendo, augendo ido*, 1663; *De re num- epublicâ quâvis rectè i*, 1663; *De importan- tandis*, 1663; *De rectâ republicâ educatione*, *commerciis et merca-*; *De judiciis in repu- instituendis*, 1666; *De iorum efficiente mate- ali*, 1667; *De lega-* 3; *De contributionibus*, *dominio maris*, 1676; *nis commerciis*, 1680; *liberarum rerumpubli-* 81. A la seconde classe ions appartiennent : *De* 1634; *De respiratio- um*, 1634; *De somno animalium*, 1635; *De alium*, 1635; *De terris, rtu et differentiis*, 1638; 1638; *De nutritione ho-minis*, 1639; *De variolis et mor-billis*, 1641; *De palpitatione cor-dis*, 1643; *De phrenitide*, 1643; *De peripneumonia*, 1644; *De ma-niâ*, 1644; *De vitâ et morte*, 1645; *De lacte*, 1649; *De vertigine*, 1650; *De gravissimo cordis af-fectu*, *syncope*, 1651; *De pleuri-tide*, 1654; *De fermentatione*, 1657; *De incubatione in fanis deo-rum medicinæ causâ*, 1659; *De morbo hypocondriaco*, 1662. Dans la troisième classe, on remarque les dissertations, *De majestatis civilis autoritate et officio circa sacra*, 1645; *De conciliis, et circa ea summæ potestatis autoritate*, 1650; *De purgatorio*, 1651; *Concussio fundamentorum fidei pontificiæ*, 1654; *Defensio ecclesiæ protestan-tium adversùs duo pontificiorum ar-gumenta*, 1654. Conring a été le traducteur et l'éditeur de nombreux ouvrages, qu'il a enrichis de notes, de préfaces, de suppléments : tels sont, entre autres, l'excellent Traité de Jacques Berenger de Carpi, *De fracturâ cranii*, 1629; les *Politi-ques* d'Aristote, 1637; les *Obser-vations médicales* de Philippe Sal-muth, 1648; la *Chirurgie* de Tho-mas Fienus, 1649; la *Polonia* de Simon Starowolsky, 1656; le *Prince*, de Machiavelli, 1660; la Dissertation curieuse de J. Dubrav, *De piscinis*, 1671. Il a publié le premier les lettres du pape Léon III à Charlemagne, et le capitulaire de cet empereur, *De Villis suis*, Helmstædt, 1647, in-4°. Tous les ouvrages de Conring ont été recueillis par Jean-Guillaume Göbel, et publiés, en 1730, à Brunswick, en 7 volumes in-fol. Il est aisé de s'apercevoir que l'éditeur était ju-risconsulte. En effet, les écrits poli-tiques de Conring sont disposés avec ordre, et plusieurs questions sont

éclaircies à l'aide de remarques jointes au texte. La partie médicale est beaucoup moins soignée et présente diverses lacunes. L'éloge funèbre de Conring, prononcé en allemand par André Frœling, a été imprimé et inséré dans plusieurs recueils. Le *Programma academicum in funere Hermanni Conringii*, par Melchior Schmid, est une bonne biographie de ce savant polygraphe : on le trouve en tête des *Epistolarum syntagmata duo*, et des *Opera omnia*, avec des notes de Göbel. — Deux filles de Conring tiennent un rang distingué parmi les dames qui ont cultivé la poésie allemande : l'une (Elise-Sophie), mariée au baron de Reichenbach, chancelier de Holstein-Gottorp, et morte le 11 avril 1718, a publié une traduction en vers allemands, de la *Sagesse de Salomon*, et quelques autres poésies ; l'autre (Marie-Sophie), mariée à G. Chr. Schelhammer, professeur en médecine, a traduit du latin un ouvrage de Boccace, et publié quelques *Traités d'économie domestique* et quelques *Poésies*. C.

CONSENCE (P. Consentius), né à Narbonne dans le 4e. siècle. S. Sidoine l'a loué avec une telle exagération qu'on ne peut lui accorder aucune confiance. A l'en croire, Consence aurait composé des poëmes, des tragédies, des comédies, des harangues, des histoires, et aurait surpassé les premiers écrivains dans tous les genres. Il ne reste point de fragment de tant d'ouvrages. Consence mourut vers 450. Il avait épousé la fille du consul Jovin, dont il eut un fils du même nom que lui, et qui, par ses succès dans les lettres, obtint l'estime de Valentinien III. L'empereur le nomma comte du palais et le chargea d'une mission importante près de Théodo Valentinien étant mort et se démit de ses emplois et Narbonne; mais il cela aux d'Avitus, qui le suppli dans une cour dont il fas ment. Au bout d'un an de Rome, il revint une se dans sa patrie, où il mou sant un fils nommé aussi C qui, au rapport de S. Sid lait dans la poésie lyrique, une vie tranquille dans un gne délicieuse, sur le bo rivière, à peu de distance d On ne sait auquel des deux attribuer la *Grammaire la* bliée par Jean Sichard, Bâ et réimprimée, d'après un plus complet, dans la colle Putschius, Hanau 1605, in V

CONSTANCE-CHLORE vius-Valerius), était fils pius, illyrien d'un sang ill de Claudia, nièce de l'empere de le Gothique. Un de ses titr célébrité est d'avoir donné le Constantin. Il reçut une é toute militaire, et s'éleva pa au commandement. Il serv distinction sous Aurélien et s bus. Vopiscus raconte que reur Carus, mécontent de duite de Carinus son fils, en tion de créer César, Const était alors gouverneur de la l Dioclétien l'employa avec su pousser une irruption des S voisins du Bosphore Cimmer mien, collègue de cet emp fit César et l'adopta. On lu pour département les Gau pagne et la Grande-Bretagn lui donna deux ennemis à co Carausius, qui avait usurpé la Bretagne (*Voy.* Carausius

s'étaient emparés du pays
s. Il enleva au premier
Boulogne qu'il possédait
e l'Océan; il reprit aux
conquête, les força de
à discrétion, et les dis-
divers endroits de la
le même temps, il réta-
'Autun, que les Bagaudes
ruite vingt-cinq ans au-
et releva son antique et
le, à la tête de laquelle
iteur Eumène, qui y pro-
les-lettres (*V.* EUMÈNE).
nfin la guerre dans la
tagne. Allectus, assassin
is, y régnait depuis trois
tte expédition, Constance
x flottes : il se mit à la
e de Boulogne, et donna
lement de l'autre à Asclé-
réfet du prétoire. Celui-ci
e premier, et attira sur
i que commandait Allectus
e. Constance profita du
borda sans obstacles. Il
me libérateur par les na-
ys. Allectus s'empressa de
au hasard d'une bataille
épiodotus. Son armée fut
lui tué sur le champ de
ostance se trouva maître
nde-Bretagne sans s'être
même avec le rebelle. Il
ictoire avec la modéra-
it dans son caractère, et
it par une amnistie gé-
si fut réduite cette pro-
de J.-C. 296, après plus
is de révolte. Constance
l'autres succès militaires :
sur les Germains ou Alle-
victoire si considérable,
t un auteur, ils perdirent
lle hommes. Quand Dio-
laximien-Hercule eurent
'empire eut à sa tête
Constance et Galère, en qualité d'augustes : Sévère et Maximin-Daza furent nommés césars. Il n'échut à Constance, pour sa part, que son ancien département. Il continua d'en faire le bonheur par la douceur et l'équité de son gouvernement. Il y fit cesser la persécution exercée contre les chrétiens dans tout l'empire. Bien loin de fouler ses peuples par des impôts, il laissait vuide le trésor public. Son historien cite, à ce sujet, un trait curieux. Dioclétien, qui aimait à thésauriser, n'approuvait pas la conduite de Constance. Il envoya des personnes de sa cour lui en faire des reproches, et lui représenter que la pauvreté ne convenait pas à un prince, et que négliger ses finances était négliger le bien public. Constance ne répondit rien dans le moment; mais il pria les députés de demeurer quelque temps auprès de lui. Incontinent, il manda les plus riches citoyens de toutes les provinces de son ressort, et leur témoigna qu'il avait besoin d'argent. Tous s'empressèrent de lui apporter or, argent, effets précieux. Le trésor de Constance se trouvant ainsi rempli, il appela les envoyés de Dioclétien, et leur montra toutes ces richesses, les chargeant de rendre compte à l'empereur de ce qu'ils avaient vu. « Je » laissais, dit-il, la garde de ces tré- » sors aux possesseurs, qui, comme » vous voyez, en étaient de fidèles » dépositaires. » Constance, bien assuré de trouver des ressources toujours prêtes dans les cœurs de ses peuples, fit reprendre à chacun ce qu'il avait apporté. Il était si éloigné de tout faste, que, lorsqu'il lui fallait donner un grand repas, il était obligé d'emprunter l'argenterie de ses amis pour le service de sa table. Ce bon empereur termina sa carrière au re-

les conduisit à Pise sur dix galères pisanes qui l'attendaient. L'armée, que tant d'activité, tant de dévouement, et cette antique fidélité avaient mise sur pied, montait alors à trois mille cinq cents hommes d'armes, force assez redoutable pour que Charles d'Anjou se vît forcé d'abandonner la Toscane à son approche, et de retourner précipitamment dans la Pouille pour arrêter la rebellion qui y éclatait de toutes parts. Un mouvement universel d'insurrection semblait devoir délivrer l'Italie de ses oppresseurs; l'approche du jeune prince excitait partout l'enthousiasme, et la haine commune suggérait aux peuples des opérations qui semblaient concertées. Les Pisans avaient armé trente galères, montées par cinq mille soldats; après avoir dévasté les environs de Gaëte, elles avaient battu la flotte provençale de Charles et brûlé vingt-sept de ses vaisseaux à la vue du port de Messine. Les Sarrasins, dont Frédéric II avait établi une puissante colonie à Luceria, dans la Pouille, y relevèrent l'étendard de Conradin. Guillaume de Belselve, lieutenant de Charles en Toscane, avait été mis en déroute par des émigrés gibelins de Florence. Frédéric de Castille, revenant de Tunis avec huit cents chevaliers espagnols, allemands et toscans, avait débarqué à Sciatta, en Sicile, et avait soulevé toute l'île, à la réserve de Palerme, Messine et Syracuse. Henri de Castille, qui gouvernait Rome avec le nom de sénateur, attendait Conradin à bras ouverts; le pape demeurait seul fidèle à Charles d'Anjou. (*Voyez* CLÉMENT IV.) Trois fois il avait envoyé à Conradin l'ordre de licencier son armée, et de venir sans suite, recevoir, aux pieds du prince des apôtres, la sentence qui déciderait de son sort. Enfin, le jour de Pâques, 1268, il prononça à Viterbe, contre lui et tous s tisans, la sentence d'excom tion, le déclarant en même te chu du royaume de Jérusalem, dont jusqu'alors le saint-siège permis de porter le titre, et tous ses vassaux de leur serm fidélité. Conradin, qui à cette s'avançait vers Rome, passa vue son armée sous les mu mes de Viterbe, pour intim vieux pontife. Les cardinaux prêtres, effrayés, accoururent auprès de Clément IV, qui moment était en prières: « N » gnez point, leur dit-il; car » efforts doivent se dissiper » mée. » Alors il s'avança sur parts, d'où on lui montra Co et Frédéric d'Autriche, à la leurs chevaliers. « Ce sont, dit- » cardinaux, des victimes qui » sent conduire au sacrifice. » dant le sénateur Henri de Cas çut Conradin à Rome, avec hu hommes d'armes, espagnols, q gagèrent à le suivre. Les trés églises furent mis à la disposi l'ennemi du pape; l'armée se par l'enrôlement de nouveau gueurs gibelins, et après quelq maines de séjour à Rome, elle mit en route, le 18 août, pa par les Abruzzes dans le roya Naples. Conradin était parve la plaine de St.-Valentin ou Ta zo, lorsqu'il rencontra Charl jou avec une armée moins f la sienne, mais toute comp vieux guerriers, accoutumés exacte discipline. D'une par mille chevaliers, de l'autre tr devaient, le 23 août 1268, dans la bataille de Tagliac sort de toute l'Italie, et de l nation des Français ou des Al dans le royaume de Naples. I

ne pouvaient guère mettre
s plus considérables sur
ue chaque soldat et chaque
ait être tout revêtu de fer ou
t que l'éducation ou l'ar-
guerrier coûtait seule le
longues années. Conradin
ui une supériorité de nom-
ablait devoir être décisive;
les, et surtout le vieux
t.-Valery, son conseiller,
que ces troupes, levées par
ime de parti, seraient plus
que d'autres enivrées par
ictoire. Charles osa exposer
ir les deux tiers de son ar-
ler d'avance sa défaite, et
moment où les soldats de
e disperseraient à la pour-
aincus, pour leur tomber
c un corps de réserve, l'é-
mée, qu'il avait dérobé à
ation. Cette manœuvre ha-
int pleinement couronnée
ès. Conradin et Frédéric
ardiment la rivière qui les
s Provençaux; ils renver-
ce qui leur était opposé, ils
t tout ce qu'ils croyaient
ere; déjà ils se dispersaient
suite des fuyards, déjà,
r la mort de Henri de Co-
ortait les habits royaux de
s croyaient la guerre finie,
comte d'Anjou fondit sur
ses huit cents gendarmes.
de la guerre consistait alors
loi des masses de la cavale-
Les hommes d'armes épars
n ne pouvaient opposer au-
ance à cette muraille de fer
ipitait sur eux; ils étaient
t massacrés sans avoir pu
en peu d'instants la ba-
erdue sans ressource, et
ers, qui avaient jusqu'alors
igé tous les pas de Conradin, les comtes Lancia et les Ghérardesca, lui conseillèrent de s'enfuir, pour réunir ensuite son armée loin de ce malheureux champ de bataille, et tenter de nouveau des chances de guerre, qui ne paraissaient point désespérées. Le parti de Conradin, si menaçant avant la bataille, était anéanti par un seul échec; les fugitifs, croyant rejoindre leurs partisans, ne trouvèrent dans le pays qu'ils traversaient que des hommes empressés à faire oublier leur révolte par des trahisons. Henri de Castille fut livré à Charles par l'abbé du Mont-Cassin, auquel il avait demandé un asyle. Conradin et ses amis avaient fait quarante-cinq milles pour s'éloigner du champ de bataille, sans trouver un baron qui osât embrasser leur cause. Parvenus sur le bord de la mer, ils résolurent de passer en Sicile, où ils étaient sûrs d'être accueillis par un parti puissant. Ils s'embarquèrent à Astura sur un frêle bateau; mais Jean Frangipani, seigneur d'Astura, craignant d'être rendu responsable de leur fuite, et se repentant d'une action généreuse, les poursuivit avec des barques armées, les ramena de force, et les livra, moyennant une infâme récompense, à l'amiral de Charles d'Anjou, qui les transporta à Naples. La monarchie de Charles avait été ébranlée, et son existence entière avait été en danger. Le jeune prince, que la fortune des armes et la trahison livraient entre ses mains, avait des droits incontestables, et avait reçu trop de preuves de l'amour et du dévouement des peuples, pour que l'usurpateur pût lui pardonner. Il est peu probable qu'il ait consulté sur la conduite qu'il devait tenir; et la réponse hypocrite qu'on prête à Clément IV: « Il ne convient point à un pape » de conseiller de faire mourir per- » sonne; » ou selon d'autres, *vita*

Conradini, mors Caroli; mors Conradini, vita Caroli, n'était nullement nécessaire pour le déterminer à la cruauté; mais si l'on s'attendait à ce que Conradin périt de la mort des rois détrônés, on ne s'attendait pas à ce qu'un supplice effrayant, et en apparence juridique, appelât en quelque sorte l'Europe à ses funérailles. Apparemment Charles d'Anjou voulut ainsi redoubler l'effroi des vaincus, et lier les vainqueurs entre eux par la communion à un même crime. Il forma un tribunal des députés des provinces qui lui étaient les plus dévouées, et, au milieu de ces magistrats, effrayés ou vendus, il n'en trouva encore qu'un seul qui osât prononcer la peine de mort contre un prince légitime, qui tentait de recouvrer son héritage. A peine ce juge inique avait condamné Conradin, que Robert de Flandre, propre gendre de Charles, l'étendit mort à ses pieds, en lui disant: « Il ne t'appartient pas, miséra- » ble, de condamner à mort si noble » et si gentil seigneur. » Cependant Conradin fut livré au bourreau, le 26 octobre 1268; il détacha lui-même son manteau, et s'étant mis à genoux pour prier, il se releva en s'écriant: « O ma mère! quelle profonde dou- » leur te causera la nouvelle qu'on va » te porter de moi! » Il jeta ensuite son gant au milieu de la foule, comme pour y chercher un vengeur. Il posa sa tête sur le bloc, et elle tomba sous le glaive. Son noble ami, Frédéric d'Autriche, et ses conseillers fidèles, les Lancia et les Ghérardesca, subirent le même supplice sur le même échafaud. Des milliers de victimes furent sacrifiées ensuite par Charles d'Anjou. La mort du dernier prince de la race qui a donné au trône le plus de héros, fut accompagnée par le massacre de tous ses plus fidèles sujets. S. S—1.

CONRARIO (Ange). *Fr*
goire XII, pape.

CONRART (Valentin)
1603 à Paris, d'une famill
niste et originaire du Hainau
seiller et secrétaire du roi,
ainsi dire, le père de l'académ
çaise. C'était chez lui que se
blaient vers 1630 Godeau
bauld, Chapelain, Giry,
commissaire de l'artillerie; l'
Cerisy son frère, Serizay et
ville. Ce dernier introduisit
assemblées Faret, qui fut
tour cause de l'introduction
Marests et de l'abbé Boisrob
1634, cet abbé en parla au
de Richelieu, qui fit offrir sa
tion à cette compagnie. Seriz
leville et quelques autres
qu'on refusât le cardinal; ma
de Chapelain l'emporta, et
ciété, à laquelle on donnait l
d'*académie des beaux-esprits*
démie de l'éloquence, d'ac
éminente, prit celui d'*académ*
çaise. Montmor, maître d
quêtes, du Chastelet et Bautr
seillers d'état, Servien, se
d'état, voulurent être de cett
pagnie. On nomma trois offici
directeur et un chancelier qui
changés, et un secrétaire qui
perpétuel : cette dernière ch
confiée à Conrart. On tint alor
tre de ce qui se passait dans
semblées, et les registres com
au 13 mars 1634. Les lettr
tentes de Louis XIII pour l'ét
ment de l'académie française
tées de janvier 1635, et fur
lées le 29 du même mois. L
des sceaux Seguier, depuis
lier, fit dire qu'il désirait êt
pris dans le tableau des acadé
Les lettres-patentes ne furen
fiées au parlement que dans le

·art occupa la place
a'a sa mort, arrivée
1675. Quoiqu'il ne
e latin, mais seule-
'espagnol, il possé-
la langue française.
omme de droit, un
s son *Histoire de*
çaise, et attribue à
etit nombre de ses
lus sévère, et peut-
ualifie ce silence de
a fait si peu de
eut trouver une hy-
vers de Boileau. On
une *Épître dédica-*
a vie de *Philippe de*
1647, in-4°.: Jean
ur de cet ouvrage
ournal de Charlotte
ne de Mornay, et
vid de Lignes; II.
imprimée dans la
les *Épîtres de Bois-*
Ballade en réponse
ux sans pareil, et
s *Œuvres de Sar-*
réface des Traités
nbauld touchant la
dam, 1669, in-12:
i contient l'éloge de
té réimprimée en
r d'Olivet dans son
cadémie, etc.; V.
ume XCII dans le
ésies chrétiennes et
Psaumes (au nom-
-un seulement) *re-*
ienne version de Clé-
renton, 1677, in-12:
720 avoir découvert
manuscrit des cent
es retouchés par Con-
out lieu de croire que
itanerie de libraire;
nilières à M. Feli-
-12. Courart a été

l'éditeur de l'ouvrage anonyme de Michel le Faucheur, intitulé: *Traité de l'action de l'orateur ou de la prononciation et du geste*, Paris, 1657, in-12. C'est à tort que la traduction latine de ce traité, publiée à Helmstædt en 1690, in-4°. donne Courart pour auteur. A. B—r.

CONRING (Herman), un des savants les plus distingués du 17e. siècle, naquit le 9 novembre 1606, à Norden en Ostfrise. Il n'était âgé que de cinq ans lorsqu'il fut atteint de la peste qui régnait dans sa patrie, et qui enleva toutes ses sœurs. L'application du feu sur un anthrax à la mamelle droite le fit tellement souffrir, que, pour ne pas s'exposer aux mêmes douleurs, il cacha deux bubons qui lui survinrent aux aines. La mort pouvait être le résultat d'une pareille imprudence; mais la nature triompha. Cependant, Conring fut tourmenté par une éruption rebelle qui épuisa ses forces, et le priva, pendant plusieurs mois, de la faculté de marcher. Dès que sa santé fut rétablie, il commença le cours de ses études, et montra les plus heureuses dispositions; ses progrès furent aussi brillants que rapides. Une satire qu'il fit à quatorze ans sur les poètes couronnés fut très favorablement accueillie. Corneille Martini, professeur de philosophie à Helmstædt, conçut tant d'estime pour le jeune auteur, qu'il désira guider ses pas dans la carrière des sciences. Conring ayant perdu cet habile maître au bout d'une année, trouva un nouveau Mentor dans Rodolphe Diepholdt, professeur de langue grecque, et possédant de vastes connaissances en histoire et en géographie. La guerre et la peste qui désolaient son pays, déterminèrent Conring à s'en éloigner. Ils se rendit à Leyde en 1625, suivit avec ardeur les leçons de l'uni-

versité, étudia la théologie, surtout la médecine, et y obtint ses premiers degrés en 1627. Sa dissertation inaugurale, *De calido innato*, plusieurs fois réimprimée, et considérablement augmentée, est devenue un traité spécial. De retour à Helmstædt, Conring fut nommé, en 1632, professeur de philosophie naturelle. En 1636, il fut reçu docteur en médecine, et il vit sa réputation s'étendre au loin, et les dignités se succéder. Il fut d'abord transféré à la chaire de médecine; la princesse régente d'Ostfrise lui donna, en 1649, le titre de son médecin et conseiller. L'année suivante, il fut honoré de la même distinction par la reine Christine de Suède, qui l'attira à Stockholm, où elle essaya vainement de le fixer. Le duc de Brunswick, sensible à la préférence de Conring pour Helmstædt, augmenta ses appointements, et le nomma professeur de droit. Les talents qu'il déploya dans cette nouvelle carrière et les excellents ouvrages qu'il publia sur la législation, lui acquirent une telle renommée, qu'il fut consulté par divers souverains sur des objets de la plus haute importance. Charles-Gustave, roi de Suède, puis l'électeur palatin, ensuite le roi de Danemarck lui adressèrent des lettres de conseiller. Louis XIV, dont la munificence allait de toutes parts chercher le mérite pour le récompenser, fit une pension à Conring. Son traité *De finibus imperii* obtint les suffrages de l'empereur d'Allemagne, qui invita l'auteur à l'augmenter et le perfectionner encore. Il travaillait sans relâche, sous les auspices du monarque, à cette édition nouvelle, lorsqu'il fut frappé de la maladie qui termina sa longue et glorieuse carrière, le 12 décembre 1681. Henri Meibom, son digne collègue, lui fit cet épitaphe ba
et juste à tous égards : *Hoc*
clauditur regum principumq
siliarius, juris naturalis g
publici doctor, philosophiæ
peritissimus practicæ et theor
philologus insignis, orator,
historicus, medicus, theo
multos putas hic conditos?
est, Hermannus Conringius,
miraculum. Cet illustre pro
avait une tête véritablement
clopédique; on le regardait
une bibliothèque vivante. Il a
une immense quantité d'ouvra
des matières diverses. La plup
entièrement de lui; il a enri
autres de notes, de préfa
commentaires, où brille une
tion vaste et presque toujours
Niceron, qui présente une lis
exacte et complète de tous ses
les fait monter à deux cent un;
fira d'indiquer et d'apprécier l
importants : I. *Introductio in*
ralem philosophiam ac natur
institutionum liber unus, Helm
1638, in-4°. On reproche à C
un attachement trop excessif,
aveugle pour les opinions d'A
La partie historique de cette
duction n'est qu'ébauchée; cep
elle se lit avec intérêt. II. *De*
guinis generatione et motu na
Helmstædt, 1643, in-4°.; I
1646, in-12. La belle déc
d'Harvey trouva un partisan z
Conring, qui enseigna le pre
circulation du sang à l'un
d'Helmstædt. III. *De origin*
germanici commentarius hist
Helmstædt, 1643, in-4°. I
quième édition, publiée à
1719, in-4°., est considéra
augmentée. IV. *De imperio*
manorum romano liber unus,
tædt, 1644, in-4°.; ibid.,

icorum corporum ha-
: novi causis, Helms-
in-4°. ; ibid., 1652,
Cum annotationibus
pi Burggravii, Franc-
in-8°. Cet ouvrage
lleurs qui soient sor-
ne de Conring. Il a
ses recherches, et les
l'auteur sont presque
uses. Il explique d'une
vraisemblable pour-
nds n'ont plus la sta-
force, la blancheur,
lure blonde dorée, les
urs ancêtres. Il trouve
causes de cette dégé-
le changement des
iments ; ce qui le con-
comparatif de la ma-
le ces peuples aux di-
de leur histoire. Il
cet important travail
ommentaire sur le li-
De moribus Germa-
o pace perpetuò pro-
dá consultatio catho-
renæo Eubulo; *Fri-*
Germanum Patien-
4°. ; réimprimée avec
ions, sous ce titre :
inter imperii ordines
lentes perpetuò con-
duo, Helmstædt,
On s'accorde générale-
que cet ouvrage con-
ent à la paix de Muns-
clue l'année même de
lication. Conring, qui
us le nom d'*Irenæus*
e victorieusement l'é-
e intitulé, *Judicium*
e : an pax qualem
testantes sit secun-
, etc. VII. *De Asiæ et*
issimis dynastiis ad-
ologica, Helmstædt,
1648, in-4°. Cette dissertation curieuse tend à soutenir le sentiment d'Hérodote, qui ne donne que cinq cent vingt années de durée à l'empire des Assyriens. VIII. *De hermeticâ Ægyptiorum vetere et Paracelsicorum novâ medicinâ liber*, Helmstædt, 1648, in-4°., *editio secunda, infinitis locis emendatior et auctior, cum apologetico adversùs calumnias Olai Borrichii*, ibid., 1669. Borrichius exagère prodigieusement les connaissances chimiques des anciens Égyptiens; Conring les déprécie trop. Le premier fait remonter l'histoire de la chimie jusque dans le temps fabuleux; le second lui attribue peut-être une origine trop moderne. Borrichius affecte une admiration outrée pour Paracelse ; Conring traite ce fougueux réformateur comme un charlatan, et la postérité semble avoir confirmé ce jugement sévère. IX. *De antiquitatibus academicis dissertationes* (*sex*), Helmstædt, 1651, in-4°.; ibid., 1674. Heumann a publié une nouvelle édition très correcte de cet ouvrage intéressant, auquel il a fait des additions énoncées sur le titre : *De antiquitatibus academicis dissertationes septem, unà cum ejus supplementis, recognovit Christophorus Augustus Heumann, adjecitque bibliothecam historicam academicam ; accedunt Georgiæ Augustæ privilegia*, Göttingue, 1739, in-4°. X. *Introductio in universam artem medicam singulasque ejus partes, quam ex publicis præcipuè dissertationibus Hermanni Conringii concinnatam proponit Sebastianus Scheffer*, Helmstædt, 1654, in-4°. Ce recueil comprend toutes les branches de la médecine, avec l'indication et l'appréciation des auteurs principaux qui ont écrit sur chacune d'elles. L'édi-

tion publiée en 1687 par Gonthier Christophe Schelhammer, gendre de Conring, est enrichie de suppléments nombreux, puisés à de bonnes sources; on la préfère à celle de Halle, quoique celle-ci soit plus moderne (1726) et ornée d'une préface de Frédéric Hofmann. XI. *De finibus imperii germanici libri duo, quibus jura finium à primo imperii exordio ad hæc nostra usque tempora propugnantur*, Helmstædt, 1654, in-4°.; Leipzig, 1680, in-4°.; XII. *De bibliothecâ augustâ quæ est in arce Wolfenbuttelensi epistola, quâ simul de omni re bibliothecariâ disseritur*, Helmstædt, 1661, in-4°.; ibid., 1684, in-4°.; XIII. *De civili prudentiâ liber*, Helmstædt, 1662, in-4°.; XIV. *Epistolæ hactenùs sparsim editæ, nunc uno volumine comprehensæ, de variâ doctrinâ*, Helmstædt, 1666, in-4°.; XV. *De civili philosophiâ ejusque optimis scriptoribus*, Helmstædt, 1673, in-4°.; XVI. *De nummis Ebræorum paradoxa: accesserunt exercitatio academica de republicâ Ebræorum, et commentariolus de initio anni sabbatici, et tempore messis Ebræorum*, Helmstædt, 1675, in-4°., et dans le deuxième fascicule des *Opuscules* de Th. Crenius; XVII. *Hermanni Conringii epistolarum syntagmata duo, unà cum responsis; præmissa Conringii vita, scriptorum index, et de his doctorum virorum judicia*, Helmstædt, 1694, in-4°. Ce recueil a été publié, treize ans après la mort de l'auteur, par Gaspard Corber; il est divisé en deux parties, dont la première renferme les lettres de Conring au prince Ferdinand de Furstemberg, et la seconde, celles qu'il a écrites à Baluze. XVIII. *Conringiana epistolica, sive animadversiones variæ eruditionis, ex Hermanni Conringii epistolis miscellaneis editis libatæ, curâ Christoph rici Bitmeieri*, Helmstædt in-12. On en a donné, en Leipzig, une seconde éditio considérablement augmenté *Hermanni Conringii musæ dispersas collegit edidittqu Christophorus Bœhmer*, H 1708, in-8°.; XX. *De scr XVI post Christum natum rum commentarius, cum pr nis antiquiorem eruditioni riam sistentibus, notis perp additionibus, quibus scripto ries usque ad finem sæculi continuatur (curâ Gottlobii K* Breslau, 1727, in-4°., de 25 édition plus complète que ce avait paru en 1703. C'est u que Conring avait dicté à ses en 1664, et dont on a long conservé des copies manuscri quatre chapitres de prolog traitant de l'érudition des He des Barbares, des Grecs et d liens, c'est-à-dire des Romain de Krantz. Le travail de Con vient ensuite présente siècle p cle les écrivains divisés en cin ses : théologiens; — philosop jurisconsultes; — médecins; toriens, poètes et orateurs. Le ajouté sur le 17e. siècle est su me plan. Cet ouvrage souvent bien loin des autres travaux ring, il en est même si loin notes de l'éditeur en font le p mérite. Conring a publié, sujets variés, une foule de tions plusieurs fois reimp tantôt isolément, tantôt Elles peuvent être range trois chefs, suivant qu'el pour objet : 1°. la politique physique et la médecine; 3° logie. Dans la première cla

celles *De jure*, 1637; *De licis in genere*, 1639; *De tyrannide*, 1640; *De ic mutationibus rerumpu-*, 1640; *De imperatore germanico*, 1641; *De oli-* 1643; *De legibus*, 1643; », 1650; *De ratione sta-*; *De optimâ republicâ*, *e politiâ, sive republicâ in : dictâ*, 1652; *De cive et in genere considerata*, *De republicâ in commu-* 3; *De republicâ anti-rum Germanorum*, 1654; *rentiâ regnorum*, 1655; *et mutationibus regnorum*, *De fœderibus*, 1659; *De* 660; *De morbis ac mu-* *oligarchiarum*, *earum-ediis*, 1661; *De militiâ ercenariâ et sociâ*, 1663; *et pace*, 1663; *De vecti-* 1663; *De ærario boni prin-tè constituendo, augendo vando*, 1663; *De re num-* *republicâ quâvis rectè ndâ*, 1663; *De importan-ortandis*, 1663; *De rectâ â republicâ educatione*, *De commerciis et merca-*66; *De judiciis in repu-tè instituendis*, 1666; *De diciorum efficiente mate-finali*, 1667; *De lega-*68; *De contributionibus*, *e dominio maris*, 1676; *itimis commerciis*, 1680; *tu liberarum rerumpubli-* 1681. A la seconde classe tations appartiennent : *De* , 1634; *De respiratio-alium*, 1634; *De somno* *animalium*, 1635; *De imalium*, 1635; *De terris*, *e ortu et differentiis*, 1638; », 1638; *De nutritione ho-minis*, 1639; *De variolis et mor-billis*, 1641; *De palpitatione cor-dis*, 1643; *De phrenitide*, 1643; *De peripneumonia*, 1644; *De maniâ*, 1644; *De vitâ et morte*, 1645; *De lacte*, 1649; *De vertigine*, 1650; *De gravissimo cordis af-fectu*, *syncope*, 1651; *De pleuri-tide*, 1654; *De fermentatione*, 1657; *De incubatione in finis deo-rum medicinæ causâ*, 1659; *De morbo hypocondriaco*, 1662. Dans la troisième classe, on remarque les dissertations, *De majestatis civilis autoritate et officio circa sacra*, 1645; *De conciliis, et circa ea summæ potestatis autoritate*, 1650; *De purgatorio*, 1651; *Concussio fundamentorum fidei pontificiæ*, 1654; *Defensio ecclesiæ protestan-tium adversùs duo pontificiorum ar-gumenta*, 1654. Conring a été le traducteur et l'éditeur de nombreux ouvrages, qu'il a enrichis de notes, de préfaces, de suppléments : tels sont, entre autres, l'excellent Traité de Jacques Berenger de Carpi, *De fracturâ cranii*, 1629; les *Politi-ques* d'Aristote, 1637; les *Obser-vations médicales* de Philippe Salmuth, 1648; la *Chirurgie* de Thomas Fienus, 1649; la *Polonia* de Simon Starowolsky, 1656; le *Prince*, de Machiavelli, 1660; la Dissertation curieuse de J. Dubrav, *De piscinis*, 1671. Il a publié le premier les lettres du pape Léon III à Charlemagne, et le capitulaire de cet empereur, *De Villis suis*, Helmstædt, 1647, in-4°. Tous les ouvrages de Conring ont été recueillis par Jean-Guillaume Göbel, et publiés, en 1730, à Brunswick, en 7 volumes in-fol. Il est aisé de s'apercevoir que l'éditeur était jurisconsulte. En effet, les écrits politiques de Conring sont disposés avec ordre, et plusieurs questions sont

éclaircies à l'aide de remarques jointes au texte. La partie médicale est beaucoup moins soignée et présente diverses lacunes. L'éloge funèbre de Conring, prononcé en allemand par André Frœling, a été imprimé et inséré dans plusieurs recueils. Le *Programma academicum in funere Hermanni Conringii*, par Melchior Schmid, est une bonne biographie de ce savant polygraphe : on le trouve en tête des *Epistolarum syntagmata duo*, et des *Opera omnia*, avec des notes de Göbel. — Deux filles de Conring tiennent un rang distingué parmi les dames qui ont cultivé la poésie allemande : l'une (Elise-Sophie), mariée au baron de Reichenbach, chancelier de Holstein-Gottorp, et morte le 11 avril 1718, a publié une traduction en vers allemands, de la *Sagesse de Salomon*, et quelques autres poésies ; l'autre (Marie-Sophie), mariée à G. Chr. Schelhammer, professeur en médecine, a traduit du latin un ouvrage de Boccace, et publié quelques *Traités d'économie domestique* et quelques *Poésies*.

C.

CONSENCE (P. Consentius), né à Narbonne dans le 4e. siècle. S. Sidoine l'a loué avec une telle exagération qu'on ne peut lui accorder aucuneconfiance. A l'en croire, Consence aurait composé des poëmes, des tragédies, des comédies, des harangues, des histoires, et aurait surpassé les premiers écrivains dans tous les genres. Il ne reste point de fragment de tant d'ouvrages. Consence mourut vers 450. Il avait épousé la fille du consul Jovin, dont il eut un fils du même nom que lui, et qui, par ses succès dans les lettres, obtint l'estime de Valentinien III. L'empereur le nomma comte du palais et le chargea d'une mission importante près de Théodo Valentinien étant mort e se démit de ses emplois et Narbonne; mais il céda aux d'Avitus, qui le supplia dans une cour dont il fais ment. Au bout d'un an de Rome, il revint une se dans sa patrie, où il mou sant un fils nommé aussi C qui, au rapport de S. Sidoi lait dans la poésie lyrique, une vie tranquille dans un gne délicieuse, sur le bo rivière, à peu de distance d On ne sait auquel des deux attribuer la *Grammaire la* bliée par Jean Sichard, Bâl et réimprimée, d'après un m plus complet, dans la colle Putschius, Hanau 1605, in

V

CONSTANCE-CHLORE vius-Valerius), était fils d pius, illyrien d'un sang illu de Claudia, nièce de l'empere de le Gothique. Un de ses fil célébrité est d'avoir donné le Constantin. Il reçut une éd toute militaire, et s'éleva pa au commandement. Il serv distinction sous Aurelien et s bus. Vopiscus raconte que reur Carus, mécontent de duite de Carinus son fils, en tion de créer césar, Consta était alors gouverneur de la l Dioclétien l'employa avec suc pousser une irruption des S voisins du Bosphore Cimméri mien, collègue de cet empe fit Cesar et l'adopta. On l pour département les Gau pagne et la Grande-Bretagn lui donna deux ennemis à co Carausius, qui avait usurpé l Bretagne (*Voy.* Carausius

i s'étaient emparés du pays
es. Il enleva au premier
Boulogne qu'il possédait
le l'Océan; il reprit aux
r conquête, les força de
à discrétion, et les dis-
s divers endroits de la
s le même temps, il réta-
l'Autun, que les Bagaudes
ruite vingt-cinq ans au-
et releva son antique et
ole, à la tête de laquelle
ateur Eumène, qui y pro-
lles-lettres (*V.* Eumène).
enfin la guerre dans la
etagne. Allectus, assassin
us, y régnait depuis trois
ette expédition, Constance
ix flottes : il se mit à la
e de Boulogne, et donna
dement de l'autre à Asclé-
préfet du prétoire. Celui-ci
le premier, et attira sur
s que commandait Allectus
ne. Constance profita du
aborda sans obstacles. Il
nme libérateur par les na-
ys. Allectus s'empressa de
au hasard d'une bataille
épiodotus. Son armée fut
lui tué sur le champ de
nstance se trouva maître
nde-Bretagne sans s'être
même avec le rebelle. Il
victoire avec la modéra-
it dans son caractère, et
ut par une amnistie gé-
si fut réduite cette pro-
de J.-C. 296, après plus
ns de révolte. Constance
d'autres succès militaires :
sur les Germains ou Alle-
: victoire si considérable,
nt un auteur, ils perdirent
ille hommes. Quand Dio-
Maximien-Hercule eurent
l'empire eut à sa tête
Constance et Galère, en qualité d'augustes : Sévère et Maximin-Daza furent nommés césars. Il n'échut à Constance, pour sa part, que son ancien département. Il continua d'en faire le bonheur par la douceur et l'équité de son gouvernement. Il y fit cesser la persécution exercée contre les chrétiens dans tout l'empire. Bien loin de fouler ses peuples par des impôts, il laissait vuide le trésor public. Son historien cite, à ce sujet, un trait curieux. Dioclétien, qui aimait à thésauriser, n'approuvait pas la conduite de Constance. Il envoya des personnes de sa cour lui en faire des reproches, et lui représenter que la pauvreté ne convenait pas à un prince, et que négliger ses finances était négliger le bien public. Constance ne répondit rien dans le moment; mais il pria les députés de demeurer quelque temps auprès de lui. Incontinent, il manda les plus riches citoyens de toutes les provinces de son ressort, et leur témoigna qu'il avait besoin d'argent. Tous s'empressèrent de lui apporter or, argent, effets précieux. Le trésor de Constance se trouvant ainsi rempli, il appela les envoyés de Dioclétien, et leur montra toutes ces richesses, les chargeant de rendre compte à l'empereur de ce qu'ils avaient vu. « Je » laissais, dit-il, la garde de ces tré- » sors aux possesseurs, qui, comme » vous voyez, en étaient de fidèles » dépositaires. » Constance, bien assuré de trouver des ressources toujours prêtes dans les cœurs de ses peuples, fit reprendre à chacun ce qu'il avait apporté. Il était si éloigné de tout faste, que, lorsqu'il lui fallait donner un grand repas, il était obligé d'emprunter l'argenterie de ses amis pour le service de sa table. Ce bon empereur termina sa carrière au re-

tour d'une campagne glorieuse contre les Pictes. Il mourut à York, dans les bras de Constantin son fils, l'an 306 de J.-C. (1). Q—R—Y.

CONSTANCE (Constantius Flavius Julius), fils et successeur du grand Constantin, naquit à Sirmich, en Pannonie, au mois d'août 317. Il était le second fils de l'impératrice Fausta. Constantin, dans le partage qu'il fit de ses états, deux ans avant sa mort, désigna pour le lot de Constance une partie de l'Asie, la Syrie et l'Egypte. Ce fut ce prince qui rendit les derniers honneurs à son père, mais qui ne put empêcher, s'il n risa pas, la sanglante trage ses funérailles furent suivies dats, en proclamant august tance et ses deux frères C et Constant, massacrèrent A et Delmace, leurs cousins, vaient régner sur une partie pire. Deux frères de Cons cinq autres de ses neveux, s cipaux courtisans, le patri et Ablave, préfet du prétoir égorgés, et l'attachement qu tait à la mémoire et aux fils d'u homme devint l'arrêt de mo famille, de ses favoris et de nistres, et la cause de l'inexéc ses volontés. Il fallut faire u veau partage de l'empire, qui réglé définitivement que l'ann vante, dans une conférence trois princes eurent en Pannon états de Constance furent acc la Thrace, de Constantinople, d et de la Cappadoce. Ses frères rent de lui le rappel de S. At et des autres évêques que Cons avait exilés. Cependant Cons également plein de faiblesse et c vention, était alors dominé p Ariens; ils l'engagèrent à exiler qui venait d'être nommé à l'évê Constantinople, et cette premi casserie ne fut que le prélude de débats religieux qui rempliren que entièrement le règne de ce plus occupé de convoquer, soudre, de soutenir ou d'imp des conciles, que de défendre sance, d'entretenir la disciplin repousser les nombreux enn l'empire. Après avoir combatt ment Sapor, roi de Perse, co quel il eut quelques succès en nie, il revint à Constantinop ariens suscitèrent une nouvell cution contre S. Athanase. Déj

(1) Constance-Chlore avait épousé Ste. Hélène, dont il eut Constantin-le-Grand. Aussitôt qu'il fut créé césar avec Galère, les empereurs Dioclétien et Maximien les forcèrent l'un et l'autre à répudier leurs femmes. Dioclétien donna sa fille à Galère, et Maximien fit épouser à Constance Théodora, fille de sa femme. Ce prince en eut plusieurs enfants, dont les noms ne sont pas exactement rapportés par les historiens: ce sont Delmace ou Annibalien, Jules Constance et Constantin; Constantia, qui fut mariée à l'empereur Licinius. Anastasie, et Eutropie, mère de l'empereur Népotien. Constance-Chlore ne donna le titre de césar à aucun des fils qu'il avait eus de Théodora, mais plusieurs de ses petits-fils en furent décorés par Constantin-le-Grand et par Constance II. Delmace et Annibalien, l'un et l'autre fils de Delmace, durent à Constantin leur élévation. Le premier fut créé césar, et le second fut fait roi de Pont; c'est le seul romain qui depuis Tarquin ait porté le titre de roi. Constantius Gallus et Julien III, fils de Jules Constance, échappèrent fort jeunes au massacre de la famille de Constantin, immolée presque sur sa tombe par Constance II. Celui-ci donna quelque temps après la dignité de césar à Constantius Gallus, et Julien fut son successeur à l'empire. Constance-Chlore fut mis au rang des dieux après sa mort. On a plusieurs médailles relatives à sa consécration. C'est sous le règne de ce prince qu'on cessa d'en fabriquer en Egypte avec des légendes grecques, et le type des empereurs. T—N.

ı de Tyr, défendu par
lrie, le saint évêque vit
éposition dans le con-
.Grégoire, qui fut nom-
nplacer, regarda la ville
omme sa conquête, et
ne une ville prise d'as-
les violences eurent lieu
ı parties de l'empire.
éprouva une sédition
Hermogène, général de
nt tué, et Paul rétabli
piscopal. Constance ac-
re offensé; mais bientôt
apaisée par le renvoi
occupé de ces querel-
eine aperçu de la guer-
allumée entre ses deux
se termina par la mort
onstantin, dont les états
eux de Constant (*Voy.* CONSTANTIN II). D'un
Perses menaçaient tou-
inces d'Orient, et d'at-
ments de terre ébran-
belles villes de l'empire.
Nisibe fit seule échouer
l'ennemi, et l'empereur
irer l'épée, à Antioche,
ainsi que Séleucie et An-
e Phénicie, qui prit son
nt, un concile tenu à
s évêques d'Occident,
t le concile général de
Athanase y fut justifié,
ée confirmée. Les ariens
e scission; il fallut un
à Milan; Constant, qui
nsista près de Constance
admit les décisions. Ce
ttait alors contre les Per-
t d'abord à Singara, sur
igre; mais l'indiscipline
leur coûta cher; les vain-
repasser le fleuve, se
sur les vainqueurs, tout
llage, et en firent un car-
nage horrible. En 350, Sapor attaqua de nouveau Nisibe; mais il fut repoussé. Constance parut enfin se lasser d'être l'instrument de l'arianisme; les évêques orthodoxes cessèrent un instant d'être persécutés, et bientôt l'état de l'Occident attira tous les soins de l'empereur. Son frère Constant venait de perdre le trône et la vie par la révolte de Magnence, l'un de ses officiers, pour lequel l'Italie, la Sicile et l'Afrique se déclarèrent. Vétranion, au même instant, se fit proclamer auguste en Pannonie, et Népotien tenta également de s'emparer de la pourpre et de Rome: il y parvint, mais ne garda cette double conquête que vingt-huit jours. Attaqué par Magnence, il fut défait et tué. Constance fit lentement d'immenses préparatifs; Magnence et Vétranion tentèrent la voie des négociations; mais Constance se mit en marche, et l'armée de Vétranion s'étant déclarée en faveur du fils de Constantin, l'usurpateur se trouva heureux d'obtenir la vie et un traitement honorable. Maître de la Pannonie et de l'Illyrie, Constance voulut alléger le poids du sceptre en faisant nommer césar, Gallus, frère de Julien; ces deux jeunes princes, échappés au massacre de la famille de Constantin, leur oncle, étaient élevés en Cappadoce et soumis à une surveillance sévère. Gallus fut chargé de défendre l'Orient. De son côté, Magnence nomma césar son frère Décence, qu'il envoya dans la Gaule au moment où lui-même traversait les Alpes Juliennes pour marcher contre Constance: l'empereur éprouva d'abord quelque revers sur les bords de la Save; enfin, une bataille terrible et décisive eut lieu en 351, près de Murse, sur la Drave; Magnence fut vaincu; Constance y perdit la meilleure partie de ses troupes et

ses plus braves officiers. Il versa des larmes sur leur sort, mais il n'avait point partagé leurs périls; et pendant que le plus pur sang des armées romaines coulait à grands flots, l'empereur, enfermé dans une église, s'occupait avec inquiétude de pronostics superstitieux. Magnence se retira d'abord en Italie, et bientôt dans la Gaule, seule province dont il restât le maître. Il tâcha de faire assassiner Gallus dans l'Orient; mais voyant échouer tous ses complots, et se trouvant pressé vivement par les généraux de Constance, il entra dans un accès de fureur horrible, tua de sa propre main ses parents, ses amis et sa mère, et se perça lui-même sur leurs corps sanglants. Décence, à cette nouvelle, s'étrangla. Constance, maître de tout l'empire, promulgua un grand nombre de lois et de réglements; mais son caractère faible et soupçonneux le rendit le jouet des délateurs et l'instrument de leurs fureurs; les intrigues, les exactions et les cruautés se multiplièrent. De son côté, Gallus, qui défendait l'Orient contre les attaques des Perses, y exerçait la plus affreuse tyrannie. Constance le manda près de lui, le fit arrêter et condamner à mort en 354. Peu s'en fallut que Julien ne partageât le sort de son frère, mais l'impératrice Eusebie le protégea. En 355, les Allemands firent une incursion dans la Gaule, et furent repoussés; ce fut la même année qu'Arbétion, un des généraux de Constance, trama la perte de Sylvain, autre officier, que ses services, sa valeur et ses talents avaient élevé au commandement de la Gaule. A force d'intrigues, on le poussa à la révolte. Ursicin, général non moins habile, se vit avec regret chargé de le poursuivre, et débaucha les Gaulois et les Illyriens qui servaient sous Sylvain et qui l'assassinèrent. Peu de [illegible]s après, Constance éleva Julien, par le conseil de l'impératrice Eus[illegible], à la dignité de César; mais il l'[illegible]ra de surveillan[illegible] et lui donna très peu de forces et d'autorité. Il lui confia la défense et commandement de la Gaule. Les troubles religieux n'avaient point été suspendus pendant ces événements et avaient occasionné successivement les conciles d'Arles, où Athanase fut encore une fois condamné, et de Milan, où Constance se déclara ouvertement arien, et exila avec emportement les évêques qui lui résistèrent, et le pape Libère, qui refusa de ratifier les décisions arrachées par l'empereur. Tout l'empire fut agité par ces querelles et par les persécutions qui en furent le résultat. Cependant la réputation de Julien croissait avec rapidité; ses talents et sa valeur lui préparaient chaque jour de nouveaux succès. Constance, jaloux de sa réputation, crut la balancer en se faisant décerner à Rome les honneurs du triomphe en 357. Il admira la magnificence de cette ville, y fit apporter d'Egypte le grand obélisque qui décore aujourd'hui la place de St.-Pierre, et ne put refuser au vœu public le rappel de Libère. De retour à Milan, l'empereur s'enfonça de plus en plus dans les querelles religieuses, tandis que Julien s'illustrait dans les Gaules en repoussant les peuples barbares, malgré les piéges que lui tendait Barbation, l'un des favoris de Constance. En 358, l'empereur battit les Sarmates et les Quades, et sa démence entraîna la soumission de quelques autres peuples. Les Limigantes, plus opiniâtres, furent presque entièrement détruits. Les succès de Julien continuaient dans la Gaule et dans la Germanie; les courtisans envieux en rabaissaient l'éclat. Constance, entouré d'intrigues, fit trancher la tête à

guère un de ses favoris, ion, plus perfide encore, pect. L'empereur partit Constantinople afin de rient, que menaçaient les t les Isaures ravageaient s. Ursicin, général ro- de zèle et de talent, et me odieux aux favoris, multipliait les faibles on lui avait laissées pour pire; l'historien Ammien compagnait, et le servait ne purent empêcher la, que Sapor fit saccager opiniâtre; mais la ten- e de cette ville sauva pereur était entièrement ncile de Rimini, où la fut d'abord confirmée, iens finirent, à force de mpher encore. Enfin, tance songea sérieuse- iser les Perses, et com- priver de l'appui d'Ur- isgracia à l'instigation es eunuques et des in- ute espèce, dont il était s son imprudence allait plus grands embarras. s la Gaule demander à grande partie de ses rnier se montra disposé ois en remontrant pu- convénient de laisser la e aux barbares. Bientôt nue de cette mesure, le proclama auguste. à Constance avec une respect et de soumis- eur irrité menaça et ativement : les succès retenaient en Méso- eut la honte d'échouer le, que les Perses ve- nlever, et qu'il ne put ien profita de ce délai pour assurer les frontières de la Gaule par de nouvelles victoires, et en 361, il se mit en marche pour aller combattre son rival. Ses progrès furent rapides, et Constance avait perdu plus de la moitié de son empire, lorsqu'il partit d'Antioche pour repousser Julien; mais arrivé au pied du mont Taurus, dans une bourgade nommée *Mopsuerènes*, il fut saisi d'une fièvre ardente, dont il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, après un règne de vingt-quatre ans, le 3 novembre 361. Son plus beau titre est d'avoir été fils et successeur du grand Constantin; doux, clément et généreux, il n'eut d'ailleurs aucune des qualités qui conviennent aux souverains; mais ses défauts, comme son caractère, furent sans suite et sans énergie. Son incapacité égala son entêtement et sa versatilité; sa lenteur et son manque d'habileté furent fatales à l'empire. Les Romains, sous son règne, ne s'étonnèrent plus d'être vaincus; l'ambition et l'intrigue devinrent les mobiles des grands, des capitaines et des hommes d'état, et l'esprit public fut anéanti. Constance avait épousé d'abord une nièce de Constantin, et ensuite Aurélia Eusébia, qui mourut en 360. Il se remaria bientôt à Faustine, qu'il laissa grosse d'une fille. Elle fut nommée *Constantia* et mariée depuis à l'empereur Gratien. (*V.* les articles de JULIEN, d'ARBÉTION, d'EUSÉBIA, d'ATHANASE). On a des médailles de cet empereur. L—S—E.

CONSTANCE, général romain, naquit en Illyrie, sous le règne du grand Théodose, et s'avança, par son mérite, du rang de simple officier jusqu'au grade de général, qu'Honorius, empereur d'Occident, lui conféra en 411. Constance fut chargé de combattre Géronce et Constantin, deux autres généraux qui s'étaient révoltés

dans la Gaule, et qui déchiraient cette province en se disputant la pourpre et l'autorité. Géronce assiégeait Constantin dans Arles, lorsque Constance arriva, précédé d'une grande réputation et assuré de la confiance des troupes. Celles de Géronce désertèrent à l'instant; leur chef effrayé se sauva en Espagne, où sa femme et lui se tuèrent de désespoir. Constance reprit le siége commencé par Géronce, et pressa vivement Constantin, qui fut forcé de se rendre au bout de quatre mois. Constance lui promit la vie, ainsi qu'à son fils Julien, et les envoya tous deux à Honorius, qui leur fit trancher la tête. (*V.* CONSTANTIN III, tyran). Cette victoire augmenta le crédit de Constance, qui fut nommé consul en 413, et qui prétendit bientôt à l'honneur d'épouser Placidie, sœur de l'empereur; il la fit redemander à Ataulfe, roi des Goths, qui la retenait captive depuis cinq ans. Ataulfe la refusa, et l'épousa. En 414, Constance marcha contre lui pour le forcer à livrer Attale, ce fantôme d'empereur dont le roi goth se servait pour intimider Honorius (*Voy.* ATTALE). Ataulfe fut contraint de fuir en Espagne, et Attale, livré aux Romains. Placidie fut également rendue quelque temps après la mort d'Ataulfe, et Constance l'épousa en 417. En 421, Honorius, pressé par les vives sollicitations de Placidie, accorda le titre d'auguste à Constance; mais Théodose II, empereur d'Orient, refusa de le confirmer. Constance allait, pour se venger, porter la guerre en Orient, lorsqu'il mourut à Ravenne, d'une inflammation de poitrine, le 2 septembre 421. Les qualités qui l'avaient porté au rang suprême se démentirent lorsqu'il l'eut obtenu; Placidie le rendait avide, injuste, oppresseur. Il regretta, dit-on, la liberté et la douceur de la vie privée; il dut aussi en regretter tus. Il laissa un fils qui régna suite sous le nom de *Valentin* et une fille, nommée *Justa Gr noria*, qui fut fiancée à Attila. nous avons des médailles. C Constance sont fort rares, e trouvent qu'en *or*. L—S

CONSTANCE, ou CONSTA né dans le 5e. siècle, à Lyon, l'opinion la plus commune, » dit Pernetty, le Mécène et » tarque des gens de lettres » encourageait par ses bien » les perfectionnait par ses co Il fut l'ami de Sidoine Apol qui lui a adressé quatre lett entre autres la première du livre, où l'évêque de Clermont naît n'avoir recueilli ses lett la sollicitation de Constance. E les habitants de Clermont avan donné leur ville que les Goths incendiée, Sidoine engagea Co à venir à Clermont pour c et réunir son peuple; et son él produisit l'effet qu'en attend doine, qui lui écrivit une let remerciments (livre III, épi au nom du peuple d'Auvergne raît que Constance vécut jusqu'e On a de lui : I. *Vie de S. Ge évêque d'Auxerre*, imprim la collection de Surius, au 31 et traduite en français par d'Andilly; II. *La Vie de S évêque de Lyon*, imprim dans le recueil de Surius, au tembre, et traduite en fran le Maître de Sacy dans ses *Pères du désert*. A. I

CONSTANCE, reine de surnommée *Blanche* ou *Ca* cause de la blancheur de so était fille de Guillaume V d'Arles. Elle épousa en 99 Robert, que le pape venait

:e séparer de Berthe, sa
nme, qu'il aimait tendre-
. Robert). Le caractère
t tracassier de cette nou-
ne fit qu'ajouter aux re-
nalheureux prince. « Dès
ince parut à la cour, dit
Glaber, on vit la France
l'une nouvelle espèce de
plus vains et les plus lé-
ous les hommes. Leur fa-
re, leur habillement, leur
es harnois de leurs che-
ent également bizarres;
ions dont le menton rasé,
de chausse, les bottines
t tout l'extérieur mal com-
ençait le déréglement de
Hommes sans foi, sans
pudeur, dont les conta-
emples corrompaient la
nçaise, autrefois si dé-
la précipitèrent dans
tes de débauches et de
tés. » Il ne faut cepen-
ettre que ce fut à Cons-
France dut ses premiers
oubadours, que cette prin-
n de la Provence pour
époux, qui aimait beau-
sie. Ce léger bienfait fut
ement par le malheureux
it le caractère doux et fa-
atôt à fléchir devant tous
et les moindres volontés
Elle prétendait que toutes
assassent par ses mains;
accordait quelque grâce
s'en fût mêlée, il disait
nt : « Faites en sorte que
n'en sache rien. » Cette
lle alla jusqu'à faire assas-
les yeux mêmes de son
ques de Beauvoir, seul fa-
confident des peines du
monarque, qui ne cessa
r sa première union. On
prétend que ce fut de concert avec lui que, vingt-un ans après leur séparation, Berthe le suivit en Italie, où elle tenta en vain de faire réhabiliter son mariage. Constance, qui fut informée du motif de ce voyage, en conçut une grande inquiétude, et, si l'on en croit la chronique d'Odran, la protection de S. Savinien put seule lui rendre son époux, qui parut à ses yeux le jour même où elle avait invoqué le saint pour son retour. Ce trait montre combien Constance était superstitieuse. Elle fit rendre de grands honneurs à des reliques, entre autres à un crâne d'homme trouvé dans une muraille, et qui fut pris pour la tête de S. Jean-Baptiste. On ne peut assurément croire, d'après toute sa conduite, qu'elle fût d'une piété sincère; cependant elle montra, à la manière du temps, une sorte de zèle pour la religion, surtout en poursuivant avec fureur tout ce qui lui parut éloigné de la véritable foi. Son propre confesseur, nommé *Étienne*, ayant été accusé d'une espèce d'hérésie à laquelle on donna le nom de *manichéisme*, Constance fut présente à son jugement, et en sortant de l'église, où ce malheureux avait été condamné au feu, ainsi que dix de ses confrères, elle lui creva les yeux avec un bâton, en l'accablant d'injures, et assista ensuite à son supplice. Elle voulut aussi faire preuve de piété en faisant bâtir plusieurs monastères, parmi lesquels on remarque celui de Poissy, où du Tillet a dit par erreur qu'elle fut inhumée. Des quatre fils de Constance, celle-ci ne chérissait que le troisième, nommé *Robert*, et elle accabla de mauvais traitements Hugues, l'aîné de tous, que son père avait fait couronner en 1017, afin de lui assurer le trône. Ce jeune prince, quoique d'un caractère doux et soumis, fut obligé

de s'éloigner de la cour et de prendre les armes pour résister à tant d'injustices; et lorsque, par sa mort, il eut laissé ses droits à Henri, son second frère, toute la haine de sa mère se tourna contre ce dernier; mais ce fut en vain qu'elle forma des ligues et des intrigues de toute espèce pour empêcher qu'il ne fût couronné. Elle se vit obligée de rendre les places qu'elle avait prises au nom de Robert, son fils chéri, et, peu secondée par le caractère pacifique et juste de l'objet de toutes ses affections, elle eut la douleur de le voir simple duc de Bourgogne, sans pouvoir arracher la couronne à Henri. On prétend que le chagrin qu'elle éprouva de ces contrariétés la conduisit au tombeau. Elle mourut à Melun, en juillet 1032, un an après la mort de son mari, et fut inhumée à St.-Denis. M—D j.

CONSTANCE, reine des Deux-Siciles, fille posthume de Roger Ier., sœur de Guillaume Ier., et tante de Guillaume II. Ce dernier, n'ayant point d'enfants, maria Constance, qu'il regardait comme son héritière, à Henri VI, fils de l'empereur Frédéric Barberousse. Le mariage fut célébré en 1185, et Constance avait trente ans à cette époque. Ainsi le sang des Normands conquérants des Deux-Siciles se confondit avec celui de la maison de Hohenstauffen ou de Souabe. Frédéric II, empereur et roi de Naples, naquit de ce mariage. Quoique Guillaume II fût mort en 1189, ce ne fut qu'en 1194 que Constance put recueillir l'héritage des Deux-Siciles, qui lui avait été disputé par son cousin Tancrède. Son mari Henri VI traita dès-lors avec la dernière cruauté les sujets de sa femme et le royaume qui lui appartenait. Constance ne put voir sans douleur l'oppression de ses idèles Normands; elle les seconda dans leur résistance. Plusieurs historiens assurent même qu'elle prit les armes avec eux, et qu'elle fit la guerre à son mari; mais ses confidents lui furent enlevés les uns après les autres, et périrent par d'horribles supplices. Tout à coup Henri VI, qui s'était réconcilié avec sa femme, ou qui du moins habitait avec elle, mourut, non sans qu'on soupçonnât Constance de l'avoir empoisonné. La reine dès-lors se joignit à ses sujets pour chasser des Deux-Siciles les généraux allemands que son mari y avait amenés; elle rechercha l'alliance du pape; elle mit sous la protection d'Innocent III, son fils Frédéric II, qui était à peine âgé de quatre ans; mais elle mourut le 27 novembre 1198, avant d'avoir pourvu suffisamment à l'indépendance de sa couronne. S. S—I.

CONSTANCE, reine de Sicile, fille du roi Mainfroi et de Béatrix de Savoie, fut mariée à don Pedro d'Arragon en 1261, avant que Mainfroi eût un fils de sa seconde femme. Cependant la succession au royaume de Naples ayant été assurée par Mainfroi lui-même à Conradin, ce ne fut qu'après la mort de Mainfroi et de Manfredin son fils, et le supplice de Conradin, que Constance put songer à le revendiquer. Jean de Procida fit alors valoir les droits de Constance; il alla en Arragon implorer sa protection pour les sujets de ses pères, et sa vengeance contre la maison d'Anjou. Constance engagea son mari à prendre la défense des Siciliens après les vêpres siciliennes. Elle vint elle-même à Palerme, le 22 avril 1283, avec tous ses enfants, y fut reconnue comme reine de Sicile, et dès-lors ne quitta plus cette île qu'elle aimait, et qu'elle gouverna

', tandis que don Jayme
ric, ses deux fils, por-
vement le titre de rois.
rie à Charles-le-Boiteux
laples (*V.* CHARLES II,
ıge 156). En 1297, elle
ecevoir l'absolution du
VIII, qui levait enfin
ns, les peines spirituel-
s contre les Siciliens
ais, pour les punir des
nes. Elle y mourut peu
S. S—I.

ICE FAULKON, ou
, ou PAULKON, aven-
le véritable nom était
naquit vers le milieu du
Custode, bourg de l'île
, d'un cabaretier, sui-
et d'un noble vénitien,
neur de l'île, suivant l'o-
commune. Sa mère était
ait à peine atteint sa 12e.
embar[illegible] pour l'Angle-
passa [illegible] les Indes.
quelque chose au service
nie, il fréta un vaisseau
cer, fit naufrage sur la
ar, perdit tout, mais eut
y rencontrer l'ambassa-
le Siam, en Perse, nau-
lui. Ils parvinrent à se
barque, et Constance
assadeur à Siam. Celui-
la connaissance du bar-
mier ministre du royau-
rmé de l'intelligence de
employa dans l'adminis-
chargea de plusieurs né-
ériieures dont il s'acquit-
sse et courage. Il obtint
lit, et mérita la confiance
à la mort du barkalon,
nistère. Constance crai-
poser contre lui les grands
, refusa le titre de pre-
, mais il en exerça tou-
tes les fonctions. Son administration, fréquemment contrariée, eut cependant des commencements heureux, et fut très avantageuse à l'état. Quoique grec de naissance, Constance, ayant vécu long-temps avec les Anglais, avait embrassé la religion anglicane; le jésuite portugais Thomas entreprit d'en faire un catholique. Constance écouta, pendant une maladie, les instructions du jésuite, et fit abjuration le 2 mai 1682. Il résolut aussitôt d'introduire le christianisme à Siam, au Tonquin, à la Chine, à la Cochinchine et au Japon : les jésuites attribuent ce projet gigantesque à un grand zèle pour la religion; mais Forbin et Deslandes, qui peignent Constance comme un intrigant hypocrite et sans vertu, disent qu'une ambition démesurée fut le motif de sa conduite. Il détermina le roi de Siam à envoyer à Louis XIV trois députés, qui, par malheur, moururent en route. Louis XIV, l'ayant su, envoya lui-même une ambassade à Siam (*Voy.* CHAUMONT et CHOISY), et le roi promit, dit-on, de se convertir. Au milieu de ces négociations, dont le christianisme était l'objet apparent, les princes de Ciampa et de Macassar, réfugiés à Siam, y ourdirent un complot en faveur du mahométisme; mais l'activité du premier ministre parvint à l'étouffer, après un combat où le prince de Macassar fut tué par Constance, qui montra une grande valeur. Les troupes françaises se répandirent dans le royaume de Siam; on leur donna les forteresses de Mergui et de Bankok, et le roi fit demander de nouvelles troupes par le jésuite Tachard, son ambassadeur à la cour de France; mais une mésintelligence ayant éclaté entre Constance et Desfarges, commandant des Français, les grands du royaume, mécontents de l'in-

fluence qu'avaient les étrangers sur toutes les affaires, en profitèrent pour la détruire. Un mandarin, de l'ordre des Opras, nommé *Pitracha*, excita un soulèvement, fit le monarque prisonnier, et se déclara régent du royaume. On contraignit les Français à quitter Siam; plusieurs chrétiens furent mis à mort, et Constance eut la tête tranchée. Le roi de Siam mourut bientôt lui-même, et Pitracha, qu'on soupçonna d'être son assassin, lui succéda. Constance laissa un enfant de son mariage avec une Japonaise, dont Soyetan, fils de Pitracha, devint amoureux; il voulut d'abord la faire entrer dans son séral; la veuve de Constance repoussa avec horreur cette proposition, échappa à ses persécuteurs, et se réfugia à Bankok, où les Français étaient encore; mais Desfarges la livra à Pitracha. Le fils de cette infortunée lui fut enlevé, et probablement mis à mort: elle resta long-temps esclave. Enfin le tyran s'adoucit, et lui confia même l'éducation de ses enfans. On trouve dans Forbin, Choisy et Chaumont de longs détails sur l'administration et les projets de Constance. Le P. d'Orléans et Deslandes ont écrit sa vie l'un et l'autre, mais avec un esprit bien opposé; le premier en fait presque un saint, le second le dénigre avec emportement. B—G—T.

CONSTANT Ier. (Flavius-Julius Constans), empereur romain, était le plus jeune des fils du grand Constantin et de Fausta. Nommé césar en 333, il parvint à l'empire après la mort de son père, en 337. Il était alors âgé de dix-sept ans. Constantin en mourant avait partagé l'empire entre ses trois fils: l'Illyrie, l'Italie et l'Afrique échurent à Constant; il y joignit bientôt après la Macédoine et la Grèce, qui formaient, avec la Thrace, les états du jeune I son cousin, massacré dans miers jours du règne de C (*Voyez* Constance.) On pas que Constant ait eu part me; mais il ne tarda pas à en lir le fruit. Constantin, l'aîné frères, qui régnait dans les réclama une part de l'héritage mace et d'Annibalien. Pour connaître ses droits, il s'av tête d'une armée; la fortune son courage; il périt dans u buscade, auprès d'Aquilée. S vainqueur, s'empara de tout l'O et, fidèle à sa haine, qui n'é éteinte par la mort du ma Constantin, il détruisit ses établissements, et voulut jusqu'à sa mémoire, en le ennemi de l'état. Fier, emp tueux, livré à ses courtisans dans la débauche, il s'atti la haine et [illegible] épris. Cepe avait d'abo[illegible]sposé les es faveur, en se montrant le de S. Athanase, évêque d'A proscrit par les Ariens, que Constance. Constant parvint rétablir sur son siége épis porta ensuite la guerre dans l Bretagne; tout, en apparen mettait un règne plus long plus heureuse, lorsque la s bition de Maguence, qu'il de l'obscurité pour l'élever mières places, lui ravit à trône et la vie. En 340, M qui commandait à Autun, s luer empereur par ses sold tête de ses troupes, il trav dement les Gaules, et trouv de nouveaux partisans. A bruit de cette révolte, Co frayé, n'ayant aucun moyen aux progrès du rebelle, s' l'Espagne; mais Gaison,

e Magnence, à la tête d'élite, l'atteignit au pied ;. Abandonné de tous les té d'un seul Franc, nom-*ise*, qui vendit chèrement défendre son maître. Cons-acré la 13e. année de son ge d'environ trente ans. les médailles de cet em-

L—S—E.

NT II (Heraclius Cons-fils de Grégoria et d'Hé-nstantinus. Il perdit son d'onze ans, et fut asso-re par Héracléonas son gne, successeur et frère II. Après la disgrâce ns, en 641, Constant fut pereur. Ce prince, né en alors âgé que de douze on règne, les Sarrasins, le khalyfe Moavia, obtin-ccès les plus éclatants; erdue pour l'empire. C'est ue que le fameux colosse, pt merveilles du monde, m juif par ce conquérant. ARÈS.) Constant épou-e une flotte, et rencontre remis sur les côtes de la ictoire ne resta pas long-taine; la mer fut bientôt les débris des vaisseaux l'empereur ne dut la vie ement qu'il avait eu soin Les Sarrasins massacrè-uné qui était revêtu de la périale. A la faveur du mort, Constant, échappé tes des vainqueurs, cou-au fond de son palais la a défaite. Depuis ce mo-ement occupé de disputes , il fit subir les plus ri-itements au pape saint si qu'à tous les prélats at-lise romaine. Cruel, soup-çonneux, il n'épargna pas son propre frère Théodose, qu'il avait déjà forcé de prendre les ordres sacrés, et il le fit tuer en 659. Constant, devenu, par ce nouveau crime, l'horreur de ses sujets, voulut punir sa capitale, en établissant son séjour dans une autre partie de l'empire. Après avoir parcouru l'Italie, pillé Rome et vu battre les troupes impériales par les Lombards, qui le forcèrent à lever le siége de Bénévent, il se retira dans la Sicile, qu'il épuisa par ses rapines et par les vexations les plus odieuses. Cependant, le khalyfe Moavia poursuivait ses victoires et s'emparait de toutes les places de la Syrie, sans que Constant se mît en devoir de l'arrêter. Tant de lâcheté, de fureurs et d'incapacité trouvèrent leur terme. Le 15 juillet 668, Constant fut tué dans son bain, à Syracuse; l'officier qui le servait lui porta sur la tête un coup si violent, qu'on le trouva quelques heures après noyé dans l'eau mêlée avec son sang. Constant périt dans la 38e. année de sa vie, après un règne de vingt-sept ans. Il laissa trois fils, Constantin-Pogonat, qui lui succéda, Héraclius et Tibère, avec lesquels il se trouve sur ses médailles; mais l'état de barbarie dans lequel étaient tombés les arts dans le bas-empire, ne permet pas de distinguer les traits des personnages qui sont représentés sur ces monnaies. L—S—E.

CONSTANT, tyran. *V.* Constantin III, tyran.

CONSTANT (Pierre), poète français de la fin du 16e. siècle, était de Langres, mais il paraît qu'il passa les dernières années de sa vie à Dijon, où il demeurait en 1595. On ignore l'époque de sa mort. Il a publié plusieurs ouvrages, dont le plus connu est un poëme didactique intitulé : *la République des Abeilles*,

Paris, 1582, in-4°. Ce poëme commence ainsi :

Je chante l'union, l'état, aussi les mœurs
De ces peuples ailés, etc.

La seconde édition parut dix-huit ans après, sous ce titre : *les Abeilles et leur état royal*, Paris, 1600, in-8°. Lacroix du Maine dit que Pierre Constant était « homme docte » et gentil poëte français. » On a encore du même auteur : I. *Invective contre le parricide attenté sur le roi Henri IV*, Paris, 1595, in-8°., réimprimé dans les *Mémoires de Condé*, tome V, édition de 1743; II. *la Cause des guerres civiles de France*, Paris, 1597, in-8°. On voit, par ces deux ouvrages, que Constant était zélé partisan de Henri IV, et fut ennemi des jésuites, qu'il regardait comme coupables de toutes les tentatives faites contre la vie de ce prince. III. *Le grand Avant-Messie M. S. Jean-Baptiste, avec sa Nativité, Vie et Décolation*, en vers, Langres, 1601, in-12. Ce poëme a été inconnu à presque tous les bibliographes. W—s et D—P—s.

CONSTANT DE REBECQUE (David), citoyen de Genève, d'une famille française réfugiée, naquit en 1638, et se fit connaître par les ouvrages suivants : I. *l'Ame du monde*, ou *Traité de la Providence*, Leyde, 1679; II. *Florus, cum notis philologicis et historicis*, Genève, 1684; III. *Erasmi colloquia*; IV. *Abrégé de politique*, Cologne, 1689; V. *Cicero, de Officiis*, etc., Genève, 1688; VI. *Systema ethico-theologicum*, Lausanne, 1689; VII. *Transitus per mare rubrum*, Genève, 1690, et plusieurs autres dissertations sur les antiquités hébraïques. Bayle parle de lui avec estime, et loue surtout son *Abrégé de politique*. Après avoir rempli différents emplois dans l'académie de Lau il se retira dans une campa mourut le 27 février 1755. — TANT DE REBECQUE (Samuel) fils du précédent, né en 179 en 1800, est auteur de plusieu mans, de différentes pièces de tre et de quelques ouvrages dem Officier dès l'enfance, dans le ment de son père, lieutenant-g au service de Hollande, ce fut p blement à ses liaisons avec Ve qu'il dut les premiers développe des talents littéraires qu'il avait de la nature. Constant, admis la société intime de cet homme il acteur dans les pièces qu'il fais présenter aux Délices, et admi des écrits par lesquels toute l'E était subjuguée, contracta le g l'étude et de la composition, exerça dans différents genres. fut néanmoins que beaucoup pl qu'il fit imprimer ses ouvra plus volumineux, intitulé : *La Germosan* (Paris, 1787, 7 v 12), contient un tableau des et de la société de Suisse et d nève. La fidélité de ce tablea mérité d'être cité dans un c estimé sur la constitution de c tite république (Voy. *Dictio de la Suisse*, article *Genève* autres productions en ce genr *le Mari sentimental*, Genève et *Camille*, ou *Lettres de deu de ce siècle*, Paris, 4 vol. in-12 Ce dernier eut plusieurs édi fut traduit en diverses l Au milieu de ses occupation raires, Constant ne négliga ses devoirs publics et parti l'éducation d'une famille asse breuse, et une part active norable aux dissensions de l blique de Genève, dissensio on s'exagérait alors les incon

rs, remplirent ses der-
s. Il composa pour ses
bégé de l'Histoire juive
de la religion naturelle,
1781, l'académie fran-
posé le plan d'un caté-
orale à l'usage de toutes
il publia à ce sujet une
ont l'édition fut prompte-
, et qui fut insérée en-
recueil destiné à l'ins-
s la fin de sa vie, il se re-
campagne près de Lau-
son attachement pour
ppela en 1792, lorsque
que, menacée par une
rmidable, voulut défen-
pendance, et ses conci-
ent, à soixante-trois ans,
rde dans les fossés de la
e simple soldat. Ayant
nnier devoir, il retourna
yle, et publia, peu de
sa mort, une seconde
augmentée, de son *Ca-*
e morale. B. C—r.

NTI, ou COSTANZIO,
ISTANTIUS (ANTOINE),
e la ville de Fano, en Ita-
siècle, eut pour disciple
tave Cléophile de Fano,
t honneur dans ses écrits
ormé par ce maître dans
e et dans celui des vers.
re furent liés d'une étroite
oururent la même année,
On a d'Antoine Constanti,
ntenant *Epigrammatum*
dæ III, *Epistolæ IV*,
Orationes nuptiales VIII, *Prælectiones IV*, *Orationes VII*, *Angelica Salutatio*, Fano, 1502, in-4°. On y trouve une lettre très curieuse d'Antoine Constanti, adressée à Galéaz Manfredi, prince de Faënza, dans laquelle il lui envoie la description et le dessin d'une girafe qu'il avait vue vivante à Fano en 1486. Sa lettre est datée de cette ville le 16 décembre de la même année. Les détails qu'il donne sur ce singulier quadrupède, sur sa haute stature, sur son caractère, ses habitudes, sa manière de vivre et les aliments qu'il préfère, font voir qu'il l'a fort bien observée, et qu'il l'a peut-être mieux connu que Buffon, qui n'en a parlé qu'environ trois cents ans après, sur le dire des auteurs qui ne l'avaient pas vu, ou des voyageurs qui l'avaient mal observé, et mieux même que le professeur et naturaliste J. N. F. Allamand, qui a donné des *Suppléments à l'Histoire naturelle de Buffon*. Constanti parle de la girafe que l'on vit à Rome sous la dictature de Jules-César, et d'une autre qui appartenait à l'empereur Frédéric, que l'on avait amenée d'Éthiopie, et dont Albert-le-Grand fait mention, comme l'ayant vue; mais aucun des auteurs anciens, tels que Varron, Diodore de Sicile, Pline, Strabon, Solin, ni même aucun des modernes jusqu'à Constanti, n'avait dit que l'espèce de cet animal eût des cornes. Il fait de cette omission des écrivains de l'antiquité, et même de ceux de son temps, une critique judicieuse. Il y a ensuite une jolie épître en vers latins à Laurent de Médicis, dans laquelle il fait parler cette girafe, qui réclame pour faire connaître l'existence de ses cornes, et se plaindre à cet égard du silence affecté des auteurs. Le prince de Faënza, homme

Valerianus (*De infelicitate*), rapporte que, pendant d'Italie, Antoine Constanti rté ses livres et ses papiers lle de Mondolfi comme dans ré: la place ayant été prise les troupes de Laurent de erdit tout et en mourut de

éclairé, et qui aimait les sciences, lui écrivit pour le remercier de sa lettre, et lui envoya des présents. L'abbé de St.-Léger a publié, dans *le Journal des Savants* de juillet 1784, une notice sur ce livre, il y a joint le texte latin de cette lettre et sa traduction en français (1). Ce volume renferme encore des opuscules d'Octave Cléophile et de Jacques Constanti. On a encore d'Antoine Constanti plusieurs *Dissertations* sur Ovide et sur ses Fastes; elles se trouvent réunies au commentaire de Paul Marso, sur le même ouvrage, dans les éditions de ce poète, de Venise, 1502, 1508, in-fol., dans la jolie édition de Frascati (*Tusculum*), 1527, in-4°., etc., et, par extrait, dans l'*Ovidius* de Burmann, à l'appendice du tome IV. Celle qui concerne la personne de ce poète a pour titre: *Disceptatio pulchra, an Ovidius plures filius habuerit? An Perilla fuerit ejus filia? An tertia uxor ei soli nupserit?* — CONSTANTI (Jacques) passe pour être le fils du précédent. On voit, par un des ouvrages qui restent de lui, qu'il se passiona, comme Antoine, pour Ovide. La femme qu'il épousa se trouvant être parente du cardinal de Corneto (*V.* CASTELLESI), il crut devoir faire hommage à ce cardinal de sa première production, où il montrait beaucoup de connaissance des anciens: il n'avait pu l'acquérir sans peine, parce qu'étant toujours resté à Fano, il n'y avait pas eu, comme il le dit lui-même, la ressource des grandes bibliothèques. Sa seconde production, composée à la campagne, dans l'été de 1507, a pour objet les poésies d'Ovide, d ture faisait ses délices. Il re opuscule comme une appe *Enarrationes* de Calderini, le voit dans une lettre qu'il ce sujet à Nicolas Abstemius le 12 juillet 1508. Ces deux se trouvent réunis en un se in-4°., imprimé à Fano, sous ce titre: *Collectaneos tostys: in Ibin Ovidii annotationum ultrà centu dem Metamorphoses assu notationum suprà ter cen* existe à la bibliothèque An de Milan un exemplaire d marge de notes manuscrites *lectanea*, mêlés de prose c contiennent l'exposition d pratiqués chez les anciens mençant par la description repas, et il assure qu'il consulter que les auteurs Les poésies particulières Constanti se trouvent réun d'Antoine Constanti, dans *cula varia* de celui-ci, Fa elles consistent en quelque mes, et en un *Epicedium dæam matrem*. G—N e

CONSTANTIA (FLAV VALERIA), sœur du grand et femme de Licinius, par ses vertus, son esprit La plus tendre affection l'u à son frère, qui, en 3 épouser Licinius, dont il l'alliance, pour l'opposer Maxence et de Maximin. eut un fils, et maintint, a put, l'union entre les reurs, en réprimant la j emportements de Licinius que ce dernier força Co combattre, Constantia ab époux et apprit sa mort regrets. Il ne paraît pas

(1) C'est par erreur que, dans le *Catalogue de la bibliothèque d'histoire naturelle de M. Banks*, on rapporte cette lettre à Antoine Constantin, médecin d'Aix en Provence, qui a vécu un siècle après, et qui mourut en 1616.

Licinius, son fils, é césar, l'ait long-e Constantin, puis-le vivre à la cour, grand crédit dans nploya, vers la fin ar des ariens, et leur Constantin un accès a l'église. Constan-. L—S—E.

(Flavia-Julia), Constance II et de 362. Le tyran Pro-fait déclarer empe-nfant dans les rangs e que la mémoire de tait chère, et qu'il er la faveur de l'ar-épousa, l'an 375, nait passionnément. 383, à l'âge de vingt-V—ve.

TIN-LE-GRAND Valerius Aurelius reur, naquit en 272, historiens, et, selon. On est aussi peu en de sa naissance, sa mère Hélène, et i concernent les pre-ce prince, on peut ir les dates, les cir-stances des princi-règne, que ses nom-ont rapportés diver-leurs opinions parti-de comme assez cer-tin reçut le jour à Dardanie (1); qu'Hé-étant d'une naissan-ne Constance-Chlore, père de Constantin, fut forcé de la répudier, lorsqu'il fut nommé césar avec Galère par les empereurs Dioclétien et Maximien. Constance épousa Théodora, belle-fille du dernier, et Constantin son fils fut remis en otage entre les mains de Dioclétien, qui le traita d'abord avec bienveillance, et lui fournit plusieurs occasions de se distinguer. Constantin, à peine âgé de dix-neuf ans, le suivit en Égypte où Achillée s'était révolté. Les vertus et les talents du jeune prince parurent avec tant d'éclat, qu'il devint bientôt l'amour et l'espérance des Romains et l'objet de la jalousie des empereurs et des autres césars; et, lorsqu'après l'abdication de Dioclétien, Constance et Galère prirent le titre d'augustes, le dernier ne voulut jamais consentir à donner celui de césar au fils de son collègue; il le retint même auprès de lui, malgré les demandes réitérées de Constance, et Constantin se vit à chaque instant entouré de piéges et chargé des ordres les plus périlleux. Mais déjà le ciel semblait avoir choisi ce prince pour renouveler la face du monde, et les historiens lui font accumuler les prodiges: comme Hercule, il abat un lion furieux; comme David, il terrasse un barbare d'une taille gigantesque; il traverse à cheval un marais sans fond; enfin, son adresse, son courage, sa prudence et sa fermeté le tirent des mains de Galère. Il traverse l'Europe entière, et rejoint son père à l'instant où ce prince s'embarquait pour porter ses armes dans la Grande-Bretagne. Constance, victorieux des Pictes, mourut à York en 306, après avoir désigné Constantin pour son successeur, au préjudice des enfants de Théodora. L'armée applaudit à ce choix, que Galère n'apprit qu'avec fureur; mais, obligé

storiens le font naître etagne. On trouve dans *s historicæ* de Schorp-in-4°., une dissertation *onstantinus Magnus* s.

ntin, il ne put lui
césar. Le premier
à fit de son pouvoir
x chrétiens, déjà très
l'empire, le libre exer-
ligion. Il s'occupa en-
er la Gaule des incur-
ncs. Deux de leurs rois,
gaise et *Ascaric*, fu-
t livrés aux bêtes; un
bre de prisonniers furent
la rigueur que Constantin
ans cette occasion ne peut
ée que par des raisons poli-
r lesquelles l'humanité gémit
son. Cependant, tout l'Occi-
e préparait à reconnaître la
nce du nouveau césar, et Ro-
pprimée par les satellites de Ga-
s'agitait sourdement. Maxence,
le Maximien et gendre de Galère,
fita de cette agitation secrète pour
rendre le rang dont ses vices ob-
urs l'avaient écarté. Il se servit
u crédit et du nom de son père et
e la haine qu'on portait à Galère,
pour faire déclarer l'Italie en sa pro-
pre faveur. Maximien reprit le titre
d'empereur, et passa dans la Gaule
pour offrir à Constantin la main de sa
fille Fausta. Constantin avait été ma-
rié, vers le temps de son voyage en
Egypte, avec Minervine, dont il
avait eu un fils nommé *Crispus*; elle
n'existait plus, et Constantin, qui s'é-
tait fait déclarer auguste, devint le
gendre de Maximien. Ce dernier,
s'étant brouillé avec son fils Maxence,
se réfugia dans la Gaule; Constantin
l'y reçut avec déférence, et lui ac-
corda les honneurs, mais non le titre
d'empereur. Peu de temps après, en
309, Maximien, voyant son gendre
engagé dans une expédition contre les
Francs, voulut profiter de son absence
pour ressaisir le rang suprême, et se
fit couronner dans la ville d'Arles. A

leures tro
cette rivière e
rapidité. Max
vé à Marseille. Co
suit, surprend la v
de dépouiller de la p
fide beau-père; m
reur, désespéré de v
projets, forma le
Constantin, et vo
Fausta dans le c
guit de servir s
époux, et prévi
fit placer dans
Maximien tro
gnarder. L'e
environné de ses gardes, et Max-
mien, ne pouvant excuser ni faire
pardonner son crime, fut condamné
à s'étrangler de ses propres mains.
Constantin, maître de la Gaule, re-
bellit Trèves, où il faisait sa résidence
ce ordinaire, et remporta plusieurs
victoires sur les peuples de la rive
droite du Rhin. Tandis qu'une partie
de l'Occident respirait sous l'empire
de Constantin, l'Orient gémissait sous
la tyrannie de Maximin, qui avait par-
tagé avec Licinius les départements
soumis à Galère, et l'Italie et l'Afrique
que étaient en proie aux fureurs, aux
rapines de Maxence. Les principales
villes de l'empire étaient baignées de
sang des martyrs. Constantin, appelé
par les vœux secrets des Romains,
et instruit de la haine que lui portait
Maxence, résolut de le prévenir, et
se prépara à passer en Italie à la tête
de toutes ses forces. Il s'assura de la
bord de l'alliance ou plutôt de la neu-
tralité de Licinius; Maxence, de son
côté, se lia secrètement avec Maximin.
Cependant Constantin, tourmenté des
craintes les plus vives sur les résultats
de la g

ut interroger les vo-
dieux des païens fu-
aruspices menacè-
a penchait intérieu-
foi chrétienne; tout
ux dans les airs le signe
ligion, entouré de ces
lettres de feu, *In hoc*
Ce miracle, que quel-
nt contesté (1), frappa
et la remplit d'étonne-
ntin adopta pour éten-
nom de *labarum*, le
leux qui lui promettait
garde en fut confiée
es de l'armée. L'empe-
Hélène, son fils Cris-
ur Constantia, qui ve-
cée à Licinius, se firent
la doctrine des chré-
le commencement de
te, 312, Constantin,
fiance des braves et du
hytes, passa les Alpes,
Suze, écrasa, dans les
in, l'armée que Maxence
contre lui, prit Milan,
conde bataille près de
pénétra jusqu'à deux
e, au pont Milvius, au-
ute-Mole. Maxence, qui
ébrait dans Rome des
aginaires, avait suspen-
pes, ses orgies et ses
s'était avancé au-devant
qu'il attendait sur les
ore, à quelque distance au-dessus de Ponte-Mole. Il avait fait construire un pont de bateaux sur le fleuve pour faciliter sa retraite. Constantin eut bientôt enfoncé une armée nombreuse, mais fatiguée du joug d'un tyran; tout plia, et prit la fuite dans un désordre affreux. Les fuyards s'entassaient sur le pont; Maxence lui-même le traversait, enveloppé d'une foule de ses gens, lorsque les bateaux s'abîmèrent sous le poids; Maxence fut englouti, et le lendemain son cadavre fut trouvé dans la vase. Les Romains reçurent le vainqueur en triomphe. Constantin ne monta point au Capitole pour rendre grâces à Jupiter, et cependant il accepta le titre de souverain pontife, usage qui fut encore pratiqué par quelques-uns de ses successeurs. L'Afrique et les provinces reconnurent le nouvel empereur, qui s'occupa sur-le-champ de tout ce qui pouvait assurer la stabilité et le bonheur de son empire. Il rétablit les monuments et les décora, autant que put le permettre l'état des arts, déjà totalement corrompus à cette époque; il cassa la garde prétorienne, tant de fois funeste à l'autorité, rétablit la justice, les mœurs et la police, releva les fortunes particulières par ses bienfaits, ranima l'activité dans toutes les classes, promulgua des lois et des réglements utiles, réforma le calendrier, mit en usage les indictions, période de quinze années encore employée aujourd'hui dans l'église de Rome, mais avec quelques modifications. La religion qu'il venait d'embrasser fut également l'objet de ses soins; il fonda plusieurs basiliques, obtint de Licinius et de Maximin le libre exercice du christianisme dans leurs états, et s'occupa de pacifier l'église d'Afrique, déchirée par le schisme des donatistes (*Voy.* DONAT). Ce fut à cette occasion qu'il

---

trouve aucun monument de ce miracle. On n'en race dans l'arc de triomantin; mais on y lit ces *nstinctu divinitatis* (par vine) Il n'y a aucune croix s de Constantin qu'on veut eut d'ailleurs consulter la *rtation sur la vision de* par J. B. Duvoisin, évê-
V—VE.

fit assembler à Arles, en 314, un concile des évêques d'Occident. Cependant Licinius, qui, l'année précédente, avait vaincu Maximin et l'avait réduit à se donner la mort, conçut une jalousie extrême de l'élévation et de la renommée de Constantin. Il chercha les moyens de l'irriter en persécutant les chrétiens. Constantin vola aussitôt à leur secours; il gagna une première bataille à Cibales en Pannonie; une seconde, livrée en Thrace près de Mardie, n'eut point de résultat, mais Licinius effrayé demanda la paix : le prix qu'y mit Constantin fut la cession de l'Illyrie et de la Grèce, et la déposition du césar Valens, que Licinius avait nommé après la bataille de Cibales. De nouveaux réglements, la promulgation des décennales, et les débats sans cesse renaissants des donatistes occupèrent Constantin toute l'année suivante. Il fit cependant quelques expéditions contre les Goths et les Sarmates qui paraissaient sur les bords du Danube. En 317, il fit nommer césars son fils Crispus et le fils de Licinius. L'éducation de Crispus fut confiée au célèbre Lactance, nommé depuis *le Cicéron de la chrétienté*, et le jeune prince, en 321, battit les Francs, qui de nouveau s'étaient montrés sur les frontières de la Gaule. Constantin, de son côté, repoussa les barbares dans la Thrace et dans la Mœsie. Licinius en conçut de l'ombrage, et rallumà la guerre en 323. Les deux princes se rencontrèrent à Andrinople (5 juillet). La bataille fut sanglante. Licinius y perdit son armée, et Constantin y fut blessé à la cuisse. Crispus remporta bientôt après une victoire navale dans le détroit de Gallipoli. Licinius retiré à Chalcédoine parut flecter, et feignit de demander la paix, pour avoir le temps de rassembler de nouvelles troupe[illegible] tête desquelles il vint attaque[illegible] tantin à Chrysopolis, en face [illegible] zance; il fut battu de nouv[illegible] s'enfuit à Nicomédie. Constant[illegible] tre de Byzance et de Chal[illegible] poursuivit son rival; celui-[illegible] plus de ressource que dans l[illegible] tion de sa femme Constantia[illegible] l'empereur; cette princesse [illegible] pour le vaincu la permission [illegible] tranquille à Thessalonique; [illegible] que Licinius eût ourdi de n[illegible] intrigues, soit que Constanti[illegible] consulté dans cette occasion [illegible] désir de la vengeance, ou le [illegible] seils de la politique, le princ[illegible] trôné fut mis à mort peu de [illegible] après, et c'est encore un de c[illegible] sur lesquels les historiens n[illegible] pas d'accord, et qu'ils présente[illegible] des rapports entièrement op[illegible] Constantin se montra moins [illegible] reux en matière de religion [illegible] l'avait été en matière de p[illegible] L'église et l'empire éprouva[illegible] nouveaux troubles par l'hérés[illegible] (*Voy.* ARIUS). Quelques-uns [illegible] sectateurs, furieux de ce qu[illegible] reur n'embrassait pas leurs op[illegible] lapidèrent ses statues; Con[illegible] auquel on rapporta l'affaire [illegible] nière à l'irriter, se contenta [illegible] rire en passant la main sur [illegible] sage et en assurant qu'il n'a[illegible] été blessé. Il convoqua [illegible] concile général à Nicée; Ar[illegible] sectateurs y furent frappés [illegible] thème. Constantin les exila[illegible] évêques orthodoxes fixèrent [illegible] cablement les bases de la [illegible] tienne, en dressant cette [illegible] fession qu'on appelle le [illegible] *Nicée*. Cependant Constantin [illegible] de rétablir l'ordre et la p[illegible] l'empire et dans l'église, [illegible] trir sa gloire en n'écoutant

cessive sévérité dans le sa propre famille. dont les belles qua- poir de l'empire et naison, fut tout à a belle-mère Fausta nontrer une passion gnore si ce fut l'en- méprisé qui porta nèdre à une démar- nstantin fit trancher ns; mais à peine le qu'il en sentit toute proches de sa mère augmenter ses re- rent à leur comble ouvrit les désordres ta et son infâme ca- égarement de la co- r dans une étuve sa . Plusieurs person- s furent aussi mis à put croire un mo- antin allait marcher cruautés; car ce fut que qu'il fit périr le inius, à peine âgé de lameurs des Romains eilles; ils lui prodi- tes. On voulut l'exci- cre général; mais il l, et chercha à re- douceur, des cœurs nt le souvenir de ces s augmenta le dégoût u pour le séjour de cette ville, pour n'y la fin de septembre née, et partit pour la fut l'année suivante de l'empereur, entre- de la Palestine, dans uver la croix de J.-C. ces lieux, berceau du l'éclat dont les per- pereurs et les cérémo- sme les avaient privés. Constantin seconda le zèle et la piété de sa mère, et lui prêta son autorité pour diminuer l'influence des superstitions (1) païennes ; il lui prodigua ses trésors, pour donner plus de magnificence aux pieuses fondations dont elle couvrit la Judée. Mais à peine eut-elle rejoint Constantin, auquel elle rapportait les restes de la croix, qu'elle mourut entre ses bras. Il lui rendit les plus grands honneurs, et voulut que des monuments multipliés, une ville entière et de nombreuses médailles conservassent la mémoire et le nom de cette princesse; il crut l'honorer encore plus en poursuivant avec zèle les restes de l'idolâtrie dans l'Orient. Il fit fermer ou détruire les temples les plus renommés par le concours des peuples et par l'obscénité de leurs mystères; tels étaient le temple d'Aphaque, sur un des sommets du Liban, dédié à Vénus et Adonis, et le temple de Sérapis en Egypte. Constantin mit tant de prudence et de modération dans les mesures qu'il prit pour éteindre l'idolâtrie, qu'il ne donna pas au paganisme l'honneur de compter des martyrs. Cependant les changements qu'il apportait dans les mœurs, dans la religion et dans les lois de l'empire ne lui semblèrent pas encore suffisants, et déjà, depuis plusieurs années, il méditait de transférer dans l'Orient la rési-

(1) Constantin se contenta de défendre les sacrifices nocturnes et les assemblées suspectes, comme contraires à le bonne police; mais il n'a jamais défendu le culte des idoles. Il paraît néanmoins qu'il avait projeté sur ce sujet les lois qui sont insérés sous son nom dans le *Code Théodosien*; mais il ne les publia point pendant son règne. (*Voyez* la dissertation du baron de Labastie, sur le souverain pontificat des empereurs romains.

V—ve.

de s'éloigner de la cour et de prendre les armes pour résister à tant d'injustices; et lorsque, par sa mort, il eut laissé ses droits à Henri, son second frère, toute la haine de sa mère se tourna contre ce dernier; mais ce fut en vain qu'elle forma des ligues et des intrigues de toute espèce pour empêcher qu'il ne fût couronné. Elle se vit obligée de rendre les places qu'elle avait prises au nom de Robert, son fils chéri, et, peu secondée par le caractère pacifique et juste de l'objet de toutes ses affections, elle eut la douleur de le voir simple duc de Bourgogne, sans pouvoir arracher la couronne à Henri. On prétend que le chagrin qu'elle éprouva de ces contrariétés la conduisit au tombeau. Elle mourut à Melun, en juillet 1032, un an après la mort de son mari, et fut inhumée à St.-Denis. M—D j.

CONSTANCE, reine des Deux-Siciles, fille posthume de Roger Ier., sœur de Guillaume Ier., et tante de Guillaume II. Ce dernier, n'ayant point d'enfants, maria Constance, qu'il regardait comme son héritière, à Henri VI, fils de l'empereur Frédéric Barberousse. Le mariage fut célébré en 1185, et Constance avait trente ans à cette époque. Ainsi le sang des Normands conquérants des Deux-Siciles se confondit avec celui de la maison de Hohenstauffen ou de Souabe. Frédéric II, empereur et roi de Naples, naquit de ce mariage. Quoique Guillaume II fût mort en 1189, ce ne fut qu'en 1194 que Constance put recueillir l'héritage des Deux-Siciles, qui lui avait été disputé par son cousin Tancrède. Son mari Henri VI traita dès-lors avec la dernière cruauté les sujets de sa femme et le royaume qui lui appartenait. Constance ne put voir sans douleur l'oppression de ses fidèles Normands; elle les seconda dans leur résistance. Plusieurs historiens assurent même qu'elle prit les armes avec eux, et qu'elle fit la guerre à son mari; mais ses confidents lui furent enlevés les uns après les autres, et périrent par d'horribles supplices. Tout à coup Henri VI, qui s'était réconcilié avec sa femme, ou qui du moins habitait avec elle, mourut, non sans qu'on soupçonnât Constance de l'avoir empoisonné. La reine dès-lors se joignit à ses sujets pour chasser des Deux-Siciles les généraux allemands que son mari y avait amenés; elle rechercha l'alliance du pape; elle mit sous la protection d'Innocent III, son fils Frédéric II, qui était à peine âgé de quatre ans; mais elle mourut le 27 novembre 1198, avant d'avoir pourvu suffisamment à l'indépendance de sa couronne. S. S—I.

CONSTANCE, reine de Sicile, fille du roi Mainfroi et de Béatrix de Savoie, fut mariée à don Pedro d'Arragon en 1261, avant que Mainfroi eût un fils de sa seconde femme. Cependant la succession au royaume de Naples ayant été assurée par Mainfroi lui-même à Conradin, ce ne fut qu'après la mort de Mainfroi et de Manfredin son fils, et le supplice de Conradin, que Constance put songer à le revendiquer. Jean de Procida fit alors valoir les droits de Constance; il alla en Arragon implorer sa protection pour les sujets de ses pères, et sa vengeance contre la maison d'Anjou. Constance engagea son mari à prendre la défense des Siciliens après les vêpres siciliennes. Elle vint elle-même à Palerme, le 22 avril 1283, avec tous ses enfants, y fut reconnue comme reine de Sicile, et dès-lors ne quitta plus cette île qu'elle aimait, et qu'elle gouverna

e, tandis que don Jayme
rie, ses deux fils, por-
ivement le titre de rois.
vie à Charles-le-Boiteux
Naples (*V.* CHARLES II,
age 156). En 1297, elle
ecevoir l'absolution du
: VIII, qui levait enfin
ms, les peines spirituel-
es contre les Siciliens
ais, pour les punir des
mes. Elle y mourut peu
S. S—I.

NCE FAULKON, ou
, ou PAULKON, aven-
le véritable nom était
naquit vers le milieu du
a Custode, bourg de l'île
e, d'un cabaretier, sui-
et d'un noble vénitien,
neur de l'île, suivant l'o-
commune. Sa mère était
ait à peine atteint sa 12e.
'embar[illegible]our l'Angle-
passa [illegible] les Indes.
quelque chose au service
nie, il fréta un vaisseau
rcer, fit naufrage sur la
ar, perdit tout, mais eut
'y rencontrer l'ambassa-
le Siam, en Perse, nau-
lui. Ils parvinrent à se
e barque, et Constance
assadeur à Siam. Celui-
: la connaissance du bar-
emier ministre du royau-
rmé de l'intelligence de
employa dans l'adminis-
chargea de plusieurs né-
térieures dont il s'acquit-
sse et courage. Il obtint
dit, et mérita la confiance
à la mort du barkalon,
unistère. Constance crai-
poser contre lui les grands
, refusa le titre de pre-
e, mais il en exerça tou-
tes les fonctions. Son administration, fréquemment contrariée, eut cependant des commencements heureux, et fut très avantageuse à l'état. Quoique grec de naissance, Constance, ayant vécu long-temps avec les Anglais, avait embrassé la religion anglicane; le jésuite portugais Thomas entreprit d'en faire un catholique. Constance écouta, pendant une maladie, les instructions du jésuite, et fit abjuration le 2 mai 1682. Il résolut aussitôt d'introduire le christianisme à Siam, au Tonquin, à la Chine, à la Cochinchine et au Japon : les jésuites attribuent ce projet gigantesque à un grand zèle pour la religion; mais Forbin et Deslandes, qui peignent Constance comme un intrigant hypocrite et sans vertu, disent qu'une ambition démesurée fut le motif de sa conduite. Il détermina le roi de Siam à envoyer à Louis XIV trois députés, qui, par malheur, moururent en route. Louis XIV, l'ayant su, envoya lui-même une ambassade à Siam (*Voy.* CHAUMONT et CHOISY), et le roi promit, dit-on, de se convertir. Au milieu de ces négociations, dont le christianisme était l'objet apparent, les princes de Ciampa et de Macassar, réfugiés à Siam, y ourdirent un complot en faveur du mahométisme; mais l'activité du premier ministre parvint à l'étouffer, après un combat où le prince de Macassar fut tué par Constance, qui montra une grande valeur. Les troupes françaises se répandirent dans le royaume de Siam; on leur donna les forteresses de Mergui et de Bankok, et le roi fit demander de nouvelles troupes par le jésuite Tachard, son ambassadeur à la cour de France; mais une mésintelligence ayant éclaté entre Constance et Desfarges, commandant des Français, les grands du royaume, mécontents de l'in-

fluence qu'avaient les étrangers sur toutes les affaires, on profitère it pour la détruire. Un mandarin, de l'ordre des Opras, nommé *Pitracha*, excita un soulèvement, fit le monarque prisonnier, et se déclara régent du royaume. On contraignit les Français à quitter Siam; plusieurs chrétiens furent mis à mort, et Constance eut la tête tranchée. Le roi de Siam mourut bientôt lui-même, et Pitracha, qu'on soupçonna d'être son assassin, lui succéda. Constance laissa un enfant de son mariage avec une Japonaise, dont Soyetan, fils de Pitracha, devint amoureux; il voulut d'abord la faire entrer dans son sérail; la veuve de Constance repoussa avec horreur cette proposition, échappa à ses persécuteurs, et se réfugia à Bankok, où les Français étaient encore; mais Desfarges la livra à Pitracha. Le fils de cette infortunée lui fut enlevé, et probablement mis à mort: elle resta long-temps esclave. Enfin le tyran s'adoucit, et lui confia même l'éducation de ses enfans. On trouve dans Forbin, Choisy et Chaumont de longs détails sur l'administration et les projets de Constance. Le P. d'Orléans et Deslandes ont écrit sa vie l'un et l'autre, mais avec un esprit bien opposé; le premier en fait presque un saint, le second le dénigre avec emportement. B—G—T.

CONSTANT Ier. (Flavius-Julius Constans), empereur romain, était le plus jeune des fils du grand Constantin et de Fausta. Nommé césar en 333, il parvint à l'empire après la mort de son père, en 337. Il était alors âgé de dix-sept ans. Constantin en mourant avait partagé l'empire entre ses trois fils: l'Illyrie, l'Italie et l'Afrique échurent à Constant; il y joignit bientôt après la Macédoine et la Grèce, qui formaient, avec la Thrace, les états du jeune son cousin, massacré dans miers jours du règne de C (*Voyez* Constance.) On pas que Constant ait eu part me; mais il ne tarda pas à en lir le fruit. Constantin, l'aîné frères, qui régnait dans les réclama une part de l'héritage mace et d'Annibalien. Pour f connaître ses droits, il s'avan tête d'une armée; la fortune son courage; il périt dans u buscade, auprès d'Aquilée. S vainqueur, s'empara de tout l'O et, fidèle à sa haine, qui n'e éteinte par la mort du mal Constantin, il détruisit ses l établissements, et voulut p jusqu'à sa mémoire, en le ennemi de l'état. Fier, impo tueux, livré à ses courtisans dans la débauche, il s'attir la haine et [illegible] épris. Cepen avait d'abor[illegible]sposé les esp faveur, en se montrant le p de S. Athanase, évêque d'Al proscrit par les Ariens, que Constance. Constant parvint rétablir sur son siége épis porta ensuite la guerre dans l Bretagne; tout, en apparence mettait un règne plus long e plus heureuse, lorsque la so bition de Magnence, qu'il de l'obscurité pour l'élever mières places, lui ravit à trône et la vie. En 340, M qui commandait à Autun, s luer empereur par ses sold tête de ses troupes, il trav dement les Gaules, et trouv de nouveaux partisans. A bruit de cette révolte, Co frayé, n'ayant aucun moyen aux progrès du rebelle, s' l'Espagne; mais Gaison,

Magnence, à la tête l'élite, l'atteignit au pied Abandonné de tous les é d'un seul Franc, nom-se, qui vendit chèrement fendre son maître. Cons-cré la 13e. année de son e d'environ trente ans. es médailles de cet em-

L—S—E.

T II (Heraclius Cons-ils de Grégoria et d'Hé-nstantinus. Il perdit son l'onze ans, et fut asso-e par Héracléonas son ne, successeur et frère II. Après la disgrâce s, en 641, Constant fut ereur. Ce prince, né en alors âgé que de douze n règne, les Sarrasins, e khalyfe Moavia, obtin-cès les plus éclatants; rdue pour l'empire. C'est e que le fameux colosse, ot merveilles du monde, n juif par ce conquérant. arès.) Constant épou-une flotte, et rencontre emis sur les côtes de la ctoire ne resta pas long-aine; la mer fut bientôt les débris des vaisseaux l'empereur ne dut la vie ment qu'il avait eu soin Les Sarrasins massacrè-né qui était revêtu de la ériale. A la faveur du nort, Constant, échappé es des vainqueurs, cou-u fond de son palais la défaite. Depuis ce mo-ement occupé de disputes, il fit subir les plus ri-tements au pape saint i qu'à tous les prélats at-ise romaine. Cruel, soup-çonneux, il n'épargna pas son propre frère Théodose, qu'il avait déjà forcé de prendre les ordres sacrés, et il le fit tuer en 659. Constant, devenu, par ce nouveau crime, l'horreur de ses sujets, voulut punir sa capitale, en établissant son séjour dans une autre partie de l'empire. Après avoir parcouru l'Italie, pillé Rome et vu battre les troupes impériales par les Lombards, qui le forcèrent à lever le siége de Bénévent, il se retira dans la Sicile, qu'il épuisa par ses rapines et par les vexations les plus odieuses. Cependant, le khalyfe Moavia poursuivait ses victoires et s'emparait de toutes les places de la Syrie, sans que Constant se mît en devoir de l'arrêter. Tant de lâcheté, de fureurs et d'incapacité trouvèrent leur terme. Le 15 juillet 668, Constant fut tué dans son bain, à Syracuse; l'officier qui le servait lui porta sur la tête un coup si violent, qu'on le trouva quelques heures après noyé dans l'eau mêlée avec son sang. Constant périt dans la 38e. année de sa vie, après un règne de vingt-sept ans. Il laissa trois fils, Constantin-Pogonat, qui lui succéda, Héraclius et Tibère, avec lesquels il se trouve sur ses médailles; mais l'état de barbarie dans lequel étaient tombés les arts dans le bas-empire, ne permet pas de distinguer les traits des personnages qui sont représentés sur ces monnaies. L—S—E.

CONSTANT, tyran. *V.* Constantin III, tyran.

CONSTANT (Pierre), poète français de la fin du 16e. siècle, était de Langres, mais il paraît qu'il passa les dernières années de sa vie à Dijon, où il demeurait en 1595. On ignore l'époque de sa mort. Il a publié plusieurs ouvrages, dont le plus connu est un poëme didactique intitulé: *la République des Abeilles*,

Paris, 1582, in-4°. Ce poëme commence ainsi :

Je chante l'union, l'état, aussi les mœurs
De ces peuples aisés, etc.

La seconde édition parut dix-huit ans après, sous ce titre : *les Abeilles et leur état royal*, Paris, 1600, in-8°. Lacroix du Maine dit que Pierre Constant était « homme docte » et gentil poëte français. » On a encore du même auteur : I. *Invective contre le parricide attenté sur le roi Henri IV*, Paris, 1595, in-8°., réimprimé dans les *Mémoires de Condé*, tome V, édition de 1743; II. *la Cause des guerres civiles de France*, Paris, 1597, in-8°. On voit, par ces deux ouvrages, que Constant était zélé partisan de Henri IV, et fut ennemi des jésuites, qu'il regardait comme coupables de toutes les tentatives faites contre la vie de ce prince. III. *Le grand Avant-Messie M. S. Jean Baptiste, avec sa Nativité, Vie et Décolation*, en vers, Langres, 1601, in-12. Ce poëme a été inconnu à presque tous les bibliographes. W—s et D—P—s.

CONSTANT DE REBECQUE (DAVID), citoyen de Genève, d'une famille française réfugiée, naquit en 1658, et se fit connaître par les ouvrages suivants : I. *l'Ame du monde*, ou *Traité de la Providence*, Leyde, 1679; II. *Florus, cum notis philologicis et historicis*, Genève, 1684; III. *Erasmi colloquia*; IV. *Abrégé de politique*, Cologne, 1689; V. *Cicero, de Officiis*, etc., Genève, 1688; VI. *Systema ethico-theologicum*, Lausanne, 1689; VII. *Transitus per mare rubrum*, Genève, 1690, et plusieurs autres dissertations sur les antiquités hébraïques. Bayle parle de lui avec estime, et loue surtout son *Abrégé de politique*. Après avoir rempli différents em-

plois dans l'académie de La
il se retira dans une camp
mourut le 27 février 1755. —
TANT DE REBECQUE (Samu
fils du précédent, né en 179
en 1800, est auteur de plusie
mans, de différentes pièces d
tre et de quelques ouvrages de
Officier dès l'enfance, dans le
ment de son père, lieutenant-
au service de Hollande, ce fut
blement à ses liaisons avec V
qu'il dut les premiers développe
des talents littéraires qu'il avai
de la nature. Constant, admis
la société intime de cet homme il
acteur dans les pièces qu'il fai
présenter aux Délices, et adm
des écrits par lesquels toute l'
était subjuguée, contracta le
l'étude et de la composition,
exerça dans différents genres.
fut néanmoins que beaucoup pl
qu'il fit imprimer ses ouvra
plus volumineux, intitulé : *La
Germosan* (Paris, 1787, 7
12), contient un tableau des
et de la société de Suisse et
nève. La fidélité de ce tablea
mérité d'être cité dans un
estimé sur la constitution de c
tite république (Voy. *Dictio
de la Suisse*, article *Genève*
autres productions en ce genr
le Mari sentimental, Genève
et *Camille*, ou *Lettres de deux
de ce siècle*, Paris, 4 vol. in-1
Ce dernier eut plusieurs édi
fut traduit en diverses l
Au milieu de ses occupation
raires, Constant ne néglige
ses devoirs publics et parti
l'éducation d'une famille asse
breuse, et une part active
norable aux dissensions de
blique de Genève, dissensio
on s'exagérait alors les incon

, remplirent ses der-
l composa pour ses
gé de l'Histoire juive
la religion naturelle,
781, l'académie fran-
sé le plan d'un caté-
le à l'usage de toutes
publia à ce sujet une
l'édition fut prompte-
et qui fut insérée en-
ecueil destiné à l'ins-
fin de sa vie, il se re-
mpagne près de Lau-
on attachement pour
ela en 1792, lorsque
e, menacée par une
idable, voulut défen-
ndance, et ses conci-
, à soixante-trois ans,
dans les fossés de la
simple soldat. Ayant
ier devoir, il retourna
, et publia, peu de
mort, une seconde
ugmentée, de son *Ca-*
norale. B. C—T.

I, ou COSTANZIO,
TANTIUS (ANTOINE),
ville de Fano, en Ita-
le, eut pour disciple
e Cléophile de Fano,
onneur dans ses écrits
é par ce maître dans
t dans celui des vers.
urent liés d'une étroite
rurent la même année,
a d'Antoine Constanti,
enant *Epigrammatum*
III, *Epistolæ IV*,
Orationes nuptiales VIII, *Prælectiones IV*, *Orationes VII*, *Angelica Salutatio*, Fano, 1502, in-4°. On y trouve une lettre très curieuse d'Antoine Constanti, adressée à Galéaz Manfredi, prince de Faënza, dans laquelle il lui envoie la description et le dessin d'une girafe qu'il avait vue vivante à Fano en 1486. Sa lettre est datée de cette ville le 16 décembre de la même année. Les détails qu'il donne sur ce singulier quadrupède, sur sa haute stature, sur son caractère, ses habitudes, sa manière de vivre et les aliments qu'il préfère, font voir qu'il l'a fort bien observée, et qu'il l'a peut-être mieux connu que Buffon, qui n'en a parlé qu'environ trois cents ans après, sur le dire des auteurs qui ne l'avaient pas vu, ou des voyageurs qui l'avaient mal observé, et mieux même que le professeur et naturaliste J. N. F. Allamand, qui a donné des *Suppléments à l'Histoire naturelle de Buffon*. Constanti parle de la girafe que l'on vit à Rome sous la dictature de Jules-César, et d'une autre qui appartenait à l'empereur Frédéric, que l'on avait amenée d'Éthiopie, et dont Albert-le-Grand fait mention, comme l'ayant vue; mais aucun des auteurs anciens, tels que Varron, Diodore de Sicile, Pline, Strabon, Solin, ni même aucun des modernes jusqu'à Constanti, n'avait dit que l'espèce de cet animal eût des cornes. Il fait de cette omission des écrivains de l'antiquité, et même de ceux de son temps, une critique judicieuse. Il y a ensuite une jolie épître en vers latins à Laurent de Médicis, dans laquelle il fait parler cette girafe, qui réclame pour faire connaître l'existence de ses cornes, et se plaindre à cet égard du silence affecté des auteurs. Le prince de Faënza, homme

---

alerianus (*De infelici-*
r), rapporte que, pendant
talie, Antoine Constanti
ses livres et ses papiers
de Mondolfi comme dans
la place ayant été prise
troupes de Laurent de
lit tout et en mourut de

éclairé, et qui aimait les sciences, lui écrivit pour le remercier de sa lettre, et lui envoya des présents. L'abbé de St.-Léger a publié, dans *le Journal des Savants* de juillet 1784, une notice sur ce livre, il y a joint le texte latin de cette lettre et sa traduction en français (1). Ce volume renferme encore des opuscules d'Octave Cléophile et de Jacques Constanti. On a encore d'Antoine Constanti plusieurs *Dissertations* sur Ovide et sur ses Fastes; elles se trouvent réunies au commentaire de Paul Marso, sur le même ouvrage, dans les éditions de ce poète, de Venise, 1502, 1508, in-fol., dans la jolie édition de Frascati (*Tusculum*), 1527, in-4°., etc., et, par extrait, dans l'*Ovidius* de Bermann, à l'appendice du tome IV. Celle qui concerne la personne de ce poète a pour titre: *Disceptatio pulchra, an Ovidius plures filias habuerit? An Perilla fuerit ejus filia? An tertia uxor ei soli nupserit?* — CONSTANTI (Jacques) passe pour être le fils du précédent. On voit, par un des ouvrages qui restent de lui, qu'il se passiona, comme Antoine, pour Ovide. La femme qu'il épousa se trouvant être parente du cardinal de Corneto (*V.* CASTELLESI), il crut devoir faire hommage à ce cardinal de sa première production, où il montrait beaucoup de connaissance des anciens: il n'avait pu l'acquérir sans peine, parce qu'étant toujours resté à Fano, il n'y avait pas eu, comme il le dit lui-même, la ressource des grandes bibliothèques. Sa seconde production, composée à la campagne, dans l'été de 1507, a pour objet les poésies d'Ovide, ture faisait ses délices. Il r opuscule comme une app *Enarrationes* de Calderini. le voit dans une lettre qu'i ce sujet à Nicolas Abstemiu le 12 juillet 1508. Ces det se trouvent réunis en un s in-4°., imprimé à Fano sous ce titre: *Collectaneo tostys: in Ibin Ovidii annotationum ultrà centu dem Metamorphoses assi notationum suprà ter cen* existe à la bibliothèque A de Milan un exemplaire c marge de notes manuscrite *lectanea*, mêlés de prose c contiennent l'exposition d pratiqués chez les anciens, mençant par la description repas, et il assure qu'il r consulter que les auteurs c Les poésies particulières d Constanti se trouvent réuni d'Antoine Constanti, dans l *cula varia* de celui-ci, Fan elles consistent en quelques mes, et en un *Epicedium dæam matrem*. G—s et

CONSTANTIA (FLAVI VALERIA), sœur du grand et femme de Licinius, par ses vertus, son esprit c La plus tendre aff ction l'u à son frère, qui, en 3 épouser Licinius, dont il l'alliance, pour l'opposer Maxence et de Maximin. eut un fils, et maintint, a put, l'union entre les reurs, en réprimant la ja emportements de Licinius que ce dernier força Co combattre. Constantia al époux et apprit sa mort, regrets. Il ne paraît pas r

(1) C'est par erreur que, dans le *Catalogue de la bibliothèque d'histoire naturelle de M. Banks*, on rapporte cette lettre à Antoine Constantin, médecin d'Aix en Provence, qui a vécu un siècle après, et qui mourut en 1616.

lu jeune Licinius, son fils, été créé césar, l'ait long-itée contre Constantin, puis-ntinua de vivre à la cour, ir d'un grand crédit dans elle l'employa, vers la fin, en faveur des ariens, et leur rès de Constantin un accès t funeste à l'église. Constan-t en 329. L—S—E.

TANTIA (Flavia-Julia), hume de Constance II et de naquit en 362. Le tyran Pro-ii s'était fait déclarer empe-tait cet enfant dans les rangs ts, parce que la mémoire de e leur était chère, et qu'il e concilier la faveur de l'ar-nstantia épousa, l'an 373, qui l'aimait passionnément. rut en 383, à l'âge de vingt-V—VE.

STANTIN-LE-GRAND 'Flavius Valerius Aurelius s), empereur, naquit en 272, quelques historiens, et, selon en 274. On est aussi peu sur le lieu de sa naissance, gine de sa mère Hélène, et étails qui concernent les pre-nnées de ce prince, on peut outer, sur les dates, les cau-s circonstances des princi-s de ce règne, que ses nom-storiens ont rapportés diver-d'après leurs opinions parti-On regarde comme assez cer-Constantin reçut le jour à ville de Dardanie (1); qu'Hé-mère, était d'une naissan-re, et que Constance-Chlore, père de Constantin, fut forcé de la répudier, lorsqu'il fut nommé césar avec Galère par les empereurs Dioclétien et Maximien. Constance épousa Théodora, belle-fille du dernier, et Constantin son fils fut remis en otage entre les mains de Dioclétien, qui le traita d'abord avec bienveillance, et lui fournit plusieurs occasions de se distinguer. Constantin, à peine âgé de dix neuf ans, le suivit en Égypte où Achillée s'était révolté. Les vertus et les talents du jeune prince parurent avec tant d'éclat, qu'il devint bientôt l'amour et l'espérance des Romains et l'objet de la jalousie des empereurs et des autres césars; et, lorsqu'après l'abdication de Dioclétien, Constance et Galère prirent le titre d'augustes, le dernier ne voulut jamais consentir à donner celui de césar au fils de son collègue; il le retint même auprès de lui, malgré les demandes réitérées de Constance, et Constantin se vit à chaque instant entouré de piéges et chargé des ordres les plus périlleux. Mais déjà le ciel semblait avoir choisi ce prince pour renouveler la face du monde, et les historiens lui font accumuler les prodiges: comme Hercule, il abat un lion furieux; comme David, il terrasse un barbare d'une taille gigantesque; il traverse à cheval un marais sans fond; enfin, son adresse, son courage, sa prudence et sa fermeté le tirent des mains de Galère. Il traverse l'Europe entière, et rejoint son père à l'instant où ce prince s'embarquait pour porter ses armes dans la Grande-Bretagne. Constance, victorieux des Pictes, mourut à York en 306, après avoir désigné Constantin pour son successeur, au préjudice des enfants de Théodora. L'armée applaudit à ce choix, que Galère n'apprit qu'avec fureur; mais, obligé

---

isieurs historiens le font naître rande-Bretagne. On trouve dans *entationes historicæ* de Schœp-, 1741, in 4°., une dissertatulce: *Constantinus Magnus Britannus.*

de ménager Constantin, il ne put lui refuser le titre de césar. Le premier usage que celui-ci fit de son pouvoir fut d'accorder aux chrétiens, déjà très nombreux dans l'empire, le libre exercice de leur religion. Il s'occupa ensuite de délivrer la Gaule des incursions des Francs. Deux de leurs rois, nommés *Ragaise* et *Ascaric*, furent pris et livrés aux bêtes; un grand nombre de prisonniers furent égorgés, et la rigueur que Constantin déploya dans cette occasion ne peut être justifiée que par des raisons politiques sur lesquelles l'humanité gémit avec raison. Cependant, tout l'Occident se préparait à reconnaître la puissance du nouveau césar, et Rome, opprimée par les satellites de Galère, s'agitait sourdement. Maxence, fils de Maximien et gendre de Galère, profita de cette agitation secrète pour reprendre le rang dont ses vices obscurs l'avaient écarté. Il se servit du crédit et du nom de son père et de la haine qu'on portait à Galère, pour faire déclarer l'Italie en sa propre faveur. Maximien reprit le titre d'empereur, et passa dans la Gaule pour offrir à Constantin la main de sa fille Fausta. Constantin avait été marié, vers le temps de son voyage en Égypte, avec Minervine, dont il avait eu un fils nommé *Crispus;* elle n'existait plus, et Constantin, qui s'était fait déclarer auguste, devint le gendre de Maximien. Ce dernier, s'étant brouillé avec son fils Maxence, se réfugia dans la Gaule; Constantin l'y reçut avec déférence, et lui accorda les honneurs, mais non le titre d'empereur. Peu de temps après, en 309, Maximien, voyant son gendre engagé dans une expédition contre les Francs, voulut profiter de son absence pour ressaisir le rang suprême, et se fit couronner dans la ville d'Arles. A cette nouvelle, Constantin bords du Rhin, embarque leures troupes sur la Saône cette rivière et ensuite le R rapidité. Maximien effrayé vé à Marseille. Constantin suit, surprend la ville, et s de dépouiller de la pourpr fide beau-père; mais le v reur, désespéré de voir éc projets, forma le dessein d' Constantin, et voulut fai Fausta dans le complot. C gnit de servir son père c époux, et prévint Consta fit placer dans son lit un es Maximien trompé vint lui-m gnarder. L'empereur parut à environné de ses gardes, mien, ne pouvant excuser pardonner son crime, fut co à s'étrangler de ses propres Constantin, maître de la Gau bellit Trèves, où il faisait sa ce ordinaire, et remporta p victoires sur les peuples de droite du Rhin. Tandis qu'un de l'Occident respirait sous de Constantin, l'Orient gémi la tyrannie de Maximin, qui tagé avec Licinius les dépo soumis à Galère, et l'Italie que étaient en proie aux furc rapines de Maxence. Les p villes de l'empire étaient b sang des martyrs. Constant par les vœux secrets des et instruit de la haine que Maxence, résolut de le pr se prépara à passer en Ita de toutes ses forces. Il s' bord de l'alliance ou plutôt tralité de Licinius; Maxen côté, se lia secrètement avec Cependant Constantin, tou craintes les plus vives sur l de la grande querelle dans

lut interroger les vo-
dieux des païens fu-
aruspices menacè-
penchait intérieu-
foi chrétienne; tout
t dans les airs le signe
igion, entouré de ces
ettres de feu, *In hoc*
e miracle, que quel-
contesté (1), frappa
la remplit d'étonne-
n adopta pour éten-
nom de *labarum*, le
rx qui lui promettait
garde en fut confiée
de l'armée. L'empe-
Hélène, son fils Cris-
Constantia, qui ve-
ée à Licinius, se firent
a doctrine des chré-
e commencement de
, 312, Constantin,
ance des braves et du
tes, passa les Alpes,
ze, écrasa, dans les
, l'armée que Maxence
ontre lui, prit Milan,
nde bataille près de
énétra jusqu'à deux
, au pont Milvius, au-
-*Mole*. Maxence, qui
rait dans Rome des
inaires, avait suspen-
s, ses orgies et ses
tait avancé au-devant
qu'il attendait sur les
, à quelque distance au-dessus de Ponte-Mole. Il avait fait construire un pont de bateaux sur le fleuve pour faciliter sa retraite. Constantin eut bientôt enfoncé une armée nombreuse, mais fatiguée du joug d'un tyran; tout plia, et prit la fuite dans un désordre affreux. Les fuyards s'entassaient sur le pont; Maxence lui-même le traversait, enveloppé d'une foule de ses gens, lorsque les bateaux s'abîmèrent sous le poids; Maxence fut englouti, et le lendemain son cadavre fut trouvé dans la vase. Les Romains reçurent le vainqueur en triomphe. Constantin ne monta point au Capitole pour rendre grâces à Jupiter, et cependant il accepta le titre de souverain pontife, usage qui fut encore pratiqué par quelques-uns de ses successeurs. L'Afrique et les provinces reconnurent le nouvel empereur, qui s'occupa sur-le-champ de tout ce qui pouvait assurer la stabilité et le bonheur de son empire. Il rétablit les monuments et les décora, autant que put le permettre l'état des arts, déjà totalement corrompus à cette époque; il cassa la garde prétorienne, tant de fois funeste à l'autorité, rétablit la justice, les mœurs et la police, releva les fortunes particulières par ses bienfaits, ranima l'activité dans toutes les classes, promulgua des lois et des réglements utiles, réforma le calendrier, mit en usage les indictions, période de quinze années encore employée aujourd'hui dans l'église de Rome, mais avec quelques modifications. La religion qu'il venait d'embrasser fut également l'objet de ses soins; il fonda plusieurs basiliques, obtint de Licinius et de Maximin le libre exercice du christianisme dans leurs états, et s'occupa de pacifier l'église d'Afrique, déchirée par le schisme des donatistes (*Voy.* DONAT). Ce fut à cette occasion qu'il

---

ouve aucun monument
e ce miracle. On n'en
ce dans l'arc de triom-
tin; mais on y lit ces
tinctu divinitatis (par
ie). Il n'y a aucune croix
le Constantin qu'on voit
t d'ailleurs consulter la
tion sur la vision de
r J. B. Duvoisin, évê-
V—VE.

de s'éloigner de la cour et de prendre les armes pour résister à tant d'injustices; et lorsque, par sa mort, il eut laissé ses droits à Henri, son second frère, toute la haine de sa mère se tourna contre ce dernier; mais ce fut en vain qu'elle forma des ligues et des intrigues de toute espèce pour empêcher qu'il ne fût couronné. Elle se vit obligée de rendre les places qu'elle avait prises au nom de Robert, son fils chéri, et, peu secondée par le caractère pacifique et juste de l'objet de toutes ses affections, elle eut la douleur de le voir simple duc de Bourgogne, sans pouvoir arracher la couronne à Henri. On prétend que le chagrin qu'elle éprouva de ces contrariétés la conduisit au tombeau. Elle mourut à Melun, en juillet 1032, un an après la mort de son mari, et fut inhumée à St.-Denis. M—D j.

CONSTANCE, reine des Deux-Siciles, fille posthume de Roger Ier., sœur de Guillaume Ier., et tante de Guillaume II. Ce dernier, n'ayant point d'enfants, maria Constance, qu'il regardait comme son héritière, à Henri VI, fils de l'empereur Frédéric Barberousse. Le mariage fut célébré en 1185, et Constance avait trente ans à cette époque. Ainsi le sang des Normands conquérants des Deux-Siciles se confondit avec celui de la maison de Hohenstauffen ou de Souabe. Frédéric II, empereur et roi de Naples, naquit de ce mariage. Quoique Guillaume II fût mort en 1189, ce ne fut qu'en 1194 que Constance put recueillir l'héritage des Deux-Siciles, qui lui avait été disputé par son cousin Tancrède. Son mari Henri VI traita dès-lors avec la dernière cruauté les sujets de sa femme et le royaume qui lui appartenait. Constance ne put voir sans douleur l'oppression de ses fidèles Nor elle les seconda dans leur ré Plusieurs historiens assuren qu'elle prit les armes avec qu'elle fit la guerre à son ma ses confidents lui furent enle uns après les autres, et périr d'horribles supplices. Tout Henri VI, qui s'était réconc sa femme, ou qui du moins avec elle, mourut, non san soupçonnât Constance de l'av poisonné. La reine dès-lors s à ses sujets pour chasser de Siciles les généraux alleman son mari y avait amenés; chercha l'alliance du pape; sous la protection d'Innoce son fils Frédéric II, qui était âgé de quatre ans; mais elle le 27 novembre 1198, ava pourvu suffisamment à l'inde de sa couronne. S.

CONSTANCE, reine de fille du roi Mainfroi et de de Savoie, fut mariée à don d'Arragon en 1261, avant que froi eût un fils de sa seconde fe Cependant la succession au roy de Naples ayant été assurée par froi lui-même à Conradin, ce qu'après la mort de Mainfroi Manfredin son fils, et le su de Conradin, que Constance pu ger à le revendiquer. Jean de cida fit alors valoir les droi Constance; il alla en Arrago plorer sa protection pour les de ses pères, et sa vengeance la maison d'Anjou. Constance e son mari à prendre la défen Siciliens après les vêpres sicil Elle vint elle-même à Paler 22 avril 1283, avec tous ses e y fut reconnue comme reine cile, et dès-lors ne quitta pl île qu'elle aimait, et qu'elle go

re, tandis que don Jayme
éric, ses deux fils, por-
sivement le titre de rois.
vie à Charles-le-Boiteux
Naples (*V.* CHARLES II,
page 156). En 1297, elle
recevoir l'absolution du
e VIII, qui levait enfin
ans, les peines spirituel-
ées contre les Siciliens
mais, pour les punir des
nnes. Elle y mourut peu
S. S—I.

NCE FAULKON, ou
N, ou PAULKON, aven-
t le véritable nom était
naquit vers le milieu du
la Custode, bourg de l'île
ie, d'un cabaretier, sui-
, et d'un noble vénitien,
rneur de l'île, suivant l'o-
s commune. Sa mère était
vait à peine atteint sa 12e.
s'embar[illegible] pour l'Angle-
il passa [illegible] les Indes.
quelque chose au service
gnie, il fréta un vaisseau
ercer, fit naufrage sur la
bar, perdit tout, mais eut
l'y rencontrer l'ambassa-
de Siam, en Perse, nau-
e lui. Ils parvinrent à se
ne barque, et Constance
bassadeur à Siam. Celui-
re la connaissance du bar-
remier ministre du royau-
armé de l'intelligence de
l'employa dans l'adminis-
e chargea de plusieurs né-
xtérieures dont il s'acquit-
esse et courage. Il obtint
édit, et mérita la confiance
, à la mort du barkalon,
ministère. Constance crai-
sposer contre lui les grands
e, refusa le titre de pre-
re, mais il en exerça tou-
tes les fonctions. Son administration, fréquemment contrariée, eut cependant des commencements heureux, et fut très avantageuse à l'état. Quoique grec de naissance, Constance, ayant vécu long-temps avec les Anglais, avait embrassé la religion anglicane; le jésuite portugais Thomas entreprit d'en faire un catholique. Constance écouta, pendant une maladie, les instructions du jésuite, et fit abjuration le 2 mai 1682. Il résolut aussitôt d'introduire le christianisme à Siam, au Tonquin, à la Chine, à la Cochinchine et au Japon: les jésuites attribuent ce projet gigantesque à un grand zèle pour la religion; mais Forbin et Deslandes, qui peignent Constance comme un intrigant hypocrite et sans vertu, disent qu'une ambition démesurée fut le motif de sa conduite. Il détermina le roi de Siam à envoyer à Louis XIV trois députés, qui, par malheur, moururent en route. Louis XIV, l'ayant su, envoya lui-même une ambassade à Siam (*Voy.* CHAUMONT et CHOISY), et le roi promit, dit-on, de se convertir. Au milieu de ces négociations, dont le christianisme était l'objet apparent, les princes de Ciampa et de Macassar, réfugiés à Siam, y ourdirent un complot en faveur du mahométisme; mais l'activité du premier ministre parvint à l'étouffer, après un combat où le prince de Macassar fut tué par Constance, qui montra une grande valeur. Les troupes françaises se répandirent dans le royaume de Siam; on leur donna les forteresses de Mergui et de Bankok, et le roi fit demander de nouvelles troupes par le jésuite Tachard, son ambassadeur à la cour de France; mais une mésintelligence ayant éclaté entre Constance et Desfarges, commandant des Français, les grands du royaume, mécontents de l'in-

fluence qu'avaient les étrangers sur toutes les affaires, en profitèrent pour la détruire. Un mandarin, de l'ordre des Opras, nommé *Pitracha*, excita un soulèvement, fit le monarque prisonnier, et se déclara régent du royaume. On contraignit les Français à quitter Siam; plusieurs chrétiens furent mis à mort, et Constance eut la tête tranchée. Le roi de Siam mourut bientôt lui-même, et Pitracha, qu'on soupçonna d'être son assassin, lui succéda. Constance laissa un enfant de son mariage avec une Japonaise, dont Sayetan, fils de Pitracha, devint amoureux; il voulut d'abord la faire entrer dans son sérail; la veuve de Constance repoussa avec horreur cette proposition, échappa à ses persécuteurs, et se réfugia à Bankok, où les Français étaient encore; mais Desfarges la livra à Pitracha. Le fils de cette infortunée lui fut enlevé, et probablement mis à mort: elle resta long-temps esclave. Enfin le tyran s'adoucit, et lui confia même l'éducation de ses enfans. On trouve dans Forbin, Choisy et Chaumont de longs détails sur l'administration et les projets de Constance. Le P. d'Orléans et Deslandes ont écrit sa vie l'un et l'autre, mais avec un esprit bien opposé; le premier en fait presque un saint, le second le dénigre avec emportement. B—n—r.

CONSTANT Ier. (Flavius-Julius Constans), empereur romain, était le plus jeune des fils du grand Constantin et de Fausta. Nommé césar en 333, il parvint à l'empire après la mort de son père, en 337. Il était alors âgé de dix-sept ans. Constantin en mourant avait partagé l'empire entre ses trois fils: l'Illyrie, l'Italie et l'Afrique échurent à Constant; il y joignit bientôt après la Macédoine et la Grèce, qui formaient, avec la Thrace, les états du jeune son cousin, massacré dan miers jours du règne de ((*Voyez* Constance.) On pas que Constant ait eu pa me; mais il ne tarda pas à lir le fruit. Constantin, l'ain frères, qui régnait dans l reclama une part de l'hérita mace et d'Annibalien. Pour connaître ses droits, il s'a tête d'une armée; la fortu son courage; il périt dans buscade, auprès d'Aquilée. vainqueur, s'empara de tout l' et, fidèle à sa haine, qui n éteinte par la mort du m Constantin, il détruisit ses établissements, et voulut jusqu'à sa mémoire, en le ennemi de l'état. Fier, empo tueux, livré à ses courtisans dans la débauche, il s'attir la haine et le mépris. Cependa avait d'abord disposé les esp faveur, en se montrant le p de S. Athanase, évêque d'Al proscrit par les Ariens, que Constance. Constant parvint rétablir sur son siége épis porta ensuite la guerre dans l Bretagne; tout, en apparen mettait un règne plus long plus heureuse, lorsque la s bition de Magnence, qu'il de l'obscurité pour l'élever mières places, lui ravit à trône et la vie. En 350, M qui commandait à Autun, luer empereur par ses sol tête de ses troupes, il trav dement les Gaules, et trou de nouveaux partisans. A bruit de cette révolte, Co frayé, n'ayant aucun moyen aux progrès du rebelle, s' l'Espagne; mais Gaïson,

le Magnence, à la tête d'élite, l'atteignit au pied s. Abandonné de tous les té d'un seul Franc, nom-*tise*, qui vendit chèrement défendre son maître. Cons-sacré la 13e. année de son ge d'environ trente ans. des médailles de cet em-

L—S—E.

NT II (HERACLIUS CONS-, fils de Grégoria et d'Hé-onstantinus. Il perdit son d'onze ans, et fut asso-ire par Héracléonas son gne, successeur et frère II. Après la disgrâce as, en 641, Constant fut pereur. Ce prince, né en alors âgé que de douze on règne, les Sarrasins, le khalyfe Moavia, obtin-ccès les plus éclatants; perdue pour l'empire. C'est que que le fameux colosse, ept merveilles du monde, un juif par ce conquérant. HARÈS.) Constant épou-e une flotte, et rencontre nemis sur les côtes de la victoire ne resta pas long-taine; la mer fut bientôt r les débris des vaisseaux t l'empereur ne dut la vie sement qu'il avait eu soin . Les Sarrasins massacrè-tuné qui était revêtu de la périale. A la faveur du mort, Constant, échappé ites des vainqueurs, cou-au fond de son palais la a défaite. Depuis ce mo-uement occupé de disputes s, il fit subir les plus ri-aitements au pape saint si qu'à tous les prélats at-glise romaine. Cruel, soup-çonneux, il n'épargna pas son propre frère Théodose, qu'il avait déjà forcé de prendre les ordres sacrés, et il le fit tuer en 659. Constant, devenu, par ce nouveau crime, l'horreur de ses sujets, voulut punir sa capitale, en établissant son séjour dans une autre partie de l'empire. Après avoir parcouru l'Italie, pillé Rome et vu battre les troupes impériales par les Lombards, qui le forcèrent à lever le siége de Bénévent, il se retira dans la Sicile, qu'il épuisa par ses rapines et par les vexations les plus odieuses. Cependant, le khalyfe Moavia poursuivait ses victoires et s'emparait de toutes les places de la Syrie, sans que Constant se mît en devoir de l'arrêter. Tant de lâcheté, de fureurs et d'incapacité trouvèrent leur terme. Le 15 juillet 668, Constant fut tué dans son bain, à Syracuse; l'officier qui le servait lui porta sur la tête un coup si violent, qu'on le trouva quelques heures après noyé dans l'eau mêlée avec son sang. Constant périt dans la 38e. année de sa vie, après un règne de vingt-sept ans. Il laissa trois fils, Constantin-Pogonat, qui lui succéda, Héraclius et Tibère, avec lesquels il se trouve sur ses médailles; mais l'état de barbarie dans lequel étaient tombés les arts dans le bas-empire, ne permet pas de distinguer les traits des personnages qui sont représentés sur ces monnaies. L—S—E.

CONSTANT, tyran. *V.* CONSTANTIN III, tyran.

CONSTANT (PIERRE), poète français de la fin du 16e. siècle, était de Langres, mais il paraît qu'il passa les dernières années de sa vie à Dijon, où il demeurait en 1595. On ignore l'époque de sa mort. Il a publié plusieurs ouvrages, dont le plus connu est un poëme didactique intitulé: *la République des Abeilles*,

Paris, 1582, in-4°. Ce poëme commence ainsi :

Je chante l'union, l'état, aussi les mœurs
De ces peuples ailés, etc.

La seconde édition parut dix-huit ans après, sous ce titre : *les Abeilles et leur état royal*, Paris, 1600, in-8°. Lacroix du Maine dit que Pierre Constant était « homme docte » et gentil poète français. » On a encore du même auteur : I. *Invective contre le parricide attenté sur le roi Henri IV*, Paris, 1595, in-8°., réimprimé dans les *Mémoires de Condé*, tome V, édition de 1743; II. *la Cause des guerres civiles de France*, Paris, 1597, in-8°. On voit, par ces deux ouvrages, que Constant était zélé partisan de Henri IV, et fut ennemi des jésuites, qu'il regardait comme coupables de toutes les tentatives faites contre la vie de ce prince. III. *Le grand Avant-Messie M. S. Jean-Baptiste, avec sa Nativité, Vie et Décolation*, en vers, Langres, 1601, in-12. Ce poëme a été inconnu à presque tous les bibliographes. W—s et D—P—s.

CONSTANT DE REBECQUE (DAVID), citoyen de Genève, d'une famille française réfugiée, naquit en 1638, et se fit connaître par les ouvrages suivants : I. *l'Ame du monde*, ou *Traité de la Providence*, Leyde, 1679; II. *Florus, cum notis philologicis et historicis*, Genève, 1684; III. *Erasmi colloquia*; IV. *Abrégé de politique*, Cologne, 1689; V. *Cicero, de Officiis*, etc., Genève, 1688; VI. *Systema ethico-theologicum*, Lausanne, 1689; VII. *Transitus per mare rubrum*, Genève, 1690, et plusieurs autres dissertations sur les antiquités hébraïques. Bayle parle de lui avec estime, et loue surtout son *Abrégé de politique*. Après avoir rempli différents emplois dans l'académie de La il se retira dans une camp mourut le 27 février 1733. -
TANT DE REBECQUE (Samuel fils du précédent, né en 172 en 1800, est auteur de plusi mans, de différentes pièces tre et de quelques ouvrages de Officier dès l'enfance, dans ment de son père, lieutenant au service de Hollande, ce fut blement à ses liaisons avec qu'il dut les premiers développ des talents littéraires qu'il av de la nature. Constant, adm la société intime de cet homme acteur dans les pièces qu'il fai présenter aux Délices, et adm des écrits par lesquels toute l'E était subjuguée, contracta le g l'étude et de la composition, exerça dans différents genres. fut néanmoins que beaucoup plu qu'il fit imprimer ses ouvrag plus volumineux, intitulé : *La Germosan* (Paris, 1787, 7 v 12), contient un tableau des et de la société de Suisse et d nève. La fidélité de ce tablea mérité d'être cité dans un estimé sur la constitution de ce tite république (Voy. *Dictio de la Suisse*, article *Genève* autres productions en ce genr *le Mari sentimental*, Genève et *Camille*, ou *Lettres de deu de ce siècle*, Paris, 4 vol. in-1 Ce dernier eut plusieurs édi fut traduit en diverses Au milieu de ses occupation raires, Constant ne néglige ses devoirs publics et parti l'éducation d'une famille asse breuse, et une part active norable aux dissensions de blique de Genève, dissensio on s'exagérait alors les incon

rs, remplirent ses der-
s. Il composa pour ses
bégé de l'Histoire juive
de la religion naturelle,
1781, l'académie fran-
posé le plan d'un caté-
orale à l'usage de toutes
l publia à ce sujet une
ont l'édition fut prompte-
, et qui fut insérée en-
recueil destiné à l'ins-
s la fin de sa vie, il se re-
campagne près de Lau-
son attachement pour
ppela en 1792, lorsque
que, menacée par une
midable, voulut défen-
pendance, et ses conci-
ent, à soixante-trois ans,
rde dans les fossés de la
e simple soldat. Ayant
mier devoir, il retourna
yle, et publia, peu de
sa mort, une seconde
augmentée, de son *Ca-*
morale. B. C—T.

NTI, ou COSTANZIO,
STANTIUS (ANTOINE),
la ville de Fano, en Ita-
siècle, eut pour disciple
ave Cléophile de Fano,
honneur dans ses écrits
rmé par ce maître dans
et dans celui des vers.
e furent liés d'une étroite
oururent la même année,
On a d'Antoine Constanti,
ntenant *Epigrammatum*
dæ III, *Epistolæ IV*,
Orationes nuptiales VIII, *Prælectiones IV*, *Orationes VII*, *Angelica Salutatio*, Fano, 1502, in-4°. On y trouve une lettre très curieuse d'Antoine Constanti, adressée à Galéaz Manfredi, prince de Faënza, dans laquelle il lui envoie la description et le dessin d'une girafe qu'il avait vue vivante à Fano en 1486. Sa lettre est datée de cette ville le 16 décembre de la même année. Les détails qu'il donne sur ce singulier quadrupède, sur sa haute stature, sur son caractère, ses habitudes, sa manière de vivre et les aliments qu'il préfère, font voir qu'il l'a fort bien observée, et qu'il l'a peut-être mieux connu que Buffon, qui n'en a parlé qu'environ trois cents ans après, sur le dire des auteurs qui ne l'avaient pas vu, ou des voyageurs qui l'avaient mal observé, et mieux même que le professeur et naturaliste J. N. F. Allamand, qui a donné des *Suppléments à l'Histoire naturelle de Buffon*. Constanti parle de la girafe que l'on vit à Rome sous la dictature de Jules-César, et d'une autre qui appartenait à l'empereur Frédéric, que l'on avait amenée d'Éthiopie, et dont Albert-le-Grand fait mention, comme l'ayant vue; mais aucun des auteurs anciens, tels que Varron, Diodore de Sicile, Pline, Strabon, Solin, ni même aucun des modernes jusqu'à Constanti, n'avait dit que l'espèce de cet animal eût des cornes. Il fait de cette omission des écrivains de l'antiquité, et même de ceux de son temps, une critique judicieuse. Il y a ensuite une jolie épître en vers latins à Laurent de Médicis, dans laquelle il fait parler cette girafe, qui réclame pour faire connaître l'existence de ses cornes, et se plaindre à cet égard du silence affecté des auteurs. Le prince de Faënza, homme

Valerianus (*De infelicitate*), rapporte que, pendant l'Italie, Antoine Constanti té ses livres et ses papiers le de Mondolfi comme dans é: la place ayant été prise les troupes de Laurent de erdit tout et en mourut de

éclairé, et qui aimait les sciences, lui écrivit pour le remercier de sa lettre, et lui envoya des présents. L'abbé de St.-Léger a publié, dans *le Journal des Savants* de juillet 1784, une notice sur ce livre, il y a joint le texte latin de cette lettre et sa traduction en français (1). Ce volume renferme encore des opuscules d'Octave Cléophile et de Jacques Constanti. On a encore d'Antoine Constanti plusieurs *Dissertations* sur Ovide et sur ses Fastes; elles se trouvent réunies au commentaire de Paul Marso, sur le même ouvrage, dans les éditions de ce poète, de Venise, 1502, 1508, in fol., dans la jolie édition de Frascati (*Tusculum*), 1527, in-4°., etc., et, par extrait, dans l'*Ovidius* de Burmann, à l'appendice du tome IV. Celle qui concerne la personne de ce poète a pour titre: *Disceptatio pulchra, an Ovidius plures filias habuerit? An Perilla fuerit ejus filia? An tertia uxor ei soli nupserit?* — CONSTANTI (Jacques) passe pour être le fils du précédent. On voit, par un des ouvrages qui restent de lui, qu'il se passiona, comme Antoine, pour Ovi le. La femme qu'il épousa se trouvant être parente du cardinal de Corneto (*V.* CASTELLESI), il crut devoir faire hommage à ce cardinal de sa première production, où il montrait beaucoup de connaissance des anciens: il n'avait pu l'acquérir sans peine, parce qu'étant toujours resté à Fano, il n'y avait pas eu, comme il le dit lui-même, la ressource des grandes bibliothèques. Sa seconde production, composée à la campagne, dans l'été de 1507, a pour objet les poésies d'Ovide, d ture faisait ses délices. Il re opuscule comme une appe *Enarrationes* de Calderini, a le voit dans une lettre qu'il ce sujet à Nicolas Abstemius le 12 juillet 1508. Ces deux se trouvent réunis en un se in-4°., imprimé à Fano. sous ce titre: *Collectaneori tostys: in Ibin Ovidii s annotationum ultrà centum dem Metamorphoses assun notationum suprà ter cent* existe à la bibliothèque Am de Milan un exemplaire cl marge de notes manuscrites. *lectanea*, mêlés de prose e contiennent l'exposition des pratiqués chez les anciens, c mençant par la description d repas, et il assure qu'il n'a consulter que les auteurs cla Les poésies particulières de J Constanti se trouvent réunies d'Antoine Constanti, dans les *cula varia* de celui-ci, Fano. elles consistent en quelques é mes, et en un *Epicedium* à *dæam matrem*. G—N et D—

CONSTANTIA (FLAVIA VALERIA), sœur du grand C et femme de Licinius, fut par ses vertus, son esprit et La plus tendre affection l'uni à son frère, qui, en 31 épouser Licinius, dont il r l'alliance, pour l'opposer à Maxence et de Maximin. eut un fils, et maintint, aut put, l'union entre les de reurs, en réprimant la jalo emportements de Licinius; que ce dernier força Cons combattre, Constantia alla époux et apprit sa mort av regrets. Il ne paraît pas m

(1) C'est par erreur que, dans le *Catalogue de la bibliothèque d'histoire naturelle de M. Banks*, on rapporte cette lettre à Antoine Constantin, médecin d'Aix en Provence, qui a vécu un siècle après, et qui mourut en 1616.

lu jeune Licinius, son fils, été créé césar, l'ait long-itée contre Constantin, puis-utinua de vivre à la cour, ir d'un grand crédit dans elle l'employa, vers la fin, en faveur des ariens, et leur ès de Constantin un accès t funeste a l'église. Constan-t en 329. L—S—E.

TANTIA (Flavia-Julia), hume de Constance II et de naquit en 362. Le tyran Pro-i s'était fait déclarer empe-tait cet enfant dans les rangs ts, parce que la mémoire de e leur était chère, et qu'il e concilier la faveur de l'ar-nstantia épousa, l'an 373, qui l'aimait passionnément. rut en 383, à l'âge de vingt-V—VE.

STANTIN-LE-GRAND Flavius Valerius Aurelius s), empereur, naquit en 272, quelques historiens, et, selon en 274. On est aussi peu sur le lieu de sa naissance, gine de sa mère Hélène, et étails qui concernent les pre-nnées de ce prince, on peut outer, sur les dates, les cau-s circonstances des princi-s de ce règne, que ses nom-storiens ont rapportés diver-d'après leurs opinions parti-On regarde comme assez cer-Constantin reçut le jour à ville de Dardanie (1); qu'Hé-mère, était d'une naissan-re, et que Constance Chlore, père de Constantin, fut forcé de la répudier, lorsqu'il fut nommé césar avec Galère par les empereurs Dioclétien et Maximien. Constance épousa Théodora, belle-fille du dernier, et Constantin son fils fut remis en otage entre les mains de Dioclétien, qui le traita d'abord avec bienveillance, et lui fournit plusieurs occasions de se distinguer. Constantin, à peine âgé de dix-neuf ans, le suivit en Égypte où Achillée s'était révolté. Les vertus et les talents du jeune prince parurent avec tant d'éclat, qu'il devint bientôt l'amour et l'espérance des Romains et l'objet de la jalousie des empereurs et des autres césars; et, lorsqu'après l'abdication de Dioclétien, Constance et Galère prirent le titre d'augustes, le dernier ne voulut jamais consentir à donner celui de césar au fils de son collégue; il le retint même auprès de lui, malgré les demandes réitérées de Constance, et Constantin se vit à chaque instant entouré de piéges et chargé des ordres les plus périlleux. Mais déjà le ciel semblait avoir choisi ce prince pour renouveler la face du monde, et les historiens lui font accumuler les prodiges: comme Hercule, il abat un lion furieux; comme David, il terrasse un barbare d'une taille gigantesque; il traverse à cheval un marais sans fond; enfin, son adresse, son courage, sa prudence et sa fermeté le tirent des mains de Galère. Il traverse l'Europe entière, et rejoint son père à l'instant où ce prince s'embarquait pour porter ses armes dans la Grande-Bretagne. Constance, victorieux des Pictes, mourut à York en 306, après avoir désigné Constantin pour son successeur, au préjudice des enfants de Théodora. L'armée applaudit à ce choix, que Galère n'apprit qu'avec fureur; mais, obligé

---

sieurs historiens le font naître rande-Bretagne. On trouve dans *entationes historicæ* de Schœp-, 1741, in 4°., une dissertation tulée: *Constantinus Magnus Britannus.*

de ménager Constantin, il ne put lui refuser le titre de césar. Le premier usage que celui-ci fit de son pouvoir fut d'accorder aux chrétiens, déja très nombreux dans l'empire, le libre exercice de leur religion. Il s'occupa ensuite de délivrer la Gaule des incursions des Francs. Deux de leurs rois, nommés *Ragaise* et *Ascaric*, furent pris et livrés aux bêtes; un grand nombre de prisonniers furent égorgés, et la rigueur que Constantin déploya dans cette occasion ne peut être justifiée que par des raisons politiques sur lesquelles l'humanité gémit avec raison. Cependant, tout l'Occident se préparait à reconnaître la puissance du nouveau césar, et Rome, opprimée par les satellites de Galère, s'agitait sourdement. Maxence, fils de Maximien et gendre de Galère, profita de cette agitation secrète pour reprendre le rang dont ses vices obscurs l'avaient écarté. Il se servit du crédit et du nom de son père et de la haine qu'on portait à Galère, pour faire déclarer l'Italie en sa propre faveur. Maximien reprit le titre d'empereur, et passa dans la Gaule pour offrir à Constantin la main de sa fille Fausta. Constantin avait été marié, vers le temps de son voyage en Égypte, avec Minervine, dont il avait eu un fils nommé *Crispus;* elle n'existait plus, et Constantin, qui s'était fait déclarer auguste, devint le gendre de Maximien. Ce dernier, s'étant brouillé avec son fils Maxence, se réfugia dans la Gaule; Constantin l'y reçut avec déférence, et lui accorda les honneurs, mais non le titre d'empereur. Peu de temps après, en 307, Maximien, voyant son gendre engagé dans une expédition contre les Francs, voulut profiter de son absence pour ressaisir le rang suprême, et se fit couronner dans la ville d'Arles. A cette nouvelle, Constantin bords du Rhin, embarque leures troupes sur la Saône cette rivière et ensuite le R rapidité. Maximien effrayé vé à Marseille. Constantin suit, surprend la ville, et s de dépouiller de la pourpr fide beau-père; mais le vi reur, désespéré de voir écl projets, forma le dessein d'a Constantin, et voulut fair Fausta dans le complot. Cel gnit de servir son père co époux, et prévint Constant fit placer dans son lit un esc Maximien trompé vint lui-mê gnarder. L'empereur parut à environné de ses gardes, e mien, ne pouvant excuser pardonner son crime, fut co à s'étrangler de ses propres Constantin, maître de la Ga bellit Trèves, où il faisait sa ce ordinaire, et remporta victoires sur les peuples de droite du Rhin. Tandis qu'u de l'Occident respirait sous de Constantin, l'Orient gémi la tyrannie de Maximin, qui tagé avec Licinius les dép soumis à Galère, et l'Italie que étaient en proie aux fur rapines de Maxence. Les villes de l'empire étaient b sang des martyrs. Constant par les vœux secrets des et instruit de la haine que Maxence, résolut de le pr se prépara à passer en Ita de toutes ses forces. Il s' bord de l'alliance ou plutôt traité de Licinius; Maxen côté, se lia secrètement avec Cependant Constantin, tou craintes les plus vives sur l de la grande querelle dans

voulut interroger les vo-
l : les dieux des païens fu-
; les aruspices menacè-
tantin penchait intérieu-
r la foi chrétienne ; tout
perçut dans les airs le signe
te religion, entouré de ces
en lettres de feu, *In hoc*
es. Ce miracle, que quel-
s ont contesté (1), frappa
ée et la remplit d'étonne-
tantin adopta pour éten-
le nom de *labarum*, le
veilleux qui lui promettait
; la garde en fut confiée
raves de l'armée. L'empe-
ère Hélène, son fils Cris-
sœur Constantia, qui ve-
fiancée à Licinius, se firent
ans la doctrine des chré-
dès le commencement de
vante, 312, Constantin,
confiance des braves et du
ophytes, passa les Alpes,
e Suze, écrasa, dans les
Turin, l'armée que Maxence
rée contre lui, prit Milan,
seconde bataille près de
et pénétra jusqu'à deux
Rome, au pont Milvius, au-
Ponte-Mole. Maxence, qui
célébrait dans Rome des
imaginaires, avait suspen-
ompes, ses orgies et ses
et s'était avancé au-devant
val qu'il attendait sur les
Tibre, à quelque distance
au-dessus de Ponte-Mole. Il avait fait construire un pont de bateaux sur le fleuve pour faciliter sa retraite. Constantin eut bientôt enfoncé une armée nombreuse, mais fatiguée du joug d'un tyran ; tout plia, et prit la fuite dans un désordre affreux. Les fuyards s'entassaient sur le pont ; Maxence lui-même le traversait, enveloppé d'une foule de ses gens, lorsque les bateaux s'abîmèrent sous le poids ; Maxence fut englouti, et le lendemain son cadavre fut trouvé dans la vase. Les Romains reçurent le vainqueur en triomphe. Constantin ne monta point au Capitole pour rendre grâces à Jupiter, et cependant il accepta le titre de souverain pontife, usage qui fut encore pratiqué par quelques-uns de ses successeurs. L'Afrique et les provinces reconnurent le nouvel empereur, qui s'occupa sur-le-champ de tout ce qui pouvait assurer la stabilité et le bonheur de son empire. Il rétablit les monuments et les décora, autant que put le permettre l'état des arts, déjà totalement corrompus à cette époque ; il cassa la garde prétorienne, tant de fois funeste à l'autorité, rétablit la justice, les mœurs et la police, releva les fortunes particulières par ses bienfaits, ranima l'activité dans toutes les classes, promulgua des lois et des réglements utiles, réforma le calendrier, mit en usage les indictions, période de quinze années encore employée aujourd'hui dans l'église de Rome, mais avec quelques modifications. La religion qu'il venait d'embrasser fut également l'objet de ses soins ; il fonda plusieurs basiliques, obtint de Licinius et de Maximin le libre exercice du christianisme dans leurs états, et s'occupa de pacifier l'église d'Afrique, déchirée par le schisme des donatistes (*Voy.* DONAT). Ce fut à cette occasion qu'il

---

ne trouve aucun monument
ain de ce miracle. On n'en
e trace dans l'arc de triom-
onstantin ; mais on y lit ces
: *Instinctu divinitatis* (par
divine) Il n'y a aucune croix
ttues de Constantin qu'on voit
n peut d'ailleurs consulter la
ssertation sur la vision de
, par J. B. Duvoisin, évê-
utes. V—VE.

fit assembler à Arles, en 314, un concile des évêques d'Occident. Cependant Licinius, qui, l'année précédente, avait vaincu Maximin et l'avait réduit à se donner la mort, conçut une jalousie extrême de l'élévation et de la renommée de Constantin. Il chercha les moyens de l'irriter en persécutant les chrétiens. Constantin vola aussitôt à leur secours; il gagna une première bataille à Cibales en Pannonie; une seconde, livrée en Thrace près de Mardie, n'eut point de résultat, mais Licinius effrayé demanda la paix : le prix qu'y mit Constantin fut la cession de l'Illyrie et de la Grèce, et la déposition du césar Valens, que Licinius avait nommé après la bataille de Cibales. De nouveaux réglements, la promulgation des décennales, et les débats sans cesse renaissants des donatistes occupèrent Constantin toute l'année suivante. Il fit cependant quelques expéditions contre les Goths et les Sarmates qui paraissaient sur les bords du Danube. En 317, il fit nommer césars son fils Crispus et le fils de Licinius. L'éducation de Crispus fut confiée au célèbre Lactance, nommé depuis *le Cicéron de la chrétienté* et le jeune prince, en 321, battit les Francs, qui de nouveau s'étaient montrés sur les frontières de la Gaule. Constantin, de son côté, repoussa les barbares dans la Thrace et dans la Mœsie. Licinius en conçut de l'ombrage, et rallumà la guerre en 323. Les deux princes se rencontrèrent à Andrinople, 3 juillet. La bataille fut sanglante. Licinius y perdit son armée, et Constantin y fut blessé à la cuisse. Crispus remporta bientôt après une victoire navale dans le détroit de Gallipoli. Licinius retiré à Chalcédoine parut flétri, et forgeait de demander la paix, pour avoir le temps de rassembler de nouvelles troupes à la tête desquelles il vint attaquer Constantin à Chrysopolis, en face de Byzance; il fut battu de nouveau et s'enfuit à Nicomédie. Constantin, maître de Byzance et de Chalcédoine, poursuivit son rival; celui-ci n'eut plus de ressource que dans l'intention de sa femme Constantia, sœur de l'empereur; cette princesse, pour le vaincu la permission de vivre tranquille à Thessalonique; mais que Licinius eût ourdi de nouvelles intrigues, soit que Constantin consulte dans cette occasion le désir de la vengeance, ou les conseils de la politique, le prince trôné fut mis à mort peu de temps après, et c'est encore un de ces faits sur lesquels les historiens ne sont pas d'accord, et qu'ils présentent des rapports entièrement opposés. Constantin se montra moins rigoureux en matière de religion que l'avait été en matière de politique. L'église et l'empire éprouvèrent de nouveaux troubles par l'hérésie d'Arius (*Voy.* Arius). Quelques-uns des sectateurs, furieux de ce qu'une erreur n'embrassait pas leurs opinions, lapidèrent ses statues; Constantin, auquel on rapporta l'affaire, se contenta de rire en passant la main sur son visage et en assurant qu'il n'avait été blessé. Il convoqua un concile général à Nicée; Arius et ses sectateurs y furent frappés d'anathème. Constantin les exila, les évêques orthodoxes fixèrent et cablèrent les bases de la foi chrétienne, en dressant cette formule de profession qu'on appelle le symbole de *Nicée*. Cependant Constantin tâcha de rétablir l'ordre et la paix dans l'empire et dans l'église, et de tirer sa gloire en n'écoutant

ne excessive sévérité dans
ient de sa propre famille.
ius, dont les belles qua-
t l'espoir de l'empire et
sa maison, fut tout à
par sa belle-mère Fausta
lui montrer une passion
On ignore si ce fut l'en-
our méprisé qui porta
e Phèdre à une démar-
Constantin fit trancher
rispus; mais à peine le
orté qu'il en sentit toute
es reproches de sa mère
ent augmenter ses re-
ils furent à leur comble
i découvrit les désordres
Fausta et son infâme ca-
as l'égarement de la co-
touffer dans une étuve sa
ouse. Plusieurs person-
nants furent aussi mis à
ome put croire un mo-
Constantin allait marcher
en cruautés; car ce fut
époque qu'il fit périr le
Licinius, à peine âgé de
es clameurs des Romains
es oreilles; ils lui prodi-
insultes. On voulut l'exci-
massacre général; mais il
onseil, et chercha à re-
r la douceur, des cœurs
endant le souvenir de ces
lantes augmenta le dégoût
conçu pour le séjour de
uitta cette ville, pour n'y
ir, à la fin de septembre
e année, et partit pour la
Ce fut l'année suivante
mère de l'empereur, entre-
age de la Palestine, dans
retrouver la croix de J.-C.
re à ces lieux, berceau du
ne, l'éclat dont les persé-
s empereurs et les cérémo-
ganisme les avaient privés.
Constantin seconda le zèle et la piété de sa mère, et lui prêta son autorité pour diminuer l'influence des superstitions (1) païennes; il lui prodigua ses trésors, pour donner plus de magnificence aux pieuses fondations dont elle couvrit la Judée. Mais à peine eut-elle rejoint Constantin, auquel elle rapportait les restes de la croix, qu'elle mourut entre ses bras. Il lui rendit les plus grands honneurs, et voulut que des monuments multipliés, une ville entière et de nombreuses médailles conservassent la mémoire et le nom de cette princesse; il crut l'honorer encore plus en poursuivant avec zèle les restes de l'idolâtrie dans l'Orient. Il fit fermer ou détruire les temples les plus renommés par le concours des peuples et par l'obscénité de leurs mystères; tels étaient le temple d'Aphaque, sur un des sommets du Liban, dédié à Vénus et Adonis, et le temple de Sérapis en Egypte. Constantin mit tant de prudence et de modération dans les mesures qu'il prit pour éteindre l'idolâtrie, qu'il ne donna pas au paganisme l'honneur de compter des martyrs. Cependant les changements qu'il apportait dans les mœurs, dans la religion et dans les lois de l'empire ne lui semblèrent pas encore suffisants, et déjà, depuis plusieurs années, il méditait de transférer dans l'Orient la rési-

(1) Constantin se contenta de défendre les sacrifices nocturnes et les assemblées suspectes, comme contraires à la bonne police; mais il n'a jamais défendu le culte des idoles Il paraît néanmoins qu'il avait projeté sur ce sujet les lois qui sont insérés sous son nom dans le *Code Théodosien*; mais il ne les publia point pendant son règne. (*Voyez* la dissertation du baron de Labastie, sur le souverain pontificat des empereurs romains.
V—yx.

dence des empereurs et le centre du gouvernement. On n'a que des conjectures sur les motifs qui le déterminèrent à cette translation; les uns l'ont attribuée à l'éloignement que les malheurs de sa famille et ses propres violences lui avaient inspiré pour Rome, d'autres à l'attachement que cette ville et ses habitants témoignaient pour le paganisme. On prétend, avec plus de raison, que Constantin désespéra de réformer un peuple amolli, que les cruautés, le luxe et les débauches de ses tyrans avaient conduit au dernier degré de corruption, et qui n'avait d'ardeur et d'énergie que pour les jeux publics. Il est probable aussi que ce prince, qui avait commencé par régner en Occident, avait pu s'apercevoir de l'affaiblissement de cette partie de l'empire et de la chute rapide dont elle était menacée, soit par les incursions prochaines des barbares, soit par le délabrement général, et qu'il ne vit d'autres moyens de prolonger la puissance romaine que de la transférer tout entière au centre de ses possessions et dans un pays en quelque sorte nouveau, ou moins fatigué par le poids du pouvoir et par les secousses qu'il entraîne à sa suite. La durée qu'eut ce nouvel empire, qui ne fut anéanti qu'après plus de dix siècles, peut servir à justifier la politique de Constantin dans cette occasion. Il suffit d'avoir entendu parler de la situation de Constantinople pour admirer le choix qu'il fit de l'ancienne et peu importante ville de Byzance, lorsqu'il la destina à devenir la première ville du monde, et à recueillir les restes de la magnificence et des arts des Grecs et des Romains. Il paraît qu'il avait songé d'abord à relever les ruines de Troie; mais les avantages réels de Byzance l'emportèrent sur les souvenirs pompeux d'Ilion. On vit s'élever avec une promptitude [illegible] nante, dans une enceinte [illegible] des bâtiments de toute [illegible] places publiques, des fort[illegible] cirque, des palais, de vastes [illegible] des marchés. Il paraît que [illegible] ments furent construits av[illegible] somptuosité que de goût, [illegible] d'étendue que de solidité. La [illegible] de la nouvelle Rome eut lieu [illegible] 330; les solennités durè[illegible] rante jours. Constantin ne [illegible] point les inscriptions en son [illegible] il blâmait Trajan d'avoir eu [illegible] gueil, et l'appelait le *pariétai*[illegible] ce que le nom de cet empere[illegible] sait sur toutes les murailles; [illegible] autre orgueil, non moins [illegible] l'état, marqua cette époque, [illegible] que s'accroître sous les suc[illegible] Constantin: ce fut celui des [illegible] et des titres, et enfin la somp[illegible] dans les habits et dans les so[illegible] un luxe insensé prit la place [illegible] Quelque temps auparavant, Co[illegible] avait vu mourir dans ses bras [illegible] Constantia, veuve de Licini[illegible] lui demanda, en mourant, [illegible] der sa protection et sa confi[illegible] prêtre arien, d'un esprit ins[illegible] dangereux. L'empereur se l'a[illegible] bientôt cet homme obtint le ra[illegible] rius, qui présenta une justifi[illegible] termes équivoques, dont C[illegible] fut la dupe, mais que les ev[illegible] thodoxes, et entre autres S. [illegible] évêque d'Alexandrie, refu[illegible] reconnaître. Ce vertueux [illegible] persécuté par les ariens, [illegible] à Trèves. Cependant d'au[illegible] avaient occupé Constantin, [illegible] son fils Constantin le jeune [illegible] Goths, et força Ariaric [illegible] donner des otages. Les Sar[illegible] voulurent secourir les Goth[illegible] défaits et soumis. L'an 330 [illegible] par une famine qui désola to[illegible]

nvoya du blé aux évêques
stribuer aux pauvres. Les
l'Éthiopie et de l'Inde, les
rs de Sapor, roi de Perse,
même année rendre hom-
puissance et à sa sagesse.
onstantin, soit qu'il crût
e l'empire trop lourd pour
ête, soit qu'il craignît les
ui pourraient s'élever après
a l'empire entre ses trois
eux neveux; il assigna les
spagne et la Grande-Bre-
nstantin l'aîné; à Constan-
d, l'Asie, la Syrie et l'E-
nstant le dernier, l'Illyrie,
Afrique; à Delmace, un de
, la Thrace, la Macédoine
; à Annibalien, l'Arménie,
la Cappadoce. Cependant,
ipor, roi de Perse, récla-
ovinces cédées aux Romains
ns auparavant par un de ses
rs. Constantin, chez qui
t pas abattu le courage,
sie pour se mettre à la tête
pes, et porter lui-même sa
Sapor; mais il tomba ma-
de Nicomédie, et sentit sa
cher. Il ordonna, avant de
rappel d'Athanase et des
ontre lesquels les ariens
cité son ressentiment, et,
sage de ces temps, il se fit
r le baptême, remit son tes-
ce prêtre arien dont on a
nourut le 2 mai 337, à l'âge
e-trois ans, après un règne
n ans. Tout l'empire se li-
us vive douleur; Constance,
ses fils qui se trouvait le
gné, accourut à Constanti-
lui rendre les derniers hon-
ut enterré avec pompe dans
Apôtres. Depuis, son tom-
éplacé à différentes fois; un
du 16e. siècle croit en avoir
vu les débris à Constantinople. Les païens firent un dieu de ce prince, les chrétiens le révérèrent comme un saint : ses grandes qualités étaient dignes du moins d'immortaliser son nom; mais on a blâmé avec raison quelques actions indignes d'un chrétien et d'un grand homme, et plusieurs actes impolitiques, tels que le partage de l'empire entre ses successeurs. Des écrivains, ennemis du christianisme, se sont attachés à déprimer toutes les actions de Constantin; ils ont voulu le présenter comme un prince faible, superstitieux, cruel, imprévoyant, et ont été jusqu'à ne point regarder son règne comme une grande époque historique. Il suffit de penser que Constantin réunit sous sa domination autant de provinces qu'Auguste et que Trajan; qu'il en a renouvelé totalement les mœurs, les lois et les usages; qu'il a transféré le siége du pouvoir d'Occident en Orient; qu'il a substitué, sans secousses, la religion sévère des chrétiens aux rites relâchés de l'idolatrie; qu'à partir de ce moment, d'autres vertus, d'autres vices peut-être, devinrent le partage de l'humanité; que les liens de famille, l'action du pouvoir, les relations des peuples prirent un autre caractère, et qu'enfin les arts, la littérature reçurent une autre impulsion, pour convenir que son règne et son nom semblent partager l'histoire du monde en deux parts immenses. Le goût que ce prince montra pour les arts (1), la magnificence, et les lettres, fut sans doute mauvais et corrompu; mais cette corruption existait avant lui. En effet, lorsque Constantin, après ses premières victoires en Italie, voulut faire bâtir l'arc qui existe encore à Rome, il ne

(1) *Voyez* Ciampini, *De sacris ædificiis à Constantino M. constructis.*

trouva de moyen pour l'orner de sculptures passables, que de dépouiller d'autres monuments de leurs bas-reliefs; et les sculptures que les artistes contemporains y ajoutèrent étaient déja de la dernière barbarie. Constantin était d'une belle figure, d'une taille majestueuse, d'un esprit vif et pénétrant; la douceur de ses manières et sa libéralité gagnaient tous les cœurs. Sa prudence, son bonheur et son génie rendaient toutes ses entreprises aussi nobles qu'étendues; il aimait la justice, mais il se prévenait avec trop de facilité pour des hommes qui savaient l'éblouir. Son goût pour la magnificence était outré; toutefois, on doit le louer d'avoir réparé et embelli les principales villes de l'empire, depuis la Gaule jusqu'au fond de l'Asie. Constantin laissa, outre ses trois fils, deux filles, Constantine, qui épousa d'abord Annibalien et ensuite Gallus, et Hélène, femme de Julien-l'Apostat. On en ajoute une troisième sans aucun fondement. Les médailles de cet empereur sont nombreuses en tous métaux. Eusèbe de Césarée a écrit la vie de Constantin; le jésuite Mambrun a composé un poëme latin intitulé : *Constantinus sive idolatria debellata* : J. Vogt a publié sous le titre d'*Historia litteraria Constantini magni* (Hambourg, 1720, in-8°, de 68 pages), une bibliographie raisonnée et fort curieuse de cent quatre-vingts auteurs qui ont écrit sur Constantin-le-Grand. L—S—L.

CONSTANTIN II (Claudius Flavius Julius Constantinus), empereur romain, était l'aîné des trois princes, fils de Fausta, qui succédèrent au grand Constantin leur père, en 337. Il obtint pour son partage les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne, et ne profita point de la dépouille de ses jeunes cousins, Delmace et Annibalien (*Voyez* Delmace
sacrés avec tous les autres pa
l'empereur. Constantin fut et
ces horreurs, dont on acc
tance. Né avec des vertus, r
valeur et de bonté, il s'était
gnalé sous le règne de son p
des succès brillants contre les
mais il était superbe, audacieu
prudent; il ne put supporter
ment que ses frères partageasse
les états qui avaient apparte
princes de leur famille. Il p
Alpes à la tête d'une armée
combattre Constant, au mois
340; mais, s'étant avancé s
caution, il fut attiré dans
buscade, près d'Aquilée, et
par les troupes de son frère.
mé fut taillée en pièces, et l
fut tué la 3e. année de son r
la 24e. de son âge. Il était né
le 7 août 316, avait été nomm
en 317, et proclamé auguste
Les médailles de cet empere
et en argent, sont plus rares
les de ses frères. L—

CONSTANTIN (Héracl
Héraclius II Constantinu

CONSTANTIN III, tyran
simple soldat que les légions
cantonnées dans la Grande-B
revêtirent de la pourpre vers
Sa bravoure et un nom cher
mées furent ses seuls dr
pire. Aussitôt après son él
se hâta de passer dans la G
compagné de ses deux fils,
et Julien, et se fit reconnaît
le Rhin jusqu'aux Alpes et a
nées. Plusieurs victoires r
sur les barbares, la défaite
que l'empereur Honorius
voyé contre lui, et la conqu
pagne par son fils Constant
nommé césar, semblaient a
puissance. Arles devint la

ereur. La cour de Ra-
ors en proie aux dis-
rins, le pouvoir perpétuel
es, souscrivit aux de-
nstantin, le reconnut
que, lui donna le titre
i envoya les ornements
is bientôt Géronce, le
généraux de Constan-
e le jeune Constant,
ient auguste par son
en Espagne pour lui
ndement de cette pro-
t assez fort pour faire
nouvel empereur. Il
pourpre à un officier,
ne, homme inconnu,
comme sans talents,
que son nom aux en-
eronce. Celui-ci laisse
fantôme d'empereur,
tre le jeune Constant.
horrible. L'Espagne,
côté par les deux com-
le l'autre par les Van-
s sur les débris de la
aine, devint la proie
aux. Le famine acheva
u'avaient épargné le fer
t la fureur des guerres
ommes se dévoraient
l'histoire répète avec
d'une mère qui égorgea
t ses quatre enfants,
e nourrit de leur chair.
ait dans plusieurs ba-
ugia dans les Gaules;
ivit, mit le siége devant
ennemi s'était renfer-
de la place par force
, et fit couper la tête
courut ensuite attaquer
u s'était renfermé dans
Honorius profita de la
ebelles pour recouvrer
armée romaine, sous
Constance, le même
qui mérita depuis la main de Placidie, sœur de l'empereur, parut sous les murs d'Arles. Les soldats de Géronce, mécontents de la dureté de son commandement, l'abandonnèrent pour se ranger sous les drapeaux de Constance; Géronce effrayé s'enfuit en Espagne, et, peu de temps après, périt misérablement. Après la défaite de Géronce, Constance poussa le siége d'Arles avec vigueur; un corps nombreux de Francs et de Germains, qui venait au secours de Constantin, fut taillé en pièces par les troupes romaines; Édobinc, leur chef, périt dans cette bataille. Constantin, après un siége de quatre mois, privé de toutes ressources, consentit à se rendre: avant d'ouvrir les portes, il quitta les marques de la dignité impériale, et se fit ordonner prêtre, espérant éviter le châtiment. Constance lui promit la vie, ainsi qu'à son fils Julien, et leur fit prendre le chemin de Ravenne; mais Honorius ne se crut pas lié par la parole de son général; il voulut venger la mort de Didyme et de Vérinien, neveux du grand Théodose son père, et que Constantin avait fait secrètement égorger, malgré les promesses du jeune Constant, leur vainqueur en Espagne. Ce fut auprès de Mantoue que l'ordre arriva de faire périr les prisonniers. Constantin et son fils furent décapités le 18 septembre 411, et leurs têtes portées à Ravenne, et ensuite à Carthage. Les médailles de Constantin et de son fils Constant sont rares.

L—S—E.

CONSTANTIN IV, surnommé *Pogonat*, ou *le Barbu*, empereur d'Orient, monta sur le trône en 668, avec ses deux frères Tibère et Héraclius, après la mort de leur père Constant II, qui venait d'être assassiné en Sicile. Le premier soin de

[illegible] Les [illegible] Mo[illegible] [illegible] de sa tête ce [illegible] Constantinople en 670. L'empereur, averti depuis [illegible] temps des desseins du khalife, s'était préparé à une défense vigoureuse. Pendant sept années, les Sarrasins se présentèrent avec des flottes considérables, et chaque année ils furent forcés de lever le siège; enfin, en 679, ils abandonnèrent une entreprise qui leur avait coûté l'élite de leurs troupes, et des milliers de vaisseaux incendiés par le feu grégeois. Ce feu, qui consumait au milieu des flots, les navires auxquels des plongeurs l'attachaient, venait d'être inventé par Callinique. Les successeurs de Constantin employèrent avec joie cette invention meurtrière. Ils en firent un secret, et sa composition n'était connue que d'eux seuls et de quelques grands de l'empire, engagés par des serments les plus terribles à ne le pas révéler. Moavia, trompé dans l'espoir de prendre la capitale, se trouva trop heureux d'accepter les conditions que Constantin voulut lui imposer, et se soumit à payer un tribut annuel à l'empire dont il avait été le rival. Les victoires de Constantin imprimèrent le respect aux peuples [illegible] à dé[illegible] les armes. Les A[illegible] de Sermon, de Fr[illegible] les Lombards lui env[illegible] pour obten[illegible] les Bulgares seul[illegible] commen[illegible] de fu[illegible] parvint à les elo[illegible] pour. Ce prin[illegible] rétablir la tra[illegible] troublée par les [illegible] ces sectaires [illegible] le concile de Con[illegible] l'empereur convoqua [illegible] après lequel il accorda de [illegible] au pape et au clergé [illegible] d'assurer la couronne à so[illegible] crainte que lui inspiraient [illegible] Tibère et Héraclius [illegible] laisser de ne p[illegible] de la vaine des vains titres [illegible] sans prendre aucune part [illegible] troublèrent la tr[illegible] Constantin, et terminèrent [illegible] son règne. On leur suppo[illegible] jets criminels, et l'emper[illegible] crever les yeux. Il ne s[illegible] long-temps à ce crime, e[illegible] fin s'approcher, il se hâ[illegible] son fils Justinien à l'em[illegible] rut, au mois de septe[illegible] dans la 17e année de [illegible] de son règne, et [illegible] dans l'église des Apôtres. [illegible] élevé très jeune sur un [illegible] trône, montra des talents [illegible] qui rendirent à l'em[illegible] tranquillité et quelque e[illegible] [illegible] une partie de [illegible] l'invention terrible du f[illegible] et cependant il fit deux fa[illegible] en accordant trop légère[illegible] aux Sarrasins, et en l'a[illegible] tissement des Bulgares. S[illegible] tinien II, qu'il avait eu [illegible] lui succéda. On connaît p[illegible] détails de cet empereur.

ANTIN V (surnommé *Co-* parce qu'il salit les fonts), empereur d'Orient, le Léon l'Isaurien et de e Marie. Il naquit à Cons- en 718, et succéda en père Léon. Dès le com- t de son règne, il donna ours à son impiété et à s. Livré à la débauche et e, il soutenait en même résie des iconoclastes, et les pratiques des juifs et s. Tout lui devenait bon, 'il persécutât. La haine pu- e ses violences lui avaient ème du vivant de son père, à son comble, et Cons- ant quitté sa capitale en aller combattre les Sarra- it bientôt qu'Artabasde, son , soutenu par le patriarche venait d'être proclamé em- s'était rendu maître de nople (*Voy.* ARTABASDE et). Copronyme, dont on pu- ort, rassembla des troupes et, après avoir inutilement appui du khâlyfe Oualid, le l ennemi des Romains, il rers Sardes, où il rencon- ée d'Artabasde. Ce dernier , et, quelque temps après, icétas éprouva le même sort nie. Constantin victorieux ers Constantinople, poussa avec vigueur, emporta la aut en 743, et y exerça les elles vengeances. Artabasde x fils étant tombés dans ses u de temps après, il leur les yeux. On les promena stantinople, montés chacun e dont ils tenaient la queue. rche Anastase reçut le même t; mais Constantin, qui con- sa lâche complaisance, le laissa sur le siége patriarchal, et fit en même temps des protestations de soumission au pape Zacharie. L'année 746 fut plus glorieuse pour Copronyme, qui reprit sur les Sarrasins la province de Comagène. En 747, une peste affreuse dépeupla Constantinople : elle dura trois ans. L'empereur s'occupa tout à la fois de s'emparer des richesses des pestiférés, de repeupler sa capitale, et de continuer ses persécutions et ses crimes; mais il parut oublier l'Asie, où s'élevait la puissance des khâlyfes abbaçydes, et l'Italie où les Lombards lui enlevaient l'exarcat de Ravenne et menacaient Rome. Le pape Étienne II réclamait en vain des secours; Constantin envoyait des députations, au lieu d'armées. Les Romains abandonnés se jetèrent dans les bras de Pépin, roi de France; et Rome, délivrée par les Français, fut perdue pour l'empire d'Orient. Constantin, pendant ce temps, avait assemblé un concile d'iconoclastes; il y proclama patriarche de Constantinople un moine scandaleux, nommé *Constantin*, qui se prêta d'abord à tous ses caprices et à toutes ses fureurs. En 757, les Bulgares s'avancèrent jusqu'aux portes de Constantinople; l'empereur marcha contre eux et les repoussa; mais trois ans après, il vit ces mêmes barbares tailler en pièces l'armée qu'il commandait, tandis que les Sarrasins en Asie battaient ses généraux et ravageaient ses provinces. Aigri par ces revers, il redoubla de férocité, et multiplia les persécutions et les cruautés, malgré les représentations réitérées du pape et des évêques. L'année 763 fut marquée par quelques succès contre les Bulgares, et l'année 764 par un hiver si rigoureux, que le Pont-Euxin gela en partie, et que d'effroyables masses de glaces s'amon-

ager Constantin, il ne put lui
: le titre de césar. Le premier
que celui-ci fit de son pouvoir
accorder aux chrétiens, déjà très
oreux dans l'empire, le libre exer-
de leur religion. Il s'occupa en-
e de délivrer la Gaule des incur-
ns des Francs. Deux de leurs rois,
mmés *Ragaise* et *Ascaric*, fu-
nt pris et livrés aux bêtes; un
and nombre de prisonniers furent
gorgés, et la rigueur que Constantin
déploya dans cette occasion ne peut
être justifiée que par des raisons poli-
tiques sur lesquelles l'humanité gémit
avec raison. Cependant, tout l'Occi-
dent se préparait à reconnaître la
puissance du nouveau césar, et Ro-
me, opprimée par les satellites de Ga-
lère, s'agitait sourdement. Maxence,
fils de Maximien et gendre de Galère,
profita de cette agitation secrète pour
reprendre le rang dont ses vices ob-
scurs l'avaient écarté. Il se servit
du crédit et du nom de son père et
de la haine qu'on portait à Galère,
pour faire déclarer l'Italie en sa pro-
pre faveur. Maximien reprit le titre
d'empereur, et passa dans la Gaule
pour offrir à Constantin la main de sa
fille Fausta. Constantin avait été ma-
rié, vers le temps de son voyage en
Égypte, avec Minervine, dont il
avait eu un fils nommé *Crispus;* elle
n'existait plus, et Constantin, qui s'é-
tait fait déclarer auguste, devint le
gendre de Maximien. Ce dernier,
s'étant brouillé avec son fils Maxence,
se réfugia dans la Gaule; Constantin
l'y reçut avec déférence, et lui ac-
corda les honneurs, mais non le titre
d'empereur. Peu de temps après, en
309, Maximien, voyant son gendre
engagé dans une expédition contre les
Francs, voulut profiter de son absence
pour ressaisir le rang suprême, et se
fit couronner dans la ville d'Arles. A
cette nouvelle, ' mé
bords du Rhin, em irqu
leures troupes sur la Saôn
cette rivière et ensuite le
rapidité. Maximien effray
vé à Marseille. Constanti
suit, surprend la ville, e
de dépouiller de la pour
fide beau-père; mais le
reur, désespéré de voir
projets, forma le dessein
Constantin, et voulut
Fausta dans le complot.
gnit de servir son père
époux, et prévint Cons
fit placer dans son lit un
Maximien trompé vint lu
gnarder. L'empereur par
environné de ses gardes
mien, ne pouvant exce
pardonner son crime, fu
à s'étrangler de ses pro
Constantin, maître de la
bellit Trèves, où il faisai
ce ordinaire, et rempo
victoires sur les peupl
droite du Rhin. Tandis
de l'Occident respirai
de Constantin, l'Orien
la tyrannie de Maximi
tagé avec Licinius l
soumis à Galère, et
que étaient en proie
rapines de Maxence
villes de l'empire é
sang des martyrs.
par les vœux sec
et instruit de la h
Maxence, résolut
se prépara à pas
de toutes ses fo
bord de l'alliance
tralité de Licini
côté, se lia secr
Cependant Cor
craintes les pl
de la grande

oulut interroger les vo-
les dieux des païens fu-
les aruspices menacè-
ntin penchait intérieu-
la foi chrétienne; tout
çut dans les airs le signe
religion, entouré de ces
n lettres de feu, *In hoc*
. Ce miracle, que quel-
ont contesté (1), frappa
et la remplit d'étonne-
ntin adopta pour éten-
e nom de *labarum*, le
lleux qui lui promettait
a garde en fut confiée
ves de l'armée. L'empe-
e Hélène, son fils Cris-
eur Constantia, qui ve-
ncée à Licinius, se firent
s la doctrine des chré-
s le commencement de
nte, 312, Constantin,
nfiance des braves et du
hytes, passa les Alpes,
Suze, écrasa, dans les
rin, l'armée que Maxence
contre lui, prit Milan,
econde bataille près de
pénétra jusqu'à deux
ne, au pont Milvius, au-
nte-Mole. Maxence, qui
lébrait dans Rome des
aginaires, avait suspen-
ipes, ses orgies et ses
s'était avancé au-devant
qu'il attendait sur les
bre, à quelque distance
au-dessus de Ponte-Mole. Il avait fait construire un pont de bateaux sur le fleuve pour faciliter sa retraite. Constantin eut bientôt enfoncé une armée nombreuse, mais fatiguée du joug d'un tyran; tout plia, et prit la fuite dans un désordre affreux. Les fuyards s'entassaient sur le pont; Maxence lui-même le traversait, enveloppé d'une foule de ses gens, lorsque les bateaux s'abîmèrent sous le poids; Maxence fut englouti, et le lendemain son cadavre fut trouvé dans la vase. Les Romains reçurent le vainqueur en triomphe. Constantin ne monta point au Capitole pour rendre grâces à Jupiter, et cependant il accepta le titre de souverain pontife, usage qui fut encore pratiqué par quelques-uns de ses successeurs. L'Afrique et les provinces reconnurent le nouvel empereur, qui s'occupa sur-le-champ de tout ce qui pouvait assurer la stabilité et le bonheur de son empire. Il rétablit les monuments et les décora, autant que put le permettre l'état des arts, déjà totalement corrompus à cette époque; il cassa la garde prétorienne, tant de fois funeste à l'autorité, rétablit la justice, les mœurs et la police, releva les fortunes particulières par ses bienfaits, ranima l'activité dans toutes les classes, promulgua des lois et des réglements utiles, réforma le calendrier, mit en usage les indictions, période de quinze années encore employée aujourd'hui dans l'église de Rome, mais avec quelques modifications. La religion qu'il venait d'embrasser fut également l'objet de ses soins; il fonda plusieurs basiliques, obtint de Licinius et de Maximin le libre exercice du christianisme dans leurs états, et s'occupa de pacifier l'église d'Afrique, déchirée par le schisme des donatistes (*Voy.* Donat). Ce fut à cette occasion qu'il

---

trouve aucun monument de ce miracle. On n'en race dans l'arc de triomtantin; mais on y lit ces *Instinctu divinitatis* (par vine) Il n'y a aucune croix s de Constantin qu'on voit eut d'ailleurs consulter la *rtation sur la vision de* par J. B. Duvoisin, évê-s. V—ve.

fit assembler à Arles, en 314, un concile des évêques d'Occident. Cependant Licinius, qui, l'année précédente, avait vaincu Maximin et l'avait réduit à se donner la mort, conçut une jalousie extrême de l'élévation et de la renommée de Constantin. Il chercha les moyens de l'irriter en persécutant les chrétiens. Constantin vola aussitôt à leur secours; il gagna une première bataille à Cibales en Pannonie; une seconde, livrée en Thrace près de Mardie, n'eut point de résultat, mais Licinius effrayé demanda la paix : le prix qu'y mit Constantin fut la cession de l'Illyrie et de la Grèce, et la déposition du césar Valens, que Licinius avait nommé après la bataille de Cibales. De nouveaux réglements, la promulgation des décennales, et les débats sans cesse renaissants des donatistes occupèrent Constantin toute l'année suivante. Il fit cependant quelques expéditions contre les Goths et les Sarmates qui paraissaient sur les bords du Danube. En 317, il fit nommer césars son fils Crispus et le fils de Licinius. L'éducation de Crispus fut confiée au célèbre Lactance, nommé depuis *le Cicéron de la chrétienté* et le jeune prince, en 321, battit les Francs, qui de nouveau s'étaient montrés sur les frontières de la Gaule. Constantin, de son côté, repoussa les barbares dans la Thrace et dans la Mœsie. Licinius en conçut de l'ombrage, et ralluma la guerre en 323. Les deux princes se rencontrèrent à Andrinople (3 juillet). La bataille fut sanglante. Licinius y perdit son armée, et Constantin y fut blessé à la cuisse. Crispus remporta bientôt après une victoire navale dans le détroit de Gallipoli. Licinius retiré à Chalcédoine parut flecter, et feignit de demander la paix, pour avoir le temps de rassembler de nouvelles troupe[illegible] tête desquelles il vint attaquer [illegible]tantin à Chrysopolis, en face [illegible]zance; il fut battu de nouv[illegible] s'enfuit à Nicomédie. Constanti[illegible] tre de Byzance et de Chalcé[illegible] poursuivit son rival; celui-ci [illegible] plus de ressource que dans la [illegible]tion de sa femme Constantia s[illegible] l'empereur; cette princesse [illegible] pour le vaincu la permission de [illegible] tranquille à Thessalonique; mai[illegible] que Licinius eût ourdi de no[illegible] intrigues, soit que Constantin [illegible] consulté dans cette occasion [illegible] désir de la vengeance, ou le[illegible] seils de la politique, le prin[illegible] trôné fut mis à mort peu de [illegible] après, et c'est encore un de c[illegible] sur lesquels les historiens n[illegible] pas d'accord, et qu'ils présente[illegible] des rapports entièrement o[illegible] Constantin se montra moins [illegible]reux en matière de religion [illegible] l'avait été en matière de p[illegible] L'église et l'empire éprouva[illegible] nouveaux troubles par l'hérési[illegible] (*Voy.* ARIUS). Quelques-uns [illegible] sectateurs, furieux de ce que [illegible]reur n'embrassait pas leurs o[illegible] lapidèrent ses statues; Con[illegible] auquel on rapporta l'affaire [illegible]nière à l'irriter, se contenta [illegible]rire en passant la main sur [illegible]sage et en assurant qu'il n'av[illegible] été blessé. Il convoqua en [illegible] concile général à Nicée; Ari[illegible] sectateurs y furent frappés [illegible]thème. Constantin les exila[illegible] évêques orthodoxes fixèrent [illegible]cablement les bases de la f[illegible]tienne, en dressant cette fam[illegible]fession qu'on appelle le *sym[illegible] Nicée*. Cependant Constantin [illegible] de rétablir l'ordre et la pa[illegible] l'empire et dans l'église, [illegible]tir sa gloire en n'écoutant

e excessive sévérité dans
ent de sa propre famille.
us, dont les belles qua-
l'espoir de l'empire et
sa maison, fut tout à
ur sa belle-mère Fausta
ui montrer une passion
On ignore si ce fut l'en-
ur méprisé qui porta
e Phèdre à une démar-
Constantin fit trancher
ispus; mais à peine le
orté qu'il en sentit toute
s reproches de sa mère
ent augmenter ses re-
ls furent à leur comble
découvrit les désordres
'austa et son infâme ca-
s l'égarement de la co-
ouffer dans une étuve sa
ouse. Plusieurs person-
nants furent aussi mis à
me put croire un mo-
onstantin allait marcher
en cruautés; car ce fut
époque qu'il fit périr le
Licinius, à peine âgé de
es clameurs des Romains
s oreilles; ils lui prodi-
nsultes. On voulut l'exci-
nsacre général; mais il
nseil, et chercha à re-
la douceur, des cœurs
ndant le souvenir de ces
antes augmenta le dégoût
conçu pour le séjour de
nitta cette ville, pour n'y
r, à la fin de septembre
e année, et partit pour la
Ce fut l'année suivante
nère de l'empereur, entre-
ge de la Palestine, dans
etrouver la croix de J.-C.
e à ces lieux, berceau du
ne, l'éclat dont les persé-
empereurs et les cérémo-
anisme les avaient privés.
Constantin seconda le zèle et la piété de sa mère, et lui prêta son autorité pour diminuer l'influence des superstitions (1) païennes; il lui prodigua ses trésors, pour donner plus de magnificence aux pieuses fondations dont elle couvrit la Judée. Mais à peine eut-elle rejoint Constantin, auquel elle rapportait les restes de la croix, qu'elle mourut entre ses bras. Il lui rendit les plus grands honneurs, et voulut que des monuments multipliés, une ville entière et de nombreuses médailles conservassent la mémoire et le nom de cette princesse; il crut l'honorer encore plus en poursuivant avec zèle les restes de l'idolâtrie dans l'Orient. Il fit fermer ou détruire les temples les plus renommés par le concours des peuples et par l'obscénité de leurs mystères; tels étaient le temple d'Aphaque, sur un des sommets du Liban, dédié à Vénus et Adonis, et le temple de Sérapis en Egypte. Constantin mit tant de prudence et de modération dans les mesures qu'il prit pour éteindre l'idolâtrie, qu'il ne donna pas au paganisme l'honneur de compter des martyrs. Cependant les changements qu'il apportait dans les mœurs, dans la religion et dans les lois de l'empire ne lui semblèrent pas encore suffisants, et déjà, depuis plusieurs années, il méditait de transférer dans l'Orient la rési-

(1) Constantin se contenta de défendre les sacrifices nocturnes et les assemblées suspectes, comme contraires à le bonne police; mais il n'a jamais défendu le culte des idoles Il paraît néanmoins qu'il avait projeté sur ce sujet les lois qui sont insérés sous son nom dans le *Code Théodosien*; mais il ne les publia point pendant son règne. (*Voyez* la dissertation du baron de Labastie, sur le souverain pontificat des empereurs romains.
V—yx.

npereurs et le centre du s'élever nante, des bâtiments places publiques, des fontaines, des cirque, des palais, de vastes cirques, des marchés. Il paraît que ces monuments furent construits avec plus de somptuosité que de goût, avec plus d'étendue que de solidité. La dédicace de la nouvelle Rome eut lieu le 11 mai 330; les solennités durèrent quarante jours. Constantin ne prodigua point les inscriptions en son honneur; il blâmait Trajan d'avoir eu de l'orgueil, et l'appelait le *pariétaire*, parce que le nom de cet empereur se lisait sur toutes les murailles. Cet autre orgueil, non moins grand, marqua cette époque de l'état, marqua cette époque que s'accroître sous les successeurs de Constantin : ce fut celui et des titres, et enfin l'excès dans les habits et dans un luxe insensé prit naissance. Quelque temps auparavant on avait vu mourir dans Constantia, veuve de Licinius, qui lui demanda, en mourant, de lui accorder sa protection contre un prêtre arien, d'un caractère dangereux. L'empereur bientôt cet homme, Arius, qui présentait des termes équivoques, fut la dupe, mais les orthodoxes, et l'évêque d'Alexandrie, reconnaître persécuté à Trèves. Les Goths avaient occupé son fils C... Goths, ... donner ... voulut ... défaits par un ...

ître translation; les uns l'ont à l'éloignement que les mal- sa famille et ses propres vio- ui donnèrent pour Rome, d'au- l'attachement que cette ville et bitants témoignaient pour le pa- ne. On prétend, avec plus de a, que Constantin désespéra de mer un peuple amolli, que les nutés, le luxe et les débauches de tyrans avaient conduit au dernier gré de corruption, et qui n'avait ardeur et d'énergie que pour les aux publics. Il est probable aussi que ce prince, qui avait commencé par ré- gner en Occident, avait pu s'apercevoir de l'affaiblissement de cette partie de l'empire et de la chute rapide dont elle était menacée, soit par les incursions prochaines des barbares, soit par le délabrement général, et qu'il ne vit d'autres moyens de prolonger la puissance romaine que de la transférer tout entière au centre de ses possessions et dans un pays en quelque sorte nouveau, ou moins fatigué par le poids du pouvoir et par les secousses qu'il entraîne à sa suite. La durée qu'eut ce nouvel empire, qui ne fut anéanti qu'après plus de dix siècles, peut servir à justifier la politique de Constantin dans cette occasion. Il suffit d'avoir entendu parler de la situation de Constantinople pour admirer le choix qu'il fit de l'ancienne et peu importante ville de Byzance, lorsqu'il la destina à devenir la première ville du monde, et à recueillir les restes de la magnificence et des arts des Grecs et des Romains. Il paraît qu'il avait songé d'abord à relever les ruines de Troie; mais les avantages réels de Byzance l'emportèrent sur les souvenirs poétiques d'Ilion. On vit

voya du blé aux évêques
ribuer aux pauvres. Les
Éthiopie et de l'Inde, les
s de Sapor, roi de Perse,
ême année rendre hom-
nissance et à sa sagesse.
nstantin, soit qu'il crût
l'empire trop lourd pour
e, soit qu'il craignît les
pourraient s'élever après
l'empire entre ses trois
ix neveux; il assigna les
pagne et la Grande-Bre-
tantin l'aîné; à Constan-
, l'Asie, la Syrie et l'E-
stant le dernier, l'Illyrie,
frique; à Delmace, un de
la Thrace, la Macédoine
a Annibalien, l'Arménie,
a Cappadoce. Cependant,
or, roi de Perse, réla-
inces cédées aux Romains
auparavant par un de ses
s. Constantin, chez qui
pas abattu le courage,
e pour se mettre à la tête
es, et porter lui-même sa
apor; mais il tomba ma-
e Nicomédie, et sentit sa
ner. Il ordonna, avant de
rappel d'Athanase et des
atre lesquels les ariens
té son ressentiment, et,
age de ces temps, il se fit
le baptême, remit son tes-
prêtre arien dont on a
urut le 22 mai 337, à l'âge
trois ans, après un règne
ans. Tout l'empire se li-
vive douleur; Constance,
s fils qui se trouvait le
ré, accourut à Constanti-
ui rendre les derniers hon-
t enterré avec pompe dans
Apôtres. Depuis, son tom-
placé à différentes fois; un
16e. siècle croit en avoir

vu les débris à Constantinople. Les païens firent un dieu de ce prince, les chrétiens le révérèrent comme un saint : ses grandes qualités étaient dignes du moins d'immortaliser son nom; mais on a blâmé avec raison quelques actions indignes d'un chrétien et d'un grand homme, et plusieurs actes impolitiques, tels que le partage de l'empire entre ses successeurs. Des écrivains, ennemis du christianisme, se sont attachés à déprimer toutes les actions de Constantin; ils ont voulu le présenter comme un prince faible, superstitieux, cruel, imprévoyant, et ont été jusqu'à ne point regarder son règne comme une grande époque historique. Il suffit de penser que Constantin réunit sous sa domination autant de provinces qu'Auguste et que Trajan; qu'il en a renouvelé totalement les mœurs, les lois et les usages; qu'il a transféré le siége du pouvoir d'Occident en Orient; qu'il a substitué, sans secousses, la religion sévère des chrétiens aux rites relâchés de l'idolatrie; qu'à partir de ce moment, d'autres vertus, d'autres vices peut-être, devinrent le partage de l'humanité; que les liens de famille, l'action du pouvoir, les relations des peuples prirent un autre caractère, et qu'enfin les arts, la littérature reçurent une autre impulsion, pour convenir que son règne et son nom semblent partager l'histoire du monde en deux parts immenses. Le goût que ce prince montra pour les arts (1), la magnificence, et les lettres, fut sans doute mauvais et corrompu; mais cette corruption existait avant lui. En effet, lorsque Constantin, après ses premières victoires en Italie, voulut faire bâtir l'arc qui existe encore à Rome, il ne

(1) *Voyez* Ciampini, *De sacris ædificiis à Constantino M. constructis*

trouva de moyen pour l'orner de sculptures passables, que de dépouiller d'autres monuments de leurs bas-reliefs; et les sculptures que les artistes contemporains y ajoutèrent étaient déjà de la dernière barbarie. Constantin était d'une belle figure, d'une taille majestueuse, d'un esprit vif et pénétrant; la douceur de ses manières et sa libéralité gagnaient tous les cœurs. Sa prudence, son bonheur et son génie rendaient toutes ses entreprises aussi nobles qu'étendues; il aimait la justice, mais il se prévenait avec trop de facilité pour des hommes qui savaient l'éblouir. Son goût pour la magnificence était outré; toutefois, on doit le louer d'avoir réparé et embelli les principales villes de l'empire, depuis la Gaule jusqu'au fond de l'Asie. Constantin laissa, outre ses trois fils, deux filles, Constantine, qui épousa d'abord Annibalien et ensuite Gallus, et Hélène, femme de Julien-l'Apostat. On en ajoute une troisième sans aucun fondement. Les médailles de cet empereur sont nombreuses en tous métaux. Eusèbe de Césarée a écrit la vie de Constantin; le jésuite Mambrun a composé un poëme latin intitulé : *Constantinus sive idolatria debellata*; J. Vogt a publié sous le titre d'*Historia litteraria Constantini magni* (Hambourg, 1720, in-8°. de 68 pages), une bibliographie raisonnée et fort curieuse de cent quatre-vingts auteurs qui ont écrit sur Constantin-le-Grand. L—S—E.

CONSTANTIN II (Claudius Flavius Julius Constantinus), empereur romain, était l'aîné des trois princes, fils de Fausta, qui succédèrent au grand Constantin leur père, en 337. Il obtint pour son partage les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne, et ne profita point de la dépouille de ses jeunes cousins, Delmace et Annibalien (*Voyez* Delmace) sacrés avec tous les autres pa l'empereur. Constantin fut étr ces horreurs, dont on accus tance. Né avec des vertus, re valeur et de bonté, il s'était gnalé sous le règne de son p des succès brillants contre les mais il était superbe, audacie prudent; il ne put supporter ment que ses frères partageas les états qui avaient appart princes de leur famil e. Il p Alpes à la tête d'une armée combattre Constant, au mois 340; mais, s'étant avancé s caution, il fut attiré dans buscade, près d'Aquilée, et par les troupes de son frère. méc fut taillée en pièces, et l fut tué la 3e. année de son r la 24e. de son âge. Il était né le 7 août 316, avait été nom en 317, et proclamé auguste Les médailles de cet emperc et en argent, sont plus rares les de ses frères. L—

CONSTANTIN (Héracli Héraclius II Constantinu

CONSTANTIN III, tyran simple soldat que les légions cantonnées dans la Grande-B revêtirent de la pourpre vers Sa bravoure et un nom cher mées furent ses seuls di pire. Aussitôt après son él se hâta de passer dans la G compagné de ses deux fils, et Julien, et se fit reconnaît le Rhin jusqu'aux Alpes et a nées. Plusieurs victoires re sur les barbares, la défaite que l'empereur Honorius voyé contre lui, et la conquê pagne par son fils Constant nommé césar, semblaient puissance. Arles devint la

pereur. La cour de Ra-
tors en proie aux dis-
orius, le jouet perpétuel
res, souscrivit aux de-
Constantin, le reconnut
igue, lui donna le titre
ui envoya les ornements
ais bientôt Géronce, le
s généraux de Constan-
ce le jeune Constant,
ment auguste par son
t en Espagne pour lui
andement de cette pro-
nt assez fort pour faire
n nouvel empereur. Il
pourpre à un officier,
me, homme inconnu,
comme sans talents,
que son nom aux en-
Géronce. Celui-ci laisse
ce fantôme d'empereur,
utre le jeune Constant.
t horrible. L'Espagne,
côté par les deux com-
de l'autre par les Van-
ités sur les débris de la
maine, devint la proie
léaux. Le famine acheva
qu'avaient épargné le fer
et la fureur des guerres
hommes se dévoraient
t l'histoire répète avec
d'une mère qui égorgea
nt ses quatre enfants,
se nourrit de leur chair.
fait dans plusieurs ba-
fugia dans les Gaules;
uivit, mit le siége devant
on ennemi s'était renfer-
de la place par force
se, et fit couper la tête
courut ensuite attaquer
qui s'était renfermé dans
s. Honorius profita de la
rebelles pour recouvrer
ne armée romaine, sous
e Constance, le même
qui mérita depuis la main de Placidie, sœur de l'empereur, parut sous les murs d'Arles. Les soldats de Géronce, mécontents de la dureté de son commandement, l'abandonnèrent pour se ranger sous les drapeaux de Constance; Géronce effrayé s'enfuit en Espagne, et, peu de temps après, périt misérablement. Après la défaite de Géronce, Constance poussa le siége d'Arles avec vigueur; un corps nombreux de Francs et de Germains, qui venait au secours de Constantin, fut taillé en pièces par les troupes romaines; Édobine, leur chef, périt dans cette bataille. Constantin, après un siége de quatre mois, privé de toutes ressources, consentit à se rendre: avant d'ouvrir les portes, il quitta les marques de la dignité impériale, et se fit ordonner prêtre, espérant éviter le châtiment. Constance lui promit la vie, ainsi qu'à son fils Julien, et leur fit prendre le chemin de Ravenne; mais Honorius ne se crut pas lié par la parole de son général; il voulut venger la mort de Didyme et de Vérinien, neveux du grand Théodose son père, et que Constantin avait fait secrètement égorger, malgré les promesses du jeune Constant, leur vainqueur en Espagne. Ce fut auprès de Mantoue que l'ordre arriva de faire périr les prisonniers. Constantin et son fils furent décapités le 18 septembre 411, et leurs têtes portées à Ravenne, et ensuite à Carthage. Les médailles de Constantin et de son fils Constant sont rares.

L—S—E.

CONSTANTIN IV, surnommé *Pogonat*, ou *le Barbu*, empereur d'Orient, monta sur le trône en 668, avec ses deux frères Tibère et Héraclius, après la mort de leur père Constant II, qui venait d'être assassiné en Sicile. Le premier soin de

Constantin fut de punir les meurtriers de ce prince. Le patrice Justinien, homme d'un rare savoir, dans ces temps de barbarie, et généralement estimé, se trouva au nombre des coupables, et périt avec eux. Misizi, Arménien, et l'un des officiers du palais, que les rebelles avaient proclamé empereur, paya de sa tête ce dangereux honneur. Devenu tranquille possesseur de la couronne, Constantin réunit tous ses efforts contre les Sarrasins. Le khalyfe Moavia, enhardi par des victoires multipliées qui ne lui avaient pas même été disputées, rassembla toutes ses forces et vint mettre le siége devant Constantinople en 670. L'empereur, averti depuis long-temps des desseins du khalyfe, s'était préparé à une défense vigoureuse. Pendant sept années, les Sarrasins se présentèrent avec des flottes considérables, et chaque année ils furent forcés de lever le siége; enfin, en 679, ils abandonnèrent une entreprise qui leur avait coûté l'élite de leurs troupes, et des milliers de vaisseaux incendiés par le feu grégeois. Ce feu, qui consumait au milieu des flots, les navires auxquels des plongeurs l'attachaient, venait d'être inventé par Callinique. Les souverains de Constantinople reçurent avec joie cette invention meurtrière. Ils en firent un secret, et sa composition n'était connue que d'eux seuls et de quelques grands de l'empire, engagés par les serments les plus terribles à ne le pas révéler. Moavia, trompé dans l'espoir de prendre la capitale, se trouva trop heureux d'accepter les conditions que Constantin voulut lui imposer, et se soumit à payer un tribut annuel à l'empire dont il avait médité la ruine. Les victoires de Constantin imprimèrent le respect aux peuples accoutumés à désoler les provinces. Les Ab dues de Bénévent, de Frio roi des Lombards, lui envoy ambassadeurs pour obtenir liance. Les Bulgares seuls pas intimidés, et recommencè courses avec plus de fureu tantin ne parvint à les eloign achetant la paix. Ce prince ensuite de rétablir la tranq l'église, troublée par les err monothélites : ces sectaires fu damnés au concile de Consta que l'empereur convoqua en après lequel il accorda de gr viléges au pape et au clergé. d'assurer la couronne à son f crainte que lui inspiraient frères, Tibère et Héraclius, blaient se lasser de ne jou de lui que des vains titres d sans prendre aucune part a nement, troublèrent la tran Constantin, et ternirent la son règne. On leur suppos jets criminels, et l'empere crever les yeux. Il ne sur long-temps à ce crime, et fin s'approcher, il se hâta son fils Justinien à l'empir rut, au mois de septem dans la 37e. année de s la 17e. de son règne, et dans l'église des Apôtres. C élevé très jeune sur un t celant, montra des talents lités qui rendirent à l'emp tranquillité et quelque éc neanmoins une partie de s l'invention terrible du fe et cependant il fit deux fa en accordant trop légèrem aux Sarrasins, et en l'ac teusement des Bulgares. S tinien II, qu'il avait eu c lui succéda. On connaît pl détailles de cet empereur.

V (surnommé *Co-*
qu'il salit les fonts
ıpereur d'Orient,
n l'Isaurien et de
e. Il naquit à Cons-
8, et succéda en
Léon. Dès le com-
ɔn règne, il donna
son impiété et à
é à la débauche et
outenait en même
les iconoclastes, et
atiques des juifs et
lui devenait bon,
écutât. La haine pu-
iolences lui avaient
vivant de son père,
comble, et Cons-
itté sa capitale en
ombattre les Sarra-
ôt qu'Artabasde, son
nu par le patriarche
d'être proclamé em-
rendu maître de
Voy. Artabasde et
onyme, dont on pu-
ssembla des troupes
ès avoir inutilement
u khâlyfe Oualid, le
mi des Romains, il
rdes, où il rencon-
tabasde. Ce dernier
uelque temps après,
éprouva le même sort
ɔustantin victorieux
nstantinople, poussa
igneur, emporta la
743, et y exerça les
ngeances. Artabasde
tant tombés dans ses
emps après, il leur
eux. On les promena
ople, montés chacun
ils tenaient la queue.
nastase reçut le même
Constantin, qui con-
ne complaisance, le
laissa sur le siége patriarchal, et fit en même temps des protestations de soumission au pape Zacharie. L'année 746 fut plus glorieuse pour Copronyme, qui reprit sur les Sarrasins la province de Comagène. En 747, une peste affreuse dépeupla Constantinople : elle dura trois ans. L'empereur s'occupa tout à la fois de s'emparer des richesses des pestiférés, de repeupler sa capitale, et de continuer ses persécutions et ses crimes; mais il parut oublier l'Asie, où s'élevait la puissance des khâlyfes abbaçydes, et l'Italie où les Lombards lui enlevaient l'exarcat de Ravenne et menacaient Rome. Le pape Étienne II réclamait en vain des secours; Constantin envoyait des députations, au lieu d'armées. Les Romains abandonnés se jetèrent dans les bras de Pépin, roi de France; et Rome, délivrée par les Français, fut perdue pour l'empire d'Orient. Constantin, pendant ce temps, avait assemblé un concile d'iconoclastes; il y proclama patriarche de Constantinople un moine scandaleux, nommé *Constantin*, qui se prêta d'abord à tous ses caprices et à toutes ses fureurs. En 757, les Bulgares s'avancèrent jusqu'aux portes de Constantinople; l'empereur marcha contre eux et les repoussa; mais trois ans après, il vit ces mêmes barbares tailler en pièces l'armée qu'il commandait, tandis que les Sarrasins en Asie battaient ses généraux et ravageaient ses provinces. Aigri par ces revers, il redoubla de férocité, et multiplia les persécutions et les cruautés, malgré les représentations réitérées du pape et des évêques. L'année 763 fut marquée par quelques succès contre les Bulgares, et l'année 764 par un hiver si rigoureux, que le Pont-Euxin gela en partie, et que d'effroyables masses de glaces s'amon-

ambitieux, et bientôt, en exilant Zoé et Théodore son gouverneur, il se mit entièrement sous la dépendance de son beau-père, qui ne cacha plus ses projets, et qui se fit couronner en 919. Les fils de Romain partagèrent bientôt les honneurs et le titre d'empereur, et Constantin, qui n'eut que le dernier rang parmi ses collègues, ne prit aucune part au gouvernement, et fut même obligé, pour subsister, d'exercer les talents qu'il avait acquis dans les arts. Il supporta cette humiliation pendant vingt-cinq ans, sans faire aucune tentative pour recouvrer ses droits; mais en 944 les fils de Romain, mécontents de sa sévérité, et excités par Basile l'Oiseau (*Voy.* BASILE), firent enlever leur père, et le reléguèrent dans l'île de Prote; bientôt après, Constantin, aidé de Basile, leur fit éprouver un sort pareil. Délivré de ses rivaux, il ne donna pas plus de soin aux affaires publiques, et, laissant l'impératrice Hélène gouverner l'empire, il se livra entièrement à l'étude des sciences et des lettres, et se contenta de faire proclamer auguste, son fils Romain le jeune. Les premières années qui suivirent le rétablissement de Constantin furent paisibles, et Constantinople devint florissante; les étrangers y accouraient en foule. Elga, reine des Russiens, Bologude et Gylas, princes hongrois, y vinrent pour en admirer la magnificence; frappés de la majesté des cérémonies des chrétiens, ils abjurèrent l'idolâtrie, et devinrent les alliés de l'empire. Cependant les Sarrasins établis dans la Crète, s'étant réunis à ceux d'Asie en 956, ravageaient les provinces. Ils essuyèrent une défaite complète en 957; Apolusème, un de leurs généraux, fut pris et conduit à Constantinople devant l'empereur, qui lui prodigua les

affronts. La guerre n'en dev
plus acharnée, et les Romain
battus à leur tour. Constanti
accablé de ces revers; un for
crable vint mettre le combl
malheurs. Romain, impatient
gner, et excité par l'infâme
phano qu'il avait épousée (
THÉOPHANO), fit donner du p
son père. Un accident ayant f
verser la coupe avant que Co
l'eut bue entièrement, il en
seulement une révolution viole
le fit tomber en langueur. Ce
il partit pour la Syrie l'année
te; mais ayant appris que
conspirait de nouveau contre
ne put supporter cette horrib
velle, et mourut le 15 novemb
à l'âge de cinquante-quatre a
funérailles furent honorées
larmes sincères et générales;
pe en fut magnifique. Un hé
la tête du cortége, prononçait
roles solennelles: « Levez-vou
» du monde, répondez à l'appe
» des rois. » Constantin, en m
avait recommandé à son fils
mais prendre de femme chez les
barbares, n'exceptant que les
françaises, à cause de la nob
de la valeur de cette nation. C
tin fut zélé pour la justice, la
les sciences et les arts; mai
plutôt les talents et les qualit
homme privé que celles d'un em
il négligeait totalement les aff
bliques pour se livrer à ses g
lui reproche aussi d'avoir ai
avec excès. Constantin a la
sieurs ouvrages qui nous son
nus, et que J. Meursius a
avec des notes et une versio
Leyde, 1611, 1617, in-8
trouve des traités d'Hippiatr
27e. et 50e. des cinquante-tr
qu'il avait fait extraire des a

traitent, le 27e., des am-
de 50e., des vertus et des
l'est pas certain que ces
ient de lui. Les suivants
thentiques : I. deux livres
description géographique
es de l'empire; II. une
pereur Basile, aïeul de
en deux livres, Francfort,
.; Cologne, 1653, in-8°.,
Scriptores post Theopha-
. Combéfis : c'est moins
qu'un panégyrique; elle
en 867 et finit en 886;
vres des cérémonies de la
ine, Leipzig, 1751, 2 vol.
le édition donnée par H.
J. J. Reiske : la version
s estimée; IV. un *Traité*
ement de l'empire, dédié
omain, Leyde, 1611, in-
a version latine de Meur-
ne histoire de la fameuse
esse; VI. un fragment de
I. un discours sur la trans-
. Jean-Chrysostôme. Zo-
tribue aussi quelques poé-
'a point. C'est par l'ordre
e que l'on fit le recueil des
é les *Novelles*, et celui des
augmenté et perfectionné,
les divers auteurs grecs et
vaient écrit sur l'agricul-
nomie rurale; ce dernier
it en langue grecque, est
Géoponiques. On l'a mis
n de cet empereur, parce
à sa demande et sous ses
ussi a-t-on donné quel-
e livre le titre de *Traité*
re de Constantin César.
uteurs l'ont attribué à Cons-
onat; mais on sait aujour-
positivement que ce fut un
Constantinople (*scholasti-*
mé *Cassianus Bassus*, qui
cette collection, et la diri-
gea par l'ordre de Constantin Porphyrogénète. Cet ouvrage a été traduit en latin et en français dans le 16e. siècle (*Voy.* Cassianus-Bassus et Cornarius). Constantin avait épousé Hélène, fille de Romain Lecapène; il en eut Romain, qui lui succéda, Zoé, Théodora et Agathe; la seconde épousa dans la suite Jean Zimiscès. On a des médailles de cet empereur, au revers de sa mère Zoé et de son fils Romain II. L—S—e.

CONSTANTIN VIII, empereur. On désigne sous ce nom un des fils de Romain Lecapène. En effet, ce dernier donna les titres d'augustes à ses trois enfants, et leur fit prendre le pas sur son collègue Porphyrogenète. Constantin fut déposé avec ses frères en 944, et relégué à Ténédos et ensuite à Samothrace, où il fut massacré dans une tentative qu'il fit pour s'échapper (*Voy.* Basile l'Oiseau, Romain Lecapène, Constantin et Christophe). D'autres auteurs ne le comprennent pas sur la liste des empereurs de ce nom, mais ils y mettent un fils de Basile le macédonien, créé auguste en 868, pendant le règne de son père, et mort vers l'an 878. On trouve aussi dans quelques historiens, parmi les Constantin, Héracléonas, fils d'Héraclius et de Marine, et frère de Constantin III (*V.* Constantin III). L—S—e.

CONSTANTIN IX, empereur d'Orient, était fils de Romain le jeune, et frère de Basile II, avec lequel il fut d'abord réduit en tutelle, sous les règnes de Nicéphore Phocas et de Jean Zimiscès. A la mort de ce dernier, en 975, les deux jeunes princes furent reconnus empereurs, et la direction des affaires tomba dans les mains de l'eunuque Basile, jusqu'à ce que Basile II se fût mis à la tête de l'empire, qu'il gouverna avec plus

de vigueur que de talent pendant cinquante ans (*Voy.* Basile). Constantin, pendant tout ce temps, se contenta du titre d'empereur, et ne fit usage du pouvoir que pour satisfaire ses passions. A la mort de Basile, en 1025, Constantin put donner un libre cours à ses vices. Il s'entoura de délateurs et d'hommes corrompus, il opprima les provinces et choisit pour ses victimes les premiers personnages de l'empire; Nicéphore Comnènes, les patrices Constantin et Bardas et un petit-fils de Sclérus eurent les yeux crevés; enfin, trois ans après la mort de Basile, Constantin, épuisé de débauches, fut attaqué d'une maladie incurable, s'occupa sur-le-champ de se choisir un successeur, auquel il voulait faire épouser une de ses filles. On lui désigna Romain Argyre; mais comme il était marié, Constantin, féroce jusqu'au dernier moment, le fit venir, et lui donna le choix, ou d'avoir les yeux crevés, ou de répudier sa femme pour épouser Zoé, la plus jeune des trois princesses filles de l'empereur. Romain hésitait, sa femme se sacrifia pour lui, et courut s'enfermer dans un cloître; Romain, déclaré libre, obéit aux ordres de Constantin, qui termina ses crimes et sa vie à l'âge de soixante-dix ans, après en avoir régné cinquante avec Basile, et seul un peu moins de trois. Il laissa de sa femme Hélène, trois filles : Eudocie, Zoé, femme de Romain, et Théodora, qui régna dans la suite avec Zoe. Il est représenté sur les médailles avec son frère, Basile II.

L—S—E.

CONSTANTIN X, surnommé *Monomaque*, empereur d'Orient, dut son élévation à l'amour que conçut pour lui l'impératrice Zoé, veuve de Romain Argyre et femme de Michel le paphlagonien. Ce dernier, instruit des désordres de Zoé, avait Constantin à Mitylène; mais Michel eût été privé de l'en enfermé dans un cloître, elle son favori, le nomma gouver la Grèce, et bientôt après le pour époux. Le mariage fut sans pompe le 11 juin 1042. L de Monomaque fut celui du se L'empereur entretenait un co public avec une jeune veuve r *Sclérène*, petite-fille de ce Bardas Sclérus qui avait dispu pire à Basile II. Zoé connais intrigue; mais elle ne s'offen des écarts de son mari, pour usât envers elle de la même cendance. Ces désordres prir sorte de régularité. Sclérène f dans le palais; elle eut des prit la pourpre, et même fut du titre d'auguste. Dans les nies publiques, Constantin p assis sur le trône entre l'imp et sa maîtresse, qui, plus sou que lui, disposait à son gré e d'or, des emplois et des dign prodigalité, le faste et les dé de Zoé, l'avidité de Sclérèn faiblesse de Constantin, firent des révoltes de toutes parts. M qui commandait en Italie, s'éta le courroux de Sclérène, vi moment ses terres envahie femme indignement outragé frère de la favorite, lui-même pouillé de ses emplois. Justeme il leva l'étendard de la révol plia d'abord devant lui; mais ment où il venait de remp victoire décisive sur le séba Etienne, qu'on avait envoyé réduire, Maniacès tomba p coup de flèche, et le vaincu comme un trophée dans C nople la tête de son vainqueu pire n'en fut pas plus tran

pereur, nommé *Léon* a pourpre dans Andri- siéger Constantin jus- apitale. C'en était fait ux prince, si Tornice le ses avantages; mais mps précieux dans de tions. Constantin bien :, son général, devint de Tornice et lui fit x. Au milieu de tous 'empire était successi- é par les Serviens, les 'urks Seljoucides, dont ention ici pour la pre- jui, après avoir donné puissance othomane, nfin l'empire grec qu'ils g-temps ravagé. Une tance mémorable du tantin Monomaque est i sépare encore l'église c la communion ro- ichel Cérularius.) Au oubles, Constantin traî- sse obscure et méprisa- l'était plus depuis long- vait cessé de vivre en eur, accablé de chagrins ffligé du schisme qu'il la force d'arrêter, mou- le 30 novembre 1054), e de douze ans. Il ne 'enfants. Les médailles Monomaque sont d'une . L—S—e.

TIN XI (Ducas), em- nt, descendait d'une es familles de Constan- ita sur le trône le 25 dé- Isaac Comnènes, en ab- itairement la couronne, é pour son successeur. signalé dans plusieurs les règnes précédents, s étaient restées pures s désordres d'une cour corrompue; mais il ne montra dans le rang suprême que des vertus obscures et aucune des qualités d'un roi. Il avait la faiblesse de se croire un brillant orateur, et il employait à composer et à prononcer en public de longues harangues, un temps que réclamaient les soins du gouvernement. Son règne, qui dura sept ans et cinq mois, fut marqué par l'invasion des Uses ou Usiens, peuples de Scythie, qui entrèrent dans l'empire au nombre de cinq cent mille et causèrent d'affreux ravages : les Grecs s'unirent vainement aux Bulgares pour leur disputer le passage. Les Usiens vainqueurs renversaient tout devant eux, lorsque la peste vint les arrêter, et les livra sans force au fer des Bulgares, qui achevèrent de les détruire en 1065. Constantin mourut dans les derniers jours de mai 1067. Il avait épousé en secondes noces Eudocie Macrembolitissa, dont il eut trois fils, Michel, Andronic et Constantin, et trois filles. Au lit de la mort, il désigna les trois princes pour ses successeurs, sous la tutelle de leur mère. Il exigea de l'impératrice une promesse signée qu'elle ne prendrait pas d'autre époux. Eudocie fondant en larmes promit tout ce qu'on lui demandait; mais les dernières volontés de Constantin Ducas eurent le sort des testaments des rois: il fut à peine déposé dans la sépulture impériale, que l'on vit ses ordres oubliés, sa veuve remariée, et ses fils écartés du trône. L—S—e.

CONSTANTIN XII, fils du précédent, n'est pas compté par tous les historiens au nombre des empereurs grecs. Constantin Ducas laissa l'empire, en mourant, à ses trois fils, sous la tutelle de leur mère; mais cette princesse les priva bientôt du sceptre, en le donnant avec sa main à

Romain Diogène, auquel succéda Michel, l'aîné des trois princes dont il s'agit. Il paraît que Constantin ne regretta pas sa part d'autorité; car, lorsque Michel, effrayé des révoltes de Nicéphore Bryenne et de Nicéphore Botoniate, descendit du trône en 1078, Alexis Comnènes, qui fut depuis empereur, engagea vainement Constantin à ceindre le diadême abandonné par son frère. Ce prince, d'un caractère timide, aima mieux se soumettre à Botoniate; mais celui-ci lui ayant donné, quelque temps après, le commandement d'une armée destinée à combattre les Turks, Constantin se fit imprudemment proclamer auguste. Les emissaires de Botoniate s'emparèrent bientôt de l'esprit des soldats; Constantin fut pris, tonsuré et relégué dans un monastère situé dans une île de la Propontide. Alexis Comnènes, devenu empereur, l'en tira et l'employa dans quelques expéditions.

L—S—E.

CONSTANTIN DRACOSÈS, dernier empereur de Constantinople, était fils de Manuel Paléologue. Il succéda à Jean Paléologue, son frère, en 1449, et fut le treizième du nom de *Constantin*, ou le quinzième suivant quelques auteurs, qui comprennent dans ce nombre deux princes que d'autres historiens ne regardent que comme des césars. Lors de l'avènement de Constantin sur un trône qu'aucune puissance humaine ne pouvait plus soutenir, l'empire était réduit au territoire de Constantinople et à quelques villes de la Grèce et de la Morée. Constantin se trouvait dans cette dernière province; Démétrius, son frère, plus rapproché de la capitale, éleva quelques prétentions à la couronne. L'impératrice-mère, le sénat, le clergé, le peuple et l'armée se déclarèrent pour Constantin, et le sort sembla le désigner norer la chute de l'empire d comme une noble victime sur une tombe illustre. Il f citer à Andrinople, auprès Amurath, la ratification de exemple honteux de l'avili de la faiblesse des derniers Constantin, à peine sur chercha à s'appuyer d'une ennemie des Turks. On lui d'épouser la fille du doge de la politique prescrivait ce vanité des nobles romains le ter, et Constantin se décida p princesse de Géorgie. Il song à obtenir, par l'entremise de s Démétrius et Thomas, aux avait abandonné la Morée, que cours des princes de l'Occiden tandis qu'il formait ces projet fisants, Amurath n'était plus, Mahomet II, son fils et son seur, méditait d'anéantir un puissance que la pitié, plutôt crainte, semblait avoir fait r par ses prédécesseurs. Il ra pendant, par des promesse nelles, les traités qu'il avait avec les empereurs grecs; m de temps après, il fit déclar dyvân la nullité de semblal ments. Une réclamation im de la part des ambassadeurs tantin acheva d'irriter « Misérables Romains, leu » dit son vézyr, ignorez-vo » ger qui vous menace, et » tes les nations de l'Occiden » raient vous sauver? » C eut recours aux supplication met feignit de se laisser d mais il resserra Constantin élevant, à cinq milles de c une forteresse en face de existait déjà sur le rivage de là les troupes se répand.

e, et vivaient à discrétion
s les murs de Constanti-
npereur, ayant fait en vain
s représentations, renou-
marches auprès des prin-
ens, et promit au pape
le faire cesser le schisme
ette promesse était deve-
ource bannale dont les em-
ecs se servaient dans leurs
ir armer l'Occident en leur
nis les Grecs éprouvaient
e répugnance pour cette
: Constantin, en usant de
s'attira un instant de dé-
haine invétérée de ses
le rite latin rendit les
s inutiles, et les secours
op tardifs. Constantin ne
qu'à défendre jusqu'à la
trémité le siége de son
fit remplir les magasins
de munitions, s'assura le
deux mille Génois com-
le brave Justiniani, et
à repousser, avec huit ou
ommes, les attaques diri-
une ville d'environ seize
irconférence. Ce fut le 6
que Mahomet parut de-
e St.-Romain, à la tête de
: mille combattants. Des
a calibre prodigieux lan-
udre pendant neuf jours
impériale. Constantin, à
assiégés, et Justiniani,
mandant-général, sou-
c intrépidité les attaques
es; leur exemple électrise
es Grecs et les Vénitiens;
ple n'est plus défendue
héros. Les Turks élèvent
bois d'où ils battent en
de St.-Romain. Ils creu-
es, les assiégés les éven-
r de bois est brûlée; les
s pendant le jour, sont
rebâtis pendant la nuit. Quatre vaisseaux auxiliaires traversent et mettent en désordre la flotte turke qui bloquait le port, et ravitaillent la place. Mahomet, furieux de ne pouvoir forcer l'entrée du port de Constantinople fermé par une chaîne, conçut le hardi projet d'y faire transporter ses vaisseaux par terre, en les conduisant sur un chemin fait de madriers et de planches graissées, depuis le Bosphore jusqu'au haut du port. Cette entreprise gigantesque fut exécutée en une nuit, et les Grecs, au point du jour, virent avec effroi la flotte turke au milieu du port. La discorde se mit parmi eux; on parla de se rendre; la fermeté de Constantin arrêta les murmures. Quelques propositions qu'il fit faire à Mahomet ne furent point écoutées. Cependant le bruit se répandit dans le camp des Turks, que les chrétiens, sous la conduite de Jean Huniade, accouraient au secours de Constantinople. Mahomet effrayé songea à se retirer; un de ses vézyrs le détourna de ce projet, et l'engagea à donner un assaut général. Le siége durait depuis cinquante jours. Les dervychs promirent une jeunesse éternelle à ceux qui périraient dans l'attaque; Mahomet promit le pillage de la ville à ceux qui survivraient; du reste, un jeûne solennel fut ordonné dans l'armée. Constantin, de son côté, ne négligea rien pour exciter les siens et pour leur cacher les justes craintes qui l'agitaient. Il se rendit avec ses plus braves guerriers à l'église de Ste. Sophie, y prononça le pardon des injures, le demanda pour lui-même, et reçut solennellement la communion. Il semblait que la puissance divine, invoquée par les deux armées, allait être témoin des derniers moments de l'empire de Constantinople. Enfin, les Turks s'avancèrent; leurs

premiers rangs furent moissonnés par le fer des Grecs et de leurs alliés; de nouveaux assiégeants succédèrent aux premiers. Les assiégés, fatigués de carnage, conservaient cependant leur avantage, lorsque les janissaires firent pleuvoir sur eux une grêle de traits. Justiniani dans ce moment fut blessé; la vue de son sang glaça son courage. En vain Constantin le rappela au combat; Justiniani s'enfuit à Galata, où, quelques jours après, il mourut de honte et de remords. Sa défection entraîna une partie des assiégés, qui quittèrent les murailles avec le plus affreux désordre. Les Turks pénétrèrent par toutes les brèches en poussant des cris de joie et de fureur. Constantin, n'écoutant que son désespoir, court avec un gros de sujets fidèles à la porte St.-Romain et se précipite au milieu des ennemis. La noblesse la plus illustre, les Paléologue, les Comnènes, Jean de Dalmatie, François de Tolède, meurent à ses côtés. Constantin envie leur sort, et s'écrie: « N'y a-t-il donc pas un chrétien » qui veuille me délivrer de la vie? » Dans ce moment, il est frappé par un Turk qui lui coupe la moitié du visage, un second l'achève. Comme il avait ôté son manteau de pourpre, de crainte d'être fait prisonnier, on ne reconnut son cadavre qu'aux aigles d'or qui décoraient ses brodequins. Ainsi périt Constantin Dracosès, dans la 50e. année de son âge, après un règne de trois ans et sept mois. Sa mort fut suivie du pillage de Constantinople, où Mahomet fixa le siége de l'empire othoman. Constantin était digne, par ses vertus et par ses talents, de régner sur un état florissant. Il a du moins répandu l'éclat le plus glorieux et l'intérêt le plus vif sur la dernière journée de l'empire romain d'Orient. Fondé par un prince illustre et puissant, cet empire cess sous un empereur digne d Constantin. Quelques auteur cette catastrophe en 1453; opinion n'est pas suivie. C rapporte différemment Dracosès, et prétend qu'il par la foule des combatta Phranzès, témoin oculaire, qui se trouvait près de Co ple lors de la prise de ce sont d'accord sur les circ que nous avons rapportées, été suivis par tous les histo dernes. Constantin ne lais d'enfants; il avait été mari à Théodora, ensuite à Cat ne fut que fiancé à la pri Géorgie. L—

CONSTANTIN Ier., roi succéda, en 458, à son f gard. Avant de monter sur il avait manifesté des inclin tueuses; mais, dès qu'il s'abandonna à tous les vic quenta que les hommes de populace, et se montra cr tain envers les nobles. Ceu lui avoir vainement adre présentations, cherchèren un soulèvement, dans le t où les Pictes venaient de c alliance avec les Saxons Galloway, homme qui jo grand crédit sur ses comp empêcha de se révolter, sant entendre qu'ils allai le royaume à un grand d que les Pictes venaient d d'eux, et que les Breton amis peu sûrs. Constanti suite une ambassade d'Am ce breton, qui l'engageait ler l'ancienne alliance c tons et les Écossais contr ennemis communs des ch alliance subsista jusqu'à l'

furent subjugués
les Pictes par les
ı mourut en 479,
ıccesseur. E—s.
II succéda à son
358. Ce prince,
courage, voulait
ses anciennes li-
nesse ayant péri
t sous le règne de
étant si corrompu
ı l'armer pour la
du royaume lui
férer son projet,
enne discipline fût
pour hâter ce mo-
ıe réforme géné-
es militaires, que
ques. Ces mesures
mécontentements
ɔnarque sut apai-
s eurent tout le
ndait. Les Danois
nte dans le royau-
archa à leur ren-
de leurs armées;
avec trop d'impé-
ée, défendue par
ıents, il fut tué en
l, dans le comté de
E—s.
III, fils d'Èthe,
' en 903. Les Da-
t pu engager les
cesseurs à prendre
ɜs Anglais, réus-
s de lui, à force
romesses; mais à
ıient écoulés, qu'ils
firent alliance avec
les ayant attaqués
s Danois revinrent
quels ils jurèrent
ɔle. Les deux peu-
le territoire des
èrent une défaite si
ɔlus grande partie
de la noblesse écossaise y périt, et que l'Écosse y perdit deux provinces, le Cumberland et le Westmorland. Constantin, dégoûté de la couronne, abdiqua, et se retira dans un monastère à Saint-André, en 943. Il avait ôté au peuple le droit d'élire le successeur au trône, en ordonnant qu'à l'avenir le prince qui porterait le titre de comte de Cumberland hériterait de droit de la couronne. E—s.

CONSTANTIN IV, fils de Culen, parvint à la couronne après la mort de Kenneth III, en se faisant soutenir par un parti qui l'aida à renverser l'ordre de succession naturelle, par ordre de primogéniture, établi par le roi précédent. Milcolombus, fils de ce dernier, chercha à faire valoir ses droits; mais voyant que son rival était beaucoup plus fort que lui, il congédia son armée et se retira dans le Cumberland. Peu de temps après, Constantin, attaqué dans le Lothian par Kenneth, frère naturel du roi détrôné, fut défait et perdit la vie en 1002. Il avait régné un an et demi. E—s.

CONSTANTIN, élu pape le 4 mars 708, successeur de Sisinnius, était syrien de naissance. C'était le 7e. pape de suite venu de Syrie ou de Grèce. Il paraît que la persécution des Arabes et les progrès rapides de la puissance musulmane chassaient de l'Orient les Syriens et les Grecs qui venaient se réfugier à Rome. Constantin fut appelé à Constantinople par l'empereur Justinien II. On ignore quel était l'objet de ce voyage. L'empereur communia de la main du pape, confirma tous les priviléges de l'Église et renvoya le pontife, dont l'absence avait duré un an; il rentra à Rome en 711. Justinien ayant été tué, Philippique le remplaça. Ce nouvel empereur, qui protégeait le mo-

nothélisme, et fit brûler les actes du 6e. concile général, envoya au pape une lettre dans laquelle son erreur était exprimée; mais Constantin la rejeta. Le peuple romain signala son zèle en cette occasion, et on éleva dans l'église de St.-Pierre une image qui contenait les six conciles généraux. Philippique ayant été détrôné par une conspiration domestique, Anastase, qui le remplaça, écrivit aussitôt une lettre à Constantin, par laquelle il faisait profession de la foi catholique, et rétablissait l'autorité du 6e. concile. Le patriarche de Constantinople écrivit aussi à Constantin pour renouveler leur communion de croyance. L'archevêque de Milan, Benoît, disputa à Constantin le droit de consacrer l'évêque de Pavie; mais il perdit sa cause contre le pape, à qui cette prérogative avait toujours appartenu. Constantin mourut le 9 avril 715, après sept ans de pontificat. D—s.

CONSTANTIN, anti-pape, fut élu par une faction séditieuse, après la mort de Paul Ier. en 767. Il était laïque, frère du duc Soton ou Toton, qui, à la tête de quelques brigands armés, l'installa avec violence au palais de Latran, et le fit consacrer de la même manière. C'était le premier exemple à Rome d'une pareille usurpation. Cet intrus resta en possession du saint siége pendant treize mois. Il écrivit à Pépin pour lui faire approuver son élection, et n'en reçut point de réponse. Une nouvelle révolution détruisit le pouvoir de Soton, et mit pour un instant un autre intrus, nommé *Philippe*, à la place de Constantin, qui fut obligé de se cacher, avec un de ses frères, nommé *Passif*, dans l'oratoire de St.-Césaire. Ces troubles durèrent jusqu'à l'élection d'Étienne III, le 6 août 768; mais les violences continuèrent; Co tin fut tiré de sa retraite; on à cheval sur une selle de femm de grands poids aux pieds, cet état, on le mena au monas Celles-Neuves. Il en fut tiré q jours après. On lui arracha les et on le laissa dans cet état dans la rue. L'année suivante, d'avril 769, il fut traduit de concile, où on le condamna pénitence le reste de ses jo annulla toutes les ordinations les autres actes faits pendant trusion. Il paraît que Consta enfermé dans un monastère sa mort, dont on ignore l' Le jésuite Gretser a publié les de cet anti-pape, avec celles goire III, Étienne III, Zacha Paul Ier., etc., Ingolstadt, 16 4e. Duchesne les a aussi re dans sa *Collection des histo France;* mais, suivant Lam Gretser a altéré le texte de ces dont le manuscrit, qu'on cr que, se trouve à la bibliothèq périale de Vienne. (*Voy.* Pa anti-pape, et ÉTIENNE III). L

CONSTANTIN, surnommé *cain*, parce qu'il était de Car occupe un des premiers rangs les hommes célèbres du 11e. Jaloux d'acquérir des connais profondes et variées, il se re Babylone (d'Égypte), qui était ainsi dire, à cette époque, la r pole des sciences. Constantin avec un zèle infatigable et un prodigieux la grammaire, la di que, l'arithmétique, la géomé physique, l'astronomie, la méc cie et la musique, des Chaldéen Arabes, des Persans et des San ensuite il passa dans l'Inde, t occupé du vif désir de s'in Après trente-neuf années d'ab

Carthage; mais ses com-
neapables d'apprécier un
anscendant, l'attribuèrent
e, et Constantin se vit
t persécuté. Pour se sous-
éril qui le menaçait, il
e, et se rendit à Salerne,
uisa sous l'habit de men-
ère du roi de Babylone
ne, reconnut Constantin,
honorablement, et le re-
particulièrement au fameux
Guiscard, qui le choisit
premier secrétaire. Cons-
érant l'obscurité du cloître
es dignités, se retira au
du Mont-Cassin, et s'ac-
e de l'abbé, Didier, qui
e sous le nom de *Victor*
lédia une partie des écrits
a dans cette solitude, où
jusqu'à sa mort, ar-
087. On a porté sur ce
ecin les jugements les plus
ires. Ceux-ci le proclament
l'Orient et de l'Occident,
r des sciences et surtout
guérir, nouvel Hippocrate,
r de l'illustre école de Sa-
t-là le représentent comme
barbare, un traducteur
compilateur, un plagiaire
. Constantin ne mérite ni
n ni tout le mal qu'on a
Sans doute il ne fut point
riginal; on peut même lui
de s'être parfois appro-
rits dont il n'était que le
, l'abréviateur ou le com-
mais il faut savoir gré à
laborieux de la vive im-
il donna à son siècle. Les
particulièrement la méde-
ut tombées dans une sorte
. Constantin eut le bon
remonter aux sources les
Il traduisit en latin les
meilleures productions des Grecs et des Arabes. Son style est, à la vérité, dur et incorrect; sa version est quelquefois infidèle; mais celui qui fait le premier pas dans une carrière utile et pénible, n'a-t-il pas droit à notre indulgence et même à nos hommages? Si l'école de Salerne ne fut pas créée par ce médecin, elle lui doit au moins une grande partie de sa renommée. Les ouvrages qui portent le nom de Constantin ont été recueillis en deux volumes, intitulés : I. *Constantini Africani, post Hippocratem et Galenum quorum, græcæ linguæ doctus, sedulus fuit lector, medicorum nulli prorsùs, multis doctissimis testibus, posthabendi, Opera, conquisita undique magno studio*, etc., Bâle, 1539, in-folio; II. *Summi in omni philosophiâ viri Constantini Africani medici Operum reliqua, hactenùs desiderata, nuncque primùm impressa, ex venerandæ antiquitatis exemplari quod nunc demùm est inventum*, etc., Bâle, 1539, in-folio. Ces deux volumes renferment un grand nombre de traités, dont la plupart n'ont pas été composés, mais seulement traduits, abrégés, quelquefois refondus par Constantin. André Turini, éditeur des *Œuvres d'Isaac* (en 1515), attribue à ce médecin arabe presque tous les écrits publiés par le moine du Mont-Cassin, et notamment le *Pantechnum* et le *Viaticum*. Personne ne dispute à Constantin le *Traité des Maladies de l'estomac*, qui, sans contredit, est un des meilleurs de cette volumineuse collection. C.

CONSTANTIN MANASSES. *V.* MANASSES.

CONSTANTIN (ANTOINE), pratiqua la médecine à Aix en Provence, et mourut en 1616. Il fit imprimer à Lyon, en 1597, un ouvrage in-8°,

sous ce titre : *Brief traité de la pharmacie provencale et familière, dans lequel on fait voir que la Provence porte dans son sein tous les remèdes qui sont nécessaires pour la guerison des maladies.* Il tâche de prouver que l'on peut faire la médecine avec les remèdes indigènes de chaque province, et c'est presque entièrement des végétaux qu'il les tire. Ses raisonnements, et ceux de Symphor. Champier, qui avait traité le même sujet, ne persuadèrent ni le public, ni les médecins; sans cela, l'auteur et le livre ne seraient pas tombés dans l'oubli, quoique Peiresc en ait parlé d'une manière honorable. Ce médecin est aussi l'auteur du livre suivant : *Opus medicæ prognoseos, in quo omnium quæ possunt in ægris animadverti symptomatum in omnibus morbis, causæ et eventus copiosè et luculenter exponuntur. Omnia à Galeno, Hollerio, Dureto et Jacotio, fidelissimis summi Hippocratis interpretibus deprompta*, Lyon, 1613, in-8°. D—P—s.

CONSTANTIN (Robert), né à Caen, dans le 16e. siècle, s'appliqua, dès sa jeunesse, à l'étude des langues et des belles-lettres, et y fit de très grands progrès. Il se rendit ensuite à Agen, pour suivre les leçons de Jules-César Scaliger, qui le prit en affection, et dont il devint le commensal. Scaliger, en mourant, le chargea de publier quelques ouvrages qu'il laissait imparfaits, et lui en fit remettre les manuscrits. Cette préférence, que Scaliger donnait à Constantin sur son propre fils, fut la cause de la haine que celui-ci lui porta dans la suite. Constantin passa en Allemagne, où il fréquenta les écoles les plus célèbres, s'appliquant particulièrement à se perfectionner dans la langue grecque. Il en fut rappelé par ses concitoyens, qui lui offrirent, en 1561, la p professeur de belles-lettres. alors occupé de l'impression dictionnaire grec et latin, qu l'année suivante, et qu'il dé magistrats de la ville de Ca ques Dalechamp, son ami, épître remarquable, en ce qu' tient sa profession de foi. D à Caen, il se fit recevoir do médecine en 1564, et donna çons publiques et particulière gue grecque. On l'accusa d percer, dans ses explications veau-Testament, des opinio rables au protestantisme : i sulta pour lui quelques désag mais il tint bon pendant temps. Cependant la pruden termina à se retirer à Monta il exerça la médecine ; et croyant pas en sûreté, il se r Allemagne. Il y vécut dans l'c et la misère jusqu'à sa mort, le 27 décembre 1605. De T que Constantin a vécu cer ans, mais Joseph Scaliger, vait connu personnellement, qu'il n'avait que dix ans que lui, suivant le *Scali* de 1669 (1); or, Scalig né en 1540, et, d'après ce Constantin en 1550, ce duit la durée de sa vie à s quinze ans. Ses principaux o sont : I. *Lexicon græco-la* Genève, Crispin, 1562, 2 fol.; nouvelle édition, augmen F. Portus, Genève, Vignon, 2 vol. in-fol., rare et rech On en trouve des exemplair les dates de 1607 et 165 mots y sont classés dans l'or phabetique, ce qui en rend

(1) Ou même deux ans seuler l'on s'en rapporte à l'édition de même ouvrage.

:ile que celui du dictionnaire stienne, où ils sont rangés d'a- ars racines; aussi, par cette plusieurs personnes le préfè- à celui d'Estienne, qui est ce- t plus savant et plus complet. a fait un abrégé sous ce titre: *a græco-latinum ex R. Cons- et aliorum scriptis collectum*, , 1566, in-4°., souvent réim- II. *Supplementum latinæ seu dictionarium abstruso- cabulorum*, Genève, 1573, III. *A. Corn. Celsi de re me- ri; Sereni poëma medicinale nnii poëma de ponderibus et is cum annotat.*, Lyon, 1549, in-16: Th. Jansson d'Almelo- réimprimé les notes sur Celse, es additions, Amsterdam, in-12, et 1713, in-8°.; IV. *vasti de historiâ plantarum not. J. C. Scaligeri*, Lyon, n-4°. Constantin publia cette d'après les manuscrits de Sca- y joignit, sur quatre livres e histoire, des remarques, t certainement de lui, quoiqu'il pas mis son nom; c'est ce qui oire à Vossius qu'elles étaient champ; mais, quarante ans a mort, elles furent réimpri- us son nom, dans la grande et ition de l'*Histoire des plantes éophraste*, qui fut donnée à lam en 1644, in-fol. (*Voy.* IRASTE). Ces notes, réunies à e Scaliger, avaient été publiées ient du texte, Lyon, 1584, et il paraît que Constantin n'en l'éditeur, à en juger par les u'on lui prodigue dans la pré- . Des notes sur *Dioscoride* AMATUS); VI. *Nomenclator um scriptorum quorum libri vel manuscripti vel impressi othecis Angliæ et Galliæ; indexque totius bibli t. atque pandectarum Conrad. Gesneri*, Paris, 1555, in-8°.; compilation sans intérêt, et qui date de la jeunesse de l'auteur. W—s.

CONSTANTIN DE MAGNY (CLAUDE-FRANÇOIS), né à Reignier, en Savoie, l'an 1692, se destina d'abord à l'étude de la jurisprudence, et reçut le degré de licencié à l'université de Louvain, où il avait fait ses études avec la plus grande distinction. Ayant dédié sa thèse au prince Eugène de Savoie, cette circonstance le fit connaître du roi de Sardaigne, Victor-Amédée II, qui lui fit offrir une chaire de droit à l'université de Turin. Ébloui par quelques succès littéraires, le jeune avocat se flatta de parcourir une carrière plus brillante en se rendant à Paris. Reçu en 1726 chez le maréchal d'Estrées, gouverneur de Bretagne, en qualité de bibliothécaire, il suivit ce seigneur à Rennes, et lui servit de secrétaire pendant la tenue des états de la province. Peu content d'un emploi qu'il regardait encore comme trop subalterne pour lui, de Magny trouva moyen de se faire nommer bibliothécaire du roi de Pologne, électeur de Saxe. Il se rendit à Dresde, et s'y maria en 1754; mais son humeur inconstante et son esprit caustique, qui le faisait surnommer le *Diable boiteux*, ne lui permirent pas d'y demeurer long-temps. Il revint dans sa patrie, et se rendit ensuite à Lausanne, avec le projet d'y former un établissement pour l'instruction des sourds-muets: il avait lieu d'espérer un heureux succès dans cette entreprise; car ayant un fils né avec cette infirmité, il était parvenu, à force de patience, à lui apprendre à lire, à écrire, à pratiquer les quatre règles d'arithmétique, et à se reconnaître sur un écarte géographique, au point d'al-

ler sans guide dans toutes les villes des environs. L'établissement de Lausanne n'ayant pu être formé, l'avocat Constantin mena encore pendant quelques années une vie errante, et mourut à Strasbourg vers 1764. On a de lui : I. *Dissertation critique sur le* Paradis perdu *de Milton*, Paris, 1729, in-12 ; les beautés et les défauts de ce poëme y sont appréciés avec impartialité, ou plutôt avec sévérité; II. *l'Olla potrida, soit recueil sur toutes sortes de matières littéraires, facétieuses et amusantes*, 2 vol. in-12 ; III. quelques brochures, une *Dissertation sur la poésie*, insérée dans le *Mercure de France* (octobre 1724), et des manuscrits conservés dans sa famille. — Boniface CONSTANTIN, jésuite, grand-oncle du précédent, mort à Vienne en Dauphiné, le 8 novembre 1651, a publié : I. *Vie de Cl. de Granyer, évêque et prince de Genève*, Lyon, 1640, in-4°., ouvrage où l'on trouve des détails sur la mission de Chablais, faite par S. François de Sales; II. *Historiæ sanctorum angelorum epitome*, Lyon, 1652, in-8°., ouvrage curieux, divisé en quatre livres. Les trois premiers et les corollaires qui terminent l'ouvrage sont purement théologiques; mais le quatrième livre, qui forme seul les deux tiers du volume, est un recueil par ordre chronologique de tous les événements auxquels les anges ont eu quelque part, avec la citation en marge des légendes et historiens originaux desquels les récits sont tirés. III. Plusieurs autres ouvrages ascétiques. C. M. P.

CONSTANTINA (FLAVIA-JULIA), fille aînée de Constantin-le-Grand, fut mariée par son père au jeune Annibalien, lorsque cet empereur le fit roi de Pont. Annibalien ayant été assassiné, Constantina resta veuve et vécut ainsi [illegible] lant quatorze a[illegible] l'accuse d'avoir favorisé la rév[illegible] Vétranion en 350. Il paraît bi[illegible] tain qu'elle y contribua et [illegible] fut elle qui le revêtit de la po[illegible] mais elle ne le fit que pour [illegible] les intérêts de Constance II, so[illegible] A cette époque, Magnence ay[illegible] assassiner l'empereur Constan[illegible] les Gaules, s'était rendu ma[illegible] cette province et de l'Italie. Con[illegible] qui était alors en Mésopotan[illegible] trouvait trop éloigné pour n[illegible] contre ce tyran, et, comme [illegible] urgent d'arrêter ses progrès, [illegible] tantina se hâta de lui oppo[illegible] concurrent, et favorisa l'élec[illegible] Vétranion, préférant de don[illegible] collègue à son frère, plutôt [illegible] laisser l'empire d'Occident en[illegible] mains d'un usurpateur. Ce q[illegible] justifier notre opinion, c'est l'[illegible] parfait qui régna entre Co[illegible] et Vétranion ; celui-ci, loin [illegible] traité en rebelle, fut reconnu [illegible] reur, et joignit ses troupes à [illegible] de Constance. Quelque temps [illegible] Constance II, satisfait sans do[illegible] la conduite de sa sœur. La do[illegible] mariage à Constance Gallus, [illegible] décora du titre de césar. Ils pa[illegible] l'un et l'autre pour Antioche. [illegible] du gouvernement donné à Gall[illegible] fut alors que se développèrent [illegible] les mauvaises inclinations de [illegible] tantina. Son ambition s'était rév[illegible] fille du grand Constantin et [illegible] auguste par lui, elle voyait avec [illegible] que son mari n'eût que le tit[illegible] césar. Loin de le ramener aux [illegible] ments de douceur et d'équité [illegible] il s'écartait tous les jours, elle d[illegible] complice des persécutions et de [illegible] mes de Gallus. Ammien Mar[illegible] l'appelle une furie, et lui attrib[illegible] mort de plusieurs personnage[illegible] distinction. La conduite de ces

ta le mécontentement de qui manda Gallus auprès i-ci prit la route de Rome, récéder par Constantina, ir qu'elle fléchirait plus n frère; mais elle mourut rille de Bithynie, et son eul exposé à la vengeance ur. Il fut mis à mort par n Istrie, avant son arrivée n n'a point de médailles s de Constantina. T—N.

NTINI (Angelo), natif embrassa fort jeune l'état n dans sa patrie, où il succès le rôle d'arlequin. il fut appelé à Paris pour minique; mais ce dernier son emploi, Constantini particulier, celui de *mez-*, dans les canevas italiens, toujours un intrigant. A la minique, Angelo le rem- à l'installation de Gherar- cesseur. Il reprit alors le ezzetin, qu'il continua de qu'en 1690. La troupe itant été supprimée à cette nstantini se rendit à Bruns- en leva une pour le ser- uste, roi de Pologne. Ce hanté des talents de son l'anoblit et le fit trésorier nus-plaisirs. Ces faveurs la tête au pauvre mezzetin, olence d'adresser ses vœux esse du monarque. Celle-ci t; Auguste surprit le cou- it plonger dans les cachots. ra vingt ans, au bout des- int à Paris et prit parti dans troupe italienne. Constan- son début, un succès pro- ependant, la même année, ur Vérone, où il mourut ois après. Le portrait de , gravé par Vermeulen, d'après de Troy, a le rare avantage d'être enrichi d'un sixain de La Fontaine, qui finit ainsi :

Qui ne le voit pas n'a rien vu,
Qui le voit a vu toute chose.

ce qui fit dire au poète Gâcon que c'était là un *conte* de La Fontaine. On a de Constantini une facétie assez rare : *La Vie, les amours et les actions de Scaramouche*, Lyon, Cologne, 1695, Paris, 1698, in-12. D. L.

CONSTANTINUS (Julius Celsus). C'est le nom de l'auteur des *Commentarii de vitâ Cæsaris*, qui parurent pour la première fois à la suite des *Commentaires* de César, en 1473. Cet auteur attribue à un Julius Celsus le 8e. livre de la *Guerre des Gaules*, qui est à la suite de ceux qu'a composés César, et il nomme, comme un des officiers de César qui se trouvait présent à la guerre d'Ambiorix, ce même Julius Celsus. D'un autre côté, on trouve nombre de manuscrits de ces mêmes *Commentaires* qui portent ce titre : *C. Julii Cæsaris per Julium Celsum Commentarii*, et qui semblent par conséquent attribuer ces *Commentaires* à Julius Celsus. C'est en effet le sentiment que Juste-Lipse, Carrion et d'autres savants ont voulu soutenir. On est certain cependant que les sept premiers livres des *Commentaires sur la Guerre des Gaules* et les trois livres de la *Guerre civile* sont de César. A la vérité, dans un grand nombre de manuscrits des ouvrages de ce conquérant, on trouve ces mots : *Julius Celsus vir clarissimus recensuit*; ce qui prouve seulement que ce Julius Celsus a été simplement éditeur; mais à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne, on ignorait déjà quel était l'auteur du huitième livre des *Commentaires de la Guerre des Gaules* et des livres sur la *Guerre d'Alexandrie* et sur la *Guerre d'Es-*

pagne Suétone dit que, de son temps, quelques-uns les attribuaient à Hirtius et d'autres à Oppius; mais il penche pour le premier. Aucun ancien n'a parlé de *Julius Celsus Constantinus;* ce nom ne se trouve pas dans les écrits de César, qui paraît avoir eu soin de nommer tous les officiers qui, sous ses drapeaux, s'étaient acquis quelque célébrité. Cependant, comme les manuscrits de la vie de César, dont nous avons parlé, portent aussi le nom de Julius Celsus, et qu'elle a été imprimée sous ce titre, il est des écrivains (*Voyez* Chaudon, article *Celsus Julius*) qui ont d'abord réalisé l'existence douteuse de ce Julius Celsus, contemporain de César, et qui lui ont ensuite attribué la vie qui a été imprimée sous ce nom. Cette vie fut réimprimée à Londres avec une préface de Grævius, en 1697. Elle parut enfin pour la troisième et dernière fois dans l'édition de César, dite *Variorum*, Leyde, 1713, in-8°. C'est la seule édition que nous ayons eu occasion de consulter. Cet ouvrage est peu connu, même des savants; il ne méritait pas cependant cet abandon. Non seulement on y trouve tous les faits relatifs à la vie de César, mais ils y sont disposés avec ordre et clarté; la narration est vive et rapide, semée de courtes réflexions, quelquefois exprimées avec élégance, et qui décèlent un homme judicieux, probe et instruit. On est tellement incertain sur l'époque où vivait cet auteur, qu'un savant a attribué son ouvrage à Pétrarque, et que Grævius le fait vivre au 5e. ou au 6e. siècle. Il était cependant possible de déterminer cette époque avec assez de certitude: en effet, les plus anciens auteurs où l'on ait trouvé cet ouvrage cité, sont Walter Buriée (Gualterus Burleus) et Vincent, évêque de Beauvais, qui écrivaient deux vers l'an 1230 et 1240. si, il est prouvé du moins que sus Constantinus est antérieu 13e. siècle. Parmi les auteurs qui lui-même dans son ouvrage, S gustin est le plus récent; il est postérieur au 5e. siècle. Il y a e dans Celsus Constantinus deux circonstances qui peuvent servir terminer l'époque où il a écrit. E crivant la Gaule, il dit que les l s'étendent vers les limites de la dre, du Hainaut et du Braban plus anciens monuments où l'on t les deux premières dénominati r de la fin du 7e. siècle; mais t est encore postérieur à cette ép car il compare une partie des l des Helvétiens à celles des Bo gnons vers le midi, dont il le territoire jusqu'à Bâle et à l de Constance. Or, les limites des guignons ne se sont étendues ju Constance que postérieurement 937, et lorsque Rodolphe II, r la Bourgogne Transjurane, conc traité avec Henri Ier., roi d'All gne, qui lui céda l'ancienne *Allen* (*Voyez* Luitprand, liv. IV, ch. Ainsi, tout considéré, c'est vers l du 10e. siècle que Julius Celsus C tantinus doit avoir écrit. Quelque ces de barbarie dans le style, et d'a indices qu'il serait trop long de d lopper, viennent à l'appui de ces cherches. Il était de Constantino car les plus anciens manuscrits nous restent de son ouvrage lui d nent le titre de *Constantinopolita* Il était zelé chrétien; car il tourn ridicule les superstitions du paga me et désapprouve la mort volont de Caton. C'est à ce propos qu'il S. Augustin; cependant, en r portant l'accusation dirigée contre sar de ne s'être point levé lorsqu

pour le féliciter, il ajoute: t-il pas un grand crime, et ours, ne voyons-nous pas es qui ne daignent pas se présence des princes et des Ce trait de satyre paraît di- e les gens d'église de son st probable qu'il était comte car il a le titre de *comes* anuscrits, et peut-être n'a-t-tre un Julius Celsus au nom- ficiers de César, que pour nter à ces temps reculés l'il- de sa famille. Il nous ap- la parcouru les Gaules, tan- laires et aussi pour le plaisir de voyager. Il employa un pour traverser la forêt des Les auteurs qu'il cite sont céron, Suétone, Florus, jeune, S. Augustin; mais u aucun que nous ne pos- Nous voyons même que le *Commentaires* de César, it avoir revu, était, de son ins l'état d'imperfection où ns. W—R.

TANTINUS (Emmanuel), , poète et historien por- aquit dans le 16e. siècle, à ville épiscopale de l'île de passa en Italie, et s'établit à il fut nommé clerc du sacré professeur de théologie au romain, et où il mourut en avait publié dans cette ville ouvrages: I. *Insulæ Mate- ria*, 1599, in-4°.; II. *Ora- æ habitæ coram Clemente Gregorio XIII*; à la suite age précédent, III. *Histo- rigine atque vitâ Regum e*, 1601, in-4°.; IV. *Car- ria*. Ce sont des poëmes à e du pape Paul V; du cardi- on Borghèse, etc. Ils furent séparément, in-4°. V—ve.

CONSTANTIUS (Antonius). *V.* Constanti.

CONTANCIN (Cyrique), jésuite, né à Bourges en 1670, et l'un des plus vertueux missionnaires que la France ait donnés aux missions de la Chine, partit pour cet empire en 1700, et y passa trente-un ans dans l'exercice du ministère apostolique. Les besoins de la mission le firent députer en France, où il arriva en 1731. Lorsqu'il y eut terminé les affaires qui lui avaient fait entreprendre ce long et pénible voyage, il se hâta de repasser ces mêmes mers, pour revoler au milieu de ses chers néophites. Chargé de conduire à la Chine deux nouveaux missionnaires, il se rendit avec eux au Port-Louis: on mit à la voile le 10 novembre 1733; mais le pieux missionnaire, déjà consumé de travaux, ne put résister à ces nouvelles fatigues. Le 13, il fut attaqué d'une fièvre ardente, et y succomba le 21. Tout l'équipage, qui avait été témoin de son zèle et de ses vertus pendant la précédente traversée de la Chine en France, l'honora de ses regrets et de ses larmes. Par une délibération du capitaine et des autres officiers du vaisseau, il fut arrêté que, contre l'usage ordinaire, et dans la vue de procurer les honneurs de la sépulture à ce respectable missionnaire, on conserverait son corps jusqu'à Cadix, où l'on devait relâcher. Le corps fut embaumé, gardé pendant cinq jours sur le vaisseau, et remis, en abordant à Cadix, aux jésuites du collége de cette ville, qui, après lui avoir rendu tous les devoirs funèbres, l'inhumèrent dans le caveau de leur église. Le P. Contancin retournait à la Chine avec le titre de supérieur-général des missions, qualité à laquelle sa modestie s'était longtemps refusée. Ce missionnaire, à qui

l'on doit plusieurs lettres insérées dans le recueil des *Lettres édifiantes* (tom. XVIII et suivants de l'ancienne édition), est le premier qui nous ait fait connaître les gazettes chinoises. Elles s'impriment en caractères mobiles, que les Chinois connaissaient longtemps avant nous, mais dont ils ne font usage que pour les impressions qui exigent de la célérité. La gazette de Pé-king paraît tous les jours, et forme un cahier de 60 à 70 pages, petit in-fol. Elle se répand dans tout l'empire; celles qui s'impriment dans les provinces ne font que la copier et l'abréger. C'est au nom de l'empereur, et sous l'autorité du gouvernement, qu'elles se publient; y faire le plus léger changement, pour en altérer la sincérité, serait un crime. Le P. Contancin rapporte que deux écrivains, l'un employé dans un tribunal, l'autre dans la régie des postes, furent punis de mort, pour avoir fait insérer dans la gazette quelques circonstances qui se trouvèrent fausses. G—R.

CONTANT (Paul), fils de Jacques Contant, savant apothicaire de Poitiers, embrassa la profession de son père, pour satisfaire plus facilement son goût pour la botanique. Cette science ne faisait alors que de renaître en Europe, et le petit nombre de personnes qui la cultivaient modestement n'avaient entre eux aucune communication. Contant, à l'exemple de son père, entreprit plusieurs voyages en France, en Allemagne et en Italie, dans le dessein de voir les curieux, de visiter leurs cabinets, et il en rapporta des connaissances utiles et les semences de plusieurs plantes rares ou inconnues auparavant dans sa province. De retour à Poitiers, il y établit un jardin botanique, qui se trouva fort riche, comparé à ceux qu'on avait alors. Il ne crut pas avoir encore assez fait science, son unique passion: lut lui créer des partisans. C ce dessein qu'il publia un ouv titulé le *Jardin et Cabinet p* Poitiers, 1608, in-8°., fig. poëme où il décrit les plan avait rassemblées, avec leurs tés médic les; les animaux, les les poissons qui formaient son Quelque temps après, il en p second, sous le titre d'*Ed-n.* lui-ci, il suppose qu'Adam ayant été bannis du paradis t s'occupèrent à rassembler dan din des plantes, des fleur arbustes de toutes les espèces me n'est qu'une longue nome rimée des plantes connues al tant n'était qu'un poète médi ses ouvrages ne méritent pl consultés. Il mourut dans sa en 1632, âgé d'environ soixa Il était protestant; ses conna et ses qualites personnelles lui mérité de nombreux amis. pharmacien, il jouissait d'une p putation : il continua le travail père, sur *Dioscoride*, et fit mer leurs observations réunie le titre d'*Œuvres de Jacques* *Contant*, contenant, outre les ges cités plus haut, les *Comm res sur Dioscoride*, *Exagog rabilium naturæ*, *synopsis p rum*, et le *Second Eden*, P 1628, in-fol. W-

CONTANT D'ORVILLE dré-Guillaume), né à Pari 1750, voyagea beaucoup, tr pour les théâtres de province fit encore connaître par des r et des compilations, dont qu unes ne sont pas dénuées d'inté productions dramatiques ou r à la scène sont : l'*Opéra aux* *le Paysan parvenu*, *Balthés*

rise, *le Médecin par*
ii des talents, *le Plai-*
onnaissance ; Lettres
prodigue, *sur une*
médiens faits esclaves
ire, avec une *Descrip-*
s ; sur ce qu'on pense
le des auteurs et des
Apologie de Chilpé-
s autres ouvrages, on
Mémoires d'Azèma,
; II. l'*Humanité*, ou
nfortunes du chevalier
e, 1765, in-12, 2 vol.;
ge du siècle, ou *Let-*
ntesse Castelli, 1766,
; IV. *la Destinée*, ou
lord Kilmarnoft, tra-
Woodwil, 1766, in-12,
ensées philosophiques,
litiques des philosophes
t Bienfaisant (Frédéric
), Nanci, 1768, in-8°.;
le la Pologne et de la
9, in 8°., 2 vol.; VII.
a Grande-Bretagne,
2 vol.; VIII. *Anecdotes*
, 1769, in-8°.; IX. *His-*
érents peuples du mon-
nt les cérémonies reli-
iles, 1770-72, in-8°.,
e un peu superficiel, mais
phie, ou *Mémoires pour*
toire des femmes du 18e.
, in-12, 2 vol. XI. Con-
a eu une très grande part
n des *Mélanges tirés*
e bibliothèque, à laquelle
le Paulmy n'a guère fait
. Il est mort vers le com-
le ce siècle. D. L.

T (Pierre). *Voy.* Cou-

T DE LA MOLLETE
u), naquit à la Côte-St.-
9 août 1737. Se desti-
ecclésiastique, il étudia
en Sorbonne, obtint le grade de docteur en 1765, et soutint, sur l'Ecriture-Sainte, une thèse, en six langues, qui a été imprimée en un vol. in-4°. Il fut ensuite nommé vicaire-général du diocèse de Vienne, et, malgré les obligations que cette charge lui imposait, il a trouvé le temps de composer plusieurs ouvrages. Ce savant ecclésiastique a été judiciairement assassiné en 1793. On lui doit les ouvrages suivants : I. *Essai sur l'Écriture-Sainte*, ou *Tableau historique des avantages que l'on peut retirer des langues orientales pour la parfaite intelligence des livres saints*, 1775, in-12 : il y a en tête de ce volume, d'ailleurs fort superficiel, une planche contenant plusieurs alphabets orientaux ; II. *Nouvelle Méthode pour entrer dans le vrai sens de l'Écriture-Sainte*, 1777, 2 vol. in-12 ; III. la *Genèse expliquée d'après les textes primitifs, avec des réponses aux difficultés des incrédules*, 1777, 3 vol. in-12 : l'auteur répond très bien, dans cet ouvrage, à plusieurs des objections de Voltaire ; IV. l'*Exode expliqué*, 1780, 3 vol. in-12 ; V. les *Psaumes expliqués*, 1781, 3 vol. in-12 ; VI. le *Lévitique expliqué*, 1785, in-12 : ces trois derniers ouvrages n'appartiennent que d'une manière indirecte à la littérature hébraïque ; VII. *Traité sur la poésie et la musique des Hébreux*, 1781, in-12. Un autre ouvrage de Contant, imprimé en un vol. in-4°., et intitulé : *Nouvelle Bible polyglotte*, est fort rare. Il était laborieux, mais peu savant dans la littérature orientale ; il connaissait médiocrement l'hébreu et ignorait absolument l'arabe et les autres langues si nécessaires pour l'intelligence du texte des divines écritures. Il avait puisé presque toute son érudition

dans les *Prolégomènes* de *la Polyglotte* de Walton; et, quant à ses ouvrages de controverse, ils sont tirés en partie des *Lettres de quelques Juifs Portugais*, etc., *à Voltaire*, par l'abbé Guénée. Contant de la Mollete est cité avec éloge dans le rapport sur l'histoire, fait à l'empereur au nom de l'institut, par M. Dacier. B—G—T.

CONTARINI (Dominique), de l'une des familles les plus illustres de Venise (*Voy.* Balthazar Bonifacio), fut doge de cette république en 1043, succédant à Dominique Gradénigo. Il rebâtit, l'année suivante, la ville de Grado, qui avait été brûlée par le patriarche d'Aquilée; reprit sur Salomon, roi de Hongrie, la ville de Zara, que ce monarque avait fait révolter contre les Vénitiens, et mourut en 1071, après avoir régné vingt-huit ans. Dominique Silvio fut son successeur. S. S—I.

CONTARINI (Jacques), doge, succéda, en 1275, à Laurent Tiépolo: il était alors âgé de quatre-vingt-deux ans. Les Vénitiens, pendant son règne, forcèrent la ville d'Ancône à reconnaître leur souveraineté sur la mer Adriatique; ils soumirent aussi Capo d'Istria qui s'était révoltée. Cependant la vieillesse et la maladie forcèrent Contarini à s'absenter des conseils; il abdiqua, en 1280, une magistrature qu'il ne pouvait plus remplir, et il eut pour successeur Jean Dandolo. S. S—I.

CONTARINI (André), doge de Venise, succéda, le 20 janvier 1367, à Marc Cornaro: il était alors procurateur de St.-Marc. On assure qu'il se refusa long-temps aux vœux des électeurs, parce qu'on lui avait prédit que, sous son gouvernement, sa patrie courrait les plus grands dangers. En effet, le règne d'André Contarini fut l'époque de la guerre de Chiozza, qui menaça l'existence mê[illegible] république. Les Génois, cond[illegible] Pierre Doria, s'emparèrent, e[illegible] de la ville de Chiozza, qui, e[illegible] dans l'enceinte des lagunes, [illegible] me un avant-poste de Venis[illegible] Pisani, le grand-amiral de [illegible] blique, avait été mis en pris[illegible] une défaite dont on le ren[illegible] ponsable; la flotte du golfe [illegible] truite; Charles Zéno, avec [illegible] des galères, croisait dans les [illegible] Levant; la nombreuse armée [illegible] çois de Carrare bordait la la[illegible] roi Louis de Hongrie assiégeait [illegible] vise avec une cavalerie innom[illegible] Venise manquait déjà de v[illegible] le trésor de St.-Marc était vid[illegible] Contarini soutint par son co[illegible] lui de tout le peuple; il pou[illegible] défense de la ville, qui était [illegible] du côté de Chiozza, et, s'étan[illegible] sur la place publique, le [illegible] de Saint-Marc à la main, [illegible] ses compatriotes à suppl[illegible] de généreux efforts, à rép[illegible] du trésor public. Trente-qu[illegible] lères furent armées en peu d[illegible] par des marchands vénitien[illegible] doge, âgé lui-même de soixan[illegible] ans, monta le premier sur la [illegible] velle flotte. Il ne redescendit [illegible] terre avant que Chiozza eût [illegible] prise. Enfin, le 24 juin 1380, [illegible] Contarini rentra triomphant d[illegible] nise, après avoir fait prison[illegible] flotte et l'armée génoise, qu[illegible] mis sa patrie en si grand dan[illegible] mourut le 5 juin 1382, et e[illegible] successeur Michel Morosini. S[illegible]

CONTARINI (François), [illegible] seur d'Antoine Priuli, qui éta[illegible] le 12 août 1623. La républiq[illegible] à cette époque, engagée da[illegible] lutte difficile avec la maison [illegible] che. Celle-ci, déja maîtresse d[illegible] nais, voulait asservir les G[illegible]

blir par la Valteline la com-
ion entre les états d'Italie du
pagne et les états d'Allema-
l'empereur. Les Vénitiens
la protection des Grisons;
rent avec Louis XIII, le duc
ie et les cantons protestants
e. La Valteline fut reconquise
, par leurs armes réunies;
tarini mourut en 1625, avant
la fin de cette entreprise. Il
successeur Jean Cornaro.

S. S—r.

TARINI (Nicolas), succes-
Jean Cornaro, fut élu au com-
ent de janvier 1630, et ne
l'une année; mais cette année
uée par deux grands désastres
république. Charles de Gon-
luc de Nevers, à qui les Vé-
royaient avoir assuré la suc-
du duché de Mantoue, et
aient maintenu dans ses nou-
ats par d'énormes sacrifices,
ris par les Impériaux dans sa
, le 18 juillet 1630, et réduit
pper dans le Ferrarais, tan-
Mantoue fut saccagée par les
ds avec une excessive cruauté.
e temps, la peste se répandit
te l'Italie; elle enleva plus de
mille ames dans Venise seule,
cent mille dans l'état véni-
olas Contarini eut pour suc-
François Erizzo. S. S—r.

TARINI (Charles) succéda,
rs 1655, à François Molino.
ne fut illustré par une victoire
aro Mocenigo, amiral de la
que, remporta au commence-
juin sur les Turks, dans le
s Dardanelles. Trois vaisseaux
rent pris, onze brûlés, neuf
gés; mais la guerre n'en conti-
avec moins d'acharnement.
ni n'en vit point la fin; il mou-
commencement de l'année
1656. François Cornaro, qui lui succéda, ne vécut que peu de jours. Bertuce Valieri lui fut substitué. S. S—r.

CONTARINI (Dominique II), doge de Venise, succéda, vers la fin de l'année 1659, à Jean Pesaro. La république, à son avènement au trône, était engagée dans une guerre dangereuse avec les Turks, pour la possession de l'île de Candie. Pendant cinq ans, les armes des Turks furent partagées entre la Hongrie et la Grèce; aussi les Vénitiens repoussèrent-ils leurs attaques avec avantage; mais, l'empereur Léopold ayant fait la paix en 1664, Mahomet IV tourna dès-lors toutes ses forces contre les Vénitiens. En 1667, le grand-vézyr Achmet-Kiupergli passa lui-même dans l'île de Candie avec une nombreuse armée. La Canée et tout un côté de l'île étaient déjà soumis aux Othomans. Les Vénitiens avaient conservé Candie, la Sude et quelques autres petites places. Le grand-vézyr ouvrit la tranchée devant la première le 22 mai 1667. Le siége fut continué, pendant trois campagnes, avec un acharnement et des efforts de valeur qui ne sont comparables à rien dans l'histoire. Un très grand nombre de volontaires de France, de Savoie et d'Italie vinrent successivement s'enfermer dans Candie, pour donner des preuves de leur bravoure et apprendre l'art de la guerre dans la plus brillante école. Presque tous se retirèrent après quelques mois de combats, rebutés par les fatigues du siége et la férocité de leurs ennemis. Cent huit mille Turks avaient péri devant Candie; trente mille chrétiens avaient été tués en la défendant, et cette ville n'était plus qu'un monceau de ruines arrosé de sang, et dont les remparts étaient ouverts de toutes parts, lorsque François Morosini, capitaine-général vé-

nitien, prit le parti de capituler et d'évacuer Candie le 26 septembre 1667. La paix avec les Turks fut une suite de la reddition de cette place. Peu d'années après, Dominique Contarini mourut, en 1674, dans un âge très avancé; il eut pour successeur Nicolas Sagredo. — CONTARINI (Louis) fut élu doge en 1676, pour succéder à Nicolas Sagredo. Son gouvernement fut pacifique et n'eut rien de remarquable. Il mourut en 1683, et eut pour successeur Marc-Antoine Giustimani. S. S—I.

CONTARINI (FRANÇOIS), de la même famille que les précédents, vivait dans le 15. siècle. En 1460, il professa la philosophie à Padoue, et fut chargé d'une ambassade auprès du pape Pie II. Il conduisit des troupes vénitiennes au secours des Siennois attaqués par les Florentins, et écrivit lui-même en latin l'histoire de cette expédition, en trois livres, que Jean Michel Brutus a joints aux huit premiers livres de son *Histoire de Florence*, et a fait imprimer pour la première fois, à Lyon, 1562, in-4°. Cet ouvrage est peu commun, les grands-ducs de Florence en ayant fait rechercher les exemplaires pour les supprimer. Contarini fut même obligé de quitter l'Italie pour avoir parlé trop librement de la maison de Médicis. C. T—Y.

CONTARINI (AMBROISE), de la même famille que les précédents, fut choisi, en 1473, pour aller en ambassade auprès du roi de Perse, à qui l'on venait déjà d'envoyer Josaphat Barbaro (*Voy.* BARBARO). Contarini partit, le 25 février, avec une suite nombreuse, traversa l'Allemagne, la Pologne, la Russie méridionale, la Crimée, s'embarqua sur la mer Noire, aborda à Fazo en Mingrélie, fut maltraité par un petit prince de Géorgie, et arriva, en août 1474, à Ta il vit le fils d'Usun-Cassan. octobre, il trouva à Ispahan narque, auquel il fut prés Barbaro. Il fut bien accueilli, dans plusieurs voyages le roi donna l'ordre de retourner patrie, et de déclarer qu'il rait pas à attaquer les Turk rini quitta à regret la cour en juin 1475, et retourna à y apprit que les Turks ve s'emparer de Caffa. Forcé d sur ses pas, il alla par Sc Derbent, où il passa l'hiver. d'avril 1476, les désagrém éprouva le forcèrent à s'e sur la mer Caspienne. Arr tracan, il fut traité hostile les Tatars. Secouru par ur sadeur russe qui revenait d il prit sa route par les St par Rézan, et entra, en s 1476, à Moscou. Le grand reçut bien, et lui avança de Contarini avait renvoyé sa su nise, afin d'y chercher des fo payer ses dettes et contin voyage. Après avoir reçu considérables, il quitta Mo 21 janvier 1477, passa pa où, pour la seconde fois, roi de Pologne, auprès duq rempli une mission en allant l'accueillit avec affabilité et lu présents. Il revint à Venise le 1477. La première édition d de Contarini fut imprimée titre : *Il Viaggio del magn Ambrogio Contarini, amba della illustrissima Signoria netia al gran signore Usu san, re di Persia, nell' an* Venise, 1487, in-fol. Il fut inséré dans le recueil public nuce, et imprimé par les Al nise, 1543, in-8°., et dans l

l de Ramusio. Jac. Geuder en une version latine infidèle, livre intitulé : *Persicarum criptores ;* enfin, on en ne traduction française dans lume de la 2e. édition du re- Bergeron. La relation de i est bien moins intéressante de Barbaro. Il donne peu de structifs. On voit, par le soin à se procurer des guides te l'Allemagne, combien il cile de voyager en Europe à 15e. siècle. On ne peut pas déterminer avec certitude les tuels des lieux dont parle i; ses traducteurs, latins et ont encore augmenté la dif- e rédacteur de cet article a ns le tome IV des *Annales vages* un mémoire sur le de Contarini, traduit de l'al- le Bekmann. Ayant eu depuis de consulter l'original, il rçu qu'il était échappé quel- xactitudes au savant profes- e Göttingen. E—s.

ARINI (Gaspar) naquit à n 1483. Ses parents le des- au commerce, qui, dans la ne vénitienne, n'était point tible avec la noblesse; mais i montra une si grande in- pour les lettres, que, chan- dessein, ils le laissèrent sui- vocation. Il suivit à Padoue de Pomponace. Ayant achevé es, il entra dans les affaires publique. Nommé ambassa- rès de Charles-Quint, il mé- e paix solide entre ce prince iblique, et fut nommé à son re- verneur de Brescia. En 1527, voyé, en qualité d'ambassa- Rome, et ensuite à Ferrare, gocier la liberté du pape Clé- II, que l'armée de Charles-Quint tenait prisonnier dans le château Saint-Ange. Lorsque ce pontife eut recouvré sa liberté, Contarini fut nommé ambassadeur auprès de lui; il le servit utilement, et retourna ensuite à Venise, où il fut admis au nombre des sénateurs. Le pape Paul III le créa cardinal en 1535, sans qu'il eût recherché cette dignité. Son mérite imposa silence au fameux Arétin, qui fit de lui de grands éloges. Contarini était évêque de Belluno; il fut fait évêque de Bologne. Le pontife l'envoya bientôt en qualité de légat à la diète de Ratisbonne (en 1540). Contarini eut plusieurs conférences particulières avec Charles-Quint, et lui parla du désir qu'avaient tous les peuples de voir la paix rétablie : « J'ai offert, répondit l'empereur, » des conditions équitables; mais le » roi de France ne veut pas me traiter » en frère, mais en maître ». Le jour de l'ouverture de la diète, Charles ayant parlé du légat comme d'un homme d'une grande vertu et très porté à la paix, annonça que l'assemblée devait avoir pour but de parvenir à une réconciliation entre les catholiques et les protestants. Ceux-ci nommèrent pour discuter les points de doctrine, Mélanchthon, Bucer et Pistorius. Les théologiens catholiques avec lesquels ils entrèrent en conférence furent Eckius, Gropper et Phlug. Le prince Palatin, Granvelle, Jacques Sturmius, Calvin, député par Strasbourg, et plusieurs autres assistèrent à ces conférences. Granvelle présenta le livre de la *Concorde*, attribué par les uns à Mélanchthon, et par les autres à Jean Gropper, archidiacre de Cologne. Ce livre avait été revu et corrigé secrètement par le légat Contarini, par le nonce Moron, et par des théologiens italiens. Tous les articles qu'il contenait, au

-deux, furent exa-
conférences, et en
, en partie accordés.
it que le livre était
rs ; il écrivit bientôt
tre circulaire pour le
chidiacre Gropper et
t émis une opinion con-
conférences étant termi-
pport fut fait à la diète.
es rejetèrent entièrement
la *Concorde*. Les électeurs
nces catholiques invitèrent
ur à communiquer l'affaire au
es protestants s'expliquèrent
it sur les articles accordés,
nt combien il serait facile de
ir des autres, et déclarèrent
urs vouloir s'en tenir à la Con-
n d'Augsbourg : l'affaire fut donc
muniquée au légat par Charles-
nt. Contarini donna par écrit une
onse conçue en termes ambigus :
Ayant vu, disait-il, le livre de la *Con-
orde* et tous les écrits des députés
e la conférence, il trouvait que,
comme les protestants différaient de
la créance commune de l'Église en
certains articles, sur lesquels il es-
pérait de les voir bientôt d'accord
avec les catholiques, l'on ne devait
point passer outre, mais remettre
la décision du tout au pape et au
Saint-Siége ou au concile général qui
allait bientôt s'assembler. » En même
temps, le légat réunit chez lui tous
les évêques, et, dans un très long
discours, il les exhorta à ne point scan-
daliser les peuples par le luxe, l'ava-
rice et l'ambition, à visiter leurs dio-
cèses, à soulager les pauvres, à établir
des écoles et des colléges, à ne con-
férer les bénéfices qu'à des ecclésias-
tiques pieux et éclairés, etc. Contarini
donna copie de ce discours à l'em-
pereur, aux évêques et aux princes ;
mais aucun des deux partis ne fut

content
duite du
vèrent qu
articles ac
et qu'il ne s
fussent observés jusqu'à
concile. Les protestants
aussi de Contarini, dont
d'ailleurs la profonde
déclarèrent, par écrit,
trompait en pensant
approuver les erreurs qu'ils
jusque là condamnées. Con
pondit par un troisième é
plaintes des catholiques et d
testants, et déclara qu'il n'a
voulu décider, ni définir qu
recevoir, tolérer, même
certains articles jusqu'au fut
cile ; mais Charles-Quint n'e
égard à cette déclaration. Il
que les troubles religieux fus
cifiés, afin de réunir contre l
toutes les forces de la chré
invita donc la diète à déli
l'on devait recevoir les artic
dés dans la conférence,
jusqu'au concile. Les princes
adoptèrent cet avis, en
le vœu d'un concile national
magne. Les protestants firent
réponse, déclarant néanmoi
n'accepteraient jamais un
le pape, par ses légats,
des affaires de la religion
écrivit alors à tous les ét
pire pour s'opposer à l
concile national, allég
différents concernaient
verselle, et ne pouvai
nés que dans des co
Il publia aussi un
sur le même sujet ;
protestants le réfutè
les avis partagés,
la diète, en annon
voyage d'Italie po

ral, soit un con-
, si l'un et l'autre
nvoquerait dans
diète où l'on
ıvoyer un légat,
de terminer les
ıt Contarini fut
n en Allemagne.
ıe paraissait pas
ociations. On lui
op accordé aux
ns leurs intérêts,
é assez de résis-
ıis l'autorité du
ıntarini arriva à
facilement, et fut
le légat, à Bolo-
ès il mourut, le
gé de cinquan-
arini avait com-
ages dont le re-
Paris, en 1571,
sont : I. *De im-*
L'auteur établit,
urelles, l'immor-
tre le sentiment
n maître, qui,
ouvait la démon-
soutenait que la
s apprendre cette
um magis illus-
e Somme, qui a
, est un des plus
genre. Contarini
la convocation
e. Ce n'est qu'un
ıux conciles jus-
ıce, que l'auteur
œcuménique. Il
'ordre qu'Isidore
ion. On y trouve
ıenses qui servent
dogme, la mo-
de l'Église. III.
ficis. Ce traité de
pe est réuni à la
s dans plusieurs
éditions, notamment dans celle de Venise, 1562, in 8°. Contarini établit que le droit de gouverner l'Église appartient aux papes, successeurs de S. Pierre, à qui J.-C. l'a donné, et qu'il est de droit divin. IV. *De magistratibus ac republicâ venetorum libri V*, Paris, Vascosan, 1543, in-4°., souvent réimprimé, traduit en italien et en français (*V.* Cootwyk.) L'auteur, comme vénitien, n'a garde d'expliquer le gouvernement de sa république; il se borne à faire connaître les anciennes magistratures et les tribunaux de Venise. V. *De elementis et eorum mixtionibus libri V*, Paris, 1548, in-8°. Les autres ouvrages de Contarini sont quatre livres des *Sacrements*: les matières n'y sont qu'effleurées; deux livres *Des devoirs des évêques* : ils contiennent des maximes très utiles; des *Scholies sur les Épîtres de S. Paul* : le sens littéral y est bien expliqué dans les endroits les plus difficiles; des *Traités de controverse* contre Luther : la méthode de l'auteur est d'expliquer la doctrine de l'Église, de faire voir qu'elle est conforme à l'Écriture; et que les novateurs ne l'attaquent que sur de fausses suppositions; une *Explication* du psaume *Ad te levavi*, composée à la prière d'une sœur qui s'était retirée dans un monastère; une traduction des *Exercices spirituels* de S. Ignace, dont il était ami; un *Catéchisme*, des traités *de la Justification*, *de la Prédestination* et *du Libre arbitre*. Contarini paraît avoir des sentiments particuliers sur la prédestination. Il déclare qu'il ne peut adopter, sur ce point, le sentiment de S. Augustin, et qu'il ne pense pas comme ceux qui disent que les hommes seront réprouvés à cause du péché originel. Il croit que

la prédestination et la réprobation ne sont point des causes nécessaires du salut et de la condamnation. Au surplus, il conseille aux prédicateurs de parler sur ces matières avec beaucoup de réserve et rarement. Contarini écrit avec netteté, correction et politesse ; mais on trouve qu'il est plus philosophe que théologien. Jean Casa a donné une *Vie de Contarini* dans ses *Latina monimenta*, Florence, 1564, in-4.; on en a une autre, écrite en italien par Louis Beccatello, Brescia, 1746, in-4. Le cardinal Quirini en fut l'éditeur, et y joignit quelques pièces qui concernent Contarini. V—VE.

CONTARINI (Jean), peintre, contemporain des Palma, naquit à Venise en 1549, et y mourut en 1605. Son père, qui avait été professeur de philosophie à Padoue, voulut lui faire étudier le droit ; mais Jean aima mieux suivre la carrière de la peinture. Il préféra le style du Titien, et posséda à un degré éminent le talent de bien peindre les voûtes et les plafonds, comme on le voit à St.-François-de-Paule à Venise, où il a laissé une *Résurrection*. Il alla en Allemagne, et travailla pour Rodolphe II, qui le fit chevalier. Ses sujets les plus ordinaires sont tirés de la mythologie. Il a peint aussi le portrait. Il eut pour élève Tibère Tinelli, qui montra encore plus de talent. Le chevalier Marini a fait quelques poésies en l'honneur de Contarini. Le musée possède un tableau de ce peintre. A—D.

CONTARINI (Vincent), littérateur, né à Venise en 1577, s'était acquis une telle réputation, que les magistrats de Padoue, pour le fixer dans cette ville, créèrent en sa faveur une chaire extraordinaire d'éloquence grecque et latine. Il n'était alors âgé que de vingt-six ans. Il professait encore à Padoue en 1614; m tracasseries qu'il éprouva le nèrent à donner sa démissi retira d'abord à Rome, où deux années. Il entreprit un dans l'Istrie pendant l'été d l'extrême chaleur qu'il eut a et peut-être le chagrin qu servait d'avoir quitté sa p rendirent malade; il se hât rendre à Venise, où il mouru jours après. Muret et Just étaient au nombre de ses écrivit cependant contre I avec trop peu de ménagemen de Contarini : I. *Variarum num liber, in quo multis cùm græcorum tùm latinoru torum loci illustrantur atqu dantur*, Venise, 1606, in- L'édition d'Utrecht, 1754, i l'avantage d'être augmentée marques de Nicolas Bond *frumentariâ Romanorum ne, et de militari Roman pendio commentarius*, 1609, in-4.; Wesel, 16 Le premier de ces traités a dans le tome VIII, et le sec le tome X du *Thesaurus Romanarum* de Grævius. I

CONTARINI (Simon), p lien, et procurateur de St. était né à Venise, en 1565. avoir fait d'excellentes études done, sous les meilleurs mai alla à Rome pour se former a des affaires ; et quand il en re sénat l'envoya en qualité d'a deur au duc de Savoie, en roi d'Espagne Philippe II, Constantinople, auprès de met III, après cela au pape et enfin, à l'empereur Ferdi La haute dignité de procur St.-Marc lui fut conférée, et i core un voyage à Constantino

'état. Lors de la peste
'int ravager la ville de
ulut point fuir le dan-
:ui aurait fallu s'éloi-
dans laquelle il regar-
utant plus important
ion ordre, que c'était
les plus efficaces pour
'rible fléau. Il mourut
533, des suites de ce
core des fatigues qu'il
en cette affreuse cir-
mémoires de ses am-
n prétend qu'il avait
mais été publiés; le
arsetti, qui publia sa
1772, possédait un
oesies en langue ita-
mort, arrivée l'an
ées, avec ses propres
la bibliothèque de St.-
G—N.

OUISE, Mme. DE PAR-
théâtre sous le nom
), née à Paris en 1760,
iédie française le 5 fé-
r le rôle d'Atalide de
Bajazet, et fut reçue
débuts n'eurent rien
. Élève de Mme. Pré-
ouva la diction sage,
ole de son institutrice,
ça aussi ses défauts,
peu de monotonie et
ment froid; cependant
sse qu'elle laissait en-
irent quelques auteurs
es rôles neufs, et on
s *Courtisanes* de M.
Vieux Garçon de Du-
plus à ses heureuses
à des leçons qui sem-
trarier le développe-
cette époque que Beau-
vait une aussi grande
être que du monde,
actrice, alors en possession de l'emploi des *grandes coquettes*, un rôle de soubrette, et le brillant succès de Mlle. Contat dans Suzanne (du *Mariage de Figaro*), prouve qu'il avait bien présumé de la souplesse de son talent. La pièce était à peine finie lorsque Préville, surpris et enchanté, vint lui dire dans la coulisse : « Voilà la pre-» mière infidélité qu'on m'ait fait faire » à Mlle. Dangeville. » Faisant ainsi allusion à l'impression profonde que cette dernière actrice, qui jouait l'emploi des soubrettes, avait laissée dans son esprit. Dès-lors la réputation de Mlle. Contat parut fixée, et n'eut plus besoin, pour s'accroître, que de nouvelles occasions; les auteurs s'empressèrent de les lui offrir. On se fera une idée de la variété de son talent en se rappelant qu'elle a joué avec une égale perfection plusieurs rôles des comédies de Marivaux, *la Coquette corrigée*, Mme. de Volmar *du Mariage Secret*, Mme. Evrard *du Vieux Célibataire*, Elmire *du Tartuffe*, Célimène *du Misanthrope*, et une foule d'autres, dans lesquels il faut ou de la sensibilité, ou de la profondeur, ou de la finesse et de la grâce, ou enfin un mélange de ces diverses qualités, que Mlle. Contat possédait à un haut degré, et qui étaient encore rehaussées par un maintien plein de décence, une taille élégante et la physionomie la plus spirituelle. C'est surtout à cette rare intelligence, qui crée en quelque sorte des beautés dans des rôles jusque-là peu remarqués, qu'il faut attribuer la vogue qu'elle a donnée aux pièces de Marivaux. Mlle. Contat, en acquérant de l'embonpoint, crut devoir ne garder qu'une partie des rôles dans lesquels cependant on la revoyait toujours avec plaisir; elle en joua avec la même supériorité quelques-uns de

l'emploi des mères, et elle aurait pu briller encore long-temps sur la scène française, lorsqu'elle se retira du théâtre, à l'âge de cinquante ans, laissant de vifs regrets. Les personnes qui ont connu Mme. de Parny dans le monde, et de ce nombre sont des gens de lettres très distingués, s'accordent à louer en elle la bonté de son cœur, la douceur de ses mœurs, la franchise de son caractère. Une raison solide, jointe à beaucoup d'esprit naturel, et fortifiée par l'instruction, l'ont fait citer comme un modèle pour le charme et le piquant de la conversation. Un trait peut servir à faire connaître à la fois son esprit et la noblesse de ses sentiments. La reine, ayant désiré, en 1789, aller à la Comédie française et y voir représenter *la Gouvernante*, fit savoir à Mlle. Contat qu'elle souhaitait la voir dans ce rôle, qui n'était point de son emploi. Il fallait des efforts surnaturels pour apprendre en vingt-quatre heures plus de cinq cents vers; Mlle. Contat fit ce qu'on aurait pu croire impossible, et, satisfaite d'elle-même, écrivit à la personne qui lui avait fait part des désirs de la reine : « J'ignorais où » était le siége de la mémoire, je sais à » présent qu'il est dans le cœur.» Cette lettre, qui fut publiée par ordre de la reine, faillit bientôt après coûter la vie à son auteur, et devint, pendant les orages de la révolution, le motif de son arrestation. On lit dans une excellente notice publiée dans les journaux que, six semaines avant sa mort, Mme. de Parny jeta au feu, malgré l'opposition d'un témoin, un recueil assez considérable d'ouvrages en vers et en prose échappés à sa plume, et qu'elle anéantissait parce qu'ils contenaient quelques traits de satire personnelle. Mme. de Parny est morte le 9 [illegible] d'un [illegible] cer, et après ci[illegible] de souffrances qu'elle a supp[illegible]es avec un rare courage. P—x.

CONTE (Jacob de), peintre, naquit à Florence en 1502. Il fut élève d'André del Sarto, devint, sous ce grand maître, un dessinateur correct et un habile coloriste. Il peignait le portrait avec tant de succès qu'il fut appelé à Rome, quoique cette ville comptât alors parmi les artistes qui l'embellissaient de leurs ouvrages plusieurs maîtres célèbres dans ce genre de peinture. Conte fit le portrait de plusieurs papes, princes et autres grands personnages; on voit dans les églises de Rome plusieurs tableaux de sa composition. Tous les ouvrages de Conte annoncent un maître formé à l'école des grands modèles. Son dessin est pur, son coloris a de l'éclat et ses compositions sont bien entendues. Jacob de Conte mourut à Rome en 1598. A—s.

CONTE (le) *Voy.* Leconte.

CONTÉ (Nicolas-Jacques), peintre, chimiste et mécanicien habile, naquit à St.-Céneri, près de Séez, en Normandie, le 4 août 1755. Étant encore en bas âge, il perdit son père. Sa mère le garda près d'elle, espérant qu'il l'aiderait un jour à faire valoir leur commun héritage; mais, à peine avait-il douze ans, qu'un penchant invincible l'entraîna vers la mécanique et la peinture. Ses premiers essais, composés à l'insu de ses parents, sans maître, sans secours, avec les seuls instruments qu'il s'était faits lui-même, devaient nécessairement manquer de correction et d'élégance; mais on y découvrait déjà l'étincelle du talent, et surtout cet esprit d'invention par lequel Conté devait se distinguer un jour. Pourrait-on croire, par exemple, [illegible], n[illegible] [illegible]ntil qu'un cou-

était parvenu à fabriquer un
un violon qui a été entendu
sir dans plusieurs concerts,
de ses amis conserve encore
ui? Il n'avait pas alors dix-
. Mme. de Prémeslé, supé-
l'hôpital de Séez, instruite
sitions du jeune Conté, l'en-
eindre divers sujets religieux
lise de cet établissement. On
a aisément qu'il entreprit ce
vec crainte; mais, ce qui est
cile à croire, il y réussit. On
encore aujourd'hui ces ta-
ans l'église de l'Hôtel-Dieu
, et l'on admire comment un
mme, n'ayant jamais eu d'au-
re que la nature, a pu, à
incorrections de dessin près,
de pareilles compositions.
gé par les suffrages qu'il re-
, Conté se livra à la peinture
ait, en y joignant l'étude des
physiques et mécaniques,
quelles il se sentait un goût
er. Il se fit bientôt une ré-
dans toute la province, par
nblance parfaite de ses por-
a fraîcheur et la vérité du
de sorte que l'intendant d'A-
lésira le connaître, et le dé-
à aller perfectionner son
Paris. Vers cette époque,
étant lié d'une étroite amitié
seigneur des environs d'A-
entreprit de lever le plan de
s; mais trouvant la méthode
squ'alors, longue et peu sûre,
a un intrument très simple
esurer les distances. Dans le
mps, Conté fit aussi exécu-
machine hydraulique très in-
, qui fut soumise à l'examen
démie des sciences, et dont
mpagnie rendit un compte
eux : elle est maintenant dé-
ns le beau cabinet de physique de M. Charles, qui l'employait habituellement dans ses démonstrations. Les talents de Conté, et les qualités de son cœur qui valaient mieux encore, lui gagnèrent l'estime et la confiance d'une femme issue d'une des premières familles de Normandie par ses parents maternels; il l'épousa. Tous deux se trouvaient privés de fortune; ce fut pour Conté un nouveau motif de redoubler de zèle dans sa double carrière. Arrivé à Paris, son temps se trouva partagé entre les portraits qu'on lui demandait de toutes parts, et les études qu'il voulait continuer. Il satisfit à ces deux genres d'engagements; tandis qu'il faisait des portraits pour les autres, il suivait pour lui-même des cours d'anatomie, de chimie, de physique et de mécanique. Ce fut ainsi que, dans le silence des arts et dans le commerce de quelques vrais amis, s'écoulèrent paisiblement les six premières années de son séjour dans la capitale. Les temps orageux de la révolution le tirèrent de sa retraite. A l'époque où l'on voulut faire des aérostats une machine de guerre, il fut, avec plusieurs autres savants, chargé de répéter en grand l'expérience de la décomposition de l'eau par le moyen du fer. On voulait substituer ce procédé à l'emploi de l'acide sulfurique, qui paraissait devoir être trop coûteux. L'activité de Conté et ses lumières le firent distinguer; on le chargea de répéter les expériences plus en grand à Meudon, et on lui donna la direction d'une école d'aérostiers que l'on y avait placée. La plupart des élèves arrivaient dans cette école sans aucune teinture de chimie, de dessin, ni de mathématiques; ils en sont sortis avec des connaissances qui les ont mis en état de suivre la carrière des arts, où quelques-uns même

se sont distingués depuis. Conté s'était particulièrement chargé de faire diverses expériences pour reconnaître l'altération que le gaz hydrogène pouvait produire sur l'enveloppe des aérostats ; il avait préparé pour cet objet plusieurs matras remplis de différents gaz, et des morceaux de taffetas enduits de compositions diverses. Voulant un soir terminer ses observations, il se fait donner une lumière qu'il place à l'extrémité de son laboratoire, et il enlève le bouchon d'un des matras pour essayer le gaz qu'il renfermait. Malheureusement la porte, laissée entr'ouverte, établit un courant d'air, qui porte le gaz hydrogène combiné sur la lumière; il se forme à l'instant une traînée de gaz enflammé, qui, en arrivant au matras, produit une détonation terrible, brise tous les instruments de verre, dont les éclats atteignent Conté sur toutes les parties du corps. Il tomba baigné dans son sang, et le pansement de ses plaies donna la triste certitude qu'il était privé de l'œil gauche. Le gouvernement, touché de son zèle, lui conféra le grade de chef de brigade, avec le commandement en chef des aérostiers. Ce fut dans le même temps que se fit sentir la nécessité de former un dépôt des modèles, outils, instruments et machines relatifs aux arts et métiers, disséminés sans ordre sur plusieurs points de la capitale. Le Conservatoire fut établi, et Conté en fut nommé membre. A cette époque encore, la pénurie des crayons que nous tirions de l'étranger augmentait de plus en plus ; l'agence des mines, consultée par le gouvernement, chargea Conté de reproduire ou de remplacer, à force d'industrie, une matière que notre sol ne donne point : il réussit, et éleva, en moins d'une année, la manufacture de crayons qui porte son nom. Il s'occupait d'y joindre u genre de couleurs inattaqu les agents connus ; mais, ap beaucoup d'autres savants, dition d'Égypte, il ne pu cette entreprise. Il partit de chef de brigade du corp rostiers qu'il avait comman don. A peine arrivé à Al il se livra aux travaux les pl pour le service de cette place dénuée de tout ce qui éta saire à l'armée. Il proposa télégraphique pour signaler flotte, qui était stationnée à l'apparition de la flotte ang avis fut négligé, et l'on n'eut sance de l'ennemi qu'au mo il fallut se battre. Après le co Anglais menaçaient Alexandr pouvait enlever d'un coup il construisit en deux jours, des fourneaux à boulets ro les moyens les plus simples les vaisseaux anglais se tiren des côtes, et l'on eut le fortifier la place. Appelé pe Kaire, il forma aussitôt de destinés à remplir les besoi férentes armes et de tous le publics. La révolte du Kai de mettre au pouvoir des instruments et les machine blés en France pour l'exp fallut tout créer, jusqu'aux mêmes; mais aucun obstacl le génie actif et fécond de fit plusieurs moulins à ven pays où l'on ne connais semblable, des machines p naie du Kaire, pour l orientale, pour la fabric poudre. Il créa diverses on faisait dans ses ateliers de l'acier, du carton, des nissées, etc. En moins transporta ainsi tous les a

e terre lointaine, et jus-
que entièrement réduite
s grossières. C'était peu
rvices rendus à l'expédi-
voulut que les habitants
aussi de ses travaux. Il
anufactures du pays; il
c simplicité des amélio-
, et il était favorisé dans
ar l'adresse et la docilité
res aux naturels. Aussi,
peu de temps s'introduire
abriques des procédés
uelques années auraient
pérer une révolution to-
r industrie. Au milieu de
il étudiait les divers mé-
illait des renseignements
l dessinait les ateliers,
ts et les machines. C'est
'était fait un immense
, où son pinceau facile
açait une foule de tra-
scènes intérieures, de
pays inconnus aux au-
rs. Cette collection de
gravée en partie pour le
ge que publie la commis-
e; elle pourrait être re-
e l'ouvrage d'un artiste
ait livré qu'à cet unique
ependant son auteur pa-
pé tout entier des besoins
e. Il perfectionna la fa-
pain; il faisait exécuter
pour l'armée, des usten-
s hôpitaux, des instru-
athématiques pour les in-
s lunettes pour les astro-
crayons pour les dessi-
s loupes pour les natura-
n un mot, depuis les ma-
plus compliquées et les
lles, comme les moulins à
des tambours et des trom-
se fabriquait dans son
t. La physique lui four-
nit en Égypte plusieurs applications utiles. On lui dut bientôt, par exemple, un nouveau télégraphe, qui était moins facile à établir là qu'ailleurs, à cause du *mirage* et des autres phénomènes analogues et propres à cette atmosphère brûlante. On voulut, à l'occasion des fêtes annuelles, donner aux Égyptiens un spectacle frappant, celui des ballons, et il fit des montgolfières. On ne saurait détailler tous les travaux qu'il a exécutés ou commencés en Égypte. Des événements imprévus l'arrachaient souvent à une entreprise utile pour des soins plus urgents. C'est ainsi que, pour l'embarquement de l'armée qui allait repasser en France, il avait projeté et commencé la fabrication de citernes ou grands réservoirs en plomb, qui devaient suppléer au manque de tonneaux; mais la mémorable bataille d'Héliopolis le rappela au Kaire, où il dut organiser de nouveau ses établissements. L'habillement de l'armée avait épuisé tous les magasins du pays, et l'état de blocus empêchait le commerce d'y apporter des draps. Fabriquer des draps pour une armée entière et pour la consommation des habitants, tel fut le projet qu'il conçut, et il y réussit avec le même succès qui avait couronné toutes ses autres entreprises. Tant de services lui méritèrent l'estime la plus distinguée de la part des trois généraux qui ont commandé successivement en Égypte. Ils appréciaient surtout en lui cette simplicité unie à tant de mérite, et qui le mettait au-dessus de l'envie; cette intégrité qui écartait de lui tous les reproches; ce courage, cette constance, cette abnégation de soi-même qui rendaient légers pour lui tous les sacrifices, et le faisaient renoncer, pour le bien des autres, aux affections les plus chères, aux inté-

rêts les plus impérieux qui l'appelaient en France. Le retour de l'expédition le força d'abandonner tout ce qu'il avait exécuté en Égypte. Aussi, quelque désir qu'il eût de revoir sa patrie, il ne put refuser des regrets à la perte de tant de travaux qu'il avait eu la douce habitude de croire destinés un jour à la prospérité d'une nouvelle colonie française. Il rapporta au sein de sa famille cette simplicité de mœurs, cette douceur de caractère et cette modestie rare qui lui ont toujours mérité les suffrages et l'estime universels. Il était heureux du bonheur de sa femme et de ses enfants, lorsqu'il perdit cette compagne si tendrement aimée. Rien ne fut capable de le distraire de ses regrets. « J'étais ai- » guillonné, disait-il à un ami, par le » désir de plaire à ma femme; je lui » rapportais le plus léger succès. Que » me reste-il maintenant? » Néanmoins, sa douleur et un état de souffrance habituelle, qui commençait à se manifester, n'arrêtèrent point ses travaux. Le gouvernement venait de créer la commission d'Égypte; il chargea Conté de diriger l'exécution du grand ouvrage qu'elle allait publier. Le nombre des monuments et des objets d'art qu'il fallait représenter était immense; le seul détail de la gravure, si on l'eût exécutée par les procédés ordinaires, aurait exigé des dépenses énormes, et absorbé un grand nombre d'années. Conté imagina une machine à graver, au moyen de laquelle tout le travail des fonds, des ciels et des masses des monuments se fait avec une facilité, une promptitude et une régularité merveilleuses. L'utilité de cette machine n'a pas été bornée à l'ouvrage sur l'Égypte; plusieurs artistes l'ont déjà introduite dans leurs ateliers. En cela, comme dans toutes ses autres inventions, Conté ne pens à ses intérêts personnels. Il tout l'ascendant de ses amis déterminer à prendre le pri la fabrique des crayons; i qui lui avait cependant coût coup de dépenses et de peine de désintéressement, de talen services ne pouvaient être m Conté fut l'un des premiers n de la légion d'honneur; mais publique, dont il jouissait haut degré, ne remplaçait p lui ce qu'il avait perdu. Le c l'avait frappé étant sans re santé continua de s'affaibli mourut le 6 décembre 1805. tails que nous venons de do la vie de Conté sont extraits ticle nécrologique, inséré Verrier dans le 1er. N°. de *neum*; tout ce qui concerne tion d'Égypte est tiré d'un publiée par M. Jomar, qui a à Conté dans le travail de la sion, et qui, en Orient et en a été le témoin de tous ses

CONTENSON (Vincent 1640, dans l'ancien diocèse dom, entra chez les domi l'âge de dix-sept ans, se fit tation comme prédicateur, à Creil, dans le diocèse de où il venait de prêcher l'Ave décembre 1674. Il a laissé u assez estimé, intitulé: *Theol tis et cordis*. Aussitôt apr on l'imprima à Lyon en 9 v on en donna une seconde é mentée, dans la même ville, 2 vol. in-fol. Contenson a v disparaître l'aridité des s par de nombreuses citatio ce que les Pères ont écrit de et de plus beau sur le dogm morale. Il traite des mati

manière sèche et spé-
ans le goût de S. Au-
ive sa vie dans les
es de l'ordre de S.
le P. Touron, tom. V.
V—ve.

MAND DE BOURBON,
re du grand Condé,
anche de Conti, na-
1629. Il était faible
fut peut-être la rai-
estiner à l'état ecclé-
udia la théologie à
le P. de Champs (*V.*
vec beaucoup de suc-
la gloire que Condé
ar ses victoires lui
lousie; il renonça à
livrer aux intrigues,
dé défendit la cour
ient, dans cette guerre
sous le nom de la
commanda l'armée op-
de son frère. Leur
ira pas. Devenus les
le des *petits-maîtres*,
iplacé les *frondeurs*,
is ensemble et enfer-
pendant treize mois.
lant pour le renvoi de
l'ambition de lui suc-
ouseil de la régente,
lésirait que le chapeau
détention le fit réflé-
détermina à épouser
rtinozzi, nièce de Ma-
ige le brouilla encore
n frère; mais ils se ré-
ns la suite. Conti eut
it de Guienne en 1654.
ie année, Villefranche
ux Espagnols. Il fit
mpagne d'Italie, qui
heureuse, et échoua,
Modène, devant Alexan-
ensuite le gouverne-
uedoc, et mourut à Pézénas le 21 février 1666. Dans les dernières années de sa vie, il était tombé dans une dévotion excessive, et l'on croit que les austérités auxquelles il se livra, abrégèrent ses jours. Il avait été charmé du talent naissant de Molière, au point de lui offrir une place de secrétaire. Il écrivit cependant contre les spectacles. « Il aurait mieux fait, » dit Voltaire, d'écrire contre les » guerres civiles. » On a quelques ouvrages de ce prince : I. *Traité de la comédie et des spectacles, selon la tradition de l'Eglise*, Paris, 1667, in-8. L'abbé d'Aubignac attaqua ce livre, et du Voisin, aumônier du prince, en prit la défense. II. *Les devoirs des grands*, avec son testament, Paris, 1656, 1667, in-8°.; IV. des *Lettres sur la grâce, en réponse à celles du P. de Champs, sur le même objet.* — CONTI (Louis Armand, prince de), l'aîné de ses fils, né en 1661, épousa Mlle. de Blois, fille de Louis XIV et de la duchesse de la Vallière; il se distingua dans une campagne contre les Turks, et mourut de la petite vérole le 9 novembre 1685, sans laisser de postérité. La beauté de la princesse de Conti est célèbre; on s'est plu à exagérer l'effet d'un de ses portraits qu'une peuplade africaine prit pour celui d'une divinité, et l'on ne doit regarder que comme des romans *le Triomphe de la déesse Monas, ou Histoire du portrait de Mme. la princesse de Conti, fille du roi*, Amsterdam, 1698, in-12; et la *Relation historique de l'amour de l'empereur de Maroc pour Mme. la princesse de Conti*, Cologne, 1700 ou 1707, in-12, rare et curieux. W—s.

CONTI (FRANÇOIS-LOUIS, prince de LA ROCHE-SUR-YON et DE), le second fils d'Armand, naquit à Paris en 1664. Il avait reçu de la nature

tous les charmes extérieurs et toutes les grâces de l'esprit. St.-Simon, qui semble n'avoir écrit ses mémoires que pour avoir l'occasion de dire du mal de tout le monde, le loue presque sans restriction. « Il fut, dit-il, les » constantes délices de la cour, des » armées, la divinité du peuple, le » héros des officiers, l'amour du » parlement et l'admiration des sa- » vants les plus profonds. » Élevé sous les yeux du grand Condé, qui l'aimait à l'égal de son fils, il se passionna facilement pour la gloire militaire, et demanda un emploi dans l'armée. Par une singularité qu'on ne se permettra pas d'expliquer, le prince de Conti, qui plaisait généralement, n'avait pu obtenir la bienveillance de Louis XIV. Il n'eut pas l'emploi qu'il sollicitait, et il prit la résolution d'aller offrir ses services à l'empereur, alors en guerre contre les Turks. Il se rend en Hongrie avec son frère et quelques officiers; d'autres se proposent de les suivre. Louvois s'alarme; on intercepte les lettres arrivant d'Allemagne, et, dans le nombre, il s'en trouve une de Conti, qui renferme des plaisanteries très vives sur le roi et sur son ministre (*Voy.* Emmanuel Bouillon). La campagne finie, les princes rentrent en France, et le roi refuse de voir Conti. Condé mourant demande son pardon à Louis XIV, qui le promit, et ne l'accorda pas entièrement, puisque le prince n'eut point de commandement dans l'armée. Il fit cependant plusieurs campagnes, et se trouva aux batailles de Gran, de Steinkerque et de Nerwinde, où il montra ce que peut la valeur réunie à la prudence. Il fut élu roi de Pologne, après la mort de Sobieski; mais un autre parti portait sur le trône l'électeur de Saxe. *Voy.* Auguste II. Lorsque Conti arriva en Pologne, son comp reconnu pour roi par la de la nation, contenait ses par la force ou les achetait largesses. Il revint en Fran montrer le moindre regret perdu une couronne qu'il n'a cherchée. Nommé enfin gén troupes alliées en Lombard capitulation la faisait évac Espagnols et aux Français; même temps qu'il se dispos rendre. Le roi lui avait pro commanderait l'armée de Flan la campagne de 1709; mais rut le 22 février de cette mên âgé de quarante-cinq ans, et sollement regretté. Massillon p son oraison funèbre. « Co » Voltaire, ressemblait au gran » par l'esprit et le courage, » toujours animé du désir de » qualité qui manqua quelq » grand Condé. » De son mari Adelaïde de Bourbon, il eu nommé *Louis Armand*, né e et qui mourut le 4 mai 1727.

CONTI (Louis-François de Bourbon, prince de), petit-fils du dent, né à Paris le 13 août fit ses premières armes en qu lieutenant-général du maré Belle-Isle, dans la guerre de B entreprise pour soutenir le n reux Charles VII. En 1744, i commandement en chef de vin Français envoyés pour s'emp Piémont, de concert avec les gnols. Les alliés franchissant l mière chaîne des Alpes, s'emp de Montalban et de Villefran vinrent attaquer Château-D Après la prise de ce poste, à l les troupes espagnoles n'avai contribuer, leur général écriv cour : « Il se présentera quelq » casions où nous ferons aussi bi

français; car il n'est pas possible aire mieux.» La bataille de Coni, le 30 septembre, fut meurtrière être décisive. Le prince y eut irasse percée de deux coups et deux chevaux tués sous lui. laies continuelles et les déborde- forcèrent de lever le siège de et le prince ramena en France rmée victorieuse, mais affaiblie. 745, il fit la campagne d'Alle- e, et, l'année suivante, celle de re, où il prit Mons. La paix lui t de revenir à Paris, où il avait rvé des liaisons avec plusieurs es de lettres célèbres. Il avait é dans sa jeunesse un goût assez ur la poésie, et on a conservé ers qu'il fit à l'occasion de l'*OE*- de Voltaire. Ses liaisons publi- vec des personnes connues pour r les opérations de la cour, des s indiscrets qu'il se permit, af- ent les sentiments de Louis XV lui, et il cessa même d'être em- . C'était une véritable disgrâce, il feignit de ne pas s'en aperce- et ne changea point de conduite. le règne suivant, il appuya les ments dans leur opposition aux mes demandées par Turgot, et ioua fortement au renvoi de ce tre. Il mourut le 2 août 1776. sure qu'avant sa mort il se fit ter son cercueil, s'y plaça lui- , et plaisanta sur ce qu'il s'y ait à l'étroit. On trouve dans les *ètres secrets* (mars 1776) quel- anecdotes sur le prince de Conti. *y.* du Cerceau). W—s.

ONTI (Louise-Marguerite de aine, princesse de), fille de i, duc de Guise, née en 1577, levée par Catherine de Clèves, sa , femme faible, et qui ne sut t la mettre à l'abri de cette licence eurs, inséparable des troubles civils. Sa beauté, son esprit et le haut rang que lui assurait sa naissance, la firent rechercher en mariage par les partis les plus considérables. Henri IV écarta tous les prétendants, en annonçant son projet de l'épouser; mais Gabrielle d'Estrées le fit changer de résolution. De son côté, la princesse, moins flattée de la passion du monarque que de l'éclat du trône, avait formé une intrigue avec le grand-écuyer Bellegarde, qu'elle trouvait plus à son gré. Henri ne conserva aucun souvenir de cet affront, et ce fut lui qui la maria, en 1605, à François de Bourbon, prince de Conti. Devenue veuve en 1614, elle épousa secrètement le maréchal de Bassompierre, si connu par son esprit et sa galanterie. Elle en eut un fils, nommé *Latour*. L'intimité dans laquelle ils vivaient ne pouvait rester ignorée; aussi elle partagea avec lui la haine du cardinal de Richelieu. Bassompierre ayant été conduit à la Bastille, le 15 février 1631, elle fut exilée dans sa terre d'Eu, où elle mourut de chagrin le 30 avril suivant. La princesse de Conti avait infiniment d'esprit naturel, et elle avait pris soin de l'orner par la lecture et par la conversation habituelle de gens instruits. On a de cette princesse l'*Histoire des amours de Henri IV*, Cologne, Sambyx (Elzévir), 1664, in-12, plusieurs fois réimprimée. On lui attribue aussi l'*Histoire des amours du grand Alcandre*, petit ouvrage écrit avec beaucoup de simplicité et d'agréments. C'est un tableau des intrigues galantes de la cour de Henri IV et de la chronique scandaleuse de son règne. La princesse y parle d'elle-même, sous le nom de *Milagarde;* Alcandre désigne Henri IV. Tous les personnages y sont cachés sous des noms empruntés. Les principales éditions de cet ou-

vrage sont les suivantes : Leyde, Sambyx (Elzévir), 1665, in-12; Cologne, 1730 ou 1736, in-12; Amsterdam, 1743, in-18, et enfin Paris, Didot, 1786, 2 vol. in-12. (*V.* J. B. de la Borde). On a inséré le même ouvrage dans la nouvelle édition du *Journal de Henri III*, (*V.* l'Étoile), tome IV, p. 337-432, avec la clef des noms supposés et des additions. L'éditeur annonce qu'il en a revu le texte sur un manuscrit appartenant au duc de Béthune, frère de Sully, qui le tenait du galant Bellegarde. Ce manuscrit existe aujourd'hui à la Bibliothèque impériale, N°. 8943. W—s.

CONTI (Nicolas), en latin *de Comitibus*, voyageur du 15e. siècle, était d'une ancienne famille noble de Venise. Se trouvant dans sa jeunesse à Damas, en 1419, il y apprit l'arabe, et, s'étant réuni à une caravane, il traversa le désert, vit Babylone, Bassora, et s'embarqua à l'embouchure de l'Euphrate. Après avoir touché à Calcun, à Ormuz, puis à Calatia, très beau port de Perse, où il s'arrêta quelque temps pour apprendre le persan, il prit l'habit du pays, qu'il garda durant tout son voyage. Il fit ensuite société avec des Maures et des Persans pour affréter un navire, arriva à Cambaye, d'où il longea la côte de Malabar, s'arrêta dans les ports les plus commerçants, et pénétra plusieurs fois assez avant dans la presqu'île de l'Inde, probablement pour suivre les affaires de son négoce. Il visita ensuite Ceylan, puis Sumatra, qu'il appelle aussi *Taprobane*. Il resta un an dans cette dernière île, vint à Tenasserim, ensuite aux bouches du Gange. Il remonta ce fleuve, y navigua trois mois jusqu'à des montagnes où se trouvent les escarboucles, retourna à Cernoyem, d'où il alla par terre à Racha, traversa ensui montagnes et des déserts pend mois, et se trouva sur les bord fleuve appelé *Ava*, qui est pl sidérable que le Gange. Y av vigué long-temps, il trouva u du même nom : quelques usag pays lui parurent très singul relation nous le montre en Mangi (Chine méridionale Catai et à Cambalu ; il y all doute par terre ; mais comm trouve après son séjour à A lacune dans le texte, nous ne pas comment il entra en Chi ce qui lui arriva durant son Il descendit après cela le fleuve jusqu'au port de Zactour ; et avoir navigué sur la mer, il ab Pauconia, seul endroit de l'I croisse la vigne. Une autre interrompt encore ici le fil de ration de Conti. Nous le trouv suite dans l'Inde intérieure, arrive en deux mois aux deux qui sont les confins du mond séjourna neuf mois avec sa f ses enfants et ses compagnons, donne une description très éten retourne au couchant, et, apr navigation de deux mois, ab la côte de Malabar; il la prolon qu'à Calecut, traverse la m Indes, touche à l'île de Socot Adeu, puis à la côte d'Éthi pi divers ports de la mer Rouge la navigation est très difficile. deux mois à arriver au mont traversa le désert, et entra au où sa femme et deux de ses fils rurent. Il arriva en 1444 à V après vingt-cinq ans d'absence. dans ses longs voyages, avait éte de renoncer à la foi chrétienne sauver sa vie; et, désirant ob l'absolution de son apostasie, il l'implorer du pape Eugène IV.

ueillit avec bonté, le ré-
c l'Église, et lui ordonna
nce de raconter en toute
entures au Poggio, son se-
lui-ci les écrivit en latin;
it qu'il ne les publia pas,
vre devint très rare. En
io, qui a inséré la relation
s le tome Ier. de son re-
qu'il la chercha en vain
'Italie, et qu'il ne put en
un exemplaire fort défec-
ngue portugaise, et qu'il
e traduire en italien. Il
mmanuel Ier., roi de Por-
t entendu parler de cette
rait jugé qu'elle pourrait
lumières aux capitaines et
envoyait dans l'Inde, et
e de la traduire à Valentin
Celui-ci, dans son épître
, adressée au roi, dit que
s qui ont découvert l'Inde
les choses conformes au
nti, qui a parcouru aussi
ités entre les Indes et ceux
s Marc Polo, auquel il
nouveau témoignage. Les
s de Conti sont exactes et
il décrit bien. Il raconte
c'était le goût du temps;
tagère point, ce qui im-
récit le sceau de la bonne
tion de ses aventures ne
que la moitié de son ou-
ste offre une description
remplie de faits qui durent
précieux pour les lecteurs
nps où ce pays n'était pas,
près, aussi connu qu'il
d'hui. E—s.

Juste de'), poète italien
cle, était romain. Ce fut
me, et en 1409, qu'il de-
eux d'une jeune personne
nore le nom, et qu'il a cé-
ses vers. Il était jurisconsulte, et fut conseiller de Sigismond Pandolphe Malatesta, seigneur de Rimini. Il mourut dans cette ville le 19 novembre 1449. et fut enterré dans la magnifique église de St.-François, que Sigismond avait fait bâtir. Ses poésies, dans lesquelles il imite Pétrarque autant que le talent peut imiter le génie, furent imprimées à Bologne, 1472, in-8°., et réimprimées à Venise, 1492, in-4°. Ce qu'il y chante le plus souvent, c'est la main de sa maîtresse, qui, apparemment, l'avait fort belle; aussi son recueil de sonnets et de *canzoni* a-t-il pour titre : *la Bella Mano.* Jacques Corbinelli en donna une édition plus régulière à Paris, 1589, 1595, in-12. On y trouve, à la fin des poésies de de' Conti, un recueil de pièces du premier âge de la poésie et de la langue italienne, qui ont été fort recherchées dans le temps où ces sortes de recueils étaient rares. Ant. M. Salvini fit réimprimer le tout à Florence, 1715, in-12, avec des notes et une préface, où il a rassemblé le peu de notions que l'on pouvait avoir sur la vie de Conti, et qui se réduisent à ce que l'on vient de voir. G—é.

CONTI (Antoine-Marie). *Voyez* Majoragius.

CONTI (Noel), savant italien du 16e. siècle, naquit à Milan. Ayant, suivant l'usage des humanistes de son temps, latinisé dans ses ouvrages son nom de *Conti* ou *Conte*, correspondant en italien au mot français *comte*, quelques-uns de nos biographes ont cru devoir rendre ce nom latin, *Natalis Comes*, par celui de *Noël le comte.* La célébrité qu'il s'acquit par sa vaste science et ses nombreuses productions fit que les Vénitiens, chez lesquels il en composa la majeure partie, et parmi lesquels il existait une famille Conti, voulurent au moins

s'attribuer l'honneur de son origine, puisqu'ils ne pouvaient revendiquer celui de l'avoir vu naître dans leurs murs. Noël déclare lui-même, dans un de ses ouvrages, qu'il vit le jour à Milan; mais dans presque tous il se qualifie vénitien : ce qui a fait dire par Marc Foscarini (*Letteratura veneziana*, Venise 1752), que ce ne fut qu'accidentellement, et par l'effet d'un voyage que la mère de Noël avait fait dans la capitale du Milanais, qu'il y naquit; qu'enfin sa famille était vénitienne et demeurait à Venise. Mais un autre vénitien, l'abbé Tartarotti, dans sa critique du livre de Foscarini, laquelle resta inédite par le crédit de celui-ci devenu doge, a démontré que la famille de Noël, originaire de Rome, était établie à Milan depuis plusieurs siècles. Nous y voyons en effet, dès 1447, deux Conti qui déjà, remplissant alors en cette ville d'éminentes places, latinisaient leur nom, dans leurs actes publics, en langue latine. Tels furent deux des chefs du gouvernement républicain qui précéda l'installation de François Sforce comme premier duc de son nom. On les voit signés *Cabriolus de Comite* et *Federicus de Comite*, au bas d'un ordre donné par *les capitaines et défenseurs de la liberté du peuple* pour que tous les registres de taxes et d'impositions fussent livrés aux flammes. Le célèbre Marie-Antoine Conti qui, dans la même ville, professa l'éloquence depuis 1540 jusqu'en 1555, et prit aussi, dans ses ouvrages, tous latins, le nom de *Comes* et de *Marcus Antonius Majoragius* (*V.* MAJORAGIUS), était probablement un proche parent, et l'oncle ou le père peut-être de Noël. Quoi qu'il en soit, celui-ci alla à Venise, lorsqu'il n'était encore qu'un enfant; il y fit ses études, y composa presque tous ses ouvrages, dans lesquels, en se qualifiant vénitien, par reconnaissance sans doute envers Venise qui lui procurait tant de facilité pour les écrire et les faire imprimer, il montre néanmoins en quantité de passages, qu'il conservait pour Milan et pour plusieurs Milanais, une sorte d'attachement filial. Il y était même venu habiter quelques années, lorsqu'il était jeune encore, dans la maison du fameux jurisconsulte Gabriel Panigarola, qui le donna pour premier maître à son fils (*Voy.* PANIGAROLA). C'est là probablement qu'il composa le poëme *De anno*, que l'on voit dédié par lui-même à Gabriel Panigarola. Argellati a dit en passant qu'il fut professeur à Padoue; mais les historiens de l'université de cette ville ne font aucune mention de lui. On a très peu de notions sur la vie de cet auteur, qui mourut vers 1582. Voici les titres de ses ouvrages : I. *Carmina scilicet de Horis liber unus* (en grec et en latin); *De anno libri IV*; *Mirmicomachiæ* (bataille des mouches avec les fourmis) *libri IV*; *Amatoriarum libri II*; *Elegiarum libri VI*, Venise 1560. Ce fut vraisemblablement ce volume qui lui valut de la part de Scaliger la qualification de *homo futilissimus*. II. *Mythologiæ, sive explicationes fabularum libri X; in quibus naturalis et moralis philosophiæ dogmata in veterum fabulis contenta fuisse demonstratur*, Venise chez Alde le fils, en 1551 et 1581, souvent réimprimé. C'est par sa *Mythologie* que Noël Conti est le plus connu; elle a fourni bien des matériaux à ceux-là même qui l'ont le plus décriée. III. *De venatione, carminum libri IV*; *Hieron. Busselii scholiis illustrati cum argumentis Joan. Ant. Zanetti*, Venise, chez Alde le fils, in-8°.

poëme se trouve réuni à la
ie, dans plusieurs éditions
. IV. *Commentarii de acer-*
omnium difficillimo tur-
ello in insulam Melitam
esto, *anno* 1565, Venise,
12. L'auteur y prit le nom de
ti Comitis Alexandrini. V.
historiæ sui temporis libri
ars prima, in-4°., Venise,
tte édition a paru imaginaire à
, mais on en trouve des exem-
ans plusieurs bibliothèques.
y commence à l'année 1545
tinue jusqu'en 1572. Il en fut
econde édition, in-folio, com-
précédente, à Venise en 1581,
soins de Gaspard Birschio;
elle-là l'histoire est conduite
cette même année, comme
e de Strasbourg en 1612,
e la précédente avait servi
e. Un italien, nommé *Charles*
i, en avait publié une traduc-
sa langue, l'an 1589, Ve-
ol. in-4°.; on y trouve ce qui
Charles VI, les empereurs
d et Maximilien, ainsi que
II, roi d'Espagne; mais ces
additions ne paraissent point
es des manuscrits de Noël
ui cependant avait composé
tres livres, indépendamment
te qui ont été imprimés. On
t infatigable écrivain les pre-
aductions latines qui se soient
après le grec, des *Deipnoso-*
l'Athénée, du traité de Mé-
De genere demonstrativo,
s *De mirabilibus* d'Aristote,
hétorique d'Hermogène, du
de l'Oraison par Démétrius
ère, de celui des *Figures*
xandre d'Aphrodisée, et de
d'autres morceaux d'auteurs
l mit en vers latins ceux de
, de Zénon, de Xénophane,
et transporta en outre de l'italien en latin l'ouvrage d'Enée Vico *Sulle immagini delle Auguste*. G—n.

CONTI (J. F.) *V.* Quinzano.

CONTI (Bernard de'), né à Pavie vers le milieu du 15e. siècle, fut un peintre estimé. Son coloris est brillant; ses tableaux, peu connus en France, sont recherchés en Italie. Il mourut en 1525. Plusieurs peintres du nom de Conti ont successivement fleuri en Italie; mais il ne paraît pas qu'ils fussent parents de celui-ci. — César Conti, le premier dans l'ordre chronologique, était né à Ancône; il avait orné de ses tableaux plusieurs églises de Rome : il avait un talent particulier pour les grotesques et les arabesques. Il mourut à Macerata vers 1615. Les papes Grégoire XIII et Sixte V avaient souvent employé son pinceau. — Vincent Conti, son frère et son élève, travailla concurremment avec lui, mais avec plus de talent. Le pape Sixte V lui confia plusieurs grands ouvrages. Vincent quitta l'Italie pour passer au service du duc de Savoie. — Dominique Conti, de Florence, avait été élève d'André del Sarto, auquel il avait fait élever un monument en marbre dans l'église des pères Servites de Florence. Ce fut Raphaël de Montelupo qui fut chargé d'en faire la sculpture. Dominique Conti est aujourd'hui moins connu par ses tableaux que par le monument de sa reconnaissance envers son maître. — Enfin un quatrième Conti, fondeur et sculpteur, fit, à Venise, dans la cour du palais ducal, différents ouvrages de feuillage en bronze. A—s.

CONTI (l'abbé Antoine Schinella), patricien de Venise, savant littérateur, philosophe et poète célèbre du 18e. siècle, naquit le 22 janvier 1677 à Padoue, première patrie de sa

famille. Le nom de *Schinella*, qui suit celui d'Antoine, était héréditaire dans cette famille noble et ancienne, dont une branche l'avait autrefois porté : l'abbé Conti le signait dans tous ses contrats et autres papiers d'affaires, et le supprimait partout ailleurs. Il montra, dès sa première jeunesse, un grand amour pour l'étude et pour la vie retirée qu'elle exige. Il embrassa l'état ecclésiastique, mais ne voulut jamais que ses parents, qui en avaient le désir, sollicitassent pour lui aucune des dignités de l'église. Pour se livrer tout entier à ses goûts, il se retira, en 1699, à Venise, dans la congrégation de l'Oratoire. Il y reçut la prêtrise, et y demeura pendant neuf ans. Il prêcha, et fit admirer son éloquence ; mais on voulut aussi qu'il confessât, et, ne se sentant aucun goût pour cette fonction délicate, il sortit de l'Oratoire en 1708. Il y était encore lorsque, dégoûté de la philosophie et de la théologie scolastique, il commença d'étudier la *Méthode* et les *Méditations* de Descartes, la *Recherche* de Malebranche, le *Novum organum* de Bacon, et l'*Essai* de Locke *sur l'entendement humain*. Il s'était aussi livré aux mathématiques sous le P. Maffei, le docteur Michelotti, et d'autres habiles maîtres ; il avait même pris pour ces sciences une passion particulière, y avait fait de grands progrès, et était déjà en correspondance avec plusieurs savants sur les questions les plus abstraites. Il alla continuer ses études à Padoue. Guglielmini y enseignait la physique, et Vallisnieri l'histoire naturelle : il suivit leurs leçons avec application et avec fruit. Ce fut Vallisnieri qui l'engagea à écrire, contre le médecin Nigrisoli, professeur à Ferrare, une Dissertation qui fut insérée dans le journal *de' Letterati d'Italia* (vol. XII, art. 10, 1712), qui le fit connaître dans le monde savant. Ce médecin avait écrit, dans un livre sur la génération, des pauvretés, honteuses en quelque sorte pour la philosophie italienne. L'abbé Conti se chargea de la venger. Fontenelle lui écrivit au sujet de sa dissertation : « Quelqu'estime que j'aie pour » le génie italien, je crois que ceux qui » sont aussi profonds que vous en » physique et en mathématiques, sont » rares dans ce pays et dans tous les » les autres. » Peu de temps après, Conti se rendit à Paris ; le P. Hermeau, dont il avait étudié les ouvrages, le présenta chez Malebranche, avec qui il crut pouvoir discuter philosophiquement et librement plusieurs points de sa philosophie ; mais le bon Père ne goûta point cette manière de rechercher la vérité, et, après les premières visites, il le reçut avec une froideur qui mit fin à leurs entretiens. L'abbé Conti fut présenté de même à Fontenelle, à l'abbé Fraguier, à Malézieux, et autres savants qui florissaient alors ; il le fut aussi dans les meilleures sociétés, et fit partout aimer sa vivacité d'esprit, sa franchise et sa politesse. En 1715, l'éclipse solaire, qui devait être vue à Londres le 22 avril, y attira plusieurs savants français ; Conti s'y rendit avec Rémond de Monmort, auteur du livre sur le *Calcul des probabilités des jeux de hasard*. Il s'empressa de visiter Newton, qui lui communiqua ses manuscrits et ses plus belles expériences. Newton lui rendit ses visites, s'entretint souvent avec lui sur les matières de la plus haute philosophie, et le fit recevoir de la société royale. Dans la célèbre dispute qui s'éleva entre Newton et Leibnitz, au sujet du calcul différentiel, l'abbé Conti prit une part très active ; mais il conserva entre ces deux illus-

vaux une impartialité qui ne aucun des deux. Il rendit ce- ıt à Newton des services es- s dans cette affaire, en enga- tous les ministres étrangers qui à Londres à se trouver à la so- oyale le jour où l'on examina ces du procès, en rendant per- lement compte au roi du pro- le tous les détails de l'affaire; a suite ferait croire que ces ser- nêmes avaient déplu au grand e à qui il les rendait. La cour James était alors fort occupée ences; le roi lui-même s'entre- avec les savants, et, ce qu'il y a gulier, c'est qu'il n'aimait à en- qu'en français les principes de sique et l'explication des phé- nes. Le docteur Clarke, qui ex- it à ce prince le système de New- ıe parlant qu'anglais ou latin, l'abbé Conti, qui avait de tout cultivé notre langue et qui s'é- rfectionné à Paris, que le roi it pour interprète. L'ardeur qu'il nait de mettre dans ses études rigueur de l'hiver de 1715 lui onnèrent une attaque d'asthme, ie à laquelle il avait été sujet dès ıce; il alla, pour se rétablir, le printemps à Kinsington. f de suspendre ses grands tra- il se livra, pour la première ı des études poétiques et philo- es, qui eurent pour lui beau- d'attrait. De retour à Londres, tit, en octobre 1716, pour la nde, passa en Allemagne, visita ıovre le roi George, qui l'avait à s'y rendre, et qui, pendant jour, le fit dîner tous les jours lui. Ce ne fut qu'après être re- é en Angleterre par la Hollande, ir visité les universités d'Oxford Cambridge, qu'il revint à Paris 18. Il continua d'y réunir les études philosophiques et littéraires à celles de la haute géométrie, de l'astronomie et de la physique, et les plaisirs de la société à la fréquentation des savants et aux travaux du cabinet. Parmi les liaisons du premier rang qu'il entretint pendant tout son séjour en France, on distingue surtout la maison de la Rochefoucauld et la comtesse de Caylus. C'est à l'abbé Conti que l'on dut la première connaissance de la Chronologie de Newton. Il avait obtenu à Londres, de la princesse de Galles, un manuscrit qui contenait seulement les époques, les dates principales, en un mot une simple table chronologique sans développements et sans explications; il en avait pris copie, et s'était procuré de la bouche de Newton tous les éclaircissements qu'il en avait pu tirer. Il n'avait pu à Paris se dispenser de communiquer ce manuscrit, qui excitait une grande curiosité et donnait lieu à de fortes objections. Fréret, qui l'avait copié, le traduisit en français, et le publia en 1725 avec des observations. Newton fit grand bruit à Londres, de ce qu'il appela une infidélité; il écrivit contre Fréret et contre l'abbé Conti. Celui-ci était malade; il répondit cependant, et avec beaucoup de modération et de témoignages d'estime pour le savant anglais, dont il réfutait en même temps toutes les accusations. Le public instruit fut pour lui, en France et même en Angleterre. Newton était devenu vieux et dévot. Il portait alors pour armoiries sur son carrosse une tête de mort, et il commentait *Daniel* et l'*Apocalypse;* mais dans cette dispute, et depuis, Conti ne cessa jamais d'écrire et de parler de lui avec les égards dus à une ancienne amitié et le respect dû au génie. Ses infirmités habituelles augmentaient cependant chaque année, et le forcèrent enfin,

vers la fin de 1726, de quitter la France pour aller chercher dans sa patrie un air plus doux. Il ne sortit plus de Venise que pour aller tantôt à Padoue et tantôt à la campagne. Ce fut alors qu'il composa la plupart de ses poésies, ses poëmes philosophiques et ses tragédies; il ne cessait point pour cela de donner une grande partie de son temps aux sciences. Il avait apporté d'Angleterre d'excellents instruments de physique; il s'en servait pour répéter les expériences de Newton, et, pour montrer la véritable manière d'y procéder. On en faisait à la fois à Venise, à Padoue, à Bologne, à Turin; il animait tout par sa correspondance, et était instruit de tout. On le pressait depuis long-temps de publier ses ouvrages en prose et en vers; il y consentit enfin, et en donna un premier volume à Venise, chez Pasquali, 1750, in-4°. Il comptait alors que ses Œuvres complètes, dont plusieurs étaient finies, d'autres commencées, d'autres simplement ébauchées ou même projetées, n'auraient pas moins de six volumes. Il en donne les titres et les différents sujets dans sa préface. Le tout était lié par un plan commun; c'était un grand Traité du Beau, conforme à la doctrine de Platon; cette doctrine, ou l'échelle platonique du beau en était la matière; des traités particuliers sur l'imitation, sur l'enthousiasme, sur l'allégorie, sur les images poétiques, et les principes qu'il y devait établir, confirmés par l'histoire de la poésie égyptienne, grecque, latine et italienne, en offraient la forme; quatre tragédies et un poëme philosophique d'environ mille vers en faisaient voir les exemples, ou, dans le langage philosophique de l'auteur, l'union de l'idée à la matière, tendant à instruire les hommes, de la manière la plus agréable, d vertu. Toutes les autres pièces me les sonnets et les odes, ent dans le même plan. Le premi lume contient donc d'abor l ot gue préface remplie des idés rales sur le beau platonique, q vaient se retrouver plus dével dans chaque ouvrage particul suite le poëme philosophiqu tulé : *le Globe de Vénus Il di Venere*), précédé d'une l monsignor Cerati, sur le suj traite dans le poëme, et sur t le, le style et les ornemen y emploie. C'est un songe ou sion qu'il y raconte. Croyant au globe de la lune, il arri celui de Vénus, mais de la céleste. Une troupe de femme duisent dans un temple A Carrara, qui était morte réc et dont on y fait l'apothéose. qui fut immortalisée par le Laure, qui l'a été par Pétra Vénus-Uranie elle-même assi cérémonie. Tel est le fond d du poëme; mais le véritable le développement des gran de Platon sur le beau. Il d'élévation, de force et de po les pensées que dans le sty ce poëme, l'auteur parle fois de l'*aurore boréale*; a suite réfléchi plus parti u sur ce sujet, il écrivit ne tion en deux parties, don mière contient la descriptio sortes de phénomènes, c conde, l'explication de ce qu duit et des éléments dont composent. C'est le second du volume. Le troisième est gue idylle en vers, intitulée et consacrée à la gloire de la que de Venise, qu'il fait préd dieu, au temps même de s

ment ensuite trois cantates, ou *les Effets de la musi-* *ssandre* et *Orphée* : la pre- imitée de la belle cantate a ; l'abbé Conti a seulement poëme lyrique en dramati- l'introduction du chœur, et t chanter Timothée lui-mê- nt Alexandre. Ces cantates ses en musique par le célè- letto Marcello. Un petit nom- nnets théologiques, philoso- et héroïques, et des poésies terminent la 1re. partie du a 2e. contient des traductions *alie* de Racine, avec une de quelques odes d'Anacréon, le Sapho à Vénus, de quel- s d'Horace, et de plusieurs grecs et latins, dont le der- e poëme de Callimaque sur *lure de Bérénice*, d'après la n de Catulle. Il traduisit aussi aliens la *Mérope* de Voltaire, nprimée sans nom d'auteur, ne se trouve pas dans ce il en aurait pu remplir plu- celles qu'il avait faites. Ne jamais détendre son esprit, ne composait pas, il traduisait, du latin, du français, de , et il accompagnait toutes ces poétiques de notes et d'obser- Tandis qu'il paraissait tout oc- travaux purement littéraires, ait pas moins ardemment ses hilosophiques. Cependant ses s croissaient avec l'âge; le mbre 1748, il eut à sa cam- ne attaque d'apoplexie; il en seconde au printemps, à Pa- t mourut le 6 avril 1749, un grand nombre d'ouvrages ts, presque tous relatifs au an qu'il avait conçu. Deux ans mort, on réunit en un seul ses quatre tragédies, qui avaient déjà paru séparées en divers temps, *Junius Brutus*, *César*, *Marcus Brutus* et *Drusus*, Florence, 1751, in-8°. Celle qui a pour titre *César* est regardée comme la meilleure; il en avait eu la première idée à son premier voyage en Angleterre, et l'avait achevée à son retour en France. Il traita depuis le même sujet dans son *Marcus Brutus;* mais dans la première, sans dissimuler les vices de César, c'était sur lui qu'il avait réuni l'intérêt. Le héros de la seconde est le meurtrier du dictateur; il entreprit d'en fonder l'intérêt sur les irrésolutions de Brutus, partagé entre son amour pour la liberté de Rome et la reconnaissance qu'il devait à César. Cette idée est froide, et l'exécution ne l'est pas moins. *Junius Brutus* vaut beaucoup mieux. *Drusus* est son dernier ouvrage; il l'avait terminé et publié depuis peu de temps, lorsqu'il eut sa première attaque. Un de ses projets avait été de traiter en tragédies toutes les grandes époques de l'histoire romaine; les quatre qu'il a faites marquent trois de ces époques: *Junius Brutus*, l'établissement de la république; *César* et *M. Brutus*, sa décadence; et *Drusus*, fils de Tibère, l'établissement de la monarchie. Cette conception est grande; l'ordonnance de chacune des pièces est belle et conforme aux règles de l'art; le style seul est faible, prosaïque, et quelquefois un peu dur. Les préfaces et dissertations dont elles sont accompagnées prouvent une connaissance également approfondie de l'art dramatique et de l'histoire. Les papiers de l'abbé Conti se trouvèrent à sa mort dans le plus grand désordre. Un éditeur patient et zélé, après en avoir écarté tous les essais de sa première jeunesse, tous les manuscrits étrangers et toutes les lettres indifférentes, mit le reste en

ordre, autant que le lui permirent la confusion qui y régnait, l'extrême difficulté de l'écriture et le nombre infini de ratures, d'additions et de renvois, et il en forma un second volume de la même étendue que le premier, qui parut à Venise chez le même libraire, 1756, in-4°. Il ne contient que des fragments, mais dont plusieurs sont d'une assez grande étendue, faisant partie de différents traités et dissertations sur des sujets de philosophie et de philologie, des traductions en vers de morceaux de poésie anglaise et du poëme entier de *la Boucle de cheveux enlevée*, de Pope; enfin quelques essais en prose française et quelques lettres italiennes. On trouve, dans les poésies de l'abbé Conti, le philosophe et le penseur, plus souvent que le poète; sa prose est facile, mais presque généralement corrompue par des tours anglais ou français. Il eut la gloire d'être un des auteurs italiens qui contribuèrent le plus à donner à la littérature de son pays le caractère philosophique qu'elle a eu pendant le 18e. siècle; mais on lui reproche aussi d'avoir été, à l'égard du style, un des corrupteurs qui ont altéré la pureté de cette belle langue en y mêlant des éléments étrangers. G—É.

CONTILE (Luca) naquit, en 1505 ou 1507, à Cétone, dans le territoire de Sienne. Il fit ses études, d'abord dans sa patrie, et ensuite à Bologne, où il demeura pendant sept ans. Il entra au service du cardinal Trivulce à Rome, et s'y lia d'amitié avec tous les savants et les littérateurs célèbres qui y étaient alors rassemblés; mais n'étant pas satisfait des procédés du cardinal, il s'attacha, en 1542, à Milan, au marquis del Vasto, qu'il accompagna, en 1545, à la diéte de Worms. Après la mort de ce grand protecteur des lettres, il resta, pendant deux ans, a[illegible] de sa veuve [illegible] du marquis de P[illegible]ure, son fils a[illegible]né. On le voit ens[illegible]e attaché à [illegible] Ferdinand de Go[illegible]gue, gouverneur de Milan, envoyé par lui, en 155[illegible], en Pologne, sans que l'on sache pour quel objet; de là passant à la cour du cardinal de Trente, puis au service de Sforza Pallavicino, général des Vénitiens; revenant enfin à Milan chez le marquis de Pescaire; et, peut-être à sa recommandation, pourvu de l'emploi de commissaire du roi d'Espagne à Pavie, en 1562. Il y passa tranquillement les douze dernières années de sa vie. On remarque qu'il avait eu part à la création des plus célèbres académies, dans toutes les villes où il avait fait quelque séjour. Il vit naître à Rome l'académie de *la Vertu*, à Venise la célèbre académie vénitienne, et à Pavie celle qui prit le nom des *Affidati*. Il mourut à Pavie, le [illegible] octobre 1574. On a de lui: I. *Istoria de' fatti di Cesare Maggi da Napoli, dove si contengono tutte le guerre succedute nel suo tempo in Lombardia ed in altre parti d' Italia*, Pavie, 1564, in-8°.; II. *Rime, divise in tre parti, con discorsi ed argomenti di M. Francesco Patrizio e M. Antonio Borghesi, e con le Sei canzoni dette le sei Sorelle di Marte*, Venise, 1560, in-8°. Le premier livre est consacré à la gloire et à la beauté de Jeanne d'Arragon, et à Victoire Colonna, ancienne marquise de Pescaire; le second est tout entier en l'honneur du marquis del Vasto, dont il déplore la perte, et le troisième sur différents sujets. Le *discours* et les *arguments* annoncés dans le titre contiennent des éloges un peu exagérés et des éclaircissements utiles. Cinq des *canzoni*, appelées *les Six Sœurs de Mars*, sont à [illegible] louange de cinq princes et [illegible] aliens à qui elles

ressées; la sixième l'est à D. e d'Autriche, qui fut ensuite e II. III. Un petit poëme dra- intitulé *Nice*, Naples, 1551, dans lequel il loue allégorique- jeune Victoire Colonne, sous grec, *Nice*, qui signifie *Vic-* IV. Trois comédies en prose: *cara*, *la Cesarea Gonzaga*, *rinozia*, Milan, 1550, in-4°.; *tere*, Pavie, 1564, 2 vol. in- *Ragionamento sulle imprese ccademici Affidati*, magnifi- it imprimé à Pavie, l'année mê- a mort, 1574, in-fol. VII. On ibue une *Istoria delle cose oc- el regno d'Inghilterra dopo te d'Odoardo VI*, Venise, in-4°. VIII. Il traduisit en la *Bulle d'or* de Charles IV, ée à Venise la même année, Apostolo Zéno, dans ses *Notes ntanini*, dit avoir vu, dans le impérial de Vienne, une belle e de bronze, frappée en l'hon- Luca Contile; son portrait et m y étaient gravés, et, sur le , une montagne au sommet de était une figure de femme, tte légende: *Ardens ad æthe- us*. G—é.

ITRACTUS. *Voy.* Hermann.

ITRERAS (Antoine de), na- 1587, à Cordoue où il ap- rt de la peinture dans l'école l de Cespèdes; il alla ensuite r à Grenade où il travailla pen- uelques années; c'est là qu'il de se perfectionner, et qu'il se manière de peindre pleine de ar et de correction. Il vint en- Buxalance, ville du royaume loue, et y fit plusieurs beaux es, qui sont répandus dans couvents, surtout dans celui François. Antoine de Contreras dans cette ville en 1654, âgé de soixante-sept ans. — Emmanuel Contreras, habile sculpteur, florissait en Espagne à la même époque; il ne paraît pourtant pas qu'il fût son parent. Palomino Velasco met au nombre des plus belles statues qui décorent la ville de Madrid, un *S. Lazare* d'Emmanuel de Contreras. Cet artiste était élève de Dominique de la Rioja. Le maître et l'élève travaillèrent ensemble aux belles statues de bronze dont on orna la salle octogone du palais de Madrid. Emmanuel fut encore chargé des statues de stuc pour le même palais. Cet artiste mourut à Madrid vers 1656. A—s.

CONTRI (Antoine), peintre assez habile, né vers la fin du 17e. siècle, inventa, suivant beaucoup d'auteurs italiens, l'art de transporter les peintures d'un mur sur la toile. Fils d'un homme de loi de Ferrare, il se vit dans la nécessité de faire des voyages à Rome et à Paris, et il étudia dans cette dernière ville l'art de la broderie, qu'il cultiva d'abord plus que le dessin. Revenu en Italie, il s'établit à Crémone, et commença sous le Bassi à peindre des paysages et des fleurs: on lui doit aussi des perspectives et des animaux. Ses tableaux et ceux de François, son fils, se trouvent communément à Crémone, à Ferrare et dans les environs; mais ce qui augmenta la réputation de ce maître, fut la découverte dont nous avons parlé, et qui a été depuis perfectionnée par d'autres artistes, au point que nous espérons bientôt voir exposée au Muséum la magnifique fresque de Daniel de Volterre, qui était dans l'église de la Trinité du Mont à Rome. Contri, le premier, déclara qu'il enlèverait toutes les fresques quelconques des murs où elles seraient peintes, pour les transporter sur une toile, sans qu'elles perdissent

rien du dessin et de la couleur. Différentes expériences tentées pendant une année entière lui apprirent à composer une colle qu'il étendait sur une toile de la grandeur de la fresque qu'il voulait enlever. Quand il avait étendu et fixé avec soin la colle sur la toile, il l'appliquait alors dans toute sa longueur sur la peinture, et l'assujétissait par des morceaux de bois fortement unis; il faisait tracer ensuite le long de la toile une ligne autour de laquelle on entaillait le mur. La toile était bientôt soutenue par une tablette de bois disposée de manière que le travail devînt plus uni, et que la pâte ne courût aucun risque de s'écailler. Après quelque temps, on détachait la toile qui emportait avec elle la peinture du mur. Cette première toile ainsi détachée était placée sur une table *planée* où l'on appliquait une seconde toile vernie avec une autre colle plus tenace que la première. Sur le tout on jetait, en masses égales, une grande quantité de sable qui comprimait les toiles dans toutes leurs parties; enfin, après quinze jours, on les découvrait; on détachait la première en la mouillant avec de l'eau chaude, et toute la peinture du mur restait parfaitement empreinte sur la seconde. Ces expériences, renouvelées dans différents palais de Crémone et de Ferrare, et à Mantoue chez le prince de Darmstadt, gouverneur de la ville, permirent d'envoyer à Vienne quelques têtes de Jules Romain, ainsi détachées d'une muraille. Contri tint caché pendant sa vie le secret de la composition de sa colle; mais de nos jours on l'a retrouvé. Lanzi doute que Contri soit l'inventeur de cet art; mais il est certain que ce maître fut le premier à le faire connaître. Il mourut à Crémone en 1732. A—D.

CONTUCCI (AN[illegible]É), sculpteur, architecte, né à [illegible]sovino en Toscane, en 1460, é[illegible] fils d'un paysan nommé *Dominique*. Ainsi que Giotto, on le trouva modelant de petites figures avec de la terre glaise, pendant qu'il gardait les troupeaux. Simon Vespucci, qui était alors podestat de ce petit endroit, ayant remarqué l'inclination de cet enfant, l'emmena à Florence, pour lui faire donner une bonne éducation, et André devint un des premiers sculpteurs de son siècle. Il construisit vers l'an 1514, dans l'église de Saint-Augustin, à Rome, une magnifique chapelle de famille où il plaça un superbe morceau de sculpture représentant l'*Enfant Jésus avec la Vierge et sainte Anne*. Ces figures, quoique tirées toutes les trois d'un seul bloc de marbre, sont presque de grandeur naturelle, et Vasari parle de ce groupe comme d'une des plus belles productions du temps. André Contucci n'obtint pas moins de célébrité dans l'architecture. On admire avec raison la chapelle du St.-Sacrement dans l'église du St.-Esprit à Florence, dont il donna les plans. Quoiqu'elle soit petite, l'architecture en est si belle, et le dessin si bien exécuté, qu'on serait tenté de croire qu'elle est d'une seule pierre. On vante encore l'entresol de la sacristie de la même église du St.-Esprit. Il est entièrement de pierre de taille, et orné de onze colonnes corinthiennes. L'entablement soutient une voûte à lunette, de pierre de taille, décorée avec des compartiments très bien sculptés. On remarqua qu'ils ne répondent pas au milieu ou à l'axe des colonnes. Comme l'on fit ce reproche à Contucci, il répondit qu'il en était de même au Panthéon. Le roi [illegible] Portugal le fit demander à Laur[illegible] Médicis, et cet

e bâtit en Portugal plusieurs édi-
parmi lesquels on distingue un
flanqué de quatre tours pour
averain. Après avoir passé neuf
ans ce pays, il revint en Italie,
lé d'honneurs et de présents, et
avoyé par Léon X à Lorette, où
écuta les beaux bas-reliefs qui
ent l'extérieur de la *Santa Ca-*
); il acheva le logement des cha-
s, commencé par le Bramante,
fortifier cette ville. Cet artiste
ait un délassement à ses travaux
les détails de l'agriculture, et
it tranquillement sa vie au mi-
le ses parents et de ses anciens
. Il voulut décorer le lieu de sa
ance d'un couvent qu'il bâtit à
ais pour les religieux de l'ordre
. Augustin, avec une chapelle
de la porte de la ville. Il fut at-
f d'une pleurésie, dont il mourut
529. Il était très lié avec les
de lettres et les artistes les plus
gués de son temps; il a laissé
ques dessins, et un *Traité* ma-
rit *de perspective sur l'art de*
les décorations de théâtre, ainsi
ne *Dissertation sur les mesures*
nciens et sur les proportions en
itecture. A—s.

ONVENNOLE, ou CONVENE-
E *da Prato*, maître de gram-
e et de rhétorique dans le 14e.
e, doit l'espèce de célébrité dont
it au bonheur qu'il eut de comp-
étrarque parmi ses disciples. Pé-
que nous donne lui-même, dans
de ses lettres, des détails intéres-
sants sur les relations qu'il avait eues avec lui dans son enfance, et sur les rapports d'une autre espèce qui s'établirent ensuite entre eux. « J'eus, dit-il » (*Sénil.* l. XV, ép. 1.), presque dès » mon enfance, un maître qui m'ap- » prit les premiers éléments, et en- » suite la grammaire et la rhétorique, » car il était professeur et maître en » ces deux arts. Dans la théorie, je » n'en ai point connu qui l'égalât : il » n'en était pas ainsi dans la pratique... » Il tint école pendant soixante an- » nées, et dans un si long espace de » temps, il est plus aisé de penser » que de dire combien il eut d'éco- » liers, parmi lesquels on comptait » plusieurs hommes illustres par leur » naissance et par leur savoir, des » professeurs de droit et de théologie, » des abbés, des évêques, et même » un cardinal. Or, il est incroyable » que, dans tout ce nombre, il n'en ai- » mât aucun autant que moi. Tous le » savaient, et il ne s'en cachait pas » lui-même.... Quand on lui parlait de » moi, quand on lui demandait s'il » avait pour moi quelque préférence, » les larmes lui venaient aux yeux; il » s'en allait sans rien dire, ou, s'il pou- » vait parler, il jurait que personne » ne lui avait jamais été aussi cher. » Mon père, tant qu'il vécut, secourut » libéralement ce bon homme, alors » réduit à deux états fâcheux, la vieil- » lesse et la pauvreté. Après la mort » de mon père, il mit en moi toute » son espérance, et moi, qui savais » combien je lui avais d'obligation, je » le secourais de toutes manières; » quand je manquais d'argent, ce qui » arrivait assez souvent, j'obtenais » pour lui des secours de mes amis, » tantôt en répondant pour lui, tan- » tôt à force de prières, ou même » quelquefois en mettant des objets » en gage. Combien de fois ne reçut-il

) Les talents que Contucci déploya cette entreprise justifièrent pleine- le choix du souverain pontife, et ri lui-même, quoique grand admi- r de Michel-Ange, reconnut pour orceaux de sculpture les plus beaux s plus finis qui eussent paru, ceux Contucci fit en cette occasion.

» pas de moi, pour cet effet, et des » livres et d'autres choses. Il me les » rendait fidèlement; mais, à la fin, » la pauvreté le rendit infidèle. » Ici, Pétrarque raconte qu'il avait prêté à son bon vieux maître le traité de Cicéron, *De Gloriâ*, qu'un de ses amis lui avait donné, et qu'il estimait plus qu'un trésor; que, plusieurs années après n'en entendant point de nouvelles, il le lui demanda plusieurs fois, et que, sous différents prétextes, le bonhomme éludait sa demande; qu'étant enfin pressé de répondre, il avoua que la pauvreté l'avait forcé à le mettre en gage. Pétrarque aurait du moins voulu savoir en quelles mains était ce livre, pour le racheter; une fausse honte empêcha Convennole de le lui avouer et Pétrarque n'eut pas le courage de le forcer à cet aveu. Depuis lors, il n'a plus été pendant long-temps question de cet exemplaire. Alcyonius, médecin et littérateur italien, a été accusé d'en avoir volé un, qui était sans doute le même, d'avoir inséré les plus beaux passages de cet ouvrage dans son livre sur l'*Exil*, et de l'avoir ensuite détruit. On a dit, dans l'article ALCYONIUS, les raisons qui paraissent détruire cette accusation. Quoi qu'il en soit, Convennole, après avoir, pendant plusieurs années, tenu école à Carpentras et à Avignon, retourna en Toscane, tandis que Pétrarque était encore en France. Peu de temps avant sa mort ou peut-être même après, ses concitoyens, qui auraient mieux fait de le secourir pendant sa vie, le couronnèrent de lauriers, et ce fut avec cette couronne qu'il fut porté en terre. L'abbé Mehus, dans sa *Vie d'Ambroise le Camaldule*, parle fort au long d'un poème latin de différentes mesures, que l'on conserve à Florence dans la bibliothèque de Strozzi-Ricci. Dans ce poème, adressé au roi Robert, et écrit au temps du pape Benoît XII, l'Italie personnifiée prie le roi de la secourir dans les malheurs dont elle est accablée. L'auteur ne se nomme pas; mais il se dit né à Prato, professeur et poète. Ces titres, joints aux circonstances du temps, font croire, avec assez de fondement à l'abbé Mehus, que cet auteur n'est autre que Convennole: les traits qu'il en cite annoncent un poète médiocre, et qui, comme ledit Pétrarque, était loin d'être aussi fort en pratique qu'en théorie. G—É.

CONWAY. *Voy.* SEYMOUR.

CONYBEARE (JEAN), savant et pieux évêque anglican, né en 1692, à Pinhoe près d'Exeter, fut successivement ministre de Fetcham, dans le comté de Surrey, prédicateur du roi au palais de Witehall, principal du collége d'Exeter, doyen du collége de Christchurch à Oxford, et enfin évêque de Bristol en 1750. Il mourut à Bath en 1754. Il est auteur d'une *Défense de la Religion revélée*, Londres, 1732, in-8°., contre le livre du déiste Tindal, intitulé: *le Christianisme aussi ancien que le monde*, ou *l'Évangile n'est qu'une publication nouvelle de la loi de nature*. L'ouvrage de Conybeare fut si bien accueilli, qu'il en parut une 3e. édition l'année suivante. Il est écrit avec autant de modération que de candeur: le docteur Warburton le cite comme un livre remarquable pour la solidité du raisonnement, et, parmi le grand nombre d'écrits publiés par les anglicans et les *dissenters* contre l'ouvrage de Tindal, c'est peut-être le meilleur. On a aussi de Conybeare, des *Sermons*, dont la plupart ont été réimprimés après sa mort en 2 vol. 1757, par souscription et au profit de ses enfants, qu'il avait laissés sans fortune. On peut juger de l'intérêt qu'on

à la mémoire de ce digne pré-
r le nombre des souscripteurs,
eva à quatre mille six cents.
X—s.

)K (Edouard). *Voy.* Coke.

)K (Jacques) naquit le 27
: 1728 à Marton, village du
d'York, en Angleterre. Son
qui servait dans une ferme de
ge, avait neuf enfants et n'é-
dans le cas de leur donner une
on soignée. Sir Thomas Skot-
riche propriétaire des envi-
onfia la direction des travaux
rme de *Airy-Holme* au père
k, lorsque celui-ci n'avait en-
e huit ans. La bonne conduite
e et le soin qu'il mettait à élé-
enfants méritèrent à cette fa-
intérêt de ce nouveau maître.
s Cook fixa particulièrement
ention; il lui fit apprendre à
h écrire à ses dépens dans l'é-
itton. Cette première éducation,
devait pas l'élever au-dessus
ctions auxquelles sa naissance
it l'avoir destiné, dans un pays
plus simples artisans savent lire
re, est cependant la seule que
it reçue, et c'est celle qui lui
é les moyens de devenir, par
e, le plus célèbre des naviga-
nglais. Ses parents le mirent,
de treize ans, en apprentis-
hez un marchand mercier de
, située à peu de distance de
stle, ville considérable par ses
de charbon de terre et par son
rce maritime. Le voisinage de
r éveilla dans le jeune Cook
ssion dominante, ainsi que la
t des hommes supérieurs en
rouvé. L'état de marin devint
l'unique objet de ses désirs;
ard décida ensuite son sort.
es altercations survenues entre
aître et lui le déterminèrent à
s'engager comme novice sur les bâtiments qui faisaient le commerce du charbon de terre. Il y servit ensuite comme matelot, puis comme maître d'équipage, jusqu'à l'âge de vingt-sept ans. La guerre ayant été déclarée entre l'Angleterre et la France en 1755, et le navire où était Cook s'étant trouvé dans la Tamise, près de Londres, on vint y prendre, suivant l'usage, des matelots pour armer les vaisseaux de guerre. Cook chercha d'abord à se soustraire aux recherches; mais, entraîné par des sentiments plus élevés, il alla s'offrir lui-même et fut embarqué sur le vaisseau l'*Aigle*, où il servit sous les ordres de sir Hugh-Palliser, qui devint son plus ferme appui. C'est sur ce vaisseau qu'il donna les premières preuves de sa bravoure et de son intelligence. Les habitants de son village ayant appris qu'il s'était distingué, excités par un sentiment de bienveillance en faveur de sa famille, engagèrent leur représentant au parlement à le recommander à sir Hugh-Palliser. Cette recommandation eut son effet, et Cook fut embarqué sur le *Mercury*, le 10 mai 1759, en qualité de *master*. Il partit pour le Canada, et y arriva à l'époque où Québec était assiégé par le général Wolf. Cook sonda le canal qui est au nord de l'île d'Orléans, et en leva le plan avec une intelligence qui donna dès-lors une haute idée de ses dispositions, dans un genre où il a surpassé dans la suite tous ceux qui l'avaient précédé. Ce premier essai engagea à le charger de faire la carte du cours du fleuve St-Laurent. Il l'exécuta avec tant de succès que cette carte, qui a été gravée, est la seule dont on se serve, et que l'on n'a pas jugé nécessaire d'en construire d'autre. Cook commença alors à sentir ses forces, et à s'aperce-

voir de ce qui lui manquait; il ne s'occupa plus que d'acquérir les connaissances propres à développer le talent que les circonstances lui avaient donné occasion de manifester. Pendant une seconde campagne qu'il fit dans l'Amérique septentrionale, en qualité de *master*, au milieu des agitations de la vie de marin, privé de tout secours, il prit dans Euclide connaissance des premiers éléments de géométrie, et se livra à l'étude de l'astronomie. Les progrès qu'il fit dans ces deux sciences le mirent en état de faire, en 1764 et dans les années suivantes, les plans des côtes de l'île de Terre-Neuve, avec l'exactitude et la précision du talent le plus éclairé. On trouve, dans le 57e. volume des *Transactions philosophiques*, un mémoire dans lequel il rend compte d'une observation d'éclipse de soleil, qu'il avait faite le 5 août 1766. Depuis 1763, le gouvernement anglais avait entrepris des voyages de découvertes, uniquement dans le dessein d'accroître les connaissances humaines, et principalement la géographie. Byron avait fait le premier voyage ordonné dans des vues si désintéressées; Wallis et Carteret furent expédiés pour un voyage de ce genre, aussitôt après son retour. Ces deux navigateurs n'avaient pas encore achevé leur campagne, qu'il se présenta une nouvelle occasion d'en entreprendre une troisième. Le passage de Vénus sur le disque du soleil y donna lieu. L'astronomie devait tirer de grands avantages de l'observation de ce phénomène dans quelques-unes des îles du grand Océan. Le gouvernement anglais, à la sollicitation de la société royale de Londres, fit armer un vaisseau destiné à y transporter des astronomes. Alexandre Dalrymple, habile géographe, qui avait fait p
voyages dans la mer des Inde
gea le plan de cette campagn
même désigné pour la comm
mais, étranger à la marine m
il manquait des titres néces
un pareil commandement. O
accordé précédemment une c
sion de capitaine de vaisseau
teur Halley; mais son équipa
refusé de lui obéir, et cet e
empêcha d'en donner une pa
Dalrymple. On fut forcé de j
yeux sur un officier. Les pr
capacité que Cook avait dom
terminèrent à lui confier cett
dition. L'événement a prouvé
ne pouvait faire un meilleu
Le 27 mai 1768, il prit le c
dement de l'*Endeavour*, l
destiné à faire ce voyage, e
brevet de lieutenant de vai
ne s'agissait plus d'aucun m
térêt, ni d'aucune entreprise
merce. Cette campagne, q
venue le modèle de celles q
faites dans la suite, devait
ment être utile à la science
fut épargné de ce qui était
en favoriser les progrès. De
tions furent données par l
royale, sur la marche à su
les diverses espèces de r
que l'on devait faire. Le do
lander, qui s'était livré aux
naturelles, fut chargé des p
y ont rapport. Sir Josep
alors jeune, jouissant d'un
considérable, et doué de
lui donnaient le droit de pré
plus grands emplois, a
Cook, animé uniquement d
de l'amour des sciences. Tan
rances ont été réalisées; t
illustré leurs noms: M. Ban
jourd'hui président de la socié
de Londres, a partagé leur gl

ncore à la fin d'une car-
able à tant d'autres titres.
ur, qui les transportait
nd Océan Pacifique, sor-
nise, le 13 août 1768. On
Iadère, ensuite au Brésil,
ière de Rio-Janéiro, et l'on
le grand Océan par le cap
k se dirigea d'abord au
, et eut connaissance de
es de la partie méridionale
el dangereux de Bougain-
ouilla le 11 juin 1769 à
t à cette île qu'on devait
: passage de Vénus. Cook
son début, qu'il était fait
nander aux hommes : son
in fut de prescrire à ses
les règles de conduite qui
: d'honneur à son huma-
prévoyance. Il se retran-
e à terre, dans un lieu
où l'on pouvait faire, sous
n de ses canons, des ob-
astronomiques, sans être
la foule des curieux. Quoi-
ctère doux et sociable des
l'Otaïti ait mérité, à juste
roupe d'îles dont elle fait
nom d'*îles de la Société*,
plaindre du penchant qu'ils
vol. Cook sut en réprimer
ns, et, par sa prudence,
ses équipages de tirer ven-
autres. Dès que le passage
ut observé, on se prépara
à la voile. L'*Endeavour*
i le 13 juillet 1769, après
le trois mois. Les îles de
l furent visitées avec soin,
fit route sur la Nouvelle-
découverte par Tasman, et
connaissance le 6 octobre.
da la partie orientale de
nord, dans une baie qu'il
erty. Les habitants vou-
poser à son débarquement,
et il fut obligé de les repousser par la force. En quittant la baie de Poverty, il suivit la côte en remontant au nord, contourna le cap nord de l'île septentrionale, et vint, par le sud, le long de la côte occidentale, jusqu'à une grande baie où Tasman avait mouillé. Cook découvrit que c'était l'entrée du canal qui partage la Nouvelle-Zélande en deux îles. Après avoir fait une courte relâche dans le port de la *Reine-Charlotte*, qui est à l'entrée, il traversa le détroit, et gouverna au sud, le long de la côte orientale de l'île la plus sud, dont il acheva de faire le tour entier. Les côtes de la Nouvelle-Zélande sont les premières grandes découvertes de Cook. Il les visita avec une intrépidité mêlée de prudence et digne d'admiration. On remarque avec satisfaction, en lisant les noms qu'il a donnés aux caps et aux îles qui y sont situées, que ce grand homme a consacré ses premières découvertes à la reconnaissance. On y trouve le nom de son premier capitaine, sir Hugh-Palliser, qui était devenu son protecteur, et celui de lord Colville, avec lequel il avait fait sa seconde campagne. Les Anglais ont nommé le canal qui sépare les deux îles de la Nouvelle-Zélande *Détroit de Cook*. Lorsque l'*Endeavour* se trouva, pour la seconde fois, à l'entrée de ce détroit, on quitta la Nouvelle-Zélande, et l'on fit route à l'ouest. Quelque temps après, Cook eut connaissance de la pointe nord de l'entrée du détroit qui sépare la Nouvelle-Hollande de la Terre de-Van-Diémen, que l'on n'avait pas encore découverte. Ensuite, il remonta au nord, en suivant la côte de cette grande île, qu'il trouva presque entièrement bordée de rescifs. Parvenu au cap du Capricorne, nommé ainsi parce qu'il se trouve sous

ordre, autant que le lui permirent la confusion qui y régnait, l'extrême difficulté de l'écriture et le nombre infini de ratures, d'additions et de renvois, et il en forma un second volume de la même étendue que le premier, qui parut à Venise chez le même libraire, 1756, in-4°. Il ne contient que des fragments, mais dont plusieurs sont d'une assez grande étendue, faisant partie de différents traités et dissertations sur des sujets de philosophie et de philologie, des traductions en vers de morceaux de poésie anglaise et du poëme entier de *la Boucle de cheveux enlevée*, de Pope; enfin quelques essais en prose française et quelques lettres italiennes. On trouve, dans les poésies de l'abbé Conti, le philosophe et le penseur, plus souvent que le poète; sa prose est facile, mais presque généralement corrompue par des tours anglais ou français. Il eut la gloire d'être un des auteurs italiens qui contribuèrent le plus à donner à la littérature de son pays le caractère philosophique qu'elle a eu pendant le 18e. siècle; mais on lui reproche aussi d'avoir été, à l'égard du style, un des corrupteurs qui ont altéré la pureté de cette belle langue en y mêlant des éléments étrangers. G—É.

CONTILE (Luca) naquit, en 1505 ou 1507, à Cétone, dans le territoire de Sienne. Il fit ses études, d'abord dans sa patrie, et ensuite à Bologne, où il demeura pendant sept ans. Il entra au service du cardinal Trivulce à Rome, et s'y lia d'amitié avec tous les savants et les littérateurs célèbres qui y étaient alors rassemblés; mais n'étant pas satisfait des procédés du cardinal, il s'attacha, en 1542, à Milan, au marquis del Vasto, qu'il accompagna, en 1545, à la diète de Worms. Après la mort de ce grand protecteur des lettres, il resta, pendant deux ans, a[illegible]ès de sa veuve [illegible] du marquis Pe[illegible]re, son fils a[illegible]né. On le v[illegible]e attaché à D. Ferdinand de Gonzague, gouverneur de Milan, envoyé par lui, en 1550, en Pologne, sans que l'on sache pour quel objet; de là passant à la cour du cardinal de Trente, puis au service de Sforza Pallavicino, général des Vénitiens; revenant enfin à Milan chez le marquis de Pescaire; et, peut-être à sa recommandation, pourvu de l'emploi de commissaire du roi d'Espagne à Pavie, en 1562. Il y passa tranquillement les douze dernières années de sa vie. On remarque qu'il avait eu part à la création des plus célèbres académies, dans toutes les villes où il avait fait quelque séjour. Il vit naître à Rome l'académie de *la Vertu*, à Venise la célèbre académie vénitienne, et à Pavie celle qui prit le nom des *Affidati*. Il mourut à Pavie, le 28 octobre 1574. On a de lui: I. *Istorie de' fatti di Cesare Maggi da Napoli, dove si contengono tutte le guerre succedute nel suo tempo in Lombardia ed in altre parti d' Italia*, Pavie, 1564, in-8°.; II. *Rime, divise in tre parti, con discorsi ed argomenti di M. Francesco Patrizio e M. Antonio Borghesi, e con le Sei canzoni dette le sei Sorelle di Marte*, Venise, 1560, in-8°. Le premier livre est consacré à la gloire et à la beauté de Jeanne d'Arragon, et à Victoire Colonna, ancienne marquise de Pescaire; le second est tout entier en l'honneur du marquis del Vasto, dont il déplore la perte, et le troisième sur différents sujets. Le *discours* et les *arguments* annoncés dans le titre contiennent des éloges un peu exagérés et des éclaircissements utiles. Quant des *canzoni*, appelées *les Six Sœurs de Mars*, s[illegible] à l[illegible]ouange de cinq princes e[illegible]aliens à qui elles

ressées; la sixième l'est à D.
e d'Autriche, qui fut ensuite
e II. III. Un petit poëme dra-
intitulé *Nice*, Naples, 1551,
dans lequel il loue allégorique-
jeune Victoire Colonne, sous
grec, *Nice*, qui signifie *Vic-*
V. Trois comédies en prose:
ara, *la Cesarea Gonzaga*,
rinozia, Milan, 1550, in-4°.;
ere, Pavie, 1564, 2 vol. in-
Ragionamento sulle imprese
ccademici Affidati, magnifi-
t imprimé à Pavie, l'année mê-
a mort, 1574, in-fol. VII. On
bue une *Istoria delle cose oc-*
el regno d'Inghilterra dopo
te d'Odoardo VI, Venise,
in-4°. VIII. Il traduisit en
a *Bulle d'or* de Charles IV,
ée à Venise la même année,
Apostolo Zéno, dans ses *Notes*
ntanini, dit avoir vu, dans le
mpérial de Vienne, une belle
e de bronze, frappée en l'hon-
Luca Contile; son portrait et
n y étaient gravés, et, sur le
une montagne au sommet de
était une figure de femme,
tte légende: *Ardens ad æthe-*
us. G—É.

TRACTUS. *Voy.* Hermann.

TRERAS (Antoine de), na-
1587, à Cordoue où il ap-
rt de la peinture dans l'école
l de Cespèdes; il alla ensuite
r à Grenade où il travailla pen-
elques années; c'est là qu'il
de se perfectionner, et qu'il se
manière de peindre pleine de
ir et de correction. Il vint en-
Buxalance, ville du royaume
loue, et y fit plusieurs beaux
es, qui sont répandus dans
couvents, surtout dans celui
François. Antoine de Contreras
dans cette ville en 1654, âgé
de soixante-sept ans. — Emmanuel Contreras, habile sculpteur, florissait en Espagne à la même époque; il ne paraît pourtant pas qu'il fût son parent. Palomino Velasco met au nombre des plus belles statues qui décorent la ville de Madrid, un *S. Lazare* d'Emmanuel de Contreras. Cet artiste était élève de Dominique de la Rioja. Le maître et l'élève travaillèrent ensemble aux belles statues de bronze dont on orna la salle octogone du palais de Madrid. Emmanuel fut encore chargé des statues de stuc pour le même palais. Cet artiste mourut à Madrid vers 1656. A—s.

CONTRI (Antoine), peintre assez habile, né vers la fin du 17e. siècle, inventa, suivant beaucoup d'auteurs italiens, l'art de transporter les peintures d'un mur sur la toile. Fils d'un homme de loi de Ferrare, il se vit dans la nécessité de faire des voyages à Rome et à Paris, et il étudia dans cette dernière ville l'art de la broderie, qu'il cultiva d'abord plus que le dessin. Revenu en Italie, il s'établit à Crémone, et commença sous le Bassi à peindre des paysages et des fleurs: on lui doit aussi des perspectives et des animaux. Ses tableaux et ceux de François, son fils, se trouvent communément à Crémone, à Ferrare et dans les environs; mais ce qui augmenta la réputation de ce maître, fut la découverte dont nous avons parlé, et qui a été depuis perfectionnée par d'autres artistes, au point que nous espérons bientôt voir exposée au Muséum la magnifique fresque de Daniel de Volterre, qui était dans l'église de la Trinité du Mont à Rome. Contri, le premier, déclara qu'il enlèverait toutes les fresques quelconques des murs où elles seraient peintes, pour les transporter sur une toile, sans qu'elles perdissent

rien du dessin et de la couleur. Différentes expériences tentées pendant une année entière lui apprirent à composer une colle qu'il étendait sur une toile de la grandeur de la fresque qu'il voulait enlever. Quand il avait étendu et fixé avec soin la colle sur la toile, il l'appliquait alors dans toute sa longueur sur la peinture, et l'assujétissait par des morceaux de bois fortement unis; il faisait tracer ensuite le long de la toile une ligne autour de laquelle on entaillait le mur. La toile était bientôt soutenue par une tablette de bois disposée de manière que le travail devînt plus uni, et que la pâte ne courût aucun risque de s'écailler. Après quelque temps, on détachait la toile qui emportait avec elle la peinture du mur. Cette première toile ainsi détachée était placée sur une table *planée* où l'on appliquait une seconde toile vernie avec une autre colle plus tenace que la première. Sur le tout on jetait, en masses égales, une grande quantité de sable qui comprimait les toiles dans toutes leurs parties; enfin, après quinze jours, on les découvrait; on détachait la première en la mouillant avec de l'eau chaude, et toute la peinture du mur restait parfaitement empreinte sur la seconde. Ces expériences, renouvelées dans différents palais de Crémone et de Ferrare, et à Mantoue chez le prince de Darmstadt, gouverneur de la ville, permirent d'envoyer à Vienne quelques têtes de Jules Romain, ainsi détachées d'une muraille. Contri tint caché pendant sa vie le secret de la composition de sa colle; mais de nos jours on l'a retrouvé. Lanzi doute que Contri soit l'inventeur de cet art; mais il est certain que ce maître fut le premier à le faire connaître. Il mourut à Crémone en 1732. A—D.

CONTUCCI (A[illegible]é), sculpteur et architecte, né à [illegible]sovino en Toscane, en 1460, e[illegible] fils d'un paysan nommé *Dominique*. Ainsi que Giotto, on le trouva modelant de petites figures avec de la terre glaise, pendant qu'il gardait les troupeaux. Simon Vespucci, qui était alors podestat de ce petit endroit, ayant remarqué l'inclination de cet enfant, l'emmena à Florence, pour lui faire donner une bonne éducation, et André devint un des premiers sculpteurs de son siècle. Il construisit vers l'an 1514, dans l'église de Saint-Augustin, à Rome, une magnifique chapelle de famille où il plaça un superbe morceau de sculpture représentant l'*Enfant Jésus avec la Vierge et sainte Anne*. Ces figures, quoique tirées toutes les trois d'un seul bloc de marbre, sont presque de grandeur naturelle, et Vasari parle de ce groupe comme d'une des plus belles productions du temps. André Contucci n'obtint pas moins de célébrité dans l'architecture. On admire avec raison la chapelle du St.-Sacrement dans l'église du St.-Esprit à Florence, dont il donna les plans. Quoiqu'elle soit petite, l'architecture en est si belle, et le dessin si bien exécuté, qu'on serait tenté de croire qu'elle est d'une seule pierre. On vante encore l'entresol de la sacristie de la même église du St.-Esprit. Il est entièrement de pierre de taille, et orné de onze colonnes corinthiennes. L'entablement soutient une voûte à lunette, de pierre de taille, décorée avec des compartiments très bien sculptés. On remarqua qu'ils ne répondent pas au milieu ou à l'axe des colonnes. Comme l'on fit ce reproche à Contucci, il répondit qu'il en était de même au Panthéon. Le roi de Portugal le fit demander à Laurent Médicis, et cet

: bâtit en Portugal plusieurs édi-
parmi lesquels on distingue un
flanqué de quatre tours pour
iverain. Après avoir passé neuf
ans ce pays, il revint en Italie,
lé d'honneurs et de présents, et
ıvoyé par Léon X à Lorette, où
écuta les beaux bas-reliefs qui
ent l'extérieur de la *Santa Ca-*
); il acheva le logement des cha-
s, commencé par le Bramante,
fortifier cette ville. Cet artiste
ait un délassement à ses travaux
les détails de l'agriculture, et
it tranquillement sa vie au mi-
le ses parents et de ses anciens
Il voulut décorer le lieu de sa
ance d'un couvent qu'il bâtit à
ais pour les religieux de l'ordre
. Augustin, avec une chapelle
de la porte de la ville. Il fut at-
d'une pleurésie, dont il mourut
529. Il était très lié avec les
de lettres et les artistes les plus
ıgués de son temps; il a laissé
ues dessins, et un *Traité* ma-
it *de perspective sur l'art de*
les décorations de théâtre, ainsi
ıe *Dissertation sur les mesures*
nciens et sur les proportions en
itecture. A—s.

ONVENNOLE, ou CONVENE-
E *da Prato*, maître de gram-
e et de rhétorique dans le 14e.
, doit l'espèce de célébrité dont
it au bonheur qu'il eut de comp-
étrarque parmi ses disciples. Pé-
ue nous donne lui-même, dans
de ses lettres, des détails intéres-
sants sur les relations qu'il avait eues avec lui dans son enfance, et sur les rapports d'une autre espèce qui s'établirent ensuite entre eux. « J'eus, dit-il » (*Sénil.* l. XV, ép. 1.), presque dès » mon enfance, un maître qui m'ap- » prit les premiers éléments, et en- » suite la grammaire et la rhétorique, » car il était professeur et maître en » ces deux arts. Dans la théorie, je » n'en ai point connu qui l'égalât : il » n'en était pas ainsi dans la pratique... » Il tint école pendant soixante an- » nées, et dans un si long espace de » temps, il est plus aisé de penser » que de dire combien il eut d'éco- » liers, parmi lesquels on comptait » plusieurs hommes illustres par leur » naissance et par leur savoir, des » professeurs de droit et de théologie, » des abbés, des évêques, et même » un cardinal. Or, il est incroyable » que, dans tout ce nombre, il n'en ai- » mât aucun autant que moi. Tous le » savaient, et il ne s'en cachait pas » lui-même.... Quand on lui parlait de » moi, quand on lui demandait s'il » avait pour moi quelque préférence, » les larmes lui venaient aux yeux; il » s'en allait sans rien dire, ou, s'il pou- » vait parler, il jurait que personne » ne lui avait jamais été aussi cher. » Mon père, tant qu'il vécut, secourut » libéralement ce bon homme, alors » réduit à deux états fâcheux, la vieil- » lesse et la pauvreté. Après la mort » de mon père, il mit en moi toute » son espérance, et moi, qui savais » combien je lui avais d'obligation, je » le secourais de toutes manières; » quand je manquais d'argent, ce qui » arrivait assez souvent, j'obtenais » pour lui des secours de mes amis, » tantôt en répondant pour lui, tan- » tôt à force de prières, ou même » quelquefois en mettant des objets » en gage. Combien de fois ne reçut-il

Les talents que Contucci déploya cette entreprise justifièrent pleine- le choix du souverain pontife, et ri lui-même, quoique grand admi- r de Michel-Ange, reconnut pour orceaux de sculpture les plus beaux plus finis qui eussent paru, ceux Contucci fit en cette occasion.

» pas de moi, pour cet effet, et des » livres et d'autres choses. Il me les » rendait fidèlement; mais, à la fin, » la pauvreté le rendit infidèle. » Ici, Petrarque raconte qu'il avait prêté à son bon vieux maître le traite de Cicéron, *De Gloriâ*, qu'un de ses amis lui avait donné, et qu'il estimait plus qu'un trésor; que, plusieurs années après n'en entendant point de nouvelles, il le lui demanda plusieurs fois, et que, sous différents prétextes, le bonhomme éludait sa demande; qu'étant enfin pressé de répondre, il avoua que la pauvreté l'avait forcé à le mettre en gage. Pétrarque aurait du moins voulu savoir en quelles mains était ce livre, pour le racheter; une fausse honte empêcha Convennole de le lui avouer et Pétrarque n'eut pas le courage de le forcer à cet aveu. Depuis lors, il n'a plus été pendant long-temps question de cet exemplaire. Alcyonius, médecin et littérateur italien, a été accusé d'en avoir volé un, qui était sans doute le même, d'avoir inséré les plus beaux passages de ce traité dans son livre sur l'*Exil*, et de l'avoir ensuite détruit. On a dit, dans l'article ALCYONIUS, les raisons qui paraissent détruire cette accusation. Quoi qu'il en soit, Convennole, après avoir, pendant plusieurs années, tenu école à Carpentras et à Avignon, retourna en Toscane, tandis que Pétrarque était encore en France. Peu de temps avant sa mort, ou peut-être même après, ses concitoyens, qui auraient mieux fait de le secourir pendant sa vie, le couronnèrent de lauriers, et ce fut avec cette couronne qu'il fut porté en terre. L'abbé Méhus, dans sa *Vie d'Ambroise le Camaldule*, parle fort au long d'un poëme latin de différentes mesures, que l'on conserve à Florence dans la bibliothèque de Magliabecchi. Dans ce poëme, adressé au roi Robert, et écrit au te pape Benoît XII, l'Italie p.rs. prie le roi de la secourir d: malheurs dont elle est accablé teur ne se nomme pas; mais il né à Prato, professeur et pré titres, joints aux circonstan temps, font croire, avec assez dement à l'abbé Méhus, que teur n'est autre que Convenn traits qu'il en cite annoncent u médiocre, et qui, comme ledit que, était loin d'être aussi fort tique qu'en théorie. G-

CONWAY. *Voy.* SEYMOUR

CONYBEARE (JEAN), s pieux évêque anglican, né en à Pinhoe près d'Exeter, fut s vement ministre de Fetcham, comté de Surrey, prédicateur au palais de Witehall, prin collége d'Exeter, doyen du de Christchurch à Oxford, évêque de Bristol en 1750. rut à Bath en 1754. Il est aut *Défense de la Religion révél* dres, 1732, in-8°., contre du déiste Tindal, intitulé: *L tianisme aussi ancien que le* ou *l'Évangile n'est qu'une tion nouvelle de la loi de* L'ouvrage de Conybeare fu accueilli, qu'il en parut une tion l'année suivante. Il est autant de modération que de le docteur Warburton le c me un livre remarquable solidité du raisonnement, et grand nombre d'écrits publié anglicans et les *dissenters* co vrage de Tindal, c'est peu meilleur. On a aussi de Con des *Sermons*, dont la plupar réimprimés après sa mort en 1757, par souscription et a de ses enfants, qu'il avait lais fortune. On peut juger de l'inté

a mémoire de ce digne pré-
nombre des souscripteurs,
ı à quatre mille six cents.
X—s.

(Edouard). *Voy.* Coke.

(Jacques) naquit le 27
728 à Marton, village du
ork, en Angleterre. Son
servait dans une ferme de
, avait neuf enfants et n'é-
ns le cas de leur donner une
soignée. Sir Thomas Skot-
he propriétaire des envi-
ia la direction des travaux
e de *Airy-Holme* au père
lorsque celui-ci n'avait en-
uit ans. La bonne conduite
: le soin qu'il mettait à élé-
fants méritèrent à cette fa-
rêt de ce nouveau maître.
ook fixa particulièrement
ion ; il lui fit apprendre à
rire à ses dépens dans l'é-
n. Cette première éducation,
rait pas l'élever au-dessus
ons auxquelles sa naissance
avoir destiné, dans un pays
ı simples artisans savent lire
est cependant la seule que
reçue, et c'est celle qui lui
es moyens de devenir, par
e plus célèbre des naviga-
ais. Ses parents le mirent,
treize ans, en apprentis-
un marchand mercier de
uée à peu de distance de
, ville considérable par ses
harbon de terre et par son
maritime. Le voisinage de
veilla dans le jeune Cook
on dominante, ainsi que la
es hommes supérieurs en
vé. L'état de marin devint
nique objet de ses désirs ;
décida ensuite son sort.
ıltercations survenues entre
e et lui le déterminèrent à
s'engager comme novice sur les bâtiments qui faisaient le commerce du charbon de terre. Il y servit ensuite comme matelot, puis comme maître d'équipage, jusqu'à l'âge de vingt-sept ans. La guerre ayant été déclarée entre l'Angleterre et la France en 1755, et le navire où était Cook s'étant trouvé dans la Tamise, près de Londres, on vint y prendre, suivant l'usage, des matelots pour armer les vaisseaux de guerre. Cook chercha d'abord à se soustraire aux recherches; mais, entraîné par des sentiments plus élevés, il alla s'offrir lui-même et fut embarqué sur le vaisseau l'*Aigle*, où il servit sous les ordres de sir Hugh-Palliser, qui devint son plus ferme appui. C'est sur ce vaisseau qu'il donna les premières preuves de sa bravoure et de son intelligence. Les habitants de son village ayant appris qu'il s'était distingué, excités par un sentiment de bienveillance en faveur de sa famille, engagèrent leur représentant au parlement à le recommander à sir Hugh-Palliser. Cette recommandation eut son effet, et Cook fut embarqué sur le *Mercury*, le 10 mai 1759, en qualité de *master*. Il partit pour le Canada, et y arriva à l'époque où Québec était assiégé par le général Wolf. Cook sonda le canal qui est au nord de l'île d'Orléans, et en leva le plan avec une intelligence qui donna dès-lors une haute idée de ses dispositions, dans un genre où il a surpassé dans la suite tous ceux qui l'avaient précédé. Ce premier essai engagea à le charger de faire la carte du cours du fleuve St-Laurent. Il l'exécuta avec tant de succès que cette carte, qui a été gravée, est la seule dont on se serve, et que l'on n'a pas jugé nécessaire d'en construire d'autre. Cook commença alors à sentir ses forces, et à s'aperce-

voir de ce qui lui manquait; il ne s'occupa plus que d'acquérir les connaissances propres à développer le talent que les circonstances lui avaient donné occasion de manifester. Pendant une seconde campagne qu'il fit dans l'Amérique septentrionale, en qualité de *master*, au milieu des agitations de la vie de marin, privé de tout secours, il prit dans Euclide connaissance des premiers éléments de géométrie, et se livra à l'étude de l'astronomie. Les progrès qu'il fit dans ces deux sciences le mirent en état de faire, en 1764 et dans les années suivantes, les plans des côtes de l'île de Terre-Neuve, avec l'exactitude et la précision du talent le plus éclairé. On trouve, dans le 57e. volume des *Transactions philosophiques*, un mémoire dans lequel il rend compte d'une observation d'éclipse de soleil, qu'il avait faite le 5 août 1766. Depuis 1763, le gouvernement anglais avait entrepris des voyages de découvertes, uniquement dans le dessein d'accroître les connaissances humaines, et principalement la géographie. Byron avait fait le premier voyage ordonné dans des vues si désintéressées; Wallis et Carteret furent expédiés pour un voyage de ce genre, aussitôt après son retour. Ces deux navigateurs n'avaient pas encore achevé leur campagne, qu'il se présenta une nouvelle occasion d'en entreprendre une troisième. Le passage de Vénus sur le disque du soleil y donna lieu. L'astronomie devait tirer de grands avantages de l'observation de ce phénomène dans quelques-unes des îles du grand Océan. Le gouvernement anglais, à la sollicitation de la société royale de Londres, fit armer un vaisseau destiné à y transporter des astronomes. Alexandre Dalrymple, habile géographe, qui avait fait p voyages dans la mer des Inde gea le plan de cette campagn même désigné pour la comm mais, étranger à la marine m il manquait des titres néces un pareil commandement. O accordé précédemment une c sion de capitaine de vaisseau teur Halley; mais son équipa refusé de lui obéir, et cet e empêcha d'en donner une pa Dalrymple. On fut forcé de j yeux sur un officier. Les pre capacité que Cook avait dom terminèrent à lui confier cett dition. L'événement a prouvé ne pouvait faire un meilleu Le 27 mai 1768, il prit le c dement de l'*Endeavour*, l destiné à faire ce voyage, e brevet de lieutenant de vai ne s'agissait plus d'aucun m térêt, ni d'aucune entreprise merce. Cette campagne, q venue le modèle de celles qu faites dans la suite, devait ment être utile à la science fut épargné de ce qui était en favoriser les progrès. De tions furent données par l royale, sur la marche à su les diverses espèces de r que l'on devait faire. Le do lander, qui s'était livré aux naturelles, fut chargé des p y ont rapport. Sir Josep alors jeune, jouissant d'un considérable, et doué de lui donnaient le droit de prét plus grands emplois, ac Cook, animé uniquement d de l'amour des sciences. Tan rances ont été réalisées; t illustré leurs noms: M. Ban jourd'hui président de la socié de Londres, a partagé leur gl

ncore à la fin d'une car-
ıble à tant d'autres titres.
ır, qui les transportait
ıd Océan Pacifique, sor-
nise, le 13 août 1768. On
adère, ensuite au Brésil,
ère de Rio-Janéiro, et l'on
e grand Océan par le cap
ı se dirigea d'abord au
, et eut connaissance de
s de la partie méridionale
l dangereux de Bougain-
uilla le 11 juin 1769 à
à cette île qu'on devait
passage de Vénus. Cook
son début, qu'il était fait
ander aux hommes : son
n fut de prescrire à ses
es règles de conduite qui
d'honneur à son huma-
prévoyance. Il se retran-
à terre, dans un lieu
ù l'on pouvait faire, sous
ı de ses canons, des ob-
ıstronomiques, sans être
la foule des curieux. Quoi-
ctère doux et sociable des
'Otaïti ait mérité, à juste
oupe d'îles dont elle fait
om d'*îles de la Société*,
laindre du penchant qu'ils
ol. Cook sut en réprimer
s, et, par sa prudence,
ıes équipages de tirer ven-
ıutres. Dès que le passage
ıt observé, on se prépara
la voile. L'*Endeavour*
le 13 juillet 1769, après
e trois mois. Les îles de
furent visitées avec soin,
fit route sur la Nouvelle-
couverte par Tasman, et
connaissance le 6 octobre.
la la partie orientale de
nord, dans une baie qu'il
erty. Les habitants vou-
oser à son débarquement,
et il fut obligé de les repousser par la force. En quittant la baie de Poverty, il suivit la côte en remontant au nord, contourna le cap nord de l'île septentrionale, et vint, par le sud, le long de la côte occidentale, jusqu'à une grande baie où Tasman avait mouillé. Cook découvrit que c'était l'entrée du canal qui partage la Nouvelle-Zélande en deux îles. Après avoir fait une courte relâche dans le port de la *Reine-Charlotte*, qui est à l'entrée, il traversa le détroit, et gouverna au sud, le long de la côte orientale de l'île la plus sud, dont il acheva de faire le tour entier. Les côtes de la Nouvelle-Zélande sont les premières grandes découvertes de Cook. Il les visita avec une intrépidité mêlée de prudence et digne d'admiration. On remarque avec satisfaction, en lisant les noms qu'il a donnés aux caps et aux îles qui y sont situées, que ce grand homme a consacré ses premières découvertes à la reconnaissance. On y trouve le nom de son premier capitaine, sir Hugh-Palliser, qui était devenu son protecteur, et celui de lord Colville, avec lequel il avait fait sa seconde campagne. Les Anglais ont nommé le canal qui sépare les deux îles de la Nouvelle-Zélande *Détroit de Cook*. Lorsque l'*Endeavour* se trouva, pour la seconde fois, à l'entrée de ce détroit, on quitta la Nouvelle-Zélande, et l'on fit route à l'ouest. Quelque temps après, Cook eut connaissance de la pointe nord de l'entrée du détroit qui sépare la Nouvelle-Hollande de la Terre de-Van-Diémen, que l'on n'avait pas encore découverte. Ensuite, il remonta au nord, en suivant la côte de cette grande île, qu'il trouva presque entièrement bordée de rescifs. Parvenu au cap du Capricorne, nommé ainsi parce qu'il se trouve sous

le tropique de ce nom, la côte lui parut précédée d'une multitude d'îles au milieu desquelles il n'hésita pas à s'engager, sans abandonner sa prudence ordinaire. Les dangers se multiplièrent à mesure qu'il s'avançait; enfin, le vaisseau échoua sur un banc de corail, où il fut sur le point de périr: on parvint heureusement à le mettre à flot; mais, dès qu'il y fut, on s'aperçut qu'il coulait bas d'eau. Cook eut le temps de gagner l'entrée d'une rivière, qui reçut le nom de l'*Endeavour*, et il fit aussitôt réparer son vaisseau. Lorsqu'il fut abattu en carène, on reconnut le danger que l'on venait de courir; la pointe du rocher sur lequel il avait touché était restée dans le trou qu'elle avait fait, et l'avait ainsi préservé du naufrage. L'*Endeavour* fut bientôt en état de continuer son voyage; Cook remonta, au milieu des écueils et des rescifs qui bordent la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, jusqu'à la pointe nord de cette île; il passa entre cette pointe et la Nouvelle-Guinée, gagna la pleine mer en faisant route à l'ouest. Après avoir pris connaissance de cette dernière terre, il passa au sud de Timor, et alla relâcher à l'île Savu; de là il vint à Batavia, où il mouilla le 21 septembre 1770. Le bâtiment ne put mettre à la voile que trois mois après. Le 27 décembre, il quitta Batavia, et, après avoir relâché au cap de Bonne-Espérance, il arriva dans la rade des Dunes le 21 juin 1771. Cook fut promu, à son arrivée, au grade de commandant de vaisseau, qui est, dans la marine anglaise, immédiatement inférieur à celui de capitaine. Bientôt après, il reçut ordre de faire un second voyage, dont le plan était encore plus étendu que celui du premier: il s'agissait de vérifier l'existence des terres Australes, qui avaient jusqu'alors ex discussions parmi les g Cook partit le 13 juillet deux vaisseaux, la *Résolu* commandait, et l'*Adventu* dres du capitaine Furneau conde campagne dura troi dant lesquels Cook cherc reprises différentes, à pén dant la belle saison, c'est les mois de notre hiver, qu'il pourrait aller du cô sud. Il s'attacha d'abord à che du cap de la Circon Bouvet avait cru voir au ouest du cap de Bonne-E près de 54°. de latitude. L cette recherche peut faire le capitaine Bouvet a vu qu ces qu'il a prises pour de l reste de la belle saison fut visiter les mers australes q à-vis de celles de l'Inde. l année fut employée à pa mers qui forment la co du grand Océan; enfin, troisième, Cook visita le ment de la mer Atlantiqu contra dans tous ces p mêmes difficultés, et lutta intrépidité et sa persévé dinaires contre les dangers il fut exposé par les glaces, fois, pendant les brumes ep ont lieu dans ces parages, environné au point d'être lo sans trouver d'issue: c'est entre 50°. et 60°. de latitude rencontra; jamais il n'a pu que de quelques milles au 71°. degré. Aucune terre ne sa vue dans ces affreux clim vit que des glaçons qui pa souvent couvrir la surface de ou des masses de glace eno ressemblaient à des îles. Il p tain qu'il n'existe aucune

ndue en-deçà des regions
élevé. Chaque fois que le
emps ou la rigueur du froid
de se rapprocher de l'équa-
enait dans le grand Océan
îles dont il est parsemé en-
piques. Il relâcha plusieurs
Nouvelle-Zélande, aux îles
été et à celles des Amis; il fit
aissance de l'archipel du St.-
Quiros, dont Bougainville
quelques îles, qu'il avait nom-
Grandes-Cyclades. Cook
pendant cette campagne la
Calédonie, dont il reconnut
ientale. Tandis qu'il s'avan-
le pôle sud par l'Océan at-
il visita la terre de la Roche
s Sandwich. Le 22 mars
mouilla au cap de Bonne-
e, et le 5 juillet il arriva à
th. Cette seconde campagne
t de gloire en Angleterre et
e l'Europe. Le roi d'Angle-
donna le grade de capitaine
u, et un emploi dans l'ad-
on de l'hôpital de Green-
29 février 1776, la société
dmit, à l'unanimité, dans son
dans la suite, elle lui dé-
prix fondé par sir Godfrey
qui devait être donné à celui
fait les expériences les plus
conservation des hommes.
qu'il avait pris de la santé de
ages, l'avait rendu digne de
nction. De tels succès ne fi-
augmenter en Angleterre le
découvertes; le premier lord
auté, Sandwich, conçut l'i-
troisième expédition, pour
ne grande question qui avait
es géographes. Il voulait vé-
était possible de pénétrer
rand océan, connu sous le
mer du Sud, par la baie de
et s'il existait un passage
entre le nord de l'Amérique et de l'Asie. Les fatigues que Cook avait éprouvées pendant huit ans consécutifs empêchèrent de lui proposer cette nouvelle entreprise. On ne voulut cependant pas perdre le fruit de son expérience et de ses lumières; il fut consulté sur le plan de cette campagne, et sur le choix de l'officier à qui on devait la confier. Cook, qui avait d'abord discuté assez froidement les avantages que l'on pouvait en attendre et les moyens les plus propres de les obtenir, s'anima insensiblement, et, lorsqu'on vint à lui parler de l'officier à qui l'on pouvait confier une mission de cette importance, il resta un instant dans le recueillement, ensuite, s'élançant de son siége, il dit qu'il s'en chargerait lui-même. Cette proposition, qui répondait au désir que l'on n'avait osé exprimer, fut acceptée avec transport, et les préparatifs furent faits sans perdre de temps. Il partit de Plymouth, le 12 juillet 1776, sur la *Résolution*, accompagné de la *Découverte*, commandée par le capitaine Clerke, et il arriva au cap de Bonne-Espérance le 18 octobre. La première terre qu'il visita en quittant le cap, fut celle de Kerguelen. Il toucha ensuite à la terre de Van-Diémen et à la Nouvelle-Zélande. Les îles de la Société et celles des Amis furent visitées de nouveau. Enfin, après avoir découvert la partie occidentale des îles Sandwich, Cook arriva le 7 mars 1778 à la côte nord-ouest de l'Amérique, à environ 3° ½ dans le nord du cap Mendocino. Le mauvais temps et la brume ne lui permirent pas d'en approcher autant qu'il l'aurait désiré. Il mouilla cependant à l'entrée du détroit de Nootka; mais il ne put reconnaître celui de Jean de Fuca, où l'on présumait que pouvaient être les prétendues dé-

couvertes de l'amiral de Fonte. Lorsque les bâtiments se trouvèrent entre les 57° et 59° de latitude nord, à l'endroit où devait se trouver une communication avec la baie de Hudson, si elle existe, le temps lui permit de se rapprocher de la côte. Il s'engagea d'abord dans une vaste baie qu'il nomma *baie du Prince William*, mais il fut bientôt arrêté par les terres du continent; ensuite il pénétra dans un bras de mer qui offrait l'apparence d'un passage; il était néanmoins fermé à cinquante lieues de l'entrée, et Cook y trouva l'embouchure de deux petites rivières, dans lesquelles ses bâtiments ne pouvaient point pénétrer. Revenu sur ses pas, il côtoya la partie méridionale de la presqu'île d'Alaska et celle des îles Aleutiennes; ensuite il remonta vers le nord. Cette route le conduisit dans le détroit de Béhring, qui sépare l'Amérique de l'Asie, et n'a pas plus de quinze lieues de largeur. Cook continua à se diriger au nord sans perdre de vue la côte d'Amérique. Des glaces qui s'étendaient à perte de vue à sa droite et à sa gauche, l'arrêtèrent à 70° 44′ de latitude. Les vaisseaux s'y trouvèrent environnés de glaçons flottants, tandis que l'on voyait dans le nord, à une grande distance, des montagnes de glace très élevées. Les bas fonds de la côte de l'Amérique ajoutèrent encore au péril de cette navigation. Cook, par son habileté et sa présence d'esprit, sut éviter les dangers qui le menaçaient; il prit le parti de côtoyer les glaces par un temps quelquefois orageux et souvent obscur. Elles le ramenèrent en le forçant de descendre un peu vers le sud, par 68° 56′ de latitude, en vue de la côte d'Asie, où il arriva le 29 août 1778, sans avoir pu se frayer un passage vers le nord. La mauvaise saison qui s'avançait, le fo nir sur ses pas. Il se diri îles Sandwich. Le 26 novem on eut connaissance de l'il située au milieu de cet ensuite on fit route au sud avoir contourné par le sud whihée, la plus méridional *lution* et le *Discovery* vinre dans la baie d'Karakakoo la côte occidentale. Cook a vert, ainsi qu'il a été di septentrionales de cet a avait relâché à l'île d'Atoi était rien arrivé de fâchen dant les habitants lui av d'un caractère sombre, cru remarquer qu'ils étai pophages. Les hommes venus par curiosité à bo timents avant leur mouill conçu un tel respect pou tous s'étaient prosternés le v tre terre, lorsqu'il avait n sur leurs îles pour la pre A ce nouveau voyage, les c tions furent plus franches les Anglais parurent, des vinrent de toutes parts leu des rafraîchissements; les en étaient souvent enviro conduite dissipa les mauv pressions que l'on avait co bord. Cook, qui était loin d sa destinée, ne cessait de s' d'avoir fait la découverte lui offraient tant de ressou plaît, dans son journal, à dé avantages que ses bâtimen nation pouvaient en retire reçu en mettant pied à terre foule d'habitants qui chan dansèrent autour de lui. L' qu'il eut avec le roi de l'île *Terréeobou*, se fit avec bea cérémonie et cependant ave lité. Cook le reçut à son b

: beaucoup d'égards; il se
re eux une liaison qui fut
suivant l'usage de ces peu-
échange réciproque de leurs
: insulaires continuaient à
ale à bord des bâtiments,
naient aucun sujet de mé-
pendant, on commença à
ir qu'ils étaient très e. cins
lusieurs d'entre eux s'em-
les effets qui étaient sous
, toutes les fois qu'ils
pouvoir le faire sans être
es larcins devinrent en-
fréquents et plus au-
et l'on fut obligé de les
avec quelque sévérité. Les
ssèrent néanmoins depuis
rier jusqu'au 3 février au
ces peuples, sans que le
ccident troublât la bonne
e. Le 3 février, Cook eut une
ntrevue avec Terréeobou :
noigna le plus grand re-
voir partir. Les vaisseaux
a voile, le 4 février, dans
d'aller reconnaître les au-
e cet archipel. En partant,
environnés de pirogues,
l'avaient été à leur arrivée.
s temps endommagea quel-
après le mât de misaine
olution, et Cook fut obligé
e réparer à la baie de Ka-
où il arriva le 11 février.
tait solitaire au moment du
on n'y voyait aucune em-
Rien d'ailleurs ne put faire
e les sentiments des habi-
ent changés; plusieurs An-
nèrent dans l'intérieur de
etrouvèrent leurs anciens
les reçurent avec de grandes
tions de joie. Il venait à
peu de monde à bord des
Le roi, sous prétexte d'ab-
vint pas visiter Cook; il se contenta de lui envoyer quelques présents. Malgré tant de réserve, rien n'annonçait encore de mauvaises intentions. On établit l'observatoire à terre, comme la première fois, et l'on y transporta le mât de misaine pour le réparer. Dès que les établissements furent formés, on eut lieu de s'apercevoir que l'on s'était trompé sur les sentiments secrets de ce peuple. La foule qui les environnait commença par se rendre importune, et ils finirent par voler effrontément. Ceux qui venaient à bord des vaisseaux se conduisirent avec la même insolence. Les précautions que l'on prit les empêchèrent d'éclater jusqu'au 13 février. Le même jour, les gens qui étaient de service à l'aiguade s'apperçurent qu'ils étaient entourés et que les habitants avaient des intentions hostiles. Les matelots de l'équipage d'un canot qui était à terre ayant saisi entre les mains d'un groupe d'habitants des effets volés, furent assaillis en les rapportant à leur embarcation. Un des chefs qui avait eu le plus de liaisons avec les Anglais, fut frappé dans la mêlée et renversé par terre. Cette rixe fut néanmoins apaisée par son intervention. Le capitaine Cook, que l'on prévint de ces événements, sentit avec chagrin qu'il serait obligé de prendre quelque mesure violente. Il donna ordre à ses gens de se tenir sur leurs gardes et de charger leurs fusils, mais de ne faire feu que lorsque les insulaires auraient commencé à les attaquer. Le canot du *Discovery*, qui était mouillé sur la bouée de ce bâtiment, fut enlevé pendant la nuit. Aussitôt que Cook en fut informé, il se décida à descendre à terre avec neuf soldats armés, commandés par un officier. Son dessein était de s'emparer du roi Terreéobou, de l'ame-

ner à son bord, et de l'y garder jusqu'à ce que les effets volés eussent été rendus. Ce moyen lui avait réussi plusieurs fois. Il parvint sans opposition jusqu'à sa demeure. Ce chef, âgé, surpris au moment où il venait de s'éveiller, consentit sans peine à l'invitation qui lui fut faite de venir avec ses deux fils à bord de la *Résolution*, et suivit Cook jusqu'au rivage. Lorsqu'il y fut arrivé, la mère de ses deux enfants et ses autres femmes le supplièrent, en faisant de grands gémissements, de ne pas s'embarquer. Deux chefs se saisirent alors de lui, et le forcèrent de s'asseoir à la place même où il se trouvait. La foule que le tumulte avait attiré, entoura en un instant le roi et le capitaine Cook avec son détachement. Les soldats, voyant que cette multitude allait les presser de toutes parts, craignirent de ne plus pouvoir se servir de leurs armes. Ils la forcèrent de s'écarter, et parvinrent à les éloigner de trente pas du lieu où leur roi était assis. Cook réitera alors ses instances, et le pressa de venir avec lui. Toutes les fois que Terreéobou paraissait céder, les chefs qui étaient près de lui l'engageaient à rester; enfin, voyant que ce vieillard se levait pour aller s'embarquer, ils le prirent par les bras et le forcèrent de demeurer assis. Les esprits s'étaient animés pendant tout ce temps. Cook voyant qu'il ne pourrait pas le faire embarquer sans s'exposer à verser beaucoup de sang, se décida à y renoncer. Jusque-là, il ne parut pas avoir connu de danger. Les habitants, malgré leur exaltation, cédaient encore à l'ascendant qu'il avait pris sur eux; mais, sur ces entrefaites, un de leurs compatriotes ayant été tué au large par les gens d'un canot anglais, l'esprit de vengeance prit le dessus. Les femmes se retirèrent, et les [illegible] furent assaillis d'une grêle de [illegible] Cook, croyant les disperser, fit [illegible] décharge de mousqueterie; [illegible] d'en être intimidés, ils profi[illegible] moment où les soldats rech[illegible] leurs armes, et se précipitèrent [illegible] Anglais en jetant de grands c[illegible] tre soldats furent tués et to[illegible] sur le rivage; trois autres et l[illegible] nant qui les commandait, fur[illegible] sés dangereusement. Le resp[illegible] conservèrent, dans leur fure[illegible] le capitaine Cook, était tel, [illegible] d'eux n'osa l'attaquer tant qu[illegible] garda en face. Enfin, voyan[illegible] part de ses gens tombés à se[illegible] se tourna vers le canot po[illegible] des ordres. Il reçut à l'instan[illegible] de poignard dans le dos, [illegible] le visage dans la mer. Les [illegible] redoublèrent leurs cris, le r[illegible] terre, et se jetèrent à l'en[illegible] corps, qu'ils déchirèrent av[illegible] barbare. Ainsi périt ce gran[illegible] des propres mains de ceu[illegible] de temps auparavant, lui av[illegible] des honneurs presque divin[illegible] tes furent dispersés parmi l[illegible] de l'île. On ne put en r[illegible] quelques lambeaux qui [illegible] lis, et auxquels ses compag[illegible] rent dans leur douleur des [illegible] militaires et religieux. Le [illegible] Clerke lui succéda, et mourut [illegible] temps après (*V.* CLERKE); le [illegible] Gore ramena les vaisseaux [illegible] par la Chine, et mouilla à De[illegible] octobre 1780. Cook était d'u[illegible] tution robuste, et capable de [illegible] les plus grandes fatigues. Il [illegible] tait des aliments les plus gro[illegible] se soumettait sans effort à to[illegible] res de privations. La tremp[illegible] ame répondait à la force de s[illegible] Doué d'une perspicacité si [illegible] son jugement, quoique pro[illegible]

mais. Aussi hardi dans la que sage dans l'exécution, nu à surmonter les plus ficultés par une persévé- cun danger ne pouvait re- courage calme et inébran- montrait jamais plus de esprit qu'au milieu des pé- nières étaient franches. On ut-être lui reprocher trop ; mais ses emportements ntôt apaisés par un naturel bonté et d'humanité. Les u service pénible ne l'a- empêché d'acquérir, sans préparé par une éducation s connaissances en géomé- stronomie. La même su- 'esprit qui lui avait rendu le, l'éleva au rang des bons La relation de son second té écrite par lui-même, et dèle de simplicité et de pré- n'est qu'en la lisant qu'on re une juste idée de l'éten- mérite. Aucun navigateur nrichi la géographie. Ses ges ont donné la solution lus grandes questions qui les géographes à l'époque été entrepris. Cook nous a meilleures cartes hydrogra- les meilleures détermina- ngitude et en latitude qui core paru. Tous les navi- i ont marché sur ses traces ommage à l'exactitude des les autres ; chacun d'eux compléter une partie de ses es. (*Voy.* LAPÉROUSE, VAN- et ENTRECASTEAUX.) C'est premier a fait concourir les obtenues par des montres vec celles des distances, et a ar cette combinaison, à ces gens, la perfection dont ils ptibles. Il serait trop long de détailler tous les différents genres d'observations qui ont été faites sur son vaisseau. Ce qui regarde les sciences naturelles a été observé avec autant de soin que ce qui a rapport à la navigation. Cook est le premier qui ait porté une attention sérieuse à la santé des gens de mer. Pendant son second voyage, il ne perdit qu'un seul matelot. La médaille que la société royale lui décerna fut un hommage qu'elle rendit à cette occasion à son humanité. Cook laissa trois enfants. Sa veuve reçut du roi d'Angleterre une pension de 200 liv. sterl., et ses enfants en eurent chacun une de 25. Le gouvernement abandonna en outre à sa famille la moitié des produits de la vente de ses relations, qui avaient été imprimées à ses frais. Celle du premier voyage, rédigée en anglais par Hawkesworth (Londres, 1773, 3 vol. in-4°., et atlas), a été traduite en français par M. Suard, Paris, 1774, 4 vol. in-4°. ou 8 vol. in-8°. avec cinquante-deux planches ou cartes. La relation du deuxième voyage, comprenant celle du capitaine Furneaux (Londres, 1777, 2 vol. in-4°., et atlas), a été mise en français par le même traducteur, Paris, 1778, 5 vol. in-4°. et atlas, avec les observations de Forster (*Voy.* FORSTER): l'édition en 6 vol. in-8°. ne renferme pas ces observations. Enfin, la relation du troisième voyage, écrite en anglais par le lieutenant King (Londres, 1784, 3 vol. in-4°. et atlas), a été traduite en français par M. Démeunier, Paris, 1785, 4 vol. in-4°. et atlas, ou 8 vol. in-8°., atlas. La Vie de Cook a été publiée à Londres par Kippis, et traduite en français par M. Castera, 1788, in-4°., et 1789, 2 vol. in-8°. Ces voyages ont été traduits en diverses langues, et on en a fait un grand nombre d'abrégés

dont le détail serait inutile. Les observations astronomiques faites pendant ses trois voyages ont été imprimées à Londres en 2 vol. in-4°. La carte des côtes de Terre-Neuve, l'un des premiers ouvrages de Cook, a été publiée à Londres, en 8 feuilles, par Jefferys, Dury, etc., en 1766 et 1768; on l'a réduite en français, dans la carte de Terre-Neuve, donnée par Chabert en 1784, et dans le *Nouveau pilote de Terre-Neuve*. La société royale a fait frapper une médaille en l'honneur de Cook. R—L.

COOKE (Thomas), auteur anglais, né en 1707 à Baintree, dans le comté d'Essex, a donné quelques pièces de théâtre et des traductions d'auteurs anciens. Il ne fut pas heureux comme auteur dramatique; aucune de ses pièces n'eut de succès. Il composa avec Motley, et fit représenter, peut-être fort innocemment, une tragédie burlesque, intitulée *Pénélope*, au moment où Pope venait de publier sa traduction de l'*Odyssée* d'Homère. On ne manqua pas d'y voir l'intention de ridiculiser l'ouvrage de Pope; ce qui l'exposa au ressentiment du poète, et lui mérita d'être cité au 2e. livre de la *Dunciade*. On a de lui une édition très correcte des *Œuvres d'André Marvel*, avec la vie de l'auteur, publiée en 1726. Cook n'ayant encore que dix-neuf ans; une traduction d'Hésiode, 1728; une autre du traité de Cicéron, *De naturâ Deorum*; la traduction des *Œuvres de Térence*, et celle de l'*Amphitryon* de Plaute. Il mourut, dans l'indigence, vers 1750. X—S.

COOKE (Thomas), né dans le Northumberland, après avoir fait ses études à Oxford, entra dans les ordres sacrés et obtint un bénéfice dans sa province. Son goût pour les auteurs mystiques les lui fit lire avec une attention qui le remplit du même enthou qui les avait distingués, et il fut regardé par ses compatriotes comme un second Jacob Boehm. Il avançait dans ses sermons et dans sa conversation que le christianisme n'avait pu abolir les observances de la religion judaïque; il soutenait, entre autres, la nécessité de la circoncision, et se soumit à cette cérémonie. Des idées aussi singulières et une conduite aussi extravagante lui attirèrent la perte de son bénéfice. Il alla à Londres, et se fit auteur; mais le jargon inintelligible de ses ouvrages empêchant de les vendre, sa position devint très critique. Alors il mit en pratique une autre opinion non moins bizarre, c'est que les dons de la fortune doivent être partagés en commun par toutes les créatures de Dieu. En conséquence, il entrait dans les cafés les plus fréquentés et s'emparait de ce que l'on servait aux personnes qui s'y trouvaient. Celles-ci le laissaient ordinairement faire sans le déranger. Quand il avait ainsi apaisé sa faim, il se levait, remerciait, et s'en allait. Quand le maître du café lui représentait l'inconvenance de sa conduite, il lui prouvait par des arguments en forme, accompagnés de citations hébraïques, grecques et latines, et de passages du *Talmud*, qu'elle n'était pas répréhensible. Il sortait toujours victorieux de ces disputes qui divertissaient beaucoup les assistants. Il attira aussi l'attention du public par une autre pratique, qui fut de prêcher dans les rues; comme il avait, quelque temps auparavant, laissé croître sa barbe, on le connaissait généralement sous le nom du *prêtre barbu*. Toutes ces extravagances le firent renfermer à Bedlam, où il resta trois ans. A peine en fut-il sorti qu'il fit à pied, et sans lenier dans sa

le voyage de Londres en subsistant, comme il le dit ı de ses pamphlets, des dons is fidèles. Il alla ensuite en , dont il parcourut la plus partie. A son arrivée à Du- n 1760, il fut accueilli par s membres du collége de la qui, touchés de voir un ecclé- e dans un si triste état, le : et le nourrirent. Ayant sé- quelques mois en Irlande, où ı des pamphlets que lui seul état d'entendre, il repassa en rre, alla à Oxford, puis à s. Il se proposait de visiter que; on suppose que le mau- ıt de ses finances l'empêcha ıer ce projet. On prétend que , dont l'époque est incertaine, asionée par sa trop grande de à copier Origène. Indé- ıment des différents pamphlets, ;nés *A. M. E.* (c'est-à-dire Moïse, Emmanuel), il publia eux comédies : I. *le Roi ne er*, 1762; II. *l'Hermite con- ıu la Fille de Bath mariée*, ;es deux pièces, qu'un fou seul ›mposer, n'ont jamais été re- ées. Malgré sa folie, Cooke ıit très bien l'art de tirer de au moyen de souscriptions ges imaginaires. E—s.

LHAAS (Gaspard), né à Coto- 536, exerça le ministère évan- dans différentes églises réfor- l'Allemagne et de la Hollande, 'être appelé à celle de Leyde 5. Cette dernière année fut : l'inauguration de l'université le, et le professeur Guillaume ;au, qu'on attendait de la Nor- , n'étant pas encore arrivé, s fut chargé de l'enseignement ire de la théologie. A la pro- inaugurale décrite dans les *Athenæ Batavæ* de Meursius, on le vit marcher au premier rang, entre Gérard de Wyngaërde, représentant du stathouder Guillaume Ier., et l'illustre Dousa, nommé curateur. Coolhaas prononça un discours consacré à l'éloge de la théologie. Peu après, il fut impliqué dans des démêlés fâcheux, moitié religieux, moitié politiques : il s'agissait de l'élection des anciens et des diacres, dans laquelle Coolhaas réclamait l'intervention du magistrat, contre l'avis de Pierre Cornelissen, son collègue. « Cette contestation, dit Brandt » dans son *Histoire de la réforma- » tion des Pays-Bas*, fut l'origine » de toutes les disputes qui se sont » élevées dans la suite touchant l'au- » torité du gouvernement civil dans les » matières ecclésiastiques. » Coolhaas ne tarda pas à se compromettre par d'autres opinions. Il voulait qu'on reconnût pour frères tous ceux qui s'accordent sur les dogmes fondamentaux. Il n'approuvait pas le dogme calviniste de la prédestination absolue. Un synode, convoqué à Middelbourg en 1578, condamna les écrits de Coolhaas et exigea qu'il réparât sa faute par une rétractation publique. Le théologien recourut aux états de Hollande; il fut soutenu par le magistrat de Leyde, qui, sans avoir égard à sa destitution, continua encore pendant deux ans à lui payer ses appointements. Au bout de ce terme, Coolhaas cessa de vouloir être à charge à la caisse publique par un traitement gratuit, et il prit en 1580 ou 81 l'état de distillateur; conduite délicate, et qui contribua à ramener dans l'église de Leyde l'ordre et la paix. Coolhaas mourut dans cette ville en 1615. Ses écrits, tous du genre polémique, sont à peu près oubliés. — Coolhaas (Guillaume), descendant de Gaspard, naquit à Deventer en 1709, et y fit ses premières étu-

des. Il les continua à Utrecht, où, en 1733, il soutint une thèse philologique sur le sens consacré des mots πίστις, πιστὸς et πιστεύειν. Admis au ministère évangélique, il l'exerça d'abord à Langerak; mais, en 1753, il fut nommé professeur de langues orientales à l'athénée d'Amsterdam, et, deux ans après, pasteur de l'église réformée de cette ville, où il mourut en 1773. On a de lui : I. deux vol. de *Sermons* en hollandais; II. *Dissertationes grammatico-sacræ, quibus analogia temporum et modorum linguæ hebrææ investigatur et illustratur;* III. *Observationes philologico-exegeticæ in quinque Mosis libros, aliosque libros historicos veteris Testamenti;* IV. *Dissertatio de interrogationibus in sacro codice hebræo non temerè admittendis.* M—on.

COONINXLOO (Gille de), né à Anvers en 1544, étudia la peinture d'abord chez le fils du vieux Pierre Van Aëlst, et ensuite chez Léonard Kroës, qui peignait en détrempe l'histoire et le paysage, puis chez Gille Mostaërt. Il voyagea long-temps en France, travailla à Paris et à Orléans. Comme il se disposait à partir pour Rome, on l'obligea de retourner à Anvers, où il travailla malgré les troubles auxquels cette ville était en proie : il ne la quitta que lorsqu'elle fut assiégée, et alors il alla s'établir à Frankenthal, où il resta près de dix ans, et revint à Anvers avec toute sa famille. Sa réputation augmenta de jour en jour. Il fit un grand tableau pour le roi d'Espagne, un paysage de seize pieds de longueur pour une maison près d'Anvers; il composa encore plusieurs tableaux pour l'empereur. Ses ouvrages furent dispersés pendant les troubles des Pays-Bas. Les marchands étrangers ne lui laissèrent presque pas le temps de satisfaire à l'empressement de ses compatri Cooninxloo fut le plus grand p giste de son temps; il fut imité p meilleurs artistes. Ses paysages d'une couleur agréable et d'une che légère; ses fonds toujours v montrent la fécondité de son t On ignore l'époque précise de sa on sait seulement qu'il vivait e en 1604. A-

COOPER (Thomas), évêqu glais, né à Oxford en 1517, é la théologie, et se destinait à la carrière ecclésiastique, lors reine Marie monta sur le trô sentant peu de penchant pour ligion catholique, qui devenait dominante, il renonça à l'état siastique, et s'appliqua à la méd qu'il pratiqua à Oxford jusqu'à nement de la reine Élisabeth. époque, il revint aux études th ques, prit les ordres, se disting ses talents comme prédicateur, posa un excellent dictionnaire publia en 1565, et mérita par se vaux l'estime et la faveur d'Élis Il fut successivement doyen de C church et de Gloucester, évêq Lincoln en 1569, et de Winc en 1584. Il montra un zèle e pour la religion protestante da diocèse, peuplé en grande pa catholiques, dont il proposa à l de faire enlever deux cents de robustes et de les envoyer en dre comme pionniers et labou « afin de débarrasser le pays » contenir le reste par la cra On le regarde, à cela près, un homme d'un caractère irré ble. Il avait épousé une fem fut peu fidèle à ses devoirs, et prenait pas même la peine cher ses infidélités. L'univ qui avait pour lui la plus haut sidération, lui offrit de faire

son mariage; mais il s'y refusa, nt qu'il connaissait sa faiblesse, l ne pouvait pas vivre dans le cé-:, et ne voulait point donner le dale d'un divorce suivi d'un nou-1 mariage. On croit qu'il mourut 1594. Ses principaux ouvrages :: I. *Abrégé des Chroniques* de-la 17'. année après J.-C. jus-u 1540, et de-là jusqu'en 1560, lié fautivement en 1559 sous le de *Chronique de Languet*. Tho-Languet était en effet auteur des t premières parties et du commen-ent de la troisième. Cooper en na lui-même, en 1560, une édi-correcte, in-4°., connue sous le 1 de *Chronique de Cooper*. II. *saurus linguæ romanæ et britan-e*, etc., et *Dictionarium histori-1 et poëticum*, 1565, in-fol. C'est, ant les uns, le dictionnaire d'E-, perfectionné; suivant d'autres, compilation faite d'après le *The-rus linguæ latinæ* de Robert Étien-et le *Lexicon latino-teutonicum* 'risius. III. *Douze Sermons*, pu-s ensemble en 1580, in-4°., et ques écrits de théologie. S—D.

COOPER (Antoine-Ashley). *V.* FTESBURY.

COOPER (Samuel), peintre, né ondres en 1609, était fils d'An-dre Cooper, bon peintre de por-s, qui, après s'être formé sous les nds maîtres de l'école hollandaise, t été appelé en Suède par la reine istine. Samuel se livra au même re de peinture, et le traita avec tant uccès, qu'il s'acquit par ses ouvra-le surnom de *petit Van-Dyck*. Cet ste vint en France, où il peignit le rait de plusieurs hommes célèbres 'emps, et fit admirer la grâce et délité de son pinceau. Il revint n dans sa patrie, et y mourut en o. Le temps n'a encore porté au-cune atteinte à sa réputation; ses portraits, qui représentent presque tous des personnages éminemment historiques, sont toujours fort recherchés et méritent de l'être. Il a peint d'une manière bien remarquable Cromwell et ses principaux partisans, tels que Thurlow, Fairfax et autres. Ces différents portraits ont été gravés par G. Vertue, J. Houbracken et G. Valck: le portrait de Cooper lui-même a été gravé par Chambars. — Quatre autres Cooper figurent encore dans l'histoire des arts en Angleterre; le premier (Edward), dessinateur, peintre, graveur et marchand d'estampes à Londres, a peint le portrait avec succès, et gravé d'après l'Albane, C. Lebrun, G. Kneller et autres maîtres. Il y a dans l'œuvre de cet artiste une pièce vraiment remarquable par l'espèce de phénomène qu'elle représente, c'est le portrait d'une certaine Marguerite Patten, âgée de cent trente-six ans, fait d'après nature en 1779. On trouve le portrait d'Edward Cooper dans Lawater. Van der Gucht a gravé plusieurs portraits d'après un autre Cooper (Williams); enfin, Strutt cite encore deux artistes du même nom qui ont vécu en Angleterre vers 1730, et dont les ouvrages sont assez recherchés. A—s.

COOPER (Richard), peintre et graveur, naquit en Écosse vers 1708. Joseph Strutt, qui cite ses portraits avec éloge, n'indique pas le lieu de sa naissance; il nous apprend seulement que Cooper florissait à Édimbourg vers 1750. Cet artiste paraît avoir peu travaillé; son œuvre n'est pas considérable; il se compose de portraits, qui représentent, pour la plupart, des contemporains de Richard, illustres dans les arts, les lettres ou les armes. Il ne faut pas confondre cet artiste avec un autre Richard Cooper,

qui fut graveur comme lui : celui-ci était né en Angleterre vers 1756; il est compté au nombre des meilleurs graveurs anglais. Ses estampes au burin, en manière noire et à l'*aqua tinta*, sont également estimées. La manière de graver de Richard Cooper est grande et pleine d'effet; il excelle surtout à rendre les jeux d'optique qui donnent aux beaux ouvrages de Rembrandt une magie si puissante. Les portraits historiques qu'il a gravés d'après les chefs-d'œuvre de van Dyck ont un autre genre de mérite qui n'est pas moins remarquable. On y trouve un dessin noble et correct, un burin savant et plein d'harmonie. Un des caractères du talent de Richard Cooper est une grande aptitude à saisir tous les genres de gravures, et à cultiver avec une étonnante flexibilité ceux qui semblent les plus opposés entre eux. C'est ainsi qu'après avoir donné à la gravure les beaux effets de lumière que nous admirons dans Rembrandt et la perfection des ouvrages de van Dyck, il sait rendre avec un même talent les effets pittoresques et les grandes masses de lumières répandues sur des vues de sites prises des lieux les plus favorables aux grandes illusions de la perspective. La Vue de l'église de St.-Pierre de Rome et de ses environs, qu'il a faite en 1778 à l'*aqua tinta*; une autre Vue du même édifice pour servir de pendant à la première, et où l'église de St.-Pierre est représentée avec la colonnade et la place attenante; une Vue très pittoresque du Ponte-Salaro sur la rivière de l'Anion; la Vue d'un autre pont (Ponte-Nomentano) sur la même rivière; la Vue, véritablement admirable, de l'intérieur de l'amphithéâtre de Vespasien, nommé le *Colisée*, 1779, in-fol.; la Vue d'une partie de Tivoli, etc., sont autant de morc x nes des plus grands maîtres A—z.

COOPER (Jean-Gilbert), ingénieux écrivain anglais, né en 1725 à Thurgarton, dans le comté de Nottingham, d'une bonne famille, dont la fortune avait beaucoup souffert à cause de son attachement à la défense de la monarchie. Son premier ouvrage, *le Pouvoir de l'Harmonie*, poëme en deux chants, publié en 1745, in-4°., n'est guère qu'une faible imitation des *Plaisirs de l'Imagination*, poëme d'Akenside, son ami. Il publia en 1746 et 1747, dans le recueil périodique de Dodsley, intitulé *le Muséum*, quelques essais et des poésies sous la signature de *Philalèthes*; mais l'ouvrage sur lequel est fondée sa réputation est la *Vie de Socrate*, composée d'après les *Memorabilia* de Xénophon et les *Dialogues* de Platon, 1749, in-8°; traduite en français par de Combes, Amsterdam (Paris) 1751, in-12. On y reconnaît un esprit supérieur, mais vain et inconsidéré. Il se permit d'y critiquer assez vivement les ouvrages de Warburton, écrivain orgueilleux et irascible, qui, dans son édition des Œuvres de Pope (note de l'*Essai sur la critique*), fit plus qu'user de représailles, et le traita d'une manière fort injurieuse. Cooper répliqua par une brochure intitulée *Courtes Remarques sur la nouvelle édition des Œuvres de Pope, par M. Warburton*, ou *Lettre à un ami*, 1751. Ses autres productions sont principalement : I. *Lettres sur le goût*, 1754, in-8°., ouvrage plus agréable que solide, fort estimé néanmoins en Angleterre, où il a été réimprimé plusieurs fois : on a ajouté aux dernières éditions neuf essais sur divers sujets; II. *Épîtres d'Aristippe dans*

e à ses amis de la ville, 1-4°.: ces épîtres, où il a manière de Gresset, sont ce rit de mieux en vers; III. ction du *Vert-Vert* de Gres-9, in-4°., réimprimée dans volume du *Repository* de 77; IV. *Poëmes sur divers ar l'auteur de la Vie de* 1764. Ce recueil contient, e *Vert-Vert*, tous les ou-e l'auteur; V. *Avis d'un on fils*, 1756, in-4°. Cooper ussi quelques numéros du ériodique intitulé *le Monde*, par Moore. Il mourut en rès avoir exercé avec hon-lace de grand shérif de son S—D.

ER (Samuel), ecclésiasti-ais, ministre de Great-Yar-t recteur de Morley et de elverton, dans le comté de, mort en 1799, âgé de un ans, a laissé des sermons et crits de morale, de controver-été, dont nous ne citerons que nts: I. *Définitions et axio-tifs à la charité, aux ins-charitables, et aux lois nt les pauvres*, in 8°., 1764; *à l'évêque de Gloucester, ission divine de Moïse est ontre les fausses interprè-les amis et des ennemis de et où l'on démontre claire-ses mérites, comme écri-ut bien au-dessus des éloges lmirateurs les plus ardents*, 766; III. *Explications de s textes de l'écriture, en qua-ertations, — sur les châti-ternels; — sur J.-C. mau-le figuier; — sur les tra-inexactes; — sur la tenta-.-C.*, 1 vol. in-8°. IV. *Les principes du gouvernement civil et ecclésiastique, esquissés dans des lettres au docteur Priestley, à l'occasion de sa lettre à Edmund Burke*, in-8°., 1791. X—s.

COOPMANS (George), savant médecin, né à Makkum en Frise, en 1717, fit d'excellentes études à Franeker, où il prit ses degrés, et à Leyde, où florissaient alors Boërhaave et Albinus. S'étant établi dans la première de ces villes, il y fut toujours considéré comme un praticien distingué. Les sociétés savantes de Harlem et d'Utrecht l'adoptèrent au nombre de leurs membres. Quand, après la révolution de 1795, l'académie de Franeker eut reçu une nouvelle organisation, il fut nommé l'un de ses directeurs. Il mourut digne des regrets de tous les amis de la science et du bien public, en 1800. Nous avons de lui: I. une traduction latine de l'anatomie des nerfs, d'Alexandre Monro, sous ce titre: *De nervorum anatome contractâ*, Franeker, 1754, in-8°., réimprimée huit ans après, avec un chapitre additionel *De cerebri et nervorum administratione anatomicâ*. II. *Neurologia et observatio de calculo ex urethrâ excreto*, Franeker, 1789, in-8°. Il en a paru une nouvelle édition, enrichie d'additions et de corrections, cinq ans après. George Coopmans a dédié sa *Neurologia* à son fils, Gadso Coopmans, médecin non moins distingué.—Celui-ci venait de quitter alors sa chaire de professeur de médecine et chimie à l'académie de Franeker, et de s'expatrier à la suite des troubles politiques de la Hollande. Son père l'approuve d'avoir préféré à la servitude l'exil volontaire. Cette manière de voir avait, au bout de quarante ans de liaison, brouillé George Coopmans avec son illustre concitoyen Pierre Camper, dont les opinions politiques différaient totalement des siennes.

Gadso fut d'abord accueilli avec distinction par le gouvernement autrichien des Pays-Bas; mais les troubles qui éclatèrent dans la Belgique, lui firent prendre le parti de se retirer en France. Le roi de Danemark lui ayant offert une chaire de professeur à Kiel, il l'accepta; il fut ensuite attiré à Copenhague. Enfin l'attachement à sa patrie lui fit prendre le parti d'y retourner, et il est mort à Amsterdam le 5 août 1810, âgé de soixante-quatre ans. A l'exemple de Fracastor et d'autres médecins célèbres, Gadso Coopmans cultivait avec succès les muses latines. Il en a surtout laissé la preuve dans sa *Varis, sive carmen de variolis*, imprimée à Franeker en 1783, in-4°. Il l'avait prononcée dans cette ville, le 11 juin de la même année, en résignant le rectorat académique. L'auteur y célèbre surtout la pratique de l'inoculation, tout en déplorant la perte de sa fille unique, qui en était devenue la victime, et cette funeste catastrophe lui fournit une péroraison des plus touchantes. On a encore de lui : *Opuscula physico-medica*, vol. 1er., à Copenhague, 1793, in-8°., et les deux premiers chants de *Petreus*, poëme à la louange de Pierre-le-Grand, imprimé à petit nombre pour ses amis, et demeuré incomplet. La société royale de médecine de Paris l'avait nommé son correspondant, et il était membre de plusieurs autres sociétés savantes. M—on.

COOTE (Eyre), général anglais, né en 1726, entra de bonne heure dans la carrière militaire, et fit ses premières armes contre les rebelles d'Ecosse en 1745. Le régiment dans lequel il servait s'embarqua pour les Indes en 1754. Coote, alors capitaine, fut chargé en 1757 de prendre possession de Calcutta que le nabab venait de re re; on le nomm au gouvernement de cette pl gé de le céder au colonel Cl chargé de réduire Hooghly dernagor, et il se signala telle bataille de Plassey, qu'on la en grande partie la victoire. le général Lally menaçait pali d'un siége, Coote, eleve de colonel, rassembla des et alla prendre Vandavas ly, qui connaissait l'impor ce poste, essaya de le re Les deux armées en étant ve mains le 22 juillet 1760, les furent défaits et forcés de s dans Pondichéri, où Coote le de se rendre à discrétion, l vembre, après quinze mois (*Voyez* Lally). La prise ville porta le dernier co puissance française dans l'I 1762, Coote passa en Anglet directeurs de la compagnie d pour lui témoigner leur grat offrirent une épée montée en d Vers la fin de 1769, il fut commandant en chef des for compagnie dans l'Inde. Arri dras en 1770, il en partit ve d'octobre pour Bassorah, et r Europe par terre. On suppose départ fut occasionné par un qu'il eut avec le gouverneur St.-George. En 1771, il fut d l'ordre du Bain, et, en 1775, colonel d'un régiment d'infan garnison en Ecosse, où il re qu'à la mort du général Clav fut nommé alors membre du suprême de Bengale et com des forces britanniques dans Hyder-Ali ayant envahi le Ca général Coote quitta le Beng des secours en hommes et e pour se porter sur la côte mandel, où il prit le comma

En juillet 1781, il défit, to-Novo, avec une armée hommes, composée d'Eu- le naturels du pays, celle , forte de cent cinquante ies. Depuis ce moment, essuya constamment des te était mourant en 1783; le service public exigeant résence dans le Carnate, Calcutta pour Madras; mais 26 avril, deux jours après dans cette ville. Son corps rté en Angleterre. E—s.

YK (Jean), jurisconsulte parcourut, à la fin du 16e. gleterre, la France, l'Alle- alie, s'embarqua en 1598 aborda en plusieurs en- côte du golfe Adriatique, iennes, en Morée, à Cau- les, en Chypre, prit terre rendit à Jérusalem. Après les saints lieux et avoir evalier du St.-Sépulcre, il ins la Palestine jusqu'au e traversa et alla à Damas. a dans sa route un chiaïa admit dans sa caravane, ce d'un grand secours pour sa route. Il traversa le mont sa à Hems, à Hamah, res- is à Alep, et s'embarqua à te, après avoir vu Antioche. iant à Venise, il suivit en ême route qu'il avait tenue a Palestine. De retour dans l publia en latin le récit de au Levant: *Itinerarium nitanum et Syriacum*, etc., *Cotovico*, Anvers, 1619, c beaucoup de fig.: il fut flamand l'année suivante. a de Cootwyk est une des que nous possédions; elle a observateur instruit et ju- décrit avec soin, depuis Po- la en Istrie, les antiquités de tous les pays qu'il a parcourus; il porte son attention sur les arts et les mœurs des différents peuples. Un extrait de cette relation a été insérée sous le titre d'*Excerpta de ritibus Mahometanorum*, dans l'*Arabiæ respublica*, Amsterdam, 1633, in-32, qui fait partie de la collection des *Petites Républiques*, donnée par les Elzévir. On lui doit aussi l'abrégé du livre de Gasp. Contarini, sous le titre de *Synopsis reipublicæ venetæ*, qui est dans le volume de la même collection, intitulé *Contarenus de republicâ venetâ*, Leyde, 1626, in-32. Cootwyk mourut à Utrecht en 1629. E—s.

COP (Guillaume), médecin, né à Bâle, étudia, d'abord dans sa patrie, puis sous les plus célèbres professeurs de l'Allemagne, les langues latine et grecque. Il alla ensuite se perfectionner à Paris, où il devint le disciple et l'ami de Lascaris et d'Erasme. Après avoir terminé avec distinction le cours de ses humanités, il se livra à la médecine, et obtint le doctorat en 1495. Bientôt il jouit de la plus brillante réputation. Louis XII et son successeur, François Ier., le choisirent pour leur archiâtre, et il occupa cet honorable emploi jusqu'à sa mort, arrivée le 2 décembre 1532. Quoique la carrière de ce savant médecin ait été longue et laborieuse, il n'a publié aucun ouvrage original; on doit pourtant le regarder comme un des restaurateurs de l'art de guérir en France. En effet, il lut avec beaucoup de soin les écrits des médecins arabes, qui pour lors jouissaient de la plus haute considération dans les écoles, et ne tarda pas à s'apercevoir que ces Arabes, si généralement admirés, si aveuglément suivis, n'étaient, pour la plupart, que des compilateurs, des copistes, tan-

tôt serviles, tantôt infidèles, des médecins grecs; aussi ces derniers devinrent-ils les objets chéris, ou pour mieux dire, exclusifs de son culte. Il consacra sa vie tout entière à traduire les œuvres des plus illustres médecins de la Grèce, et ces traductions estimées ont toutes eu un grand nombre d'éditions : I. *Pauli Ægineta Præcepta salubria*, Paris, 1510, in-4°.; ibid., 1532, in-8°., etc.; II. *Hippocratis Coi Prænotionum libri tres; ejusdem de ratione victûs in morbis acutis libri quatuor*, Paris, 1511, in-4°., etc.; III. *Galeni de affectorum locorum notitiâ libri sex*, Paris, 1513, in-4°.; Lyon, 1517, in-12; IV *Galeni de morborum et symptomatum causis et differentiis libri sex*, Paris, 1528, in-4°.; Lyon, 1550, in-12, etc. Parmi les anciennes traductions des écrits immortels du père de la médecine, on distingue celle qui parut à Bâle, en 1526, in-fol., sous ce titre : *Hippocratis Coi medicorum omnium longè principis opera, quibus maximâ ex parte annorum circitèr duo millia latina caruit lingua, Græci verò et Arabes, et prisci nostri medici, plurimis tamen utilibus prætermissis, scripta sua illustrarunt, nunc tandem per M. Fabium* (Calvum) *Rhavennatem, Gulielmum Copum Basiliensem, Nicolaum Leonicenum, et Andream Brentium, viros doctissimos, latinitate donata, ac jamprimùm in lucem edita*, etc. C.

COPERNIC (Nicolas), naquit à Thorn en Prusse, le 19 février 1473, d'une famille distinguée (1). Après avoir appris, dans la maison paternelle, les lettres grecques et alla terminer ses études à C s'appliqua à la philosophie, decine, et obtint dans cette science le grade de docte comme, dès ses plus jeunes avait montré une passion ard les mathématiques, il en su tout les leçons avec avidité. également l'astronomie et se risa avec l'usage des ins Frappé de l'éclat que Regio jetait alors dans cette scienc solut de faire un voyage afin de visiter cet homme cé pour ne rien perdre de ce qu ge pourrait lui offrir d'inst s'app iqua au dessin et à la à quoi, dit-on, il réussit parf Il partit en effet à vingt-trois l'Italie. Il s'arrêta d'abord a pour entendre l'astronom nique Maria, qui bientôt, c sa sagacité, l'admit dans s la plus intime. Il fit à Bo ques observations astronomi là étant passé à Rome, il fu aussi étroitement lié avec R tanus. On lui confia une c mathématiques, qu'il rem beaucoup de distinction. Il aussi d'observer le ciel, et, ap ques années, il revint dans s où il fut accueilli très favora pour ses grandes connais pour l'aménité de ses mœurs. il vint se fixer à Frauenburg, oncle, évêque de Warmie, le d'un canonicat. Cependant, des démêlés à soutenir et des tions injustes à combattre, il pas tout de suite du loisir que ce lui promettait. Mais son bo aidé de sa constance, l'empo plètement, et il jouit enfin d tranquille; alors il distribua p jours son temps entre trois

(1) Zernecke (*Chronique de Thorn*, Berlin, 1727) dit cependant qu'il était fils d'un paysan serf, et que son nom était *Zopernick*. (*Voy.* Lalande, *Bibliogr. astron.*, p. 63).

les, qui étaient d'assister
vins, de faire gratuite-
ine pour les pauvres, et
e reste à ses études ché-
fût son éloignement pour
l ne put refuser l'admi-
biens de l'évêché qu'on
sieurs fois pendant les
ége (1). Cette commission
probité et du courage;
dre les droits de l'évêché
valiers teutoniques, alors
: Copernic ne se laissa ni
ur autorité, ni intimider
naces. Si l'on rapporte
qui semblent étrangers à
: pour montrer que, dans
'esprit d'étude et de con-
tait uni avec la fermeté
ice, qualités non moins
que le génie, pour atta-
erser des préjugés consa-
oyance des siècles. Co-
u les plus célèbres astro-
ntemporains. Il connais-
aux des anciens, et il
nné de la complication
êmes, que de leur dis-
u peu de symétrie qu'ils
dans l'arrangement de
ntreprit de relire encore
ces systêmes, de les étu-
ntivement, de chercher
d'eux ce qu'il y aurait
emblable, et de voir s'il
s possible de réunir le
eul systême plus symé-
s simple. Dans cette variété de sentiments, il s'arrêta bientôt à deux opinions qui méritaient principalement d'être distinguées : celle des Egyptiens qui faisait tourner Mercure et Vénus autour du soleil, mais qui mettaient Mars, Jupiter, Saturne et le soleil lui-même en mouvement autour de la terre; et celle d'Apollonius de Perge, qui choisit le soleil pour centre commun de tous les mouvements planétaires, mais qui fait tourner cet astre autour de la terre comme la lune, arrangement qui devint le systême de Tycho-Brahé. Ce qui attacha surtout Copernic à ces idées, c'est qu'il trouvait qu'elles représentaient admirablement les excursions limitées de Mars et de Vénus autour du Soleil; qu'elles expliquaient leurs mouvements, tour à tour directs, stationnaires et rétrogrades; avantage que le dernier de ces systêmes étendait même aux planètes supérieures. Ainsi déjà les systêmes astronomiques n'étaient plus pour lui de simples jeux de l'imagination; il les éprouvait par l'expérience; il avait trouvé les conditions auxquelles il fallait les obliger de satisfaire; et la partie la plus difficile de sa découverte était déjà faite, puisqu'il connaissait les moyens de les juger. D'un autre côté, il vit que les pythagoriciens avaient éloigné la terre du centre du monde, et qu'ils y avaient placé le soleil. Il lui parut donc que le systême d'Apollonius deviendrait plus simple et plus symétrique, en y changeant seulement cette circonstance, de rendre le soleil fixe au centre, et de faire tourner la terre autour de lui. Il avait bien vu aussi que Nicétas, Héraclide et d'autres philosophes, tout en plaçant la terre au centre du monde, avaient osé lui donner un mouvement de rotation sur elle-même, pour produire les phéno-

ncore à Allenstein la maison à cette occasion. Il y avait, aux murs de sa chambre, ir observer le passage des méridien. On montre aussi e machine hydraulique dans le de Marly, qu'il avait cons- lever l'eau d'un ruisseau à

mènes du lever et du coucher des astres, ainsi que l'alternative des jours et des nuits. Il approuvait davantage encore Philolaüs qui, ôtant la terre du centre du monde, ne lui avait pas seulement donné un mouvement de rotation sur elle-même autour d'un axe, mais encore un mouvement de circulation annuelle autour du soleil; et, quoiqu'il pût paraître alors difficile et même absurde d'ôter ainsi la terre du centre, pour en faire une simple planète, cependant, comme il voyait que les astronomes avaient eu jusqu'à lui la liberté de feindre à volonté des cercles dans le ciel pour représenter les phénomènes, il crut qu'il lui serait également permis d'éprouver s'il ne pourrait pas inventer quelque autre arrangement qui établît un ordre plus simple dans les mouvements des astres. Ce fut ainsi qu'en prenant ce qu'il y avait de vrai dans chaque système, et rejetant tout ce qu'il y avait de faux et de compliqué, il en composa cet admirable ensemble que nous nommons le *système de Copernic*, et qui n'est réellement que l'arrangement véritable du système planétaire dans lequel nous nous trouvons. Copernic commença vers l'an 1507 à arrêter ainsi ses idées et à écrire ses découvertes; mais, comme nous l'avons déjà fait voir, il ne se bornait point à vouloir accorder les apparences les plus générales; il sentait que, pour éprouver son système, il fallait entrer dans le détail et dans le calcul même des phénomènes particuliers; qu'il fallait en déduire des tables de tous les mouvements célestes, qui donnassent le moyen de les prédire avec toute la simplicité, toute la précision que semblaient promettre la grandeur de l'idée, et les premières épreuves qu'elle avait subies. Ce fut le travail de toute sa vie. Il se mit à faire des observatio réunir celles qu'il ne pouvai curer par lui-même, et s'atta tout à tirer de sa théorie les mènes qui jusqu'alors avaie les plus compliqués du sys monde, tels que les station rétrogradations des planètes précession des équinoxes. quand il crut avoir assez d' tions et de preuves, il entrep poser l'ensemble de ses dé dans un ouvrage divisé en si qu'il intitula : *De orbium co revolutionibus*, et qui somm seule idée toute l'astronomie. Il se ses opinions à peu près dan où nous les avons présentées. que tout cet ouvrage était ter l'an 1530. Copernic avait al quante-sept ans. Déjà le bru idées nouvelles s'était répand tronomes les plus célèbres raient le développement ave tience; on le pressait de les p résistait, il attendait encore; geait chaque jour les données fournissaient des observatio exactes, il ajoutait ce que flexions nouvelles lui avaient enfin, il faut le dire, il craign poser son repos, en se livra gement de ses contemporains crainte était malheureusemen Il n'y a rien de si sûr de soi, ni tolérant que l'ignorance. M vérité aux hommes, si l'obj intéresse guères, ils pourron pardonner; mais si vous vo

(1) En 1584, Tycho-Brah Olaüs, l'un de ses élèves, m Frauenburg la hauteur du pôle où Copernic avait fait ses obs Il conservait avec un soin relig trument parallactique, compos règles en bois divisées chacune parties, que Copernic avait fab même pour son usage.

une opinion qu'ils ont de-
nps admise, fût-ce un pré-
ndement et sans preuve,
suffit qu'ils l'aient admis
t pour que leur orgueil
rous voir devenir plus dif-
L'exemple en fut frappant
Copernic. Pendant que les
plus distingués, que les
de ces matières se ran-
qu'ils connaissaient de ses
e s'en inquiétait; la plupart
ent comme des chimères
n alla jusqu'à tourner Co-
dicule dans une comédie
mme Socrate l'avait été
Aristophane; mais le ca-
ectable de ce grand hom-
être, plus que tout, le si-
vait gardé jusqu'alors, le
t contre l'insulte, et celui
i indignement attaqué ne
les mépris. Que l'on s'é-
cela que Galilée et Des-
été persécutés, et que
hésité à donner au monde
découvertes! Cependant
ntit qu'en retardant plus
la publication de ses re-
l laissait à l'ignorance un
libre, et que l'exposition de
identes, accompagnées de
ombreuses et si palpables,
eilleur moyen de réfuter
d'absurdité dont on qua-
inions. Il permit donc à
publier son livre qu'il dé-
Paul III. « C'est, dit-il
fe, pour que l'on ne m'ac-
de fuir le jugement des
s éclairées, et pour que
de votre sainteté, si elle
cet ouvrage, me garan-
morsures de la calomnie. »
s'imprima à Nuremberg,
ns de Rhéticus, l'un des
e Copernic. L'impression
venait d'être terminée et Rhéticus envoyait à Copernic le premier exemplaire, lorsque celui-ci, qui avait joui toute sa vie d'une santé parfaite, commença à être attaqué d'une dyssenterie qui fut suivie presque aussitôt d'une paralysie du côté droit. En même temps sa mémoire et son esprit s'affaiblirent. Le jour même de sa mort, et seulement quelques heures avant qu'il rendît le dernier soupir, l'exemplaire de son ouvrage, envoyé par Rhéticus arriva; on le lui mit dans les mains; il le toucha, il le vit, mais il était alors occupé d'autres soins. Il mourut le 24 mai 1543, âgé de soixante-dix ans (1). Le premier ouvrage où soient annoncés les travaux de cet illustre astronome est la lettre que Rhéticus publia sous ce titre: *Ad clar. v. d. Jo. Schonerum, de libris revolutionum, eruditiss. viri et mathematici excellentiss. rev. doctoris Nicolai Copernici torunnæi, canonici warmiensis, per quemdam juvenem mathematicæ studiosum, narratio prima*, Dantzig, 1540, in-4°., réimprimé avec un éloge de la Prusse, Bâle, 1541, in-8°. Les ouvrages que nous avons de Copernic sont: I. *De revolutionibus orbium cœlestium, libri VI*, Nuremberg, 1543, petit in-fol. de 196 feuillets; réimprimé à Bâle, 1566, in-fol., avec la lettre de Rhéticus: Nic. Muler en donna une nouvelle édition, avec quelques notes, sous le titre d'*Astronomia instaurata*, Amsterdam, 1617 et 1640, in-4°.; II. un traité de trigonométrie, avec des tables de Sinus, sous ce titre:

(1) Son tombeau, qui ne se distinguait pas de celui des autres chanoines, fut orné, en 1581, d'une épitaphe latine par l'évêque Cromer, le Tite-Live de la Pologne. On lui a élevé, en 1800, un petit monument. (*V.* les *Annales des Voyages*, tome Ier, page 361).

De lateribus et angulis triangulorum, etc., Wittemberg, 1542, in-4°. : il se trouve aussi dans l'ouvrage précédent ; III. *Theophylacti scholastici Simocattæ epistolæ morales, rurales et amatoriæ, cum versione latinâ*. Copernic avait présenté en 1521, aux états de sa province, un ouvrage sur les monnaies, et l'on conservait encore de lui plusieurs traités manuscrits dans la bibliothèque des évêques de Warmie. Sa Vie a été écrite par Gassendi, à la suite de celle de Tycho-Brahé, Paris, 1654, in-4°. B—r.

COPPIER (Guillaume), né à Lyon au commencement du 17e. siècle, fut capitaine de la marine des Indes et du Ponant. Il vivait encore en 1670. On a de lui : I. *Histoire et Voyage des Indes occidentales et autres pays éloignés*, Lyon, 1645, 1654, in-12 ; II. *Cosmographie universelle et spirituelle, ensemble les définitions des vertus et des vices*, Lyon, 1670, in-12 ; III. *Essais en définitions des mots, avec l'origine et les noms des premiers inventeurs des arts*, 1663. A. B—r.

COPPIN (Jean) fut d'abord capitaine de cavalerie dans la guerre entre la France et l'Autriche, et s'embarqua en 1638 pour l'Egypte, séjourna deux ans au Caire, visita les pyramides et le monastère de St.-Antoine dans le désert. Revenant en France, il aborda à Malte, puis à Livourne, et fut ensuite pris par les pirates maïorquains, qui, après l'avoir pillé, le déposèrent dans l'île de Corse, d'où il gagna Marseille. En 1640, il fit un voyage à Tunis, puis à Seyde, visita Sour, St.-Jean-d'Acre, Nazareth, la mer de Galilée, le mont Thabor, Jérusalem. De retour à Seyde en 1643, la peste le força à fuir de cette ville et à se réfugier dans les terres de l'émyr du pays de Chouf ou d
Après avoir passé trois n
courir ce canton et celui
les Maronites, ainsi que Da
tourna à Seyde, où il appr
que les consuls généraux d
d'Angleterre, résidants au
vaient nommé consul à D
y séjourna jusqu'en 1647.
l'intervalle, nommé par les F
servance de la Terre-Sainte
dic pour recevoir les aumô
dèles. Lorsqu'il revint en Fr
du monde et du trouble q
éprouvé, il prit l'habit de
de St.-Jean-Baptiste, au d
Puy, dans le désert de Chau
tat déplorable où il avait vu
lieux lui fit présenter à
en 1665, les mémoires q
composés dans ses voyag
montrer la faiblesse des T
indiquer la manière de leu
guerre : cet écrit fut accueilli
vois. Coppin passa ensuite
présenta ses mémoires au
approuva le zele du religie
ses propositions, et écrivit
princes chrétiens pour les
une union générale contre
commun. Coppin reçut ordr
ter à Rome, où, durant un
deux ans et demi, il fut
plusieurs audiences ; mais le
d'Europe empêchèrent que
du chef de l'Eglise obtinsse
effet, et Coppin revint dans
tude. On l'engagea à publie
vrage, qui pouvait être util
guerre que plusieurs princes
faisaient aux Turks, et il le
mer sous le titre de *Bouclı*
rope, ou la *Guerre Saint*
nant des avis politiques et
qui peuvent servir de lum
rois et aux souverains de
tienté, pour garantir leurs

des Turks et reprendre
s ont usurpés sur eux, avec
on des voyages faits dans
e, la Barbarie et l'Egypte,
, 1686, in-4°. Coppin nous
u'il avait plus de soixante-
uand son livre parut. La
partie contient le mémoire
tous les princes chrétiens
conjurer, au nom de leur
r la religion et de leur pro-
, de se liguer contre la na-
; il leur représente que
une fausse idée de sa puis-
elle peut être vaincue par
moyens qu'elle a employés
er ses succès, et que ses
rogrès doivent engager les
s'armer promptement. Il
causes qui ont fait échouer
s, et indique les moyens d'é-
êmes inconvénients. Après
é une description sommai-
trées soumises à la domina-
, depuis le Danube jus-
es occidentales de Maroc,
se le partage. Il conseille,
er le succès de l'expédition,
plusieurs machines que sa
ce de l'art militaire lui a fait
pour mettre les fantassins
l'abri des attaques de la
nke; mais, dans son der-
re, il exprime ses craintes
n vain. L'événement a jus-
ppréhensions, et jamais la
a proposée n'a pu s'effec-
que le siége de Candie eût
t réuni les forces de la
, et fait naître quelques
expédition contre les ma-
Les moyens indiqués par

ques exemplaires portent un
refait, avec la rubrique de
c'est la même édition : d'au-
le nom de Lyon, Briasson.

Coppin sont raisonnables, le contingent qu'il assigne à chaque puissance n'est pas trop fort; mais le résultat donne une armée considérable. Son plan de partage est moins judicieux, quoiqu'il donne la Judée au pape, et la basse Egypte à la France. La seconde partie de son livre, qui a été réimprimée à Lyon, 1720, in-4°., renferme la relation de ses voyages; elle annonce un homme qui a bien observé le pays où il a fait un long séjour. Coppin écrit d'un style simple et sans faire parade d'érudition; il est exact et véridique. E—s.

COPROGLI, pacha. *V.* Koproli.

COQ (le). *Voy.* Lecoq.

COQ DE VILLERAY (Pierre-François), natif de Rouen, mourut à Caen en 1777. On a de lui: I. *Abrégé de l'Histoire de Suède*, 1748, in-12, 2 vol.; II. *Traité historique et politique du droit public de l'empire d'Allemagne*, Paris, 1748, in-4°.; III. *Réponse aux Lettres philosophiques de Voltaire*, Bâle (Reims), 1735, in-12. Cet ouvrage avait été retouché par l'abbé Goujet. IV. *Ariane*, ou *la Patience récompensée*, Paris, 1757, in-12, traduit de l'anglais de Hankersworth; V. *Abrégé de l'Histoire de la ville de Rouen*, Rouen, 1759, in-12; VI. il a terminé et publié les *Mémoires historiques du comte de Bethlem Nicklos sur la Transylvanie*, 1734, in-12, 2 vol., qui avaient été rédigés par l'abbé Reverend. Ces Mémoires se trouvent aussi à la suite des *Révolutions de Hongrie*, la Haye, 1739, 2 vol., in-4°., ou 6 vol. in-12. Z.

COQUELET (Louis), né à Péronne en 1676, mort le 26 mars 1754. Il a donné au public les facéties dont voici les titres : I. *Éloge de la goutte*, 1727, in-12; II. *Éloge de quelque chose dédié à quelqu'un*,

tantavec une préface chane, seconde édition, 1730, in-12; III. *Éloge de rien, dédié à personne, avec une postface*, troisième édition, 1730, in-12. Ces deux derniers ouvrages ont été réunis et réimprimés par les soins de Mercier de Compiègne, 1793, in-18; 1795, in-18. Ils font partie d'un petit vol. in-18, imprimé sous le titre d'*Encyclopédie liliputienne*. IV. *L'Ane*, 1729, in-12; V. *Triomphe de la charlatanerie*, 1730, in 12. La *France littéraire* de 1765 lui attribue le *Calendrier des fous*, l'*Almanach burlesque*, l'*Almanach des Dames*, et dit qu'il a eu part aux *Mémoires historiques d'Amelot de la Houssaye*, dont il a donné une édition, 1742 (et non 1741), 3 vol. in-12. A. B—T.

COQUELEY DE CHAUSSEPIERRE (C.... G....), avocat au parlement de Paris en 1736, censeur royal pour la jurisprudence, mourut vers 1791. On a de lui: I. *Code de Louis XV*, ou *Recueil d'édits, déclarations, ordonnances concernant la justice, police et finances, depuis 1722 jusqu'en 1740*, Paris, 1758, 12 vol. in-12; II. *Études du Droit civil et coutumier français*, 1789, in-4°., ouvrage dont nous ne parlons que d'après Desessarts, qui lui-même n'en parle que d'après M. Ersch; III. le *Roué vertueux*, poème en 4 chants, 1770, in-8°. Diderot et quelques autres écrivains faisaient souvent usage des phrases suspendues, des mots entrecoupés, des points et des points d'exclamation. Pour les parodier, Coqueley imagina le *Roué vertueux*, dont le titre est d'abord une parodie du titre d'un drame de Fenouillot de Falbaire, (*l'Honnête Criminel*), et qui n'est composé que de quelques mots jetés çà et là dans chaque page et entremêlés de virgules, de poin tion et d'interrogation. D *flexions essentielles*, qui du livre, Coqueley fait l' que des drames et du goû IV. *Monsieur Cassandr Effets de l'amour et du re drame en deux actes et e feu M. Doucet*,... 2e. édi in-8°.; 3e. édition, 1781, une parodie des tragédies l en général. Plusieurs pers tribuent à Coqueley, tout aucune preuve. L'auteur châsser d'une manière burl vers de *Mérinval*, drame Baculard, d'*Hirza* ou les l de la *Mort de Socrate*, tra Sauvigny, de *Guillaume T* gédie de le Mierre, de *Tér lomèle*, tragédie de Renou, une bonne plaisanterie cont médie larmoyante. Coqueley sous le nom de feu *M. Dou* pièce obtint ainsi le suffra Harpe, qui, dans le *Merc* beaucoup M. Doucet, tandis sa *Correspondance littérai* parle pas sur le même ton ley. Coqueley a aussi beau vaillé au *Journal des Sav* puis août 1752 jusqu'à j Le *Code de la nature*, ques personnes lui attribu Lavicomterie. Coqueley ét appelle en société un mauv Il a composé quelques chan ques qu'il s'amusait quelqu ter lui-même. Il est auteur, d du *Cantique de Virginie*, le *Recueil de Romances tendres et burlesques, tan que modernes*, avec les par M. D. L. (Delusse, r non Laujon, comme dit le *La Vallière*, N°. 1519), r Coqueley était laid, et ava

et jolie. Il parlait lentement, sur chaque syllabe. Un jour, e Linguet : « Bon jour, mon-i-gu-et, » et celui-ci de ré-le même ton : « Bon-jour, r Co-qu-e-ley. » A. B—T.

:LIN (Dom Jérôme), der-de Faverney, né à Besan-: juillet 1690, d'une an-aille de robe, entra dans St-Benoît à l'âge de dix-Il se consacra d'abord à n des novices, et composa usage un *Cours complet de e et de théologie*. Nommé averney, il en augmenta la ie, l'enrichit d'une collection ares et précieux, et forma ux médailler. Il avait en-sieurs ouvrages relatifs à e la Franche-Comté, et en a re manuscrits : I. *Disser-le port Abucin ;* II. une *l'antiquité de l'église de* : III. le *Cartulaire de de Faverney ;* IV. un *hronologique des comtes gne*. Il mourut à Faverney embre 1771. Il fut l'un des nembres de l'académie de Son *Eloge* y a été pro-Droz. — Coquelin (Fran-llant, né à Salins, dans cle, est auteur d'une *Vie ude* (en latin), Rome, 8°., traduite en italien la ée. W—s.

:REAU (Charles-Jacques-édecin, né à Paris en 1744, ières études avec distinction les Grassins, et commença : sa licence en 1768, sous s de Lorry, son allié. Des es qu'il soutint, trois furent ge. Dans celle de physiolo-*oliditati partium corporis nferat aer?* (février 1769), et dans celle d'hygiène : *An aer corruptus expurgari possit?* (mars 1769), il fit usage, avec autant d'élégance que de succès, de toutes les connaissances acquises à cette époque sur la chimie pneumatique. La thèse de pathologie présentait une question infiniment curieuse. Il s'agissait de prouver que les maladies chroniques ont des crises particulières : *Ergo sui sunt morbis chronicis motus critici*, (février 1770.) Quelque paradoxale que paraisse d'abord cette proposition, elle est démontrée par toute la force du raisonnement, et le suffrage des écrivains les plus célèbres. Enlevé par une mort prématurée, Louis-Antoine-Prosper Hérissant n'avait pas eu le temps de mettre la dernière main à la *Bibliothèque physique de la France ;* Coquereau, son ami, son confrère de licence, acheva cet ouvrage, à la tête duquel il plaça l'éloge historique de l'auteur (Paris, 1771, in-8°.). Cette bibliographie, contenant treize cent soixante-deux articles, est insérée dans la *Bibliothèque historique de la France*, par Fontette. Coquereau a encore achevé et mis au jour un autre ouvrage de Hérissant, sous ce titre : *Jardin des Curieux*, ou *Catalogue raisonné des plantes les plus belles et les plus rares, soit indigènes, soit étrangères, avec les noms français et latins, leur culture et les vertus particulières à chaque espèce*, Paris, 1771, in-8°. C'est la description du beau jardin qu'avait formé à Châtillon près Mont-Rouge, Cochin, ancien échevin de Paris, mort en 1786 à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Enfin Coquereau a publié, en commun avec A. L. de Jussieu, une dissertation intitulée : *Œconomiam inter animalem et vegetabilem analogia* Paris, 1770, in-4°. Il fournit successivement aux éditeurs de la *Ga-*

lerie française, les Vies de Louis XIV, de Winslow, de l'abbé Chappe, de Deparcieux, de Lecat, de d'Olivet et de Servandoni. Après avoir rempli les honorables fonctions de médecin des pauvres et celles de professeur de physiologie et de pathologie aux écoles de la faculté, Coquereau mourut le 11 août 1796. Le docteur Lafisse a publié son éloge. M. le professeur Hallé a aussi donné une courte notice sur Coquereau; on la trouve en tête du catalogue de la bibliothèque de ce dernier. C.

COQUES (Gonzales), peintre, naquit à Anvers en 1618. Il eut pour maître David Ryckaert le vieux; mais l'étude qu'il fit des ouvrages de van Dyck et plus encore son application à imiter la nature, contribuèrent surtout à lui faire faire des progrès surprenants. Il acquit une grande réputation dans la peinture de portrait en petit, et bientôt de simples particuliers purent à peine employer son pinceau. Charles Ier., roi d'Angleterre, le manda pour orner son palais de Kensington, et lui fit l'accueil le plus honorable. Le duc de Brandebourg, l'archiduc Léopold, et le prince d'Orange, rendirent aussi hommage aux talents de Coques; ce dernier prince lui donna même son portrait en médaillon, avec une chaîne d'or. Si les biographes sont d'accord pour rendre justice aux talents de Coques, dont ses ouvrages fournissent d'ailleurs des preuves irrécusables, et pour attester qu'il fut dignement récompensé, il serait difficile d'être plus opposés qu'ils ne le sont sur les événements de sa vie privée. Selon Descamps, Coques, marié à la fille de son maître, perdit sa femme, ainsi que le fils et la fille qu'il en avait eus, se remaria, et mourut le 18 avril 1684. L'écrivain va jusqu'à marquer le lieu de sa sé , la chapell Vierge, dans l'église de St.-Geor Anvers. Au lieu de ces détails si tifs, on trouve dans d'Argenvill aventure romanesque. Le premic riage de l'artiste est le seul poin lequel il soit d'accord avec Desca Selon lui, Gonzalès Coques, d'une heureuse physionomie, i une passion violente à une jeu jolie personne, tandis qu'il etai le duc de Lorraine. L'amour fut tôt réciproque. Pour se soustr l'autorité de ses parents, la jeu se travestit en homme, et, s costume d'un élève polonais, demeurer chez son amant. Tra de nouveau dans leurs amou en butte aux soupçons, ils al d'abord habiter un village d'Anvers; mais les recherches famille et la jalousie de la fem Gonzalès Coques ne les y lais point en repos, de sorte qu'on se porter contre eux à de rigou extrémités, lorsqu'ils disparur se cachèrent si bien que, dep temps, on ne pût jamais app de leurs nouvelles. La manière Coques disposait et exécutait se traits rappelait tellement ceux Dyck, qu'ils n'en différaient q la grandeur, et qu'on l'honor vent du surnom de *petit van* Tout grand que soit cet éloge, il raît point exagéré, lorsque l'o sidère le seul tableau de ce que le musée Napoléon possè représente *un jeune homme pr ne table couverte d'objets d'a écoutant une jeune fille qui j clavecin*. Ces figures sont charm et les accessoires très soignés. qui aimeraient à adopter la de d'Argenville, pourraient, au l s'appuyer de ce tableau, et l'artiste avec sa maîtresse. D-

)QUILLART (Guillaume), né ampagne, était official de l'église leims, en 1478. Il assista en à la cérémonie du sacre de les VIII, et mourut vers 1490, agriu, dit-on, d'avoir perdu au le la *morre* une somme d'argent dérable. Il s'était acquis une gran- putation par quelques petites piè- le vers, dans lesquelles on trou- e la facilité, du naturel, et cette été, caractère particulier de la ie et des poésies de ce temps-là. ut convenir aussi que Coquillart rité tous les reproches que lui ont les critiques, sur la licence de ses essions et sur le choix de ses sa- On a de ce poète deux pièces de qui peuvent être regardées com- pièces dramatiques : ce sont le *idoyer d'entre la Simple et la Ru- l'Enquête d'entre la Simple et lusée.* Le duc de la Vallière en a ié l'analyse; elles se trouvent dans rrage intitulé : *Sensuyvent les its nouveaux*, Paris, sans date, °. Ces *Droits nouveaux* sont de illart, ainsi qu'une autre pièce in- ée *le Débat des dames et des ar-*. Les poésies de Coquillart n'ont été eillies qu'après sa mort, puisque remière édition connue est celle Paris, veuve Trepperel, 1493, °. goth. Elle est fort rare, mais ns complète que les suivantes; s, Galliot-Dupré, 1532, in-16, es rondes: Celle-ci, qui est fort , est la plus recherchée. Celle Paris, 1554, in-16, est encore née, ainsi que l'édition de Couste- , 1723, in-12. Cette dernière édi- est précédée d'une lettre de l'édi- , contenant des remarques de nonnoye., dans lesquelles ce sa- t critique a démontré que *le Pur- oire des mauvaises femmes*, l'*A- ut des dames de Paris tou- chant le pardon de S. Trottet*, et autres pièces attribuées par Lacroix du Maine à Coquillart, ne sont point de lui, mais de quelques auteurs du même siècle, aujourd'hui tout-à-fait inconnus. W—s.

COQUILLE (Gui), sieur de Romenay, qui prenait en latin le nom de *Conchylius*, fut un des jurisconsultes du 16e. siècle les plus recommandables par son érudition et la solidité de son jugement. Né à Decize, dans le Nivernais, vers l'an 1523, il fit ses premières études en droit dans les écoles d'Italie, qu'on regardait encore alors comme les sources les plus pures de la jurisprudence. Coquille eut pour maître Marian Socin le jeune, professeur célèbre de l'université de Padoue; mais quoiqu'il eût étudié sous des docteurs ultramontains, il en reconnaissait tous les défauts, comme on le voit par le jugement qu'il en porte dans la préface de son *Commentaire sur la coutume de Nivernois*. Coquille vint se perfectionner en France, et acquérir des instructions plus solides à l'université d'Orléans, et en suivant le barreau de Paris. Il alla ensuite enfouir, dans sa ville natale, les connaissances qu'il avait acquises. La mort prématurée de sa femme put seule la lui faire quitter et l'engager à s'établir à Nevers. Il y devint bientôt l'oracle de sa province; sa réputation s'étendit même au-delà de cette étroite enceinte. On venait le consulter de partout. Il exerçait la profession d'avocat avec un si rare désintéressement, qu'il rendait souvent une partie des honoraires qu'on lui donnait volontairement, et qu'il distribuait aux indigents le dixième de ce qu'il gardait. Il fut député aux états d'Orléans en 1560, et à ceux de Blois en 1576 et en 1588. Après avoir rempli cette mission ho-

norable en bon citoyen, il venait se renfermer dans sa modeste retraite. Louis de Gonzague, duc de Nevers, qui avait pour lui de l'estime et de l'attachement, eut beaucoup de peine à lui faire accepter la place de son procureur fiscal, qui était recherchée par tant d'autres. A la sollicitation du même prince, Henri IV, qui aimait d'ailleurs à attirer à sa cour les hommes recommandables par leurs talents et par leur probité, lui offrit inutilement de le faire conseiller d'état. Quoique tout son temps fût presque absorbé par l'exercice de sa profession, il ne laissait pas que d'y dérober quelques instants pour cultiver les muses grecques, latines et françaises. La reine Marguerite, première femme de Henri IV, avec laquelle il était en relation, lui dut des renseignements précieux, dont elle fit usage dans ses *Mémoires*. Il fournit à Brantôme, son ami intime, les principaux matériaux de son ouvrage *des Dames illustres* de son temps. Il eut encore des rapports avec l'illustre Bacon. Coquille mourut octogénaire le 11 mars 1603. Il avait composé, dans sa jeunesse, des *Poésies latines*, qui ne sont pas dans l'édition de ses Œuvres; ce fut le seul de ses ouvrages qu'il publia lui-même, Nevers, en 1590, in-8°. Les autres ne furent publiés qu'après sa mort, par les soins de Guillaume Joly, qui y ajouta une *Vie de l'auteur*. Toutes ses œuvres furent recueillies, Paris, 1666, 2 vol. in-fol. On y trouve une *Histoire du Nivernois*, achevée en 1595, qui passe pour exacte et fidèle, et que Loisel avait publiée, à Paris, 1619, in-4°.; on y voit aussi le *Traité des libertés de l'Église Gallicane*, qui lui avait été dérobé de son vivant, et qu'on ne retrouva que vers le milieu du 17e. siècle. Il y a une autre édition des *Œuvres de Coquille*, Bordeaux, 1703, 2 vol. in-fol., plus ample que la première. — Un autre COQUILLE, Jean, parent de celui-ci, et qui a latinisé son nom en celui de *Coquillatus*, est auteur d'un recueil d'*Élégies latines*, intitulé : *Magistri Johannis Coquille Nivernensis Decesii Elegiarum liber*. B—t.

CORAM (THOMAS), philanthrope anglais, né vers 1668, était dès sa jeunesse capitaine de navire marchand, et faisait la navigation des Antilles. Lorsqu'il séjournait à Londres, ses affaires l'obligeant à sortir de bonne heure, lui fournirent de fréquentes occasions de voir des enfants exposés dans les rues, soit par la pauvreté, soit par l'inhumanité de leurs parents. Cette vue produisit tant d'effet sur son ame sensible, qu'il conçut le projet de fonder un hospice pour les enfants trouvés. Il s'occupa pendant dix-sept ans de ce projet, et parvint enfin, par ses seuls efforts, à obtenir la charte royale nécessaire pour un pareil établissement. Il fit aussi l'auteur d'autres mesures utiles relatives au commerce et aux colonies, et songea même à faire donner de l'éducation aux enfants des naturels de l'Amérique septentrionale voisins des colonies anglaises. Il consacra ainsi la plus grande partie de sa vie au soulagement de l'humanité, et négligea tellement ses propres affaires, que, vers la fin de sa carrière, il subsista des secours qui lui furent donnés par une souscription volontaire de personnes bienfaisantes, à la tête desquelles était le prince de Galles, père de George III. Cet homme, dont le nom mérite si bien de vivre éternellement, mourut à Londres en 1751, et fut, suivant ses désirs, enterré dans la chapelle de l'hôpital des enfants trouvés. Une inscription y rappelle

its. Hogarth a fait son por-
E—s.

IIO. *Voyez* Corraro.

ɔ (Jean), jurisconsulte, né
se en 1513, d'une famille
de Réalmont. Il fit des pro-
pides dans l'étude du droit,
n état d'en donner des le-
iques avant l'âge de dix-huit
oulouse il se rendit à Angers,
léans, et enfin à Paris, et
fit admirer la solidité de son
et l'étendue de ses connais-
chancelier de l'Hospital as-
e conférence qu'il eut à Pa-
Institutes, et en fut si satisfait,
e moment, il lui accorda son
oras, à l'âge de vingt-un ans,
Padoue, où il professa pen-
s années; au bout de ce
il revint dans sa patrie, ac-
chaire de droit à l'université
ce, nouvellement fondée, la
ur retourner en Italie, où
lui avaient procuré la même
l'université de Ferrare; et,
fin aux vœux des magistrats
toyens de Toulouse, il vint
les mêmes fonctions dans
. Sa réputation était alors si
u'au rapport de Maynard,
à il donnait ses leçons était
e pour le nombre des audi-
accouraient de toutes parts,
us de quatre mille personnes
ses cours assidûment. Coras,
es bontés de la reine de Na-
nt nommé son chancelier;
emps après, Henri II le dé-
r une place de conseiller au
t de Toulouse. On rapporte
qu'il en voulut prendre pos-
n'ayant point été dispensé de
public, où l'on supposait
t briller tous ses talents, il
si mal que, s'il n'eût pas été
, on l'aurait refusé comme
incapable. Il embrassa l'un des premiers, à Toulouse, le parti des réformés, et, convaincu d'avoir voulu leur livrer cette ville en 1562, il fut mis en prison et privé de sa place. Les protections qu'il conservait à la cour lui valurent sa liberté et sa réintégration dans ses emplois; mais il ajouta à ses premiers torts celui d'écrire contre les capitouls avec une hardiesse qu'ils ne lui pardonnèrent point. La guerre civile s'étant rallumée en 1568, Coras se retira à Réalmont, et accepta, ainsi que ses confrères qui partageaient ses opinions, des commissions de juge, expédiées par le prince de Condé, chef des protestants. Après la paix de Longjumeau, il revint à Toulouse, et y vécut tranquillement jusqu'en 1572. La nouvelle du massacre de la St.-Barthemi étant arrivée dans cette ville le 4 septembre, Coras fut arrêté avec deux autres conseillers, Ferrière et Latger. Le parlement instruisit leur procès, et députa en même temps auprès du roi pour connaître ses intentions à l'égard de ces malheureux. La réponse fut qu'il fallait les faire mourir; mais le 4 octobre, pendant qu'on délibérait au parlement, des assassins, armés de haches et de coutelas, se rendirent à la Conciergerie, s'en firent ouvrir les portes, et massacrèrent tous les prisonniers, au nombre de deux à trois cents. Coras et ses deux collègues furent ensuite revêtus de leurs robes, et pendus à l'orme du palais. Il était âgé de cinquante-neuf ans. Ses ouvrages de droit, dont on trouvera la liste détaillée dans les *Mémoires de Niceron*, tome XIII, avaient été recueillis et imprimés à Lyon en 1556 et 58, 2 vol. in-fol. Il y en a une seconde édition de Wittemberg, 1603, 2 vol. Les *Miscellanea juris civilis* sont celui qu'on estime le plus. Parmi les

ouvrages de Coras qui ne se trouvent pas dans ses *Œuvres*, on distingue : I. un *Commentaire* très curieux sur l'arrêt rendu dans la cause du faux Martin Guerre, Paris, 1565, in-8°., souvent réimprimé, et traduit en latin par Suræus, 1588, in-8°. ; II. une *Traduction des douze règles de conduite*, de Pic de la Mirandole. Sa vie a été écrite en latin par Jacques de Coras, dont il sera question dans l'article suivant. W—s.

CORAS (Jacques), de la même famille que le précédent, né à Toulouse vers 1650, suivit d'abord le parti des armes, et fut cadet dans le régiment aux gardes ; mais il céda aux instances de son père, qui souhaitait de lui voir choisir une profession plus analogue à ses moyens, donna sa démission, et étudia la théologie. Nommé ministre de la réligion reformée, il en exerça les fonctions pendant quelques années dans de petites villes du Languedoc et de la Guienne, et auprès du maréchal de Turenne. Ayant eu occasion de lire les *Controverses du cardinal de Richelieu*, il résolut d'en entreprendre la réfutation ; une lecture plus attentive de cet ouvrage lui ayant inspiré des doutes que ses confrères ne purent résoudre, il s'adressa à un prêtre catholique, et ne tarda pas à abjurer entre ses mains. Il rendit compte des motifs qui l'avaient porté à cette action dans un ouvrage qu'il dédia au clergé de France, 1665, in-12. Coras avait déjà publié à cette époque le poème de *Jonas*, ou *Ninive pénitente*, 1665, in-12, qui n'est connu que par les satyres de Boileau. Le mauvais succès de son début dans la carrière poétique ne le découragea point, et il mit successivement au jour *Josué*, *Samson* et *David*, qui, réunis au premier, parurent sous le titre d'*Œuvres poétiques*, Paris, 1665, in-12. Ce volume, qui n'a de mérite que celui de la rareté, est pourtant recherché des curieux. Cette malédiction de Boileau :

Le Jonas inconnu sèche dans la poussière,

s'est étendue à toutes les productions de l'auteur. On a encore de lui : I. différents *Traités de Controverses*. II. *Vita Joannis Corasii senatoris*, Montauban, 1673, in-4. Cette vie peut être encore consultée. Jacques de Coras mourut en 1677, dans un âge peu avancé. W—s.

CORAX, sicilien, est regardé comme le créateur de l'art oratoire. Ce, on dit, d'après Aristote, que les jugements ayant été rétablis en Sicile, après l'expulsion des tyrans, on vit naître l'éloquence du barreau, dont les règles furent tracées par Corax et Tisias, qui vivaient par conséquent vers la 77e. olympiade (473 ans avant J.-C.), époque à laquelle les Siciliens recouvrèrent leur liberté, dont ils avaient été privés par Gélon et les autres tyrans, ses contemporains. On trouvera dans le 2e. vol. des nouveaux *Mémoires de la troisième classe de l'institut* un Mémoire dans lequel l'abbé Garnier cherche à prouver que la *Rhétorique à Alexandre*, qu'on trouve parmi les ouvrages d'Aristote, est en grande partie tirée de celle de Corax. C—R.

CORAZZI (Hercule), bénédictin olivetan, né à Bologne en 1684, étudia la philosophie et les mathématiques dans les principales universités d'Italie avec un succès remarquable. Le penchant qui l'attirait vers les sciences exactes ne l'empêcha point de cultiver la littérature, et de joindre à des connaissances positives le mérite de les communiquer avec une facilité et une élégance peu communes. Il professa d'abord la science de l'a-

nalyse à l'université de Bologne, l'algèbre, et ensuite la théorie des fortifications. Le roi de Sardaigne lui fit des offres si avantageuses pour l'engager à se rendre à Turin, qu'il ne put s'en défendre. Il professa les mathématiques transcendantes en cette ville, avec une grande distinction, depuis 1720 jusqu'à sa mort, arrivée en octobre 1726. Son caractère inquiet et soupçonneux lui fit des ennemis dont ses succès accrurent le nombre, et on attribue sa mort prématurée aux chagrins qu'ils lui causèrent. Il était membre de l'institut de Bologne et de l'académie des *ingegnosi*. On a de ce savant religieux : I. *Dissertationes tres*, Bologne, 1717 : la première roule sur des sujets de physique; la seconde, sur la maison de Pline, découverte au Laurentin, et la troisième, sur une maladie contagieuse du bétail; II. *De inundatione Rheni ecloga*, Bologne, 1718 : le Réno est une petite rivière qui passe à Bologne; III. *Dissertatio ad Mich. Mercati metallothecam*, Bologne, 1719. Cet ouvrage lui attira des reproches de Lancisi, éditeur de l'ouvrage de Mercati. Corazzi avait avancé que les métaux sont produits par des semences, et qu'ils végètent comme les plantes; mais il ne soutint pas cette opinion, qu'il voulut faire regarder comme un badinage. IV. Un *Éloge de Ch. Lignani*, peintre célèbre, 1720; V. l'*Architettura militare di Franc. Marchi, difesa dalla critica del Alan. Mallet*, Bologne, 1720; VI. des discours prononcés dans différentes académies, des poésies latines, et une dissertation publiée en 1706, dans laquelle il s'attribuait l'honneur d'avoir découvert la quadrature du cercle. Cet ouvrage, d'un jeune homme de dix-sept ans, fit assez de bruit pour obliger les mathématiciens à l'examiner; mais ils reconnurent que l'idée principale était d'Archimède, et que la solution du problème restait encore à trouver.

W—s.

CORBEIL (Gilles, ou Gilet de), médecin de Philippe-Auguste, vivait au 12e. siècle. Il écrivit un ouvrage de six mille vers latins sur la vertu et le mérite des médicaments. On lui attribue généralement un poëme latin *De urinarum judiciis* (*Voy.* Ægidius). On dit qu'après avoir fait ces ouvrages, il tourna ses études du côté de la théologie, et devint chanoine de Notre-Dame de Paris. — Corbeil (Pierre de), professeur en théologie à Paris, vécut sous Philippe-Auguste, et fut successivement évêque de Cambrai, puis archevêque de Sens. Il mourut dans cette dernière ville le 5 juin 1222. Trithème et d'autres lui attribuent un *Commentaire sur S. Paul* et des *Sermons*, avec d'autres opuscules qui ne nous sont pas parvenus. On conserve à la Bibliothèque impériale un manuscrit intitulé : *Petri de Corbellio satyræ adversùs eos qui uxores ducunt.* Il fut un des plus célèbres professeurs de théologie de son temps, et eut pour auditeur Lothaire, issu des comtes de Segni en Italie, et qui devint pape, sous le nom d'*Innocent III*, le nomma successivement aux dignités ecclésiastiques qu'il remplit, et lui confia plusieurs affaires importantes; mais leur amitié se refroidit, et, dans une dispute qu'ils eurent ensemble, Innocent III lui avant dit en forme de reproche : *Ego te episcopavi* (je vous ai fait évêque), Pierre de Corbeil lui répondit : *Et ego te papavi* (et moi je vous ai fait pape), voulant dire que, l'ayant fait si savant en théologie, il lui avait donné le moyen de parvenir au trône apostolique.

A. B—t.

CORBET (Richard), poète anglais, né à Ewell, dans le comté de Surrey, fut envoyé en 1598 à Oxford, où il prit le degré de maître-ès-arts. Il se fit remarquer parmi les beaux esprits de l'université, et se distingua aussi comme prédicateur. Nommé chapelain ordinaire de Jacques Ier., il obtint plusieurs bénéfices considérables, et fut nommé en 1629 évêque d'Oxford, et en 1632 transféré à Norwich. Il s'était adonné dans sa jeunesse à la poésie, et on a de lui un assez grand nombre de petites pièces de vers sur différents sujets. La versification en est facile, mais généralement prosaïque; on y trouve de l'esprit, de la douceur, même de la gaîté, un peu plus quelquefois qu'il ne convient à un évêque; mais les vers étaient faits depuis long-temps quand il parvint à l'épiscopat; il n'avait d'ailleurs jamais eu l'intention de les publier; ils n'ont été imprimés qu'après sa mort, en 1648, in-8°., et 1672, in-12, sous le titre de *Poëmata strimata*. Richard Corbet mourut en 1635. — Un autre Corbet (Jean), théologien, a donné une *Relation historique du gouvernement militaire de Gloucester au temps de la rebellion*; et sous le titre de l'*Emploi particulier de soi-même*, vol. in-12, 1681, un livre de morale pratique assez estimé. X—s.

CORBIAC, ou CORBIAN (Pierre de), poète provençal, né à Corbian, florissait vers la fin du 13e. siècle et au commencement du 14e. Les manuscrits de la Bibliothèque impériale ne renferment que deux pièces de ce troubadour, dans l'une desquelles Corbian donne quelques détails sur sa personne et sur ses talents. Il se dit plus riche d'esprit que de moyens pécuniaires, et se vante de posséder un trésor plus précieux que l'or et les pierreries. Ce trésor est sa science et les connaissances variées qu'il possède; car rien ne lui est inconnu. Cette pièce, qui ne manque pas d'intérêt, est imitée ou plutôt traduite d'un de nos fabliaux du 13e. siècle, intitulé: *Les deux Bordeors ribauds*, c'est-à-dire, les deux plaisants en belle humeur. Legrand d'Aussy l'a traduite en prose sous le titre des *Deux Ménestriers*. Corbian a fait de nombreux emprunts au *Trésor* de Brunetto Latini, sans citer la source où il avait puisé. Au surplus, ce troubadour avait des connaissances plus étendues que la plupart de ses confrères, et, sans croire entièrement à la quantité prodigieuse de talents qu'il s'attribue, on voit qu'il avait lu quelques-unes des nombreuses productions de nos trouvères, et particulièrement les romans de *Charlemagne*, de la *Table ronde*, etc. R—r.

CORBICHON (Jean), religieux augustin et chapelain du roi Charles V, a traduit, du latin en français, un ouvrage intitulé: *le Propriétaire*, parce qu'il traite des propriétés des plantes et des animaux, et, en général, de la plupart des corps de la nature. Il est divisé en dix-neuf livres, qui traitent successivement et d'une manière très abrégée, de la théologie, de la métaphysique, de la physique, de l'astronomie, de la géographie, de l'anatomie humaine, de la médecine, de la botanique sous le rapport des vertus des plantes, de l'économie domestique et rurale. C'est une compilation faite sans choix et sans goût, suivant l'esprit du temps, d'un grand nombre d'auteurs anciens, grecs, latins et arabes, dont les noms s'y trouvent cités presqu'à chaque ligne pour faire autorité. Quoique l'auteur n'y soit pas nommé, il est évident que c'est la traduction du traité *De pro-*

tibus rerum (*V.* Glanville). traduction française fut faite par e du roi Charles V. Il y en a urs éditions in-fol., sans date, aractères gothiques, avec des hes gravées sur bois. Dans les nciennes éditions, le titre est à la 1 volume. Voici celui que l'on la fin d'un grand in-fol., sans en caractères gothiques, et dont gures sont coloriées, qui est à bliothèque de l'Arsenal, à Paris : *y livre des propriétés des cho- fut translaté du latin en fran- l'an de grace mil* ccclxxii, *commandement du très chres- roy de France, Charles le t de ce nom, régnant en ce paisiblement. Et le translata etit et humble chapellain, frère n Corbichon, de l'ordre de St. stin, maistre en théologie de race et promocion dudit prince gneur très excellent, et a été té par vénérable et discrète nne frère Pierre Ferget, doc- en théologie du couvent des stins de Lion, et imprimé au- lieu de Lion par honorable maistre Jehan Cyber, mais- n l'art de impression.* Cette n paraît être la première; il y quatre autres de Lyon, in-fol., ortent les dates de 1482, 1485, et 1500. Le titre offre quel- différences, et, dans quelques-, le traducteur est nommé *Jehan echon.* Ce livre fut aussi impri- Rouen, en 1507, 1539 et 1556, io; à Paris, en 1510, sous ce *le Grand Proprietaire de toutes s.* Cet ouvrage, estimé dans ce s-là, n'a d'autre mérite aujour- que son ancienneté et sa rareté.

D—P—s.

ORBIÈRE (Pierre de), anti-, élu le 12 mai 1328, par l'autorité de Louis de Bavière, lors de ses démêlés avec Jean XXII (*Voyez* Jean XXII). Ce pape négociait avec les différents princes d'Allemagne pour faire élire un autre empereur; Louis de Bavière le prévint en faisant élire un autre pape. Ce fut de Pierre Rainalluci, natif de Corberia dans l'Abbruzze, qu'il fit choix pour accomplir son projet. Cet homme, dans sa jeunesse, avait épousé une femme qu'il avait délaissée au bout de cinq ans, et était entré, dès 1310, dans l'ordre des frères mineurs. Quelques historiens ajoutent que cette femme réclama son état, au moment où Corbière fut élevé au pontificat, et qu'une sentence de l'évêque de Riez lui ordonna de retourner avec elle (*Voy.* le P. Maimbourg). Quoi qu'il en soit, Pierre de Corbière était pénitencier du pape, lorsque Louis de Bavière entra dans Rome. Il avait une grande réputation de vertu, de science et de dextérité dans les affaires. La manière dont il fut nommé mérite d'être connue. Le jour de l'Ascension, le peuple de Rome s'assembla devant l'église de St.-Pierre, hommes et femmes, tous ceux qui voulurent, et Louis de Bavière monta sur l'échafaud qui était au haut des degrés de l'église; il fit paraître Pierre de Corbière sous le même dais que lui, et demanda au peuple s'il voulait pour pape celui qu'il leur présentait. Le peuple s'attendait qu'on lui donnerait un Romain pour souverain pontife; la crainte l'obligea néanmoins à donner son consentement. L'empereur se leva, et nomma Nicolas V. Tel fut le nom d'adoption de Pierre de Corbière. Il reçut aussitôt l'anneau de l'empereur, qui, en outre, le revêtit de la chape et le fit asesoir à sa droite. Trois jours après, Pierre de Corbière créa sept cardinaux, qui

furent depuis dépouillés de leurs bénéfices par le pape Jean. Louis de Bavière fut obligé de quitter Rome pendant quelques moments; mais il revint bientôt couronner lui-même l'anti-pape, qui le couronna à son tour, et le confirma dans sa dignité impériale. L'empereur soumit de nouveau la ville, mais il y laissa un sénateur qui fit brûler deux hommes estimables, pour avoir soutenu que Pierre de Corbière n'était pas le pape légitime. Le sort de Pierre de Corbière étant dès-lors attaché à la fortune de Louis de Bavière, il fut obligé de quitter Rome en même temps que son protecteur s'en éloignait par le malheur des circonstances. Ce fut à Pise que Corbière se réfugia d'abord, et qu'il fit un dernier essai de son pouvoir, en élevant à la pourpre Jean Visconti, qu'il envoya, en qualité de légat, en Lombardie, et en faisant quelques nouveaux évêques. Il excommunia le pape Jean XXII, et fit à ce sujet un sermon, pendant lequel survint le plus furieux ouragan dont on eût jamais entendu parler à Pise. Le mauvais temps ayant empêché l'auditoire d'être très nombreux, l'empereur envoya par la ville son maréchal avec des gens armés, pour contraindre tout le monde à venir au sermon de son pape. Le maréchal, après cette course où il avait été saisi du froid, se fit faire un bain où l'on mit de l'eau-de-vie: le feu y prit, le maréchal fut brûlé, et cet accident fut regardé comme un miracle et un mauvais présage contre l'empereur et son anti-pape. Le mécontentement éclata bientôt, lorsque Louis de Bavière fut contraint de quitter Pise. Pierre de Corbière se cacha pendant trois mois dans un château à dix lieues de la ville; mais il y revint bientôt, menacé par l'armée des Florentins, et la retraite la plus secrète, qui dura pendant trois mois, put seule le soustraire au danger. Après beaucoup de traverses de ce genre, le pape Jean, ayant voulu faire arrêter Pierre de Corbière, obtint enfin qu'il lui serait livré par Boniface, comte de *Donoralique*, chez lequel il était réfugié. Pierre de Corbière, se voyant sans ressource, écrivit au pape Jean une lettre pleine de soumission et de repentir. Il fit à Pise une abjuration solennelle de son usurpation. Il fut absous des censures qu'il avait encourues; ce qui ne l'empêcha point de s'embarquer pour Nice, où il arriva le 6 août 1330, et de là partit pour Avignon, accompagné du nonce du pape et d'une escorte armée. Là, il parut en consistoire public devant le pape et les cardinaux. Afin qu'il fût mieux vu de tout le monde, on avait dressé un échafaud, où il parut en habit de simple frère mineur. Il ne put achever son discours, soit qu'il fût accablé de fatigue et d'humiliations, soit que le bruit des assistants lui étouffât la voix. Il descendit de l'échafaud la corde au cou et fondant en larmes. Il se jeta aux pieds du pape, qui le releva, lui ôta la corde, et le reçut à lui baiser les pieds, puis les mains et la bouche; ce qui frappa d'étonnement la plupart de ceux qui étaient témoins de cette scène, qui finit par un *Te Deum* et par une messe solennelle en action de grâces. Ce fut le 6 septembre suivant que Pierre de Corbière acheva sa confession générale dans un consistoire secret, à la suite duquel le pape lui accorda un pardon définitif, et, pour pénitence, le fit enfermer dans une prison honnête, où il était, suivant l'expression de Bernard Gicon, évêque de Lodève, traité en ami et gardé en ennemi. La chambre que

bitait était sous la trésorerie. ourri de la table même du avait des livres, mais il ne sonne. Il vécut ainsi pen- ans et un mois, mourut en octobre 1336, et fut en- orablement à Avignon, dans s Frères Mineurs, en habit ux. Maimbourg essaie d'at- uelques imputations inju- la mémoire de Pierre de , et dans lesquelles il est que des écrivains, voués le Jean XXII, ont mis quel- fration; mais il ne peut le d'avoir cédé à des vues am- qui ont terni quelques belles dont il aurait pu faire un usage. D—s.

IN (Robert), sieur de Bois- gentilhomme d'Issoudun, en ultivait la poésie française 6e. siècle. Lacroix du Maine ne un *Traité en vers de la des Poètes*, dédié à Ronsard, ème intitulé *le Songe de* , imprimé à Paris, Nicol. , 1574, in-4°. Duverdier, ention de ce dernier ouvrage, issait mal l'auteur, puisqu'il igne que par le nom de *sei- Boissereau*. Les nouveaux de nos deux Bibliothèques t pas aperçus que le sieur *de au* et *Robert Corbin* étaient auteur. Nous avons vu à abriel Bounyn, que ce poète ner, en 1579, une tragédie ujet était *la Défaite de la t de la Piquorée*. Suivant , *piaffe* et *piquorée* étaient ts nouveaux; le premier ser- igner la fausse bravoure. *Le e la Piaffe*, par Corbin, *Défaite de la Piaffe*, par pourraient donc bien être es des faux braves. W—s.

CORBIN (Jacques), que Boileau cite dans son *Art poétique*, avec les auteurs les plus obscurs :

On ne fit guère plus Rampale et Ménardière
Que Maignon, du Souhait, Corbin et Lamorlière.

était né à St.-Gaultier, en Berri, vers 1580. Il se fit recevoir avocat au parlement de Paris, et fut successivement honoré de la place de conseiller du roi en ses conseils, et de celle de maître des requêtes ordinaire de la reine Anne d'Autriche. Il a publié plusieurs ouvrages de jurisprudence et aurait pu se faire un nom respectable s'il eût voulu se borner à être jurisconsulte; mais il composa des romans, des histoires, des traductions, des poëmes, et il ne fut qu'un écrivain médiocre et un mauvais poète. Ses principaux ouvrages sont: I. *les Amours de Philocaste*, Paris, 1601, in-12; II. *la Vie et Miracles de Ste. Geneviève*, poëme, Paris, 1632, in-8°.; III. *la Ste. Franciade* ou *Vie de S. François*, poëme en douze chants, Paris, 1634, in-8°. L'auteur, dans un quatrain imprimé en tête de son poëme, le compare à l'*Iliade* et à l'*Enéide*.

A genoux, Énéide; à genoux, Iliade,
Adorez toutes deux ma sainte Franciade;
Car vous n'êtes que fable et pure vanité,
Ma sainte Franciade est toute vérité.

De pareils vers suffisent pour faire juger le poète et apprécier son ouvrage. IV. *La Vie de S. Bruno*, poëme en quatre chants, avec *l'Histoire des Chartreux*, Poitiers, 1647, in-fol.; V. *le Triomphe de J.-C. au très saint Sacrement*, et *l'Histoire miraculeuse de l'Institution de sa Fête*. Il traduisit en outre, par l'ordre de Louis XIII, la Bible en français, littéralement de mot à mot sur la Vulgate, et cette traduction fut imprimée à Paris, en 1643, 8 vol. in-16; elle n'eut aucun suc-

cès. Corbin mourut en 1653, dans un âge déjà avancé. Son fils, qui se nommait *Jacques*, comme lui, embrassa la profession d'avocat. A quatorze ans, il plaida sa première cause et s'en tira fort bien. Il jouissait d'une certaine réputation au barreau, puisque Boileau le place à côté de Lemazier, avocat fort employé:

Non, non, tu n'iras point, ardent bénéficier,
Faire enrouer pour toi Corbin ni Lemazier.

W—s.

CORBINELLI (Jacques), né à Florence, vint à Paris du temps de Catherine de Médicis, dont il était allié. Cette princesse le plaça auprès du duc d'Anjou, son fils, pour surveiller son éducation. Franc, incapable d'adulation, Corbinelli fut estimé des grands, et ami de tous les gens de lettres. Le chancelier de l'Hospital disait qu'il était le seul homme que la cour n'eût pas corrompu. Corbinelli fut souvent utile à Henri IV, en l'informant secrètement de ce qui se passait au dedans de Paris. On lui doit les éditions de plusieurs ouvrages qu'il faisait imprimer à ses dépens. Entre autres: I. le *Corbaccio* de Boccace, avec des notes, 1569, in-8°.; II. le Traité du Dante *Della volgare eloquenza*, avec de savantes notes, Paris, 1577, in-8°.; III. *la Bella Mano* de Juste de' Conti, avec d'autres poésies, Paris, 1589, 1595, in-12; IV. *l'Éthique* d'Aristote, abrégée par Brunet, Lyon, 1568, in-4°. Montfaucon (*Biblioth.* MSS.) lui attribue plusieurs ouvrages inédits et des lettres en italien. Bussompierre fut l'ennemi de Corbinelli; mais beaucoup de gens de lettres le vengèrent de ses critiques. — Corbinelli (Jean), secrétaire des commandements de la reine Marie de Médicis, était petit-fils du précédent, et mourut à Paris le 19 (d'autres disent le 28) juin 1[illegible] de plus de cent ans. C'était [illegible] curieu aimable, recherché [illegible] premières sociétés, pour [illegible] ment de son caractère et les g[illegible] son esprit; mais sa convers[illegible] lait mieux que ses écrits. C[illegible] lui: I. *Extraits de tous le[illegible] endroits des ouvrages des [illegible] lèbres auteurs de ce temp[illegible]* terdam, 1681, in-12, 5 t[illegible] *les Anciens Historiens la[illegible] duits en maximes*, 1694, i[illegible] préface de cet ouvrage est [illegible] au P. Bouhours. III. *Se[illegible] d'Amours, tirez des meilleu[illegible] modernes*, Paris, 1665, i[illegible] vol.; IV. *Histoire généalo[illegible] la maison de Gondi*, dou[illegible] allié, Paris, 1705, in-4°. Le hérault d'armes, Antoin[illegible] contribua à cette histoire, [illegible] chesse de Lesdiguières fit les [illegible] l'édition. Il est résulté de cett[illegible] tion un plaisant quiproquo, [illegible] bibliographes ayant appelé n[illegible] teur *Ant. Pezay de Corbi[illegible]* dernier se vantait d'avoir eu [illegible] grande part à la rédaction du [illegible] livre de la Rochefoucault, [illegible] sieurs auteurs pensent que c'e[illegible] binelli que les maximes re[illegible] dans cet ouvrage doivent le [illegible] ginal qui en fit la fortune [illegible] souvent question de l'épicuri[illegible] les lettres de Mme. de Sévig[illegible] mi lesquelles on trouve de [illegible] ques billets qui se lisent av[illegible] sir. La comtesse de Grignan [illegible] le *Mystique du diable*; mais [illegible] prouvait, avec plus d'esprit, [illegible] avait rien de diabolique dan[illegible] nelli. Fontenelle disait avoir a[illegible] lui cette maxime: « Tenir [illegible] » place et en changer peu. [illegible] ne craint pas de se trompe[illegible] nant Corbinelli pour l'a[illegible]

s lettres insérées parmi celles
.e de Rabutin, sous le nom
?. Mais il est bon de remar-
ie c'est par erreur que les
des *Œuvres diverses* de Bayle
is la table, donné à Corbinelli
m de son grand père. D. L.

BINIEN (S.), né, dans le
:, à Châtres (aujourd'hui Ar-
vécut pendant quatorze ans
e cellule bâtie près d'une cha-
t ne sortait jamais de cette so-
Cependant son nom devint
célèbre. Il eut des disciples et
i une communauté religieuse.
it le consulter de toutes parts;
ant résolu de vivre inconnu au
il quitta le gouvernement des
s de Châtres, se rendit à Ro-
ixa sa demeure dans une cel-
ès de l'église de St.-Pierre. Le
régoire II ayant connu que les
s de Corbinien égalaient sa
loi représenta qu'il ne devait
re pour lui seul. Le saint fut
rêque régionnaire, et chargé
nnoncer l'Évangile en Allema-
convertit un grand nombre
res bavarois, et fixa son siége
ngen. Grimoald, duc de Ba-
ui professait le christianisme,
as en avoir l'esprit, avait épou-
nde, veuve de son frère. Cor-
ma lui reprocher ce mariage
eux; mais il ne retira d'autre
son zèle que la haine du duc
de Biltrude, qui suborna des
s pour lui ôter la vie. Le pré-
éroba par la fuite à la persé-
et ne revint qu'après la mort
ennemis à Freisingen, où il ter-
a carrière l'an 730. Aribon,
que de Freisingen, a écrit la
S. Corbinien, et Mabillon l'a
. On peut aussi consulter la
on des Bollandistes, et l'*His-*
e Freisingen par le P. Meikhel-
beck, bénédictin, Augsbourg, 1724, 2 vol. in-fol. V—ve.

CORBUEIL. *Voy.* Villon.

CORBULON (Cnéius Domitius), général romain sous les règnes de Claude et de Néron. Il est à croire qu'il était de l'illustre maison Domitia. L'histoire ne nous apprend presque rien de lui avant le moment où on le voit, à la tête des légions, repousser les Cauques qui s'étaient répandus sur les terres de l'empire, dans la basse Germanie. Pour consolider ses succès, Corbulon travaillait à affaiblir les vaincus, en semant la division parmi eux; mais Claude, qui avait toutes les faiblesses, eut celle de craindre son lieutenant plus que les ennemis de l'état. Il défendit qu'on entreprît rien contre eux, et ordonna même que toutes les garnisons fussent reportées en deçà du Rhin. Il accorda cependant au général les ornements du triomphe. Corbulon, en recevant un ordre qui l'exposait au mépris des barbares et aux railleries des alliés, se contenta de dire avec cette modération qui lui était naturelle: « Heu-» reux autrefois les généraux ro-» mains! » Ce sont ses propres expressions dans Tacite. Craignant alors que son armée ne se corrompît par l'oisiveté, il lui fit creuser entre la Meuse et le Rhin un canal de vingt-trois mille pas, destiné à recevoir les débordements de l'Océan. On voit reparaître Corbulon sous le règne de Néron, et avec bien plus d'éclat. Les Parthes avaient fait une irruption dans l'Arménie: Vologèse, leur souverain, avait donné ce royaume à Tiridate son frère. L'empereur chargea Corbulon de conduire la guerre qui fut déclarée à ce sujet. Il eut d'abord beaucoup à faire avec les légions de Syrie, amollies par une longue paix, pour les ramener à la discipline. Il

fallut qu'il déployât cette inflexible rigidité qui était dans ses principes, et peut-être dans son caractère. Tiridate faisait dans l'Arménie des progrès que le général romain cherchait à arrêter en lui livrant bataille; mais l'ennemi évitait toute rencontre. Corbulon se trouva forcé de porter, à son exemple, la guerre sur différents points; en conséquence, il divisa ses troupes, et envoya ses lieutenants attaquer à la fois divers postes. Tiridate parut alors vouloir entamer une négociation; il demanda une conférence qui lui fut accordée, et à laquelle il ne se rendit pas. Corbulon, pour abréger une guerre qui se prolongeait sans fruit, et réduire les Arméniens à la défensive, se disposa à assiéger leurs places. La plus forte s'appelait *Volande*. Pour l'assaillir en même temps de toutes les manières, il partagea son armée en quatre corps. Les uns sapent les murs, les autres escaladent les remparts, d'autres font pleuvoir des traits et des torches. Bientôt tout fut emporté. On massacra ceux qui portaient les armes; le reste fut vendu, et le pillage accordé aux soldats. De leur côté, les lieutenants de Corbulon eurent un pareil succès. La terreur ou la disposition des esprits ayant entraîné la reddition des autres forteresses, le général romain entreprit le siége d'Artaxate, capitale de l'Arménie. Les habitants se voyant menacés d'une attaque vigoureuse, ouvrirent leurs portes, et se rendirent avec tous leurs biens. Cette soumission sauva seulement leurs personnes; la ville fut détruite. Corbulon voulut mettre à profit les premiers moments de terreur e: s'emparant de Tigranocerte. Les barbares se montrèrent diversement; les uns cherchèrent à fléchir le vainqueur, les autres abandon-

nèrent leurs habitations p
cer dans leurs déserts,
cachèrent dans des cav
leurs effets les plus préci
néral usa de clémence env
pliants, de célérité contre
à l'égard des autres, il fu
ble : il les brûla dans leur
en faisant remplir de bois
ments enflammés toutes l
et issues des autres qui les
Peu de temps après cette e
l'armée romaine passa dan
des Tauranites. Bientôt
des députés de Tigranoce
nouvelle que les portes d
allaient s'ouvrir. Ils prése
chef, en signe d'hospitalité
ronne d'or. Corbulon n'e
de la ville, voulant gagne
tants par sa générosité. L
défendue par une jeunesse
ne se rendit qu'à l'extrém
date tenait toujours la cam
général romain rassembla s
et le contraignit de fuir au
renoncer à tous ses projets
Il était maître absolu dan
nie, quand y arriva Tigran
par Néron pour régner sur
trée. Corbulon alors se reti
Syrie, dont il avait le gouv
Vologèse, informé de ses su
l'expulsion de Tiridate, ch
nèse, guerrier d'une haute
d'aller, à la tête de la cav
accompagnait toujours les r
Adiabéniens, chasser Tigran
nie, et lui-même se prépa
dre sur les provinces rom
bulon, bien instruit de ce
ments, envoya deux légio
cours de Tigrane, avec un
cret à ses lieutenants de
tout plus de prudence que
pitation. Il avait écrit à N
fallait à l'Arménie un géné

défendre. La Syrie, me-
Vologèse, était dans une
s critique : il ne négligea
fortifier. De son côté, Ti-
otégé de l'empereur, avait
nocerte, place très forte,
soldats et de munitions.
tentèrent inutilement de
naîtres. Corbulon, mal-
s, crut qu'il fallait mon-
dération ; en conséquence,
Vologèse pour se plain-
t envahi une contrée qui
aux Romains, et qu'on tint
i, leur allié et leur ami ; il
u'on levât le siége, mena-
le refus, d'aller camper sur
ennemis. Le roi des Par-
avoir bien considéré l'état
répondit qu'il allait dépu-
reur des Romains pour
Arménie et consolider la
na ordre à son lieutenant
iége de Tigranocerte. Les
rs envoyés à Rome par
vinrent sans avoir rien
Parthes alors recommen-
tement la guerre. Corbu-
rait jamais négligé la rive
ite, y ajoutait de nou-
cations. De peur que la
nemie ne vînt troubler la
d'un pont qu'il jetait sur
fit avancer de très grands
l joignit par des poutres
ara de tours, et il mit le
rmi les barbares en les
pierres et de javelots lan-
alistes et des catapultes. Le
achevé, le général romain
es collines opposées par
des alliés et des légions
: célérité et d'appareil de
: les Parthes renoncèrent
jet d'envahir la Syrie,
t vers l'Arménie toutes
nces. Pætus était chargé
par Néron de la défendre ; il s'acquitta mal de cette commission. Pætus, présomptueux rival et même détracteur de Corbulon, se vit forcé de l'appeler à son secours contre Vologèse qui le pressait de tous côtés. Corbulon lui envoya d'abord mille légionnaires et huit cents chevaux ; ensuite, ayant laissé en Syrie une partie de ses troupes pour garder ses retranchements aux bords de l'Euphrate, il se dirigea vers l'Arménie. Bientôt, instruit du danger où se trouvait l'armée romaine, il précipita sa marche. Vingt mille légionnaires étaient assiégés dans leur camp par le roi des Parthes, à la tête de toutes ses forces. Pætus, en attendant Corbulon, entama des négociations avec Vologèse : le résultat fut que les Parthes lèveraient le siége ; que les Romains évacueraient entièrement l'Arménie, et que Vologèse aurait la faculté d'envoyer à Néron des ambassadeurs. La retraite de l'armée de Pætus ressemblait à une fuite par sa précipitation et la confusion qui y régnait. Corbulon alla à sa rencontre sur les bords de l'Euphrate ; mais, par générosité, il ne voulut pas que son armée, toujours victorieuse, se montrât dans tout l'éclat de ses armes et de ses décorations. Les deux généraux eurent une courte entrevue ; Corbulon se plaignit de l'inutilité de tant de fatigues, quand on aurait pu terminer la guerre par la déroute entière des Parthes ; il ajouta que, dans l'incertitude où il était de leurs nouveaux projets, il allait regagner la Syrie. Cet habile général eut assez d'ascendant sur Vologèse pour obtenir de lui qu'il évacuerait entièrement l'Arménie : ce pays resta sans maître. Les ambassadeurs des Parthes arrivèrent à Rome avec les instructions et une lettre de leur roi : elle disait en substance, qu'ils avaient tenu

Tigrane investi; que depuis, maîtres de la vie de Pætus et de ses légions, ils les avaient laissé librement partir; que Tiridate n'aurait pas refusé de venir à Rome recevoir le diadême, s'il n'eût été retenu par la dignité de son sacerdoce; qu'il se rendrait au camp des Romains, et que là, au pied des enseignes et de l'effigie de l'empereur, il recevrait, en présence des légions, l'investiture du royaume d'Arménie. Néron sentit la dérision des barbares, qui demandaient ce qu'ils avaient pris. Il tint conseil avec les grands de l'état, sur le choix ou d'une guerre hasardeuse, ou d'une paix déshonorante. Toutes les voix furent pour la guerre; la conduite en fut donnée à Corbulon qui connaissait si bien ses soldats et ses ennemis : on ajouta à son armée une légion. Les rois alliés, les préfets, les procurateurs, les préteurs qui commandaient dans les provinces voisines eurent ordre de lui obéir. Il fut revêtu à peu près du même pouvoir que le peuple romain avait donné à Pompée dans la guerre contre les pirates. Corbulon ordonna à toutes ses troupes de se réunir à Mélitène, où il se proposait de passer l'Euphrate. Là, dans une assemblée générale, il harangua son armée; il entraîna, dit Tacite, par cette grande considération, qui dans un guerrier tenait lieu d'éloquence. On vit bientôt arriver des ambassadeurs de Tiridate et de Vologèse pour traiter de la paix; loin de rejeter leurs propositions, le général romain fit partir avec eux des centurions munis d'instructions pacifiques. En même temps, il joignit la terreur aux négociations; il chassa de leurs demeures les grands d'Arménie qui avaient donné l'exemple de la révolte, et détruisit leurs châteaux. Le lieu pour conférer de la paix fut déterminé entre Tiridate et Corbulon; ce fut dans le camp même du prince. Il fut convenu que Tiridate déposerait au pied de l'effigie de Néron toutes les décorations royales, pour ne les reprendre que de la main de l'empereur, ce qui fut ponctuellement exécuté. Ainsi les Romains durent à la valeur, à l'habileté de Corbulon, d'avoir en spectacle, à Rome, le frère du roi des Parthes, recevant des mains de Néron la couronne d'Arménie. Au milieu de tant de gloire, Corbulon fut toujours inviolablement fidèle à l'empereur; il en avait toute la confiance. Ce prince lui écrivit une lettre remplie des témoignages d'estime et d'amitié, l'appelant son bienfaiteur et son père. Il l'invitait à se rendre en Grèce pour le voir; le général se mit en route sans défiance; à peine était-il arrivé à Corinthe, que Néron, dans un de ces caprices de cruauté qui lui étaient si familiers, expédia des ordres pour qu'on le mît à mort. Corbulon, instruit de ces ordres, en prévint l'exécution en se perçant de son épée. Suivant l'historien Dion, il dit à ce dernier moment: « Je » mérite bien de mourir, » se reprochant sans doute de n'avoir pas mieux jugé Néron. Ainsi périt, l'an 67 de J.-C., le plus grand guerrier de son siècle, et l'un des hommes les plus vertueux. Corbulon avait composé des mémoires sur les guerres qu'il avait faites, dans le genre des *Commentaires de César* : il ne nous en est rien parvenu. Q—R—T.

CORCUD, fils de Bajazet II, fut appelé à gouverner l'empire othoman pendant l'absence de son père, occupé au pèlerinage de la Mekke. Corcud lui remit à son retour les rênes du gouvernement, et se retira dans l'Asie mineure, où on lui avait donné le sandjacat de Teké-Ili. Mécontent de cette résidence, il voulut

er contre le sandjacat de Su-
; mais son père lui ayant
tte faveur, Corcud se rendit
du sulthân d'Égypte, qui eut
i beaucoup d'égards, et lui
une pension de trois mille
par mois. Ces honneurs ce-
inquiétaient vivement Cor-
, connaissant la fierté de son
ait persuadé que sa conduite
ait pas approuvée. Bajazet
rait en effet souffrir que son
la charge d'un sulthân d'É-
Corcud, après avoir demandé
stance à retourner dans sa
, s'embarqua pour s'y ren-
arriva, malgré les corsaires de
qui croisaient dans ces pa-
Antakié, chef-lieu de son gou-
ent. Il adressa sur-le-champ
res d'excuses et des présents
ère qui, oubliant ses écarts,
rma de nouveau dans le gou-
ent de Teké-Ili. Quelque
près, il alla vivre à Magnésie,
i conféra le sandjacat de Su-
; mais sa tranquillité fut bien-
ublée par les excursions de
son frère, qui se jeta avec
mbreuse armée dans l'Asie
. Incertain dans ses mouve-
et redoutant Ahmed, il reçut
ropos, de Constantinople, des
des chefs de partis. Ceux-ci,
que les rênes du gouverne-
llaient bientôt échapper des
mains de Bajazet, et passer
lles de Sélim, dont ils con-
nt la férocité, avaient cru pou-
médier à cela, en se déclarant
orcud, connu par la douceur
caractère. Pressé de se rendre
antinople pour s'emparer du
nement, Corcud se détermina
t plus facilement qu'il avait
cupé le trône provisoirement,
la mort de Mohammed II;
mais il arriva trop tard, les esprits étaient déjà disposés en faveur de Sélim. Corcud, déchû de ses espérances, se soumit sans répugnance à son frère, et les deux rivaux contractèrent un engagement qui semblait établir entre eux une paix durable; mais bientôt Corcud fut accusé d'entretenir des relations avec plusieurs personnes marquantes; Sélim, pour s'en convaincre, eut recours à l'artifice : il fait parvenir à Corcud des lettres supposées de plusieurs personnages en place, qui l'engageaient vivement à reprendre les rênes du gouvernement. Corcud, sans aucune méfiance, reçoit ces lettres et y répond dans le même sens. Il promet même ses bonnes grâces à l'armée. La réponse est aussitôt portée à Sélim, qui ne doute plus des dispositions de son frère. Sous le prétexte d'aller à la chasse, il se rend inopinément à Magnésie, et fait investir le palais du malheureux prince. Celui-ci, se voyant cerné et sans aucun moyen de résistance, se sauve avec un domestique qui lui était dévoué. Obligés de se cacher de caverne en caverne, ils sont enfin découverts. Corcud arrêté fut étranglé par ordre de son frère, en 919 de l'hég. (1513 de J.-C.) R—s.

CORDARA (Jules-César), naquit le 16 décembre 1704, d'une famille noble d'Alexandrie en Piémont, originaire de Nice. Dès son enfance, il fut envoyé à Rome, et il entra chez les jésuites, à l'âge de quatorze ans. Il se fit remarquer par son esprit et ses talents, qui le firent choisir pour continuer l'histoire de sa compagnie, entreprise par Orlandini, à qui succédèrent, dans le même travail, Sacchini et Jouvenci. Le P. Cordara ne publia de cette continuation qu'un volume, qui parut en 1750, à Rome, Rossi, in-

fol., sous ce titre : *Historia societatis Jesu pars sexta complectens res gestas sub Mutio Vitellesco, tomus prior.*; le style en est pur, élégant et plein de dignité. Lors de la destruction des jésuites, Cordara, qui était parmi eux depuis plus d'un demi-siècle, se retira dans sa patrie, au collége de St.-Ignace, où le roi de Sardaigne permit à quelques ex-jésuites de demeurer ensemble. Il y mourut le 6 mars 1784, à l'âge de quatre-vingts ans. Il avait cultivé avec succès l'éloquence et la poésie. On lui doit encore : I. *Ristretto della vita, virtù e miracoli del B. Simone de Roxas, dell' ordine della santissima Trinità, della redenzione de' schiavi*, Rome, 1766, in-4°.; II. *Collegii Germanici et Hungarici historia, libris IV comprehensa*, Rome, 1770, in-4°.; III. une *Oraison funèbre* de *l'empereur Charles VI*; IV. la *Vie de la bienheureuse Eustoquie de Padoue*; V. des poésies italiennes et latines. Parmi ces dernières on distingue, *Carmen in fatuos numerorum divinatores, vulgò cabalistas*, et *Luc. Sectani, Q. fil. de totâ Græculorum hujus ætatis litteratura, sermones quatuor*, Hagæ-Vulpiæ, 1758, in-8°. Cette dernière pièce fut attribuée à Jérôme Lagomarsini, savant jésuite de Gênes, et au célèbre Jean Lanzi. Il est reconnu qu'elle est de Cordara (*Voy.* les *Notabilia* de Heerkens, liv. I.., pag. 70) qui a voulu rappeler les satires de L. Sergadi, publiées sous ce titre : *Q. Sectani satyræ in Philodemum.* Il en donna, plus de vingt-cinq ans après, une deuxième édition augmentée et accompagnée de notes, Augsbourg, 1764; VI. *Discorso in morte di P. Metastasio*, Rome, 1765. VII. *De' Vantaggi dell' orologio italiano sopra l'oltramontano*, Alexandrie 1783; VIII. il a été l'éditeur de l'histoire des campagnes du prince Eugène en Hongrie, 1697 à 1717, écrite en très bon latin par le P. Gui Ferrari, jésuite, Rome, 1747, in-4°., avec une préface curieuse de l'éditeur. G—s.

CORDAY D'ARMANS (Marie-Anne-Charlotte), née en 1768 à St.-Saturnin, près de Séez, en Normandie, de parents nobles. Après les événements du 31 mai 1793, les chefs du parti républicain de la convention proscrits par Robespierre, allèrent se réfugier dans les départements de l'Eure et du Calvados, où ils avaient l'espoir de soulever en leur faveur la nombreuse population de la Normandie. (*Voyez* Guadet, Gensonné, Pétion, etc.) Les livres de quelques écrivains, et surtout ceux de l'abbé Raynal, son auteur de prédilection, avaient fait oublier à Charlotte Corday les leçons de douceur et de résignation du paisible couvent où elle avait été élevée; la cause des réfugiés, honorable et belle dans les principes qu'elle s'était formés, l'énergie, le charme de leurs discours, et l'intérêt qu'inspirent toujours à une ame généreuse des hommes de mérite indignement persécutés, exaltèrent, outre mesure, son imagination ardente. Voyant le peu d'empressement de ses compatriotes à tirer vengeance des oppresseurs de son pays, elle se détermina à frapper seule un grand coup qui jetât le trouble et l'effroi dans les rangs de la faction triomphante. Elle se rend à Paris, où elle s'occupe d'abord à reconnaître l'esprit qui régnait dans le public, et se fait ensuite introduire dans les tribunes de la convention par l'abbé Fauchet, auquel cette simple complaisance pour une inconnue devait bientôt coûter la vie. (*Voyez* Fauchet.) L'assemblée re-

déclamations les plus
re les malheureux pros-
qui proposerait de pren-
x les mesures les plus
t d'invectives contre des
elle avait embrassé la
iblent l'indignation de
lay, et elle ne balance
r son projet. Marat, ce-
conventionnels qui avait
ué, au moins publique-
rolution du 31 mai, ne
à l'assemblée depuis
. Charlotte s'informe de
et lui écrit ces mots:
arrive de Caen, votre
la patrie, vous fait sans
r de connaître les évé-
i ont eu lieu dans cette
république. Je me pré-
z vous vers une heure,
nté de me recevoir; je
i à même de rendre un
ce à la France. » Cette
conde étant restées sans
en écrivit une troisième
93, où elle parlait des
qu'elle avait à révéler
ours personnels, aux-
rait que la belle ame de
ait pas insensible. Elle
r de ce billet, et arriva
ôt que lui à la porte du
emmes qui étaient dans
refusèrent d'abord de la
mais Marat, qui com-
conversation, que c'é-
ne qui lui avait écrit,
introduire. Il était alors
noire, dévoré par une
tante qui le faisait tom-
ction. La conversation
e sur ce qui se passait
los, Marat demanda à
noms des députés et des
s qui étaient alors à
ux, les écrivit sous sa
dictée, et lui dit en terminant, que, sous peu de jours, il les ferait tous *guillotiner* à Paris. Charlotte ne voulut pas en entendre davantage; elle tire un couteau caché sous sa robe, et l'enfonce tout entier dans le sein de Marat, qui expire en poussant ce seul cri: « A moi, ma chère amie! » Les deux femmes accourent, le voyent expirant, et celle qui venait de lui donner la mort tenant encore son couteau sanglant à la main et cherchant à s'échapper. N'osant pas la saisir, elles bouleversent quelques meubles sur son passage, en criant à l'assassinat. La garde arrive, la coupable est arrêtée et livrée au tribunal révolutionnaire. Charlotte n'y montra pas un instant de faiblesse. Fouquier-Tinville ayant voulu faire l'éloge de Marat, elle l'interrompit brusquement, et dit que Marat était un monstre. Le délit et toutes ses circonstances étant non seulement avoués, mais soutenus par l'accusée, comme une action digne d'éloges, un pareil tribunal ne devait pas être embarrassé dans une affaire aussi claire: il affecta cependant d'épuiser toutes les formalités judiciaires avant de prononcer, et chargea Chauveau-Lagarde de la défendre. Voici tout ce que crut devoir dire ce défenseur. « L'accusée » avoue de sang froid l'horrible at- » tentat qu'elle a commis; elle en » avoue, avec sang-froid, la longue » préméditation; elle en avoue les » circonstances les plus affreuses, en » un mot, elle avoue tout, et ne veut » avoir recours à aucun moyen de » justification; voilà, citoyens jurés, » sa défense tout entière. Ce calme » imperturbable, cette entière abné- » gation de soi-même, et qui n'an- » noncent aucun remords, pour ainsi » dire, en présence de la mort même; » ce calme et cette abnégation subli-

» mes, sous un rapport, ne sont pas » dans la nature. C'est à vous, citoyens » jurés, à juger de quel poids doit être » cette considération morale dans la » balance de la justice. » La fière républicaine remercia l'avocat avec grâce : « Vous avez, lui dit-elle, saisi le » véritable côté de la question ; c'était » la seule manière de me défendre, et » la seule qui pût me convenir. » Et elle voulut lui donner un témoignage de sa reconnaissance, en le priant d'acquitter quelques petites dettes qu'elle laissait dans la prison. Elle entendit son arrêt de mort avec le même calme ; ses traits n'éprouvèrent pas la moindre altération ; enfin, cette force de caractère, presque surnaturelle, se montra avec la même énergie au milieu des huées de la populace rassemblée sur le chemin du supplice. Sa belle et noble figure était animée des couleurs les plus vives et les plus naturelles ; elle inspirait à la fois de l'intérêt, de l'étonnement et de la terreur. Lorsque l'exécuteur lui enleva une partie de ses vêtements, le sentiment de la pudeur offensée s'exprima dans ses traits ; la perte de la vie, qu'on allait lui ravir à l'instant même, était ce qui paraissait l'occuper le moins. Elle fut décapitée le 17 juillet 1793, âgée de vingt-cinq ans. Elle n'avait voulu être assistée par aucun prêtre. Louvet a parlé de Charlotte Corday avec un enthousiasme extraordinaire. Couet de Gironville, né à Orléans en 1760, et mort en 1802, a publié une brochure intitulée : *Charlotte Corday décapitée à Paris le 16 juillet* 1793, ou *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie de cette femme célèbre*, Paris (an IV), 1796, in-8°. : on y trouve la lettre de Corday à Barbaroux. B—U.

CORDEMOY (GÉRAUD DE), membre de l'académie française, né à Paris au commencement du 17e. siècle, d'une ancienne famille originaire d'Auvergne, exerça d'abord la profession d'avocat avec succès, mais sans vocation déterminée. Son penchant le portait à l'étude de la philosophie, et il devint bientôt l'un des disciples les plus distingués de Descartes. Un discours qu'il publia sur *La nature de l'ame*, le fit connaître de Bossuet, qui le plaça auprès du dauphin, en qualité de lecteur, et le chargea de composer l'*Histoire de Charlemagne*, pour l'éducation de ce jeune prince. Les recherches qu'il fut obligé de faire pour remplir cette tâche lui découvrirent les contradictions et les fables des auteurs qui ont écrit sur les premiers temps de notre histoire, et, en cherchant à les éclaircir et à les concilier, il se trouva naturellement conduit à remonter à l'origine de la monarchie. Comme il travaillait lentement, et qu'il ne se payait pas de subtilités et de vaines raisons, dans l'espace de dix-huit ans, il ne put conduire son ouvrage jusqu'à la fin de la seconde race ; il mourut le 8 octobre 1684, avant de l'avoir mis au jour. Son fils le termina, et le publia sous ce titre : *Histoire de France depuis le temps des Gaulois et le commencement de la monarchie, jusqu'en* 987, Paris, tome Ier., 1685 ; tome II, 1689, in-fol. Quelques écrivains, entre autres, le P. Daniel, n'ont pas rendu, au travail de Cordemoy, la justice qu'il mérite. La sécheresse du style, et la manière de procéder de l'auteur, trop méthodique, rend fatigante la lecture de son ouvrage, mais on ne peut nier qu'il ne soit très utile, et que personne avant lui n'avait mieux débrouillé le chaos des premiers siècles de la monarchie. On a encore de lui : I. le *Discernement du corps et de l'ame*, en six

rs, Paris, 1666, in-12; II. *urs physique de la parole*, 1677, in-12; III. *Lettre à ant Religieux* (le P. Cossart), *ystéme de Descartes touchant es*, Paris, 1668, in-4°.; IV. *Traités de métaphysique*, *ire et de politique*, Paris, 1691, Ces divers morceaux ont été lis sous le titre d'*Œuvres de moy*, Paris, 1704, in-4°. On arque le *Traité de la nécessité istoire, de son usage, de la ve dont il faut y méler les ts en la faisant lire à un prin-* orceau bien pensé, bien écrit, suffirait pour prouver que Cor- était digne de la place qu'il it auprès du dauphin, et de l'a- dont Bossuet l'a constamment é. W—s.

RDEMOY (Louis Géraud de), précédent, docteur de Sor- et abbé de Fenières, né à Pa- décembre 1651, s'appliqua lièrement à l'étude des ou- des controversistes, et fit plu- missions en Saintonge; il com- ontre les erreurs des protes- plusieurs ouvrages écrits avec de solidité que d'agrément, on trouvera la liste dans le XXXVII des *Mémoires de* on. L'abbé de Cordemoy mou- Paris le 7 février 1722, âgé de te-onze ans. Il continua, par de Louis XIV, l'*Histoire de* e, commencée par son père, nduisit depuis Hugues Capet jus- mort de Henri Ier, en 1060. suite était conservée manus- lans la bibliothèque de Pont- ain. On a encore de lui : I. *de la conférence du diable Luther, fait par Luther même on livre de la* [illegible] *privée 'action des pré*

latin, avec des notes, Paris, 1681, 1684, in-12, réimprimé avec d'autres ouvrages du traducteur, Paris, 1701, in-12, et enfin avec son *Traité des saintes images, prouvé par l'Écriture et par la tradition*, Paris, 1715, in-12. On ne doit pas confondre cet ouvrage avec un autre portant à peu près le même titre, et qui est attribué à Pillon; II. deux *Lettres contre Jurieu*, Paris, 1689, in-4°.; III. *Traité de l'invocation des Saints*, 1686, in-12; IV. *Traité de l'Eucharistie*, 1687, in-12; V. *Traité contre les Sociniens*, 1696, in-12; VI. l'*Éternité des peines prouvée contre eux*, 1697, in-12; VII. et enfin différents petits ouvrages purement ascétiques. W—s.

CORDER (Balthasar), que Baillet appelle *Cordier*, et dont le nom est en latin *Corderius*, né à Anvers en 1592, entra dans l'ordre des jésuites en 1612, enseigna le grec pendant trois ans, la théologie morale pendant huit, fut nommé docteur en théologie à Vienne en Autriche, et y professa l'Ecriture-Sainte. Ses grandes connaissances dans la langue grecque le portèrent à traduire en latin des écrivains grecs. Dans ce dessein, il parcourut l'Allemagne, la France, l'Espagne, l'Italie, et visita les principales bibliothèques. Dans un second voyage qu'il fit à Rome, il poursuivait avec ardeur ses travaux, quand il mourut le 24 juin 1650. Il a fait imprimer : I. *Job elucidatus*, Anvers, 1646, in-fol.; II. *Expositio patrum græcorum in psalmos ex vetustissimis manuscriptis codicibus concinnata, in paraphrasin, commentarium, et catenam digesta*, 1643-46, 3 vol. in-fol., grec et latin: la version latine et les notes sont de Corder; III. *Symbolarum in Matthæum tomus alter quo continetur catena*

græcorum patrum triginta, collectore Niceta episcopo serrarum, interprete Corderio, Toulouse, 1647, in-fol. Le premier volume, contenant la chaîne de vingt-un PP. grecs seulement, recueil d'un anonyme, avait été traduit par le P. Poussines (*Possinus*), et avait paru l'année précédente. IV. *Catena sexaginta quinque græcorum Patrum in Lucam*, Anvers, 1628, in-fol., grec et latin; V. *Catena Patrum græcorum in Joannem*, 1630, in-fol.; VI. *S. Dionysii areopagitæ opera cum S. Maximi scholiis, et G. Pachymeræ paraphrasi in epistolas*, Anvers, 1634, 2 vol. in-fol.; réimprimé à Paris, chez L. Cottereau, 1644, in-fol.; VII. *S. Cyrilli archiepiscopi Alexandrini Homeliæ XIX in Jeremiam prophetam, hactenus ineditæ*, Anvers, 1648, in-8°.; VIII. *S. Cyrilli Apologi morales nunc primùm in lucem editi*, Vienne (en Autriche), 1630, in-8°.; IX. *S. Dorothei archimandritæ Institutiones asceticæ*, Anvers, 1646, in-12; X. *Joannis Philoponi in cap. prim. Geneseos de mundi creatione libri quatuor, una cum disputatione de paschate*, Vienne, 1630, in-4°., grec et latin. Il a laissé en manuscrit *Joannis Calecæ patriarchæ constantinopolitani et Joannis Ceranei Homiliæ in quatuor Evangelia unà cum opusculo J. Geometræ de B. Virgine*, et *Liber Sapientiæ elucidatus*. Baillet met Corder au nombre des célèbres scholiastes d'entre les critiques ecclésiastiques de son siècle; mais Baillet s'est trompé en annonçant comme ayant vu le jour les ouvrages que nous avons indiqués n'être qu'en manuscrit.

A. B—T.

CORDERO (Jean-Martin), auteur espagnol, né à Valence, dans le 16e. siècle, composa plusieurs ouvrages, et en traduisit m nombre d'autres, tels que la *des Juifs*, de Josèphe, 1557, in-8°.; Madrid, 1616 l'*Histoire romaine*, d'Eutrop 1561, in-8°.; divers fragm *Épîtres de Sénèque*, sous le *Flores*, ibid., 1555, in-8°.; l *tiade*, de Jérôme Vida, ibid. in-8°.; le *Traité du duel*, ibid., 1555, in-8°., etc. Se ouvrages sont: I. *Promptu Medallas, traducido de lenguas*. Lyon, 1561; in-4 II. *el Hecho horrible y nun de la muerte del hijo del gran Solimano dada por su mismo*, c'est une relation de la fin de Mustapha, frère de *Zéang* a fourni le sujet d'une trag Chamfort, et d'une autre de sonneuve; III. *Modo de escr castellano para corregir los res ordinarios*: ce traité fut avec la Relation de la mort de tapha et plusieurs autres opusc Anvers, 1556, in-8°.; IV. *S de la doctrina christiana*, 1556, in-8°., etc. V—

CORDES (Simon de), nav hollandais, était vice-amiral d' tille de cinq vaisseaux, com par Jacques de Mahu, et de tenter la route des Moluque détroit de Magellan. Elle a de l'embouchure de la Meus juin 1598, et elle eut d'abo coup à souffrir des vents co de la disette des vivres, en négligence et de l'ignorance tes. Mahu étant mort au mo tembre, Cordes lui succéda commandement. Après avoir sur les côtes de Guinée, la le nombre des malades a chaque jour, entra dans le Magellan le 6 avril 1599, et

u 3 septembre, souffrant est possible d'imaginer. ı furent ensuite disper- mpête, et deux d'entre ris par les Espagnols et . Cordes après avoir bat- ndant cinquante-quatre mouiller sur la côte du 46°. S. Il y fut rejoint ses vaisseaux que com- ningsen. Après avoir re- s provisions à l'île Ste.- rent voile pour le Japon nbre. Dans leur longue les Hollandais rencon- 16°. N., des îles habi- s antropophages. Le 24 , le vaisseau amiral dis- puis l'on n'en eut aucune aningsen aborda à Bungo e 19 avril, avec son pi- La relation du voyage trouve dans la 9e. par- ds Voyages de De Bry, e : *Designatio naviga- lt de Veer*, et dans le *voyages de la com- Indes*, tome Ier., édi- erdam, 1702; tome II, Rouen, 1725, page 256. la relation, dans ces deux ne concerne que le voya- t, l'un des capitaines de la *ez* de Weert); il faut, ître les aventures ulté- Cordes et de ses com- nsulter l'ouvrage intitu- *iption des Indes occi-* par Antoine Herrera, , 1622, 1 vol. in-fol., à iteur a joint divers extraits par le détroit de Magel- rait contenu dans l'*His- Amérique*, par Jean de rtout la relation du pilote érée dans le *Recueil de* ome Ier. (*Voy.* Adams, au *Supplément*), et dans celui de Harris, tome Ier. La relation de Cordes est peu intéressante pour la géographie; on a néanmoins donné son nom à une baie du détroit de Magellan. E—s.

CORDES (Jean de), en latin *Cordesius*, né à Limoges en 1570, d'une famille originaire de Tournay, montra dès sa jeunesse, beaucoup de goût pour les lettres; mais ses parents s'opposèrent à ses désirs, et le placèrent à Lyon chez un commerçant. Il y demeura jusqu'à trente ans. A cette époque, il renonça aux affaires, et suivit à Rome Alexandre de la Rochefoucault. Bientôt il embrassa l'état ecclésiastique, obtint un canonicat de Limoges, et devint abbé de Maursac. Il voulut ensuite se faire jésuite, mais sa mauvaise santé l'obligea de renoncer à ce projet. Cordes mourut à Paris, en 1642, âgé de soixante-douze ans. Un bégaiement qui lui faisait répéter jusqu'à vingt fois les mêmes mots, affligea ses derniers instants. Il a publié: I. une *Dissertation sur S. Martial de Limoges*, qui se trouve dans le tome Ier. de la vie de ce saint, par Bonaventure de St.-Amable, Clermont, 1676; Limoges, 1683, 1685, in-fol., 3 vol. Cette dissertation, dans laquelle l'auteur prouve que S. Martial ne fut pas un des soixante-dix disciples de J.-C., et qu'il ne vint à Limoges qu'en 250, a été traduite en latin par François Bosquet, dans son *Histoire de l'Eglise de France*, et se trouve aussi dans les Bollandistes, avec des *Notes* du P. Papebroch. II. *Hincmari opuscula et Epistolæ; accesserunt Nicolai I et aliorum Epistolæ*, Paris, 1615, in-8°. Cordes fut le premier éditeur de ce recueil. III. *Georgii Cassandri opera*, Paris, 1616, in-fol.; IV. *Histoire des troubles du royaume de Naples*, en 1480, traduite de Ca-

mille Portio, Paris, 1607, in-8°.; V. *Histoire des différents entre Paul V et la république de Venise*, traduite de Fra-Paolo, Paris, 1625, 1688, in-8°. Quelques auteurs lui ont attribué la traduction du traité de Mariana, *Des grands défauts qui sont en la forme du gouvernement des jésuites*, 1625, in-8°.; mais cette traduction paraît être d'Auger de Mauléon. Cordes avait recueilli une bibliothèque très considérable, qu'il se faisait un plaisir de mettre à la disposition des savants, et qui fut achetée, après sa mort, par le cardinal Mazarin. Naudé en publia le catalogue, 1643, in-4. Ce catalogue, précédé de l'éloge du propriétaire, est assez recherché par la richesse de la collection; mais il manque d'ordre. — Cordes (Denis de), de la famille du précédent, cultiva la littérature, fut avocat, puis conseiller au Châtelet. On rapporte qu'un homme, condamné à mort par son tribunal, et qui voulait en appeler, se désista de son appel lorsqu'il sut que Cordes avait été un de ses juges. Cette histoire est peu vraisemblable. Ce vertueux magistrat fut l'ami de Vincent-de-Paul, et l'aida beaucoup dans l'établissement de St.-Lazare. Il mourut en novembre 1642, et fut enterré à St.-Méry. Sa vie a été écrite par Godeau, évêque de Grasse, Paris, 1645, in-12. Elle est dédiée aux paroissiens de St.-Méry.

D. L.

CORDIER (Mathurin), prêtre, né en 1479, en Normandie, suivant quelques biographes, et selon d'autres, dans la province du Perche, s'est fait une réputation assez étendue, en enseignant aux enfants les éléments de la grammaire latine. Il possédait très bien cette langue, et il était d'ailleurs doué d'une patience admirable. Il professa la grammaire d'abord à Paris et dans quel des principales villes de F enfin à Genève, où il m 1564, âgé de quatre-vingt Il avait formé de très bo parmi lesquels on doit rem vin, qui, par la suite, lui Commentaire sur la 1re. *Ep Paul aux Thessalonici* dier avait embrassé la réfo persuasion de son discip magistrats de Genève l'ava mé principal du collége ville; mais, comme il n'av que d'être utile, il se démit rement de ses fonctions de pour reprendre celles de quatrième, et son grand âg jamais le déterminer à les ner un instant. Il avait c pour l'usage de ses écoliers, ouvrages qui ont joui long-tem certaine réputation. Les plus sont : I. *De corrupti sermon Gallos emendatione, et la quendi ratione*, 1530, in-4°. réimprimé. On estime surtou trième édition, intitulée : *C tarius puerorum de quotidi mone*, Paris, Rob. Estienne, in-4°.; II. *Colloquiorum s corum libri quatuor*, 1564 Ces dialogues ont été traduits çais par Chapuseau, en 1569; Chapuis en 1574, par Jean res en 1578, et en partie pa en 1762. On doit encore à C *Version interlinéaire des attribués à Caton*, et le *la Jeunesse*, ouvrage plus le nom de *la Civilité puéri* vrage, dont la première de Poitiers, 1559, a été i grand nombre de fois, ce q ve au moins l'utilité dans où l'on n'en avait point d Lacroix du Maine lui at

ices et Exhor
itats de son ro
is, Genève, 1 - in-4°.
, dans l'Histoire l naire
, un bon article Cordier,
dans le Dictionnaire de
i peuvent servir de sup-
celui-ci, pour les titres
qu'on n'a pas jugé à pro-
ner. W—s.

ER (Nicolas), prêtre,
Hâvre en 1682. Il est au-
Instruction des pilotes,
rties, qui sont : le Pilo-
Tables de déclinaison,
al de navigation. Cet ou-
fort estimé. L'auteur fut
hydrographe du roi à
où il est mort en 1766.
lus de quarante ans qu'il
te place, il a fait un nom-
lérable de bons élèves. Son
aussi auteur de plusieurs
rages de navigation, et a
elques cartes marines, esti-
s le temps. — Cordier
), sieur des Maulets, fut
emps dans la congrégation
ire, qu'il quitta vers 1680,
en 1693. On a de lui le Ma-
tien, et la Vie d'Anne des
carmélite, Paris, 1694,
Cordier (Claude-Simon),
d'Orléans, né dans la même
704, y mourut le 17 no-
1772, après avoir publié
de la mère de Chantal,
e de l'ordre de la Visita-
léans, 1752, in-12. Z.

ONNIER. *Voy.* Saint-Hya-

OUE. *Voy.* Gonsalve.

OVA (François-Hernandez
it un riche colon de Cuba
venturiers mirent à leur tête
r faire des découvertes à
fit voile de la Havane le 8
février 1517, avec trois petits vaisseaux équipés à ses frais et à ceux de Velasquez, gouverneur de l'île. Dès qu'il eut doublé le cap St.-Antoine, Ant. de Alaminos, son pilote, qui avait servi sous Colomb, lui conseilla de cingler directement à l'ouest, parce qu'il y devait faire d'importantes découvertes. Après vingt-un jours d'une navigation difficile, on aperçut le cap Catoche, extrémité orientale du Yucatan, nom donné à ce pays par les naturels. Bientôt ceux-ci vinrent en canot auprès des vaisseaux, et invitèrent les Espagnols à descendre à terre; ces derniers furent surpris de trouver de grandes maisons bâties en pierre, et d'autres marques d'une civilisation qu'ils n'avaient pas encore vue dans le Nouveau-Monde. Le cacique, qui reçut Cordova avec une cordialité apparente, ayant donné un signal, des hommes embusqués attaquèrent avec beaucoup d'ordre les Espagnols qui eurent quinze hommes blessés, et ne purent se débarasser de leurs ennemis qu'en faisant usage des armes à feu. Cordova abandonna ce pays, emmenant avec lui deux prisonniers, et continua sa route à l'ouest sans perdre la côte de vue. Le seizième jour, il arriva vis-à-vis d'une bourgade que les gens du pays appelaient *Kimpech*, et où l'on a bâti depuis la ville de Campèche. Après avoir longé une grande étendue de côtes très arides, ils découvrirent l'embouchure d'une rivière où ils voulurent faire de l'eau; mais, malgré les précautions de Cordova, les Indiens lui tuèrent quarante de ses gens; tous les autres furent blessés et eurent beaucoup de peine à regagner leurs vaisseaux. En retournant à la Havane, ils abordèrent à la Floride, où ils furent de nouveau assaillis par les naturels. Cordova mourut à Cuba, dix jours après son arrivée. E—s.

CORDOVA (Alphonse de), né à Séville, astronome et médecin, qui vivait sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, compléta et corrigea le fameux almanach perpétuel du juif Abraham Zacuth, intitulé : *Almanach perpetuum solis*, et le fit imprimer en 1496, in-4°. On a aussi du même Cordova des *Tables astronomiques*, en latin, Venise, 1517, in-4°. — Un autre Alphonse de Cordova, religieux augustin, né à Salamanque, « fut le premier, dit G. » Mayans, qui enseigna dans cette » ville, vers 1474, l'obscure philo- » sophie des Nominaux, qu'il avait » étudiée à Paris. » Il mourut en 1504. — Cordova (Fernandez), ainsi nommé parce qu'il naquit à Cordoue, dans le 16e siècle, acquit la réputation d'un savant distingué, et composa un livre devenu rare, intitulé : *Didascalia multiplex*, Lyon, 1615, in-8°. — Cordova (Juan de) est auteur d'un roman de chevalerie qui a pour titre : *Historia del valeroso cavallero Lydamor de Escocia*, Salamanque, 1559, in-fol. V—ve.

CORDUS (A. Crémutius), auteur d'une *Histoire des guerres civiles de Rome et du règne d'Auguste*, fut témoin, presque en naissant, des dissensions qui renversèrent la république, et des proscriptions dont son père avait été l'une des nombreuses victimes. La franchise avec laquelle il s'exprimait dans ses discours, sur l'énorme crédit de Séjan, fut aussi la cause de sa perte. Ce favori le fit accuser, devant le sénat, du crime de lèse-majesté, parce qu'il avait osé louer dans ses écrits Brutus et Cassius. Il est vrai qu'on affectait alors de traiter de brigands ces deux républicains, morts depuis soixante-dix ans. Cependant leurs statues subsistaient encore, et les écrivains qui avaient parlé d'eux honor dans ce long espace de te vaient été ni blâmés, ni Malgré cela, Cordus, ne don que sa condamnation n'eût rée et commandée d'avanc de la prévenir par une mo taire, et commença à exé projet, en s'abstenant de to riture. Celle qu'on lui app secrètement écartée par lu trois jours; le quatrième, l'abandonnèrent, et son ment ne laissa plus aucun sa funeste résolution. A peir cusateurs en eurent-ils conn qu'ils coururent au sénat, tant requête sur requête obtenir un prompt jugemen pendant que les sénateurs déli sur cette demande, Cordus, nèque, s'était absous lui-même *ille se absolverat*; il n'exista Tibère fit brûler publiquement que l'on put découvrir des ou de Cordus. Une copie, cachée fille Marcia, échappa à cette de tion, et se multiplia en d'autres t Sénèque, Tacite, Suétone, Dion possédaient ces écrits. C'est à que Sénèque, long-temps a adressa un discours de consol quand elle perdit son fils. C qu'il lui rappelle le courage, l gnation qui l'avaient aidée au à supporter la mort funeste mutius Cordus son père, et les gnages qu'elle avait reçus de connaissance publique, pour e sauvé les ouvrages, « qui sont » dans les mains et dans le » tous les Romains. » Si ces o n'existent plus aujourd'hui, cause de leur perte n'est don dans les mesures inquisitor Tibère, mais dans le cou circonstances fatales qui a f

res monuments précieux de
é. D—x.

US (Euricius), médecin, 16e. siècle, dont le véritable ivant Melchior Adam, est *Urbanus*, naquit à Simst- etit bourg de la Hesse. Il fit dans les principales univer- Allemagne; mais en sortant les, son père ayant douze t très peu de biens, il fut our subsister, de se mettre, quelque temps, à instruire la à Erfurt. La manière dont il de cette fonction lui fit hon- r il nous reste une lettre e lui a écrite pour lui témoi- atisfaction qu'il avait de le pé si utilement. Vers l'an ordus passa en Italie, où il le de Nicolas Léoniceni et d à Ferrare; il y fut reçu a médecine. Ce fut dans ce l prit pour la botanique le l conserva toute sa vie. A r en Allemagne, il enseigna ne à Erfurt, et fut ensuite r à Marbourg; mais en l'appela à Brême pour être le cette ville, où il mourut embre 1538, âgé d'environ trois ans. Sa vie fut parta- la littérature et les sciences. osé des poésies latines qui ent que long-temps après , et il traduisit du grec en s le poëme qui nous est resté der, intitulé *Theriaca et rmaca*. Celui de ses ou- il a mis le plus d'érudition, i a fait le plus d'honneur, titre de *Botanolegicon*, *quium de herbis*. Ce sont gues dans lesquels il ex- ce que l'on savait alors sur es; ils sont agréablement is plus amusants qu'instructifs. Il fait des efforts pour déterminer les plantes des anciens, et surtout de Dioscoride; mais ne sachant pas très bien le grec, comme il l'avoue lui-même, il fit peu de véritables découvertes. Participant au défaut de son temps, il montre plus d'érudition que de connaissances puisées dans l'observation de la nature. On ne doit donc pas être étonné de le voir se tromper souvent dans l'indication qu'il fait des plantes; quelquefois aussi il rencontre juste, et éclaircit des points qui avaient été douteux jusqu'alors. Ses ouvrages sur la médecine font voir qu'il avait des connaissances fort étendues sur son art, et qu'il haïssait le charlatanisme et les préjugés. Cordus fut en correspondance avec les hommes les plus distingués de son siècle. Il était l'admirateur de Rabelais. Il se fit des ennemis par la franchise avec laquelle il s'exprimait. Vers le milieu du 18e. siècle, Wigand Kahler a rendu hommage à sa mémoire en publiant l'histoire de sa vie: *Vita Euricii Cordi*, Rintcln, 1744, in-4°. Ses principaux ouvrages sont : I. *Regiment wie mann sich von der neuen plage der englisch schweis genannt bewahren solle*, Nuremberg, 1529, in-4°.; Tubingue, 1529, in-4°.; Fribourg, 1529, in-8°. Éloy dit que ces deux dernières éditions sont en anglais; il n'a pas connu le titre de la première édition, qui fut donnée en allemand. C'est un des premiers traités qui ont paru sur une maladie nouvelle et jusqu'alors inconnue qui faisait de grands ravages en Angleterre, et à laquelle on donna le nom de *suette* ou de *sueur anglaise*. Depuis cette époque, elle a perdu peu à peu de sa malignité. L'auteur indiquait les moyens de s'en garantir. II. *Nicandri theriaca et alexipharmaca in latinos*

versus redacta, Francfort, 1532, in-8°.; III. *Botanologicon, sive colloquium de herbis*, Cologne, 1534, in-8°.; Paris, 1551, in-12 ou in-16, avec les notes de Valérius Cordus sur Dioscoride; IV. *Judicium de herbis et medicamentis singulis quorum in medicinâ usus est, et hujus generis eorum quæ apud medicos contravertuntur explicatio*, dans l'édition de Dioscoride donnée à Francfort, 1549, in-fol. : cet ouvrage, de même que les suivants, ne parut qu'après la mort de l'auteur; V. *De abusu uroscopiæ conclusiones, earumdemque enarrationes adversùs mendacissimos medicastros qui imperitam plebeculam, vanâ suâ uroscopiâ et medicatione, miserè bonis et vitâ spoliant*, Francfort, 1546, in-8°. Ce livre n'a pu désabuser le peuple et détruire ce préjugé qui existe encore. VI. *Opera poëtica*, Helmstædt, 1614, in-8°. C'est la réunion de toutes ses poésies. D—P—s.

CORDUS (Valérius), fils du précédent, naquit à Simsthausen, dans la Hesse, le 18 février 1515. Son père lui apprit de bonne heure les langues savantes, lui inspira le goût des sciences, et lui fit part de tout ce qu'il savait lui-même. Valérius alla ensuite à Wittemberg, et successivement dans plusieurs autres universités de l'Allemagne. Ainsi que son père, il cultiva la botanique, et fut bientôt en état d'expliquer Dioscoride; mais, dans cette étude, il ne suivit pas la marche de son père, et fut aussi plus heureux que lui dans ses recherches et dans ses explications: il ne se contenta pas de l'érudition; il voulut encore observer la nature, voir et comparer les objets vivants. La médecine, la chimie, la pharmacie et la botanique occupaient toute la pénétration et l'activité de son esprit. Le nombre et l'exactitude de ses conna
firent nommer, malgré sa
nesse, professeur de méde
bourg. Pierre Belon, célè
voyage au Levant, fut so
et l'accompagna dans quel
sions de botanique. Valér
après avoir parcouru la He
la forêt Noire, la Bohême
che, pour en connaître l
et en avoir découvert un
bre qui n'étaient pas conn
plusieurs observations cur
tit pour l'Italie en 1542.
quelque temps à Padoue
Lucques, à Florence, et
admira son savoir. Il mour
des suites d'un coup de p
val, le 25 septembre 154
29e. année. Cornélius Sivar
été son compagnon de vo
cueillit ses papiers et la be
tion de plantes d'Italie qu'il
semblée, et les remit à la
En 1549, Egenolphe, lib
Francfort, fit paraître, à la
la version latine de Dioscor
Ruell, in-fol., les *Remar*
Annotations de Cordus. C
étaient le recueil des leçons p
qu'il avait données à Marb
y a réuni les trois opuscules
Sylva rerum fossilium in
niâ plurimarum, metallor
pidum, stirpium aliquot r
De artificiosis extractionib
Compositiones medicinale
non vulgares. Ce dernier tr
médecine et de la chimie. O
de Cordus : I. *Dispensatori*
macorum omnium, quæ in
simùm sunt, Nuremberg,
8°., très souvent réimpr
les notes de Coudenberg e
thias Lobel. Coudemberg
caire à Anvers, le traduisi
çais, sous le titre de *G*

, Lyon. 1575, in-12.
re est encore aujourd'hui
stimé. II. *Historiæ stir-*
utuor, à Conrado Ges-
, et præfationibus illus-
, 1561, in-fol., par les
rad Gessner, qui y a joint
ages de Cordus, et meme
de sa propre composi-
e une autre édition de
de la même année, qui
ment la même avec un
. Gessner dédia cet ou-
ége des médecins de Wit-
y ajouta des planches;
grand nombre sont celles
et plusieurs sont trans-
première partie du livre
Remarques sur Diosco-
elles ne sont pas d'une
ortance; la seconde, sous
stoire, contient des des-
plantes faites sur le vi-
font plus d'honneur à
l'on y trouve plusieurs
ites pour la première fois.
dans plus d'une occasion,
xcellent observateur. C'est
détermine avec beaucoup
caractère des plantes de
es légumineuses. Il prend
ut d'indiquer exactement
les végétaux, en quoi il a
it imité par ses successeurs.
um descriptionis liber quin-
in Italiâ sibi visas des-
præcedentibus vel omninò
vel partim descriptas, à
ventus, perficere non po-
bourg, 1563, in-fol. Mel-
m parle d'un 6e. livre,
t resté manuscrit. IV. *De*
ho, seu spermate Ceti,
o, liber. On le trouve dans
de Conrad Gessner, qui
rich en 1566, in-8°., sous
De omnium fossilium gene-
re. On voit, par ces détails, que si Valérius Cordus eût vecu plus longtemps, il eût contribué plus efficacement aux progrès de la botanique et des sciences en général. Plumier a consacré à la mémoire du père et du fils un des nouveaux genres qu'il observa en Amérique, auquel il donna le nom de *cordia*; il comprend des arbres intéressants, entre autres celui de l'Asie qui produit les sébestes, fruit employé comme béchique, dans la médecine. Cordus était dans l'usage de signer son nom, dans ses manuscrits, par une sorte de rébus, en faisant l'image d'un cœur, auquel il ajoutait la terminaison *dus*. Un écrivain a confondu cette figure avec un *o*, et il en a conclu que ces remarques étaient d'un auteur nommé *Odus*.

D—P—s.

CORÉ. *Voy.* AARON.

CORÉAL (FRANÇOIS), voyageur espagnol, né à Carthagène en 1648, s'embarqua pour l'Amérique en 1666, aborda aux Antilles, alla ensuite à Floride, puis au Mexique, et, es avoir parcouru jusqu'en 1681 la tie septentrionale du nou nent, il prit parti, à la riv de rien, avec des flibustiers a nis accompagna dans leurs co s. Le désir de revoir sa le re- tourner en 1684 en , il gagna l'Espagne. Il l'année d'après, et s' bonne pour le Bré Trois es son arrivée à San-Salvador, il voyé pour donner les ordres convoi chargé de ro aux Portugais de St.-Vincent, ce sion de voir une par de l'in Brésil. Il séjourna dans ce qu'en 1690, époque à re- solut d'aller par terre Les difficultés de la r

rent si grandes, qu'il profita de l'occasion d'un vaisseau anglais portant pavillon espagnol, pour se rendre de Rio-Janeiro à Buénos-Aïres. Il traversa le continent jusqu'au Pérou, qu'il parcourut en plusieurs sens, quitta Lima en 1695, passa par Quito, Popayan et Cali sur le Rio Cauca, et, gravissant les montagnes, il arriva au fort Bonaventure, situé dans une baie du grand océan. Il s'embarqua pour Panama, traversa l'isthme, prit son passage sur un vaisseau qui allait à la Havane, où il resta une partie de l'année 1697. Il en partit au mois d'août, arriva à Cadix à la fin de septembre, après avoir employé trente-un ans à visiter l'Amérique. La guerre de la succession, qui menaçait d'éclater, le força, en 1700, à faire un voyage en Angleterre, et à passer deux fois en Hollande pour disposer de quelques effets qu'il avait entre les mains de négociants de ces deux pays. Il revint au commencement de 1707 à Carthagène, où il vécut tranquillement. Le grand nombre de pays visités par Coréal, le long séjour qu'il a fait dans chacun d'eux, rendent la lecture de ses voyages extrêmement intéressante. On y trouve une foule de particularités d'autant plus curieuses qu'elles sont souvent relatives à des contrées sur lesquelles nous n'avons eu jusqu'à présent que très peu de notions positives. Coréal entretient peu le lecteur de ses aventures personnelles, et s'occupe plus particulièrement d'écrire ce qu'il a vu. On ne peut lui reprocher aucune erreur importante; si ses observations ne sont pas profondes, elles sont généralement judicieuses. Il montre une grande antipathie pour les moines, dont il raconte quelque détails scandaleux. Sa relation parut sous ce titre. *Voyages de François Coréal aux Indes occidentales*, cont *qu'il y a vu de plus con pendant son séjour de* 166 *traduits de l'Espagnol*, An 1722, 3 vol. in-12, fig.; relation fut traduite en hol même année. On ne connaît ginal espagnol, ce qui a fait quelques écrivains que quelq pris le nom de Coréal pou sur l'Amérique un recueil ments extraits de divers écriv réal est souvent cité par les a l'*Histoire générale des voyag*

CORELLA (Alphonse d decin du 16e. siècle, nom *Lopez de Corella*, probab selon Nicolas Antonio, du lie naissance, petite ville de Après avoir professé, d'une très distinguée à l'université d Corella fut rappelé dans sa p qualité de médecin stipendié. vrages qu'il a publiés sont c nombre, et tous fort rares anjo I. *Secretos de filosofia, as y medicina, y de las quatr maticas ciencias, divididos co quinquagenos de pregunt* ladolid, 1546, in-fol.; S 1547, in-fol.; II. *Enchiridi methodus medicinæ*, Saragoc in-12.; Valence, 1581. in-1 *De arte curativâ libri quatu* tella, 1555, in-8°.; IV. *querimonia*, Saragoce, 156 V. *Annotationes in omnia opera*, Saragoce, 1565, in-f drid, 1582, in-4°.; VI. *De venæ*, Saragoce, 1573, in-8 *De febre maligná et plac leni*; Saragoce, 1574, in-8° *De morbo pustulato liber* lence, 1581, in-4°.; IX. *C auctorum qui post Galeni Hippocrati et Galeno con runt*, Valence, 1589, in-12

A (Jacques de), capucin
rédicateur de la cour d'Es-
le règne de Charles II,
599, à l'âge de quarante-
rant déjà composé en lan-
e un grand nombre d'ou-
t plusieurs, tels que les
tinrent un succès prodi-
férences morales, 3 vol.
ont joui des honneurs
ne édition ; II. *Devoirs*
eur, réimprimés à Ma-
la vingt-quatrième fois,
n y trouve une explication
itions condamnées par
II et par Innocent XI. —
érôme Ruiz de), marquis
est auteur d'un ouvrage
eatro y descripcion del
tiempo, Anvers, 1614.

V—ve.

I (Arcangelo) naquit
, sur le territoire de Bo-
653. Au rapport d'Ada-
les premières leçons de
de Matteo Simonelli, maî-
apelle du pape, et son
iolon fut J.-B. Bassani,
C'est sans fondement que
ouru qu'en 1672, Corelli
Paris, et que Lulli l'avait
par jalousie. Corelli, au
études musicales, partit
nagne, et fut même au
luc de Bavière, en 1680.
leux ans après en Italie,
à Rome, où il publia, en
premier œuvre, composé
nates pour deux violons
, avec une partie appelée
r le clavecin. En 1686, le
erre, Jacques II, envoya
Castelmain en ambas-
, avec un cortége consi-
reine Christine, qui ve-
ner la couronne de Suède
t alors à Rome, y fit jouer
dans son palais un drame qui faisait allusion à cette ambassade solennelle. Le poëme était d'Alessandro Guidi, de Vérone, et la musique de Bernardo Pasquini; Corelli conduisait l'orchestre composé de cent cinquante musiciens. Corelli avait déjà une si grande réputation, qu'on le demandait dans toute l'Europe. Mattheson l'appelait le *Prince de tous les musiciens*, et Gasparini lui donnait le titre de *virtuosissimo di violino, e vero Orfeo de' nostri tempi.* Ce grand violoniste reçut bientôt à Rome les témoignages le plus marqués de la bienveillance du cardinal Ottoboni, protecteur éclairé des beaux-arts : Crescembeni nous apprend qu'il tenait tous les lundis une séance musicale dans son palais. C'est là que Corelli fit connaissance avec le célèbre Hændel. Ce prélat nomma Corelli premier violon et directeur de sa musique, et lui donna un logement dans son palais. Ce dernier lui resta attaché jusqu'à sa mort, arrivée le 18 janvier 1713. Le caractère de Corelli était doux, aimable, et tout-à-fait conforme au style de sa musique. Un jour qu'il jouait du violon dans une assemblée nombreuse, il s'aperçut que chacun se mettait à causer. Il posa doucement son violon au milieu du salon, disant qu'il craignait d'interrompre la conversation. Ce fut une leçon pour les auditeurs, qui le supplièrent de reprendre son violon, et lui prêtèrent toute l'attention due à son talent. Voici les titres de ses ouvrages : l'œuvre Ier. des *Sonates en trio* parut à Rome en 1683 ; l'œuvre II parut en 1685, sous le titre de *Balletti di Camera*, et lui attira une querelle de la part de Paul Colonna, sur une succession diatonique de quintes, entre le premier dessus et la basse d'une allemande de la 2e. sonate. En 1690, il publia l'œuvre III ; et, en 1694

l'œuvre IV, qui, comme l'œuvre II, consiste en airs de ballets. L'œuvre III est le chef-d'œuvre de Corelli, comme le remarque Avison, célèbre organiste, dans son ouvrage sur l'*Expression musicale*. « Quoique depuis » Corelli, dit-il, le style de la mu- » sique soit bien changé, et que l'on » ait fait de grands progrès dans la » recherche de l'harmonie, cependant » on trouve dans les meilleurs com- » positeurs modernes le fond des idées » de Corelli, dont ils ont su habile- » ment profiter, en étudiant surtout » l'œuvre III et l'œuvre V des so- » nates. » L'œuvre V de Corelli parut à Rome en 1700, et l'on croit que l'auteur le fit graver à ses frais. On en a publié un grand nombre d'éditions. La dernière est due à M. J. B. Cartier. Elle est précédée d'une courte notice sur Corelli, où l'on trouve ce passage sur l'œuvre V : « Ces sonates » doivent être regardées par ceux qui » se destinent à l'art du violon, com- » me leur rudiment : tout s'y trouve, » l'art, le goût et le savoir. Quoi de » plus vrai, de plus naturel, et en » même temps de plus large que ses » *adagio*? de plus suivi et de mieux » senti que ses *fugues*? de plus naïf » que ses *gigues*? Enfin, il a été le » premier à nous ouvrir la carrière de » la sonate, et il en a posé la li- » mite. » Dans l'œuvre VI, sont les *Concerti grossi*, que Corelli publia lui-même, le 3 décembre 1712, c'est-à-dire, environ six semaines avant sa mort. Torelli, excellent violoniste, avait composé un recueil intitulé : *Concerti grossi con una pastorale per il santissimo Natale*, qui furent publiés en 1709; mais ce fut aux *Concerti* de Corelli que ce genre dut son plus grand éclat. Ce sont, de tous ses ouvrages, ceux qu'il a le plus soignés. Les concertos ont pris des formes bien différentes dans l de Tartini, de Stamitz, de de Jarnowick, et surtout mais si l'on ne peut aujourd tendre avec plaisir ceux de on peut du moins les étu fruit. Etienne Roger, éditeur sique à Amsterdam, avait p 2e. livre de *Sonates* de Co n'a point paru. Une statue gée à Corelli dans le Vatic cette inscription : *Corelli prin sicorum*. F

CORENZIO (Bélisaire), grec de nation, naquit vers suivant le Dominici ; Lanzi contraire, que cet artiste, apr passé cinq ans dans l'école du ret, se fixa à Naples vers 15 qui doit faire reporter sa nais une époque bien différente. C avait reçu de la nature une abondance d'idées et une prom d'exécution admirable. Quatr tres expéditifs auraient fait tout ce qui est sorti des pinc cet artiste. On ne peut pas le rer au Tintoret, comme écrivains l'ont prétendu. Il n non plus imitateur de ce maît qu'on le voit dans le tableau pe le réfectoire des bénédictins à où il représenta le miracle de *tiplication des pains*, com immense, terminée en quaran mais, le plus souvent, il imita lier d'Arpino (*V.* Josepin). fois néanmoins il se souvint cipes de l'école vénitienne en conservant un caractère qui lui était propre, particu dans les *gloires* qu'il couvre épaisses, et pour ainsi dir tées de pluie. « S'il fut fé » ventions, dit le cavalier » il ne fut pas assez ch peignit peu à l'huile, quoiq

›rce et dans l'*union* du co-
lt du gain le portait à en-
de grandes machines à
il se montra, pour ce
›mpositions, varié, réso-
›ns l'ensemble, souvent
les détails, et générale-
correct, quand un compé-
: travaillait auprès de lui.
arriva à la chartreuse de
›s la chapelle de S. Jan-
›mploya tout son talent,
était excité par le succès
lo, qui y avait placé un
l'on admirait comme le
e ses ouvrages. Corenzio
ler, pour la perspective,
›te célèbre dans cette par-
›duisait dans ses fresques
s coloriées avec finesse, et
endues, qu'elles s'accor-
éablement avec le sujet
›ans le tome III des *Let-*
che, on en lit une du P.
esta de l'Oratoire, où l'on
renzio était aussi appelé *le*
Bélisaire, et qu'il vécut
ns; mais différents auteurs
›e cette dernière circons-
›ne fable. Tiraboschi nous
›ieurs preuves de la cré-
›cente du P. Resta. On
Corenzio mourut vers
suites d'une chute qu'il
›bant d'un échafaud d'où
t quelques fresques. C'est
faut reprocher les mau-
›ents que tous les pein-
›ers eurent à souffrir à
eux qui rendirent si mi-
fin de la vie du Domini-
›lisaire s'était formé dans
: une espèce de royaume,
, et il exerçait une tyran-
pitié sur les autres artis-
› craignait comme un hom-
›leux, faux et vindicatif. »
Il abreuva de dégoûts, et fit renvoyer successivement Annibal Carrache, le Josépin, le Guide, le Gessi, Jean-Baptiste Ruggieri et Laurent Ménini; enfin il dirigea les plus affreuses persécutions contre le Dominiquin, qu'il fit inquiéter par les menées les plus odieuses. (*Voy.* DOMINIQUIN.)

A—D.

CORET (PIERRE), d'Ath dans le Hainaut, fut d'abord curé de St-Crespin, puis de Notre-Dame de Tournay, et enfin chanoine de cette ville, où il mourut en 1602. On a de lui deux ouvrages; le premier, dans lequel il se propose de réfuter les principes religieux avancés par Lanoue, dans ses *Discours politiques*, est intitulé: *Defensio veritatis*, Anvers, 1591, in-8°. Le second, dirigé contre la *République* de Bodin, a pour titre: *Anti-Politicus*, Douai, 1599, in-8°. — CORET (Jacques), jésuite, mort à Liége en 1721, est auteur d'une *Vie d'Anne de Beauvais*, Lille, 1667, in-4°, et de quelques ouvrages ascétiques qui n'ont de remarquable que la singularité de leurs titres; ce sont: le *Journal des Anges*; la *Maison de l'Éternité*; le *cinquième Ange de l'Apocalypse*, etc. — CORET Y PERIS (Christophe), prêtre, professeur de belles-lettres à l'université de Valence, est, au rapport de Mayans, l'un des meilleurs grammairiens que l'Espagne ait produits. Il était né à Alboraya, et mourut vers 1760, dans un âge avancé. On a de lui: I. une édition des *Commentaires de Léonard Mijavila, sur la Grammaire de Torrella*, Valence, 1712, in-8°.; l'éditeur l'a enrichie d'additions très importantes; II. une traduction en espagnol, des *Dialogues* de Vivès, Valence, 1723, et 1749, in-8°.; III. des Remarques sur la Grammaire de Torrella, sous

ce titre : *Noches i Dias feriadas sobre la Sintaxis del maestro Torrella*, Valence, 1750, in-8. W—s.

CORETTE (Michel), chevalier de l'ordre de Christ, fut, au commencement du 18. siècle, un des partisans de la vieille musique française. Il était organiste de la maison professe des jésuites, à Paris. Son amour pour l'antique psalmodie qui charmait nos aïeux lui attira de fréquents sarcasmes de la part de ses confrères, et les jeunes gens de son école étaient désignés par eux sous le nom d'*Anachorètes* (*ânes à Corette*). Malgré ses ridicules, ce musicien fut utile à son art par les différentes méthodes qu'il publia. Ses principaux ouvrages sont des *pièces de clavecin*, des *concerto*; une *Méthode de dessus de viole*, 1718; le *Maître de clavecin*, 1755; les *Amusements du Parnasse*, en 3 livres; *Prototypes pour l'accompagnement*; plusieurs livres pour l'orgue, etc. D. L.

CORINNE, née à Tanagre en Béotie, près de Thèbes, fut surnommée *la Muse lyrique*. Contemporaine de Pindare, elle étudia la poésie avec lui, et triompha cinq fois de ce célèbre poète. Elle fut, dit-on, redevable de cet honneur à l'avantage du dialecte éolien, qu'elle employa de préférence au dorique, dont se servait son redoutable concurrent. On prétend aussi qu'elle dut son triomphe à sa beauté. C'est à Corinne que Plutarque (*de glor. Athen.*) attribue l'excellent conseil qu'on donna à Pindare de jeter beaucoup de fictions dans ses poésies. Trop docile à ce précepte judicieux, mais susceptible, comme tous les autres, de restrictions prescrites par le goût, Pindare composa un poème dans lequel il entassa indistinctement tout ce qu'il put recueillir de traditions fabuleuses. » Vous versez le sac, lui dit Co » quand il faut semer grain à ; Le lyrique thébain ne prit pas l que comme il avait reçu le co reprocha amèrement aux au l'ineptie de leur jugement, pr de nouveau Corinne au cond accompagna son défi des exp les plus injurieuses. Pausanias, tion (dans son *Enchiridion*) Athénée et Antonius Liberalis plusieurs ouvrages attribués temps à cette fameuse Corin ne nous en reste aujourd'hu petit nombre de fragments r par Fulvius Ursinus et par C. Wolf, dans ses *Fragments et des huit femmes poètes*, d donné une édition. Les Tan placèrent le tombeau de Corin l'endroit le plus apparent d ville, et il y existait encore du de Pausanias, ainsi que son p où elle était représentée la tête d'un ruban. — Suidas cite deux Corinne, l'une de Thespies, de Thèbes. A—D.

CORINNUS, d'Ilion, poète bien antérieur à Homère, p vivait, dit-on, du temps m siége de Troie, dont il celébra vers et la fin tragique, dan *Iliade*, modèle prétendu de d'Homère, qui en emprunta m le de choses. Ce Corinnus ét rapport de Suidas, l'élève de mède, et employa, le premi caractères doriques, récemme ventés par son maître. Il avait ment écrit la guerre de Da contre les Paphlagoniens. Tè a bien l'air d'une fable inve plaisir par les détracteurs d'Ho pour lui ravir la gloire de son i tion. Suidas et la princesse Eu ne donnent tout cela que peu ouï-dire. A—D.

IO (Bernardin), historien, na- Milan, d'une famille patricienne, 1g. Le duc Galeas Sforce et plu- autres grands seigneurs assis- à son baptême, et furent ses ns, suivant l'usage où l'on était en cette ville, d'en admettre irs. Le père de Bernardin jouis- l'estime et de l'amitié du prince, fit partager à son fils. Les talents nœurs de ce jeune homme le ren- bientôt cher à tout le monde. Il ne disposition étonnante à l'art re, et le droit, tant canonique vil, qu'il étudia avec le plus soin, le rendit très utile au udovic Sforce, surnommé le , qui s'empara du gouverne- peu après la mort de Galéas. était si vanté pour son éru- , que Ludovic le chargea d'é- en italien l'histoire de sa pa- tandis que, par ses ordres, n Calchi, fils de son ministre et er secrétaire, en faisait une en Il favorisa même, d'une ma- toute spéciale, Corio dans l'en- se de ce travail; car il lui cons- our cet objet un revenu parti- , et lui fit ouvrir toutes les bi- ques et toutes les archives de ats. On montre encore, dans du royaume d'Italie, la lettre e par laquelle Ludovic Sforce les évêques, abbés, moines, es contrées de la Valteline et de s pays sur le lac de Côme, à Corio maître de fouiller dans dépôts de manuscrits, et même mporter à Milan ce qui lui con- ait pour s'en servir à loisir. ce diplôme, il est qualifié par le *familiarem nostrum*, et l'on u'il remplissait auprès de lui la de chambellan; mais, comme e est du 1er. octobre 1497, il dent que ce ne fut pas à vingt-cinq ans, comme l'a dit Argelati, mais à trente-huit ans, qu'il eut la commission d'écrire l'histoire de Milan. On lui reproche d'avoir adopté beaucoup de fables des anciennes chroniques en ce qui concerne les premiers temps de cette ville; mais on convient de son exactitude pour les faits qui s'y passèrent depuis la conquête de Milan par Marcellus. Il fait un assez bon emploi des monuments et des titres, et en général il est aussi véridique que le pouvait être un historien choisi et payé par Louis-le-More, écrivant presque sous ses yeux. Corio est le premier Italien qui ait écrit l'histoire en langue vulgaire; son style, quoiqu'il soit loué par Vossius et Simler, est dur, incorrect, et rempli de latinismes, selon l'usage de ce temps-là. Le roi de France, Louis XII, s'étant emparé du Milanais, et ayant fait conduire en son royaume le prince Ludovic, comme prisonnier, en 1500, Corio fit imprimer son histoire à ses frais, selon Paul Jove, et il y dépensa une partie de sa fortune qui était considérable. Cet ouvrage, auquel il joignit ses *Vitæ Cæsarum*, fut imprimé à Milan, sous la domination du gouverneur que Louis XII y avait établi, et néanmoins Corio dédia cette édition au cardinal Ascagne Sforce, frère de Ludovic, en l'appelant son unique seigneur. Paul Jove et Vossius ont dit qu'il était mort de chagrin, à cause des malheurs arrivés à Ludovic; mais il vécut encore dix-neuf ans après la catastrophe de ce prince. Paul Jove lui-même convient, ainsi que Trithème, que Bernardin Corio mourut sexagénaire, en 1519. Dans l'intervalle, et notamment en 1513, époque où Maximilien Sforce, l'un des fils de Ludovic, se trouvait replacé par les Suisses sur le trône de son père, il

avait été l'un des décurions de la ville. Parmi les vers qui furent faits à sa louange, lors de sa mort, on remarque ce distique :

Bernardine tibi inumbres debere fatentur
Non minus ac magno Roma superba Tito.

Ses ouvrages imprimés sont : I. *Bernardini Corii viri clarissimi Mediolanensis Historia*, Milan, 1503, in-fol. Ce titre lui ayant paru trop court, il le changea, dans la même édition, en cet autre plus conforme au goût du temps : *Dello excellentissimo oratore messer Bernardino Corio Milanese Historia, continente de la origine di Milano tutti li gesti, fatti, detti preclari, e le cose memorande Milanesi, infino ad tempo di esso autore cum summa fede de idioma italico composta*, sans indication de pays, ni table : on y ajouta, dans la suite, un *Repertorio chronico*, qui manque dans plusieurs exemplaires. Cette édition est belle et rare; on la recherche beaucoup plus que les trois autres qui parurent ensuite in-4°., savoir : deux à Venise, en 1554, et 1565. Cette dernière est fort infidèle, parce que l'éditeur (Thom. Porcacchi), en réformant entièrement le langage, a retranché des passages importants et curieux; la quatrième parut à Padoue, 1646, in-4°.; II. *Vitæ Cæsarum continenter descriptæ à Julio ad Federicum Ænobardum*. Ces Vies, écrites en italien, malgré ce titre latin, sont jointes aux premières éditions de l'ouvrage précédent. III. *Utile dialogo amoroso* poëme, probablement en vers latins, car il était terminé par ce vers :

Ore Venus, Pallas manibus, Diana pudore.

il s'est perdu; on ne le connaît que par la mention qu'en a faite Picinelli. Il existait en un gros volume manuscrit, qu'on croyait autographe, entre les mains de Jean-Ange *de Custodibus*, vers le milieu du 18e. siècle, un quatrième ouvrage de Bernardo Corio, intitulé : *Bernardi Corii, Marci filii, de Viris illustribus libri II.* — Son neveu, Charles Corio, s'occupa aussi de travaux historiques, et il a laissé un *Tableau de la ville de Milan*. G—s.

CORIOLAN (Caïus-Marcius surnommé), naquit à Rome, d'une famille patricienne. Doué d'une force de corps extraordinaire et d'une brillante valeur, il se distingua dès sa jeunesse dans plusieurs batailles. Corioles, capitale des Volsques, ayant été assiégée l'an 261 de Rome, 493 av. J.-C., par le consul T. Posthumius Cominius; le jeune Marcius repoussa une sortie que les assiégés avaient tentée, pendant que le général romain marchait contre les Antiates, à la tête d'une partie de son armée. Profitant de ce succès, il entra dans la place avec les Romains qu'il avait ralliés, et força les habitants de se rendre à discrétion. Après cet exploit, il rassembla de nouveau sa troupe victorieuse, vola avec elle vers le consul, et décida le gain de la bataille. Cominius fit publiquement son éloge, lui mit sur la tête une couronne d'or, lui accorda la dixième partie du butin, lui fit présent d'un cheval de bataille, et, pour mettre le comble à sa gloire, lui décerna le surnom de *Coriolan*. Il lui avait de plus offert dix prisonniers à son choix; mais le généreux Coriolan n'accepta de tous ces dons que le cheval de bataille et un seul prisonnier, son hôte, et ancien ami de sa famille, auquel il rendit la liberté. L'année suivante, Rome fut affligée d'une famine, et les Antiates profitèrent de cet événement pour faire des courses sur son territoire. Les tribuns empêchèrent qu'on ne fît des levées; mais Coriolan, ayant rassemblé un

[illegible] nombre de [illegible] s de son [illegible] ns, et [illegible] ec un homme [illegible] bles que [illegible] mais les [illegible] au [illegible] lie. La [illegible] s fut [illegible] an se fit remarquer par [illegible] violents contre le parti populaire. appelé en jugement par les [illegible] comme ayant [illegible] d'accusation [illegible] manquant [illegible] effet sur la [illegible] ant à le condamner, et les [illegible] prononcèrent [illegible] e [illegible] la peine capitale : mais triciens le défendirent et s'opp t à ce qu'il fût précipité de la Tarpéienne. Cité de nouveau à raître vingt-sept jours plus tard, défendit avec autant d'énergie que ésence d'esprit. Il parla de ses les actions, montra ses couron- ses blessures et les citoyens aux- il avait sauvé la vie. L'assemblée l'absoudre et se séparer, lorsque oun Décius lui reprocha d'avoir une loi très respectée et qui re- ait même à l'origine de Rome; il sa de n'avoir pas remis au trésor : le butin qu'il avait fait sur les tes, et de l'avoir partagé entre oldats. Cette inculpation adroite la dans l'esprit du peuple des ments d'envie et de cupidité. Co- , faiblement défendu par les pa- ns, fut condamné à un bannisse- perpétuel par douze tribuns sur -un. Il avait toujours été, pour ie sa mère, le fils le plus tendre plus respectueux : forcé de la r, il l'exhorta, ainsi que Volum femme, au courage et à la pa . Il lui recommanda ses deux

[illegible] et les [illegible] de Rome [illegible] de [illegible] les peuples [illegible] Volsques [illegible] Coriolan [illegible] maison d'Attius Tullus, [illegible] domestiques. [illegible] Tullus et Lucius, [illegible] par les mêmes intérêts, trouvent moyen de rompre la trêve, en faisant exclure la jeunesse des Volsques des jeux publics donnés par les Romains. Ils se partagent alors le commandement : Tullus couvre le pays du côté du Latium ; Coriolan, adopté par les Volsques et reçu au rang de leurs sénateurs, entre sur le territoire de Rome avec l'élite de l'armée. Avant que les consuls puissent s'y opposer, il prend et saccage plusieurs petites places et fait partout d'horribles dégâts ; ayant toutefois l'attention de ménager les terres des patriciens. Il s'avance enfin jusque près des fosses Cluiliennes, à cinq milles de Rome. Dans son effroi, le peuple, toujours porté aux résolutions extrêmes, demandait à grands cris la paix et le rappel de Coriolan ; mais le sénat n'adopta point cette mesure. Il se contenta d'envoyer au redoutable ennemi de Rome, une députation de cinq personnages consulaires, au nombre desquels étaient Cominius, qui l'avait comblé de tant d'honneurs, et Menenius, le plus zélé de tous ceux qui s'étaient prononcés en sa faveur contre les tribuns. Coriolan leur accorda seulement une

trève de trente jours pour se résoudre à accepter les conditions qu'il leur offrait. Il employa ce temps à ravager le territoire des alliés de Rome; mais quoiqu'il s'emparât alors de sept villes, dès ce moment des murmures se firent entendre dans son armée. On disait, non sans quelque raison, qu'au lieu de profiter d'une de ces circonstances qui décident du sort des états, il accordait aux ennemis le temps nécessaire pour se mettre en défense. Quoi qu'il en soit, Rome, naguère si superbe, ne profita pas de ce temps précieux; lorsque Coriolan revint à ses portes, ce furent encore des députés et non des soldats qu'elle envoya au-devant de lui. Coriolan menaça les nouveaux ambassadeurs de les traiter comme des espions s'ils revenaient dans son camp. Les pontifes et les augures qui se présentèrent ensuite l'ayant trouvé également inflexible, on crut que la république était perdue; mais Valérie, dame romaine, eut soudain une idée à laquelle Rome dut son salut. Elle alla trouver la mère et la femme de Coriolan, et les pria de se joindre aux autres matrones pour obtenir de lui qu'il épargnât sa patrie. Malgré sa répugnance et la crainte de ne pas réussir, Véturie consentit enfin à cette démarche, quand elle eut été autorisée par le sénat à la tenter. Coriolan reçut avec des transports de joie sa mère et sa famille; il se livra aux tendres sentiments de la nature, mais sans laisser d'abord à Véturie l'espoir de le fléchir; cependant, lorsqu'il vit celle qu'il honorait à l'égal des dieux, prosternée à ses pieds, toute en pleurs, et le suppliant d'abjurer sa vengeance, il ne fut plus maître de lui. « O ma mère, s'écria-t-il, vous » me désarmez! » Puis, d'une voix basse, il ajouta : « Rome est sauvée et » votre fils est perdu. » Il ne prévoyait que trop le sort que les Volsques lui réservaient et qu'il allait mériter. Après avoir promis d'engager ses nouveaux concitoyens à faire la paix, et, s'ils s'y refusaient, d'abjurer le commandement, il donna le signal de la retraite. En lui obéissant, et en renonçant ainsi à l'espoir fondé d'anéantir des ennemis implacables, les soldats de Coriolan donnèrent une preuve bien remarquable de respect pour sa personne et de soumission aux lois de la discipline. Les Romains se portèrent en foule dans les temples, et firent connaître par la ferveur de leur piété quel avait été l'excès de leur frayeur. Véturie et ses compagnes furent reçues avec des acclamations générales, et le sénat leur offrit une récompense : elles se bornèrent à demander qu'on leur permît d'élever à leurs frais un temple *à la Fortune des femmes*. Il fut construit, mais aux dépens du trésor public, au lieu même où Véturie avait fléchi la colère de son fils. Valérie fut la première prêtresse de ce temple, dont on défendit l'entrée aux hommes. Cependant Tullus, secrètement jaloux de Coriolan et de l'enthousiasme qu'il avait inspiré aux soldats, saisit une occasion si favorable de perdre son rival. Il l'accusa d'avoir sacrifié à ses affections privées les plus chers intérêts du peuple hospitalier qui avait tant fait pour lui. Coriolan entreprit de se justifier; mais Tullus, qui craignait son éloquence, excita une émeute et le fit tuer par des gens apostés. Les Volsques plaignirent son sort, et le peuple d'Antium consacra sa mémoire par un superbe monument. Rome, en apprenant la mort de ce fameux transfuge, ne témoigna ni joie ni douleur; mais les dames romaines obtinrent du sénat la permission de porter pendant

s le deuil de Coriolan. Dans des derniers instants de Co- on a suivi l'opinion, très pro- lu plus grand nombre des au- ependant Cicéron paraît croire tua lui-même. Tite-Live ob- e les historiens varient sur le : sur l'époque de sa mort. Il ne, selon Fabius Pictor, écri- s ancien, Coriolan mourut fort étant souvent que l'exil était nible pour un vieillard. La et le caractère de Coriolan lui ré une place durable dans le r des hommes, et, à l'exem- 'histoire, la poésie et la pein- sont plus à le prendre pour s leurs travaux. Il existe de eare une tragédie de *Corio-* les traditions historiques sont pectées que les règles de l'art; m, l'auteur des *Saisons*, a nité le même sujet; M. de Sé- omposé une tragédie de *Co-* qui se trouve dans le *Théâ- Hermitage*; plusieurs auteurs se sont exercés sur ce sujet CRAPOTON.) Un tableau du représente Coriolan désarmé prières de sa famille. D—T.

IOLAN (CHRISTOPHE), dessi- t graveur en bois, naquit à berg vers 1560; il passa en st travailla long-temps à Ve- L. de Henecke présume que m de famille était *Lederer* eur), qu'il changea en Italie celui de *Coriolanus*. Vasa- s la vie de Marc-Antoine, tivement que Christophe Co- après avoir exécuté à Venise d nombre de belles estampes, n bois les portraits des pein- culpteurs et architectes, dessi- r lui Vasari et ses élèves. ge de cet artiste-historien as le seul que Christophe ait enrichi de ses gravures; il a fait, pour la volumineuse collection des ouvrages d'histoire naturelle d'Aldrovande, la plupart des planches nombreuses qu'on y trouve; l'*Ars gymnastica Hieronymi Mercurialis* est également orné de figures gravées par Coriolan; on en voit encore dans les cours d'anatomie d'André Vesal. Coriolan s'était retiré dans sa vieillesse à Bologne, où il mourut au commencement du 17e. siècle. — CORIOLAN (Barthélemi), fils aîné du précédent, naquit à Bologne en 1590. Dessinateur et graveur comme son père, il apprit les éléments de son art dans la maison paternelle. Admis à l'école du Guide, il vit bientôt croître et se développer le germe du talent qu'il avait reçu de la nature; il dédia au pape Urbain VIII plusieurs ouvrages qu'il avait exécutés en taille de bois d'après le Guide, les Carraches et Vanni. Quelques-unes de ces tailles de bois sont exécutées en clair-obscur; elles sont très estimées. Coriolan avait un bon goût de dessin; il savait donner à ses têtes un beau caractère, et les extrémités de ses figures sont bien marquées. Il a gravé, d'après Paul Macci, quatre-vingt-deux sujets emblématiques. Ses estampes en clair-obscur sont gravées sur trois planches de bois; la première pour les contours et les ombres fortes; la seconde pour les demi-teintes, et la troisième pour les parties claires. Coriolan mourut en 1654. — Jean-Baptiste CORIOLAN, son frère, né à Bologne en 1595, était peintre et graveur; il avait appris de Jean-Louis Valesio les principes de la peinture. On voit dans les églises de Ste.-Anne et de l'Annonciade, à Bologne, plusieurs tableaux de Jean-Baptiste; il paraît cependant qu'il s'est plus occupé de gravure. Plusieurs frontis-

pices de livres, ainsi qu'un grand nombre de thèses, sont gravés de sa main. Quelques-unes des estampes de Coriolan sont très rares, et particulièrement celle qui représente *Cupidon endormi*, pièce en clair-obscur, sans marque, mais de l'invention du Guide. Les connaisseurs préfèrent les tailles en bois de Coriolan à ses gravures au burin. Il a beaucoup travaillé d'après le Guide et Louis Carrache. Presque tous les portraits qu'il a gravés représentent des hommes célèbres de son temps. — Sa sœur, Thérèse-Marie CORIOLAN, cultiva, comme lui, la peinture et la gravure; mais ses ouvrages sont peu nombreux. A—s.

CORIPPUS (FLAVIUS CRESCONIUS), évêque au 6e. siècle, africains de naissance, poète latin, est auteur de plusieurs ouvrages très dissemblables, ce qui a fait croire long-temps que Cresconius et Corippus étaient des écrivains différents. Quelques variations dans l'orthographe de ces noms, tantôt réunis, tantôt séparés, contribuèrent aussi à prolonger cette opinion. On a pu facilement confondre avec cet évêque un Cresconius, évêque de Compostelle, qui fit adopter divers canons au concile tenu dans cette ville en 1056; car on doit aussi à notre Cresconius Corippus des recueils de canons des premiers siècles de l'Eglise. Mais le savant J. A. Fabricius ayant comparé ce qu'ont dit à ce sujet Baronius, Conrad Gessner et d'autres érudits, en a conclu, avec beaucoup de probabilité, que, sauf ce qui concerne l'évêque de Compostelle, tout le reste se rapporte à un seul et même auteur. Plusieurs de ses ouvrages parvenus jusqu'à nous ne sont pas sans mérite. Ses poésies se distinguent par un style fort supérieur à celui de ses contemporains. Il s'était rempli des grands modèles du siècle d'Auguste, et l'on ne remarque dans ses écrits que peu de taches de la rouille qui avait déjà tant dégradé la langue latine au 6e. siècle. A peine, dit Barthius, trouverait-on parmi les chrétiens un seul poète préférable à Corippus. En le comparant, ajoute-t-il, aux auteurs les plus renommés de son temps, tel, par exemple, que Venantius Fortunatus, on croit voir un vrai poète romain à côté d'un versificateur gaulois ou franc, aussi l'appelle-t-il par honneur *le dernier poète latin*. Ses ouvrages sont : 1. *Johanneis* (la Jeanneïde), poème héroïque en vers hexamètres, dont le sujet est la guerre d'Afrique glorieusement terminée vers 548 par Jean, surnommé *Troglita*, l'un des meilleurs généraux de Justinien, et frère de Pappus le mathématicien. Procope en parle avec éloge en divers endroits, et particulièrement au livre II, chap. 28 de la *Guerre contre les Vandales*. Ce poème est inédit, et peut-être est-il perdu. Damius, dans une lettre à Nic. Heinsius (tome V, page 217, coll. de Burmann, in-4°.), dit, d'après Conr. Gessner et Simler, que le manuscrit avait existé dans la bibliothèque de Bude. Cuspinien avait vu cet ouvrage au mont Cassin, et il en cite plusieurs vers dans son *Histoire des Césars*. C'est ce qui faisait soupçonner à Barthius, cent ans après (*Advers.*, liv. LV, c. 2), que l'un de ces manuscrits pouvait avoir été transporté à Vienne. Il invitait avec instance les savants à en faire la recherche, ajoutant que, s'il pouvait en obtenir une copie à quelque prix que ce fût, il suspendrait tout autre travail pour ne s'occuper que de la publication de ce poème, avec un commentaire. Léon Marcien en fait l'éloge dans la *Chro-*

nique du mon Cassini (l. III, c. 2.) Corippus en e lui-même dans l'ouvrage ind e ci-après, N°. II, où il dit :

Quid Libycas gentes, quid Syrtica prælia dicam,
Quam libris completa meis?...

II. *Fragmentum panegyrici in Justinum minorem.* C'est l'éloge de Justin, empereur en 565 jusqu'en 578. III. *Panegyricum breve in eundem Anastasii.* Anastase était chancelier et préfet du palais de Justin. IV. *De laudibus Justini minoris, usque in Justinianum I avunculum pietate libri quatuor.* Autre panégyrique du même empereur. Il est triste de voir ces derniers ouvrages remplis d'adulation, pour un prince indigne de tout éloge. Ils parurent ensemble à Anvers, 1581, in-8°., avec des notes de Michel Ruiz; à Paris, 1610, in-8°., avec celle de Th. Dempster, etc. La dernière édition est celle qu'a donnée Wagner, dans son recueil des Panégyriques des anciens, Nuremberg, 1779, in-8°., avec un choix de notes. On estime aussi l'édition d'Altdorf, 1743, in-8°., avec les notes de Rittershus, donnée par les soins d'André Goetz, et celle que Foggini a publiée dans le *Corporis historiæ byzantinæ nova appendix*, Rome, 1777, in-fol. L'éditeur y a joint ses notes à celles des commentateurs qui avaient précédé. Adrien de Cattembourg (*Biblioth. Remonstrantium*, p. 6), parle d'un commentaire inédit de Corippus, par Arckelius. Gasp. Barlæus a commenté aussi ces mêmes ouvrages, et il en préparait une édition quand celle de Paris de 1610 fut publiée, ce qui le détourna de son dessein. Il se contenta alors d'insérer une grande partie de ses notes dans plusieurs livres de ses *Adversaria*. V. *Breviarium canonum*. L'auteur, devenu évêque vers 570, adressa cet ouvrage à son confrère Libère. Ce livre, divisé en trois cents titres ou trois cents trois, suivant le manuscrit d'Helmstadt, est extrait des Actes des apôtres et de ceux des premiers conciles. C'est là qu'on trouve, pour la première fois, les décrets des papes mis au nombre des canons de l'Église. Ceux des papes Sirice jusqu'à Gélase figurent dans ce recueil. Fr. Pithou le publia à Paris, 1598, in-8°., et il a été souvent réimprimé depuis. VI. *Concordia canonum*, autre ouvrage publié à la suite du précédent dans la Bibliothèque canonique, Paris, 1661, in-fol. D—x.

COURK (Richard Boyle, comte de), surnommé le *grand comte de Cork*, naquit dans le comté de Kent en 1566. Il étudia d'abord les lois, mais la mort de ses parents l'ayant presqu'entièrement privé de ressources, il entra dans les bureaux du chancelier de l'échiquier. Voyant qu'il n'avançait que bien lentement, il résolut de voyager, afin, comme il l'apprend lui-même, d'améliorer sa fortune. Il arriva en 1588 à Dublin, où, muni de bonnes recommandations, il ne tarda pas à avoir de l'occupation qui lui donna les moyens de bien connaître l'état de l'Irlande. En 1595, il épousa une femme qui lui apporta 500 livres sterlings de revenu. S'étant trouvé, pour des achats de terres, en concurrence avec des hommes puissants de ce pays, ils lui suscitèrent des tracasseries, qui le forcèrent d'aller en Angleterre pour se justifier. Il retourna en Irlande avec le titre de greffier du conseil de la province de Munster. Le président, qui connaissait la bonne opinion qu'Élisabeth avait de Boyle, eut pour lui beaucoup de bienveillance. Promu à de nouveaux emplois, il donna de nouvelles preuves d'intelligence et de zèle. Les Irlandais re-

belles et leurs alliés, les Espagnols, ayant été défaits vers la fin de 1601, il fut porteur de cette nouvelle si agréable pour Élisabeth. De nouveaux succès lui firent donner l'année suivante une commission semblable. Ayant perdu sa femme, il épousa la fille du secrétaire d'état d'Irlande, et fut créé chevalier le même jour. Nommé membre du conseil privé du Munster, il consacra tous ses soins à la prospérité et à la défense de cette province. Il remplit ensuite avec distinction l'emploi de grand-trésorier d'Irlande; mais il se brouilla avec le comte de Strafford, nouveau vice-roi d'Irlande, qui, de concert avec Laud, archevêque de Cantorbéry, ne négligea rien pour nuire à Boyle, qui avait obtenu le titre de comte de Cork. Lorsque Strafford fut traduit en 1641 devant la chambre haute en Angleterre, pour crime d'état, Cork déposa contre lui. L'accusé, indigné, tint des propos injurieux contre Cork, qui déclara n'être pas venu en Angleterre pour se venger de ce qui s'était passé entre eux, puisqu'il n'avait apporté aucune pièce contre lui; mais qu'ayant été mandé, et sommé de répondre, il avait dû dire la vérité. Il était à peine de retour en Irlande, que ce pays vit éclore la révolte fatale qui le déchira si long-temps. Quoique Cork n'eût jamais servi, il entra dans la carrière des armes avec une ardeur incroyable, surtout quand on considère son âge avancé. Il fortifia le château de Lismore, sa résidence principale, arma et disciplina ses gens, courut à Yonghall, place assez faible, rassembla ses vassaux, mit ses quatre fils à leur tête, et se vit ainsi, en peu de temps, chef d'un corps de cinq cents hommes qui lui étaient dévoués, et qu'il entretenait à ses frais. Le Munster fut, par sa vigilance, la dernière partie du royaume que les rebelles attaquèrent; il remporta sur eux de fréquents avantages, leur prit plusieurs châteaux, et leur tua plus de trois mille hommes. Lorsque la paie de ses troupes eut épuisé son argent, il fit convertir sa vaisselle en monnaie. Cependant ses forces, ses trésors et sa patience finirent par s'épuiser, et il écrivit à l'orateur de la chambre des communes du parlement d'Angleterre pour lui exposer, dans les termes les plus pressants, la situation déplorable de la province. En même temps, quoique tout le monde désespérât du salut de ce pays et craignît d'exaspérer les rebelles, Cork songea à les punir légalement; il fit décerner par les juges des bills ou décrets d'accusation contre onze cents personnes, dont quelques-unes tenaient le rang le plus distingué, toutes convaincues d'avoir trempé dans la révolte. Il envoya ces décrets en Angleterre, en signifiant que son intention était de poursuivre les accusés suivant toute la rigueur des lois. Cette démarche hardie ne l'exposa pas plus qu'un autre aux attaques des rebelles; mais la mort du président St.-Léger, qui les avait tenus en respect, leur ayant donné plus de hardiesse, ils vinrent en force l'assaillir le 3 septembre 1642, et furent défaits: un des fils du comte périt dans l'action. Malgré cette perte douloureuse, il continua à servir son pays avec la même ardeur, quoiqu'il ne fût plus en état de faire d'aussi grandes choses; car ses biens étaient dévastés, et il avait tout sacrifié pour soutenir la lutte honorable dans laquelle il s'était engagé. Le chagrin, les infirmités de la vieillesse, enfin les fatigues de la guerre épuisèrent sa santé, et il mourut le 15 septembre 1643, le jour même où l'on conclut la cen-

l'armes avec les Irlandais. Il
crit, sur les événements de sa
es Mémoires assez succincts,
esquels il exposait avec fran-
:e qui lui était arrivé. Il laissa
seconde femme quinze enfants :
irs de ses fils se distinguèrent
. Boyle). *Le Comte de Cork*
tre et le sujet d'une nouvelle de
le Genlis. E—s.

RK (Richard Boyle, comte
ls du précédent, naquit à Yong-
en 1612. Après avoir voyagé
a jeunesse dans les pays étran-
il embrassa la cause du roi avec
dès le commencement des trou-
'Angleterre, et leva un corps de
rie pour aller punir les Ecos-
e leur première rebellion, dé-
e qui lui fit beaucoup d'hon-
et lui attira l'amitié de plusieurs
nnes, d'ailleurs assez mal dispo-
pour son père. Lorsque la ré-
d'Irlande éclata, il alla coopé-
ix efforts généreux de son père
défendre la cause du roi. Après
sation d'armes conclue en 1643,
na au roi sa brigade, et soutint
rti de ce prince infortuné tant
lui resta une place. Lorsque
es fut au pouvoir de ses enne-
e comte de Cork entra en arran-
nt avec le parlement pour con-
r ses propriétés, sur lesquelles on
t une taxe considérable. Retiré
lande, de nouvelles contribu-
, que l'on imposa sur ses biens,
s aux dépenses que les circons-
s et son caractère généreux lui
nt occasionnées, forcèrent sa
e à écrire à Cromwell (car Cork
i de le faire) pour demander un
vement, qui fut accordé. Mal-
es revers que sa fortune avait
és, il contribua de sa bourse à
le rétablissement de Charles II,
ta des sommes considérables à ce
x.

prince. Le roi, pour le récompenser, le créa comte de Burlington. Quelques années après, pour le consoler de la perte de son fils, tué en 1665 dans le combat naval de Solebay, il le nomma lieutenant du district occidental du comté d'York. Il résigna cet emploi sous le règne de Jacques II, lorsque ce malheureux prince manifesta le dessein de renverser la constitution de l'état. Cork soutint la révolution de 1689, mais ne chercha pas les honneurs. Il mourut, généralement regretté, en janvier 1598. Son fils, qui mourut avant lui, fut appelé par le roi Guillaume à la chambre des pairs. E—s.

CORKY, roi de Géorgie. *V.* George.

CORMAC-CASS, prince irlandais, était le 2e. fils d'Oilioll-Olum, premier roi de la Momonie, dans le 3e. siècle. Pour ôter tout prétexte de jalousie et de guerre entre ses fils, Oilioll-Olum fit un réglement portant que le sceptre de Momonie alternerait entre les deux branches, et qu'après la mort d'Eogan, son fils aîné, il passerait à la ligne de Cormac-Cass; mais ce réglement fut mal observé (*Voy.* Eogan.) — Cormac (Mac-Culinan), roi de Momonie, et évêque de Cashel en Irlande, descendait d'Angus, roi de Momonie, converti au christianisme par S. Patrice. Plusieurs princes de la famille d'Angus réunirent de même la dignité piscopale à la puissance royale. Cormac, qui commença son règne l'an 901, s'occupait à réparer les maux causés par les fréquentes incursions des Danois; mais l'ambition de ses voisins le força plus d'une fois de faire la guerre, et il périt les armes à la main, à la bataille de Moy-Albe, le 26 août 908. Il était très versé dans les antiquités de sa patrie, et on conserve encore en manuscrit une chronique qu'il avait composée, en vers irlan-

dais, sous le titre de *Psautier de Cashel* : on en voit une partie dans un manuscrit de la bibliothèque Bodléienne. On lui attribue aussi un glossaire étymologique de la langue irlandaise, connu sous le nom de *Glossaire de Cormac*, et un livre intitulé : *De genealogiâ sanctorum Hiberniæ*. C. M. P.

CORMATIN (Pierre-Marie Félicité Désoteux), né dans un village de Bourgogne, était fils et neveu de chirurgiens. Son oncle, qui avait sauvé le baron de Viomenil d'une maladie grave, pria cet officier d'emmener en Amérique, comme aide-de-camp, le jeune Désoteux, qui s'attacha à MM. Lameth. Lors de la révolution, il suivit le même parti que ses protecteurs. On dit qu'habillé en femme, il eut part à la journée du 6 octobre 1789. Il fut employé comme officier d'état-major sous les ordres de Bouillé, à Metz, travailla à favoriser l'évasion de Louis XVI, puis émigra. La mauvaise réception qu'on lui fit à Coblentz le décida à revenir à Paris; il fut nommé lieutenant de la garde constitutionnelle du roi, et émigra de nouveau après le 10 août 1792. Il fut en 1794 major-général de Puisaye, chef des insurgés sur la rive droite de la Loire. Il signa en cette qualité l'acte de pacification de la Vendée; mais accusé d'y avoir fait des infractions, il fut arrêté. Une commission militaire fut nommée et installée pour le juger; Cormatin réclama la loi de l'amnistie, puis les lois constitutionnelles. Ce fut de sa prison qu'il fit, en décembre 1795, placarder dans Paris des affiches où il disait que le comité de salut public lui avait promis garantie et impunité. Les membres du comité démentirent cette assertion. Cormatin fut condamné à la déportation, et ses co-accusés, au nombre de sept, furent acquittés. Détenu dans le fort de Cherbourg, ensuite transféré à Ham, il obtint sa liberté sous le gouvernement consulaire, et se retira dans ses propriétés, près de Mâcon. Il est mort à Lyon le 19 juillet 1812. C'est Cormatin qui est l'auteur de l'ouvrage dont un manuscrit se trouvait dans la bibliothèque du duc du Châtelet, et que Bourgoing a publié sous le titre de *Voyage du ci-devant duc du Châtelet en Portugal, revu, corrigé sur le manuscrit, et augmenté de notes par J. F. Bourgoing*. 1798, 2 vol. in-8°. C'est après avoir quitté l'Angleterre en 1777 ou 1778 que Cormatin alla en Portugal. Châtelet était revenu de son ambassade de Londres depuis 1770, et n'avait jamais mis le pied en Portugal. A. B—T.

CORMIER (Thomas), jurisconsulte et historien médiocre, même pour le temps où il a vécu, naquit à Alençon vers 1520, de Guy Cormier, médecin du roi de Navarre. Il étudia le droit, et fut pourvu d'une charge de conseiller à l'échiquier d'Alençon, tribunal souverain, supprimé en 1584 (1). Un procès, que sa femme lui intenta sur le fait d'impuissance, troubla la tranquillité de Cormier; son mariage fut déclaré nul par sentence de l'official, et sa femme autorisée à contracter de nouveaux liens. Au bout de plusieurs années, Cormier prit une seconde femme, dont il eut trois enfants. Après sa mort, arrivée en

(1) *La Bibliothèque historique de France* indique, sous le N°. 35.345, un *Mémoire historique sur l'échiquier d'Alençon* (par Odolant Desnos, in-4°.), manuscrit. L'académie de Rouen avait proposé en 1765 cette question : *Quelle était la forme et la nature de l'échiquier ou parlement ambulatoire de Normandie?* adjugea le prix au mémoire de M. Toustain qui a été imprimé, Rouen, 1766, in-8°.

s collatéraux attaquèrent
nité, fondés sur la sentence
l, qui le déclarait impuis-
ils furent déclarés légiti-
n arrêt de la chambre de
roit que Cormier avait em-
religion réformée. On a de
rum in Galliâ Henrico II
rum historiæ libri V, Pa-
, in-4°. Au jugement de Le-
style de cet ouvrage est net
nité belle; mais c'est moins
ire qu'un panégyrique. La
on, jusqu'à l'année 1600,
manuscrite, et se trouve ma-
ans diverses bibliothèques.
r juris civilis Romani in
t perspicuum ordinem ar-
edacti, unà cum civili gal-
1, 1602, in-fol.; III. *le Code*
IV, réimprimé plusieurs
. et in-fol. Louis Vrevin a
Observations sur ce Code,
517, in-8°. W—s.

IS (François de), avocat,
en Provence, mourut dans
en 1754, dans un âge fort
l jouit de beaucoup de consi-
par l'étendue de ses connais-
la solidité de son jugement.
galement versé dans toutes les
la jurisprudence, comme on
ar ses Consultations, réim-
sous le titre de *Recueil de*
tions sur diverses matières
, Paris, 1735, 2 vol. in-fol.
joint assez souvent les juge-
ui avaient été rendus à la
Cormis de Beaurueil (Louis
résident à mortier au parle-
Aix, est le véritable auteur
bles des illustres Proven-
mprimées à Aix, 1622, in-
s le nom de Pierre d'Hosier.
B—i.

MONTAINGNE (....), célèbre
ir français, naquit à la fin du
17e. siècle, et mourut le 20 octobre
1752, âgé de près de soixante ans. Il
entra dans le corps royal du génie en
1713; il en parcourut tous les grades;
et fut fait maréchal-de-camp. Il fit, en
1713, le siége de Landau et de Fri-
bourg; en 1734, ceux de Traerbach
et de Philisbourg; en 1744 et 1745,
ceux de Menin, d'Ypres, de Furnes,
de la Kenoque, de Fribourg, de
Tournai, d'Oudenarde, d'Ath et de
Dendermonde. Les grands ouvrages
ajoutés, sous le règne de Louis XV,
aux places de Metz et de Thionville,
furent construits sur ses projets et
sous sa direction. « Cormontaingne
» était, selon Bousmard, le plus
» heureux des disciples de Vauban
» dans les efforts faits pour ajouter à
» la force des places. » Sans contes-
ter la vérité de cet éloge prononcé
il y a plus de vingt ans, nous pen-
sons qu'il est permis de croire que,
depuis cette époque, le génie français a
offert des officiers généraux qui pour-
raient, à plus juste titre, être comp-
tés au nombre de ces *heureux disci-*
ples, et peut-être la postérité en pour-
ra-t-elle désigner comme *émules* de
l'immortel régénérateur de cette ar-
me. On doit à Cormontaingne les ré-
duits, dans les places d'armes ren-
trantes, du chemin-couvert, pour en
prolonger la défense; la méthode
d'employer plusieurs fronts de forti-
fications sur la même ligne droite, ou
sur des angles de polygone très ou-
verts; l'usage des pièces à revers sur
les fronts d'attaque; le soin d'assurer
la communication aux ouvrages exté-
rieurs, et de faciliter partout l'accès
de l'artillerie. Toujours occupé de son
art, Cormontaingne avait écrit des
Mémoires sur les fortifications et sur
les différentes branches de la science
militaire de l'ingénieur. On en fit des
extraits, que l'on publia sous diffé-

rentes formes; ce qui contribua à perfectionner l'instruction du corps du génie, en servant de base aux leçons que les élèves de ce corps ont reçues à l'école établie à Mézières depuis 1750. Cormontaingne n'eut pas la prétention de faire un système; il se contenta de perfectionner celui de Vauban. Bousmard (*Voyez* BOUSMARD) développa, dans un de ses ouvrages, ou commenta les préceptes de Cormontaingne. On désirait généralement de voir rétablis dans leur texte et publiés les manuscrits de cet auteur. M. Bayart, capitaine du génie, a rendu ce service réel. Les matériaux avaient été, pour le *Mémorial sur la fortification permanente*, préparés et mis en ordre par MM. Fourcroy et Lafitte, officiers supérieurs du génie. C'est à ses soins qu'on doit : I. *Mémorial pour l'attaque des places, ouvrage posthume de Cormontaingne, maréchal de-camp, directeur des fortifications des places de la Moselle*, etc., *édition autographe* (1), *enrichie d'additions tirées des autres manuscrits de l'auteur*, Paris, 1806, in-8°.; II. *Mémorial pour la défense des places, faisant suite au Mémorial pour l'attaque*, 1806, in-8°.; III. *Mémorial pour les fortifications permanente et passagère*, 1809, in-8°. Ces trois volumes complètent le *Manuel de l'officier de génie*. Le dernier avait été publié à la Haye, en 1741, sous le titre d'*Architecture militaire*, ou *l'Art de fortifier*. Cormontaingne s'en plaint dans une note qu'on lit en tête de son manuscrit, conservé au dépôt des fortifications, ainsi que ceux de son illustre maître, le maréchal de Vauban, et sur lequel nous donnerons, à son article, des renseignements complets. D—M—T.

(1) Ce qui veut dire sans doute faite sur les manuscrits écrits de la main de l'auteur.

CORNA (ANTOINE DELLA), peintre qui travaillait à Crémone vers 1478, est mentionné dans l'ouvrage de Jean-Baptiste Zaist, intitulé : *Notizie istoriche de' pittori, scultori e architetti Cremonesi*, suivi d'un Supplément et de la Vie de l'auteur, écrite par Anton. Maria Panni, Crémone, 1774, 2 vol. in-4°. L'époque où florissait ce maître est constatée par un tableau représentant *Julien* qui tue son père et sa mère, croyant surprendre dans son lit son épouse et son amant; au bas du lit sont écrits ces vers :

Hoc quod Mantenea didicit sub dogmate clar.
Antonii Cornæ dextera pinxit topus, MCCCCLXXV.

On voit, par ce monument, qu'Antoine della Corna était élève de Mantegna, et qu'il suivit plutôt sa première que sa seconde manière. Cependant, il y a lieu de croire que ce maître n'était pas fort goûté de son temps, puisqu'il ne fut pas appelé à être du nombre des peintres qui laissèrent, dans le dôme de Crémone, un monument de peinture. « rival, dit » Lanzi, de la chapelle Sixtine; car, » ajoute ce célèbre critique, si les fi» gures du monument de Rome sont » plus animées, celles de celui de Cré» mone sont plus correctes. » On ne sait pas l'époque de la mort de della Corna. Nous avons consacré un article à ce peintre, parce qu'il est toujours intéressant de recueillir, pour l'histoire des arts, les noms des artistes qui ont laissé des ouvrages signés et portant une date authentique. A—D.

CORNACCHINI (THOMAS), médecin, natif d'Arezzo, professa longtemps à l'université de Pise, et mourut au commencement du 17e. siècle,

un ouvrage utile, qui fut aug-
t publié par ses fils Marc et
sous ce titre : *Tabulæ me-
n quibus ea fere omnia quæ
ipibus medicis græcis, arat
t latinis, de curationis ap-
, capitis ac thoracis morbis,
, pulsibus, urinis, scripta
reperiuntur, methodo adeò
a collecta sunt, ut et illa,
unde sunt hausta sub unum
oculorum obtutum*, Padoue,
in-folio; Venise, 1607, in-
'auteur a bien rempli la tâche
était imposée. Son travail de-
re mieux apprécié, surtout
ment que l'on aime à réduire
es branches de la littérature
leaux. Ceux de Cornacchini
véritable chef-d'œuvre pour
s auquel ils ont été composés.
sentent un ordre, un ensem-
fait«, et pour ainsi dire une
l'instruction, qui ne se retrou-
as dans les tableaux les plus
ies. Il est à regretter que Marc,
es éditeurs, qui a rempli
s lacunes, n'ait pas complété
e ingénieux, en y faisant en-
maladies abdominales, comme
vait formé le projet. — Cor-
NI (Marc), fils de Thomas,
lement professeur à l'univer-
Pise, et s'acquit une grande
tion pour avoir mis en usage
udre composée par le comte
arwick, dont elle porte quel-
s le nom; mais que l'on appelle
ommunément *poudre corna-*
ou de tribus. C'est pour célé-
es vertus de cette poudre pur-
que Cornacchini publia, et
au comte de Warwick, un
qui est loin de tenir ce que
t le titre : *Methodus quâ om-
mani corporis affectiones ab
ribus copiâ vel qualitate pec-
cantibus genitæ, tutò, citò et jucundè
curantur*, Florence, 1619, in-4°.;
ibid, 1620, in-4°.; Francfort, 1628,
in-8°., etc. Haller a commis une dou-
ble erreur en attribuant à Thomas
Cornacchini l'invention de la poudre
de Warwick. Disciple de Jérôme
Mercuriali, Marc Cornacchini a mis au
jour, en 1607, les Commentaires de
ce professeur célèbre sur quelques
livres d'Hippocrate, et il y a joint
divers opuscules, sur la génération
de l'homme, sur le vin et l'eau, et
sur les bains de Pise. C.

CORNARIUS (Jean), médecin
saxon, né en 1500, à Zwickau, se
nommait *Hagenbat*, terme par le-
quel les Allemands désignent le fruit
de l'églantier. Pierre Mosellan, croyant
que le nom de son disciple exprimait
le fruit du cornouiller, le traduisit
par celui de *Cornarius*. Le jeune élève
se montra digne de cet habile maî-
tre. Ses progrès dans les langues
et la littérature latines et grecques
furent aussi rapides que brillants, et
bientôt il fut jugé capable de donner
lui-même des leçons. Il avait cepen-
dant à lutter contre un tempérament
faible, et sujet à de fréquentes ma-
ladies. C'est principalement ce qui
détermina son choix pour la méde-
cine, dont il obtint la licence en
1523, à Wittemberg, et le doctorat
quelques années après. Les Arabes
étaient alors regardés dans les univer-
sités comme des oracles, et leur doc-
trine était exclusivement admise et
enseignée. Cornarius sentit tous les
défauts d'un pareil enseignement, et
se persuada que les écrits des an-
ciens médecins grecs devaient être
les sources pures de l'art de guérir;
mais ces précieux écrits, négligés
pendant une longue suite de siècles,
ne se retrouvaient plus. Cornarius
fit, pour en découvrir au moins quel-

ques fragments, de longs et pénibles voyages. Il avait parcouru vainement la Livonie, la Belgique, l'Angleterre et la France, lorsqu'il eut la satisfaction de trouver les œuvres d'Hippocrate, de Galien, de Paul d'Égine, de Dioscoride, à Bâle, chez Jean Froben, qui les avait reçus des Aldes, célèbres imprimeurs de Venise. Enchanté de sa découverte, Cornarius resta une année à Bâle, entièrement occupé de la lecture de ces ouvrages, qui justifiaient pleinement son admiration pour les écrivains grecs. Chargé de ce trésor, il se rendit à Northausen, puis à Francfort, avec le titre de médecin-physicien. Il exerça aussi sa profession à Zwickau, pendant que la guerre désolait ce pays, et il fut assez heureux pour conserver la vie à une foule de militaires, qui ne lui témoignèrent pas la plus légère reconnaissance. La réputation de Cornarius le fit appeler à Marbourg, en qualité de professeur, et, quelque temps après, à la célèbre université de Iéna, où il devint premier doyen de la faculté de médecine. Il y mourut d'apoplexie le 16 mars 1558. Ses ouvrages sont très nombreux; quelques-uns sont originaux, mais la majeure partie consiste en remarques, additions, commentaires et traductions. Celles-ci méritent une mention particulière sous divers rapports. En effet, plusieurs d'entre elles sont les plus anciennes que l'on connaisse; elles sont en général assez exactes, et cependant, malgré ce dont le avantage, la plupart ont été, sinon ignorées, du moins oubliées par les bibliographes les plus savans. Les traductions latines qu'ils citent de Platon, de Parthenius, de S. Basile, de S. Épiphane, d'Adamantius, de Synesius, sont toutes postérieures à celles qu'on leur attribue; il suffira d'énumérer le titre de quelques-unes : I. *Parthenii Nicæensis, Erotica, sive de amatoriis affectionibus liber, græc. lat.*, Bâle, 1531, in-8.; II. *Omnia D. Basilii magni, archiepiscopi Cæsareæ Cappadociæ, quæ extant opera, juxta argumentorum congruentiam, in tomos partita quatuor*, Bâle, 1540, in-folio: III. *Adamantii sophistæ Physiognomonicon, id est, de naturæ indiciis cognoscendis libri duo*, Bâle, 1544, in-8°. Après la version latine, on trouve le texte grec. Parmi les autres ouvrages dont Cornarius a été traducteur, commentateur ou simplement éditeur, on remarque la Médecine d'Aétius et celle de Paul d'Égine, divers traités de Galien, les Matières médicales de Dioscoride, d'Emilius Macer, de Marcel l'empirique, l'Interprétation des songes d'Artémidore, un Choix d'épigrammes tirées de l'Anthologie, et le recueil des *Géoponiques*, dont il publia d'abord une version intitulée : *Constantini Cæsaris selectarum præceptionum de agricultura libri XX, Jano Cornario interprete*, Bâle, 1538, in-8°. Ayant ensuite cru retrouver dans cet ouvrage la traduction des vingt-huit livres de Magon, sur l'agriculture, que le sénat fit mettre en latin par Cassius Denys d'Utique, après la destruction de Carthage, Cornarius en donna une nouvelle édition, revue et corrigée, avec des remarques, sous ce titre : *Cassii Dionysii uticensis de agricultura libri XX, hactenus Constantino Cæsari adscripti*. Lyon, Vincent, 1543, in-8°. C'est d'après cette version de Cornarius que les *Géoponiques* ont été traduites en français par Pierre de Narbonne (*V.* CASSIANUS BASSUS), etc.; mais Cornarius acquit surtout une grande réputation par ses travaux sur Hippo-

Il publia d'abord quelques ıts, accompagnés de préfaces antes sur les connaissances res au médecin, et sur le ranscendant d'Hippocrate. En il donna une édition grecque uvres de ce père de la méde-, huit ans après, parut à Bâle ction latine, sous ce titre : *ratis Coi, medicorum omngè principis, opera quæ ad ant omnia*, in-fol. Cette tra-, qui lui coûta quinze ans de est infiniment supérieure à Calvo, la seule qui existât t que Cornarius ne connais-. Elle a été fort souvent réim-, dans divers pays et sous formats, tantôt imitée, tantôt ar les traducteurs modernes, us d'une fois, ont feint de r, ou affecté de la déprécier. us dédia cet ouvrage aux sé-d'Augsbourg, qui, en recon-e, lui offrirent cent écus d'or. nde édition est préférable à es autres; elle parut à Bâle, 8, in-fol., avec des correc-: des additions importantes. l Fuchs, professeur de mé-Tubingue, critiqua durement s traductions de Cornarius, ant, avec peu de fondement, était pas assez savant dans le qu'il n'écrivait pas le latin avec Celui-ci crut devoir se venger ibelle intitulé : *Vulpecula ex-*, Francfort, 1545, in-4°. (On le mot allemand *fuchs* signifie). Le docteur de Tubingue ré-par une diatribe intitulée : *ius furens*. Le professeur de rg justifia cette épithète par lence de sa réplique : *Nitra ryla pro vulpeculâ excoriatâ ndâ*, Francfort, 1545, in-4°. its scientifiques originaux de Cornarius sont : I. *Universæ rei medicæ* Επιγραφη, *seu enumeratio compendio tractata*, Bâle, 1529, in-4°.; ibid, 1535, in-4°. Ce mince opuscule ne tient pas ce que semblaient promettre son titre et le nom de l'auteur. II. *De utriusque alimenti receptaculis*, *Dissertatio contra quam sentit Plutarchus*, Marbourg, 1543, in-8°.; Bâle, 1544, in-8°.; III. *De conviviorum veterum græcorum et hoc tempore germanorum ritibus*, etc., Bâle, 1548, in-8°. Gronovius a inséré la première partie de cet opuscule dans le 9°. vol. de son *Thesaurus antiquitatum græcarum*. IV. *De peste libri duo, pro totius Germaniæ, imò omnium hominum salute*, Bâle, 1551, in-8°.; V. *Medicina, sive medicus, liber unus; accedunt Orationes duæ : altera, Hippocrates sive doctor verus; altera, De rectis medicinæ studiis amplectendis*, Bâle, 1556, in-8°.; VI. *Theologiæ vitis viniferæ libri tres*, Heidelberg, 1614, in-8°. Abraham Schulze a été l'éditeur de cette monographie. On trouve des notices biographiques assez étendues sur Cornarius dans les *Vitæ germanorum medicorum* de Melchior Adam, et dans l'*Ehrentempel* de Jacques Brucker. Ernest-Godefroi Baldinger a publié : *Programmata III de Jano Cornario*, Iéna, 1770, in-4°. — Cornarius (Diomède), fils de Jean, étudia la médecine à Iéna, à Vienne et à Wittemberg. Après avoir exercé quelque temps sa profession à Tirnau en Hongrie, il obtint une chaire à l'université de Vienne. L'empereur Maximilien II le choisit en 1566 pour son archiâtre, et l'anoblit. Cornarius mourut dans un âge fort avancé, après avoir mis au jour un recueil de consultations, sous ce titre : *Consiliorum medicinalium habitorum in*

consultationibus à clarissimis atque expertissimis, apud diversos ægrotos, partim defunctis, partim adhuc superstitibus medicis, tractatus, etc.; *accedunt*: 1°. *Observationum medicinalium partim ab autore, partim ab aliis de rara et eruditione excellentissimis viris annotata præmeditatione*; 2°. *Historiæ admirandæ rarae ab eodem autore collectæ*, Leipzig, 1599, in-4°. Cornarius publia cette même année l'éloge funèbre du célèbre professeur et historiographe Wolfgang Lazius, qu'il avait prononcé le 20 juin 1565. C.

CORNARO (Marc), doge de Venise, succéda, le 27 juin 1365, à Laurent Celso. On vantait son éloquence et son savoir, et la république l'avait chargé plusieurs fois d'ambassades importantes avant de l'élever à cette haute dignité. Il acheva de soumettre l'île de Crète qui s'était révoltée pendant le règne de son prédécesseur. Ce fut lui qui fit orner la salle du grand conseil des peintures à fresques qu'on y voit encore aujourd'hui. Il mourut le 13 juin 1368, et eut pour successeur André Contarini. S.S—i.

CORNARO (Jean), doge de Venise, succéda, en 1625, à François Contarini. Renier Zeno, un des chefs du conseil des dix, était son ennemi déclaré, et il s'efforçait d'armer contre le doge ce conseil soupçonneux. George Cornaro, fils du doge, provoqué par les invectives répétées chaque jour contre son père, attendit Zeno à la sortie du conseil, et le frappa de plusieurs coups de poignard. Il s'enfuit ensuite croyant l'avoir tué; mais Zeno guérit de ses blessures, et redoubla d'acharnement contre la maison Cornaro, tandis que George fut dégradé de sa noblesse et que sa tête fut mise à prix. Cependant la haine du conseil des dix pour le doge aurait eu des suites fatales pour ce dernier, si la noblesse vénitienne n'avait pas déjà commencé à se plaindre de la tyrannie de ce conseil, et à vouloir restreindre ses usurpations. Elle n'osait point agir ouvertement contre lui; mais à l'époque où il devait être renouvelé par une élection, les nobles refusèrent également leur suffrage à tous les candidats, et l'oligarchie qui se formait au milieu d'eux, se voyant sur le point d'être anéantie, fut réduite à capituler. On lui ôta le droit qu'elle s'était arrogé d'annuler les décrets du grand conseil, et après lui avoir fait sentir qu'elle n'était pas souveraine, on acheva les élections. Pendant le règne de Jean Cornaro, la république fut presque toujours en guerre avec la maison d'Autriche; d'abord pour la défense de la Valteline, qui lui fut enlevée par Pappenheim, général de Ferdinand II, ensuite pour assurer la succession de la branche française des Gonzague, ducs de Nevers, aux duchés de Mantoue et de Montferrat, tandis que le comte de Collalto, général impérial, avait ordre de s'emparer de ces duchés comme de fiefs dévolus à l'Empire. La guerre de trente ans était déjà allumée en Allemagne, et les soldats s'y étaient accoutumés à une effroyable férocité, en sorte que leur invasion du Mantouan fut signalée par des ravages et des cruautés inouïes, qui répandirent la terreur dans l'état vénitien; cependant les frontières de la république furent à peine entamées. Cornaro mourut au plus fort de la guerre, vers la fin de 1629. Il eut pour successeur Nicolas Contarini. S. S—i.

CORNARO (Jean II), doge de Venise, succéda, en 1709, à Louis Mocénigo. La république s'abstenait depuis long-temps de prendre part aux querelles de ses voisins; elle pré-

rigoureusement à tous ses
: la plus exacte neutralité ;
évitant trop la guerre, elle se
icapable de la soutenir. Les
attaquèrent en 1714, et, en
ipagnes, ils lui enlevèrent la
par la lâcheté des garnisons et
; gouverneurs, dont aucun
e honorable résistance. Deux
ui restaient encore aux Véni-
ns l'île de Candie leur furent
en même tems. Corfou fut
avec plus de vaillance et de-
la république, et les sujets de
:, dans la Dalmatie et l'Al-
combattirent les Turks avec
arnement et leur courage ac-
s. La guerre de Hongrie fit,
r des Vénitiens, une diversion
te, et la paix de Passarowitz,
3, fixa d'une manière hono-
s frontières de la république
s des Turks. Jean Cornaro
en 1722, âgé de soixante-
ans. Il eut pour successeur Sé-
Mocénigo. S. S—i.

NARO (CATHERINE), reine de
. Jacques, bâtard de Lusignan,
onté sur le trône de Chypre en
au préjudice de sa sœur Char-
le légitime de Jean III, le der-
, épousa, par reconnaissance,
ne Cornaro, fille d'un Vénitien
: sa patrie, qui lui avait rendu
; signalés services. Ce mariage
bré en 1468 seulement, et le
le Venise, révoquant aussitôt
ur d'une aussi noble alliance
nce prononcée contre Cornaro,
Catherine, et la déclara fille de
:e. La situation de Jacques
ignan était difficile, et il avait
de puissants protecteurs; Char-
e Lusignan, sa sœur, hé-
légitime du royaume, avait
le prince Louis de Savoie, et
valoir tour à tour, par les armes
ou les négociations, ses droits sur le trône : c'est d'elle que les ducs de Savoie ont hérité le titre de rois de Chypre. Le soudan d'Egypte, suzerain de ce royaume, se regardait comme arbitre dans ces contestations, et les nobles chypriotes étaient charmés d'y trouver un prétexte pour leurs intrigues ou un motif d'indépendance. Jacques de Lusignan se jeta entièrement entre les bras des Vénitiens; il leur accorda tous les emplois de confiance dans les finances, la justice et l'armée. Le sénat répondit à cette confiance par son zèle à le secourir en toute occasion. Jacques mourut enfin en 1473, laissant sa femme grosse, sous la tutelle de son oncle André Cornaro, et sous la surveillance de la république. La protection que les Vénitiens avaient accordée au royaume de Chypre n'avait jamais été désintéressée; mais leur cupidité et leur ambition se manifestèrent plus ouvertement après la mort de Jacques de Lusignan. Le fils dont sa femme était grosse, était mort deux ans après lui, en sorte qu'ils regardaient Catherine comme héritière du trône de Chypre; celle-ci, à son tour, ayant été déclarée fille de S. Marc, ils se regardaient comme ses héritiers; mais pour conserver ce droit dans son intégrité, il fallait empêcher Catherine de se remarier, et s'assurer de tous les descendants de la maison de Lusignan. Ils firent de vains efforts pour engager Charlotte, princesse de Savoie, à se mettre entre leurs mains; ils enlevèrent de Nicosie, en 1476; les bâtards du dernier roi, qu'ils transportèrent à Padoue, où celui dont ils se défiaient le plus, mourut empoisonné ils soumirent Catherine à la surveillance la plus sévère, la retenant prisonnière dans son palais, et la dépouillant des derniers restes de son autorité. Ils punirent par de fréquents

supplices les conjurations des nobles, tantôt en faveur de Charlotte de Lusignan, tantôt en faveur de Catherine Cornaro; enfin ils fatiguèrent tellement de sa captivité cette malheureuse princesse, qu'ils la déterminèrent, en 1489, à renoncer à sa couronne en leur faveur. Une guerre entre les Turks et le soudan d'Egypte servit de prétexte à cette abdication forcée. Le frère de la reine, George Cornaro, lui fut envoyé par le conseil pour l'y contraindre, et Cornaro fut averti qu'il payerait de sa tête la non-réussite des ordres de la seigneurie. Catherine, avec une profonde douleur, consigna le royaume de Chypre à François Priuli, général de la république, le 26 février 1489. Elle s'embarqua ensuite pour Venise, et elle fut établie par le sénat dans le château d'Asolo près de Trévise, où elle acheva ses jours dans l'obscurité, en conservant le titre de reine, et une petite cour qui rappelait le rang qu'elle avait occupé (1). L'île de Chypre demeura soumise aux Vénitiens jusqu'à ce que les Turks en firent la conquête en 1571. S. S—r.

CORNARO (Louis), naquit à Venise en 1467. Appartenant à une famille distinguée, et possesseur d'une grande fortune, il mena, pendant sa jeunesse, une vie fort dissipée, et se livra sans réserve à la fougue de ses passions. Cette conduite imprudente eut des suites d'autant plus funestes, que Cornaro avait reçu de la nature un tempérament très faible. Sa santé devint de jour en jour plus chancelante; il fut en proie à des maladies fréquentes, longues et douloureuses. En vain les médecins lui conseillèrent-ils de suivre un régime exact, en vain lui représentèrent-ils la modération en tout genre comme l'unique moyen de guérison; Cornaro fut sourd à leurs sages avis. Cependant l'état déplorable auquel il se trouva réduit à l'âge de quarante ans le rendit plus docile. Menacé d'une mort prochaine, il résolut de mettre tout en œuvre pour éloigner ce terme funeste; il passa tout à coup de l'intempérance à une excessive sobriété; il restreignit sa nourriture à douze onces d'aliments solides et quatorze onces de vin par jour. Ce changement, quoique subit, eut les plus heureux résultats; Cornaro fut lui-même surpris de la rapidité avec laquelle sa santé, jusqu'alors languissante, se rétablit. Dans l'espace de quelques mois, il fut délivré de tous les maux qui l'avaient tourmenté; aussi demeura-t-il fidèle à ce régime sévère. Il fit plus; non content d'avoir réglé la dose de ses aliments, il étudia et choisit ceux que son estomac digérait le mieux. Naturellement morose, haineux, irascible, il combattit ces odieux penchants avec tant de persévérance et de succès, qu'il devint en quelque sorte un modèle de patience et d'aménité. Désormais, libre de souffrances, inaccessible aux cruelles atteintes du chagrin, consacrant la plus grande partie de son temps aux beaux-arts ou à d'autres occupations agréables, il parcourut une carrière extrêmement longue, et mourut à Padoue, presque centenaire, le 26 avril 1566 (1565, selon Graziani). L'opuscule dans lequel il trace le plan de conduite auquel il dut ces précieux avantages, est écrit d'un style simple, même lâche, et parfois trivial. Malgré ces défauts, il reçut le plus favorable accueil, et devint pour ainsi dire classique, tant le désir

(1) Cette cour acquit quelque célébrité dans les lettres, par les *Asolani* de Bembo; ce sont des entretiens sur l'amour, qu'il prête aux courtisans de la reine de Chypre.

nger son existence est natu-
néral. Cette mince production
souvent réimprimée; on en
nombreuses versions et des
ıs : quelques-uns l'abrégèrent,
la surchargèrent de notes et
nentaires. Elle se compose de
parties, que l'auteur rédigea
rement depuis l'âge de qua-
gt-trois ans jusqu'à celui de
ingt-quinze. La première est
: *Trattato della vita sobria;*
ıde, *Compendio della vita*
la troisième, *Amorevole esor-*
, *nella quale con vere ra-*
ersuade ognuno a seguir la
linaria e sobria; la quatriè-
tera al reverendissimo Bar-
'atriarca eletto di Aquileia.
d'abord isolément, ces quatre
ıts furent ensuite réunis sous
ollectif de *Discorsi della vita*
ne' quali, con l'esempio di
o, dimostra con quai mezzi
'uomo conservarsi sano fino
na vecchiezza. La première
composée de trois discours,
ı 1558, à Padoue. Parmi les
s, qui renferment les quatre
on distingue celles de Venise,
t 1620, et celle de Paris,
n-24. L'opuscule de Cornaro
is en vers italiens, Venise,
in-8°. ; traduit en latin par
l Lessius, qui l'a joint à
giasticon, Anvers, 1613,
Milan, 1615, in-8°.; en fran-
r Sébastien Hardy, avec l'*Hy-*
n de Lessius, Paris, 1646,
par Jacques Martin, sous ce
'rois Discours nouveaux et
(c'est le premier qui man-
c., Paris, 1647, in-8°.; par
(de Prémont), avec ce titre :
s pour vivre long-temps, Pa-
ı, in-12; par M. D. L. B.
Bonaudière) : *De la sobriété et de ses avantages*, Paris, 1701, in-12 (avec l'opuscule de Lessius); en anglais, *Discourses on a sober and temperate life*, Londres, 1725, 1765, 1798, etc.; en allemand, par Ludovici, Leipzig, 1707, in-8°., etc. L'*Anti-Cornaro*, publié à Paris en 1702, in-12, contient des remarques critiques sur la sévérité du régime adopté par le noble vénitien; mais ces remarques sont tout-à-fait oiseuses. En effet, il est certain que si Cornaro jouit d'une longue et heureuse vieillesse, il en fut redevable à son extrême sobriété : d'ailleurs il observe judicieusement que le même régime ne convient pas à tous les tempéraments, et que la nourriture doit être appropriée aux forces digestives de l'estomac de chaque individu. Cornaro a aussi composé un opuscule, auquel il attachait une grande importance, intitulé : *Trattato di acque*, Padoue, 1560, in-4°.; il y indique les moyens de maintenir en bon état les lagunes de Venise. C.

CORNARO-PISCOPIA (Lucrèce Hélène), de cette même famille, l'une des femmes les plus illustres d'Italie au 17e. siècle, et fille d'un procurateur de St.-Marc, naquit à Venise le 5 juin 1646. Rien de plus naturel que l'admiration qu'elle excita dès sa jeunesse; on la vit posséder à la fois, outre sa langue maternelle, l'espagnol, le français, le latin, le grec, même l'hébreu, et avoir quelque teinture de l'arabe; elle chantait elle-même ses poésies, en s'accompagnant avec beaucoup d'art sur un instrument; elle dissertait éloquemment sur les matières les plus abstraites de la philosophie, des mathématiques, de l'astronomie, de la musique, et même de la théologie. Elle reçut solennellement le doctorat en philosophie, le 25 juin 1678, dans

le dôme ou l'église cathédrale de Padoue. Cette jeune savante était extrêmement modeste; elle était même très pieuse; dès l'âge de onze ans, elle avait fait vœu de virginité. Elle refusa constamment les partis les plus avantageux, et ne voulut point user des dispenses que l'on avait obtenues pour elle à son insu. Elle voulait absolument se faire religieuse, et tout ce que put obtenir d'elle la tendresse de son père, fut qu'elle restât chez lui, mais avec l'habit de l'ordre de S. Benoît, dont elle observait la règle. La réputation d'Hélène Cornaro se répandit dans toute l'Europe, et il n'y avait point d'étranger de distinction qui ne voulût remporter le plaisir de l'avoir vue. Elle mourut, âgée de trente-huit ans seulement, le 26 juillet 1684. Le P. Bacchini recueillit et publia ses œuvres, en y ajoutant une vie de l'auteur (Parme, 1688, in-8°.) Ce sont des discours académiques italiens, des éloges latins de quelques hommes illustres, quelques lettres latines, et la traduction de l'espagnol d'un ouvrage ascétique intitulé: *Entretien de J.-C. avec l'ame dévote*, écrit par le chartreux J. J. Lansperg. On trouve aussi de ses vers dans le *Recueil des poésies des femmes célèbres*, donné au public par Mme. Bergalli. Tiraboschi avoue que ces compositions ne justifient pas la réputation dont Hélène jouit pendant sa vie, que peut-être on a mis trop d'empressement à les publier, et qu'il n'est pas surprenant qu'elles ne paraissent pas dignes de tous les honneurs qui furent rendus à l'auteur, autant qu'elles le semblèrent à ceux qui eurent le bonheur de vivre avec elle et d'admirer ses vertus et ses talents. G—É.

CORNARO, ou CORNER, ou CORNÉLIO (Flaminio), prit dans ses ouvrages latins ce dernier nom, par la prétention qu'il partageait avec ses ancêtres, de descendre de l'ancienne famille romaine *Cornelia*. Il naquit à Venise, où son père était sénateur, le 4 février 1693. Il fit chez les jésuites d'excellentes études, et s'y distingua surtout par la manière brillante dont il y soutint une thèse de philosophie suivant les formes scolastiques d'Aristote. En 1730, il fut lui-même élu sénateur, et se montra l'un des membres les plus distingués du sénat, soit par ses lumières, soit par ses vertus. Sa piété dirigea son penchant pour les lettres vers l'érudition ecclésiastique. Il entreprit de faire en latin l'histoire de chacune des églises vénitiennes. La peine qu'il lui fallut prendre pour la recherche des matériaux fut d'autant plus grande qu'il trouvait beaucoup d'indolence dans la plupart de ceux qui pouvaient lui en fournir: ce qui l'empêcha de mettre dans son premier volume tout l'ordre qu'on y désirerait. Cependant la publication de ce premier volume produisit une sensation avantageuse à l'auteur; et de toutes parts on s'empressa de lui envoyer des notes et des pièces, tellement que son cabinet en fut encombré. Tout cela fut disposé et employé par lui avec beaucoup de sagacité et de critique, dans chacun des volumes suivants. Après les treize premiers tomes, qui traitent des églises vénitiennes, il en donna trois autres qui contiennent l'histoire des églises de Torcello, ensuite un 17e., qui renferme un supplément et des corrections aux précédents, et enfin un 18e., qui se compose d'une table générale et très détaillée des objets divers dont il est question dans tous les autres. En 1752, le clergé vénitien, reconnaissant, fit frapper en l'honneur de Cornaro une médaille sur laquelle était

ait, et le pape Benoît XIV d'un bref très flatteur, qui ieurs fois réimprimé. Cet auigable voyant que beaucoup , peu exercés dans la lan-e, désiraient lire son ouvrait lui-même à le traduire, geant ; il supprima surtout breuses pièces justificatives rouvaient dans l'édition ori-Dans l'intervalle qui s'écoula ue et l'autre, il publia une ecclésiastique de l'île de Can-is le titre de *Creta sacra ;* igea et ajouta beaucoup à ce ait dit le P. Le Quien dans *ens christianus ;* il existe, à un exemplaire de ce dernier , où Cornaro lui-même a fait n plusieurs additions nouvel-ès quelques notions qu'il avait ent acquises sur les églises de en Dalmatie. Il écrivit même raisonnée de ses évêques, et e abrégée de ceux de Modon rone dans le Péloponnèse : ce it servir d'appendice à l'ou-u P. Le Quien. Il ne dédaigna ar cela l'histoire civile de Ve-est à lui qu'on doit la publi-de la chronologie de Laurent naci, citoyen de cette ville et chancelier du royaume de Can-e voulant pas qu'aucune des euses pièces qui lui avaient servi es travaux historiques pût s'é-il les réunit en 7 vol. in-folio, onna à la bibliothèque de St.-de Murano. Ses dernières pro-ns furent des opuscules ascéti-u mérite d'une vaste érudition, nait celui d'un zèle très ardent éclairé pour la religion, et une inépuisable envers les pauvres, ouceur et une patience inaltéré. Il mourut dans sa patrie, à e plus de quatre-vingt-cinq ans, le 27 décembre 1778. D. Anselme Costadoni, Camaldule, a publié à Bassano, en 1780, des Mémoires sur sa vie, in-8°. Les ouvrages de Flaminio Cornaro sont : I. *Ecclesiæ Venetæ antiquis monumentis, nunc etiam primùm editis, illustratæ ac in decades distributæ*, Venise, 1749 et suiv., 18 vol. in-4°., y compris l'histoire des églises de Torcello, le supplément et la grande table; II. *Notizie storiche delle chiese e de' monasterj di Venezia e di Torcello, tratte dalle chiese Venete Torcellane di Flaminio Corner, senator Veneziano*, Padoue, 1758, in-4°.; III. *Creta sacra, sive de episcopis utriusque ritûs græci et latini in insulâ Cretæ*, Venise, 1755, 2 vol. in-4°.; IV. *Catharus Dalmatiæ civitas in ecclesiastico et civili statu documentis illustrata: accedit episcoporum methonensium et coronentium series expurgata*, Padoue, 1759, in-4°.; V. *Laurentii de Monachis Veneti de rebus Venetis ab urbe conditâ ad annum* 1354, etc., *omnia ex manuscriptis editisque codicibus eruit, recensuit, præfationibus illustravit Flaminius Cornelius*, Venise, 1753, in-4°.; VI. *De clero et collegio novem congregationum cleri veneti*, Venise, 1754, in-4°.; VII. *Opuscula quatuor, quibus illustrantur acta beati Francisci Foscari ducis Venetiarum, Andreæ Donati equitis: accedit opusculum quintum de cultu S. Simeonis*, etc., Venise, 1754, 1 vol. in-4°.; VIII. *Hagiologium italicum*, Bassano, 1773, 2 vol. in-4°.; par cet ouvrage, il ajouta plus de sept cents vies au *Catalogus sanctorum* du P. Philippe Ferrari, imprimé depuis 1613. La publication de cet *Hagiologium* avait été précédée de celle d'une courte dissertation latine intitulée : *Quomodo or-*

dinanda sint Venetiis officia sanctorum veteris Testamenti ; IX. *Esercizio di perfezione e di cristiana virtù composto dal P. Alfonso Rodriguez*, etc., *nuovamente accomodato ad ogni stato di persone*, etc., 5 vol., Bassano, 1779; X. *Relazione delle immagini miracolose di Maria conservate in Venezia, e Notizie storiche della B. V. Maria del miraculo venerata in Desenzano*. Venise, 1758; XI. *Apparitionum et celebriorum imaginum Deiparæ Virginis Mariæ in civitate et dominio Venetiarum enarrationes historicæ*, avec fig., et le même ouvrage traduit par lui-même en italien. D'autres ouvrages de lui se trouvent dans la *Nuova Raccolta* du père Calogerà, aux tomes VIII, IX, X et XII. Parmi les manuscrits nombreux qu'il laissa, sont : I. un supplément à l'ouvrage *Joannis Georgii Pefferri memorabilia monumenta antiquis recentioribusque lapidibus insculpta ;* II. *Notizie, monumenti inediti appartenenti a Vescovi d'Italia e d'Oriente, e inservienti all'* Italia sacra *dell' Ughelli, e all'* Oriente cristiano *del Le Quien ;* III. *Miscellanea, seu supplementa ad Ecclesias venetas et Torcellanas*, qui forment les sept volumes que l'auteur donna à la bibliotheque des PP. Camaldules de Murano. G—N.

CORNAX (Mathias), médecin du 16e. siècle, né à la Meldola, dans la Romagne, devint médecin de l'empereur Ferdinand, et professeur à l'université de Vienne. Praticien distingué, il consigna le resultat de ses observations dans deux ouvrages que l'on consulte encore avec fruit : I. *Historia quinquennis ferè gestationis in utero, quoque modo infans semiputridus, resecta alvo exemptus sit, et mater curata evaserit*, Vienne, 1550, in-4°. La femme qui fait le sujet de cette histoire infiniment curieuse, s'étant exposée de nouveau à devenir enceinte, malgré la cruelle leçon qu'elle avait reçue, fut victime de son imprudence, comme on le voit par le supplement, intitulé : *Historia secunda, quòd eadem femina denuò conceperit, et gestaverit fœtum vivum perfectum masculinum ad legitimum pariendi tempus, quòdque ex posthabitâ sectione mater una cum puello interierit.* II. *Medicæ consultationis apud ægrotos secundùm artem et experientiam salubriter instituendæ enchiridion ; libellus unus pro multis : adjectæ sunt et historiæ aliquot*, etc., Bâle, 1564, in-8°. L.

CORNAZZANI, ou CORNAZZANO (Antoine), auteur italien du 15e. siècle, était né à Plaisance, quoique Borsetti (*Histor. gymn. Ferrar.*, tom. Ier.) et d'autres écrivains ferrarais l'aient compté parmi les poètes de leur patrie. Il vécut long-temps à Milan, et y écrivit la plupart de ses ouvrages. Il en sortit après la mort du duc François Sforce, alla ensuite à Venise, et y vit armer la flotte que cette république envoyait au secours de Negrepont, et qui fut prise en 1470 par les Turks. Cornazzani fut attaché pendant quelque temps à Barthelemi Coléoni, dont il écrivit ensuite la Vie; il fit même un voyage en France, et passa le reste de sa vie à Ferrare, aimé et honoré du duc Hercule Ier. et de la duchesse Lucrèce Borgia. Il est probable qu'il y mourut, sans qu'il y ait rien de certain sur le temps de sa mort. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, en latin et en italien, en prose et en vers. Dans ce dernier genre, ses *Rime* ou poésies lyriques passent pour ce qu'il a fait de mieux ; elles furent imprimées

e, 1502, in-8°., et à Milan, , idem. La plupart de ses autres s sont écrites en tercets ou *terza* De ce nombre sont *la Vita aria Vergine*, Venise, 1471, , et *la Vita di Gesù Cristo*, 472, in-8°., deux poëmes dédiés rèce Borgia. Les titres de plusont en latin, quoique les ous soient en italien; tel est le poëme *De re militari* (ou de l'art militaire), divisé en sept , Venise, 1493, in-fol., Flo-, Juntes, 1520, in-8°.; tels encore ses trois poëmes sur *de gouverner*, sur *les Vicis-s de la fortune*, sur l'*Art ire en général et sur les gé-x qui s'y sont le plus distin-* recueillis en un seul volume; emier est intitulé : *De modo di*, le second, *De motu for-*, et le troisième, *De integri-ei militaris et qui in re mili-imperatores excelluerint*, Ve-1517, in-8°. Il laissa aussi en t dans la même mesure une *Vie ierre Avogadro*, qui ne fut im-e qu'en 1560. Sa *Vie de Bar-ni Coleoni*, en prose latine, est mée, tom. IX du *Thesaur. antiq.* de Burmann. On a encore de auteur un poëme latin, en légiaques, intitulé : *De proverm origine*. Le recueil *Carmi-illustrium poëtarum italorum*, nce, 1721, contient plusieurs de ses poésies latines. Le Qua-et Tiraboschi citent de lui d'au-ouvrages inédits en vers et en , qui sont en manuscrit dans bliothèques de Modène, de Flo-et de Milan. Il s'essaya aussi le genre des Nouvelles en prose; publia après sa mort un petit il sous ce titre : *Proverbii di r Antonio Cornazzano, in fa-cetie*, Venise, 1523, in-8°. Ce sont en effet des *Proverbes* dont l'origine est expliquée par des historiettes ou nouvelles. Quoiqu'elles soient revêtues d'un privilége du souverain pontife, daté du mois de juin 1521, 9e. et dernière année du pontificat de Léon X, elles sont fort licencieuses. La seconde édition parut en 1525; il n'y avait encore que treize Proverbes. Dans la troisième édition, Venise, 1526, in-8°., il y en eut trois de plus, avec deux dialogues et le même privilége; ils furent réimprimés six ou sept fois, toujours à Venise, dans le courant du même siècle. Il y en eut quelques éditions latines, entre autres celle de Milan, 1503, petit in-4°., qui ne contient que dix Proverbes ou Nouvelles en vers latins. On n'est pas même certain si l'auteur les avait originairement écrits en latin ou si c'était en italien. Ce qui fait croire que c'était en italien, c'est qu'aucune de ces éditions ne porte qu'ils fussent traduits du latin. M. Renouard en a donné une, imprimée avec beaucoup de soin, par M. Didot l'aîné, Paris, 1812, in-12, qui n'a été tirée qu'à soixante exemplaires. G—é.

CORNEILLE (S.), élu pape en juin 250 ou 251, seize mois après la mort de S. Fabien, était romain de naissance, et avait déjà gouverné l'Eglise pendant la vacance occasionnée par la persécution de l'empereur Dèce. Une pureté virginale, une retenue et une fermeté singulières caractérisaient S. Corneille, qui n'avait ni desiré ni demandé aucune dignité, et à qui il fallut faire violence pour lui conférer l'épiscopat. Cette grande vertu fut mise à de grandes épreuves. Il eut un ennemi acharné dans la personne de Novatien, qui se déclara contre son élection. Cet homme, disciple et sectateur du prêtre Novat (*Voy.* Nova-

TIEN et NOVAT), excita un mouvement contre S. Corneille, se fit élire en sa place, et mérita ainsi le premier le titre d'anti-pape. Le schisme ne fut pas de longue durée; mais la persécution contre les chrétiens s'étant renouvelée sous l'empereur Gallus, S. Corneille fut banni à Civitta-Vecchia, où il finit sa vie dans les souffrances du bannissement ou de la prison, ce qui l'a fait mettre au nombre des martyrs. Il mourut après avoir occupé le Saint-Siège pendant un an et trois mois. On connaît deux lettres de ce pape, parmi celles de S. Cyprien et dans les *Ep. Rom. Pont de D. Coustant*, in-fol. — Un saint du même nom était capitaine romain, et fut baptisé par S. Pierre lui-même, l'an 40 de J.-C. D—s.

CORNEILLE (PIERRE), le créateur de l'art dramatique en France, l'un des hommes qui ont le plus contribué au développement du génie national, et le premier, dans l'ordre des temps, entre les grands écrivains du siècle de Louis XIV. Né à Rouen, le 6 juin 1606, d'un avocat-général à la table de marbre de Normandie, nommé aussi *Pierre Corneille*, et de Marthe le Pesant, fille d'un maître des comptes, il se destinait au barreau, et y avait paru sans succès, lorsqu'un événement de société sembla lui révéler son talent. « Un jeune homme, dit » Fontenelle, mène un de ses amis » chez une demoiselle dont il était » amoureux. Le nouveau venu s'éta» blit sur les ruines de son introduc» teur. Le plaisir que lui cause cette » aventure *le rend poète*; il en fait » une comédie. » Cette comédie était *Mélite*, jouée en 1629. *Clitandre* (1632), la *Veuve*, la *Galerie du Palais*, la *Suivante* (1634), la *Place royale* (1635), avaient succédé à *Mélite*, et rien encore n'annonçait le grand Corneille. Faibles essais d'un talent qui suivit le goût de son siècle avant de le réformer, ces pièces, disons mieux, ces ébauches informes, offrent cependant quelquefois des traits d'esprit et de verve comique: on peut même y découvrir des combinaisons ingénieuses; quelques exemples d'un dialogue adroit (la *Veuve*, acte II, scène 5, entre Philiste et la Nourrice); quelques ressorts d'intrigue ménagés avec art (la *Suivante*); quelques scènes heureuses d'invention, vraies de situation et de sentiment, imitées depuis, ou, si l'on veut, lues avec fruit par des poètes qui n'en ont rajeuni que les détails. Il est juste aussi d'observer que nous devons à l'auteur de la *Galerie du Palais* les personnages de *soubrette*, substitués alors, pour la première fois, à des rôles de *nourrice*, que remplissaient, dans nos anciennes comédies, des hommes habillés en femme (1). — Aux yeux d'un public que l'auteur n'avait pas encore instruit à le juger, ces premiers essais d'un grand homme durent être des chefs-d'œuvre. Accueillis avec transport, ils méritaient l'indulgence qui, quelques années plus tard, leur eût été refusée. Aujourd'hui, *Clitandre* et *Mélite* restent dans les œuvres de Corneille, près de *Polyeucte* et du *Menteur*, pour montrer l'étendue de ses services, et l'espace que son génie a fait parcourir à sa nature. Quelques traits fiers et hardis y brillent de loin en loin dans *Mélite*,

(1) Voltaire n'a pas fait une seule remarque sur ces premières pièces de Corneille, et il les a rejetées à la fin de son édition. Elles manquent de naturel plus encore que de régularité. Personne alors ne songeait à peindre les mœurs et les véritables ridicules des hommes; tout était fictif et de convention.

déclamation imitée de Sénèque , peuvent être considérés les premiers pas dans cette im- arrière. Cependant, ne disons vec son neveu, Fontenelle: à coup, il prit l'essor dans e, et monta jusqu'au tragique is sublime. » Craignons, en ainsi l'imitateur de Sénèque, injure à l'auteur de *Cinna*. Le *Médée*, atroce sans être tou- et fondé sur le pouvoir des ements magiques, serait, sur- nos jours, trop dénué de blance. Il l'était bien moins t Corneille, en l'adoptant, ière que se conformer aux et à l'esprit de son siècle. ons voir qu'il s'y conformait ur des objets d'une autre na- que la destinée ne permet pas à ceux qui par leur génie s'é- -dessus de leurs contempo- e s'en séparer par leur con- es poètes étaient alors une particulière de courtisans, à la suite d'un ministre vait les lettres par goût, rotégeait par ambition. Ri- qui balançait les destinées ope, et soutenait des *théâtres* à l'hôtel de Rambouil- lut aussi fonder l'académie , et tracer des plans de co- *Voyez* RICHELIEU.) L'E- Boisrobert, Colletet et Ro- aplissaient les canevas four- on éminence, qui leur payait ion, et qu'ils appelaient leur Adjoint aux quatre auteurs i faisaient les poëmes du mi- Corneille lui engagea son ta- crut conserver son indépen- se donna la liberté de faire quelques changements dans la conduite d'un de ces drames, dont l'exécution lui était confiée, et que le cardinal avait conçu. Le cardinal s'en offensa. Corneille étonné, et peut-être trop blessé d'avoir déplu pour craindre de déplaire encore, prétexta des arrangements de fortune, et retourna dans sa famille, se livrer enfin sans contrainte aux inspirations de son ta'en', à l'étude de son art. — Il avait près de trente ans : son talent était dans sa force, mais son art était dans l'enfance. Ce fut encore le hasard, ou, si l'on veut, une espèce de bonne fortune, qui vint en hâter les progrès. Un M. de Chalon, qui avait été secrétaire de Marie de Médicis, retiré à Rouen dans sa vieillesse, eut occasion de le féliciter sur ses premiers succès. « Monsieur, lui dit-il un » jour, vos comédies sont pleines » d'esprit; mais, permettez-moi de » vous le dire, le genre que vous » avez embrassé est indigne de vos » talents : vous n'y pouvez acquérir » qu'une renommée passagère. Vous » trouverez chez les Espagnols des su- » jets qui, traités dans notre goût, » par un esprit tel que le vôtre, pro- » duiront de grands effets. Appre- » nez leur langue; elle est aisée : » j'offre de vous montrer ce que j'en » sais. Nous traduirons d'abord ensem- » ble quelques endroits de Guillen de » Castro (1). » C'est peut-être à ces paroles que nous devons notre scène tragique, le développement du génie de Corneille et du goût de la nation. A quoi tiennent quelquefois les destinées des plus grands hommes? Sans une aventure de société, arrivée dans une ville de province, Corneille pouvait n'être toute sa vie qu'un assez

de celui dont nous avons les

(1) Et non *Guilain*, comme on l'écrit généralement d'après Voltaire.

ppui, monte sur le théâtre (1)

âtre *l'appui* que lui
illustre protecteur de
trait dut passer pour
. Il ajoutait fièrement :
er, je ne fais point de ligue.

l existait une ligue, que
it un chef, dont il bra-
et ce trait dut passer
le signal d'une révolte.
étaient à ce point,
parut, et éclipsa tout
admiré jusqu'alors. Ri-
oublia jamais le soupçon
ajure, dut ne voir dans
ancien protégé, qu'un
at et rebelle, qui, sans
nce de son approbation,
ment de disgrâce, avait
de réussir ; et ce succès,
ais exemple, put fort
er de l'humeur. Il s'en
ne il se vengeait de tout.
ntra plus de patience à
age, qu'il n'avait mis
prévenir. Il reçut avec
s *libéralités de Mon-*
t maître. Monseigneur
ar ces bienfaits que Cor-
bien continuer de recev-
ut gré de l'aveu, en effet
, qu'il eut la générosité,
n la faiblesse d'en faire.
ochement de toutes ces
semble assez expliquer
homme tel que Ri-
s avoir protégé *Médée*,
ontre le *Cid* ; pourquoi
puis l'épître dédicatoire

Excuse à Ariste, où se
vers tant reproché à Cor-
ne dut pas non plus le ré-
Richelieu :

moi seul toute ma renommée.

ort pour des *excuses* ; pres-
tre est sur le même ton.

d'*Horace* (1), et prit un vif intérêt à la réussite du *Menteur*. — Quoi qu'il en soit, on ne sut pas plutôt que *le protecteur des lettres* avait résolu d'humilier un grand homme sans appui, que la foule des auteurs dont le zèle aspirait à l'honneur d'être protégé, c'est-à-dire, d'obtenir quelque pension, redoubla de violence, et que tout fut mis en usage pour prouver à la nation que le jour du triomphe du *Cid* était l'époque de la décadence du théâtre. L'expérience a prouvé qu'en toute espèce de controverse, on se range aisément à l'opinion de celui qui tient la feuille des bénéfices. Scudéry, qui prétendait, en écrivant contre le *Cid*, se rendre l'*évangéliste de la vérité*, publia ses *Observations*, et l'académie naissante sous les auspices de Richelieu, fut appelée à prononcer entre l'auteur et le critique. Ce jugement, d'une espèce nouvelle, offrait des difficultés de plus d'un genre. L'académie et son fondateur en furent long-temps occupés. Enfin, après cinq mois de débats ou de négociations entre le premier ministre, qui voulait proscrire la pièce, et les académiciens, qui craignaient de révolter le public, les *Sentiments de l'académie française, sur la tragi-comédie du Cid*, parurent, et furent généralement approuvés. La Bruyère disait encore, dans les brillantes années du 17e. siècle : « Le *Cid* est l'un des plus » beaux poëmes qu'on puisse faire ; » et l'une des meilleures critiques qui » aient été faites sur aucun sujet est » celle du *Cid*. » Il s'en faut bien cependant que cette critique soit un chef-d'œuvre. Elle fut rédigée par Chapelain, et, si l'on a égard au temps,

(1) Titre que l'auteur mit toujours à sa pièce, imprimée maintenant sous celui des *Horaces*.

mauvais avocat ; sans la rencontre fortuite et les conseils d'un vieux courtisan, Corneille pouvait n'être long-temps encore que l'auteur de *Médée*, et, qui pis est, de l'*Illusion comique*, malheureux imbroglio qu'on éprouve quelque honte à nommer immédiatement avant le *Cid* (1636). Boileau a parlé du *Cid* comme d'une *merveille naissante*, et il ne s'est jamais mieux servi du mot propre. Ce n'étaient plus ici, comme dans *Médée*, quelques élans de génie et de passion, perdus dans les langueurs d'une intrigue froidement atroce, d'un dialogue plein d'enflure et de vaines déclamations : c'étaient l'un des plus heureux sujets que pût offrir le théâtre, une intrigue noble et touchante, le combat des passions entre elles, et du devoir contre les passions ; c'était l'art, encore inconnu, de disposer, de mouvoir les grands ressorts dramatiques, l'art d'élever les ames et de toucher les cœurs ; en un mot, c'était la vraie tragédie. Rien n'avait encore approché de ce degré d'intérêt, de naturel et de charme. Aussi l'enthousiasme alla-t-il jusqu'au transport :

Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.

Ce succès trop éclatant (1) était si bien mérité, qu'il excita contre l'auteur une des persécutions les plus violentes dont l'histoire des lettres et des passions qui les déshonorent ait conservé le souvenir. Rivaux de gloire, amis de cour, tout jette le masque et se déclare ; un ministre tout-puissant s'était ligué contre le *Cid*. On a écrit que ce ministre, jaloux de toute espèce de renommée, avait offert à C[illegible] cent mille écus, s'il voulait [illegible]dre sa pièce, et ne pas s'en [illegible] l'auteur. La somme offerte es[illegible]me pour le temps, et l'au[illegible] quelqu'elle ne manque pas d'[illegible]tions, est inadmissible au poi[illegible] mériter même pas qu'on la [illegible] aussi bien est-elle inutile po[illegible] quer la conduite de Richelieu [illegible] Les motifs de cette conduite, c[illegible] dans les deux derniers siè[illegible] des esprits supérieurs, sont [illegible] de nos jours, un problème. Il [illegible] cependant que, pour lever les [illegible] ou du moins pour éclaircir la [illegible] des obscurités, il aurait suffi [illegible] procher un petit nombre d[illegible] presque tous également authe[illegible] Corneille, pensionné pour m[illegible] vers les comédies de Richeli[illegible] tait permis des changements qu[illegible] blessé l'auteur, comme un ou[illegible] son talent, ou, qui pis est [illegible] au ministre, comme un abus [illegible] pendance. Dans un premie[illegible] d'humeur, Richelieu avait rep[illegible] Corneille de *n'avoir pas un es[illegible] suite*, et Corneille, en demand[illegible] congé, avait justifié ce singul[illegible] proche ; c'est ce qu'on a déjà vu [illegible] tenant croira-t-on que d'hom[illegible] vaux, des ennemis du poète [illegible] complaisants du cardinal, aie[illegible] échapper cette heureuse occasi[illegible] nir le plaisir de nuire à l'ava[illegible] flatter ? Croira-t-on qu'ils n'a[illegible] eu l'art d'empoisonner les m[illegible] cette brusque retraite ? Il y [illegible] Corneille lui-même ne leur lai[illegible] long-temps le mérite de l'inte[illegible] tion. Il imprimait vers ce tem[illegible]

(1) Tous les Mémoires du temps en parlent comme d'une chose inouïe. D'autres pièces cependant avaient excité l'enthousiasme ; mais le *Cid* le méritait, et c'était là le prodige.

(1) Elle prouverait seulement, [illegible] l'opinion de Voltaire, que ce [illegible] poète ne pouvait être de bonne [illegible] qu'il se plut à condamner le *Cid*.

, *sans appui*, monte sur le théâtre (1)

éconnaître *l'appui* que lui
ordé l'*illustre protecteur* de
et ce trait dut passer pour
titude. Il ajoutait fièrement :
e admirer, je ne fais point de ligue.

re qu'il existait une ligue, que
ie avait un chef, dont il bra-
orité, et ce trait dut passer
eu ou le signal d'une révolte.
ses en étaient à ce point,
Cid parut, et éclipsa tout
avait admiré jusqu'alors. Ri-
qui n'oublia jamais le soupçon
'une injure, dut ne voir dans
, son ancien protégé, qu'un
e ingrat et rebelle, qui, sans
puissance de son approbation,
un moment de disgrâce, avait
lence de réussir ; et ce succès,
mauvais exemple, put fort
donner de l'humeur. Il s'en
comme il se vengeait de tout.
e montra plus de patience à
er l'orage, qu'il n'avait mis
e à le prévenir. Il reçut avec
ion les *libéralités de Mon-
r, son maître*. Monseigneur
rmé par ces bienfaits que Cor-
oulait bien continuer de rece-
t lui sut gré de l'aveu, en effet
itoire, qu'il eut la générosité,
nce ou la faiblesse d'en faire.
rapprochement de toutes ces
ances semble assez expliquer
i un homme tel que Ri-
, après avoir protégé *Médée*,
igné contre le *Cid* ; pourquoi
ta depuis l'épître dédicatoire

dans l'*Excuse à Ariste*, où se
ussi ce vers tant reproché à Cor-
t qui ne dut pas non plus le ré-
avec Richelieu :

ois qu'à moi seul toute ma renommée.

peu fort pour des *excuses* ; pres-
te l'épître est sur le même ton.

d'*Horace*(1), et prit un vif intérêt à la réussite du *Menteur*. — Quoi qu'il en soit, on ne sut pas plutôt que *le protecteur des lettres* avait résolu d'humilier un grand homme sans appui, que la foule des auteurs dont le zèle aspirait à l'honneur d'être protégé, c'est-à-dire, d'obtenir quelque pension, redoubla de violence, et que tout fut mis en usage pour prouver à la nation que le jour du triomphe du *Cid* était l'époque de la décadence du théâtre. L'expérience a prouvé qu'en toute espèce de controverse, on se range aisément à l'opinion de celui qui tient la feuille des bénéfices. Scudéry, qui prétendait, en écrivant contre le *Cid*, se rendre l'*évangeliste de la vérité*, publia ses *Observations*, et l'académie naissante sous les auspices de Richelieu, fut appelée à prononcer entre l'auteur et le critique. Ce jugement, d'une espèce nouvelle, offrait des difficultés de plus d'un genre. L'académie et son fondateur en furent long-temps occupés. Enfin, après cinq mois de débats ou de négociations entre le premier ministre, qui voulait proscrire la pièce, et les académiciens, qui craignaient de révolter le public, les *Sentiments de l'académie française, sur la tragi-comédie du Cid*, parurent, et furent généralement approuvés. La Bruyère disait encore, dans les brillantes années du 17e. siècle : « Le *Cid* est l'un des plus » beaux poëmes qu'on puisse faire ; » et l'une des meilleures critiques qui » aient été faites sur aucun sujet est » celle du *Cid*. » Il s'en faut bien cependant que cette critique soit un chef-d'œuvre. Elle fut rédigée par Chapelain, et, si l'on a égard au temps,

(1) Titre que l'auteur mit toujours à sa pièce, imprimée maintenant sous celui des *Horaces*.

elle fait honneur à ses connaissances, sans faire honte à son goût. On y reconnaît l'ouvrage d'un esprit judicieux, et cependant elle manque souvent de justesse : elle offre quelques idées, non seulement fort heureuses, mais dignes d'un esprit étendu ; et cependant on y trouve des vues étroites, des petitesses de rhéteur : tant il est vrai que, dans un temps où le goût général d'une nation n'est pas encore formé, il faut s'attendre à rencontrer, dans les critiques, comme dans les écrivains, toutes les sortes de disparates ! Les *Sentiments sur le Cid* ne conservent aujourd'hui quelque célébrité que parce qu'ils en ont eu beaucoup autrefois. Mais la conduite de l'académie lui fera honneur dans tous les temps ; elle dut passer pour un trait de générosité courageuse. Cette compagnie naissante n'existait que par Richelieu, et semblait ne devoir exister que pour lui. Poussée à l'injustice par la reconnaissance et par l'ascendant du pouvoir, elle se maintint dans la décence. C'est le meilleur exemple, et peut-être le plus difficile à suivre, que les premiers académiciens aient laissé à leurs successeurs. — Cependant, Corneille en butte aux attaques de l'envie et du pouvoir, avait d'abord lutté avec courage : il céda, plus tard, avec adresse ; prévoyant que, pour triompher, il fallait cesser de combattre. Dès-lors, il ne songea plus qu'à tourner au profit de son talent les atteintes portées à sa gloire. Dans les libelles, prétendus littéraires, qu'on avait publiés contre lui, chacun de ses honnêtes censeurs lui prodiguait l'invective à sa manière ; mais ils s'accordaient tous sur ce point, que l'auteur de *Médée* et du *Cid* ne saurait jamais qu'imiter et traduire ; qu'il avait *dérobé* (c'était le mot convenu) la première de ses tragédies à Sénèque, la seconde à Guill[illegible]n de [illegible] et qu'enfin ce *pauvre esprit*, [illegible] en œuvre assez adroit, mais [illegible] plagiaire, était convaincu, [illegible] propres ouvrages, d'une nul[illegible] solue de génie tragique et [illegible] tion (1). C'est sans doute a[illegible] meurs que nous devons *Horac[illegible] pée*, *Cinna*, chefs-d'œuvre [illegible] ajouté à l'idée de la grand[illegible] maine. — Corneille, qui n'ava[illegible] la langue des poètes espagn[illegible] pour profiter de leurs invent[illegible] que le succès extraordinaire [illegible] dut affermir dans son projet [illegible] sait avoir résolu de transpo[illegible] notre théâtre un certain no[illegible] leurs pièces les plus célèb[illegible] tamment l'*Héraclius*, et la [illegible] du *Menteur*, qu'il imita quel[illegible] nées après. Mais alors, voula[illegible] foudre, étonner la haine et [illegible] qui lui supposait des *larcin*[illegible] lui refuser du génie, il cherc[illegible] temps un sujet que person[illegible] traité avant lui (2), que lui [illegible]

(1) Voyez la *Lettre d'Aris[illegible] Cid*, celle de Mairet, les *Obs[illegible]* de Scudéry, et ces vers, qu'un [illegible] val de Corneille prête à Guillen d[illegible]

Donc, fier de mon plumage, *en Corneille*
Ne prétends plus voler plus haut que le[illegible]
Ingrat, rends-moi mon *Cid* jusques au de[illegible]
Alors tu connaîtras, Corneille dépiaum[illegible]
Que l'esprit le plus vain est aussi le pl[illegible]
Et qu'enfin *tu me dois toute ta renom*[illegible]

Allusion au vers de l'*Excuse a*[illegible] que nous avons cité plus haut. [illegible] qu'on écrivit alors contre Corne[illegible] le même caractère, reproduit [illegible] accusation.

(2) *Pietro Aretino*, que nou[illegible] mons l'*Arétin*, avait fait, dans [illegible] précédent, une tragédie, ou pl[illegible] drame historique d'*Horace* ; ma[illegible] *race* ne ressemble en rien à celui d[illegible] français ; il n'était connu qu'en I[illegible] ni Corneille, ni ses ennemis ne pa[illegible] en avoir soupçonné l'existence, n[illegible] que des *Horaces* de Pierre de L[illegible] sieur d'Aigaliers, tragédie en cin[illegible] et en vers, jouée en 1596.

avoir l'audace de traiter, qui, pour être mis sur la scène, exigeât des efforts, disons mieux, des prodiges d'invention. Trois ans s'écoulent : *Horace* paraît, et l'auteur du *Cid* est vengé (1639). Pensée principale, ordre de scènes, situations, personnages, dialogue, tout, dans cette création irrégulière et sublime, présente un caractère de force, d'originalité, de grandeur, dont il n'y avait point de modèle. L'ordonnance est vicieuse, l'unité d'action violée (1) : rien n'est plus défectueux ; le *Cid* l'était beaucoup moins : les subtilités, le faux esprit déparent souvent le dialogue, et cependant le dialogue, les préparations dramatiques, la marche enfin de la première action, puisqu'il est vrai qu'il y en a plusieurs, montrent un progrès immense. Les hommes éclairés de toutes les nations connaissent les beautés d'*Horace*. On ne peut les définir et les louer dignement que par le simple récit des émotions qu'elles causent. En méditant cet ouvrage, on croit sentir dans son ame plus d'élévation, et l'on prend une idée plus haute de la puissance de l'esprit humain. — Il n'y a point de triple action dans la tragédie de *Cinna*, qui suivit celle d'*Horace* (1639) ; mais l'unité de caractère y est manifestement violée ; l'unité d'intérêt l'est encore plus. Voltaire, qui juge *Cinna* d'après les données sévères d'une théorie dramatique qui n'était point celle de l'auteur, relève cette violation comme une faute surprenante, mais sans en chercher la cause, sur laquelle on reviendra. Quels que soient d'ailleurs les défauts, le nombre des beautés domine, et ces beautés sont d'un ordre à racheter tous les défauts. Aussi l'admiration de deux grands siècles a-t-elle consacré *Cinna* comme le chef d'œuvre de Corneille ; opinion que je craindrais d'adopter au moment de nommer *Polyeucte*. — *Horace* avait signalé toute la force d'un génie plein de ressources ; mais la maturité du génie s'y trouvait à côté de l'enfance de l'art. *Cinna* montrait des progrès dans le poète tragique. *Polyeucte* (1640) en a peut-être marqué le plus haut point de perfection. Supérieur, comme ouvrage dramatique, à la tragédie d'*Horace*, par l'unité de plan et d'action ; supérieur à la tragédie de *Cinna*, par l'unité de caractère et d'intérêt, *Polyeucte* est, de tous les chefs-d'œuvre de l'auteur, celui où il a su le mieux allier le touchant et le sublime, mouvoir avec adresse et régularité les vrais ressorts dramatiques, disposer l'ordre des scènes, et développer l'action avec autant d'industrie que de richesse : on y voit l'art de Corneille égal enfin à son génie. — A dater de cette époque, on ne trouvera plus dans ce grand homme des progrès, mais de nouveaux développements de son talent dramatique. *La Mort de Pompée* et *le Menteur*, représentés le même hiver (1641 et 1642), en offrent un double exemple. On a loué mille fois l'imposante conception de la première scène de *Pompée*, dont le dialogue est cependant d'une enflure inconcevable, et que rien ne

(1) « Il y a trois tragédies dans *Horace*, a dit Voltaire. » Il y a du moins trois actions, mais dont aucune peut-être ne pouvait fournir le sujet d'une tragédie française régulièrement ordonnée. La première action finit à la seconde scène du quatrième acte : il s'agissait du sort de Rome et de la famille d'Horace ; le destin de Rome est décidé, celui de la famille d'Horace semble l'être. La seconde action commence et finit en un moment par le meurtre de Camille. Le péril du meurtrier, presque aussitôt absous qu'accusé de son crime, remplit le reste de l'ouvrage, et forme la troisième action.

peut excuser; mais ce qu'il y a de vraiment admirable, ce qu'on doit surtout remarquer, c'est l'originalité de ce majestueux début, où l'exposition du sujet renferme le nœud de l'intrigue. Enfin, le personnage noble et touchant de la veuve de Pompée était encore une création, même après les caractères de Pauline et d'Émilie. — Le *Menteur*, imité, comme le *Cid*, de l'espagnol (1), fut la première comédie d'intrigue et de caractère dont la France pût s'honorer. Jusque-là point de naturel, point de véritables peintures de mœurs; un amas d'extravagances qui n'avaient rien de réel, faisait tout notre comique : quelque intérêt de curiosité ou plutôt d'étonnement était la seule impression qu'on pût demander à ces spectacles. Corneille, ramenant les deux scènes à la nature et à la vérité, nous apprit, dans le *Menteur*, ce qu'était la comédie, comme il nous avait montré, dans le *Cid*, ce que la tragédie devait être. Ainsi, dans l'espace de huit années, il avait frayé la route à Racine et à Molière. — Passons *la Suite du Menteur* (1643), pièce dont l'exécution est trop faible, et dont Voltaire a trop vanté le sujet. Le dénoûment ou plutôt tout le cinquième acte de *Rodogune* (1645) va nous faire admirer encore un nouveau développement de ce talent dramatique dont l'audace active et féconde égalait pour le moins la vigueur. Il avait jusqu'alors produit ses grands effets par le ressort de l'admiration, souvent uni dans ses chefs-d'œuvre au ressort de la pitié, qui le rendait plus tragique. Ici, l'admiration a fait place à l'effroi; une affreuse méritude glace le cœur des personnages, fait pâlir les spectateurs, et des combinaisons profondément savantes, préparent et développent le plus imposant spectacle de terreur qu'ait jamais offert le théâtre. — Lorsque après *Rodogune*, on trouve *Théodore* (1646), on est confondu d'étonnement, et l'on se croirait parvenu au temps de l'entière décadence de Corneille, si l'on ne se hâtait d'ouvrir *Héraclius* (1647). On croit généralement que l'idée de cette pièce appartient à Calderon, qui n'en a pas fourni le plan, comme on l'a souvent prétendu, mais qui peut en avoir inspiré quelques situations pleines d'intérêt et de pathétique (1). Nous exhorterons ceux qui seraient à portée de lire l'ouvrage espagnol : *En esta vida todo es verdad, y todo mentira*, à le comparer tout entier avec l'*Héraclius* français : ils verront combien Corneille agrandit Calderon par ce qu'il y ajoute, l'enrichit dans ce qu'il lui prend; et cette comparaison leur offrira l'un des plus frappants exemples de la manière dont le génie peut quelquefois imiter, sans cesser d'être créateur. — *Don Sanche d'Aragon*, comédie héroïque, où quelques traits de grandeur ne peuvent tracher le défaut d'intérêt, et l'invraisemblance d'une fable plus faite pour le roman que pour la poésie dramatique, fut jouée deux ans après (1650), peu de mois avant *Andromède*, drame enrichi de

(1) Cette pièce a pour titre, dans l'original, *la Sospechosa verdad* (la vérité suspecte.) On doute encore aujourd'hui si elle est l'ouvrage de Pédro de Roxas, de Juan d'Alarcon ou de Lopez de Véga. Il serait trop long d'exposer les motifs qui nous portent à croire que le premier de ces poètes en est le véritable auteur.

(1) D'autres, au contraire, prétendent, avec moins de vraisemblance, que Calderon a eu connaissance de la tragédie de Corneille avant d'écrire sa *famosa comedia*, et qu'il en a profité. (*Voyez* CALDERON).

et de divertissements, dans
précurseur de Racine et de
devint celui de Quinault. Il
eu déjà des pièces à machines;
dromède est la première dont
gardé le souvenir, quoique
ant de la lire. — *Nicomède*
ne ressemblait à rien de ce
s avons vu jusqu'ici. Un héros
né de périls qu'il ne repousse
l'ironie; telle est la première
de l'ouvrage, et l'on ne peut
surpris, moins, il est vrai,
cture qu'à la représentation,
ti que le poète en a tiré pour
théâtral de ce rôle. C'est le
re comique du *railleur*, élevé,
grandeur d'ame et par le rang
sonnage, à l'énergie, au su-
et presque à la dignité de la
ragédie. Rien n'a mieux prouvé
ent, inépuisable en ressources.
carrière de Corneille n'avait
été marquée que par des triom-
mais il touchait au moment
e l'essai des revers. La chute
rtharite (1655), le surprit et
a comme une première infor-
Méconnaissant l'intervalle im-
qui séparait ses chefs-d'œuvre
ouvrage si peu digne de lui, il
oir chanceler dès-lors tout l'édi-
sa gloire. Le sentiment amer
justice entra dans cette ame
e, et la remplit de douleurs;
usa le public d'inconstance,
onça au théâtre, en se plai-
d'avoir « trop long-temps écrit
ur être encore de mode. » —
lait un aliment à son imagina-
une distraction à ses craintes,
ulagement à ses regrets. Des sen-
ts de piété qu'il avait eus dès sa
ise, et le besoin de produire qui
ibandonna jamais, le portèrent
chercher dans un travail simple
ile, qui lui offrait des consola-
tions, et le rappelait sans cesse à de sublimes espérances. Ainsi, l'auteur de *Polyeucte* résolut de se borner au rôle modeste d'interprète de Gerson (1) ou d'A-Kempis. — Une explication si naturelle de ce qui n'avait peut-être aucun besoin d'être expliqué ne pouvait convenir à ces compilateurs dont le zèle indiscret a grossi presque toutes les vies des grands hommes de cent contes impertinents. On eut la simplicité ou l'effronterie de répandre que l'*Occasion perdue et recouvrée*, du sieur de Cantenac (*Voy.* CANTENAC), était l'ouvrage de Corneille, qui s'en était confessé, comme d'une pièce impure, à un petit-père de Nazareth, par l'ordre exprès d'un chancelier de France; que ce petit-père avait donné pour pénitence à Corneille de mettre en vers le premier livre de l'*Imitation de J.-C.*; que la reine, après avoir lu cette paraphrase expiatoire, avait fait prier l'auteur de traduire ainsi le second livre; et qu'enfin « nous devions le troi-» sième à une grosse maladie dont M. » Corneille se tira heureusement. (2) » Des hommes d'esprit, tels que Lamonnoie, s'étant donné le ridicule de répéter ces inepties, il s'est trouvé d'autres hommes qui se sont donné la peine de les réfuter sérieusement. Ceux qui seraient curieux d'un plus ample informé peuvent en prendre le plaisir dans les *Mémoires de Trévoux* (décembre 1724), et consulter

(1) Il avait déjà mis en vers quelques chapitres du livre de l'*Imitation de J.-C.*, et les avait publiés comme un essai; mais ce fut à cette époque qu'il se consacra tout entier à ce travail, ce qu'il appelait lui-même « sacrifier sa réputation à la gloire » du souverain auteur. »

(2) Voyez le *Carpenteriana*, imprimé en 1724, deux ans après que Lamonnoie eut reproduit cette fable absurde comme une chose avérée, dans son édition des *Jugements des Savants*.

avec fruit la savante *Dissertation*, publiée par M. Barbier, *sur soixante traductions françaises de l'imitation de J.-C.* Celle de Corneille eut une vogue que l'auteur infortuné de *Pertharite* dut confondre avec un succès. Elle produit d'ailleurs la même impression que ses *Poésies diverses* : quelques traits dignes du grand Corneille, et qui pourraient difficilement être d'un autre, y font succéder, par intervalles, l'admiration à l'ennui. — Près de six années s'écoulèrent dans ce travail malheureux, Corneille regrettant toujours d'avoir quitté le théâtre, et redoutant d'y revenir. Mais, déterminé par Fouquet, il eut le malheur d'y reparaître en 1659, et de défigurer le plus beau, le plus pathétique sujet de la tragédie antique. Cependant *Œdipe* réussit, et ce succès, si doux à un vieux triomphateur, le rengagea dans la carrière qu'il n'avait abandonnée qu'avec la douleur d'un banni, forcé de fuir la patrie, pleine encore du souvenir et des trophées de ses victoires. Il tenta un nouvel essai pour réunir le chant à la poésie; et les décorations de *la Toison-d'Or* (1661), furent encore plus applaudies que les déclamations d'*Œdipe*. Enfin ce fut son génie qu'on put justement applaudir. Après une éclipse si longue, il jeta de nouveaux éclairs dans une scène de *Sertorius* (1662), et dans quelques discours nobles et fiers de l'héroïne de cette pièce, l'un des beaux rôles de Mlle. Clairon. *Sophonisbe*, moins heureuse (1663), ne fit point oublier, ou plutôt fit remettre au théâtre la tragédie que Mairet avait donnée sous le même titre, sept années avant le *Cid*; mais on sut gré à Corneille de quelques traits de caractère et de mœurs rendus avec énergie, et qui rappelaient *Cinna*. On crut retrouver dans *Othon* (1664) le même genre de mérite à un degré supérieur. En effet, quelques morceaux, si l'on veut, quelques vers tels qu'on devait les attendre de Corneille inspiré par Tacite, une exposition adroite, et tracée avec beaucoup d'art, l'ont soutenu long-temps au théâtre, où *Agésilas* (1666), *Attila* (1667), ne firent que se montrer, comme pour annoncer qu'un grand homme, qui avait eu le malheur de vieillir sans rivaux, allait trouver un vainqueur. Trois ans après, *Bérénice* avait confirmé le présage (1). *Pulchérie* et *Suréna* (1672 et 1674) furent les derniers efforts de l'auteur d'*Horace* et de *Cinna*, qui poursuivi long-temps la gloire, après avoir perdu son génie. — Des admirateurs indiscrets ont représenté ce grand poète comme livré au seul instinct du talent; et l'écrivain qui a le plus fortement calculé tous ses effets semblerait les avoir tous produits par de soudaines illuminations. Si ses chefs-d'œuvre eux-mêmes ne suffisaient pas pour démentir une assertion si étrange aux yeux de quiconque a réfléchi sur la marche de l'esprit humain, il faudrait renvoyer ceux qui persisteraient à y croire, aux *préfaces* de Corneille, aux examens qu'il a faits de ses pièces, à ses *discours* sur l'art dramatique (2). Ils y

(1) Personne n'ignore, en effet, qu'Henriette d'Angleterre, alors duchesse d'Orléans, avait fait engager secrètement Corneille et Racine à traiter le sujet de *Bérénice*; que les deux pièces furent représentées en même temps; qu'on appela ces représentations *un duel*, et que le vainqueur fut Racine.

(2) Ils sont au nombre de trois. Le premier a pour titre : *De l'utilité et des parties du poème dramatique*; le second, *De la tragédie*; le troisième, *Des trois unités*.

nient les résultats de vingt d'expérience, c'est-à-dire, nées de méditations, à moins ne veuille confondre l'expé- t la routine : ils y verraient quelquefois la théorie de Cor- conduire à devancer les com- ns aussi délicates que savantes tes qui, depuis, ont perfec- cet art, dont il fut chez nos premier législateur comme ier modèle. — Lorsque après nsi parcouru tous ses ouvra- cherché à se rendre compte ncipales qualités que chacun chefs-d'œuvre suppose, on in se former une idée géné- précise de son théâtre et de nt, ce qui frappe d'abord et , c'est la puissance de con- , l'admirable vigueur de tête quelle il creuse, féconde et pe ses sujets; c'est la force binaisons, l'adresse, l'abon- t la variété des préparations ques. Ses plus beaux effets ndés sur une lutte énergique ndeur d'ame contre l'intérêt, levoir contre les passions. Ce quoi qu'on ait pu dire, est ment tragique; mais il exige un savant et difficile équi- ns les moyens opposés de Corneille a mis trop souvent dans l'un des poids de la , et la faiblesse dans l'autre. me et le devoir ne sauraient ncus; la passion ose à peine re. Dès-lors plus d'incertitude: nnage étonne par son carac- s surprendre par ses actions; phe sans gémir; on l'applau- le plaindre : l'intérêt s'éva- l'admiration même s'altère : oins de naturel et de vérité peinture, d'où il suit qu'il s de véritable grandeur. Mais quand les passions touchantes, vaincues par l'inflexible devoir, osent se montrer encore dans tout l'empire de leur douleur, quand l'héroïsme, vainqueur des intérêts les plus chers, s'immole par son triomphe, et se voit forcé d'en gémir, l'enthousiasme qu'il fait naître est aussi déchirant que sublime; on sent que l'admiration peut devenir théâtrale, et que Descartes a dit vrai lorsqu'il l'a nommée une *passion*; car c'est ainsi que les cœurs élevés l'inspirent et l'éprouvent. Dans ces moments où Corneille se rapproche de la nature sans descendre des hauteurs de son imagination, aucun poète dramatique ne peut lui être préféré. Il saisit, il touche, il enlève; il s'empare à la fois de toutes les facultés de notre ame, et les entraîne à volonté dans toutes les émotions qui l'agitent. — Ce grand homme a essayé tous les genres de sujets. Ceux qui n'ont vu la tragédie que dans les combats du cœur et les infortunes touchantes, ont dû souvent se méprendre sur son but et sur ses moyens. De grands caractères, développés par de puissants intérêts, liés à des révolutions mémorables, lui ont paru susceptibles de captiver seuls l'attention, d'animer la scène tragique, et d'y produire des effets de l'ordre le plus élevé. Dès-lors, il n'a vu lui-même, dans quelques-uns de ses drames, que des tableaux historiques, dont la vérité imposante devait être le premier intérêt. Prenons pour exemple *Cinna*. C'est une conspiration contre Octave, pardonnée par Auguste. Féroce par ambition, Octave, triumvir, avait été un monstre abhorré de Rome et du monde; généreux par politique, Auguste fut un prince adroit qui persuada aux Romains qu'ils pouvaient chérir un maître. Cette grande révolution dans

le caractère d'Octave, et dans les idées des Romains, voilà ce que Corneille a voulu peindre, et resserrer en cinq actes; tout le reste est accessoire, subordonné, sacrifié : la difficulté de l'entreprise ne permettait point d'être sévère sur le choix de tous les moyens. Dans le dessein de l'auteur, le triomphe de l'adresse et du talent était de faire passer, en quelques heures, les impressions des spectateurs par tous ces changements ou plutôt ces contrastes que de longues années avaient produits dans Rome. D'abord on s'intéresse à la conspiration, et l'on maudit le tyran; bientôt l'intérêt change, et s'éloignant par degrés des conjurés qui changent eux-mêmes, vient se fixer sur l'empereur, qui cesse enfin d'être Octave, dans les derniers actes de *Cinna*. Ainsi Corneille n'a pas craint de sacrifier à la vérité, dans ce grand tableau politique, ce qu'il faut surtout conserver dans une tragédie, dont l'objet est d'attendrir et de faire couler de douces larmes, *l'unité d'intérêt*. Une des difficultés de l'ouvrage était de faire succéder, dans l'espace de trois actes, la haine du siècle d'Auguste à la haine des triumvirs : Cinna est le représentant de l'une et de l'autre; on le verra donc abhorrer Octave; on le verra donc chérir Auguste : ainsi Corneille n'a pas craint de sacrifier à la vérité historique et à son objet particulier, l'un des préceptes généraux qui souffrent le moins d'exceptions, *l'unité de caractère*. La générosité, la justice, succédant aussi aux fureurs de la tyrannie et du crime dans l'âme ou dans la conduite du fils adoptif de César, lui furent inspirées par la politique, plus puissante que le remords. Corneille met la politique sur la scène dans le rôle de Livie; il ne craint pas de sacrifier à la vérité historique une partie même de l'[illegible]tion qu'inspire son principal [illegible]nage, et sur laquelle repo[illegible] l'effet de sa tragédie. Ainsi [illegible]quent les singularités, ou, si l'[illegible] les défauts de cet étonnant o[illegible] qu'il serait trop difficile de [illegible] en tout, mais qu'il est injuste [illegible] d'après les mêmes données qu[illegible] d'œuvre vulgaire, dont l'au[illegible] voudrait qu'émouvoir par des [illegible] attendrissants. Ce qu'il y a d[illegible] excusable, c'est le rôle q[illegible] l'amour dans cette intrigue [illegible]que, dont il dégrade les hér[illegible] tout l'indigne Maxime. Cep[illegible] cette passion, qu'il était pos[illegible] mieux peindre et de rendre [illegible]gique, a paru sans doute au[illegible] moyen d'affaiblir, ou du mo[illegible] piquer les disparates chaqu[illegible] caractère de Cinna. Si ce cho[illegible] jurés était peint comme un [illegible] un républicain inflexible, [illegible] venger la liberté par le sen[illegible] de la liberté même, il ne [illegible] changer, sans trop d'invraisem[illegible] puisque cet intérêt ne chan[illegible] mais Cinna n'est point un [illegible] c'est un jeune courtisan qui [illegible] dans le fond poussé que par l[illegible] peut être retenu par la recon[illegible] ce (1). — Cette passion de l[illegible] si éminemment théâtrale, s'ét[illegible] trée, dans le *Cid*, avec tout [illegible] voir et tout son charme : elle [illegible] au pathétique des situation[illegible] *race* : elle fondait l'intérêt à [illegible] noble et touchant de l'intr[illegible] *Polieucte*. Mais Corneille, ég[illegible] d'ignorants critiques, eut bi[illegible] malheur de se persuader « [illegible] » mour est une passion trop [illegible]

(1) C'est encore une des cho[illegible] quelles de très grands maîtres [illegible] quant cette pièce, auraient dû p[illegible] songer.

blesse pour être la dominante une pièce héroïque. » Il ne vit cette *faiblesse*, comme il lui l'appeler, ne pouvait s'enno- par son excès même. En re- a l'employer comme mobile, pouvoir s'en servir comme mple ornement. Dépouillé de pire et de ses tragiques dou- 'amour n'eut plus rien de no- n'eut plus rien de touchant : il riser le personnage, en cessant ire plaindre. Alors, mais alors nt, ce ne fut plus une grande et *nte passion*, telle que les ames peuvent seules l'éprouver et la : ce ne fut, en effet, qu'une *se*, une faiblesse vulgaire, et par ie insipide. Pour en faire un , digne en tout de la comé- ne manquait plus que de la avec les couleurs artificielles prêtaient ces romans où l'a- considéré par abstraction, sans des formes réelles qu'il reçoit x, des temps, des mœurs, actères, n'était qu'un être de comme les *entités* d'Aristote; nit, aussi bien que les *univer-* des controverses scolastiques; it soutenir des thèses galantes e comme à Richelieu. Il est dé- e que Corneille ait cédé à ce dé- goût. Rien ne l'a fait plus sou- plus gauchement retomber de élévation de son génie, jus- iveau de ses contemporains. — ncore le goût de son siècle qui ouvent allier au talent de met- scène de fortes ambitions pein- énergie et de grands intérêts avec grandeur, l'affectation de r, et d'étaler en maximes, ces prétentions des ambitieux sans cette politique étroite et fausse rigants sans profondeur, en- t ce qu'il lui plaît de nommer la *science de cour* et *ses plus fines pratiques*. Il caractérisait alors, sans y songer, les héros, les héroïnes de la *fronde*, et l'esprit général d'une époque où l'on remuait l'état, non pour se faire jour à travers de grandes révolutions, mais pour se passer la fantaisie d'un changement curieux de décorations et d'acteurs, dans les représentations d'une cour moins factieuse qu'indocile. Ces inégalités, ou plutôt ces contrastes, ne se font pas moins remarquer dans le style de Corneille. Répliques vives et hardies, dialogue serré, rompu, brûlant et rapide comme l'éclair; développements oratoires, à la fois naturels et forts, imposants et pathétiques; élévation de pensée, chaleur de sentiment, énergie de tournures; mouvements vrais de passion unis aux raisonnements d'une dialectique pressante; et pardessus tout, ces élans, ces saillies d'une ame forte et profondément émue, ces *traits* du plus étonnant sublime, *qui ont mérité à l'auteur le nom de Grand*, voilà ce qu'on trouve réuni dans la plupart de ses belles scènes, ce qu'on ne saurait trop admirer : mais on y trouve aussi quelquefois une malheureuse affectation de dialectique, le raisonnement mis à la place du sentiment, et, qui pis est, le raisonnement peu naturel, dégénérant en arguties revêtues des formes de l'école; des naïvetés comiques mêlées aux nobles accents de la haute tragédie; enfin, des traits de déclamation, ou de fausse grandeur; des traits d'affectation, ou de faux esprit. Tels sont les trois vices principaux du dialogue et du style de Corneille. Ces vices, fort graves sans doute, pouvaient bien tenir en partie au temps, à de premières habitudes, à des modèles dangereux; mais ils avaient certainement leur racine dans la nature

même du talent et de l'esprit de ce grand homme ; peut-être aussi dans la trempe de son caractère ; et l'on doit pour le moins douter qu'en aucun temps, il eût pu s'en dépouiller, et n'en pas conserver de trace. Ne disons pas, comme on l'a fait tant de fois, que son génie fût inégal, puisqu'il a toujours et dans tout, les mêmes genres de beautés, les mêmes genres de fautes ; mais ne soyons pas éloignés de croire qu'en recevant de la nature, au plus éminent degré, presque tous les dons supérieurs qui font les grands écrivains, il n'en avait pas obtenu, dans la même proportion, ces heureuses qualités qui font les écrivains habiles et constamment fidèles au goût. Quoi qu'il en soit, si on le juge par le nombre, et ce qui n'est pas moins vrai, quoique bien plus surprenant, par la nature de ses fautes, il est peu d'écrivains irréguliers et bizarres qu'on puisse mettre au-dessous de lui ; si on le juge par le nombre et surtout par la nature et l'ordre de ses beautés, il n'y eut peut-être en aucun siècle et chez aucune nation, de poète, d'orateur, d'écrivain sublime en aucun genre, qu'on puisse mettre au-dessus ; il en est même fort peu entre les plus admirables, qui méritent l'honneur insigne de lui être comparés. — Cet homme, si grand au théâtre, ne portait, dit-on, dans le monde que des manières communes et la simplicité d'un enfant. Vigneul-Marville, ou plutôt D. Bonaventure d'Argone, raconte que « la » première fois qu'il le vit, il le prit » pour un marchand de Rouen. Sa » conversation était *si pesante*, ajou- » te le même écrivain, qu'elle de- » venait à charge dès qu'elle durait » un peu. » Si l'on n'avait à cet égard qu'un si faible témoignage, il serait très permis de douter ; mais La Bruyère, Fontenelle, tous ceux qui ont pu connaître Corneille, ou fréquenter des personnes qui l'avaient connu, ont parlé de ses manières et de sa conversation, comme le prétendu Vigneul-Marville : enfin, Corneille lui-même en parle comme Fontenelle et La Bruyère. Dans un billet à Pélisson, il dit avec la candeur d'un amour-propre naïf, d'une modestie sans feinte :

Et l'on peut rarement m'écouter sans ennui,
Que quand je me produis par la bouche d'autrui (1).

Cet aveu est décisif, mais il doit peu nous surprendre. Pour causer avec finesse et avec grâce, il ne suffit pas de penser avec noblesse et profondeur ; il faut avoir vécu dans un monde élégant ; il faut surtout posséder ce charme heureux de l'à-propos, cette fleur d'imagination, cet esprit *prime-sautier*, comme le nommait Montaigne, dons aimables qu'on a vus embellir quelquefois le génie, mais que le génie lui-même ne suppose pas toujours. A ses manières communes, Corneille joignait encore une brusquerie d'humeur, une apparente rudesse qui pouvaient, au premier aspect, donner de son caractère une idée peu favorable. C'est un reproche qu'il partage avec le héros du même siècle le plus célèbre par sa bonté. Au fond, l'ame de Corneille, comme celle de Turenne, renfermait l'humanité, la douceur, la confiante amitié. Il fut bon fils, bon époux, bon père. Il put avoir des défauts, mais on ne lui connut point de vice. Il conserva des goûts simples, parce qu'il avait des

(1) « Il ne faut l'entendre qu'à l'hôtel » de Bourgogne, » disait aussi le grand Condé. Si ce mot n'est pas tiré des vers mêmes de Corneille, c'est une rencontre assez piquante pour mériter d'être remarquée.

...urs pures. ...ut ... r les dou-
...rs de la vie ... e, et trou-
... son bonl ... s devoirs.
... frère et lui couraient la même
...rrière ; ils avaient épousé deux
...rs, et, sans arrangement de for-
..., sans partage de successions,
... deux ménages confondus ne firent
... une même famille, tant que vécut
...é des deux frères. Ce ne fut qu'a-
...ès sa mort qu'ils songèrent à con-
...ître leurs droits et à discuter leurs
...érêts. Reçu à l'académie française en
...47, à la place de Maynard, il était
...en de la compagnie, et âgé de
...xante-dix-huit ans, lorsque, le 1er
...bre 1684, il fut enlevé à la Fran-
..., qui lui donna le nom de *grand*,
...non seulement pour le distinguer de
...son frère, mais du reste des hom-
...mes (1)». — Dès long-temps ad-
miré avec enthousiasme, il avait été mis à sa place, et, par une rare exception, sa mort n'ajouta rien à sa renommée. Cependant son siècle le sentit plutôt qu'il ne sut le juger. La Bruyère mettait *Œdipe* sur le même rang qu'*Horace ;* Baillet disait que d'Aubignac semblait être placé près de Corneille *pour l'obliger à marcher droit*, et ce d'Aubignac imprimait que la tragédie de *Théodore* était le *chef-dœuvre de Corneille*. Voilà les jugements contemporains. C'est l'histoire de tous les siècles et de toutes les renommées. Ceux qui devaient le mieux juger, et qui jugèrent, en effet, avec le plus de justesse, non seulement les ouvrages, mais le génie de ce grand homme, furent, comme on sait, Molière, Despréaux, qui cependant parut le méconnaître une fois, et Racine, qui, directeur de l'académie à l'époque de sa mort, dut aux circonstances le bonheur de lui rendre un noble hommage. — Dans le 18e. siècle, la critique littéraire s'étant étendue et perfectionnée, en se formant une langue plus rigoureusement exacte, et dont les expressions étaient mieux définies, on apprit généralement à raisonner son admiration ; et

(1) Corneille eut trois fils, dont l'aîné ... capitaine de cavalerie, et devint gen... homme ordinaire : le second, officier ... cavalerie comme son frère, fut tué ... la fleur de l'âge, avant 1676 ; et le ...isième, qui avait embrassé l'état ecclé...stique, obtint, en 1680, le bénéfice ... Aigue-Vive, près de Tours. Lorsque, ... 1760, Voltaire se chargea de l'établis...ment d'une petite-nièce de Corneille, il ...orait, et toute la France ignorait com...e lui, qu'il existait une descendante di...te de ce grand homme, tombée aussi ... l'indigence, et qui avait plus de ...oits aux bienfaits des amis des lettres ... de la gloire nationale. Cette unique et ...odeste héritière d'un des noms les plus ...stres de l'Europe, existe encore aujour...hui, et l'auteur de cet article, qui se ...icitait d'avoir eu l'honneur de se trou...er avec elle sur la fin de 1808, apprit, ...elque temps après, avec la joie la plus ...ive, que le gouvernement n'avait pas été ...ploré en vain par de généreux amis de ...te femme respectable, et qu'il avait ...cé deux de ses neveux, l'un au lycée ... Versailles, l'autre à celui de Marseille. ...lle. Corneille avait inspiré à Malesherbes ...intérêt le plus touchant. En 1792, il re...it en sa faveur à Collin-Harleville (qui avait fait obtenir à leur protégée une pension sur la Comédie) un Mémoire qui n'est pas imprimé, mais dont je dois la lecture à l'obligeance d'un des coopérateurs les plus distingués de la *Biographie*, M. Villenave, qui en possède l'original, corrigé de la main de Malesherbes. On voit par ce Mémoire, et par des notes dont il est accompagné, que le fils aîné de Corneille eut d'un mariage secret un fils nommé *Pierre-Alexis*, marié lui-même à Nevers (1717), où il donna le jour à Claude-Étienne Corneille, père de Mlle. Corneille, actuellement existante, dernier rejeton d'une famille aussi maltraitée par la fortune que favorisée par la gloire. Jamais généalogie ne parut mieux constatée.

les grands écrivains de l'âge précédent obtinrent une justice plus flatteuse. Voltaire, à qui l'on devait surtout cette heureuse révolution dans le langage de la critique, en donnant une édition du *Théâtre de Corneille*, en 1764, y joignit un *commentaire* qui est peut-être encore aujourd'hui ce qu'on a écrit de plus utile sur l'art et la poésie dramatiques. Il s'en faut bien cependant que ce précieux commentaire soit toujours exempt d'erreurs, et même d'erreurs très graves. Voltaire partageait l'opinion de ceux qui accordent une préférence presque exclusive à ces touchantes infortunes et à ces combats du cœur qu'il avait lui-même su peindre avec tant de charme et d'éclat. Cette prévention dut le rendre moins sensible à des beautés d'une autre nature, l'empêcher même quelquefois de mesurer dans toute leur étendue, de pénétrer dans toute leur profondeur, des combinaisons d'un autre ordre, et cela seul peut expliquer comment Voltaire, analysant Corneille, a pu laisser beaucoup à faire à ceux qui viendraient après lui. L'auteur du *Cours de littérature*, moins habile ou moins heureux dans son analyse de Corneille que dans celles de Racine et de Voltaire, n'a souvent fait que reproduire, dans un style agréable et de bon goût, mais un peu traînant et négligé, les principales remarques de l'illustre commentateur. M. Palissot, en les insérant toutes dans son utile édition des *Œuvres complètes de Corneille*, y a joint des notes intéressantes, des éclaircissements nécessaires, des aperçus justes et fins. En 1767, l'académie de Rouen, fière d'un grand nom dont la gloire devait particulièrement l'intéresser, proposa pour sujet d'un concours d'éloquence, l'*Éloge de Pierre Corneille*. Gaillard remporta le prix, et Bailly obtint l'accessit. (*Voyez* GAILLARD.) Les deux *Éloges* eurent du succès. Le premier a été mis en tête de quelques éditions de Corneille, et l'un et l'autre se trouvent dans le recueil des discours de leurs auteurs (1). La première édition correcte que l'on ait eue des *Œuvres dramatiques* de P. Corneille et de son frère, est celle que Joly publia en 1758, 10 vol. in-12. On les réimprima à Amsterdam, 1740, et à Paris, 1747, 11 vol. in-12; 1758 et 1759, 19 vol. petit in-12. On trouve dans cette édition les *Poésies diverses*. Les *Œuvres dramatiques* de P. Corneille, avec des *Commentaires*, par Voltaire, furent réimprimées à Genève, 1764, 12 vol. in-8°.; Paris, 1765, 12 vol. in-8°.; Genève, 1774, 8 vol. in-4°; Paris, 1797, 12 vol. in-8°; Paris, Didot l'aîné, 1796, 10 vol. in-4°, papier vélin, édition tirée à deux cent cinquante exemplaires, qui peut faire partie de la collection du dauphin. Les *Commentaires* de Voltaire ont été aussi imprimés séparément. Ils se trouvent, comme on l'a dit, dans les *Œuvres complètes de Corneille*, publiées avec des *Observations critiques*, par M. Palissot, Paris, Didot l'aîné, 1802, 10 vol. grand in-8°. On a plusieurs éditions des *Chefs-d'Œuvres* de Corneille. Nous n'en

(1) Cet article serait incomplet, si l'on ne suppléait point à ce que la modestie de l'auteur lui a fait omettre. On se souvient qu'en 1807, l'académie française ayant aussi proposé pour sujet de prix l'*Éloge de Corneille*, M. Victorin Fabre remporta ce prix par acclamation. M. Jeger obtint la seconde palme, M. Chaussard une mention honorable. Les trois Éloges ont été imprimés; celui de M. Fabre a eu une seconde édition, honneur rarement réservé aux discours académiques.

(*Note des éditeurs.*)

is que deux : 1°. *les Chefs-ure de Pierre Corneille, avec ment des savans à la suite de e pièce*, Oxford, 1746, in-8°.: ume est rare et bien imprimé; *héâtre choisi de Pierre Cor-*, Paris, Didot l'aîné, 1783, l. in-4°., pour la collection du im. On a aussi l'*Esprit du grand ille extrait de ses œuvres dra-ues* (par Charlier), Bouillon, , 2 vol. in-12. Les curieux re-hent la tragédie de *Rodogune* mée à Versailles, dans l'appar-it et sous les yeux de Mme. de adour, 1760, in-4°., avec des s dessinées par Boucher. Les ges de P. Corneille, outre ses *s de théâtre*, ses *Examens* et *iscours* dont on a déja parlé, I. *Mélanges poétiques*, Paris, , à la suite de *Clitandre*, in-8°. nt les premiers essais de l'au-e recueil est très rare. II. *Œu-diverses*, précédées d'une pré-istorique et bibliographique par Granet, et de la *Défense du l Corneille*, par le P. Tourne-, Paris, 1738, in-12, de 461 . Ce volume renferme les essais rmaient le recueil des *Mélanges*, s poëmes composés à la louange uis XIV et du dauphin (de 1663 lo), avec les traductions latines usieurs poëmes par Santeuil et la Rue, et d'autres poésies fran-; et latines sur différents sujets. teur y parle d'une traduction des premiers livres de la *Thébaïde* ace, faite par Corneille, et im-e vers l'an 1671. III. *Lettre gétique du sieur Corneille, con-it sa réponse aux observations par le sieur de Scudéry, sur id*, Rouen, 1637, in-8°. IV. *itation de Jésus-Christ, tra-et paraphrasée en vers fran-çais*, Rouen, 1656, in-4°. Les deux premiers livres avaient été publiés en 1651. Cette paraphrase a eu, au moins, quarante éditions. V. *Louanges de la Sainte Vierge, composées en rimes latines par S. Bonaventure, et mises en vers français*, Rouen, 1665, in-12; VI. *l'Office de la Sainte Vierge, traduit en français, tant en vers qu'en prose, avec les sept Psaumes pénitentiaux, les Vespres et Complies du dimanche, et tous les hymnes du Bréviaire romain*, Paris, 1670, in-12. VII. On trouve encore diverses poésies latines et françaises de Corneille dans les *Triomphes de Louis le juste*, dans les *Epicinia Musarum* à la louange du cardinal de Richelieu, dans les *Recueils* de Sercy, dans la *Guirlande* de Julie, parmi les poésies du P. la Rue, celles de Santeuil, etc. (*Voyez* aussi les articles Aubignac, Baretti, Lavau.) V. F.

CORNEILLE (Thomas), frère de Pierre, naquit, vingt ans après lui, à Rouen, le 20 août 1625, et, tant que le grand Corneille vécut, fut appelé Corneille *le jeune*. « C'était, » dit Voltaire, un homme d'un très » grand mérite et d'une vaste litté-» rature; et, si vous exceptez Ra-» cine, auquel il ne faut comparer » personne, il était le seul de son » temps qui fût digne d'être le pre-» mier au-dessous de son frère. » Il fit ses études chez les jésuites. Pendant sa rhétorique, il composa une comédie en vers latins, que son régent trouva supérieure, et qu'il crut devoir substituer à celle qu'il avait faite lui-même pour la distribution des prix. Ayant achevé ses études, Thomas vint à Paris, où les succès de son frère l'engagèrent sans doute à suivre la carrière du théâtre. Voltaire a dit qu'il fit *trente-trois* pièces de théâtre, comme son aîné; mais on en compte qua-

leux. Nous en donnerons ici la
parce qu'elle ne se trouve exacte
omplète ni dans l'*Histoire de*
adémie, ni dans les *Recherches*
Beauchamps, ni dans le *Théâtre*
çais, attribué au duc de la Val-
, ni dans les autres recueils ou
ertoires dramatiques. La première
ce de Thomas Corneille, les *En-*
gements du hasard, fut représen-
, en 1647, sur le théâtre de l'hôtel
Bourgogne. Le sujet et les situa-
ons sont pris dans deux pièces de
Calderon. Le *Feint Astrologue*, imité
du même auteur, fut joué en 1648;
D. Bertrand de Cigaral (1650),
dont le fond appartient à D. Fran-
cisco de Roxas, fut représenté avec
succès, à Paris, et sur le théâtre de la
cour. Le sujet de l'*Amour à la mode*
(1653) est pris dans une pièce d'An-
tonio de Solis; celui du *Berger ex-*
travagant (1654), pastorale bur-
lesque, dans un roman satirique de
Sorel, qui porte le même titre. Les
Illustres Ennemis (1654) précédè-
rent le *Charme de la voix* (1655),
imitation d'Augustin Moreto, qui n'ob-
tint aucun succès. Le *Geolier de soi-*
même, ou *Jodelet prince* (1655), est
le même sujet que Scarron avait traité
ou plutôt défiguré, sous le titre du
Gardien de soi-même; toutes ces
comédies, en cinq actes et en vers,
offrent des intrigues espagnoles. Jus-
que-là Thomas Corneille avait imité
son frère. L'un et l'autre consacrè-
rent à Thalie les premières années de
leur carrière théâtrale. L'un et l'autre
publièrent à peu près le même nom-
bre de comédies, avant de s'essayer
dans la tragédie. Mais si Thomas ob-
tint plus de succès que Pierre dans
ses débuts, il resta dans la suite bien
loin derrière lui. Il fit jouer cinq tra-
gédies dans l'espace de quatre années:
Timocrate (1656), *Bérénice* (1657),
la *Mort de l*
(1658), *Darius*, *Stilicon*
Timocrate eut un succès prod
on le joua sans interruption p
six mois. Louis XIV alla le
théâtre du Marais. La pièce a
quatre-vingts représentations
public ne cessait de la reder
Les comédiens se rebutèrent
miers. L'un d'eux s'avança
sur le bord du théâtre, et dit
» ne vous lassez point d'ente
» *mocrate*; pour nous, nous
» las de le jouer. Nous cour
» d'oublier nos autres pièc
» bon que nous ne le re
» plus. » Après ce succès
amis de Thomas, croyant
mais il ne pourrait plus ajou
gloire, lui conseillèrent de ne
travailler pour le théâtre. Les r
sentations de *Timocrate* cessèr
et cette pièce n'a jamais reparu
scène. Le sujet de *Bérénice*, très
férent de celui qu'a traité Racine,
tiré du roman de *Cyrus*, par M
de Scudéry. *Commode* obtint
un grand succès; *Stilicon*, dont
caractère est bien soutenu, a jou
temps des honneurs de la scène.
la comédie du *Galand doubl*
d'une pièce espagnole, et j
1660, Thomas Corneille fit
senter de suite six tragédies:
et *Pyrrhus* (1661); *M*
Persée et Démétrius (16
tiochus (1666); *Laodic*
On prétend que le sujet
avait été donné à Corneill
intendant Fouquet. C'est
de théâtre pris dans ce
que du Belloy dut le suc
mire. L'affluence fut s
aux premières représen
ma, qu'il ne restait p
la scène pour les ac
toutes les pièces de

onduite. Il y a de
ion, et de l'effet
nt. Thomas donna
rac en 1668. Cette
riguée, se soutient
La tragédie de la
1669) fut suivie
'Orgueil, comédie
vers (1670); de
(1672); du *Fes-*
73). Cette pièce est
de Molière. Tho-
dit lui-même, n'a
n vers, en y ajou-
nes, et en retran-
pauvre et des traits
les théâtres de Pa-
ne ou deux comé-
Pierre. On y jouait
id, de Rosimond,
erre de Villiers, et
lle. Une comédie de
e Molina est l'origi-
ièces; elle est inti-
ado de pedro (le
la comédie de Tho-
soit restée au théâ-
Ariane (1672) fut
, en dix-sept jours.
urrence avec le *Ba-*
qu'on jouait à la mê-
re doute que Pierre
fait le rôle d'Aria-
. On trouve, dans
utés de sentiment,
entraînent; mais il
la versification est
ême(1), quoiqu'elle
vers heureux et na-
it l'art de Racine

ne pourrait rien ajouter. Ce jugement est celui de Voltaire, et il n'a point trouvé de contradicteurs. La *Mort d'Achille* (1673) fut jouée neuf fois, et eut l'honneur d'être reprise. *D. César d'Avalos* (1674) est une comédie dont l'intrigue est espagnole, et le sujet à peu près semblable à celui des *Ménechmes*. La tragi-comédie de *Cirtée* (1675) eut quarante-deux représentations, et fut reprise en 1705, avec un nouveau prologue et de nouveaux divertissements, par Dancourt. L'*Inconnu*, comédie dite *héroïque* (1675), obtint un prodigieux succès. Cette pièce, à laquelle travailla de Visé, reprise en 1679 et 1703, fut représentée en 1724, au palais des Tuileries, avec un ballet, dans lequel dansèrent Louis XV et les jeunes seigneurs de sa cour. Le *Comte d'Essex*, tragédie (1678), fut composé en quarante jours. (*V.* CALPRENÈDE). « Il y » a, dit Voltaire, quelque chose de » louche, de confus, de vague, dans » tout ce que les personnages de cette » tragédie disent et font. On ne sait ja- » mais à quoi s'en tenir. Ni la conspi- » ration du comte d'Essex, ni les sen- » timents d'Élisabeth, ne sont jamais » assez éclaircis. Je veux qu'il me de- » mande pardon; je ne veux pas de- » mander pardon : voilà la pièce. Un » héros condamné, un ami qui le pleu- » re, une maîtresse qui se désespere, » forment un tableau bien touchant; » il y manque le coloris (1). » Il manque dans toutes les pièces de Thomas Corneille. Ce vers fameux :

Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud,

est imité de ce passage de Tertullien : *Martyrem facit causa, non pœna*. *Psyché*, opéra (1678), mis en mu-

:ntendu ce vers que
ésée,
ui me le faites faire,

! pauvre Thomas,
s avec ceux de ton
ir que tu n'es qu'un
ie. »

(1) Voltaire a joint à son Commentaire du théâtre de Pierre Corneille, celui des tragédies d'*Ariane* et du *Comte d'Essex*, qui sont restées au théâtre.

sique par Lulli, ainsi que *Bellérophon* (1679), ont été revendiqués par Fontenelle. L'opéra de *Médée* (1693) fut mis en musique par Charpentier. Thomas ne réussit point dans le genre lyrique; on prétend qu'en s'y livrant, il avait suivi le conseil de Racine et de Boileau, qui voulaient opposer un rival à Quinault. *Bradamante*, tragédie (1695), n'eut point de succès. Les combats d'une femme contre des hommes furent peu goûtés du public, qui trouva que l'auteur s'était trop astreint à suivre l'Arioste. Le *Triomphe des Dames, comédie en cinq actes, mêlée d'ornements, avec l'explication du combat à la barrière, et de toutes les devises*, Paris, 1676, in-4°. Cette pièce n'est guère qu'un long programme en prose, avec des divertissements en vers. Les *Dames vengées*, ou *la Dupe de soi-même* (1682), comédie en cinq actes et en prose, Paris, 1695, in-12. C'est la défense des femmes contre la satire de Boileau: de Visé eut part à cette apologie. *La Pierre philosophale*, comédie en cinq actes et en prose, avec des chants et des danses (1681). Elle ne fut jouée qu'une fois; on n'a que le programme de cette pièce, imprimé la même année, in-4°. *Le Baron des Frondrières* (1686), comédie en prose qui n'a point été imprimée, et n'eut que deux représentations. Thomas Corneille travailla au *Comédien poète* (1673) avec Montfleury. Il fit avec de Visé, *la Devineresse*, ou *les Faux Enchantements* (1679), comédie en cinq actes et en prose, qui eut beaucoup de succès; avec Hauteroche, *le Deuil* (1682), imité d'un conte d'Eutrapel, et resté au théâtre; et *la Dame invisible*, ou *l'Esprit follet* (1684), comédie imitée de Calderon. Thomas Corneille connaissait l'art de conduire une pièce, d'amener les situations et de les varier; mais le style, qui seul fait vivre les ouvrages, est trop souvent chez lui privé de force et d'harmonie. Il avait une facilité malheureuse. Voisenon rapporte que lorsque Pierre cherchait une rime, il levait une trappe, et la demandait à Thomas qui la donnait aussitôt. On reproche à celui-ci d'avoir un des premiers altéré, par des intrigues romanesques, la noble simplicité de la tragédie. Il n'a eu que trop d'imitateurs dans le 18e. siècle; mais, comme l'observe M. Palissot, aucun d'eux n'a fait le *Comte d'Essex*, ni le beau rôle d'*Ariane*. Pierre doit de *Camma*, de *Stilicon* et de plusieurs autres pièces de Thomas, qu'il aurait voulu les avoir faites. Boileau fut injuste en disant que Thomas, emporté de l'enthousiasme d'autrui, ne s'était étudié qu'à copier les défauts de son frère, et qu'il n'avait jamais rien su faire de raisonnable. « Le » cadet, dit Voltaire, n'avait pas la » force et la profondeur du génie de » l'aîné, mais il parlait sa langue avec » plus de pureté, quoique avec plus » de faiblesse, et il aurait eu une » grande réputation, s'il n'avait point » eu de frère. » Le nom de ce frère fut pour lui un honneur dangereux. Une vanité peu éclairée le porta à prendre le titre d'*écuyer*, *sieur de l'Isle*. Molière eut raison de tourner cette faiblesse en ridicule; mais on ne doit pas oublier que Thomas s'était fait une douce habitude de désigner son frère par le nom de grand. C'est un jugement bien singulier que celui de Chapelain sur *le jeune Corneille*, dans son mémoire demandé par Colbert: « A force de vouloir » surpasser son aîné, il tombe fort au » dessous de lui, et son élévation le » rend obscur, sans le rendre grave. »

tout le contraire qu'il fallait est pour n'avoir pas cherché er que Thomas est resté dans : médiocre. Il sollicitait depuis nps son entrée à l'académie e. En 1685, son frère mou- il lui succéda. Bayle rapporte, *Nouvelles de la république* tres (janvier 1685), que Ra- directeur de l'académie, ap- quelques retards à la réception mas, et qu'il demanda et ob- surséance de quinze jours, que le duc du Maine « témoi- quelque inclination à être de ce illustre. » Il eût été singulier prince enfant eût été choisi succéder au vieux Corneille; roi trouva le prince trop jeune, mas fut reçu à l'unanimité. ût dit, remarque de Boze, qu'il sait d'une succession qui ne dait que lui. » Racine loua s d'avoir toujours été uni avec re « d'une amitié qu'aucun ît, non pas même aucune ému- pour la gloire, n'avait pu al- ; » et après avoir fait un ique éloge du grand Corneille, qui Thomas avait, disait-il, e conformités, il ajouta : cette conformité que nous s tous eue en vue, lorsque tout voix nous vous avons appelé remplir sa place. » L'acadé- avait point encore publié son dictionnaire. Elle s'occupait ne temps de rédiger des obser- sur les Remarques de Vauge- rneille était un excellent gram- ; il publia les Remarques de as, avec des notes, en 1687. une part active aux travaux du naire, qui fut publié en 1694, une l'académie n'avait pas jugé os de rapporter les termes des des sciences, Corneille com- posa de ces mêmes termes un dictionnaire qui parut la même année, en deux volumes in-folio, comme *Supplément* à celui de l'académie. On peut regarder l'ouvrage de Corneille comme la première base de celui de Chambers et de l'*Encyclopédie*. Enfin Corneille avait été un des commissaires nommés pour terminer les démêlés de Furetière avec ses confrères, et il siégeait, avec Racine et La Fontaine, parmi les vingt membres qui prononcèrent l'exclusion de cet académicien (*Voy.* FURETIÈRE). Corneille reçut, en 1691, son neveu Fontenelle à l'académie : « Ce que » vous m'êtes, lui dit-il, me fermant » la bouche sur ce qui serait trop » à votre louange, vous ne devez at- » tendre qu'un épanchement de cœur » sur le bonheur qui vous arrive, » des sentiments et non des louanges. » Th. Corneille travailla long-temps au *Mercure galant* avec de Visé, qui était son ami (1). Il était avancé en âge lorsqu'il fut reçu membre de l'académie des belles-lettres, et bientôt après il perdit la vue. Il mourut aux Andelys le 8 décembre 1709. Sa réputation était encore si grande au commencement du 18e. siècle, que La Mothe Houdart ne craignit pas de dire dans son discours de réception à l'académie française : « C'est au frère, c'est » au *rival* de ce grand homme que je » succède aujourd'hui (2). » La mé-

(1) Le discours de réception de La Bruyère ayant été maltraité dans le *Mercure galant*, l'auteur des *Caractères* appela injurieusement Corneille et de Visé *les gazetiers*. Une épigramme contre le *Mercure* est ainsi terminée :

De Visé cependant on fait sa nourriture,
Et Corneille en lèche ses doigts.

(2) Fontenelle, dont Racine avait traversé l'élection, s'exprima en ces termes : « Je tiens, par le bonheur de ma nais- » sance, à un grand nom, qui, dans la » plus noble espèce des productions de

moire de Thomas Corneille était prodigieuse; il récitait ses pièces dans le monde sans porter même avec lui le manuscrit. « Il était, dit de Boze, d'une » conversation aisée; ses expressions » vives et naturelles la rendaient lé» gère, sur quelque sujet qu'elle rou» lât. Il joignait à une politesse sur» prenante un cœur tendre qui se li» vrait aisément. » La Mothe le peint « sage, modeste, attentif au mérite » des autres, et charmé de leurs » succès. » De Cailleres lui trouve « un » génie fécond et laborieux, des mœurs » simples, douces, sociables (1). » Voici la liste de ses ouvrages: I. *Œuvres dramatiques*, Paris, 1682, 1692, 1706, 1738, 5 vol. in-12. Il y a d'autres éditions; celle de 1722 passe pour la plus complète. Presque toutes les pièces de Thomas Corneille ont été imprimées séparément. II. Les quatre premiers livres des *Métamorphoses d'Ovide, traduites en vers*, Paris, 1669, in-12: III. *Pièces choisies d'Ovide, traduites en vers*, Paris, 1670, in-12: ce sont sept héroïdes et sept élégies; IV. *Remarques de M. de Vaugelas sur la langue française, avec des notes*, Paris, 1687, 2 vol. in-12; Roterdam, 1690, 2 vol. idem; Paris, 1738, 3 vol. in-12; V. *Dictionnaire des Arts et des Sciences, pour servir de supplément au Dictionnaire de l'académie*, Paris, 1694, 1720 et 1732, 2 vol. in-folio. Fontenelle revit la troisième édition, qu'il augmenta surtout pour les articles de mathématiques et de physique. VI. *Les Métamorphoses d'Ovide mises en vers français*, Paris, 1697 et 1700, 3 vol. in-12, fig.; Liége, 1698, 3 vol. in-8°., fig. Cette traduction, aujourd'hui négligée, n'est pas sans mérite, et Desaintange en a connu le prix, puisqu'il en a emprunté douze ou quinze cents vers. VII. *Observations de l'académie française sur les Remarques de M. de Vaugelas*, Paris, 1704, in-4°.; la Haye, 1705, 2 vol. in-12; VIII. *Dictionnaire universel, géographique et historique*, Paris, 1708, 3 vol. in-fol. Ce dictionnaire, auquel il travailla pendant plus de quinze ans, était beaucoup plus étendu et meilleur que ceux qui l'avaient précédé. La Martinière, Declaustre, les continuateurs de Moréri et l'abbé Expilly, y ont puisé comme à une source féconde. Thomas Corneille donna une édition augmentée de l'*Histoire de la monarchie française sous le règne de Louis XIV*, par de Rienecourt, Paris, 1697, 3 vol. in-12. V—VI.

CORNEILLE (Michel), peintre, né à Paris en 1642, fut fils et élève d'un peintre assez estimé, qui avait été l'un des douze premiers membres de l'académie. Dès sa jeunesse, il donna des preuves de talent, remporta le prix de peinture, et alla étudier à l'académie de Rome. Il quitta cet établissement par amour pour l'indépendance, et s'occupa à copier un grand nombre de tableaux, donnant toujours la préférence à ceux des Carraches. A son retour d'Italie, il fut admis en 1663 dans l'académie de peinture. Son morceau de réception était l'esquisse d'un tableau qu'il faisait alors pour Notre-Dame, et qui représente *la Vocation de S. Pierre et de S. Paul*. Il mourut à Paris en 1708. Son talent était supérieur à celui de la plupart de ses contempo-

» l'esprit, *efface* tous les autres noms. » Le mot *efface* était trop fort, et Trublet lui-même observe qu'en supposant que Corneille surpassât Racine, deux grands hommes ne s'effacent pas.

(1) Il laissa une fille, qui épousa M. de Marsilly, et un fils nommé *François*, dont la fille fut mariée avec le comte de la Tour du Pin.

le roi et le dauphin aimaient vrages ; ce fut même le dau- ui, voyant que l'on n'avait pas à l'employer pour les pein- les Invalides, lui fit donner une le qu'il peignit à fresque. Les irs recherchaient ses tableaux; onnaissaient que, parmi les pein- ui ont suivi la manière des Car- , peu avaient aussi bien saisi leur e dessin grand et correct, leur sition noble et sage, leurs ex- ons pleines de justesse, leur u large et leur coloris vigou- regardé par tous les bons ju- mme le plus propre aux sujets iques et sacrés. La réputation chel Corneille n'a pas été de emps aussi grande qu'elle de- 'être, parce que cet artiste, l'un caractère doux et modes- joignit pas à ses talents celui mettre en vogue. Admirateur Carraches, il n'évita pas assez ntes rembrunies que le temps a nt communiquées à leurs ta- t. Les lumières sont très rares les siens, et il y règne en géné- isque dans les carnations, un iolet, plus fait pour repousser ue pour l'attirer. Presque tou- aussi son dessin laisse à dési- ous le rapport de la grâce et de nce, surtout dans les extrémi- s figures. Michel Corneille eût faire un nom par ses seules ires. L'esprit et la fermeté de ux-fortes et la correction de son n font rechercher le petit nom- l'estampes qu'il a fait paraître, 'après quelques grands maîtres, 'après ses propres tableaux. Ses ipaux ouvrages de peinture fu- faits pour des maisons royales s églises, et placés dans l'ori- à Paris, Lyon, Versailles et ainebleau. Ils ont, pour la plu- part, été perdus pendant la révolution. — Jean-Baptiste Corneille, son frère, naquit à Paris en 1646, eut aussi son père pour premier maître, et fit le voyage de Rome. L'académie le reçut en 1676, et, dans la suite, le nomma professeur. Il travailla principalement pour les églises de Paris, et mourut en 1695. Il a publié des *Eléments de peinture pratique*, 1684, in-12. D—T.

CORNEILLE DE BLESSEBOIS (Pierre), auteur dramatique et romancier, de la fin du 17e. siècle. Ses ouvrages sont : I. *les Soupirs de Siffroi*, ou *l'Innocence reconnue*, tragédie, Châtillon-sur-Seine, 1675, in-8°.; II. *Eugénie*, tragédie, Leyde, 1676, in-12; III. *la Victoires pirituelle de la glorieuse Ste. Reine, remportee sur le tyran Olibre*, tragédie, Autun, 1686, in-4°.; IV. *Marthe le Hayer*, ou *Mlle. de Scay*, comédie en trois actes, ainsi que les pièces précédentes, 1682, in-12, pièce trop libre, dit Mouhy; V. *le Filou réduit à mettre cinq contre un*, pièce sans distinction de scènes, comme la précédente; VI. *la Corneille de Mlle. de Scay*, comédie en un acte, 1678, in-8°. Les trois dernières de ces pièces sont imprimées, dit encore Mouhy, dans l'*Almanach des Belles*, année 1676, volume très rare. VII. *Le Lion d'Angélie, histoire amoureuse et tragique*, Cologne, 1676, in-12. Corneille de Blessebois était peut-être bourguignon; mais Papillon n'en fait aucune mention dans sa *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*. A. B—T.

CORNEJO (Pierre), historien espagnol, connu sous le nom de *Cedro Cornejo de Pedrossa*, entra dans l'ordre des carmes, fut reçu à l'université de Salamanque, sa patrie, où il professa la philosophie et la théologie, et remplit ensuite les premières

charges de son ordre. Il se trouva en France du temps de la ligue, dont il se montra le zélé partisan; il en a laissé l'histoire en espagnol, depuis 1585 jusqu'en 1590, publiée à Paris en 1590, sous le titre de *Compendio y breve relacion de la liga*, etc. L'historien de Thou n'en loue pas l'exactitude. Cornejo mourut le 31 mars 1618. Il laissa aussi une *Histoire des guerres de Flandres*, traduite de l'espagnol en français par G. Chapuys, Lyon, 1578, in-8°. B—P.

CORNÉLIA, dame romaine, de l'illustre famille du même nom, et que l'histoire accuse de crimes aussi odieux qu'extraordinaires. L'an 423 de Rome (331 avant J.-C.), dans le temps où une épidémie désolait cette ville et ses environs, on fut frappé d'étonnement et d'effroi en voyant que les principaux patriciens périssaient successivement par des maladies dont les symptômes étaient les mêmes. Cependant il était difficile de ne pas attribuer leur mort à la contagion, puisque l'empoisonnement, ce crime dont il est trop souvent question dans les annales de l'Italie moderne, était alors à peine connu à Rome, et que l'on n'avait pas même songé à le punir par une loi. Dans la douleur générale, une femme esclave se présenta à l'édile curule Q. Fabius, et accusa d'empoisonnement plus de vingt dames romaines, désignant spécialement comme celles qui dirigeaient cet affreux complot, Cornélia et Sergia, autre patricienne. Si l'on en croit plusieurs auteurs, le nombre des femmes que, par suite de cette dénonciation, l'on reconnut coupables, fut de cent soixante-dix, ou même, selon quelques autres, de trois cent soixante-six. Cornélia et Sergia avaient été surprises composant leurs funestes breuvages. Amenées devant l'assemblée du peuple, elles soutinrent que c'étaient des remèdes salutaires. L'esclave alors, se voyant accusée de faux témoignage, demanda qu'il fût ordonné aux deux dames d'avaler leurs potions. On prit ce parti; mais avant de s'y soumettre, elles sollicitèrent la permission d'avoir une conférence avec les autres accusées. Lorsqu'elles l'eurent obtenue, toutes burent le poison, évitant ainsi une mort plus honteuse, et peut-être plus cruelle. Les Romains crurent voir dans cette conjuration un signe de la colère céleste, et cherchèrent à apaiser les dieux en nommant un dictateur pour attacher le clou au temple de Jupiter Capitolin, cérémonie à laquelle on avait déjà eu quelquefois recours dans les temps de calamité publique. Cn. Quintilius fut élu, et abdiqua immédiatement après s'être acquitté de cette fonction pénible. Le crime des dames romaines est présenté avec des circonstances propres à faire soupçonner la véracité des historiens; le nombre des coupables surtout donne à ce fait un air de merveilleux. Tite-Live avoue que plusieurs écrivains n'en parlent pas, et on peut observer que l'époque où l'on place cette singulière histoire appartient encore à ces premiers temps de Rome, dont les événements ne paraissent pas authentiques: cependant, ce qui est arrivé en France en 1679 ne permet pas de rejeter absolument le récit de Tite-Live (*Voy.* BRINVILLIERS). D—T.

CORNÉLIE, femme de Tibérius Gracchus, personnage consulaire, était fille du premier Scipion l'Africain. Elle est plus connue comme mère de Tibérius et de Caïus Gracchus. Restée veuve avec douze enfants, dont neuf moururent jeunes, elle refusa de devenir femme de Ptolémée, roi d'Égypte. Elle prit un soin particulier de

tion de ses fils Tibérius et
d'étaient les jeunes romains les
exemplis de leur temps. Ils de-
, dit Cicéron, l'élégance de leur
ion aux leçons et aux exemples
r mère, femme de l'esprit le
ultivé, et dont les lettres étaient
admirées long-temps après sa
pour la pureté de la diction.
eux Gracchus faisaient tout l'or-
le leur mère. On raconte qu'une
campanienne, qui la visitait, lui
étalé tous ses bijoux et tous ses
t, et lui ayant demandé à voir
ns, Cornélie, en lui montrant
ux fils, lui dit : « Voilà mes bi-
et mes ornements. » Il lui fut
de son vivant, une statue avec
inscription : *Cornelia mater*
thorum (*Voy.* GRACCHUS). —
LIE, fille de Cinna, fut la se-
femme de Jules César et la
de Julie, qui épousa Pompée.
était si attaché, que le terrible
ne put obtenir de lui qu'il la
iât : il la perdit étant questeur,
fit l'éloge funèbre à la tribune.
que observe que César fut le
er Romain qui fit l'éloge public
femme aussi jeune, et que par-
agna les cœurs de la multitude.
Q—R—Y.

RNÉLIE. *Voy.* POMPÉE.

RNÉLIE, première vestale sous
ne de Domitien, fut convaincue
te, et enterrée toute vive. Pline
'elle fut condamnée sans avoir
tendue, et que l'empereur avait
qu'elle périt, pour que son rè-
t marqué par le supplice d'une
e. Suétone ne dit rien qui puisse
liter cette opinion ; il observe
avait été absoute autrefois
pareille accusation, et laisse en-
que ce fut un acte de justice
plutôt qu'un acte de cruauté.
oment où elle descendait dans la
fatale fosse, sa robe s'étant accro-
chée, elle se retourna et se débarrassa
avec autant de tranquillité que de mo-
destie. Q—R—Y.

CORNÉLIO (FLAMINIO). *Voy.* CORNARO ou CORNER.

CORNÉLIS (CORNEILLE), peintre, né à Harlem en 1562, puisa dans cette ville les premiers principes de son art. Fort jeune encore, il entreprit d'aller en Italie; mais divers obstacles ayant interrompu son voyage, il revint en Flandre, et s'arrêta à Anvers; les études qu'il y fit à l'école de François Porbus, puis à celle de Gille Coignet perfectionnèrent beaucoup sa manière de peindre. Il traita avec succès l'histoire, le portrait et même les fleurs. Son retour à Harlem fut signalé par un ouvrage considérable, représentant la *Compagnie des arquebusiers ;* ce tableau capital excita la surprise et l'admiration de van Mander, qui se trouvait alors dans cette ville. « En effet, dit Descamps, » l'ordonnance en est belle, la cou- » leur excellente, les mains d'un » beau dessin, les expressions nobles : » ce ne sont cependant que des por- » traits, mais tracés par le génie de » l'histoire. » Cornélis avait formé son goût sur la nature, qu'il imitait fidèlement, et sur les chefs-d'œuvre de l'antique, dont il s'était procuré des plâtres, pour se dédommager de n'avoir pu étudier les originaux; aussi son dessin était correct, exempt d'affectation, et il rendait très bien les différences que présente le nu, suivant les sexes et les âges; ce mérite brillait surtout dans une grande scène du *Déluge*, qu'il exécuta deux fois avec toute l'habileté qu'exige un pareil sujet. Peu de peintres ont plus travaillé et ont été plus loués que Cornélis; ses productions nombreuses, en grand et en petit, étaient enlevées par les ama-

teurs, et elles sont devenues très rares dans le commerce : il les marquait par *C. C.* ou par *Ch.* Les galeries de Vienne et de Dresde renferment plusieurs de ses tableaux. Muller et Goltzius ont beaucoup gravé d'après ce maître; mais ils paraissent lui avoir prêté leur manière. On distingue entre les planches de Goltzius quatre plafonds, le *Supplice de Tantale*, la *Chute d'Icare*, celle de *Phaëton*, et le *Supplice d'Ixion;* et, dans les planches de Muller, une vaste composition représentant la *Fortune, qui distribue inégalement ses bienfaits.* Cornélis mourut en 1638. — Henri Cornélis, son frère, sculpteur et peintre, voyagea en Italie et en Espagne. Il réussissait principalement dans les marines et les paysages. V—r.

CORNELIUS COSSUS (*Voyez* Cossus).

CORNELIUS SEVERUS (P.), poëte latin, contemporain d'Ovide, qui lui adressa sa 2e. épître, livre IV *De Ponto.* Une mort prématurée, et que déplore Quintilien, l'empêcha de se placer au rang que son génie semblait lui marquer parmi les grands poëtes. Il avait entrepris sur la guerre de Sicile un poëme, qui lui eût mérité, au jugement de ce même Quintilien, la seconde place après Virgile. Ce qui nous reste des poésies de Cornelius Severus a singulièrement exercé la sagacité des critiques. Son poëme sur l'*Etna*, long-temps attribué à Virgile lui-même, et imprimé avec ses *Catalectes*, paraît enfin rendu à son véritable auteur, ainsi qu'un assez beau fragment sur *la Mort de Cicéron.* Ce dernier morceau, successivement publié par P. Pithou, par Scaliger, à la suite de l'*Etna*, et par Burmann, dans son *Anthologia latina*, liv. II, épigr. 155, a reparu avec d'heureuses corrections dans le 6e tome des *Miscel. observ.*, pag. 526. Quelques savants contestent cependant encore l'*Etna* à Sévère, et l'attribuent à Lucide le jeune (*Voy. Poet. lat. min. de Wernsdorff*, tome III de la collection). Serionne a traduit en français l'*Etna* de Corn. Severus, et *les Sentences* de Publius Syrus, Paris, 1756, in-12, avec le texte latin, des notes critiques, historiques et géographiques, la vie des deux auteurs, une carte de Sicile et un plan des environs de l'Etna. A—D—s.

CORNELIUS (Caius), ingénieur romain, contemporain de Vitruve, fut chargé par Auguste de la réfection et de l'entretien des balistes, des catapultes et autres machines de guerre employées par les armées romaines. Marcus Aurelius, Publius Minidius, et Vitruve lui-même, lui étaient associés dans ce travail. — Sous le règne de Vespasien, un autre Cornelius (C. Pinus) se distingua dans la peinture, et peignit, de concert avec Attius Priscus, autre peintre renommé, le temple de l'Honneur et de la Vertu que ce prince faisait rétablir. On trouva que les tableaux d'Attius se rapprochaient de la manière des anciens maîtres. — Le nom d'un troisième Cornelius (Saturninus), sculpteur, se lit dans Apulée, et ceux de deux architectes, appelés Publius Cornelius, étaient gravés sur une inscription rapportée par Gruter. L—S—r.

CORNELIUS-NEPOS, historien latin, florissait sous César et Auguste, et mourut pendant le règne de ce dernier. On ignore les détails de sa vie. Un passage de Pline le naturaliste nous apprend qu'il était né sur les bords du Pô : ce qui nous explique pourquoi Catulle lui donne le surnom d'*Italien*, et Ausone celui de *Gaulois*, puisque le pays qu'arrose le Pô, renfermé dans l'Italie,

[illegible]nait la Gaule Cisalpine. Cornélius-[illegible]pos fut l'ami intime de Catulle, qui lui [illegible]dressé une de ses plus jolies pièces [illegible]vers; de C[illegible]n, qui a[illegible]it son [illegible]; de Pomponius Atticus, auquel [illegible] dédia un de ses ouvrages, et dont [illegible] a écrit la vie ou plutôt le pa[illegible]ri-[illegible]. Nous apprenons par les [illegible]res [illegible] Cicéron que Cornélius Népos n[illegible] [illegible]it pas les écrits moraux et [illegible] [illegible]ent philosophiques; son g[illegible]e [illegible]rtait vers la science des t[illegible] et [illegible]de de l'histoire. Aucun des ou-[illegible]ges qu'il avait composés d[illegible] [illegible]re n'est parvenu en entier [illegible] u a [illegible]s; voici la liste de ceux q[illegible] [illegible]traits ou des citations nous ont [illegible]maître : I. *Vies des grands* [illegible] [illegible]*nes de l'antiquité*. Les érudi[illegible] [illegible]tendent aujourd'hui à attribuer à Cor-[illegible]lius-Népos l'ouvrage que no[illegible] pos-[illegible]ions sous ce titre, mais tout con-[illegible]ourt au contraire à nous le faire con-[illegible]dérer comme l'abrégé fait par Æmi-[illegible]s Probus, de l'ouvrage plus con-[illegible]dérable que Cornélius-Nepos avait [illegible]mposé. Tous les manuscrits de ces [illegible]es portent en tête le nom d'Æmilius [illegible]robus et non celui de Cornélius-[illegible]épos; et douze vers de cet Æmilius [illegible]robus, dans lesquels ce grammai-[illegible]ien, du siècle de Théodose, atteste [illegible]que son père et son grand-père l'a-[illegible]vaient aidé à transcrire l'ouvrage qui [illegible]orte son nom, confirment l'intitulé [illegible]s manuscrits. Les premiers éditeurs [illegible]s sont conformés aux manuscrits, et [illegible]'est sous le nom d'Æmilius Probus [illegible]qu'André d'Asola (beau-père d'Alde [illegible]Manuce), Longueil et Lambin, ont [illegible]publié ces vies. Ceux qui sont venus après ont cru sans doute relever l'importance de leurs travaux sur cet abrégé, en soutenant que c'était celui-là même que Cornélius avait composé; mais la seule raison qu'il en ont donnée est la pureté du style. Est-il donc si difficile de s'approprier les expressions et la manière de l'auteur que l'on abrège? Et le plus grand nombre des abréviateurs ne sont-ils pas de simples copistes, qui transcrivent par parties les pages et les phrases de l'auteur qu'ils veulent réduire? D'ailleurs les commentateurs ont remarqué, quoique très rarement, dans l'ouvrage d'Æmilius Probus, quelques mots qui n'appartiennent pas aux siècles classiques, des tournures peu élégantes, des temps de verbes mis les uns pour les autres, et surtout un emploi maladroit du pronom personnel qui produit l'amphibologie et l'obscurité, et trahit un écrivain peu exercé. Les personnages les plus connus et les faits les plus importants s'y trouvent quelquefois confondus, et il y a des erreurs grossières de chronologie. Quand on s'est convaincu de la vérité de ces observations, il devient impossible de reconnaître, dans ce maigre et fautif abrégé, l'un des plus savants et des plus élégants auteurs de l'antiquité, celui que Pline, Plutarque et plusieurs autres citent avec le plus grand respect sur les matières les plus graves, et auquel Cicéron donnait l'épithète d'ἄμβροτος (immortel); celui que Pomponius Atticus voulait placer au premier rang comme écrivain, après Cicéron. St.-Réal, qui ne jugeait Cornélius-Népos que d'après cet abrégé, disait que c'était un génie fort médiocre, sans se douter le moins du monde que le véritable auteur de l'ouvrage sur le quel il appuyait son jugement était un obscur grammairien du 4e. siècle. Les vies des grands capitaines que Cornélius-Népos avait composées, n'étant pas parvenues jusqu'à nous, l'abrégé qu'en a fait Æmilius Probus est cependant, malgré ses défauts, un morceau précieux. D'ailleurs,

il est clair, fort court, et très propre, par conséquent, à être mis entre les mains de la jeunesse : c'est ce qui lui a valu l'honneur d'être si souvent réimprimé. Nous ne citerons ici que les principales éditions. La première parut à Venise en 1471, in-4°., imprimée par Nicolas Jenson; elle commence ainsi : *Æmilii Probi viri clarissimi de vitâ excellentium liber incipit feliciter*; et à la fin on lit, dans la souscription : *Probi Æmilii de virorum excellentium vitâ*, etc. L'édition d'Augustin Staveren, *cum notis variorum*, in-8°., Leyde, 1773, est la plus estimée; on y a recueilli les notes de seize éditeurs et commentateurs. L'édition de Bosius, avec les notes et les variantes de Fischer, Leipzig, in-8°., 1806. Celle de Bosius, avec les additions de Wetzel, in-8°., 2 vol., Leignitz, 1801. Cette édition, une des moins volumineuses (le 2e. vol. ne contient que 141 pages), est une des meilleures, à cause des arguments, des notes, des tables, de la vie de l'auteur, et des tables chronologiques et historiques du nouvel éditeur. Edition de Ith, Berne et Lausanne, in-8°., 1779, dans la collection des classiques. Edition de Staveren, redonnée par Harles et Kappius, Erlang, in-8°., 1800. Il a paru en Allemagne plusieurs éditions de ces *Vies*, avec des notes allemandes; les principales sont celles de M. Henri Paufler, Leipzig, in 8°, 1804; de M. Henri Brenz, Zurich, in-8°., 1796; de M. Fr.-R. Ricklefs, in-8°., 1802. Il existe plusieurs traductions en allemand de cet ouvrage; la dernière est de M. Feder, in-8°., 1800. La traduction anglaise de Joh. Clarke, Londres, 1726 ou 1732, est estimée, à cause des notes. On compte au moins huit traductions françaises : celles de du Haillan, 1568, in-4°.; de Claveret (1663), de Jean Henry (1697), du P. Vignancourt, du P. Le Gras (1729), d'un anonyme, imprimée chez Barbou, Paris, 1743, 1749 et 1771 : il paraît que c'est à tort qu'on a attribué cette traduction à l'abbé Valart (*Voy.* le *Dictionnaire des anonymes*, tome Ier. page 122); celle de l'abbé de Radonvilliers et de M. Noël, 1807; enfin celle de l'abbé Paul, in-12, 1781 : le même traducteur en a donné, en 1807, une édition à l'usage des écoliers. Il ne nous reste que des fragments des autres ouvrages de Cornélius-Népos. II. *Trois livres de chroniques*. Aulu-Gelle, Solin, en ont cité quelques passages; l'auteur remontait jusqu'aux temps fabuleux, et donnait l'origine des principales villes d'Italie. III. Des *Exemples*, cité par Aulu-Gelle; IV. *Des Hommes illustres*, divisé en plus de seize livres, et dont il est fait mention dans Aulu-Gelle et dans Macrobe; V. une *Vie de Cicéron*; VI. *Des Historiens grecs*; VII. un *Recueil de lettres adressées à Cicéron*, cité par Lactance. Pline cite souvent Cornélius-Népos, relativement à des mesures géographiques qui n'ont pu se trouver dans aucun des ouvrages que nous venons de désigner; Cornélius-Népos avait donc composé quelque histoire, ou traité de géographie, dont nous ignorons encore le titre. W—s.

CORNELIUS A LAPIDE. *Voy.* PIERRE (de la).

CORNELIUS (ANDRÉ), de Stavoren en Frise, a publié en langue hollandaise la *Chronique de la Frise*, de Ocko van Scharl (Occo-Scarlensis), retouchée d'abord par les soins de Jean Ureterp (ou Vlitarp), et ensuite par les siens, à Leeuwarde, 1597, in-fol. Elle est partagée en douze li-

[illegible] s'étend depui[illegible]
[illegible] jusqu'à 1565 [illegible]
[illegible] ne doit être [illegible]
[illegible]mp de méfiance : [illegible]
[illegible] in-4°. parut en 1752. M—ow.

CORNET (Nicolas), docteur en [illegible]gie de la faculté de Paris, de la [illegible]n et société de Navarre, naquit à [illegible] en 15[illegible]2. Après de bonnes [illegible], il entra chez les jésuites, où [illegible]fectionna, et se rendit telle[illegible]able dans les littératures grec[illegible] latine, qu'il prononça, aux [illegible] applaudissements de ceux qui [illegible], un discours en français [illegible] ces deux langues. Après avoir [illegible] quelques années chez les jé[illegible] il vint à Paris étudier en théo[illegible] s'attacha à la maison de Na[illegible] Il y obtint le bonnet de doc[illegible] 1626, devint ensuite grand[illegible] du collége de Navarre et syn[illegible] la faculté de théologie. Son [illegible] le fit connaître du cardinal de [illegible]lieu, qui voulut en faire son con[illegible]; mais, soit modestie, soit qu'il [illegible]rût délicat ou dangereux de se [illegible] d'une pareille conscience, [illegible] refusa cet emploi; seulement [illegible] dans le conseil du cardinal. [illegible]oit qu'il aidait ce prélat dans [illegible]vrages de piété et de théo[illegible] qu'il composait, et on lui at[illegible] la belle préface des *Méthodes [illegible]troverse*, le meilleur des ou[illegible] de Richelieu. C'est vers ce [illegible] que commencèrent à s'agiter, [illegible] beaucoup de chaleur, les ques[illegible]ur la grâce, et qu'on vit figurer [illegible]ette lutte des hommes du pre[illegible]périte, tels qu'Arnauld, Pascal [illegible]autres solitaires de Port-Royal. [illegible], en sa qualité de syndic de la [illegible], s'était vu obligé de lui dé[illegible] sur ces matières quelques pro[illegible]ns qui lui avaient paru sus[illegible] dans les thèses de jeunes ba-cheliers, qu'il avait reçues, et qu'ils y avaient rétablies. Parmi ces propositions se trouvaient les cinq condamnées depuis comme extraites du livre de Jansénius, évêque d'Ypres, intitulé *Augustinus*. Ant. Arnauld, qui soutenait les sentiments opposés, se plaint du docteur Cornet en plusieurs endroits de ses écrits. Il lui reproche d'avoir falsifié Cajetan, d'avoir reconnu pour orthodoxe la doctrine de lui, Arnauld, et de s'être ensuite déclaré contre; de s'être mis à la tête de ses ennemis; d'avoir corrompu les conclusions de la faculté de théologie, et commis d'autres falsifications; d'être favorable à l'ultramontanisme, etc. Ces imputations paraîtraient graves, si on ne savait que l'esprit de parti grossit tous les objets, et qu'il faut se défier de ce que font et disent les gens les plus recommandables, quand ils en sont animés. Quoi qu'il en soit, Cornet vécut estimé et honoré. Il fit par son testament beaucoup de legs pieux, et mourut au collége de Boncourt, le 12 avril 1663. Il fut inhumé dans la chapelle de ce collége, où Bossuet, qui avait été son élève et qui n'était point encore évêque, prononça son oraison funèbre. « Puis-je, disait ce » grand homme, puis-je refuser à ce » personnage quelques fruits d'un es» prit qu'il a cultivé avec une bonté » paternelle dès sa première jeunesse, » ou lui dénier quelque part de mes » discours, après qu'il en a été si sou» vent le conseil et l'arbitre? » L—r.

CORNETO (Adrien, cardinal de), *Voy.* Castellesi.

CORNETTE (Claude-Melchior), médecin, né à Besançon le 1er. mars 1744, après avoir pris ses premiers degrés à l'université de cette ville, se rendit à Paris, où son intelligence le fit distinguer par Lassone, médecin du roi, qui l'engagea à étudier la chi-

mie. Il y fit de très grands progrès, présenta à l'academie des sciences plusieurs mémoires sur le phosphore, sur le vitriol, etc., et fut admis dans cette compagnie savante en 1779. Elle avait proposé, cette même année, de *rechercher les moyens d'augmenter en France la production du salpêtre*. Parmi les ouvrages envoyés au concours, on en remarqua un tellement supérieur à tous les autres, qu'on ne balança pas à lui adjuger le prix. Il se trouva que cet ouvrage était de Cornette, qui, ayant été reçu à l'académie, ne pouvait plus être admis à concourir. La collection des *Mémoires de l'académie* en contient plusieurs de Cornette. Nommé médecin de Mesdames, tantes du roi, il accompagna ces princesses quand elles sortirent de France, au commencement de la révolution, et perdit par là le fruit de ses épargnes. Ce qu'il regrettait davantage était une collection de livres précieux et de très beaux instruments de physique et de chimie. Il mourut à Rome, le 11 mai 1794. W—s.

CORNHERT, ou COORNHERT (Dirric, fils de Volcart), né à Amsterdam en 1522, dans la classe bourgeoise, fut envoyé jeune en Espagne. A son retour, il encourut la disgrâce paternelle et l'exhérédation, par un mariage d'inclination avec une personne très recommandable sous plus d'un rapport, et même alliée, à ce qu'on prétend, à la famille des Brederode, mais privée des dons de la fortune. Il s'attacha, comme maître d'hôtel, à Renaud, comte de Brederode, dont il sut se concilier, pour le reste de ses jours, l'estime et la bienveillance, quoiqu'il ne demeurât pas long-temps à son service. Rendu à lui-même, il s'établit à Harlem comme graveur en taille-douce, et il trouva une ressource pour exister dans ce qu'il n'avait pratiqué que comme amateur. C'est lui qui nous a transmis, par son burin, les peintures capitales de Martin de Heemskerk, telles que *l'Infanticide de Bethlehem*, les *Bacchanales*, le *grand Crucifiement*, la *Poutre dans l'œil*, les douze *Patriarches*, etc., estampes encore recherchées aujourd'hui. Il a eu pour élèves et collaborateurs dans la gravure de Gheim, Goltzius et Philippe Gallé. Différentes questions religieuses, celle de la prédestination surtout, agitaient l'esprit de Cornhert; il voulut s'en éclaircir par la lecture de S. Augustin et d'autres pères de l'église, et, comme il ne savait pas le latin, il se mit à l'apprendre dans cette intention. La preuve de ses progrès est dans la traduction hollandaise du *Traité des Offices* de Cicéron, de celui de *la Bienfaisance* de Sénèque, et des livres de la *Consolation de la philosophie* de Boëce. Cette extension de ses connaissances augmenta sa considération; la ville de Harlem le gratifia d'une place de notaire, et, environ deux ans après, en 1564, elle le nomma son conseiller-pensionnaire, magistrature très distinguée en Hollande. Il fut successivement chargé des commissions les plus difficiles et les plus délicates, spécialement auprès de Guillaume Ier., qui avait entrepris d'affranchir sa patrie du joug espagnol. Henri de Brederode, fils de Renaud, employa également Cornhert à ses vues libérales et patriotiques. Cornhert était l'ardent ennemi de toute oppression civile et religieuse. Plusieurs le tiennent pour l'auteur de la fameuse *Confédération* et de la *Supplique des nobles*, que d'autres attribuent à Marnix. Il ne paraît pas douteux que l'on doive à Cornhert le premier écrit que le prince Guillaume fit paraître

camp au mois de décembre et qui était intitulé : *Avertis- aux habitants des Pays-Bas.. loi, pour le roi et pour le peu-* s liaisons avec les principaux la liberté le firent incarcérer à la n 1568, et la plus cruelle des- emblait se préparer pour lui. me chercha à gagner la peste a lui communiquer et pour pé- e lui ; mais, instruit de ce fu- dessein, il l'en reprit sérieuse- et l'exhorta à partager sa con- et sa résignation. Il composa a prison quelques opuscules spirent ces sentiments si dignes mme de bien et du disciple de gile. On remarque dans le nom- e pièce qu'il a intitulée : *la Co- d'heur et malheur*, ou l'*Eloge prison*, espèce de drame allé- e. Traduit devant ses juges, il ifia avec un mâle courage, et, toute attente, il recouvra sa . Arthus de Brederode l'ayant de nouveaux dangers qui le aient, Cornhert se réfugia à , où son burin lui redevint our vivre. Les persécutions ec- tiques commencèrent à le tour- r à cette époque non moins que rsécutions politiques. Bien que n de la réforme, il n'approuvait alement toutes les doctrines de et de Bèze, et les partisans à ice de ces réformateurs le pri- ussitôt pour l'objet dévoué de ine. Rien ne lassa sa constance. ats de Hollande s'étant détermi- 1572 à s'opposer, par les me- es plus énergiques, à la tyrannie ilippe II, ils appelèrent Corn- uprès d'eux pour remplir les ons de secrétaire d'état ; mais it pu dissimuler son aversion les violents procédés de Lumey, de la Marck, pour les extor- sions, les brigandages, les concussions des gens de guerre qu'il traînait à sa suite, il se vit contraint d'abandonner son poste et de s'expatrier de nouveau. Il retourna à Clèves, où Guillaume Ier. continua d'employer ses services et sa plume. Il écrivit à cette époque un *Mémoire* étendu, *pour faire voir avec évidence à toutes les puissances chrétiennes que l'insurrection des Pays-Bas contre le roi d'Espagne ne porte point du tout le caractère de la sédition, mais qu'elle est fondée sur la première et la plus irréfragable loi de la nature, celle de la défense de soi.* Il s'y prononce encore avec force contre les fureurs des iconoclastes, et s'attache à décharger de ce tort les véritables amis de la chose publique. Deux autres écrits parurent de lui vers ce temps ; l'un intitulé : *De l'origine des troubles des Pays-Bas ;* l'autre, *De la permission et des decrets de Dieu.* Il s'élève particulièrement dans ce dernier contre la doctrine, qu'il faut punir de mort les hérétiques. Au sujet de cette doctrine, il eut pour principal adversaire Juste-Lipse. Celui-ci, dans le 4e. livre de sa *Politique*, s'étant déclaré en faveur d'une religion unique et exclusive, et ayant conseillé comme moyen de parvenir à ce but le déplorable remède, *Ure et seca*, Cornhert entreprit de combattre ce systême, et il s'en est occupé jusqu'à son lit de mort. Requesens, gouverneur espagnol, excepta nominativement Cornhert, avec vingt trois autres individus, des lettres d'amnistie qu'en 1574 il publia en faveur de tous ceux qui, sous deux mois, auraient reçu l'absolution au saint tribunal de la pénitence. Depuis ce temps, il est moins question de Cornhert dans les affaires publiques. Cependant les actes de la pacification de Cologne, com-

mencée l'an 1579, et publiés à Delft avec d'excellentes notes par Aggée Albada, ami intime de Cornhert, passent pour être de ce dernier. Il écrivit aussi une *Apologie* pour la magistrature de Leyde dans l'affaire du ministre Gaspard Coolhaas. Ayant prêté sa plume aux réclamations de quelques catholiques de Harlem, sa conduite fut improuvée par les états. En 1582, il mérita bien de la chose publique en découvrant une conspiration tramée par les Espagnols contre la ville d'Enkhuisen. En fait de religion, Cornhert ne marchait sous la bannière d'aucun parti, ce qui le fit désavouer par tous. Il attaqua, sur quelques points de doctrine, le *Catéchisme de Heidelberg*, devenu en Hollande la base de l'enseignement religieux, et il dédia aux états sa *Pierre de touche* de ce livre symbolique. Cette hardiesse excita contre lui les plus violentes clameurs; il fut traité de pélagien, d'esprit fort, d'homme sans foi et sans loi. Sa brochure semble avoir été tacitement supprimée. Cependant les états établirent entre Cornhert et ses antagonistes des conférences ou disputes publiques, qui n'eurent aucun résultat. Quelque temps après, Jacques Arminius, alors pasteur de l'église réformée d'Amsterdam, ayant été chargé, par le consistoire, d'examiner et de réfuter les écrits de Cornhert, il fut, dit-on, lui-même entraîné et convaincu par les raisonnements de celui qu'il devait combattre. Vers le même temps, le séjour de la ville de Delft, ayant été interdit à Cornhert, il se retira à Gouda, où il mourut le 29 octobre 1590. Il acheva dans son lit de mort son *Traité contre la peine capitale des hérétiques*, traité que ses héritiers firent traduire en latin, et qui a paru à Hanau en 1593. Il n'eut pas la satisfaction de mettre la dernière main à sa traduction hollandaise du *Nouveau-Testament*, calquée sur la version latine d'Erasme. Toutes les œuvres de Cornhert, en vers et en prose, ont été recueillies à Amsterdam, 1630, en 3 vol. in-fol. Il forma, avec Spiegel et Visscher, le triumvirat restaurateur de la langue et de la poésie hollandaises, et il est bien apprécié sous ce rapport dans l'*Histoire de la poésie hollandaise*, que vient de publier M. de Vries. Son poëme *Du bon et du mauvais usage de la Fortune*, est une de ses plus estimables productions. L'air national de *Wilhelmus van Nassouwen*, que les Hollandais se sont transmis de génération en génération jusqu'à nos jours, et qui n'a été démonétisé qu'avec la chute de la maison d'Orange, dont il célébrait le premier héros, est dû à la verve de Cornhert; nous pensons même qu'il en a pu composer aussi la musique; car il excellait aussi dans ce dernier art, ainsi que dans la plupart des exercices du corps. Nul n'a moins mérité que lui la qualification de rêveur fanatique et d'enthousiaste. Un enthousiaste, un rêveur fanatique, nommé *Henri-Nicolas* de Munster, s'était flatté, en 1540, de le gagner à son parti; mais Cornhert avait dans son excellent esprit un préservatif assuré contre de pareils travers. Il ne prêcha jamais que la tolérance, la paix, et son seul rêve fut un *interim* qui aurait préparé les voies au retour de la primitive simplicité de la foi. Il nourrissait cette espérance au milieu des dissensions civiles et religieuses les plus acharnées. Encore en 1620, quelques forcenés de la magistrature de Campen firent un *auto-da-fé* de son portrait. Sa passion pour la liberté, il la partageait avec ses deux frères aînés, Clément et François, qui, l'un et l'autre, rendirent à leur patrie des

s signalés. Le dernier s'était 1568, condamné à un bannis- perpétuel et à la confiscation biens, par arrêt du tribunal de ue le duc d'Albe avait créé à les; mais dix ans après, la ville erdam, affranchie du joug es-, le rappela dans son sein aux ors de la magistrature. M—on.

INILLE, ou CORNEILLE LBRECHTSEN, peintre, né le en 1468, avait reçu de la les plus heureuses dispositions: int à l'huile, à fresque et en pe, et a également bien réussi s différents genres. C'est de son u'est sorti le fameux Lucas de —Cornelié Kunst, fils du ent, né à Leyde, fut élève de re, et hérita de ses talents. Il a à Leyde et à Bruges, avec un coès pour sa gloire et pour sa i. On cite, comme ses meil- ouvrages, un *Portement de* , sujet orné d'un grand nom- figures pleines d'expression, *Descente de Croix*, tableau ndu et d'une couleur chaude. ntre mourut en 1544, âgé de nte-un ans. — Cornille, son dit *le Cuisinier*, chargé d'une ense famille, et contrarié par re qui affligeait son pays, se nit à être alternativement pein- cuisinier; ce qui lui valut le a qui lui est resté; mais ce e bizarre d'occupations ne nui- nt au talent du peintre. Ayant parti de quitter la Hollande, il n Angleterre avec sa femme et fants, et se présenta à la cour nri VIII, dont le goût pour la re lui promettait un accueil fa- e. On ignore depuis lors les cir- ces de sa vie; il paraît seule- que ses ouvrages furent très i en Angleterre, re

fit rechercher dans la suite tous ceux qu'il avait composés à Leyde: parmi ces derniers, Descamps mentionne un petit tableau représentant la *Femme adultère*, bien composé et bien colorié. V—z.

CORNU (Pierre de), né à Grenoble, s'adonna d'abord à la poésie française. Il était fort jeune, quand il fit paraître, en 1583, à Lyon, ses *Œuvres poétiques*, en un vol. in-8°. Ce recueil contient des sonnets, chansons, odes et autres poésies. Goujet reproche à cet auteur de manquer de naturel: un reproche plus grave, qui lui est fait par le même critique, c'est d'avoir souillé ses vers par des expressions obscènes. Il paraît qu'il renonça de bonne heure à la poésie, et qu'il se livra à l'étude du droit. Il devint conseiller au parlement de Dauphiné, et forma un recueil des arrêts rendus par cette cour, mais qui n'a jamais été publié. On a encore de lui un ouvrage historique en latin, intitulé: *Tabulæ historicæ ac triumphales et ferales Henrici IV, Gall. regis*, Lyon, 1615, in-4°. Suivant le P. Lelong, il en existe une édition in-fol., qui parut la même année. Il est certain que Cornu vivait après 1610, puisqu'il parle dans cet ouvrage de la mort funeste de Henri IV; mais on n'a aucune raison pour reculer l'époque de sa mort, comme l'a fait l'abbé Goujet, jusqu'à l'année 1625. Le bibliographe de la province de Dauphiné place mal en 1654 l'impression des *Tabulæ historicæ*. S'il en parut une édition cette année, c'était la troisième, ou au moins la seconde, et c'est ce que ce bibliographe aurait dû nous apprendre. Une autre faute qu'il a commise, c'est d'indiquer le titre de cet ouvrage en français, sans ajouter qu'il est écrit en latin. W—s.

CORNUOLE (Jean belle), c'est-

à-dire, *des Cornalines*, ainsi nommé parce qu'il fut excellent graveur en pierres fines. Il doit être mis au nombre des artistes modernes qui ont su le mieux imiter les Grecs et les Romains dans la gravure des pierres fines; il avait le talent de représenter avec tant d'originalité, et dans un goût si pur, des figures de têtes, et même de petits sujets d'histoire tout entiers, qu'on prenait les pierres qu'il avait gravées pour des pierres antiques. Le muséum de Laurent de Médicis fut l'école dans laquelle il se forma; ses progrès secondèrent les vues libérales de son protecteur, et les nombreux ouvrages qui sortirent de ses mains, dans toutes sortes de grandeurs et sur différents matériaux, faisaient l'admiration de toute l'Italie. L'une de ses plus célèbres productions fut le portrait de Savonarole. Il trouva bientôt un rival redoutable dans un Milanais dont le nom de famille se perdit dans celui de son art, et qui fut appelé *Domenico de' Camei*. Les ouvrages de Cornuole furent fort recherchés de son temps et le sont encore aujourd'hui. C'est pour Laurent de Médicis qu'ont été faits les plus beaux. Il mourut à Florence vers le milieu du 16e siècle. A—s.

CORNUTI (Jacques-Philippe), botaniste, fils d'un médecin de Lyon, naquit à Paris, et y fut reçu docteur en médecine le 29 octobre 1626. On a de lui : *Canadensium plantarum, aliarumque nondùm editarum historia*, Paris, 1635, in-4°. Cet ouvrage valut à son auteur les éloges et un hommage de Gui Patin : c'est une *Epître* en vers latins; mais ce médecin, connu par son esprit caustique et par sa haine violente contre l'émétique et les médecins qui l'employaient, se mit à décrier Cornuti peu de temps après, parce qu'il était partisan de l'émétique. Cornuti ayant administré ce médicament, dans une affection comateuse, à Mme. d'Aligre, grosse de deux mois, qui mourut deux heures après l'avoir pris, Gui Patin, qui était doyen, assembla un comité chez lui, où l'on décida de mander Cornuti à la faculté; mais Cornuti mourut peu de jours après, le 23 août 1651. Beaucoup de personnes ont cru, d'après le titre de son livre, que Cornuti avait voyagé en Canada; mais il est certain qu'il n'y a jamais été. Les plantes étrangères qu'il décrit, soit du Canada, soit de quelques autres contrées du Nouveau-Monde et même de l'ancien, il les avait observées à Paris, dans le jardin de Vespasien et de Jean Robin. Cet ouvrage contient soixante planches, et l'on doit à Cornuti la connaissance de quarante plantes inconnues jusqu'alors; il en donne la description et la figure. Le dessin en est correct; elles ont été gravées à l'eau-forte, au simple trait, par Vallot, et imprimées avec le texte. Cornuti ne manquait pas d'instruction, mais plutôt puisée dans les livres que dans l'observation de la nature. Il disserte avec subtilité sur les propriétés des plantes. A la suite de cet ouvrage sur les plantes étrangères, on trouve, sous le titre d'*Enchiridion botanicum parisiense*, etc., la première esquisse d'une Flore des environs de Paris, qui ait été publiée. Depuis ce temps-là, on en a fait cinq ou six, plus ou moins étendues; mais on n'a jamais fait mention du livre de Cornuti. Aucun des auteurs de celles qui ont paru successivement n'a parlé de ses devanciers. Tournefort dit, dans la préface de ses *Institutiones*, où il fait l'histoire abrégée des botanistes : « Les descriptions de Cornuti sont inférieures à » celles des botanistes de son temps, » et les dénominations qu'il donne,

son *Enchiridion*, ont paru
s et bizarres. » On ne conçoit
Tournefort n'ait pas reconnu
uti employait la nomenclatu-
bel; en sorte que, par le moyen
auteur, on peut déterminer
Cornuti; et l'on voit qu'il
a trouvé les plantes les plus
s environs de Paris, dont il
assez exactement le lieu natal.
ogue est divisé par herborisa-
et quoiqu'il n'y soit fait au-
ention des mousses, ni des
es, le nombre des espèces des
régétaux est de quatre cent
-deux; ce qui est à peine le
nombre que portent les Flo-
atalogues les plus nouveaux.
é plus juste à l'égard de Cor-
r il a imprimé son catalogue
ouvrage qu'il a publié, *sur les*
étrangères à l'Angleterre.
a dédié, sous le nom de *Cor-*
un genre de plantes d'Amé-
à la mémoire de ce botaniste.
D—P—s.

NUTUS (Annæus), né à
en Afrique, était sans doute
i de la famille des Sénèque,
ui fit prendre le surnom d'*An-*
l professa la philosophie stoï-
à Rome, avec distinction, et
parmi ses disciples deux poè-
bres, Lucain et Perse. Ce
lui adressa sa 5e. satire, pour
igner sa reconnaissance, et
a sa bibliothèque en mourant.
is avait des connaissances en
n genre, et l'empereur Néron
ormé le projet d'écrire en vers
re Romaine, l'appela, ainsi
isieurs autres savants, pour
ulter sur le nombre de livres
onnerait à cet ouvrage. Quel-
ui conseillant d'en faire qua-
« C'est beaucoup, dit Cornu-
t personne ne les lira. — Chry-
» sippe, lui répondit-on, que vous
» admirez, et que vous cherchez à
» imiter, en a fait un bien plus grand
» nombre. — Cela est différent, ré-
» pliqua Cornutus, les livres de Chry-
» sippe sont utiles pour les mœurs. »
Cette réponse blessa la vanité du tyran, qui l'exila sur-le-champ. Suidas dit qu'il le fit mourir; mais on ne trouve cela dans aucun autre auteur. Nous avons de sa main un *Traité de la nature des Dieux*, qu'on a publié plusieurs fois sous le nom de *Phurnutus*. La 1re. édition est celle d'Alde, conjointement avec les *Fables d'Ésope*, *Paléphate*, etc., Venise, 1505, in-fol. La meilleure, jusqu'à présent, est celle de Gale dans les *Opuscula mythologica, physica et ethica*, Cambridge, 1671, et Amsterdam, 1688, in-8°., en grec et en latin. Villoison, qui regardait cet ouvrage comme l'abregé de la théologie des stoïciens, en avait préparé une édition revue sur un grand nombre de manuscrits, avec une nouvelle traduction latine, et des notes. Tout son travail se trouve à la bibliothèque impériale, et il serait bien à désirer qu'il fût publié. C—R.

CORNWALLIS (Charles, chevalier), fut un homme d'état d'une habileté remarquable. Jacques Ier., roi d'Angleterre, l'envoya en ambassade en Espagne, où il résida plusieurs années. De retour en Angleterre, il devint trésorier du prince Henri, dont il a écrit la Vie. — Cornwallis (Guillaume, chevalier), fils du précédent, publia un volume d'*Essais*, dans lequel il imite la manière de Montaigne, et ne perd pas une occasion de parler de lui-même; particularité qui donne quelque prix à son ouvrage, puisque c'est alors qu'il est un peu intéressant. La première édition est intitulée : *Es-*

says, or Encomium of sadness, and of Julian the apostata, Londres, 1616, in-4°. E—s.

CORNWALLIS (Charles, marquis et comte de), général anglais, né le 31 décembre 1738, fit ses premières armes en Allemagne dans la guerre de sept ans, sous le nom de *lord Broome*. Il fut nommé colonel en 1761, entra dans la chambre des communes, et à la mort de son père, en 1762, il prit sa place dans la chambre haute. Quoique aide-de-camp et chambellan du roi, il conserva une sorte d'indépendance, et, dans plusieurs occasions, il vota au parlement contre les ministres. Lorsque les hostilités éclatèrent entre l'Angleterre et les colonies, Cornwallis s'arrachant à une épouse qui l'adorait, et dont son départ causa la mort, suivit son régiment en Amérique. Il arriva en mai 1776, à la hauteur du cap Clear, où il trouva Clinton de retour de la Virginie, et il accompagna ce général dans sa première attaque de Charlestown, qui ne réussit pas. Il revint avec lui s'emparer de New-Yorck, où ils entrèrent le 25 septembre. Cornwallis fit ensuite dans les Jerseys une campagne qui assura aux Anglais la possession de cette province jusqu'à la Delaware. Il était de retour à New-York et se préparait à passer en Angleterre, lorsque la nouvelle de l'affaire de Trenton, où les Anglais avaient mis bas les armes, le força à marcher vers les Jerseys, dont Washington occupait une partie. Ce ne fut qu'au mois de janvier 1777 qu'un mouvement hardi de ce général rappella Cornwallis vers ses magasins; il contribua aux succès des Anglais à Brandiwine, et entra dans Philadelphie le 27 septembre. Il se distingua ensuite aux affaires de Germantown et de Redbank. Lorsque Clinton fut contraint d'évacuer Philadelp 1778, il l'aida à faire sa retrait il passa en Angleterre, où il f miné en mai 1779, sur la c de Howe, et déclara, ainsi que tres généraux, que le nombre d pes envoyées en Amérique av jours été insuffisant. Au mois 1780, il coopéra à la prise d lestown. Clinton ayant quitté roline méridionale, Cornwallis ça dans l'intérieur de la provi défit à Cambden le général vainqueur de Burgoyne. Ce toire, chèrement achetée, fut décisive de toute la guerre. croire en Angleterre que tout miné en Amérique. De nouve cès couronnèrent plusieurs ent de Cornwallis jusqu'au mois de mais ce fut alors que la fortu mença à l'abandonner. Cepen avantage sur Green sembla r confiance aux Anglais; cette eut, néanmoins, selon la re de Clinton, toutes les cons d'une défaite; car l'armée angl tellement affaiblie qu'elle fut l tat de poursuivre l'ennemi. vint maître des deux Caroline wallis s'avança vers la Virgin fut joint par Arnold, ce qui la tête de forces considérables; néanmoins obtenir d'avantag général Lafayette, qui comma troupes américaines. Cornwal par une manœuvre habile, le son pouvoir, et passa le Ja à West-Over; mais M. Lafaye tira dans l'intérieur du pays de promptitude qu'on ne put suivre. Cependant Clinton, q gnait pour New-York, ayan Cornwallis de s'être autant en Virginie, et lui ayant red Arnold et ses troupes, il en entre ces deux chefs une

igence; néanmoins Cornwal-
ita pas à obéir aux ordres
on, et il concentra ses forces
Town, à Gloucester et entre
res d'York et de James. Ce
que Washington résolut de
un coup qui pût terminer la
Rochambeau et le comte de
qui commandaient les forces
s, étant entrés dans ses vues,
armées combinées partirent
irons de New-York et arri-
28 septembre (1781) devant
own, que la flotte française
ar mer. Cornwallis espérant
aru, concentra ses forces, et
cha pas à s'éloigner; mais
enfin que le secours qu'il
t n'arrivait pas, il fit une
: tâcha de se sauver en fai-
iverser la rivière d'York à
pes. La tempête l'en empêcha,
t obligé de capituler le 19
t l'armée anglaise, forte de
le hommes, fut prisonnière
rre. Cornwallis malade fut
s la garde du colonel Lau-
ils de l'ancien président du
, détenu à cette époque à la
Londres, dont Cornwallis
ouverneur. La relation de
ffis, qui n'arriva en Europe
ix mois après celle de Ro-
au, était en tout conforme à
rulère, et rendait les témoi-
les plus éclatants à la géné-
les Français envers leurs en-
aincus. Cornwallis se justifia
lement auprès de son gou-
ent; mais le général Clinton
ses efforts pour l'accuser, et
it de graves reproches dans
ation qu'il publia (*V.* CLINTON).
utre côté, un anonyme fit pa-
n 1783 une *Réplique à la re-
de sir Henry Clinton, dans
e on indique ses nombreuses
erreurs et où l'on justifie la con-
duite de lord Cornwallis du blame
dont on a voulu le couvrir.* Cornwal-
lis fit aussi paraître une *Réponse à
la partie de la relation de sir Henri
Clinton, relative à la conduite du
lieutenant-général Cornwallis, du-
rant la campagne de l'Amérique
septentrionale en* 1781. Clinton pu-
blia de nouvelles observations sur
cette réponse; mais aucune de ces
accusations ne put altérer la confiance
du roi, et, lorsque les affaires de
l'Inde vinrent à exiger qu'un homme
aussi habile que courageux y fût en-
voyé, les premiers regards se por-
tèrent sur Cornwallis, et il s'embarqua
en 1786, avec le titre de gouverneur
général du Bengale. A son arrivée, il
profita des améliorations faites par
ses prédécesseurs, et fit des chan-
gements utiles dans toutes les par-
ties de l'administration. Tippoo-Saëb
ayant alors attaqué le rajah de Travan-
cor, trop faible pour lui résister,
le gouvernement du Bengale déclara
la guerre au sulthân du Mysore. Les
écrivains anglais regardent eux-mêmes
comme fort équivoque la justice de
cette guerre; mais ils ne font aucun
doute de son utilité pour les intérêts
de l'Angleterre. Les revers éprouvés
par l'armée anglaise en 1789 enga-
gèrent Cornwallis à prendre le com-
mandement des troupes. Abandon-
nant le projet de pénétrer dans le
Mysore par le sud, il traversa le
Carnatic, et, après avoir trompé l'en-
nemi par de fausses marches, il sur-
monta les obstacles que lui opposait
la nature du pays, et arriva au cœur
des états de Tippoo; prit d'assaut
Bangalor le 21 mars 1791, défit
son adversaire, et avança jusqu'à la
vue de Seringapatam, qu'il ne pût
enlever de vive force, et dont la sai-
son l'empêcha de faire le siége. Il

fit reposer ses troupes à Bangalor, et reparut au printemps suivant devant Seringapatam, après avoir pris toutes les places qui en défendaient les approches. Le sulthân constamment malheureux ne put secourir sa capitale, et cette ville était près de se rendre, lorsque les hostilités furent suspendues. Le 16 mars 1792 fut signé le traité désastreux qui enlevait à Tippoo une partie de ses possessions. Cornwallis partagea les provinces cédées entre les trois princes indiens alliés de l'Angleterre, et il retourna à Calcutta, où il fut remplacé en 1797 par lord Wellesley (aujourd'hui lord Wellington.) Cornwallis s'était fait chérir par la sagesse et l'équité de son administration; l'assemblée générale de la compagnie des Indes lui vota une pension viagère de 5000 livres sterling, la ville de Londres lui donna le diplôme de citoyen renfermé dans une boîte d'or, et le roi le nomma membre du conseil privé et grand maître de l'artillerie. En 1798, l'état de l'Irlande ayant exigé qu'on y envoyât un vice-roi qui joignît aux talents militaires un caractère doux et conciliant, le ministère fit choix de Cornwallis, et ce malheureux pays vit alors succéder aux violences et à la plus excessive rigueur une administration douce et tout-à-fait modérée. Cornwallis annonçant une amnistie générale pour tous ceux qui se soumettraient, ne montra de sévérité que contre les révoltés qui ne voulurent pas rentrer dans le devoir, et ce fut ainsi qu'il apaisa la rebellion. Lors de la descente des Français dans cette île, il marcha en personne contre eux, à la tête de vingt mille hommes, et ce fut avec ces puissants moyens qu'il força à capituler le général Humbert, qui n'en avait pas plus de huit cents. Cornwallis quitta l'Irlande en 1803, après y avoir perdu un peu de sa popularité, lorsqu'il fut question de la réunion de ce pays à l'Angleterre. Il avait été chargé en 1801 de la mission la plus honorable qui pût lui être confiée : les préliminaires de la paix avaient été signés entre la France et l'Angleterre. Cornwallis fut nommé ministre plénipotentiaire pour négocier le traité définitif. Il arriva à Paris le 7 novembre, fut présenté au premier consul, et traité avec les égards les plus distingués. Il partit pour Amiens le 1er. décembre, et le traité fut signé le 27 mars 1802. De retour dans sa patrie, Cornwallis, après avoir joui pendant deux ans du plus parfait repos, fut nommé, en 1805, gouverneur-général de l'Inde. Malgré le mauvais état de sa santé, il y arriva dans le mois d'août. Il écrivit aussitôt aux directeurs pour leur peindre l'état déplorable dans lequel les profusions de son prédécesseur avaient plongé les affaires de la compagnie; et afin de pouvoir subvenir à l'entretien des troupes régulières, il licencia les troupes irrégulières, qui coûtaient des sommes énormes. Bientôt après il voulut aller prendre le commandement de l'armée; mais une maladie l'arrêta dans sa marche, et il mourut à Ghazepour, dans la province de Benarès, le 5 octobre 1805. Son corps fut transporté à Londres, et un monument fut élevé à sa mémoire dans l'église de St.-Paul. Sans avoir des talents brillants et sans s'être distingué par des exploits éclatants, Cornwallis, pendant sa longue carrière, s'est acquitté d'une manière assez honorable des nombreux emplois qui lui ont été confiés. Il avait des vues sages en administration. Il offre peut-être le seul exemple d'un général qui, après avoir été battu, et même après avoir capitulé avec un

: à son début dans la carrière, nsuite parvenu, non seulement : oublier ce revers, mais encore ner tout à la fois la confiance nation et celle du souverain, et à tenir les plus brillants et les plus ables emplois. E-s.

ROEBUS, Eléen, connu par neur qu'on lui a fait de donner om à la première olympiade. ux olympiques, institués depuis on soixante ans par Lycurgue et s, n'avaient pas encore une e régulière, lorsqu'en l'année vant J.-C., on décida qu'ils se- célébrés tous les quatre ans, et, e le prix de la course du stade e premier qu'on y eût rétabli, m de celui qui l'avait remporté it à désigner l'olympiade dans lle il avait été couronné. Les ca- es de ces vainqueurs devinrent nportants lorsqu'on eut reconnu tage qu'on pouvait en tirer pour onologie. (*V.* Timée.) Athénée e Corœbus était cuisinier. On t son tombeau sur les frontières lide et de l'Arcadie. C—r.

RONA (Léonard), peintre de vénitienne, né en 1561 à Mu- voulut devenir rival de Palma, rit aidé dans cette louable entre- par le Vittoria, architecte et eur assez renommé de ce temps, i composait des modèles en terre pour lui faire trouver de beaux pements de clair-obscur. Avec ours, il peignit une *Annonciade* rès estimée. Dans un autre ta- , il déploya une fermeté et une se qui étonnent et qui rappel- e Titien : cependant Corona se oche plus souvent du Tintoret, dans le coloris, au moins dans es autres parties. Il composa un *fiement* tellement ressemblant le ceux du Tintoret, que Ridolfi a de la peine à défendre Corona du soupçon de plagiat. Cet artiste étudiait les gravures des Flamands, surtout pour le paysage. Il mourut en 1605, laissant pour principal élève Balthazar d'Anna, flamand de naissance, qui, en terminant les tableaux de son maître, resta en arrière pour le choix des formes, mais le surpassa pour la force et la vérité du clair obscur. A—d.

CORONEL (Alphonse), seigneur espagnol, forma un parti dans l'Andalousie pour se maintenir contre Pierre-le-Cruel, leva des troupes, fortifia des places, et envoya en Afrique Jean de la Cerda, son gendre, pour solliciter des secours; mais déjà le roi de Castille s'avançait pour le combattre. Coronel s'enferma, avec d'autres seigneurs rebelles, dans la ville d'Aguilar, où il se défendit avec beaucoup de courage. Enfin, les troupes royales donnèrent l'assaut en février 1353; Coronel, qui entendait la messe, n'ayant pas voulu interrompre cet exercice de dévotion pour se défendre, la ville fut emportée l'épée à la main, et il tomba au pouvoir du roi, qui le fit décapiter sur-le-champ. — Sa fille (dona Maria), mariée à Jean de la Cerda, qui avait pris les armes avec son père, se réfugia dans un monastère de Séville en 1357. Ayant appris que le roi de Castille, attiré par le bruit de sa beauté, venait, après avoir fait tuer son époux, l'arracher de sa retraite pour assouvir ses désirs criminels, elle se mutila le visage à coups d'épée, et parut couverte de sang devant le roi, qui ne sentit plus, en la voyant, que l'horreur et le dégoût qu'elle avait voulu lui inspirer. — Alphonsine, sa sœur, devint la maîtresse de Pierre-le-Cruel, dont elle fut bientôt abandonnée et méprisée. B—p.

CORONELLI (Marc-Vincent),

géographe, né à Venise, entra fort jeune chez les mineurs conventuels. Son habileté dans les mathématiques le fit connaître du cardinal d'Estrées, qui l'appela en France, où il l'employa à construire les deux grands globes que l'on voit à la Bibliothèque impériale. Leur diamètre est de douze pieds moins un demi-pouce; ils sont ornés d'emblèmes et d'inscriptions, et dessinés avec une grande délicatesse. Lahire, de l'académie des sciences, en publia une description en 1704. On les admire aujourd'hui pour la beauté de leur exécution, plutôt que pour leur utilité; car la géographie a fait tant de progrès, qu'ils ne sont que des monuments qui donnent une idée de l'état de la science à l'époque à laquelle ils furent exécutés. Coronelli les termina en 1683, après avoir passé quelques années à Paris, où il laissa plusieurs globes d'une moindre dimension, qui ont été très estimés (1); il retourna à Venise en 1685; il fut nommé cosmographe de la république, et, quatre ans après, professeur de géographie. Il était revenu à Paris en 1686, et y avait fait paraître la traduction française de sa description de la Morée. Élu général de son ordre en 1702, les soins que cette dignité lui imposait ne lui firent pas négliger ses études favorites. Il mourut dans sa patrie en décembre 1718. Coronelli était enthousiaste de la science à laquelle il avait consacré tous ses moments. Il fonda à Venise une académie de géographie, dont les membres prenaient le titre d'argonautes. Peu d'auteurs ont été plus féconds et ont écrit avec plus de promptitude; un in-folio ne lui coûtait pas plus qu'un pamphlet ne coûte à un autre. Il a publié plus de quatre cents cartes géographiques, avec leurs explications en plusieurs volumes. Les plus connus de ses ouvrages sont : I. *Isola di Rodo geografica, storica, antica e moderna, col' altre adjacenti*, Venise, 1685, 1688, 1700, in-fol. et in-8°., avec cartes; II. *Memorie istorico-geografiche del regno della Morea, Negroponte e luoghi adjacenti*, ibid., 1685, in-fol., avec cartes et figures, souvent réimprimé, et traduit en français en 1686, en anglais en 1687, etc.; III. *Conquista della ser. Rep. di Venezia nella Dalmazia, Epiro e Morea*, ibid., 1685, in-fol., fig. et cartes; IV. *Atlante Veneto*, ibid., 1690, in-fol., atlas volumineux et peu recherché en France; V. *Isolario, descrittione geografico-istorica, sacro-profana, antica-moderna, naturale e poetica*, etc., ibid. 1696, 2 vol. in-fol., avec trois cent dix planches : c'est un supplément à son atlas; VI. *il Portolano della mare*, ibid., 1698, in-fol.; VII. *Synopsis rerum ac temporum ecclesiæ Bergomensis*, Cologne, 1696, in-8°.; VIII. *Storia veneta dall'anno 421 al 1504*, Venise, 3 vol. in-fol.; IX. *Roma antica e moderna*, ibid., 1716, in-fol., fig.; X. *Guida de' forestieri di Venezia*, ibid., in-8°.; XI. *Bibliotheca universale sacro-profana*, grand dictionnaire historique et géographique, ou plutôt véritable encyclopédie qui devait avoir quarante ou même quarante-cinq volumes in-fol., et quatorze volumes de planches ou cartes; mais il n'en parut que sept, qui ne finissaient pas entièrement la 5e. lettre de l'alphabet. Le mélange confus de bon et de mauvais qui se trouve dans ce livre ne donne pas sujet de regretter

(1) Le globe terrestre, gravé en 1688, et le céleste, en 1693, chacun en trente feuilles, ont quarante pouces et quatre lignes de diamètre : ce sont les plus grands qui aient été gravés jusqu'à présent.

le reste. L'auteur prenait ses matériaux de toutes mains ; à l'article *Cavalieri* il n'a pas dédaigné d'insérer en entier l'ouvrage de Bern. Giustiniani sur les ordres militaires et religieux, qui avait paru en 1692 en 2 vol. in-fol. On peut voir le plan de cette encyclopédie dans les *Mémoires de Trévoux*, janvier 1703. La science du P. Coronelli était vaste, mais peu profonde. Quelques censeurs ont prétendu que l'on devait se défier de son exactitude ; chose fâcheuse, car les cartes de ce religieux se distinguent généralement par leur beauté. E—s.

COROUBÉH, esclave et ensuite officier dans les troupes de Seïf-ed-Daulah (*Voy.* Seïf-ed-Daulah), souverain d'Alep, profita des troubles qui s'élevèrent à la mort de ce grand prince, entre ses fils, pour se révolter. Il s'empara d'Alep en 358 de l'hég. (968 de J.-C.), après en avoir chassé Aboûl-Maaly, fils de son maître. L'année suivante, les troupes de Constantinople firent une irruption en Syrie, et vinrent assiéger sa ville, qui fut prise. Coroubéh se réfugia dans la citadelle ; mais il se tira de ce mauvais pas en consentant à payer un tribut annuel. Ce fut cette même année que Coroubéh fit la paix avec Aboûl-Maaly et ordonna que la prière fût faite en son nom dans ses domaines. Cet usurpateur jouit peu du fruit de sa mauvaise foi ; car en 366 (976-7 av. J.-C.), Bekdjewr, un de ses affranchis, qu'il avait choisi pour lieutenant-général, se rendit maître de sa personne et l'emprisonna. Le peuple, attaché à la maison des Hamdamites, profita de cette occasion pour rappeler Aboûl-Maaly. Bekdjewr, de son côté, se désista de ses prétentions, à condition qu'il recevrait le fief d'Émesse, ce qu'il obtint. Aboûl-Féda, qui nous a fourni les détails qu'on vient de lire, ne parle plus de Coroubéh après cet événement ; on peut présumer qu'il termina ses jours dans la captivité. J—n.

CORRADINI (Aloysio), jurisconsulte, né à Padoue, en 1562, ne se borna pas à l'étude du droit, il se forma à grands frais un cabinet de médailles, de statues et de morceaux antiques rangés dans un ordre admirable. Il acquit une telle réputation dans cette partie, qu'on lui envoyait des pays les plus éloignés des médailles d'empereurs pour le consulter à leur sujet. Il mourut le 26 décembre 1618, âgé de cinquante-six ans, laissant quelques ouvrages, dont le seul qui ait été imprimé est, non une vie de César, comme le dit Moréri, mais une suite des empereurs par les médailles : *Series Cæsarum ex nusmatis.* C. T—y.

CORRADINO DALL'AGLIO (Jean-François), poète vénitien du 18e. siècle, s'est fait surtout connaître par une imposture littéraire des plus hardies. Il prétendit avoir retrouvé à Rome un manuscrit de Catulle plus ancien, et dont le texte était meilleur que tous ceux d'après lesquels on avait fait jusqu'alors des éditions de ce poète. Il osa lui-même en donner une, sous ce titre : *C. Valerius Catullus, in integrum restitutus, ex manuscripto nuper Romæ reperto, et ex Gallicano, Patavino, Mediol. Rom. Zanchi, Maffei, Scaligeri, Achillis, Vossii et aliorum, critice Jo. Franc.* Corradini de Allio *in interpretes veteres recentioresque*, etc., Venise, 1738, petit in-fol. Il remplit cette édition des leçons les plus étranges, et il ne manqua ni d'audace ni d'adresse pour les soutenir, dans les notes dont le texte est accompagné. Quelques personnes furent trompées par son effronterie. L'édi-

tion de Coustelier, donnée à Paris sous le titre de Leyde, 1743, in-12, est malheureusement faite d'après celle de Corradino; mais la plupart des savants l'ont traité d'imposteur, et sa prétendue *editio princeps* est tombée dans le mépris. On ne connaît d'autre ouvrage de lui qu'un volume de poésies italiennes et latines, imprimé à Venise, en 1741, in-4°. Les poésies latines sont des satires et des épigrammes. La principale pièce italienne est une traduction en vers du poëme grec de Coluthus de l'*Enlèvement d'Hélène*. L'auteur s'est égayé à mettre à la suite de ce poëme sérieux un *Capitolo* satirique intitulé : *Éloge du bouc, pour la consolation de Ménélas, mari d'Hélène*. Le bouc, ou *becco* en italien, est l'emblême familier des maris qui sont ce que fut Ménélas. G—É.

CORRADO (Sébastien), humaniste du 16e. siècle, était né au château d'Arceto, dans le duché de Modène, et non à Reggio en Lombardie comme quelques-uns l'on dit par erreur. Il étudia à Venise sous Baptiste Egnazio, célèbre professeur de belles-lettres, et conserva toute sa vie le plus tendre souvenir des soins qu'il en avait reçus. Déjà, en 1524, il avait la réputation d'élégant écrivain, comme on le voit dans une lettre que le Bembo lui écrivait en louant deux de ses *Élégies* latines. Cette même lettre nous apprend qu'il était prêtre, et qu'il passait pour très savant dans le grec et le latin. Le duc d'Urbin l'appela à Pésaro, en 1538, pour y être l'instituteur de son fils Jules, qui n'avait que cinq ans; mais on a lieu de croire qu'il n'accepta pas cet emploi; car on sait qu'en 1540, il alla professer l'éloquence grecque et latine à Reggio. Il contribua à y établir l'académie des *Accesi* (les ardents), l'une des plus brillantes de cette époque, et de celles qui contribuèrent le plus à répandre le goût de la littérature et de l'antiquité. Il en fut un des premiers membres, sous le nom de *Fidèle*. Son ambition le porta à désirer d'être professeur à Ferrare, mais ses vœux ne purent être remplis. Il en fut bien dédommagé par sa nomination à la chaire de grec et de latin de l'université de Bologne, en 1545 (1). Il y professa avec tant de succès, que le sénat de Venise voulut l'avoir, et que le pape vint interposer sa médiation pour qu'il ne quittât pas Bologne, dont les citoyens étaient extrêmement jaloux de le retenir. Il continua d'y enseigner jusqu'en 1555, qu'il retourna à Reggio, où il mourut le 19 aout 1556. On a de lui les ouvrages suivants : I. *In M. T. Cicerone quæstura*, Venise, 1557, in-8°. de cinquante-deux feuillets, très rare. Le titre de cet ouvrage est difficile à comprendre, et on ne doit pas être surpris que les personnes qui en ont parlé sans le connaître aient cru que Corrado y faisait l'histoire de la questure de Cicéron. Par le mot *quæstura*, il entend une recherche exacte, et son livre est effectivement le recueil de celles qu'il avait faites pour expliquer différents passages de son auteur favori. La forme de l'ouvrage n'est pas moins singulière que le titre : c'est un dialogue. Les interlocuteurs sont Egnazio, Piério Valériano, et Corrado lui-même. Celui-ci leur fait part du résultat de ses études, dans la forme où les questeurs rendaient compte de leur

(1) La délibération, qui est du 28 novembre, nous a été conservée : on y voit que les suffrages se donnaient avec des fèves, qu'il fut élu à l'unanimité, etc. *Eumdem D. Sebastianum per fabas albas omnes XXIX conduxerunt ad lecturam humanitatis.*

gestion aux consuls, et les premiers approuvent son travail par la formule usitée en pareil cas. Cette allégorie est froide et bizarre; mais le style de Corrado est pur, et ses remarques sont intéressantes (1). II. *Ignatius sive quæstura*, Bologne, 1555, in-8°.; Bâle, 1556, in-8°.; Leyde, par les soins de Jac. Gronovius, 1667, in-12, jolie édition, mais fautive; et avec l'ouvrage précédent, par les soins d'Ernesti, Leipzig, 1754, in-8°. Ce nouvel ouvrage, qui n'est point, comme on serait tenté de le croire, une répétition du premier, mais qui y fait suite, contient des observations sur la vie de Cicéron, de son fils, de son frère et de son neveu. Les meilleurs critiques en ont recommandé la lecture aux personnes qui font une étude particulière des œuvres du plus parfait des orateurs. On a encore de Corrado des éditions du *Brutus* de Cicéron, Florence, 1552, in-fol.; des *Epistolæ ad Familiares*, Bâle, 1540, Paris, 1556; des *Lettres à Atticus*, Venise, 1544, in-fol.; de *Valère Maxime*, Venise, 1545, in-8°., toutes avec des commentaires et des notes (les notes de Corrado ont été imprimées dans le *Valère-Maxime* de Torrenius); un *Commentaire sur le premier livre de l'Énéide*, Florence, 1555, in-8°.; une *Vie de Virgile*, imprimée dans l'édition de Taubmann, 1618, in-4°.; et enfin six *Opuscules pseudonymes de Platon*, traduits en latin, et imprimés avec les œuvres de ce philosophe, traduites par Marsile Ficin. W—s.

CORRADO (Quinto Mario), né en 1508, à Oria, dans le royaume de Naples, fut d'abord, après ses premières études, forcé par son père à ne plus s'occuper que des affaires de sa famille; mais l'amour des lettres l'emportant sur la volonté paternelle, il s'enfuit et se réfugia auprès d'un oncle célestin, qui favorisa son goût dominant. De là, il passa à Bologne, où il prit les leçons du célèbre professeur Romulo Amaseo, et se fit ordonner prêtre. Ses parents l'ayant alors décidé à revenir dans sa patrie, il y ouvrit une école, et y eut un grand nombre d'illustres disciples. Sa réputation décida la reine de Pologne, Bonne Sforce, retirée dans son duché de Bari, à le charger d'écrire son histoire. Il commença ce travail, mais les difficultés qu'il y rencontra le lui firent abandonner. Le cardinal Aléandre le fit venir à Rome pour y être son secrétaire; à la mort de ce cardinal, arrivée au bout de deux ans, il remplit pendant trois ans la même place auprès du cardinal Badia, qui mourut en 1547. Alors, il retourna dans son pays. Le pape Pie IV l'y fit inviter à revenir à Rome, pour être nommé secrétaire du concile de Trente; mais l'invitation lui parvint trop tard; déjà cet emploi avait été conféré à un autre. Corrado alla enseigner à Naples et ensuite à Salerne les belles-lettres latines. Dégoûté de l'enseignement par les désagréments qu'il éprouva dans cette dernière ville, il refusa une chaire qui lui fut offerte à Rome dans le collége de la *Sapienza*, et se contenta du poste de vicaire-général de l'archevêque de Brindes et d'Oria, qu'il abandonna bientôt pour aller vivre paisi-

(1) Une chose digne de remarque, c'est que cet ouvrage, quoiqu'imprimé, a été ignoré pendant long-temps; Ernesti lui-même ne le connaissait pas quand Hankenius lui en prêta un exemplaire, d'après lequel Ernesti l'a fait réimprimer à Leipzig, 1754, in-8°. Le P. Niceron, qui n'avait pas vu l'édition de 1537, a regardé comme une erreur l'indication qu'on en trouve dans Simler et dans Lipenius. Niceron confond ainsi cet ouvrage avec le suivant.

blement dans sa patrie. Il y mourut en 1575. On juge, par les lettres que lui écrivirent Marc-Antoine Muret et Paul Manuce, avec lesquels il était lié d'amitié, que ces deux savants le regardaient comme un homme supérieur, tant pour l'étendue de son érudition que pour la pureté et l'élégance de son style. Les principaux ouvrages qu'il a laissé, sont : I. *Epistolarum libri octo*, Venise, 1565, in-8°.; II. *De linguâ latinâ libri XII*, Venise, 1569, in-8°.; idem, augmenté d'un 13e. livre et de plusieurs additions, Bologne, 1575, in-4°.; III. *De copiâ latini sermonis libri V*, Venise, 1582, in-8°., ouvrage estimé : on lui reproche trop de hardiesse à permettre l'usage de nouveaux mots formés par analogie; IV. *Lettera nella quale si dimostra qual città fosse anticamente quella ch' ora si chiama Tauris*, insérée par Minadoi dans son *Historia della guerra de' Persiani*, 1594, in-4°. G—N.

CORRADO (Pirro), en latin *Pyrrhus Corradus*, originaire de la Calabre, fut protonotaire apostolique et chanoine de l'église métropolitaine de Naples. Ses ouvrages sont : I. *Praxis beneficiaria*, Naples, 1656, in-fol.; II. *Praxis dispensationum apostolicarum*, Cologne, 1672, 1678, 1716; Venise, 1735, in-folio. Ces ouvrages sont importants pour connaître les usages de la daterie et de la chancellerie romaine. — Il y eut un autre Corrado (François), natif de Ferrare, auditeur de rote et depuis cardinal. Il mourut en 1666, à l'âge de soixante-quatre ans. Il a donné un recueil des décisions de la rote. B—I.

CORRADO (Charles), peintre, né à Naples en 1693, est mis au nombre des meilleurs élèves de Solimène. Il sut si bien profiter des leçons de son maître, qu'il parvint à en imiter les grâces et le coloris, la touche fine, moelleuse et une sorte d'empâtement de couleur particulier à Solimène. Après avoir fait l'essai de ses talents à Naples, il vint à Rome, où il se fit d'abord connaître par plusieurs tableaux d'autels. Il fut choisi pour peindre la voûte de l'église de *Buon Fratelli* dans l'île du Tibre, où il représenta *J.-C. dans sa gloire au milieu des Saints*. Cet ouvrage fut généralement applaudi. Ce plafond, qui est peint à fresque, est considéré, pour la force, la suavité et le brillant de son coloris, comme une des plus agréables productions modernes de cette capitale des arts. Les travaux que Corrado avait exécutés, tant pour Rome que pour différentes villes d'Italie, portèrent au loin sa réputation. Il fut appelé en Espagne, où le roi lui accorda une pension de 3000 liv. Après quelques années passées à Madrid dans la plus grande considération, sa santé un peu dérangée et le désir de revoir Rome le ramenèrent dans sa patrie, qu'il quitta une seconde fois pour retourner en Espagne; il y fut encore chargé de plusieurs ouvrages pour le roi; mais le mauvais état de sa santé l'obligea de revenir encore en Italie. Corrado, épuisé par l'excès du travail, mourut en 1768. Cet artiste dessinait facilement; mais sacrifiant tout, et même la raison, à ce que les modernes appellent la machine, il faisait consister l'art de peindre dans l'adresse à remplir le champ qui lui était proposé, d'imaginer des attitudes tourmentées, de trouver des contrastes et des oppositions de figures, de groupes et de masses. Son pinceau moelleux et léger semble particulièrement tenir de la manière de son maître. A—S.

CORRARO (Antoine), en latin *Corrarius*, cardinal et littérateur vé-

nitien du 15e. siècle, fils de Philippe Corraro, procurateur de St.-Marc, naquit à Venise en 1359, y fut un des instituteurs de la congrégation de St.-George *in Alga*. Nommé évêque de Bologne, il se démit de cet évêché après l'avoir occupé quelque temps, et fut ensuite promu par le pape Grégoire XII, son oncle, à celui d'Ostie, qui le porta au cardinalat. Ce pape l'envoya, comme son légat, en France et en Allemagne. Ami de la retraite et de l'étude, il alla passer ses dernières années à Padoue, dans le monastère de St.-Jean-Baptiste, où il mourut le 19 janvier 1445, en léguant à sa chère congrégation de St.-George une riche collection de manuscrits. Les ouvrages qu'il composa se sont perdus; on n'en a conservé que les titres. Son neveu, Grégoire Corraro, qu'il avait comblé de bienveillance, fit à sa louange un pieux opuscule, intitulé : *Soliloquium ad Deum de vitâ et obitu Antonii episcopi Ostiensis*. Le P. Jean de' Agostini (1), le cardinal Quirini, dans sa *Thiara et Purpura veneta*, et le doge Foscarini, dans sa *Letteratura Veneziana*, parlent avec grand éloge du cardinal Corraro, en citant les écrivains de son temps qui célébrèrent son savoir et ses vertus. — Un autre Antoine Corraro, également vénitien, mort la même année 1445, était de l'ordre des dominicains, et fut nommé à l'évêché de Brescia, d'où il passa à celui de Ceneda. G—N.

CORRARO (Grégoire), neveu du cardinal, est presque autant vanté que son oncle par le P. *degli Agostini*. Petit-fils du procurateur de St.-Marc, et petit-neveu du pape Grégoire XII, il était né à Venise en 1411, et avait étudié, à Mantoue, les lettres grecques et latines, sous Victorin *da Feltre*. Pendant les quatre années qu'il y passa pour ces études, il composa une tragédie, intitulée : *Progné*. Il écrivit ensuite un traité latin *sur la manière d'élever les enfants*, et l'adressa à son frère Andre, qui était sur le point de se marier. Ensuite, il se rendit à Rome, auprès de son oncle, le cardinal Antoine, qui lui fit prendre l'habit ecclésiastique. Le pape Eugène IV, qui se trouvait être cousin germain de son père et de son oncle, le fit protonotaire apostolique, et, en 1464, il fut nommé patriarche de Venise; mais il ne jouit pas long-temps de cette dignité, étant mort à Vérone la même année. Sa tragédie n'a été imprimée qu'un siècle après, savoir en 1558, à Venise. Six *Sermones* (ou Discours en vers), dont le cardinal Bembo, dans ses œuvres, lui avait fait honneur, étaient encore manuscrits au commencement de ce siècle, entre les mains de quelques particuliers de Venise. Jean-Antoine Moschini, maître du séminaire et collége patriarcal de St.-Cyprien de Murano, en a publié deux avec des traductions poétiques italiennes de sa composition; elles ont pour titres, l'une : *Della importanza di fuggire le colpe leggiere*, et l'autre : *la Buona condotta della vita può sola tenere in freno la lingua del volgo*, Venise, 1809. Le même Moschini avait déjà donné au public, avec une traduction, son *Poëme sur l'éducation des Enfants*, dont le texte latin avait été mis au jour par le chevalier Rosmini, dans sa *Vita di Vittorino da Feltre*, Bassano, 1803; et l'édition du traducteur a pour titre : *Dell' educare la prole*, Venise, 1804. On a en outre, de Grégoire Corraro, *Oratio ad Sigismundum imperatorem pro concilio Basileensi* : cette harangue est entrée dans la *Collection des con-*

ciles, par les PP. Labbe et Cossart; *Epistola ad Cæciliam virginem*, adressée à une petite-fille de J.-F. Gonzague Ier., marquis de Mantoue, *de fugiendo sæculo*; elle se lit dans le recueil *Veterum scriptorum et monumentorum* des PP. Martène et Durand; *Fabulæ Æsopi et aliorum LIII, è græco in latinum versæ*, qui se trouvent à Milan dans la bibliothèque Ambrosienne. Le P. Jean *degli Agostini* lui attribue d'autres ouvrages encore inédits, et que l'on conservait en autographe dans la bibliothèque du couvent des franciscains *della Vigna* à Venise; on en peut voir la liste dans les *Notizie delle opere degli scrittori veneziani*. G—n.

CORRÉA (D. Pélage Pérez), capitaine portugais dans le 13e. siècle, était commandeur d'Alcacer (ordre de St.-Jacques), lorqu'il prit sur les Maures de l'Algarve les places d'Arronches et de Mertola. Le roi D. Sanche, ayant obtenu du pape la permission de faire une croisade contre les mahométans, donna le commandement de ses troupes à Corréa, qui ouvrit la campagne par le siége et la prise d'Estombar et d'Albor, et remporta ensuite deux victoires; l'année suivante il enleva les fortes places de Tavira et de Paderne (1242). Ces rapides exploits rendirent le nom de Corréa célèbre. Les treize commandeurs de l'ordre de St.-Jacques l'élurent grand-maître, et il quitta le Portugal pour se rendre dans la Castille, où les grands-maîtres devaient faire leur résidence. Sa patrie ne tarda point à s'apercevoir de son absence; les armées portugaises avaient perdu le héros qui les faisait vaincre, et les Maures de l'Algarve reprirent leur audace et leurs premiers succès. Ferdinand III, roi de Castille, ayant résolu (1245) de faire la conquête de la ville et du royaume de Jaën, appela le grand-maître dans son armée et dans son conseil. Depuis huit mois Ferdinand assiégeait Jaën, lorsqu'Aben-Alhamar, roi de Grenade, prit le parti de rendre cette place et de se reconnaître vassal du roi de Castille. Corréa fit, quelque temps après, décider dans le conseil du monarque la conquête de Séville, qui était au pouvoir des Maures depuis plus de cinq cents ans. Les villes de Lora, d'Alcoléa, de Cantillana furent enlevées à la pointe de l'épée; Alcala de Guadaira avait déjà capitulé; Guillena, Géréna et Alcala del Rio se soumirent. Cependant les Maures d'Afrique accouraient au secours de Séville; le siége de cette place commença au mois d'août 1247. Il durait depuis plus d'une année, lorsque Corréa fut chargé de couper les renforts que la place recevait par les montagnes du côté du nord. Les Maures, commandés par Aben-Jaffon, roi de Niebla, s'apprêtent à le combattre; il implore la protection de la Sainte-Vierge, et engage la bataille sans avoir égard à la supériorité de l'ennemi. On s'était battu toute la journée avec une égale ardeur, la nuit approchait. Les historiens espagnols rapportent que le grand-maître, comme un autre Josué, demanda et obtint que le soleil s'arrêtât dans sa course, et ils ajoutent que la victoire la plus complète accompagna ce prodige. Corréa fonda depuis, dans le lieu où la bataille fut livrée, une église sous l'invocation de la Sainte-Vierge: on nomme aujourd'hui ce lieu *Deten tu Dia*. Cette victoire hâta

(1) Dans ses *Scrittori veneziani*, Venise, 1755 et 1760. Jean de' Agostini, né en 1701, mourut en 1755. Ce fut lui qui, en 1720, publia quatre-vingts stances *per la vittoria riportata dalle armi Cesaree sotto la condotta del principe Eugenio a Belgrado*.

la reddition de Séville, qui capitula le 23 novem re 1248, après seize mois d'un si réputé le plus célèbre en Espag , depuis celui de Numance (*Voy.* FERDINAND III, roi de Castille). En 1255, les Maures de Xérez se révoltèrent, ceux d'Arcos et de Lébrixa suivirent leur exemple; mais ils furent soumis par Corréa et par D. Henri, frère du roi D. Alphonse. Corréa mourut en 1275; il était regardé comme le premier capitaine de son temps. V—VE.

CORRÉA (THOMAS), né à Coïmbre, en Portugal, dans le 16e. siècle, se rendit célèbre comme poète, rhéteur et grammairien. Nicolas Antonio prétend qu'aucun de ses contemporains ne le surpassait en éloquence, et qu'il ne fut donné qu'à un ou deux orateurs de son temps de l'égaler. Il se distingua successivement à Palerme, à Rome, à Bologne. Il professait, avec un grand succès, au gymnase romain, dans le même tems que Muret se faisait admirer à Rome comme orateur, et la palme restait indécise entre ces deux rivaux. Corréa, appelé à Bologne, professa les belles-lettres dans la célèbre université de cette ville, et y mourut le 24 février 1595, âgé de cinquante-huit ans. Ses ouvrages sont: I. *In librum de Arte poëticâ Horatii explanationes*, Venise, 1587, in-8°.; II. *De eloquentiâ libri V*, Bologne, 1591, in-4°.; III. *De prosodiâ et versus componendi ratione*; IV. *De elegiâ*, Bologne, 1590, in-4°.; V. *De toto eo poëmatis genere, quod epigramma vulgò dicitur, et de iis quæ ad illud pertinent*, Venise, 1569, in-4°., réimprimé à Bologne en 1590, in-4°., sous ce titre: *De epigrammate*. On a encore de T. Corréa plusieurs discours prononcés et publiés à Rome. Ghilini, dans ses *Huomini letterati*, lui attribue une *Logique*; et D. Caramella dit, dans son *Musæum poëtarum*, qu'il composa beaucoup de vers *sur la bataille de Lépante*. V—VE.

CORRÉA DE SAA (SALVADOR), amiral portugais, gouverneur du Brésil, naquit, d'une famille illustre, à Cadix, dont son aïeul maternel avait été gouverneur. Il succéda à son père dans le gouvernement de Rio-Janéiro, augmenta et embellit la ville de San-Sebastien, que son grand-père avait bâtie, et fonda aussi dans le Brésil la ville de Pernagua. Il s'était signalé par plusieurs victoires sur les Hollandais, lorsque le sceptre de Portugal passa (1641) dans la maison de Bragance. Le roi [illegible] IV nomma Corréa vice [illegible] des du Sud, et lui ord [illegible] de un fort à Quilombo, dans le roy[illegible] de Benguéla, voisin de [illegible] la. Corréa sortit, avec [illegible] avait armée, du port de [illegible] en 1648; il prit la route d[illegible], parut devant Loanda, [illegible] cette forteresse, contraignit les no[illegible] à capituler, soumit le r[illegible] de Benguéla, s'empara de l' [illegible] nómas, défit l'armée du [illegible] allié des Hollandais, [illegible] royaume d'Angola, fit [illegible] le fort de Quilombo, et [illegible] la côte australe de l'Afr[illegible] domination des P[illegible] en mémoire de ces bri[illegible] ex[illegible] Jean IV lui [illegible] ar-mes deux r[illegible] es [illegible] rts. Corréa étant [illegible] gouverneur à [illegible], 1650, fit construire [illegible] ce [illegible] le [illegible] gros vaisseau qu'on [illegible] le nomma *le Père E*[illegible]. Mallet (*Desc*[illegible] *ae*[illegible], tom. Ier., fig. 92), donne l[illegible] le cet immense navire, [illegible] donné, de son temps, [illegible]

port d'Aldéa Galléga, près de Lisbonne. Il avait cent quatre-vingts pas de quille, cent quatre-vingts canons de fonte, six ponts, et son équipage ordinaire devait être de trois à quatre mille hommes (1). Corréa avait proposé à la cour de Portugal la découverte des riches mines d'or de St.-Paul, connues depuis sous le nom de *Minas Geraes*, et dont il marque fort bien la situation dans une carte générale du Brésil qu'il avait levée; mais ce projet fut ajourné. Corréa de Saà mourut à Lisbonne en 1680. V—ve.

CORRÉA (Louis), historien espagnol, servait dans l'armée qui s'empara du royaume de Navarre, et écrivit l'histoire de cette conquête, qui fut imprimée à Tolède, sous le titre suivant : *Conquista del reyno de Navarra*, 1513, in-fol. — Corréa (Gaspar), historien portugais, a écrit une *Historia da India*, ouvrage important par les détails qu'il donne sur les premières découvertes des navigateurs de sa nation. On le conserve en manuscrit, en 4 vol. in-fol., dans plusieurs bibliothèques. — Corréa de Arauvo (François), qui vivait dans le 17e. siècle, est auteur d'un Traité sur l'orgue, imprimé à Alcala; il a pour titre : *Musica practica y theorica de organo*, Alcala, 1626, in-fol.. — Corréa (Emmanuel), né en 1712, d'une famille noble, à Scalapa, bourg de Portugal, entra dans l'institut des jésuites en 1729, et fut envoyé aux Indes occidentales. Il professa, dans le Brésil, la philosophie à Pernambuco, et la théologie à St.-Salvador. Après l'attentat commis contre le roi de Portugal en 1758, Corréa fut arrêté avec tous ses confrères, transporté à Lisbonne, et déporté à Rome, où il mourut en 1789. On a sa vie écrite en latin en 1789, in-12. Elle contient des notes curieuses sur les événements qui amenèrent la suppression des jésuites. — Plusieurs autres ecclésiastiques portugais du même nom ont publié divers ouvrages ascétiques. V—ve.

CORRÉAL (Dom Gabriel), docteur en droit et chanoine de Zamora, au commencement du 17e. siècle, cultiva les lettres avec succès. On a de lui : I. *la Cinthia de Aranguez*, Madrid, 1629, in-8°., ouvrage mêlé de prose et de vers; II. *la Prodigiosa Historia de los dos amantes Argenis y Poliarcho*, Madrid, 1626, in-4°. Ce dernier ouvrage, tiré de l'*Argénis* de Barclay, est attribué aussi à Joseph Pellizer, qui a donné une continuation de ce roman trop célèbre, et qui a traduit en castillan ce qu'en a fait Barclay, Madrid, 1626, in-4°. V—ve.

CORRÉAS (Gonzales), professeur de langues grecque, hébraïque et chaldaïque, à l'université de Salamanque, dans le 17e. siècle, est auteur des ouvrages suivants : I. *Prototupi in graicam linguam grammatici canones*, Salamanque, 1600, in-8°. C'est une explication de la méthode de Sanctius, accompagnée d'exemples. Il y change un peu la forme des déclinaisons et des conjugaisons pour les rendre plus faciles. Mayans, dont l'opinion est ici d'un grand poids, assure que, dans cet ouvrage, Corréas est à la fois clair et concis. II. *Trilingue de tres artes de las tres linguas castellana, latina i griega*, Salamanque, 1627, in-8°. Cette grammaire, dans laquelle l'auteur s'est trop éloigné des méthodes connues, n'eut aucun succès. III. *Ortografia kastellana nueva i*

(1) L'ingénieur Manesson-Mallet croit que ce vaisseau avait été construit à Goa, par ordre du vice-roi D. Francisco de Lima; mais Moréri attribue sa construction à Correa de Saà.

s; *Juntamente el Manual de to, i la tabla de Kebes filo-stoikos; konforme al orixi-ko latino, korreto i traduzi-r el mesmo, uno i otro lo o ke se a impreso kon perfe-grafia. Salamanka, en ka-Xatinto Tabernier*, 1630, : tout l'ouvrage est écrit dans e système. Le but de Corréas introduire dans l'ortographe de que espagnole les mêmes réfor-ntées depuis pour la langue se par l'abbé de St.-Pierre. Il dans son projet, parce qu'il pas ou qu'il ne voulut pas tran-vec l'usage, et qu'en même temps upprimait des lettres dans les il en établissait de nouvelles représenter les différents sons yelles. Il appliqua son système nouvelle traduction du *Manuel ctète et du Tableau de Cébès*, pagnée de notes. Tous les ou-de Correas sont très rares, la t des exemplaires ayant été em-, faute de débit, à faire des cu-u cornets de papier.

W—s et V—ve.

RRÈGE (Antoine Allegri,), peintre, qui signait aussi quel-s du nom de *Lieto*, naquit, sui-beaucoup d'auteurs, en 1494, la ville de Correggio, dont le lui est resté. Il passe pour n'a-amais eu de maître, ce qui n'est raisemblable. Il avait un oncle e, nommé *Laurent*, qui proba-nt a dirigé ses premières étu-et Vedriani assure qu'Allegri fré-a à Modène l'école de François hi, dit le *Frari*, mort en 1510. là qu'il apprit la plastique, qui lors fort en honneur à Modène; fut aussi sculpteur, et fit à l'é-le Ste.-Marguerite de cette ville, intement avec Begarelli, un groupe, dont les trois plus belles figures lui sont attribuées. Modène était en effet une des villes où le Corrège avait pu recevoir les meil-leures leçons. On a dit qu'Allegri étu-dia ensuite dans l'académie d'André Mantegna; mais cette supposition ne peut plus s'admettre, depuis qu'il est reconnu que Mantegna est mort en 1506, époque à laquelle le Corrège n'avait que douze ans. Le premier ou-vrage d'Allegri fut le *S. Antoine* de la galerie de Dresde, qu'il peignit en 1512, à Carpi. Il fit ensuite quelques fresques pour la marquise Gambara de Correggio, et acheva en peu de temps, pour les conventuels de la même ville, un petit autel de bois orné de trois pein-tures. Il avait alors vingt ans. Il reçut 100 sequins d'or pour ce dernier ouvrage. La peinture du milieu s'est retrouvée depuis quelques années. Elle repré-sente un S. François et un repos de la Sainte Famille en Égypte. François Ier., duc de Modène, avait voulu avoir une copie de ce tableau, et avait prié les religieux qui en étaient possesseurs de permettre que Jean Boulanger, élève du Guide, fît cette copie; mais, par une supercherie assez fréquente dans cette sorte de circonstances, Bou-langer avait substitué sa copie à l'ori-ginal, et avait emporté, par ordre du duc François, la vraie peinture du Corrège. Peu après, le tableau dérobé fut envoyé en présent, par la famille d'Este, à la maison de Médicis. Insen-siblement, on le négligea dans la gale-rie de Florence. On l'attribua succes-sivement au Baroccio, à Vanni; mais M. Armanno, connaisseur très dis-tingué, a prouvé que ce tableau était le même que celui que Barri, dans son *Voyage pittoresque en Toscane*, avait décrit comme appartenant au Corrège, et aujourd'hui cette compo-sition, qui est à Florence, sert à mon-

trer le passage de la première manière d'Allegri à sa seconde manière, qui est, en plusieurs parties, si grande et si noble, que jusqu'ici bien peu d'artistes ont pu l'égaler. On assure que le Corrège ne vit ni Rome ni Venise; cependant, il eut quelque connaissance de l'antique, et nous remarquerons plus bas qu'il travailla sur des dessins de peintures qui sont restées dans les catacombes de Rome. Ce peintre est aux grâces, dit Taillasson, ce que Michel-Ange est au terrible. Cet éloge n'est pas suffisant; Allegri ne fut pas seulement le peintre des grâces, il fut aussi le créateur de la belle entente du clair-obscur, et de ces raccourcis admirables qui font un effet si sûr, quand on sait n'en pas abuser. Il a aussi inventé l'art de peindre les plafonds; ses productions en ce genre, quoique les couleurs en soient souvent à moitié effacées, laissent encore apercevoir tout le génie de ce grand homme, qui, en voyant un ouvrage de Raphaël, s'écriait avec un noble dépit: *Anch'io, son' pittore;* « Et moi aussi, je suis peintre. » C'est au Corrège que nous avons l'obligation des chefs-d'œuvre de l'école des Carraches. Louis disait à ses cousins Augustin et Annibal: « Étudiez le Corrège, » c'est là que tout est, à la fois, grand » et gracieux. » Nous considérerons donc le Corrège sous ces deux rapports; il serait cependant aisé de trouver en lui quelques avantages particuliers, qui, même isolés chez d'autres artistes, leur eussent assuré une haute réputation. Le même homme, qu'on peut citer comme le peintre des formes angéliques, a su développer, dans sa coupole de St.-Jean de Parme, une énergie, une impatience de pinceau, une fierté, qui le placent au premier rang dans ce genre. Cette composition, que tant d'artistes ont étudiée, et que l'on retrouve, comme type original, dans les ouvrages des Carrache, du Dominiquin, de Lanfranc, du Guide et de Cignani, établirait seule la gloire du Corrège, s'il ne s'était pas encore surpassé lui-même dans un autre chef-d'œuvre dont nous parlerons bientôt. La coupole de St.-Jean représente l'*Ascension de J.-C.*; les apôtres sont frappés de respect et de stupeur. Si l'on considère la grandeur des figures, les nus hardis, les draperies, tout l'ensemble, cette coupole est un prodige de l'art, surtout à une époque où Michel-Ange n'avait pas encore fait son *Jugement dernier*. Ratti est tombé, à ce sujet, dans une erreur qui n'est pas excusable; il prétend retrouver chez le Corrège, dans cette *Ascension*, plusieurs figures du *Jugement dernier*. L'ouvrage du Corrège est de 1524, et celui de Michel-Ange est de 1541; lequel des deux maîtres a copié l'autre? Mais le chef-d'œuvre d'Allegri que nous devons le plus louer n'est pas cette coupole de St.-Jean, c'est celle du dôme de Parme, qui représente l'*Assomption de la Vierge*, et qui a été finie en 1530; elle est beaucoup plus étendue que la première. Il introduit d'abord les apôtres, comme c'est la coutume: ils sont placés dans une attitude de vénération et d'étonnement; mais ils ne ressemblent en rien à ceux de la coupole de St.-Jean. Dans la partie supérieure est une immense quantité de bienheureux; une foule d'anges de toute grandeur sont en mouvement près de la Vierge; les uns la soutiennent dans les airs, les autres dansent autour d'elle. Ceux-ci tiennent des torches, ceux-là brûlent des parfums, d'autres s'accompagnent de différents instruments, tout respire la joie et le bonheur; un air de fête brille sur toutes les figures; en voyant

nture, il semble qu'on soit ciel avec les anges. Tant de suffisaient pas à la gloire ge; il en voulut obtenir dans qui présente mille nouvelles s. Sa pureté, son moelleux, s harmonieuses et brillantes, rincipalement admirer dans aux, qui représentent des des enfants, ou des scènes té. Il semblait alors peindre ufle. Comment n'aurait-il pas réussi, surtout pour les en-isqu'il était l'imitateur le plus la nature? Ce peintre s'arrêtait promenades où il voyait jouer nts, surtout ceux de trois à six ssinait avec exactitude leurs rrondies; il étudiait leurs ouvements, leur joie, leur co-s larmes, cette sorte d'ivresse le ils se livrent dans leurs nocence des uns, la malice es, enfin tout ce que cet âge offre de touchant et de gra-Je telles études lui avaient ns doute l'idée de peindre sa isque du couvent des béné-Parme. Les historiens n'ont de cet ouvrage, qui est resté pendant plus de deux cents 'est que sur la fin du dernier n'il a été visité par Ferdinand de Parme, et ensuite par une amateurs et d'étrangers que le composition attira de toutes Corrège avait peint cette fres-ce couvent, à une époque où esse très riche en avait le gou-nt, et où les statuts de l'ordre t aux religieuses quelque liber-is, des lois sévères de clôture ient été imposées, et dès-lors omme n'avait pu pénétrer dans nt. L'auteur de cet article, qui un ouvrage intitulé : *Voyage catacombes de Rome*, Paris, 1810, s'est attaché à prouver que l'idée première de cette fresque provenait d'une peinture qu'on voit encore dans les cryptes de la voie Appia, et que l'on croit avoir été faite, vers l'an 450, par des religieux grecs de l'ordre de S. Basile. Il fait voir comment le Corrège, en empruntant cette idée à ses prédécesseurs, l'a su agrandir, l'a perfectionnée, et lui a imprimé ce cachet original qu'il a mis à toutes ses productions. La fresque d'Allegri se trouve sur la voûte d'une salle carrée. Toute la partie voûtée présente une treille se détachant sur un ciel d'azur, et entourée, dans la partie inférieure, de seize petites lunettes semi-circulaires, qui ont un ornement de coquilles, et contiennent différents sujets en clair-obscur. La treille laisse à découvert, de chaque côté, quatre fenêtres ovales, sur lesquelles se voient des enfants occupés à divers jeux et montrant des symboles de Diane qui, plus bas, au-dessus d'une cheminée, est représentée dans un char traîné par des biches. Les premiers artistes qui ont dessiné ces charmants enfants, dont le nombre est de trente-sept, sont MM. Martini, parmesan, et Vieira, portugais. L'architecte Camille Buti a cru devoir les ajouter à sa collection d'ouvrages *miniés*, qui jouit d'une grande réputation; ils forment une livraison séparée. M. Bodoni a publié aussi un bel ouvrage, où ces enfants ont été gravés par M. Rosaspina. M. Locatelli a eu ordre de copier en pastel la chambre tout entière, pour le compte du gouvernement français. On ne peut décrire la sensation agréable que fait éprouver l'ensemble de cette fresque. La variété des teintes, la vérité des attitudes, la gaîté des physionomies, font de cette composition un ouvrage en quelque sorte accompli; il y a bien cependant quelques répétitions dans

les idées et quelques incorrections, comme en présentent presque tous les ouvrages d'Allegri. Nous avons à Paris les moyens de connaître tout ce que le Corrège mérite d'admiration. Le Musée a neuf tableaux de ce maître; celui qui est connu sous le nom du *S. Jérôme* est le plus beau de tous. L'artiste ne reçut pour ce tableau, auquel il travailla pendant six mois, que 47 séquins (à peu près 552 fr.) et la nourriture. Après son *S. Jérôme*, un des plus beaux tableaux de ce maître est celui qu'on a appelé *la Nuit du Corrège*, et qui lui fut payé 480 fr. C'est dans ce tableau que le Bassan et ensuite l'école flamande ont appris les beaux effets de lumière qu'ils se sont plu à répéter tant de fois. Le Corrège ne fut jamais riche. Il avait peint la coupole de St.-Jean pour 472 séquins, et celle du dôme, qui est bien plus belle, pour 350; ce qui fait en tout 9864 fr. pour un travail de dix ans. Il vint un jour à Parme, en 1554, solliciter la fin d'un paiement qui n'avait pas été acquitté; on lui donna une somme de 200 francs en monnaie de cuivre; Allegri, impatient de porter cet argent à sa famille, se hâta de repartir à pied pour Correggio. Accablé sous ce poids énorme, il fut saisi à son arrivée d'une fièvre aiguë qui termina ses jours : il n'avait encore que quarante ans. Il était de sa destinée et de celle de Raphaël, qui mourut à trente-sept ans, de ne pas parcourir une longue carrière. Mengs n'a pas toujours été assez juste en parlant du Corrège. Il a avancé que, pour les études de femmes, l'Albane a surpassé tous les peintres. Une semblable gloire est bien plutôt due au Corrège, quoiqu'il ait plus particulièrement excellé à peindre les enfants. Mengs a eu aussi tort de ne point parler, dans ses Réflexions sur Allegri, de la des bénédictines qu'il avait vu sieurs fois. On ne sait pour en a agi ainsi. Nous pensons que s'était alors déjà formé une i talent du Corrège; il avait pu ment manifesté son opinion d ouvrage imprimé, et quand cet que, qui venait tout à coup peut-être une partie de ses tions, fut découverte inopin il aima mieux n'en pas parler paraître s'être trompé sous pl rapports. Combien d'homme vent ainsi l'histoire de leur te persistent dans leurs erreurs, quand on met sous leurs ye renseignements plus positifs authentiques, mais qui détruis partie de leurs premières op Mengs n'en a pas moins placé rège immédiatement après Rapl observant que si celui-ci e *mieux les effets des ames*, *exprima mieux les effets des* Dans cette dernière partie, le est arrivé jusqu'au prodige. Sa et son clair-obscur donnent à la un beau idéal qu'elle n'a jamais ment chez le même être avec un perfection. Annibal Carrache, du *S. Jérôme*, s'écria qu'il le p même à la *Ste. Cécile* de R. La peinture, portée par Miche au plus haut point du grandios richie par le Titien de toute la des couleurs, embellie par R du dernier degré de l'expressio la grâce naturelle, a reçu du un complément de perfection réuni, sous son pinceau, à c miers avantages, une élégance e qui a su accorder ensemble le le vrai et le gracieux. Dans le Allegri ne parvint pas au point leva Michel-Ange; mais il fut dant assez fini et assez exact po

arraches n'aien voulu sui-
l'autre modèle. Algarotti dit qu'Al-
est rarement juste dans ses con-
; Mengs l'a défendu sur ce point.
Romain estimait le coloris du
ège, et, quand le duc de Mantoue
t faire un présent de tableaux à
les-Quint, Jules Romain lui con-
de donner, de préférence aux
propres, plusieurs tableaux de
rand maître. On a reproché quel-
ois au Corrège d'avoir manqué
sorte de délicatesse dans ses car-
nes; on avoue en même temps que
nne ne sut mieux varier les tein-
suivant l'âge, l'état et le sexe du
qu'il représentait. Le Corrège fut
savant dans l'invention; mais il
serva pas toujours l'unité d'action
unité de lieu. Il a fait une faute
re l'unité d'action dans son *Mar-*
qui est au palais Litta à Milan. Il
int, dans des groupes séparés et
n de distance l'un de l'autre, la
ute d'Apollon, Minerve qui con-
ne Marsyas, et le supplice de ce
ier. On loue l'expression du Cor-
, et Lanzi prétend qu'on peut lui
buer ce passage de Catulle :

Omnibus unà
Omnes surripuit veneres.

ariait l'expression de la douleur.
s son *Christ mort* de Parme, la
leur de la Madeleine est tendre, celle
Vierge est profonde, celle d'une
me étrangère est plus adoucie. Il y
Italie beaucoup de copies du Corrè-
faites par le Schidone, Lelio Orsi
fovellara, Jérôme da Carpi et les
raches. Les historiens donnent peu
détails sur le caractère du Cor-
; on s'accorde seulement à dire
l était modeste et timide. Les Thé-
s avaient rendu une loi qui pres-
ait aux peintres et aux statuai-
, sous des peines pécuniaires as-
fortes, de donner à leurs figures
la plus grande beauté possible. Le Corrège n'a jamais travaillé que dans l'esprit de la loi des Thébains; toutes ses figures de femmes ont quelque chose de divin; tous ses enfants sont autant de portraits de l'Amour; et, jusque dans les scènes de volupté que son pinceau enchanteur nous a laissées, il y a une grâce céleste qui avertit les sens de ne pas se méprendre, et qui nous inspire ce respect que nous éprouvons pour des jouissances d'un ordre supérieur que notre nature ne peut pas espérer. A—D.

CORREGIO (Giberto), chef de parti à Parme, et ensuite seigneur de cette ville. Les Corregi étaient guelfes; ils étaient opposés aux Sanvitali gibelins. Après de longs combats, ces derniers furent chassés de Parme, en 1295; mais Giberto de Corregio, à qui le triomphe de sa famille et de son parti ne suffisait pas, et qui désirait une grandeur personnelle, se réconcilia secrètement avec les exilés et les gibelins. Il les fit rappeler à Parme au mois de juillet 1303, et ceux-ci, en retour, le proclamèrent seigneur de leur ville. Corregio espérait étendre son autorité sur les villes voisines par de perfides intrigues; mais il lui arriva plus d'une fois de causer des révolutions dont il ne pouvait pas ensuite tirer parti. Il aida les habitants de Plaisance, en 1304, à chasser de leur ville Alberto Scotto, leur seigneur, et voulut lui succéder; mais il en fut chassé à son tour. Il fit révolter en 1305 Modène et Reggio contre le marquis d'Este, sans pouvoir s'établir à sa place. Pour suivre ses projets ambitieux, il s'était absolument aliéné le parti guelfe auquel ses pères avaient dû leur agrandissement; aussi fut-il, à son tour, chassé de Parme par les guelfes, le 26 mars 1308; mais il y rentra le 28 juin. La

seigneurie de cette ville lui fut confirmée en 1311 par l'empereur Henri VII. Cependant il abandonna ensuite le parti gibelin pour accepter l'alliance des Florentins et du roi Robert de Naples. Il ajouta Reggio et Cremone à ses états; puis il reperdit encore ces deux villes. Celle de Parme lui fut même enlevée le 15 juillet 1316; et, malgré tous les secours que lui donnèrent les guelfes, il ne put jamais la recouvrer. Il mourut de maladie le 25 juillet 1321, dans son château de Castel-Nuovo, avec la réputation d'un bon général et d'un politique habile, quoique, par trop de stratagèmes à la guerre, et par des intrigues trop compliquées dans les affaires, il laissât souvent échapper le succès. — CORREGGIO (Azzo) fut rappelé à Parme avec ses frères, après la mort de Giberto son père. Peu après, les Correggio chassèrent de cette ville les gibelins, et en 1328 Azzo de Correggio s'éleva à la seigneurie. Il ne la conserva pas longtemps, et Parme changeant fréquemment de maître, parvint enfin aux mains de Mastino de la Scala, seigneur de Vérone. Celui-ci qui était neveu d'Azzo de Correggio, lui confia en 1319 le gouvernement de Parme. Correggio abusa de cette confiance et voulut se rendre indépendant; mais après avoir trahi successivement les guelfes et les gibelins, ses parents, ses amis et ses alliés, sentant l'impossibilité de conserver sa seigneurie, il la vendit en 1344 à Nicolas, marquis d'Este, pour le prix de 70,000 florins. Lorsqu'il reçut cette somme, il dérobà à ses trois frères la part qui devait leur revenir légitimement. Ainsi se termina son règne par une action honteuse, comme il avait commencé. Les Correggio, demeurèrent seigneurs de la petite ville de leur nom. Ils possédaient aussi plusieurs bourgades et plusieurs châteaux forts dans le voisinage de Parme. Au milieu du 15e. siècle, ils prirent part aux guerres civiles de la Lombardie, comme chefs du parti guelfe, alliés des Vénitiens, et ennemis de François Sforza, nouveau duc de Milan. Ils furent compris avec peine, en 1454, dans la pacification de Lodi, qui leur fit perdre toutes leurs conquêtes. Le chef de la famille, qui ne portait pas encore le titre de prince, était alors un autre Giberto de Correggio qui jouissait d'une assez grande réputation militaire. Il passa l'année suivante au service de la république de Sienne avec cinq cents chevaux. Appelé à combattre Jacob Piccinino, il crut plus profitable d'entrer en complot avec lui pour se faire assurer la souveraineté de Sienne; mais leur intelligence ayant été découverte, il fut tué dans le palais du gouvernement, le 6 septembre 1455, et pendu aux fenêtres. — Dans le 16e. siècle, la maison de Correggio a encore produit quelques hommes distingués, entre autres Jérome de Correggio, cardinal, mort en 1572, qui fut chargé par le pape Pie V, de fortifier les places maritimes de la Marche d'Ancone contre les Turks, et qui fut près de lui succéder sur le trône pontifical. Le dernier prince de la maison de Correggio fut dom Siro, que les impériaux dépouillèrent de ses états en 1630, pour avoir embrassé le parti français dans la guerre de Mantoue. Ils vendirent ensuite cette principauté à l'Espagne pour le prix de 250,000 florins, et l'Espagne la céda en 1636 à François Ier. d'Este, duc de Modène, pour le même prix. La maison de Correggio, dépouillée de ses états, s'est éteinte dans le 18e. siècle. S. S—t.

CORREUS, chef des Bellovaci, ou habitants de l'ancien diocèse de Beauvais, qui, suivant le continuateur des *Mémoires de César*, surpri-

ı courage tous les autres peu-
la Gaule. Corréus ne pouvant
ıdre à subir le joug des Ro-
ıc ligua avec Commius, chef des
es, habitant le diocèse d'Arras.
iénois, ceux du Mans, les Vello-
habitant le diocèse de Rouen,
tes ou ceux du pays de Caux,
ent à lui. César est instruit de ce
t; il marche sur-le-champ avec
née, et porte la guerre sur le
e des Bellovaci. Corréus s'y
mpé sur une montagne entou-
narais et dans une position si
ıe César n'osa pas l'y attaquer;
it son camp devant celui du
gaulois, et s'y fortifia. Il par-
ce le temps à forcer Corréus
lonner sa position, mit son ar-
déroute, et força les fuyards
ıperser dans les bois. Corréus,
ıant de fuir, après avoir com-
aillamment et blessé un grand
: de ses ennemis, fut enfin
par le nombre. Commius, que
ıs avait voulu faire assassiner
d'auparavant, se retira chez
mains, qui lui avaient fourni
ents chevaux. Il résista encore
: temps avec assez de succès;
fin il se décida à envoyer des
et se soumit. Les détails de cette
e guerre, que les Gaulois sou-
pour ranimer leur liberté ex-
, se trouvent dans le 8e. livre
à la *Guerre des Gaules* de
V. Hirtius.) W—r.

RODI (Henri), naquit à Zu-
1752, et y mourut en 1793.
lesse de sa constitution, son
ır désagréable, l'éducation
t isolée que lui donna un père
dévotion sombre et sévère,
faites pour étouffer le génie.
e Corrodi, reconnu par Stein-
l et Salomon Gessner, et fa-
par eux, sut vaincre tant
d'obstacles. Corrodi se rendit à Leipzig et à Halle; Platner et Semler furent ses professeurs, et il ne tarda pas à remplir les espérances que l'on avait conçues de ses talents. Son esprit philosophique et les vastes connaissances qu'il avait acquises formaient à la vérité un contraste pénible avec son extérieur et sa timidité naturelle. De retour à Zurich, il se voua à l'enseignement des sciences mathématiques et philosophiques dans des cours privés, et ce fut presque malgré lui qu'en 1786, on le nomma professeur de droit naturel et de morale au gymnase de Zurich. Écrivain laborieux et facile, il a publié en allemand un nombre considérable d'ouvrages, dont la plupart ont paru anonymes. La philosophie, la théologie dogmatique, l'histoire ecclésiastique furent les principaux objets de ses études et de ses écrits. Son premier essai, publié par Semler, fut dirigé contre quelques points de la doctrine de Lavater. En 1781 parut son *Histoire critique du Millenarisme*, ouvrage plein d'érudition et d'un discernement judicieux; elle fut suivie de l'*Histoire du canon des livres saints chez les juifs et chez les chrétiens*. Le *Recueil de ses mémoires et discours philosophiques*, publié en 1786, renferme des morceaux intéressants sur les matières les plus épineuses de la métaphysique; un *Journal théologique* qu'il fit paraître depuis 1781, sous le titre de *Fragments pour servir à l'examen impartial des doctrines religieuses*, fut fort goûté. Il y donna quelques essais de l'*Histoire de la religion* et de celle *du fanatisme*, dont il s'occupait, mais qu'il n'a point achevée. Sa probité et sa bienfaisance le firent chérir de tous ceux qui le connurent. Meister a publié une *Notice sur la Vie de Henri*

Corrodi, Zurich, 1793, in-8°., en allemand. U—I.

CORROZET (Gilles), imprimeur-libraire, né à Paris, le 4 janvier 1510, n'avait fait aucune étude dans sa jeunesse; mais il sut réparer le temps perdu, et apprit sans maître, l'histoire, la géographie, le latin, l'italien et l'espagnol. Il avait du talent pour la poésie française, et son conte du *Rossignol* n'aurait point été désavoué par les meilleurs poètes de son siècle. Il traduisit aussi plusieurs ouvrages de l'italien et de l'espagnol. Corrozet mourut à Paris, le 4 juillet 1568, et voulut être enterré à côté de son épouse, avec laquelle il avait toujours vécu dans une parfaite union. Il avait amassé une fortune considérable par la vente de ses ouvrages. Galliot Corrozet son fils, et Jean son petit-fils, soutinrent sa réputation dans la librairie. Niceron cite les titres de trente-quatre ouvrages composés ou traduits par Gilles Corrozet, et sa liste est loin d'être complète; les principaux sont : I. *les Antiquités chroniques et singularités de Paris*, Paris, Bonfons, 1568, in-8°.: cette édition est la meilleure et la seule recherchée. Corrozet est un des premiers qui aient débrouillé les antiquités de Paris, et son ouvrage est toujours estimé. II. *Le Tableau de Cébès, traduit en rythme française, avec quelques emblèmes à la fin*, Paris, 1545, in-8°.; III. *Catalogue des villes et cités assises èz trois Gaules, avec un traité des fleuves et fontaines d'icelles*, Paris, 1540, in-16, goth., fig. Cette édition est augmentée d'un second livre par Cl. Champier (*Voyez* Champier): l'ouvrage a été traduit en italien, à Venise, 1558, in-8°. IV. *Les Fables du très ancien Esope, phrigien, en rythme française, avec leurs arguments*, Paris, 1541, in-16.; V. *la Tapisserie de l'église chrétienne et catholique, avec un huitain sous chacune histoire*, Paris, 1549, in-16 fig., rare; VI. *les Divers propos mémorables des nobles et illustres hommes de la chrétienté*, Paris, 1557, in-8°.: Lyon 1558, in-16; Rouen, 1585, in-16; Paris, 1603, in-12 : cette édition est augmentée; l'ouvrage a été traduit en latin par Philippe Bosquier, Cologne, 1651, in-8°.; VII. *Hécatomgraphie, c'est-à-dire, les descriptions de cent figures et histoires, contenant plusieurs apophtegmes, proverbes, etc.*, Paris, 1541 ou 1543, in-8°.; VIII. *Triste élégie*, ou *Déploration lamentant le trépas de François de Valois, duc de Bretagne*, Paris, 1536, petit in-8°. fig.; ces deux derniers ouvrages sont peu communs, le premier surtout est recherché des curieux; IX. *le Conseil des sept sages de Grèce, mis en français, en vers et en prose*, Lyon, 1549, in-8°.; X. *le Thrésor des histoires de France*, ou *le Catalogue des Roys et des Roynes de France, réduit par titres et lieux communs*, Paris, 1585, in-8°: cette compilation très médiocre eut cependant du succès. Claude Malingre, historiographe de France, la continua jusqu'en 1639, in-8°, et Louis Coulon en donna une nouvelle édition, augmentée de plusieurs recherches, Paris, 1645, in-8°.; XI. *le Parnasse des poètes français modernes*, Paris, 1571, in-8°; XII. *Histoire d'Appollonius prince de Tyr et roi d'Antioche*, Paris, 1578, in-4°.: cet ouvrage est un des plus rares de Corrozet. W—s.

FIN DU NEUVIÈME VOLUME.

SIGNATURES DES AUTEU

DU NEUVIÈME VOLUME.

MM.	
	Baranté fils (de).
. B—t.	Beuchot.
—d.	Artaud.
—D—r.	Amar-Durivier.
—g—r.	Auger.
—s.	Auguis.
. C—t.	B. Constant-de-Rebecque.
—c.	Bourgoing.
—c—t.	Bourgeat.
—i.	Bernardi.
—p.	Beauchamp (Alphonse de).
—ss.	Boissonade.
—t.	Biot.
—u.	Beaulieu.
—y.	Bolly (Mme. de).
C.	Chaumeton.
C. M. P.	Pillet.
C—r.	Clavier.
C. T—y.	Coquebert de Taizy.
C—v—r.	Cuvier.
D. L.	Delaulnaye.
D. L. C.	Lacombe (de).
D—l—e.	Delambre.
D—m—t.	Demusset-Pathay.
D—n L-e.	Dauxion-Lavaisse.
D—P—s.	Du-Petit-Thouars.
D—s.	Desportes (Boscheron).
D—t.	Durdent.
D—x.	Decroix.
E—c D-d.	Emeric David.
E—s.	Eyriès.
F—e.	Fiévée.
F—le.	Fayolle.
G—é.	Ginguené.
G. L. M.	La Madelaine.
G—n.	Guillon.
G—r.	Grosier.
G—s.	Gallais.
G—y.	Gley.
J—b.	Jacob-Kolb.
J—n.	Jourdain.

MM.	
L. B—e.	La Boissière.
L—ie.	Lasteyrie.
L—n.	Landon.
L. R—e.	La Renaudière.
L—S—e.	La Salle.
L—T—l.	Lally-Tollendal (de
L—y.	Lécuy.
M—d.	Michaud.
M—d j.	Michaud jeune.
M—on.	Marron.
N—l.	Noel.
N. S. H.	Stael-Holstein (Mme
P—d.	Pataud.
P—e.	Ponce.
P—R—l.	Petit-Radel.
P—x.	Pujoulx.
Q—R—y.	Quatremère-Roissy.
R. G.	Roquefort, revu par Ginguené.
R—l.	Rossel (de).
R—s.	Rhazis.
R—t.	Roquefort.
S—d.	Suard.
S—l.	Schœll.
S. S—i.	Simonde-Sismondi.
St—t.	Stassart (de).
S—y.	Salaberry (de).
S—ze.	Sallandrouze.
T—d.	Tabaraud.
T—l.	Treneuil.
T—n.	Tochon.
U—i.	Ustéri.
V. F.	Victorin Fabre.
V—i.	Visconti.
V. S—l.	Vincens-Saint-L.
V—t.	Vitet.
V—ve.	Villenave.
W—r.	Walckenaer.
W—s.	Weiss.
X—s.	Revu par M. Suard.
Z.	Anonyme.

LENOX LIBRARY

Bancroft Collection
Purchased in 1893.